DANTE
MACHIAVELLI
ZIRARDINI
LIBRERIA EUROPEA

Ouvrage terminé et complet en un beau volume grand in-8, orné de 100 Portraits gravés sur acier; prix. . . . . 15 francs

L'ITALIA

LETTERARIA ED ARTISTICA.

GALLERIA DI CENTO RITRATTI

DEI POETI, PROSATORI, PITTORI, SCULTORI, ARCHITETTI E MUSICI PIU ILLUSTRI;

CON CENNI STORICI,

DI GIUSEPPE ZIRARDINI;

PRECEDUTI DA UN DISCORSO SUL GENIO ITALIANO;

PER OPERA DI E. J. DELECLUZE.

Honneurs rendus à Raphaël après sa mort.

Grande è la copia dei libri pubblicati sull' Italia, non pochi de' quali intendono soprattutto ad essere guida a chi viaggia in quelle città che Dante e Tasso, Raffaello e Michelangelo resero così famose. I monumenti e le Gallerie sono il solo argomento di que' libri in che si tace della vita de' genj che crearono quelle maraviglie, le quali meglio sarebber comprese se ne fossero conosciute le origini. Questo ci mosse a pubblicare un' opera che racchiuda in poco CENTO VITE E CENTO RITRATTI degl' Italiani i più illustri specialmente nelle lettere e nelle arti. Il subbietto è più d' ogni altro nobile e grande. Chi sarebbe caduto il cuore di par-

On a publié un grand nombre de livres sur l'Italie dont la plupart ne sont destinés qu'à servir de guides aux personnes qui voyagent dans ces villes, rendues si célèbres par Dante et Tasse, Raphaël et Michel-Ange. Les monuments et les galeries sont le seul sujet de ces livres qui ne parlent point de la vie des hommes de génie qui créèrent ces merveilles, lesquelles seraient mieux appréciées si leurs origines en étaient connues. C'est cette pensée qui nous a engagé à publier un ouvrage qui réunit dans un cadre étroit CENT BIOGRAPHIES ET CENT PORTRAITS des Italiens les plus célèbres, notamment dans les lettres et dans les arts. Certes, il y a là une ampl

larne alla distesa : ma siccome a questo fare non ci è dato nè spazio, nè tempo, quel solo intendiam di loro ritrarre che basti a rappresentarne a dir così la fisonomia dell' anima, siccome noi di quella del corpo per mezzo delle immagini abbiam fatto, allargandoci solamente a mostrare, per quale sforzo di genio, per quale vicenda di casi e per quale guerra di fortuna sieno arrivati a tanta altezza da essere specchio agli avvenire.

E siccome è antico privilegio d'Italia d'invaghire ognuno di sue bellezze, confidiamo che questo libro, che ha in fronte il nome di lei, e pieno è di sue glorie letterarie ed artistiche, debba riuscire spezialmente gratissimo a tutti quegli stranieri che lei come terra sacra vanno con tanta divozione visitando. E benediremo a questa nostra fatica se la vista di tanto sapere e di tante italiane virtù, che per amore di figlio saran da noi dopo mille storici e critici ricordate, sia scuola ai neghittosi nipoti perchè si sveglino ed imitino la sapienza dei padri.

GIUSEPPE ZIRARDINI.

et digne matière, et nous aurions aimé à la traiter dans toute son étendue; mais, restreint par le temps et l'espace, nous avons dû nous borner à faire une esquisse rapide qui donnât, pour ainsi dire, la physionomie de leur âme, comme nous faisions de celle de leurs traits, nous attachant seulement à montrer par quels efforts de génie, par quel enchaînement d'événements et par quels coups de la fortune ils se sont élévés à ce point de devenir le miroir de la postérité.

Et comme c'est un ancien privilége de l'Italie de rendre chacun épris de ses beautés, nous avons la confiance que ce livre, en tête duquel son nom est écrit, et qui est tout plein de ses gloires littéraires et artistiques, sera bien accueilli surtout des étrangers qui la visitent avec de pieux transports comme une terre sacrée. Nous serons amplement dédommagé de nos travaux si le tableau d'un si grand savoir et de si éclatantes vertus, nés sur le sol italien, et que l'amour d'un de ses fils aime à rappeler après tant d'historiens et de critiques, peut servir d'enseignement à ses oublieux descendants, en leur montrant leurs ancêtres comme seuls modèles à imiter.

Liste des cent Portraits contenus en douze planches, avec entourages, attributs, etc.

POETI. — DANTE; — PETRARCA; — ARIOSTO; — TASSO;

POLIZIANO; — PULCI; — BERNI; — ALAMANNI; — MARINO; — CHIABRERA; — TASSONI; — FILICAIA; — GUIDI; PARINI; — CASTI; — MONTI; — MANZONI; — LEOPARDI; — MAMIANI; — T. GROSSI; — CARRER.

POETESSE. — VITTORIA COLONNA; — VERONICA GAMBARA; — GASPARA STAMPA; — LAURA TERRACINA; — ISABELLA ANDREINI; — CORILLA OLIMPICA; — DIODATA SALUZZO; — TERESA BANDETTINI.

AUTORI DRAMATICI. — LORENZO DE' MEDICI; — BIBBIENA; — TRISSINO; — GUARINI; — MAFFEI; — METASTASIO; — ALFIERI; — GOLDONI; — NICCOLINI; — ALBERTO NOTA.

NOVELLIERI. — BOCCACCIO; — G. FIORENTINO; — SACCHETTI; — PARABOSCO; — FIRENZUOLA; — GRAZZINI; BANDELLO; — GIRALDI; — ERIZZO.

PROSATORI. — PASSAVANTI; — GIOVANNI VILLANI; — MACHIAVELLI; — CASTIGLIONE; — GUICCIARDINI; — DELLA CASA; — BEMBO; — ANN. CARO; — DAVANZATI.

GALILEO; — BENTIVOGLIO; — SARPI; — PALLAVICINI; — BARTOLI; — REDI; — SEGNERI; — MAGALOTTI; — G. GOZZI.

CESARI; — UGO FOSCOLO; — BOTTA; — COLLETTA; — P. COSTA; — GIORDANI; — GIOBERTI; — BARBIERI.

PITTORI, SCULTORI ED ARCHITETTI. — LEONARDO DA VINCI; — GIOTTO; — RAFFAELLO SANZIO; — GIULIO ROMANO; — TIZIANO VECELLIO; — IL CORREGGIO; — IL TINTORETTO; — PAOLO VERONESE; — IL GUERCINO.

MICHEL ANGELO BUONARROTI; — BRUNELLESCHI; — BENVENUTO CELLINI; — ANDREA PALLADIO; — ANNIBALE CARRACCI; — ALBANI; — GUIDO RENI; — IL DOMENICHINO; — ANTONIO CANOVA.

MUSICI. — PIER LUIGI DA PALESTRINA; — BENEDETTO MARCELLO; — ALESSANDRO SCARLATTI; — ARCANGELO CORELLI; — GIAMBATTISTA PERGOLESE; — LEONARDO LEO; — DOMENICO CIMAROSA; — GIOVANNI PAISIELLO; — GIOACCHINO ROSSINI.

On vend séparément :

Les **CENT PORTRAITS** ci-dessus, prix.......................... 9 fr.

Ou chaque groupe séparé.......................... 1 fr.

Les mêmes portraits *sur papier de Chine*, tirés et collés sur une feuille *grand aigle*, présentant pour l'encadrement une surface de 80 centimètres de hauteur, sur 60 centimètres de largeur, prix.......................... 12 fr.

POUR L'ORNEMENT DES BIBLIOTHÈQUES OU CABINETS D'ÉTUDES, ces douze jolies planches peuvent être encadrées suivant la place dont on peut disposer.

1° chacune séparément, ou douze petits cadres; — 2° deux ensemble ou six cadres; — 3° trois ensemble ou quatre cadres longs; — 4° quatre réunis ou trois cadres ordinaires; — 5° six ensemble ou deux cadres carrés; — 6° enfin les douze planches réunies en un seul cadre, comme il est dit ci-dessus.

On trouve chez l'éditeur toutes ces planches encadrées dans les dispositions ci-dessus indiquées.

L'ITALIE

LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

GALERIE DE CENT PORTRAITS

DES POETES, PROSATEURS, PEINTRES, SCULPTEURS, ARCHITECTES ET MUSICIENS

LES PLUS CÉLÈBRES.

AVEC DES NOTICES HISTORIQUES ET ANECDOTIQUES

PAR JOSEPH ZIRARDINI;

TRADUCTION FRANÇAISE, AVEC NOTES DE M. UBICINI.

PRÉCÉDÉES D'UN DISCOURS SUR LE GÉNIE ITALIEN,

PAR M. E. J. DELECLUZE.

Cette traduction française de l'ouvrage ci-dessus paraît chez le même éditeur. Elle est imprimée sur grand raisin, et également ornée de 100 portraits indiqués plus haut; prix : 15 fr.

Ce livre, soit en italien, soit en français, outre son mérite réel, se recommande encore par sa belle exécution. Il sera pour l'époque des étrennes, l'un des cadeaux les plus convenables et les plus recherchés.

DICTIONNAIRE ITALIEN-FRANÇAIS

De BUTTURA, entièrement refait sur un nouveau plan et augmenté de plus du double, pour la partie italienne, d'après les dern. édit. des grands dict. de L'ACADÉMIE DELLA CRUSCA, d'ALBERTI, CARDINALI, MANUZZI, de PADOUE, de LIVOURNE, de VÉRONE, et surtout d'apres le VOCABOLARIO UNIVERSALE, publié tout récemment à Naples, en 7 volumes in-folio, par TRAMATER, etc., et pour la partie française d'après la dernière édition du dictionnaire de L'ACADÉMIE FRANÇAISE et de son complément; et les dictionnaires de LAVEAUX, BOISTE, et autres. Contenant, entre autres améliorations et augmentations : 1° plus de TRENTE-NEUF MILLE mots littéraires et usuels, indiqués par des signes particuliers; — 2° 500 mots des classiques, et particulièrement de Dante, qu'aucun dictionnaire n'a donnés jusqu'ici; — 3° les termes de sciences, d'arts, de chemins de fer, de bateaux à vapeur, etc., usités de nos jours et presque entièrement omis par tous les lexicographes; — 4° les participes, les augmentatifs, diminutifs et superlatifs; — 5° le genre de tous les substantifs; — 6° les terminaisons irrégulières des substantifs et des adjectifs des deux genres; — 7° la conjugaison des verbes irréguliers; — 8° 15 000 exemples avec citations d'auteurs; — 9° les locutions et proverbes communs aux deux langues; — 10° les termes de géographie à l'ordre alphabétique; — 11° la suppression de tous les renvois; — 12° et enfin l'accentuation de tous les mots italiens. Plus complet que tous les autres dictionnaires publiés jusqu'a ce jour, par A. RENZI, professeur de langue et de littérature italiennes, 1 gros volume grand in-8 de 1300 pages à trois colonnes, caractère neuf et fondu exprès..... 13 fr. 50 c.

NOVELLIERI ITALIANI ANTICHI E MODERNI.

Scelti e pubblicati per cura di G. ZIRARDINI, con un discorso preliminare. Novellino, Boccaccio, Sacchetti, Giovanni Fiorentino, Salernitano, Sabadino degli Arienti, Sermini, Machiavelli, da Porto, Firenzuola, Molza, Nelli, de' Mori, Alamanni, Parabosco, Bandello, Fortini, Giraldi, Doni, Erizzo, Pulci, Grazzini, Sozzini, Bargagli, Salvucci, Magalotti, Cioni, Gozzi, Vannetti, Parini, Scotti, Dalmistro, Cesari, Costa, Colombo, Balbo, Taverna, Thouars, etc. 2 tomes en 1 gros vol. in-8, de 1200 pag., orné de neuf portraits en groupe, gravés sur acier, 18 fr., ou en joli cartonnage en percaline lustrée, ornements dorés et fers à froid. 21 fr.

POETI ITALIANI CONTEMPORANEI

MAGGIORI E MINORI,

Cioè : PARINI, CASTI, MONTI, MANZONI, GROSSI, PELLICO, LEOPARDI, FOSCOLO, PINDEMONTE, ARICI, MAMIANI, NICCOLINI, CARRER, VITTORELLI, PERTICARI, BERCHET, MARCHETTI, BALDACCHINI, BORGHI, DELLA VALLE, RICCI, ROMANI, TOMMASEO, SESTINI, BARBIERI, BERTOLOTTI, BIAVA, BIXIO, CAGNOLI, CANTU, CARCANO, CASTAGNOLI, CESARI, COLLEONI, COSTA, DALL' ONGARO, DE CRISTOFORIS, D'ELCI, GUADAGNOLI, GUERRAZZI, GIANNONE, LAMBERTI, MAFFEI, NICCOLINI, PARADISI, PEPOLI, PANANTI, PRATI, RICCIARDI, REGALDI, ROSINI, ROSSETTI, TEDALDI FORES, TORTI, ZANOIA, ed altri; preceduti da un Discorso intorno a Giuseppe Parini e il suo secolo, di CESARE CANTU, e seguiti da una **SCELTA DI RIME DI POETESSE ITALIANE, ANTICHE E MODERNE,** cioè : CAMILLA SCARAMPA, VITTORIA COLONNA, VERONICA GAMBARA, GASPARA STAMPA, Suor dea de' BARDI, LAURA TERRACINA, CHIARA MATRAINI, LAURA BATTIFERRO, ISABELLA ANDREINI, FAUSTINA MARATTI ZAPPI, GAETANA PASSERINI PERONELLI PAOLINI, ed altre Antiche e Contemporanee, da A. RONNA. — 1 gros vol. in-8 de 1100 pag à deux colonnes, beau caractère, avec un groupe de NEUF PORTRAITS gravés sur acier, broché 15 fr. Ou en joli cartonnage en percaline lustrée, ornements dorés et fers à froid. 18 fr.

POETI DELL' ETA MEDIA

Ossia SCELTA E SAGGI DI POESIE dai tempi del Boccaccio al cadere del secolo decimottavo, per cura d TERENZIO MAMIANI, aggiuntavi una sua prefazione. Poliziano, de' Medici, Pulci, Burchiello, Sannazzaro Ruccellai, Berni, Molza, Bembo, della Casa. Trissino, Alamanni, Caro, Costanzo, Bernardo Tasso, Rota Pietro Aretino, Buonarroti, Anguillara. Grazzini. Caporali, Valvasone, Guarini, Marino, Chiabrera, Tassoni Baldovini, Bracciolini. Testi, Lippi, Salvator Rosa, Redi, Bellini, Maggi, Menzini, Filicaia, Guidi, Marchetti Zappi, Fortiguerri. Manfredi, Spolverini, Frugoni, Gasparo Gozzi, Varano, Passeroni, Fantoni, Savioli Pignotti, Minzoni Salomone Fiorentino. Parigi, 1848, 1 gros vol. in-8 à deux col. orné de neuf portraits en groupe, gravés sur acier, 15 fr., ou en joli cartonnage en percaline lustrée, ornements dorés et à froid.

PROSATORI MODERNI SCELTI

MAGGIORI E MINORI, con alcune iscrizioni italiane. Vittorio Alfieri, Luigi Palcani, Adeodato Turchi, Melchiorre Cesarotti. Carlo Denina, Alessandro Verri, Giovanni Paradisi, Giulio Perticari, Ugo Foscolo, Antonio Cesari, Gian Francesco Napione, Vincenzo Monti, Pietro Colletta, Carlo Botta, Paolo Costa, Domenico Scina, Giacomo Leopardi. l'abate Colombo. Pietro Giordani, Alessandro Manzoni, Giovan Battista Niccolini, Terenzio Mamiani, Niccolò Tommaseo, Vincenzo Gioberti, Giuseppe Barbieri. Dionigi Strocchi, Domenico Farina. Carlo Troya, Gino Capponi, Antonio Ranieri, l'abate Lambruschini, Cesare Balbo, Giovanni Rosini, Massimo d'Azeglio, Domenico Guerrazzi, Cesare Cantù. Silvio Pellico, Michele Amari, Luigi Muzzi, Giuseppe Manuzzi, etc. 2 tomes en 1 gros vol. in-8 de 1000 à 1200 pages, orné de sept portraits en groupe, gravés sur acier, savoir : CESARI, FOSCOLO, BOTTA, COLLETTA, P. COSTA, GIORDANI, GIOBERTI, BARBIERI. *Sous presse pour paraître en* 1850.

OPERE DI VITTORIO ALFIERI

Contenenti LA VITA SCRITTA DA ESSO, TUTTE LE TRAGEDIE colle Lettere di Calsabigi e di Cesarotti e le Risposte dell'autore, LE SATIRE, UNA COMMEDIA, SONETTI VARJ, LE ODI SULL'AMERICA LIBERA, IL PRINCIPE E LE LETTERE, ed IL PANEGIRICO A TRAIANO, pubblicate per cura di G. ZIRARDINI. 1 gros vol. in-8 de 900 pages à deux colonnes, papier vélin, portrait, 15 fr. — Ou en joli cartonnage en percaline lustrée, ornements dorés et fers à froid, 18 fr. *On vend séparément :* La Vita Scritta da esso, 1 vol. in-8, portr. 4 fr. 50 c. Le Tragedie, 1 vol. in-8, portr. 9 fr.

OPERE COMPLETE DI A. MANZONI

Che contengono **I Promessi Sposi**, edizione fatta su quella riveduta dall'autore; **la Colonna infame** con le **Osservazioni sulla Tortura** di P. Verri: le **Tragedie** e le **Poesie; la Morale cattolica**, con **Aggiunte** e **Osservazioni critiche.** 1 beau vol. in-8, gros caractère, portrait et vignettes, br. 12 fr. — Ou en joli cartonnage. 15 fr.

I QUATTRO POETI ITALIANI; DANTE, PETRARCA, ARIOSTO, TASSO.

Parigi, 1 vol. petit in-8 de 800 pages à deux colonnes. 9 fr.

Le même ouvrage, orné de quatre portraits en groupe, gravés sur acier par Hopwood, joli cartonnage en percaline. 12 fr.

L' ADONE, POEMA DEL CAVALIER GIAMBATTISTA MARINO.

La Strage degl' Innocenti ed una SCELTA delle sue Poesie liriche. Nuova edizione completa, con un discorso sulla sua Vita e sul suo Stile, PER OPERA DI **GIUSEPPE ZIRARDINI**. *Parigi*, 1849, *un volume in-8 à deux colonnes, papier vélin, avec un beau portrait de Marino, gravé sur acier.* 15 fr.

OPERE DI N. MACCHIAVELLI,

SCELTE PER CURA DI G. ZIRARDINI. STORIE FIORENTINE. — VITA DI CASTRUCCIO. — DISCORSI SOPRA LA PRIMA DECA DI TITO LIVIO. — IL PRINCIPE. — RITRATTI DELLE COSE DI FRANCIA. — DIALOGO SULLA LINGUA. — LA MANDRAGOLA. — CAPITOLI. — LETTERE. 1850, 1 gros vol. in-8, avec un beau portrait. 15 fr.

On vend séparément : IL PRINCIPE, CON LA VITA DELL' AUTORE. 1850, 1 vol. in-32, pap. vél. 3 fr.

OPERE SCELTE DI TORQUATO TASSO, contenenti : LA GERUSALEMME LIBERATA, L'AMINTA, IL MONDO CREATO; PROSE e POESIE VARIE, 1 vol. in-8, portrait. (*Sous presse.*) 10 fr.

OPERE SCELTE DI PIETRO ARETINO, contenenti LE COMMEDIE, LE LETTERE e LE RIME SCELTE, per cura di G. ZIRARDINI, 1 vol. in-8 avec un beau portrait. (*Sous presse.*)

I ROMANZIERI ITALIANI CONTEMPORANEI

Cioè : MANZONI, ROSINI, GUERRAZZI, TOMMASEO, BAZZONI, BELMONTE CAPOCCI, GROSSI, CANTÙ, D'AZEGLIO. Parigi, 21 vol. in-12, jolie édit. 75 fr.—*Chaque ouvr. se vend séparément, savoir :*

I PROMESSI SPOSI, di A. Manzoni, nuova edizione fatta su quella riveduta dall' autore, 2 vol. in-12, portrait. 5 fr.

LA MONACA DI MONZA, di G. Rosini. 2 vol. in-12, br. 7 fr. 50 c.

LUISA STROZZI. Storia del secolo XVI di G. Rosini. 2 gros vol. in-12. 9 fr.

IL DUCA D'ATENE. Narrazione di N. Tommaseo, 1 vol. in-12. br. 3 fr.

LA BATTAGLIA DI BENEVENTO, di F. D. Guerrazzi, 2 vol. in-12. 7 fr 50 c.

IL CASTELLO DI TREZZO, di Bazzoni, 1 vol. in-12. br. 3 fr. 50 c.

ETTORE FIERAMOSCA, di Massimo d'Azeglio, 1 vol. in-12, br. 4 fr. 50 c.

MARCO VISCONTI. Storia del trecento, di Tommaso Grossi. 2 vol. in-12. 6 fr.

IL PRIMO VICERÈ DI NAPOLI, per Belmonte, 1 vol. in-12. 4 fr. 50 c.

MARGHERITA PUSTERLA, racconti di Cantù, 2 vol. in-12. br. 7 fr. 50 c.

IL CONTE UGOLINO, romanzo storico di Rosini, 1 gros vol. in-12. 4 fr. 50 c.

NICCOLO DE' LAPI, di Massimo d'Azeglio, 2 vol. in-12, br. 7 fr. 50 c.

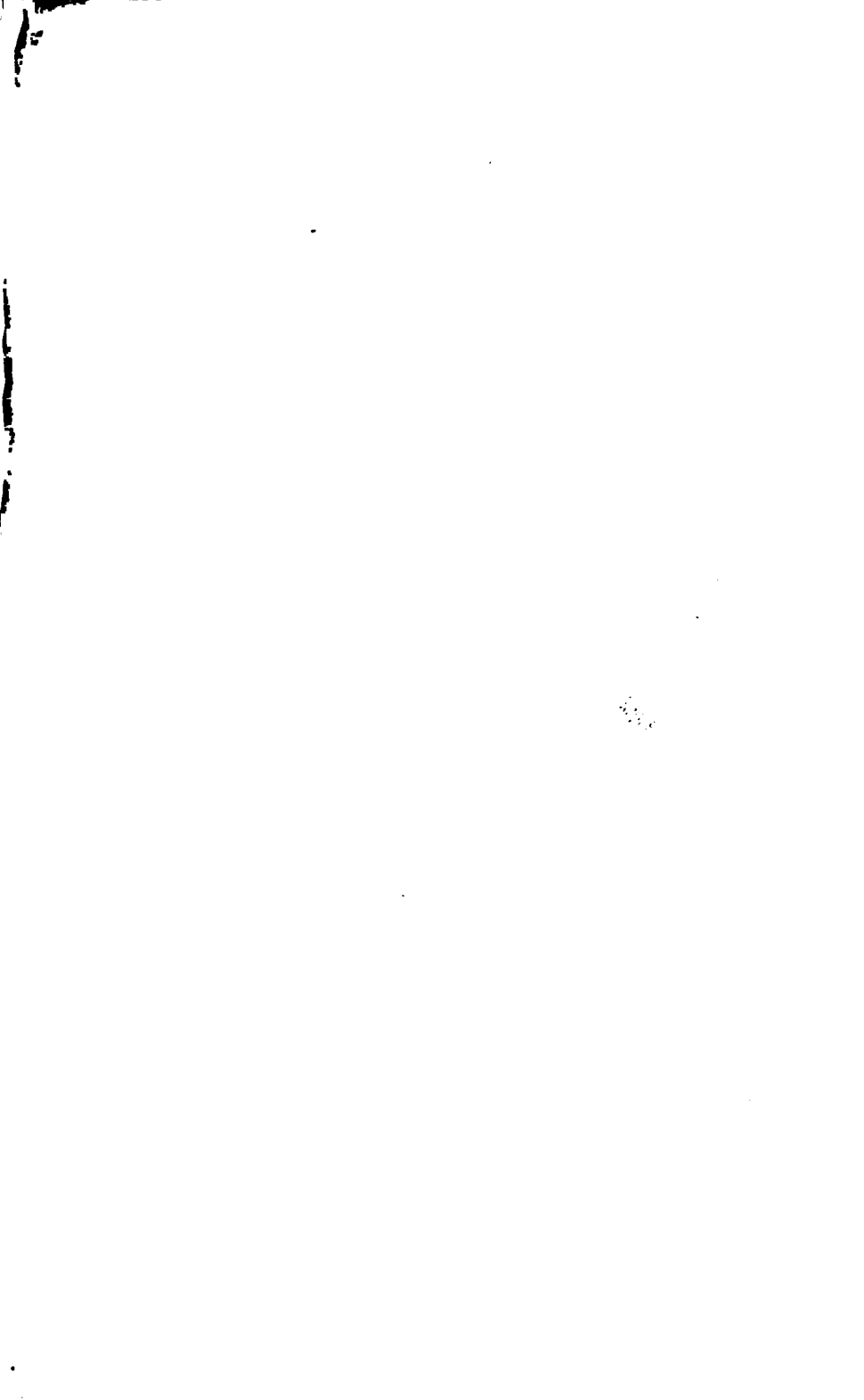
STORIA DELLA COLONNA INFAME, di A. Manzoni, con le Osservazioni sulla Tortura, di P. Verri, 1 vol in-12. 3 fr. 50 c.

ISABELLA ORSINI, DUCHESSA DI BRACCIANO, nuovo romanzo di Guerrazzi, 1 v. in-12. 3 fr. 50 c.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

OPERE SCELTE

DI

NICCOLÒ MACHIAVELLI

N. MACHIAVELLI.

OPERE

DI

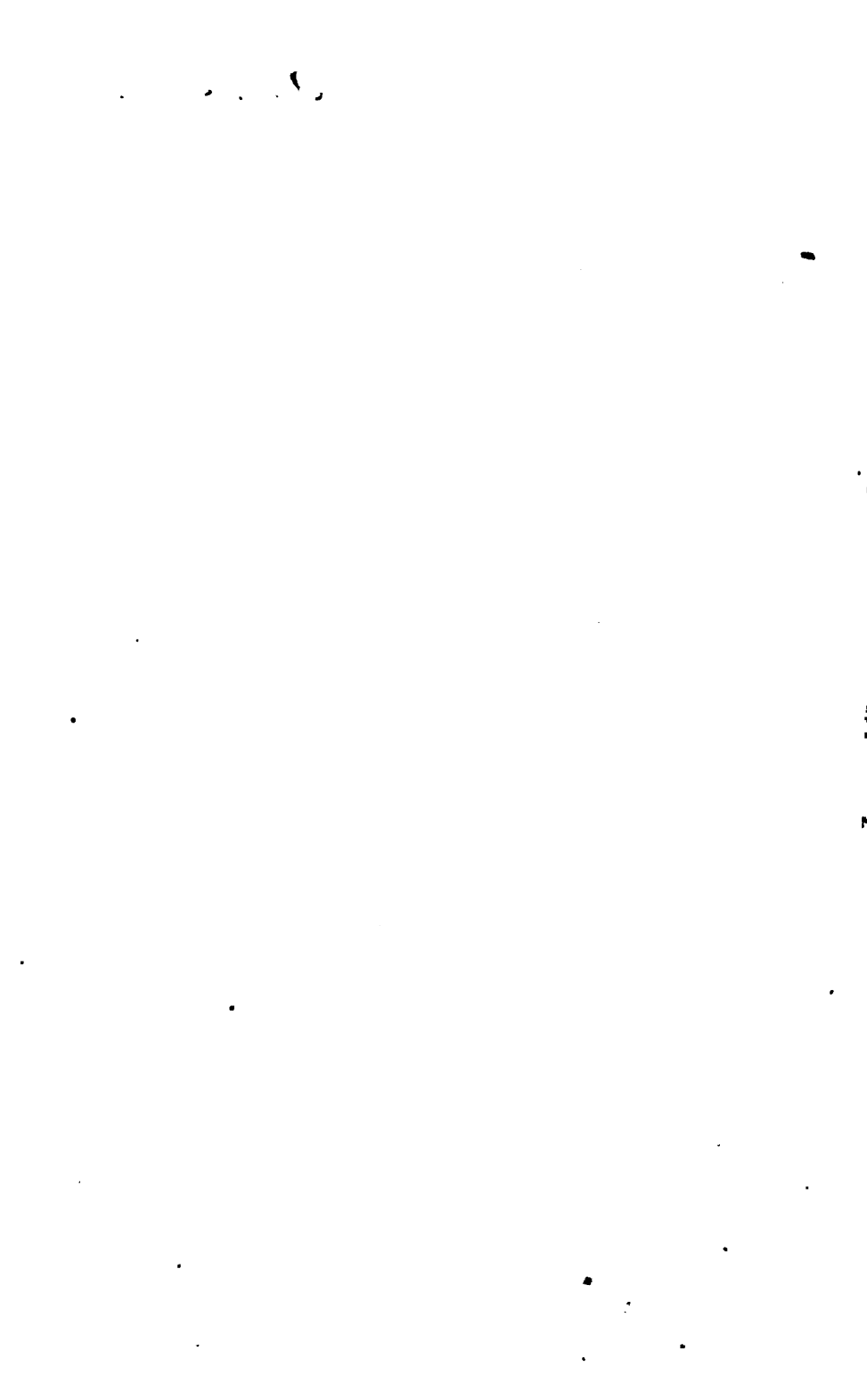
NICCOLÒ MACHIAVELLI

SCELTE

DA GIUSEPPE ZIRARDINI

ISTORIE FIORENTINE. — IL PRINCIPE
I DISCORSI SOPRA LA PRIMA DECA DI TITO LIVIO
VITA DI CASTRUCCIO. — RITRATTI DELLE COSE DI FRANCIA E DI ALAMAGNA
PESTE DI FIRENZE. — BELFAGOR, NOVELLA. — DIALOGO SULLA LINGUA
MANDRAGOLA, COMMEDIA. — POESIE. — LETTERE FAMILIARI
LA MENTE DI UN UOMO DI STATO

PARIGI
BAUDRY, LIBRERIA EUROPEA
3, QUAI MALAQUAIS, AU PREMIER ÉTAGE
PRÈS LE PONT DES ARTS

1851

AI DISCRETI LETTORI.

Forza è che assai prepotente sia in alcuni l' amore del vero e della felicità de' popoli, da farsi maggiori agli altri per sapienza e virtù, e così aver per nulla non solo le veglie e la povertà, le prigioni e gli esigli, ma quel ch' è più duro, le ingiuste sentenze de' propri concittadini. Crediamo non ci basterebbe il tempo se volessimo raccontare esempi, ma certo varrà per tutti quello del Segretario fiorentino, al quale non solo toccarono in vita le sopraddette angosce, ma un maggior vituperio ancora dopo morte. Chi non sa come lo scrutatore de' popoli e de' re suoni per tutto ipocrita e persuasore alle più dispotiche voglie? Però farem di dire in poco la vita, gli scritti e le intenzioni che da essi son chiare, per concludere con chi ha fiore di senno, non essere stato il gran politico italiano, maestro, ma flagello a coloro i quali, grazie alla civiltà de' moderni, si son già rifuggiti in quelle tenebre ond' erano usciti a nostro danno e vergogna.

Firenze è superba d' essere madre a Niccolò Machiavelli, nato il 3 maggio del MCCCCLXIX. La fama che spesso fa sapere i particolari della infanzia di alcuni oscuri, tace de' primi anni del filosofo. Altro della sua giovanezza non si sa, se non che fu discepolo a Marcello Virgilio dal quale imparò la lingua latina di che il Giovio chiamavalo ignorante, con audacia non inferiore a quella del Roscoe, che negava a Machiavelli le doti dell' *uomo di genio.* A ventinove anni fu eletto cancelliere della Signoria, e poco appresso segretario dei dieci magistrati di libertà e di pace. Per questo fecesi degno, secondo è fama, di sostenere ventitrè ambascerie, non solo negli Stati italiani, ma alla corte di Luigi XII di Francia, nel MD, e sette anni appresso a quella di Massimiliano, imperatore germanico. S' adoperò in esse legazioni virtuosamente e coraggiosamente in pro di Firenze: « Sempre che io ho potuto onorare la patria mia, diceva egli, l' ho fatto volentieri, perchè l' uomo non ha maggior obbligo nella vita sua che con quella, dipendendo prima da essa l' essere, e dipoi tutto quello che la fortuna e la natura ci hanno concesso. »

La vita e le opere di Machiavelli fanno fede che queste parole usci-

vangli dal profondo dell' anima. I tempi correvano tristissimi; il furore delle fazioni cresceva a dismisura; la difesa delle città era in mani vendute, e da esse veniva assai più di danno che di sicurtà alla repubblica. Però quando il papa e l' imperatore s' adoperavano segretamente a ristabilire la fortuna de' Medici, il cittadino percorreva le province fiorentine, e con parole e provvedimenti, tentava opporre argini al torrente. Ma Firenze divisa apre le porte ai Medici, Machiavelli è bandito per un anno, privato d' ogni pubblico ufficio, accusato di congiura contro il cardinal de' Medici, fatto prigione e messo a tortura; solo liberato quando questi volle con amnistia solennizzare i principj del suo pontificato. Rifuggitosi allora a San Casciano, potè darsi tutto alle opere: i *Discorsi sulle Deche di Tito Livio*, il *Principe*, l' *Arte della Guerra*, la *Storia di Firenze* e le *Commedie*.

Gli studj furono l' unico conforto di Machiavelli: « Venuta la sera (diceva egli in una lettera al Vettori) mi ritorno a casa ed entro nel mio scrittoio.... e rivestito condecentemente, entro nelle antiche corti degli antichi uomini, dove da loro ricevuto amorevolmente, mi pasco di quel cibo che *solum* è mio e che io nacqui per lui; dove io non mi vergogno parlare con loro e domandare della ragione delle loro azioni: e quelli per loro umanità mi rispondono, e non sento per quattro ore di tempo alcuna noia, sdimentico ogni affanno, non temo la povertà, non mi sbigottisce la morte; tutto mi trasferisco in loro. »

Ed eragli grand' uopo degli studj, poichè gli fallirono ancora le gioie familiari; chè Marietta Corsini, femmina bizzarra, fecegli pagare assai cara la consolazione di cinque figliuoli. E d' essa non si vendicò che con una novella piacevolissima, nella quale parve intendesse ritrarre il mal talento della moglie, quando immaginava che Belfagor, arcidiavolo mandato da Plutone in questo mondo con obbligo di prender moglie, non potendo soffrirne la superbia, amasse meglio ritornarsi in inferno, che ricongiungersi a lei. L' umor femminile e le punture della povertà comportava pazientemente Machiavelli, ma saputosi in odio al popolo che aveva l' autore del *Principe* siccome potente consigliatore alla novella tirannide, e travagliato, secondo il Busini, dall' angoscia di vedere il Giannotti scelto a quell' ufficio di segretario a cui veniva tolto egli, morì il 22 giugno del MDXXVII, quando toccava il cinquantottesimo anno.

Le opere di Machiavelli sono a chi bene consideri i tempi e il paese in che furono scritte, atti di patria e coraggiosa virtù. Sappiamo che chi non le ha lette o solamente alla sfuggita, ubbidirà alla comune usanza e ci dirà falsi in questo giudizio che portiamo sul Fiorentino. Ma facile cosa si è il metterle a scrutinio e a questo ci poniamo con isperanza di difendere pienamente uno de' maggiori Italiani.

E primieramente è da sapere, che appena Firenze ricovrò la libertà, avvisando egli essere difetto di virtù e di scienza civile in chi avea a governare la repubblica, compose ne' *Discorsi sulle Deche di Tito Livio,* un codice dell' arte di governare, ad ammaestramento de' Fiorentini da lui creduti i più caldi amatori della patria. In questo profondo commentario delle antiche repubbliche messe a comparazione colle moderne, e dove Machiavelli si fa uguale a Tacito per la profondità del giudizio; mostra che il principato può divenir tirannide, gli ottimati lo stato di pochi, e il governo popolare volgersi in licenzioso, e come un governo misto, e che partecipi dei tre, come Romolo il fece a Roma e Licurgo a Sparta, sia assai più savio e sicuro, del popolare ordinato da Solone che vide nata da esso la tirannide di Pisistrato. E saprassi la bontà del giudicio di Machiavelli se si legga quello ch' ei profettizzava della Francia, quando nel libro III, capitolo I, dei *Discorsi*, ragionando della necessità di ridurre le leggi de' regni verso i loro principj, diceva queste sapienti parole: « E' si vede quanto buon effetto fa questa parte nel regno di Francia, il qual regno vive sotto le leggi e sotto gli ordini più che alcun altro regno. Delle quali leggi e ordini ne sono mantenitori i parlamenti, e massime quel di Parigi; le quali sono da lui rinnovate qualunque volta e' fa un' esecuzione contro ad un principe di quel regno, e ch' ei condanna il re nelle sue sentenze. E sino a qui si è mantenuto per essere stato un ostinato esecutore contro a quella nobiltà: ma qualunque volta e' ne lasciasse alcuna impunita, e che le venissino a moltiplicare, senza dubbio ne nascerebbe, o che si arebbero a correggere con disordine grande, o che quel *regno si risolverebbe.* »

Insegnate le arti del governo vedendo Machiavelli a che si fosse venuto per la bassezza e le rapine de' condottieri, scrisse i *sette libri della Guerra,* perchè l' Italia si spogliasse delle armi non sue e si vestisse di quelle che la fecero così grande nelle passate età. Primo però insegnò e volle che i cittadini, all' esempio di Roma e Sparta, per difendere la patria da' tradimenti, ne fossero custodi e soldati. Perchè poi le virtù degli avi riuscissero sprone a' nepoti, dettò le *Storie fiorentine* dove a salutare memoria de' suoi, dipinse le sventure nelle quali cadde Firenze per la superbia e cupidità de' grandi e per la corruzione e le vendette della plebe. Quando poi la famiglia de' Medici s' insignorì della repubblica, volendo Machiavelli mostrare a che giogo si sobbarcassero i Fiorentini per sostenere la potenza dei Medici, immaginò il famoso libro del *Principe.* In questo dichiara come non intenda parlare nè de' principi monarchici, nè de' principi eletti, ma de' *principi nuovi ed usurpatori,* e mostra come a costoro sia forza, per durare, di usar tutte le frodi e le crudeltà de' tiranni. « L' in-

tento suo, dic' egli, è di scrivere cosa utile a chi l' intende, sembrandogli più conveniente andar dietro alla verità effettuale della cosa che all' immaginazione di essa, e scriver ciò che è, non ciò che dovrebbe essere. »

Eppure dal *Principe* derivò il biasimo in che appresso molti è il nome di Machiavelli. E sebbene Bacone giudicasse solennemente aver quel libro insegnato a' popoli, sotto velo di dar lezione a' re, e Gian Giacomo Rousseau, lo Stewart e molti altri moderni, siensi fatti avvocati del sapiente amico di libertà; la causa non solo non fu vinta agli occhi della moltitudine, ma non cessò d' avere ad avversari chi pur non dovrebbe lasciarsi aggirare dalla corrente. Alfonso di Lamartine non parve aver conosciuta appieno la mente del Politico, e invece di pigliarne la difesa, perdonò alla comune opinione. Perchè quando alcuni Italiani insuperbivansi innanzi a lui di Arnaldo da Brescia, di Dante Alighieri e di Niccolò Machiavelli, l' udimmo rispondere fra magnanime parole queste altre, che non avremmo voluto uscissero da tal bocca: *Parmi les noms glorieux que vous venez de citer, il y en a un seul que je vous reproche d'avoir rappelé, à cause de la signification qui s'attache communément à ce nom de Machiavel. Effacez désormais ce nom de vos titres de gloire.*

L' errore ha preso radici così profonde che di troppa fatica è bisogno per isvellerle. Assai più dell' autorità, giovino al Machiavelli non solamente la vita sua, ma le parole del *Principe* stesso e quelle che leggonsi nel capitolo x del libro I de' suoi *Discorsi sulle Deche di Tito Livio*, in che dichiara *come sieno lodevoli i fondatori d'una repubblica o d' un regno, e come vituperevoli i creatori d' una tirannide.*

E noi diciamo essere impossibile che ognuno che abbia meditate quelle sapienti e virtuose parole, possa aver dubbio di sorta sulle intenzioni con che Machiavelli dettò il libro del *Principe.* E adesso che molti s' affaticano nelle scienze politiche, e che l' Europa è disertata dalle stolte predicazioni delle sette che ardiscono chiamarsi sociali, non parrà inutile il vedere scelto in un volume di non grossa mole, il meglio di quello che questo grande scrutatore de' segreti politici compose a luce del vero e a beneficio degli uomini. Sarà chiaro allora che quando egli scriveva che se si leggesse il *Principe* vedrebbesi che i quindici anni ch' egli era stato a studio dell' arte dello Stato, non li avea nè *dormiti* nè *giocati*, non dicea parole di troppa superbia.

GIUSEPPE ZIRARDINI.

Parigi, 20 settembre MDCCCL.

AL SANTISSIMO E BEATISSIMO PADRE

SIGNOR NOSTRO

CLEMENTE SETTIMO

LO UMILE SERVO

NICCOLÒ MACHIAVELLI.

Poichè dalla Vostra Santità, Beatissimo e Santissimo Padre, sendo ancora in minor fortuna costituta, mi fu commesso che io scrivessi le cose fatte dal popolo fiorentino, io ho usata tutta quella diligenzia ed arte, che mi è stata dalla natura e dalla isperienza prestata, per soddisfarle. Ed essendo pervenuto scrivendo a quelli tempi, i quali per la morte del Magnifico Lorenzo de' Medici *feciono* mutare forma all'Italia, ed avendo le cose che da poi sono seguite, *sendo più alte* e maggiori, con più alto e maggiore spirito a discriversi, ho giudicato essere bene tutto quello che insino a quelli tempi ho discritto ridurlo in un volume, e alla Santissima Vostra Beatitudine presentarlo; acciocchè quella in qualche parte i frutti dei semi suoi e delle fatiche mie cominci a gustare. Leggendo adunque quelli la Vostra Santissima Beatitudine vedrà in prima, poichè l'imperio romano cominciò in Occidente a mancare della potenza sua, con quante rovine con quanti principi per più secoli la Italia variò gli stati suoi. Vedrà come i pontefici, i Viniziani, il regno di Napoli e ducato di Milano presono i primi gradi ed imperj di quella provincia. Vedrà come la sua patria, levatasi per divisione dalla ubbidienza degl' imperadori, insino che la si cominciò sotto l'ombra della casa sua a governare, si mantenne divisa. E perchè dalla Vostra Santissima Beatitudine mi fu imposto particularmente e comandato che io scrivessi in modo le cose fatte da' suoi maggiori, che si vedesse che io fussi da ogni adulazione discosto (perchè quanto le piace di udire degli uomini le vere lodi, tanto le finte ed a grazia discritte le dispiacciono), dubito assai nel discrivere la bontà di Giovanni, la sapienza di Cosimo, la umilità di Piero e la magnificenza e prudenza di Lorenzo, che non paia alla Vostra Santità che abbia trapassati i comandamenti suoi. Di che io mi scuso a quella, e a qualunque simili discrizioni, come poco fedeli, dispiacessero. Perchè trovando io delle loro lodi piene le memorie di coloro, che in varj tempi le hanno discritte, mi conveniva o quali io le trovava descriverle, o come invido tacerle. E se sotto a quelle loro egregie opere era nascosa un'ambizione, alla utilità comune, come alcuni dicono, contraria, io che non ve la cognosco, non sono tenuto a scriverla; perchè in tutte le mie narrazioni io non ho mai voluto una disonesta opera con una onesta cagione ricoprire, nè una lodevole

opera, come fatta a uno contrario fine, oscurare. Ma quanto io sia discosto dalle adulazioni si cognosce in tutte le parti della mia istoria, e massimamente nelle concioni e ne' ragionamenti privati, così retti come obliqui, i quali con le sentenze e con l'ordine il decoro dell'umore di quella persona che parla, senza alcun riservo, mantengono. Fuggo bene in tutti i luoghi i vocabuli odiosi, come alla dignità e verità della istoria poco necessari. Non puote adunque alcuno, che rettamente consideri gli scritti miei, come adulatore riprendermi, massimamente veggendo come della memoria del padre di Vostra Santità io non ne ho parlato molto. Di che ne fu cagione la sua breve vita, nella quale egli non si potette fare cognoscere, nè io con lo scrivere l'ho potuto illustrare. Nondimeno assai grandi e magnifiche furono l'opere sue, avendo generato la Santità Vostra; la quale opera a tutte quelle de' suoi maggiori di gran lunga contrappesa, e più secoli gli aggiugnerà di fama, che la malvagia sua fortuna non gli tolse anni di vita. Io mi sono pertanto ingegnato, Santissimo e Beatissimo Padre, in queste mie discrizioni, non maculando la verità, di soddisfare a ciascuno, e forse non arò soddisfatto a persona. Nè, quando questo fusse, me ne maraviglierei; perchè io giudico che sia impossibile, senza offendere molti, discrivere le cose de' tempi suoi. Nondimeno io vengo allegro in campo, sperando che come io sono dalla umanità di Vostra Beatitudine onorato e nutrito, così sarò dalle armate legioni del suo santissimo giudicio aiutato e difeso; e con quello animo e confidenza che io ho scritto insino a ora, sarò per seguitare l'impresa mia, quando da me la vita non si scompagni, e la Vostra Santità non mi abbandoni.

PROEMIO DELL' AUTORE.

Lo animo mio era, quando al principio diliberai scrivere le cose fatte dentro e di fuori dal popolo fiorentino, cominciare la narrazione mia dagli anni della cristiana religione MCCCCXXXIV, nel quale tempo la famiglia de' Medici per i meriti di Cosimo e di Giovanni suo padre, prese più autorità che alcuna altra in Firenze. Perchè io mi pensava che messer Lionardo d'Arezzo e messer Poggio, duoi eccellentissimi istorici, avessero narrate particularmente tutte le cose, che da quel tempo indietro erano seguite. Ma avendo io dipoi diligentemente letto gli scritti loro, per vedere con quali ordini e modi nello scrivere procedevano, acciocchè imitando quelli, la istoria nostra fusse meglio dai leggenti approvata, ho trovato come nella discrizione delle guerre fatte dai Fiorentini con i principi e popoli forestieri sono stati diligentissimi; ma delle civili discordie e delle intrinseche inimicizie, e degli effetti che da quelle sono nati, averne una parte al tutto taciuta, e quell' altra in modo brevemente discritta, che ai leggenti non puote arrecare utile o piacere alcuno. Il che credo facessero, o perchè parvero loro quelle azioni sì deboli che le giudicarono indegne di essere mandate alla memoria delle lettere, o perchè temessero di non offendere i discesi di coloro, i quali per quelle narrazioni si avessero a calunniare. Le quali due cagioni (sia detto con loro pace) mi paiono al tutto indegne d'uomini grandi. Perchè se niuna cosa diletta o insegna nella istoria, è quella che particularmente si descrive; se niuna lezione è utile a' cittadini che governano le repubbliche, è quella che dimostra le cagioni degli odj e delle divisioni della città, acciocchè possano, col pericolo d'altri diventati savj, mantenersi uniti. E se ogni esemplo di repubblica muove, quelli che si leggono della propria, muovono molto più, e molto più sono utili. E se di niuna repubblica furono mai le divisioni notabili, di quella di Firenze sono notabilissime; perchè la maggior parte delle altre repubbliche, delle quali si ha qualche notizia sono state contente d'una divisione, con la quale secondo gli accidenti hanno ora accresciuta, ora rovinata la città loro: ma Firenze non contenta di una, ne fatte molte. In Roma, come ciascuno sa, poichè i re ne furono cacciati, nacque la disunione intra i nobili e la plebe, e con quella insino alla rovina sua si mantenne. Così fece Atene, e così tutte le altre repubbliche che in quelli tempi fiorivano. Ma di Firenze in prima si divisono intra loro i nobili, dipoi i nobili e il popolo, e in ultimo il popolo e la plebe; e molte volte occorse che una di queste parti rimasa superiore si divise in due. Dalle quali divisioni ne nacquero tante morti, tanti esilj, tante distruzioni di famiglie, quante mai ne nascessero in alcuna città, della quale si abbia memoria. E veramente, secondo il giudicio mio, mi pare che niuno altro esemplo tanto la potenza della nostra città dimostri, quanto quello che da queste divisioni dipende, le quali ariano avuto forza di annullare ogni grande e potentissima città. Nondimeno la nostra pareva che sempre ne diventasse maggiore; tanta era la virtù di quelli cittadini, e la potenza dello ingegno e animo loro a fare sè e la loro patria grande, che

quelli tanti che rimanevano liberi da tanti mali, potevano più con la virtù loro esaltarla, che non avea potuto la malignità di quelli accidenti, che gli avieno diminuiti, opprimerla. E senza dubbio se Firenze avesse avuto tanta felicità, che poichè la si liberò dallo Imperio, ella avesse preso forma di governo che l'avesse mantenuta unita, io non so quale repubblica o moderna o antica le fusse stata superiore; di tanta virtù d'arme e d'industria sarebbe stata ripiena. Perchè e' si vede, poichè ella ebbe cacciati da sè i Ghibellini in tanto numero, che ne era piena la Toscana e la Lombardia, i Guelfi con quelli che dentro rimasero, nella guerra contro ad Arezzo, un anno davanti alla giornata di Campaldino, trassero dalla città de' loro proprj cittadini milledugento uomini d'arme, e dodicimila fanti. Dipoi nella guerra che si fece contro a Filippo Visconti duca di Milano, avendo a fare esperienza dell'industria e non dell'armi proprie (perchè le avieno in quelli tempi spente), si vide come in cinque anni, che durò quella guerra, spesono i Fiorentini tre milioni e cinquecento mila fiorini; la quale finita, non contenti alla pace, per mostrare più la potenza della loro città andarono a campo a Lucca. Non so io pertanto cognoscere quale cagione faccia che queste divisioni non sieno degne di essere particularmente discritte. E se quelli nobilissimi scrittori furono ritenuti per non offendere la memoria di coloro di chi eglino avevano a ragionare, se ne ingannarono, e mostrarono di cognoscere poco l'ambizione degli uomini, e il desiderio che egli hanno di perpetuare il nome de' loro antichi e di loro. Nè si ricordarono che molti non avendo avuta occasione di acquistarsi fama con qualche opra lodevole, con cose vituperose si sono ingegnati acquistarla. Nè considerarono come le azioni che hanno in sè grandezza, come hanno quelle de' governi e degli stati, comunque elle si trattino, qualunque fine abbino, pare sempre portino agli uomini più onore che biasimo. Le quali cose avendo io considerate, mi fecero mutare proposito, e diliberai cominciare la mia istoria dal principio della nostra città. E perchè e' non è mia intenzione occupare i luoghi d'altri, descriverò particularmente insino al MCCCCXXXIV, solo le cose seguite dentro alla città, e di quelle di fuori non dirò altro che quello sarà necessario per intelligenzia di quelle di dentro. Dipoi passato il MCCCCXXXIV scriverò particularmente l'una e l'altra parte. Oltre a questo, perchè meglio e d'ogni tempo questa istoria sia intesa, innanzi che io tratti di Firenze, discriverò per quali mezzi la Italia pervenne sotto quelli potentati, che in quel tempo la governavano. Le quali cose tutte, così italiche come fiorentine, con quattro libri si termineranno. Il primo narrerà brevemente tutti gli accidenti d'Italia, seguiti dalla declinazione dello imperio romano per insino al MCCCCXXXIV. Il secondo verrà con la sua narrazione dal principio della città di Firenze insino alla guerra, che dopo la cacciata del duca di Atene si fece contro al pontefice. Il terzo finirà nel MCCCCXIV con la morte del re Ladislao di Napoli. E con il quarto perverremo al MCCCCXXXIV, dal qual tempo dipoi particularmente le cose seguite dentro a Firenze e fuori, insino a questi nostri presenti tempi si discriveranno.

ISTORIE FIORENTINE.

LIBRO PRIMO.

SOMMARIO.

Invasione de' Barbari sulle terre dell' Imperio. — I Franchi e i Burgundj danno il nome alla Francia e alla Borgogna; gli Unni all' Ungheria, gli Angli all' Inghilterra. — Scorrerie degli Unni e dei Vandali in Italia. — Regno di Teodorico e degli Ostrogoti. — Formazione delle lingue moderne. — Morte di Teodorico, per la quale Giustiniano imperatore fattosi animo, manda Belisario a cacciare i Goti dall' Italia. Totila sostiene la costoro fortuna, ma poi vinto da Narsete, successo a Belisario nel comando delle armi imperiali, muore, e con lui perisce il dominio de' Goti. — Giustino imperatore riforma il governo d' Italia e stabilisce l' Esarcato a Ravenna. — Narsete chiama in Italia i Longobardi, i quali dividono il paese da loro dominato in trenta duchee. — Principio della grandezza de' Pontefici. — Il papa chiede aiuto a Pipino re di Francia contro i Longobardi. — Donazione di Pipino al papa. — Carlo Magno distrugge i Longobardi. — L'Impero passa nell'Alemagna. — Ordine e divisione degli Stati italiani. — Niccolò II commette la elezione dei papi ai cardinali. — Alessandro II scomunica Enrico II, e scioglie i di lui sudditi dal giuramento di fedeltà. — Guelfi e Ghibellini — I Normanni gettano le fondamenta del regno di Napoli. — Urbano II va in Francia, e predica la prima Crociata. — Ordine de' Cavalieri Gerosolimitani e dei Templarj. — Fine infelice delle Crociate. — La contessa Matilde muore, lasciando il suo stato alla Chiesa. — Federigo Barbarossa. — Sue dissensioni con Alessandro III. — Dà cagione alla Lega Lombarda. — Si riconcilia col papa. — Il regno di Napoli passa alla Casa di Svevia. — Fondazione degli ordini dei Domenicani e dei Francescani. — Principj della grandezza della Casa d' Este. — Morte di Federigo II, il quale lascia il regno a Corrado suo figlio. — Corrado viene a Napoli per la possessione del regno, e muore. Di lui rimane Corradino fanciullo, a cui scade il regno sotto la tutela di Manfredi bastardo di Federigo. — Guelfi e Ghibellini in Lombardia. — Nimicizie tra Manfredi e la Chiesa, per cui il papa chiama in Italia Carlo d' Angiò e lo investe del regno di Napoli e di Sicilia. — Battaglia di Benevento, e morte di Manfredi. — Inquieta politica dei papi per signoreggiare l' Italia. — Vespri Siciliani. — Ridolfo imperatore vende la indipendenza a molte città d'Italia. — Istituzione del Giubbileo fatta da Bonifazio VIII. — Clemente V trasferisce la sede pontificia in Avignone. — Arrigo di Lussemburgo cala in Italia con intendimento di riunirla e pacificarla. Assedia invano Firenze, e muore a Buonconvento a mezzo della sua intrapresa. — I Visconti danno principio alla loro signoria in Milano, e ne cacciano i Torriani. Gio. Galeazzo primo duca di Milano. — Lodovico il Bavaro e Giovanni re di Boemia vengono in Italia. — Lega delle città italiane contro Giovanni e il papa. — Origine di Venezia, suo ingrandimento e decadenza. — Discordie tra Benedetto XII e Lodovico imperatore. — Cola di Rienzi, tribuno di Roma, tenta di ridurla all' antica forma di repubblica. — Il cardinale Egidio d' Albornoz restaura in Italia la potenza de' papi. — Guerra tra Genovesi e Veneziani pel possesso dell' isola di Tenedo. — Primo uso delle artiglierie in Italia. — Turbolenze in Lombardia. — Discordie tra il papa Innocenzo VII e il popolo di Roma per causa delle franchigie. — Concilio di Pisa. — Concilio di Costanza, e fine dello scisma durato fra i tre an-

tipapi Gregorio XII, Benedetto XIII e Giovanni XXIII. — Filippo Visconti ricupera il suo stato. — Giovanna II regina di Napoli e sue nefandità. — Stato politico dell'Italia intorno la metà del secolo xv.

I popoli, i quali nelle parti settentrionali di là dal fiume del Reno e del Danubio abitano, sendo nati in regione generativa e sana, in tanta moltitudine molte volte crescono, che parte di loro sono necessitati abbandonare i terreni patrj, e cercare nuovi paesi per abitare. L'ordine che tengono, quando una di quelle provincie si vuole sgravare di abitatori, è dividersi in tre parti, compartendo in modo ciascuna, che ogni parte sia di nobili e ignobili, di ricchi e poveri ugualmente ripiena. Dipoi quella parte, alla quale la sorte comanda, va a cercare sua fortuna, e le due parti sgravate del terzo di loro si rimangono a godere i beni patrj. Queste popolazioni furono quelle che distrussero l'imperio romano, alle quali ne fu data occasione dagl'imperatori; i quali avendo abbandonata Roma, sedia antica dell'imperio, e riduttisi ad abitare in Costantinopoli, avevano fatta la parte dell'imperio occidentale più debole, per essere meno osservata da loro, e più esposta alle rapine dei ministri, e dei nimici di quelli. E veramente a rovinare tanto imperio, fondato sopra il sangue di tanti uomini virtuosi, non conveniva che fosse meno ignavia ne' principi, nè meno infedelità ne' ministri, nè meno forza o minore ostinazione in quelli che lo assalirono; perchè non una popolazione, ma molte furono quelle, che nella sua rovina congiurarono. I primi che di quelle parti settentrionali vennero contro all'imperio dopo i Cimbri, i quali furono da Mario cittadino romano vinti, furono i Visigoti; il qual nome non altrimenti nella loro lingua suona, che nella nostra Goti occidentali. Questi dopo alcune zuffe ai confini dell'imperio fatte, per concessione degl'imperatori molto tempo tennero la loro sedia sopra il fiume del Danubio; ed avvengachè per varie cagioni e in varj tempi molte volte le provincie romane assalissero, sempre nondimeno furono dalla potenza degl'imperatori raffrenati. E l'ultimo che gloriosamente gli vinse, fu Teodosio; talmentechè essendo ridotti alla ubbidienza sua, non rifecero sopra di loro alcuno re, ma contenti allo stipendio concesso loro, sotto il governo e le insegne di quello vivevano e militavano. Ma venuto a morte Teodosio, e rimasi Arcadio ed Onorio suoi figliuoli eredi dell'imperio, ma non della virtù e fortuna sua, si mutarono con il principe i tempi. Erano da Teodosio proposti alle tre parti dell'imperio tre governatori, Ruffino alla orientale, alla occidentale Stilicone e Gildone all'affricana; i quali tutti dopo la morte del principe pensarono non di governarle, ma come principi possederle; dei quali Gildone e Ruffino ne' primi loro principj furono oppressi. Ma Stilicone, sapendo meglio celare l'animo suo, cercò d'acquistarsi fede coi nuovi imperadori, e dall'altra parte turbare loro in modo lo stato che gli fosse più facile dipoi l'occuparlo. E per fare loro nimici i Visigoti, gli consigliò non dessero più loro la consueta provvisione: oltre a questo, non gli parendo che a turbare l'imperio questi nimici bastassero, ordinò che i Burgundj, Franchi, Vandali ed Alani, popoli medesimamente settentrionali, e già mossi per cercare nuove terre, assalissero le provincie romane. Privati adunque i Visigoti delle provvisioni loro, per essere meglio ordinati a vendicarsi della ingiuria, crearono Alarico loro re, ed assalito l'imperio, dopo molti accidenti guastarono la Italia, e presero e saccheggiarono Roma. Dopo la quale vittoria morì Alarico, e successe a lui Ataulfo, il quale tolse per moglie Placidia sirocchia degl'imperadori, e per quel parentado convenne con loro di andare a soccorrere la Gallia e la Spagna, le quali provincie erano state dai Vandali, Burgundj, Alani e Fran-

chi, mossi dalle sopradette cagioni, assalite. Di che ne seguì che i Vandali, i quali avevano occupata quella parte della Spagna detta Betica, sendo combattuti forte da' Visigoti, e non avendo rimedio, furono da Bonifazio, il quale per l'imperio governava l'Affrica, chiamati che venissero ad occupare quella provincia, perchè sendosi ribellata, temeva che il suo errore non fosse dall'imperadore ricognosciuto. Presero i Vandali, per le cagioni dette, volentieri quell'impresa, e sotto Genserico loro re s'insignorirono d'Affrica. Era in questo mezzo successo all'imperio Teodosio figliuolo di Arcadio, il quale pensando poco alle cose di Occidente, fece che queste popolazioni pensarono di poter possedere le cose acquistate. E così i Vandali in Affrica, gli Alani e Visigoti in Ispagna signoreggiavano, e i Franchi ed i Burgundj non solamente presero la Gallia, ma quelle parti che da loro furono occupate, furono ancora dal nome loro nominate, donde l'una parte si chiamò Francia, l'altra Borgogna. I felici successi di costoro destarono nuove popolazioni alla distruzione dell'imperio ed altri popoli detti Unni occuparono Pannonia, provincia posta in sulla ripa di qua dal Danubio, la quale oggi avendo preso il nome da questi Unni, si chiama Ungheria. A questi disordini si aggiunse, che vedendosi l'imperadore assalire da tante parti, per aver meno nemici, cominciò ora con i Vandali, ora con i Franchi a fare accordi; le quali cose accrescevano la potenza e l'autorità dei barbari, e quella dell'imperio diminuivano. Nè fu l'isola di Brettagna, la quale si chiama oggi Inghilterra, sicura da tanta rovina; perchè temendo i Brettoni di quei popoli che avevano occupata la Francia, e non vedendo come l'imperadore potesse difenderli, chiamarono in loro aiuto gli Angli, popoli di Germania. Presero gli Angli sotto Votigerio loro re l'impresa, e prima gli difesero, *dipoi* gli cacciarono dall'isola, e vi rimasono loro ad abitare, e dal nome loro la chiamarono Anglia. Ma gli abitatori di quella, sendo spogliati della patria loro, diventarono per la necessità feroci, e pensarono, ancora che non avessero potuto difendere il paese loro, di potere occupare quello d'altri. Passarono pertanto colle famiglie loro il mare, ed occuparono quei luoghi che più propinqui alla marina trovarono, e dal nome loro chiamarono quel paese Brettagna. Gli Unni, i quali disopra dicemmo avere occupata Pannonia, accozzatisi con altri popoli detti Zepidi, Eruli, Turingi ed Ostrogoti (chè così si chiamano in quella lingua i Goti orientali), si mossero per cercare nuovi paesi; e non potendo entrare in Francia, che era dalle forze barbare difesa, ne vennero in Italia sotto Attila loro re, il quale poco davanti per essere solo nel regno aveva morto Bleda suo fratello; per la qual cosa diventato potentissimo, Andarico re de' Zepidi, e Velamir re degli Ostrogoti rimasono come suoi soggetti. Venuto adunque Attila in Italia assediò Aquileia, dove stette senz'altro ostacolo due anni, e nella ossidione di essa guastò tutto il paese all'intorno, e disperse tutti gli abitatori di quello; il che, come nel suo luogo diremo, dette principio alla città di Vinegia. Dopo la presa e rovina di Aquileia, e di molte altre città, si volse verso Roma, dalla rovina della quale si astenne per i preghi del pontefice, la cui riverenza potette tanto in Attila, che si uscì d'Italia, e ritirossi in Austria, dove si morì. Dopo la morte del quale, Velamir re degli Ostrogoti, e gli altri capi delle altre nazioni presero le armi contro a Errico ed Uric suoi figliuoli, e l'uno ammazzarono, e l'altro costrinsero con gli Unni a ripassare il Danubio e ritornarsi nella patria loro; e gli Ostrogoti ed i Zepidi si posero in Pannonia, e gli Eruli e i Turingi sopra la ripa di là dal Danubio si rimasero. Partito Attila d'Italia, Valentiniano imperadore occidentale pensò d'istaurare quella, e per essere più comodo a difenderla dai Barbari, abbandonò Roma, e pose la sua sedia in Ravenna. Queste avversità che aveva avute l'imperio

occidentale, erano state cagione che l' imperadore, il quale in Costantinopoli abitava, aveva concesso molte volte la possessione di quello ad altri, come cosa piena di pericoli e di spesa, e molte volte ancora senza sua permissione i Romani, vedendosi abbandonati, per difendersi, creavano per loro medesimi uno imperadore, o alcuno per sua autorità si usurpava l'imperio, come avvenne in questi tempi che fu occupato da Massimo Romano dopo la morte di Valentiniano, e costrinse Eudossa, stata moglie di quello a prenderlo per marito; la quale desiderosa di vendicare tale ingiuria, non potendo nata di sangue imperiale sopportare le nozze d'uno privato cittadino, confortò segretamente Genserico re de' Vandali e signore di Affrica a venire in Italia, mostrandogli la facilità e la utilità dell' acquisto. Il quale allettato dalla preda subito venne, e trovata abbandonata Roma, saccheggiò quella, dove stette quattordici giorni; prese ancora, e saccheggiò più terre in Italia, e ripieno sè e l'esercito suo di preda, se ne tornò in Affrica. I Romani ritornati in Roma, sendo morto Massimo, crearono imperadore Avito Romano. Dipoi dopo molte cose seguite in Italia e fuori, e dopo la morte di più imperadori, pervenne l' imperio di Costantinopoli a Zenone, e quello di Roma ad Oreste ed Augustulo suo figliuolo, i quali per inganno occuparono l' imperio. E mentre che disegnavano tenerlo per forza, gli Eruli e li Turingi, i quali io dissi essersi posti dopo la morte di Attila sopra la ripa di là dal Danubio, fatta lega insieme sotto Odoacre loro capitano, vennero in Italia; e nei luoghi lasciati vacui da quelli vi entrarono i Longobardi, popoli medesimamente settentrionali condotti da Godogo loro re, i quali furono, come nel suo luogo diremo, l' ultima peste d'Italia. Venuto adunque Odoacre in Italia, vinse ed ammazzò Oreste propinquo a Pavia, ed Augustulo si fuggì. Dopo la qual vittoria, perchè Roma variasse con la potenza il titolo, si fece Odoacre, lasciando il nome dell' imperio, chiamare re di Roma, e fu il primo che de' capi de' popoli che scorrevano allora il mondo, si posasse ad abitare in Italia; perchè gli altri, o per timore di non la poter tenere, per essere potuta dall' imperadore orientale facilmente soccorrere, o per altra occulta cagione, l' avevano spogliata, e dipoi cerco altri paesi per fermare la sedia loro.

Era pertanto in questi tempi l' imperio antico romano ridotto sotto questi principi: Zenone regnando in Costantinopoli comandava a tutto l' imperio orientale; gli Ostrogoti Mesia e Pannonia signoreggiavano; i Visigoti, Svevi ed Alani la Guascogna tenevano e la Spagna; i Vandali l' Affrica; i Franchi e Burgundj la Francia; gli Eruli e Turingi l' Italia. Era il regno degli Ostrogoti pervenuto a Teodorico nipote di Velamir, il quale tenendo amicizia con Zenone imperadore orientale gli scrisse, come ai suoi Ostrogoti pareva cosa ingiusta, sendo superiori di virtù a tutti gli altri popoli, essere inferiori d' imperio, e come gli era impossibile poterli tenere ristretti dentro a' termini di Pannonia; talchè veggendo come gli era necessario lasciare loro pigliar l' armi, e ire a cercar nuove terre, voleva prima farlo intendere a lui, acciocchè potesse provvedervi, concedendo loro qualche paese, dove con sua buona grazia potessero più onestamente e con maggiore loro comodità vivere. Onde che Zenone, parte per paura, parte per il desiderio aveva di cacciare d' Italia Odoacre, concesse a Teodorico il venire contro a quello, e pigliare la possessione d' Italia. Il quale subito partì di Pannonia dove lasciò i Zepidi, popoli suoi amici; e venuto in Italia ammazzò Odoacre e il figliuolo, e con l' esemplo di quello prese il titolo di re d' Italia, e pose la sua sedia in Ravenna, mosso da quelle cagioni che fecero già a Valentiniano imperadore abitarvi. Fu Teodorico uomo nella guerra e nella pace eccellentissimo, donde nell' una fu sempre vincitore, e nell'altra beneficò grandemente le città ed i popoli suoi. Divise costui

gli Ostrogoti per le terre con i capi loro, acciocchè nella guerra gli comandassero, e nella pace gli correggessero: accrebbe Ravenna, instaurò Roma, ed, eccettochè la disciplina militare, rendè a' Romani ogni altro onore: contenne dentro ai termini loro, e senza alcun tumulto di guerra, ma solo con la sua autorità, tutti i re barbari occupatori dell' imperio: edificò terre e fortezze intra la punta del mare Adriatico e le Alpi, per impedire più facilmente il passo ai nuovi barbari che volessero assalire l' Italia. E se tante virtù non fossero state bruttate nell' ultimo della sua vita da alcune crudeltà causate da varj sospetti del regno suo, come la morte di Simmaco e di Boezio, uomini santissimi, dimostra, sarebbe al tutto la sua memoria degna da ogni parte di qualunque onore; perchè mediante la virtù e la bontà sua, non solamente Roma ed Italia, ma tutte le altre parti dell' occidentale imperio, libere dalle continue battiture che per tanti anni da tante inondazioni di barbari avevano sopportate, si sollevarono, e in buon ordine ed assai felice stato si ridussero. E veramente se alcuni tempi furono mai miserabili in Italia ed in queste provincie corse da' barbari, furono quelli che da Arcadio ed Onorio infino a lui erano corsi. Perchè se si considererà di quanto danno sia cagione ad una repubblica o ad un regno variare principe o governo, non per alcuna estrinseca forza, ma solamente per civile discordia, dove si vede come le poche variazioni ogni repubblica ed ogni regno, ancora che potentissimo, rovinano, si potrà dipoi facilmente immaginare quanto in quei tempi patisse l' Italia e le altre provincie romane, le quali non solamente variarono il governo ed il principe, ma le leggi, i costumi, il modo del vivere, la religione, la lingua, l' abito ed i nomi: le quali cose ciascuna per sè, non che tutte insieme, fariano, pensandole, non che vedendole e sopportandole, ogni fermo e costante animo spaventare. Da questo nacque la rovina, il nascimento e l' augumento di molte città. Intra quelle che rovinarono fu Aquileia, Luni, Chiusi, Popolonia, Fiesole e molte altre; intra quelle che di nuovo si edificarono, furono Vinegia, Siena, Ferrara, l' Aquila ed altre assai terre e castella, che per brevità si omettono: quelle che di piccole divennero grandi, furono Firenze, Genova, Pisa, Milano, Napoli e Bologna; alle quali tutte si aggiugne la rovina e il rifacimento di Roma, e molte che variamente furono disfatte e rifatte. Intra queste rovine e questi nuovi popoli sursono nuove lingue, come apparisce nel parlare che in Francia, in Ispagna e in Italia si costuma; il quale mescolato con la lingua patria di quei nuovi popoli e con l' antica romana fanno un nuovo ordine di parlare. Hanno, oltre di questo, variato il nome non solamente le provincie, ma i laghi, i fiumi, i mari e gli uomini; perchè la Francia, l' Italia e la Spagna sono ripiene di nuovi nomi, ed al tutto dagli antichi alieni, come si vede, lasciandone indietro molti altri, che il Po, Garda, l' Arcipelago sono per nomi disformi agli antichi nominati; gli uomini ancora di Cesari e Pompei, Pieri, Giovanni e Mattei diventarono. Ma intra tante variazioni non fu di minor momento il variare della religione, perchè combattendo la consuetudine dell' antica fede coi miracoli della nuova, si generarono tumulti e discordie gravissime intra gli uomini. E se pure la cristiana religione fusse stata unita, ne sarebbero seguiti minori disordini; ma combattendo la Chiesa greca, la romana e la ravennate insieme, e di più le sette eretiche con le cattoliche, in molti modi contristavano il mondo. Di che ne è testimone l' Affrica, la quale sopportò molti più affanni mediante la setta ariana, creduta dai Vandali, che per alcuna loro avarizia o naturale crudeltà. Vivendo adunque gli uomini intra tante persecuzioni, portavano descritto negli occhi lo spavento dell' animo loro, perchè, oltre agl' infiniti mali ch' e' sopportavano, mancava a buona parte di loro di poter

rifuggire all' aiuto di Dio, nel quale tutti i miseri sogliono sperare; perchè sendo la maggior parte di loro incerti a quale Dio dovessero ricorrere, mancando di ogni aiuto e di ogni speranza, miseramente morivano.

Meritò pertanto Teodorico non mediocre lode, sendo stato il primo che facesse quietare tanti mali; talchè per trentotto anni che regnò in Italia, la ridusse in tanta grandezza, che le antiche battiture più in lei non si conoscevano. Ma venuto quello a morte, e rimaso nel regno Atalarico, nato di Amalasciunta sua figliuola, in poco tempo, non sendo ancora la fortuna sfogata, negli antichi suoi affanni si ritornò: perchè Atalarico poco dipoi che l' avolo morì; e rimaso il regno alla madre, fu tradita da Teodato, il quale era stato da lei chiamato perchè l'aiutasse a governare il regno. Costui avendola morta e fatto sè re, e per questo sendo diventato odioso agli Ostrogoti, dette animo a Giustiniano imperadore di credere poterlo cacciare d'Italia, e diputò Bellisario per capitano di quella impresa, il quale, avea già vinta l'Affrica, e cacciatine i Vandali, e ridottala sotto l'imperio. Occupò adunque Bellisario la Sicilia, e di qui passato in Italia occupò Napoli e Roma. I Goti, veduta questa rovina, ammazzarono Teodato loro re, come cagione di quella, ed elessero in suo luogo Vitigete, il quale, dopo alcune zuffe, fu da Bellisario assediato e preso in Ravenna; e non avendo ancora al tutto conseguita la vittoria, fu Bellisario da Giustiniano rivocato, ed in suo luogo posto Giovanni e Vitale, disformi in tutto da quello di virtù e di costumi, dimodochè i Goti ripresero animo e crearono loro re Ildovado, che era governatore in Verona. Dopo costui, perchè fu ammazzato, pervenne il regno a Totila, il quale ruppe le genti dell' imperadore, e ricuperò la Toscana e Napoli, e ridusse i suoi capitani quasi che all' ultimo di tutti gli stati, che Bellisario avea ricuperati. Per la qual cosa parve a Giustiniano di rimandarlo in Italia; il quale ritornato con poche forze, perdè piuttosto la riputazione delle cose prima fatte da lui, che di nuovo ne riacquistasse. Perchè Totila, trovandosi Bellisario con le genti ad Ostia, sopra gli occhi suoi espugnò Roma, e veggendo non potere nè lasciare nè tenere quella, in maggior parte la disfece, o caccionne il popolo, ed i senatori ne menò seco, e stimando poco Bellisario, ne andò coll' esercito in Calabria a rincontrare le genti, che di Grecia in aiuto a Bellisario venivano. Veggendo pertanto Bellisario abbandonata Roma, si volse ad una impresa onorevole, perchè entrato nelle romane rovine, con quanta più celerità potette, rifece a quella città le mura, e vi richiamò dentro gli abitatori. Ma a questa sua lodevole impresa si oppose la fortuna, perchè Giustiniano fu in quel tempo assalito dai Parti, e richiamò Bellisario; e quello per ubbidire al suo signore abbandonò l'Italia, e rimase quella provincia a discrezione di Totila, il quale di nuovo prese Roma. Ma non fu con quella crudeltà trattata che prima, perchè pregato da san Benedetto, il quale in quei tempi aveva di santità grandissima opinione, si volse piuttosto a rifarla. Giustiniano intanto avea fatto accordo coi Parti, e pensando di mandare nuova gente al soccorso d' Italia, fu dagli Sclavi, nuovi popoli settentrionali, ritenuto, i quali avevano passato il Danubio, ed assalito l'Illiria e la Tracia, in modo che Totila quasi tutta la occupò. Ma vinti che ebbe Giustiniano gli Sclavi, mandò in Italia con gli eserciti Narsete eunuco, uomo in guerra eccellentissimo, il quale arrivato in Italia ruppe ed ammazzò Totila, e le reliquie che dei Goti dopo quella rotta rimasero, si ridussero in Pavia, dove crearono Teia loro re. Narsete dall' altra parte dopo la vittoria prese Roma, ed in ultimo si azzuffò con Teia presso a Nocera, e quello ammazzò e ruppe. Per la qual vittoria si spense al tutto il nome dei Goti in Italia, dove settanta anni da Teodorico loro re a Teia avevano regnato.

Ma come prima fu libera l'Italia dai Goti, Giustiniano morì, e rimase suo successore Giustino suo figliuolo, il quale per il consiglio di Sofia sua moglie rivocò Narsete d'Italia, e gli mandò Longino suo successore. Seguitò Longino l'ordine degli altri di abitare in Ravenna, ed oltre a questo dette all'Italia nuova forma; perchè non costituì governatori di provincie, come avevano fatto i Goti, ma fece in tutte le città e terre di qualche momento capi, i quali chiamò Duchi. Nè in tale distribuzione onorò più Roma che le altre terre; perchè tolto via i consoli e il senato, i quali nomi insino a quel tempo vi si erano mantenuti, la ridusse sotto un duca, il quale ciascun anno da Ravenna vi si mandava, e chiamavasi il ducato romano, ed a quello che per l'imperadore stava a Ravenna, e governava tutta l'Italia, pose nome Esarco. Questa divisione fece più facile la rovina d'Italia, e con più celerità dette occasione a' Longobardi di occuparla. Era Narsete sdegnato forte contro l'imperadore, per essergli stato tolto il governo di quella provincia, che con la sua virtù e col suo sangue aveva acquistata, perchè a Sofia non bastò ingiuriarlo rivocandolo, che ella vi aggiunse ancora parole piene di vituperio, dicendo che lo voleva far tornare a filare con gli altri eunuchi; tantochè Narsete, ripieno di sdegno, persuase ad Alboino re de' Longobardi, che allora regnava in Pannonia, di venire a occupare l'Italia. Erano, come di sopra si mostrò, entrati i Longobardi in quelli luoghi presso al Danubio, che erano dagli Eruli e Turingi stati abbandonati, quando da Odoacre re loro furono condotti in Italia; dove sendo stati alcun tempo, e pervenuto il regno loro ad Alboino, uomo efferato ed audace, passarono il Danubio, e si azzuffarono con Comundo re de' Zepidi, che teneva la Pannonia, e lo vinsero. E trovandosi nella preda Rosmunda figliuola di Comundo, la prese Alboino per moglie, e s'insignorì di Pannonia, e mosso dalla sua efferata natura fece del teschio di Comundo una tazza, con la quale in memoria di quella vittoria bevea. Ma chiamato in Italia da Narsete, con il quale nella guerra de' Goti aveva tenuta amicizia, lasciò la Pannonia agli Unni, i quali dopo la morte di Attila dicemmo essersi nella loro patria ritornati, e ne venne in Italia; e trovando quella in tante parti divisa, occupò in un tratto Pavia, Milano, Verona, Vicenza, tutta la Toscana, e quasi la parte maggior della Flamminia, oggi chiamata Romagna. Talchè parendogli per tanti e sì subiti acquisti avere già la vittoria d'Italia, celebrò in Verona un convito, e per il molto bere diventato allegro, sendo il teschio di Comundo pieno di vino lo fece presentare a Rosmunda regina, la quale all'incontro di lui mangiava, dicendo con voce alta in modo che quella potette udire, che voleva che in tanta allegrezza la bevesse con suo padre. La qual voce fu come una ferita nel petto di quella donna; e diliberata di vendicarsi, sappiendo che Almachilde, nobile lombardo giovine e feroce, amava una sua ancilla, trattò con quella che celatamente desse opera che Almachilde in suo scambio dormisse con lei. Ed essendo Almachilde, secondo l'ordine di quella, venuto a trovarla in luogo oscuro, credendosi essere con l'ancilla, giacè con Rosmunda; la quale dopo il fatto se gli scoperse, e mostrogli come in suo arbitrio era o ammazzare Alboino, e godersi sempre lei ed il regno, o esser morto da quello come stupratore della sua moglie. Consentì Almachilde di ammazzare Alboino; ma dipoi che eglino ebbero morto quello, veggendo come non riusciva loro di occupare il regno, anzi dubitando di non essere morti dai Longobardi per lo amore che ad Alboino portavano, con tutto il tesoro regio se ne fuggirono a Ravenna a Longino, il quale onorevolmente gli ricevette. Era morto in questi travagli Giustino imperadore, ed in suo luogo rifatto Tiberio, il quale, occupato nelle guerre dei Parti, non poteva all'Italia sovvenire; ondechè a Longino parve il

tempo comodo a poter diventare, mediante Rosmunda ed il suo tesoro, re de' Longobardi e di tutta Italia, e conferì con lei questo suo disegno, e la persuase ad ammazzare Almachilde, e pigliar lui per marito. Il che fu da quella accettato, ed ordinò una coppa di vino avvelenato, la quale di sua mano porse ad Almachilde che assetato usciva del bagno; il quale come l'ebbe bevuta mezza, sentendosi commovere gl'interiori, ed accorgendosi di quello che era, sforzò Rosmunda a bere il resto; e così in poche ore l'una e l'altro di loro morirono, e Longino si privò di speranza di diventare re. I Longobardi intanto ragunatisi in Pavia, la quale avevano fatta principal sedia del loro regno, fecero Clefi loro re, il quale riedificò Imola stata rovinata da Narsete, occupò Rimini, e infino a Roma quasi ogni luogo; ma nel corso delle sue vittorie morì. Questo Clefi fu in modo crudele non solo contro agli esterni, ma ancora contro alli suoi Longobardi, che quelli sbigottiti della potestà regia non vollero rifar più re; ma feciono intra loro trenta Duchi, che governassero gli altri. Il qual consiglio fu cagione che i Longobardi non occupassero mai tutta Italia, e che il regno loro non passasse Benevento, e che Roma, Ravenna, Cremona, Mantova, Padova, Monselice, Parma, Bologna, Faenza, Forlì, Cesena, parte si difendessero un tempo, parte non fossero mai da loro occupate. Perchè il non aver re li fece meno pronti alla guerra; e poichè rifeciono quello, diventarono per essere stati liberi un tempo meno ubbidienti e più atti alle discordie intra loro; la qual cosa prima ritardò la loro vittoria, dipoi in ultimo gli cacciò d'Italia. Stando adunque i Longobardi in questi termini, i Romani e Longino ferono accordo con loro, che ciascuno posasse le armi e godesse quello che possedeva.

In questi tempi cominciarono i pontefici a venire in maggiore autorità che non erano stati per l'addietro, perchè i primi dopo san Piero per la santità della vita e per i miracoli erano dagli uomini riveriti; gli esempj de' quali ampliarono in modo la religione cristiana, che i principi furono necessitati, per levar via tanta confusione che era nel mondo, ubbidire a quella. Sendo adunque l'imperadore diventato cristiano, e partitosi di Roma, e gitone in Costantinopoli, ne seguì, come nel principio dicemmo, che l'imperio romano rovinò più tosto, e la Chiesa romana più tosto crebbe. Nondimeno insino alla venuta dei Longobardi, sendo l'Italia sottoposta tutta agl'imperadori o alli re, non presero mai i pontefici in quei tempi altra autorità che quella che dava loro la riverenza de' loro costumi e della loro dottrina. Nelle altre cose o agl'imperadori o alli re ubbidivano, e qualche volta da quelli furono morti, e come loro ministri nelle azioni loro operati. Ma quello che gli fece diventare di maggior momento nelle cose d'Italia fu Teodorico re de' Goti, quando pose la sua sedia in Ravenna, perchè rimasa Roma senza principe, i Romani avevano cagione per loro rifugio di prestare più obbedienza al papa: nondimeno la loro autorità per questo non crebbe molto; solo ottenne di essere la Chiesa di Roma preposta a quella di Ravenna. Ma venuti i Longobardi, e ridotta Italia in più parti; dettero cagione al papa di farsi più vivo; perchè sendo quasi che capo in Roma, l'imperadore di Costantinopoli e i Longobardi gli avevano rispetto, talmentechè i Romani, mediante il papa, non come soggetti, ma come compagni, con i Longobardi e con Longino si collegarono. E così seguitando i papi ora ad essere amici dei Longobardi ora de' Greci, la loro dignità accrescevano. Ma seguita dipoi la rovina dell'imperio orientale, la quale seguì in questi tempi sotto Eraclio imperadore, perchè i popoli Sclavi, dei quali facemmo di sopra menzione, assaltarono di nuovo l'Illiria, e quella occupata chiamarono dal nome loro Sclavonia, e le altre parti di quello imperio furono prima assaltate dai Persi, dipoi dai Saracini, i quali sotto Maometto uscirono di Arabia, ed

in ultimo dai Turchi, e toltogli la Soria, l'Affrica e l'Egitto, non restava al papa, per l'impotenza di quello imperio, più comodità di poter rifuggire a quello nelle sue oppressioni; e dall' altro canto crescendo le forze dei Longobardi, pensò che gli bisognava cercare nuovi favori, e ricorse in Francia a quei re. Dimodochè tutte le guerre che dopo questi tempi furono dai barbari fatte in Italia, furono in maggior parte dai pontefici causate, e tutti i barbari che quella inondarono, furono il più delle volte da quelli chiamati. Il qual modo di procedere dura ancora in questi nostri tempi, il che ha tenuto e tiene l'Italia disunita ed inferma. Pertanto nel descrivere le cose seguite da questi tempi ai nostri, non si dimostrerà più la rovina dell' imperio che è tutto in terra, ma l'augumento de' pontefici, e di quelli altri principati che dipoi l'Italia insino alla venuta di Carlo VIII, governarono. E vedrassi come i papi, prima colle censure, dipoi con quelle e con le armi insieme mescolate con le indulgenze, erano terribili e venerandi; e come per avere usato male l' uno e l' altro, l' uno hanno al tutto perduto, dell' altro stanno a discrezione d'altri. Ma ritornando all' ordine nostro, dico come al papato era pervenuto Gregorio III, e al regno de' Longobardi Aistolfo, il quale contra gli accordi fatti occupò Ravenna, e mosse guerra al papa. Per la qual cosa Gregorio, per le cagioni soprascritte, non confidando più nell' imperadore di Costantinopoli per esser debole, nè volendo credere alla fede dei Longobardi, che l'avevano molte volte rotta, ricorse in Francia a Pipino II, il quale, di signor d'Austrasia e Brabanzia, era diventato re di Francia, non tanto per la virtù sua, quanto per quella di Carlo Martello suo padre, e di Pipino suo avolo. Perchè Carlo Martello, sendo governatore di quel regno, dette quella memorabil rotta ai Saracini presso a Torsi *in sul* fiume di Loira, dove furono morti più di dugento mila di loro: donde Pipino suo figliuolo per la riputazione del padre e virtù sua diventò poi re di quel regno. Al quale papa Gregorio, come è detto, mandò per aiuto contra i Longobardi, a cui Pipino promesse mandarlo, ma che desiderava prima vederlo, ed alla presenza onorarlo. Pertanto Gregorio ne andò in Francia, e passò per le terre dei Longobardi suoi nemici senza che lo impedissero; tanta era la riverenza che si aveva alla religione. Andando adunque Gregorio in Francia, fu da quel re onorato, e rimandato con i suoi eserciti in Italia, i quali assediarono i Longobardi in Pavia. Onde che Aistolfo costretto da necessità si accordò coi Francesi, e quelli fecero l'accordo per i prieghi del papa, il quale non volse la morte del suo nemico, ma che si convertisse e vivesse; nel quale accordo Aistolfo promise rendere alla Chiesa tutte le terre che le aveva occupate. Ma ritornate le genti di Pipino in Francia, Aistolfo non osservò l'accordo, ed il papa ricorse di nuovo a Pipino, il quale di nuovo mandò in Italia, e vinse i Longobardi, e prese Ravenna; e contra la voglia dell' imperadore greco la dette al papa con tutte quelle altre terre che erano sotto il suo esarcato, e vi aggiunse il paese d'Urbino e la Marca. Ma Aistolfo nel consegnare queste terre morì, e Desiderio Lombardo, che era duca di Toscana, prese le armi per occupare il regno, e domandò aiuto al papa, promettendogli l'amicizia sua, e quello gliene concesse, tantochè gli altri principi cederono. E Desiderio osservò nel principio la fede, e seguì di consegnare le terre al pontefice, secondo le convenzioni fatte con Pipino; nè venne più esarco da Costantinopoli in Ravenna; ma si governava secondo la voglia del pontefice. Morì dipoi Pipino, e successe nel regno Carlo suo figliuolo, il quale fu quello che per la grandezza delle cose fatte da lui fu nominato Magno. Al papato intanto era successo Teodoro I. Costui venne in discordia con Desiderio, e fu assediato in Roma da lui, talchè il papa ricorse per aiuto a Carlo, il quale supe-

rate le Alpi assediò Desiderio in Pavia, e prese lui e i figliuoli, e gli mandò prigioni in Francia; e ne andò a visitare il papa a Roma, dove giudicò che il papa vicario di Dio non potesse essere dagli uomini giudicato; e il papa e il popolo romano lo fecero imperadore. E così Roma ricominciò ad avere l'imperadore in Occidente; e dove il papa soleva essere raffermo dagl' imperadori, cominciò l'imperadore nella elezione ad aver bisogno del papa, e veniva l'imperio a perdere i gradi suoi, e la Chiesa ad acquistarli, e per questi mezzi sempre sopra i principi temporali cresceva la sua autorità.

Erano stati i Longobardi dugento trentadue anni in Italia, e di già non ritenevano di forestieri altro che il nome; e volendo Carlo riordinare l' Italia, il che fu al tempo di papa Leone III, fu contento abitassero in quei luoghi dove si erano nutriti, e si chiamasse quella provincia dal nome loro Lombardia. E perchè quelli avessero il nome romano in reverenza, volle che tutta quella parte d'Italia a loro propinqua, che era sottoposta all' esarcato di Ravenna, si chiamasse Romagna. Ed oltre a questo creò Pipino suo figliuolo re d' Italia, la giurisdizione del quale si estendeva infino a Benevento, e tutto il resto possedeva l'imperadore greco, con il quale Carlo aveva fatto accordo. Pervenne in questi tempi al pontificato Pascale I, e i parrocchiani delle chiese di Roma, per essere più propinqui al papa, e trovarsi alla elezione di quello, per ornare la loro potestà con uno splendido titolo, si cominciarono a chiamare cardinali, e si arrogarono tanta riputazione, massime poi ch'egli esclusero il popolo romano dall'eleggere il pontefice, che rade volte la elezione di quello usciva dal numero loro; onde morto Pascale, fu creato Eugenio II, del titolo di Santa Sabina. E la Italia, poichè ella fu in mano dei Francesi, mutò in parte forma e ordine, per aver preso il papa nel temporale più autorità, ed avendo quelli condotto in essa il nome dei conti e de' marchesi, come prima da Longino esarco di Ravenna vi erano stati posti i nomi de' duchi. Pervenne dopo alcun pontefice al papato Osporco Romano, il quale per la bruttura del nome si fece chiamare Sergio, il che dette principio alla mutazione de' nomi, che fanno nella loro elezione i pontefici.

Era intanto morto Carlo imperadore, al quale successe Lodovico suo figliuolo, dopo la morte del quale nacquero tra i suoi figliuoli tante differenze, che al tempo dei nipoti suoi fu tolto alla casa di Francia l' imperio, e ridotto nella Magna, e chiamossi il primo imperadore tedesco Arnolfo. Nè solamente la famiglia dei Carli per le sue discordie perdè l'imperio, ma ancora il regno d'Italia; perchè i Longobardi ripresero le forze, e offendevano il papa e i Romani; tantochè il principe non vedendo a chi si rifuggire, creò per necessità re d'Italia Berengario duca nel Friuli. Questi accidenti dettero animo agli Unni, che si trovavano in Pannonia, di assaltare l'Italia; e venuti alle mani con Berengario, furono forzati tornarsi in Pannonia, ovvero in Ungheria, che così quella provincia da loro si nominava. Romano era in questi tempi imperadore in Grecia, il quale aveva tolto l'imperio a Costantino, sendo prefetto della sua armata. Perchè se gli era in tal novità ribellata la Puglia e la Calabria, che all'imperio suo, come di sopra dicemmo, ubbidivano, sdegnato per tal ribellione permesse ai Saracini che passassero in quei luoghi; i quali venuti, e prese quelle provincie, tentarono di espugnare Roma. Ma i Romani, perchè Berengario era occupato in difendersi dagli Unni, fecero loro capitano Alberigo duca di Toscana, e mediante la virtù di quello salvarono Roma dai Saracini; i quali partiti da quello assedio fecero una rocca sopra il monte Galgano, e di quivi signoreggiavano la Puglia e la Calabria, e il resto d' Italia battevano. E così veniva l'Italia in questi tempi ad essere maravigliosamente afflitta, sendo combat-

tata di verso le Alpi dagli Unni, e di verso Napoli dai Saracini. Stette l'Italia in questi travagli molti anni, e sotto tre Berengarj, che successero l'uno all'altro; nel qual tempo il papa e la Chiesa era ad ogni ora perturbata, non avendo dove ricorrere per la disunione dei principi occidentali, e per la impotenza degli orientali. La città di Genova e tutte le sue riviere furono in questi tempi dai Saracini disfatte, donde ne nacque la grandezza della città di Pisa, nella quale assai popoli cacciati dalla patria sua ricorsero; le quali cose seguirono negli anni della cristiana religione CMXXXI. Ma fatto imperadore Ottone, figliuolo di Enrico e di Matelda, duca di Sassonia, uomo prudente e di gran riputazione, Agapito papa si volse a pregarlo venisse in Italia a trarla di sotto alla tirannide de' Berengarj.

Erano gli stati d'Italia in questi tempi così ordinati: la Lombardia era sotto Berengario III e Alberto suo figliuolo; la Toscana e la Romagna per un ministro dell'imperadore occidentale era governata; la Puglia e la Calabria, parte all'imperadore greco, parte ai Saracini ubbidiva; in Roma si creavano ciascun anno due consoli della nobiltà, i quali secondo l'antico costume la governavano; aggiugnevasi a questi un prefetto che rendeva ragione al popolo; avevano un consiglio di dodici uomini, i quali distribuivano i rettori ciascun anno per le terre a loro sottoposte. Il papa aveva in Roma e in tutta Italia più o meno autorità, secondo che erano i favori degl'imperatori, o di quelli che erano più potenti in essa. Ottone imperadore adunque venne in Italia, e tolse il regno ai Berengarj, che avevano regnato in quella cinquantacinque anni, e restituì le sue dignità al pontefice. Ebbe costui un figliuolo ed un nipote chiamati ancora loro Ottoni, i quali l'uno appresso l' altro successero dopo lui all'imperio. Ed al tempo di Ottone III, papa Gregorio V fu cacciato dai Romani; dondechè Ottone venne in Italia e rimesselo in Roma; e il papa per vendicarsi coi Romani tolse a quelli l'autorità di creare l'imperadore, e la dette a sei principi della Magna: tre vescovi, Magonza, Treveri e Colonia, e tre principi, Brandeburgo, Palatino e Sassonia; il che seguì nel MII. Dopo la morte di Ottone III, fu dagli elettori creato imperadore Enrico duca di Baviera, il quale dopo dodici anni fu da Stefano VIII incoronato. Erano Enrico e Simeonda sua moglie di santissima vita, il che si vede per molti tempj dotati e edificati da loro, intra i quali fu il tempio di San Miniato propinquo alla città di Firenze. Morì Enrico nel MXXIV, al quale successe Corrado di Svevia, a cui dipoi Enrico II. Costui venne a Roma; e perchè egli era scisma nella Chiesa di tre papi, gli disfece tutti, e fece eleggere Clemente II, dal quale fu incoronato imperadore.

Era governata allora Italia parte dai popoli, parte dai principi, parte dai mandati dall'imperadore, dei quali il maggiore, ed a cui gli altri riferivano, si chiamava Cancellario. Tra i principi il più potente era Gottifredi e la contessa Matelda sua donna, la quale era nata di Beatrice sirocchia di Enrico II. Costei ed il marito possedevano Lucca, Parma, Reggio e Mantova, con tutto quello che oggi si chiama il Patrimonio. Ai pontefici faceva allora assai guerra l'ambizione del popolo romano, il quale in prima si era servito dell'autorità di quelli per liberarsi dagl'imperadori: dipoi che egli ebbe preso il dominio della città, e riformata quella secondo che a lui parve, subito diventò nemico ai pontefici, e molte più ingiurie riceverono quelli da quel popolo, che da alcuno altro principe cristiano. E nei tempi che i papi facevano colle censure tremare tutto il Ponente, avevano il popolo romano ribelle, nè qualunque di essi aveva altro intento che torre la riputazione e l'autorità l'uno all'altro. Venuto adunque al pontificato Niccolò II, come Gregorio V, tolse ai Romani il

poter creare l'imperadore, così Niccolò gli privò di concorrere alla creazione del papa, e volle che solo la elezione di quello appartenesse ai cardinali. Nè fu contento a questo; chè convenuto con quelli principi che governavano la Calabria e la Puglia, per le cagioni che poco dipoi direno, costrinse tutti gli uffiziali mandati dai Romani per la loro giurisdizione a rendere ubbidienza al papa, e alcuni ne privò dei loro uffícj. Fu dopo la morte di Niccolò scisma nella Chiesa, perchè il clero di Lombardia non volle prestare ubbidienza ad Alessandro II eletto a Roma, e creò Cadolo da Parma antipapa; ed Enrico che aveva in odio la potenza de' pontefici, fece intendere a papa Alessandro che renunciasse al pontificato, e ai cardinali che andassero nella Magna a creare un nuovo pontefice. Onde che fu il primo principe che cominciasse a sentire di quale importanza fussero le spirituali ferite, perchè il papa fece un concilio a Roma, e privò Enrico dell'imperio e del regno. E alcuni popoli italiani seguirono il papa, e alcuni Enrico; il che fu seme degli umori guelfi e ghibellini, acciocchè l'Italia, mancate le inondazioni barbare, fusse dalle guerre intestine lacerata. Enrico adunque, sendo scomunicato, fu costretto dai suoi popoli a venire in Italia, e scalzo inginocchiarsi al papa, e domandargli perdono, il che seguì l'anno MLXXX. Nacque nondimeno poco dipoi nuova discordia tra il papa ed Enrico; ondechè il papa di nuovo lo scomunicò, e l'imperadore mandò il suo figliuolo, chiamato ancora Enrico, con esercito a Roma, e con aiuto de' Romani, che avevano in odio il papa, l'assediò nella fortezza; dondechè Roberto Guiscardo venne di Puglia a soccorrerlo, ed Enrico non lo aspettò, ma se ne tornò nella Magna. Solo i Romani stettero nella loro ostinazione, talchè Roma ne fu di nuovo da Roberto saccheggiata, e riposta nelle antiche rovine, dove da più pontefici era innanzi stata instaurata. E perchè da questo Roberto nacque l'ordine del regno di Napoli, non mi par superfluo narrare particularmente le azioni di quello.

Poichè venne disunione intra gli eredi di Carlo Magno, come di sopra abbiamo dimostro, si dette occasioni a nuovi popoli settentrionali, detti Normandi, di venire ad assalire la Francia, e occuparono quel paese, il quale oggi da loro è detto Normandia. Di questi popoli una parte venne in Italia ne' tempi che quella provincia da' Berengarj, da' Saracini e dagli Unni era infestata, e occuparono alcune terre in Romagna, dove intra quelle guerre virtuosamente si mantennero. Di Tancredi, uno di quei principi normandi, nacquero più figliuoli, intra i quali fu Guglielmo nominato Serabac, e Roberto detto Guiscardo. Era pervenuto il principato a Guglielmo, ed i tumulti d'Italia in qualche parte erano cessati. Nondimeno i Saracini tenevano la Sicilia, e ogni dì scorrevano ilidi d'Italia; per la qual cosa Guglielmo convenne con il principe di Capova e di Salerno, e con Melorco Greco, che per l'imperadore di Grecia governava la Puglia e la Calabria, d'assaltare la Sicilia, e seguendone la vittoria si accordarono che qualunque di loro della preda e dello stato dovesse per la quarta parte partecipare. Fu l'impresa felice, e cacciati i Saracini, occuparono la Sicilia; dopo la qual vittoria Melorco fece venire segretamente genti di Grecia, e prese la possessione dell'isola per l'imperadore, e solamente divise la preda. Di che Guglielmo fu mal contento, ma riserbò a tempo più comodo a dimostrarlo; e si partì di Sicilia insieme con i principi di Salerno e di Capova. I quali come furono partiti da lui per tornarsene a casa, Guglielmo non ritornò in Romagna, ma si volse con le sue genti verso Puglia, e subito occupò Melfi, e quindi in breve tempo contra le forze dell'imperadore greco s'insignorì quasi che di tutta Puglia e di Calabria, nelle quali provincie signoreggiava, al tempo di Niccolò II, Roberto Guiscardo suo fratello. E perchè egli aveva avuto assai differenze con i suoi nipoti per la eredità di quelli stati, usò l'autorità del papa

a comporle; il che fu dal papa eseguito volentieri, desideroso di guadagnarsi Roberto, acciocchè contro gl' imperadori tedeschi, e contro l'insolenza del popolo romano lo difendesse, come l'effetto ne seguì, secondo che di sopra abbiamo dimostro, che ad istanza di Gregorio VII cacciò Enrico di Roma, e quel popolo domò. A Roberto successe Ruggieri e Guglielmo suoi figliuoli, allo stato de'quali si aggiunse Napoli, e tutte le terre che sono da Napoli a Roma, e di più la Sicilia, della quale si fece signore Ruggieri. Ma Guglielmo dipoi andando in Costantinopoli per prendere per moglie la figliuola dell'imperadore, fu da Ruggieri assalito, e toltogli lo stato. E insuperbito per tale acquisto si fece prima chiamare re d'Italia, e dipoi, contento del titolo di re di Puglia e di Sicilia, fu il primo che desse nome e ordine a quel regno, il quale ancora oggi intra gli antichi termini si mantiene, ancora che più volte abbia variato non solamente sangue, ma nazione. Perchè venuta meno la stirpe dei Normandi, si trasmutò quel regno nei Tedeschi, da quelli nei Francesi, da costoro negli Aragonesi, e oggi è posseduto dai Fiamminghi.

Era pervenuto al pontificato Urbano II, il quale era in Roma odiato; e non gli parendo anche potere stare per le disunioni in Italia sicuro, si volse ad una generosa impresa, e se ne andò in Francia con tutto il clero, e radunò in Anversa molti popoli, ai quali fece un' orazione contro agl' infedeli; per la quale tanto accese gli animi loro che diliberarono fare l'impresa d'Asia contra i Saracini, la quale impresa con tutte le altre simili furono dipoi chiamate Crociate, perchè tutti quelli che vi andarono erano segnati sopra le armi e sopra i vestimenti d'una croce rossa. I principi di questa impresa furono Gottifredi, Eustachio e Baldovino di Buglione, conti di Bologna, e un Pietro Eremita, per santità e prudenza celebrato, dove molti re e molti popoli concorsero con danari, e molti privati senza alcuna mercede militarono; tanto allora poteva negli animi degli uomini la religione, mossi dall' esempio di quelli che ne erano capi. Fu questa impresa nel principio gloriosa, perchè tutta l'Asia Minore, la Soria e parte dell' Egitto venne nella podestà de' Cristiani; mediante la quale nacque l'ordine dei cavalieri di Gerosolima, il quale oggi ancora regna, e tiene l'isola di Rodi, rimasa unico ostacolo alla potenza dei Maumettisti. Nacquene ancora l'ordine dei Templarj, il quale dopo poco tempo per li cattivi loro costumi venne meno. Seguirono in varj tempi varj accidenti, dove molte nazioni e particolari uomini furono celebrati. Passò in aiuto di quella impresa il re di Francia, il re d' Inghilterra; e i popoli pisani, viniziani, e genovesi v'acquistarono riputazione grandissima, e con varia fortuna insino ai tempi del Saladino saraceno combatterono; la virtù del quale e la discordia dei Cristiani tolse alla fine loro tutta quella gloria, che si avevano nel principio acquistata, e furono dopo novanta anni cacciati di quel luogo, che eglino avevano con tanto onore felicemente ricuperato.

Dopo la morte di Urbano fu creato pontefice Pascale II, ed all' imperio era pervenuto Enrico IV. Costui venne a Roma fingendo di tenere amicizia col papa: dipoi il papa e tutto il clero messe in prigione, nè mai lo liberò se prima non gli fu concesso di poter disporre delle chiese della Magna come a lui pareva. Morì in questi tempi la contessa Matelda, e lasciò erede di tutto il suo stato la Chiesa. Dopo la morte di Pascale e di Enrico IV seguirono più papi e più imperadori, tantochè il papato pervenne ad Alessandro III, e lo imperio a Federigo Svevo, detto Barbarossa. Avevano avute i pontefici in quelli tempi con il popolo romano e con gl' imperadori molte difficultà, le quali al tempo di Barbarossa assai crebbero. Era Federigo uomo eccellente nella guerra, ma pieno di tanta superbia, che non poteva sopportare di avere a cedere al pontefice. Non-

dimeno nella sua elezione venne a Roma per la corona, e pacificamente si tornò nella Magna. Ma poco stette in questa opinione, perchè tornò in Italia per domare alcune terre in Lombardia che non l'ubbidivano; nel qual tempo occorse che il cardinale di San Clemente, di nazione Romano, si divise da papa Alessandro, e da alcuni cardinali fu fatto papa. Trovavasi in quel tempo Federigo imperadore a campo a Crema, con il quale dolendosi Alessandro dell'antipapa, gli rispose che l'uno e l'altro andasse a trovarlo, ed allora giudicherebbe chi di loro fosse papa. Dispiacque questa risposta ad Alessandro; e perchè lo vedeva inclinato a favorire l'antipapa, lo scomunicò, e se ne fuggì a Filippo re di Francia. Federigo intanto seguitando la guerra in Lombardia prese e disfece Milano, la qual cosa fu cagione che Verona, Padova e Vicenza si unirono contra lui a difesa comune. In questo mezzo era morto l'antipapa, dondechè Federigo creò in suo luogo Guido da Cremona. I Romani in questi tempi per l'assenza del papa, e per gl' impedimenti che l'imperadore aveva in Lombardia, aveva ripreso in Roma alquanto di autorità, e andavano ricognoscendo l'ubbidienza delle terre, che solevano essere loro suddite. E perchè i Tusculani non vollero cedere alla loro autorità, gli andarono popolarmente a trovare, i quali furono soccorsi da Federigo, e ruppero l'esercito de' Romani con tanta strage, che Roma non fu mai poi nè popolata nè ricca. Era intanto tornato papa Alessandro in Roma, parendogli potervi star sicuro per l'inimicizia avevano i Romani con Federigo, e per gli nimici che quello aveva in Lombardia. Ma Federigo, posposto ogni rispetto, andò a campo a Roma, dove Alessandro non lo aspettò, ma se ne fuggì a Guglielmo re di Puglia, rimaso erede di quel regno dopo la morte di Ruggieri. Ma Federigo cacciato dalla peste lasciò l'ossidione, e se ne tornò nella Magna; e le terre di Lombardia, le quali erano congiurate contro di lui, per potere battere Pavia e Tortona, che tenevano le parti imperiali, edificarono una città che fosse sedia di quella guerra, la quale nominarono Alessandria in onore di Alessandro papa, e in vergogna di Federigo. Morì ancora Guidone antipapa, e fu fatto in suo luogo Giovanni da Fermo, il quale per i favori delle parti dell' imperadore si stava in Montefiasconi. Papa Alessandro in quel mezzo se n' era ito in Tuscolo chiamato da quel popolo, acciocchè con la sua autorità lo difendesse dai Romani; dove vennero a lui oratori mandati da Enrico re d' Inghilterra a significargli, che della morte del beato Tommaso, vescovo di Conturbia, il loro re non aveva alcuna colpa, siccome pubblicamente ne era stato infamato. Per la qual cosa il papa mandò due cardinali in Inghilterra a ricercare la verità della cosa; i quali ancora che non trovassero il re in manifesta colpa, nondimeno per l'infamia del peccato, e per non l'avere onorato come egli meritava, gli dettero per penitenza, che chiamati tutti i baroni del regno, con giuramento alla presenza loro si scusasse, ed inoltre mandasse subito dugento soldati in Gerusalemme pagati per un anno, ed esso fusse obbligato, con quello esercito che potesse ragunar maggiore, personalmente, avanti che passassero tre anni, ad andarvi; e che dovesse annullare tutte le cose fatte nel suo regno in disfavore della libertà ecclesiastica, e dovesse acconsentire che qualunque suo suggetto potesse volendo, appellare a Roma; le quali cose furono tutte da Enrico accettate: e sottomessesi a quel giudicio un tanto re, che oggi un uomo privato si vergognerebbe a sottomettersi. Nondimeno mentre che il papa aveva tanta autorità nei principi longinqui, non poteva farsi ubbidire dai Romani, dai quali non potette impetrare di potere stare in Roma, e ancorachè promettesse d'altro che dell' ecclesiastico non si travagliare: tanto le cose che paiono, sono più discosto che d'appresso temute.

Era tornato in questo tempo Federigo in Italia, e mentre che si preparava a far nuova guerra al papa, tutti i suoi prelati e baroni gli fecero intendere che l'abbandonerebbero se non si reconciliava con la Chiesa; di modo che fu costretto andare ad adorarlo a Vinegia, dove si pacificarono insieme; e nell'accordo il papa privò l'imperatore di ogni autorità, che egli avesse sopra Roma, e nominò Guglielmo re di Sicilia di Puglia per suo confederato. E Federigo non potendo stare senza far guerra, n'andò all'impresa d'Asia per sfogare la sua ambizione contra Maumetto, la quale contra ai vicarj di Cristo sfogare non aveva potuto; ma arrivato sopra il fiume Cidno, allettato dalla chiarezza delle acque, vi si lavò dentro, per il qual disordine morì. E così l'acque fecero più favore ai Maumettisti, che le scomuniche ai Cristiani, perchè queste frenarono l'orgoglio suo, e quelle lo spensero. Morto Federigo, restava solo al papa a domare la contumacia de' Romani; e dopo molte dispute fatte sopra la creazione dei consoli, convennero che i Romani secondo il costume loro gli eleggessero, ma non potessero pigliare il magistrato se prima non giuravano di mantenere la fede alla Chiesa. Il quale accordo fece che Giovanni antipapa se ne fuggì in Monte Albano, dove poco dipoi si morì. Era morto in questi tempi Guglielmo re di Napoli, ed il papa disegnava di occupare quel regno, per non aver lasciati quel re altri figliuoli che Tancredi suo figliuolo naturale; ma i baroni non consentirono al papa, ma vollero che Tancredi fusse re. Era papa allora Celestino III, il quale desideroso di trarre quel regno dalle mani di Tancredi, operò che Enrico figliuolo di Federigo fusse fatto imperadore, e gli promise il regno di Napoli con questo che restituisse alla Chiesa le terre che a quella appartenevano. E per facilitare la cosa trasse di monasterio Gostanza, già vecchia figliuola di Guglielmo, e gliela dette per moglie: e così passò il regno di Napoli da' Normandi, che ne erano stati fondatori, ai Tedeschi. Enrico imperadore, come prima ebbe composte le cose della Magna, venne in Italia con Gostanza sua moglie, e con un suo figliuolo di quattro anni, chiamato Federigo, e senza molta difficoltà prese il regno, perchè di già era morto Tancredi, e di lui era rimaso un piccolo fanciullo detto Ruggieri. Morì dopo alcun tempo Enrico in Sicilia, e successe a lui nel regno Federigo, ed all'imperio Ottone duca di Sassonia, fatto per i favori che gli fece papa Innocenzio III. Ma come prima ebbe presa la corona, contra ogni opinione diventò Ottone nemico del pontefice, occupò la Romagna, e ordinava di assalire il regno: per la qual cosa il papa lo scomunicò, in modo che fu da ciascuno abbandonato, e gli elettori elessero per imperadore Federigo re di Napoli. Venne Federigo a Roma per la corona, ed il papa non volle incoronarlo, perchè temeva la sua potenza, e cercava di trarlo d'Italia, come ne avea tratto Ottone: tanto che Federigo sdegnato ne andò nella Magna, e fatte più guerre con Ottone, lo vinse. In quel mezzo si morì Innocenzio, il quale, oltre alle egregie sue opere, edificò lo spedale di Santo Spirito in Roma. Di costui fu successore Onorio III, al tempo del quale surse l'ordine di San Domenico e di San Francesco nel MCCXVIII. Coronò questo pontefice Federigo, al quale Giovanni disceso di Baldovino re di Gerusalemme, che era con le reliquie dei Cristiani in Asia, e ancora teneva quel titolo, dette una sua figliuola per moglie, e con la dote gli concesse il titolo di quel regno; di qui nasce che qualunque è re di Napoli s'intitola re di Gerusalemme.

In Italia si viveva allora a questo modo: i Romani non facevano più consoli, ed in cambio di quelli, con la medesima autorità facevan quando uno, quando più senatori: durava ancora la lega che avevano fatta le città di Lombardia contra a Federigo Barbarossa, le quali erano Milano, Brescia, Mantova, con

la maggior parte delle città di Romagna, e di più Verona, Vicenza, Padova e Trevigi. Nelle parti dell'imperadore erano Cremona, Bergamo, Parma, Reggio, Modena e Trento. Le altre città e castella di Lombardia, di Romagna e della Marca Trivigiana favorivano, secondo la necessità, or questa or quella parte. Era venuto in Italia al tempo di Ottone III un Ezelino, del quale rimaso in Italia nacque un figliuolo, che generò un altro Ezelino. Costui sendo ricco e potente si accostò a Federigo II, il quale, come si è detto, era diventato nimico del papa; e venendo in Italia per opera e favore di Ezelino, prese Verona e Mantova, e disfece Vicenza, occupò Padova, e ruppe l'esercito delle terre collegate, e dipoi se ne venne verso Toscana. Ezelino intanto aveva sottomessa tutta la Marca Trivigiana. Nè potette espugnar Ferrara, perchè difesa da Azone da Esti, e dalle genti che il papa aveva in Lombardia; donde che partita l'ossidione, il papa dette quella città in feudo ad Azone Estense, dal quale sono discesi quelli, i quali ancora oggi la signoreggiano. Fermossi Federigo a Pisa desideroso d'insignorirsi di Toscana, e nel ricognoscere gli amici e nemici di quella provincia seminò tanta discordia, che fu cagione della rovina di tutta Italia, perchè le parti guelfe e ghibelline moltiplicarono, chiamandosi Guelfi quelli che seguivano la Chiesa, e Ghibellini quelli che seguivano l'imperadore; ed a Pistoia in prima fu udito questo nome. Partito Federigo da Pisa, in molti modi assaltò e guastò le terre della Chiesa, tanto che il papa, non avendo altro rimedio, gli bandì la crociata contro, come avevano fatto gli antecessori suoi contro i Saracini. E Federigo per non essere abbandonato dalle sue genti ad un tratto, come erano stati Federigo Barbarossa e gli altri suoi maggiori, soldò assai Saracini e per obbligarsegli e per fare un ostacolo in Italia fermo contro la Chiesa, che non temesse le papali maledizioni, donò loro Nocera nel regno, acciocchè avendo un proprio rifugio, potessero con maggior securtà servirlo. Era venuto al pontificato Innocenzio IV, il quale temendo di Federigo se ne andò a Genova, e di quivi in Francia, dove ordinò un concilio a Lione, al quale Federigo diliberò di andare. Ma fu ritenuto dalla ribellione di Parma, dall'impresa della quale sendo ributtato se ne andò in Toscana, e di quivi in Sicilia dove si morì, e lasciò in Svevia Corrado suo figliuolo, ed in Puglia Manfredi nato di concubina, il quale aveva fatto duca di Benevento. Venne Corrado per la possessione del regno, ed arrivato a Napoli si morì, e di lui ne rimase Corradino piccolo, che si trovava nella Magna. Pertanto Manfredi, prima come tutore di Corradino, occupò quello stato; dipoi dando nome che Corradino era morto, si fece re contra alla voglia del papa e dei Napoletani, i quali fece acconsentire per forza.

Mentre che queste cose nel regno si travagliavano, seguirono in Lombardia assai movimenti intra la parte guelfa e ghibellina. Per la guelfa era un legato del papa, per la ghibellina Ezelino, il quale possedeva quasi tutta la Lombardia di là dal Po. E perchè nel trattare la guerra se gli ribellò Padova, fece morire dodici mila Padovani, ed egli avanti che la guerra terminasse fu morto, che era di età di anni ottanta, dopo la cui morte tutte le terre possedute da lui diventarono libere. Seguitava Manfredi re di Napoli le inimicizie contra la Chiesa secondo gli suoi antenati, e tenea il papa, che si chiamava Urbano IV, in continue angustie; tanto che il pontefice per domarlo gli convocò la crociata contro, e ne andò ad aspettare le genti a Perugia. E parendogli che le genti venissero poche, deboli e tarde, pensò che a vincere Manfredi bisognassero più certi aiuti; e si volse per aiuto e favori in Francia, e creò re di Sicilia e di Napoli Carlo d'Angiò, fratello di Lodovico re di Francia, e lo eccitò a venire in Italia a pigliare quel regno. Ma prima che Carlo venisse a Roma, il papa

morì, e fu fatto in suo luogo Clemente IV, al tempo del quale Carlo con trenta galee venne ad Ostia, ed ordinò che le altre sue genti venissero per terra; e nel dimorare che fece in Roma, i Romani per gratificarselo lo fecero senatore, ed il papa lo investì del regno, con obbligo che dovesse ogni anno pagare alla Chiesa cinquanta mila fiorini; e fece un decreto che per l'avvenire nè Carlo nè altri che tenessero quel regno, non potessero essere imperadori. E andato Carlo contra Manfredi lo ruppe ed ammazzò propinquo a Benevento, e s'insignorì di Sicilia e del regno. Ma Corradino, a cui per testamento del padre s'apparteneva quello stato, ragunata assai gente nella Magna, venne in Italia contra Carlo, con il quale combattè a Tagliacozzo, e fu prima rotto, e poi, fuggendosi sconosciuto, fu preso e morto.

Stette la Italia quieta, tanto che successe al pontificato Adriano V. E stando Carlo a Roma, e quella governando per l'uffizio che egli aveva di senatore, il papa non poteva sopportare la sua potenza, e se ne andò ad abitare a Viterbo, e sollecitava Ridolfo imperadore a venire in Italia contra Carlo. E così i pontefici ora per carità della religione, ora per loro propria ambizione, non cessavano di chiamare in Italia uomini nuovi, e suscitare nuove guerre; e poichè eglino avevano fatto potente un principe se ne pentivano, e cercavano la sua rovina, nè permettevano che quella provincia, la quale per loro debolezza non potevano possedere, altri la possedesse. E i principi ne temevano, perchè sempre o combattendo o fuggendo vincevano, se con qualche inganno non erano oppressi, come fu Bonifacio VIII, ed alcuni altri, i quali sotto colore di amicizia furono dagl' imperadori presi. Non venne Ridolfo in Italia, sendo ritenuto dalla guerra che aveva con il re di Boemia. In quel mezzo morì Adriano, e fu creato pontefice Niccolò III di casa Orsina, uomo audace ed ambizioso; il quale pensò ad ogni modo di diminuire la potenza di Carlo, ed ordinò che Ridolfo imperadore si dolesse che Carlo teneva un governatore in Toscana rispetto alla parte guelfa, che era stata da lui dopo la morte di Manfredi in quella provincia rimessa. Cedette Carlo all'imperadore, e ne trasse i suoi governatori, ed il papa vi mandò un suo nipote cardinale per governatore dell'imperio, talchè l'imperadore per questo onore fattogli restituì alla Chiesa la Romagna, stata dai suoi antecessori tolta a quella, ed il papa fece duca di Romagna Bertoldo Orsino. E parendogli essere diventato potente e da poter mostrare il viso a Carlo, lo privò dell' ufficio del senatore, e fece un decreto che niuno di stirpe regia potesse essere più senatore in Roma. Aveva in animo ancora di torre la Sicilia a Carlo, e mosse a questo fine segretamente pratica con Pietro re d'Aragona, la quale poi al tempo del suo successore ebbe effetto. Disegnava ancora fare di casa sua duoi re, l' uno in Lombardia, l'altro in Toscana, la potenza de' quali difendesse la Chiesa da' Tedeschi che volessero venire in Italia, e dai Francesi che erano nel regno. Ma con questi pensieri si morì, e fu il primo de' papi che apertamente mostrasse la propria ambizione, e che disegnasse, sotto colore di far grande la Chiesa, onorare e beneficare i suoi. E come da questi tempi indietro non si è mai fatta menzione di nipoti o di parenti di alcuno pontefice, così per l' avvenire ne fia piena l' istoria, tanto che noi ci condurremo ai figliuoli; nè manca altro a tentare ai pontefici, se non che come eglino hanno disegnato insino ai tempi nostri di lasciarli principi, così per lo avvenire pensino di lasciare loro il papato ereditario. Bene è vero, che per insino a qui i principati ordinati da loro hanno avuto poca vita, perchè il più delle volte i pontefici per vivere poco tempo, o ei non finiscono di piantare le piante loro, o se pure le piantano, le lasciano con sì poche e deboli barbe, che al primo vento, quando è mancata quella virtù che le sostiene, si fiaccano.

Successe a costui Martino IV, il quale per essere di nazione Francioso favorì le parti di Carlo, in favore del quale Carlo mandò in Romagna, che se gli era ribellata, le sue genti; ed essendo a campo a Furlì, Guido Bonatti astrologo ordinò che in un punto dato da lui il popolo gli assaltasse, in modo che tutti i Francesi vi furono presi e morti. In questo tempo si mandò ad effetto la pratica mossa da papa Niccolao con Pietro re d'Aragona, mediante la quale i Siciliani ammazzarono tutti i Francesi che si trovarono in quell'isola, della quale Pietro si fece signore, dicendo appartenersegli per aver per moglie Gostanza figliuola di Manfredi. Ma Carlo nel riordinare la guerra per la ricuperazione di quella si morì, e rimase di lui Carlo II, il quale in quella guerra era rimaso prigione in Sicilia, e per essere libero promise di ritornare prigione, se infra tre anni non aveva impetrato dal papa, che i reali di Aragona fossero investiti del regno di Sicilia.

Ridolfo imperadore in cambio di venire in Italia, per rendere all'imperio la riputazione in quella, vi mandò un suo oratore con autorità di poter fare libere tutte quelle città che si ricomperassero; ondechè molte città si comperarono, e con la libertà mutarono modo di vivere. Adulfo di Sassonia successe all'imperio, ed al pontificato Pietro del Murone, che fu nominato papa Celestino; il quale sendo eremita e pieno di santità, dopo sei mesi rinunziò il pontificato, e fu eletto Bonifacio VIII. I Cieli, i quali sapevano come ei doveva venir tempo che i Francesi ed' i Tedeschi s'allargherebbero d'Italia, e che quella provincia resterebbe al tutto in mano degl' Italiani, acciocchè il papa quando mancasse degli ostacoli oltramontani non potesse nè fermare nè godere la potenza sua, fecero crescere in Roma due potentissime famiglie, Colonnesi ed Orsini, acciocchè con la potenza e propinquità loro tenessero il pontificato infermo. Ondechè papa Bonifacio, il quale conosceva questo, si volse a volere spegnere i Colonnesi, ed oltre allo avergli scomunicati, bandì loro la crociata contro. Il che sebbene offese alquanto loro, offese più la Chiesa; perchè quell'arme la quale per carità della fede aveva virtuosamente adoperato, come si volse per propria ambizione ai Cristiani, cominciò a non tagliare. E così il troppo desiderio di sfogare il loro appetito, faceva che i pontefici appoco appoco si disarmavano. Privò, oltre di questo, due che di quella famiglia erano cardinali, del cardinalato; e fuggendo Sciarra capo di quella casa davanti a lui scognosciuto, fu preso dai corsali catelani, e messo al remo; ma cognosciuto dipoi a Marsiglia fu mandato al re Filippo di Francia, il quale era stato da Bonifacio scomunicato e privo del regno. E considerando Filippo come nella guerra aperta contro ai pontefici o e' si rimaneva perdente, o e' vi si correva assai pericoli, si volse agl'inganni, e simulato di volere fare accordo col papa, mandò Sciarra in Italia segretamente, il quale arrivato in Anagnia dove era il papa, convocati di notte i suoi amici, lo prese. E benchè poco dipoi dal popolo di Anagnia fusse liberato, nondimeno per il dolore di quella ingiuria rabbioso morì. Fu Bonifacio ordinatore del giubbileo nel MCCC, e provvide che ogni cento anni si celebrasse. In questi tempi seguirono molti travagli intra le parti guelfe e ghibelline; e per essere stata abbandonata Italia dagl' imperadori, molte terre diventarono libere, e molte furono dai tiranni occupate. Restituì papa Benedetto ai cardinali Colonnesi il cappello, e Filippo re di Francia ribenedisse. A costui successe Clemente V, il quale per essere Francioso ridusse la corte in Francia nell' anno MCCCV.

In quel mezzo Carlo II re di Napoli morì, al quale successe Ruberto suo figliuolo; ed all' imperio era pervenuto Arrigo di Lucemborgo, il quale venne a Roma per incoronarsi, nonostante che il papa non vi fusse. Per la cui venuta

seguirono assai movimenti in Lombardia, perchè furono rimessi nelle terre tutti i fuorusciti o guelfi o ghibellini che fossero. Di che ne seguì che cacciando l'uno l'altro, si riempiè quella provincia di guerra, a che l'imperadore con ogni suo sforzo non potette ovviare. Partito costui di Lombardia, per la via di Genova se ne venne a Pisa, dove s'ingegnò di torre la Toscana al re Ruberto; e non facendo alcun profitto se ne andò a Roma, dove stette pochi giorni, perchè dagli Orsini con il favore del re Ruberto ne fu cacciato, e ritornossi a Pisa; e per fare più sicuramente guerra alla Toscana, e trarla dal governo del re Ruberto, la fece assaltare da Federigo re di Sicilia. Ma quando egli sperava in un tempo occupare la Toscana e torre al re Ruberto lo stato, si morì; al quale successe nell'imperio Lodovico di Baviera. In quel mezzo pervenne al papato Giovanni XXII, al tempo del quale l'imperadore non cessava di perseguitare i Guelfi e la Chiesa, la quale in maggior parte dal re Ruberto e dai Fiorentini era difesa. Donde nacquero assai guerre fatte in Lombardia dai Visconti contra i Guelfi, ed in Toscana da Castruccio di Lucca contra i Fiorentini. Ma perchè la famiglia de' Visconti fu quella che dette principio alla ducea di Milano, uno de' cinque principati che dipoi governarono l'Italia, mi pare di replicare da più alto luogo la loro condizione.

Poichè seguì in Lombardia la lega di quelle città, delle quali di sopra facemmo menzione, per difendersi da Federigo Barbarossa, Milano ristorato che fu dalla rovina sua, per vendicarsi delle ingiurie ricevute si congiunse con quella lega, la quale raffrenò il Barbarossa, e tenne vive un tempo in Lombardia le parti della Chiesa; e ne' travagli di quelle guerre, che allora seguirono, diventò in quella città potentissima la famiglia di quelli della Torre, della quale sempre crebbe la riputazione, mentre che gl'imperadori ebbero in quella provincia poca autorità. Ma venendo Federigo II in Italia, e diventata la parte ghibellina per le opere di Ezelino potente, nacquero in ogni città umori ghibellini; donde che in Milano di quelli che tenevano la parte ghibellina fu la famiglia dei Visconti, la quale cacciò quelli della Torre da Milano. Ma poco stettero fuori, che per accordi fatti tra l'imperadore ed il papa furono restituiti nella patria loro. Ma sendone andato il papa con la corte in Francia, e venendo Arrigo di Lucemborgo in Italia per andare per la corona a Roma, fu ricevuto in Milano da Maffeo Visconti e Guido della Torre, i quali allora erano i capi di quelle famiglie. Ma disegnando Maffeo servirsi dell'imperadore per cacciare Guido, giudicando l'impresa facile, per essere quello di contraria fazione all'imperio, prese occasione dai rammarichi che il popolo faceva per i sinistri portamenti dei Tedeschi, e cautamente andava dando animo a ciascuno, e gli persuadeva a pigliar l'armi, e levarsi da dosso la servitù di quei barbari. E quando gli parve aver disposta la materia a suo proposito, fece per alcun suo fidato nascere un tumulto, sopra il quale tutto il popolo prese l'armi contro il nome tedesco. Nè prima fu mosso lo scandolo, che Maffeo con i suoi figliuoli e tutti i suoi partigiani si trovarono in arme, e corsero ad Arrigo, significandogli come questo tumulto nasceva da quelli della Torre, i quali, non contenti di stare in Milano privatamente, avevano presa occasione di volerlo spogliare, per gratificarsi i Guelfi d'Italia, e diventar principi di quella città; ma che stesse di buono animo, chè loro con la loro parte, quando si volesse difendere, erano per salvarlo in ogni modo. Credette Arrigo esser vere tutte le cose dette da Maffeo, e ristrinse le sue forze con quelle de' Visconti, ed assalì quelli della Torre, i quali erano corsi in più parti della città per fermare i tumulti, e quelli che poterono avere ammazzarono, e gli altri spogliati delle loro sostanze mandarono in esilio. Restato adunque Maffeo Visconti come principe in Milano rimasero

dopo lui Galeazzo ed Azzo e dopo costoro Luchino e Giovanni. Diventò Giovanni arcivescovo di quella città; e di Luchino, il quale morì avanti a lui, rimasero Bernabò e Galeazzo: ma morendo ancora poco dipoi Galeazzo, rimase di lui Giovanni Galeazzo, detto Conte di Virtù. Costui, dopo la morte dell' arcivescovo, con inganno ammazzò Bernabò suo zio, e restò solo principe di Milano, il quale fu il primo che avesse titolo di duca. Di costui rimase Filippo e Gio. Maria Angelo, il quale sendo morto dal popolo di Milano, rimase lo stato a Filippo, del quale non rimasero figliuoli maschi, dondechè quello stato si trasferì dalla casa de' Visconti a quella degli Sforzeschi nel modo e per le cagioni che nel suo luogo si narreranno.

Ma tornando donde io mi partii, Lodovico imperadore, per dar riputazione alla parte sua e per pigliare la corona, venne in Italia; e trovandosi in Milano, per aver cagione di trar danari dai Milanesi, mostrò di lasciarli liberi, e mise i Visconti in prigione; dipoi per mezzo di Castruccio da Lucca gli liberò, e andato a Roma, per poter più facilmente perturbare l'Italia, fece Piero della Corvara antipapa; con la riputazione del quale e con la forza de' Visconti disegnava tenere inferme le parti contrarie di Toscana e di Lombardia. Ma Castruccio morì; la qual morte fu cagione del principio della sua rovina, perchè Pisa e Lucca se gli ribellarono, ed i Pisani mandarono l'antipapa prigione al papa in Francia, in modo che l'imperadore, disperato delle cose d'Italia, se ne tornò nella Magna. Nè fu prima partito costui, che Giovanni re di Boemia venne in Italia chiamato dai Ghibellini di Brescia e s' insignorì di quella e di Bergamo. E perchè questa venuta fu di consentimento del papa, ancora che fingesse il contrario, il legato di Bologna lo favoriva, giudicando che questo fusse buon rimedio a provvedere che l'imperadore non tornasse in Italia. Per il qual partito l'Italia mutò condizione; perchè i Fiorentini ed il re Ruberto, vedendo che il legato favoriva le imprese dei Ghibellini, diventarono nimici di tutti quelli, di chi il legato e il re di Boemia era amico. E senza aver riguardo a parti guelfe o ghibelline, si unirono molti principi con loro, intra i quali furono i Visconti, quelli della Scala, Filippo Gonzaga Mantovano, quelli da Carrara, quelli da Este. Dondechè il papa gli scomunicò tutti, e il re per timore di questa lega se ne andò per ragunare più forze a casa, e tornato dipoi in Italia con più genti, gli riuscì nondimeno l'impresa difficile; tanto che sbigottito, con dispiacere del legato se ne tornò in Boemia, e lasciò solo guardato Reggio e Modena, ed a Marsilio e Piero de' Rossi raccomandò Parma, i quali erano in quella città potentissimi. Partito costui, Bologna si accostò con la lega, ed i collegati si divisero intra loro quattro città che restavano nella parte della Chiesa, e convennero che Parma pervenisse a quelli della Scala, Reggio a' Gonzaga, Modena a quelli da Este, Lucca ai Fiorentini. Ma nelle imprese di queste terre seguirono molte guerre, le quali furono poi in buona parte da' Viniziani composte. E' parrà forse ad alcuno cosa non conveniente che intra tanti accidenti seguiti in Italia noi abbiamo differito tanto a ragionare de' Viniziani, sendo la loro una repubblica che per ordine e per potenza debbe essere sopra ad ogni altro principato d'Italia celebrata. Ma perchè tale ammirazione manchi intendendosene la cagione, io mi farò indietro assai tempo, acciocchè ciascuno intenda quali fossero i principj suoi, e perchè differirono tanto tempo nelle cose d'Italia a travagliarsi.

Campeggiando Attila re degli Unni Aquileia, gli abitatori di quella, poichè si furono difesi molto tempo, disperati della salute loro, come meglio poterono con le loro cose mobili sopra molti scogli, i quali erano nella punta del mare Adriatico disabitati, si rifuggirono. I Padovani ancora veggendosi il fuoco pro-

pinque, e temendo che vinta Aquileia, Attila non venisse a trovarli, tutte le loro cose mobili di più valore portarono dentro al medesimo mare in luogo detto Rivo alto, dove mandarono ancora le donne, i fanciulli ed i vecchi loro; e la gioventù riserbarono in Padova per difenderla. Oltre a questi, quelli di Monselice con gli abitatori de' colli allo intorno, spinti dal medesimo terrore, sopra gli scogli del medesimo mare ne andarono. Ma presa Aquileia, ed avendo Attila guasta Padova, Monselice, Vicenza e Verona, quelli di Padova ed i più potenti, si rimasero ad abitare le paludi che erano intorno a Rivo alto; medesimamente tutti i popoli all' intorno di quella provincia, che anticamente si chiamava Vinetia, cacciati dai medesimi accidenti, in quelle paludi si ridussero. Così costretti da necessità, lasciarono luoghi amenissimi e fertili, ed in sterili, deformi e privi di ogni comodità abitarono. E per essere assai popoli in un tratto ridotti insieme, in brevissimo tempo fecero quelli luoghi non solo abitabili, ma dilettevoli; e costituite intra loro leggi ed ordini, fra tante ruine d'Italia sicuri si godevano, ed in breve tempo crebbero in riputazione e forze. Perchè, oltre ai predetti abitatori vi si rifuggirono molti delle città di Lombardia, cacciati massime dalla crudeltà di Clefi re de' Longobardi, il che non fu di poco augumento a quella città; tanto che ai tempi di Pipino re di Francia, quando per i prieghi del papa venne a cacciare i Longobardi d'Italia, nelle convenzioni che seguirono intra lui e l'imperadore de' Greci, fu che il duca di Benevento ed i Vineziani non ubbidissero nè all' uno nè all' altro, ma di mezzo la loro libertà si godessero. Oltre a questo, come la necessità gli aveva condotti ad abitare dentro all' acque, così gli forzava a pensare, non si valendo della terra, di potervi onestamente vivere; ed andando con i loro navigi per tutto il mondo, la città loro di varie mercanzie riempievano, delle quali avendo bisogno gli altri uomini, conveniva che in quel luogo frequentemente concorressero. Nè pensarono per molti anni ad altro dominio che a quello che facesse il travagliare delle mercanzie loro più facile; e però acquistarono assai porti in Grecia ed in Soria; e ne' passaggi che i Francesi fecero in Asia, perchè si servirono assai de' loro navigi, fu consegnata loro in premio l'isola di Candia. E mentre vissero in questa forma, il nome loro in mare era terribile, e dentro in Italia venerando; in modo che di tutte le controversie che nascevano, il più delle volte erano arbitri; come intervenne nelle differenze nate intra i collegati per conto di quelle terre che tra loro si avevano divise, che rimessa la causa ne' Vineziani, rimase ai Visconti Bergamo e Brescia. Ma avendo loro con il tempo occupata Padova, Vicenza, Trevigi, e dipoi Verona, Bergamo e Brescia, e nel reame e in Romagna molte città, cacciati dalla cupidità del dominare, vennero in tanta opinione di potenza, che non solamente ai principi italiani, ma ai re oltramontani erano in terrore. Onde congiurati quelli contro di loro, in un giorno fu tolto loro quello stato, che si aveano in molti anni con infinito spendio guadagnato. E benchè ne abbino in questi nostri ultimi tempi riacquistato parte, non avendo riacquistata nè la riputazione nè le forze, a discrezione d'altri, come tutti gli altri principi italiani, vivono.

Era pervenuto al pontificato Benedetto XII, e parendogli aver perduto in tutto la possessione d'Italia e temendo che Lodovico imperadore se ne facesse signore, diliberò di farsi amici in quella tutti coloro che avevano usurpate le terre, che solevano all' imperadore ubbidire, acciocchè avessero cagione di temere dell' imperio, e di ristringersi seco alla difesa d'Italia; e fece un decreto, che tutti i tiranni di Lombardia possedessero le terre, che si avevano usurpate con giusto titolo. Ma sendo in questa concessione morto il papa, e rifatto Clemente VI, e vedendo l'imperadore con quanta liberalità il pontefice

aveva donate le terre dell' imperio, per non essere ancora egli meno liberale delle cose d'altri che si fosse stato il papa, donò a tutti quelli, che nelle terre della Chiesa erano tiranni, le terre loro, acciocchè con l' autorità imperiale le possedessero. Per la qual cosa Galeotto Malatesti e i fratelli diventarono signori di Rimini, di Pesaro e di Fano, Antonio da Montefeltro della Marca e di Urbino, Gentile da Varano di Camerino, Guido da Polenta di Ravenna, Sinibaldo Ordelaffi di Furlì e Cesena, Giovanni Manfredi di Faenza, Lodovico Alidosi d'Imola; ed oltre a questi in molte altre terre molti altri, in modo che di tutte le terre della Chiesa poche ne rimasero senza principe. La qual cosa fino ad Alessandro VI tenne la Chiesa debole; il quale ne' nostri tempi, con la rovina de' discendenti di costoro, le rendè l' autorità sua. Trovavasi l' imperadore, quando fece questa concessione, a Trento, e dava nome di voler passare in Italia, donde seguirono guerre assai in Lombardia, per le quali i Visconti s' insignorirono di Parma. Nel qual tempo Ruberto re di Napoli morì, e rimasero di lui solo due nipoti nate di Carlo suo figliuolo, il quale più tempo innanzi era morto, e lasciò che la maggiore, chiamata Giovanna, fusse erede del regno, e che la prendesse per marito Andrea figliuolo del re d' Ungheria suo nipote. Non stette Andrea con quella molto, che fu fatto da lei morire, e si maritò ad un altro suo cugino principe di Taranto, chiamato Lodovico. Ma Lodovico re d' Ungheria e fratello d' Andrea, per vendicare la morte di quello, venne con gente in Italia, e cacciò la regina Giovanna e il marito del regno.

In questo tempo seguì a Roma una cosa memorabile, che un Niccolò di Lorenzo, cancelliere in Campidoglio, cacciò i senatori di Roma, e si fece, sotto titolo di Tribuno, capo della repubblica romana; e quella nell' antica forma ridusse con tanta riputazione di giustizia e di virtù, che non solamente le terre propinque, ma tutta l' Italia gli mandò ambasciatori; dimodochè le antiche provincie, vedendo come Roma era rinata, sollevarono il capo, ed alcune, mosse dalla paura, alcune dalla speranza, l' onoravano. Ma Niccolò non ostante tanta riputazione, sè medesimo nei suoi principj abbandonò; perchè invilito sotto tanto peso, senza essere da alcuno cacciato, celatamente si fuggì, e ne andò a trovare Carlo re di Boemia, il quale per ordine del papa, in dispregio di Lodovico di Baviera, era stato eletto imperadore. Costui per gratificarsi il pontefice gli mandò Niccolò prigione. Seguì dipoi dopo alcun tempo che, ad imitazione di costui, un Francesco Baroncelli occupò a Roma il tribunato, e ne cacciò i senatori; tanto che il papa per il più pronto rimedio a reprimerlo trasse di prigione Niccolò, e lo mandò a Roma, e rendegli l' ufficio del tribunato, tanto che Niccolò riprese lo stato, e fece morire Francesco. Ma sendogli diventati nemici i Colonnesi, fu ancora esso dopo non molto tempo morto, e restituito l' ufficio ai senatori. In questo mezzo il re d' Ungheria, cacciata che egli ebbe la regina Giovanna, se ne tornò nel suo regno. Ma il papa, che desiderava piuttosto la regina propinqua a Roma che quel re, operò in modo che fu contento restituirle il regno, purchè Lodovico suo marito, contento del titolo di principe di Taranto, non fusse chiamato re. Era venuto l' anno MCCCL, sì che al papa parve che il giubbileo, ordinato da papa Bonifacio VIII per ogni cento anni, si potesse a cinquanta anni ridurre; e fattolo per decreto, i Romani per questo beneficio furono contenti che mandasse a Roma quattro cardinali a riformare lo stato della città, e fare secondo la sua volontà i senatori. Il papa ancora pronunziò Lodovico di Taranto re di Napoli; donde che la regina Giovanna per questo beneficio dette alla Chiesa Avignone che era suo patrimonio. Era in questo tempo morto Luchino Visconti, donde solo Giovanni, arcivescovo di Milano, era restato signore, il quale fece molta guerra alla Toscana ed ai suoi vicini,

tanto che diventò potentissimo; dopo la morte del quale rimasero Bernabò e Galeazzo suoi nipoti, ma poco dipoi morì Galeazzo, e di lui rimase Gio. Galeazzo, il quale si divise con Bernabò quello stato. Era in questi tempi imperadore Carlo re di Boemia, e pontefice Innocenzio VI, il quale mandò in Italia Egidio cardinale, di nazione Spagnuolo, il quale con la sua virtù non solamente in Romagna ed in Roma, ma per tutta Italia aveva renduta la riputazione alla Chiesa: ricuperò Bologna che dall' arcivescovo di Milano era stata occupata; costrinse i Romani ad accettare un senatore forestiere, il quale ciascun anno vi dovesse dal papa esser mandato; fece onorevoli accordi coi Visconti; ruppe e prese Giovanni Aguto Inglese, il quale con quattromila Inglesi in aiuto de' Ghibellini militava in Toscana. Onde che succedendo al pontificato Urbano V, poi che egli intese tante vittorie, diliberò visitare Italia e Roma, dove ancora venne Carlo imperadore, e dopo pochi mesi Carlo si tornò nel regno, ed il papa in Avignone. Dopo la morte di Urbano fu creato Gregorio XI; e perchè egli era ancora morto il cardinale Egidio, l' Italia era tornata nelle sue antiche discordie causate dai popoli collegati contra ai Visconti. Tanto che il papa mandò prima un legato in Italia con seimila Brettoni, dipoi venne egli in persona, e ridusse la corte a Roma nel MCCCLXXVI, dopo settantunno anno che l' era stata in Francia. Ma seguendo la morte di quello, fu rifatto Urbano VI, e poco dipoi a Fondi da dieci cardinali che dicevano Urbano non essere ben eletto, fu creato Clemente VII. I Genovesi in questi tempi, i quali più anni erano vivuti sotto il governo de' Visconti, si ribellarono; e intra loro e i Viniziani per Tenedo isola, nacquero guerre importantissime, per le quali si divise tuttaItalia; nella qual guerra furono prima vedute le artiglierie, strumento nuovo trovato dai Tedeschi. E benchè i Genovesi fussero un tempo superiori, e che più mesi tenessero assediata Vinegia, nondimeno nel fine della guerra i Viniziani rimasero superiori, e per mezzo del pontefice fecero la pace nel MCCCLXXXI.

Era nato scisma nella Chiesa, come abbiamo detto, ondechè la regina Giovanna favoriva il papa scismatico; per la qual cosa Urbano fece fare contro a lei l'impresa del regno a Carlo di Durazzo, disceso dai reali di Napoli; il quale venuto le tolse lo stato, e s' insignorì del regno, ed ella se ne fuggì in Francia; e il re di Francia, per questo sdegnato, mandò Lodovico d'Angiò in Italia per ricuperare il regno alla regina, e cacciare Urbano di Roma, e insignorirne l' antipapa. Ma Lodovico nel mezzo di questa impresa morì, e le sue genti rotte se ne tornarono in Francia. Il papa in quel mezzo se ne andò a Napoli, dove pose in carcere nove cardinali, per aver seguitata la parte di Francia e dell' antipapa. Dipoi si sdegnò con il re, perchè non volle fare un suo nipote principe di Capova, e fingendo non se ne curare, lo richiese gli concedesse Nocera per sua abitazione, dove poi si fece forte, e si preparava a privare il re del regno. Per la qual cosa il re vi andò a campo, ed il papa se ne fuggì a Genova, dove fece morire quei cardinali che aveva prigioni. Di quivi se ne andò a Roma, e per farsi riputazione creò ventinove cardinali. In questo tempo Carlo re di Napoli ne andò in Ungheria, dove fu fatto re, e poco dipoi fu morto, ed a Napoli lasciò la moglie con Ladislao e Giovanna suoi figliuoli. In questo tempo ancora Giovanni Galeazzo Visconti aveva morto Bernabò suo zio, e preso tutto lo stato di Milano; e non gli bastando esser diventato duca di tutta la Lombardia, voleva ancora occupare la Toscana: Ma quando credeva di prenderne il dominio, e dipoi coronarsi re d' Italia, morì. Ad Urbano VI era succeduto Bonifacio IX. Morì ancora in Avignone l' antipapa Clemente VII, e fu rifatto Benedetto XIII. Erano in Italia in questi tempi soldati assai Inglesi,

Tedeschi e Brettoni, condotti parte da quelli principi, i quali in varj tempi erano venuti in Italia, parte stati mandati dai pontefici quando erano in Avignone. Con questi tutti i principi italiani fecero le loro guerre, insino che sorse Lodovico da Cento, Romagnuolo, il quale fece una compagnia di soldati italiani intitolata San Giorgio, la virtù e disciplina del quale in poco tempo tolse la riputazione alle armi forestiere, e ridussela negl'Italiani, de'quali poi i principi d'Italia nelle guerre che facevano insieme si valevano. Il papa per discordia avuta coi Romani se ne andò a Scesi, dove stette tanto che venne il Giubbileo del MCCCC, nel qual tempo i Romani, acciocchè tornasse in Roma per utilità di quella città, furono contenti accettare di nuovo un senatore forestiero mandato da lui, e gli lasciarono fortificare Castel Sant' Angelo. E con queste condizioni ritornato, per far più ricca la Chiesa, ordinò che ciascuno nelle vacanze de' beneficj pagasse un' annata alla Camera. Dopo la morte di Giovan Galeazzo duca di Milano, ancora che lasciasse due figliuoli, Giovanmariangelo e Filippo, quello stato si divise in molte parti. E ne' travagli che vi seguirono Giovanmaria fu morto, e Filippo stette un tempo rinchiuso nella rocca di Pavia, donde per fede e virtù di quel castellano si salvò. E intra gli altri che occuparono delle città possedute dal padre loro, fu Guglielmo della Scala, il quale fuoruscito si trovava nelle mani di Francesco da Carrara signore di Padova, per mezzo del quale riprese lo stato di Verona, dove stette poco tempo, perchè per ordine di Francesco fu avvelenato, e toltogli la città. Per la qual cosa i Vicentini, che sotto le insegne de' Visconti erano vivuti sicuri, temendo della grandezza del signore di Padova, si diedero ai Vineziani; mediante i quali i Vineziani presero la guerra contro di lui, e prima gli tolsero Verona e dipoi Padova.

In questo mezzo Bonifacio papa morì, e fu eletto Innocenzio VII, al quale il popolo di Roma supplicò che dovesse rendergli le fortezze e restituirgli la sua libertà; a che il papa non volle acconsentire, donde che il popolo chiamò in suo aiuto Ladislao re di Napoli. Dipoi nato fra loro accordo, il papa se ne tornò a Roma, che per paura del popolo se n' era fuggito a Viterbo dove aveva fatto Lodovico suo nipote conte della Marca. Morì dipoi, e fu creato Gregorio XII, con obbligo che dovesse renunziare al papato, qualunque volta ancora l' antipapa renunziasse. E per conforto dei cardinali, per far prova se la Chiesa si poteva riunire, Benedetto antipapa venne a Porto Venere, e Gregorio a Lucca, dove praticarono cose assai e non ne conclusero alcuna: dimodochè i cardinali dell' uno e dell' altro papa gli abbandonarono, e de' papi, Benedetto se n' andò in Spagna, e Gregorio a Rimini. I cardinali dall' altra parte, con il favore di Baldassarre Cossa cardinale e legato di Bologna, ordinarono un concilio a Pisa, dove crearono Alessandro V, il quale subito scomunicò il re Ladislao, e investì di quel regno Luigi d'Angiò, ed insieme con i Fiorentini, Genovesi e Vineziani, e con Baldassare Cossa legato, assaltarono Ladislao, e gli tolsero Roma. Ma nello ardore di questa guerra morì Alessandro, e fu creato papa Baldassare Cossa, che si fece chiamare Giovanni XXIII. Costui partì da Bologna dove fu creato, e ne andò a Roma, dove trovò Luigi d' Angiò che era venuto con l' armata di Provenza, e venuti alla zuffa con Ladislao lo ruppero. Ma per difetto dei condottieri non poterono seguire la vittoria, in modo che il re dopo poco tempo riprese le forze, e riprese Roma, ed il papa se ne fuggì a Bologna, e Luigi in Provenza. E pensando il papa in che modo potesse diminuire la potenza di Ladislao, operò che Sigismondo re d' Ungheria fusse eletto imperadore, e lo confortò a venire in Italia, e con quello si abboccò a Mantova; e convennero di fare un concilio generale, nel quale si riunisse la Chiesa, la quale unita, potrebbe facilmente opporsi alle forze dei suoi nemici.

Erano in quel tempo tre papi, Gregorio, Benedetto e Giovanni, i quali tenevano la Chiesa debole e senza riputazione. Fu eletto in luogo del concilio Costanza città della Magna, fuora dell'intenzione di papa Giovanni. E benchè fusse per la morte del re Ladislao spenta la cagione che fece al papa muovere la pratica del concilio, nondimeno per essersi obbligato non potette rifiutare l'andarvi. E condotto a Costanza, dopo non molti mesi, conoscendo tardi l'error suo, tentò di fuggirsi; per la qual cosa fu messo in carcere e costretto rifiutare il papato. Gregorio, uno degli antipapi, ancora per un suo mandato rinunziò, e Benedetto, l'altro antipapa, non volendo rinunziare, fu condannato per eretico. Alla fine abbandonato dai suoi cardinali fu costretto ancora egli a rinunziare, ed il concilio creò pontefice Oddo di casa Colonna, chiamato dipoi papa Martino V; e così la Chiesa si unì dopo quaranta anni, che ella era stata in più pontefici divisa.

Trovavasi in questi tempi, come abbiamo detto, Filippo Visconti nella rocca di Pavia. Ma venendo a morte Fazino Cane, il quale ne' travagli di Lombardia si era insignorito di Vercelli, Alessandria, Novara e Tortona, ed aveva ragunate assai ricchezze, non avendo figliuoli, lasciò erede degli stati suoi Beatrice sua moglie, e ordinò co' suoi amici operassero in modo che ella si maritasse a Filippo. Per il qual matrimonio diventato Filippo potente, racquistò Milano e tutto lo stato di Lombardia. Dipoi per esser grato de' beneficj grandi, come sono quasi sempre tutti i principi, accusò Beatrice sua moglie di stupro, e la fece morire. Diventato pertanto potentissimo, cominciò a pensare alle guerre di Toscana, per seguire i disegni di Giovan Galeazzo suo padre.

Aveva Ladislao re di Napoli morendo lasciato a Giovanna sua sirocchia, oltre al regno, un grande esercito capitanato dai principali condottieri d'Italia, intra i primi dei quali era Sforza da Cotignuola, riputato secondo quelle armi valoroso. La regina per fuggire qualche infamia di tenersi un Pandolfello, il quale aveva allevato, tolse per marito Giacopo della Marcia, Francioso, di stirpe reale, con queste condizioni, che fusse contento d' essere chiamato principe di Taranto, e lasciasse a lei il titolo e il governo del regno. Ma i soldati subito che egli arrivò in Napoli lo chiamarono re; in modo che intra il marito e la moglie nacquero discordie grandi, e più volte superarono l' un l' altro; pure in ultimo rimase la reina in stato, la quale diventò poi nemica del pontefice. Dondechè Sforza per condurla in necessità, e che ella avesse a gittarsegli in grembo, rinunziò fuora di sua opinione al suo soldo. Per la qual cosa quella si trovò in un tratto disarmata: e non avendo altri rimedj ricorse per gli aiuti ad Alfonso re di Aragona e di Sicilia, e lo adottò in figliuolo, e soldò Braccio da Montone, il quale era quanto Sforza nelle armi riputato, ed inimico del papa, per avergli occupata Perugia ed alcune altre terre della Chiesa. Seguì dipoi la pace intra lei e il papa; ma il re Alfonso, perchè dubitava che ella non trattasse lui come il marito, cercava cautamente d' insignorirsi delle fortezze; ma quella che era astuta lo prevenne, e si fece forte nella rocca di Napoli. Crescendo adunque tra l'uno e l'altro i sospetti, vennero alle armi, e la reina con l'aiuto di Sforza, il quale ritornò a' suoi soldi, superò Alfonso, e cacciollo di Napoli, e lo privò dell'adozione, e adottò Lodovico d'Angiò; donde nacque di nuovo guerra intra Braccio che aveva seguitate le parti di Alfonso, e Sforza che favoriva la reina. Nel trattare della qual guerra passando Sforza il fiume di Pescara affogò; in modo che la reina di nuovo rimase disarmata, e sarebbe stata cacciata del regno, se da Filippo Visconti duca di Milano non fusse stata aiutata, il quale costrinse Alfonso a tornarsene in Aragona. Ma Braccio non sbigottito per essersi abbandonato Alfonso, seguitò di far l'impresa contro la reina; ed avendo

assediata l'Aquila, il papa non giudicando a proposito della Chiesa la grandezza di Braccio, prese a' suoi soldi Francesco figliuolo di Sforza; il quale andò a trovar Braccio all'Aquila, dove lo ruppe e ammazzò. Rimase della parte di Braccio Oddo suo figliuolo, al quale fu tolta dal papa Perugia, e lasciato nello stato di Montone. Ma fu poco dipoi morto combattendo in Romagna per i Fiorentini; talchè di quelli che militavano con Braccio, Niccolò Piccinino rimase di più riputazione.

Ma perchè noi siamo venuti con la narrazione nostra propinqui a quelli tempi che io disegnai, perchè quanto ne è rimasto a trattare non importa in maggior parte altro, che le guerre che ebbero i Fiorentini e i Veneziani con Filippo duca di Milano, le quali si narreranno dove particularmente di Firenze tratteremo, io non voglio procedere più avanti; solo ridurrò brevemente a memoria in quali termini l' Italia e con i principi e con l' armi in quelli tempi, dove noi scrivendo siamo arrivati, si trovava. Degli stati principali la reina Giovanna II teneva il regno di Napoli; la Marca, il Patrimonio e Romagna, parte delle loro terre ubbidivano alla Chiesa, parte erano dai loro vicarj o tiranni occupate: come Ferrara, Modena e Reggio da quelli da Este; Faenza dai Manfredi; Imola dagli Alidosi; Furlì dagli Ordelaffi; Rimini e Pesaro dai Malatesti; e Camerino da quelli da Varano. Della Lombardia parte ubbidiva al duca Filippo, parte ai Veneziani, perchè tutti quelli che tenevano stati particolari in quella erano stati spenti, eccetto la casa di Gonzaga, la quale signoreggiava in Mantova. Della Toscana erano la maggior parte signori i Fiorentini. Lucca sola e Siena con le loro leggi vivevano; Lucca sotto i Guinigi, Siena era libera. I Genovesi, sendo ora liberi, ora servi o dei Reali di Francia o de' Visconti, inonorati vivevano, e tra gli minori potentati si connumeravano. Tutti questi principali potentati erano di proprie armi disarmati. Il duca Filippo stando rinchiuso per le camere, e non si lasciando vedere, per i suoi commissarj le sue guerre governava. I Veneziani com' ei si volsero alla terra si trassero di dosso quelle armi, che in mare gli avevano fatti gloriosi, e seguitando il costume degli altri Italiani, sotto l' altrui governo amministravano gli eserciti loro. Il papa per non gli star bene le armi indosso sendo religioso, e la regina Giovanna di Napoli per esser femmina, facevano per necessità quello che gli altri per mala elezione fatto avevano. I Fiorentini ancora alle medesime necessità ubbidivano; perchè avendo per le spesse divisioni spenta la nobiltà, e restando quella repubblica nelle mani d' uomini nutricati nella mercanzia, seguitavano gli ordini e la fortuna degli altri. Erano adunque le armi d' Italia in mano o dei minori principi o di uomini senza stato; perchè i minori principi non mossi da alcuna gloria, ma per vivere o più ricchi o più sicuri, se le vestivano; quelli altri per essere nutricati in quelle da piccoli, non sapendo fare altra arte, cercavano in esse con avere o con potenza onorarsi. Tra questi erano allora i più nominati il Carmignola, Francesco Sforza, Niccolò Piccinino allievo di Braccio, Agnolo della Pergola, Lorenzo e Micheletto Attenduli, il Tartaglia, Giacopaccio, Ceccolino da Perugia, Niccolò da Tolentino, Guido Torello, Antonio dal Ponte ad Era, e molti altri simili. Con questi erano quelli signori, de' quali ho di sopra parlato, ai quali si aggiugnevano i baroni di Roma, Orsini e Colonnesi, con altri signori e gentiluomini del regno e di Lombardia, i quali stando in sulla guerra avevano fatto come una lega ed intelligenza insieme, e ridottala in arte, con la quale in modo si temporeggiavano, che il più delle volte di quelli che facevano guerra l' una parte e l' altra perdeva. Ed in fine la ridussero in tanta viltà, che ogni mediocre capitano, nel quale fusse alcuna ombra dell' antica virtù rinata, gli avrebbe con ammirazione di tutta Italia, la quale per sua poca prudenza gli onorava, vituperati. Di

questi adunque oziosi principi e di queste vilissime armi sarà piena la mia istoria; alla quale prima che io discenda mi è necessario, secondo che nel principio promisi, tornare a raccontare dell'origine di Firenze, e fare a ciascuno largamente intendere quale era lo stato di quella città in questi tempi, e per quali mezzi tra tanti travagli, che per mille anni erano in Italia accaduti, vi era pervenuta.

LIBRO SECONDO.

SOMMARIO.

Uso delle antiche Repubbliche di piantare colonie, e suoi vantaggi. — Origine di Firenze e del suo nome. — Distrutta da Totila, e riedificata da Carlo Magno. — I Fiorentini prendono Fiesole.—Prima divisione intestina in Firenze, occasionata da messer Buondelmonte Buondelmonti, il quale, avendo dato fede di sposo ad una degli Amidei, le manca e sposa una Donati (1215), onde il Buondelmonti è ucciso, e la città per gli odj insorti fra la costui famiglia e quella degli Uberti, consorti degli Amidei, si riempie di disordine e di stragi. — Federigo II di Svevia favorisce gli Uberti, e i Buondelmonti si accostano alla Chiesa. — Le fazioni prendono anche in Firenze i nomi di parte Ghibellina e di parte Guelfa. — Famiglie di parte Guelfa. — Famiglie di parte Ghibellina. — I Guelfi sono cacciati da Firenze, ma dopo la morte di Federigo fanno accordo coi Ghibellini, tornano in patria, e insieme intendono a riordinare il reggimento della città (1250). — Firenze divisa in Sestieri, con due Anziani per sestiere. — Capitano del popolo e podestà presi tra forestieri. — Ordine di milizia per gonfaloni, venti nella città e settantasei nel contado. — Grandezza alla quale aggiunse Firenze sotto il nuovo reggimento. — Nuovi movimenti de' Ghibellini, per cui sono cacciati da Firenze. — I Guelfi sono rotti alla battaglia dell' Arbia dalle genti di Manfredi re di Napoli (1260). — Concilio de' Ghibellini ad Empoli. — Farinata degli Uberti si oppone al consiglio di spianare Firenze. — Papa Clemente IV favorisce i fuorusciti Guelfi, e dà loro la sua insegna. — I Guelfi cogli aiuti di Carlo d' Angiò crescono in forze; onde i Ghibellini di Firenze pensano con nuovi provvedimenti farsi amico il popolo. — Dividono i cittadini in dodici Arti, sette maggiori e cinque minori (le minori crebbero poi fino a quattordici), e a ciascun' Arte danno magistrati e gonfalone (1266). — Il conte Guido Novello, vicario di re Manfredi a Firenze, per una taglia che vuole imporre a' Fiorentini è cacciato. — I Guelfi tornano in Firenze e riordinano lo stato. Fanno dodici capi che chiamano Buonomini; un consiglio di ottanta cittadini, e un collegio di cento ottanta popolani; i quali insieme componessero il *Consiglio generale*. Fanno anche un consiglio di cento venti uomini popolari e nobili per sopraintendere alle deliberazioni e alla distribuzione degli ufficj della Repubblica.—Gregorio X vuol rimettere i Ghibellini in Firenze.—Niccolò III cerca abbassare la potenza di Carlo d' Angiò.—Messer Latino legato imperiale rimette i Ghibellini in Firenze, e li pone a parte del reggimento. — Si creano dalle Arti prima tre Priori, poi sei al governo della Repubblica (1280). — Battaglia di Campaldino (1289). — Si crea il Gonfaloniere di Giustizia con mille uomini sotto venti bandiere (1293). — Giano della Bella riforma lo stato in favore del popolo.— Sue nimicizie con Corso Donati.—Prende bando dalla città. — Tumulti fra i popolari e i nobili.—Nuovo riordinamento dello stato. — Arnolfo di Lapo fabbrica il palagio della Signoria e le prigioni (1298).—Nuove discordie fra i Cerchi e i Donati. — Origine delle fazioni Bianca e Nera in Pistoia. — Messer Corso Donati fassi capo di parte Nera in Firenze, e messer Vieri de' Cerchi di parte Bianca. — Il legato del papa in Firenze accresce la confusione coll' interdetto. — I Donati e altri di parte Nera sono esigliati per consiglio di Dante Alighieri. Vanno dal papa, il quale manda Carlo di Valois a Firenze. Per la costui protezione tornano i Donati e fuggono i Cerchi. Matteo d' Acquasparta legato pontificio tenta invano di quetare le discordie, onde crucciato si parte da Firenze dopo averle di nuovo lanciato l' interdetto. — Dante Alighieri va esigliato colla parte Bianca (1302). Grande superbia di Corso Donati. — È accusato e condannato. Resiste armata mano alla sentenza; ma è preso vicino a San Salvi, ed ivi ucciso.—Arrigo di Lussemburgo assedia invano Firenze, dipoi si muore a Buonconvento (1312). — Firenze dassi a Roberto re di Na-

poi per cinque anni; fa guerra con Uguccione della Faggiuola con suo danno. — Si toglie dall' ubbidienza del re di Napoli, e prende per bargello Lando d'Agobbio, il quale per le sue tirannie e disonesto procedere è cacciato. — Guerra dei Fiorentini co' Lucchesi condotti da Castruccio Castracani, nella quale i primi sono rotti ad Altopascio. — Gualtieri duca d' Atene viene a Firenze vicario di Carlo duca di Calabria. — Nuova riforma dello stato. Si fanno due consigli: uno di trecento popolani, l'altro di dugento cinquanta grandi e popolani; e il primo si chiama Consiglio di Popolo, e l' altro Consiglio di Comune. — Congiura de' Bardi e de' Frescobaldi scoperta e quietata. — Lucca è comprata dai Fiorentini e presa dai Pisani. — Il duca d' Atene è proclamato dalla plebe principe di Firenze a vita (1342). — È cacciato (1343). — Molte città e terre nel dominio di Firenze si ribellano, ma i Fiorentini prudentemente operando se ne conservano la signoria. — La città si divide in quartieri con tre signori per quartiere e, si creano in cambio de' dodici Buonomini ottò Consiglieri, quattro del popolo e quattro de' grandi. — Turbolenze tra il popolo e i grandi, per cui questi sono cacciati di palagio, e il governo rimane al popolo. — Tumulto d'Andrea Strozzi in favore dei grandi. — I grandi dopo molti disordini sono interamente umiliati dal popolo. — Nuova riforma dello stato. Il popolo dividesi in potente, mediocre e basso. Si prendono due Signori dai potenti, tre dai mediocri e tre dai bassi, e il Gonfaloniere ora dall' uno e ora dall' altro ceto. — Peste orribile in Firenze descritta dal Boccaccio (1348).

Tra gli altri grandi e maravigliosi ordini delle repubbliche e principati antichi, che in questi nostri tempi sono spenti, era quello, mediante il quale di nuovo e di ogni tempo assai terre e città si edificavano; perchè niuna cosa è tanto degna di un ottimo principe o di una ben ordinata repubblica, nè più utile ad una provincia, che l'edificare di nuovo terre, dove gli uomini si possino per comodità della difesa o della cultura ridurre. Il che quelli potevano facilmente fare, avendo in uso di mandare nei paesi o vinti o vuoti, nuovi abitatori, i quali chiamavano colonie. Perchè oltre all'essere cagione questo ordine che nuove terre si edificassero, rendeva il paese vinto al vincitore più sicuro, e riempieva di abitatori i luoghi vuoti, e nelle provincie gli uomini bene distribuiti manteneva. Dal che ne nasceva, che abitandosi in una provincia più comodamente, gli uomini più vi moltiplicavano, ed erano nelle offese più pronti, e nelle difese più sicuri. La quale consuetudine sendosi oggi per il male uso delle repubbliche e de' principi spenta, ne nasce la rovina e la debolezza delle provincie, perchè quest' ordine solo è quello che fa gl' imperj più sicuri, e i paesi, come è detto, mantiene copiosamente abitati. La sicurtà nasce perchè quella colonia, la quale è posta da un principe in un paese nuovamente occupato da lui, è come una rocca ed una guardia a tener gli altri in fede. Non si può oltra di questo una provincia mantenere abitata tutta, nè preservare in quella gli abitatori bene distribuiti senza questo ordine; perchè tutti i luoghi in essa non sono o generativi o sani; onde nasce che in questo abbondano gli uomini, e negli altri mancano; e se non vi è modo a trargli donde egli abbondano, e porgli dove mancano, quella provincia in poco tempo si guasta; perchè una parte di quella diventa per i pochi abitatori diserta, un' altra per i troppi povera. E perchè la natura non può a questo disordine supplire, è necessario supplisca la industria; perchè i paesi malsani diventano sani per una moltitudine di uomini che ad un tratto gli occupi, i quali con la cultura sanifichino la terra, e con gli fuochi purghino l' aria; a che la natura non potrebbe mai provvedere. Il che dimostra la città di Vinegia posta in luogo paludoso ed infermo; nondimeno i molti abitatori che ad un tratto vi concorsero lo renderono sano. Pisa ancora per la malignità dell' aria non fu mai d' abitatori ripiena, se non quando Genova e le sue riviere furono dai Saracini disfatte; il che fece che quelli uomini cac-

ciati dai terreni patrj, ad un tratto in tanto numero vi concorsero, che fecero quella popolata e potente. Sendo mancato pertanto quell' ordine del mandare le colonie, i paesi vinti si tengono con maggior difficultà, ed i paesi vuoti mai non si riempiono, e quelli troppo pieni non si alleggeriscono. Donde molte parti del mondo, e massime in Italia, sono diventate rispetto agli antichi tempi diserte, e tutto è seguito e segue per non essere nei principi alcuno appetito di vera gloria, nelle repubbliche alcuno ordine che meriti d' essere lodato. Negli antichi tempi adunque, per virtù di queste colonie o e' nascevano spesso città di nuovo, o le già cominciate crescevano; delle quali fu la città di Firenze, la quale ebbe da Fiesole il principio, e dalle colonie lo augumento.

Egli è cosa verissima, secondo che Dante e Giovanni Villani dimostrano, che la città di Fiesole sendo posta sopra la sommità del monte, per fare che i mercati suoi fossero più frequentati, e dar più comodità a quelli che vi volessero con le loro mercanzie venire, aveva ordinato il luogo di quelli non sopra il poggio, ma nel piano intra le radici del monte e del fiume d' Arno. Questi mercati giudico io che fussero cagione delle prime edificazioni che in quei luoghi si facessero, mossi i mercatanti dal volere avere ricetti comodi a ridurvi le mercanzie loro, i quali col tempo ferme edificazioni diventarono. E dipoi quando i Romani avendo vinti i Cartaginesi renderono dalle guerre forestiere l' Italia sicura, in gran numero moltiplicarono; perchè gli uomini non si mantengono mai nelle difficultà se da una necessità non vi sono mantenuti; tale che dove la paura delle guerre costrigne quelli ad abitare volentieri nei luoghi forti ed aspri, cessata quella, chiamati dalla comodità, più volentieri ne' luoghi domestici e facili abitano. La sicurtà adunque, la quale per la riputazione della romana repubblica nacque in Italia, potette far crescere le abitazioni, già nel modo detto incominciate, in tanto numero, che in forma di una terra si ridussero, la quale Villa Arnina da principio fu nominata. Sursero dipoi in Roma le guerre civili, prima intra Mario e Silla, dipoi intra Cesare e Pompeo, e appresso intra gli ammazzatori di Cesare e quelli che volevano la sua morte vendicare. Da Silla adunque in prima, e dipoi da quelli tre cittadini romani, i quali dopo la vendetta fatta di Cesare si divisero l' imperio, furono mandate a Fiesole colonie, delle quali o tutte o parte posero le abitazioni loro nel piano appresso alla già cominciata terra. Tale che per questo augumento si ridusse quel luogo tanto pieno di edificj e di uomini, e di ogni altro ordine civile, che si poteva numerare infra le città d' Italia. Ma donde si derivasse il nome di Florenzia si sono varie opinioni. Alcuni vogliono si chiamasse da Florino, uno dei capi della colonia. Alcuni non Florenzia, ma Fluenzia, vogliono che fusse nel principio detta, per esser posta propinqua al fluente d' Arno, e ne adducono testimone Plinio, che dice: I Fluentini sono propinqui ad Arno fluente. La qual cosa potrebbe esser falsa, perchè Plinio nel testo suo dimostra dove i *Fiorentini* erano posti, non come e' si chiamavano. E quel vocabolo Fluentini conviene che sia corrotto, perchè Frontino e Cornelio Tacito, che scrissero quasi nei tempi di Plinio, gli chiamano Florenzia e Florentini, perchè di già ne' tempi di Tiberio, secondo il costume delle altre città d'Italia si governavano. E Cornelio riferisce esser venuti oratori fiorentini all' imperadore a pregare che le acque delle Chiane non fussero sopra il paese loro sboccate; nè è ragionevole che quella città in un medesimo tempo avesse due nomi. Credo pertanto che sempre fusse chiamata Florenzia, per qualunque cagione così si nominasse; e così, da qualunque cagione si avesse l' origine, la nacque sotto l' imperio romano, e ne' tempi dei primi imperadori cominciò dagli scrittori ad essere ricordata. E quando quell' imperio fu da' Barbari afflitto, fu ancora Firenze da Totila

re degli Ostrogoti disfatta, e dopo CCL anni dipoi da Carlo Magno riedificata; dal qual tempo fino agli anni di Cristo MCCXV visse sotto quella fortuna che vivevano quelli che comandavano all'Italia. Ne' quali tempi prima signoreggiarono in quella i discesi di Carlo, dipoi i Berengari e in ultimo gl'imperadori tedeschi, come nel nostro trattato universale dimostriamo. Nè poterono in questi tempi i Fiorentini crescere nè operare alcuna cosa degna di memoria, per la potenza di quelli all'imperio de' quali ubbidivano. Nondimeno nel MX il dì di Santo Romolo, giorno solenne ai Fiesolani, presero e disfecero Fiesole; il che fecero o con il consenso degl'imperadori, o in quel tempo che dalla morte dell'uno alla creazione dell'altro ciascuno più libero rimaneva. Ma poi che i pontefici presero più autorità in Italia, e gl'imperadori tedeschi indebolirono, tutte le terre di quella provincia con minor riverenza del principe si governarono. Tanto che nel MLXXX, al tempo di Arrigo III, si ridusse l'Italia tra quello e la Chiesa in manifesta divisione, la quale nonostante, i Fiorentini si mantennero infino al MCCXV uniti, ubbidendo ai vincitori, nè cercando altro imperio che salvarsi. Ma come ne' corpi nostri quanto più sono tarde le infirmità tanto più sono pericolose e mortali; così Firenze quanto ella fu più tarda a seguitar le sette d'Italia, tanto dipoi fu più afflitta da quelle. La cagione della prima divisione è notissima, perchè è da Dante e da molti altri scrittori celebrata; pur mi pare brevemente da raccontarla.

Erano in Firenze intra le altre famiglie potentissime, Buondelmonti e Uberti; appresso a queste erano gli Amidei e i Donati. Era nella famiglia dei Donati una donna vedova e ricca, la quale aveva una figliuola di bellissimo aspetto. Aveva costei intra sè disegnato a messer Buondelmonte, cavaliere giovine, e della famiglia de' Buondelmonti capo, maritarla. Questo suo disegno, o per negligenza, o per credere potere essere sempre a tempo, non aveva ancora scoperto a persona, quando il caso fece che a messer Buondelmonte si maritò una fanciulla degli Amidei; di che quella donna fu malissimo contenta; e sperando di potere con la bellezza della sua figliuola prima che quelle nozze si celebrassero perturbarle, vedendo messer Buondelmonte che solo veniva verso la sua casa, scese da basso, e dietro si condusse la figliuola, e nel passare quello, se gli fece incontra dicendo: Io mi rallegro veramente assai dell'aver voi preso moglie, ancora che io vi avessi serbata questa mia figliuola: e spinta la porta, gliene fece vedere. Il cavaliere veduto la bellezza della fanciulla, la quale era rara, e considerato il sangue e la dote non essere inferiore a quella di colei che egli aveva tolta, si accese in tanto ardore di averla, che non pensando alla fede data, nè alla ingiuria che faceva a romperla, nè ai mali che dalla rotta fede gliene potevano incontrare, disse: Poichè voi me l'avete serbata, io sarei uno ingrato, sendo ancora a tempo, a rifiutarla: e senza metter tempo in mezzo celebrò le nozze. Questa cosa come fu intesa riempiè di sdegno la famiglia degli Amidei e quella degli Uberti, i quali erano loro per parentado congiunti; e convenuti insieme con molti altri loro parenti, conchiusero che questa ingiuria non si poteva senza vergogna tollerare, nè con altra vendetta che con la morte di messer Buondelmonte vendicare. E benchè alcuni discorressero i mali che da quella potessero seguire, il Mosca Lamberti disse, che chi pensava assai cose non ne conchiudeva mai alcuna, dicendo quella trita e nota sentenza: Cosa fatta capo ha. Dettono pertanto il carico di questo omicidio al Mosca, a Stiatta Uberti, a Lambertuccio Amidei e a Oderigo Fifanti. Costoro la mattina della Pasqua di Resurrezione si rinchiusero nelle case degli Amidei, poste tra il Ponte Vecchio e Santo Stefano, e passando messer Buondelmonte il fiume sopra un caval bianco, pensando che fusse così facil cosa sdimenticare

un' ingiuria come rinunziare a un parentado, fu da loro a piè del ponte sotto una statua di Marte assaltato e morto. Questo omicidio divise tutta la città, e una parte si accostò ai Buondelmonti, l' altra agli Uberti. E perchè queste famiglie erano forti di case e di torri e di uomini, combatterono molti anni insieme senza cacciare l' una l' altra; e le inimicizie loro, ancora che le non si finissero per pace, si componevano per triegue; e per questa via, secondo i nuovi accidenti, ora si quietavano ed ora si accendevano.

E stette Firenze in questi travagli insino al tempo di Federigo II, il quale per essere re di Napoli, si persuase potere contro alla Chiesa le forze sue accrescere, e per ridurre più ferma la potenza sua in Toscana, favorì gli Uberti e loro seguaci, i quali con il suo favore cacciarono i Buondelmonti, e così la nostra città ancora, come tutta Italia più tempo era divisa, in Guelfi e Ghibellini si divise. Nè mi pare superfluo far memoria delle famiglie che l' una e l' altra setta seguirono. Quelli adunque che seguirono le parti guelfe furono Buondelmonti, Nerli, Rossi, Frescobaldi, Mozzi, Bardi, Pulci, Gherardini, Foraboschi, Bagnesi, Guidalotti, Sacchetti, Manieri, Lucardesi, Chiaromontesi, Compiobbesi, Cavalcanti, Giandonati, Gianfigliazzi, Scali, Gualterotti, Importuni, Bostichi, Tornaquinci, Vecchietti, Tosinghi, Arrigucci, Agli, Sizi, Adimari, Visdomini, Donati, Pazzi, della Bella, Ardinghi, Tedaldi, Cerchi. Per la parte ghibellina furono Uberti, Mannelli, Ubriachi, Fifanti, Amidei, Infangati, Malespini, Scolari, Guidi, Galli, Cappiardi, Lamberti, Soldanieri, Cipriani, Toschi, Amieri, Palermini, Migliorelli, Pigli, Barucci, Cattani, Agolanti, Brunelleschi, Caponsacchi, Elisei, Abati, Tedaldini, Giuochi, Galigai. Oltre di questo, all' una ed all' altra parte di queste famiglie nobili si aggiunsero molte delle popolane, in modo che quasi tutta la città fu da questa divisione corrotta. I Guelfi adunque cacciati, per le terre del Valdarno di sopra, dove avevano gran parte delle fortezze loro, si ridussero; ed in quel modo che potevano migliore contra alle forze degl' inimici loro si difendevano. Ma venuto Federigo a morte, quelli che in Firenze erano uomini di mezzo, ed avevano più credito con il popolo, pensarono che fusse piuttosto da riunire la città, che mantenendola divisa rovinarla. Operarono adunque in modo che i Guelfi deposte le ingiurie tornarono, ed i Ghibellini deposto il sospetto gli riceverono; ed essendo uniti parve loro tempo da poter pigliare forma di vivere libero, ed ordine da poter difendersi, prima che il nuovo imperadore acquistasse le forze.

Divisero pertanto la città in sei parti, ed elessero dodici cittadini due per sesto che la governassero, i quali si chiamassero Anziani, e ciascuno anno si variassero. E per levar via le cagioni delle inimicizie, che dai giudicj nascono, provvidono a due giudici forestieri, chiamato l' uno Capitano di popolo e l' altro Podestà, che le cause così civili come criminali tra i cittadini occorrenti giudicassero. E perchè niuno ordine è stabile senza provvedergli il difensore, costituirono nella città venti bandiere, e settantasei nel contado, sotto le quali scrissero tutta la gioventù, ed ordinarono che ciascuno fusse presto ed armato sotto la sua bandiera, qualunque volta fusse o dal Capitano o dagli Anziani chiamato. E variarono in quelle i segni secondo che variavano le armi, perchè altra insegna portavano i balestrieri ed altra i palvesarj: e ciascuno anno il giorno della Pentecoste con grande pompa davano ai nuovi uomini le insegne, e nuovi capi a tutto questo ordine assegnavano. E per dare maestà ai loro eserciti, e capo dove ciascuno, sendo alla zuffa spinto, avesse a rifuggire, e rifuggito potesse di nuovo contra l' inimico far testa, un carro grande tirato da due bovi coperti di rosso, sopra il quale era un' insegna bianca e rossa, or-

dinarono. E quando ei volevano trarre fuora lo esercito, in Mercato Nuovo questo carro conducevano, e con solenne pompa ai capi del popolo lo consegnavano. Avevano ancora per magnificenza delle loro imprese una campana detta Martinella, la quale un mese prima che traessero fuori della città gli eserciti continuamente suonava, acciocchè il nimico avesse tempo alle difese: tanta virtù era allora in quelli uomini, e con tanta generosità di animo si governavano, che dove oggi l'assaltare il nimico improvvisto si reputa generoso atto e prudente, allora vituperoso e fallace si riputava. Questa campana ancora conducevano ne' loro eserciti, mediante la quale le guardie e le altre fazioni della guerra comandavano.

Con questi ordini militari e civili fondarono i Fiorentini la loro libertà. Nè si potrebbe pensare quanto di autorità e forze in poco tempo Firenze si acquistasse; e non solamente capo di Toscana divenne, ma intra le prime città d'Italia era numerata; e sarebbe a qualunque grandezza salita, se le spesse e nuove divisioni non l'avessero afflitta. Vissono i Fiorentini sotto questo governo dieci anni, nel qual tempo sforzarono i Pistolesi, Aretini e Sanesi a far lega con loro. E tornando con il campo da Siena, presero Volterra; disfecero ancora alcune castella, e gli abitanti condussero in Firenze. Le quali imprese si fecero tutte per il consiglio dei Guelfi, i quali molto più che i Ghibellini potevano, sì per essere questi odiati dal popolo per i loro superbi portamenti quando al tempo di Federigo governarono, sì per essere la parte della Chiesa più che quella dell' imperadore amata; perchè con l'aiuto della Chiesa speravano preservare la loro libertà, e sotto l'imperadore temevano perderla. I Ghibellini pertanto veggendosi mancare della loro autorità non potevano quietarsi, e solo aspettavano l'occasione di ripigliare lo stato, la quale parve loro fusse venuta, quando videro che Manfredi figliuolo di Federigo si era del regno di Napoli insignorito ed aveva assai sbattuta la potenza della Chiesa. Segretamente adunque praticavano con quello di ripigliare la loro autorità, nè poterono in modo governarsi, che le pratiche tenute da loro non fussero agli Anziani scoperte. Onde che quelli citarono gli Uberti, i quali non solamente non ubbidirono, ma prese le armi, si fortificarono nelle case loro. Di che il popolo sdegnato si armò, e con l'aiuto dei Guelfi gli sforzò ad abbandonare Firenze, ed andarne con tutta la parte Ghibellina a Siena. Di quivi domandarono aiuto a Manfredi re di Napoli; e per industria di messer Farinata degli Uberti furono i Guelfi dalle genti di quel re sopra il fiume dell' Arbia con tanta strage rotti, che quelli i quali di quella rotta camparono, non a Firenze, giudicando la loro città perduta, ma a Lucca si rifuggirono.

Aveva Manfredi mandato a' Ghibellini per capo delle sue genti il conte Giordano, uomo in quelli tempi assai nelle armi riputato. Costui dopo la vittoria se ne andò con i Ghibellini a Firenze, e quella città ridusse tutta ad ubbidienza di Manfredi, annullando i magistrati ed ogni altro ordine, per il quale apparisse alcuna forma della sua libertà. La quale ingiuria con poca prudenza fatta, fu dall' universale con grande odio ricevuta, e di amico ai Ghibellini diventò loro inimicissimo; donde al tutto nacque con il tempo la rovina loro. Ed avendo per le necessità del regno il conte Giordano a ritornare a Napoli, lasciò in Firenze per regale vicario il conte Guido Novello, signore di Casentino. Fece costui un concilio di Ghibellini ad Empoli, dove per ciascuno si concluse, che a voler mantenere potente la parte ghibellina in Toscana era necessario disfare Firenze, sola atta, per avere il popolo guelfo, a far ripigliare le forze alle parti della Chiesa. A questa sì crudel sentenza data contra ad una sì nobile città non fu cittadino nè amico, eccetto che messer Farinata degli Uberti, che

si opponesse; il quale apertamente e senza alcun rispetto la difese, dicendo non avere con tanta fatica corsi tanti pericoli, se non per potere nella sua patria abitare, e che non era allora per non volere quello che già aveva cerco, nè per rifiutare quello che dalla fortuna gli era stato dato, anzi per esser non minor nimico di coloro che disegnassero altrimenti, che si fusse stato ai Guelfi; e se di loro alcuno temeva della sua patria, la rovinasse, perchè sperava con quella virtù che ne aveva cacciati i Guelfi difenderla. Era messer Farinata uomo di grande animo, eccellente nella guerra, capo de' Ghibellini, ed appresso a Manfredi assai stimato, la cui autorità pose fine a quel ragionamento, e pensaron altri modi a volersi lo stato preservare.

I Guelfi, i quali si erano rifuggiti a Lucca, licenziati dai Lucchesi per le minacce del conte, se ne andarono a Bologna. Di qui furono dai Guelfi di Parma chiamati contro ai Ghibellini, dove per la loro virtù superati gli avversarj, furono loro date tutte le loro possessioni, tanto che cresciuti in ricchezze e in onori, sapendo che papa Clemente aveva chiamato Carlo d'Angiò per torre il regno a Manfredi, mandarono al pontefice oratori ad offerirgli le loro forze. Dimodochè il papa non solo gli ricevè per amici, ma dette loro la sua insegna, la quale sempre dipoi fu portata dai Guelfi in guerra, ed è quella che in Firenze ancora si usa. Fu dipoi Manfredi da Carlo spogliato del regno e morto, dove sendo intervenuti i Guelfi di Firenze, ne diventò la parte loro più gagliarda, e quella de' Ghibellini più debole. Donde che quelli che insieme con il conte Guido Novello governavano Firenze, giudicarono che fusse bene guadagnarsi con qualche beneficio quel popolo, che prima avevano con ogni ingiuria aggravato, e quelli rimedj, che avendogli fatti prima che la necessità venisse, sarebbero giovati, facendogli dipoi senza grado, non solamente non giovarono, ma affrettarono la rovina loro. Giudicarono pertanto farsi amico il popolo e loro partigiano, se gli rendevano parte di quelli onori e di quella autorità che gli avevano tolta, ed elessero trentasei cittadini popolari, i quali insieme con due cavalieri fatti venire da Bologna riformassero lo stato della città. Costoro come prima convennero, distinsero tutta la città in Arti, e sopra ciascuna Arte ordinarono un magistrato, il quale rendesse ragione ai sottoposti a quelle. Consegnarono, oltre di questo, a ciascuna una bandiera, acciocchè sotto quella ogni uomo convenisse armato quando la città ne avesse di bisogno. Furono nel principio queste Arti dodici, sette maggiori, e cinque minori. Dipoi crebbero le minori insino a quattordici, tantochè tutte furono, come al presente sono, ventuna; praticando ancora i trentasei riformatori delle altre cose a beneficio comune.

Il conte Guido per nutrire i soldati ordinò di porre una taglia ai cittadini, dove trovò tanta difficultà, che non ardì di far forza di ottenerla. E parendogli aver perduto lo stato, si ristrinse con i capi dei Ghibellini, e diliberarono torre per forza al popolo quello che per poca prudenza gli avevano conceduto. E quando parve esser loro ad ordine con le armi, sendo insieme i trentasei, fecero levare il romore, onde che quelli spaventati si ritirarono alle loro case, e subito le bandiere delle Arti furono fuori con molti armati dietro. Ed intendendo come il conte Guido con la sua parte era a San Giovanni, fecero testa a Santa Trinita, e dierono l' ubbidienza a messer Giovanni Soldanieri. Il conte dall' altra parte sentendo dove il popolo era, si mosse per ire a trovarlo. Nè il popolo ancora fuggì la zuffa, ma fattosi incontro al nimico, dove è oggi la loggia dei Tornaquinci si riscontrarono, dove fu ributtato il conte con perdita e morte di più suoi; donde che sbigottito temeva che la notte gli nimici lo assalissero, e trovandosi i suoi battuti ed inviliti, lo ammazzassero. E tanto fu in lui questa immaginazione potente, che, senza pensare ad altro rimedio, deliberò, piut-

tosto fuggendo che combattendo, salvarsi, e contro al consiglio de' rettori della parte, con tutte le genti sue ne andò a Prato. Ma come prima per trovarsi in luogo sicuro gli fuggì la paura, riconobbe l'error suo; e volendolo correggere la mattina, venuto il giorno, tornò con le sue genti a Firenze per rientrare in quella città per forza, che egli aveva per viltà abbandonata. Ma non gli successe il disegno, perchè quel popolo che con difficoltà l'avrebbe potuto cacciare, facilmente lo potette tener fuora; tanto che dolente e svergognato se ne andò in Casentino; ed i Ghibellini si ritirarono alle loro ville. Restato adunque il popolo vincitore, per conforto di coloro che amavano il bene della repubblica, si deliberò di riunire la città, e richiamare tutti i cittadini così ghibellini come guelfi, i quali si trovassero fuora. Tornarono adunque i Guelfi sei anni dopo che egli erano stati cacciati, ed a' Ghibellini ancora fu perdonata la fresca ingiuria, e riposti nella patria loro: nondimeno dal popolo e dai Guelfi erano forte odiati, perchè questi non potevano cancellare dalla memoria lo esilio, e quello si ricordava troppo della tirannide loro, mentre che visse sotto il governo di quelli; il che faceva che nè l'una nè l'altra parte posava l'animo. Mentre che in questa forma in Firenze si viveva, si sparse la fama che Corradino, nipote di Manfredi, con gente veniva dalla Magna all'acquisto di Napoli; donde che i Ghibellini si riempirono di speranza di potere ripigliare la loro autorità, ed i Guelfi pensavano come si avessero ad assicurare dei loro nimici, e chiesero al re Carlo aiuti per potere, passando Corradino, difendersi. Venendo pertanto le genti di Carlo fecero diventare i Guelfi insolenti, ed in modo sbigottirono i Ghibellini, che due giorni avanti l'arrivar loro, senza essere cacciati, si fuggirono.

Partiti i Ghibellini, riordinarono i Fiorentini lo stato della città, ed elessero dodici capi, i quali sedessero in magistrato due mesi, i quali non chiamarono Anziani, ma Buonomini: appresso a questi un consiglio di ottanta cittadini, il quale chiamavano la Credenza; dopo questo erano cento ottanta popolani, trenta per sesto, i quali con la Credenza e i dodici Buonomini si chiamavano il consiglio generale. Ordinarono ancora un altro consiglio di cento venti uomini cittadini popolani e nobili, per il quale si dava perfezione a tutte le cose negli altri consigli deliberate, e con quello distribuivano gli ufficj della repubblica. Fermato questo governo, fortificarono ancora la parte guelfa con magistrati ed altri ordini, acciocchè con maggiori forze si potessero dai Ghibellini difendere; i beni dei quali in tre parti divisero, delle quali l'una pubblicarono, l'altra al magistrato della parte, chiamato i Capitani, la terza ai Guelfi per ricompensa de' danni ricevuti assegnarono. Il papa ancora, per mantenere la Toscana guelfa, fece il re Carlo vicario imperiale di Toscana. Mantenendo adunque i Fiorentini, per virtù di questo nuovo governo, dentro con le leggi, e fuori con l'armi, la riputazione loro, morì il pontefice, e dopo una lunga disputa, passati due anni, fu eletto papa Gregorio X, il quale per essere stato lungo tempo in Soria, ed esservi ancora nel tempo della sua elezione, e discosto dagli umori delle parti, non estimava quelle nel modo, che dagli suoi antecessori erano state stimate. E perciò sendo venuto in Firenze per andare in Francia, stimò che fusse ufficio di un ottimo pastore riunire la città, e operò tanto che i Fiorentini furono contenti di ricevere i sindachi dei Ghibellini in Firenze per praticare il modo del ritorno loro. E benchè l'accordo si concludesse, furono in modo i Ghibellini spaventati, che non vollero tornare. Di che il papa dette la colpa alla città; e sdegnato scomunicò quella, nella quale contumacia stette quanto visse il pontefice; ma dopo la sua morte fu da papa Innocenzio V ribenedetta. Era venuto il pontificato in Niccolò III, nato di casa Orsina; e perchè

i pontefici temevano sempre colui, la cui potenza era diventata grande in Italia, ancora che la fusse con i favori della Chiesa cresciuta, e perch' ei cercavano di abbassarla, ne nascevano gli spessi tumulti e le spesse variazioni che in quella seguivano, perchè la paura di un potente faceva crescere un debile, e cresciuto che egli era, temere, e temuto, cercare di abbassarlo. Questo fece trarre il regno di mano a Manfredi, e concederlo a Carlo; questo fece dipoi aver paura di lui, e cercare la rovina sua. Niccolò III pertanto mosso da queste cagioni operò tanto, che a Carlo per mezzo dell' imperadore fu tolto il governo di Toscana, ed in quella provincia sotto nome dell' imperio mandò messer Latino suo legato.

Era Firenze allora in assai mala condizione, perchè la nobiltà guelfa era diventata insolente, e non temeva i magistrati, in modo che ciascun dì si facevano assai omicidj ed altre violenze, senza esser puniti quelli che le commettevano, sendo da questo e quell' altro nobile favoriti. Pensarono pertanto i capi del popolo, per frenare questa insolenza, che fusse bene rimettere i fuorusciti; il che dette occasione al legato di riunire la città, e i Ghibellini tornarono, e in luogo de' dodici governatori ne fecero quattordici, di ogni parte sette, che governassero un anno, e avessero a essere eletti dal papa. Stette Firenze in questo governo due anni, insino che venne al pontificato papa Martino, di nazione Francese, il quale restituì al re Carlo tutta quella autorità, che da Niccolò gli era stata tolta. Talchè subito risuscitarono in Toscana le parti, perchè i Fiorentini presero le armi contra al governatore dell' imperadore, e per privare del governo i Ghibellini, e tenere i potenti in freno, ordinarono nuova forma di reggimento. Era l' anno MCCLXXXII, e i corpi delle Arti, poichè fu dato loro i magistrati e le insegne, erano assai riputati; donde che quelli per la loro autorità ordinarono, che in luogo dei quattordici si creassero tre cittadini, che si chiamassero Priori, e stessero due mesi al governo della repubblica, e potessero essere popolani e grandi, purchè fussero mercatanti o facessero arti. Ridussongli dopo il primo magistrato a sei, acciocchè di qualunque sesto ne fusse uno, il qual numero si mantenne insino al MCCCLXXXII, che ridussero la città a quartieri, e i Priori a otto, nonostante che in quel mezzo di tempo alcuna volta per qualche accidente ne facessero dodici. Questo magistrato fu cagione, come col tempo si vide, della rovina de' nobili, perchè ne furono dal popolo per varj accidenti esclusi, e dipoi senza alcun rispetto battuti. A che i nobili nel principio acconsentirono per non essere uniti, perchè desiderando troppo torre lo stato l' uno all' altro, tutti lo perderono. Consegnarono a questo magistrato un palagio, dove continuamente dimorasse, sendo prima consuetudine che i magistrati e i consigli per le chiese convenissero; e quello ancora con sergenti ed altri ministri necessarj onorarono. E benchè nel principio gli chiamassero solamente Priori, nondimeno dipoi per maggiore magnificenza il nome di Signori gli aggiunsero. Stettero i Fiorentini dentro quieti alcun tempo, nel quale fecero la guerra con gli Aretini, per aver quelli cacciati i Guelfi, ed in Campaldino felicemente gli vinsero. E crescendo la città di uomini e di ricchezze, parve ancora di accrescerla di mura, e le allargarono il suo cerchio in quel modo che al presente si vede, conciosiachè prima il suo diametro fusse solamente quello spazio, che contiene dal Ponte Vecchio infino a San Lorenzo.

Le guerre di fuora e la pace di dentro avevano come spente in Firenze le parti ghibelline e guelfe; restavano solamente accesi quelli umori, i quali naturalmente sogliono essere in tutte le città tra i potenti e il popolo; perchè volendo il popolo vivere secondo le leggi, e i potenti comandare a quelle, non è possibile capino insieme. Questo umore, mentre che i Ghibellini fecero loro

paura, non si scoperse; ma come prima quelli furono domi, dimostrò la potenza sua, e ciascun giorno qualche popolare era ingiuriato, e le leggi e i magistrati non bastavano a vendicarlo; perchè ogni nobile con i parenti e con gli amici dalle forze dei Priori e del Capitano si difendeva. I principi pertanto delle Arti, desiderosi di rimediare a questo inconveniente, provvidero che qualunque Signoria nel principio dell' ufficio suo dovesse creare un Gonfaloniere di giustizia, uomo popolano, al quale dettero scritti sotto venti bandiere mille uomini, il quale con il suo gonfalone e con gli armati suoi fusse presto a favorire la giustizia, qualunque volta da loro o dal capitano fusse chiamato. Il primo eletto fu Ubaldo Ruffoli. Costui trasse fuora il gonfalone, e disfece le case de' Galletti, per avere uno di quella famiglia morto in Francia un popolano. Fu facile alle Arti fare quest' ordine per le gravi inimicizie che fra i nobili vegghiavano, i quali non prima pensarono al provvedimento fatto contro di loro, che videro l'acerbità di quella esecuzione. Il che dette loro da prima assai terrore; nondimeno poco dipoi si tornarono nella loro insolenza; perchè sendone sempre alcuno di loro de' Signori, avevano comodità d'impedire il Gonfaloniere che non potesse fare l'ufficio suo. Oltre a questo, avendo bisogno l' accusatore di testimone quando riceveva alcuna offesa, non si trovava alcuno che contra ai nobili volesse testimoniare. Talchè in breve tempo si ritornò Firenze nei medesimi disordini, ed il popolo riceveva dai grandi le medesime ingiurie, perchè i giudicj erano lenti, e le sentenze mancavano delle esecuzioni loro. E non sapendo i popolani che partiti si prendere, Giano della Bella, di stirpe nobilissimo, ma della libertà della città amatore, dette animo ai capi delle Arti a riformare la città, e per suo consiglio si ordinò che il Gonfaloniere si risedesse con i Priori, ed avesse quattromila uomini a sua ubbidienza. Privaronsi ancora tutti i nobili di poter sedere dei Signori; obbligaronsi i consorti del reo alla medesima pena che quello; fecesi che la pubblica fama bastasse a giudicare. Per queste leggi, le quali chiamarono gli ordinamenti della giustizia, acquistò il popolo assai riputazione, e Giano della Bella assai odio, perchè era in malissimo concetto dei potenti, come di loro potenza distruttore; e i popolani ricchi gli avevano invidia, perchè pareva loro che la sua autorità fusse troppa; il che come prima lo permise l' occasione, si dimostrò. Fece adunque la sorte che fu morto un popolano in una zuffa, dove più nobili intervennero, intra i quali fu messer Corso Donati, al quale, come più audace degli altri, fu attribuita la colpa. E perciò fu dal Capitano del popolo preso; e comunque la cosa s' andasse, o che messer Corso non avesse errato o che il Capitano temesse di condannarlo, e' fu assoluto. La quale assoluzione tanto al popolo dispiacque, che prese le armi, e' corse a casa di Giano della Bella a pregarlo che dovesse essere operatore che si osservassero quelle leggi, delle quali egli era stato inventore. Giano, che desiderava che messer Corso fusse punito, non fece posare le armi, come molti giudicavano che dovesse fare, ma gli confortò a gire ai Signori a dolersi del caso, e pregargli che dovessero provvedervi. Il popolo pertanto pieno di sdegno, parendogli essere offeso dal Capitano, e da Giano abbandonato, non a' Signori, ma al palagio del Capitano andatosene, quello prese e saccheggiò. Il quale atto dispiacque a tutti i cittadini, e quelli che amavano la rovina di Giano, lo accusavano, attribuendo a lui tutta la colpa; dimodochè trovandosi tra i Signori, che dipoi seguirono, alcuno suo nimico, fu accusato al Capitano come sollevatore del popolo; e mentre si praticava la causa sua, il popolo si armò, e corse alle sue case offerendogli contra ai Signori e suoi nimici la difesa. Non volle Giano fare esperienza di questi popolari favori, nè commettere la vita sua ai magistrati, perchè

temeva la malignità di questi e la istabilità di quelli; talchè per torre occasione ai nimici d' ingiurare lui, e agli amici di offendere la patria, diliberò di partirsi, e dar luogo alla invidia, e liberare i cittadini dal timore che eglino avevano di lui, e lasciare quella città, la quale con suo carico e pericolo aveva libera dalla servitù de' potenti, e si elesse volontario esilio.

Dopo la costui partita la nobiltà salse in speranza di ricuperare la sua dignità; e giudicando il male suo essere dalle sue divisioni nato, si unirono i nobili insieme, e mandarono due di loro alla Signoria, la quale giudicavano in loro favore, a pregarla fusse contenta temperare in qualche parte l' acerbità delle leggi contra loro fatte. La qual domanda, come fu scoperta, commosse gli animi dei popolani, perchè dubitavano che i Signori la concedessero loro; e così tra il desiderio dei nobili e il sospetto del popolo, si venne all' armi. I nobili feciono testa in tre luoghi, a San Giovanni, in Mercato Nuovo ed alla piazza de' Mozzi, e sotto tre capi, messer Forese Adimari, messer Vanni de' Mozzi e messer Geri Spini; e i popolani in grandissimo numero sotto le loro insegne al palagio de' Signori convennero, i quali allora propinqui a San Procolo abitavano. E perchè il popolo aveva quella Signoria sospetta, diputò sei cittadini che con loro governassero. Mentre che l' una e l'altra parte alla zuffa si preparava, alcuni, così popolani come nobili, e con quelli certi religiosi di buona fama, si misero di mezzo per pacificarli, ricordando ai nobili, che degli onori tolti e delle leggi contra loro fatte ne era stata cagione la loro superbia ed il loro cattivo governo, e che l'avere preso ora le armi, e rivolere con la forza quello che per la loro disunione e loro non buoni modi si erano lasciati torre, non era altro che voler rovinare la patria loro, le loro condizioni raggravare; e si ricordassero, che il popolo di numero, di ricchezze e d' odio era molto a loro superiore; e che quella nobiltà, mediante la quale pareva loro avanzare gli altri, non combatteva, e riusciva, come si veniva al ferro, un nome vano, che contra a tanti a difenderli non bastava. Al popolo dall' altra parte ricordavano, come non era prudenza voler sempre l' ultima vittoria, e come non fu mai savio partito far disperare gli uomini, perchè chi non spera il bene non teme il male; e che dovevano pensare che la nobiltà era quella, la quale aveva nelle guerre quella città onorata, e però non era bene nè giusta cosa con tanto odio perseguitarla; e come i nobili il non godere il loro supremo magistrato facilmente sopportavano, ma non potevano già sopportare che fusse in potere di ciascuno, mediante gli ordini fatti, cacciargli della patria loro. E però era bene mitigare quelli, e per questo beneficio far posare le armi; nè volessero tentare la fortuna della zuffa confidandosi nel numero, perchè molte volte si era veduto gli assai dai pochi essere stati superati. Erano nel popolo i pareri diversi; molti volevano che si venisse alla zuffa, come a cosa che un giorno di necessità a venire vi si avesse, e però era meglio farlo allora che aspettare che i nimici fussero più potenti; e se si credesse che rimanessero contenti mitigando le leggi, che sarebbe bene mitigarle, ma la superbia loro era tanta, che non poseriano mai se non forzati. A molti altri più savj e di più quieto animo pareva, che il temperare le leggi non importasse molto, ed il venire alla zuffa importasse assai, di modo che la opinione loro prevalse, e provvidero che alle accuse de' nobili fussero necessarj i testimoni.

Posate le armi, rimase l' una e l' altra parte piena di sospetto, e ciascuna con torri e con armi si fortificava; e il popolo riordinò il governo, ristringendo quello in minor numero, mosso dallo essere stati quei Signori favorevoli ai nobili; del quale rimasero principi Mancini, Magalotti, Altoviti, Peruzzi e Cerretani. Fermato lo stato, per maggior magnificenza e più sicurtà de' Signori,

l'anno MCCXCVIII fondarono il palagio loro, e feciongli piazza delle case, che furono già degli Uberti. Cominciaronsi ancora in questo medesimo tempo le pubbliche prigioni; i quali edificj in termine di pochi anni si fornirono; nè mai fu la città nostra in maggiore e più felice stato che in questi tempi, sendo di uomini, di ricchezze e di riputazione ripiena; i cittadini atti alle armi a trentamila, e quelli del suo contado a settantamila aggiugnevano; tutta la Toscana, parte come soggetta, parte come amica l'ubbidiva. E benchè intra i nobili e il popolo fusse alcuna indignazione e sospetto, nondimeno non facevano alcuno maligno effetto, ma unitamente ed in pace ciascuno si viveva. La qual pace se dalle nuove inimicizie dentro non fusse stata turbata, di quelle di fuori non poteva dubitare, perchè era la città in termine, che la non temeva più l'imperio, nè i suoi fuorusciti, ed a tutti gli stati d'Italia avrebbe potuto con le sue forze rispondere. Quel male pertanto che dalle forze di fuora non gli poteva esser fatto, quelle di dentro gli fecero.

Erano in Firenze due famiglie, i Cerchi e i Donati, per ricchezze e nobiltà ed uomini potentissime. Intra loro, per essere in Firenze e nel contado vicine, era stato qualche dispiacere, non però sì grave che si fusse venuto all'armi, e forse non avrebbero fatti grandi effetti, se i maligni umori non fussero da nuove cagioni stati accresciuti. Era tra le prime famiglie di Pistoia quella de' Cancellieri. Occorse che giocando Lore di messer Guglielmo, e Geri di messer Bertaccio, tutti di quella famiglia e venendo a parole, fu Geri da Lore leggermente ferito. Il caso dispiacque a messer Guglielmo, e pensando con la umiltà il tor via lo scandalo, lo accrebbe; perchè comandò al figliuolo che andasse a casa il padre del ferito, e gli domandasse perdono. Ubbidì Lore al padre; nondimeno questo umano atto non addolcì in alcuna parte l'acerbo animo di messer Bertaccio, e fatto prender Lore dai suoi servitori, per maggior dispregio sopra una mangiatoia gli fece tagliar la mano, dicendogli: Torna a tuo padre: e digli che le ferite con il ferro e non con le parole si medicano. La crudeltà di questo fatto dispiacque tanto a messer Guglielmo, che fece pigliar le armi ai suoi per vendicarlo, e messer Bertaccio ancora si armò per difendersi; e non solamente quella famiglia, ma tutta la città di Pistoia si divise. E perchè i Cancellieri erano discesi da messer Cancelliere, che aveva avute due mogli, delle quali l'una si chiamò Bianca, si nominò ancora l'una delle parti per quelli che da lei erano discesi *Bianca*, e l'altra, per torre nome contrario a quella fu nominata *Nera*. Seguirono tra costoro in più tempo di molte zuffe con assai morti di uomini e rovine di case; e non potendo fra loro unirsi, stracchi nel male, e desiderosi o di por fine alle discordie loro, o con la divisione d'altri accrescerle, ne vennero a Firenze; ed i Neri per avere familiarità coi Donati furono da messer Corso capo di quella famiglia favoriti; donde nacque che i Bianchi, per aver appoggio potente, che contra ai Donati gli sostenesse, ricorsero a messer Veri de' Cerchi, uomo per ciascuna qualità non punto a messer Corso inferiore.

Questo umore da Pistoia venuto, l'antico odio tra i Cerchi e i Donati accrebbe; ed era già tanto manifesto, che i Priori e gli altri buoni cittadini dubitavano ad ogni ora che non si venisse fra loro all'armi, e che da quelli dipoi tutta la città si dividesse. E perciò ricorsero al pontefice, pregandolo che a questi umori mossi, quel rimedio che per loro non vi potevano porre, con la sua autorità vi ponesse. Mandò il papa per messer Veri, e lo gravò a far pace con i Donati; di che messer Veri, mostrò maravigliarsi, dicendo non avere alcuna inimicizia con quelli; e perchè la pace presuppone la guerra, non sapeva, non essendo tra loro guerra, perchè fusse la pace necessaria. Tornato adunque messer Veri da Roma senza altra conclusione, crebbero in

modo gli umori, che ogni piccolo accidente, siccome avvenne, gli poteva far traboccare. Era del mese di maggio, nel qual tempo e ne' giorni festivi pubblicamente per Firenze si festeggia. Alcuni giovani pertanto dei Donati insieme con loro amici a cavallo a veder ballar donne presso a Santa Trinita si fermarono, dove sopraggiunsero alcuni de' Cerchi, ancora loro da molti nobili accompagnati; e non conoscendo i Donati che erano davanti, desiderosi ancora loro di vedere, spinsero i cavalli fra loro, e gli urtarono; donde i Donati tenendosi offesi strinsero l'armi, a' quali i Cerchi gagliardamente risposero; e dopo molte ferite date da ciascuno e ricevute si spartirono. Questo disordine fu di molto male principio, perchè tutta la città si divise, così quelli del popolo come i grandi, e le parti presero il nome dai Bianchi e Neri. Erano capi della parte Bianca i Cerchi, ed a loro si accostarono gli Adimari, gli Abati, parte de' Tosinghi, de' Bardi, de' Rossi, de' Frescobaldi, de' Nerli e de' Mannelli, tutti i Mozzi, gli Scali, i Gherardini, i Cavalcanti, Malespini, Bostichi, Giandonati, Vecchietti ed Arrigucci. A questi si aggiunsero molte famiglie popolane insieme con tutti i Ghibellini che erano in Firenze; talchè per il gran numero che gli seguivano avevano quasi che tutto il governo della città. I Donati dall' altro canto erano capi della parte Nera, e con loro erano quelle parti, che delle soprannominate famiglie ai Bianchi non si accostavano, e di più tutti i Pazzi, i Bisdomini, i Manieri, i Bagnesi, i Tornaquinci, Spini, Buondelmonti, Gianfigliazzi, Brunelleschi. Nè solamente questo umore contaminò la città, ma ancora tutto il contado divise. Dondechè i Capitani di Parte, e qualunque era de' Guelfi e della repubblica amatore, temeva forte che questa nuova divisione non facesse con rovina della città risuscitare le parti ghibelline; e mandarono di nuovo a papa Bonifacio perchè pensasse al rimedio, se non voleva che quella città, che era stata sempre scudo della Chiesa, o rovinasse, o diventasse ghibellina. Mandò pertanto il papa a Firenze Matteo d' Acquasparta, cardinale Portuese, legato; e perchè trovò difficoltà nella parte Bianca, la quale per parergli essere più potente temeva meno, si partì di Firenze sdegnato, e la interdisse; dimodochè ella rimase in maggior confusione che ella non era avanti la venuta sua.

Essendo pertanto tutti gli animi degli uomini sollevati, occorse che ad un mortoro trovandosi assai de' Cerchi e de' Donati, vennero insieme a parole, e da quelle all' armi; dalle quali per allora non nacque altro che tumulti. E tornato ciascuno alle sue case, deliberarono i Cerchi di assaltare i Donati, e con gran numero di gente gli andarono a trovare, ma per la virtù di messer Corso furono ributtati, e gran parte di loro feriti. Era la città tutta in arme; i Signori e le leggi erano dalla furia de' potenti vinte; i più savi e migliori cittadini pieni di sospetto vivevano. I Donati e la parte loro temevano più, perchè potevano meno; dondechè per provvedere alle cose loro, si ragunò messer Corso con gli altri capi Neri ed i Capitani di Parte, e convennero che si domandasse al papa uno di sangue reale, che venisse a riformare Firenze, pensando che per questo mezzo si potesse superare i Bianchi. Questa ragunata e deliberazione fu ai Priori notificata, e dalla parte avversa, come una congiura contra al viver libero, aggravata. E trovandosi in arme ambedue le parti, i Signori, de' quali era in quel tempo Dante, per il consiglio e prudenza sua presero animo, e fecero armare il popolo, al quale molti del contado si aggiunsero, e dipoi forzarono i capi delle parti a posar le armi, e confinarono messer Corso Donati con molti di parte Nera. E per mostrare di essere in questo giudicio neutrali, confinarono ancora alcuni di parte Bianca, i quali poco dipoi sotto colore di oneste cagioni tornarono.

Messer Corso e i suoi, perchè giudicavano il papa alla loro parte favorevole, s'andarono a Roma, e quello che già avevano scritto al papa, alla presenza gli persuasero. Trovavasi in corte del pontefice Carlo di Valois fratello del re di Francia, il quale era stato chiamato in Italia dal re di Napoli per passare in Sicilia. Parve pertanto al papa, sendone massimamente pregato dai Fiorentini fuorusciti, infino che il tempo venisse comodo a navigare, di mandarlo a Firenze. Venne adunque Carlo, e benchè i Bianchi, i quali reggevano, l'avessero a sospetto, nondimeno per essere capo de' Guelfi, e mandato dal papa, non ardirono d'impedirgli la venuta. Ma per farselo amico gli dettero autorità, che potesse secondo l'arbitrio suo disporre della città. Carlo, avuta questa autorità, fece armare tutti i suoi amici e partigiani; il che dette tanto sospetto al popolo che non volesse torgli la sua libertà, che ciascuno prese le armi, e si stava alle case sue per esser presto, se Carlo facesse alcun moto. Erano i Cerchi e i capi di parte Bianca, per essere stati qualche tempo capi della repubblica e portatisi superbamente, venuti all'universale in odio; la qual cosa dette animo a messer Corso ed agli altri fuorusciti Neri di venire a Firenze, sappiendo massime che Carlo e i Capitani di Parte erano per favorirgli. E quando la città per dubitare di Carlo era in arme, messer Corso con tutti i fuorusciti e molti altri che lo seguitavano, senza essere da alcuno impediti, entrarono in Firenze. E benchè messer Veri de' Cerchi fusse ad andargli incontra confortato, non lo volse fare, dicendo che voleva che il popolo di Firenze contra al quale veniva, lo gastigasse. Ma ne avvenne il contrario, perchè fu ricevuto, non gastigato da quello; ed a messer Veri convenne, volendo salvarsi, fuggire. Perchè messer Corso, sforzata che egli ebbe la porta a Pinti, fece testa a San Pietro Maggiore, luogo propinquo alle sue case, e ragunati assai amici e popolo, che desideroso di cose nuove vi concorse, trasse la prima cosa delle carceri qualunque o per pubblica o per privata cagione vi era ritenuto. Sforzò i Signori a tornarsi privati alle case loro, ed elesse i nuovi popolani, e di parte Nera, e per cinque giorni si attese a saccheggiare quelli, che erano i primi di parte Bianca. I Cerchi e gli altri principi della setta loro erano usciti della città, e ritirati ai loro luoghi forti, vedendosi Carlo contrario e la maggior parte del popolo nemico. E dove prima e' non avevano mai voluto seguitare i consigli del papa, furono forzati a ricorrere a quello per aiuto, mostrandogli come Carlo era venuto per disunire, non per unire Firenze. Ondechè il papa vi mandò di nuovo suo legato messer Matteo d'Acquasparta, il quale fece fare la pace tra i Cerchi e i Donati, e con matrimonj e nuove nozze la fortificò. E volendo che i Bianchi ancora degli ufficj participassero, i Neri che tenevano lo stato non vi consentirono; in modo che il legato non si partì con più sua satisfazione nè meno irato che l'altra volta, e lasciò la città come disubbidiente interdetta.

Rimase pertanto in Firenze l'una e l'altra parte, e ciascuna malcontenta; i Neri per vedersi la parte nemica appresso temevano che la non ripigliasse con la loro rovina la perduta autorità, e i Bianchi si vedevano mancare dell'autorità ed onori loro; ai quali sdegni e naturali sospetti s'aggiunsero nuove ingiurie. Andava messer Niccolò de' Cerchi con più suoi amici alle sue possessioni, ed arrivato al ponte ad Affrico, fu da Simone di messer Corso Donati assaltato. La zuffa fu grande, e da ogni parte ebbe lagrimoso fine; perchè messer Niccolò fu morto, e Simone in modo ferito, che la seguente notte morì. Questo caso perturbò di nuovo tutta la città, e benchè la parte Nera vi avesse più colpa, nondimeno era da chi governava difesa. E non essendone ancora dato giudicio, si scoperse una congiura tenuta dai Bianchi con messer Piero Ferrante barone di Carlo, con il quale praticavano di essere rimessi al governo.

La qual cosa venne a luce per lettere scritte dai Cerchi a quelle, nonostante che fusse opinione le lettere esser false, e dai Donati trovate per nascondere la infamia, la quale per la morte di messer Niccolò si avevano acquistata. Furono pertanto confinati i Cerchi con i loro seguaci di parte Bianca, tra i quali fu Dante poeta, e i loro beni pubblicati, e le loro case disfatte. Sparsonsi costoro con molti Ghibellini, che si erano con loro accostati, per molti luoghi, cercando con nuovi travagli nuova fortuna. E Carlo avendo fatto quello per che venne a Firenze, si partì e ritornò al papa per seguire l'impresa sua di Sicilia, nella quale non fu più savio nè migliore che si fusse stato in Firenze; tantochè vituperato con perdita di molti suoi si tornò in Francia.

Vivevasi in Firenze dopo la partita di Carlo assai quietamente; solo messer Corso era inquieto, perchè non gli pareva tenere nella città quel grado, quale credeva convenirsegli; anzi, sendo il governo popolare, vedeva la repubblica esser amministrata da molti inferiori a lui. Mosso pertanto da queste passioni, pensò di adonestare con una onesta cagione la disonestà dell'animo suo; e calunniava molti cittadini, i quali avevano amministrati denari pubblici, come se gli avessero usati ne' privati comodi; e che gli era bene ritrovargli e punirgli. Questa sua opinione da molti, che avevano il medesimo desiderio che quello, era seguita. Al che si aggiugneva l'ignoranza di molti altri, i quali credevano messer Corso per amor della patria muoversi. Dall' altra parte i cittadini calunniati, avendo favore nel popolo, si difendevano. E tanto trascorse questo disparere, che dopo ai modi civili si venne all' armi. Dall' una parte era messer Corso e messer Lottieri vescovo di Firenze, con molti grandi ed alcuni popolani; dall' altra erano i Signori con la maggior parte del popolo; tantochè in più parti della città si combatteva. I Signori, veduto il pericolo grande nel quale erano, mandarono per aiuto ai Lucchesi, e subito fu in Firenze tutto il popolo di Lucca, per l'autorità del quale si composero per allora le cose, e si fermarono i tumulti, e rimase il popolo nello stato e libertà sua, senza altrimenti punire i motori dello scandalo.

Aveva il papa inteso i tumulti di Firenze, e per fermargli vi mandò messer Niccolò da Prato suo legato. Costui, sendo uomo per grado, dottrina e costumi in gran riputazione, acquistò subito tanta fede, che si fece dare autorità di potere uno stato a suo modo fermare. E perchè era di nazione Ghibellino, aveva in animo di ripatriare gli usciti. Ma volle prima guadagnarsi il popolo, e per questo rinnovò le antiche compagnie del popolo; il quale ordine accrebbe assai la potenza di quello, e quella de' grandi abbassò. Parendo pertanto al legato aversi obbligata la moltitudine, disegnò di far tornare i fuorusciti; e nel tentare varie vie, non solamente non gliene successe alcuna, ma venne in modo a sospetto a quelli che reggevano, che fu costretto a partirsi, e pieno di sdegno se ne tornò al pontefice, e lasciò Firenze piena di confusione e interdetta. E non solo quella città da un umore, ma da molti era perturbata, sendo in essa le nimicizie del popolo e de' grandi, de' Ghibellini e Guelfi, de' Bianchi e Neri. Era dunque la città tutta in arme e piena di zuffe; perchè molti erano per la partita del legato mal contenti, sendo disiderosi che i fuorusciti tornassero. E i primi di quelli che muovevano lo scandalo, erano i Medici e i Giugni, i quali in favor de' ribelli s' erano con il legato scoperti. Combattevasi pertanto in più parti in Firenze. Ai quali mali si aggiunse un fuoco, il quale si appiccò prima da Orto San Michele nelle case degli Abati, di quivi saltò in quelle de' Caponsacchi, ed arse quelle con le case de' Macci, degli Amieri, Toschi, Cipriani, Lamberti e Cavalcanti, e tutto Mercato Nuovo; passò di quivi in Porta Santa Maria, e quella arse tutta, e girando dal ponte Vecchio arse le case de' Ghe-

rardini, Pulci, Amidei e Lucardesi, e con queste tante altre, che il numero di quelle a mille settecento o più aggiunse. Questo fuoco fu opinione di molti che a caso nell' ardore della zuffa si appiccasse. Alcuni altri affermano che da Neri Abati, priore di San Pietro Scheraggio, uomo dissoluto e vago di male, fusse acceso, il quale, veggendo il popolo occupato al combattere, pensò di poter fare una scelleratezza, alla quale gli uomini per essere occupati non potessero rimediare. E perchè gli riuscisse meglio, mise fuoco in casa ai suoi consorti, dove aveva più comodità di farlo. Era l' anno MCCCIV, e del mese di luglio, quando Firenze dal fuoco e dal ferro era perturbata. Messer Corso Donati solo intra tanti tumulti non s' armò, perchè giudicava più facilmente diventare arbitro di ambedue le parti, quando stracche della zuffa agli accordi si volgessero. Posaronsi nondimeno l' armi più per sazietà del male, che per unione che fra loro nascesse; solo ne seguì che i ribelli non tornarono, e la parte che gli favoriva rimase inferiore.

Il legato tornato a Roma, ed uditi i nuovi scandali seguiti in Firenze, persuase al papa che se voleva unir Firenze gli era necessario fare a sè venire dodici cittadini de' primi di quella città, donde poi levato che fusse il nutrimento al male, si poteva facilmente pensare di spegnerlo. Questo consiglio fu dal pontefice accettato, e i cittadini chiamati ubbidirono, tra i quali fu messer Corso Donati. Dopo la partita de' quali fece il legato ai fuorusciti intendere, come allora era il tempo, che Firenze era priva de' suoi capi, di ritornarvi. In modo che gli usciti, fatto loro sforzo, vennero a Firenze, e nella città per le mura ancora non fornite entrarono, ed infino alla piazza di San Giovanni trascorsero. Fu cosa notabile che coloro i quali poco davanti avevano per il ritorno loro combattuto, quando disarmati pregavano di essere alla patria restituiti, poichè gli videro armati, e voler per forza occupare la città, presero l' armi contra loro; tanto fu più da quelli cittadini stimata la comune utilità che la privata amicizia; e unitisi con tutto il popolo, a tornarsi donde erano venuti gli forzarono. Perderono costoro l' impresa per aver lasciata parte delle genti loro alla Lastra, e per non avere aspettato messer Tolosetto Uberti, il quale doveva venire da Pistoia con trecento cavalli, perchè stimavano che la celerità più che le forze avesse a dar loro la vittoria. E così spesso in simili imprese interviene, che la tardità ti toglie l' occasione, e la celerità le forze. Partiti i ribelli, si ritornò Firenze nelle antiche sue divisioni, e per torre autorità alla famiglia de' Cavalcanti, gli tolse il popolo per forza le Stinche, castello posto in Val di Greve, ed anticamente stato di quella. E perchè quelli che dentro vi furono presi, furono i primi che fussero posti in quelle carceri di nuovo edificate, si chiamò dipoi quel luogo dal castello donde venivano, ed ancora si chiama, le Stinche. Rinnovarono ancora quelli che erano i primi nella repubblica le compagnie del popolo; e dettero loro le insegne, che prima sotto quelle delle Arti si ragunavano; e i capi Gonfalonieri delle compagnie e collegi de' Signori si chiamarono, e vollero che negli scandali con l' armi, e nella pace con il consiglio la Signoria aiutassero; aggiunsero ai due rettori antichi uno esecutore, il quale insieme con i Gonfalonieri doveva contra l' insolenza de' Grandi procedere.

In questo mezzo era morto il papa, e messer Corso e gli altri cittadini erano tornati da Roma, e sarebbesi vivuto quietamente, se la città dall' animo inquieto di messer Corso non fusse stata di nuovo perturbata. Aveva costui, per darsi riputazione, sempre opinione contraria ai più potenti tenuta, e dove ei vedeva inclinare il popolo, quivi per farselo più benivolo la sua autorità voltava; in modo che di tutti i dispareri e novità era capo, ed a lui rifuggivano tutti

quelli che alcuna causa straordinaria di ottenere desideravano; talchè molti riputati cittadini l'odiavano, e vedevasi crescere in modo quest' odio, che la parte de' Neri veniva in aperta divisione, perchè messer Corso delle forze ed autorità private si valeva, e gli avversari dello stato. Ma tanta era l'autorità che la persona sua seco portava, che ciascuno lo temeva. Pur nondimeno per torgli il favor popolare, il quale per questa via si può facilmente spegnere, disseminarono che voleva occupare la tirannide; il che era a persuadere facile, perchè il suo modo di vivere ogni civile misura trapassava. La quale opinione assai crebbe, poichè egli ebbe tolta per moglie una figliuola di Uguccione della Faggiuola, capo di parte Ghibellina e Bianca, e in Toscana potentissimo.

Questo parentado, come venne a notizia, dette animo ai suoi avversari, e presero contro di lui l'armi; ed il popolo per le medesime cagioni non lo difese, anzi la maggior parte di quello con gli nemici suoi convenne. Erano capi de' suoi avversari messer Rosso della Tosa, messer Pazzino de' Pazzi, messer Geri Spini e messer Berto Brunelleschi. Costoro con i loro seguaci, e la maggior parte del popolo, si raccozzarono armati a piè del palagio de' Signori, per l'ordine de' quali si dette un' accusa a messer Piero Branca capitano del popolo contra messer Corso, come uomo che si volesse con l'aiuto di Uguccione far tiranno; dopo la quale fu citato, e dipoi per contumacia giudicato ribello. Nè fu più dall' accusa alla sentenzia che uno spazio di due ore. Dato questo giudizio, i Signori con le compagnie del popolo sotto le loro insegne andarono a trovarlo. Messer Corso dall' altra parte, non per vedersi da molti de' suoi abbandonato, non per la sentenza data, non per l'autorità de' Signori nè per la moltitudine de' nemici sbigottito, si fece forte nelle sue case, sperando poter difendersi in quelle tantochè Uguccione, per il quale aveva mandato, a soccorrerlo venisse. Erano le sue case, e le vie dintorno a quelle, state sbarrate da lui, e dipoi di uomini suoi partigiani affortificate, i quali in modo le difendevano, che il popolo, ancora che fusse in gran numero, non poteva vincerle. La zuffa pertanto fu grande, con morte e ferite d'ogni parte. E vedendo il popolo non potere dai luoghi aperti superarlo, occupò le case che erano alle sue propinque, e quelle rotte, per luoghi inaspettati gli entrò in casa. Messer Corso pertanto veggendosi circondato dai nemici, nè confidando più negli aiuti di Uguccione, diliberò, poichè egli era disperato della vittoria, vedere se poteva trovare rimedio alla salute; e fatta testa egli e Gherardo Bordoni con molti altri de' suoi più forti e fidati amici, fecero impeto contra i nimici, e quelli apersero in maniera, che e' poterono combattendo passargli, e della città per la porta alla Croce si uscirono. Furono nondimeno da molti perseguitati, e Gherardo in su l'Affrico da Boccaccio Cavicciuli fu morto. Messer Corso ancora fu a Rovezzano da alcuni cavalli catelani, soldati della Signoria, sopraggiunto e preso. Ma nel venire verso Firenze, per non vedere in viso i suoi nimici vittoriosi ed essere straziato da quelli, si lasciò da cavallo cadere, ed essendo in terra, fu da uno di quelli che lo menavano scannato; il corpo del quale fu dai monaci di San Salvi ricolto, e senza alcuno onore sepolto. Questo fine ebbe messer Corso, dal quale la patria e la parte de' Neri molti beni e molti mali ricognobbe; e se egli avesse avuto l'animo più quieto, sarebbe più felice la memoria sua. Nondimeno merita di esser numerato intra i rari cittadini che abbia avuto la nostra città. Vero è che la sua inquietudine fece alla patria ed alla parte non si ricordare degli obblighi avevano con quello, e nella fine a sè partorì la morte, e all' una e all' altra di quelle molti mali. Uguccione venendo al soccorso del genero, quando fu a Remole, inteso come messer Corso era dal

popolo combattuto, e pensando non poter fargli alcun favore, per non far male a sè senza giovare a lui, se ne tornò addietro.

Morto messer Corso, il che seguì l'anno MCCCVIII, si fermarono i tumulti, e vissesi quietamente insino a tanto che s' intese come Arrigo imperadore con tutti i ribelli fiorentini passava in Italia, ai quali egli aveva promesso di restituirgli alla patria loro. Donde ai capi del governo parve che fusse bene, per aver meno nimici, diminuire il numero di quelli, e perciò diliberarono che tutti i ribelli fussero restituiti, eccetto quelli a chi nominatamente nella legge fusse il ritorno vietato. Dondechè restarono fuori la maggior parte de' Ghibellini, ed alcuni di quelli di parte Bianca, tra i quali furono Dante Aldighieri, i figliuoli di messer Veri de' Cerchi e di Giano della Bella. Mandarono oltra di questo per aiuto a Roberto re di Napoli, e non lo potendo ottenere come amici, gli dierono la città per cinque anni, acciocchè come suoi uomini gli difendesse. L'imperadore nel venire fece la via da Pisa, e per le maremme n' andò a Roma, dove prese la corona l'anno MCCCXII. E dipoi diliberato di domare i Fiorentini, se venne per la via di Perugia e di Arezzo a Firenze, e si pose con lo esercito suo al munisterio di San Salvi propinquo alla città a un miglio, dove cinquanta giorni stette senza alcun frutto; tantochè disperato di poter perturbare lo stato di quella città, n' andò a Pisa, dove convenne con Federigo re di Sicilia di fare l'impresa del regno, e mosso con le sue genti, quando egli sperava la vittoria, ed il re Roberto temeva la sua rovina, trovandosi a Buonconvento, morì.

Occorse poco tempo dipoi che Uguccione della Faggiuola diventò signore di Pisa, e poi appresso di Lucca, dove dalla parte Ghibellina fu messo, e con il favore di queste città gravissimi danni ai vicini faceva. Dai quali i Fiorentini per liberarsi domandarono al re Roberto Piero suo fratello che i loro eserciti governasse. Uguccione dall' altra parte d' accrescere la sua potenzia non cessava, e per forza e per inganno aveva in Val d'Arno e in Val di Nievole molte castella occupate. Ed essendo ito all'assedio di Monte Catini, giudicarono i Fiorentini che fusse necessario soccorrerlo, non volendo che quell' incendio ardesse tutto il paese loro. E ragunato un grande esercito, passarono in Val di Nievole, dove vennero con Uguccione alla giornata, e dopo una gran zuffa furono rotti, dove morì Piero fratello del re Roberto, il corpo del quale non si trovò mai, e con quello più che duemila uomini furono ammazzati. Nè dalla parte di Uguccione fu la vittoria allegra, perchè vi morì un suo figliuolo con molti altri capi dell' esercito.

I Fiorentini dopo questa rotta afforzarono le loro terre all' intorno, ed il re Roberto mandò per loro capitano il conte d' Andria, detto il conte Novello, per i portamenti del quale, ovvero perchè sia naturale ai Fiorentini che ogni stato rincresca, ed ogni accidente gli divida, la città, nonostante la guerra aveva con Uguccione, in amici e nimici del re si divise. Capi degl'inimici erano messer Simone della Tosa, e i Magalotti con certi altri popolani, i quali erano nel governo agli altri superiori. Costoro operarono che si mandasse in Francia e dipoi nella Magna per trarne capi e gente, per poter poi all' arrivare loro cacciare il conte governatore per il re. Ma la fortuna fece che non poterono averne alcuno. Nondimeno non abbandonarono l'impresa loro, e cercando di uno per adorarlo, non potendo di Francia nè dalla Magna trarlo, lo trassero d'Agobbio, e avendone prima cacciato il conte, fecero venire Lando d' Agobbio per esecutore, ovvero per bargello, al quale pienissima potestà sopra i cittadini dettero. Costui era uomo rapace e crudele, e andando con molti armati per la terra, la vita a questo e a quell' altro, secondo la volontà di coloro che l' avevano eletto, toglieva. Ed in tanta insolenza venne, che battè una moneta falsa del conio fio-

rentino senza che alcuno opporsegli ardisse: a tanta grandezza l'avevano condotto le discordie di Firenze! Grande veramente e misera città, la quale nè la memoria delle passate divisioni, nè la paura di Uguccione, nè l'autorità di un re avevano potuta tener ferma; tantochè in malissimo stato si trovava, sendo fuora da Uguccione corsa, e dentro da Lando d'Agobbio saccheggiata.

Erano gli amici del re, contrarj a Lando e suoi seguaci, famiglie nobili e popolani grandi, e tutti Guelfi. Nondimeno per avere gli avversari lo stato in mano, non potevano se non con loro grave pericolo scoprirsi. Pure diliberati di liberarsi da sì disonesta tirannide, scrissero segretamente al re Roberto, che facesse suo vicario a Firenze il conte Guido da Battifolle. Il che subito fu dal re ordinato; e la parte nimica, ancorachè i Signori fussero contrarj al re, non ardì per le buone qualità del conte opporsegli. Nondimeno non aveva molta autorità, perchè i Signori e Gonfalonieri delle compagnie Lando e la sua parte favorivano. E mentre che in Firenze in questi travagli si viveva, passò la figliuola del re Alberto della Magna, la quale andava a trovare Carlo figliuolo del re Roberto suo marito. Costei fu onorata assai dagli amici del re, e con lei delle condizioni della città, e della tirannide di Lando e suoi partigiani si dolsero; tantochè prima che la partisse, mediante i favori suoi e quelli che dal re ne furono porti, i cittadini si unirono, ed a Lando fu tolta l'autorità, e pieno di preda e di sangue rimandato ad Agobbio. Fu nel riformare il governo la Signoria al re per tre anni prorogata, e perchè di già erano eletti sette Signori di quelli della parte di Lando, se ne elessero sei di quelli del re; e seguirono alcuni magistrati con tredici Signori. Dipoi pure secondo l'antico uso a sette si ridussero.

Fu tolta in questi tempi ad Uguccione la signoria di Lucca e di Pisa; e Castruccio Castracani di cittadino di Lucca ne divenne signore; e perchè era giovane ardito e feroce, e nelle sue imprese fortunato, in brevissimo tempo principe de' Ghibellini di Toscana divenne. Per la qual cosa i Fiorentini, posate le civili discordie per più anni, pensarono prima che le forze di Castruccio non crescessero, e dipoi contra la voglia loro cresciute, come si avessero a difendere da quelle. E perchè i Signori con miglior consiglio diliberassero, e con maggior autorità eseguissero, crearono dodici cittadini, i quali Buonomini nominarono, senza il consiglio e consenso de' quali i Signori alcuna cosa importante operare non potessero. Era in questo mezzo il fine della Signoria del re Roberto venuto, e la città diventata principe di sè stessa, con i consueti rettori e magistrati si riordinò, e il timore grande che ella aveva di Castruccio la teneva unita; il quale, dopo molte cose fatte da lui contro i signori di Lunigiana, assaltò Prato. Donde i Fiorentini diliberati a soccorrerlo, serrarono le botteghe, e popolarmente v'andarono, dove ventimila a piè e millecinquecento a cavallo convennero. E per torre a Castruccio le forze ed aggiungerle a loro, i Signori per loro bando significarono, che qualunque ribelle Guelfo venisse al soccorso di Prato, sarebbe dopo l'impresa alla patria restituito; dondechè più di quattromila ribelli vi concorsero. Questo tanto esercito con tanta prestezza a Prato condotto sbigottì in modo Castruccio, che senza voler tentare la fortuna della zuffa verso Lucca si ridusse. Donde nacque nel campo dei Fiorentini tra i nobili ed il popolo disparere: questo voleva seguitarlo, e combatterlo per spegnerlo, quelli volevano ritornarsene, dicendo che bastava aver messo a pericolo Firenze per liberare Prato; il che era stato bene sendoci costretti dalla necessità; ma ora che quella era mancata, non era, potendosi acquistar poco e perdere assai, da tentare la fortuna. Rimessesi il giudicio, non si potendo accordare, ai Signori, i quali trovarono nei consigli tra il popolo e i Grandi i

medesimi dispareri. La qual cosa sentita per la città fece ragunare in piazza assai gente, la quale contra i Grandi parole piene di minacce usava, tantochè i Grandi per timore cederono. Il qual partito, per essere preso tardi, e da molti malvolentieri, dette tempo al nimico di ritirarsi salvo a Lucca.

Questo disordine in modo fece contra i Grandi il popolo indegnare, che Signori la fede data agli usciti per ordine e conforti loro osservare non vollero. Il che presentendo gli usciti diliberarono d'anticipare, e innanzi al campo, per entrare i primi in Firenze, alle porte della città si presentarono. La qual cosa perchè fu preveduta non successe loro, ma furono da quelli che in Firenze erano rimasi ributtati. Ma per vedere se potevano aver d'accordo quello che per forza non avevano potuto ottenere, mandarono otto uomini ambasciadori a ricordare ai Signori la fede data, e i pericoli sotto quella da loro corsi, sperandone quel premio che era stato loro promesso. E benchè i nobili, ai quali pareva essere di quest'obbligo debitori, per avere particularmente promesso quello, a che i Signori si erano obbligati, si affaticassero assai in beneficio degli usciti; nondimeno per lo sdegno aveva preso l'universalità, che non si era in quel modo che si poteva contra Castruccio vinta l'impresa, non l'ottennero; il che seguì in carico e disonore della città. Per la qual cosa, sendo molti de' nobili sdegnati, tentarono di ottenere per forza quello, che pregando era loro negato; e convennero con i fuorusciti venissero armati alla città, e loro dentro piglierebbero l'armi in loro aiuto. Fu la cosa avanti al giorno diputato scoperta; talchè i fuorusciti trovarono la città in arme, ed ordinata a frenare quelli di fuori, e in modo quelli di dentro sbigottire, che niuno ardì di prender l'armi; e così senza fare alcun frutto si spiccarono dall'impresa. Dopo la costoro partita si disiderava punir quelli, che dell'avergli fatti venire avessero colpa; e benchè ciascuno sapesse quali erano i delinquenti, niuno di nominargli non che di accusargli ardiva. Pertanto per intenderne il vero senza rispetto, si provvide che ne' consigli ciascuno scrivesse i delinquenti, e gli scritti al capitano segretamente si presentassero. Donde rimasero accusati messer Amerigo Donati, messer Teghiaio Frescobaldi e messer Lotteringo Gherardini; i quali avendo il giudice più favorevole, che forse i delitti loro non meritavano, furono in danari condannati.

I tumulti che in Firenze nacquero per la venuta dei ribelli alle porte, mostrarono come alle Compagnie del popolo un capo solo non bastava; e però volleno che per l'avvenire ciascuna tre o quattro capi avesse, e ad ogni Gonfaloniere due o tre, i quali chiamarono Pennonieri, aggiunsero, acciocchè nelle necessità, dove tutta la Compagnia non avesse a concorrere, potesse parte di quella sotto un capo adoperarsi. E come avviene in tutte le repubbliche, che sempre dopo un accidente alcune leggi vecchie s'annullano, ed alcune altre si rinnovano, dove prima la Signoria si faceva di tempo in tempo, i Signori e i Collegi che allora erano, perchè avevano assai potenza, si fecero dare autorità di fare i Signori che dovevano per i futuri quaranta mesi sedere; i nomi de' quali misero in una borsa, e ogni due mesi gli traevano. Ma prima che de' mesi quaranta il termine venisse, perchè molti cittadini di non essere stati imborsati dubitavano, si fecero nuove imborsazioni. Da questo principio nacque l'ordine dell'imborsare per più tempo tutti i magistrati, così dentro come di fuori, dove prima nel fine dei magistrati per i Consigli i successori si eleggevano; le quali imborsazioni si chiamarono dipoi Squittinj. E perchè ogni tre o al più lungo ogni cinque anni si facevano, pareva che togliessero alla città noia, e la cagione de' tumulti levassero, i quali alla creazione di ogni magistrato per gli assai competitori nascevano. E non sapendo altrimenti correggerli, presero

questa via, e non intesero i difetti che sotto questa poca comodità si nascondevano.

Era l'anno MCCCXXV, e Castruccio avendo occupata Pistoia era diventato in modo potente, che i Fiorentini, temendo la sua grandezza, diliberarono, avanti che egli avesse preso bene il dominio di quella, di assaltarlo, e trarla di sotto la sua ubbidienza. E fra di loro cittadini ed amici si ragunarono ventimila pedoni e tremila cavalieri; e con questo esercito si accamparono ad Altopascio per occupar quello, e per quella via impedirgli il poter soccorrere Pistoia. Successe ai Fiorentini prendere quel luogo; dipoi ne andarono verso Lucca guastando il paese. Ma per poca prudenza e meno fede del capitano non si fecero molti progressi. Era loro capitano messer Ramondo di Cardona. Costui, veduto i Fiorentini essere stati per l'addietro della loro libertà liberali, ed aver quella ora al re, ora ai legati, ora ad altri di minor qualità uomini concessa, pensava, se conducesse quelli in qualche necessità, che facilmente potrebbe accadere che lo facessero principe. Nè mancava di ricordarlo spesso, e chiedeva di avere quella autorità nella città, che e' gli avevano negli eserciti data, altrimenti mostrava di non potere aver quella ubbidienza, che ad un capitano era necessaria. E perchè i Fiorentini non gliene consentivano, egli andava perdendo tempo, e Castruccio lo acquistava; perchè gli vennero quelli aiuti, che dai Visconti e dagli altri tiranni di Lombardia gli erano stati promessi; ed essendo fatto forte di genti, messer Ramondo come prima per la poca fede non seppe vincere, così dipoi per la poca prudenza non si seppe salvare; ma procedendo con il suo esercito lentamente, fu da Castruccio propinquo ad Altopascio assaltato, e dopo una gran zuffa rotto, dove restarono presi e morti molti cittadini, e con loro insieme messer Ramondo; il quale della sua poca fede e dei suoi cattivi consigli dalla fortuna quella punizione ebbe, che egli aveva dai Fiorentini meritato. I danni che Castruccio fece dopo la vittoria ai Fiorentini di prede, prigioni, rovine ed arsioni, non si potrebbero narrare; perchè, senza avere alcuna gente all'incontro, più mesi dove e' volle cavalcò e corse, ed ai Fiorentini dopo tanta rotta fu assai il salvare la città.

Nè però s'invilirono in tanto che non facessero grandi provvedimenti a danari, soldassero gente, e mandassero ai loro amici per aiuto. Nondimeno a frenare tanto nimico niuno provvedimento bastava; dimodochè furono forzati eleggere per loro signore Carlo duca di Calabria e figliuolo del re Roberto, se vollero che venisse alla difesa loro; perchè quelli sendo consueti a signoreggiare Firenze, volevano piuttosto l'ubbidienza che l'amicizia sua. Ma per esser Carlo implicato nelle guerre di Sicilia, e perciò non potendo venire a prendere la signoria, vi mandò Gualtieri di nazione Francese e duca d'Atene. Costui come vicario del Signore prese la possessione della città, ed ordinava i magistrati secondo l'arbitrio suo. Furono nondimeno i portamenti suoi modesti, ed in modo contrarj alla natura sua, che ciascuno l'amava. Carlo, composte che furono le guerre di Sicilia, con mille cavalieri ne venne a Firenze, dove fece la sua entrata di luglio l'anno MCCCXXVI; la cui venuta fece che Castruccio non poteva liberamente il paese fiorentino saccheggiare. Nondimeno quella riputazione che si acquistò di fuora si perdè dentro, e quelli danni che dai nimici non furono fatti, dagli amici si sopportarono, perchè i Signori senza il consenso del duca alcuna cosa non operavano, e in termine di un anno trasse dalla città quattrocentomila fiorini; nonostante che per le convenzioni fatte seco non si avesse a passare dugentomila. Tanti furono i carichi con i quali ogni giorno o egli o il padre la città aggravavano.

A questi danni s'aggiunsero ancora nuovi sospetti e nuovi nimici; perchè

i Ghibellini di Lombardia in modo per la venuta di Carlo in Toscana insospettirono, che Galeazzo Visconti e gli altri tiranni lombardi con danari e promesse fecero passare in Italia Lodovico di Baviera, stato contro la voglia del papa eletto imperadore. Venne costui in Lombardia, e di quivi in Toscana, e con lo aiuto di Castruccio s' insignorì di Pisa, dove rinfrescato di danari se ne andò verso Roma. Il che fece che Carlo si partì di Firenze temendo del regno, e per suo vicario lasciò messer Filippo da Sagginetto. Castruccio dopo la partita dell' imperadore s' insignorì di Pisa, e i Fiorentini per trattato gli tolsero Pistoia; alla quale Castruccio andò a campo, dove con tanta virtù e ostinazione stette, che ancorachè i Fiorentini facessero più volte prova di soccorrerla, ed ora il suo esercito, ora il suo paese assalissero, mai non poterono nè con forza nè con industria dall' impresa rimuoverlo; tanta sete aveva di gastigare i Pistolesi, e i Fiorentini sgarare. Dimodochè i Pistolesi furono costretti a riceverlo per signore; la qual cosa ancora che seguisse con tanta sua gloria, seguì anche con tanto suo disagio, che tornato in Lucca si morì. E perchè egli è rade volte che la fortuna un bene o un male con un altro bene o con un altro male non accompagni, morì ancora a Napoli Carlo duca di Calabria e signore di Firenze, acciocchè i Fiorentini in poco tempo, fuori d' ogni loro opinione, dalla signoria dell' uno e timore dell' altro si liberassero. I quali rimasi liberi riformarono la città, ed annullarono tutto l' ordine de' Consigli vecchi, e ne crearono due, l' uno di trecento cittadini popolani, l' altro di dugento cinquanta grandi e popolani; il primo dei quali Consiglio di Popolo, l' altro di Comuni chiamarono.

L' imperadore arrivato a Roma creò uno antipapa, ed ordinò molte cose contra alla Chiesa, molte altre senza effetto ne tentò; in modo che alla fine se ne partì con vergogna, e ne venne a Pisa, dove o per isdegno, o per non essere pagati, circa ottocento cavalli tedeschi da lui si ribellarono, e a Montechiaro sopra il Ceruglio s' afforzarono. Costoro, come l' imperadore fu partito da Pisa per andarne in Lombardia, occuparono Lucca, e ne cacciarono Francesco Castracani lasciatovi dall' imperadore. E pensando di trarre di quella preda qualche utilità, quella città ai Fiorentini per ottantamila fiorini offersero; il che fu per consiglio di messer Simone della Tosa rifiutato. Il qual partito sarebbe stato alla città nostra utilissimo, se i Fiorentini sempre in quella volontà si mantenevano. Ma perchè poco dipoi mutarono animo fu dannosissimo; perchè se allora per sì poco prezzo avere pacificamente la potevano e non la vollero, dipoi quando la volleno non l' ebbero, ancorachè per molto maggior prezzo la comperassero; il che fu cagione, che più volte Firenze il suo governo con suo grandissimo danno variasse. Lucca adunque rifiutata dai Fiorentini fu da messer Gherardino Spinoli Genovese per fiorini trentamila comperata. E perchè gli uomini sono più lenti a pigliar quello che possono avere, che e' non sono a disiderar quello a che e' non possono aggiugnere, come prima si scoperse la compera da messer Gherardino fatta, e per quanto poco prezzo l' aveva avuta, si accese il popolo di Firenze di uno estremo disiderio d' averla, riprendendo sè medesimo, e chi ne l' aveva sconfortato. E per averla per forza, poichè comperare non l' aveva voluta, mandò le genti sue a predare e scorrere sopra i Lucchesi. Erasi partito in questo mezzo l' imperadore d' Italia, e lo antipapa per ordine de' Pisani ne era andato prigione in Francia, ed i Fiorentini dalla morte di Castruccio, che seguì nel MCCCXXVIII, infino al MCCCXL stettero dentro quieti, e solo alle cose dello stato loro di fuora attesero, e in Lombardia per la venuta del re Giovanni di Boemia, e in Toscana per conto di Lucca di molte guerre fecero. Ornarono an-

cora la città di nuovi edificj, perchè la torre di Santa Reparata secondo il consiglio di Giotto, dipintore in quelli tempi famosissimo, edificarono. E perchè nel MCCCXXXIII alzarono per un diluvio l' acque d' Arno in alcun luogo in Firenze più che dodici braccia, donde parte de' ponti e molti edificj rovinarono, con grande sollecitudine e spendio le cose rovinate restaurarono.

Ma venuto l' anno MCCCXL, nuove cagioni d'alterazioni nacquero. Avevano i cittadini potenti due vie ad accrescere e mantenere la potenza loro; l'una era ristringere in modo le imborsazioni dei magistrati, che sempre o in loro o in amici loro pervenissero; l' altra l' essere capi della elezione dei rettori, per avergli dipoi nei loro giudicj favorevoli. E tanto questa seconda parte stimavano, che non bastando loro i rettori ordinarj, un terzo alcuna volta ne conducevano; dondechè in questi tempi avevano condotto strasordinariamente sotto titolo di capitano di guardia messer Jacopo Gabbrielli d' Agobbio, e datogli sopra i cittadini ogni autorità. Costui ogni giorno, a contemplazione di chi governava, assai ingiurie faceva, e tra gl' ingiuriati messer Piero de' Bardi e messer Bardo Frescobaldi furono. Costoro, sendo nobili, e naturalmente superbi, non potevano sopportare che un forestiere, a torto e a contemplazione di pochi potenti, gli avesse offesi; e per vendicarsi, contra lui ed a chi governava congiurarono. Nella qual congiura molte famiglie nobili con alcune di popolo furono, ai quali la tirannide di chi governava dispiaceva. L' ordine dato intra loro era, che ciascuno ragunasse assai gente armata in casa, e la mattina dopo il giorno solenne di Tutti i Santi, quando ciascuno si trovava per i tempj a pregare per i suoi morti, pigliare l' armi, ammazzare il Capitano e i primi di quelli che reggevano, e di poi con nuovi Signori e con nuovo ordine lo stato riformare.

Ma perchè i partiti pericolosi quanto più si considerano, tanto peggio volentieri si pigliano, interviene sempre che le congiure che danno spazio di tempo alla esecuzione si scuoprono. Sendo tra i congiurati messer Andrea de' Bardi, potè più in lui, nel ripensare la cosa, la paura della pena che la speranza della vendetta, e scoperse il tutto a Jacopo Alberti suo cognato, il che Jacopo ai Priori, e i Priori a quelli del reggimento significarono. E perchè la cosa era presso al pericolo, sendo il giorno di Tutti i Santi propinquo, molti cittadini in palagio convennero, e giudicando che fusse pericolo nel differire, volevano che i Signori suonassero la campana, e il popolo all' armi convocassero. Era Gonfaloniere Taldo Valori, e Francesco Salviati uno de' Signori. A costoro per essere parenti de' Bardi non piaceva il suonare, allegando non esser bene per ogni leggier cosa fare armare il popolo, perchè l' autorità data alla moltitudine non temperata da alcun freno non fece mai bene; e che gli scandoli è muovergli facile, ma il frenargli difficile; e però esser meglio partito intender prima la verità della cosa, e civilmente punirla, che volere con la rovina di Firenze tumultuariamente sopra una semplice relazione correggerla. Le quali parole non furono in alcuna parte udite, ma con modi ingiuriosi e parole villane furono i Signori a suonare necessitati, al qual suono tutto il popolo alla piazza armato corse. Dall' altra parte, i Bardi e Frescobaldi vedendosi scoperti, per vincere con gloria, o morire senza vergogna presero l' armi, sperando potere la parte della città di là dal fiume dove avevano le case loro difendere, e si fecero forti ai ponti, sperando nel soccorso che dai nobili del contado ed altri loro amici aspettavano. Il qual disegno fu loro guasto dai popolani, i quali quella parte della città con loro abitavano, i quali presero l' armi in favore dei Signori; in modo che trovandosi tramezzati abbandonarono i ponti, e si ridussero nella via dove i Bardi abitavano, come più forte

che alcuna altra, e quella virtuosamente difendevano. Messer Jacopo d' Agobbio sappiendo come contra lui era tutta questa congiura, pauroso della morte, tutto stupido e spaventato, propinquo al palagio de' Signori in mezzo di sue genti armate si posava; ma negli altri rettori dove era meno colpa era più animo, e massime nel potestà che messer Maffeo da Marradi si chiamava. Costui si presentò dove si combatteva, e senza aver paura d' alcuna cosa, passato il ponte a Rubaconte tra le spade de' Bardi si mise, e fece segno di voler parlar loro. Dondechè la riverenza dell' uomo, i suoi costumi e le altre sue grandi qualità fecero a un tratto fermare le armi, e quietamente ascoltarlo. Costui con parole modeste e gravi biasimò la congiura loro, mostrò il pericolo nel quale si trovavano se non cedevano a questo popolare impeto, dette loro speranza che sarebbero dipoi uditi e con misericordia giudicati, e promise di essere operatore che alli ragionevoli sdegni loro si avrebbe compassione. Tornato dipoi ai Signori, persuase loro ch' e' non volessero vincere con il sangue de' suoi cittadini, che non gli volessero non uditi giudicare; e tanto operò, che di consenso de' Signori, i Bardi e i Frescobaldi con i loro amici abbandonarono la città, e senza essere impediti alle castella loro si ritirarono. Partitisi costoro, e disarmatosi il popolo, i Signori solo contra quelli che avevano della famiglia de' Bardi e Frescobaldi prese le armi procederono, e per spogliarli di potenza comperarono dai Bardi il castello di Mangona e di Vernia; e per legge provvidero, che alcun cittadino non potesse possedere castella propinque a Firenze a venti miglia. Pochi mesi dipoi fu decapitato Stiatta Frescobaldi, e molti altri di quella famiglia fatti ribelli. Non bastò a quelli che governavano avere i Bardi e Frescobaldi superati e domi, ma come fanno quasi sempre gli uomini, che quanto più autorità hanno peggio l' usano e più insolenti diventano, dove prima un Capitano di guardia era che affliggeva Firenze, n' elessero uno ancora in contado, e con grandissima autorità, acciocchè uomini a loro sospetti non potessero nè in Firenze nè di fuora abitare. E in modo si concitarono contra tutti i nobili, che eglino erano apparecchiati a vendere la città e loro per vendicarsi. E aspettando l'occasione, la venne bene, e loro l' usarono meglio.

Era per i molti travagli, i quali erano stati in Toscana ed in Lombardia, pervenuta la città di Lucca sotto la signoria di Mastino della Scala signore di Verona, il quale ancorachè per obbligo l' avesse a consegnare ai Fiorentini, non l' aveva consegnata, perchè essendo signore di Parma giudicava poterla tenere, e della fede data non si curava. Di che i Fiorentini per vendicarsi, si congiunsero con i Vineziani, e gli fecero tanta guerra, che e' fu per perderne tutto lo stato suo. Nondimeno non ne risultò loro altra comodità che un poco di soddisfazione di animo d' aver battuto Mastino; perchè i Vineziani, come fanno tutti quelli che con i meno potenti si collegano, poichè ebbero guadagnato Trevigi e Vicenza, senza avere ai Fiorentini alcun rispetto, s' accordarono. Ma avendo poco dipoi i Visconti signori di Milano tolta Parma a Mastino, e giudicando egli per questo non potere tener più Lucca, diliberò di venderla. I competitori erano i Fiorentini e i Pisani, e nello stringere le pratiche, i Pisani vedevano che i Fiorentini, come più ricchi, erano per ottenerla; e perciò si volsero alla forza, e con l' aiuto de' Visconti vi andarono a campo. I Fiorentini per questo non si tirarono indietro dalla compera, ma fermarono con Mastino i patti, pagarono parte dei denari, e di un' altra parte dierono statichi, ed a prenderne la possessione Naddo Rucellai, Giovanni di Bernardino de' Medici e Rosso di Ricciardo de' Ricci vi mandarono; i quali passarono in Lucca per forza, e dalle genti di Mastino fu quella città consegnata loro. I Pisani nondi-

meno seguitarono la loro impresa, e con ogni industria di averla per forza cercavano, ed i Fiorentini dall' assedio liberare la volevano. E dopo una lunga guerra ne furono i Fiorentini con perdita di denari ed acquisto di vergogna cacciati, ed i Pisani ne diventarono signori.

La perdita di questa città, come in simili casi avviene sempre, fece il popolo di Firenze contra quelli che governavano sdegnare, ed in tutti i luoghi e per tutte le piazze pubblicamente gl' infamavano, accusando l' avarizia ed i cattivi consigli loro. Erasi nel principio di questa guerra data autorità a venti cittadini d' amministrarla, i quali messer Malatesta da Rimini per capitano dell' impresa eletto avevano. Costui con poco animo e meno prudenza l' aveva governata; e perchè eglino avevano mandato a Roberto re di Napoli per aiuti, quel re aveva mandato loro Gualtieri duca d'Atene, il quale, come vollero i Cieli, che al mal futuro le cose preparavano, arrivò in Firenze in quel tempo appunto che l' impresa di Lucca era al tutto perduta. Ondechè quelli Venti veggendo sdegnato il popolo, pensarono con eleggere nuovo capitano, quello di nuova speranza riempiere, e con tale elezione o frenare, o torgli le cagioni di calunniargli. E perchè ancora avesse cagione di temere, e il duca d'Atene gli potesse con più autorità difendere, prima per conservatore, e dipoi per capitano delle loro genti d' arme lo elessero. I grandi, i quali per le cagioni dette di sopra vivevano malcontenti, ed avendo molti di loro conoscenza con Gualtieri, quando altre volte in nome di Carlo duca di Calabria aveva governato Firenze, pensarono che fusse venuto tempo di potere con la rovina della città spegnere l' incendio loro, giudicando non avere altro modo a domare quel popolo, che gli aveva afflitti, che ridursi sotto un principe, il quale conosciuta la virtù dell' una parte e l' insolenza dell' altra, frenasse l' una e l' altra rimunerasse. A che aggiugnevano la speranza del bene che ne porgevano i meriti loro, quando per loro opera egli acquistasse il principato. Furono pertanto in segreto più volte seco, e lo persuasero a pigliare la signoria del tutto, offerendogli quelli aiuti che potevano maggiori. All' autorità e conforti di costoro s' aggiunse quella d' alcune famiglie popolane, le quali furono Peruzzi, Acciaiuoli, Antellesi e Bonaccorsi, i quali gravati di debiti, non potendo del loro, desideravano di quel d' altri ai debiti loro soddisfare, e con la servitù della patria dalla servitù dei loro creditori liberarsi. Queste persuasioni accesero l' ambizioso animo del duca di maggior desiderio del dominare, e per darsi riputazione di severo e giusto, e per questa via accrescersi grazia nella plebe, quelli che avevano amministrata la guerra di Lucca perseguitava, ed a messer Giovanni de' Medici, Naddo Rucellai e Guglielmo Altoviti tolse la vita, e molti in esilio, e molti in denari ne condannò.

Queste esecuzioni assai i mediocri cittadini sbigottirono, solo ai Grandi ed alla plebe soddisfacevano; questa perchè sua natura è rallegrarsi del male, quelli altri per vedersi vendicare di tante ingiurie dai popolani ricevute. E quando e' passava per le strade, con voce alta la franchezza del suo animo era lodata, e ciascuno pubblicamente a ritrovare le fraudi de' cittadini, e gastigarle lo confortava. Era l' ufficio de' Venti venuto meno, e la riputazione del duca grande, ed il timore grandissimo; talchè ciascuno per mostrarsegli amico, la sua insegna sopra la casa sua faceva dipignere, nè gli mancava ad esser principe altro che il titolo. E parendogli poter tentare ogni cosa sicuramente, fece intendere ai Signori, come ei giudicava per il bene della città necessario gli fusse concessa la Signoria libera, e perciò disiderava, poichè tutta la città vi consentiva, che loro ancora vi consentissero. I Signori, avvengachè molto innanzi avessero la rovina della patria loro preveduta, tutti a questa domanda

si perturbarono, e con tutto che e' conoscessero il loro pericolo, nondimeno per non mancare alla patria, animosamente gliene negarono. Aveva il duca per dare maggior segno di religione e di umanità eletto per sua abitazione il convento de' Frati minori di Santa Croce, e disideroso di dare effetto al maligno suo pensiero, fece per bando pubblicare, che tutto il popolo la mattina seguente fusse sulla piazza di Santa Croce davanti a lui. Questo bando sbigottì molto più i Signori, che prima non avevano fatto le parole, e con quelli cittadini, i quali della patria e della libertà giudicavano amatori, si ristrinsero; nè pensarono, conosciute le forze del duca, di potervi fare altro rimedio che pregarlo, e vedere, dove le forze non erano sufficienti, se i preghi o a rimuoverlo dall'impresa, o a fare la sua signoria meno acerba bastavano. Andarono pertanto parte dei Signori a trovarlo, e uno di loro gli parlò in questa sentenza:

« Noi veniamo, o Signore, a voi, mossi prima dalle vostre domande, dipoi dai comandamenti che voi avete fatti per ragunare il popolo; perchè ci pare esser certi che voi vogliate strasordinariamente ottenere quello che per ordinario noi non vi abbiamo acconsentito. Nè la nostra intenzione è con alcuna forza opporci ai disegni vostri, ma solo dimostrarvi quanto sia per esservi grave il peso che voi vi arrecate addosso, e pericoloso il partito che voi pigliate; acciocchè sempre vi possiate ricordare dei consigli nostri e di quelli di coloro i quali altrimenti, non per vostra utilità, ma per sfogare la rabbia loro, vi consigliano. Voi cercate far serva una città, la quale è sempre vivuta libera; perchè la signoria che noi concedemmo già ai Reali di Napoli fu compagnia e non servitù. Avete voi considerato quanto in una città simile a questa importi, e quanto sia gagliardo il nome della libertà, il quale forza alcuna non doma, tempo alcuno non consuma, e merito alcuno non contrappesa? Pensate, Signore, quante forze sieno necessarie a tener serva una tanta città. Quelle che forestiere voi potete sempre tenere, non bastano; di quelle di dentro voi non vi potete fidare, perchè quelli che vi sono ora amici, e che a pigliare questo partito vi confortano, come eglino avranno battuti coll' autorità vostra i nimici loro, cercheranno come e' possino spegner voi, e farsi principi loro. La plebe, in la quale voi confidate, per ogni accidente benchè minimo si rivolge, in modo che in poco tempo voi potete temere di avere tutta questa città nimica; il che fia cagione della rovina sua e vostra. Nè potrete a questo male trovare rimedio; perchè quelli Signori possono fare la loro signoria sicura che hanno pochi nimici, i quali tutti o con la morte o con l' esilio è facile spegnere; ma negli universali odj non si trova mai sicurtà alcuna; perchè tu non sai donde ha a nascere il male; e chi teme di ogni uomo non si può mai assicurare di persona. E se pure tenti di farlo, ti aggravi nei pericoli; perchè quelli che rimangono si accendono più negli odj, e sono più parati alla vendetta. Che il tempo a consumare i desiderj della libertà non basti, è certissimo; perchè s' intende spesso quella essere in una città da coloro riassunta che mai la gustarono, ma solo per la memoria che ne avevano lasciata i padri loro, l' amano, e perciò quella ricuperata, con ogni ostinazione e pericolo conservano. E quando mai i padri non l' avessero ricordata, i palagi pubblici, i luoghi de' magistrati, l' insegne de' liberi ordini la ricordano; le quali cose conviene che sieno con grandissimo disiderio da' cittadini cognosciute. Quali opere volete voi che siano le vostre, che contrappesino alla dolcezza del vivere libero, o che faccino mancare gli uomini del disiderio delle presenti condizioni? Non se voi aggiugnessi a questo imperio tutta la Toscana, e se ogni giorno tornassi in questa città trionfante de' nimici nostri; perchè tutta quella gloria non sarebbe sua, ma vostra, e i cittadini

non acquisterebbero sudditi, ma conservi, per i quali si vedrebbero nella servità raggravare. E quando i costumi vostri fussero santi, i modi benigni, i giudicj retti, a farvi amare non basterebbero. E se voi credessi che bastassero v' ingannereste, perchè a uno consueto a vivere sciolto ogni catena pesa, ed ogni legame lo strigne, ancorachè trovare uno stato violento con un principe buono sia impossibile, perchè di necessità conviene o che diventino simili, o che presto l' uno per l' altro rovini. Voi avete dunque a credere o di avere a tenere con massima violenza questa città, alla qual cosa le cittadelle, le guardie, gli amici di fuora molte volte non bastano, o di essere contento a quella autorità chè noi vi abbiamo data. A che noi vi confortiamo, ricordandovi che quel dominio è solo durabile, che è volontario; nè vogliate, accecato da un poco d' ambizione, condurvi in luogo, dove non potendo stare, nè più alto salire, siate con massimo danno vostro e nostro di cader necessitato. »

Non mossero in alcuna parte queste parole l' indurato animo del duca, e disse non essere sua intenzione di torre la libertà a quella città, ma rendergliene; perchè solo le città disunite erano serve, e le unite libere. E se Firenze per suo ordine di sette, ambizione ed inimicizie si privasse, se le renderebbe, non torrebbe la libertà. E come a prendere questo carico non l' ambizione sua, ma i prieghi di molti cittadini lo conducevano, perciò farebbero eglino bene a contentarsi di quello che gli altri si contentavano. E quanto a quei pericoli, nei quali per questo poteva incorrere, non gli stimava, perchè egli era ufficio di uomo non buono per timore del male lasciare il bene, e di pusillanime per un fine dubbio non seguire una gloriosa impresa. E che e' credeva portarsi in modo, che in breve tempo avere di lui confidato poco e temuto troppo cognoscerebbero. Convennero adunque i Signori, vedendo di non poter fare altro bene, che la mattina seguente il popolo si ragunasse sopra la piazza loro, con l' autorità del quale si desse per un anno al duca la signoria, con quelle condizioni che già a Carlo duca di Calabria si era data. Era l' ottavo giorno di settembre e l' anno MCCCXLII, quando il duca accompagnato da messer Giovanni della Tosa e tutti i suoi consorti e da molti altri cittadini, venne in piazza, e insieme con la Signoria salì sopra la ringhiera, che così chiamano i Fiorentini quelli gradi che sono a piè del palagio de' Signori, dove si lessero al popolo le convenzioni fatte intra la Signoria e lui. E quando si venne leggendo a quella parte, dove per un anno se gli da la Signoria, si gridò per il popolo: *a vita,* E levandosi messer Francesco Rustichelli uno de' Signori per parlare e mitigare il tumulto, furono con le grida le parole sue interrotte, in modo che con il consenso del popolo non per un anno, ma in perpetuo fu eletto signore, e preso e portato tra la moltitudine gridando per la piazza il nome suo. È consuetudine che quello che è preposto alla guardia del palagio stia in assenza de' Signori serrato dentro; al quale ufficio era allora diputato Rinieri di Giotto. Costui corrotto dagli amici del duca, senza aspettare alcuna forza lo mise dentro, e i Signori sbigottiti e disonorati se ne tornarono alle case loro, e il palagio fu dalla famiglia del duca saccheggiato, il gonfalone del popolo stracciato, e le sue insegne sopra il palagio poste; il che seguiva con dolore inestimabile e noia degli uomini buoni, e con piacere grande di quelli, che o per ignoranza o per malignità vi consentivano.

Il duca acquistato che ebbe la signoria, per torre l' autorità a quelli che solevano della libertà essere difensori, proibì ai Signori ragunarsi in palagio, e consegnò loro una casa privata; tolse le insegne ai Gonfalonieri delle compagnie del popolo; levò gli ordini della giustizia contra ai grandi; liberò i prigioni dalle carceri; fece i Bardi e Frescobaldi dall' esilio ritornare; vietò il portar

l'armi a ciascuno. E per poter meglio difendersi da quelli di dentro, si fece amico di quelli di fuora. Beneficò pertanto assai gli Aretini e tutti gli altri sottoposti ai Fiorentini; fece pace con i Pisani, ancorachè fusse fatto principe perchè facesse lor guerra; tolse gli assegnamenti a quei mercatanti, che nella guerra di Lucca avevano prestato alla Repubblica denari, accrebbe le gabelle vecchie, e creò delle nuove, tolse ai Signori ogni autorità, e i suoi rettori erano messer Baglione da Perugia e messer Guglielmo di Ascesi, con i quali e con messer Cerrettieri Bisdomini si consigliava. Le taglie che poneva ai cittadini erano gravi, e i giudicj suoi ingiusti e quella severità ed umanità, che egli aveva finta, in superbia e crudeltà si era convertita. Donde molti cittadini grandi e popolani nobili, o con denari, o morti, o con nuovi modi tormentati erano. E per non si governar meglio fuora che dentro; ordinò sei rettori per il contado, i quali battevano e spogliavano i contadini. Aveva i Grandi a sospetto, ancorachè da loro fosse stato beneficato, e che a molti di quelli avesse la patria renduta; perchè e' non poteva credere che i generosi animi, i quali sogliono essere nella nobiltà, potessero sotto la sua ubbidienza contentarsi. Perciò si volse a beneficare la plebe, pensando con i favori di quella e con l'armi forestiere poter la tirannide conservare. Venuto pertanto il mese di maggio, nel qual tempo i popoli sogliono festeggiare, fece fare alla plebe e popolo minuto più compagnie, alle quali onorate di splendidi titoli dette insegne e denari. Donde una parte di loro andava per la città festeggiando, l'altra con grandissima pompa i festeggianti riceveva. Come la fama si sparse della nuova signoria di costui, molti vennero del sangue francese a trovarlo, ed egli a tutti come a uomini più fidati dava condizione; in modo che Firenze in poco tempo divenne non solamente suddita ai Francesi, ma a' costumi e agli abiti loro. Per che gli uomini e le donne, senza aver riguardo al viver civile, o alcuna vergogna, gl'imitavano. Ma sopra ogni cosa quello che dispiaceva, era la violenza che egli e i suoi senza alcun rispetto alle donne facevano.

Vivevano adunque i cittadini pieni d'indignazione veggendo la maestà dello stato loro rovinata, gli ordini guasti, le leggi annullate, ogni onesto vivere corrotto, ogni civil modestia spenta; perchè coloro che erano consueti a non vedere alcuna regal pompa, non potevano senza dolore quello d'armati satelliti a piè e a cavallo circondato riscontrare. Per che veggendo più d'appresso la loro vergogna, erano colui, che massimamente odiavano, di onorare necessitati. A che si aggiugneva il timore, veggendo le spesse morti e le continove taglie, con le quali impoveriva e consumava la città. I quali sdegni e paure erano dal duca conosciute e temute: nondimeno voleva dimostrare a ciascuno di credere essere amato. Onde occorse che avendogli rivelato Matteo di Morozzo, o per gratificarsi quello, o per liberar sè dal pericolo, come la famiglia de' Medici con alcuni altri aveva contra di lui congiurato, il duca non solamente non ricercò la cosa, ma fece il rivelatore miseramente morire. Per il qual partito tolse animo a quelli che volessero della salute sua avvertirlo, e lo dette a quelli che cercassero la sua rovina. Fece ancora tagliar la lingua con tanta crudeltà a Bettone Cini che se ne morì, per aver biasimate le taglie che ai cittadini si ponevano. La qual cosa accrebbe ai cittadini lo sdegno, e al duca l'odio, perchè quella città che a fare ed a parlare di ogni cosa e con ogni licenza era consueta, che gli fussero legate le mani e serrata la bocca, sopportare non poteva.

Crebbono adunque questi sdegni in tanto e questi odj, che non che i Fiorentini, i quali la libertà mantenere non sanno, e la servitù patire non possono, ma qualunque servile popolo arebbono alla recuperazione della libertà infiammato. Ondechè molti cittadini e di ogni qualità, di perder la vita, o di riavere

la loro libertà diliberarono. E in tre parti di tre sorte di cittadini tre congiure si fecero, grandi, popolani, artefici; mossi, oltre alle cause universali, da parere ai grandi non aver riavuto lo stato, ai popolani averlo perduto, e agli artefici de' loro guadagni mancare. Era arcivescovo di Firenze messer Agnolo Acciaiuoli, il quale con le prediche sue aveva già le opere del duca magnificate, e fattogli appresso al popolo grandi favori. Ma poichè lo vide signore, e i suoi tirannici modi cognobbe, gli parve avere ingannato la patria sua; e per emendare il fallo commesso pensò non avere altro rimedio, se non che quella mano che aveva fatta la ferita la sanasse; e della prima e più forte congiura si fece capo, nella quale erano i Bardi, Rossi, Frescobaldi, Scali, Altoviti, Magalotti, Strozzi e Mancini. Dell' una delle due altre erano principi messer Manno e Corso Donati, e con questi i Pazzi, Cavicciuli, Cerchi e Albizzi. Della terza era il primo Antonio Adimari, e con lui Medici, Bordoni, Rucellai, e Aldobrandini. Pensarono costoro di ammazzarlo in casa degli Albizzi, dove andasse il giorno di San Giovanni a veder correre i cavalli credevano. Ma non vi essendo andato, non riuscì loro. Pensarono di assaltarlo andando per la città a spasso: ma vedevano il modo difficile; perchè bene accompagnato ed armato andava, e sempre variava le andate, in modo che non si poteva in alcun luogo certo aspettarlo. Ragionavano di ucciderlo nei Consigli, dove pareva loro rimanere, ancorachè fusse morto, a discrezione delle forze sue.

Mentre che intra i congiurati queste cose si praticavano, Antonio Adimari con alcuni suoi amici sanesi per aver da loro genti si scoperse, manifestando a quelli parte dei congiurati, e affermando tutta la città essere a liberarsi disposta. Onde uno di quelli comunicò la cosa a messer Francesco Brunelleschi, non per scoprirla, ma per credere che ancor egli fusse dei congiurati. Messer Francesco o per paura di sè, o per odio aveva contra ad altri, rivelò il tutto al duca; ondechè Pagolo del Mazzeca e Simone da Monterappoli furono presi; i quali rivelando la qualità e quantità dei congiurati sbigottirono il duca, e fu consigliato piuttosto gli richiedesse che pigliasse; perchè se se ne fuggivano, se ne poteva senza scandalo con lo esilio assicurare. Fece pertanto il duca richiedere Antonio Adimari, il quale confidandosi ne' compagni subito comparse. Fu sostenuto costui, ed era il duca da messer Francesco Brunelleschi e messer Uguccione Buondelmonti consigliato corresse armato la terra e i presi facesse morire. Ma a lui non parve, parendogli avere a tanti nimici poche forze. E però prese un altro partito, per il quale, quando gli fusse successo, si assicurava de' nimici, ed alle forze provvedeva. Era il duca consueto richiedere i cittadini, che nei casi occorrenti lo consigliassero. Avendo pertanto mandato fuori a provvedere di gente, fece una lista di trecento cittadini, e gli fece da' suoi sargenti sotto colore di volersi consigliare con loro richiedere; e poichè fussero adunati, o con la morte o con le carceri spegnerli disegnava. La cattura di Antonio Adimari, e il mandar per le genti, il che non si potette fare segreto, aveva i cittadini e massime i colpevoli sbigottito, onde dai più arditi fu negato il volere ubbidire. E perchè ciascuno aveva letta la lista, trovavano l' uno l' altro, e s' inanimavano a prender l'armi, e voler piuttosto morire come uomini con l' armi in mano, che come vitelli essere alla beccheria condotti. In modo che in poco d'ora tutte tre le congiure l'una all' altra si scoperse, e diliberarono il dì seguente, che era il 26 di luglio nel MCCCXLIII, far nascere un tumulto in Mercato Vecchio, e dopo quello armarsi, e chiamare il popolo alla libertà.

Venuto adunque l' altro giorno, al suono di nona secondo l'ordine dato si prese l'armi, e il popolo tutto alla voce della libertà si armò, e ciascuno si fece forte nelle sue contrade sotto insegne con le armi del popolo, le quali dai con-

giurati segretamente erano state fatte. Tutti i capi delle famiglie così nobili come popolane convennero, e la difesa loro e la morte del duca giurarono, eccettochè alcuni de' Buondelmonti e de' Cavalcanti, e quelle quattro famiglie di popolo, che a farlo signore erano concorse, i quali insieme con i beccai ed altri dell'infima plebe armati in piazza in favor del duca concorsero. A questo rumore armò il duca il palagio, e i suoi che erano in diverse parti alloggiati salirono a cavallo per ire in piazza, e per la via furono in molti luoghi combattuti e morti. Pure circa a trecento cavalli vi si condussero. Stava il duca in dubbio se egli usciva fuori a combattere i nimici, o se dentro il palagio difendeva. Dall' altra parte i Medici, Cavicciuli, Rucellai, ed altre famiglie state più offese da quello, dubitavano che se egli uscisse fuora, molti che gli avevano prese l'armi contra non se gli scoprissero amici; e disiderosi di torgli l'occasione dell' uscir fuora e dello accrescere le forze, fatto testa, assalirono la piazza. Alla giunta di costoro quelle famiglie popolane che si erano per il duca scoperte, veggendosi francamente assalire, mutarono sentenza, poichè al duca era mutato fortuna, e tutte si accostarono ai loro cittadini, salvo che messer Uguccione Buondelmonti, che se n' andò in palagio, e messer Giannozzo Cavalcanti, il quale ritiratosi con parte de' suoi consorti in Mercato Nuovo, salì alto sopra un banco, e pregava il popolo che andava armato in piazza, che in favor del duca vi andasse. E per sbigottirgli accresceva le sue forze, e gli minacciava che sarebbero tutti morti, se ostinati contra il signore seguissero l' impresa. Nè trovando uomo che lo seguitasse, nè che della sua insolenza lo gastigasse, veggendo di affaticarsi invano, per non tentare più la fortuna, dentro alle sue case si ridusse.

La zuffa intanto in piazza tra il popolo e le genti del duca era grande; e benchè queste il palagio aiutasse, furono vinte; e parte di loro si misono nella potestà dei nimici, parte lasciati i cavalli, in palagio si fuggirono. Mentrechè in piazza si combatteva, Corso e messer Amerigo Donati con parte del popolo ruppono le Stinche, le scritture del potestà e della pubblica Camera arsero, saccheggiarono le case dei rettori, e tutti quelli ministri del duca che poterono avere, ammazzarono. Il duca dall' altro canto vedendosi aver perduta la piazza, e tutta la città nimica e senza speranza di alcuno aiuto, tentò se poteva con qualche umano atto guadagnarsi il popolo. E fatti venire a sè i prigioni, con parole amorevoli e grate gli liberò, e Antonio Adimari, ancorachè con suo dispiacere, fece cavaliere. Fece levare l'insegne sue di sopra il palagio, e porvi quelle del popolo; le quali cose fatte tardi e fuori di tempo, perchè erano forzate e senza grado, gli giovarono poco. Stava pertanto malcontento assediato in palagio, e vedeva come per aver voluto troppo perdeva ogni cosa, e di avere a morire fra pochi giorni o di fame o di ferro temeva. I cittadini per dar forma allo stato in Santa Reparata si ridussero, e crearono quattordici cittadini per metà grandi e popolani, i quali con il vescovo avessero qualunque autorità di potere lo stato di Firenze riformare. Elessero ancora sei, i quali l' autorità del Potestà, tanto che quello eletto venisse avessero.

Erano in Firenze al soccorso del popolo molte genti venute, intra i quali erano Sanesi con sei ambasciadori, uomini assai nella loro patria onorati. Costoro intra il popolo e il duca alcuna convenzione praticarono; ma il popolo recusò ogni ragionamento d' accordo, se prima non gli era nella sua potestà dato messer Guglielmo d' Ascesi, ed il figliuolo insieme con messer Cerrettieri Bisdomini consegnato. Non voleva il duca acconsentirlo; pure minacciato dalle genti che erano rinchiuse con lui si lasciò sforzare. Appariscono senza dubbio gli sdegni maggiori, e sono le ferite più gravi quando si ricupera una libertà,

che quando si difende. Furono messer Guglielmo e il figliuolo posti intra le migliaia de' nimici loro, e il figliuolo non aveva ancora diciotto anni. Nondimeno l'età, la forma, l'innocenza sua non lo potè dalla furia della moltitudine salvare; e quelli che non poterono ferirgli vivi gli ferirono morti, nè sazj di straziarli col ferro, con le mani e con i denti gli laceravano. E perchè tutti i sensi si soddisfacessero nella vendetta, avendo prima udite le loro querele, vedute le loro ferite, tocco le lor carni lacere, volevano ancora che il gusto le assaporasse, acciocchè come tutte le parti di fuora ne erano sazie, quelle di dentro se ne saziassero ancora. Questo rabbioso furore quanto egli offese costoro, tanto a messer Cerrettieri fu utile, perchè stracca la moltitudine nella crudeltà di questi duoi, di quello non si ricordò; il quale non essendo altrimenti domandato rimase in palagio; donde fu la notte poi da certi suoi parenti ed amici a salvamento tratto. Sfogata la moltitudine sopra il sangue di costoro, si conchiuse l'accordo, che il duca se ne andasse con i suoi e sue cose salvo, e a tutte le ragioni aveva sopra Firenze rinunziasse; e dipoi fuora del dominio nel Casentino la rinunzia ratificasse. Dopo questo accordo, a dì 6 di agosto partì di Firenze da molti cittadini accompagnato, ed arrivato in Casentino, la rinunzia, ancorachè malvolentieri, ratificò; e non avrebbe servata la fede se dal conte Simone non fusse stato di ricondurlo in Firenze minacciato. Fu questo duca, come i governi suoi dimostrarono, avaro e crudele, nelle audienze difficile, nel rispondere superbo. Voleva la servitù non la benevolenza degli uomini; e per questo più di esser temuto che amato disiderava. Nè era da esser meno odiosa la sua presenza, che si fussero i costumi; perchè era piccolo e nero, aveva la barba lunga e rada, tanto che da ogni parte di esser odiato meritava; ondechè in termine di dieci mesi i suoi cattivi costumi gli tolsero quella signoria, che i cattivi consigli d' altri gli avevano data.

Questi accidenti seguiti nella città dettero animo a tutte le terre sottoposte ai Fiorentini di tornare nella loro libertà; in modo che Arezzo, Castiglione, Pistoia, Volterra, Colle, San Gimignano si ribellarono. Talchè Firenze in un tratto del tiranno e del suo dominio priva rimase; e nel ricuperare la sua libertà insegnò ai sudditi suoi come potessero ricuperar la loro. Seguita adunque la cacciata del duca e la perdita del dominio loro, i quattordici cittadini ed il vescovo pensarono, che fusse piuttosto da placare i sudditi loro con la pace, che farsegli nimici con la guerra, e mostrare di esser contenti della libertà di quelli come della propria. Mandarono pertanto oratori ad Arezzo a rinunziare all' imperio, che sopra quella città avessero, ed a fermare con quelli accordo, acciocchè, poichè come di sudditi non potevano, come di amici della loro città si valessero. Con l' altre terre ancora in quel modo che meglio poterono convennero, purchè se le mantenessero amiche, acciocchè loro liberi potessero aiutare, e la loro libertà mantenere. Questo partito prudentemente preso ebbe felicissimo fine; perchè Arezzo non dopo molti anni tornò sotto l' imperio de' Fiorentini, e le altre terre in pochi mesi alla pristina ubbidienza si ridussero. E così si ottiene molte volte più tosto e con minori pericoli e spesa le cose a fuggirle, che con ogni forza e ostinazione perseguitandole.

Posate le cose di fuora, si volsero a quelle di dentro; e dopo alcuna disputa fatta intra i Grandi e i popolani, conchiusono che i Grandi nella Signoria la terza parte, e negli altri ufficj la metà avessero. Era la città, come di sopra dimostrammo, divisa a Sesti, dondechè sempre sei Signori, d' ogni Sesto uno, si erano fatti, eccettochè per alcuni accidenti alcuna volta dodici o tredici se ne erano creati; ma poco dipoi erano tornati a sei. Parve pertanto da riformarla in questa parte, sì per essere i Sesti male distribuiti, sì perchè volendo

dar la parte ai Grandi, il numero de' Signori accrescere conveniva. Divisero pertanto la città a quartieri, e di ciascuno crearono tre Signori. Lasciarono indietro il Gonfaloniere della giustizia e quelli delle compagnie del popolo, ed in cambio de' dodici Buonomini otto Consiglieri, quattro di ciascuna sorte, crearono. Fermato con questo ordine questo governo, si sarebbe la città posata, se i Grandi fussero stati contenti a vivere con quella modestia che nella vita civile si richiede. Ma eglino il contrario operavano; perchè privati non volevano compagni, e ne' magistrati volevano esser signori, ed ogni giorno nasceva qualche esempio della loro insolenza e superbia. La qual cosa al popolo dispiaceva, e si doleva che per un tiranno che era spento ve ne erano nati mille. Crebbero adunque tanto dall' una parte le insolenze, e dall' altra gli sdegni, che i capi de' popolani mostrarono al vescovo le disonestà dei Grandi, e la non buona compagnia che al popolo facevano, e lo persuasero volesse operare che i Grandi di aver la parte negli altri ufficj si contentassero, ed al popolo il magistrato de' Signori solamente lasciassero. Era il vescovo naturalmente buono, ma facile ora in questa ora in quell' altra parte a rivoltarlo. Di qui era nato che ad istanza de' suoi consorti aveva prima il duca d' Atene favorito, dipoi per consiglio di alcuni cittadini gli aveva congiurato contro. Aveva nella riforma dello stato favoriti i Grandi, e così ora gli pareva di favorire il popolo, mosso da quelle ragioni gli furono da quelli cittadini popolani riferite. E credendo trovare in altri quella poca stabilità che era in lui, di condurre la cosa d' accordo si persuase, e convocò i Quattordici, i quali non avevano ancora perduta l'autorità, e con quelle parole che seppe migliori gli confortò a voler cedere il grado della Signoria al popolo, promettendone la quiete della città, altrimenti la rovina e il disfacimento loro. Queste parole alterarono forte l' animo dei Grandi, e messer Ridolfo dei Bardi con parole aspre lo riprese, chiamandolo uomo di poca fede, e rimproverandogli l' amicizia del duca come leggiere, e la cacciata di quello come traditore; e gli conchiuse che quelli onori che eglino avevano con loro pericolo acquistati, con loro pericolo volevano difendere; e partitosi con gli altri alterato dal vescovo, ai suoi consorti ed a tutte le famiglie nobili lo fece intendere. I popolani ancora agli altri la mente loro significarono. E mentre i Grandi si ordinavano con gli aiuti alla difesa de' loro Signori, non parve al popolo di aspettare che fussero ad ordine, e corse armato al palagio gridando che e' voleva che i Grandi rinunziassino al magistrato. Il romore ed il tumulto era grande. I Signori si vedevano abbandonati; perchè i Grandi veggendo tutto il popolo armato non si ardirono a pigliar le armi; e ciascuno si stette dentro alle case sue. Dimodochè i Signori popolani avendo fatto prima forza di quietare il popolo, affermando quelli loro compagni essere uomini modesti e buoni, e non avendo potuto, per meno reo partito, alle case loro gli rimandarono, dove con fatica salvi si condussero. Partiti i Grandi di palagio, fu tolto ancora l' ufficio ai quattro Consiglieri Grandi, fecionsene a dodici popolani, ed agli otto Signori che restarono fecero un Gonfaloniere di giustizia, e sedici Gonfalonieri delle compagnie del popolo, e riformarono i Consigli, in modo che tutto il governo nell' arbitrio del popolo rimase.

Era quando queste cose seguirono carestia grande nella città, dimodochè i Grandi e il popolo minuto erano malcontenti; questo per la fame, quelli per aver perdute le dignità loro. La qual cosa dette animo a messer Andrea Strozzi di potere occupare la libertà della città. Costui vendeva il suo grano minor pregio che gli altri, e per questo alle case sue molte genti concorrevano; tantochè prese ardire di montare una mattina a cavallo, e con alquanti di quelli dietro chiamare il popolo all' armi; ed in poco d' ora ragunò più di quattromila

uomini insieme, con li quali se ne andò in piazza de' Signori, e che fusse loro aperto il palagio dimandava. Ma i Signori con le minacce e con l' armi dalla piazza gli discostarono, dipoi talmente con i bandi gli sbigottirono, che a poco a poco ciascuno si tornò alle sue case, dimodochè messer Andrea ritrovandosi solo potette con fatica, fuggendo dalle mani dei magistrati, salvarsi.

Questo accidente ancorachè e' fusse temerario, e che egli avesse avuto quel fine che sogliono simili moti avere, dette speranza ai Grandi di potere sforzare il popolo, veggendo che la plebe minuta era in discordia con quello. E per non perdere questa occasione, armarsi di ogni sorte d' aiuti conchiusono, per riaver per forza ragionevolmente quello, che ingiustamente per forza era stato loro tolto. E crebbono in tanta confidenza del vincere, che palesemente si provvedevano d' armi, affortificavano le loro case, mandavano ai loro amici insino in Lombardia per aiuti. Il popolo ancora insieme con i Signori faceva i suoi provvedimenti armandosi, ed ai Sanesi e Perugini chiedendo soccorso. Già erano degli aiuti e all' una e all' altra parte comparsi; la città tutta era in arme. Avevano fatto i Grandi di qua d' Arno testa in tre parti, alle case de' Cavicciuli propinque a San Giovanni, alle case de' Pazzi e de' Donati a San Pier Maggiore, a quelle de' Cavalcanti in Mercato Nuovo. Quelli di là d' Arno si erano fatti forti ai ponti e nelle strade delle case loro; i Nerli il ponte alla Carraia, i Frescobaldi e Manelli Santa Trinita, i Rossi e Bardi il ponte Vecchio e Rubaconte difendevano. I popolani dall' altra parte sotto il Gonfalone della giustizia e l' insegne delle compagnie del popolo si ragunarono.

E stando inquesta maniera non parve al popolo di differire più la zuffa, e i primi che si mossero furono i Medici e i Rondinelli, i quali assalirono i Cavicciuli da quella parte, che per la piazza di San Giovanni entra nelle case loro. Quivi la zuffa fu grande, perchè dalle torri erano percossi con i sassi, e da basso con le balestre feriti. Durò questa battaglia tre ore, e tuttavia il popolo cresceva, tantochè i Cavicciuli veggendosi dalla moltitudine sopraffare, e mancare di aiuti, si sbigottirono, e si rimessero nella potestà del popolo, il quale salvò loro le case e le sostanze; solo tolse loro le armi, ed a quelli comandò che per le case de' popolani loro parenti ed amici disarmati si dividessero. Vinto questo primo assalto, furono ancora i Donati e i Pazzi facilmente vinti per esser meno potenti di quelli. Solo restavano di qua d' Arno i Cavalcanti, i quali di uomini e di sito erano forti. Nondimeno vedendosi tutti i Gonfaloni contro, e gli altri da tre Gonfaloni soli essere stati superati, senza far molta difesa si arrenderono. Erano già le tre parti della città nelle mani del popolo. Restavane una nel potere de 'Grandi, ma la più difficile, sì per la potenza di quelli che la difendevano, sì per il sito, sendo dal fiume d' Arno guardata; talmentechè bisognava vincere i ponti, i quali nei modi sopra dimostri erano difesi. Fu pertanto il ponte Vecchio il primo assaltato, il quale fu gagliardamente difeso, perchè le torri armate, le vie sbarrate, e le sbarre da ferocissimi uomini guardate erano; tantochè il popolo fu con grave suo danno ributtato. Cognosciuto pertanto come quivi si affaticavano invano, tentarono di passare il ponte Rubaconte; e trovandovi le medesime difficultà, lasciati alla guardia di questi due ponti quattro Gonfaloni, con gli altri il ponte alla Carraia assalirono. E benchè i Nerli virilmente si difendessero, non poterono il furor del popolo sostenere, sì per essere il ponte (non avendo torri che lo difendessero) più debole, sì perchè i Capponi ed altre famiglie popolane loro vicine gli assalirono. Talchè essendo da ogni parte percossi abbandonarono le sbarre, e dettero la via al popolo; il quale dopo questi, i Rossi e Frescobaldi vinse, perchè tutti i popolani di là d' Arno con i vincitori si congiunsero. Restavano adunque solo i

Bardi, i quali nè la rovina degli altri, nè la unione del popolo contra di loro, nè la poca speranza degli aiuti potè sbigottire; e volleno piuttosto combattendo o morire, o vedere le loro case ardere e saccheggiare, che volontariamente all'arbitrio de' loro nimici sottomettersi. Difendevansi pertanto in modo che il popolo tentò più volte invano o dal ponte Vecchio, o dal ponte Rubaconte vincergli, e sempre fu con la morte e ferite di molti ributtato. Erasi per i tempi addietro fatta una strada, per la quale si poteva dalla via Romana andando intra le case de' Pitti alle mura poste sopra il colle di San Giorgio pervenire. Per questa via il popolo mandò sei Gonfaloni con ordine che dalla parte di dietro le case dei Bardi assalissero. Questo assalto fece i Bardi mancar d'animo, e al popolo vincer l'impresa; perchè come quelli che guardavano le sbarre delle strade sentirono le loro case esser combattute, abbandonarono la zuffa, e corsero alla difesa di quelle. Questo fece che la sbarra del ponte Vecchio fu vinta, e i Bardi da ogni parte messi in fuga, i quali dai Quaratesi, Panzanesi e Mozzi furono ricevuti. Il popolo intanto, e di quello la parte più ignobile assetato di preda spogliò e saccheggiò tutte le case loro, e i loro palagi e torri disfece ed arse con tanta rabbia, che qualunque più al nome fiorentino crudele nimico si sarebbe di tanta rovina vergognato.

Vinti i Grandi, riordinò il popolo lo stato, e perchè egli era di tre sorte, popolo potente, mediocre e basso, si ordinò che i potenti avessero due Signori, tre i mediocri e tre i bassi, e il Gonfaloniere fusse ora dell' una, ora dell' altra sorte. Oltre di questo, tutti gli ordini della giustizia contra i Grandi si riassunsero, e per fargli più deboli, molti di loro intra la popolare moltitudine mescolarono. Questa rovina dei nobili fu sì grande e in modo afflisse la parte loro, che mai poi contra il popolo a pigliar l'armi si ardirono, anzi continovamente più umani ed abbietti diventarono. Il che fu cagione che Firenze non solamente di armi, ma di ogni generosità si spogliasse. Mantennesi la città dopo questa rovina quieta insino all'anno MCCCLIII, nel corso del qual tempo seguì quella memorabile pestilenza da messer Giovanni Boccaccio con tanta eloquenza celebrata, per la quale in Firenze più che novantaseimila anime mancarono. Fecero ancora i Fiorentini la prima guerra con i Visconti, mediante l'ambizione dell'arcivescovo, allora principe di Milano, la qual guerra come prima fu fornita, le parti dentro alla città cominciarono. E benchè fusse la nobiltà distrutta, nondimeno alla fortuna non mancarono modi di far rinascere per nuove divisioni nuovi travagli.

LIBRO TERZO.

SOMMARIO.

Riflessioni sopra le domestiche discordie delle Repubbliche. — Parallelo tra le discordie di Roma e quelle di Firenze. — Inimicizia tra le due famiglie Albizzi e Ricci. — Origine dell' *ammonire;* scandali che ne nascono (1357). — Molti cittadini mossi dai disordini della città si adunano in San Piero Scheraggio, e di là si recano ai Signori affine d' indurli a provvedere alla pace di Firenze. — I Signori commettono la salute della Repubblica a cinquantasei cittadini, i quali più la parte Guelfa favoreggiando della contraria, lasciano campo ai mali semi delle discordie di pullulare con rigoglio maggiore. — Guerra de' Fiorentini contro il legato di papa Gregorio XI, che gli aveva assaliti in tempo di carestia, pensando di sottometterli (1375). — Lega de' Fiorentini con messer Bernabò e con tutte le città nimiche della Chiesa contro il papa. — Firenze si divide in due fazioni, dei Capitani di parte Guelfa contro gli Otto della guerra (1378). — Salvestro de' Medici gonfaloniere. — Sua legge contro i Capitani di parte in favore degli ammoniti (1378). — I Collegi disapprovano la legge, ma costretti dal romor popolare, dipoi l' approvano. — Sollevazione in Firenze, a quetare la quale si adoperano invano, con molte concessioni agli ammoniti, i magistrati e il Guicciardini gonfaloniere. — L' arte della lana, potente più delle altre arti, trae la plebe a nuovi tumulti. Nuove ruine, nuovi saccheggi e nuovi incendj. — La plebe vuole che la Signoria lasci il Palagio, al che astretta, ubbidisce. — Michele di Lando pettinatore di lana è fatto gonfaloniere a voce di popolo. — Annulla i sindachi delle arti, i Signori e i Collegi e gli Otto della guerra. — La plebe, parendole che Michele sia troppo favorevole ai popolani maggiori, si leva contro di lui, ma e' le va contro e la mette a dovere. — Indole di Michele di Lando. — Nuovi regolamenti nell' elezione de' Signori, per cui alla plebe minuta si toglie di poter aver parte nella Signoria, ma restano gli artefici minori più potenti de' nobili popolani, onde dopo breve posa torna la città in confusione. — Piero degli Albizzi ed altri cittadini come sospetti di tener pratiche con Carlo di Durazzo pretendente al regno di Napoli, e coi fuorusciti fiorentini, sono presi e condannati a morte (1379). — Insolenze di Giorgio Scali e di Tommaso degli Albizzi contro l' autorità de' magistrati, onde lo Scali è decapitato e lo Strozzi costretto a fuggire (1381). — Riforma delle magistrature in disfavore della plebe (1382). — Michele di Lando con altri capi plebei è confinato. — I Fiorentini comprano Arezzo (1384). — Benedetto degli Alberti per la sua magnificenza e popolarità sospetto alla Signoria è confinato, e la sua famiglia ammonita (1387). — Molti altri cittadini dopo di lui sono confinati e ammoniti. — Guerra de' Fiorentini con Gio. Galeazzo Visconte duca di Milano, chiamato Conte di Virtù (1389). — Il popolo irritato dalle violenze di Maso degli Albizzi si affida a messer Veri de' Medici, il quale ricusa di farsi principe nella città, e accheta il popolo (1393). — La Signoria con mezzi violenti vuol provvedere alle sollevazioni; e opponendosi a lei Donato Acciaiuoli, è confinato. — I fuorusciti tentano di tornare in Firenze: vi entrano di furto, e levano la città a romore, ma in Santa Reparata sono presi e morti (1397). — Di nuovo, spalleggiati dal duca di Milano, congiurano, ma non riescono (1400). — I Fiorentini prendono Pisa (1406). — Fanno guerra con Ladislao re di Napoli, e vintolo, ne hanno Cortona (1415). — Stato di Firenze in questo tempo.

Le gravi e naturali nimicizie, che sono intra gli uomini popolari e i nobili, causate dal volere questi comandare, e quelli non obbedire, sono cagione di tutti i mali che nascono nelle città; perchè da questa diversità di umori tutte

le altre cose che perturbano le repubbliche prendono il nutrimento loro. Questo tenne disunita Roma, questo, se egli è lecito le cose piccole alle grandi agguagliare, ha tenuto divisa Firenze; avvengachè nell' una e nell' altra città diversi effetti partorissero. Perchè le inimicizie, che furono nel principio in Roma intra il popolo e i nobili, disputando, quelle di Firenze combattendo si diffinivano. Quelle di Roma con una legge, quelle di Firenze con l' esilio e con la morte di molti cittadini si terminavano. Quelle di Roma sempre la virtù militare accrebbero, quelle di Firenze al tutto la spensero. Quelle di Roma da una ugualità di cittadini in una disuguaglianza grandissima quella città condussero; quelle di Firenze da una disuguaglianza a una mirabile ugualità l' hanno ridotta. La quale diversità di effetti conviene sia dai diversi fini, che hanno avuto questi due popoli, causata. Perchè il popolo di Roma godere i supremi onori insieme con i nobili desiderava, quello di Firenze per essere solo nel governo senza che i nobili ne partecipassero, combatteva. E perchè il disiderio del popolo romano era più ragionevole, venivano ad essere le offese ai nobili più sopportabili; talchè quella nobiltà facilmente e senza venire all' armi cedeva; dimodochè dopo alcuni dispareri a creare una legge, dove si soddisfacesse al popolo, e i nobili nelle loro dignità rimanessero, convenivano. Dall' altro canto il desiderio del popolo fiorentino era ingiurioso ed ingiusto, talchè la nobiltà con maggiori forze alle sue difese si preparava, e perciò al sangue ed all' esilio si veniva de' cittadini. E quelle leggi che dipoi si creavano, non a comune utilità, ma tutte in favore del vincitore si ordinavano. Da questo ancora procedeva che nelle vittorie del popolo la città di Roma più virtuosa diventava; perchè potendo i popolani essere all' amministrazione dei magistrati, degli eserciti, e degl' imperi con i nobili preposti, di quella medesima virtù che erano quelli si riempievano, e quella città, crescendovi la virtù, cresceva in potenza. Ma in Firenze vincendo il popolo, i nobili privi de' magistrati rimanevano, e volendo racquistargli, era loro necessario con il governo, con l' animo e con il modo del vivere simili ai popolani non solamente essere, ma parere. Di qui nasceva la variazione delle insegne, le mutazioni dei titoli delle famiglie, che i nobili, per parere di popolo, facevano; tantochè quella virtù dell' armi e generosità d'animo che era nella nobiltà si spegneva, e nel popolo dove la non era, non si poteva raccendere; talchè Firenze sempre più umile e più abbietta divenne. E dove Roma, sendosi quella loro virtù convertita in superbia, si ridusse in termine che senza avere un principe non si poteva mantenere; Firenze a quel grado è pervenuta, che facilmente da un savio dator di leggi potrebbe essere in qualunque forma di governo riordinata. Le quali cose per la lezione del precedente libro in parte si possono chiaramente cognoscere. Ed avendo mostro il nascimento di Firenze ed il principio della sua libertà con le cagioni delle divisioni di quella, e come le parti de' nobili e del popolo con la tirannide del duca d' Atene e con la rovina della nobiltà finirono; restano ora a narrarsi le inimicizie intra il popolo e la plebe, e gli accidenti varj che quelle produssero.

Doma che fu la potenza de' nobili, e finita che fu la guerra con l' arcivescovo di Milano, non pareva che in Firenze alcuna cagione di scandalo fusse rimasa. Ma la mala fortuna della nostra città e i non buoni ordini suoi fecero intra la famiglia degli Albizzi e quella de' Ricci nascere inimicizia; la quale divise Firenze, come prima quella de' Buondelmonti ed Uberti, e dipoi de' Donati e de' Cerchi l' aveva divisa. I pontefici, i quali allora stavano in Francia, e gl' imperadori che erano nella Magna, per mantenere la riputazione loro in Italia, in varj tempi di varie nazioni moltitudine di soldati ci avevano man-

dati; talchè in questi tempi ci si trovavano Inglesi, Tedeschi e Brettoni. Costoro, come per esser finite le guerre senza soldo rimanevano, dietro ad una insegna di ventura questo e quell' altro principe taglieggiavano. Venne pertanto, l' anno MCCCLIII, una di queste compagnie in Toscana, capitanata da monsignor Reale, Provenzale; la cui venuta tutte le città di quella provincia spaventò ed i Fiorentini non solo pubblicamente di genti si provvidero, ma molti cittadini, fra i quali furono gli Albizzi e i Ricci, per salute propria s' armarono. Questi tra loro erano pieni d' odio, e ciascuno pensava, per ottenere il principato nella repubblica, come potesse opprimere l' altro. Non erano per ciò ancora venuti all' armi, ma solamente nei magistrati e nei consigli si urtavano. Trovandosi adunque tutta la città armata, nacque a sorte una quistione in Mercato Vecchio, dove assai gente, secondochè in simili accidenti si costuma, concorse. E spargendosi il romore, fu apportato ai Ricci come gli Albizzi gli assalivano, ed agli Albizzi che i Ricci gli venivano a trovare. Per la qual cosa tutta la città si sollevò, e i magistrati con fatica poterono l' una famiglia e l' altra frenare, acciocchè in fatto non seguisse quella zuffa, che a caso e senza colpa di alcuno di loro era stata diffamata. Questo accidente ancorachè debole, fece riaccendere più gli animi loro, e con maggior diligenza cercar ciascuno d' acquistarsi partigiani. E perchè già i cittadini per la rovina de' Grandi erano in tanta ugualità venuti, che i magistrati erano più che per lo addietro non solevano riveriti, disegnavano per la via ordinaria e senza privata violenza prevalersi.

Noi abbiamo narrato davanti, come dopo la vittoria di Carlo I si creò il magistrato di parte Guelfa, e a quello si dette grande autorità sopra i Ghibellini; la quale il tempo, i varj accidenti e le nuove divisioni avevano talmente messa in oblivione, che molti discesi de' Ghibellini i primi magistrati esercitavano. Uguccione de' Ricci pertanto, capo di quella famiglia, operò che si rinnovasse la legge contra i Ghibellini, tra i quali era opinione di molti fussero gli Albizzi, i quali molti anni indietro, nati in Arezzo, ad abitare in Firenze erano venuti. Ondechè Uguccione pensò rinnovando questa legge privare gli Albizzi de' magistrati, disponendosi per quella, che qualunque disceso di Ghibellino fusse condannato, se alcun magistrato esercitasse. Questo disegno di Uguccione fu a Piero di Filippo degli Albizzi scoperto, e pensò di favorirlo, giudicando che opponendosi per sè stesso si chiarirebbe Ghibellino. Questa legge pertanto, rinnovata per l' ambizione di costoro, non tolse, ma dette a Piero degli Albizzi riputazione, e fu di molti mali principio. Nè si può far legge per una repubblica più dannosa che quella, che riguarda assai tempo indietro. Avendo adunque Piero favorita la legge, quello che da' suoi nimici era stato trovato per suo impedimento, gli fu via alla sua grandezza, perchè, fattosi principe di questo nuovo ordine, sempre prese più autorità, sendo da questa nuova setta de' Guelfi prima che alcun altro favorito.

E perchè non si trovava magistrato che ricercasse quali fussero i Ghibellini, e perciò la legge fatta non era di molto valore, provvedde che si desse autorità ai Capitani di chiarire i Ghibellini, e chiariti, significar loro ed ammonirgli che non prendessero alcun magistrato; alla quale ammonizione se non ubbidissero, rimanessero condannati. Da questo nacque che dipoi tutti quelli che in Firenze sono privi di potere esercitare i magistrati, si chiamano Ammoniti. Ai Capitani adunque, sendo con il tempo cresciuta l' audacia, senza alcun rispetto non solamente quelli che lo meritavano ammonivano, ma qualunque pareva loro, mossi da qualsivoglia avara o ambiziosa cagione. E dal MCCCLVII che era cominciato quest' ordine, al LXVI si trovavano di già ammo-

siti più che dugento cittadini. Donde i Capitani di parte, e la setta dei Guelfi era diventata potente, perchè ciascuno per timore di non essere ammonito gli onorava, e massimamente i capi di quella, i quali erano Piero degli Albizzi, messer Lapo da Castiglionchio e Carlo Strozzi. Ed avvengachè questo modo di procedere insolente dispiacesse a molti, i Ricci intra gli altri erano peggio contenti che alcuno, parendo loro essere stati di questo disordine cagione, per il quale vedevano rovinare la repubblica, e gli Albizzi loro nimici essere contra i disegni loro diventati potentissimi. Pertanto trovandosi Uguccione de' Ricci de' Signori, volle por fine a quel male, di che egli e gli altri suoi erano stati principio, e con nuova legge provvide, che a' sei Capitani di parte tre si aggiugnessero, de' quali ne fussero due dei minori artefici, e volle che i chiariti Ghibellini avessero a essere da ventiquattro cittadini Guelfi, a ciò deputati, confermati. Questo provvedimento temperò allora in buona parte la potenzia de' Capitani; dimodochè l'ammonire in maggior parte mancò, e se pure ne ammonivano alcuni, erano pochi. Nondimeno le sette degli Albizzi e Ricci vegghiavano, e leghe, imprese e deliberazioni l'una per odio dell'altra disfavorivano. Vissesi adunque con simili travagli dal MCCCLXVI al LXXI, nel qual tempo la setta de' Guelfi riprese le forze. Era nella famiglia de' Buondelmonti un cavaliere chiamato messer Benchi, il quale per i suoi meriti in una guerra contra ai Pisani era stato fatto popolano, e per questo era a potere essere de' Signori abile diventato. E quando egli aspettava di sedere in quel magistrato, si fece una legge, che niuno Grande fatto popolano lo potesse esercitare. Questo fatto offese assai messer Benchi, e accozzatosi con Piero degli Albizzi deliberarono con l'ammonire battere i minori popolani, e rimaner soli nel governo. E per il favore che messer Benchi aveva con l'antica nobiltà e per quello che Piero aveva con la maggior parte dei popolani potenti, fecero ripigliar le forze alla setta de' Guelfi, e con nuove riforme fatte nella parte ordinarono in modo la cosa, che potevano de' Capitani e dei ventiquattro cittadini a loro modo disporre. Dondechè si ritornò ad ammonire con più audacia che prima, e la casa degli Albizzi come capi di questa setta, sempre cresceva. Dall' altro canto i Ricci non mancavano d'impedire con gli amici, in quanto potevano, i disegni loro; tantochè si viveva in sospetto grandissimo, e temevasi per ciascuno ogni rovina. Ondechè molti cittadini mossi dall'amore della patria, in San Piero Scheraggio si ragunarono, e ragionato intra loro assai di questi disordini, ai Signori n'andarono, ai quali uno di loro di più autorità parlò in questa sentenza: « Dubitavamo molti di noi, magnifici Signori, di essere insieme, ancorachè per cagione pubblica, per ordine privato; giudicando potere o come prosontuosi essere notati, o come ambiziosi condannati. Ma considerato poi che ogni giorno, e senza alcuno riguardo, molti cittadini per le logge e per le case, non per alcuna pubblica utilità, ma per loro propria ambizione convengono, giudichiamo, poichè quelli che per la rovina della repubblica si ristringono, non temono, che non avessero ancora da temere quelli che per bene e utilità pubblica si ragunano; nè quello che altri si giudichi di noi ci curiamo, poichè gli altri quello che noi possiamo giudicare di loro non istimano. L'amore che noi portiamo, magnifici Signori, alla patria nostra, ci ha fatti prima ristringere, e ora ci fa venire da voi per ragionare di quel male, che si vede già grande, e che tuttavia cresce in questa nostra repubblica, e per offerirci presti ad aiutarvi spegnerlo. Il che vi potrebbe, ancorachè l'impresa paia difficile, riuscire, quando voi vogliate lasciar indietro i privati rispetti, ed usare con le pubbliche forze la vostra autorità. La comune corruzione di tutte le città d'Italia, magnifici Signori, ha corrotta e tuttavia

corrompe la nostra città; perchè, dappoichè questa provincia si trasse di sotto alle forze dello imperio, le città di quella non avendo un freno potente che le correggesse, hanno, non come libere, ma come divise in sette, gli stati e governi loro ordinati. Da questo sono nati tutti gli altri mali, tutti gli altri disordini che in esse appariscono. In prima non si trova tra i loro cittadini nè unione nè amicizia, se non tra quelli che sono di qualche scelleratezza, o contra la patria o contra i privati commessa, consapevoli. E perchè in tutti la religione e il timor di Dio è spento, il giuramento e la fede data tanto basta quanto l' utile, di che gli uomini si vagliono non per osservarlo, ma perchè sia mezzo a potere più facilmente ingannare; e quanto l'inganno riesce più facile e sicuro, tanto più lode e gloria se ne acquista. Per questo gli uomini nocivi sono come industriosi lodati, ed i buoni come sciocchi biasimati. E veramente nelle città d' Italia tutto quello che può essere corrotto, e che può corrompere altri, si raccozza. I giovani sono oziosi, i vecchi lascivi, e ogni sesso e ogni età è piena di brutti costumi; a che le leggi buone, per essere dalle cattive usanze guaste, non rimediano. Di qui nasce quella avarizia che si vede nei cittadini, e quello appetito non di vera gloria, ma di vituperosi onori, dal quale dipendono gli odj, le inimicizie, i dispiaceri, le sette, dalle quali nascono morti, esilj, afflizioni dei buoni, esaltazioni de' tristi. Perchè i buoni confidatisi nella innocenzia loro non cercano come i cattivi di chi straordinariamente gli difenda e onori, tantochè indifesi ed inonorati rovinano. Da questo esempio nasce lo amore delle parti e la potenza di quelle; perchè i cattivi per avarizia e per ambizione, e i buoni per necessità le seguono. E quello che è più pernizioso, è vedere, come i motori ed i principi di esse l' intenzione e fine loro con un pietoso vocabolo adonestano; perchè sempre, ancorchè tutti sieno alla libertà nimici, quella o sotto colore di stato di ottimati o di popolari difendendo, opprimono. Perchè il premio, il quale della vittoria desiderano, è non la gloria dell'aver liberata la città, ma la soddisfazione di avere superati gli altri, ed il principato di quella usurpato; dove condotti, non è cosa sì ingiusta, sì crudele o avara, che fare non ardischino. Di qui gli ordini e le leggi non per pubblica, ma per propria utilità si fanno. Di qui le guerre, le paci e le amicizie non per gloria comune, ma per soddisfazione di pochi si diliberano. E se le altre città sono di questi disordini ripiene, la nostra ne è più che alcun' altra macchiata; perchè le leggi, gli statuti, gli ordini civili non secondo il viver libero, ma secondo l'ambizione di quella parte, che è rimasa superiore, si sono in quella sempre ordinati e ordinano. Onde nasce che sempre cacciata una parte e spenta una divisione, ne surge un'altra, perchè quella città che con le sette più che con le leggi si vuol mantenere, come una setta è rimasa in essa senza opposizione, di necessità conviene che intra sè medesima si divida; perchè da quelli modi privati non si può difendere, i quali essa per sua salute prima aveva ordinati. E che questo sia vero, le antiche e moderne divisioni della nostra città lo dimostrano. Ciascuno credeva, distrutti che furono i Ghibellini, i Guelfi dipoi lungamente felici e onorati vivessero. Nondimeno dopo poco tempo in Bianchi e in Neri si divisero. Vinti dipoi i Bianchi, non mai stette la città senza parti: ora per favorire i fuorusciti, ora per le inimicizie del popolo e de' Grandi sempre combattemmo. E per dare ad altri quello che d' accordo per noi medesimi possedere o non volevamo o non potevamo, ora al re Roberto, ora al fratello, ora al figliuolo, ed in ultimo al duca d' Atene la nostra libertà sottomettemmo. Nondimeno in alcuno stato mai non ci riposiamo, come quelli che non siamo mai stati d'accordo a viver liberi, e di esser servi non ci contentiamo. Nè dubitammo, tanto sono i nostri ordini disposti alle divisioni, vi-

vendo ancora sotto l'ubbidienza del re, la maestà sua ad un vilissimo uomo nato in Agobbio posporre. Del duca d'Atene non si debbe per onore di questa città ricordare; il cui acerbo e tirannico animo ci doveva far savi, ed insegnare vivere. Nondimeno come prima e' fu cacciato, noi avemmo l'armi in mano, e con più odio e maggior rabbia che mai alcuna altra volta insieme combattuto avessimo, combattemmo; tantochè l'antica nobiltà nostra rimase vinta, e nell' arbitrio del popolo si rimise. Nè si credette per molti che mai alcuna cagione di scandalo o di parte nascesse più in Firenze, sendo posto freno a quelli, che per la loro superbia ed insopportabile ambizione pareva che ne fussero cagione. Ma e' si vede ora per esperienza, quanto l'opinione degli uomini è fallace ed il giudizio falso; perchè la superbia e l'ambizione de' Grandi non si spense, ma da' nostri popolani fu loro tolta, i quali ora, secondo l'uso degli uomini ambiziosi, di ottenere il primo grado nella repubblica cercano. Nè avendo altri modi ad occuparlo che le discordie, hanno di nuovo divisa la città, e il nome Guelfo e Ghibellino, che era spento, e che era bene non fusse mai stato in questa repubblica, risuscitato. Egli è dato di sopra, acciocchè nelle cose umane non sia nulla o perpetuo o quieto, che in tutte le repubbliche sieno famiglie fatali, le quali naschino per la rovina di quelle. Di queste la repubblica nostra più che alcuna altra è stata copiosa, perchè non una, ma molte l'hanno perturbata ed afflitta, come fecero i Buondelmonti prima e gli Uberti, dipoi i Donati e i Cerchi, ed ora, oh cosa vergognosa e ridicola! i Ricci e gli Albizzi la perturbano e dividono. Noi non vi abbiamo ricordati i costumi corrotti e le antiche e continue divisioni nostre per sbigottirvi, ma per ricordarvi le cagioni di esse, e dimostrarvi che come voi ve ne potete ricordare, noi ce ne ricordiamo, e per dirvi che l'esempio di quelle non vi debbe far diffidare di poter frenar queste. Perchè in quelle famiglie antiche era tanto grande la potenza loro, e tanto grandi i favori che elle avevano dai principi, che gli ordini e modi civili a frenarle non bastavano. Ma ora che l'Imperio non ci ha forze, il papa non si teme, e che l'Italia tutta e questa città è condotta in tanta ugualità, che per lei medesima si può reggere, non ci è molta difficoltà. E questa nostra repubblica massimamente si può, nonostante gli antichi esempj che ci sono in contrario, non solo mantenere unita, ma di buoni costumi e civili modi riformare, purchè Vostre Signorie si disponghino a volerlo fare. A che noi mossi dalla carità della patria, non da alcun' altra privata passione, vi confortiamo. E benchè la corruzione di essa sia grande, spegnete per ora quel male che ci ammorba, quella rabbia che ci consuma, quel veleno che ci uccide; e imputate i disordini antichi, non alla natura degli uomini, ma ai tempi, i quali sendo variati, potete sperare alla vostra città mediante i migliori ordini miglior fortuna; la malignità della quale si può con la prudenza vincere, ponendo freno all' ambizione di costoro, ed annullando quelli ordini, che sono delle sette nutritori, e prendendo quelli, che al vero vivere libero e civile sono conformi. E siate contenti piuttosto farlo ora con la benignità delle leggi, che differendo, con il favor dell' armi gli uomini siano a farlo necessitati. »

I Signori, mossi da quello che prima per loro medesimi cognoscevano, e dipoi dall' autorità e conforti di costoro, dettero autorità a cinquantasei cittadini, perchè alla salute della repubblica provvedessero. Egli è verissimo che gli assai uomini sono più atti a conservare un ordine buono, che a saperlo per loro medesimi trovare. Questi cittadini pensarono più a spegnere le presenti sette, che a torre via le cagioni delle future; tantochè nè l'una cosa nè l'altra conseguirono; perchè le cagioni delle nuove non

levarono, e di quelle che vegghiavano una più potente che l'altra con maggior pericolo della repubblica fecerò. Privarono pertanto di tutti i magistrati, eccettochè di quelli della parte Guelfa, per tre anni tre della famiglia degli Albizzi, e tre di quella de' Ricci; intra i quali Piero degli Albizzi, e Uguccione de' Ricci furono. Proibirono a tutti i cittadini entrare in Palagio, eccettochè nei tempi che i magistrati sedevano. Provvidero che qualunque fusse battuto, o impeditagli la possessione de' suoi beni, potesse con una domanda accusarlo ai Consigli, e farlo chiarire de' Grandi, e chiarito, sottoporlo ai carichi loro. Questa provvisione tolse lo ardire alla setta de' Ricci, ed a quella degli Albizzi lo accrebbe; perchè avvengachè ugualmente fussero segnate, nondimeno i Ricci assai più ne patirono. Perchè se a Piero fu chiuso il palagio de' Signori, quello dei Guelfi, dove egli aveva grandissima autorità, gli rimase aperto. E se prima egli e chi lo seguiva erano all' ammonire caldi, diventarono dopo questa ingiuria caldissimi; alla quale mala volontà ancora nuove cagioni si aggiunsero.

Sedeva nel pontificato papa Gregorio XI, il quale trovandosi in Avignone governava, come gli antecessori suoi avevano fatto, l' Italia per legati, i quali pieni di avarizia e di superbia, avevano molte città afflitte. Uno di questi, il quale in quei tempi si trovava a Bologna, presa l' occasione della carestia che l' anno era in Firenze, pensò d' insignorirsi di Toscana; e non solamente non sovvenne i Fiorentini di viveri, ma per torre loro la speranza delle future ricolte, come prima apparì la primavera, con grande esercito gli assaltò, sperando, trovandogli disarmati ed affamati, potergli facilmente superare. E forse gli succedeva, se l' armi con le quali quello gli assalì, infedeli e venali state non fussero. Perchè i Fiorentini, non avendo migliore rimedio, dierono ai suoi soldati centotrentamila fiorini, e fecero loro abbandonare l' impresa. Cominciansi le guerre quando altri vuole, ma non quando altri vuole si finiscono. Questa guerra per l' ambizione del legato incominciata, fu dallo sdegno de' Fiorentini seguita; e fecero lega con messer Bernabò e con tutte le città inimiche alla Chiesa, e crearono otto cittadini che quella amministrassero, con autorità di potere operare senza appello, e spendere senza rendere conto. Questa guerra mossa contra il pontefice fece, nonostante che Uguccione fusse morto, resurgere quelli che avevano la setta de' Ricci seguita, i quali contra gli Albizzi avevano sempre favorito messer Bernabò, e disfavorita la Chiesa; e tanto più che gli Otto erano tutti nimici alla setta de' Guelfi. Il che fece che Piero degli Albizzi, messer Lapo da Castiglionchio, Carlo Strozzi e gli altri, più insieme si ristrinsero all' offesa de' loro avversarj. E mentre che gli Otto facevano la guerra ed eglino ammonivano, durò la guerra tre anni, nè prima ebbe che con la morte del pontefice termine; e fu con tanta virtù e tanta soddisfazione dell' universale amministrata, che agli Otto fu ogni anno prorogato il magistrato; ed erano chiamati Santi, ancorachè eglino avessero stimato poco le censure, e le chiese dei beni loro spogliate, e sforzato il clero a celebrare gli ufficj: tanto quelli cittadini stimavano allora più la patria che l'anima; e dimostrarono alla Chiesa, che come prima suoi amici l'avevano difesa, così suoi nimici la potevano affliggere; perchè tutta la Romagna, la Marca e Perugia le fecero ribellare.

Nondimeno, mentrechè al papa facevano tanta guerra, non si potevano dai Capitani di parte, e dalla loro setta difendere; perchè la invidia che i Guelfi avevano agli Otto faceva crescere loro l' audacia, e non che gli altri nobili cittadini, ma dall' ingiuriare alcuni degli Otto non si astennero. Ed a tanta arroganza i Capitani di parte salirono, che eglino erano più che i Signori temuti,

e con minor riverenza si andava a questi a quelli; e più si stimava il palagio della Parte che il loro; tantochè non veniva ambasciatore a Firenze che non avesse commissione ai Capitani. Sendo adunque morto papa Gregorio, e rimasa la città senza guerra di fuora, si viveva dentro in gran confusione; perchè dall' un canto l' audacia de' Guelfi era insopportabile, dall' altro non si vedeva modo a potergli battere. Pure si giudicava che di necessità si avesse a venire all' armi, e vedere quale de' due seggi dovesse prevalere. Erano dalla parte de' Guelfi tutti gli antichi nobili con la maggior parte de' più potenti popolani, dove, come dicemmo, messer Lapo, Piero e Carlo erano principi. Dall' altra erano tutti i popolani di minor sorte, de' quali erano capi gli Otto della guerra, messer Giorgio Scali, Tommaso Strozzi, con i quali Ricci, Alberti e Medici convenivano; il rimanente della moltitudine, come quasi sempre interviene, alla parte malcontenta s' accostava.

Parevano ai capi della setta guelfa le forze degli avversarj gagliarde, e il pericolo loro grande, qualunque volta una Signoria loro inimica volesse abbassargli. E pensando che fusse bene prevenire, s' accozzarono insieme, dove le condizioni della città e dello stato loro esaminarono; e pareva loro che gli ammoniti, per essere cresciuti in tanto numero, avessero loro dato tanto carico, che tutta la città fusse diventata loro nimica. A che non vedevano altro rimedio, che dove eglino avevano tolto loro gli onori, torre loro ancora la città, occupando per forza il palagio de' Signori, e riducendo tutto lo stato nella setta loro, ad imitazione degli antichi Guelfi, i quali non vissero peraltro nella città sicuri, che per averne cacciati tutti gli avversarj loro. Ciascuno s' accordava a questo, ma discordavano del tempo. Correva allora l' anno MCCCLXXVIII ed era il mese d' aprile, ed a messer Lapo non pareva da differire, affermando niuna cosa nuocere tanto al tempo, quanto il tempo, ed a loro massime, potendo nella seguente Signoria essere facilmente Salvestro de' Medici Gonfaloniere, il quale alla setta loro contrario cognoscevano. A Piero degli Albizzi dall' altro canto pareva da differire, perchè giudicava bisognassero forze, e quelle non esser possibile senza dimostrazione raccozzare, e quando fussero scoperti, in manifesto pericolo incorrerebbero. Giudicava pertanto essere necessario che il propinquo San Giovanni si aspettasse; nel qual tempo, per essere il più solenne giorno della città, assai moltitudine in quella concorre, intra la quale potrebbero allora quanta gente volessero nascondere. E per rimediare a quello che di Salvestro si temeva, s' ammonisse; e quando questo non paresse da fare, s'ammonisse uno di collegio del suo quartiere, e ritraendosi lo scambio, per essere le borse vuote, poteva facilmente la sorte fare, che quello o qualche suo consorte fusse tratto, che gli torrebbe la facoltà di poter sedere Gonfaloniere. Fermarono pertanto questa diliberazione, ancorachè messer Lapo malvolentieri v' acconsentisse, giudicando il differire nocivo, e che mai il tempo non è al tutto comodo a fare una cosa; in modo che chi aspetta tutte le comodità, o ei non tenta mai cosa alcuna, o se pure la tenta, la fa il più delle volte a suo disavvantaggio. Ammonirono costoro il collegio, ma non successe loro lo impedir Salvestro, perchè scoperte dagli Otto le cagioni, che lo scambio non si ritraesse operarono.

Fu tratto pertanto Gonfaloniere Salvestro di messer Alamanno de' Medici. Costui nato di nobilissima famiglia popolana, che il popolo fusse da pochi potenti oppresso sopportare non poteva. E avendo pensato di por fine a questa insolenza, vedendosi il popolo favorevole e di molti nobili popolani compagni, comunicò i disegni suoi con Benedetto Alberti, Tommaso Strozzi e messer *Giorgio Scali*, i quali per condurgli ogni aiuto gli promisero. Formarono adun-

que segretamente una legge, la quale innovava gli ordini della giustizia contro ai Grandi, e l'autorità de' Capitani di Parte diminuiva, ed agli ammoniti dava modo di potere essere alle dignità rivocati. E perchè quasi in un medesimo tempo si esperimentasse ed ottenesse, avendosi prima intra i Collegi e dipoi nei Consigli a diliberare, e trovandosi Salvestro Proposto, il qual grande in quel tempo che dura fa uno quasichè principe della città, fece in una medesima mattina il Collegio ed il Consiglio ragunare; ed ai Collegi prima divisi da quello propose la legge ordinata, la quale come cosa nuova trovò nel numero di pochi tanto disfavore, che ella non si ottenne. Onde che veggendo Salvestro come gli erano tagliate le prime vie ad ottenerla finse di partirsi del luogo per sua necessità, e senza che altri se ne accorgesse n'andò in Consiglio, e salito alto dove ciascuno lo potesse vedere e udire, disse, come ei credeva essere stato fatto Gonfaloniere non per esser giudice di cause private, che hanno i loro giudici ordinarj, ma per vigilare lo stato, correggere l'insolenza dei potenti e temperare quelle leggi, per l'uso delle quali si vedesse la Repubblica rovinare; e come ad ambedue queste cose aveva con diligenza pensato, e in quanto gli era stato possibile provveduto; ma la malignità degli uomini in modo alle sue giuste imprese si opponeva, che a lui era tolta la via di potere operar bene, ed a loro non che di poterlo diliberare, ma di udirlo. Ondechè vedendo di non più in alcuna cosa alla Repubblica nè al bene universale giovare, non sapeva per qual cagione si aveva a tenere più il magistrato, il quale o egli non meritava, o altri credeva che ei non meritasse; e per questo se ne voleva ire a casa, acciocchè quel popolo potesse porre in suo luogo un altro, che avesse o maggiore virtù o miglior fortuna di lui. E dette queste parole, si partì di Consiglio per andarne a casa.

Quelli che in Consiglio erano della cosa consapevoli, e quelli altri che disideravano novità, levarono il romore; al quale i Signori e i Collegj corsero; e veduto il loro Gonfaloniere partirsi, con prieghi e con autorità ritennero, e lo fecero in Consiglio, il quale era pieno di tumulto, ritornare; dove molti nobili cittadini furono con parole ingiuriosissime minacciati; intra i quali Carlo Strozzi fu da uno artefice preso per il petto, e voluto ammazzare, e con fatica fu dai circostanti difeso. Ma quello che suscitò maggior tumulto, e messe in arme la città, fu Benedetto degli Alberti, il quale dalle finestre del Palagio con alta voce chiamò il popolo alle armi, e subito fu piena la piazza d'armi; onde che i Collegi quello che prima pregati non avevano voluto fare, minacciati ed impauriti fecero. I Capitani di Parte in questo medesimo tempo avevano assai cittadini nel loro palagio ragunati per consigliarsi come s' avessero contra l'ordine de' Signori a difendere. Ma come si sentì levato il romore, e s'intese quello per i Consigli si era diliberato, ciascuno si rifuggì nelle case sue.

Non sia alcuno che muova un' alterazione in una città per credere poi o fermarla a sua posta, o regolarla a suo modo. Fu l' intenzione di Salvestro creare quella legge, e posare la città, e la cosa procedette altrimenti; perchè gli umori mossi avevano in modo alterato ciascuno, che le botteghe non si aprivano, i cittadini si afforzavano per le case, molti i loro mobili per i monisteri e per le chiese nascondevano, e pareva che ciascuno temesse qualche propinquo male. Ragunaronsi i corpi delle arti, e ciascuna fece un Sindaco. Onde i Priori chiamarono i loro Collegi e quei Sindachi, e consultarono tutto un giorno, come la città con soddisfazione di ciascuno si potesse quietare; ma per essere i pareri diversi non s' accordarono. L' altro giorno seguente, l' arti trassero fuora le loro bandiere, il che sentendo i Signori, e dubitando di quello avvenne, chiamarono il Consiglio per porvi rimedio. Nè fu ragunato

appena, che si levò il romore, e subito l' insegne delle arti con gran numero d' armati dietro furono in piazza. Onde che il Consiglio per dare all' arti ed al popolo di contentarle speranza, e torre loro la cagione del male, dette generale potestà, la quale si chiama in Firenze Balìa, ai Signori, ai Collegi, agli Otto, ai Capitani di Parte ed ai Sindachi delle arti di potere riformare lo stato della città a comune beneficio di quella. E mentre che questo si ordinava, alcune insegne delle arti, e di quelle di minor qualità, sendo mosse da quelli che disideravano vendicarsi delle fresche ingiurie ricevute dai Guelfi, dall' altre si spiccarono, e la casa di messer Lapo da Castiglionchio saccheggiarono ed arsero. Costui come intese la Signoria aver fatto impresa contro agli ordini de' Guelfi, e vide il popolo in arme, non avendo altro rimedio che nascondersi o fuggire, prima in Santa Croce si nascose, dipoi vestito da frate in Casentino se ne fuggì; dove più volte fu sentito dolersi di sè per aver consentito a Piero degli Albizzi, e di Piero per aver voluto aspettare San Giovanni ad assicurarsi dello stato. Ma Piero e Carlo Strozzi ne' primi romori si nascosero, credendo, cessati quelli, per avere assai parenti ed amici, potere stare in Firenze sicuri. Arsa che fu la casa di messer Lapo (perchè i mali con difficoltà si cominciano, e con facilità si accrescono), molte altre case furono o per odio universale, o per private nimicizie saccheggiate ed arse. E per aver compagnia, che con maggior sete di loro a rubare i beni d' altri gli accompagnasse, le pubbliche prigioni ruppero, e dipoi il monistero degli Agnoli e il convento di Santo Spirito, dove molti cittadini avevano il loro mobile nascoso, saccheggiarono. Nè campava la pubblica Camera dalle mani di questi predatori, se dalla riverenza di uno de' Signori non fusse stata difesa; il quale a cavallo con molti armati dietro, in quel modo che poteva, alla rabbia di quella moltitudine s' opponeva.

Mitigato in parte questo popolare furore, sì per l'autorità de' Signori, sì per essere sopraggiunta la notte, l' altro dì poi la Balìa fece grazia agli ammoniti, con questo che non potessero per tre anni esercitare alcun magistrato. Annullarono le leggi fatte in pregiudizio de' cittadini dai Guelfi; chiarirono ribelli messer Lapo da Castiglionchio e i suoi consorti, e con quello più altri dall' universale odiati. Dopo le quali diliberazioni i nuovi Signori si pubblicarono, de' quali era Gonfaloniere Luigi Guicciardini; per i quali si prese speranza di fermare i tumulti, parendo a ciascuno che fussero uomini pacifici, e della quiete comune amatori. Nondimeno non si aprivano le botteghe, e i cittadini non posavano l' armi, e guardie grandi per tutta la città si facevano. Per la qual cosa i Signori non presero il magistrato fuori del palagio con la solita pompa, ma dentro senza osservare alcuna cerimonia. Questi Signori giudicarono, nessuna cosa essere più utile da farsi nel principio del loro magistrato che pacificare la città; e però fecero posare l' armi, aprir le botteghe, partir di Firenze molti del contado stati chiamati da' cittadini in loro favore. Ordinarono in di molti luoghi della città guardie, dimodochè se gli ammoniti si fussero potuti quietare, la città si sarebbe quietata. Ma eglino non erano contenti di aspettare tre anni a riavere gli onori; tantochè a loro soddisfazione l' arti di nuovo si ragunarono, ed ai Signori domandarono che per bene e quiete della città ordinassero, che qualunque cittadino in qualunque tempo de' Signori, di Collegio, Capitano di Parte o Consolo di qualunque arte fusse stato, non potesse essere ammonito per Ghibellino; e di più che nuove imborsazioni nella parte guelfa si facessero, e le fatte s' ardessero. Queste dimande non solamente dai Signori, ma subito da tutti i Consigli furono accettate; per che parve che i tumulti, che di già di nuovo erano mossi, si fermassero.

Ma perchè agli uomini non basta ricuperare il loro, che vogliono occupare

quello d'altri e vendicarsi, quelli che speravano ne' disordini mostravano agli artefici, che non sarebbero mai sicuri, se molti loro nimici non erano cacciati e distrutti. Le quali cose presentendo i Signori, fecero venire avanti a loro i magistrati dell'arti insieme con i loro sindachi, ai quali Luigi Guicciardini gonfaloniere parlò in questa forma: « Se questi Signori, ed io insieme con loro, non avessimo, buon tempo è, cognosciuta la fortuna di questa città, la quale fa che fornite le guerre di fuora quelle di dentro cominciano, noi ci saremmo più maravigliati de' tumulti seguiti, e più ci arebbono arrecato dispiacere. Ma perchè le cose consuete portano seco minori affanni, noi abbiamo i passati romori con pazienza sopportati, sendo massimamente senza nostra colpa incominciati, e sperando quelli secondo l'esempio de' passati dovere aver qualche volta fine, avendovi di tante e sì gravi domande compiaciuti. Ma presentendo come voi non quietate, anzi volete che a' vostri cittadini nuove ingiurie si faccino, e con nuovi esilj si condannino, cresce con la disonestà vostra il dispiacere nostro. E veramente se noi avessimo creduto che ne' tempi del nostro magistrato la nostra città, o per contrapporci a voi, o per compiacervi avesse a rovinare, noi avremmo o con la fuga o con l'esilio fuggiti questi onori. Ma sperando avere a convenire con uomini che avessero in loro qualche umanità, ed alla loro patria qualche amore, prendemmo il magistrato volentieri, credendo con la nostra umanità vincere in ogni modo l'ambizione vostra. Ma noi vediamo ora per isperienza, che quanto più umilmente ci partiamo, quanto più vi concediamo, tanto più insuperbite, e più disoneste cose domandate. E se noi parliamo così, non facciamo per offendervi, ma per farvi ravvedere; perchè noi vogliamo che un altro vi dica quello che vi piace, noi vogliamo dirvi quello che vi sia utile. Diteci per vostra fe', qual cosa è quella che voi possiate onestamente più disiderare da noi? Voi avete voluto torre l'autorità ai Capitani di Parte: la si è tolta; voi avete voluto che si ardino le loro borse, e faccinsi nuove riforme: noi l'abbiamo acconsentito; voi voleste che gli ammoniti ritornassero negli onori: e' si è permesso. Noi per i prieghi vostri a chi ha arse le case e spogliate le chiese abbiamo perdonato; e si sono mandati in esilio tanti onorati e potenti cittadini per soddisfarvi. I Grandi a contemplazion vostra si sono con nuovi ordini raffrenati. Che fine avranno queste vostre domande, o quanto tempo userete voi male la liberalità nostra? Non vedete voi, che noi sopportiamo con più pazienza l'esser vinti che voi la vittoria? A che condurranno queste vostre disunioni questa vostra città? Non vi ricordate voi, che quando la è stata disunita, Castruccio, un vil cittadino lucchese, l'ha battuta? un duca d'Atene privato condottiere vostro l'ha soggiogata? Ma quando l'è stata unita, non l'ha potuta superare un arcivescovo di Milano ed un papa, i quali dopo tanti anni di guerra sono rimasi con vergogna. Perchè volete voi adunque che le vostre discordie quella città nella pace faccino serva, la quale tanti nimici potenti nella guerra hanno lasciata libera? Che trarrete voi dalle disunioni vostre altro che servitù? o da' beni che voi ci avete rubati o rubaste, altro che povertà? perchè son quelli, che con le industrie nostre nutriscono tutta la città, de' quali sendone spogliati non potremo nutrirla; e quelli che gli averanno occupati, come cosa male acquistata non gli sapranno preservare; donde ne seguirà la fame e la povertà della città. Io e questi Signori vi comandiamo, e se l'onestà lo consente, vi preghiamo, che fermiate una volta l'animo, e siate contenti stare quieti a quelle cose che per noi si sono ordinate, e quando pure ne voleste alcuna di nuovo, vogliate civilmente e non con tumulto e con l'armi domandarle, perchè quando le siano oneste, sempre ne sarete compiaciuti, e non darete occasione ai malvagi uomini, con vostro

carico e danno, sotto le spalle vostre di rovinare la patria vostra. » Queste parole, perchè erano vere, commossero assai gli animi di quelli cittadini, e umanamente ringraziarono il Gonfaloniere di aver fatto l'ufficio con loro di buon signore, e con la città di buon cittadino, offerendosi esser sempre presti ad ubbidire a quanto era stato loro commesso. E i Signori per darne loro cagione deputarono due cittadini per qualunque dei maggiori magistrati, i quali insieme con i Sindachi dell' arti praticassero se alcuna cosa fusse da riformare a quiete comune, ed ai Signori la riferissero.

Mentre che queste cose così procedevano, nacque un altro tumulto, il quale assai più che il primo offese la repubblica. La maggior parte delle arsioni e ruberie seguite ne' prossimi giorni erano state dall' infima plebe della città fatte; e quelli che intra loro si erano mostri più audaci temevano, quietate e composte le maggiori differenze, di esser puniti de' falli commessi da loro; e, come egli accade sempre, di essere abbandonati da coloro, che al far male gli avevano istigati; a che si aggiugneva un odio che il popolo minuto aveva con i cittadini ricchi e principi dell' arti, non parendo loro essere soddisfatti delle loro fatiche, secondochè giustamente credevano meritare. Perchè quando ne' tempi di Carlo I° la città si divise in arti, si dette capo e governo a ciascuna, e si provvide che i sudditi di ciascuna arte dai capi suoi nelle cose civili fussero giudicati. Queste arti, come già dicemmo, furono nel principio dodici; dipoi col tempo tante se ne accrebbero, che elle aggiunsero a ventuna, e furono di tanta potenza, che le presero in pochi anni tutto il governo della città. E perchè tra quelle delle più e delle meno onorate si trovavano, in maggiori e minori si divisero, e sette ne furono chiamate maggiori, e quattordici minori. Da questa divisione e dall' altre cagioni, che di sopra abbiamo narrate, nacque l'arroganza de' Capitani di Parte, perchè quelli cittadini, che erano anticamente stati Guelfi, sotto il governo de' quali sempre quel magistrato girava, i popolani delle maggiori arti favorivano, e quelli delle minori con i loro difensori perseguitavano. Donde contra di loro tanti tumulti, quanti abbiamo narrati, nacquero. Ma perchè nell' ordinare i corpi dell' arti molti di quelli esercizj, tra i quali il popolo minuto e la plebe infima si affatica, senza aver corpi di arti proprie restavano, ma a varie arti conformi alle qualità delli loro esercizj si sottomessero, ne nasceva che quando erano o non soddisfatti delle fatiche loro, o in alcun modo dai loro maestri oppressati, non avevano altrove dove rifuggire che al magistrato di quell' arte che gli governava, dal quale non pareva loro fusse fatta quella giustizia, che giudicavano si convenisse; e di tutte le arti, che aveva ed ha più di questi sottoposti, era ed è quella della lana, la quale per essere potentissima e la prima per autorità di tutte, con la industria sua la maggior parte della plebe e popolo minuto pasceva e pasce.

Gli uomini plebei adunque, così quelli sottoposti all' arte della lana come alle altre arti, per le cagioni dette erano pieni di sdegno, al quale aggiugnendosi la paura per le arsioni e ruberie fatte da loro, convennero di notte più volte insieme discorrendo i casi seguiti, e mostrando l' uno all' altro i pericoli in che si trovavano. Dove alcuno de' più arditi e di maggiore esperienza, per inanimire gli altri parlò in questa sentenza: « Se noi avessimo a diliberare ora se si avessero a pigliare l'armi, ardere e rubare le case de' cittadini, spogliare le chiese, io sarei uno di quelli che lo giudicherei partito da pensarlo, e forse approverei che fosse da preporre una quieta povertà a un guadagno pericoloso. Ma perchè l'armi sono prese, e molti mali sono fatti, e' mi pare che si abbia a ragionare come quelle non si abbiano a lasciare, e come de' mali commessi ci possiamo assicurare. Io credo certamente, che quando altri non c' insegnasse,

che la necessità c' insegni. Voi vedete tutta questa città piena di rammarichi e di odio contra di noi; i cittadini si ristringono, la Signoria è sempre con i magistrati. Crediate che si ordiscono lacci per noi, e nuove forze contra le teste nostre si apparecchiano. Noi dobbiamo pertanto cercare due cose, e avere nelle deliberazioni nostre due fini: l' uno, di non potere essere delle cose, fatte da noi ne' prossimi giorni, gastitati; l' altro, di potere con più libertà e più soddisfazione nostra che per il passato, vivere. Convienci pertanto, secondo che a me pare, a voler che ci siano perdonati gli errori vecchi, farne de' nuovi, raddoppiando i mali, e l' arsioni e ruberie moltiplicando, ed ingegnarsi a questo aver di molti compagni. Perchè dove molti errano niuno si gastiga, ed i falli piccoli si puniscono, i grandi e i gravi si premiano. E quando molti patiscono, pochi cercano di vendicarsi, perchè l' ingiurie universali con più pazienza che le particolari si sopportano. Il moltiplicare adunque ne' mali ci farà più facilmente trovar perdono, e ci darà la via ad aver quelle cose, che per la libertà nostra d' avere desideriamo. E parmi che noi andiamo a un certo acquisto, perchè quelli che ci potrebbero impedire sono disuniti e ricchi; la disunione loro pertanto ci darà la vittoria, e le loro ricchezze, quando sieno diventate nostre, ce la manterranno. Nè vi sbigottisca quella antichità del sangue ch' ei ci rimproverano, perchè tutti gli uomini avendo avuto un medesimo principio sono ugualmente antichi, e dalla natura sono stati fatti a un modo. Spogliateci tutti ignudi, voi ci vedrete simili; rivestite noi delle vesti loro ed eglino delle nostre, noi senza dubbio nobili, ed eglino ignobili parranno, perchè solo la povertà e le ricchezze ci disagguagliano. Duolmi bene che io sento come molti di voi delle cose fatte per conscienza si pentono, e dalle nuove si vogliono astenere. E certamente, se egli è vero, voi non siete quelli uomini che io credeva che voi foste, perchè nè conscienza nè infamia vi debbe sbigottire, perchè coloro che vincono, in qualunque modo vincano, mai non ne riportano vergogna. E della conscienza noi non dobbiamo tener conto; perchè dove è, come è in noi, la paura della fame e delle carceri, non può nè debbe quella dell' inferno capire. Ma se voi noterete il modo del procedere degli uomini, vedrete tutti quelli, che a ricchezze grandi ed a gran potenza pervengono, o con frode o con forze esservi pervenuti, e quelle cose dipoi, che eglino hanno o con inganno o con violenza usurpate, per celare la bruttezza dell' acquisto, quello sotto falso titolo di guadagno adonestano. E quelli i quali o per poca prudenza o per troppa sciocchezza fuggono questi modi, nella servitù sempre e nella povertà affogano; perchè i fedeli servi sempre sono servi, e gli uomini buoni sempre sono poveri; nè mai escono di servitù se non gl' infedeli ed audaci, e di povertà se non i rapaci e fraudolenti: perchè Dio e la natura ha poste tutte le fortune degli uomini loro in mezzo, le quali più alle rapine che all' industria, ed alle cattive che alle buone arti sono esposte. Di qui nasce che gli uomini mangiano l' uno l' altro, e vanne sempre col peggio chi può meno. Debbesi adunque usare la forza quando ce n' è data occasione; la quale non può a noi essere offerta dalla fortuna maggiore, sendo ancora i cittadini disuniti, la Signoria dubbia, i magistrati sbigottiti; talmentechè si possono, avanti che si uniscano, e fermino l' animo, facilmente opprimere. Donde o noi rimarremo al tutto principi della città, o ne avremo tanta parte, che non solamente gli errori passati ci sieno perdonati, ma avremo autorità di potergli di nuove ingiurie minacciare. Io confesso questo partito essere audace e pericoloso; ma dove la necessità strigne è l' audacia giudicata prudenza, e del pericolo nelle cose grandi gli uomini animosi non tennero mai conto. Perchè sempre quelle imprese, che con pericolo si cominciano, si finiscono con premio,

e di un pericolo mai si uscì senza pericolo; ancorachè io creda, dove si vegga appareccchiare le carceri, i tormenti e le morti, che sia temere più lo starsi che cercare d'assicurarsene, perchè nel primo i mali sono certi, e nell' altro dubbj. Quante volte ho io udito dolervi dell'avarizia de' vostri superiori e della ingiustizia de' vostri magistrati? Ora è tempo non solamente di liberarsi da loro, ma da diventare in tanto loro superiori, che eglino abbiano più a dolersi ed a temere di voi, che voi di loro. L'opportunità che dall'occasione ci è porta, vola, ed invano quando ella è fuggita si cerca poi di ripigliarla. Voi vedete le preparazioni de' vostri avversarj. Preoccupiamo i pensieri loro, e qual di noi prima ripiglierà l'armi, senza dubbio sarà vincitore con rovina del nimico e con esaltazione sua; donde a molti di noi ne risulterà onore, e sicurtà a tutti. » Queste persuasioni accesero forte i già per loro medesimi riscaldati animi al male, tantochè diliberarono prendere le armi poichè eglino avessero tirati più compagni alla voglia loro. E con giuramento si obbligarono di soccorrersi, quando accadesse che alcuno di loro fusse dai magistrati oppresso.

Mentrechè costoro ad occupare la Repubblica si preparavano, questo loro disegno pervenne a notizia de' Signori; per la qual cosa ebbero un Simone della Piazza nelle mani, dal quale intesero tutta la congiura, e come il giorno seguente volevano levare il romore. Ondechè, veduto il pericolo, ragunarono i Collegi e quelli cittadini, che insieme con i Sindachi dell' arti l' unione della città praticavano. Ed avanti che ciascuno fosse insieme, era già venuta la sera, e da quelli i Signori furono consigliati che si facessero venire i Consoli delle arti, i quali tutti consigliarono, che tutte le genti d'arme in Firenze venir si facessero, e i Gonfalonieri del popolo fussero la mattina con le loro compagnie armati in piazza. Temperava l'oriuolo del palagio, in quel tempo che Simone si tormentava, e che i cittadini si ragunavano, un Niccolò da San Friano, ed accortosi di quel che era, tornato a casa riempiè di tumulto tutta la sua vicinanza, dimodochè in un subito alla piazza di Santo Spirito più che mille uomini armati si ragunarono. Questo rumore pervenne agli altri congiurati, e San Pier Maggiore e San Lorenzo, luoghi deputati da loro, d'uomini armati si riempierono.

Era già venuto il giorno, il quale era il 21 di luglio, ed in piazza in favor dei Signori più che ottanta uomini d'arme comparsi non erano, e de' Gonfalonieri non ve ne venne alcuno, perchè sentendo essere tutta la città in arme, d'abbandonare le loro case temevano. I primi che della plebe furono in piazza furono quelli che a San Pier Maggiore ragunati si erano; all' arrivar de' quali la gente d'arme non si mosse. Comparse appresso a questi l' altra moltitudine, e non trovato riscontro, con terribil voce i loro prigioni alla Signoria domandavano, e per avergli per forza, poichè non erano per minacce renduti, le case di Luigi Guicciardini arsero; dimodochè i Signori, per paura di peggio, gli consegnarono loro. Riavuti questi, tolsero il gonfalone della giustizia allo esecutore, e sotto quello le case di molti cittadini arsero, perseguitando quelli, i quali o per pubblica o per privata cagione erano odiati. E molti cittadini per vendicare le loro private ingiurie, alle case de' loro nimici gli condussero; perchè bastava solo che una voce nel mezzo della moltitudine, a casa il tale, gridasse, o che quello che teneva il gonfalone in mano vi si volgesse. Tutte le scritture ancora dell' arte della lana arsero. Fatti che eglino ebbero molti mali, per accompagnarli con qualche lodevole opera, Salvestro de' Medici e tanti altri cittadini fecero cavalieri, che il numero di tutti a sessantaquattro aggiunse; intra i quali Benedetto ed Antonio degli Alberti, Tommaso Strozzi e simili loro confidenti feciono, nonostantechè molti forzatamente ne facessero.

Nel quale accidente più che alcuna altra cosa è da notare l'aver veduto a molti ardere le case, e quelli poco dipoi in uno medesimo giorno da quelli medesimi (tanto era propinquo il beneficio all'ingiuria) essere stati fatti cavalieri; il che a Luigi Guicciardini Gonfaloniere di giustizia intervenne. I Signori, intra tanti tumulti, vedendosi abbandonati dalle genti d'arme, dai capi dell'arti e dai loro Gonfalonieri, erano smarriti, perchè niuno secondo l'ordine dato gli aveva soccorsi; e de' sedici gonfaloni solamente l'insegna del Lion d'oro e quella del Vaio sotto Giovenco della Stufa e Giovanni Cambi vi comparsero. E questi poco tempo in piazza dimorarono, perchè non si vedendo seguitare dagli altri, ancora eglino si partirono. Dei cittadini dall'altra parte, vedendo il furore di questa sciolta moltitudine ed il palagio abbandonato, alcuni dentro alle loro case si stavano, alcuni altri la turba degli armati seguitavano per potere, trovandosi intra loro, meglio le case sue e quelle degli amici difendere. E così veniva la potenza loro a crescere, e quella de' Signori a diminuire. Durò questo tumulto tutto il giorno, e venuta la notte, al palagio di messere Stefano dietro alla chiesa di San Barnaba si fermarono. Passava il numero loro più che seimila, ed avanti che apparisse il giorno si fecero dalle arti con minacce le loro insegne mandare. Venuta dipoi la mattina, con il gonfalone della giustizia e con le insegne delle arti innanzi al palagio del Podestà n'andarono, e ricusando il Podestà di darne loro la possessione, lo combatterono e vinsero.

I Signori volendo far prova di comporre con loro, poichè per forza non vedevano modo a frenargli, chiamarono quattro de' loro Collegj, e quelli al palagio del Podestà per intendere la mente loro mandarono; i quali trovarono che i capi della plebe con i Sindachi delle arti ed alcuni cittadini avevano quello, che volevano alla Signoria domandare, diliberato. Dimodochè alla Signoria con quattro dalla plebe deputati, e con queste domande tornarono; che l'arte della lana non potesse più giudice forestiero tenere; che tre nuovi corpi d'arti si facessero, l'uno per i cardatori e tintori, l'altro per i barbieri, farsettai, sarti e simili arti meccaniche, il terzo per il popolo minuto; e che di queste tre arti nuove sempre fussero due Signori, e quelle quattordici arti minori tre; che la Signoria alle case dove queste nuove arti potessero convenire, provvedesse; che niuno a queste arti sottoposto in fra due anni potesse essere a pagare debito, che fusse di minor somma di cinquanta ducati, costretto; che il Monte fermasse gl'interessi, e solo i capitali si restituissero; che i confinati e condannati fussero assoluti; che agli onori tutti gli ammoniti si restituissero. Molte altre cose oltra queste in beneficio dei loro particolari fautori domandarono; e così per il contrario che molti de' loro nimici fussero confinati ed ammoniti volleno. Le quali domande, ancorachè alla Repubblica disonorevoli e gravi, per timore di peggio furono dai Signori, Collegj e Consiglio del popolo subito deliberate. Ma a volere che le avessero la loro perfezione era necessario ancora che nel Consiglio del Comune s'ottenessero, il che, non si potendo in un giorno ragunare due Consigli, differire all'altro dì convenne. Nondimeno parve che per allora l'arti contente, e la plebe soddisfatta ne rimanesse, e promisero che data la perfezione alla legge, ogni tumulto poserebbe.

Venuta la mattina dipoi, mentrechè nel Consiglio del Comune si diliberava, la moltitudine impaziente e volubile, sotto le solite insegne venne in piazza, e con sì alte voci e sì spaventevoli, che tutto il Consiglio ed i Signori spaventarono. Per la qual cosa Guerriante Marignolli, uno dei Signori, mosso più dal timore che d'alcuna altra sua privata passione, scese sotto colore di guardare la porta da basso, e se ne fuggì a casa. Nè potette uscendo fuora in modo celarsi, che non fusse dalla turba ricognosciuto, nè gli fu fatta altra ingiuria,

senonchè la moltitudine gridò, come lo vide, che tutti i Signori il palagio abbandonassero, se non che ammazzerebbero i loro figliuoli, e le loro case arderebbero. Era in quel mezzo la legge diliberata, e i Signori nelle loro camere ridotti; ed il Consiglio sceso da basso, e senza uscir fuora, per la loggia e per la corte, disperato della salute della città si stava, tanta disonestà vedendo in una moltitudine, e tanta malignità o timore in quelli che l'avrebbero potuta o frenare, o opprimere. I Signori ancora erano confusi, e della salute della patria dubbj, vedendosi da uno di loro abbandonati, e da niuno cittadino non che d'aiuto ma di consiglio sovvenuti. Stando adunque di quello potessero o dovessero fare incerti, messer Tommaso Strozzi e messer Benedetto Alberti, mossi o da propria ambizione, desiderando rimaner signori del palagio, o perchè pure così credevano esser bene, gli persuasero a cedere a questo impeto popolare, e privati alle loro case tornarsene. Questo consiglio dato da coloro che erano stati capi del tumulto fece, ancorachè gli altri cedessero, Alamanno Acciaiuoli e Niccolò del Bene duoi de' Signori sdegnare; e tornato in loro un poco di vigore dissero, che se gli altri se ne volevano partire, non potevano rimediarvi, ma non volevano già, prima che il tempo lo permettesse, lasciare la loro autorità, se la vita con quella non perdevano. Questi dispareri raddoppiarono a' Signori la paura, ed al popolo lo sdegno; tantochè il Gonfaloniere volendo piuttosto finire il suo magistrato con vergogna che con pericolo, a messer Tommaso Strozzi si raccomandò; il quale lo trasse di palagio, ed alle sue case lo condusse. Gli altri Signori in simil modo l'un dopo l'altro si partirono; ondechè Alamanno e Niccolò per non essere tenuti più animosi che savj, vedendosi rimasi soli, ancora eglino se ne andarono; ed il palagio rimase nelle mani della plebe e degli Otto della guerra, i quali ancora non avevano il magistrato deposto.

Aveva, quando la plebe entrò in palagio, l'insegna del Gonfaloniere di giustizia in mano un Michele di Lando pettinatore di lana. Costui scalzo e con poco indosso, con tutta la turba dietro, salì sopra la scala, e come fu nell'audienza de' Signori si fermò, e voltosi alla moltitudine disse: «Voi vedete, questo palagio è vostro, e questa città è nelle vostre mani. Che vi pare che si faccia ora?» Al quale tutti, che volevano che egli fusse Gonfaloniere e Signore, e che governasse loro e la città come a lui pareva, risposero. Accettò Michele la Signoria, e perchè era uomo sagace e prudente, e più alla natura che alla fortuna obbligato, diliberò quietare la città e fermare i tumulti; e per tenere occupato il popolo, e dare a sè tempo a potere ordinarsi, che si cercasse di un ser Nuto, stato da messer Lapo da Castiglionchio per bargello disegnato, comandò. Alla quale commissione la maggior parte di quelli che aveva d'intorno andarono. E per cominciare quell'imperio con giustizia, il quale egli aveva con grazia acquistato, fece pubblicamente, che niuno ardesse o rubasse alcuna cosa, comandare. E per spaventare ciascuno rizzò le forche in piazza. E per dar principio alla riforma della città annullò i Sindachi delle arti, e ne fece de' nuovi, privò del magistrato i Signori e i Collegj, arse le borse degli ufficj. Intanto ser Nuto dalla moltitudine fu portato in piazza, ed a quelle forche per un piede impiccato; dal quale avendone qualunque era intorno spiccato un pezzo, non rimase a un tratto di lui altro che il piede. Gli Otto della guerra dall'altra parte, credendosi per la partita de' Signori esser rimasi principi della città, avevano già i nuovi Signori disegnati. Il che presentendo Michele, mandò a dire loro, che subito di palagio si partissero; perchè voleva mostrare a ciascuno, come senza il consiglio loro sapeva Firenze governare. Fece dipoi ragunare i Sindachi delle arti, e creò la Signoria, quattro della plebe minuta,

due per le maggiori e due per le minori arti. Fece oltra di questo nuovo squittinio, ed in tre parti divise lo stato, e volle che l'una di quelle alle nuove arti, l'altra alle minori, la terza alle maggiori toccasse. Dette a messer Salvestro de' Medici l'entrata delle botteghe del ponte Vecchio, a sè la podesteria d'Empoli, ed a molti altri cittadini amici della plebe fece molti altri beneficj, non tanto per ristorargli delle opere loro, quanto perchè di ogni tempo contra l'invidia lo difendessero.

Parve alla plebe, che Michele nel riformare lo stato fusse stato ai maggiori popolani troppo partigiano, nè pareva aver loro tanta parte nel governo quanta, a mantenersi in quello e potersi difendere, fusse d'aver necessario; tantochè dalla loro solita audacia spinti ripresero l'armi, e tumultuando sotto le loro insegne, in piazza ne vennero; e che i Signori in ringhiera, per diliberare nuove cose a proposito della sicurtà e bene loro scendessero, domandavano. Michele veduta l'arroganza loro, per non gli far più sdegnare, senza intendere altrimenti quello che volessero, biasimò il modo che nel domandare tenevano, e gli confortò a posar l'armi, e che allora sarebbe loro conceduto quello, che per forza non si poteva con dignità della Signoria concedere. Per la qual cosa, la moltitudine sdegnata contra il palagio, a Santa Maria Novella si ridusse; dove ordinarono intra loro otto capi con ministri ed altri ordini, che dettero loro e riputazione e riverenza; talchè la città aveva due seggi, ed era da due diversi principi governata. Questi capi intra loro diliberarono, che sempre otto eletti dai corpi delle loro arti avessero con i Signori in palagio ad abitare, e tutto quello che dalla Signoria si diliberasse, dovesse essere da loro confermato. Tolsero a messer Salvestro de' Medici ed a Michele di Lando tutto quello che nelle altre loro diliberazioni era loro stato concesso. Assegnarono a molti di loro ufficj e sovvenzioni per potere il loro grado con dignità mantenere. Ferme queste diliberazioni, per farle valide mandarono due di loro alla Signoria a domandare, che le fussero loro per i Consigli conferme, con proposito di volerle per forza, quando d'accordo non le potessero ottenere. Costoro con grande audacia e maggiore presunzione ai Signori la loro commessione esposero, ed al Gonfaloniere la dignità che eglino gli avevano data, e l'onore fattogli, e con quanta ingratitudine e pochi rispetti s'era con loro governato, rimproverarono. E venendo poi nel fine dalle parole alle minacce, non potette sopportare Michele tanta arroganza, e ricordandosi più del grado che teneva che dell'infima condizione sua, gli parve da frenare con istrasordinario modo una strasordinaria insolenza, e tratta l'arme che egli aveva cinta, prima gli ferì gravemente, dipoi gli fece legare e rinchiudere.

Questa cosa come fu nota accese tutta la moltitudine d'ira, e credendo potere armata conseguire quello, che disarmata non aveva ottenuto, prese con furore e tumulto l'armi, e si mosse per ire a sforzare i Signori. Michele dall'altra parte dubitando di quello avvenne, diliberò di prevenire, pensando che fusse più sua gloria assalire altri, che dentro alle mura aspettare il nimico, ed avere, come i suoi antecessori, con disonore del Palagio e sua vergogna a fuggirsi. Ragunato adunque gran numero dei cittadini, i quali già s'erano cominciati a ravvedere dell'errore loro, salì a cavallo, e seguitato da molti armati n'andò a Santa Maria Novella per combattergli. La plebe che aveva, come di sopra dicemmo, fatta la medesima diliberazione, quasi in quel tempo che Michele si mosse, partì ancora ella per ire in piazza, ed il caso fece che ciascuno fece diverso cammino, talchè per via non si scontrarono. Dondechè Michele tornato indietro trovò che la piazza era presa, e che il palagio si combatteva, ed appiccata con loro la zuffa gli vinse, e parte ne cacciò della città,

parte ne costrinse a lasciar l'armi e nascondersi. Ottenuta l'impresa, si posarono i tumulti solo per le virtù del Gonfaloniere; il quale d'animo, di prudenza e di bontà superò in quel tempo qualunque cittadino, e merita d'essere annoverato intra i pochi che abbino beneficata la patria loro. Perchè se in esso fusse stato animo o maligno o ambizioso, la Repubblica al tutto perdeva la sua libertà, e in maggior tirannide che quella del duca d'Atene perveniva. Ma la bontà sua non gli lasciò mai venir nell'animo pensiero che fusse al bene universale contrario, e la prudenza sua gli fece condurre le cose in modo, che molti della parte sua gli cederono, e quelli altri potette con l'armi domare. Le quali cose fecero la plebe sbigottire, e i migliori artefici ravvedere, e pensare quanta ignominia era a coloro, che avevano doma la superbia de' Grandi, il puzzo della plebe sopportare.

Era già, quando Michele ottenne la vittoria contra la plebe, tratta la nuova Signoria, intra la quale erano duoi di tanto vile ed infame condizione, che crebbe il disiderio agli uomini di liberarsi da tanta infamia. Trovandosi adunque, quando il primo giorno di settembre i Signori nuovi presero il magistrato, la piazza piena d'armati, come prima i Signori vecchi fuora del Palagio furono, si levò intra gli armati con tumulto una voce, come e' non volevano che del popolo minuto alcuno ne fusse de' Signori. Talechè la Signoria per soddisfare loro privò del magistrato quelli due, de' quali l'uno il Tira, e l'altro Baroccio si chiamava, in luogo de' quali messer Giorgio Scali e Francesco di Michele elessero. Annullarono ancora l'arti del popolo minuto e i soggetti a quelle, eccettochè Michele di Lando e Lorenzo di Puccio ed alcuni altri di migliore qualità, degli ufficj privarono. Divisero gli onori in due parti, delle quali l'una alle maggiori, l'altra alle minori arti consegnarono. Solo dei Signori vollero che sempre ne fussero cinque de' minori artefici e quattro de' maggiori, ed il Gonfaloniere ora all'uno ora all'altro membro toccasse. Questo stato così ordinato fece per allora posare la città. E benchè la Repubblica fusse stata tratta dalle mani della plebe minuta, restarono più potenti gli artefici di minor qualità che i nobili popolani; a che questi furono di cedere necessitati per torre al popolo minuto i favori dell'arti, contentando quelle. La qual cosa fu ancora favorita da coloro che disideravano che rimanessero battuti quelli, che sotto il nome di parte guelfa, avevano con tanta violenza tanti cittadini offesi. E perchè intra gli altri, che queste qualità di governo favorivano, furono messer Giorgio Scali, messer Benedetto Alberti, messer Salvestro de' Medici e messer Tommaso Strozzi, quasi che principi della città rimasero. Queste cose così procedute e governate, la già cominciata divisione tra i popolani nobili e i minori artefici per l'ambizione de' Ricci e degli Albizzi, confermarono; dalla quale perchè seguirono in varj tempi dipoi effetti gravissimi, e molte volte se ne avrà a far menzione, chiameremo l'una di queste parti popolare e l'altra plebea. Durò questo stato tre anni, e di esilj e di morti fu ripieno; perchè quelli che governavano, in grandissimo sospetto, per essere dentro e di fuora molti malcontenti, vivevano. I malcontenti di dentro o ei tentavano, o ei si credeva che tentassero ogni dì cose nuove. Quelli di fuora, non avendo rispetto che gli frenasse, ora per mezzo di quel principe, ora di quella repubblica, varj scandali ora in questa, ora in quella parte seminavano.

Trovavasi in questi tempi a Bologna Giannozzo da Salerno, capitano di Carlo da Durazzo disceso da' Reali di Napoli; il quale disegnando di far l'impresa del regno contra la reina Giovanna, teneva questo suo capitano in quella città, per i favori che da papa Urbano nimico della reina gli erano stati fatti. Trovavansi a Bologna ancora molti fuorusciti fiorentini, i quali seco e con

Carlo strette pratiche tenevano; il che era cagione che in Firenze per quelli che reggevano con grandissimo sospetto si vivesse, e che si prestasse facilmente fede alle calunnie di quelli cittadini che erano sospetti. Fu rivelato pertanto in tale suspezione d'animi al magistrato, come Giannozzo da Salerno doveva a Firenze con i fuorusciti appresentarsi, e molti di dentro prendere l'armi, e dargli la città. Sopra questa relazione furono accusati molti, i primi de'quali Piero degli Albizzi e Carlo Strozzi furono nominati, ed appressó a questi Cipriano Mangioni, messer Jacopo Sacchetti, messer Donato Barbadori, Filippo Strozzi e Giovanni Anselmi, i quali tutti, eccetto Carlo Strozzi che si fuggì, furono presi, e i Signori, acciocchè nessuno ardisse prender l'armi in loro favore, messer Tommaso Strozzi e messer Benedetto Alberti con assai gente armata a guardia della città deputarono. Questi cittadini presi furono esaminati, e secondo l'accusa e i riscontri alcuna colpa in loro non si trovava; dimodochè non gli volendo il capitano condannare, gli nimici loro intanto il popolo sollevarono, e con tanta rabbia lo commossero loro contro, che per forza furono giudicati a morte. Nè a Piero degli Albizzi giovò la grandezza della casa, nè l'antica riputazione sua, per essere stato più tempo sopra ogni altro cittadino onorato e temuto. Dondechè alcuno, ovvero suo amico, per farlo più umano in tanta sua grandezza, ovvero suo nimico, per minacciarlo con la volubilità della fortuna, facendo egli un convito a molti cittadini, gli mandò un nappo d'argento pieno di confetti, e tra quelli nascosto un chiodo, il quale scoperto, e veduto da tutti i convivanti, fu interpretato che gli era ricordato che e'conficcasse la ruota; perchè avendolo la fortuna condotto nel colmo di quella, non poteva essere che se ella seguitava di fare il cerchio suo, la non lo traesse in fondo. La quale interpretazione fu prima dalla sua rovina, dipoi dalla sua morte verificata.

Dopo questa esecuzione rimase la città piena di confusione, perchè i vinti e i vincitori temevano. Ma più maligni effetti dal timore di quelli che governavano nascevano, perchè ogni minimo accidente faceva loro fare alla parte nuove ingiurie, o condannando, o ammonendo, o mandando in esilio i loro cittadini. A che si aggiugnevano nuove leggi e nuovi ordini, i quali spesso in fortificazione dello stato si facevano. Le quali tutte cose seguivano con ingiuria di quelli che erano sospetti alla fazione loro; e perciò crearono quarantasei uomini, i quali insieme con i Signori la repubblica di sospetti allo stato purgassero. Costoro ammonirono trentanove cittadini, e fecero assai popolani grandi, e assai grandi popolani; e per potere alle forze di fuora opporsi, messer Giovanni Aguto, di nazione Inglese, e reputatissimo nell'armi soldarono, il quale aveva per il papa e per altri in Italia più tempo militato. Il sospetto di fuora nasceva da intendersi come più compagnie di genti d'arme da Carlo da Durazzo per far l'impresa del regno s'ordinavano, con il quale era fama essere molti fuorusciti fiorentini. Ai quali pericoli, oltre alle forze ordinate, con somma di danari si provvide; perchè arrivato Carlo in Arezzo ebbe dai Fiorentini quarantamila ducati, e promise non molestargli. Seguì dipoi la sua impresa, e felicemente occupò il regno di Napoli, e la reina Giovanna ne mandò presa in Ungheria. La qual vittoria di nuovo il sospetto a quelli che in Firenze tenevano lo stato accrebbe, perchè non potevano credere che i loro danari più nell'animo del re potessero, che quell'antica amicizia, la quale aveva quella casa con i Guelfi tenuta, i quali con tanta ingiuria erano da loro oppressi.

Questo sospetto adunque crescendo faceva accrescere le ingiurie, le quali non lo spegnevano, ma accrescevano; in modo che per la maggior parte degli uomini si viveva in malissima contentezza. A che l'insolenza di messer Giorgio

Scali e di messer Tommaso Strozzi si aggiugnéva, i quali con l'autorità loro quella de' magistrati superavano, temendo ciascuno di non essere da loro con il favor della plebe oppresso. E non solamente ai buoni, ma ai sediziosi pareva quel governo tirannico e violento. Ma perchè l'insolenza di messer Giorgio qualche volta doveva aver fine, occorse che da uno suo familiare, Giovanni di Cambio, per aver contra lo stato tenuto pratiche, fu accusato, il quale dal capitano fu trovato innocente. Talchè il giudice voleva punire l'accusatore di quella pena che sarebbe stato punito il reo, se si trovava colpevole; e non potendo messer Giorgio con prieghi nè con alcuna sua autorità salvarlo, andò egli e messer Tommaso Strozzi con moltitudine d'armati, e per forza lo liberarono, ed il palagio del Capitano saccheggiarono, e quello volendo salvarsi a nascondersi costrinsero. Il quale atto riempiè la città di tanto odio contra lui, che i suoi nimici pensarono di poterlo spegnere, e di trarre la città non solamente dalle sue mani, ma da quelle della plebe, la quale tre anni per l'arroganza sua l'aveva soggiogata. Di che dette ancora il Capitano grande occasione; il quale, cessato il tumulto, se ne andò ai Signori, e disse come era venuto volentieri a quell'ufficio, al quale loro Signorie l'avevano eletto, perchè pensava avere a servire uomini giusti, e che pigliassero l'armi per favorire, non per impedire la giustizia. Ma poichè egli aveva veduti e provati i governi della città ed il modo del viver suo, quella dignità che volentieri aveva presa per acquistare utile ed onore, volentieri la rendeva loro per fuggire pericolo e danno. Fu il Capitano confortato da' Signori, e messogli animo, promettendogli de' danni passati ristoro, e per lo avvenire sicurtà. E ristrettisi parte di loro con alcuni cittadini, di quelli che giudicavano amatori del ben comune, e meno sospetti allo stato, conclusero che fusse venuta grande occasione a trarre la città dalla potestà di messer Giorgio e della plebe, sendo l'universale per quest'ultima insolenza alienatosi da lui. Perciò pareva loro da usarla prima che gli animi sdegnati si riconciliassero, perchè ei sapevano che la grazia dell'universale per ogni piccolo accidente si guadagna e perde; e giudicarono che a voler condurre la cosa fusse necessario tirare alle voglie loro messer Benedetto Alberti, senza il consenso del quale l'impresa pericolosa giudicavano.

Era messer Benedetto uomo ricchissimo, umano, severo, amatore della libertà della patria sua, ed a cui dispiacevano assai i modi tirannici, talchè fu facile il quietarlo, e farlo alla rovina di messer Giorgio condiscendere. Perchè la cagione che ai popolani nobili ed alla setta dei Guelfi l'avevano fatto nimico, ed amico alla plebe, era stata l'insolenza di quelli ed i modi tirannici loro; donde veduto poi che i capi della plebe erano diventati simili a quelli, più tempo innanzi si era discostato da loro, e le ingiurie, le quali a molti cittadini erano state fatte, al tutto fuora del consenso suo erano seguite. Talchè quelle cagioni che gli fecero pigliare le parti della plebe, quelle medesime gliene fecero lasciare. Tirato adunque messer Benedetto e i capi delle arti alla loro volontà, e provvedutosi di armi, fu preso messer Giorgio, e messer Tommaso fuggì. E l'altro giorno poi fu messer Giorgio con tanto terrore della parte sua decapitato, che niuno si mosse, anzi ciascuno a gara alla sua rovina concorse. Ondechè vedendosi quello venire a morte davanti a quel popolo, che poco tempo innanzi l'aveva adorato, si dolse della malvagia sua sorte e della malignità de' cittadini, i quali per averlo ingiuriato a torto, l'avessero a favorire ed onorare una moltitudine costretto, dove non fusse nè gratitudine alcuna. E riconoscendo intra gli armati messer Benedetto Alberti, gli disse: « E tu, messer Benedetto, consenti che a me sia fatta quella ingiuria, che se io fossi costì non permetterei mai che la fusse fatta a te? Ma io ti annunzio che questo

dì è fine del male mio, ed è principio del tuo. » Dolsesi dipoi di sè stesso, avendo confidato troppo in un popolo, il quale ogni voce, ogni atto, ogni sospizione muove e corrompe. E con queste doglienze morì in mezzo a' suoi nimici armati, e della sua morte allegri. Furono morti dopo quello alcuni de' suoi più stretti amici, e dal popolo strascinati.

Questa morte di questo cittadino commosse tutta la città; perchè nella esecuzione di quella molti presero l'armi per fare alla Signoria ed al Capitano del popolo favore; molti altri ancora o per loro ambizione, o per proprj sospetti le presero. E perchè la città era piena di diversi umori, ciascuno vario fine aveva, e tutti avanti che l'armi si posassero, di conseguirgli desideravano. Gli antichi nobili, chiamati Grandi, di essere privi degli onori pubblici sopportare non potevano, e perciò di recuperare quelli con ogni studio s'ingegnavano, e per questo che si rendesse l' autorità ai Capitani di Parte amavano. Ai nobili popolani ed alle maggiori arti l'avere accomunato lo stato con l'arti minori e popolo minuto dispiaceva; dall'altra parte le arti minori volevano piuttosto accrescere che diminuire la loro dignità; ed il popolo minuto di non perdere i Collegj delle sue arti temeva. I quali dispareri fecero molte volte Firenze per spazio di un anno tumultuare, ed ora pigliavano l'armi i grandi, ora le maggiori, ora le minori arti, ed il popolo minuto con quelle, e più volte a un tratto in diverse parti della terra tutti erano armati. Onde ne seguì e intra loro e con le genti del Palagio assai zuffe; perchè la Signoria ora cedendo, ora combattendo, a tanti inconvenienti come poteva il meglio rimediava. Tantochè alla fine dopo duoi Parlamenti e più Balìe, che per riformare la città si crearono, dopo molti danni, travagli e pericoli gravissimi si fermò un governo, per il quale alla patria tutti quelli che erano stati confinati, poichè messer Salvestro de' Medici era stato Gonfaloniere, si restituirono. Tolsonsi preminenze e provvisioni a tutti quelli, che dalla Balìa del LXXVIII ne erano stati provveduti; renderonsi gli onori alla parte Guelfa; privaronsi le due arti nuove de' loro corpi e governi, e ciascuno dei sottoposti a quelle sotto le antiche arti loro si rimisero; privaronsi l'arti minori del Gonfaloniere di giustizia, e ridussonsi dalla metà alla terza parte degli onori, e di quelli si tolsono loro quelli di maggior qualità. Sicchè la parte de' popolani nobili e de' Guelfi riassunse lo stato, e quella della plebe lo perdè, del quale era stata principe dal MCCCLXXVIII al MCCCLXXXI che seguirono queste novità.

Nè fu questo stato meno ingiurioso verso i suoi cittadini, nè meno grave ne' suoi principj, che si fusse stato quello della plebe; perchè molti nobili popolani, che erano notati difensori di quella, furono confinati insieme con gran numero de' capi plebei. Tra' quali fu Michele di Lando, nè lo salvò dalla rabbia della parte tanti beni, di quanti era stata cagione la sua autorità, quando la sfrenata moltitudine licenziosamente rovinava la città. Fugli pertanto alle sue buone operazioni la sua patria poco grata. Nel quale errore, perchè molte volte i principi e le repubbliche caggiono, ne nasce che gli uomini sbigottiti da simili esempj, prima che possino sentire la ingratitudine de' principi loro, gli offendono. Questi esilj e queste morti, come sempremai dispiacquero, a messer Benedetto Alberti dispiacevano, e pubblicamente e privatamente le biasimava. Donde i principi dello stato lo temevano, perchè lo stimavano uno de' primi amici della plebe, e credevano che egli avesse acconsentito alla morte di messer Giorgio Scali, non perchè i modi suoi gli dispiacessero, ma per rimaner solo nel governo. Accrescevano dipoi le sue parole e i suoi modi il sospetto; il che faceva che tutta la parte, che era principe, teneva gli occhi verso di lui per pigliare occasione di poterlo opprimere.

Vivendosi in questi termini, non furono le cose di fuora molto gravi; perciocchè se alcuna ne seguì, fu più di spavento che di danno. Perchè in questo tempo venne Lodovico d'Angiò in Italia per rendere il regno di Napoli alla reina Giovanna, e cacciarne Carlo di Durazzo. La passata sua spaurì assai i Fiorentini; perchè Carlo, secondo il costume degli amici vecchi, chiedeva da loro aiuti, e Lodovico domandava, come fa chi cerca l'amicizie nuove, si stessero di mezzo. Donde i Fiorentini per mostrar di soddisfare a Lodovico ed aiutare Carlo, rimossero dai loro soldi messer Giovanni Aguto, ed a papa Urbano, che era di Carlo amico, lo feciono condurre; il quale inganno fu facilmente da Lodovico cognosciuto, e si tenne assai ingiuriato da' Fiorentini. E mentre che la guerra tra Lodovico e Carlo in Puglia si travagliava, venne di Francia nuova gente in favore di Lodovico: la quale giunta in Toscana fu dai fuorusciti aretini condotta in Arezzo, e trattane la parte che per Carlo governava. Quando disegnavano mutar lo stato di Firenze, come eglino avevano mutato quello d'Arezzo, seguì la morte di Lodovico, e le cose in Puglia e in Toscana variarono con la fortuna l'ordine; perchè Carlo s'assicurò di quel regno, che egli aveva quasi che perduto, e i Fiorentini, che dubitavano di poter difendere Firenze, acquistarono Arezzo, perchè a quelle genti che per Lodovico lo tenevano, lo comperarono. Carlo adunque, assicurato di Puglia, ne andò per il regno di Ungheria, il quale per eredità gli perveniva, e lasciò la moglie in Puglia con Ladislao e Giovanna suoi figliuoli ancora fanciulli, come nel suo luogo dimostrammo. Acquistò Carlo l'Ungheria, ma poco dipoi vi fu morto.

Fecesi di quello acquisto in Firenze allegrezza solenne, quanto mai in alcuna città per alcuna propria vittoria si facesse; dove la pubblica e la privata magnificenza si cognobbe, perciocchè molte famiglie a gara con il pubblico festeggiarono. Ma quella che di pompa e di magnificenza superò l'altre, fu la famiglia degli Alberti, perchè gli apparati, l'armeggierie che da quella furono fatte, furono non d'una gente privata, ma di qualunque principe degni. Le quali cose crebbono a quella assai invidia, la quale aggiunta al sospetto che lo stato aveva di messer Benedetto, fu cagione della sua rovina. Perciocchè quelli che governavano non potevano di lui contentarsi, parendo loro che a ogni ora potesse nascere, che col favore della parte egli ripigliasse la riputazione sua e gli cacciasse dalla città. E stando in questa dubitazione, occorse che sendo egli Gonfaloniere delle compagnie, fu tratto Gonfaloniere di giustizia messer Filippo Magalotti suo genero; la qual cosa raddoppiò il timore ai principi dello stato, pensando che a messer Benedetto si aggiugnevano troppe forze, ed allo stato troppo pericolo. E desiderando senza tumulto rimediarvi, dettero animo a Bese Magalotti suo consorte e nimico, che significasse a' Signori che messer Filippo mancando del tempo che si richiedeva ad esercitare quel grado, non poteva nè doveva ottenerlo.

Fu la causa intra i Signori esaminata, e parte di loro per odio, parte per levare scandalo, giudicarono messer Filippo a quella dignità inabile; e fu tratto in suo luogo Bardo Mancini, uomo al tutto alla fazione plebea contrario, ed a messer Benedetto inimicissimo. Tantochè preso il magistrato creò una balìa, la quale nel ripigliare e riformare lo stato confinò messer Benedetto Alberti, ed il restante della famiglia ammonì, eccettochè messer Antonio. Chiamò messer Benedetto avanti al suo partire tutti i suoi consorti, e veggendogli mesti e pieni di lagrime, disse loro: «Voi vedete, padri e maggiori miei, come la fortuna ha rovinato me, e minacciato voi; di che nè io mi maraviglio, nè voi vi dovete maravigliare, perchè sempre così avviene a coloro, che fra molti cattivi vogliono esser buoni, e che vogliono sostenere quello che i più cercano di ro-

vinare. L'amore della mia patria mi fece accostare a messer Salvestro de' Medici, e dipoi da messer Giorgio Scali discostare. Quello medesimo mi faceva i costumi di questi che ora governano odiare; i quali come eglino non avevano chi gli gastigasse, non hanno ancora voluto chi gli riprenda. Ed io sono contento con il mio esilio liberargli da quel timore che loro avevano, non di me solamente, ma di qualunque sanno che conosca i tirannici e scellerati modi loro; perciò hanno con le battiture mie minacciati gli altri. Di me non m' incresce, perchè quelli onori, che la patria libera mi ha dati, la serva non mi può torre; e sempre mi darà maggior piacere la memoria della passata vita mia, che non mi darà dispiacere quella infelicità che si tirerà dietro il mio esilio. Duolmi bene che la mia patria rimanga in preda di pochi, ed alla loro superbia ed avarizia sottoposta. Duolmi di voi, perchè io dubito che quelli mali che finiscono oggi in me, e comincianо in voi, con maggiori danni che non hanno perseguitato me non vi perseguitino. Confortovi adunque a fermare l' animo contro ad ogni infortunio, e portarvi in modo che se alcuna cosa avversa vi avviene, chè ve ne avverranno molte, ciascuno cognosca, innocentemente e senza colpa vostra esservi avvenute. » Dipoi per non dare di sè minore opinione di bontà fuora, che si avesse data in Firenze, se ne andò al sepolcro di Cristo, dal quale tornando morì a Rodi. L' ossa del quale furono condotte in Firenze, e da coloro con grandissimo onore sepolte, che vive con ogni calunnia ed ingiuria le avevano perseguitate.

Non fu in questi travagli della città solamente la famiglia degli Alberti offesa, ma con quella molti cittadini ammoniti e confinati furono, intra i quali fu Piero Benini, Matteo Alderotti, Giovanni e Francesco del Bene, Giovanni Benci, Andrea Adimari, e con questi gran numero de' minori artefici. Tra gli ammoniti furono i Covoni, i Benini, i Rinucci, i Formiconi, i Corbizzi, i Mannelli e gli Alderotti. Era consuetudine creare la Balìa per un tempo, ma quelli cittadini fatto che eglino avevano quello per che eglino erano stati diputati, per onestà, ancorachè il tempo non fusse venuto, renunziavano. Parendo pertanto a quelli uomini avere soddisfatto allo stato, volevano secondo il costume rinunziare. Il che intendendo molti corsero al Palagio armati, chiedendo che avanti alla rinunzia molti altri confinassero ed ammonissero. Il che dispiacque assai ai Signori, e con le buone promesse tanto gl' intrattennero, che si fecero forti; e dipoi operarono che la paura facesse loro posare quelle armi, che la rabbia aveva fatto pigliare. Nondimeno per soddisfare in parte a sì rabbioso umore, e per torre agli artefici plebei più autorità, provvidero che dove gli avevano la terza parte degli onori, ne avessero la quarta; ed acciocchè sempre fussero de' Signori duo de' più confidenti allo stato, dettero autorità al Gonfaloniere di giustizia ed a quattro altri cittadini di fare una borsa di scelti, de' quali in ogni Signoria se ne traesse due.

Fermato così lo stato, dopo sei anni, che fu nel MCCCLXXXI ordinato, visse la città dentro insino al XCIII assai quieta. Nel qual tempo Gio. Galeazzo Visconti, chiamato Conte di Virtù, prese messer Bernabò suo zio, e perciò diventò di tutta Lombardia principe. Costui credette poter diventare re d'Italia con la forza, come egli era diventato duca di Milano con l'inganno. E mosse nel XC una guerra gagliardissima ai Fiorentini, e in modo variò quella nel maneggiarsi, che molte volte fu il duca più presso a pericolo di perdere, che i Fiorentini, i quali, se non moriva, avevano perduto. Nondimeno le difese furono animose e mirabili a una repubblica, ed il fine fu assai meno malvagio, che non era stata la guerra spaventevole. Perchè quando il duca aveva preso Bologna, Pisa, Perugia e Siena, e che egli aveva preparata la corona per coronarsi in

Firenze re d' Italia, morì. La qual morte non gli lasciò gustare le sue passate vittorie, ed ai Fiorentini non lasciò sentire le loro presenti perdite.

Mentrechè questa guerra con il duca si travagliava, fu fatto Gonfaloniere di giustizia messer Maso degli Albizzi, il quale la morte di Piero aveva fatto nimico agli Alberti. E perchè tuttavolta vegghiavano gli umori delle parti, pensò messer Maso, ancorachè messer Benedetto fusse morto in esilio, avanti che deponesse il magistrato con il rimanente di quella famiglia vendicarsi. E prese la occasione da uno, che sopra certe pratiche tenute con i ribelli fu esaminato, il quale Alberto e Andrea degli Alberti nominò. Furono costoro subito presi, donde tutta la città se ne alterò, talchè i Signori provvedutisi d' arme, il popolo a parlamento chiamarono, e fecero uomini di Balìa, per virtù della quale assai cittadini confinarono, e nuove imborsazioni d' uffici fecero. Intra i confinati furono quasichè tutti gli Alberti; furono ancora di molti artefici ammoniti e morti. Onde per le tante ingiurie, l' arti e il popolo minuto si levò in arme, parendogli che fusse tolto loro l' onore e la vita. Una parte di costoro venne in piazza, un' altra corse a casa di messer Veri da Medici, il quale dopo la morte di messer Salvestro era di quella famiglia rimasto capo. A quelli che vennero in piazza, i Signori per addormentargli dierono per capi, con l'insegne di parte Guelfa e del popolo in mano, messer Rinaldo Gianfigliazzi e messer Donato Acciaiuoli, come uomini de' popolani più alla plebe che alcuni altri accetti. Quelli che corsero a casa di messer Veri lo pregavano che fusse contento prendere lo stato e liberargli dalla tirannide di quei cittadini, che erano de' buoni e del bene comune distruttori.

Accordansi tutti quelli che di questi tempi hanno lasciata alcuna memoria, che se messer Veri fusse stato più ambizioso che buono, poteva senza alcuno impedimento farsi principe della città. Perchè le gravi ingiurie, che a ragione ed a torto erano alle arti ed agli amici di quelle state fatte, avevano in maniera accesi gli animi alla vendetta, che non mancava a soddisfare ai loro appetiti altro che un capo che gli conducesse. Nè mancò chi ricordasse a messer Veri quello che poteva fare, perchè Antonio de' Medici, il quale aveva tenuto seco più tempo particolare inimicizia, lo persuadeva a pigliare il dominio della Repubblica. Al quale messer Veri disse: « Le tue minacce quando tu mi eri nimico non mi fecero mai paura, nè ora che tu mi sei amico mi faranno male i tuoi consigli. » E rivoltosi alla moltitudine gli confortò a fare buono animo, perciocchè voleva essere loro difensore, purchè si lasciassero da lui consigliare. Ed andatone in mezzo di loro in piazza, e di qui salito in Palagio davanti ai Signori, disse, non si poter dolere in alcun modo di essere vivuto in maniera che il popolo di Firenze l' amasse, ma che gli doleva bene che avesse di lui fatto quel giudizio che la sua passata vita non meritava; perciocchè non avendo mai dati di sè esempj di scandaloso o di ambizioso, non sapeva donde si fusse nato che si credesse, che e' fusse mantenitore di scandali come inquieto, o occupatore dello stato come ambizioso. Pregava pertanto loro Signorie che la ignoranza della moltitudine non fusse a suo peccato imputata, perchè quanto apparteneva a lui, come prima aveva potuto, si era rimesso nelle forze loro. Ricordava bene fussero contenti usare la fortuna modestamente, e che bastasse loro piuttosto godersi una mezzana vittoria con salute della città, che per volerla intera rovinar quella. Fu messer Veri lodato dai Signori, e confortato a far posare l' armi, e che dipoi non mancherebbero di far quello che fussero da lui e dagli altri cittadini consigliati. Tornossi dopo queste parole messer Veri in piazza, e le sue brigate con quelle, che da messer Rinaldo e messer Donato erano guidate, congiunse. Dipoi disse a tutti, aver trovato nei Signori una ot-

tima volontà verso di loro, e che molte cose s' erano parlate, ma per il tempo brieve e per l' assenza de' magistrati non s' erano conchiuse. Pertanto gli pregava posassero l' armi, ed ubbidissero ai Signori; facendo loro fede che l' umanità più che la superbia, i prieghi più che le minacce erano per muovergli, e come e' non mancherebbe loro grado e sicurtà, se e' si lasciassero governar da lui; tantochè sotto la sua fede ciascuno alle sue case fece ritornare.

Posate l' armi, i Signori prima armarono la piazza, scrissero poi duemila cittadini confidenti allo stato, divisi ugualmente per Gonfaloni, ai quali ordinarono fussero presti al soccorso loro qualunque volta gli chiamassero, ed ai non scritti l' armarsi proibirono. Fatte queste preparazioni, confinarono ed ammazzarono molti artefici di quelli che più feroci che gli altri s' erano ne' tumulti dimostri, e perchè il Gonfaloniere della giustizia avesse più maestà e riputazione, provviddero che fusse ad esercitare quella dignità d' avere quarantacinque anni necessario. In fortificazione dello stato ancora molti provvedimenti fecero, i quali erano contra a quelli che si facevano insopportabili, e ai buoni cittadini della parte propria odiosi; perchè non giudicavano uno stato buono o sicuro, il quale con tanta violenza bisognasse difendere. E non solamente a quelli degli Alberti che restavano nella città, ed ai Medici, ai quali pareva avere ingannato il popolo, ma a molti altri tanta violenza dispiaceva. Ed il primo che cercò d' opporsegli fu messer Donato di Jacopo Acciaiuoli. Costui ancorachè fusse grande nella città, e piuttosto superiore che compagno a messer Maso degli Albizzi, il quale per le cose fatte nel suo Gonfalonierato era come capo della Repubblica, non poteva intra tanti malcontenti vivere ben contento, nè recarsi, come i più fanno, il comune danno al privato comodo, e perciò fece pensiero di fare esperienza se poteva rendere la patria agli sbanditi, o almeno gli ufficj agli ammoniti. Ed andava negli orecchi di questo e quell' altro cittadino questa sua opinione seminando, mostrando come e' non si poteva altrimenti quietare il popolo, e gli umori delle parti fermare; nè aspettava altro che di essere de' Signori a mandare ad effetto questo suo desiderio. E perchè nelle azioni nostre l' indugio arreca tedio e la fretta pericolo, si volse per fuggire il tedio a tentare il pericolo. Erano de' Signori Michele Acciaiuoli suo consorte, e Niccolò Ricoveri suo amico, donde parve a messer Donato che gli fusse data occasione da non la perdere, e gli richiese che dovessero proporre una legge ai Consigli, nella quale si contenesse la restituzione de' cittadini. Costoro persuasi da lui ne parlarono con i compagni, i quali risposero che non erano per tentare cose nuove, dove l' acquisto è dubbio, ed il pericolo certo. Ondechè messer Donato, avendo prima invano tutte le vie tentate, mosso da ira fece intendere loro, come poichè non volevano che la città con i partiti in mano si ordinasse, la si ordinerebbe con l' armi. Le quali parole tanto dispiacquero, che, comunicata la cosa con i principi del governo, fu messer Donato citato; e comparso, fu da quello a chi egli aveva commessa l' imbasciata, convinto, talchè fu a Barletta confinato. Furono ancora confinati Alamanno ed Antonio de' Medici con tutti quelli che di quella famiglia da messer Alamanno discesi erano, insieme con molti artefici ignobili, ma di credito appresso alla plebe. Le quali cose seguirono dopo due anni che da messer Maso era stato ripreso lo stato.

Stando così la città con molti malcontenti dentro e molti sbanditi di fuora, si trovavano intra gli sbanditi a Bologna Picchio Cavicciuli, Tommaso de' Ricci, Antonio de' Medici, Benedetto degli Spini, Antonio Girolami, Cristofano di Carlone, con due altri di vile condizione, ma tutti giovani feroci, e disposti per tornare nella patria di tentare ogni fortuna. A costoro fu mostro per segrete vie da Piggiello e Baroccio Cavicciuli, i quali ammoniti in Firenze vivevano, che

se venivano nella città, segretamente gli riceverebbero in casa, donde ei potevano poi uscendo ammazzare messer Maso degli Albizzi, e chiamare il popolo all'armi; il quale sendo malcontento, facilmente si poteva sollevare, massime perchè sarebbero da' Ricci, Adimari, Medici, Mannelli e da molte altre famiglie seguitati. Mossi pertanto costoro da queste speranze, a dì 4 d'agosto nel MCCCXCVII vennero in Firenze, ed entrati segretamente dove era stato loro ordinato, mandarono ad osservare messer Maso, volendo dalla sua morte muovere il tumulto. Uscì messer Maso di casa, ed in uno speziale propinquo a San Piero Maggiore si fermò. Corse chi era ito a osservarlo, a significarlo ai congiurati, i quali, prese le armi e venuti al luogo dimostro, lo trovarono partito. Onde non isbigottiti per non esser loro questo primo disegno riuscito, si volsero verso Mercato Vecchio, dove uno della parte avversa ammazzarono. E, levato il romore, gridando, popolo, arme, libertà, e muoiano i tiranni, volti verso Mercato Nuovo, alla fine di Calimala ne ammazzarono un altro. E seguitando con le medesime voci il loro cammino, e niuno pigliando l'armi, nella loggia della Nighittosa si ridussero. Quivi si misero in luogo alto, avendo grande moltitudine intorno, la quale più per vedergli che per favorirgli era corsa; e con voce alta gli uomini a pigliar l'armi, ed uscire di quella servitù, che loro cotanto avevano odiata, confortavano, affermando che i rammarichi de' malcontenti della città più che l'ingiurie proprie gli avevano a volergli liberare mossi; e come avevano sentito che molti pregavano Dio che desse loro occasione di potersi vendicare, il che farebbero qualunque volta avessero capo che gli movesse; ed ora che l'occasione era venuta, e che egli avevano i capi che gli movevano, sguardavano l'uno l'altro, e come stupidi aspettavano che i motori della liberazione loro fussero morti, e loro nella servitù raggravati; e che si maravigliavano che coloro i quali per una minima ingiuria solevano pigliare l'armi, per tante non si movessero, e che volessero sopportare che tanti loro cittadini fussero sbanditi, e tanti ammoniti; ma che egli era posto in arbitrio loro di rendere agli sbanditi la patria ed agli ammoniti lo stato. Le quali parole, ancorchè vere, non mossero in alcuna parte la moltitudine, o per timore, o perchè la morte di quelli due avesse fatti gli ucciditori odiosi. Talchè vedendo i motori del tumulto, come nè le parole nè i fatti avevano forza di muovere alcuno, tardi avvedutisi quanto sia pericoloso voler far libero un popolo, che voglia in ogni modo esser servo, disperatisi dell'impresa, nel tempio di Santa Reparata si ritirarono, dove non per campare la vita, ma per differire la morte si rinchiusero. I Signori al primo romore turbati, armarono e serrarono il Palagio; ma poichè fu inteso il caso, e saputo quali erano quelli che movevano lo scandalo, e dove si erano rinchiusi, si rassicurarono, ed al Capitano con molti altri armati, che a prendergli andassero, comandarono. Talchè senza molta fatica le porte del tempio sforzate furono, e parte di loro, difendendosi, morti, e parte presi. I quali esaminati, non si trovò altri in colpa, fuora di loro, che Baroccio e Piggiello Cavicciuli, i quali insieme con quelli furono morti.

Dopo questo accidente ne nacque un altro di maggiore importanza. Aveva la città in questi tempi, come di sopra dicemmo, guerra con il duca di Milano, il quale vedendo come ad opprimere quella le forze aperte non bastavano, si volse alle occulte, e per mezzo de' fuorusciti fiorentini, dei quali la Lombardia era piena, ordinò un trattato, del quale molti di dentro erano consapevoli, per il quale si era conchiuso, che ad un certo giorno dai luoghi più propinqui a Firenze gran parte de' fuorusciti atti all'armi si partissero, e per il fiume d'Arno nella città entrassero, i quali insieme con i loro amici di dentro alle case de' primi dello stato corressero, e quelli morti, riformassero secondo la volontà

loro la Repubblica. Intra i congiurati di dentro era uno de' Ricci nominato Samminiato; e come spesso nelle congiure avviene, che i pochi non bastano, e gli assai le scuoprono, mentrechè Samminiato cercava di guadagnarsi compagni, trovò l'accusatore. Conferì costui la cosa a Salvestro Cavicciuli, il quale le ingiurie dei suoi parenti e sue dovevano far fedele; nondimeno egli stimò più il propinquo timore che la futura speranza, e subito tutto il trattato aperse ai Signori, i quali, fatto pigliare Samminiato, a manifestare tutto l'ordine della congiura costrinsero. Ma de' consapevoli non ne fu preso alcuno, fuorachè Tommaso Davizi, il quale venendo da Bologna, non sapendo quello che in Firenze era occorso, fu prima che egli arrivasse sostenuto; gli altri tutti dopo la cattura di Samminiato spaventati si fuggirono. Puniti pertanto secondo i loro falli Samminiato e Tommaso, si dette Balìa a più cittadini, i quali con l'autorità loro i delinquenti cercassero, e lo stato assicurassero. Costoro fecero ribelli sei della famiglia de' Ricci, sei di quella degli Alberti, due de' Medici, tre degli Scali, due degli Strozzi, Bindo Altoviti, Bernardo Adimari, con molti ignobili. Ammonirono ancora tutta la famiglia degli Alberti, Ricci e Medici per dieci anni, eccetto pochi di loro. Era intra quegli degli Alberti non ammonito messer Antonio per essere tenuto uomo quieto e pacifico. Occorse che non essendo ancora spento il sospetto della congiura, fu preso un monaco, stato veduto nei tempi che i congiurati praticavano, andar più volte da Bologna a Firenze. Confessò costui aver più volte portate lettere a messer Antonio, dondechè subito fu preso, e benchè da principio negasse, fu dal monaco convinto, e perciò in danari condannato, e discosto dalla città trecento miglia confinato. E perchè ciascun giorno gli Alberti a pericolo lo stato non mettessero, tutti quelli che in quella famiglia fussero maggiori di quindici anni, confinarono.

Questo accidente seguì nel MCCCC, e due anni appresso morì *Gio. Galeazzo* duca di Milano; la cui morte, come di sopra dicemmo, a quella guerra che dodici anni era durata, pose fine. Nel qual tempo avendo il governo preso più autorità, sendo rimaso senza nimici fuora e dentro, si fece l'impresa di Pisa, e quella gloriosamente si vinse, e si stette dentro quietamente dal MCCCC al MCCCCXXXIII. Solo nel MCCCCXII, per aver gli Alberti rotti i confini, si creò contra di loro nuova Balìa, la quale con nuovi provvedimenti rafforzò lo stato, e gli Alberti con taglie perseguitò. Nel qual tempo ancora fecero i Fiorentini guerra con Ladislao re di Napoli, la quale per la morte del re nel MCCCCXIV finì; e nel travaglio di essa trovandosi il re inferiore, concedè ai Fiorentini la *città di Cortona*, della quale era signore. Ma poco dipoi riprese le forze, e rinnovò con loro la guerra, la quale fu molto più che la prima pericolosa; e se ella non finiva per la morte sua, come già era finita quella del duca di Milano, aveva ancora egli, come quel duca, Firenze in pericolo di non perdere la sua libertà condotta. Nè questa guerra del re finì con minor ventura che quella, perchè quando egli aveva presa Roma, Siena, la Marca e tutta la Romagna, e che non gli mancava altro che Firenze a ire con la potenza sua in Lombardia, si morì. E così la morte fu sempre più amica ai Fiorentini che niuno altro amico, e più potente a salvargli che alcuna loro virtù. Dopo la morte di questo re stette la città quieta fuora e dentro otto anni; in capo del qual tempo, insieme con le guerre di Filippo duca di Milano, rinnovarono le parti, le quali non posarono prima che con la rovina di quello stato, il quale dal MCCCLXXXI al MCCCCXXXIV aveva *regnato*, e fatto con tanta gloria tante guerre, ed acquistato all'imperio suo Arezzo, Pisa, Cortona, Livorno e Monte Pulciano. E maggiori cose avrebbe fatte se la città si manteneva unita, e non si fussero riaccesi gli antichi umori in quella, come nel seguente libro particolarmente si dimostrerà.

LIBRO QUARTO.

SOMMARIO.

Difetti nel governo delle Repubbliche, la servitù e la licenza. — Stato di Firenze, e recapitolazione dell'interno governo della città. — Giovanni di Bicci de' Medici restituisce in Firenze l'autorità della sua famiglia (1420). — Filippo Visconti duca di Milano cerca di fare accordo coi Fiorentini, e ferma seco loro la pace; la quale, per sospetto che prendono i Fiorentini delle ardite intraprese del duca in Italia, si rompe colla guerra (1424). — I Fiorentini sono sconfitti presso Furlì dalle genti duchesche; per lo quale rovescio il popolo mormora contro i consigliatori della guerra; ma da Rinaldo degli Albizzi quetato, si provvede al proseguimento della guerra. — Una nuova gravezza imposta per sostenere le spese della guerra è causa di disordine. — Rinaldo degli Albizzi consiglia di rimettere in stato i Grandi, ma il suo consiglio è disapprovato da Giovanni de' Medici, il quale perciò cresce in riputazione presso l'universale (1426). — Virtù di Biagio del Melano in difendere la rocca di Monte Petroso. — I Fiorentini fanno lega col signor di Faenza e co' Veneziani. — Instituzione del Catasto principalmente consigliata da Giovanni de' Medici; di che i ricchi sono malcontenti. Parti che ne nascono (1427). — Pace col duca di Milano. — Morte di Giovanni de' Medici (1429). — Ribellione de' Volterrani, tosto domata. — Niccolò Fortebraccio, licenziato dalla condotta delle armi fiorentine, assalta i Lucchesi. — I Fiorentini fanno commissarj per l'impresa di Lucca, e col Fortebraccio convengono che segua la guerra come soldato della Repubblica, e ceda le terre che ha prese. — Filippo Brunelleschi propone di allagare Lucca arginando il Serchio, e non riesce (1430). — I Lucchesi aiutati dal duca di Milano rompono le genti fiorentine. — Cosimo de' Medici. Suo carattere. Suoi modi per farsi grande (1433). — La sua potenza crescente mette in sospetto molti dei cittadini, e specialmente Rinaldo degli Albizzi e' suoi consorti; i quali fanno che Bernardo Guadagni sia eletto Gonfaloniere, e da lui fanno arrestar Cosimo e sostenerlo in Palagio. — Cosimo va confinato a Padova. — Gli Albizzi tentano di rimettere i Grandi in stato, e prendono le armi contro la Signoria. — Papa Eugenio IV in Firenze si fa mediatore per calmare i tumulti. — Cosimo è richiamato, e Rinaldo con tutta la parte degli Albizzi è confinato (1434). — Glorioso ritorno di Cosimo in Firenze.

Le città, e quelle massimamente che non sono bene ordinate, le quali sotto nome di repubblica si amministrano, variano spesso i governi e stati loro, non mediante la libertà e la servitù, come molti credono, ma mediante la servitù e la licenza. Perchè della libertà solamente il nome dai ministri della licenza, che sono i popolani, e da quelli della servitù, che sono i nobili, è celebrato; disiderando qualunque di costoro non essere nè alle leggi nè agli uomini sottoposto. Vero è che quando pure avviene (che avviene rade volte) che per buona fortuna della città surga in quella un savio, buono e potente cittadino, dal quale si ordinino leggi, per le quali questi umori de' nobili e de' popolani si quietino, o in modo si ristringhino, che male operare non possino, allora è che quella città si può chiamar libera, e quello stato si può stabile e fermo giudicare. Perchè sendo sopra buone leggi e buoni ordini fondato, non ha necessità della virtù di un uomo, come hanno gli altri, che lo mantenga. Di simili leggi ed ordini molte repubbliche antiche, gli stati delle quali ebbero lunga vita, furono

dotato. Di simili ordini e leggi sono mancate e mancano tutte quelle, che spesso i loro governi dallo stato tirannico al licenzioso, e da questo a quell' altro hanno variato e variano; perchè in essi, per i potenti nimici che ha ciascuno di loro, non è, nè puote essere alcuna stabilità; perchè l'uno non piace agli uomini buoni, l'altro dispiace ai savi; l'uno può far male facilmente, l'altro con difficoltà può far bene; nell'uno hanno troppa autorità gli uomini insolenti, nell'altro gli sciocchi; e l'uno e l'altro di essi conviene che sia dalla virtù e fortuna di un uomo mantenuto, il quale o per morte può venir meno, o per travagli diventare inutile.

Dico pertanto che lo stato, il quale in Firenze dalla morte di messer Giorgio Scali ebbe nel MCCCLXXXI il principio suo, fu prima dalla virtù di messer Maso degli Albizzi, dipoi da quella di Niccolò da Uzano sostenuto. Visse la città dal MCCCCXIV perinsino al XXII quietamente, sendo morto il re Ladislao, e lo stato di Lombardia in più parti diviso, in modo che nè di fuora nè di dentro era alcuna cosa che la facesse dubitare. Appresso a Niccolò da Uzano i cittadini di autorità erano Bartolommeo Valori, Nerone di Nigi, messer Rinaldo degli Albizzi, Neri di Gino, e Lapo Niccolini. Le parti che nacquero per la discordia degli Albizzi e de' Ricci, e che furono dipoi da messer Salvestro dei Medici con tanto scandalo risuscitate, mai non si spensero. E benchè quella che era più favorita dall'universale solamente tre anni regnasse, e che nel MCCCLXXXI la rimanesse vinta, nondimeno comprendendo l'umore di quella la maggior parte della città, non si potette mai al tutto spegnere. Vero è che gli spessi parlamenti e le continue persecuzioni fatte contra ai capi di quella dal MCCCLXXXI al CCCC, la ridussero quasichè a niente. Le prime famiglie che furono come capi di essa perseguitate, furono Alberti, Ricci e Medici, le quali più volte d'uomini e ricchezze spogliate furono; e se alcuni nella città ne rimasero, furono loro tolti gli onori. Le quali battiture renderono quella parte umile, e quasichè la consumarono. Restava nondimeno in molti uomini una memoria delle ingiurie ricevute, e un disiderio di vendicarle, il quale per non trovare dove appoggiarsi, occulto nel petto loro rimaneva. Quelli nobili popolani, i quali pacificamente governavano la città, fecero due errori, che furono la rovina dello stato di quelli: l'uno, che diventarono per il continuo dominio insolenti; l'altro, che per l'invidia che eglino avevano l'uno all'altro, e per la lunga possessione nello stato, quella cura di chi gli potesse offendere, che dovevano, non tennero. Rinfrescando adunque costoro con i loro sinistri modi ogni dì l'odio nell'universale, e non vigilando le cose nocive per non le temere, o nutrendole per invidia l'uno dell'altro, fecero che la famiglia dei Medici riprese autorità. Il primo che in quella cominciò a risurgere fu Giovanni di Bicci. Costui sendo diventato ricchissimo, ed essendo di natura benigno ed umano, per concessione di quelli che governavano fu condotto al supremo magistrato. Di che per l'universale della città se ne fece tanta allegrezza, parendo alla moltitudine aversi guadagnato un difensore, che meritamente ai più savi la fu sospetta, perchè si vedeva tutti gli antichi umori cominciare a risentirsi. E Niccolò da Uzano non mancò di avvertirne gli altri cittadini, mostrando quanto era pericoloso nutrire uno, che avesse nell'universale tanta riputazione; e come era facile opporsi ai disordini nei principj, ma lasciandogli crescere era difficile il rimediarvi; e che cognosceva come in Giovanni erano molte parti, che superavano quelle di messer Salvestro. Non fu Niccolò dai suoi uguali udito; perchè avevano invidia alla riputazione sua, e disideravano aver compagni a batterlo.

Vivendosi pertanto in Firenze intra questi umori, i quali occultamente co-

cominciavano a ribollire, Filippo Visconti secondo figliuolo di Gio. Galeazzo, sendo per la morte del fratello diventato signore di tutta la Lombardia, e parendogli poter disegnare qualunque impresa, disiderava sommamente rinsignorirsi di Genova, la quale allora sotto il dogato di messer Tommaso da Campo Fregoso libera si viveva. Ma si diffidava potere o quella o altra impresa ottenere, se prima non pubblicava nuovo accordo coi Fiorentini, la riputazione del quale giudicava gli bastasse a potere ai suoi disiderj soddisfare. Mandò pertanto suoi oratori a Firenze a domandarlo. Molti cittadini consigliavano che non si facesse, ma che senza farlo, nella pace che molti anni si era mantenuta seco si perseverasse; perchè cognoscevano il favore che il farlo gli arrecava, e il poco utile che la città ne traeva. A molti altri pareva di farlo, e per virtù di quello imporgli termini, i quali trapassando, ciascheduno cognoscesse il cattivo suo animo, e si potesse quando e' rompesse la pace, più giustificatamente fargli la guerra. E così, disputata la cosa assai, si fermò la pace, nella quale Filippo promise non si travagliare delle cose che fussero dal fiume della Magra e del Panaro in qua.

Fatto questo accordo, Filippo occupò Brescia, e poco dipoi Genova contra l'opinione di quelli che in Firenze avevano confortata la pace, perchè credevano che Brescia fosse difesa dai Veneziani, e Genova per sè medesima si difendesse. E perchè nell'accordo che Filippo aveva fatto con il doge di Genova gli aveva lasciata Serezana, ed altre terre poste di qua dalla Magra, con patti che volendo alienarle fusse obbligato darle ai Genovesi, veniva Filippo ad aver violata la pace. Aveva oltre a questo fatto accordo col legato di Bologna. Le quali cose alterarono gli animi de' nostri cittadini, e ferongli, dubitando di nuovi mali, pensare a nuovi rimedj. Le quali perturbazioni venendo a notizia a Filippo, o per giustificarsi, o per tentare gli animi de' Fiorentini, o per addormentargli, mandò a Firenze ambasciadori, mostrando maravigliarsi de' sospetti presi, ed offerendo rinunziare a qualunque cosa fusse da lui stata fatta, che potesse generare alcun sospetto. I quali ambasciadori non fecero altro effetto che dividere la città, perchè una parte, e quelli che erano più riputati nel governo, giudicavano che fusse bene armarsi e prepararsi a guastare i disegni al nimico; e quando le preparazioni fussero fatte, e Filippo stesse quieto, non era mossa alcuna guerra, ma data cagione alla pace: molti altri o per invidia di chi governava, o per timore di guerra, giudicavano che e' non fusse da insospettire di un amico leggiermente, e che le cose fatte da lui non erano degne d'averne tanto sospetto; ma che sapevano bene, che il creare i Dieci, e il soldar gente, voleva dir guerra; la quale se si pigliava con un tanto principe, era con una certa rovina della città, e senza poterne sperare alcuno utile, non potendo noi degli acquisti che si facessero, per avere la Romagna in mezzo, diventarne signori, e non potendo alle cose di Romagna per la vicinità della Chiesa pensare. Valse nondimeno più l'autorità di quelli che si volevano preparare alla guerra, che quella di coloro che volevano ordinarsi alla pace; e crearono i Dieci, soldarono gente, e posero nuove gravezze. Le quali perchè le aggravavano più i minori che i maggiori cittadini, empierono la città di rammarichi; e ciascuno dannava l'ambizione e l'avarizia de' potenti, accusandogli che per sfogare gli appetiti loro, ed opprimere per dominare il popolo, volevano muovere una guerra non necessaria.

Non si era ancora venuto con il duca a manifesta rottura, ma ogni cosa era piena di sospetto; perchè Filippo aveva a richiesta del legato di Bologna, il quale temeva di messer Antonio Bentivogli, che fuoruscito si trovava a Castel Bolognese, mandate genti in quella città, le quali per essere propinque al do-

minio di Firenze tenevano in sospetto lo stato di quella; ma quello che fece più spaventare ciascuno, e dette larga cagione di scoprir la guerra, fu l'impresa che 'l duca fece di Furlì. Era signore di Furlì Giorgio Ordelaffi, il quale venendo a morte lasciò Tibaldeo suo figliuolo sotto la tutela di Filippo. E benchè la madre, parendogli il tutore sospetto, lo mandasse a Lodovico Alidossi suo padre, che era signore d'Imola, nondimeno fu forzata dal popolo di Furlì per l'osservanza del testamento del padre a rimetterlo nelle mani del duca. Onde Filippo, per dare meno sospetto di sè, e per meglio celare l'animo suo, ordinò che il marchese di Ferrara mandasse come suo procuratore Guido Torello con gente a pigliare il governo di Furlì. Così venne quella terra in potestà di Filippo. La qual cosa, come si seppe a Firenze insieme con la nuova delle genti venute a Bologna, fece più facile la diliberazione della guerra, nonostante che ella avesse grande contradizione, e che Giovanni de' Medici pubblicamente la sconfortasse, mostrando che quando bene si fusse certo della mala mente del duca, era meglio aspettare che ti assaltasse, che farsegli incontro con le forze; perchè in questo caso così era giustificata la guerra nel cospetto dei principi d'Italia dalla parte del duca, come dalla parte nostra. Nè si poteva animosamente domandare quelli aiuti che si potrebbero, scoperta che fusse l'ambizione sua, e con altro animo e con altre forze si difenderebbero le cose sue che quelle d'altri. Gli altri dicevano, che e' non era da aspettare il nimico in casa, ma da andare a trovar lui, e che la fortuna è più amica di chi assalta che di chi si difende; e con minori danni, quando fusse con maggiore spesa, si fa la guerra in casa d'altri che in casa sua. Tantochè questa opinione prevalse, e si diliberò che i Dieci facessero ogni rimedio perchè la città di Furlì si traesse dalle mani del duca.

Filippo vedendo che i Fiorentini volevano occupare quelle cose, che egli aveva prese a difendere, posti da parte i rispetti, mandò Agnolo della Pergola con gente grossa a Imola, acciocchè quel Signore avendo a pensare di difendere il suo, alla tutela del nipote non pensasse. Arrivato pertanto Agnolo propinquo a Imola, sendo ancora le genti de' Fiorentini a Modigliana, ed essendo il freddo grande, e per quello ghiacciati i fossi della città, una notte di furto prese la terra, e Lodovico ne mandò prigione a Milano. I Fiorentini veduta perduta Imola, e la guerra scoperta, mandarono le loro genti a Furlì, le quali posero l'assedio a quella città, e d'ogni parte la strignevano. E perchè le genti del duca non potessero unite soccorrerla, avevano soldato il conte Alberigo, il quale da Zagonara sua terra scorreva ciascun dì infino in sulle porte d'Imola. Agnolo della Pergola vedeva di non poter sicuramente soccorrere Furlì per il forte alloggiamento che avevano le nostre genti preso; però pensò d'andare all'espugnazione di Zagonara, giudicando che i Fiorentini non fussero per lasciar perdere quel luogo, e volendolo soccorrere, conveniva loro abbandonare l'impresa di Furlì, e venire con disavvantaggio alla giornata. Costrinsero adunque le genti del duca Alberigo a domandar patti, i quali gli furono concessi, promettendo di dar la terra qualunque volta intra i quindici giorni non fusse da' Fiorentini soccorsa. Intesosi questo disordine nel campo de' Fiorentini e nella città, e desiderando ciascuno che i nimici non avessero quella vittoria, fecero che n'ebbero una maggiore. Perchè partito il campo da Furlì per soccorrere Zagonara, come venne allo scontro dei nemici fu rotto, non tanto dalla virtù degli avversari, quanto dalla malignità del tempo; perchè avendo i nostri camminato parecchie ore tra 'l fango altissimo e con l'acqua addosso, trovarono i nimici freschi, i quali facilmente gli poterono vincere. Nondimeno in una tanta rotta celebrata per tutta Italia, non morì altri che Lodovico degli Obizzi insieme con due altri suoi, i quali cascati da cavallo affogarono nel fango.

Tutta la città di Firenze alla nuova di questa rotta si contristò, ma più i cittadini grandi, che avevano consigliata la guerra; perchè vedevano il nimico gagliardo, loro disarmati senza amici, e il popolo loro contro, il quale per tutte le piazze con parole ingiuriose gli mordeva, dolendosi delle gravezze sopportate, e della guerra mossa senza cagione, dicendo: Ora hanno creati costoro i Dieci per dar terrore al nimico? Ora hanno eglino soccorso Furlì, e trattolo dalle mani del duca? Ecco che e' si sono scoperti i consigli loro, ed a qual fine camminavano; non per difendere la libertà, la quale è loro inimica, ma per accrescere la potenza propria, la quale Iddio ha giustamente diminuita. Nè hanno solo con quest' impresa aggravata la città, ma con molte; perchè simile a questa fu quella contra il re Ladislao. A chi ricorreranno eglino ora per aiuto? A papa Martino, stato, a contemplazione di Braccio, straziato da loro? Alla reina Giovanna, che per abbandonarla l'hanno fatta gettare in grembo al re d'Aragona? Ed oltre a questo dicevano tutte quelle cose che suol dire un popolo adirato. Pertanto parve ai Signori di ragunare assai cittadini, i quali con buone parole gli umori mossi dalla moltitudine quietassero. Dondechè messer Rinaldo degli Albizzi, il quale era rimaso primo figliuolo di messer Maso, e aspirava con la virtù sua e con la memoria del padre al primo grado della città, parlò lungamente, mostrando che non era prudenza giudicar le cose dagli effetti, perchè molte volte le cose ben consigliate hanno non buono fine, e le male consigliate l'hanno buono. E se si lodano i cattivi consigli per fine buono, non si fa altro che dare animo agli uomini di errare; il che torna in danno grande delle repubbliche, perchè sempre i mali consigli non sono felici. Così medesimamente si errava a biasimare un savio partito, che abbia fine non lieto; perchè si toglieva animo ai cittadini a consigliare la città, e a dire quello che egli intendono. Poi mostrò la necessità che era di pigliar quella guerra, e come se ella non si fusse mossa in Romagna, la si sarebbe fatta in Toscana. Ma poichè Dio aveva voluto che le genti fussero state rotte, la perdita sarebbe più grave quanto più altri si abbandonasse; ma se si mostrava il viso alla fortuna, e si facevano quelli rimedj si potevano, nè loro sentirebbero la perdita, nè il duca la vittoria. E che non dovevano sbigottirgli le spese e le gravezze future; perchè queste era ragionevole mutare, e quelle sarebbero molto minori che le passate; perchè minori apparati sono necessarj a chi si vuol difendere, che non sono a quelli che cercano d'offendere. Confortolli infine ad imitare i padri loro, i quali per non aver perduto l'animo in qualunque caso avverso, si erano sempre contra qualunque principe difesi. Confortati pertanto i cittadini dall'autorità sua, soldarono il conte Oddo figliuolo di Braccio, e gli dierono per governatore Niccolò Piccinino, allievo di Braccio, e più riputato che alcuno altro, che sotto l'insegne di quello avesse militato, ed a quello aggiunsero altri condottieri, e degli spogliati ne rimisero alcuni a cavallo. Crearono venti cittadini a porre nuova gravezza, i quali avendo preso animo per vedere i potenti cittadini sbattuti per la passata rotta, senza aver loro alcun rispetto gli aggravarono.

Questa gravezza offese assai i cittadini grandi, i quali da principio per parere più onesti non si dolevano della gravezza loro, ma come ingiusta generalmente la biasimavano, e consigliavano che si dovesse fare uno sgravo. La qual cosa cognosciuta da molti, fu loro ne' consigli impedita. Donde per far sentire dall'opere la durezza di quella, e per farlo odiare da molti, operarono che gli esattori con ogni acerbità la riscotessero, dando autorità loro di potere ammazzare qualunque contra ai sergenti pubblici si difendesse. Di che nacquero molti tristi accidenti per morti e ferite de' cittadini. Onde pareva che le parti venissero al sangue, e ciascuno prudente dubitava di qualche futuro male, non

potendo gli uomini grandi usi a essere riguardati, sopportare di essere manomessi, e gli altri volendo che ciascuno ugualmente fusse aggravato. Molti pertanto de' primi cittadini si ristrignevano insieme, e concludevano come egli era di necessità ripigliare lo stato; perchè la poca diligenza loro aveva dato animo agli uomini di riprendere le azioni pubbliche, e fatto pigliare ardire a quelli, che solevano esser capi della moltitudine. Ed avendo discorso queste cose intra loro più volte, diliberarono di rivedersi a un tratto insieme tutti, e si ragunarono nella chiesa di Santo Stefano più di settanta cittadini con licenza di messer Lorenzo Ridolfi e di Francesco Gianfigliazzi, i quali allora sedevano de' Signori. Con costoro non convenne Giovanni de' Medici, o che e' non vi fusse chiamato come sospetto, o che non vi volesse come contrario all' opinione loro intervenire.

Parlò a tutti messer Rinaldo degli Albizzi. Mostrò loro le condizioni della città, e come per negligenza loro ella era tornata nella potestà della plebe, donde nel MCCCLXXXI era stata da' loro padri cavata. Ricordò l' iniquità di quello stato, che regnò dal LXXVIII all' LXXXI, e come da quello a tutti quelli che erano presenti era stato morto a chi il padre ed a chi l' avolo; e come si ritornava ne' medesimi pericoli, e la città ne' medesimi disordini ricadeva. Perchè di già la moltitudine aveva posta una gravezza a suo modo, e poco dipoi, se ella non era da maggior forza o da migliore ordine ritenuta, la creerebbe i magistrati secondo l' arbitrio suo. Il che quando seguisse, occuperebbe i luoghi loro, e guasterebbe quello stato, che quaranta due anni con tanta gloria della città aveva retto, e sarebbe Firenze governata o a caso sotto l' arbitrio della moltitudine, dove per una parte licenziosamente e per l' altra pericolosamente si viverebbe, o sotto l' imperio d' uno, che di quella si facesse principe. Pertanto affermava, come ciascuno che amava la patria e l' onor suo era necessitato a risentirsi, e ricordarsi della virtù di Bardo Mancini, il quale trasse la città con la rovina degli Alberti da quelli pericoli, ne' quali allora era, e come la cagione di questa audacia presa dalla moltitudine nasceva da' larghi squittinj, che per negligenza loro s' erano fatti, e si era ripieno il Palagio di uomini nuovi e vili. Conchiuse pertanto che solo ei vedeva questo modo a rimediarvi, rendere lo stato ai grandi, e torre l' autorità alle arti minori, riducendole da quattordici a sette, il che farebbe che la plebe ne' Consigli avrebbe meno autorità, sì per essere diminuito il numero loro, sì ancora per avere in quelli più autorità i Grandi, i quali per la vecchia inimicizia gli disfavorirebbero; affermando esser prudenza sapersi valere degli uomini secondo i tempi; perchè se i padri loro si valsero della plebe per spegnere l' insolenza de' Grandi, ora che i Grandi erano diventati umili e la plebe insolente, era bene frenare l' insolenza sua con l' aiuto di quelli; e come a condurre queste cose ci era l' inganno o la forza, alla quale facilmente si poteva ricorrere, sendo alcuni di loro del magistrato de' Dieci, e potendo condurre segretamente nella città gente. Fu lodato messer Rinaldo, ed il consiglio suo approvò ciascuno; e Niccolò da Uzano intra gli altri disse, tutte le cose che da messer Rinaldo erano state dette esser vere, ed i rimedj buoni e certi, quando si potessero fare senza venire ad una manifesta divisione della città; il che seguirebbe in ogni modo, quando e' non si tirasse alla voglia loro Giovanni de' Medici, perchè concorrendo quello, la moltitudine priva di capo o di forze non potrebbe offendere; ma non concorrendo, non si potrebbe senza armi fare: e con l' armi lo giudicava pericoloso, o di non poter vincere, o di non poter godersi la vittoria. E ridusse modestamente loro a memoria i passati ricordi suoi, e come ei non avevano voluto rimediare a queste difficoltà in quelli tempi, che facilmente si poteva; ma che ora non si era più a

tempo a farlo senza temere di maggior danno, e non ci restare altro rimedio, che guadagnarselo. Fu data pertanto a messer Rinaldo la commissione, che fusse con Giovanni, e vedesse di tirarlo nella sentenza loro.

Eseguì il cavaliere la commissione, e con tutti quelli termini seppe migliori lo confortò a pigliar questa impresa con loro, e non volere per favorire una moltitudine farla audace con rovina dello stato e della città. Al quale Giovanni rispose, che l'ufficio di un savio e buono cittadino credeva essere, non alterare gli ordini consueti della sua città, non sendo cosa che offenda tanto gli uomini, quanto il variare quelli; perchè conviene offendere molti, e dove molti restano malcontenti si può ogni giorno temere di qualche cattivo accidente. E come gli pareva che questa loro diliberazione facesse due cose perniciosissime; l'una di dare gli onori a quelli, che per non gli avere mai avuti gli stimano meno, e meno cagione hanno, non gli avendo, di dolersi; l'altra di torgli a coloro, che sendo consueti avergli, mai non quieterebbero se non gli fussero restituiti. E così verrebbe a essere molto maggiore l'ingiuria che si facesse ad una parte, che 'l beneficio che si facesse all'altra. Talchè chi ne fusse l'autore si acquisterebbe pochi amici e moltissimi inimici; e questi sarebbero più feroci a ingiuriarlo, che quelli a difenderlo: sendo gli uomini naturalmente più pronti alla vendetta dell'ingiuria, che alla gratitudine del beneficio, parendo che questa ci arrechi danno, quell' altra utile e piacere. Dipoi rivolse il parlare a messer Rinaldo e disse: « E voi, se vi ricordaste delle cose seguite, e con quali inganni in questa città si cammina, sareste meno caldo in questa diliberazione; perchè chi la consiglia, tolta che egli avesse con le forze vostre l'autorità al popolo, la torrebbe a voi con l'aiuto di quello, che vi sarebbe diventato per questa ingiuria nimico. E v'interverrebbe come a messer Benedetto Alberti, il quale consentì per le persuasioni di chi non l'amava alla rovina di messer Giorgio Scali e di messer Tommaso Strozzi, e poco dipoi da quelli medesimi che lo persuasero fu mandato in esilio. » Confortollo pertanto a pensare più maturamente alle cose, ed a volere imitare suo padre, il quale per avere la benivolenza universale, scemò il pregio al sale, provvide che chi avesse meno di un mezzo fiorino di gravezza potesse pagarlo, o no, come gli paresse; volle che il dì che si ragunavano i Consigli ciascuno fusse sicuro dai suoi creditori; ed in fine gli conchiuse, che era, per quanto s'apparteneva a lui, per lasciare la città nelli ordini suoi.

Queste cose così praticate s'intesero fuori, ed accrebbero a Giovanni riputazione, ed agli altri cittadini odio; dalla quale egli si discostava, per dare meno animo a coloro, che disegnassero sotto i suoi favori cose nuove; ed in ogni suo parlare faceva intendere a ciascuno, che non era per nutrir sette, ma per spegnerle; e che, quanto a lui si aspettava, non cercava altro che l'unione della città: di che molti che seguivano le parti sue erano malcontenti; perchè averebbero voluto, che si fusse nelle cose mostro più vivo. Intra i quali era Alamanno de' Medici, il quale sendo di natura feroce, non cessava di accenderlo a perseguitare i nimici, e favorire gli amici, dannando la sua freddezza ed il suo modo di procedere lento; il che diceva essere cagione, che i nimici senza rispetto gli praticavano contro; le quali pratiche arebbero un giorno effetto con la rovina della casa e degli amici suoi. Inanimava ancora al medesimo Cosimo suo figliuolo. Nondimeno Giovanni per cosa che gli fusse rivelata o pronosticata non si moveva di suo proposito: pure con tutto questo la parte era già scoperta, e la città era in manifesta divisione. Erano in Palagio al servizio de' Signori duoi cancellieri, ser Martino e ser Pagolo. Questo favoriva la parte d'Uzano, quell' altro la Medica; e messer Rinaldo, veduto come Giovanni

non aveva volsuto convenir con loro, pensò che fusse da privare dell'ufficio suo ser Martino, giudicando dipoi aver sempre il Palagio più favorevole. Il che presentito dagli avversarj, non solamente fu ser Martino difeso, ma ser Pagolo privato, con dispiacere ed ingiuria della sua parte. Il che avrebbe fatto subito cattivi effetti, se non fusse la guerra che soprastava alla città, la quale per la rotta ricevuta a Zagonara era impaurita: perchè mentre che queste cose in Firenze così si travagliavano, Agnolo della Pergola aveva con le genti del duca prese tutte le terre di Romagna possedute dai Fiorentini, eccetto che Castrocaro e Modigliana, parte per debolezza de' luoghi, parte per difetto di chi l'aveva in guardia. Nella occupazione delle quali terre seguirono due cose, per le quali si cognobbe quanto la virtù degli uomini ancora al nimico è accetta, e quanto la viltà e la malignità dispiaccia.

Era castellano nella rocca di Monte Petroso Biagio del Melano. Costui sendo affogato intorno dai nimici, e non vedendo per la salute della rocca alcuno scampo, gittò panni e paglia da quella parte che ancora non ardeva, e di sopra vi gittò due suoi piccioli figliuoli, dicendo ai nimici: « Toglietе per voi quelli beni che mi ha dati la fortuna, e che voi mi potete torre; quelli che io ho dell'animo, dove la gloria e l'onore mio consiste, nè io vi darò, nè voi mi torrete. » Corsero i nimici a salvare i fanciulli, ed a lui porgevano funi e scale perchè si salvasse. Ma quegli non l'accettò, anzi volle piuttosto morire nelle fiamme, che vivere salvo per le mani degli avversarj della patria sua. Esempio veramente degno di quella lodata antichità! e tanto è più mirabile di quelli, quanto è più rado. Furono ai figliuoli suoi dai nimici restituite quelle cose che si poterono aver salve, e con massima cura rimandati ai parenti loro, verso dei quali la Repubblica non fu meno amorevole, perchè mentre vissero furono pubblicamente sostentati. Il contrario di questo occorse in Galeata, dove era potestà Zanobi del Pino, il quale senza fare difesa alcuna dette la rocca al nimico, e di più confortava Agnolo a lasciar l'Alpi di Romagna, e venire ne' colli di Toscana, dove poteva far la guerra con meno pericolo e maggior guadagno. Non potette Agnolo sopportare la viltà ed il malvagio animo di costui, e lo dette in preda ai suoi servidori; i quali dopo molti scherni gli davano solamente mangiare carte dipinte a biscie, dicendo che di Guelfo per quel modo lo volevano far diventare Ghibellino; e così stentando in brievi giorni morì.

Il conte Oddo in questo mezzo insieme con Niccolò Piccinino era entrato in Val di Lamona per veder di ridurre il signore di Faenza all'amicizia de' Fiorentini, o almeno impedire Agnolo della Pergola che non scorresse più liberamente per Romagna. Ma perchè quella valle è fortissima, e i valligiani armigeri, vi fu il conte Oddo morto, e Niccolò Piccinino n'andò prigione a Faenza. Ma la fortuna volse che i Fiorentini ottenessero quello per aver perduto, che forse avendo vinto non arebbero ottenuto: perchè Niccolò tanto operò con il signore di Faenza e con la madre, che gli fece amici ai Fiorentini. Fu in questo accordo libero Niccolò Piccinino, il quale non tenne per sè quel consiglio, che egli aveva dato ad altri; perchè praticando con la città della sua condotta, o che le condizioni gli paressero debili, o che le trovasse migliori altrove, quasi che *ex abrupto* si partì d'Arezzo, dove era alle stanze, e n'andò in Lombardia, e prese soldo dal duca.

I Fiorentini per questo accidente impauriti, e dalle spesse perdite sbigottiti, giudicarono non potere più soli sostenere questa guerra; e mandarono oratori ai Vineziani a pregarli, che dovessero opporsi, mentrechè egli era loro facile, alla grandezza d'uno, che se lo lasciavano crescere, era per essere così pernicioso a loro come ai Fiorentini. Confortavagli alla medesima impresa Francesco

Carmignuola, uomo tenuto in quelli tempi nella guerra eccellentissimo, il quale era già stato soldato del duca, ma dipoi ribellatosi da quello. Stavano i Vineziani dubbj per non sapere quanto si potevano fidare del Carmignuola, dubitando che l'inimicizia del duca e sua non fusse finta. E stando così sospesi nacque che il duca per mezzo di un servidore del Carmignuola lo fece avvelenare; il quale veleno non fu sì potente che lo ammazzasse, ma lo ridusse all' estremo. Scoperta la cagione del male, i Vineziani si privarono di quel sospetto; e seguitando i Fiorentini di sollecitargli, fecero lega con loro, e ciascuna delle parti si obbligò a far la guerra a spese comuni, e gli acquisti di Lombardia fussero de' Vineziani, e quelli di Romagna e di Toscana de' Fiorentini; ed il Carmignuola fu capitano generale della lega. Ridussesi pertanto la guerra mediante questo accordo in Lombardia, dove fu governata dal Carmignuola virtuosamente, ed in pochi mesi tolse molte terre al duca insieme con la città di Brescia; la quale espugnazione in quelli tempi, e secondo quelle guerre, fu tenuta mirabile.

Era durata questa guerra dal XXII al XXVII, ed erano stracchi i cittadini di Firenze per le gravezze poste infino allora, in modochè si accordarono a rinnovarle. E perchè le fussero uguali secondo le ricchezze, si provvide che le si ponessero ai beni, e che quello che aveva cento fiorini di valsente, ne avesse un mezzo di gravezza. Avendola pertanto a distribuire la legge e non gli uomini, venne a gravare assai i cittadini potenti. Ed avanti che ella si diliberasse era disfavorita da loro; solo Giovanni de' Medici apertamente la lodava; tantochè ella si ottenne. E perchè nel distribuirla si aggregavano i beni di ciascuno, il che i Fiorentini dicono accatastare, si chiamò questa gravezza Catasto. Questo modo pose in parte regola alla tirannide de' potenti, perchè non potevano battere i minori, e fargli con le minacce ne' Consigli tacere, come potevano prima. Era adunque questa gravezza dall' universale accettata, e dai potenti con dispiacere grandissimo ricevuta. Ma come accade, che mai gli uomini non si soddisfanno, ed avuta una cosa, non vi si contentando dentro, ne desiderano un' altra, il popolo non contento alla ugualità della gravezza, che dalla legge nasceva, domandava che si riandassero i tempi passati, e che si vedesse quello che i potenti secondo il catasto avevano pagato meno, e si facessero pagar tanto, che eglino andassero a ragguaglio di coloro, che per pagar quello che e' non dovevano, avevano vendute le loro possessioni. Questa domanda molto più che il catasto gli uomini grandi spaventò, e per difendersene non cessavano di dannarlo, affermando quello essere ingiustissimo, per essersi posto ancora sopra i beni mobili, i quali oggi si posseggono, e domani si perdono; e che sono oltra di questo molte persone che hanno danari occulti, che il catasto non può ritrovare; al che aggiugnevano, che coloro che per governare la Repubblica lasciavano le loro faccende, dovevano essere meno carichi da quella, dovendole bastare che con la persona si affaticassero; e che non era giusto che la città si godesse la roba e l' industria loro, e degli altri solo i danari. Gli altri a chi il catasto piaceva, rispondevano che se i beni mobili variano, possono ancora variare le gravezze, e con il variarle spesso si può a quello inconveniente rimediare. E di quelli che hanno danari occulti non era necessario tener conto; perchè quelli danari che non fruttano, non è ragionevole che paghino, e fruttando conviene che si scuoprino; e se non piaceva loro durare fatica per la Repubblica, lasciassinla da parte, e non se ne travagliassero, perchè la troverebbe dei cittadini amorevoli, ai quali non parrebbe difficile aiutarla di danari e di consiglio; e che sono tanti i comodi e gli onori che si tira dietro il governo, che doverebbero bastar loro senza volere non partecipare de' carichi. Ma il male stava dove e' non dicevano; perchè doleva loro non poter più muovere una guerra senza lor

danno, avendo a concorrere alle spese come gli altri; e se questo modo si fusse trovato prima, non si sarebbe fatta la guerra con il re Ladislao, nè ora si farebbe questa con il duca Filippo; le quali si erano fatte per riempiere i cittadini, e non per necessità. Questi umori mossi erano quietati da Giovanni de' Medici, mostrando che non era bene riandare le cose passate, ma sibbene provvedere alle future; e se le gravezze per l'addietro erano state ingiuste, ringraziare Dio, poichè si era ritrovato il modo a farle giuste; e volere che questo modo servisse a riunire, non a dividere la città, come sarebbe quando si ricercasse le imposte passate, e farle ragguagliare alle presenti; e che chi è contento di una mezzana vittoria sempre ne farà meglio, perchè quelli che vogliono sopravvincere spesso perdono. E con simili parole quietò questi umori, e fece che del ragguaglio non si ragionasse.

Seguitando intanto la guerra con il duca, si fermò una pace a Ferrara per il mezzo di un legato del papa, della quale il duca nel principio di essa non osservò le condizioni, in modochè di nuovo la lega riprese l' armi; e venuto con le genti di quello alle mani, lo ruppe a Maclovio. Dopo la qual rotta il duca mosse nuovi ragionamenti d' accordo, ai quali i Veneziani ed i Fiorentini acconsentirono; questi per essere insospettiti de' Veneziani, parendo loro spendere assai per fare potente altri; quelli per aver veduto il Carmignuola dopo la rotta data al duca andar lento, tantochè non pareva loro da potere più confidare in quello. Conchiusesi adunque la pace nel MCCCCXXVIII, per la quale i Fiorentini riebbero le terre perdute in Romagna, ed ai Veneziani rimase Brescia, e di più il duca dette loro Bergamo ed il contado. Spesero in questa guerra i Fiorentini tre milioni e cinque cento mila ducati, mediante la quale accrebbero ai Veneziani stato e grandezza, ed a loro povertà e disunione. Seguita la pace di fuora, ricominciò la guerra dentro. Non potendo i cittadini grandi sopportare il catasto, e non vedendo via da spegnerlo, pensarono modi a fargli più nimici per avere più compagni ad urtarlo. Mostrarono adunque agli uffiziali deputati a porlo, come la legge gli costringeva ancora ad accatastare i beni de' distrettuali, per vedere se intra quelli vi fussero beni de' Fiorentini. Furono pertanto citati tutti i sudditi a portare intra certo tempo le scritte de' beni loro. Dondechè i Volterrani mandarono alla Signoria a dolersi della cosa; dimodochè gli uffiziali sdegnati ne messero diciotto di loro in prigione. Questo fatto fece assai sdegnare i Volterrani; pure avendo rispetto ai loro prigioni non si mossero.

In questo tempo Giovanni de' Medici ammalò, e cognoscendo il male suo mortale, chiamò Cosimo e Lorenzo suoi figliuoli, e disse loro: « Io credo esser vivuto quel tempo, che da Dio e dalla natura mi fu al mio nascimento consegnato. Muoio contento poichè io vi lascio ricchi, sani, e di qualità, che voi potrete, quando voi seguitiate le mie pedate, vivere in Firenze onorati e con la grazia di ciascuno. Perchè niuna cosa mi fa tanto morir contento, quanto ricordarmi di non aver mai offeso alcuno, anzi piuttosto, secondo ch' io ho potuto, beneficato ognuno. Così conforto a far voi. Dello stato, se voi volete vivere sicuri, toglietene quanto ve ne è dalle leggi e dagli uomini dato, il che non vi recherà mai nè invidia nè pericolo, perchè quello che l' uomo si toglie, non quello che all' uomo è dato, ci fa odiare; e sempre ne avrete molto più di coloro, che volendo la parte d' altri perdono la loro, e avanti che la perdino vivono in continui affanni. Con queste arti io ho intra tanti nimici, intra tanti dispareri non solamente mantenuta, ma accresciuta la riputazione mia in questa città. Così quando seguitiate le pedate mie, manterrete ed accrescerete voi; ma quando faceste altrimenti, pensate che il fine vostro non ha a essere altrimenti felice, che si sia stato quello di coloro, che nella memoria nostra hanno rovinato sè,

e distrutta la casa loro. » Morì poco dipoi, e nell' universale della città lasciò di sè un grandissimo desiderio, secondochè meritavano le sue ottime qualità. Fu Giovanni misericordioso, e non solamente dava elemosine a chi le domandava, ma molte volte al bisogno de' poveri senza essere domandato soccorreva. Amava ognuno, i buoni lodava, e de' cattivi aveva compassione. Non domandò mai onori, ed ebbegli tutti. Non andò mai in Palagio se non chiamato. Amava la pace, e fuggiva la guerra. Alle avversità degli uomini sovveniva, le prosperità aiutava. Era alieno dalle rapine pubbliche, e del bene comune augumentatore. Ne' magistrati grazioso, non di molta eloquenza, ma di prudenza grandissima. Mostrava nella presenza melanconico, ma era poi nella conversazione piacevole e faceto. Morì ricchissimo di tesoro, ma più di buona fama e di benevolenza. La cui eredità così de' beni della fortuna, come di quelli dell' animo, fu da Cosimo non solamente mantenuta, ma accresciuta.

Erano i Volterrani stracchi di stare in carcere, e per essere liberi promisero di consentire a quello era comandato loro. Liberati adunque e tornati a Volterra, venne il tempo che i nuovi loro priori prendevano il magistrato; de' quali fu tratto un Giusto, uomo plebeo, ma di credito nella plebe, il quale era uno di quelli, che fu imprigionato a Firenze. Costui acceso per sè medesimo d' odio per la ingiuria pubblica e per la privata contro a' Fiorentini, fu ancora stimolato da Giovanni di Contugi, uomo nobile, e che seco sedeva in magistrato, a dover muovere il popolo con l' autorità de' priori e con la grazia sua, e trarre la terra dalle mani dei Fiorentini, e farne sè principe. Per il consiglio del quale, Giusto prese l'armi, corse la terra, prese il capitano che vi era per i Fiorentini, e si fece con il consentimento del popolo signore di quella. Questa novità seguita in Volterra dispiacque assai ai Fiorentini; pure trovandosi aver fatto pace con il duca, e freschi in su gli accordi, giudicarono potere aver tempo a racquistarla, e per non lo perdere mandarono subito a quella impresa commissarj messer Rinaldo degli Albizzi e messer Palla Strozzi. Giusto intanto, che pensava che i Fiorentini lo assalterebbero, richiese i Sanesi e Lucchesi di aiuto. I Sanesi gliene negarono, dicendo essere in lega con i Fiorentini; e Pagolo Guinigi, che era signore di Lucca, per riacquistare la grazia col popolo di Firenze, la quale nella guerra del duca gli pareva aver perduta per essersi scoperto amico di Filippo, non solamente negò gli aiuti a Giusto, ma ne mandò prigione a Firenze quello che era venuto a domandargli. I commissarj intanto per giugnere i Volterrani sprovveduti, ragunarono insieme tutte le loro genti d' arme, e levarono di Valdarno di sotto e dal contado di Pisa assai fanteria, e n' andarono verso Volterra. Nè Giusto per essere abbandonato dai vicini, nè per lo assalto che si vedeva fare dai Fiorentini, si abbandonava; ma rifidatosi nella forza del sito e nella grossezza della terra, si provvedeva alla difesa.

Era in Volterra un messer Arcolano fratello di quel Giovanni, che aveva persuaso Giusto a pigliare la Signoria, uomo di credito nella nobiltà. Costui ragunò certi suoi confidenti, e mostrò loro come Dio aveva, per questo accidente venuto, soccorso alla necessità della città loro; perchè se egli erano contenti di pigliar l' armi, e privar Giusto della Signoria, e rendere la città ai Fiorentini, ne seguirebbe che resterebbero i primi di quella terra, ed a lei si preserverebbero gli antichi privilegj suoi. Rimasi adunque d'accordo della cosa, n'andarono al Palagio dove si posava il signore, e fermisi parte di loro da basso, messer Arcolano con tre di loro salì in su la sala, e trovato quello con alcuni cittadini lo tirò da parte, come se gli volesse ragionare di alcuna cosa importante; e di un ragionamento in un altro lo condusse in camera, dove egli e quelli che erano seco con le spade lo assalirono. Nè furono però sì presti

che non dessero comodità a Giusto di por mano all' arme sua; il quale prima che l' ammazzassero ferì gravemente due di loro, ma non potendo alfine resistere a tanti, fu morto e gittato a terra del Palagio. E prese l' armi quelli della parte di messer Arcolano, dettero la città ai commessarj fiorentini che con le genti vi erano propinqui, i quali senza fare altri patti entrarono in quella. Di che ne seguì che Volterra peggiorò le sue condizioni; perchè intra le altre cose le smembrarono la maggior parte del contado, e ridussonla in vicariato.

Perduta adunque quasichè in un tratto e racquistata Volterra, non si vedeva cagione di nuova guerra, se l' ambizione degli uomini non l' avesse di nuovo mossa. Aveva militato assai tempo per la città di Firenze nelle guerre del duca Niccolò Fortebraccio, nato d' una sirocchia di Braccio da Perugia. Costui, venuta la pace, fu dai Fiorentini licenziato, e quando e' venne il caso di Volterra si trovava ancora alloggiato a Fucecchio; ondechè i commessarj in quella impresa si valsero di lui e delle sue genti. Fu opinione, nel tempo che messer Rinaldo travagliò seco quella guerra, lo persuadesse a volere sotto qualche finta querela assaltare i Lucchesi, mostrandogli che se e' lo faceva, opererebbe in modo a Firenze, che l'impresa contro a Lucca si farebbe, ed egli ne sarebbe fatto capo. Acquistata pertanto Volterra, e tornato Niccolò alle stanze a Fucecchio, o per le persuasioni di messer Rinaldo, o per la sua propria volontà, di novembre nel MCCCCXXIX con trecento cavalli e trecento fanti occupò Ruoti e Compito castella de' Lucchesi, dipoi sceso nel piano fece grandissima preda. Pubblicata la nuova a Firenze di questo assalto, si fece per tutta la città circoli di ogni sorte uomini, e la maggior parte voleva che si facesse l' impresa di Lucca. De' cittadini grandi che la favorivano, erano quelli della parte de' Medici, e con loro s' era accostato messer Rinaldo, mosso o da giudicare che ella fusse impresa utile per la Repubblica, o da sua propria ambizione, credendo aversi a trovar capo di quella vittoria. Quelli che la disfavorivano erano Niccolò da Uzano e la parte sua. E' pare cosa da non la credere, che sì diverso giudizio nel muovere guerra fusse in una medesima città; perchè quelli cittadini e quel popolo, che dopo dieci anni di pace avevano biasimato la guerra presa contra il duca Filippo per difendere la sua libertà, ora dopo tante spese fatte, e in tanta afflizione della città, con ogni efficacia domandassero che si movesse la guerra a Lucca per occupare la libertà d' altri, e dall' altro canto quelli che volleno quella, biasimavano questa. Tanto variano con il tempo i pareri, tanto è più pronta la moltitudine a occupare quello d' altri che a guardare il suo; e tanto sono mossi più gli uomini dalla speranza dello acquistare che dal timore del perdere: perchè questo non è sè non da presso creduto; quell' altro, ancora che discosto, si spera. E il popolo di Firenze era ripieno di speranza dagli acquisti che aveva fatti e faceva Niccolò Fortebraccio, e dalle lettere dei rettori propinqui a Lucca. Per che i vicarj di Pescia e di Vico scrivevano, che si desse loro licenza di ricevere quelle castella, che venivano a darsi loro, perchè presto tutto il contado di Lucca si acquisterebbe. Aggiunsesi a questo l'ambasciadore mandato dal signore di Lucca a Firenze a dolersi degli assalti fatti da Niccolò, e a pregare la Signoria, che non volesse muover guerra a un suo vicino, e ad una città che sempre gli era stata amica. Chiamavasi l' ambasciadore messer Jacopo Viviani. Costui poco tempo innanzi era stato tenuto prigione da Pagolo Guinigi signor di Lucca per aver congiuratogli contro, e benchè l' avesse trovato in colpa, gli aveva perdonata la vita; e perchè credeva che messer Jacopo gli avesse perdonata l' ingiuria, si fidava di lui. Ma ricordandosi messer Jacopo più del pericolo che del benefizio, venuto a Firenze, segretamente confortava i cittadini all' impresa; i quali conforti aggiunti all' altre speranze

fecero che la Signoria ragunò il Consiglio, dove convennero quattrocentonovantotto cittadini, innanzi ai quali per i principali della città fu disputata la cosa. Intra i primi che volevano l'impresa, come di sopra dicemmo, era messer Rinaldo. Mostrava costui l'utile che si traeva dall'acquisto, mostrava l'occasione dell'impresa, sendo loro lasciata in preda dai Veneziani e dal duca, nè possendo essere dal papa, implicato nelle cose del regno, impedita; a questo aggiugneva la facilità dell'espugnarla, sendo serva di un suo cittadino, ed avendo perduto quel natural vigore e quell'antico studio di difendere la sua libertà; in modochè o dal popolo per cacciarne il tiranno, o dal tiranno per paura del popolo la saria concessa. Narrava le ingiurie del signore fatte alla repubblica nostra, e il malvagio animo suo verso di quella; e quanto era pericoloso se di nuovo o il papa o il duca alla città movesse guerra. E concludeva che niuna impresa fu fatta mai dal popolo fiorentino nè più facile nè più utile nè più giusta. Contra questa opinione Niccolò da Uzano disse, che la città di Firenze non fece mai impresa più ingiusta, nè più pericolosa, nè che da quella dovessero nascere maggiori danni. E prima, che s'andava a ferire una città guelfa, stata sempre amica al popolo fiorentino, e che nel suo grembo con suo pericolo aveva molte volte ricevuti i Guelfi, che non potevano stare nella patria loro. E che nelle memorie delle cose nostre non si trovava mai Lucca libera avere offeso Firenze; ma se chi l'aveva fatta serva, come già Castruccio, ed ora costui, l'aveva offesa, non si poteva imputare la colpa a lei, ma al tiranno. E se al tiranno si potesse far guerra senza farla ai cittadini, gli dispiacerebbe meno; ma perchè questo non poteva essere, non poteva anche acconsentire, che una città dinanzi amica fusse spogliata de' beni suoi. Ma poichè si viveva oggi in modo che del giusto e dell'ingiusto non si aveva a tenere molto conto, voleva lasciare questa parte indietro, e pensar solo all'utilità della città. Credeva pertanto quelle cose potersi chiamare utili, che non potevano arrecare facilmente danno. Non sapeva adunque come alcuno poteva chiamare utile quella impresa, dove i danni erano certi, e gli utili dubbj. I danni certi erano le spese che ella si tirava dietro, le quali si vedevano tante, che le dovevano far paura a una città riposata, non che a una stracca da una lunga e grave guerra, come era la loro. Gli utili che se ne potevano trarre, erano l'acquisto di Lucca, i quali confessava essere grandi; ma che egli era da considerare i dubbj che ci erano dentro, i quali a lui parevano tanti, che giudicava l'acquisto impossibile. E che non credessero che i Veneziani e Filippo fussero contenti di questo acquisto; perchè quelli solo mostravano consentirlo per non parere ingrati, avendo poco tempo innanzi con i danari dei Fiorentini preso tanto imperio; quell'altro aveva caro che in nuova guerra e in nuove spese s'implicassero, acciocchè attriti e stracchi da ogni parte, potesse dipoi di nuovo assaltargli; e come non gli mancherà modo, nel mezzo dell'impresa e nella maggior speranza della vittoria di soccorrere i Lucchesi o copertamente con danari, o cassar delle sue genti, e come soldati di ventura mandargli in loro aiuto. Confortava pertanto ad astenersi dall'impresa, e vivere con il tiranno in modo, che se gli facesse dentro più inimici si potesse; perchè non ci era più comoda via a soggiogarla, che lasciarla vivere sotto il tiranno, e da quello affliggere e indebolire; perchè governata la cosa prudentemente, quella città si condurrebbe in termine, che il tiranno non la potendo tenere, ed ella non sappiendo nè potendo per sè governarsi, di necessità caderebbe loro in grembo. Ma che vedeva gli umori mossi, e le parole sue non essere udite; pure voleva pronosticare loro questo, che farebbero una guerra, dove spenderebbero assai, correrebbonvi dentro assai pericoli, e in

cambio d'occupar Lucca la libererebbero dal tiranno, e di una città amica, soggiogata e debole, farebbero una città libera loro nimica, e con il tempo un ostacolo alla grandezza della Repubblica loro.

Parlato pertanto che fu per l'impresa e contra l'impresa, si venne, secondo il costume, segretamente a ricercare la volontà degli uomini, e di tutto il numero, solo novantotto la contradissero. Fatta pertanto la diliberazione, e creati i Dieci per trattare la guerra, soldarono genti a piè ed a cavallo. Diputarono commissarj Astorre Gianni e messer Rinaldo degli Albizzi, e con Niccolò Fortebraccio di aver da lui le terre aveva prese, e che seguisse l'impresa come soldato nostro, convennero. I commissarj arrivati con l'esercito nel paese di Lucca, divisero quello, e Astorre si distese per il piano verso Camaiore e Pietrasanta, e messer Rinaldo se n'andò verso i monti, giudicando che spogliata la città del suo contado, facil cosa fusse dipoi lo espugnarla. Furono l'imprese di costoro infelici, non perchè non acquistassero assai terre, ma per i carichi che furono nel maneggio della guerra dati all'uno e all'altro di loro. Vero è che Astorre Gianni dei carichi suoi se ne dette evidenti cagioni. È una valle propinqua a Pietrasanta chiamata Seravezza, ricca e piena di abitatori, i quali sentendo la venuta del commissario se gli fecero incontro, e lo pregarono gli accettasse per fedeli servidori del popolo fiorentino. Mostrò Astorre di accettare le proferte, dipoi fece occupare alle sue genti tutti i passi ed i luoghi forti della valle, e fece ragunar gli uomini nel principale tempio loro; e dipoi gli prese tutti prigioni, e alle sue genti fè' saccheggiare e distruggere tutto il paese con esempio crudele ed avaro, non perdonando ai luoghi pii, nè a donne, così vergini come maritate. Queste cose così com' elle erano seguite si seppero a Firenze, e dispiacquero non solamente ai magistrati, ma a tutta la città.

De' Seravezzesi alcuni, che dalle mani del commissario s'erano fuggiti, corsero a Firenze, e per ogni strada e a ogni uomo narravano le miserie loro; dimodochè confortati da molti disiderosi che si punisse il commissario o come malvagio uomo, o come contrario alla fazione loro, n'andarono ai Dieci, e domandarono d'essere uditi. E intromessi, uno di loro parlò in questa sentenza: « Noi siamo certi, magnifici Signori, che le nostre parole troveranno fede e compassione appresso le Signorie vostre, quando voi saprete in che modo occupasse il paese nostro il commissario vostro, e in qual maniera siamo stati poi trattati da quello. La valle nostra, come ne possono essere piene le memorie dell' antiche cose vostre, fu sempremai guelfa, ed è stata molte volte un fedel ricetto ai cittadini vostri, che perseguitati dai Ghibellini sono ricorsi in quella. E sempre gli antichi nostri e noi abbiamo adorato il nome di questa inclita Repubblica, per essere stata capo e principe di quella parte; e mentre che i Lucchesi furono Guelfi, volentieri servimmo allo imperio loro; ma poi che pervennero sotto il tiranno, il quale ha lasciato gli antichi amici e seguite le parti ghibelline, piuttosto forzati che volontarj, l'abbiamo ubbidito. E Dio sa quante volte noi lo abbiamo pregato, che ci desse occasione di dimostrare l'animo nostro verso l'antica parte. Quanto sono gli uomini ciechi ne' desiderj loro! Quello che noi desideravamo per nostra salute, è stata la nostra rovina. Perchè come prima noi sentimmo, che l'insegne vostre venivano verso di noi, non come a nimici, ma come ad antichi signori nostri, ci facemmo incontro al commissario vostro, e mettemmo la valle, le nostre fortune e noi nelle sue mani, ed alla sua fede ci raccomandammo, credendo che in lui fusse animo se non di Fiorentino, almeno d'uomo. Le Signorie vostre ci perdoneranno, perchè non poter sopportar peggio di quello abbiamo sopportato, ci dà animo a parlare. Questo vostro commissario non ha d'uomo altro che la presenza, nè di Fiorentino altro

che il nome; una peste mortifera, una fiera crudele, un mostro orrendo, quanto mai da alcuno scrittore fosse figurato; perchè ridottici nel nostro tempio sotto colore di volerci parlare, noi fece prigioni, e la valle tutta rovinò ed arse, e gli abitatori e le robe di quella rapì, spogliò, saccheggiò, battè ed ammazzò; stuprò le donne, viziò le vergini, e trattele dalle braccia delle madri le fece preda de' suoi soldati. Se noi, per alcuna ingiuria fatta al popolo fiorentino o a lui, avessimo meritato tanto male, o se armati e difendendoci ci avesse presi, ci dorremmo meno, anzi accuseremmo noi, i quali o con l' ingiurie, o con l' arroganza nostra l' avessimo meritato; ma sendo disarmati daticigli liberamente, che dipoi ci abbia rubati e con tanta ingiuria e ignominia spogliati, siamo forzati a dolerci. E quantunque noi avessimo potuto riempiere la Lombardia di querele, e con carico di questa città spargere per tutta Italia la fama dell' ingiurie nostre, non l'abbiamo voluto fare, per non imbrattare una sì onesta e pietosa Repubblica con la disonestà e crudeltà d' un suo malvagio cittadino; del quale se avanti alla rovina nostra avessimo cognosciuta l' avarizia, ci saremmo sforzati il suo ingordo animo, ancor che non abbi nè misura nè fondo, riempiere, ed aremmo per quella via con parte delle sostanze nostre salvate l' altre. Ma poichè non siamo più a tempo, abbiamo voluto ricorrere a voi, e pregarvi soccorriate all' infelicità de' vostri soggetti, acciocchè gli altri uomini non si sbigottischino per l'esempio nostro a venir sotto l' imperio vostro. E quando non vi muovino gl' infiniti mali nostri, vi muova la paura dell' ira di Dio, il quale ha veduti i suoi templi saccheggiati ed arsi, e il popolo nostro tradito nel grembo suo. » E detto questo, si gittarono in terra, gridando e pregando che fusse loro renduta la roba e la patria, e facessero restituire (poichè non si poteva l' onore) almeno le mogli ai mariti, ed ai padri le figliuole. L' atrocità della cosa saputa prima, e dipoi dalle vive voci di quelli che l' avevano sopportata, intesa, commosse il magistrato, e senza differire si fece tornare Astorre, e dipoi fu condannato e ammonito. Ricercossi de' beni de' Seravezzesi, e quelli che si poterono trovare si restituirono, e degli altri furono dalla città con il tempo in varj modi soddisfatti.

Messer Rinaldo degli Albizzi dall' altra parte era diffamato, che egli faceva la guerra non per utilità del popolo fiorentino, ma sua: e come poi che fu commissario, gli era fuggito dall' animo la cupidità di pigliare Lucca, perchè gli bastava saccheggiare il contado, e riempiere le possessioni sue di bestiame, e le case sue di preda: e come non gli bastavano le prede che da' suoi satelliti per propria utilità si facevano, e' comperava quelle de' soldati; talchè di commissario era diventato mercatante. Queste calunnie pervenute alle orecchie sue mossero l' intero ed altiero animo suo più che a un grave uomo non si conveniva, e tanto lo perturbarono, che sdegnato contra il magistrato e cittadini, senza aspettare o domandare licenza se ne tornò a Firenze, e presentatosi davanti ai Dieci, disse, che sapeva bene quanta difficoltà e pericolo era servire ad un popolo sciolto e ad una città divisa; perchè l' uno ogni romore riempie, l' altra le cattive opere perseguita, le buone non premia, e le dubbie accusa; tantochè vincendo niuno ti loda, errando ognuno ti condanna, perdendo ognuno ti calunnia; perchè la parte amica per invidia, la nimica per odio ti perseguita: nondimeno non aveva mai per paura d' un carico vano lasciato di non fare un' opera, che facesse un utile certo alla sua città. Vero era, che la disonestà delle presenti calunnie aveva vinta la pazienza sua, e fattogli mutar natura. Pertanto pregava il magistrato, che volesse per lo avvenire essere più pronto a difendere i suoi cittadini, acciocchè quelli ancora fussero più pronti a operar bene per la patria: e poichè in Firenze non si usava conceder loro il

trionfo, almeno si usasse dai falsi vituperj difenderli; e si ricordassero, che ancora loro erano di quella città cittadini, e come a ogni ora potrebbe essere dato loro qualche carico, per il quale intenderebbero quanta offesa agli uomini interi le false calunnie arrechino. I Dieci secondo il tempo s'ingegnarono mitigarlo, e la cura di quella impresa a Neri di Gino e Alamanno Salviati domandarono. I quali, lasciato da parte il correre per il contado di Lucca, s'accostarono col campo alla terra. E perchè ancora era la stagione fredda, si misero a Capannole, dove ai commissarj pareva che si perdesse tempo; e volendosi strignere più alla terra, i soldati per il tempo sinistro non vi s'accordavano, non ostante che i Dieci sollecitassero l'accamparsi, e non accettassero scusa alcuna.

Era in quelli tempi in Firenze uno esimio architettore chiamato Filippo di ser Brunellesco, dell'opere del quale è piena la nostra città, tanto che meritò dopo la morte, che la sua immagine fusse posta di marmo nel principal tempio di Firenze con lettere a piè, che ancora rendono a chi le legge testimonianza delle sue virtù. Mostrava costui come Lucca si poteva allagare, considerato il sito della città e il letto del fiume del Serchio, e tanto lo persuase, che i Dieci commisero che questa esperienza si facesse. Di che non ne nacque altro che disordine al campo nostro, e sicurtà a' nimici. Perchè i Lucchesi alzarono con uno argine il terreno verso quella parte, che facevano venire il Serchio, e dipoi una notte ruppero l'argine di quel fosso per il quale conducevano l'acque. Tanto che quelle trovato il riscontro alto verso Lucca e l'argine del canale aperto, in modo per tutto il piano si sparsero, che il campo, non che si potesse appropinquare alla terra, s'ebbe a discostare.

Non riuscita adunque questa impresa, i Dieci che di nuovo presero il magistrato, mandarono commissario messer Giovanni Guicciardini. Costui il più presto che potè s'accampò alla terra. Donde che il signore vedendosi strignere, per conforto d'un messer Antonio del Rosso, Sanese, il quale in nome del Comun di Siena era appresso di lui, mandò al duca di Milano Salvestro Trenta e Lionardo Buonvisi. Costoro per parte del signore gli chiesero aiuto, e trovandolo freddo, lo pregarono segretamente che dovesse dare loro genti, perchè gli promettevano per parte del popolo dargli preso il loro signore, ed appresso la possessione della terra; avvertendolo che se non pigliava tosto questo partito, il signore darebbe la terra ai Fiorentini, i quali con molte promesse lo sollecitavano. La paura pertanto che il duca ebbe di questo, gli fece porre da parte i rispetti, ed ordinò che il conte Francesco Sforza suo soldato gli domandasse pubblicamente licenza per andar nel regno. Il quale, ottenuta quella, se ne venne con la sua compagnia a Lucca, non ostante che i Fiorentini, sapendo questa pratica, e dubitando di quello avvenne, mandassero al conte Boccaccino Alamanni suo amico per isturbarla. Venuto pertanto il conte a Lucca, i Fiorentini si ritirarono col campo a Librafatta, ed il conte andò subito a campo a Pescia, dove era vicario Pagolo da Diacceto, il quale, consigliato più dalla paura che da alcuno altro migliore rimedio, si fuggì a Pistoia. E se la terra non fusse stata difesa da Giovanni Malavolti, che v'era a guardia, si sarebbe perduta. Il conte pertanto non l'avendo potuta nel primo assalto pigliare, n'andò al borgo a Buggiano e lo prese, e Stigliano, castello propinquo a quello, arse. I Fiorentini, vedendo questa rovina, ricorsero a quelli rimedj, che molte volte gli avevano salvati, sapendo come con i soldati mercenarj, dove le forze non bastavano, giovava la corruzione. E però profersero al conte danari, e quello non solamente si partisse, ma desse loro la terra. Il conte parendogli non potere trarre più danari da Lucca, facilmente si volse a trarne da

quelli che ne avevano. E convenne con i Fiorentini, non di dar loro Lucca, chè per onestà non lo volle consentire, ma di abbandonarla quando gli fusse dato cinquanta mila ducati. E fatta questa convenzione, acciocchè il popolo di Lucca appresso al duca lo escusasse, tenne mano a quello, che i Lucchesi cacciassero il loro signore.

Era in Lucca, come di sopra dicemmo, messer Antonio del Rosso ambasciadore sanese. Costui con autorità del conte praticò con i cittadini la rovina di Pagolo. Capi della congiura furono Piero Cennami e Giovanni da Chivizano. Trovavasi il conte alloggiato fuora della terra in sul Serchio, e con lui era Lanzilao figliuolo del signore. Donde i congiurati in numero di quaranta di notte armati andarono a trovar Pagolo, al romore de' quali fattosi incontro tutto attonito, domandò della cagione della venuta loro. Al quale Piero Cennami disse, come loro erano stati governati da lui più tempo, e condotti coi nimici intorno a morire di ferro e di fame; e però erano diliberati di voler per l'avvenire governar loro, e gli domandarono le chiavi della città ed il tesoro di quella. Ai quali Pagolo rispose, che il tesoro era consumato, le chiavi ed egli erano in loro potestà, e gli pregava di questo solo, che fussero contenti così come la sua Signoria era cominciata e vivuta senza sangue, così senza sangue finisse. Fu dal conte Francesco condotto Pagolo ed il figliuolo al duca, i quali morirono poi in prigione.

La partita del conte aveva lasciata libera Lucca dal tiranno, e i Fiorentini dal timore delle genti sue; onde che quelli si prepararono alle difese, e quelli altri ritornarono alle offese; ed avevano eletto per capitano il conte d'Urbino, il quale strignendo forte la terra, costrinse di nuovo i Lucchesi a ricorrere al duca, il quale sotto il medesimo colore che aveva mandato il conte, mandò in loro aiuto Niccolò Piccinino. A costui, venendo per entrare in Lucca, i nostri si fecero incontro in sul Serchio, ed al passare di quello vennero alla zuffa, e vi furono rotti; ed il commissario con poche delle nostre genti si salvò a Pisa. Questa rotta contristò tutta la nostra città: e perchè l'impresa era stata fatta dall' universale, non sapendo i popolani contra a chi volgersi, calunniavano chi l'aveva amministrata, poichè e' non potevano calunniare chi l'aveva diliberata, e risuscitarono i carichi dati a messer Rinaldo. Ma più che alcuno era lacero messer Giovanni Guicciardini, accusandolo ch' egli arebbe potuto dopo la partita del conte Francesco ultimare la guerra, ma ch' egli era stato corrotto con danari, e come ne aveva mandati a casa una somma, e allegavano chi gli aveva portati e chi ricevuti. Andarono tanto alto questi rumori e queste accuse, che il Capitano del popolo mosso da queste pubbliche voci, e da quelli della parte contraria spinto, lo citò. Comparse messer Giovanni tutto pieno di sdegno; donde i parenti suoi per onor loro operarono tanto, che il Capitano abbandonò l'impresa.

I Lucchesi dopo la vittoria non solamente riebbero le loro terre, ma occuparono tutte quelle del contado di Pisa, eccetto Bientina, Calcinaia, Livorno e Librafatta. E se non fusse stata scoperta una congiura che s'era fatta in Pisa, si perdeva anche quella città. I Fiorentini riordinarono le lor genti, e fecero loro capitano Micheletto allievo di Sforza. Dall'altra parte il duca seguitò la vittoria, e per potere con più forze affliggere i Fiorentini, fece che i Genovesi, Sanesi e il signore di Piombino si collegassero alla difesa di Lucca, e che soldassero Niccolò Piccinino per loro capitano; la qual cosa lo fece in tutto scoprire. Donde che i Viniziani ed i Fiorentini rinnovarono la lega, e la guerra si cominciò a fare apertamente in Lombardia ed in Toscana, e nell'una e nell' altra provincia seguirono con varia fortuna varie zuffe; tanto che stracco ciascuno, si fece di maggio nel MCCCCXXXIII l'accordo infra le parti. Per il quale i Fiorentini, Luc-

chesi e Sanesi, che avevano nella guerra occupate più castella l'uno all'altro, le lasciarono tutte, e ciascuno tornò nella possessione delle sue.

Mentre che questa guerra si travagliava, ribollivano tuttavia i maligni umori delle parti di dentro; e Cosimo de' Medici dopo la morte di Giovanni suo padre con maggior animo nelle cose pubbliche, e con maggiore studio e più liberalità con gli amici, che non avea fatto il padre, si governava. In modo che quelli, che per la morte di Giovanni si erano rallegrati, vedendo qual era Cosimo, si contristavano. Era Cosimo uomo prudentissimo, di grave e grata presenza, tutto liberale, tutto umano, nè mai tentò alcuna cosa contra alla parte nè contro allo stato, ma attendeva a beneficar ciascuno, e con la liberalità sua farsi partigiani assai cittadini. Dimodochè l'esempio suo accresceva carico a quelli che governavano, e lui giudicava per questa via o vivere in Firenze potente e sicuro quanto alcun altro, o venendosi per l'ambizione degli avversarj allo strasordinario, essere e con l'armi e con i favori superiore. Grandi strumenti a ordire la potenza sua furono Averardo de' Medici e Puccio Pucci. Di costoro, Averardo con l'audacia, e Puccio con la prudenza e sagacità, favori e grandezza gli somministravano. Ed era tanto stimato il consiglio e il giudizio di Puccio, e tanto per ciascuno conosciuto, che la parte di Cosimo non da lui, ma da Puccio era nominata. Da questa così divisa città fu fatta l'impresa di Lucca; nella quale s'accesero gli umori delle parti, non che si spegnessero. Ed avvegnachè la parte di Cosimo fusse quella che l'avesse favorita, nondimeno ne' governi d'essa erano mandati assai di quelli della parte avversa, come uomini più riputati nello stato. A che non potendo Averardo de' Medici e gli altri rimediare, attendevano con ogni arte e industria a calunniargli, e se perdita alcuna nasceva, chè ne nacquero molte, era non la fortuna o la forza del nimico, ma la poca prudenza del commissario accusata. Questo fece aggravar i peccati di Astorre Gianni: questo fece sdegnar messer Rinaldo degli Albizzi, e partirsi dalla sua commissione senza licenza: questo medesimo fece richiedere dal Capitano del popolo messer Giovanni Guicciardini. Da questo tutti gli altri carichi, che a' magistrati ed ai commissarj si dettero, nacquero, perchè i veri s'accrescevano, i non veri si fingevano, e i veri e i non veri da quel popolo che ordinariamente gli odiava, erano creduti.

Queste così fatte cose e modi strasordinarj di procedere erano ottimamente da Niccolò da Uzano e dagli altri capi della parte cognosciuti, e molte volte avevano insieme ragionato de' rimedj, e non ce gli trovavano; perchè pareva loro il lasciar crescere la cosa pericoloso, e il volerla urtare difficile. E Niccolò da Uzano era il primo al quale non piacevano le vie strasordinarie; onde che vivendosi con la guerra fuora, e con questi travagli dentro, Niccolò Barbadori volendo disporre Niccolò da Uzano a consentire alla rovina di Cosimo, l'andò a trovare a casa, dove tutto pensoso in un suo studio dimorava, e lo confortò con quelle ragioni seppe addurre migliori a voler convenir con messer Rinaldo a cacciar Cosimo. Al quale Niccolò da Uzano rispose in questa sentenza: « E' si farebbe per te, per la tua casa e per la nostra Repubblica, che tu e gli altri che ti seguono in questa opinione avessero piuttosto la barba di ariento che d'oro, come si dice che hai tu; perchè i loro consigli procedendo da capo canuto e pieno di esperienza, sarebbero più savj e più utili a ciascheduno. E' mi pare, che coloro che pensano di cacciare Cosimo di Firenze, abbino prima che ogni cosa a misurare le forze loro e quelle di Cosimo. Questa nostra parte voi l'avete battezzata la parte de' nobili, e la contraria quella della plebe. Quando la verità corrispondesse al nome, sarebbe in ogni accidente la vittoria dubbia, e piuttosto dovremmo temer noi che sperare, mossi dall'esempio dell'antiche

nobilità di questa città, le quali dalla plebe sono state spente. Ma noi abbiamo molto più da temere, sendo la nostra parte smembrata, e quella degli avversarj intera. La prima cosa, Neri di Gino e Nerone di Nigi, duoi de' primi cittadini nostri, non si sono mai dichiarati in modo che si possa dire che siano più amici nostri che loro. Sonci assai famiglie, anzi assai case divise; perchè molti per invidia de' fratelli o de' congiunti disfavoriscono noi, e favoriscono loro. Io te ne voglio ricordare alcuno de' più importanti, gli altri considererai tu per te medesimo. De' figliuoli di messer Maso degli Albizzi, Luca per invidia di messer Rinaldo s'è gittato dalla parte loro. In casa i Guicciardini, de' figliuoli di messer Luigi, Piero è nimico a messer Giovanni, e favorisce gli avversarj nostri; Tommaso e Niccolò Soderini apertamente per l'odio portano a Francesco loro zio, ci fanno contro. In modochè se si considera bene quali sono loro, e quali siamo noi, io non so perchè più si merita d'essere chiamata la parte nostra nobile, che la loro. E se e' fusse perchè loro sono seguitati da tutta la plebe, noi siamo per questo in peggior condizione, e loro in migliore, e in tanto, che se si viene all' armi o a' partiti, noi non siamo per poter resistere. E se noi stiamo ancora nella dignità nostra, nasce dalla riputazione antica di questo stato, la quale si ha per cinquanta anni conservata; ma come e' si venisse alla prova, e che si scoprisse la debolezza nostra, noi ce la perderemmo. E se tu dicessi che la giusta cagione che ci muove accrescerebbe a noi credito, ed a loro lo torrebbe, ti rispondo, che questa giustizia conviene che sia intesa e creduta dagli altri, come da noi; il che è tutto il contrario, perchè la cagione che ci muove è tutta fondata in sul sospetto che non si faccia principe di questa città. Se questo sospetto noi l'abbiamo, non l'hanno gli altri; anzi, che è peggio, accusano noi di quello che noi accusiamo lui. L'opere di Cosimo che ce lo fanno sospetto, sono, perchè egli serve de' suoi danari ciascuno, e non solamente i privati ma il pubblico, e non solo i Fiorentini ma i condottieri; perchè e' favorisce quello e quell' altro cittadino, che ha bisogno de' magistrati; perchè e' tira con la benivolenza ch' egli ha nell' universale, questo e quell' altro suo amico a' maggior gradi d'onori. Adunque converrebbe addurre le cagioni del cacciarlo, perchè egli è pietoso, officioso, liberale e amato da ciascuno. Dimmi un poco, qual legge è quella che proibisca, o che biasimi e danni negli uomini la pietà, la liberalità, l'amore? E benchè e' sieno modi tutti che tirano gli uomini volando al principato, nondimeno e' non sono creduti così, nè noi siamo sufficienti a dargli ad intendere; perchè i modi nostri ci hanno tolta la fede, e la città che naturalmente è partigiana e, per essere vivuta sempre in parte, corrotta, non può prestar gli orecchi a simili accuse. Ma poniamo che vi riuscisse il cacciarlo, che potrebbe, avendo una Signoria propizia, riuscire facilmente: come potreste voi mai intra tanti suoi amici, che ci rimarrebbero, ed arderebbero di desiderio della tornata sua, ovviare che e' non ci ritornasse? Questo sarebbe impossibile, perchè mai, sendo tanti, ed avendo la benivolenza universale, non ve ne potreste assicurare. E quanti più de' primi suoi scoperti amici cacciassi, tanti più nimici vi fareste; in modo che dopo poco tempo ei ci ritornerebbe, e ne avreste guadagnato questo, che voi l'avreste cacciato buono, e tornerebbeci cattivo; perchè la natura sua sarebbe corrotta da quelli che lo rivocassino, a' quali sendo obbligato, non si potrebbe opporre. E se voi disegnassi di farlo morire, non mai per via de' magistrati vi riuscirà, perchè i danari suoi e gli animi vostri corruttibili sempre lo salveranno. Ma poniamo ch' e' muoia, o cacciato non torni, io non veggo che acquisto ci facci dentro la nostra repubblica; perchè se ella si libera da Cosimo, la si fa serva a messer Rinaldo; ed io per me sono uno di quelli che desidero, che niuno cittadino

di potenza e di autorità superi l'altro. Ma quando alcuno di questi due avesse a prevalere, io non so qual cagione mi facesse amare più messer Rinaldo che Cosimo. Nè ti voglio dir altro, se non che Dio guardi questa città, che alcuno suo cittadino ne diventi principe; ma quando pure i peccati nostri lo meritassero, la guardi di aver a ubbidire a lui. Non voler dunque consigliare che si pigli un partito che da ogni parte sia dannoso, nè credere, accompagnato da pochi, poter opporti alla voglia di molti; perchè tutti questi cittadini, parte per ignoranza, parte per malizia, sono a vendere questa Repubblica apparecchiati; ed è in tanto la fortuna loro amica, ch'eglino hanno trovato il comperatore. Governati pertanto per il mio consiglio, attendi a vivere modestamente, ed avrai, quanto alla libertà, così a sospetto quelli della parte nostra, come quelli della avversa. E quando travaglio alcuno nasca, vivendo neutrale, sarai a ciascuno grato, e così gioverai a te, e non nocerai alla tua patria. »

Queste parole raffrenarono alquanto l'animo del Barbadoro, in modo che le cose stettero quiete quanto durò la guerra di Lucca. Ma seguita la pace, e con quella la morte di Niccolò da Uzano, rimase la città senza guerra e senza freno. Dondechè senza alcuno rispetto crebbero i malvagi umori, e messer Rinaldo, parendogli esser rimasto solo principe della parte, non cessava di pregare ed infestare tutti i cittadini, i quali credeva potessero essere gonfalonieri, che si armassero a liberar la patria da quell'uomo, che di necessità per la malignità de' pochi e per la ignoranza de' molti la conduceva in servitù. Questi modi tenuti da messer Rinaldo, e quelli di coloro che favorivano la parte avversa, tenevano la città piena di sospetto, e qualunque volta si creava un magistrato, si diceva pubblicamente quanti dell'una e quanti dell'altra parte vi sedevano; e nella tratta de' Signori stava tutta la città sollevata. Ogni caso che veniva davanti ai magistrati, ancora che minimo, si riduceva fra loro in gara; i segreti si pubblicavano; così il bene come il male si favoriva, e disfavoriva; i buoni, come i cattivi, erano ugualmente lacerati; niuno magistrato faceva l' uficio suo.

Stando adunque Firenze in questa confusione, e messer Rinaldo in quella voglia d'abbassare la potenza di Cosimo, e sapendo come Bernardo Guadagni poteva essere gonfaloniere, pagò le sue gravezze, acciocchè il debito pubblico non gli togliesse quel grado. Venutosi dipoi alla tratta de' Signori, fece la fortuna, amica alle discordie nostre, che Bernardo fu tratto gonfaloniere per sedere il settembre e l'ottobre. Il quale messer Rinaldo andò subito a visitare, e gli disse, quanto la parte de' nobili e qualunque desiderava ben vivere, s'era rallegrato per essere lui pervenuto a quella dignità, e che a lui si apparteneva operare in modo, che non si fussero rallegrati invano. Mostrogli di poi i pericoli che nella disunione si correvano, e come e' non era altro rimedio all'unione che spegnere Cosimo, perchè solo quello, per i favori che dalle immoderate sue ricchezze nascevano, gli teneva infermi; e che s'era condotto tanto alto che, se non vi si provvedeva, ne diventerebbe principe; e come a un buono cittadino s'apparteneva rimediarvi, chiamare il popolo in piazza, ripigliare lo stato, per rendere alla patria la sua libertà. Ricordogli, che messer Salvestro de' Medici potette ingiustamente frenare la grandezza de' Guelfi, ai quali per il sangue dai loro antichi sparso s'apparteneva il governo, e che quello ch' egli fare contra tanti ingiustamente potette, potrebbe ben far esso giustamente contro ad un solo. Confortollo a non temere, perchè gli amici con l'armi sarebbero presti per aiutarlo; e della plebe che l'adorava non tenesse conto, perchè non trarrebbe Cosimo da lei altri favori che si traesse già messer Giorgio Scali; nè delle sue ricchezze dubitasse, perchè quando fia in potestà de' Signori, le saranno loro.

E conchiusegli, che questo fatto farebbe la Repubblica secura ed unita, e lui glorioso. Alle quali parole Bernardo rispose brevemente, come giudicava cosa necessaria fare quanto egli diceva; e perchè il tempo era da spenderlo in operare, attendesse a prepararsi con le forze per essere presto, persuaso che'egli avesse i compagni.

Preso che ebbe Bernardo il magistrato, disposti i compagni, e convenuto con messer Rinaldo, citò Cosimo, il quale, ancora che ne fusse da molti amici sconfortato, comparì, confidatosi più nella innocenzia sua, che nella misericordia de' Signori. Come Cosimo fu in Palagio e sostenuto, messer Rinaldo con molti armati uscì di casa, ed appresso a quello tutta la parte, e ne vennero in piazza, dove i Signori fecero chiamare il popolo, e crearono dugento uomini di Balìa per riformar lo stato della città. Nella qual Balìa, come prima si potette, si trattò della riforma, e della vita e della morte di Cosimo. Molti volevano che fusse mandato in esilio, molti morto, molti altri tacevano o per compassione di lui o per paura di loro. I quali dispareri non lasciavano conchiudere alcuna cosa. È nella torre del Palagio un luogo tanto grande quanto patisce lo spazio di quella, chiamato l' Alberghettino, nel quale fu rinchiuso Cosimo e dato in guardia a Federigo Malavolti. Dal quale luogo sentendo Cosimo fare il parlamento, ed il romor dell' armi che in piazza si faceva, e il sonare spesso a Balìa, stava con sospetto della sua vita; ma più ancora temeva, che strasordinariamente i particolari nimici lo facessero morire. Per questo s' asteneva dal cibo, tanto che in quattro giorni non aveva voluto mangiar altro che un poco di pane. Della qual cosa accorgendosi Federico, gli disse: « Tu dubiti, Cosimo, di non esser avvelenato, e fai te morire di fame e poco onore a me, credendo ch'io volessi tenere le mani a una simile scelleratezza. Io non credo che tu abbi a perdere la vita, tanti amici hai in Palagio e fuori; ma quando pur avessi a perderla, vivi sicuro, che e' piglieranno altri modi che usar me per ministro a tortela; perchè io non voglio bruttarmi le mani nel sangue d'alcuno, e massime del tuo, che non mi offendesti mai: sta pertanto di buona voglia, prendi il cibo, e mantienti vivo agli amici ed alla patria. E perchè con maggior fidanza possi farlo, io voglio delle cose tue medesime mangiar teco. » Queste parole tutto confortarono Cosimo, e con le lagrime agli occhi abbracciò e baciò Federico, e con vive ed efficaci parole ringraziò quello di sì pietoso ed amorevole ufficio, offerendo essernegli gratissimo, se mai dalla fortuna gliene fusse data occasione.

Sendo adunque Cosimo alquanto riconfortato, e disputandosi intra i cittadini il caso suo, occorse che Federigo per dargli piacere condusse a cena seco un famigliare del Gonfaloniere, chiamato il Farganaccio, uomo sollazzevole e faceto. Ed avendo quasi che cenato, Cosimo che pensò valersi della venuta di costui, perchè benissimo lo conosceva, accennò Federigo che si partisse. Il quale, intendendo la cagione, finse di andar per cose che mancassero a fornire la cena, e lasciati quelli soli, Cosimo, dopo alquante amorevoli parole usate al Farganaccio, gli dette uno contrassegno, e gl'impose che andasse allo Spedalingo di Santa Maria Nuova per mille e cento ducati; cento ne prendesse per sè, e mille ne portasse al Gonfaloniere, e pregasse quello, che, presa onesta occasione, gli venisse a parlare. Accettò costui la commissione: i danari furono pagati; donde Bernardo ne diventò più umano, e ne seguì che Cosimo fu confinato a Padova contro alla voglia di messer Rinaldo, che lo voleva spegnere. Fu ancora confinato Averardo e molti della casa de'Medici, e con quelli Puccio e Giovanni Pucci. E per isbigottire quelli ch'erano malcontenti dell'esilio di Cosimo, dettero Balìa agli Otto di guardia ed al Capitano del popolo. Dopo le quali diliberazioni

Cosimo a' dì III d'ottobre nel MCCCCXXXIII venne davanti ai Signori, dai quali gli fu denunziato il confine, confortandolo all' ubbidire, quando ei non volesse che più aspramente contra a' suoi beni e contra di lui si procedesse. Accettò Cosimo con vista allegra il confine, affermando che dovunque quella Signoria lo mandasse era per stare volentieri. Pregava bene che, poi gli aveva conservata la vita, gliene difendesse, perchè sentiva essere in piazza molti che desideravano il sangue suo. Offerse dipoi in qualunque luogo dove fusse, alla città, al popolo ed alle loro Signorie sè e le sostanze sue. Fu dal Gonfaloniere confortato, e tanto ritenuto in Palagio che venisse la notte. Dipoi lo condusse in casa sua, e fattolo cenar seco, da molti armati lo fece accompagnare a' confini. Fu dovunque passò ricevuto Cosimo onorevolmente, e dai Veneziani pubblicamente visitato, e non come sbandito, ma come posto in supremo grado onorato.

Rimasa Firenze vedova di un tanto cittadino, e tanto universalmente amato, era ciascuno sbigottito, e parimente quelli che avevano vinto, e quelli ch' erano vinti temevano. Donde che messer Rinaldo dubitando del suo futuro male, per non mancare a sè ed alla parte, ragunati molti cittadini amici, disse a quelli, che vedeva apparecchiata la rovina loro per essersi lasciati vincere dai prieghi, dalle lagrime e da' danari de' loro nimici; e non s' accorgevano, che poco dipoi aranno a pregare e piagnere eglino, e che i loro prieghi non saranno uditi, e delle loro lagrime non troveranno chi abbia compassione, e de' danari presi restituiranno il capitale e pagheranno l' usura con tormenti, morti ed esilj; e ch' egli era molto meglio essersi stati, che aver lasciato Cosimo in vita, e gli amici suoi in Firenze; perchè gli uomini grandi o e' non s' hanno a toccare, o tocchi a spegnere; nè ci vedeva altro rimedio che farsi forti nella città, acciocchè risentendosi i nimici, che si risentirieno presto, si potesse cacciargli con l' armi, poichè con i modi civili non se n' erano potuti mandare. E che 'l rimedio era quello, che molto tempo innanzi aveva ricordato, di riguadagnarsi i Grandi, rendendo e concedendo loro tutti gli onori della città, e farsi forti con la plebe. E come per questo la parte loro sarebbe più gagliarda, quanto in quella sarebbe più vita, più virtù, più animo e più credito; affermando, che se questo ultimo e vero rimedio non si pigliava, non vedeva con quale altro modo si potesse conservare uno stato, intra tanti nimici, e cognosceva una propinqua rovina della parte loro e della città. A che Mariotto Baldovinetti uno de' ragunati s' oppose, mostrando la superbia de' Grandi e la natura loro insopportabile; e che e' non era da ricorrere sotto una certa tirannide loro per fuggire i dubbj pericoli della plebe. Dondechè messer Rinaldo veduto il suo consiglio non esser udito, si dolse della sua sventura e di quella della sua parte, imputando ogni cosa più ai Cieli che volevano così, che alla ignoranza e cecità degli uomini. Standosi la cosa adunque in questa maniera senza fare alcuna necessaria provvisione, fu trovata una lettera scritta da messer Agnolo Acciaiuoli a Cosimo, la quale gli mostrava la disposizione della città verso di lui, e lo confortava a far che si movesse qualche guerra, ed a farsi amico Neri di Gino; perchè giudicava, che come la città avesse bisogno di danari, non si troverebbe chi la servisse, e verrebbe la memoria sua a rinfrescarsi ne' cittadini ed il desiderio di farlo ritornare. E se Neri si smembrasse da messer Rinaldo, quella parte indebolirebbe tanto, che la non sarebbe sufficiente a difendersi. Questa lettera venuta alle mani de' magistrati fu cagione che messer Agnolo fusse preso, collato e mandato in esilio. Nè per tale esempio si frenò in alcuna parte l' umore che favoriva Cosimo.

Era di già girato quasi che l' anno dal dì che Cosimo era stato cacciato, e

venendo il fine d'agosto del MCCCCXXXIV, fu tratto Gonfaloniere per li due mesi futuri Niccolò di Cocco, e con quello otto Signori tutti partigiani di Cosimo; dimodochè tal Signoria spaventò messer Rinaldo e tutta la sua parte. E perchè avanti che i Signori prendino il magistrato, eglino stanno tre giorni privati, messer Rinaldo fu di nuovo con i capi della parte sua, mostrò loro il certo e propinquo pericolo, e che il rimedio era pigliare l'armi, e fare che Donato Velluti, il quale allora sedeva Gonfaloniere, ragunasse il popolo in piazza, facesse nuova Balìa, privasse i nuovi Signori del magistrato, e se ne creasse de' nuovi a proposito dello stato, e s'ardessero le borse, e con nuovi squittinj si riempiessino di amici. Questo partito era da molti giudicato sicuro e necessario; da molti altri troppo violento e da tirarsi dietro troppo carico. E tra quelli, a chi e' dispiacque, fu messer Palla Strozzi, il quale era uomo quieto, gentile ed umano, e piuttosto atto alli studj delle lettere, che a frenare una parte, ed opporsi alle civili discordie. E però disse che i partiti o astuti o audaci paiono nel principio buoni, ma riescono poi nel trattargli difficili, e nel finirgli dannosi; e che credeva che il timore delle nuove guerre di fuori, sendo le genti del duca in Romagna sopra i confini nostri, farebbe che i Signori penserebbero più a quelle, che alle discordie di dentro; pure, quando si vedesse che volessero alterare (il che non potevano fare che non s'intendesse), sempre si sarebbe a tempo a pigliar l'armi, ed eseguire quanto paresse necessario per la salute comune; il che facendosi per necessità, seguirebbe con meno ammirazione del popolo e meno carico loro. Fu pertanto conchiuso che si lasciassero entrare i nuovi Signori, e che si vigilassero i loro andamenti; e quando si sentisse cosa alcuna contra la parte, ciascuno pigliasse l'armi, e convenisse alla piazza di San Pulinari, luogo propinquo al Palagio, donde potrebbero poi condursi dove paresse loro necessario.

Partiti con questa conclusione, i Signori nuovi entrarono in magistrato, e il Gonfaloniere per darsi riputazione, e per isbigottire quelli che disegnassero opporsegli, condannò Donato Velluti suo antecessore alle carceri, come uomo che si fosse valuto de' danari pubblici. Dopo questo tentò i compagni per far ritornare Cosimo, e trovatigli disposti, ne parlava con quelli che della parte de' Medici giudicava capi; dai quali sendo riscaldato, citò messer Rinaldo, Ridolfo Peruzzi, e Niccolò Barbadori, come principali della parte avversa. Dopo la qual citazione pensò messer Rinaldo che e' non fusse da ritardar più, ed uscì fuora di casa con grande numero d'armati, col quale si congiunse subito Ridolfo Peruzzi e Niccolò Barbadori. Fra costoro era di molti altri cittadini ed assai soldati, che in Firenze senza soldo si trovavano, e tutti si fermarono, secondo la convenzione fatta, alla piazza di San Pulinari. Messer Palla Strozzi, ancora ch'egli avesse ragunate assai genti, non uscì fuora: il simile fece messer Giovanni Guicciardini; donde che messer Rinaldo mandò a sollecitargli, e a riprendergli della loro tardità. Messer Giovanni rispose, che e' faceva assai guerra alla parte nimica, se teneva, con lo starsi in casa, che Piero suo fratello non uscisse fuora a soccorrere il Palagio; messer Palla dopo molte ambasciate fattegli venne a San Pulinari a cavallo con duoi a piedi, e disarmato; al quale messer Rinaldo si fece incontra, e forte lo riprese della sua negligenza, e che il non convenire con gli altri nasceva o da poca fede o da poco animo, e l'uno e l'altro di questi carichi doveva fuggir un uomo che volesse esser tenuto di quella sorte che era tenuto egli; e se credeva per non far suo debito contro alla parte, che gl'inimici suoi vincendo gli perdonassero o la vita e l'esilio, se n'ingannava; e quanto s'aspettava a lui, venendo alcuna cosa sinistra, ci avrebbe questo contento di non esser mancato innanzi al pericolo con il consiglio, e in sul

pericolo con la forza. Ma a lui ed agli altri si raddoppieriano i dispiaceri, pensando di avere tradita la patria loro tre volte: l'una, quando salvarono Cosimo; l'altra, quando non presero i suoi consigli; la terza, allora di non la soccorrere con l'armi. Alle quali parole messer Palla non rispose cosa che dai circostanti fusse intesa, ma mormorando volse il cavallo, e tornossene a casa.

I Signori sentendo messer Rinaldo e la sua parte aver prese l'armi, e vedendosi abbandonati, fatto serrare il Palagio, privi di consiglio, non sapevano che farsi. Ma soprastando messer Rinaldo a venire in piazza per aspettar quelle forze che non vennero, tolse a sè l'occasione del vincere, e dette animo a loro a provvedersi, ed a molti cittadini d'andare a quelli, e confortargli a voler usar termini, che si posassero l'armi. Andarono adunque alcuni meno sospetti da parte dei Signori a messer Rinaldo, e dissero che la Signoria non sapeva la cagione perchè questi moti si facessero, e che non aveva mai pensato d'offenderlo; e se si era ragionato di Cosimo, non si era pensato a rimetterlo; e se questa era la cagione dol sospetto, che gli assicurerebbero, e che fussero contenti di venire in Palagio, e che sarebbero ben veduti e compiaciuti d'ogni loro dimanda. Queste parole non fecero mutar di proposito messer Rinaldo; ma diceva volere assicurarsi col fargli privati, e dipoi a beneficio di ciascuno si riordinasse la città. Ma sempre occorre, che dove le autorità sono pari, e i pareri siano diversi, vi si risolve rare volte alcuna cosa in bene. Ridolfo Peruzzi, mosso dalle parole di quelli cittadini, disse che per lui non si cercava altro, se non che Cosimo non tornasse; ed avendo questo d'accordo, gli pareva assai vittoria, nè voleva per averla maggiore riempiere la sua città di sangue, e però voleva ubbidire alla Signoria, e con le sue genti n'andò in Palagio, dove fu lietamente ricevuto. Il fermarsi adunque messer Rinaldo a San Pulinari, il poco animo di messer Palla, e la partita di Ridolfo avevano tolta a messer Rinaldo la vittoria dell'impresa, ed erano cominciati gli animi de' cittadini che lo seguivano a mancare di quella prima caldezza, a che s'aggiunse l'autorità del papa.

Trovavasi papa Eugenio in Firenze stato cacciato di Roma dal popolo, il quale sentendo questi tumulti, e parendogli suo ufficio il quietargli, mandò messer Giovanni Vitelleschi patriarca, amicissimo di messer Rinaldo, a pregarlo che venisse a lui, perchè non gli mancherebbe con la Signoria nè autorità nè fede a farlo contento e sicuro senza sangue e danno de' cittadini. Persuaso pertanto messer Rinaldo dall' amico, con tutti quelli che armati lo seguivano n'andò a Santa Maria Novella, dove il papa dimorava. Al quale Eugenio fece intendere la fede che i Signori gli avevano data, e rimessa in lui ogni differenza, e che si ordinerebbero le cose, quando e' posasse l'armi, come a quello paresse. Messer Rinaldo avendo veduta la freddezza di messer Palla e la leggerezza di Ridolfo Peruzzi, scarso di migliore partito, si rimise nelle braccia sue, pensando pure che l'autorità del papa l'avesse a preservare. Onde che il papa fece significare a Niccolò Barbadori e agli altri, che fuora l'aspettavano, che andassero a posar l'armi, perchè messer Rinaldo rimaneva con il pontefice per trattare l'accordo con i Signori; alla qual voce ciascuno si risolvè e si disarmò.

I Signori vedendo disarmati gli avversari loro, attesero a praticar l'accordo per mezzo del papa, e dall' altra parte mandarono segretamente nella montagna di Pistoia per fanterie, e quelle con tutte le loro genti d'arme fecero venire di notte in Firenze, e presi i luoghi forti della città, chiamarono il popolo in piazza, e crearono nuova Balìa; la quale come prima si ragunò, restituì Cosimo alla patria e gli altri ch'erano con quello stati confinati; e della parte nimica confinò messer Rinaldo degli Albizzi, Ridolfo Peruzzi, Niccolò Barbadori e messer

Palla Strozzi con molti altri cittadini, e in tanta quantità, che poche terre in Italia rimasero dove non ne fusse mandati in esilio, e molte fuora d'Italia ne furono ripiene. Talchè Firenze per simile accidente non solamente si privò d'uomini da bene, ma di ricchezze e d'industria. Il papa vedendo tanta rovina sopra di coloro, i quali per i suoi prieghi aveano posate l'armi, ne restò malissimo contento, e con messer Rinaldo si dolse della ingiuria fattagli sotto la sua fede, e lo confortò a pazienza, ed a sperare bene per la varietà della fortuna. Al quale messer Rinaldo rispose: « La poca fede, che coloro che mi dovevano credere m'hanno prestata, e la troppa ch'io ho prestata a voi, ha me e la mia parte rovinata. Ma io più di me stesso che d'alcuno mi dolgo, poichè io credetti, che voi ch'eri stato cacciato dalla patria vostra, potessi tener me nella mia. De' giuochi della fortuna io n'ho assai buona esperienza, e come io ho poco confidato nelle prosperità, così l'avversità meno mi offendono; e so che quando le piacerà, la mi si potrà mostrare più lieta. Ma quando mai non le piaccia, io stimerò sempre poco vivere in una città, dove possino meno le leggi che gli uomini; perchè quella patria è desiderabile, nella quale le sostanze e gli amici si possono sicuramente godere, non quella dove ti possino essere quelle tolte facilmente, e gli amici per paura di loro proprj nelle tue maggiori necessità t'abbandonino. E sempre agli uomini savj e buoni fu meno grave udire i mali della patria loro che vedergli; e cosa più gloriosa reputano essere uno onorevole ribello che uno schiavo cittadino. » E partito dal papa pieno di sdegno, seco medesimo spesso i suoi consigli e la freddezza degli amici riprendendo, se n'andò in esilio. Cosimo dall'altra parte avendo notizia della sua restituzione tornò in Firenze; e rade volte occorse, che un cittadino, tornando trionfante da una vittoria, fusse ricevuto dalla sua patria con tanto concorso di popolo e con tanta dimostrazione di benivolenza, con quanta fu ricevuto egli tornando dallo esilio, e da ciascuno volontariamente fu salutato benefattore del popolo, e padre della patria.

LIBRO QUINTO.

SOMMARIO.

Vicende a cui vanno sottoposti i governi per i continui mutamenti naturali a tutte le cose umane. — Stato dell'Italia. — Sette d'armi, Braccesca e Sforzesca (1434). — Si uniscono ai danni del papa, che dai Romani è cacciato via. — Francesco Sforza si accorda col papa. — Guerra fra il duca di Milano e il papa, con cui si collegano i Fiorentini e i Veneziani. — Tornato Cosimo dall'esilio, la parte a lui favorevole cresciuta in potere e in baldanza tiranneggia fieramente la parte contraria. — Giovanna II regina di Napoli muore, e il regno si disputano Rinieri d'Angiò, e Alfonso d'Aragona; il quale, vinto dai Genovesi e da loro dato in potere al duca di Milano, diviene suo amico e da lui è liberato (1435). — Fazioni dei Fregosi e degli Adorni in Genova. — I Genovesi per opera di Francesco Spinola cacciano il governatore del duca di Milano, e fanno lega contro di lui co' Fiorentini e co' Veneziani. — Il duca di Milano, persuaso anche da Rinaldo degli Albizzi e dagli altri fuorusciti Fiorentini, manda Niccolò Piccinino suo capitano ai danni di Firenze (1436). — Lo Sforza capitano dei Fiorentini rompe il Piccinino sotto Barga, indi muove contro Lucca (1437), cui viene in aiuto il duca Milano. — Mala fede de' Veneziani co' Fiorentini. — Cosimo de' Medici a Venezia. — I Fiorentini fanno pace co' Lucchesi (1438). — Papa Eugenio IV consacra la metropolitana fiorentina fabbricata co' disegni di Arnolfo e di Brunellesco. — Concilio di Firenze, in cui si opera l'unione della Chiesa greca colla latina (1439). — Niccolò Piccinino invade in nome del duca di Milano molti luoghi della Chiesa, ed assale i Veneziani, ai quali vengono in soccorso i Fiorentini colle armi sforzesche. — Guerra continuata con alterna fortuna tra il Piccinino e lo Sforza. — Il duca di Milano si volta contro ai Fiorentini, e i Veneziani impediscono lo Sforza di passare in Toscana a soccorrerli (1440). — Niccolò Piccinino s'impadronisce di Marradi e scorre intorno a Firenze: prende anche dopo molta resistenza Castel San Niccolò, ma non riesce ad aver Cortona. — È richiamato in Lombardia, e dai Fiorentini è sconfitto sotto Anghiari. — Morte di messer Rinaldo degli Albizzi. — Neri Capponi va a riacquistare il Casentino. — Il conte di Poppi si arrende. Suo discorso prima di abbandonare lo stato.

Soglion le provincie il più delle volte nel variare che le fanno, dall'ordine venire al disordine, e di nuovo dipoi dal disordine all'ordine trapassare; perchè non essendo dalla natura conceduto alle mondane cose il fermarsi, come elle arrivano alla loro ultima perfezione, non avendo più da salire, conviene che scendino; e similmente scese che le sono, e per gli disordini all'ultima bassezza pervenute, di necessità, non potendo più scendere, conviene che salghino: e così sempre dal bene si scende al male, e dal male si sale al bene. Perchè la virtù partorisce quiete, la quiete ozio, l'ozio disordine, il disordine rovina; e similmente dalla rovina nasce l'ordine, dall'ordine virtù, da questa gloria e buona fortuna. Onde si è da' prudenti osservato, come le lettere vengono dietro all'armi, e che nelle provincie e nelle città prima i capitani che i filosofi nascono. Perchè avendo le buone ed ordinate armi partorito vittorie, e le vittorie quiete, non si può la fortezza degli armati animi con più onesto ozio che con quello delle lettere corrompere, nè può l'ozio con maggiore e più pericoloso inganno che con questo nelle città bene instituite entrare. Il che fu da Catone, quando in Roma Diogene e Carneade, filosofi mandati da Atene ora-

tori al Senato, vennero, ottimamente conosciuto; il quale veggendo come la gioventù romana cominciava con ammirazione a seguitargli, e conoscendo il male che da quello onesto ozio alla sua patria ne poteva risultare, provvide che niuno filosofo potesse essere in Roma ricevuto. Vengono pertanto le provincie per questi mezzi alla rovina; dove pervenute, e gli uomini per le battiture diventati savi, ritornano, come è detto, all'ordine, se già da una forza straordinaria non rimangono soffocati. Queste cagioni fecero, prima mediante gli antichi Toscani, dipoi i Romani, ora felice, ora misera l'Italia; ed avvegnachè dipoi sopra le romane rovine non si sia riedificato cosa che l'abbia in modo da quelle ricomperata, che sotto un virtuose principato abbia potuto gloriosamente operare; nondimeno surse tanta virtù in alcuna delle nuove città e de' nuovi imperj, i quali tra le romane rovine nacquero, che sebbene uno non dominasse agli altri, erano nondimeno in modo insieme concordi ed ordinati, che da' Barbari la liberarono e difesero. Tra i quali imperj i Fiorentini, se egli erano di minor dominio, non erano nè di autorità nè di potenza minori; anzi per esser posti in mezzo all' Italia, ricchi e presti all' offese, o eglino felicemente una guerra loro mossa sostenevano, o ei davano la vittoria a quello col quale ei si accostavano. Dalla virtù adunque di questi nuovi principati se non nacquero tempi che fussero per lunga pace quieti, non furono anche per l' asprezza della guerra pericolosi. Perchè pace non si può affermare che sia, dove spesso i principati con l'armi l' uno l' altro s'assaltano; guerre ancora non si possono chiamare quelle, nelle quali gli uomini non si ammazzano, le città non si saccheggiano, i principati non si distruggono: perchè quelle guerre in tanta debolezza vennero, che le si cominciavano senza paura, trattavansi senza pericolo, e finivansi senza danno. Tantochè quella virtù, che per una lunga pace si soleva nelle altre provincie spegnere, fu dalla viltà di quelle in Italia spenta, come chiaramente si potrà cognoscere per quello che da noi sarà dal MCCCCXXXIV al XCIV discritto; dove si vedrà come alla fine si aperse di nuovo la via ai Barbari, e riposesi l'Italia nella servitù di quelli. E se le cose fatte dai principi nostri fuori ed in casa non fieno, come quelle degli antichi, con ammirazione per la loro virtù e grandezza lette, fieno forse per le altre loro qualità con non minore ammirazione considerate, vedendo come tanti nobilissimi popoli da sì deboli e male amministrate armi fussero tenuti in freno. E se nel discrivere le cose seguite in questo guasto mondo non si narrerà o fortezza di soldato o virtù di capitano o amore verso la patria di cittadino, si vedrà con quali inganni, con quali astuzie ed arti i principi, i soldati, i capi delle Repubbliche, per mantenersi quella riputazione che non avevano meritata, si governavano. Il che sarà forse non meno utile, che si sieno l' antiche cose, a cognoscere; perchè se quelle i liberali animi a seguitarle accendono, queste a fuggirle e spegnerle gli accenderanno.

Era l'Italia da quelli che la comandavano in tal termine condotta, che quando per la concordia de' principi nasceva una pace, poco dipoi da quelli che tenevano l'armi in mano era perturbata; e così per la guerra non acquistavano gloria, nè per la pace quiete. Fatta pertanto la pace intra il duca di Milano e la Lega l' anno MCCCCXXXIII, i soldati volendo stare in su la guerra, si volsero contro alla Chiesa. Erano allora due sette d' armi in Italia, Braccesca e Sforzesca. Di questa era capo il conte Francesco figliuolo di Sforza, dell' altra era principe Niccolò Piccinino e Niccolò Fortebraccio. A queste sette quasi tutte le altre armi italiane si accostavano. Di queste la Sforzesca era in maggior pregio sì per la virtù del conte, sì per la promessa gli aveva il duca di Milano fatta di madonna Bianca sua naturale figliuola, la speranza del qual

parentado riputazione grandissima gli arrecava. Assaltarono adunque queste sette d'armi dopo la pace di Lombardia per diverse cagioni papa Eugenio. Niccolò Fortebraccio era mosso dall'antica nimicizia, che Braccio aveva sempre tenuta con la Chiesa; il conte per ambizione si moveva: tantochè Niccolò assalì Roma, ed il conte s'insignorì della Marca. Donde i Romani per non volere la guerra cacciarono Eugenio di Roma, il quale con pericolo e difficoltà fuggendo se ne venne a Firenze; dove considerato il pericolo nel quale era, e vedendosi dai principi abbandonato, i quali per cagione sua non volevano ripigliare quell'armi, ch'eglino avevano con massimo disiderio posate, si accordò con il conte, e gli concesse la signoria della Marca; ancorachè il conte all'ingiuria dell'averla occupata vi avesse aggiunto il dispregio; perchè nel segnare il luogo, dove scriveva a' suoi agenti le lettere, con parole latine, secondo il costume italiano, diceva: *Ex Girifalco nostro Firmiano, invito Petro et Paulo.* Nè fu contento alla concessione delle terre, che volle essere creato gonfaloniere della Chiesa; e tutto gli fu acconsentito: tanto più temè Eugenio una pericolosa guerra che una vituperosa pace. Diventato pertanto il conte amico del papa, perseguitò Niccolò Fortebraccio, e intra loro seguirono nelle terre della Chiesa per molti mesi varj accidenti; i quali tutti più a danno del papa e de' suoi sudditi, che di chi maneggiava la guerra seguivano. Tantochè tra loro, mediante il duca di Milano, si conchiuse per via di triegua un accordo, dove l'uno e l'altro di essi nelle terre della Chiesa principi rimasero.

Questa guerra spenta a Roma fu da Battista da Canneto raccesa in Romagna. Ammazzò costui in Bologna alcuni della famiglia de' Grifoni, e il governatore per il papa con altri suoi nimici cacciò della città. E per tenere con violenza quello stato, ricorse per aiuti a Filippo, ed il papa per vendicarsi dell'ingiuria gli domandò ai Viniziani ed ai Fiorentini. Furono l'uno e l'altro di costoro sovvenuti, tantochè subito si trovarono in Romagna duoi grossi eserciti. Di Filippo era capitano Niccolò Piccinino; le genti viniziane e fiorentine da Gattamelata e Niccolò da Tolentino erano governate. E propinquo a Imola vennero a giornata, nella quale i Viniziani e' Fiorentini furono rotti, e Niccolò da Tolentino mandato prigione al duca; il quale o per fraude di quello, o per dolore del ricevuto danno in pochi giorni morì. Il duca dopo questa vittoria, o per esser debole per le passate guerre, o per credere che la lega, avuta questa rotta, posasse, non seguì altrimenti la fortuna, e dette tempo al papa ed ai collegati di nuovo ad unirsi, i quali elessero per loro capitano il conte Francesco, e fecero impresa di cacciare Niccolò Fortebraccio dalle terre della Chiesa, per vedere se potevano ultimar quella guerra, che in favore del pontefice avevano incominciata. I Romani, come videro il papa gagliardo in su' campi, cercarono d'aver seco accordo, e trovaronlo e riceverono un suo commissario. Possedeva Niccolò Fortebraccio, tra l'altre terre, Tiboli, Montefiasconi, Città di Castello ed Ascesi. In questa terra, non potendo Niccolò stare in campagna, si era rifuggito, dove il conte l'assediò, e andando l'ossidione in lunga, perchè Niccolò virilmente si difendeva, parve al duca necessario, o impedire alla lega quella vittoria, o ordinarsi dopo quella a difendere le cose sue. Volendo pertanto divertire il conte dall'assedio, comandò a Niccolò Piccinino che per la via di Romagna passasse in Toscana; in modo che la lega giudicando esser più necessario difendere la Toscana che occupare Ascesi, ordinò al conte proibisse a Niccolò il passo, il quale era di già con l'esercito suo a Furlì. Il conte dall'altra parte mosse con le sue genti, e ne venne a Cesena, avendo lasciato a Lione suo fratello la guerra della Marca e la cura degli stati suoi. E mentrechè Piccinino cercava di passare, ed il conte d'impedirlo, Niccolò Fortebraccio assaltò Lione, e con grande

sua giunta prese quella, e le sue genti saccheggiò; e seguitando la vittoria occupò con il medesimo impeto molte terre della Marca. Questo fatto contristò assai il conte, pensando essere perduti tutti gli stati suoi; e lasciato parte dell'esercito all'incontro di Piccinino, con il restante n'andò alla volta del Fortebraccio, e quello combattè e vinse; nella qual rotta Fortebraccio rimase prigione e ferito; della qual ferita morì. Questa vittoria restituì al pontefice tutte le terre, che da Niccolò Fortebraccio gli erano state tolte, e ridusse il duca di Milano a domandar pace, la quale per il mezzo di Niccolò da Esti marchese di Ferrara si conchiuse; nella quale le terre occupate in Romagna dal duca si ristituirono alla Chiesa, e le genti del duca si ritornarono in Lombardia; e Battista da Canneto, come interviene a tutti quelli che per forze e virtù d'altri si mantengono in uno stato, partite che furono le genti del duca di Romagna, non potendo le forze e virtù sue tenerlo in Bologna, se ne fuggì: dove messer Antonio Bentivogli, capo della parte avversa, ritornò.

Tutte queste cose nel tempo dell'esilio di Cosimo seguirono, dopo la cui tornata, quelli che l'avevano rimesso e tanti ingiuriati cittadini pensarono senza alcuno rispetto d'assicurarsi dello stato loro. E la Signoria, la quale nel magistrato in novembre e dicembre succedette, non contenta a quello che dai suoi antecessori in favore della parte era stato fatto, prolungò e permutò i confini a molti, e di nuovo molti altri ne confinò. Ed a' cittadini non tanto l'umore delle parti noceva, ma le ricchezze, i parenti e le amicizie private. E se questa proscrizione dal sangue fusse stata accompagnata, avrebbe a quella d'Ottaviano o Silla renduto similitudine; ancorachè in qualche parte nel sangue s'intignesse, perchè Antonio di Bernardo Guadagni fu dicapitato; e quattro altri cittadini, tra i quali fu Zanobi de' Belfratelli e Cosimo Barbadori, avendo passati i confini, e trovandosi a Vinegia, i Veneziani stimando più l'amicizia di Cosimo che l'onor loro, gli mandarono prigioni, dove furono vilmente morti. La qual cosa dette gran riputazione alla parte e grandissimo terrore ai nimici, considerato che sì potente Repubblica vendesse la libertà sua ai Fiorentini; il che si credette avesse fatto, non tanto per beneficare Cosimo, quanto per accendere più le parti in Firenze, e fare mediante il sangue la divisione della città nostra più pericolosa; perchè i Veneziani non vedevano altra opposizione alla loro grandezza, che l'unione di quella.

Spogliata adunque la città de' nimici o sospetti allo stato, si volsero a beneficare nuove genti per fare più gagliarda la parte loro; e la famiglia degli Alberti e qualunque altro si trovava ribelle, alla patria restituirono; tutti i grandi, eccetto pochissimi, nell'ordine popolare ridussero; le possessioni dei ribelli intra loro per piccolo prezzo divisero. Appresso a questo, con leggi e nuovi ordini si affortificarono, e fecero nuovi squittinj, traendo dalle borse i nimici, e riempiendole d'amici loro. Ed ammoniti dalle rovine degli avversarj, giudicando che non bastassero gli squittinj scelti a tener fermo lo stato loro, pensarono che i magistrati, i quali del sangue hanno autorità, fussero sempre de' principi della setta loro; e però volleno che gli accoppiatori preposti all'imborsazione de' nuovi squittini, insieme con la Signoria vecchia avessero autorità di creare la nuova. Dettero a' Otto di guardia autorità sopra il sangue; provvidero che i confinati, fornito il tempo, non potessero tornare, se prima de' Signori e Collegj, che sono in numero trenta sette, non se ne accordava trenta quattro alla loro restituzione. Lo scrivere loro, e da quelli ricevere lettere proibirono; ed ogni parola, ogni cenno, ogni usanza, che a quelli che governavano fusse in alcuna parte dispiaciuta, era gravissimamente punita. E se in Firenze rimase alcuno sospetto, il quale da queste offese non fusse stato aggiunto, fu dalle gravezze che di nuovo

ordinarono afflitto; ed in poco tempo avendo cacciata ed impoverita tutta la parte inimica, dello stato loro si assicurarono. E per non mancare di aiuti di fuori, e per torgli a quelli che disegnassero offendergli, con il papa, Vineziani ed il duca di Milano, a difensione degli stati si collegarono.

Stando adunque in questa forma le cose di Firenze, morì Giovanna reina di Napoli, e per suo testamento lasciò Rinieri d' Angiò erede del regno. Trovavasi allora Alfonso re di Ragona in Sicilia, il quale per l'amicizia aveva con molti baroni, si preparava a occupare quel regno. I Napoletani e molti baroni favorivano Rinieri; il papa dall'altra parte non voleva nè che Rinieri, nè che Alfonso l'occupasse, ma desiderava che per un suo governatore s'amministrasse. Venne pertanto Alfonso nel regno, e fu dal duca di Sessa ricevuto; dove condusse al suo soldo alcuni principi, con animo (avendo Capua, la quale il principe di Taranto in nome d'Alfonso possedeva) di costringere i Napoletani a fare la sua volontà; e mandò l'armata sua ad assalire Gaeta, la quale per gli Napoletani si teneva. Per la qual cosa i Napoletani domandarono aiuto a Filippo. Persuase costui i Genovesi a prendere quella impresa, i quali non solo per soddisfare al duca loro principe, ma per salvar le loro mercanzie, che in Napoli ed in Gaeta avevano, armarono una potente armata. Alfonso dall' altra parte sentendo questo, ringrossò la sua, ed in persona andò all' incontro dei Genovesi, e sopra l'isola di Ponzio venuti alla zuffa, l'armata aragonese fu rotta, ed Alfonso insieme con molti principi preso, e dato dai Genovesi nelle mani di Filippo.

Questa vittoria sbigottì tutti i principi che in Italia temevano la potenza di Filippo, perchè giudicavano avesse grandissima occasione d' insignorirsi del tutto. Ma egli (tanto sono diverse le opinioni degli uomini) prese partito al tutto a questa opinione contrario. Era Alfonso uomo prudente, e come prima potè parlare con Filippo, gli dimostrò quanto ei s' ingannava a favorire Rinieri, e disfavorire lui; perchè Rinieri diventato re di Napoli aveva a fare ogni sforzo perchè Milano diventasse del re di Francia, per avere gli aiuti propinqui, e non avere a cercare ne' suoi bisogni che gli fusse aperta la via a' suoi soccorsi. Nè poteva di questo altrimenti assicurarsi se non con la sua rovina, facendo diventare quello stato franzese; e che al contrario interverrebbe quando esso ne diventasse principe; perchè non temendo altro nimico che i Franciosi, era necessitato amare e carezzare e, non che altro, ubbidire a colui che ai suoi nimici poteva aprir la via, e per questo il titolo del regno verrebbe a essere appresso ad Alfonso, ma l' autorità e la potenzia appresso a Filippo. Sicchè molto più a lui che a sè apparteneva considerare i pericoli dell' un partito e l' utilità dell' altro, se già ei non volesse piuttosto soddisfare a un suo appetito che assicurarsi dello stato; perchè nell' un caso e' sarebbe principe e libero, nell' altro, sendo in mezzo di duoi potentissimi principi, o ei perderebbe lo stato, o ei viverebbe sempre in sospetto, e come servo avrebbe a ubbidire a quelli. Poterono tanto queste parole nell' animo del duca, che, mutato proposito, liberò Alfonso, e onorevolmente lo rimandò a Genova, e di quindi nel regno; il quale si trasferì in Gaeta, la quale, subitochè s' intese la sua liberazione, era stata occupata da alcuni signori suoi partigiani.

I Genovesi veggendo come il duca senza aver loro rispetto aveva liberato il re, e che quello dei pericoli e delle spese loro s' era onorato, e come a lui rimaneva il grado della liberazione, e a loro l' ingiuria della cattura e della rotta, tutti si sdegnarono contro a quello. Nella città di Genova, quando la vive nella sua libertà, si crea per liberi suffragi un capo, il quale chiamano Doge, non perchè e' sia assoluto principe, nè perchè egli solo diliberi, ma come capo proponga quello che dai magistrati e Consigli loro si debba diliberare.

Ha quella città molte nobili famiglie, le quali sono tanto potenti, che difficilmente all' imperio de' magistrati ubbidiscono. Di tutte l'altre la Fregosa e l' Adorna sono potentissime. Da queste nascono le divisioni di quella città, e che gli ordini civili si guastino; perchè combattendo intra loro non civilmente, ma il più delle volte con l'armi questo principato, ne segue che sempre è una parte afflitta, e l' altra regge. Ed alcuna volta occorre, che quelli che si trovano privi delle loro dignità, all' armi forestiere ricorrono, e quella patria che loro governare non possono, all' imperio d' un forestiero sottomettono. Di qui nasceva e nasce, che quelli che in Lombardia regnano, il più delle volte a Genova comandano, come allora, quando Alfonso di Aragona fu preso, interveniva. E tra i primi Genovesi, che erano stati cagione di sottometterla a Filippo, era stato Francesco Spinola, il quale non molto poi ch' egli ebbe fatta la sua patria serva, come in simili casi sempre interviene, diventò sospetto al duca. Onde che egli sdegnato, s' aveva eletto quasi che un esilio volontario a Gaeta; dove trovandosi, quando seguì la zuffa navale con Alfonso, ed essendosi portato ne' servizj di quella impresa virtuosamente, gli parve avere di nuovo meritato tanto con il duca, che potesse almeno in premio de' suoi meriti star sicuramente a Genova. Ma veduto che il duca seguitava ne' sospetti suoi, perchè egli non poteva credere, che quello che non aveva amato la libertà della sua patria amesse lui, diliberò di tentar di nuovo la fortuna, e a un tratto rendere la libertà alla patria, ed a sè la fama e la sicurtà, giudicando non aver con i suoi cittadini altro rimedio, se non far opera, che donde era nata la ferita nascesse la medicina e la salute. E vedendo l' indignazione universale nata contra il duca per la liberazione del re, giudicò che 'l tempo fusse comodo a mandar ad effetto i disegni suoi, e comunicò questo suo consiglio con alquanti, i quali sapeva che erano della medesima opinione, e gli confortò e dispose a seguirlo.

Era venuto il celebre giorno di San Giovanni Battista, nel quale Arismino, nuovo governatore mandato dal duca, entrava in Genova; ed essendo già entrato dentro, accompagnato da Opicino vecchio governatore, e da molti Genovesi, non parve a Francesco Spinola da differire, ed uscì di casa armato insieme con quelli, che della sua diliberazione erano consapevoli, e come e' fu sopra la piazza posta davanti alle sue case, gridò il nome della libertà. Fu cosa mirabile a vedere con quanta prestezza quel popolo e quelli cittadini a questo nome corressino; talchè niuno il quale o per sua utilità o per qualunque altra cagione amasse il duca, non solamente non ebbe spazio a pigliar l'armi, ma appena si potette consigliare della fuga. Arismino, con alcuni Genovesi che erano seco, nella rocca che per il duca si guardava si rifuggì. Opicino presumendo potere, se e' si rifuggiva in palagio, dove due mila armati a sua ubbidienza aveva, o salvarsi, o dar animo agli amici a difendersi, voltosi a quel cammino, prima che in piazza arrivasse fu morto, ed in molte parti diviso fu per tutta Genova trascinato. E ridotta i Genovesi la città sotto i liberi magistrati, in pochi giorni il castello e gli altri luoghi forti posseduti dal duca occuparono, ed al tutto dal giogo del duca Filippo si liberarono.

Queste cose così governate, dove nel principio avevano sbigottito i principi d' Italia, temendo che 'l duca non diventasse troppo potente, dettero loro, veduto il fine che ebbero, speranza di poterlo tenere in freno, e nonostante la lega di nuovo fatta, i Fiorentini ed i Vineziani con i Genovesi s' accordarono. Ondechè messer Rinaldo degli Albizzi e gli altri capi de' fuorusciti fiorentini vedendo le cose perturbate, ed il mondo aver mutato viso, presero speranza di poter indurre il duca a una manifesta guerra contro Firenze; e andatine a Mi-

lano, messer Rinaldo parlò al duca in questa sentenza : « Se noi già tuoi nimici veniamo ora confidentemente a supplicare gli aiuti tuoi per ritornare nella patria nostra, nè tu nè alcun altro, che considera l' umane cose come le procedono, e quanto la fortuna sia varia, se ne debbe maravigliare; nonostante che delle passate e delle presenti azioni nostre, e teco per quello che già facemmo, e con la patria per quello che ora facciamo, possiamo aver manifeste e ragionevoli scuse. Niuno uomo buono riprenderà mai alcuno, che cerchi difendere la patria sua, in qualunque modo se la difenda. Nè fu mai il fine nostro d'ingiuriarti, ma sibbene di guardare la patria nostra dall' ingiurie; di che te ne può essere testimone che nel corso delle maggiori vittorie della lega nostra, quando noi ti cognoscemmo volto ad una vera pace, fummo più desiderosi di quella, che tu medesimo; tantochè noi non dubitiamo di aver mai fatto cosa da dubitare di non poter da te qualunque grazia ottenere. Nè anche la patria nostra si può dolere, che noi ti confortiamo ora a pigliar quelle armi contra lei, dalle quali con tanta ostinazione la difendemmo; perchè quella patria merita essere da tutti i cittadini amata, la quale ugualmente tutti i suoi cittadini ama, non quella che posposti tutti gli altri, pochissimi n' adora. Nè sia alcuno che danni l' armi in qualunque modo contra la patria mosse; perchè le città, ancorachè sieno corpi misti, hanno con i corpi semplici somiglianza; e come in questi nascono molte volte infermità, che senza il ferro o il fuoco non si possono sanare, così in quelle molte volte sorgono tanti inconvenienti, che un pio e buono cittadino, ancorachè il ferro vi fusse necessario, peccherebbe molto più a lasciarle incurate che a curarle. Quale adunque può essere malattia maggiore a un corpo d' una Repubblica che la servitù? Quale medicina è più da usare necessaria che quella che da questa infermità la sollevi? Sono solamente quelle guerre giuste, che sono necessarie, e quelle armi sono pietose, dove non è alcuna speranza fuora di quelle. Io non so qual necessità sia maggiore che la nostra, o qual pietà possa superar quella, che tragga la patria sua di servitù. È certissimo pertanto la causa nostra esser pietosa e giusta, il che debbe essere e da noi e da te considerato. Nè per la parte tua questa giustizia manca, perchè i Fiorentini non si sono vergognati, dopo una pace con tanta solennità celebrata, essersi con i Genovesi tuoi ribelli collegati, tantochè se la causa nostra non ti muove, ti muova lo sdegno, e tanto più veggendo l' impresa facile. Perchè non ti debbono sbigottire i passati esempj, dove tu hai veduta la potenza di quel popolo e l' ostinazione alla difesa; le quali due cose ti doverebbero ragionevolmente ancora far temere, quando elle fussero di quella medesima virtù che allora; ma ora tutto il contrario troverai, perchè qual potenza vuoi tu che sia in una città, che abbia da sè novamente scacciata la maggior parte delle sue ricchezze e della sua industria? Quale ostinazione vuoi tu che sia in un popolo per sì varie e nuove inimicizie disunito? La qual disunione è cagione che ancora quelle ricchezze che vi sono rimase, non si possono in quel modo, che allora si potevano, spendere; perchè gli uomini volentieri consumano il loro patrimonio quando e' veggono per la gloria e per l' onore e stato loro proprio consumarlo, sperando quel bene riacquistare nella pace, che la guerra loro toglie; non quando ugualmente nella guerra e nella pace si veggono opprimere, avendo nell' una a sopportare l' ingiuria degli nimici, nell' altra l' insolenza di coloro che gli comandano. Ed ai popoli nuoce molto più l' avarizia de' suoi cittadini, che la rapacità degli nimici, perchè di questa si spera qualche volta vedere il fine, dell' altra non mai. Tu muovevi adunque l' armi nelle passate guerre contra tutta una città, ora contra una minima parte di essa le muovi; venivi per torre lo stato a molti cittadini e buoni, ora vieni per torlo a

pochi e tristi; venivi per torre la libertà a una città, ora vieni per rendergliene. E non è ragionevole, che in tanta disparità di cagioni ne seguino pari effetti, anzi è da sperarne una certa vittoria, la quale di quanta fortezza sia allo stato tuo, facilmente lo puoi giudicare, avendo la Toscana amica, e per tale e tanto obbligo obbligata, della quale più nell'imprese tue ti varrai che di Milano; e dove altra volta quello acquisto sarebbe stato giudicato ambizioso e violento, al presente sarà giusto e pietoso stimato. Non lasciare pertanto passare questa occasione, e pensa che se l'altre tue imprese contro a quella città ti partorirono con difficoltà spesa ed infamia, questa t'abbia con facilità utile grandissimo e fama onestissima a partorire.

Non erano necessarie molte parole a persuadere al duca che movesse guerra ai Fiorentini, perchè era mosso da uno ereditario odio ed una cieca ambizione, la quale così gli comandava; e tanto più sendo spinto dalle nuove ingiurie per l'accordo fatto con i Genovesi; nondimeno le passate spese, i corsi pericoli con la memoria delle fresche perdite, e le vane speranze de' fuorusciti, lo sbigottivano. Aveva questo duca, subito che egli intese la ribellione di Genova, mandato Niccolò Piccinino con tutte le sue genti d'arme e quelli fanti che potette del paese ragunare, verso quella città per fare forza di ricuperarla, prima che i cittadini avessero fermo l'animo, ed ordinato il nuovo governo, confidandosi assai nel castello che dentro in Genova per lui si guardava. E benchè Niccolò cacciasse i Genovesi d'in su i monti, e togliesse loro la valle di Pozeveri, dove s'erano fatti forti, e quelli avesse rispinti dentro alle mura della città, nondimeno trovò tanta difficoltà nel passar più avanti per gli ostinati animi de'cittadini a difendersi, che fu costretto da quella discostarsi. Onde il duca alle persuasioni degli usciti fiorentini gli comandò che assalisse la riviera di Levante, e facesse propinquo a'confini di Pisa quanta maggior guerra nel paese Genovese poteva, pensando che quella impresa gli avesse a mostrar di tempo in tempo i partiti che dovesse prendere. Assaltò adunque Niccolò Serezana, e quella prese. Dipoi fatti di molti danni, per fare più insospettire i Fiorentini se ne venne a Lucca, dando voce di voler passare per ire nel regno agli aiuti del re di Ragona. Papa Eugenio in su questi nuovi accidenti partì di Firenze, e n'andò a Bologna; dove trattava nuovi accordi intra 'l duca e la lega, mostrando al duca che quando e' non consentisse all'accordo, sarebbe di concedere alla lega il conte Francesco necessitato, il quale allora suo confederato sotto gli stipendj suoi militava. E benchè il pontefice in questo s'affaticasse assai, nondimeno invano tutte le sue fatiche riuscirono; perchè il duca senza Genova non voleva accordarsi, e la lega voleva che Genova restasse libera, e perciò ciaschedano diffidandosi della pace si preparava alla guerra.

Venuto pertanto Niccolò Piccinino a Lucca, i Fiorentini di nuovi movimenti dubitarono, e fecero cavalcare con le loro genti nel paese di Pisa Neri di Gino, e dal pontefice impetrarono che 'l conte Francesco s'accozzasse con seco, e con l'esercito loro fecero alto a San Gonda. Piccinino che era a Lucca domandava il passo per ire nel regno, ed essendogli dinegato, minacciava di prenderlo per forza. Erano gli eserciti e di forze e di capitani uguali, e perciò non volendo alcuno di loro tentare la fortuna, sendo ancora ritenuti dalla stagione fredda, perchè di decembre era, molti giorni senza offendersi dimorarono. Il primo che di loro si mosse fu Niccolò Piccinino, al quale fu mostro, che se di notte assalisse Vico Pisano, facilmente l'occuperebbe. Fece Niccolò l'impresa, e non gli riuscendo occupar Vico, saccheggiò il paese all'intorno, e il borgo di San Giovanni alla Vena rubò e arse. Questa impresa, ancora che ella riuscisse in buona parte vana, dette nondimeno animo a Niccolò di proceder più avanti, avendo

massimamente veduto che 'l conte e Neri non s'erano mossi; e perciò assalì Santa Maria in Castello e Filetto, e vinsegli. Nè per questo ancora le genti fiorentine si mossero, non perchè il conte temesse, ma perchè in Firenze dai magistrati non s'era ancora diliberata la guerra per la riverenza che s'aveva al papa, il quale trattava la pace. E quello che per prudenza i Fiorentini facevano, credendo i nimici che per timore lo facessero, dava loro più animo a nuove imprese; in modo che diliberarono di espugnare Barga, e con tutte le forze vi si presentarono. Questo nuovo assalto fece che i Fiorentini, posti da parte i rispetti, non solamente di soccorrere Barga, ma di assalire il paese lucchese diliberarono. Andato pertanto il conte a trovare Niccolò, e appiccata sotto Barga la zuffa, lo vinse, e quasichè rotto lo levò da quello assedio. I Viniziani in questo mezzo, parendo loro che 'l duca avesse rotta la pace, mandarono Giovan Francesco da Gonzaga loro capitano in Ghiaradadda, il quale danneggiando assai il paese del duca, lo costrinse a rivocare Niccolò Piccinino di Toscana. La quale rivocazione, insieme con la vittoria avuta contra Niccolò, dette animo ai Fiorentini di fare l'impresa di Lucca, e speranza di acquistarla; nella quale non ebbero paura, nè rispetto alcuno, veggendo il duca, il quale solo temevano, combattuto da' Viniziani, e che i Lucchesi per aver ricevuto in casa i nimici loro, e permesso gli assalissero, non si potevano in alcuna parte dolere.

D'aprile pertanto nel MCCCCXXXVII il conte mosse lo esercito, e prima che i Fiorentini volessero assalire altri, volleno ricuperare il loro, e ripresero Santa Maria in Castello, e ogni altro luogo occupato dal Piccinino. Di poi voltisi sopra il paese di Lucca, assalirono Camaiore, gli uomini della quale, benchè fedeli a' suoi signori, potendo in loro più la paura del nimico appresso che la fede dell'amico discosto, s'arrenderono. Presonsi con la medesima riputazione Massa e Serezana. Le quali cose fatte circa il fine di maggio, il campo tornò verso Lucca, e le biade tutte ed i grani guastarono, arsero le ville, tagliarono le viti e gli arbori, predarono il bestiame, nè a cosa alcuna, che fare contra i nimici si suole o puote, perdonarono. I Lucchesi dall'altra parte veggendosi dal duca abbandonati, disperati di potere difendere il paese, l'avevano abbandonato, e con ripari e ogni altro opportuno rimedio affortificarono la città, della quale non dubitavano, per averla piena di difensori, e poterla un tempo difendere, nel quale speravano, mossi dall'esempio dell'altre imprese, che i Fiorentini avevano contra loro fatte. Solo temevano i mobili animi della plebe, la quale infastidita dall'assedio non istimasse più i pericoli proprj che la libertà d'altri, e gli sforzasse a qualche vituperoso e dannoso accordo. Ondechè per accenderla alla difesa la ragunarono in piazza, e uno de' più antichi e più savi parlò in questa sentenza: « Voi dovete sempre avere inteso, che delle cose fatte per necessità non se ne debbe nè puote lode o biasimo meritare. Pertanto se voi ci accusaste, credendo che questa guerra che ora vi fanno i Fiorentini, noi ce l'avessimo guadagnata, avendo ricevute in casa le genti del duca, e permesso ch'elle gli assalissero, voi di gran lunga v'inganneresté. E' vi è nota l'antica nimicizia del popolo fiorentino verso di voi, la quale non le vostre ingiurie, non la paura loro ha causata, ma sibbene la debolezza vostra e l'ambizione loro; perchè l'una dà loro speranza di potervi opprimere, l'altra gli spigne a farlo. Nè crediate che alcun merito vostro gli possa da tal disiderio rimuovere, nè alcuna vostra offesa gli possa ad ingiuriarvi più accendere. Eglino pertanto hanno a pensare di torvi la libertà, voi a difenderla; e delle cose, che quelli e noi a questo fine facciamo, ciascuno se ne può dolere, e non maravigliare. Dogliamoci pertanto che ci assaltino, che ci espugnino le terre,

che si ardino le case, e guastino il paese. Ma chi è di noi sì sciocco, che se ne maravigli? perchè se noi potessimo, noi faremmo loro il simile, o peggio. E s'eglino hanno mossa questa guerra per la venuta di Niccolò, quando bene ei non fusse venuto, l'avrebbero mossa per un'altra cagione; e se questo male si fusse differito, e' sarebbe forse stato maggiore. Sicchè questa venuta non si debbe accusare, ma piuttosto la cattiva sorte vostra e l'ambiziosa natura loro; ancorachè noi non potevamo negare al duca di non ricevere le sue genti, e venute che l'erano, non potevamo tenerle che le non facessero la guerra. Voi sapete che senza l'aiuto d'un potente noi non ci possiamo salvare; nè ci è potenza che con più fede o con più forza ci possa difendere, che 'l duca. Egli ci ha renduta la libertà, egli è ragionevole che ce la mantenga; egli a' perpetui nimici nostri è stato sempre nimicissimo. Se adunque per non ingiuriare i Fiorentini noi avessimo fatto sdegnare il duca, avremmo perduto l'amico, e fatto il nimico più potente e più pronto alla nostra offesa. Sicchè egli è molto meglio aver questa guerra con l'amore del duca, che con l'odio la pace. E dobbiamo sperare che ci abbi a trarre di quelli pericoli, ne' quali ci ha messi, purchè noi non ci abbandoniamo. Voi sapete con quanta rabbia i Fiorentini più volte ci abbiano assaltati, e con quanta gloria noi ci siamo difesi da loro. E molte volte non abbiano avuto altra speranza che in Dio e nel tempo, e l'uno e l'altro ci ha conservati. E se allora ci difendemmo, qual cagione è che ora non ci dobbiamo difendere? Allora tutta Italia ci aveva loro lasciati in preda, ora abbiamo il duca per noi, e dobbiamo credere che i Veneziani saranno lenti alle nostre offese, come quelli ai quali dispiace che la potenza de' Fiorentini s'accresca. L'altra volta i Fiorentini erano più sciolti, ed avevano più speranza d'aiuti e per loro medesimi erano più potenti, e noi eravamo in ogni parte più deboli: perchè allora noi difendevamo un tiranno, ora difendiamo noi; allora la gloria della difesa era d'altri, ora è nostra; allora questi ci assaltavano uniti, ora disuniti ci assaltono, avendo piena di loro ribelli tutta Italia. Ma quando queste speranze non ci fussero, ci debbe fare ostinati alle difese una ultima necessità. Ogni nimico debbe essere da voi ragionevolmente temuto, perchè tutti vorranno la gloria loro e la rovina vostra; ma sopra tutti gli altri ci debbono i Fiorentini spaventare, perchè a loro non basterebbe l'ubbidienza ed i tributi nostri con l'imperio di questa nostra città; ma vorrebbero le persone e le sostanze nostre, per poter col sangue la loro crudeltà, e con la roba la loro avarizia saziare, in modo che ciascheduno di qualunque sorta gli debbe temere. E però non vi muovino il veder guasti i vostri campi, arse le vostre ville, occupate le vostre terre; perchè se noi salviamo questa città, quelle di necessità si salveranno; e se noi la perdiamo, quelle senza nostra utilità si sarebbero salvate; perchè mantenendoci liberi, le può con difficoltà il nimico nostro possedere; perdendo la libertà, noi invano le possederemo. Pigliate adunque l'armi, e quando voi combattete, pensate il premio della vittoria vostra essere la salute non solo della patria, ma delle case e de' figliuoli vostri.» Furono l'ultime parole di costui con grandissima caldezza d'animo ricevute da quel popolo, e unitamente ciascuno promise morir prima che abbandonarsi, o pensare ad accordo che in alcuna parte maculasse la loro libertà, ed ordinarono intra loro tutte quelle cose, che sono per difendere una città necessarie.

Lo esercito de' Fiorentini in quel mezzo non perdeva tempo, e dopo moltissimi danni fatti per il paese, prese a patti Monte Carlo; dopo l'acquisto del quale s'andò a campo a Uzano, acciocchè i Lucchesi stretti da ogni parte non potessero sperare aiuti, e per fame costretti s'arrendessero. Era il castello assai forte e ripieno di guardie, in modo che l'espugnazione di quello non fu come

l' altre facile. I Lucchesi, come era ragionevole, vedendosi strignere ricorsero al duca, ed a quello con ogni termine e dolce ed aspro si raccomandarono; ed ora nel parlare mostravano i meriti loro, ora le offese de' Fiorentini, e quanto animo si darebbe agli altri amici suoi difendendogli, e quanto terrore lasciandogli indifesi. E s' ei perdevano con la libertà la vita, egli perdeva con gli amici l' onore, e la fede con tutti quelli che mai per suo amore s' avessero ad alcun pericolo a sottomettere: aggiugnendo alle parole le lagrime, acciocchè se l' obbligo non lo moveva, lo movesse la compassione. Tanto che 'l duca avendo aggiunto all' odio antico de' Fiorentini l'obbligo fresco de' Lucchesi, e sopra tutto desideroso che i Fiorentini non crescessero in tanto acquisto, diliberò mandar grossa gente in Toscana, o assaltare con tanta furia i Vineziani, che i Fiorentini fussero necessitati lasciare l' impresa loro per soccorrere quelli.

Fatta questa diliberazione, s' intese subito a Firenze, come il duca si ordinava a mandar genti in Toscana; il che fece ai Fiorentini cominciare a perdere la speranza della impresa loro; e perchè il duca fusse occupato in Lombardia, sollecitavano i Vineziani a strignerlo con tutte le forze loro. Ma quelli ancora si trovavano impauriti, per avergli il marchese di Mantova abbandonati, ed essere ito ai soldi del duca. E però trovandosi come disarmati, rispondevano non potere, non che ingrossare, mantener quella guerra, se non mandavano loro il conte Francesco che fusse capo del loro esercito, ma con patto che s' obbligasse a passare con la persona il Po. Nè volevano stare agli antichi accordi, dove quello non era obbligato a passarlo; perchè senza capitano non volevano far guerra, nè potevano sperare in altri che nel conte; e del conte non si potevano valere, se e' non s' obbligava a far la guerra in ogni luogo. A' Fiorentini pareva necessario che la guerra si facesse in Lombardia gagliarda; dall' altro canto rimanendo senza il conte, vedevano l' impresa di Lucca rovinata. Ed ottimamente cognoscevano questa domanda esser fatta dai Vineziani, non tanto per necessità avessino del conte, quanto per sturbar loro quell' acquisto. Dall' altra parte il conte era per andar in Lombardia a ogni piacere della lega; ma non voleva alterar l' obbligo, come quello che desiderava non si privare di quella speranza, quale aveva del parentado promessogli dal duca.

Erano adunque i Fiorentini distratti da due diverse passioni, e dalla voglia d' aver Lucca, e dal timore della guerra con il duca. Vinse nondimeno, come sempre interviene, il timore; e furono contenti che 'l conte, vinto Uzano, andasse in Lombardia. Restavaci ancora un' altra difficoltà, la quale, per non essere in arbitrio de' Fiorentini il comporla, dette loro più passione, e più gli fece dubitare che la prima. Perchè il conte non voleva passare il Po, ed i Vineziani altrimenti non l' accettavano. Nè si trovando altro modo ad accordarli che liberalmente l' uno cedesse all' altro, persuasero i Fiorentini al conte che s' obbligasse a passar quel fiume per una lettera che dovesse alla Signoria di Firenze scrivere, mostrandogli che questa promessa privata non rompeva i patti pubblici, e come e' poteva poi fare senza passarlo; e ne seguirebbe questo comodo, che i Vineziani, accesa la guerra, erano necessitati seguirla, di che ne nascerebbe la diversione di quello umore che temevano. Ed ai Vineziani dall' altra parte mostrarono che questa lettera privata bastava a obbligarlo, e per ciò fussero contenti a quella; perchè dove ei potevano salvare il conte per i rispetti che egli aveva al suocero, era ben farlo, e che non era utile a lui nè a loro senza manifesta necessità scoprirlo. E così per questa via si diliberò la passata in Lombardia del conte, il quale, espugnato Uzano, e fatto alcune bastie intorno a Lucca per tenere i Lucchesi stretti, e raccomandata quella guerra ai commissarj, passò l' Alpi, e n' andò a Reggio; dove i Vineziani insospettiti dei

suoi progressi, avanti a ogni altra cosa, per scoprire l' animo suo, lo richiesero che passasse il Po, e con l' altre loro genti si congiugnesse. Il che fu al tutto dal conte dinegato, e intra Andrea Mauroceno mandato dai Viniziani e lui furono ingiuriose parole, accusando l' uno l' altro d' assai superbia e poca fede; e fatti fra loro assai protesti, l' uno di non esser obbligato al servizio, l' altro al pagamento, se ne tornò il conte in Toscana, e quell' altro a Vinegia. Fu il conte alloggiato dai Fiorentini nel paese di Pisa, e speravano potere indurlo a rinnovare la guerra ai Lucchesi; a che non lo trovarono disposto; perchè il duca inteso che per riverenza di lui non aveva voluto passare il Po, pensò ancor di potere mediante lui salvare i Lucchesi, e lo pregò che fusse contento fare accordo intra i Lucchesi e i Fiorentini, e includervi ancora lui potendo, dandogli speranza di fare a sua posta le nozze della figliuola. Questo parentado moveva forte il conte; perchè sperava mediante quello, non avendo il duca figliuoli maschi, potersi insignorire di Milano. E perciò sempre ai Fiorentini tagliava le pratiche della guerra, ed affermava non esser per muoversi, se i Veneziani non gli osservavano il pagamento e la condotta; nè il pagamento solo gli bastava, perchè volendo vivere sicuro degli stati suoi, gli conveniva aver altro appoggio che i Fiorentini. Pertanto se dai Veneziani era abbandonato, era necessitato pensare ai suoi fatti, e destramente minacciava d' accordarsi col duca.

Queste cavillazioni e questi inganni dispiacevano ai Fiorentini grandemente, perchè vedevano l' impresa di Lucca perduta, e di più dubitavano dello stato loro, qualunque volta il duca ed il conte fussero insieme. E per ridurre i Veneziani a mantenere la condotta al conte, Cosimo de' Medici andò a Vinegia, credendo con la riputazione sua muovergli, dove nel loro Senato lungamente questa materia disputò, mostrando in quali termini si trovava lo stato d' Italia, quante erano le forze del duca, dov' era la riputazione e la potenza delle armi, e conchiuse, che se al duca s' aggiugneva il conte, eglino ritornerebbero in mare, e loro disputerebbero della loro libertà. A che fu dai Veneziani risposto, che cognoscevano le forze loro e quelle degl' Italiani, e credevano potere in ogni modo difendersi, affermando non esser consueti di pagare i soldati che servissero altri; pertanto pensassero i Fiorentini di pagare il conte, poichè eglino erano serviti da lui, e come egli era più necessario, a volere sicuramente godersi gli stati loro, abbassar la superbia del conte, che pagarlo; perchè gli uomini non hanno termine nell' ambizione loro, e se ora e' fusse pagato senza servire, domanderebbe poco dipoi una cosa più disonesta e più pericolosa. Pertanto a loro pareva necessario porre qualche volta freno all' insolenza sua, e non la lasciare tanto crescere che ella diventasse incorreggibile; e se pur loro o per timore o per altra voglia se lo volessero mantenere amico, lo pagassero. Ritornossi adunque Cosimo senza altra conclusione.

Nondimeno i Fiorentini facevano forza al conte perchè e' non si spiccasse dalla lega; il quale ancora mal volentieri se ne partiva, ma la voglia di conchiudere il parentado lo teneva dubbio, talchè ogni minimo accidente, come intervenne, lo poteva fare diliberare. Aveva il conte lasciato a guardia di quelle sue terre della Marca il Furlano, uno dei suoi primi condottieri. Costui fu tanto dal duca istigato, che e' rinunziò al soldo del conte, ed accostossi con lui; la qual cosa fece, che il conte lasciato ogni rispetto, per paura di sè fece accordo col duca; e intra gli altri patti furono, che delle cose di Romagna e di Toscana non si travagliasse. Dopo tale accordo il conte con instanzia persuadeva ai Fiorentini che s' accordassero con i Lucchesi, ed in modo a questo gli strinse, che veggendo non aver altro rimedio, s' accordarono con quelli nel mese di aprile dell' anno MCCCCXXXVIII; per il quale accordo ai Lucchesi rimase la loro libertà,

ed ai Fiorentini Monte Carlo ed alcune altre loro castella. Dipoi riempierono con lettere piene di rammarichi tutta Italia, mostrando che poichè Dio e gli uomini non avevano voluto che i Lucchesi venissero sotto l'imperio loro, avevano fatto pace con quelli; e rade volte occorre che alcuno abbia tanto dispiacere di aver perdute le cose sue, quanto ebbero allora i Fiorentini per non aver acquistate quelle d'altri.

In questi tempi, benchè i Fiorentini fussero in tanta impresa occupati, di pensare ai loro vicini e d'adornare la loro città non mancavano. Era morto, come abbiamo detto, Niccolò Fortebraccio, a cui era una figliuola del conte di Poppi maritata. Costui alla morte di Niccolò aveva il Borgo San Sepolcro e la fortezza di quella terra nelle mani, ed in nome del genero, vivente quello, gli comandava. Dipoi dopo la morte di quello diceva per la dote della sua figliuola possederla, ed al papa non voleva concederla, il quale come beni occupati alla Chiesa la domandava, in tanto che mandò il patriarca con le genti sue all'acquisto di essa. Il conte, veduto non poter sostener quello impeto, offerse quella terra ai Fiorentini, e quelli non la volleno. Ma sendo il papa ritornato in Firenze, s'intromessono intra lui e il conte per accordarli; e trovandosi nell'accordo difficoltà, il patriarca assaltò il Casentino, e prese Prato Vecchio e Romena, e medesimamente l'offerse ai Fiorentini, i quali ancora non le volleno accettare, se il papa prima non acconsentiva che le potessero rendere al conte; di che fu il papa dopo molte dispute contento, ma volle che i Fiorentini gli promettessero di operare col conte di Poppi, che gli restituisse il Borgo. Fermo adunque per questa via l'animo del papa, parve ai Fiorentini (sendo il tempio cattedrale della loro città chiamato Santa Reparata, la cui edificazione molto tempo innanzi si era cominciata, venuto a termine che vi si potevano i divini uffizj celebrare) di richiederlo che personalmente lo consecrasse. A che il papa volentieri acconsentì, e per maggiore magnificenza della città e del tempio, e per più onore del pontefice, si fece un palco da Santa Maria Novella, dove il papa abitava, insino al tempio che si doveva consecrare, di larghezza di quattro e di altezza di due braccia, coperto tutto di sopra e d'attorno di drappi ricchissimi, per il quale solo il pontefice con la sua corte venne insieme con quelli magistrati della città e cittadini, i quali ad accompagnarlo furono diputati; tutta l'altra cittadinanza e popolo per la via, per le case e nel tempio a veder tanto spettacolo si ridussono. Fatte adunque tutte le cerimonie che in simili consecrazioni si sogliono fare, il papa per mostrar segno di maggiore amore onorò della cavalleria Giuliano Davanzati, allora gonfaloniere di giustizia, e di ogni tempo riputatissimo cittadino; al quale la Signoria, per non parere meno del papa amorevole, il capitanato di Pisa per un anno concesse.

Erano in questi medesimi tempi intra la Chiesa romana e la greca alcune differenze, tanto che nel divino culto non convenivano in ogni parte insieme; ed essendosi nell'ultimo concilio fatto a Basilea parlato assai per i prelati della Chiesa occidentale sopra questa materia, si diliberò che si usasse ogni diligenza, perchè l'imperadore e li prelati greci nel concilio a Basilea convenissero, per fare prova se si potessero con la romana Chiesa accordare. E benchè questa diliberazione fusse contra la maestà dell'Imperio greco, ed alla superbia dei suoi prelati il cedere al romano pontefice dispiacesse; nondimeno, sendo oppressi dai Turchi, e giudicando per loro medesimi non poter difendersi, per potere con più sicurtà agli altri domandare aiuti, diliberarono cedere; e così l'imperadore insieme col patriarca e gli altri prelati e baroni greci, per esser secondo la diliberazione del concilio a Basilea, vennono a Vinegia; ma sbigottiti dalla peste diliberarono, che nella città di Firenze si terminassero. Ragunati

adunque più giorni nella chiesa cattedrale insieme i romani e greci prelati, dopo molte e lunghe disputazioni i greci cederono, e con la Chiesa e pontefice romano s' accordarono.

Seguita che fu la pace intra i Lucchesi ed i Fiorentini, e intra il duca ed il conte, si credeva facilmente si potessero l'arme d'Italia, e massimamente quelle che la Lombardia e la Toscana infestavano, posare; perchè quelle che nel regno di Napoli intra Rinato d'Angiò ed Alfonso d'Aragona erano mosse conveniva che per la rovina d'uno de' duoi si posassero. E benchè il papa restasse malcontento per aver molte delle sue terre perdute, e che e' si cognoscesse quanta ambizione era nel duca e ne' Vineziani; nondimeno si stimava che il papa per necessità, e gli altri per stracchezza dovessero fermarsi. Ma la cosa procedette altrimenti, perchè nè il duca nè i Vineziani quietarono; donde ne seguì che di nuovo si ripresero le armi, e la Lombardia e la Toscana di guerra si riempierono. Non poteva lo altero animo del duca, che i Vineziani possedessero Bergamo e Brescia sopportare, e tanto più veggendoli in su le armi, ed ogni giorno il suo paese in molte parti scorrere e perturbare; e pensava potere non solamente tenergli in freno, ma riacquistare le sue terre, qualunque volta dal papa, dai Fiorentini e dal conte ei fossero abbandonati. Pertanto egli disegnò di torre la Romagna al pontefice, giudicando che avuta quella il papa non lo potrebbe offendere, ed i Fiorentini veggendosi il fuoco appresso, o eglino non si moverebbero per paura di loro, o se si movessero, non potrebbero comodamente assalirlo. Era ancora noto al duca lo sdegno de' Fiorentini per le cose di Lucca contro a' Vineziani, e per questo gli giudicava meno pronti a pigliar l'armi per loro. Quanto al conte Francesco, credeva che la nuova amicizia e la speranza del parentado fussero per tenerlo fermo; e per fuggir carico e dar meno cagione a ciascuno di muoversi, massimamente non potendo per i capitoli fatti col conte la Romagna assalire, ordinò che Niccolò Piccinino, come se per sua propria ambizione lo facesse, entrasse in quella impresa.

Trovavasi Niccolò, quando l'accordo intra il duca ed il conte si fece, in Romagna, e d'accordo col duca mostrò di essere sdegnato per l'amicizia fatta tra lui ed il conte suo perpetuo nimico, e con le sue genti si ridusse a Camurata, luogo intra Furlì e Ravenna, dove s'affortificò, come se lungamente ed insino che trovasse nuovo partito vi volesse dimorare. Ed essendo per tutto sparta di questo suo sdegno la fama, Niccolò fece intendere al pontefice, quanti erano i suoi meriti verso il duca, e quale fusse la ingratitudine sua, e come egli si dava ad intendere, per aver sotto i duoi primi capitani quasi tutte l'armi d'Italia, di occuparla; ma se Sua Santità voleva, dei duoi capitani che quello si persuadeva avere, poteva fare che l'uno gli sarebbe nimico e l'altro inutile; perchè se lo provvedeva di danari, e lo manteneva in su l'armi, assalirebbe gli stati del conte ch' egli occupava alla Chiesa, in modo che avendo il conte a pensare ai casi proprj, non potrebbe all'ambizione di Filippo sovvenire. Credette il papa a queste parole parendogli ragionevoli, e mandò cinque mila ducati a Niccolò, e lo riempiè di promesse, offerendo stati a lui ed ai figliuoli. E benchè il papa fusse da molti avvertito dell'inganno, no 'l credeva, nè poteva udire alcuno che dicesse il contrario. Era la città di Ravenna da Ostasio da Polenta per la Chiesa governata. Niccolò, parendogli tempo di non differire più l'imprese sue, perchè Francesco suo figliuolo aveva con ignominia del papa saccheggiato Spoleto, deliberò d'assaltar Ravenna, o perchè giudicasse quella impresa più facile, o perchè egli avesse segretamente con Ostasio intelligenza; ed in pochi giorni poichè l'ebbe assalita la prese per accordo. Dopo il quale acquisto, Bologna, Imola e Furlì da lui furono occupate. E quello che fu più ma-

raviglioso è che di venti rocche, le quali in quelli stati per il pontefice si guardavano, non ne rimase alcuna che nella potestà di Niccolò non venisse. Nè gli bastò con questa ingiuria avere offeso il pontefice, che lo volle ancora con le parole, come egli aveva fatto con i fatti, sbeffare; e scrisse avergli occupate le terre meritamente, poichè non si era vergognato aver voluto dividere una amicizia, quale era stata intra il duca e lui, ed aver ripiena Italia di lettere, che significavano come egli aveva lasciato il duca, ed accostatosi ai Vineziani.

Occupata Niccolò la Romagna, lasciò quella in guardia a Francesco suo figliuolo, ed egli con la maggior parte delle sue genti se n' andò in Lombardia, ed accozzatosi col restante delle genti duchesche, assalì il contado di Brescia, e tutto in breve tempo l' occupò. Dipoi pose l' assedio a quella città. Il duca che desiderava che i Vineziani gli fussero lasciati in preda, con il papa, con i Fiorentini e col conte si scusava, mostrando che le cose fatte da Niccolò in Romagna, s'elle erano contro ai capitoli, erano ancora contra sua voglia. E per segreti nunzj faceva intendere loro, che di questa disubbidienza, come il tempo e l' occasione lo patissè, ne farebbe evidente dimostrazione. I Fiorentini ed il conte non gli prestavano fede, ma credevano, come la verità era, che queste armi fussero mosse per tenergli a bada, tantochè potesse domare i Vineziani, i quali pieni di superbia, credendosi potere per loro medesimi resistere alle forze del duca, non si deguavano domandare aiuto ad alcuno, ma con Gattamelata loro capitano la guerra facevano. Desiderava il conte Francesco col favor dei Fiorentini andare al soccorso del re Rinato, se gli accidenti di Romagna e di Lombardia non l' avessero ritenuto, ed i Fiorentini ancora l' avriano volentieri favorito per l' antica amicizia tenne sempre la loro città con la casa di Francia; ma il duca avrebbe i suoi favori volti ad Alfonso, per l'amicizia aveva contratta seco nella presura sua. Ma l' uno e l' altro di costoro occupati nelle guerre propinque, dall' imprese più longinque s' astennero. I Fiorentini adunque veggendo la Romagna occupata dalle forze del duca e battere i Vineziani, come quelli che dalla rovina d' altri temono la loro, pregarono il conte che venisse in Toscana, dove si esaminerebbe quello fusse da fare per opporsi alle forze del duca, le quali erano maggiori che mai per l'addietro fussero state; affermando che se la insolenza sua per qualche modo non si frenava, ciascuno che teneva stati in Italia in poco tempo ne patirebbe. Il conte cognosceva il timore dei Fiorentini ragionevole; nondimeno la voglia aveva che il parentado fatto con il duca seguisse, lo teneva sospeso; e quel duca che cognosceva questo suo desiderio gliene dava speranze grandissime, quando non gli movesse l' armi contro. E perchè la fanciulla era già da potersi celebrar le nozze, più volte condusse la cosa in termine, che si facessero tutti gli apparati convenienti a quelle; dipoi con varie cavillazioni ogni cosa si risolveva. E per meglio far crederlo al conte aggiunse alle promesse le opere, e gli mandò trenta mila fiorini, i quali secondo i patti del parentado gli doveva dare.

Nondimeno la guerra di Lombardia cresceva, ed i Vineziani ogni dì perdevano nuove terre, e tutte le armate che eglino avevano messe per quelle fiumare, erano state dalle genti ducali vinte, il paese di Verona e di Brescia tutto occupato, e quelle due terre in modo strette, che poco tempo potevano, secondo la comune opinione, mantenersi. Il marchese di Mantova, il quale molti anni era stato della loro Repubblica condottiere, fuora d' ogni loro credenza gli aveva abbandonati, ed erasi accostato al duca; tantochè quello che nel principio della guerra non lasciò loro fare la superbia, fece loro fare nel progresso di quella la paura. Perchè cognosciuto non avere altro rimedio che l' amicizia de' Fiorentini e del conte, cominciarono a dimandarla, benchè vergognosamente e pieni di

sospetto; perchè temevano che i Fiorentini non facessero a loro quella risposta, che da loro avevano nell'impresa di Lucca e nelle cose del conte ricevuta. Ma gli trovarono più facili che non speravano, e che per gli portamenti loro non avevano meritato; tanto più potette ne' Fiorentini l'odio dell'antico nimico, che della vecchia e consueta amicizia lo sdegno. Ed avendo più tempo innanzi cognosciuta la necessità, nella quale dovevano venire i Vineziani, avevano dimostrato al conte, come la rovina di quelli sarebbe la rovina sua, e come egli s'ingannava, se e' credeva che 'l duca Filippo lo stimasse più nella buona che nella cattiva fortuna, e come la cagione perchè gli aveva promessa la figliuola era la paura aveva di lui. E perchè quelle cose che la necessità fa promettere, fa ancora osservare, era necessario che mantenesse il duca in quella necessità; il che senza la grandezza de' Vineziani non si poteva fare. Pertanto egli doveva pensare, che se i Vineziani fussero costretti ad abbandonare lo stato di terra, gli mancheriano non solamente quelli comodi, che da loro egli poteva trarre, ma tutti quelli ancora, che da altri per paura di loro egli potesse avere. E se considerava bene gli stati d'Italia, vedrebbe quale essere povero, quale suo nimico. Nè i Fiorentini soli erano, com'egli più volte aveva detto, sufficienti a mantenerlo; sicchè per lui da ogni parte doveva farsi il mantenere potenti in terra i Vineziani. Queste persuasioni aggiunte all'odio aveva concetto il conte col duca, per parergli essere stato in quel parentado sbeffato, lo feciono acconsentire all'accordo, nè perciò si volle per allora obbligare a passare il fiume del Po; i quali accordi di febbraio MCCCCXXXVIII si fermarono, dove i Vineziani a duo terzi, i Fiorentini a un terzo della spesa concorsero, e ciascheduno si obbligò a sue spese gli stati che 'l conte aveva nella Marca a difendere. Nè fu la lega a queste forze contenta; perchè a quelle il signor di Faenza, i figliuoli di messer Pandolfo Malatesti da Rimino, e Pietrogiampaolo Orsino aggiunsero; e benchè con promesse grandi il marchese di Mantova tentassero, nondimeno dall'amicizia e stipendj del duca rimuoverlo non poterono; ed il signor di Faenza, poichè la lega ebbe ferma la sua condotta, trovando migliori patti, si rivolse al duca; il che tolse la speranza alla lega di poter presto espedire le cose di Romagna.

Era in questi tempi la Lombardia in questi travagli, che Brescia dalle genti del duca era assediata in modo, che si dubitava che ciascuno dì per la fame s'arrendesse; e Verona ancora era in modo stretta, che se ne temeva il medesimo fine; e quando una di queste due città si perdessero, si giudicavano vani tutti gli altri apparati alla guerra, e le spese insino allora fatte esser perdute. Nè vi si vedeva altro più certo rimedio, che far passare il conte Francesco in Lombardia. A questo erano tre difficoltà: l'una disporre il conte a passare il Po, ed a far guerra in ogni luogo; la seconda che ai Fiorentini pareva rimanere a discrezione del duca, mancando del conte; perchè facilmente il duca poteva ritirarsi ne' suoi luoghi forti, e con parte delle genti tenere a bada il conte, e con l'altre venire in Toscana con gli loro ribelli, de' quali lo stato che allora reggeva aveva un terrore grandissimo; la terza era qual via dovesse con le sue genti tenere il conte, che lo conducesse sicuro in Padovano, dove l'altre genti vineziane erano. Di queste tre difficoltà, la seconda che apparteneva a' Fiorentini era più dubbia; nondimeno quelli, cognosciuto il bisogno, e stracchi dai Vineziani, i quali con ogni importunità dimandavano il conte mostrando che senza quello s'abbandonerebbero, preposero le necessità d'altri a' sospetti loro. Restava ancora la difficoltà del cammino, il quale si diliberò che fusse assicurato dai Vineziani; e perchè a trattare questi accordi con il conte, e a disporlo a passare s'era mandato Neri di Gino Capponi, parve alla

Signoria che ancora si trasferisse a Vinegia, per far più accetto a quella Signoria questo benefizio, ed ordinare il cammino ed il passo sicuro al conte.

Partì adunque Neri da Cesena, e sopra una barca si condusse a Vinegia, nè fu mai alcun principe con tanto onore ricevuto da quella Signoria, con quanto fu ricevuto egli; perchè dalla venuta sua, e da quello che per suo mezzo s'aveva a diliberare ed ordinare, giudicavano avesse a dipendere la salute dell'imperio loro. Intromesso adunque Neri al senato, parlò in questa sentenza: « Quelli miei Signori, Serenissimo Principe, furon sempre d'opinione, che la grandezza del duca fusse la rovina di questo stato e della loro Repubblica, e così che la salute d'ambiduoi questi stati fusse la grandezza vostra e nostra. Se questo medesimo fusse stato creduto dalle Signorie vostre, noi ci troveremmo in migliore condizione, e lo stato vostro sarebbe sicuro da quelli pericoli che ora lo minacciano. Ma perchè voi nei tempi che dovevi, non ci avete prestato nè aiuto nè fede, noi non abbiamo potuto correre presto alli rimedj del mal vostro, nè voi poteste esser pronti al dimandargli, come quelli che nelle avversità e prosperità vostre ci avete poco cognosciuti, e non sapete che noi siamo in modo fatti, che quello che noi amiamo una volta, sempre amiamo, e quello che odiamo una volta, sempre odiamo. L'amore che noi abbiamo portato a questa vostra Serenissima Signoria, voi medesimi lo sapete, che più volte avete veduto per soccorrervi ripiena di nostri danari e di nostre genti la Lombardia. L'odio che noi portiamo a Filippo, e quello che sempre porteremo alla casa sua, lo sa tutto il mondo, nè è possibile che un amore o un odio antico per nuovi meriti o per nuove offese facilmente si cancelli. Noi eravamo e siamo certi che in questa guerra ci potevamo star di mezzo con grado grande del duca, e con non molto timor nostro; perchè sebbene e' fusse con la rovina vostra diventato signore di Lombardia, ci restava in Italia tanto del vivo, che noi non avevamo a disperarci della salute; perchè accrescendo potenza e stato s'accresce ancora nimicizie ed invidia, dalle quali cose suole dipoi nascere guerra e danno. Cognoscevamo ancora quanta spesa fuggendo le presenti guerre fuggivamo, quanti imminenti pericoli si evitavano, e come questa guerra, che ora è in Lombardia, movendoci noi si potrebbe ridurre in Toscana. Nondimeno tutti questi sospetti sono stati da una antica affezione verso di questo stato cancellati, ed abbiamo diliberato con quella medesima prontezza soccorrere lo stato vostro, che noi soccorreremmo il nostro, quando fusse assalito. Perciò i miei Signori giudicando che fusse necessario prima che ogni altra cosa soccorrere Verona e Brescia, e giudicando senza il conte non si poter far questo, mi mandarono prima a persuader quello al passare in Lombardia, ed a far guerra in ogni luogo (che sapete che non è al passar del Po obbligato); il quale io disposi, movendolo con quelle ragioni che noi medesimi ci moviamo. Ed egli, come gli pare essere invincibile con l'armi, non vuole ancora essere vinto di cortesia; e quella liberalità che vede usar a noi verso di voi, egli ha voluta superare, perchè sa bene in quanti pericoli rimane la Toscana dopo la partita sua; e veggendo che noi abbiamo posposto alla salute vostra i pericoli nostri, ha voluto ancor egli posporre a quella i rispetti suoi. Io vengo adunque a offerirvi il conte con sette mila cavalli e due mila fanti, parato a ire a trovare il nimico in ogni luogo. Priegovi bene, e così i miei Signori ed egli vi pregano, che come il numero delle genti sue trapassa quelle, con le quali per obbligo debbe servire, che voi ancora con la vostra liberalità lo ricompensiate, acciocchè quello non si penta d'esser venuto a' servizj vostri, e noi non ci pentiamo d'avervelo confortato. » Fu il parlar di Neri da quel senato non con altra attenzione udito, che si sarebbe un oracolo, e tanto s'accesero gli auditori per le

sue parole, che non furono pazienti che 'l principe secondo la consuetudine rispondesse; ma levati in piè, con le mani alzate, lagrimando la maggior parte di loro, ringraziavano i Fiorentini di sì amorevole uffizio, e lui d'averlo con tanta diligenza e celerità eseguito; e promettevano che mai per alcun tempo, non che de' cuori loro, ma di quelli de' discendenti loro non si cancellerebbe, e che quella patria aveva a essere sempre comune a' Fiorentini ed a loro.

Ferme dipoi queste caldezze, si ragionò della via che 'l conte dovesse fare, acciò si potesse di ponti, di spianate e d'ogni altra cosa munire. Eranci quattro vie: l'una da Ravenna lungo la marina; questa per essere in maggior parte ristretta dalla marina e da paduli, non fu approvata: l'altra era per la via diritta; questa era impedita da una torre chiamata l'Uccellino, la quale per il duca si guardava, e bisognava a voler passare vincerla; il che era difficile farlo in sì brieve tempo, che la non togliesse l'occasione del soccorso, che celerità e prestezza richiedeva: la terza era per la selva del Lago; ma perchè il Po era uscito de' suoi argini, rendeva il passarvi non che difficile, impossibile. Restava la quarta per la campagna di Bologna, e passare al ponte Puledrano, ed a Cento, ed alla Pieve, e intra 'l Finale ed il Bondeno condursi a Ferrara, donde poi tra per acqua e per terra si potevano trasferire in Padovano, e congiugnersi con le genti vineziane. Questa via, ancorachè in essa fussero assai difficultà, e potesse essere in qualche luogo dal nimico combattuta, fu per meno rea eletta; la quale come fu significata al conte, si partì con celerità grandissima, ed a' dì 20 di giugno arrivò in Padovano. La venuta di questo capitano in Lombardia fece Vinegia e tutto il loro imperio riempiere di buona speranza, e dove i Veneziani parevano prima disperati della loro salute, cominciarono a sperare nuovi acquisti. Il conte prima che ogni altra cosa andò per soccorrere Verona; il che per ovviare, Niccolò se ne andò con lo esercito suo a Soave, castello posto intra 'l Vicentino ed il Veronese, e con un fosso, il quale da Soave per insino ai paduli dell'Adige passava, s'era cinto. Il conte veggendosi impedita la via del piano, giudicò potere andare per i monti, e per quella via accostarsi a Verona, pensando che Niccolò o e' non credesse che facesse quel cammino, sendo aspro ed alpestre, o quando lo credesse, non fusse a tempo a impedirlo; e provveduta vettovaglia per otto giorni, passò con le sue genti la montagna, e sotto Soave arrivò nel piano. E benchè da Niccolò fussero state fatte alcune bastìe per impedire ancora quella via al conte, nondimeno non furono sufficienti a tenerlo. Niccolò adunque veggendo il nimico fuori d'ogni sua credenza passato, per non venir seco con disavvantaggio a giornata, si ridusse di là dall'Adige, ed il conte senza alcuno ostacolo entrò in Verona.

Vinta pertanto felicemente dal conte la prima fatica d'aver libera dall'assedio Verona, restava la seconda di soccorrere Brescia. È questa città in modo propinqua al lago di Garda, che benchè la fusse assediata per terra, sempre per via del lago se le potrebbe somministrare vettovaglie. Questo era stato cagione che 'l duca si era fatto forte con le sue genti in sul lago, e nel principio delle vittorie sue aveva occupate tutte quelle terre, che mediante il lago potevano a Brescia porgere aiuto. I Veneziani ancora v'avevano galee, ma a combattere con le genti del duca non erano bastanti. Giudicò pertanto il conte necessario dar favore con le genti di terra all'armata veneziana, perchè sperava che facilmente si potessero acquistare quelle terre che tenevano affamata Brescia. Pose il campo pertanto a Bardolino, castello posto in sul lago, sperando, avuto quello, che gli altri si arrendessero. Fu la fortuna al conte in questa impresa inimica, perchè delle sue genti buona parte ammalarono; talmente che 'l

conte lasciata l'impresa n'andò a Zevio, castello veronese, luogo abbondevole e sano: Niccolò veduto che 'l conte s'era ritirato, per non mancare all'occasione che egli pareva avere di potersi insignorire del lago, lasciò il campo suo a Vesagio, e con gente eletta n'andò al lago, e con grande impeto e furia assaltò l'armata vineziana, e quasi tutta la prese. Per questa vittoria poche castella restarono del lago, che a Niccolò non si arrendessero.

I Vineziani sbigottiti di questa perdita, e per questo temendo che i Bresciani non si dessero, sollecitavano il conte con nunzj e con lettere al soccorso di quella. E veduto il conte come per il lago la speranza del soccorrerla era impossibile per le fosse, bastie ed altri impedimenti ordinati da Niccolò, tra' quali entrando con uno esercito nimico all'incontro s'andava a una manifesta perdita, diliberò come la via de' monti gli aveva fatta salvare Verona, così gli facesse soccorrere Brescia. Fatto adunque il conte questo disegno, partì da Zevio e per Val d'Acri n'andò al lago di Sant' Andrea, e venne a Torboli e Peneda in sul lago di Garda. Di quivi n'andò a Terma, dove pose il campo, perchè a voler passare a Brescia era l'occupar questo castello necessario. Niccolò, intesi i consigli del conte, condusse l'esercito suo a Peschiera. Dipoi col marchese di Mantova, ed alquante delle sue genti più elette andò a incontrare il conte, e venuti alla zuffa, Niccolò fu rotto e le sue genti sbaragliate; delle quali parte furono prese, parte all'esercito, e parte all'armata si rifuggirono. Niccolò si ridusse in Terma, e venuta la notte pensò, che s'egli aspettava in quel luogo il giorno, non poteva scampare di non venire nelle mani del nimico, e per fuggire un certo pericolo ne tentò un dubbio. Aveva Niccolò seco di tanti suoi un solo servidore, di nazione Tedesco, fortissimo del corpo, ed a lui sempre stato fedelissimo. A costui persuase Niccolò che messolo in un sacco se lo ponesse in spalla, e, come se portasse arnesi del suo padrone, lo conducesse in luogo sicuro. Era il campo intorno a Terma, ma, per la vittoria avuta il giorno, senza guardie e senza ordine alcuno; dimodochè al Tedesco fu facile salvare il suo signore, perchè levatoselo in spalla, vestito come saccomanno, passò per tutto il campo senza alcuno impedimento, tanto che salvo alle sue genti lo condusse.

Questa vittoria adunque, s'ella fusse stata usata con quella felicità ch'ella s'era guadagnata, arebbe a Brescia partorito maggior soccorso, ed ai Vineziani maggior felicità. Ma l'averla male usata fece che l'allegrezza presto mancò, e Brescia rimase nelle medesime difficoltà. Perchè tornato Niccolò alle sue genti, pensò come gli conveniva con qualche nuova vittoria cancellare quella perdita, e torre la comodità ai Vineziani di soccorrere Brescia. Sapeva costui il sito della cittadella di Verona, e dai prigioni presi in quella guerra aveva inteso, come ell'era male guardata, e la facilità ed il modo d'acquistarla. Pertanto gli parve che la fortuna gli avesse messo innanzi materia a riaver l'onor suo, ed a fare che la letizia che aveva avuta il nimico per la fresca vittoria, ritornasse per una più fresca perdita in dolore. È la città di Verona posta in Lombardia a piè dei monti che dividono l'Italia dalla Magna, in modo tale ch'ella partecipa di quelli e del piano. Esce il fiume dell'Adige dalla valle di Trento, e nell'entrare in Italia non si distende subito per la campagna, ma voltosi sulla sinistra lungo i monti, trova quella città, e passa per il mezzo d'essa, non perciò in modo che le parti siano uguali, perchè molto più ne lascia di verso la pianura che di verso i monti; sopra i quali sono due rocche, San Pietro l'una, l'altra San Felice nominate, le quali più forti per il sito che per le mura appariscono, ed essendo in luogo alto, tutta la città signoreggiano. Nel piano di qua dall'Adige, e addosso alle mura della terra, sono due altre

fortezze, discosto l'una dall'altra mille passi, delle quali l'una la vecchia, l'altra la cittadella nuova si nominano; dall'una delle quali dalla parte di dentro si parte un muro, che va a trovar l'altra, e fa quasi come una corda all'arco che fanno le mura ordinarie della città, che vanno dall'una all'altra cittadella. Tutto questo spazio posto intra l'un muro e l'altro, è pieno di abitatori, e chiamasi il borgo di San Zeno. Queste cittadelle e questo borgo disegnò Niccolò Piccinino di occupare, pensando gli riuscisse facilmente, sì per le negligenti guardie che di continuo vi si facevano, sì per credere che per la nuova vittoria la negligenza fusse maggiore, e per sapere come nella guerra niuna impresa è tanto riuscibile, quanto quella che 'l nimico non crede che tu possa fare. Fatta adunque una scelta di sua gente, n'andò insieme col marchese di Mantova di notte a Verona, e senza esser sentito scalò, e prese la cittadella nuova. Di quindi scese le sue genti nella terra, la porta di Sant'Antonio ruppero, per la quale tutta la cavalleria intromessero. Quelli che per i Vineziani guardavano la cittadella vecchia, avendo prima sentito il romore quando le guardie della nuova furono morte, dipoi quando e' rompevano la porta, cognoscendo com'egli erano inimici, a gridare ed a sonare a popolo ed all'arme cominciarono. Donde che risentiti i cittadini tutti confusi, quelli che ebbero più animo presero l'armi ed alla piazza de' Rettori corsero. Le genti intanto di Niccolò avevano il borgo di San Zeno saccheggiato, e procedendo più avanti, i cittadini cognosciuto come dentro erano le genti duchesche, e non veggendo modo a difendersi, confortarono i rettori vineziani a volersi fuggire nelle fortezze, e salvare le persone loro e la terra; mostrando ch'egli era meglio conservare loro vivi, e quella città ricca a una miglior fortuna, che volere per evitare la presente, morir loro ed impoverir quella. E così i rettori, e qualunque vi era del nome vineziano, nella rocca di San Felice si rifuggirono. Dopo questo, alcuni dei primi cittadini a Niccolò ed al marchese di Mantova si fecero incontro, pregandogli che volessero piuttosto quella città ricca con loro onore, che povera con loro vituperio possedere, massimamente non avendo essi appresso ai primi padroni meritato grado, nè odio appresso a loro per difendersi. Furono costoro da Niccolò e dal marchese confortati, e quanto in quella militar licenza poterono, dal sacco la difesero. E perchè eglino erano come certi che 'l conte verrebbe alla ricuperazione di essa, con ogni industria di aver nelle mani i luoghi forti s'ingegnarono, e quelli che non poterono avere, con fossi e sbarrate dalla terra separavano, acciocchè al nimico fusse difficile il passar dentro.

Il conte Francesco era con le genti sue a Terma, e sentita questa novella, prima la giudicò vana; dipoi da più certi avvisi cognosciuta la verità, volle con la celerità la pristina negligenza superare. E benchè tutti i suoi capi dell'esercito lo consigliassero, che lasciata l'impresa di Verona e di Brescia se n'andasse a Vicenza, per non essere, dimorando quivi, assediati dagl'inimici, non volle acconsentirvi, ma volle tentare la fortuna di ricuperar quella città, e voltosi nel mezzo di queste sospensioni d'animo ai provveditori vineziani ed a Bernardetto de' Medici, il quale per i Fiorentini era appresso di lui commessario, promise loro la certa ricuperazione, se una delle rocche gli aspettava. Fatte adunque ordinare le sue genti, con massima celerità n'andò verso Verona. Alla vista del quale credette Niccolò, che egli come da' suoi era stato consigliato, se n'andasse a Vicenza; ma veduto dipoi volgere alla terra le genti, ed indirizzarsi verso la rocca di San Felice, si volle ordinare alla difesa. Ma non fu a tempo, perchè le sbarre alla rocca non erano fatte, ed i soldati per l'avarizia della preda e delle taglie erano divisi; nè potette unirgli sì tosto, che potessero ovviare alle genti del conte, ch'elle non si accostassero alla fortezza, e

per quella scendessero nella città, la quale ricuperarono felicemente con vergogna di Niccolò e danno delle sue genti; il quale insieme col marchese di Mantova prima nella cittadella, dipoi per la campagna a Mantova si rifuggirono. Dove ragunate le reliquie delle loro genti che erano salvate, con l'altre, che erano allo assedio di Brescia si congiunsero. Fu pertanto Verona in quattro dì dallo esercito ducale acquistata e perduta. Il conte dopo questa vittoria, sendo già verno ed il freddo grande, poichè ebbe con molta difficoltà mandate vettovaglie in Brescia, n'andò alle stanze in Verona, ed ordinò che a Torboli si facessero la vernata alcune galee, per poter essere a primavera in modo per terra e per acqua gagliardo, che Brescia si potesse al tutto liberare.

Il duca veduta la guerra per il tempo ferma, e troncagli la speranza che egli aveva avuta d'occupar Verona e Brescia, e come di tutto n'erano cagione i danari ed i consigli de' Fiorentini, e come quelli nè per ingiuria che dai Viniziani avessero avuta, s'erano potuti dalla loro amicizia alienare, nè per promesse ch'egli avesse loro fatte, se gli era potuti guadagnare, diliberò, acciocchè quelli sentissero più dappresso i frutti de' semi loro, di assaltare la Toscana; a che fu dai fuorusciti fiorentini e da Niccolò confortato. Questo lo moveva il disiderio che aveva d'acquistare gli stati di Braccio, e cacciare il conte della Marca; quelli erano dalla volontà di tornare nella loro patria spinti; e ciascuno aveva mosso il duca con ragioni opportune e conformi al desiderio suo. Niccolò gli mostrava come ei poteva mandarlo in Toscana e tenere assediata Brescia, per essere signore del lago ed avere i luoghi di terra forti e ben muniti, e restargli capitani e gente da potere opporsi al conte, quando volesse fare altra impresa; ma che e' non era ragionevole la facesse senza liberar Brescia, ed a liberarla era impossibile; in modo che e' veniva a fare guerra in Toscana, e a non lasciare l'impresa di Lombardia. Mostravagli ancora che i Fiorentini erano necessitati, subito che lo vedevano in Toscana, a richiamare il conte o perdersi; e qualunque l'una di queste cose seguiva, ne risultava la vittoria. I fuorusciti affermavano essere impossibile, se Niccolò con l'esercito s'accostava a Firenze, che quel popolo stracco dalle gravezze e dalla insolenza de' potenti non pigliasse l'armi contra di loro. Mostravangli l'accostarsi a Firenze esser facile, promettendogli la via del Casentino aperta, per l'amicizia che messer Rinaldo teneva con quel conte; tantochè il duca, per se prima voltovi, tanto più per le persuasioni di questi fu in fare questa impresa confermato. I Veneziani dall'altra parte, contuttochè il verno fusse aspro, non mancavano di sollicitare il conte a soccorrere con tutto l'esercito Brescia. La qual cosa il conte negava potersi in quelli tempi fare, ma che si doveva aspettare la stagione nuova, e in quel tanto mettere in ordine l'armata, e dipoi per acqua e per terra soccorrerla. Donde i Vineziani stavano di mala voglia, ed erano lenti a ogni provvisione; talmente che nell'esercito loro erano assai genti mancate.

Di tutte queste cose fatti certi i Fiorentini si spaventarono, veggendosi venir la guerra addosso, ed in Lombardia non si esser fatto molto profitto. Nè dava loro meno affanno i sospetti che eglino avevano delle genti della Chiesa, non perchè il papa fusse loro nimico, ma perchè vedevano quelle armi più ubbidire al patriarca loro inimicissimo, che al papa. Fu Giovanni Vitelleschi Cornetano, prima notaio apostolico, dipoi vescovo di Ricanati, appresso patriarca alessandrino, ma diventato in ultimo cardinale, fu cardinale fiorentino nominato. Era costui animoso ed astuto, e perciò seppe tanto operare, che dal papa fu grandemente amato, e da lui preposto agli eserciti della Chiesa, e di tutte l'imprese che il papa in Toscana, in Romagna, nel regno ed a Roma fece, ne

fu capitano. Onde che prese tanta autorità nelle genti e nel papa, che questo temeva a comandargli, e le genti a lui solo e non ad altri ubbidivano. Trovandosi pertanto questo cardinale con le genti in Roma, quando e' venne la fama che Niccolò voleva passare in Toscana, si raddoppiò ai Fiorentini la paura, per essere stato quel cardinale, poichè messer Rinaldo fu cacciato, sempre a quello stato nimico, veggendo che gli accordi fatti in Firenze intra le parti per suo mezzo non erano stati osservati, anzi con pregiudizio di messer Rinaldo maneggiati, sendo stato cagione che posasse l' armi, e desse comodità ai nimici di cacciarlo; tantochè ai principi del governo pareva, che il tempo fusse venuto da ristorare messer Rinaldo de' danni, se con Niccolò, venendo quello in Toscana, s'accozzava. E tanto più ne dubitavano, parendo loro la partita di Niccolò di Lombardia importuna, lasciando una impresa quasi vinta, per entrare in una al tutto dubbia; il che non credevano senza qualche nuova intelligenza o nascoso inganno facesse. Di questo loro sospetto avevano avvertito il papa, il quale aveva già cognosciuto l' error suo, per aver dato ad altri troppa autorità.

Ma mentre che i Fiorentini stavano così sospesi, la fortuna mostrò loro la via come si potessero del patriarca assicurare. Teneva quella Repubblica in tutti i luoghi diligenti esploratori di quelli che portavano lettere, per scoprire se alcuno contra lo stato loro alcuna cosa ordinasse. Occorse che a Montepulciano furono prese lettere, le quali il patriarca scriveva senza consenso del pontefice a Niccolò Piccinino, le quali subito il magistrato preposto alla guerra presentò al papa. E benchè le fussero scritte con non consueti caratteri, ed il senso di loro implicato in modo che non se ne potesse trarre alcuno specificato sentimento, nondimeno questa oscurità con la pratica del nimico messe tanto sospetto nel pontefice, che diliberò di assicurarsene; e la cura di questa impresa ad Antonio Rido da Padova, il quale era alla guardia del castello di Roma preposto, dette. Costui come ebbe la commissione, parato a ubbidire, che venisse l' occasione aspettava. Aveva il patriarca diliberato passare in Toscana, e volendo il dì seguente partire di Roma, significò al castellano che la mattina fusse sopra il ponte del castello, perchè passando gli voleva d' alcuna cosa ragionare. Parve ad Antonio che l' occasione fusse venuta, ed ordinò a' suoi quello dovessero fare, e al tempo aspettò il patriarca sopra il ponte, che propinquo alla rocca per fortezza di quella si può secondo la necessità levare e porre; e come il patriarca fu sopra quello, avendolo prima con il ragionamento fermo, fece cenno a' suoi che alzassero il ponte; tantochè il patriarca in un tratto di comandatore di eserciti prigione di un castellano divenne. Le genti ch' erano seco prima romoreggiarono, dipoi intesa la volontà del papa si quietarono. Ma il castellano confortando con umane parole il patriarca, e dandogli speranza di bene, gli rispose, che gli uomini grandi non si pigliavano per lasciargli, e quelli che non meritavano d' esser presi, non meritavano d' esser lasciati; e così poco di poi morì in carcere; ed il papa alle sue genti Lodovico patriarca d' Aquileia prepose. E non avendo mai voluto per l' addietro nelle guerre della lega e del duca implicarsi, fu allora contento intervenirvi, e promise esser presto per la difesa di Toscana con quattro mila cavalli e due mila fanti.

Liberati i Fiorentini da questa paura, restava loro il timore di Niccolò e della confusione delle cose di Lombardia, per i dispareri erano tra i Veneziani ed il conte; i quali per intendergli meglio mandarono Neri di Gino Capponi e messer Giuliano Davanzati a Vinegia, a' quali commisero che fermassero, come l' anno futuro s' avesse a maneggiare la guerra, ed a Neri imposero che, intesa l' opinione dei Veneziani, se ne andasse dal conte per intendere la sua, e per per-

suaderlo a quelle cose, che alla salute della lega fussero necessarie. Non erano ancora questi ambasciadori a Ferrara, ch' eglino intesero Niccolò Piccinino con sei mila cavalli aver passato il Po; il che fece affrettare loro il cammino, e giunti a Vinegia trovarono quella Signoria tutta volta a volere che Brescia senza aspettare altro tempo si soccorresse, perchè quella città non poteva aspettare il soccorso al tempo nuovo, nè che si fusse fabbricata l'armata, ma non veggendo altri aiuti s' arrenderebbe al nimico; il che farebbe al tutto vittorioso il duca, ed a loro perdere tutto lo stato di terra. Per la qual cosa Neri andò a Verona per udire il conte e quello che all' incontro allegava, il quale gli dimostrò con assai ragioni, il cavalcare in quelli tempi verso Brescia essere inutile per allora, e dannoso per l'impresa futura; perchè rispetto al tempo ed al sito, a Brescia non si farebbe frutto alcuno, ma solo si disordinerebbero e affaticherebbero le sue genti, in modo che venuto il tempo nuovo ed atto alle faccende, sarebbe necessitato con l'esercito tornarsi a Verona per provvedersi delle cose consumate il verno, e necessarie per la futura state; di maniera che tutto il tempo atto alla guerra in andare e tornare si consumerebbe. Erano con il conte a Verona mandati a praticar queste cose messer Orsatto Iustiniani, e messer Giovanni Pisani. Con questi dopo molte dispute si conchiuse, che i Veneziani per l' anno nuovo dessero al conte ottantamila ducati, ed all' altre loro genti ducati quaranta per lancia; e che si sollecitasse d' uscire fuora con tutto l' esercito, e si assalisse il duca, acciocchè per timore delle cose sue facesse tornare Niccolò in Lombardia. Dopo la quale conclusione se ne tornarono a Vinegia. I Veneziani perchè la somma del danaio era grande, a ogni cosa pigramente provvedevano.

Niccolò Piccinino in questo mezzo seguitava il suo viaggio, e già era giunto in Romagna, e aveva operato tanto con i figliuoli di messer Pandolfo Malatesti, che lasciati i Veneziani si erano accostati al duca. Questa cosa dispiacque a Vinegia, ma molto più a Firenze; perchè credevano per quella via poter fare resistenza a Niccolò. Ma veduti i Malatesti ribellati si sbigottirono, massimamente perchè temevano che Pietrogiampaolo Orsino loro capitano, il quale si trovava nelle terre de' Malatesti, non fusse svaligiato, e rimanere disarmati. Questa novella medesimamente sbigottì il conte, perchè temeva di non perdere la Marca, passando Niccolò in Toscana; e disposto di andare a soccorrere la casa sua se ne venne a Vinegia, e intromesso al principe mostrò, come la passata sua in Toscana era utile alla lega; perchè la guerra s' aveva a fare dove era l'esercito ed il capitano del nimico, non dove erano le terre e le guardie sue; perchè vinto l'esercito, è vinta la guerra, ma vinte le terre, e lasciando intero l' esercito, diventa molte volte la guerra più viva; affermando, la Marca e la Toscana essere perdute, se a Niccolò non si faceva gagliarda opposizione; le quali perdute non aveva rimedio la Lombardia: ma quando l'avesse rimedio, non intendeva d'abbandonare i suoi sudditi ed i suoi amici, e ch'era passato in Lombardia signore, e non voleva partirsene condottiere. A questo fu replicato dal principe, come egli era cosa manifesta, che s'egli non solamente partisse di Lombardia, ma con l'esercito ripassasse il Po, che tutto lo stato loro di terra si perderebbe, e loro non erano per spendere più alcuna cosa per difenderlo; perchè non è savio colui che tenta difendere una cosa che s' abbia a perdere in ogni modo; ed è con minore infamia meno danno perdere li stati solo, che li stati e li danari. E quando la perdita delle cose loro seguisse, si vedrebbe allora quanto importa la riputazione de' Veneziani a mantenere la Toscana e la Romagna. E però erano al tutto contrarj alla sua opinione, perchè credevano che chi vincesse in Lombardia, vincerebbe in ogni altro luogo; ed il vincere era facile, rimanendo lo stato al duca per la partita di Niccolò

debile, in modo che prima si poteva far rovinare, ch'egli avesse o potuto rivocar Niccolò, o provvedutosi d'altri rimedj. E che chi esaminasse ogni cosa saviamente, vedrebbe, il duca non aver mandato Niccolò in Toscana per altro, che per levare il conte da queste imprese, e la guerra ch'egli ha in casa, farla altrove. Dimodochè andandogli dietro il conte, se prima non vegga una estrema necessità, si verrà a adempiere i disegni suoi, e farlo della sua intenzione godere; ma se si manterranno le genti in Lombardia, ed in Toscana si provvegga come si può, ei s'avvedrà tardi del suo malvagio partito, ed in tempo ch'egli avrà senza rimedio perduto in Lombardia, e non vinto in Toscana. Detta adunque e replicata da ciascuno la sua opinione, si conchiuse che si stesse a veder qualche giorno, per vedere questo accordo de' Malatesti con Niccolò quello partorisse; e se di Pierogiampaolo i Fiorentini si potevano valere, e se il papa andava di buone gambe con la lega, come egli aveva promesso. Fatta questa conclusione, pochi giorni appresso furono certificati i Malatesti aver fatto quello accordo più per timore che per alcuna malvagia cagione, e Pierogiampaolo con le sue genti esserne ito verso Toscana, ed il papa essere di miglior voglia per aiutar la lega che prima. I quali avvisi fecero fermare l'animo al conte, e fu contento rimanere in Lombardia, e Neri Capponi tornasse a Firenze con mille de' suoi cavalli, e con cinquecento degli altri. E se pure le cose procedessero in modo in Toscana, che l'opera del conte vi fusse necessaria, che si scrivesse, e che allora il conte senz'alcun rispetto si partisse. Arrivò pertanto Neri con queste genti in Firenze d'aprile, ed il medesimo dì giunse Giampaolo.

Niccolò Piccinino in questo mezzo, ferme le cose di Romagna, disegnava di scendere in Toscana, e volendo passare per l'alpi di San Benedetto e per la valle di Montone, trovò quelli luoghi per la virtù di Niccolò da Pisa in modo guardati, che giudicò che vano sarebbe da quella parte ogni suo sforzo. E perchè i Fiorentini in questo assalto subito erano mal provvisti e di soldati e di capi, avevano ai passi di quell'alpi mandati più loro cittadini con fanterie di subito fatte a guardargli; intra i quali fu messer Bartolommeo Orlandini cavaliere, al quale fu in guardia il castello di Marradi e il passo di quelle alpi consegnato. Non avendo dunque Niccolò Piccinino giudicato poter superare il passo di San Benedetto per la virtù di chi lo guardava, giudicò di poter vincere quello di Marradi per la viltà di chi l'aveva a difendere. È Marradi un castello posto a piè dell'alpi che dividono la Toscana dalla Romagna; ma da quella parte che guarda verso Romagna, e nel principio di val di Lamona, benchè sia senza mura, nondimeno il fiume, i monti e gli abitatori lo fanno forte, perchè gli uomini sono armigeri e fedeli, ed il fiume in modo ha roso il terreno, e ha sì alte le grotte sue, che a venirvi di verso la valle è impossibile, qualunque volta un piccol ponte che è sopra il fiume fusse difeso, e dalle parti dei monti sono le ripe sì aspre, che rendono quel sito sicurissimo. Nondimeno la viltà di messer Bartolommeo rendè e quelli uomini vili e quel sito debolissimo. Perchè non prima e' sentì il rumor delle genti nimiche, che lasciato ogni cosa in abbandono, con tutti i suoi se ne fuggì, nè si fermò prima che al Borgo a San Lorenzo. Niccolò entrato ne' luoghi abbandonati, pieno di maraviglia che non fussero difesi e d'allegrezza d'avergli acquistati, scese in Mugello, dove occupò alcune castella, ed a Pulicciano fermò il suo esercito, donde scorreva tutto il paese insino ai monti di Fiesole; e fu tanto audace che passò Arno, e insino a tre miglia propinque a Firenze predò e scorse ogni cosa.

I Fiorentini dall'altra parte non si sbigottirono, e prima che ogni altra cosa attesero a tener fermo il governo, del quale potevano poco dubitare per la be-

nivolenza che Cosimo aveva nel popolo, e per aver ristretti i primi magistrati intra pochi potenti, i quali con la severità loro tenevano fermo, se pure alcuno vi fosse stato mal contento, o di nuove cose desideroso. Sapevano ancora per gli accordi fatti in Lombardia con quali forze tornava Neri, e dal papa aspettavano le genti sue; la quale speranza insino alla tornata di Neri li tenne vivi; il quale, trovata la città in questi disordini e paure, diliberò uscire in campagna per frenare in parte Niccolò che liberamente non saccheggiasse il paese, e fatto testa di più fanti, tutti del popolo, con quella cavalleria si trovavano, uscì fuora, e riprese Remole che tenevano i nemici, dove accampatosi proibiva a Niccolò lo scorrere, ed ai cittadini dava speranza di levargli il nimico d'intorno. Niccolò, veduto come i Fiorentini quando erano spogliati di genti non avevano fatto alcun movimento, e inteso con quanta sicurtà in quella città si stava, gli pareva invano consumare il tempo, e diliberò fare altre imprese, acciocchè i Fiorentini avessero cagione di mandargli dietro le genti, e dargli occasione di venire alla giornata, la qual vincendo, pensava che ogni altra cosa gli succedesse prospera.

Era nell'esercito di Niccolò Francesco conte di Poppi, il quale si era, come i nimici furono in Mugello, ribellato dai Fiorentini, con i quali era in lega. E benchè prima i Fiorentini ne dubitassero, per farselo con i benefizj amico, gli accrebbero la provvisione, e sopra tutte le loro terre a lui convicine lo fecero commessario. Nondimeno tanto può negli uomini l'amor della parte, che alcuno beneficio nè alcuna paura gli potè far dimenticare l'affezione portava a messer Rinaldo, ed agli altri che nello stato prima governavano; tantochè subito ch'egli intese Niccolò esser propinquo, s'accostò con lui, e con ogni sollecitudine lo confortava scostarsi dalla città, ed a passare in Casentino, mostrandogli la fortezza del paese, e con quale sicurtà poteva di quivi tenere stretti i nimici. Prese pertanto Niccolò questo consiglio, e giunto in Casentino occupò Romena e Bibbiena; di poi pose il campo a Castel San Niccolò. È questo castello posto a piè dell'alpi che dividono il Casentino dal Val d'Arno, e per essere in luogo assai rilevato, e dentrovi sufficienti guardie, fu difficile la sua espugnazione, ancorachè Niccolò continuamente con briccole e simili artiglierie lo combattesse. Era durato questo assedio più di venti giorni, intra 'l qual tempo i Fiorentini avevano le loro genti raccozzate, e di già avevano sotto più condottieri tremila cavalli a Fegghine ragunati, governati da Pierogiampaolo capitano, e da Neri Capponi e Bernardo de' Medici commessarj. A costoro vennero quattro mandati da Castel San Niccolò a pregarli dovessero dare loro soccorso. I commessarj esaminato il sito, vedevano non gli poter soccorrere se non per l'alpi che venivano di Val d'Arno, la sommità delle quali poteva essere occupata prima dal nimico che da loro, per avere a fare più corto cammino e per non potersi la loro venuta celare; in modo che s'andava a tentare una cosa da non riuscire, e poterne seguire la rovina delle genti loro. Dondechè i commessarj lodarono la fede di quelli, e commisero loro che quando e' non potessero più difendersi si arrendessero. Prese adunque Niccolò questo castello dopo trentadue giorni che v'era ito col campo, e tanto tempo perduto per sì poco acquisto fu della rovina della sua impresa buona parte cagione; perchè se e' si manteneva con le sue genti d'intorno a Firenze, faceva che chi governava quella città non poteva se non con rispetto strignere i cittadini a far danari, e con più difficoltà ragunavano le genti, e facevano ogni altra provvisione, avendo il nimico addosso che discosto; e avrebbero molti avuto animo a muovere qualche accordo per assicurarsi di Niccolò con la pace, veggendo la guerra fusse per durare. Ma la voglia che 'l conte di Poppi aveva di vendicarsi contra quelli castellani stati

lungo tempo suoi nimici, gli fece dar quel consiglio, e Niccolò per soddisfargli lo prese; il che fu la rovina dell' uno e dell' altro. E rade volte accade che le particolari passioni non nuochino all' universali comodità. Niccolò seguitando la vittoria prese Rassina e Chiusi. In queste parti il conte di Poppi lo persuadeva a fermarsi, mostrando come e' poteva distendere le sue genti fra Chiusi e Caprese e la Pieve, e veniva a essere signore dell' alpi, e potere a sua posta in Casentino e in Val d' Arno e in Val di Chiana e in Val di Tevere scendere, ed esser presto a ogni moto che facessero i nimici. Ma Niccolò, considerata l' asprezza dei luoghi, gli disse che i suoi cavalli non mangiavano sassi, e n' andò al Borgo a San Sepolcro, dove amichevolmente fu ricevuto; dal qual luogo tentò gli animi di quelli di Città di Castello, i quali per esser amici ai Fiorentini non l' udirono. E desiderando egli avere i Perugini a sua divozione, con quaranta cavalli se n' andò a Perugia, dove fu ricevuto, sendo loro cittadino, amorevolmente. Ma in pochi giorni vi diventò sospetto, e tentò col legato e con i Perugini più cose, e non gliene successe niuna; tantochè ricevuto da loro ottomila ducati se ne tornò all' esercito. Di quivi tenne pratica in Cortona per torla ai Fiorentini, e per essersi scoperta la cosa prima che 'l tempo fusse, diventarono i disegni suoi vani. Era intra i primi cittadini di quella città Bartolommeo di Senso. Costui andando la sera per ordine del capitano alla guardia d' una porta, gli fu da uno del contado suo amico fatto intendere, che non vi andasse, se non vi voleva essere morto. Volle intendere Bartolommeo il fondamento della cosa, e trovò l' ordine del trattato che si teneva con Niccolò; il che Bartolommeo per ordine al capitano rivelò, il quale assicuratosi dei capi della congiura, e raddoppiate le guardie alle porte, aspettò secondo l' ordine dato che Niccolò venisse; il quale venne di notte al tempo ordinato, e trovandosi scoperto, se ne ritornò agli alloggiamenti suoi.

Mentre che queste cose in questa maniera in Toscana si travagliavano, e con poco acquisto per le genti del duca, in Lombardia non erano quiete, ma con perdita e danno suo. Perchè il conte Francesco, come prima lo consentì il tempo, uscì con l' esercito suo in campagna; e perchè i Veneziani avevano la loro armata del lago instaurata, volle il conte prima ch' ogni cosa insignorirsi dell' acque, e cacciare il duca del lago, giudicando, fatto questo, che l' altre cose gli sariano facili. Assaltò pertanto con l' armata de' Veneziani quella del duca, e la ruppe, e con le genti di terra le castella che a lui ubbidivano prese; tantochè l' altre genti ducali, che per terra strignevano Brescia, intesa quella rovina s' allargarono, e così Brescia dopo tre anni che ell' era stata assediata, dall' assedio fu libera. Appresso a questa vittoria il conte andò a trovare i nimici che s' erano ridotti a Soncino castello posto in sul fiume dell' Oglio, e quelli diloggiò, e gli fece ritirare a Cremona, dove il duca fece testa, e da quella parte i suoi stati difendeva. Ma strignendolo più l' uno dì che l' altro il conte, e dubitando non perdere o tutto, o gran parte degli stati suoi, cognobbe la malvagità del partito da lui preso di mandar Niccolò in Toscana; e per ricorreggere l' errore scrisse a Niccolò in quali termini si trovava, e dove erano condotte le sue imprese; pertanto il più presto potesse, lasciata la Toscana, se ne tornasse in Lombardia.

I Fiorentini in questo mezzo sotto i loro commessarj avevano ragunate le loro genti con quelle del papa, ed avevano fatto alto ad Anghiari, castello posto nelle radici dei monti che dividono Val di Tevere da Val di Chiana, discosto dal Borgo San Sepolcro quattro miglia, via piana, ed i campi atti a ricevere cavalli, e maneggiarvisi la guerra. E perchè eglino avevano notizia delle vittorie del conte e della rivocazione di Niccolò, giudicarono con la spada den-

tro e senza polvere avere vinta quella guerra; e perciò ai commessarj scrissero che s'astenessero dalla giornata, perchè Niccolò non poteva molti giorni stare in Toscana. Questa commessione venne a notizia di Niccolò, e veggendo la necessità del partirsi, per non lasciar cosa alcuna intentata, diliberò fare la giornata, pensando di trovare i nimici sprovveduti e col pensiero alieno dalla zuffa. A che era confortato da messer Rinaldo, dal conte di Poppi e dagli altri fuorusciti fiorentini, i quali la loro manifesta rovina cognoscevano, se Niccolò si partiva; ma venendo a giornata credevano o poter vincere l'impresa, o perderla onorevolmente. Fatta adunque questa diliberazione, mosse l'esercito donde era, tra Città di Castello ed il Borgo, e venuto al Borgo senza che i nimici se n'accorgessero, trasse di quella terra due mila uomini, i quali confidando nella virtù del capitano e nelle promesse sue, desiderosi di predare lo seguirono.

Dirizzatosi dunque Niccolò con le sue genti verso Anghiari, era già loro propinquo a meno di due miglia, quando da Micheletto Attendulo fu veduto un gran polverio, ed accortosi come gli erano i nimici, gridò all'arme. Il tumulto nel campo de' Fiorentini fu grande, perchè campeggiando quelli eserciti per l'ordinario senz'alcuna disciplina, vi s'era aggiunto la negligenza, per parer loro avere il nimico discosto, e più disposto alla fuga che alla zuffa; in modo che ciascuno era disarmato, di lungi dagli alloggiamenti, ed in quel luogo dove la volontà, o per fuggire il caldo ch'era grande, o per seguire alcun suo diletto, l'avea tirato. Pure fu tanta la diligenza de' commessarj e del capitano, che avanti fussero arrivati i nimici, erano a cavallo ed ordinati a poter resistere all'impeto suo. E come Micheletto fu il primo a scoprir il nimico, così fu il primo a incontrarlo armato, e corse con le sue genti sopra il ponte del fiume che attraversa la strada, non molto lontano da Anghiari. E perchè davanti alla venuta del nimico, Pierogiampaolo aveva fatto spianar le fosse che circondavano la strada, ch'è tra 'l ponte e Anghiari, sendosi posto Micheletto all'incontro del ponte, Simoncino condottiere della Chiesa con il legato si misero da man destra, e da sinistra i commessarj fiorentini con Pierogiampaolo loro capitano, e le fanterie disposero da ogni parte su per la ripa del fiume. Non restava pertanto agli nimici altra via aperta ad andare a trovare gli avversarj loro, che la dritta del ponte; nè i Fiorentini avevano altrove ch'al ponte a combattere, eccetto che alle fanterie loro avevano ordinato, che se le fanterie nimiche uscivano di strada per essere a' fianchi delle loro genti d'armi, con le balestre le combattessero, acciocchè quelle non potessero ferire per fianco i loro cavalli, che passassero il ponte. Furono pertanto le prime genti che comparsero da Micheletto gagliardamente sostenute, e non che altro da quello ributtate; ma sopravvenendo Astorre e Francesco Piccinino con gente eletta, con tal impeto in Micheletto percossero, che gli tolsero il ponte, e lo spinsero infino al cominciare dell'erta, che sale al borgo d'Anghiari; dipoi furono ributtati e rispinti fuori del ponte da quelli che dai fianchi gli assalirono. Durò questa zuffa due ore, che ora Niccolò, ora le genti fiorentine erano signori del ponte. E benchè la zuffa fusse sopra il ponte pari, nondimeno e di là e di qua dal ponte con disavvantaggio grande di Niccolò si combatteva; perchè quando le genti di Niccolò passavano il ponte, trovavano i nimici grossi, che per le spianate fatte si potevano maneggiare, e quelli ch'erano stracchi potevano dai freschi essere soccorsi. Ma quando le genti fiorentine lo passavano, non poteva comodamente Niccolò rinfrescare i suoi, per essere angustiato dalle fosse e dagli argini che fasciavano la strada: come intervenne: perchè molte volte le genti di Niccolò vinsero il ponte, e sempre dalle genti fresche degli avversarj furono rispinte in-

dietro. Ma come il ponte dai Fiorentini fu vinto, talmentechè le loro genti entrarono nella strada, non sendo a tempo Niccolò per la furia di chi veniva e per la incomodità del sito a rinfrescare i suoi, in modo quelli davanti con quelli di dietro si mescolarono, che l'uno disordinò l'altro, e tutto l'esercito fu costretto mettersi in volta, e ciascuno senza alcun rispetto si rifuggì verso il Borgo. I soldati fiorentini attesero alla preda, la quale fu di prigioni, d'arnesi e di cavalli grandissima; perchè con Niccolò non rifuggirono salvi che mille cavalli. I Borghigiani, i quali avevano seguitato Niccolò per predare, di predatori diventarono preda, e furono presi tutti e taglieggiati; l'insegne ed i carriaggi tolti furono. E fu la vittoria molto più utile per la Toscana che dannosa per il duca; perchè se i Fiorentini perdevano la giornata, la Toscana era sua; e perdendo quello, non perdè altro che l'armi ed i cavalli del suo esercito, i quali con non molti denari si poterono ricuperare. Nè furono mai tempi, che la guerra che si faceva ne' paesi d'altri fusse meno pericolosa per chi la faceva, che in quelli. Ed in tanta rotta e in sì lunga zuffa che durò dalle venti alle ventiquattro ore non vi morì altri che un uomo, il quale non di ferite o d'altro virtuoso colpo, ma caduto da cavallo e calpesto espirò. Con tanta sicurtà allora gli uomini combattevano, perchè essendo tutti a cavallo, e coperti d'arme, e sicuri dalla morte, qualunque volta e'si arrendevano, non ci era cagione perchè dovessero morire, difendendogli nel combattere l'armi, e quando e' non potevano più combattere, l'arrendersi.

È questa zuffa, per le cose seguite combattendo e poi, esempio grande dell'infelicità di queste guerre, perchè vinti i nimici e ridutto Niccolò nel Borgo, i commessarj volevano seguirlo, ed in quel luogo assediarlo per aver la vittoria intera; ma da alcuno condottiere o soldato non furono voluti ubbidire, dicendo voler riporre la preda, e medicare i feriti. E quello che è più notabile, fu che l'altro dì a mezzogiorno senza licenza o rispetto o di commessario o di capitano, n'andarono ad Arezzo, e quivi lasciata la preda, ad Anghiari ritornarono. Cosa tanto contra ogni laudevole ordine e militare disciplina, che ogni reliquia di qualunque ordinato esercito arebbe facilmente e meritamente potuto lor torre quella vittoria ch'eglino avevano immeritamente acquistata. Oltra di questo volendo i commessarj che ritenessero gli uomini d'arme presi per torre occasione al nimico di rifarsi, contra la volontà loro gli liberarono. Cose tutte da maravigliarsi, come in uno esercito così fatto fusse tanta virtù che sapesse vincere, e come nell'inimico fusse tanta viltà che da sì disordinate genti potesse esser vinto. Nell'andare adunque e tornare che fecero le genti fiorentine d'Arezzo, Niccolò ebbe tempo a partirsi con le sue genti dal Borgo, e n'andò verso Romagna; col quale ancora i ribelli fiorentini si fuggirono; i quali vedutasi mancata ogni speranza di tornare a Firenze, in più parti in Italia e fuori secondo la comodità di ciascuno si divisero. Dei quali messer Rinaldo elesse la sua abitazione ad Ancona, e per guadagnarsi la celeste patria, poichè egli aveva perduta la terrestre, se n'andò al sepolcro di Cristo; donde tornato, nel celebrar le nozze di una sua figliuola, sendo a mensa, di subito morì. E fugli in questo la fortuna favorevole, chè nel meno infelice giorno del suo esilio lo fece morire. Uomo veramente in ogni fortuna onorato, ma più ancora stato sarebbe, se la natura l'avesse in una città unita fatto nascere; perchè molte sue qualità in una città divisa l'offesero, che in una unita l'avrebbero premiato. I commessarj adunque, tornate le genti loro d'Arezzo e partito Niccolò, si presentarono al Borgo. I Borghesi volevano darsi ai Fiorentini, e quelli ricusavano di pigliarli, e nel trattare questi accordi, il legato del pontefice insospettì dei commessarj che non volessero quella terra occupare alla Chiesa. Tantochè vennero insieme a parole

ingiuriose, a sarebbe seguito intra le genti fiorentine e le ecclesiastiche disordine, se la pratica fusse ita molto in lunga; ma perchè ella ebbe il fine che voleva il legato, ogni cosa si pacificò.

Mentre che le cose del Borgo si travagliavano, s'intese Niccolò Piccinino essere ito inverso Roma, ed altri avvisi dicevano inverso la Marca; donde parve al legato ed alle genti sforzesche d'andare verso Perugia, per là sovvenire o alla Marca o a Roma, dove Niccolò si fusse volto, e con quelle andasse Bernardo de' Medici, e Neri con le genti fiorentine n'andasse all'acquisto del Casentino. Fatta questa diliberazione, Neri n'andò a campo a Rassina, e quella prese, e con il medesimo impeto prese Bibbiena, Prato Vecchio e Romena, e di quivi pose il campo a Poppi, e da due parti lo cinse, una nel piano di Certomondo, l'altra sopra il colle che passa a Fronzole. Quel conte vedutosi abbandonato da Dio e dagli uomini, s'era rinchiuso in Poppi, non perch' egli sperasse di potere avere alcuno aiuto, ma per fare lo accordo, se poteva, meno dannoso. Strignendolo pertanto Neri, egli addimandò patti, e trovogli tali, quali in quel tempo egli poteva sperare; di salvare sè, suoi figliuoli, e cose che ne poteva portare, e la terra e lo stato cedere ai Fiorentini. E quando ei capitolarono, discese sopra il ponte di Arno che passa a piè della terra, e tutto doloroso ed afflitto disse a Neri: « Se io avessi bene misurato la fortuna mia e la potenza vostra, io verrei ora amico a rallegrarmi con voi della vostra vittoria, non nimico a supplicarvi che fusse meno grave la mia rovina. La presente sorte, come ella è a voi magnifica e lieta, così è a me dolente e misera. Io ebbi cavalli, arme, sudditi, stato e ricchezze: che maraviglia è se mal volentieri lo lascio? Ma se voi volete e potete comandare a tutta la Toscana, di necessità conviene che noi altri vi ubbidiamo; e se io non avessi fatto questo errore, la mia fortuna non sarebbe stata cognosciuta, e la vostra liberalità non si potrebbe cognoscere; perchè se voi mi conserverete, darete al mondo uno eterno esempio della vostra clemenza. Vinca pertanto la pietà vostra il fallo mio, e lasciate almeno questa sola casa al disceso di coloro, da' quali i padri vostri hanno innumerabili benefizj ricevuti. » Al quale Neri rispose, come l'avere sperato troppo in quelli che potevano poco, l'aveva fatto in modo contra la Repubblica di Firenze errare, che aggiuntovi le condizioni de' presenti tempi era necessario cedesse tutte le cose sue, e quelli luoghi nimico ai Fiorentini abbandonasse, che loro amico non aveva voluto tenere; perchè egli aveva dato di sè tale esempio, che non poteva essere nutrito, dove in ogni variazione di fortuna e' potesse a quella Repubblica nuocere; perchè non lui, ma gli stati suoi si temevano. Ma che se nella Magna e' potesse esser principe, quella città lo desidererebbe, e per amor di quelli suoi antichi ch'egli allegava, lo favorirebbe. A questo il conte tutto sdegnato rispose, che vorrebbe i Fiorentini molto più discosto vedere; e così lasciato ogni amorevole ragionamento, il conte non veggendo altro rimedio, cedè la terra e tutte le sue ragioni ai Fiorentini, e con tutte le sue robe insieme con la moglie e con i figliuoli piangendo si partì, dolendosi d'aver perduto uno stato che i suoi padri per cccc anni avevano posseduto. Queste vittorie tutte come s' intesero in Firenze, furono da' principi del governo, e da quel popolo con maravigliosa allegrezza ricevute. E perchè Bernardetto de' Medici trovò esser vano che Niccolò fusse ito verso la Marca o a Roma, se ne tornò con le sue genti dov'era Neri, e insieme tornati a Firenze, fur loro deliberati tutti quelli onori, quali secondo l'ordine della città ai loro vittoriosi cittadini si possono diliberare maggiori; e da' Signori, e da' Capitani di Parte, e dipoi da tutta la città, furono a uso dei trionfanti ricevuti.

LIBRO SESTO.

SOMMARIO.

Riflessioni sopra l'oggetto delle guerre e l'utilità delle vittorie. — Il duca di Milano fa pratiche col conte Francesco Sforza capitano de' Veneziani; per le quali nell'animo del conte e de' Veneziani s'ingenerano mali umori e sospetti. — Ravenna si mette sotto la potestà di Venezia (1440). — Il papa vende Borgo San Sepolcro ai Fiorentini. — Niccolò Piccinino durante l'inverno fa impunemente scorrerie nei dominj veneti, e venuta la primavera e riprese le armi, costringe lo Sforza a levare l'assedio da Martinengo. Poi tanto insolentisce delle sue vittorie, che il duca di Milano per vendicarsene fa la pace con i collegati (1441). — Francesco Sforza sposa, secondo i patti, la figlia del duca, e ne ha in dote Cremona. — Alfonso di Aragona suscita di nuovo la guerra pel possesso di Napoli, di Benevento e di altre città e terre del reame. Fanno lega con esso lui contro lo Sforza il duca di Milano e il papa, e danno la condotta delle armi a Niccolò Piccinino (1442). — Renato re di Napoli cacciato da Alfonso è onoratamente ricevuto dai Fiorentini, i quali fanno causa con lui e con lo Sforza. — Nuove discordie in Firenze. — Gelosia contro Neri di Gino Capponi (1443). — Baldaccio d'Anghiari è ucciso per tradimento di Bartolommeo Orlandini. — Riforma dello stato in favore della parte de' Medici (1444). — Morte di Niccolò Piccinino; fine della guerra. — Annibale Bentivogli è ucciso in Bologna da Battista Canneschi, e questi poi dal popolo; d'onde nascono gravi turbolenze nella città (1445). — Santi supposto figlio d'Ercole Bentivogli è chiamato a Bologna al governo della città. — Guerra generale in Italia con danno del duca di Milano, che viene a patti collo Sforza. — Morte di Filippo Visconti duca; lo Sforza è fatto dai Milanesi loro capitano (1447). — Pratiche del pontefice per pacificare l'Italia, alle quali si oppongono i Veneziani. — Alfonso d'Aragona assalta i Fiorentini, poi è costretto a chieder la pace ed a partire (1448). — Il conte Sforza fa guerra ai Veneziani con suo vantaggio, e li costringe a chieder la pace; della quale non piacendo i patti ai Milanesi, questi si accordano coi Veneziani contro il conte; dipoi stretti d'assedio e ridotti allo stremo si sollevano contro i magistrati, e si danno a lui (1450). — Lega tra il nuovo duca di Milano e i Fiorentini da una parte, e il re di Napoli e i Veneziani dall'altra. — Federigo III imperatore a Firenze (1451). — Guerra in Lombardia tra il duca di Milano e i Veneziani. — Fernando figliuolo d'Alfonso re di Napoli passa in Toscana contro i Fiorentini (1452). — Congiura di messere Stefano Porcari in Roma contro il governo pontificio scoperta e punita. — Gherardo Gambacorti signore di Val di Bagno pratica col re di Napoli di dargli lo stato, ma i suoi disegni sono sventati dal coraggio e dalla fermezza di Antonio Gualandi (1453). — Renato d'Angiò viene in Italia chiamato da' Fiorentini, e poco dipoi tornasi in Francia. — Per la mediazione del papa si conchiude la pace tra i principi belligeranti (1454). — Iacopo Piccinino assale i Sanesi. — I Turchi sono rotti a Belgrado (1456). — Genova si dà al re di Francia (1458). — Morte di Alfonso di Aragona re di Napoli. Ferdinando suo figlio gli succede. — Callisto III papa mentre pensa dare il regno di Napoli a Piero Lodovico Borgia suo nipote, muore, e gli è eletto successore Enea Silvio Piccolomini, Sanese, col nome di Pio II. — Discordia in Genova tra Giovanni d'Angiò e i Fregosi con danno di questi (1459.) — Giovanni assalta il regno di Napoli, vince il re Ferdinando; ma questi cogli aiuti del papa e del duca di Milano si ristabilisce (1460). — Genova scuote il giogo de' Francesi. — Giovanni d'Angiò abbandonato da Iacopo Piccinino è rotto nel regno di Napoli; onde si riduce in Ischia; e di là tornasi in Francia (1462).

Fu sempre, e così è ragionevole che sia, il fine di coloro che muovono una guerra, d'arricchire sè ed impoverire il nimico; nè per altra cagione si cerca

la vittoria, nè gli acquisti per altro si disiderano, che per fare sè potente, e debole l' avversario. Donde ne segue che qualunque volta o la tua vittoria t' impoverisce, o l' acquisto t' indebolisce, conviene si trapassi, o non s' arrivi a quel termine, per il quale le guerre si fanno. Quel principe, o quella Repubblica è dalle vittorie e dalle guerre arricchito, che spegne i nimici, ed è delle prede e delle taglie signore. Quello nelle vittorie impoverisce, che i nimici, ancora che vinca, non può spegnere, e le prede e le taglie non a lui, ma a' suoi soldati appartengono. Questo tale è nelle perdite infelice e nelle vittorie infelicissimo, perchè perdendo, quelle ingiurie sopporta che gli fanno i nimici; vincendo, quelle che gli fanno gli amici, le quali per essere meno ragionevoli sono meno sopportabili, veggendo massime essere i suoi sudditi con taglie e nuove offese di raggravare necessitato. E s' egli ha in sè alcuna umanità, non si può di quella vittoria interamente rallegrare, della quale tutti i suoi sudditi si contristano. Solevano l'antiche e bene ordinate Repubbliche nelle vittorie loro riempiere d'oro e d' ariento l'erario, distribuire doni nel popolo, rimettere ai sudditi i tributi, e con giuochi e con solenni feste festeggiarli. Ma quelle di quelli tempi che noi discriviamo, prima vuotavano l' erario, dipoi impoverivano il popolo, e de' nimici tuoi non ti assicuravano. Il che tutto nasceva dal disordine, con il quale quelle guerre si trattavano; perchè spogliandosi i nimici vinti, e non si ritenendo nè ammazzando, tanto quelli a rassalire il vincitore differivano, quanto e' penavano da chi gli conduceva d' essere d' arme e cavalli riforniti. Sendo ancora le taglie e la preda de' soldati, i principi vincitori di quelle nelle nuove spese de' nuovi soldi non si valevano, ma dalle viscere de' loro popoli gli traevano; nè partoriva altro la vittoria in benefizio de' popoli, se non ch' ella faceva il principe più sollecito e meno rispettivo ad aggravargli. Ed a tale quelli soldati avevano la guerra condotta, che ugualmente al vincitore ed al vinto, a voler potere alle sue genti comandare, nuovi danari bisognavano; perchè l' uno aveva a rivestirgli, l' altro a premiargli. E come quelli senza essere rimessi a cavallo non potevano, così quelli altri senza nuovi premj combattere non volevano: di qui nasceva che l' uno godeva poco la vittoria, l' altro poco sentiva la perdita; perchè il vinto era a tempo a rifarsi, ed il vittorioso non era a tempo a seguire la vittoria.

Questo disordine e perverso modo di milizia fece che Niccolò Piccinino era prima rimontato a cavallo, che si sapesse per Italia la sua rovina, e maggior guerra faceva dopo la perdita al nimico, che prima non aveva fatta. Questo fece che dopo la rotta di Terma e' potette occupar Verona; questo fece che spogliato delle sue genti a Verona, ei potette venire con un grosso esercito in Toscana; questo fece che rotto ad Anghiari, innanzi che pervenisse in Romagna era più potente in su i campi che prima, e potette riempiere il duca di Milano di speranza di poter difendere la Lombardia, la quale per la sua assenzia gli pareva quasi che avere perduta: perchè mentre che Niccolò riempiva di tumulti la Toscana, il duca s' era ridotto in termine, che dubitava dello stato suo; e giudicando che potesse prima seguir la rovina sua, che Niccolò Piccinino, il quale aveva richiamato, fusse venuto a soccorrerlo, per frenar l' impeto del conte, e temporeggiare quella fortuna con l' industria, la quale non poteva con la forza sostenere, ricorse a quelli rimedj, i quali in simili termini molte volte gli erano giovati, e mandò Niccolò da Esti principe di Ferrara a Peschiera, dove era il conte, il quale per parte sua lo confortò alla pace, e gli mostrò come al conte non era quella guerra a proposito. Perchè se 'l duca s' indeboliva in modo che e' non potesse mantenere la riputazione sua, sarebbe egli il primo che ne patirebbe, perchè dai Veneziani e dai Fiorentini non sarebbe più stimato; ed in fede che 'l duca desiderava la pace,

gli offerse la conclusione del parentado, e manderebbe la figliuola a Ferrara, la quale gli prometteva, seguita la pace, dargli nelle mani. Il conte rispose, che se 'l duca veramente cercasse la pace, facilmente la troverebbe, come cosa dai Fiorentini e Vineziani desiderata: vero era che con difficoltà se gli poteva credere, cognosciuto che non abbia mai fatto pace se non per necessità, la quale come manca, gli ritorna la voglia della guerra; nè anco al suo parentado si poteva prestare fede, sendone stato tante volte beffato; nondimeno quando la pace si conchiudesse, farebbe poi del parentado quanto dagli amici fusse consigliato.

I Vineziani, i quali dei loro soldati nelle cose ancora non ragionevoli sospettano, presero ragionevolmente di queste pratiche sospetto grandissimo; il quale volendo il conte cancellare, seguiva la guerra gagliardamente: nondimeno l'animo a lui per ambizione, ed ai Vineziani per sospetto era in modo intepidito, che quello restante della state si feceno poche imprese; in modochè tornato Niccolò Piccinino in Lombardia, e di già cominciato il verno, tutti gli eserciti n'andarono alle stanze: il conte in Verona, in Cremona il duca, le genti fiorentine in Toscana, e quelle del papa in Romagna; le quali poichè ebbero vinto ad Anghiari, assaltarono Furlì e Bologna per trarle di mano a Francesco Piccinino, che in nome del padre le governava, e non riuscì loro, perchè furono da Francesco gagliardamente difese; nondimeno questa loro venuta dette tanto spavento ai Ravennati di non tornare sotto lo imperio della Chiesa, che d'accordo con Ostasio di Polenta loro signore si misero nella potestà dei Vineziani, i quali in guiderdone della ricevuta terra, acciocchè mai per alcuno tempo Ostasio non potesse loro per forza torre quello che per poca prudenza aveva loro dato, lo mandarono insieme con un suo figliuolo a morire in Candia. Nelle quali imprese, nonostante la vittoria d'Anghiari, mancando al papa danari, vendè il castello del Borgo a San Sepolcro venticinquemila ducati ai Fiorentini.

Stando pertanto le cose in questi termini, e parendo a ciascuno mediante la vernata esser sicuro della guerra, non si pensava più alla pace, e massime il duca per essere da Niccolò Piccinino e dalla stagione rassicurato; e perciò aveva rotto col conte ogni ragionamento d'accordo, e con grande diligenza rimise Niccolò a cavallo, e faceva qualunque altro provvedimento che per una futura guerra si richiedeva. Della qual cosa avendo notizia il conte, n'andò a Vinezia per consigliarsi con quel senato, come per l'anno futuro s'avessero a governare. Niccolò dall'altra parte trovandosi in ordine, e vedendo il nimico disordinato, non aspettò che venisse la primavera, e nel più freddo verno passò l'Adda ed entrò nel Bresciano, e tutto quel paese, fuora che Adula e Acri, occupò; dove più che duemila cavalli sforzeschi, i quali questo assalto non aspettavano, svaligiò e prese. Ma quello che più dispiacque al conte, e più sbigottì i Vineziani, fu che Ciarpellone, uno de' primi capitani del conte, si ribellò. Il conte, avuto questo avviso, partì subito da Vinezia, ed arrivato a Brescia trovò Niccolò, fatti quelli danni, essersi ritornato alle stanze; donde che al conte non parve, poichè trovò la guerra spenta, di riaccenderla, ma volle, poichè 'l tempo ed il nimico gli davano comodità a riordinarsi, usarla per poter poi col nuovo tempo vendicarsi delle vecchie offese. Fece adunque che i Vineziani richiamassero le genti che in Toscana servivano ai Fiorentini, ed in luogo di Gattamelata morto volle che Micheletto Attendulo conducessero.

Venuta adunque la primavera, Niccolò Piccinino fu il primo a uscire in campagna, e campeggiò Cignano, castello lontano da Brescia dodici miglia, al soccorso del quale venne il conte, e tra l'uno e l'altro di quelli capitani secondo la loro consuetudine si maneggiava la guerra. E dubitando il conte di Bergamo, andò a campo a Martinengo, castello posto in luogo da poter facilmente, espu-

gnato quello, soccorrere Bergamo, la qual città da Niccolò era gravemente offesa; e perchè egli aveva preveduto non poter esser impedito dal nimico, se non per la via di Martinengo, aveva quel castello d' ogni difesa fornito, talchè al conte fu necessario andare a quella espugnazione con tutte le forze. Dondechè Niccolò con tutto lo esercito suo si pose in luogo ch' egli impediva le vettovaglie al conte, e con tagliate e bastioni in modo s' era affortificato, che 'l conte non lo poteva se non con suo manifesto pericolo assalire; e ridussesi la cosa in termine, che l' assediatore era in maggior pericolo, che quelli di Martinengo ch' erano assediati. Donde che 'l conte non poteva più per la fame campeggiare, nè per il pericolo poteva levarsi, e si vedeva per il duca una manifesta vittoria, e per i Vineziani e il conte una espressa rovina.

Ma la fortuna, alla quale non manca modo d' aiutare gli amici e disfavorire i nimici, fece in Niccolò Piccinino per la speranza di questa vittoria crescere tanta ambizione, ed in tanta insolenza venire, che non avendo rispetto al duca nè a sè, gli mandò a dire, come avendo militato sòtto le sue insegne gran tempo, e non avendo ancora acquistata tanta terra che vi si potesse sotterrare dentro, voleva intendere da lui di qual premio avesse a essere per le sue fatiche premiato; perchè in sua potestà era di farlo signore di Lombardia, e porgli tutti i suoi nimici in mano; e parendogli che d' una certa vittoria n' avesse a nascere certo premio, desiderava gli concedesse la città di Piacenza, acciò stanco di sì lunga milizia potesse qualche volta riposarsi. Nè si vergognò in ultimo minacciare il duca di lasciare l' impresa, quando a questa sua domanda non acconsentisse. Questo modo di domandare ingiurioso ed insolente offese tanto il duca, e ne prese tanto sdegno, che diliberò piuttosto voler perdere l' impresa che consentirlo. E quello che tanti pericoli e tante minacce de' nimici non avevano fatto piegare, gl' insolenti modi degli amici piegarono; e diliberò fare l' accordo col conte, a cui mandò Antonio Guidobuono da Tortona, e per quello gli offerse la figliuola e le condizioni della pace; le quali cose furono avidamente da lui e da tutti i collegati accettate. E fermi i patti segretamente intra loro, mandò il duca a comandare a Niccolò che facesse tregua per un anno con il conte, mostrando essere tanto con le spese affaticato, che non poteva lasciare una certa pace per una dubbia vittoria. Restò Niccolò ammirato di questo partito, come quello che non poteva cognoscere qual cagione lo movesse a fuggire sì gloriosa vittoria, e non poteva credere che per non volere premiare gli amici e' volesse i suoi nimici salvare: pertanto in quel modo che gli parve migliore a questa sua diliberazione si opponeva; tantochè il duca fu costretto, a volerlo quietare, di minacciarlo che lo darebbe, quando egli non v' acconsentisse, ai suoi soldati ed ai suoi nimici in preda. Ubbidì adunque Niccolò non con altro animo che si faccia colui, che per forza abbandona gli amici e la patria, dolendosi della sua malvagia sorte, poichè ora la fortuna, ora il duca dei suoi nimici gli toglievano la vittoria. Fatta la tregua, le nozze di madonna Bianca e del conte si celebrarono, e per dote di quella gli consegnò la città di Cremona. Fatto questo, si fermò la pace di novembre nel MCCCCXLI, dove per i Vineziani Francesco Barbarico e Pagolo Trono, e per i Fiorentini messer Agnolo Acciaiuoli convennero; nella quale i Vineziani Peschiera, Asola e Leonato, castella del marchese Mantovano, guadagnarono.

Ferma la guerra in Lombardia, restavano le armi del regno, le quali non si potendo quietare, furono cagione che di nuovo in Lombardia si ripigliassero. Era il re Rinato da Alfonso di Ragona stato spogliato, mentre la guerra di Lombardia si travagliava, di tutto il reame, eccetto che di Napoli; tale che Alfonso, parendogli aver la vittoria in mano, diliberò mentre assediava Napoli,

torre al conte Benevento e gli altri suoi stati che in quelle circostanze possedeva; perchè giudicava questo fatto potergli senza suo pericolo riuscire, sendo il conte nelle guerre di Lombardia occupato. Successe ad Alfonso pertanto facilmente questa impresa, e con poca fatica tutte quelle terre occupò. Ma venuta la nuova della pace di Lombardia, Alfonso temè che il conte non venisse per le sue terre in favore di Rinato, e Rinato sperò per le medesime cagioni in quello. Mandò pertanto Rinato a sollecitare il conte, pregandolo che venisse a soccorrere un amico, e d'un nimico a vendicarsi. Dall'altra parte Alfonso pregava Filippo che dovesse per l'amicizia aveva seco far dare al conte tanti affanni, che occupato in maggiori imprese fusse di lasciare quella necessitato. Accettò Filippo questo invito senza pensare che turbava quella pace, la quale poco davanti aveva con tanto suo disavvantaggio fatta. Fece pertanto intendere a papa Eugenio, come allora era tempo di riavere quelle terre, che il conte della Chiesa occupava, ed a questo fare gli offerse Niccolò Piccinino pagato mentre che la guerra durasse, il quale fatta la pace si stava con le genti sue in Romagna. Prese Eugenio cupidamente questo consiglio per l'odio teneva con il conte, e per il desiderio aveva di riavere il suo; e se altra volta fu con questa medesima speranza da Niccolò ingannato, credeva ora, intervenendoci il duca, non poter dubitare d'inganno; ed accozzate le genti con quelle di Niccolò assalì la Marca. Il conte percosso da sì inopinato assalto, fatta testa delle sue genti andò contro al nimico. In questo mezzo il re Alfonso occupò Napoli, dondechè tutto quel regno, eccetto Castelnuovo, venne in sua potestà. Lasciato pertanto Rinato in Castelnuovo buona guardia, si partì, e venuto a Firenze fu onoratissimamente ricevuto; dove stato pochi giorni, veduto non potere far più guerra, se n'andò a Marsiglia.

Alfonso in questo mezzo aveva preso Castelnuovo, ed il conte si trovava nella Marca inferiore al papa ed a Niccolò; perciò ricorse ai Vineziani ed ai Fiorentini per aiuti di gente e di danari, mostrando che se allora ei non pensavano di frenare il papa ed il re, mentre ch'egli era ancora vivo, ch'eglino avrebbero poco dipoi a pensare alla salute propria, perchè s'accosterebbero con Filippo, e dividerebbonsi l'Italia. Stettero i Fiorentini ed i Vineziani un tempo sospesi, sì per non giudicare se si era bene inimicarsi col papa e col re, sì per trovarsi occupati nelle cose dei Bolognesi. Aveva Annibale Bentivogli cacciato di quella città Francesco Piccinino, e per potersi difendere dal duca, che favoriva Francesco, aveva ai Vineziani e Fiorentini dimandato aiuto, e quelli non gliene avevano negato; in modo ch'essendo in queste imprese occupati, non potevano risolversi ad aiutare il conte. Ma sendo seguito, che Annibale aveva rotto Francesco Piccinino, e parendo quelle cose posate, diliberarono i Fiorentini sovvenire al conte. Ma prima per assicurarsi del duca, rinnovarono la lega con quello; da che il duca non si discostò, come colui che aveva consentito si facesse guerra al conte, mentre che il re Rinato era in su le armi; ma vedutolo spento e privo in tutto del regno, non gli piaceva che 'l conte fusse dei suoi stati spogliato; e perciò non solamente acconsentì agli aiuti del conte, ma scrisse ad Alfonso che fusse contento di tornarsi nel regno e non gli far più guerra; e benchè da Alfonso questo fusse fatto mal volentieri, nondimeno per gli obblighi aveva col duca diliberò soddisfargli, e si tirò con le genti di là dal Tronto.

Mentre che in Romagna le cose secondo questo ordine si travagliavano, non stettero i Fiorentini quieti intra loro. Era in Firenze tra i cittadini riputati nel governo Neri di Gino Capponi, della cui riputazione Cosimo de' Medici più che di alcun altro temeva; perchè al credito grande ch'egli aveva nella città, quello

ch' egli aveva con i soldati s' aggiugneva. Perchè essendo stato molte volte capo degli eserciti fiorentini, se gli aveva con la virtù e con i meriti guadagnati. Oltra di questo la memoria delle vittorie, che da lui e Gino suo padre si ricognoscevano, avendo questo espugnata Pisa, e quello vinto Niccolò Piccinino ad Anghiari, lo faceva amare da molti, e temer da quelli che desideravano non avere nel governo compagnia. Tra molti altri capi dell' esercito fiorentino era Baldaccio d'Anghiari, uomo in guerra eccellentissimo, perchè in quelli tempi non era alcuno in Italia, che di virtù di corpo e d'animo lo superasse; ed aveva intra le fanterie, perchè di quelle sempre era stato capo, tanta riputazione, ch'ogni uomo estimava che con quello in ogni impresa e ad ogni sua volontà converrebbero. Era Baldaccio amicissimo a Neri, come quello che per le sue virtù, delle quali era sempre stato testimone, l'amava; il che arrecava agli altri cittadini sospetto grandissimo; e giudicando che fusse il lasciarlo pericoloso, ed il tenerlo pericolosissimo, diliberarono di spegnerlo, al quale loro pensiero fu in questo la fortuna favorevole. Era gonfaloniere di giustizia messer Bartolommeo Orlandini. Costui sendo mandato alla guardia di Marradi, quando, come di sopra dicemmo, Niccolò Piccinino passò in Toscana, vilmente se n' era fuggito, ed aveva abbandonato quel passo, che per sua natura quasi si difendeva. Dispiacque tanta viltà a Baldaccio, e con parole ingiuriose e con lettere fece noto il poco animo di costui; di che messer Bartolommeo ebbe vergogna e dispiacere grande, e sommamente desiderava vendicarsene, pensando di potere con la morte dell' accusatore l'infamia delle sue colpe cancellare.

Questo desiderio di messer Bartolommeo era dagli altri cittadini cognosciuto, tanto che senza molta fatica, che dovesse spegnere quello gli persuasero, e a un tratto sè della ingiuria vendicasse, e lo stato da uno uomo liberasse, che bisognava o con pericolo nutrirlo, o licenziarlo con danno. Fatta pertanto messer Bartolommeo diliberazione d' ammazzarlo, rinchiuse nella camera sua molti giovani armati; ed essendo Baldaccio venuto in piazza, dove ciascun giorno veniva, a trattare con i magistrati della sua condotta, mandò il gonfaloniere per lui, il quale senza alcuno sospetto ubbidì; a cui il gonfaloniere si fece incontro, e con seco per l' andito lungo le camere de' Signori della sua condotta ragionando, due o tre volte passeggiò. Dipoi quando gli parve tempo, sendo pervenuto propinquo alla camera che gli armati nascondeva, fece loro il cenno; i quali saltarono fuora, e quello trovato solo e disarmato ammazzarono, e così morto, per la finestra che dal Palagio in dogana risponde, gittarono, e di quivi portatolo in piazza e tagliatogli il capo, per tutto il giorno a tutto il popolo spettacolo ne fecero. Rimase di costui un solo figliuolo, che Annalena sua donna pochi anni davanti gli aveva partorito, il quale non molto tempo visse. E restata Annalena priva del figliuolo e del marito, non volle più con altro uomo accompagnarsi; e fatto delle sue case un munistero, con molte nobili donne che con lei convennero si rinchiuse, dove santamente visse e morì. La cui memoria per il munistero creato e nomato da lei, come al presente vive, così viverà sempre. Questo fatto, abbassò in parte la potenza di Neri, e tolsegli riputazione ed amici. Nè bastò questo ai cittadini dello stato, perchè sendo già passati dieci anni dopo il principio dello stato loro, ed essendo l' autorità della Balìa finita, e pigliando molti con il parlare e con l' opere più animo che non si richiedeva, giudicarono i capi dello stato, che non voler perdere quello fusse necessario ripigliarlo, dando di nuovo autorità agli amici, e gli nimici battendo. E perciò nell' anno MCCCCXLIV crearono per i Consigli nuova Balìa, la quale riformò gli ufficj, dette autorità a pochi di poter creare la Signoria, rinnovò la cancelleria delle riformazioni, privandone ser Filippo Peruzzi, ed a

quella preponendo uno, che secondo il parere dei potenti si governasse. Prolungò il tempo dei confini ai confinati, pose Giovanni di Simone Vespucci nelle carceri, privò degli onori gli acceppiatori dello stato nimico, e con quelli i figliuoli di Piero Baroncelli, tutti i Serragli, Bartolommeo Fortini, messer Francesco Castellani e molti altri. E con questi modi a sè renderono autorità e riputazione, ed ai nimici e sospetti tolsero l'orgoglio.

Fermo così e ripreso lo stato, si volsero alle cose di fuora. Era Niccolò Piccinino, come sopra dicemmo, stato abbandonato dal re Alfonso, ed il conte per l'aiuto che dai Fiorentini aveva avuto era diventato potente, dondechè quello assalì Niccolò presso a Fermo, e quello ruppe di modo, che Niccolò privato quasi di tutte le sue genti con pochi si rifuggì in Montecchio, dove si fortificò e difese tanto, che in breve tempo tutte le sue genti gli tornarono appresso, ed in tanto numero, che potette facilmente difendersi dal conte, sendo massimamente di già venuto il verno, per il quale furono quelli capitani costretti mandare le loro genti alle stanze. Niccolò attese tutta la vernata a ingrossare l'esercito, e dal papa e dal re Alfonso fu aiutato; tanto che venuta la primavera si ridussero quelli capitani alla campagna, dove essendo Niccolò superiore, era condotto il conte in estrema necessità, e sarebbe stato vinto, se dal duca non fussero stati a Niccolò i suoi disegni rotti. Mandò Filippo a pregare quello che subito andasse a lui, perchè gli aveva a parlare a bocca di cose importantissime. Donde che Niccolò cupido d'intenderle, abbandonò per un incerto bene una certa vittoria, e lasciato Francesco suo figliuolo capo dell'esercito, se n'andò a Milano. Il che sentendo il conte, non volse perdere l'occasione del combattere, mentre che Niccolò era assente; e venuto alla zuffa propinquo al castel di Monte Loro, ruppe le genti di Niccolò, e Francesco prese. Niccolò arrivato a Milano, e vedutosi aggirato da Filippo, e intesa le rotta e la presa del figliuolo, per il dolore morì l'anno MCCCCXLV, d'età di sessantaquattro anni, stato più virtuoso che felice capitano; e di lui restarono Francesco e Iacopo, quali ebbero meno virtù e più cattiva fortuna del padre; tantochè queste armi braccesche quasichè si spensero, e le sforzesche sempre dalla fortuna aiutate diventarono più gloriose. Il papa vedendo battuto l'esercito di Niccolò e lui morto, nè sperando molto negli aiuti di Ragona, cercò la pace con il conte, e per mezzo dei Fiorentini si conchiuse, nella quale al papa, delle terre della Marca, Osimo, Fabriano e Ricanati restarono, tutto il restante sotto l'imperio del conte rimase.

Seguita la pace nella Marca, sarebbe tutta Italia pacificata, se dai Bolognesi non fusse stata turbata. Erano in Bologna due potentissime famiglie, Canneschi e Bentivogli. Di questi era capo Annibale, di quelli Battista. Avevano, per meglio potersi l'uno dell'altro fidare, contratto intra loro parentado; ma intra gli uomini che aspirano a una medesima grandezza si può facilmente fare parentado, ma non amicizia. Era Bologna in lega con i Fiorentini e Vineziani, la quale mediante Annibale Bentivogli, dopo che n'avevano cacciato Francesco Piccinino, era stata fatta; e sapendo Battista quanto il duca desiderava avere quella città favorevole, tenne pratica seco di ammazzare Annibale, e ridurre quella città sotto l'insegne sue. Ed essendo convenuti del modo, a'dì 24 di giugno l'anno MCCCCXLV assalì Battista Annibale con i suoi, e quello ammazzò; dipoi gridando il nome del duca corse la terra. Erano in Bologna i commessarj viniziani e fiorentini, i quali al primo romore si ritirarono in casa; ma veduto poi come il popolo gli ucciditori non favoriva, anzi in gran numero ragunati con l'armi in piazza della morte d'Annibale si dolevano, preso animo, e con quelle genti si trovavano, s'accostarono a quelli, e fatto testa, le genti canne-

sche assalirono, e quelli in poco d' ora vinsero; delle quali parte ammazzarono, parte fuora della città cacciarono. Battista non essendo stato a tempo a fuggire, nè i nimici ad ammazzarlo, dentro alle sue case in una tomba fatta per conservare frumento si nascose, e avendone i suoi nimici cerco tutto il giorno, e sapendo come e' non era uscito della città, feceno tanto spavento ai suoi servidori, che da un suo ragazzo per timore fu loro mostro, e tratto di quel luogo ancora coperto d' armi, fu prima morto, dipoi per la terra strascinato ed arso. Così l' autorità del duca fu sufficiente a fargli fare quella impresa, e la sua potenza non fu a tempo a soccorrerlo.

Posati adunque per la morte di Battista e fuga de' Canneschi questi tumulti, restarono i Bolognesi in grandissima confusione, non vi essendo alcuno della casa de' Bentivogli atto al governo, essendo rimaso d' Annibale un sol figliuolo d' età di sei anni chiamato Giovanni; in modo che si dubitava che tra gli amici de' Bentivogli non nascesse divisione, la quale facesse tornare i Canneschi con la rovina della patria e della parte loro. E mentre stavano in questa sospensione d' animo, Francesco ch' era stato conte di Poppi, trovandosi in Bologna, fece intendere a quelli primi della città, che se volevano essere governati da uno disceso dal sangue d' Annibale lo sapeva loro insegnare; e narrò come sendo circa venti anni passati Ercole cugino d' Annibale a Poppi, sapeva come egli ebbe cognoscenza con una giovane di quel castello, dalla quale ne nacque un figliuolo chiamato Santi, il quale Ercole gli affermò più volte essere suo; nè pareva che potesse negarlo, perchè chi cognobbe Ercole e cognosce il giovane, vede intra loro una simiglianza grandissima. Fu da quelli cittadini prestato fede alle parole di costui, nè differirono punto a mandare a Firenze loro cittadini a ricognoscere il giovane, e operare con Cosimo e con Neri che fusse loro concesso. Era quello che si riputava padre di Santi, morto, tantochè quel giovane sotto la custodia d' un suo zio, chiamato Antonio da Cascese, viveva. Era Antonio ricco e senza figliuoli e amico a Neri; perciò intesa che fu questa cosa, Neri giudicò che fusse nè da sprezzarla, nè temerariamente da accettarla, e volle che Santi alla presenza di Cosimo con quelli che da Bologna erano mandati parlasse. Convennero costoro insieme, e Santi fu dai Bolognesi non solamente onorato, ma quasi adorato; tanto poteva negli animi di quelli l' amor delle parti. Nè per allora si conchiuse alcuna cosa, se non che Cosimo chiamò Santi in disparte, e sì gli disse: « Niuno in questo caso ti può meglio consigliare che tu medesimo, perchè tu hai a pigliare quel partito, a che l' animo t' inclina; perchè se tu sarai figliuolo d' Ercole Bentivogli, tu ti volgerai a quelle imprese, che di quella casa e di tuo padre fieno degne; ma se tu sarai figliuolo d' Agnolo da Cascese, ti resterai in Firenze a consumare in una arte di lana vilmente la vita tua. » Queste parole commossero il giovane, e dove prima egli aveva quasichè negato di pigliar simil partito, disse che si rimetteva in tutto a quello che Cosimo e Neri ne deliberasse; tantochè rimasi d' accordo con i mandati Bolognesi, fu di veste, cavalli e servidori onorato, e poco dipoi, accompagnato da molti, a Bologna condotto, ed al governo de' figliuoli di messer Annibale e della città posto. Dove con tanta prudenza si governò, che dove i suoi maggiori erano stati tutti dai loro nimici morti, egli e pacificamente visse, ed onoratissimamente morì.

Dopo la morte di Niccolò Piccinino e la pace seguita nella Marca, desiderava Filippo avere un capitano, il quale ai suoi eserciti comandasse, e tenne pratiche segrete con Ciarpellone, uno de' primi capi del conte Francesco; e fermo intra loro l' accordo, Ciarpellone domandò licenza al conte d' andare a Milano per entrare in possessione d' alcune castella, che da Filippo gli erano

nelle passate guerre state donate. Il conte dubitando di quello ch' era, acciocchè il duca non se ne potesse contra i suoi disegni servire, lo fece in prima sostenere, e poco dipoi morire, allegando d' averlo trovato in fraude contra di lui; di che Filippo prese grandissimo dispiacere e sdegno; il che piacque ai Fiorentini ed ai Vineziani, come quelli che temevano assai, se l' armi del conte e la potenza di Filippo diventavano amiche. Questo sdegno pertanto fu cagione di suscitare nuova guerra nella Marca. Era signore di Rimino Gismondo Malatesti, il quale per esser genero del conte sperava la signoria di Pesaro; ma il conte occupata quella, a Alessandro suo fratello la dette; di che Gismondo sdegnò forte: al quale sdegno s' aggiunse che Federigo di Montefeltro suo nimico per i favori del conte aveva la signoria d' Urbino occupata; questo fece che Gismondo s' accostò al duca, e che e' sollecitava il papa ed il re a far guerra al conte. Il quale per far sentire a Gismondo i primi frutti di quella guerra che desiderava, pensò di prevenirlo, e in un tratto l' assalì. Onde che subito si riempierono di tumulti la Romagna e la Marca, perchè Filippo, il re ed il papa mandarono grossi aiuti a Gismondo, ed i Fiorentini e Vineziani se non di gente, di danari provvedevano il conte. Nè bastò a Filippo la guerra di Romagna, chè disegnò torre al conte Cremona e Pontremoli; ma Pontremoli da' Fiorentini, e Cremona da' Vineziani fu difesa. In modo che in Lombardia ancora si rinnovò la guerra; nella quale dopo alquanti travagli seguiti nel Cremonese, Francesco Piccinino capitano del duca fu a Casale da Micheletto e dalle genti de' Vineziani rotto. Per la quale vittoria i Vineziani sperarono di poter torre lo stato al duca, e mandarono uno loro commessario in Cremona, e la Ghiaradadda assalirono, e quella tutta fuori che Crema, occuparono. Dipoi passato l' Adda scorrevano per insino a Milano; dondechè 'l duca ricorse ad Alfonso, e lo pregò volesse soccorrerlo, mostrandogli i pericoli del regno quando la Lombardia fusse in mano de' Vineziani. Promesse Alfonso mandargli aiuti, i quali con difficoltà senza consentimento del conte potevano passare.

Pertanto Filippo ricorse con i prieghi al conte, che non volesse abbandonare il suocero già vecchio e cieco. Il conte si teneva offeso dal duca per avergli mosso guerra; dall' altra parte la grandezza de' Vineziani non gli piaceva, e di già i danari gli mancavano, e la lega lo provvedeva parcamente; perchè ai Fiorentini era uscita la paura del duca, la quale faceva loro stimare il conte; ed i Vineziani desideravano la sua rovina, come quelli che giudicavano, lo stato di Lombardia non potere essere loro tolto se non dal conte. Nondimeno mentrechè Filippo cercava di tirarlo a' suoi soldi, e gli offeriva il principato di tutte le sue genti, pure che lasciasse i Vineziani, e la Marca restituisse al papa, gli mandarono ancora loro ambasciadori promettendogli Milano se lo prendevano, e la perpetuità del capitanato delle loro genti, purchè seguisse la guerra nella Marca, e impedisse che non venissero aiuti d' Alfonso in Lombardia. Erano adunque le promesse de' Vineziani grandi e i meriti loro grandissimi, avendo mosso quella guerra per salvare Cremona al conte; e dall' altra parte l' ingiurie del duca erano fresche, e le sue promesse infedeli e deboli. Pur nondimeno stava dubbio il conte di qual partito dovesse prendere; perchè dall' uno canto l' obbligo della lega, la fede data ed i meriti freschi e le promesse delle cose future lo movevano; dall' altro i prieghi del suocero, e sopra tutto il veleno che dubitava che sotto le grandi promesse de' Vineziani si nascondesse, giudicando dovere stare e delle promesse e dello stato, qualunque volta avessero vinto, a loro discrezione, alla quale niuno prudente principe non mai se non per necessità si rimise. Queste difficoltà di risolversi al conte furono dall' ambizione de' Vineziani tolte via, i quali avendo speranza d' occupar Cre-

mona per alcune intelligenze avevano in quella città, sotto altro colore vi fecero appressare le loro genti; ma la cosa si scoprì da quelli che per il conte la guardavano, e riuscì il loro disegno vano; perchè non acquistarono Cremona, ed il conte perderono, il quale, posposti tutti i rispetti, s'accostò al duca.

Era morto papa Eugenio, e creato per suo successore Niccolò V, ed il conte aveva già tutto lo esercito a Cotignola per passare in Lombardia, quando gli venne avviso Filippo essere morto, che correva l'anno MCCCCXLVII all'ultimo d'agosto. Questa nuova riempiè d'affanni il conte, perchè non gli pareva che le sue genti fussero ad ordine per non avere avuto lo intero pagamento; temeva de' Vineziani per essere in su le armi e suoi nimici, avendo di fresco lasciati quelli ed accostatosi al duca; temeva d'Alfonso suo perpetuo nimico; non isperava nel papa nè ne' Fiorentini; in questi per essere delle terre della Chiesa possessore. Pure diliberò dimostrare il viso alla fortuna, e secondo gli accidenti di quella consigliarsi; perchè molte volte operando si scoprono quelli consigli, che standosi sempre si nasconderebbero. Davagli grande speranza il credere, che se i Milanesi dall'ambizione de' Vineziani si volessero difendere, che e' non potessero ad altre armi che alle sue rivolgersi. Onde che fatto buono animo, passò nel Bolognese, e passato dipoi Modena e Reggio, si fermò con le genti in su la Lenza, ed a Milano mandò a offerirsi. De' Milanesi, morto il duca parte volevano vivere liberi, parte sotto un principe; di quelli che amavano il principe, l'una parte voleva il conte, l'altra il re Alfonso. Pertanto sendo quelli che amavano la libertà più uniti, prevalsero agli altri, ed ordinarono a loro modo una Repubblica, la quale da molte città del ducato non fu ubbidita, giudicando ancora quelle, potere come Milano, la loro libertà godere, e quelle che a quella non aspiravano, la signoria de' Milanesi non volevano. Lodi adunque e Piacenza si dierono a' Vineziani; Pavia e Parma si fecero libere. Le quali confusioni sentendo il conte, se n'andò a Cremona, dove i suoi oratori insieme con gli oratori milanesi vennero con la conchiusione, che fusse capitano de' Milanesi con quelli capitoli, che ultimamente col duca Filippo aveva fatti. A' quali aggiunsero, che Brescia fusse del conte; e acquistandosi Verona fusse sua quella, e Brescia restituisse.

Avanti che 'l duca morisse, papa Niccolò dopo la sua assunzione al pontificato cercò di creare pace intra i principi italiani. E per questo operò con gli oratori che i Fiorentini gli mandarono nella creazione sua, che si facesse una dieta a Ferrara per trattare o lunga trega o ferma pace. Convennero adunque in quella città il legato del papa, gli oratori vineziani, ducali e fiorentini. Quelli del re Alfonso non v'intervennero. Trovavasi costui a Tiboli con assai genti a piè ed a cavallo, e di quivi favoriva il duca; e si crede, che poichè eglino ebbero tirato dal canto loro il conte, che volessero apertamente i Fiorentini e i Vineziani assalire, ed in quel tanto ch'egli indugiavano le genti del conte a essere in Lombardia, intrattenere la pratica della pace a Ferrara, dove il re non mandò, affermando che ratificherebbe a quanto dal duca si conchiudesse. Fu la pace molti giorni praticata, e dopo molte dispute si conchiuse o una pace per sempre o una tregua per cinque anni, quale di queste due al duca piacesse; ed essendo iti gli oratori ducali a Milano per intendere la sua volontà, lo trovarono morto. Volevano, nonostante la sua morte, i Milanesi seguire l'accordo; ma i Vineziani non volsero, come quelli che presero speranza grandissima d'occupar quello stato, veggendo massime che Lodi e Piacenza subito dopo la morte del duca s'erano arrese loro; tal ch'egli speravano o per forza o per accordo potere in breve tempo spogliare Milano di tutto lo stato, e quello dipoi in modo opprimere, che ancora esso s'arrendesse prima ch'alcuno lo sovvenisse; e tanto più si per-

suasero questo, quando videro i Fiorentini implicarsi in guerra col re Alfonso.

Era quel re a Tiboli, e volendo seguire l' impresa di Toscana, secondo che con Filippo aveva diliberato, parendogli che la guerra che si era già mossa in Lombardia fusse per dargli tempo e comodità, desiderava aver un piè nello stato de' Fiorentini prima ch' apertamente si movesse; e perciò tenne trattato nella Rocca di Cennina in Valdarno di sopra, e quella occupò. I Fiorentini percossi da questo inopinato accidente, e veggendo il re mosso per venire a' loro danni, soldarono genti, crearono i Dieci, e secondo i loro costumi si prepararono alla guerra. Era già condotto il re col suo esercito sopra il Sanese, e faceva ogni suo sforzo per tirare quella città ai suoi voleri; nondimeno stettero quei cittadini nell' amicizia de' Fiorentini fermi, e non riceverono il re in Siena, nè in alcuna delle loro terre. Provvedevanlo bene di vivere, di che gli scusava l' impotenza loro e la gagliardia del nimico. Non parve al re entrare per la via del Valdarno, come prima aveva disegnato, sì per avere riperduta Cennina, sì perchè digià i Fiorentini erano in qualche parte forniti di gente, e s' inviò verso Volterra, e molte castella nel Volterrano occupò. Di quindi n' andò in quel di Pisa, e per gli favori che gli fecero Arrigo e Fazio de' conti della Gherardesca, prese alcune castella, e da quelle assalì Campiglia; la quale non potè espugnare, perchè fu da' Fiorentini e dal verno difesa. Ondechè il re lasciò nelle terre prese guardie da difenderle e da potere scorrere il paese, e col restante dell' esercito si ritirò alle stanze nel paese di Siena. I Fiorentini intanto aiutati dalla stagione, con ogni studio si provvidero di genti; capi delle quali erano Federigo signore d' Urbino e Gismondo Malatesti di Rimini; e benchè fra questi fusse discordia, nondimeno per la prudenza di Neri di Gino e di Bernardetto de' Medici commessarj, si mantennero in modo uniti, che si uscì a campo sendo ancora il verno grande, e si ripresero le terre perdute nel Pisano, e le Pomerance nel Volterrano, e i soldati del re che prima scorrevano le maremme, si frenarono di sorte, che con fatica potevano le terre loro date a guardia mantenere. Ma venuta la primavera, i commessarj fecero alto con tutte le loro genti allo Spedaletto in numero di cinque mila cavalli e due mila fanti, ed il re ne venne con le sue in numero di quindici mila propinquo a tre miglia a Campiglia. E quando si stimava tornasse a campeggiar quella terra, si gittò a Piombino, sperando d' averlo facilmente, per esser quella terra mal provvista, e per giudicar quello acquisto a sè utilissimo, e ai Fiorentini pernizioso; perchè da quel luogo poteva consumare con una lunga guerra i Fiorentini, potendo provvederlo per mare, e tutto il paese di Pisa perturbare. Perciò dispiacque ai Fiorentini questo assalto, e consigliatisi quello fusse da fare, giudicarono che se si poteva stare con l' esercito nelle macchie di Campiglia, che il re sarebbe forzato di partirsi o rotto o vituperato. E per questo armarono quattro galeazze avevano a Livorno, e con quelle misero trecento fanti in Piombino, e posonsi alle Caldane, luogo dove con difficultà potevano essere assaliti, perchè alloggiare alle macchie nel piano lo giudicavano pericoloso.

Aveva l' esercito fiorentino le vettovaglie dalle terre circostanti, le quali per essere rade e poco abitate lo provvedevano con difficultà. Talchè l' esercito ne pativa, e massimamente mancava di vino; perchè non vi se ne ricogliendo, e d' altronde non ne potendo avere, non era possibile che se ne avesse per ciascuno. Ma il re, ancorachè dalle genti fiorentine fusse tenuto stretto, abbondava, da strame in fuora, d' ogni cosa, perchè era per mare di tutto provveduto. Volleno pertanto i Fiorentini far prova, se per mare ancora le genti loro potessero sovvenire, e caricarono le loro galeazze di viveri, e fattole venire, furono da sette galee del re incontrate, e due ne furono prese e due fugate. Questa perdita

fece perdere la speranza alle genti fiorentine del rinfrescamento. Ondechè dugento saccomanni o più, per mancamento massime del vino, si fuggirono nel campo del re; e l' altre genti mormoreggiavano, affirmando non esser per stare in luoghi caldissimi, dove non fusse vino, e l' acque fussero cattive. Tantochè i commessarj diliberarono di abbandonare quel luogo, e volsonsi alla ricuperazione d' alcune castella ch' ancora restavano in mano al re; il quale dall' altra parte, ancorachè non patisse di viveri, e fusse superiore di genti, si vedeva mancare per essere il suo esercito ripieno di malattie, che in quelli tempi i luoghi maremmani producono; e furono di tanta potenza, che molti ne morivano, e quasi tutti erano infermi. Ondechè si mossero pratiche d' accordo, per il quale il re domandava cinquanta mila fiorini, o che Piombino gli fusse lasciato a discrezione; la qual cosa consultata a Firenze, molti desiderosi della pace l' accettavano, affermando non sapere, come e' si potesse sperare di vincere una guerra, che a sostenerla tante spese fussero necessarie. Ma Neri Capponi andato a Firenze, in modo con le ragioni la sconfortò, che tutti i cittadini d' accordo a non l' accettare convennero, ed il signore di Piombino per loro raccomandato accettarono, ed a tempo di guerra e di pace di sovvenirlo promisero, purchè non s' abbandonasse, e si volesse, come insino allora aveva fatto, difendere. Intesa il re questa diliberazione, e veduto per lo infermo suo esercito di non potere acquistare la terra, si levò quasichè rotto da campo, dove lasciò più che due mila uomini morti, e col restante dell' infermo esercito si ritirò nel paese di Siena, e di quindi nel regno, tutto sdegnato contra i Fiorentini, minacciandogli a tempo nuovo di nuova guerra.

Mentre che queste cose in Toscana in simil modo si travagliavano, il conte Francesco in Lombardia, sendo diventato capitano de' Milanesi, prima che ogni altra cosa si fece amico Francesco Piccinino, il quale per i Milanesi militava, acciocchè nelle sue imprese lo favorisse, o con più rispetto l' ingiuriasse. Ridussesi adunque con l' esercito suo in campagna, onde che quelli di Pavia giudicarono non si potere dalle sue forze difendere; e non volendo dall' altra parte ubbidire ai Milanesi, gli offersero la terra, con queste condizioni, che non gli mettesse sotto l' imperio di Milano. Desiderava il conte la possessione di quella città, parendogli un gagliardo principio a potere colorire i disegni suoi. Nè lo riteneva il timore o la vergogna del rompere la fede; perchè gli uomini grandi chiamano vergogna il perdere, non con inganno acquistare. Ma dubitava pigliandola non fare sdegnare i Milanesi in modo che si dessero ai Vineziani, e non la pigliando temeva del duca di Savoia, al quale molti cittadini si volevano dare, e nell' uno caso e nell' altro gli pareva essere privo dell' imperio di Lombardia. Pure nondimeno pensando che fusse minor pericolo nel prendere quella città, che nel lasciarla prendere a uno altro, diliberò d' accettarla, persuadendosi potere acquietare i Milanesi; a' quali fece intendere ne' pericoli s' incorreva quando non avesse accettata Pavia, perchè quelli cittadini si sarebbero dati o ai Vineziani o al duca, e nell' uno e nell' altro caso lo stato loro era perduto; e come ei dovevano più contentarsi d' aver lui per vicino e amico, che un potente, quale era qualunque di quelli, e inimico. I Milanesi si turbarono assai del caso, parendo loro avere scoperta l' ambizione del conte, ed il fine a che egli andava; ma giudicarono non potere scoprirsi, perchè non vedevano partendosi dal conte dove si volgere altrove che a' Vineziani, de' quali la superbia e le gravi condizioni temevano, e perciò diliberarono non si spiccare dal conte, e per allora rimediare con quello ai mali che soprastavano loro, sperando che liberati da quelli si potrebbero ancora liberare da lui; perchè non solamente dai Vineziani, ma ancora dai Genovesi e duca di Savoia,

in nome di Carlo d'Orléans nato d'una sorella di Filippo, erano assaliti; il quale assalto il conte con poca fatica oppresse. Solo adunque gli restarono nimici i Vineziani, i quali con un potente esercito volevano occupare quello stato, e tenevano Lodi e Piacenza, alla quale il conte pose il campo, e quella dopo una lunga fatica prese e saccheggiò. Dipoi, perchè n'era venuto il verno, ridusse le sue genti negli alloggiamenti, ed egli se n'andò a Cremona, dove tutta la vernata con la moglie si riposò.

Ma venuta la primavera, uscirono gli eserciti vineziani e milanesi alla campagna. Desideravano i Milanesi acquistar Lodi, e dipoi fare accordo con i Vineziani; perchè le spese della guerra erano loro rincresciute, e la fede del capitano era loro sospetta; talchè sommamente desideravano la pace per riposarsi e per assicurarsi del conte. Diliberarono pertanto che Lodi s'arrendesse qualunque volta quel castello fusse tratto dalle mani del nimico. Il conte ubbidì ai Milanesi, ancorchè l'animo suo fusse passare l'Adda ed assalire il Bresciano. Posto dunque l'assedio a Caravaggio, con fossi ed altri ripari s'affortificò, acciocchè se i Vineziani volessero levarlo da campo, con loro disavvantaggio l'avessero ad assalire. I Vineziani dall'altra parte vennero con il loro esercito sotto Micheletto loro capitano propinqui a duoi tiri d'arco al campo del conte, dove più giorni dimorarono, e fecero molte zuffe. Nondimeno il conte seguiva di strignere il castello, e l'aveva condotto in termine che conveniva s'arrendesse; la qual cosa dispiaceva ai Vineziani, parendo loro con la perdita di quello aver perduta l'impresa. Fu pertanto intra i loro capitani grandissima disputa del modo del soccorrerlo, nè si vedeva altra via, che andare dentro ai suoi ripari a trovare il nimico, dove era disavvantaggio grandissimo; ma tanto stimarono la perdita di quel castello, che 'l senato veneto, naturalmente timido, e discosto da qualunque partito dubbio e pericoloso, volle piuttosto per non perdere quello porre in pericolo il tutto, che con la perdita d'esso perdere l'impresa.

Fecero adunque diliberazione d'assalire in qualunque modo il conte, e levatisi una mattina di buona ora in arme, da quella parte ch'era meno guardata l'assalirono, e nel primo impeto, come interviene negli assalti che non si aspettano, tutto l'esercito sforzesco perturbarono. Ma subito fu ogni disordine dal conte in modo riparato, che i nimici, dopo molti sforzi fatti per superare gli argini, furono non solamente ributtati, ma in modo fugati e rotti, che di tutto l'esercito, dove erano meglio che dodici mila cavalli, non se ne salvarono mille, e tutte le loro robe e carriaggi furono predati; nè mai sino a quel dì fu ricevuta dai Vineziani la maggiore e più spaventevole rovina. E tra la preda e i presi fu trovato tutto mesto uno provveditore vineziano, il quale avanti alla zuffa e nel maneggiare la guerra aveva sparlato vituperosamente del conte, chiamando quello bastardo e vile; dimodochè trovandosi dopo la rotta prigione, e de'suoi falli i ricordandosi, dubitando non essere secondo i suoi meriti premiato, arrivato avanti al conte tutto timido e spaventato, secondo la natura degli uomini superbi e vili, la quale è nelle prosperità essere insolenti e nelle avversità abbietti e umili, gittatosi lagrimando ginocchioni gli chiese dell'ingiurie contro a quello usate perdono. Levollo il conte, e presolo per il braccio gli fece buono animo, e confortollo a sperar bene. Poi gli disse che si maravigliava, che un uomo di quella prudenza e gravità, che voleva essere tenuto egli, fusse caduto in tanto errore di parlare sì vilmente di coloro che non lo meritavano. E quanto apparteneva alle cose che quello gli aveva rimproverate, che non sapeva quello che Sforza suo padre s'avesse con madonna Lucia sua madre operato, perchè non vi era, e non aveva potuto a'loro modi del con-

giugnersi provvedere; talmentechè di quello che si facessero, e' non credeva poterne biasimo o lode riportare, ma che sapeva bene che di quello aveva avuto a operare egli, si era governato in modo che niuno lo poteva riprendere, di che egli ed il suo senato ne potevano fare fresca e vera testimonianza. Confortollo a essere per l'avvenire più modesto nel parlare d'altrui, e più cauto nell'imprese sue.

Dopo questa vittoria il conte con il suo vincitore esercito passò nel Bresciano, e tutto quel contado occupò, e dipoi pose il campo propinquo a due miglia a Brescia. I Vineziani dall'altra parte, ricevuta la rotta, temendo, come seguì, che Brescia non fusse la prima percossa, l'avevano di quella guardia che meglio e più presto avevano potuto trovare provveduta, e dipoi con ogni diligenza ragunarono forze, e ridussero insieme quelle reliquie che del loro esercito poterono avere, ed ai Fiorentini per virtù della loro lega domandarono aiuti; i quali perchè erano liberi dalla guerra del re Alfonso, mandarono in aiuto di quelli mille fanti e due mila cavalli. I Vineziani con queste forze ebbero tempo a pensare agli accordi. Fu un tempo cosa quasi che fatale alla repubblica vineziana perdere nella guerra, e negli accordi vincere, e quelle cose che nella guerra, perdevano, la pace dipoi molte volte duplicatamente loro rendeva. Sapevano i Vineziani come i Milanesi dubitavano del conte, e come il conte desiderava non essere capitano, ma signore de' Milanesi; e come in loro arbitrio era far pace con uno de' due, desiderandola l'uno per ambizione, l'altro per paura, elessero di farla col conte, e d'offerirgli aiuti a quello acquisto, e si persuasero, come i Milanesi si vedessero ingannati dal conte, vorriano mossi dallo sdegno sottoporsi prima a qualunque altro che a lui; e conducendosi in termine che per loro medesimi non si potessero difendere, nè più del conte fidarsi, sariano forzati, non avendo dove gittarsi, di cadere loro in grembo. Preso questo consiglio, tentarono l'animo del conte, e lo trovarono alla pace dispostissimo, come quello che desiderava che la vittoria avuta a Caravaggio fusse sua e non de' Milanesi. Fermarono pertanto uno accordo, nel quale i Vineziani s'obbligarono pagare al conte, tanto ch'egli differisse ad acquistare Milano, tredici mila fiorini per ciascun mese, e di più durante quella guerra, di quattro mila cavalli e due mila fanti sovvenirlo. Ed il conte dall'altra parte s'obbligò restituire ai Vineziani terre, prigioni e qualunque altra cosa stata da lui in quella guerra occupata, ed essere solamente contento a quelle terre, le quali il duca Filippo alla sua morte possedeva.

Questo accordo come fu saputo a Milano contristò molto più quella città, che non l'aveva la vittoria di Caravaggio rallegrata: dolevansi i principi, rammaricavansi i popolari, piangevano le donne ed i fanciulli, e tutti insieme il conte traditore e disleale chiamavano; e benchè quelli non credessero nè con prieghi nè con promesse dal suo ingrato proponimento rivocarlo, gli mandarono ambasciadori per vedere con che viso e con quali parole questa scelleratezza accompagnasse. Venuti pertanto davanti al conte, uno di quelli parlò in questa sentenza: « Sogliono coloro, i quali alcuna cosa da alcuno impetrare desiderano, con i prieghi, premj o minacce assalirlo, acciò mosso o dalla misericordia o dall'utile o dalla paura, a fare quanto da loro si desidera condescenda. Ma negli uomini crudeli e avarissimi, e secondo l'opinione loro potenti, non vi avendo quelli tre modi luogo alcuno, indarno s'affaticano coloro che credono o con i prieghi umiliarli, o con i premj guadagnarli, o con le minacce sbigottirli. Noi pertanto cognoscendo al presente, benchè tardi, la crudeltà, l'ambizione e la superbia tua, vegniamo a te, non per volere impetrare alcuna cosa, nè per credere d'ottenerla, quando bene noi la domandassimo, ma per ricordarti

i beneficj che tu hai dal popolo milanese ricevuti, e dimostrarti con quanta ingratitudine tu gli hai ricompensati, acciocchè almeno intra tanti mali che noi sentiamo, si gusti qualche piacere per rimproverartegli. E' ti debbe ricordare benissimo quali erano le condizioni tue dopo la morte del duca Filippo: tu eri del papa e del re nimico; tu avevi abbandonati i Fiorentini e i Vineziani, de' quali e per il giusto e fresco sdegno, e per non avere quelli più bisogno di te, eri quasi che inimico divenuto. Trovaviti stracco della guerra avevi avuta con la Chiesa, con poca gente, senza amici, senza danari, e privo d' ogni speranza di poter mantenere gli stati tuoi e l' antica tua riputazione; dalle quali cose facilmente cadevi se non fusse stata la nostra semplicità; perchè noi soli ti ricevemmo in casa, mossi dalla riverenza avevamo alla felice memoria del duca nostro, col quale avendo tu parentado e nuova amicizia, credevamo che ne' suoi eredi passasse l' amor tuo, e che se a' beneficj suoi s' aggiugnessero i nostri, dovesse questa amicizia non solamente essere ferma, ma inseparabile, e perciò alle antiche convenzioni Verona o Brescia aggiugnemmo. Che più potevamo noi darti e prometterti? E tu che potevi, non dico da noi, ma in quelli tempi da ciascuno, non dico avere, ma desiderare? Tu pertanto ricevesti da noi uno insperato bene, e noi per ricompenso riceviamo da te uno insperato male. Nè hai differito insino ad ora a dimostrarci l' iniquo animo tuo; perchè non prima fusti delle nostre armi principe, che contro a ogni giustizia ricevesti Pavia; il che ne doveva ammonire quale doveva essere il fine di questa tua amicizia. La quale ingiuria noi sopportammo, pensando che quello acquisto dovesse empiere con la grandezza sua l' ambizione tua. Ahimè! che a coloro che desiderano il tutto, non puote la parte soddisfare. Tu promettesti che noi gli acquisti dipoi da te fatti godessimo, perchè sapevi bene come quello che in molte volte ci davi, ci potevi in un tratto ritorre; com' è stato dopo la vittoria di Caravaggio, la quale preparata prima col sangue e con i danari nostri, fu poi con la nostra rovina conseguita. O infelici quelle città che hanno contra all' ambizione di chi le vuole opprimere a difendere la libertà loro! ma molto più infelici quelle che sono con le armi mercenarie ed infedeli, come le tue, necessitate a difendersi! Vaglia almeno questo nostro esempio ai posteri, poichè quello di Tebe e di Filippo di Macedonia non è valuto a noi, il quale dopo la vittoria avuta de' nimici, prima diventò di capitano loro nimico, dipoi principe. Non possiamo pertanto essere d' altra colpa accusati, se non d' avere confidato assai in quello, in cui noi dovevamo confidare poco; perchè la tua passata vita, l' animo tuo vasto, non contento mai d' alcun grado o stato, ci doveva ammonire; nè dovevamo porre speranza in colui, che aveva tradito il signore di Lucca, taglieggiato i Fiorentini e Vineziani, stimato poco il duca, vilipeso un re, e sopra tutto Dio e la Chiesa sua con tante ingiurie perseguitata. Nè dovevamo mai credere, che tanti principi fussero nel petto di Francesco Sforza di minore autorità che i Milanesi, e che si avesse a osservare quella fede in noi, che s' era negli altri più volte violata. Nondimeno questa poca prudenza che ci accusa, non scusa la perfidia tua, nè purga quella infamia, che le nostre giuste querele per tutto il mondo ti partoriranno, nè farà che 'l giusto stimolo della tua coscienza non ti perseguiti, quando quelle armi state da noi preparate per offendere e sbigottire altri, verranno a ferire ed ingiuriare noi; perchè tu medesimo ti giudicherai degno di quella pena che i parricidi hanno meritato. E quando pure l' ambizione t' accecasse, il mondo tutto testimone della iniquità tua ti farà aprire gli occhi; faratteli aprire Dio, se i pergiuri, se la violata fede, se i tradimenti gli dispiacciono, e se sempre, come insino ad ora per qualche occulto bene ha fatto, ei non vorrà essere de' malvagi uomini amico. Non ti

promettere adunque la vittoria certa, perchè la ti fia dalla giusta ira di Dio impedita; e noi siamo disposti con la morte perdere la libertà nostra, la quale, quando pure non potessimo difendere, a ogni altro principe, prima che a te, la sottoporremo: e se pure i peccati nostri fussero tali, che contra a ogni nostra voglia ti venissimo in mano, abbi ferma fede che quel regno che sarà da te cominciato con inganno ed infamia, finirà in te o ne' tuoi figliuoli con vituperio e danno. »

Il conte, ancora che da ogni parte si sentisse dai Milanesi morso, senza dimostrare o con le parole o con i gesti alcuna istrasordinaria alterazione, rispose ch'era contento donare agli loro adirati animi la grave ingiuria delle loro poco savie parole, alle quali e' risponderebbe particolarmente se fusse davanti ad alcuno, che delle loro differenze dovesse essere giudice; perchè si vedrebbe lui non avere ingiuriati i Milanesi, ma provvedutosi che non potessero ingiuriar lui. Perchè sapevano bene come dopo la vittoria di Caravaggio s'erano governati; perchè in cambio di premiarlo di Verona o Brescia, cercavano di far pace con i Vineziani, acciocchè solo appresso di lui restassero i carichi dell'inimicizia, e appresso di loro i frutti della vittoria col grado della pace, e tutto l'utile che s'era tratto della guerra. In modo ch'eglino non si potevano dolere s'egli aveva fatto quello accordo, ch' eglino prima avevano tentato di fare; il qual partito se alquanto differiva a prendere, avrebbe al presente a rimproverare a loro quella ingratitudine, la quale ora eglino gli rimproveravano. Il che se fusse vero o no, lo dimostrerebbe col fine di quella guerra quello Dio, ch'eglino chiamavano per vendicatore delle loro ingiurie, mediante il quale vedranno quale di loro sarà più suo amico, e quale con maggior giustizia avrà combattuto.

Partitisi gli ambasciadori, il conte si ordinò a poter assaltare i Milanesi, e questi si prepararono alla difesa, e con Francesco e Iacopo Piccinino, i quali per l'antico odio avevano i Bracceschi con li Sforzeschi erano stati ai Milanesi fedeli, pensarono di difendere la loro libertà, insino a tanto almeno che potessero smembrare i Vineziani dal conte, i quali non credevano dovessino essere fedeli nè amici lungamente. Dall' altra parte il conte, che questo medesimo cognosceva, pensò che fusse savio partito, quando e' giudicava che l'obbligo non bastasse, tenerli fermi col premio. E perciò nel distribuire l'imprese della guerra, fu contento che i Vineziani assalissero Crema, ed egli con l'altre genti assalirebbe il resto dello stato. Questo patto messo davanti ai Vineziani fu cagione ch'eglino durarono tanto nell' amicizia del conte, che 'l conte aveva già occupato tutto il dominio ai Milanesi, ed in modo ristrettigli alla terra, che non potevano d'alcuna cosa necessaria provvedersi; tantochè disperati d'ogni altro aiuto, mandarono oratori a Vinezia a pregargli, che avessero compassione alle cose loro, e fussero contenti, secondo che debbe essere il costume delle Repubbliche, favorire la loro libertà, non un tiranno, il quale se gli riesce insignorirsi di quella città, non potranno a loro posta frenare. Nè credino ch'egli stia contento ai termini ne' capitoli posti, che vorrà i termini antichi di quello stato ricognoscere. Non si erano ancora i Vineziani insignoriti di Crema, e volendo prima che cambiassero volto insignorirsene, risposero pubblicamente non potere per l'accordo fatto col conte sovvenirli, ma in privato gl'intrattennero in modo, che sperando nell'accordo poterono a' loro signori darne una ferma speranza.

Era già il conte con le sue genti tanto propinquo a Milano, che combatteva i borghi; quando ai Vineziani, avuta Crema, non parve da differire di fare amicizia con i Milanesi, con i quali s' accordarono, e intra i primi capitoli pro-

misero al tutto la difesa della loro libertà. Fatto l'accordo, commessero alle genti loro avevano presso al conte, che partitesi da' suoi campi, nel Vineziano si ritirassero. Significarono ancora al conte la pace fatta con i Milanesi, e gli dierono venti giorni di tempo ad accettarla. Non si maravigliò il conte del partito preso dai Veneziani, perchè molto tempo innanzi l'aveva preveduto, e temeva che ogni giorno potesse accadere: nondimeno non potette fare che venuto il caso non se ne dolesse, e quel dispiacere sentisse che avevano i Milanesi, quando egli gli aveva abbandonati, sentito. Prese tempo dagli ambasciadori, che da Vinezia erano stati mandati a significargli l'accordo, due giorni a rispondere: fra il qual tempo diliberò d'intrattenere i Vineziani, e non abbandonare l'impresa; e perciò pubblicamente disse di voler accettare la pace, e mandò suoi ambasciadori a Vinezia con amplo mandato a ratificarla; ma da parte commise loro in alcun modo non la ratificassero, ma con varie invenzioni e cavillazioni la conclusione differissero. E per fare ai Vineziani più credere che dicesse davvero, fece tregua con i Milanesi per un mese, e discostossi da Milano, e divise le sue genti per gli alloggiamenti ne' luoghi, che all'intorno aveva occupati. Questo partito fu cagione della vittoria sua e della rovina de' Milanesi, perchè i Vineziani confidando nella pace furono più lenti alle provvisioni della guerra; ed i Milanesi veggendo la tregua fatta, ed il nimico discostatosi, ed i Vineziani amici, crederono al tutto che il conte fusse per abbandonare l'impresa. La quale opinione in duoi modi gli offese: l'uno ch'eglino trascurarono gli ordini delle difese loro; l'altro che nel paese libero dal nimico, perchè il tempo della sementa era, seminarono assai grano; donde nacque, che più tosto il conte gli potè affamare. Al conte dall'altra parte tutte quelle cose giovarono, che i nimici offesero; e di più, quel tempo gli dette comodità a poter respirare e provvedersi d'aiuti.

Non si erano in questa guerra di Lombardia i Fiorentini dichiarati per alcuna delle parti, nè avevano dato alcun favore al conte, nè quando egli difendeva i Milanesi nè poi; perchè il conte non ne avendo avuto di bisogno, non ne gli aveva con istanza ricerchi; solamente avevano dopo la rotta di Caravaggio, per virtù degli obblighi della lega, mandato aiuti ai Vineziani. Ma sendo rimaso al conte Francesco solo, non avendo dove ricorrere, fu necessitato richiedere instantemente aiuto ai Fiorentini, e pubblicamente allo stato, e privatamente agli amici, e massimamente a Cosimo de' Medici, col quale aveva sempre tenuta una continua amicizia ed era sempre stato da quello in ogni sua impresa fedelmente consigliato, e largamente sovvenuto. Nè in questa necessità Cosimo l'abbandonò, ma come privato copiosamente lo sovvenne, e gli dette animo a seguire l'impresa. Desiderava ancora che pubblicamente la città l'aiutasse, dove si trovava difficoltà. Era in Firenze Neri di Gino Capponi potentissimo. A costui non pareva che fusse a beneficio della città che 'l conte occupasse Milano, e credeva che fusse più a salute dell'Italia, che 'l conte ratificasse la pace, che e' seguisse la guerra. In prima egli dubitava, che i Milanesi per lo sdegno avieno contra il conte, non si dessero al tutto ai Vineziani, il che era la rovina di ciascuno; dipoi quando pure gli riuscisse di occupare Milano, gli pareva che tante armi e tanto stato congiunto insieme fussero formidabili; e s'egli era insopportabil conte, giudicava che fusse per essere un duca insopportabilissimo. Pertanto affermava, che fusse meglio e per la Repubblica di Firenze e per l'Italia, che 'l conte restasse con la sua riputazione dell'armi, e la Lombardia in due Repubbliche si dividesse, le quali mai s'unirebbero all'offesa degli altri, e ciascheduna per sè offendere non potrebbe. Ed a far questo non ci vedeva altro miglior rimedio, che non sovvenire il conte, e mantenere

la lega vecchia con i Vineziani. Non erano queste ragioni dagli amici di Cosimo accettate, perchè credevano Neri muoversi a questo, non perchè così credesse essere il bene della Repubblica, ma per non volere che il conte amico di Cosimo diventasse duca, parendogli che per questo Cosimo ne diventasse troppo potente. E Cosimo ancora d'altra parte con ragioni mostrava l'aiutare il conte essere alla Repubblica ed all'Italia utilissimo; perchè egli era opinione poco savia credere che i Milanesi si potessero conservare liberi, perchè la qualità della cittadinanza, il modo del vivere loro, le sette anticate in quella città, erano a ogni forma di civil governo contrarie. Talmente ch'egli era necessario o che il conte ne diventasse duca, o i Vineziani signori. Ed in tale partito niuno era sì sciocco che dubitasse qual fusse meglio, o avere un amico potente vicino, o avervi un nimico potentissimo; nè credeva che fusse da dubitare che i Milanesi, per aver guerra col conte, si sottomettessino ai Vineziani; perchè il conte aveva la parte in Milano e non quelli; talchè qualunque volta e' non potranno difendersi come liberi, sempre più tosto al conte che ai Vineziani si sottometteranno. Queste diversità d'opinioni tennero assai sospesa la città, e alla fine diliberarono che si mandassero ambasciadori al conte per trattare il modo dell'accordo; e se trovassero il conte gagliardo da potere sperare che e' vincesse, conchiuderlo; quando che no, cavillarlo e differirlo.

Erano questi ambasciadori a Reggio quando eglino intesero il conte essere diventato signore di Milano, perchè il conte passato il tempo della tregua si ristrinse con le sue genti a quella città, sperando in brieve a dispetto de' Vineziani occuparla; perchè quelli non la potevano soccorrere se non dalla parte dell'Adda, il qual passo facilmente poteva chiudere, e non temeva, per essere la vernata, che i Vineziani gli campeggiassero appresso, e sperava prima che 'l verno passasse avere la vittoria, massimamente essendo morto Francesco Piccinino, e restato solo Iacopo suo fratello capo de' Milanesi. Avevano i Vineziani mandato un loro oratore a Milano a confortare quelli cittadini che fussero pronti a difendersi, promettendo loro grande e presto soccorso. Seguirono adunque durante il verno intra i Vineziani ed il conte alcune leggieri zuffe; ma fattosi il tempo più benigno, i Vineziani sotto Pandolfo Malatesti si fermarono con il loro esercito sopra l'Adda; dove consigliatisi, se dovevano per soccorrere Milano assalire il conte, e tentare la fortuna della zuffa, Pandolfo loro capitano giudicò che e' non fusse da farne questa esperienza, cognoscendo la virtù del conte e del suo esercito. E credeva che si potesse senza combattere vincere al sicuro, perchè il conte dal disagio delli strami e del frumento era cacciato. Consigliò pertanto che e' si conservasse quello alloggiamento, per dare speranza ai Milanesi di soccorso, acciocchè disperati non si dessero al conte. Questo partito fu approvato da' Vineziani, sì per giudicarlo sicuro, sì ancora perchè avevano speranza che tenendo i Milanesi in quella necessità, sarebbero forzati a rimettersi sotto il loro imperio, persuadendosi che mai non fussero per darsi al conte, considerate l'ingiurie che avevano ricevute da lui.

Intanto i Milanesi erano condotti quasi che in estrema miseria, ed abbondando quella città naturalmente di poveri, si morivano per le strade di fame; donde ne nascevano romori e pianti in diversi luoghi della città, di che i magistrati temevano forte, e facevano ogni diligenza, perchè genti non s'adunassero insieme. Indugia assai la moltitudine tutta a disporsi al male, ma quando vi è disposta ogni piccolo accidente la muove. Duoi adunque di non molta condizione ragionando propinqui a Porta Nuova delle calamità della città e della miseria loro, e che modi vi fussero per la salute, si cominciò ad accostar loro degli altri, tantochè diventarono buon numero, dondechè si sparse per Milano

voce, quelli di Porta Nuova esser contra a' magistrati in arme. Per la qual cosa tutta la moltitudine, la quale non aspettava altro che essere mossa, fu in arme e fecero capo di loro Guasparre da Vicomercato, e n' andarono al luogo dove i magistrati erano ragunati; ne' quali fecero tal impeto, che tutti quelli che non si poterono fuggire uccisero, intra i quali Lionardo Venero ambasciadore vineziano, come cagione della loro fame, e della loro miseria allegro, ammazzarono. E così quasi che principi della città diventati, intra loro proposero quello che si avesse a fare a volere uscire di tanti affanni, e qualche volta riposarsi. E ciascuno giudicava che convenisse rifuggire, poichè la libertà non si poteva conservare, sotto un principe che gli difendesse; e chi il re Alfonso, e chi il duca di Savoia, e chi il re di Francia voleva per suo signore chiamare: del conte non era alcuno che ragionasse; tanto erano ancora potenti gli sdegni avevano seco. Nondimeno non si accordando degli altri, Guasparre da Vicomercato fu il primo che nominò il conte, e largamente mostrò come volendosi levare la guerra daddosso, non ci era altro modo che chiamar quello; perchè il popolo di Milano aveva bisogno d' una certa e presente pace, non d' una speranza lunga d' un futuro soccorso. Scusò con le parole l' imprese del conte, accusò i Vineziani, accusò tutti gli altri principi d' Italia che non avevano voluto, chi per ambizione, chi per avarizia, che vivessero liberi. E dappoichè la loro libertà si aveva a dare, si desse a uno che gli sapesse o potesse difendere, acciocchè almeno della servitù nascesse la pace, e non maggiori danni e più pericolosa guerra. Fu costui con maravigliosa attenzione ascoltato, e tutti finito il suo parlare gridarono, che il conte si chiamasse, e Guasparre fecero ambasciadore a chiamarlo. Il quale per comandamento del popolo andò a trovare il conte, e gli portò sì lieta e felice novella; la quale il conte accettò lietamente, ed entrato in Milano come principe a' 26 di febbraio nel MCCCCL, fu con somma e maravigliosa letizia ricevuto da coloro, che non molto tempo innanzi l' avevano con tanto odio infamato.

Venuta la nuova di questo acquistato a Firenze, s' ordinò agli oratori fiorentini ch' erano in cammino, che in cambio d' andare a trattare accordo con il conte, si rallegrassero col duca della vittoria. Furono questi oratori dal duca ricevuti onorevolmente, e copiosamente onorati, perchè sapeva bene che contro alla potenza de' Vineziani non poteva avere in Italia i più fedeli nè più gagliardi amici de' Fiorentini; i quali avendo deposto il timore della casa de' Visconti, si vedeva che avevano a combattere con le forze de' Ragonesi e Vineziani, perchè i Ragonesi re di Napoli erano loro nimici, per l' amicizia che sapevano che il popolo fiorentino aveva sempre tenuta con la casa di Francia; e i Vineziani cognoscevano, che l' antica paura de' Visconti era nuova di loro, e perchè e' sapevano con quanto studio eglino avevano i Visconti perseguitati, temendo le medesime persecuzioni, cercavano la rovina di quelli. Queste cose furono cagione che il nuovo duca si ristrignesse facilmente con i Fiorentini, e che i Vineziani ed il re Alfonso s' accordassero contra i comuni nimici, e s' obbligarono in un medesimo tempo a muovere l' armi, e che il re assalisse i Fiorentini, ed i Vineziani il duca; il quale per esser nuovo nello stato credevano nè con le forze proprie, nè con gli aiuti d' altri potesse sostenergli.

Ma perchè la lega intra i Fiorentini e i Vineziani durava, e il re dopo la guerra di Piombino aveva fatto pace con quelli, non parve loro da rompere la pace, se prima con qualche colore non si giustificasse la guerra. E perciò l' uno e l' altro mandò ambasciadori a Firenze, i quali per parte de' loro Signori feciono intendere, la lega fatta essere non per offendere alcuno, ma per difendere gli stati loro. Dolsesi dipoi il Veneziano che i Fiorentini avevano dato passo ad

Alessandro fratello del duca per Lunigiana che con genti passasse in Lombardia; e di più erano stati autori e consigliatori dell' accordo fatto intra 'l duca ed il marchese di Mantova; le quali cose tutte affermava essere contrarie allo stato loro e all' amicizia avevano insieme, e perciò ricordava amorevolmente, che chi offende a torto, dà cagione ad altri di essere offeso a ragione; e che chi rompe la pace aspetti la guerra. Fu commessa dalla Signoria la risposta a Cosimo, il quale con lunga e savia orazione riandò tutti i beneficj fatti dalla città sua alla Repubblica vineziana; mostrò quanto imperio quella aveva con i danari, con le genti e col consiglio de' Fiorentini acquistato; e ricordò loro, che poichè da' Fiorentini era venuta la cagione dell' amicizia, non mai verrebbe la cagione della nimicizia; ed essendo stati sempre amatori della pace, lodavano assai l' accordo fatto intra loro, quando per pace, e non per guerra fusse fatto. Vero era, che delle querele fatte assai si maravigliava, veggendo che di sì leggier cosa e vana da una tanta Repubblica si teneva tanto conto; ma quando pure fussero degne d' essere considerate, facevano a ciascuno intendere, come e' volevano che 'l paese loro fusse libero ed aperto a qualunque, e che 'l duca era di qualità che per fare amicizia con Mantova non aveva nè de' consigli nè de' favori loro bisogno. E perciò dubitava che queste querele non avessero altro veleno nascosto che le non dimostravano; il che quando fusse, farebbero cognoscere a ciascuno facilmente l' amicizia de' Fiorentini quanto ella è utile, tanto essere la nimicizia dannosa.

Passò per allora la cosa leggermente, e parve che gli oratori se n' andassero assai soddisfatti. Nondimeno la lega fatta e i modi de' Vineziani e del re facevano piuttosto temere i Fiorentini e il duca di nuova guerra, che sperare ferma pace. Pertanto i Fiorentini si collegarono col duca, e intanto si scoperse il mal animo de' Vineziani, perchè fecero lega con i Sanesi, e cacciarono tutti i Fiorentini e loro sudditi della città e imperio loro. E poco appresso Alfonso fece il simigliante, senza avere alla pace l' anno davanti fatta alcuno rispetto, e senza averne non che giusta, ma colorita cagione. Cercarono i Vineziani di acquistarsi i Bolognesi, e fatti forti i fuorusciti gli messero con assai gente di notte per le fogne in Bologna. Nè prima si seppe l' entrata loro, che loro medesimi levassero il romore; al quale Santi Bentivogli sendosi desto, intese come tutta la città era da' ribelli occupata. E benchè fusse consigliato da molti che con la fuga salvasse la vita, poichè con lo stare non poteva salvar lo stato, nondimeno volle mostrare alla fortuna il viso, e prese l' armi, dette animo ai suoi, e fatto testa d' alcuni amici, assalì parte de' ribelli, e quelli rotti, molti n' ammazzò, ed il restante cacciò della città. Dove per ciascuno fu giudicato, aver fatto verissima prova d' essere della casa de' Bentivogli.

Queste opere e dimostrazioni fecero in Firenze ferma credenza della futura guerra; e però si volsono i Fiorentini alle loro antiche e consuete difese, e crearono il magistrato de' Dieci, soldarono nuovi condottieri, mandarono oratori a Roma, a Napoli, a Vinegia, a Milano, a Siena, per chiedere aiuti agli amici, chiarire i sospetti, guadagnarsi i dubbj, e scoprire i consigli de' nimici. Dal papa non si trasse altro che parole generali, buona disposizione e conforti alla pace. Dal re vane scuse d' aver licenziato i Fiorentini, offerendosi voler dare il salvocondotto a qualunque lo dimandasse. E benchè s' ingegnasse al tutto i consigli della nuova guerra nascondere, nondimeno gli ambasciadori cognobbero il mal animo suo, e scopersero molte sue preparazioni per venire ai danni della Repubblica loro. Col duca di nuovo con varj obblighi si fortificò la lega, e per suo mezzo si fece l' amicizia con i Genovesi, e l' antiche differenze di rappresaglie e molte altre querele si composero, nonostante che i Vineziani cercassero

per ogni modo tale composizione turbare; nè mancarono di supplicare all'imperadore di Costantinopoli, che dovesse cacciare la nazione fiorentina del paese suo: con tanto odio presero questa guerra, e tanto poteva in loro la cupidità del dominare, che senza alcun rispetto volevano distruggere coloro, che della loro grandezza erano stati cagione. Ma da quello imperadore non furono intesi. Fu dal senato vineziano agli oratori fiorentini proibito l'entrare nello stato di quella Repubblica, allegando che essendo in amicizia col re non potevano senza sua participazione udirgli. I Sanesi con buone parole gli ambasciatori riceverono, temendo di non essere prima disfatti che la lega gli potesse difendere; e perciò parve loro d'addormentare quelle armi che non potevano sostenere. Volleno i Veneziani ed il re, secondo che allora si congetturò, per giustificare la guerra mandare oratori a Firenze. Ma quello de' Vineziani non fu voluto intromettere nel dominio fiorentino, e non volendo quello del re far solo quello uffizio, restò quella legazione imperfetta, ed i Vineziani per questo cognobbero, essere stimati meno da quelli Fiorentini, che non molti mesi innanzi avevano stimati poco.

Nel mezzo del timore di questi moti, Federigo III imperadore passò in Italia per coronarsi, e a' dì 30 di gennaio nel MCCCCLI entrò in Firenze con mille cinquecento cavalli, e fu da quella Signoria onoratissimamente ricevuto, e stette in quella città insino a' dì 6 di febbraio, che quello partì per ire a Roma alla sua coronazione. Dove solennemente coronato, e celebrate le nozze con la imperatrice, la quale per mare era venuta a Roma, se ne ritornò nella Magna, e di maggio passò di nuovo per Firenze, dove gli furono fatti quelli medesimi onori che alla venuta sua. E nel ritornarsene, sendo stato dal marchese di Ferrara beneficato, per ristorare quello gli concesse Modena e Reggio. Non mancarono i Fiorentini in questo medesimo tempo di prepararsi alla imminente guerra, e per dare riputazione a loro e terrore al nimico, fecero eglino ed il duca lega con il re di Francia per difesa dei comuni stati, la quale con grande magnificenza e letizia per tutta Italia pubblicarono.

Era venuto il mese di maggio dell'anno MCCCCLII quando ai Vineziani non parve da differire più di rompere la guerra al duca, e con sedici mila cavalli e sei mila fanti dalla parte di Lodi lo assalirono, e nel medesimo tempo il marchese di Monferrato o per sua propria ambizione o spinto da' Vineziani ancora lo assalì dalla parte d'Alessandria. Il duca dall'altra parte aveva messo insieme diciotto mila cavalli e tre mila fanti, ed avendo provveduto Alessandria e Lodi di gente, e similmente muniti tutti i luoghi dove i nimici lo potessero offendere, assalì con le sue genti il Bresciano, dove fece ai Vineziani danni grandissimi, e da ciascuna parte si predava il paese, e le deboli ville si saccheggiavano. Ma sendo rotto il marchese di Monferrato ad Alessandria dalle genti del duca, potette quello dipoi con maggiori forze opporsi ai Vineziani, ed il paese loro assalire.

Travagliandosi pertanto la guerra di Lombardia con varj ma deboli accidenti, e poco degni di memoria, in Toscana nacque medesimamente la guerra del re Alfonso e dei Fiorentini, la quale non si maneggiò con maggior virtù nè con maggiore pericolo, che si maneggiasse quella di Lombardia. Venne in Toscana Ferrando figliuolo non legittimo d'Alfonso con dodici mila soldati capitanati da Federigo signore d'Urbino. La prima loro impresa fu ch' eglino assalirono Foiano in Val di Chiana; perchè avendo amici i Sanesi, entrarono da quella parte nell'imperio fiorentino. Era il castello debile di mura, piccolo, e perciò non pieno di molti uomini, ma secondo quelli tempi erano riputati feroci e fedeli. Erano in quello dugento soldati mandati dalla Signoria per guardia

d'esso. A questo così munito castello Ferrando s'accampò, e fu tanta o la gran virtù di quelli di dentro, o la poca sua, che non prima che dopo trentasei giorni se ne insignorì. Il qual tempo dette comodità alla città di provvedere gli altri luoghi di maggior momento, e di ragunare le loro genti, e meglio che non erano, alla difesa loro ordinarsi. Preso i nimici questo castello, passarono nel Chianti, dove due piccole ville possedute da privati cittadini non poterono espugnare. Donde chè lasciate quelle, se n'andarono a campo alla Castellina, castello posto ai confini del Chianti propinquo dieci miglia da Siena, debole per arte, e per sito debolissimo; ma non poterono perciò queste due debolezze superare la debolezza dell'esercito che lo assalì, perchè dopo quarantaquattro giorni ch'egli stette a combatterlo se ne partì con vergogna. Tanto erano quelli eserciti formidabili e quelle guerre pericolose, che quelle terre, le quali oggi come luoghi impossibili a difendersi s'abbandonano, allora come cose impossibili a pigliarsi si difendevano. E mentre che Ferrando stette a campo in Chianti, fece assai correrie e prede nel Fiorentino, e corse insino propinquo a sei miglia alla città, con paura e danno assai dei sudditi dei Fiorentini, i quali in questi tempi avendo condotte le loro genti in numero di ottomila soldati sotto Astorre da Faenza e Gismondo Malatesti verso il castello di Colle, le tenevano discosto al nimico, temendo che le non fussero necessitate di venire a giornata, perchè giudicavano, non perdendo quella, non poter perdere la guerra, perchè le piccole castella, perdendole, con la pace si ricuperano, e delle terre grosse erano securi, sapendo che 'l nimico non era per assalirle. Aveva ancora il re un'armata di circa venti legni fra galere e fuste nel mare di Pisa; e mentre che per terra la Castellina si combatteva, pose questa armata alla Rocca di Vada, e quella per poca diligenza del castellano occupò. Per il che i nimici dipoi il paese all'intorno molestavano; la qual molestia facilmente si levò via per alcuni soldati, che i Fiorentini mandarono a Campiglia, i quali tenevano i nimici stretti alla marina.

Il pontefice intra queste guerre non si travagliava, se non in quanto e' credeva potere mettere accordo intra le parti. E benchè e' s'astenesse dalla guerra di fuori, fu per trovarla più pericolosa in casa. Viveva in quelli tempi un messere Stefano Porcari cittadino romano, per sangue e per dottrina, ma molto più per eccellenza d'animo, nobile. Desiderava costui, secondo il costume degli uomini ch'appetiscono gloria, a fare, o tentare almeno, qualche cosa degna di memoria. E giudicò non potere tentare altro, che vedere se potesse trarre la patria sua di mano dei prelati, e ridurla nell'antico vivere; sperando per questo, quando gli riuscisse, essere chiamato nuovo fondatore, e secondo padre di quella città. Facevangli sperare di questa impresa felice fine i malvagi costumi de' prelati, e la mala contentezza de' baroni e popolo romano; ma sopra tutto gliene davano speranza quei versi del Petrarca, nella canzone che comincia : *Spirto gentil, che quelle membra reggi,* dove dice :

> Sopra il monte Tarpeo, Canzon, vedrai
> Un cavalier ch' Italia tutta onora,
> Pensoso più d' altrui che di sè stesso.

Sapeva messere Stefano i poeti esser molte volte di spirito divino e profetico ripieni; talchè giudicava dovere ad ogni modo intervenire quella cosa che 'l Petrarca in quella canzone profetizzava, ed essere egli quello che dovesse essere di sì gloriosa impresa esecutore, parendogli per eloquenza, per dottrina, per grazia e per amici esser superiore ad ogni altro Romano. Caduto adunque

in questo pensiero, non potette in modo cauto governarsi, che con le parole, con l'usanze e con il modo del vivere non si scoprisse, talmentechè divenne sospetto al pontefice. Il quale per torgli comodità a poter operare male lo confinò a Bologna, ed al governatore di quella città commise, che ciascun giorno lo rassegnasse. Non fu messere Stefano per questo primo intoppo sbigottito, anzi con maggiore studio seguitò l'impresa sua, e per quei mezzi poteva più cauti teneva pratiche con gli amici, e più volte andò e tornò da Roma con tanta celerità, ch'egli era a tempo a rappresentarsi al governatore intra i termini comandati. Ma dappoichè gli parve aver tratti assai uomini alla sua volontà, diliberò di non differire a tentare la cosa, e commise agli amici, i quali erano in Roma, che in un tempo determinato una splendida cena ordinassero, dove tutti i congiurati fussero chiamati, con ordine che ciascuno avesse seco i più fidati amici, e promise di essere con loro avanti che la cena fusse fornita. Fu ordinato tutto secondo l'avviso suo, e messere Stefano era già arrivato nella casa dove si cenava. Tantochè fornita la cena, vestito di drappo d'oro con collane ed altri ornamenti, che gli davano maestà e riputazione, comparse intra i convivanti, e quelli abbracciati, con una lunga orazione gli confortò a fermare l'animo, e disporsi a sì gloriosa impresa. Dipoi divisò il modo, ed ordinò che una parte di loro la mattina seguente il palagio del pontefice occupasse, l'altra per Roma chiamasse il popolo all'arme. Venne la cosa a notizia al pontefice la notte: alcuni dicono che fu per poca fede de' congiurati, altri che si seppe esser messere Stefano in Roma. Comunque si fusse, il papa la notte medesima che la cena s'era fatta, fece prender messere Stefano con la maggior parte dei compagni, e dipoi secondo che meritavano i falli loro, morire. Cotal fine ebbe questo suo disegno; e veramente potè essere da qualcuno la intenzione di costui lodata, ma da ciascuno sarà sempre il giudicio biasimato; perchè simili imprese, se le hanno in sè nel pensarle alcuna ombra di gloria, hanno nell'eseguirle quasi sempre certissimo danno.

Era già durata la guerra in Toscana quasichè uno anno, ed era venuto il tempo nel MCCCCLIII che gli eserciti si riducono alla campagna, quando al soccorso de' Fiorentini venne il signore Alessandro Sforza fratello del duca con due mila cavalli, e per questo essendo l'esercito dei Fiorentini cresciuto, e quello del re diminuito, parve ai Fiorentini d'andare a ricuperare le cose perdute, e con poca fatica alcune terre ricuperarono. Dipoi andarono a campo a Foiano, il quale fu per poca cura dei commessarj saccheggiato; tanto che essendo gli abitatori dispersi, con difficultà grande vi tornarono ad abitare, e con esenzioni ed altri premj vi si ridussero. La Rocca ancora di Vada si racquistò, perchè i nimici veggendo di non poterla tenere, l'abbandonarono ed arsero. E mentre che queste cose dallo esercito fiorentino erano operate, l'esercito ragonese non avendo ardire di appressarsi a quello dei nimici, s'era ridotto propinquo a Siena, e scorreva molte volte nel Fiorentino, dove faceva ruberie, tumulti e spaventi grandissimi. Nè mancò quel re di vedere se e' poteva per altra via assalire i nimici, e dividere le forze di quelli, e per nuovi travagli ed assalti invilirgli.

Era signore di Val di Bagno Gherardo Gambacorti, il quale o per amicizia, o per obbligo era stato sempre insieme con i suoi passati o soldato o raccomandato dei Fiorentini. Con costui tenne pratica il re Alfonso che gli desse quello stato, ed egli a rincontro d'uno altro stato nel regno lo ricompensasse. Questa pratica fu rivelata a Firenze, e per scoprire l'animo suo se gli mandò uno ambasciadore, il quale gli ricordasse gli obblighi dei passati e suoi, e lo confortasse a seguire nella fede con quella Repubblica. Mostrò Gherardo maravi-

gliarsi, e con giuramenti gravi affermò non mai sì scellerato pensiero essergli caduto nell'animo, e che verrebbe in persona a Firenze a farsi pegno della fede sua. Ma sendo indisposto, quello che non poteva fare egli, farebbe fare al figliuolo, il quale come statico consegnò all'ambasciadore, che a Firenze seco ne lo menasse. Queste parole e questa dimostrazione fecero ai Fiorentini credere che Gherardo dicesse il vero, e l'accusatore suo essere stato bugiardo e vano, e perciò sopra questo pensiero si riposarono. Ma Gherardo con maggior istanzia seguitò col re la pratica, la quale come fu conclusa, il re mandò in Val di Bagno frà Puccio cavaliere ierosolimitano con assai gente a prendere delle rocche e delle terre di Gherardo la possessione. Ma quelli popoli di Bagno, sendo alla Repubblica fiorentina affezionati, con dispiacere promettevano ubbidienza ai commessarj del re.

Aveva già preso frà Puccio quasichè la possessione di tutto quello stato; solo gli mancava d'insignorirsi della rocca di Corzano. Era con Gherardo mentre che faceva tal consegnazione, fra i suoi che gli erano d'intorno, Antonio Gualandi, Pisano, giovane ed ardito, a cui questo tradimento di Gherardo dispiaceva; e considerato il sito della fortezza, e gli uomini che v'erano in guardia, e cognosciuta nel viso e nei gesti la mala loro contentezza, e trovandosi Gherardo alla porta per intromettere le genti ragonesi, si girò Antonio verso il di dentro della rocca, e spinse con ambe le mani Gherardo fuora di quella, ed alle guardie comandò, che sopra il volto di sì scellerato uomo quella fortezza serrassero, ed alla Repubblica fiorentina la conservassero. Questo romore come fu udito in Bagno e negli altri luoghi vicini, ciascuno di quelli popoli prese l'armi contra ai Ragonesi, e ritte le bandiere di Firenze, quelli ne cacciarono. Questa cosa come fu intesa a Firenze, i Fiorentini il figliuolo di Gherardo dato loro per statico imprigionarono, ed a Bagno mandarono genti che quel paese per la loro Repubblica difendessero, e quello stato che per il principe si governava in vicariato riducessero. Ma Gherardo traditore del suo signore e del figliuolo con fatica potette fuggire, e lasciò la donna e sua famiglia con ogni sua sostanza nella potestà de' nimici. Fu stimato assai in Firenze questo accidente, perchè se e' succedeva al re di quel paese insignorirsi, poteva con poca sua spesa a sua posta in Val di Tevere ed in Casentino correre, dove avrebbe dato tanta noia alla Repubblica, che non avrebbero i Fiorentini potuto le loro forze tutte all'esercito ragonese, che a Siena si trovava, opporre.

Avevano i Fiorentini, oltre agli apparati fatti in Italia per reprimere le forze della nemica lega, mandato messer Agnolo Acciaiuoli loro oratore al re di Francia a trattare con quello, che desse facoltà al re Rinato d'Angiò di venire in Italia in favore del duca e loro, acciocchè venisse a difendere i suoi amici, e potesse dipoi, sendo in Italia, pensare all'acquisto del regno di Napoli, ed a questo effetto aiuto di genti e di danari gli promettevano. E così mentre che in Toscana ed in Lombardia la guerra secondo abbiamo narrato si travagliava, l'ambasciadore col re Rinato l'accordo conchiuse, che dovesse venire per tutto giugno con duemila quattrocento cavalli in Italia, ed all'arrivar suo in Alessandria la lega gli doveva dar trentamila fiorini, e dipoi durante la guerra diecimila per ciascun mese. Volendo adunque questo re per virtù di questo accordo passare in Italia, era dal duca di Savoia e marchese di Monferrato ritenuto, i quali sendo amici de' Veneziani non gli permettevano il passo. Onde che 'l re fu dall'ambasciadore fiorentino confortato, che per dare riputazione agli amici se ne tornasse in Provenza, e per mare con alquanti suoi scendesse in Italia, e dall'altra parte facesse forza col re di Francia che operasse con quel duca che le genti sue

potessero per la Savoia passare. E così come fu consigliato successe; perchè Rinato per mare si condusse in Italia, e le sue genti a contemplazione del re furono ricevute in Savoia. Fu il re Rinato raccettato dal duca Francesco onoratissimamente, e messe le genti italiane e franzesi insieme, assalirono con tanto terrore i Vineziani, che in poco tempo tutte le terre che quelli avevano prese nel Cremonese ricuperarono. Nè contenti a questo, quasichè tutto il Bresciano occuparono, e l' esercito vineziano non si tenendo più sicuro in campagna, propinquo alle mura di Brescia si era ridotto.

Ma sendo venuto il verno, parve al duca di ritirare le sue genti negli alloggiamenti, e al re Rinato consegnò le stanze a Piacenza; e così dimorato il verno del MCCCCLIII senza fare alcuna impresa, quando dipoi la state ne veniva, e che si stimava per il duca uscire alla campagna, e spogliare i Vineziani dello stato loro di terra, il re Rinato fece intendere al duca, come egli era necessitato ritornarsene in Francia. Fu questa diliberazione al duca nuova ed inaspettata, e perciò ne prese dispiacere grandissimo; e benchè subito andasse da quello per dissuadergli la partita, non potè nè per prieghi, nè per promesse rimuoverlo, ma solo promise lasciare parte delle sue genti, e mandare Giovanni suo figliuolo, che per lui fusse ai servizj della lega. Non dispiacque questa partita ai Fiorentini, come quelli che avendo ricuperate le terre loro e le loro castella, non temevano più il re, e dall' altra parte non desideravano che il duca altro che le sue terre in Lombardia ricuperasse. Partissi pertanto Rinato, e mandò il suo figliuolo, come aveva promesso, in Italia, il quale non si fermò in Lombardia, ma ne venne a Firenze, dove onoratissimamente fu ricevuto.

La partita del re fece che il duca si voltò volentieri alla pace, ed i Vineziani, Alfonso ed i Fiorentini per essere tutti stracchi la desideravano, ed il papa ancora con ogni dimostrazione l' aveva desiderata e desiderava; perchè questo medesimo anno Maumetto Gran Turco aveva preso Costantinopoli, e al tutto di Grecia insignoritosi. Il quale acquisto sbigottì tutti i cristiani, e più che ciascuno altro i Vineziani ed il papa, parendo a ciascuno di questi già sentire le sue armi in Italia. Il papa pertanto pregò i potentati italiani gli mandassero oratori con autorità di fermare una universale pace; i quali tutti ubbidirono, e venuti insieme ai meriti della cosa, vi si trovava assai difficultà nel trattarla. Voleva il re che i Fiorentini lo rifacessero delle spese fatte in quella guerra, ed i Fiorentini volevano esserne soddisfatti loro. I Vineziani domandavano al duca Cremona, il duca a loro Bergamo, Brescia e Crema; talchè pareva, che queste difficoltà fussero a risolvere impossibili. Nondimeno quello che a Roma pareva a molti difficile a fare, a Milano ed a Vinezia intra duoi fu facilissimo; perchè mentre che le pratiche a Roma della pace si tenevano, il duca ed i Vineziani a' dì 9 d' aprile nel MCCCCLIV la conchiusero, per virtù della quale ciascuno ritornò nelle terre possedeva avanti la guerra, ed al duca fu concesso potere ricuperare le terre gli avevano occupate i principi di Monferrato e di Savoia, ed agli altri principi italiani fu un mese a ratificarla concesso. Il papa ed i Fiorentini, e con loro i Sanesi ed altri minori potenti, fra il tempo la ratificarono. Nè contenti a questo, si fermò fra i Fiorentini, duca e Vineziani pace per anni venticinque. Mostrò solamente il re Alfonso de' principi d' Italia essere di questa pace malcontento, parendogli fusse fatta con poca sua riputazione, avendo non come principale ma come aderente da essere ricevuto in quella; e perciò stette molto tempo sospeso senza lasciarsi intendere. Pure sendogli state mandate dal papa e dagli altri principi molte solenni ambascerie, si lasciò da quelli, e massime dal pontefice, persuadere; ed entrò in questa lega col figliuolo per anni trenta, e ferono insieme il duca ed il re doppio parentado e doppie nozze, dando

e togliendo la figliuola l' uno dell' altro per i loro figliuoli. Nondimeno acciocchè in Italia restassero i semi della guerra, non consentì far la pace, se prima dai collegati non gli fusse concessa licenza di potere senza loro ingiuria fare guerra ai Genovesi, a Gismondo Malatesti e ad Astorre principe di Faenza. E fatto questo accordo, Ferrando suo figliuolo, il quale si trovava a Siena, se ne tornò nel regno, avendo fatto per la venuta sua in Toscana niuno acquisto d' imperio, ed assai perdita di sue genti.

Sendo adunque seguita questa pace universale, si temeva solo che 'l re Alfonso, per la nimicizia aveva con i Genovesi, non la turbasse. Ma il fatto andò altrimenti; perchè non dal re apertamente, ma come sempre per l' addietro era intervenuto, dall' ambizione de' soldati mercenari fu turbata. Avevano i Viniziani, come è costume, fatta la pace, licenziato da' loro soldi Iacopo Piccinino loro condottiere, col quale congiuntisi alcuni altri condottieri senza partito, passarono in Romagna, e di quindi nel Sanese, dove fermato Iacopo mosse loro guerra, ed occupò a' Sanesi alcune terre. Nel principio di questi moti, ed al cominciamento dell' anno MCCCCLV, morì papa Niccolò, ed a lui fu eletto successore Callisto III. Questo pontefice per reprimere la nuova e vicina guerra, subito sotto Giovanni Ventimiglia suo capitano quanta più gente potette ragunò, e quella con gente de' Fiorentini e del duca, i quali ancora a reprimere questi moti erano concorsi, mandò contra Iacopo, e venuti alla zuffa propinqui a Bolsena, nonostantechè il Ventimiglia restasse prigione, Iacopo ne rimase perdente, e come rotto a Castiglione della Pescaia si ridusse; e se non fusse stato da Alfonso sovvenuto di danari, vi rimaneva al tutto disfatto. La qual cosa fece a ciascuno credere, questo moto di Iacopo essere per ordine di quel re seguito; in modo che parendo ad Alfonso d' essere scoperto, per riconciliarsi i collegati con la pace, che si aveva con questa debile guerra quasichè alienati, operò che Iacopo restituisse a' Sanesi le terre occupate loro, e quelli gli dessero ventimila fiorini; e fatto questo accordo ricevè Iacopo e le sue genti nel regno.

In questi tempi, ancora che 'l papa pensasse di frenar Iacopo Piccinino, nondimeno non mancò di ordinarsi a poter sovvenire alla Cristianità, che si vedeva che era per essere da' Turchi oppressata; e perciò mandò per tutte le provincie cristiane oratori e predicatori a persuadere a' principi ed a' popoli, che s' armassero in favore della loro religione, e con danari e con la persona l' impresa contra al comune nimico di quella favorissero, tanto che in Firenze si fecero assai limosine, assai ancora si segnarono d' una croce rossa, per essere presti con la persona a quella guerra. Fecionsi ancora solenni processioni, nè si mancò per il pubblico o per il privato di mostrare di voler essere intra i primi cristiani col consiglio, con i danari e con gli uomini a tale impresa. Ma questa caldezza della crociata fu raffrenata alquanto da una nuova che venne, come sendo il Turco con l' esercito suo intorno a Belgrado per espugnarlo, castello posto in Ungheria sopra il fiume del Danubio, era stato dagli Ungheri rotto e ferito. Talmentechè essendo nel pontefice e ne' cristiani cessata quella paura, che eglino avevano per la perdita di Costantinopoli conceputa, si procedè nelle preparazioni che si facevano per la guerra più tepidamente; ed in Ungheria medesimamente, per la morte di Giovanni Vaivoda capitano di quella vittoria, raffreddarono.

Ma tornando alle cose d' Italia, dico come e' correva l' anno MCCCCLVI, quando i tumulti mossi da Iacopo Piccinino finirono; dondechè, posate l' armi dagli uomini, parve che Dio le volesse prendere egli, tanto fu grande una tempesta di venti che allora seguì, la quale in Toscana fece inauditi per l' addietro, e a chi per l' avvenire l' intenderà, maravigliosi e memorabili effetti. Partissi al

ventiquattro d'agosto una ora avanti giorno dalle parti del mare di sopra di verso Ancona, ed attraversando per l'Italia, entrò nel mare di sotto verso Pisa un turbine d'una nugola grossa e folta, la quale quasichè due miglia di spazio per ogni verso occupava. Questa spinta da superiori forze, o naturali o soprannaturali ch'elle fussero, in sè medesima rotta, in sè medesima combatteva, e le spezzate nugole, ora verso il cielo salendo, ora verso terra scendendo, insieme si urtavano; ed ora in giro con una velocità grandissima si movevano, e davanti a loro un vento fuora d'ogni modo impetuoso concitavano, e spessi fuochi e lucidissimi vampi intra loro nel combattere apparivano. Da queste così rotte e confuse nebbie, da questi così furiosi venti e spessi splendori nasceva un romore, non mai più d'alcuna qualità o grandezza di terremuoto o di tuono udito, dal quale usciva tanto spavento, che ciascuno che lo sentì giudicava che il fine del mondo fusse venuto, e la terra, l'acqua ed il resto del cielo e del mondo nell'antico caos mescolandosi insieme ritornassero. Fe' questo spaventevole turbine dovunque passò inauditi e maravigliosi effetti; ma più notabili che altrove, intorno al castello di San Casciano seguirono. È questo castello posto propinquo a Firenze ad otto miglia sopra il colle che parte le valli di Pesa e di Grieve. Infra detto castello adunque, ed il borgo di Sant'Andrea posto sopra il medesimo colle, passando questa furiosa tempesta, a Sant'Andrea non aggiunse, e San Casciano rasentò in modo, che solo alcuni merli e cammini d'alcune case abbattè, ma fuori in quello spazio che è dall'uno de' luoghi detti all'altro, molte case furono insino al piano della terra rovinate. I tetti de' templi di San Martino a Bagnuolo e di Santa Maria della Pace interi come sopra quelli erano, furono più che un miglio discosto portati. Un vettural insieme con i suoi muli fu discosto dalla strada nelle vicine convalli trovato morto. Tutte le più grosse querce, tutti i più gagliardi arbori, che a tanto furore non volevano cedere, furono non solo sbarbati, ma discosto molto da dove avevano le loro radici, portati. Onde che, passata la tempesta e venuto il giorno, gli uomini stupidi al tutto erano rimasi. Vedevasi il paese disolato e guasto, vedevasi la rovina delle case e de' templi, sentivansi i lamenti di quelli che vedevano le loro possessioni distrutte, e sotto le rovine avevano lasciato i loro bestiami ed i loro parenti morti: la qual cosa a chi vedeva e udiva recava compassione e spavento grandissimo. Volle senza dubbio Iddio piuttosto minacciare che gastigare la Toscana; perchè se tanta tempesta fusse entrata in una città intra le case e gli abitatori assai e spessi, come la entrò fra querce ed arbori, e case poche e rade, senza dubbio faceva quella rovina e flagello che si può con la mente conietturare maggiore. Ma Iddio volle per allora che bastasse questo poco d'esempio a rinfrescare intra gli uomini la memoria della potenza sua.

Era, per tornare donde io mi partii, il re Alfonso, come di sopra dicemmo, mal contento della pace, e poichè la guerra ch'egli aveva fatto muovere da Iacopo Piccinino ai Sanesi senza alcuna ragionevole cagione, non aveva alcuno importante effetto partorito, volle veder quello che partoriva quella, la quale secondo le convenzioni della lega poteva muovere. E però l'anno MCCCCLVI mosse per mare e per terra guerra ai Genovesi, desideroso di render lo stato agli Adorni, e privarne i Fregosi che allora governavano, e dall'altra parte fece passare il Tronto a Iacopo Piccinino contra a Gismondo Malatesti. Costui perchè aveva guernite bene le sue terre, stimò poco l'assalto di Iacopo; di modo che da questa parte la impresa del re non fece alcuno effetto. Ma quella di Genova partorì a lui ed al suo regno più guerra che non avrebbe voluto. Era allora doge di Genova Pietro Fregoso. Costui dubitando non poter sostenere l'impeto del re, diliberò quello che non poteva, donarlo almeno ad alcuno che da' nimici

suoi lo difendesse, e qualche volta per tal beneficio gliene potesse giusto premio rendere. Mandò pertanto oratori a Carlo VII re di Francia, e gli offerì lo imperio di Genova. Accettò Carlo l'offerta, e a prendere la possessione di quella città vi mandò Giovanni d'Angiò figliuolo del re Rinato, il quale di poco tempo avanti si era partito da Firenze, e ritornato in Francia; e si persuadeva Carlo che Giovanni per aver presi assai costumi italiani potesse meglio che un altro governare quella città; e parte giudicava, che di quivi potesse pensare all'impresa di Napoli, del qual regno Rinato suo padre era stato da Alfonso spogliato. Andò pertanto Giovanni a Genova, dove fu ricevuto come principe, e dategli in sua potestà le fortezze della città e dello stato.

Questo accidente dispiacque ad Alfonso, parendogli aversi tirato addosso troppo importante nimico; nondimeno per ciò non isbigottito seguitò con franco animo l'impresa sua, e aveva già condotta l'armata sotto Villamarina a Portofino, quando preso da una subita infermità morì. Restarono per questa morte Giovanni e i Genovesi liberi della guerra; e Ferrando, il quale successe nel regno d'Alfonso suo padre, era pieno di sospetto, avendo un nimico di tanta riputazione in Italia, e dubitando della fede di molti suoi baroni, i quali desiderosi di cose nuove ai Franciosi non aderissero. Temeva ancora del papa, l'ambizione del quale cognosceva, che per essere nuovo nel regno non disegnasse spogliarlo di quello. Sperava solo nel duca di Milano, il quale non era meno ansio delle cose del regno che si fusse Ferrando, perchè dubitava che quando i Franzesi se ne fussero insignoriti, non disegnassero d'occupare ancora lo stato suo, il quale sapeva come ei credevano potere come cosa a loro appartenente domandare. Mandò pertanto quel duca subito dopo la morte d'Alfonso lettere e genti a Ferrando, queste per dargli aiuto e riputazione, quelle per confortarlo a far buono animo, significandogli come e' non era in alcuna sua necessità per abbandonarlo. Il pontefice dopo la morte d'Alfonso disegnò di dare quel regno a Pietro Lodovico Borgia suo nipote, e per adonestare quella impresa, ed avere più concorso con gli altri principi d'Italia, pubblicò come sotto l'imperio della romana Chiesa voleva quel regno ridurre; e perciò persuadeva al duca, che non dovesse prestare alcuno favore a Ferrando, offerendogli le terre che già in quel regno possedeva. Ma nel mezzo di questi pensieri e nuovi travagli Callisto morì, e successe al pontificato Pio II di nazione Sanese, della famiglia de' Piccolomini, nominato Enea. Questo pontefice pensando solamente a beneficare i cristiani, e a onorar la Chiesa, lasciando indietro ogni sua privata passione, per i prieghi del duca di Milano coronò del regno Ferrando, giudicando poter più tosto mantenendo chi possedeva posare l'arme italiane, che se avesse o favorito i Franzesi perchè eglino occupassero quel regno, o disegnato, come Callisto, di prenderlo per sè. Nondimeno Ferrando per questo benefizio fece principe di Malfi Antonio nipote del papa, e con quello congiunse una sua figliuola non legittima. Restituì ancora Benevento e Terracina alla Chiesa.

Pareva pertanto che fussero posate l'armi in Italia, e il pontefice s'ordinava a muover la cristianità contra ai Turchi, secondo che da Callisto era già stato principiato, quando nacque intra i Fregosi e Giovanni signore di Genova dissensione, la quale maggiori guerre e più importanti di quelle passate raccese. Trovavasi Pietrino Fregoso in un suo castello in Riviera. A costui non pareva essere stato rimunerato da Giovanni d'Angiò secondo i suoi meriti e della sua casa, sendo loro stati cagione di farlo in quella città principe. Pertanto vennero insieme a manifesta inimicizia. Piacque questa cosa a Ferrando, come unico rimedio e sola via alla sua salute, e Pietrino di gente e di danari sov-

venne, e per suo mezzo giudicava poter cacciare Giovanni di quello stato. Il che cognoscendo, egli mandò per aiuti in Francia, con i quali si fece incontro a Pietrino, il quale per molti favori gli erano stati mandati era gagliardissimo; in modo che Giovanni si ridusse a guardare la città, nella quale entrato una notte Pietrino prese alcuni luoghi di quella; ma venuto il giorno, fu dalle genti di Giovanni combattuto e morto, e tutte le sue genti o morte, o prese.

Questa vittoria dette animo a Giovanni di far l'impresa del regno, e d'ottobre nell'anno MCCCCLIX con una potente armata si partì di Genova per andare alla volta di quello, e pose a Baia, e di quinci a Sessa, dove fu da quel duca ricevuto. Accostaronsi a Giovanni il principe di Taranto, gli Aquilani, e molte altre città e principi; dimodochè quel regno era quasi tutto in rovina. Veduto questo, Ferrando ricorse per aiuti al papa e al duca; e per aver meno nimici fece accordo con Gismondo Malatesti; per la qual cosa si turbò in modo Iacopo Piccinino, per essere di Gismondo naturale nimico, che si partì dai soldi di Ferrando, e accostossi a Giovanni. Mandò ancora Ferrando danari a Federigo signore d'Urbino, e quanto prima potette ragunò secondo quelli tempi un buono esercito, e sopra il fiume di Sarni si ridusse a fronte con gli nimici, e venuti alla zuffa, fu il re Ferrando rotto, e presi molti importanti suoi capitani. Dopo questa rovina rimase in fede di Ferrando la città di Napoli con alcuni pochi principi e terre; la maggior parte a Giovanni si dierono. Voleva Iacopo Piccinino che Giovanni con questa vittoria andasse a Napoli, e s'insignorisse del capo del regno; ma non volse, dicendo, che prima voleva spogliarlo di tutto il dominio, e poi assalirlo, pensando che privo delle sue terre, l'acquisto di Napoli fusse più facile. Il quale partito preso, al contrario gli tolse la vittoria di quella impresa, perchè egli non cognobbe come più facilmente le membra seguono il capo, che il capo le membra.

Erasi rifuggito dopo la rotta Ferrando in Napoli, e quivi gli scacciati de' suoi stati riceveva, e con quelli modi più umani potè, ragunò danari insieme, e fece un poco di testa di esercito. Mandò di nuovo per aiuti al papa ed al duca, e dall'uno e dall'altro fu sovvenuto con maggiore celerità e più copiosamente che per innanzi, perchè vivevano con sospetto grande che e' non perdesse quel regno. Diventato pertanto il re Ferrando gagliardo, uscì di Napoli, ed avendo cominciato a racquistare riputazione, racquistava delle terre perdute. E mentre che la guerra nel regno si travagliava, nacque uno accidente che al tutto tolse a Giovanni d'Angiò la riputazione e la comodità di vincere quella impresa. Erano i Genovesi infastiditi del governo avaro e superbo de' Franciosi, tanto che presero le armi contro al governatore regio, e quello costrinsero a rifuggirsi nel Castelletto; ed a questa impresa furono i Fregosi e gli Adorni concordi, e dal duca di Milano di danari e di gente furono aiutati, così nell'acquistar lo stato come nel conservarlo. Tanto che il re Rinato, il quale con un'armata venne dipoi in soccorso del figliuolo, sperando di racquistare Genova per virtù del Castelletto, fu nel porre delle sue genti in terra rotto, di sorte, che fu forzato tornarsene svergognato in Provenza. Questa nuova come fu intesa nel regno di Napoli, sbigottì assai Giovanni d'Angiò; nondimeno non lasciò l'impresa, ma per più tempo sostenne la guerra, aiutato da quelli baroni, i quali per la ribellione loro non credevano appresso a Ferrando trovar luogo alcuno. Pure alla fine dopo molti accidenti seguiti, a giornata li duoi regali eserciti si condussero, nella quale fu Giovanni propinquo a Troia rotto, l'anno MCCCCLXIII. Nè tanto l'offese la rotta, quanto la partita da lui di Iacopo Piccinino, il quale s'accostò a Ferrando; sicchè spogliato di forze si ridusse in Istia, donde poi se ne tornò in Franza. Durò questa guerra quattro anni, e la

perdè colui per sua negligenza, il quale per virtù de' suoi soldati l'ebbe più volte vinta. Nella quale i Fiorentini non si travagliarono in modo che apparisse: vero è che dal re Giovanni d'Aragona, nuovamente assunto re in quel regno per la morte d'Alfonso, furono per sua ambasciata richiesti, che dovessero soccorrere alle cose di Ferrando suo nipote, come erano per la lega nuovamente fatta con Alfonso suo padre obbligati. A cui per i Fiorentini fu risposto, non aver obbligo alcuno con quello, e che non erano per aiutare il figliuolo in quella guerra, che 'l padre con l'arme sue aveva mossa: e come ella fu cominciata senza loro consiglio o saputa, così senza il loro aiuto la tratti e finisca. Dondechè quelli oratori per parte del loro re protestarono la pena dell'obbligo e gl'interessi del danno, e sdegnati contra a quella città si partirono. Stettero pertanto i Fiorentini nel tempo di questa guerra, quanto alle cose di fuori, in pace; ma non posarono già dentro, come particolarmente nel seguente libro si dimostrerà.

LIBRO SETTIMO.

SOMMARIO.

Relazione che hanno gli affari degli altri principi d'Italia colla storia de' Fiorentini. — Disunioni che sono di nocumento alle Repubbliche. — Indole delle disunioni fiorentine. — Cosimo de' Medici e Neri Capponi si fanno potenti per diverse vie. — Riforma nella elezione de' magistrati favorevole a Cosimo. — Malcontento de' Grandi per questa riforma (1458). Tirannia e superbia di Luca Pitti e della sua parte. — Morte di Cosimo de' Medici. Suo elogio (1464). — Il duca di Milano prende Genova. — Inutili sforzi di papa Pio II per movere i cristiani contro il Turco (1465). — Morte del duca Francesco Sforza (1466). — Congiura di Diotisalvi Neroni contro Piero de' Medici. — Niccolò Soderini gonfaloniere. Grandi speranze poste in lui per la quiete della città. I due partiti pro e contra de' Medici prendono le armi. — Riforma dello stato a favore di Piero de' Medici. Dispersione de' suoi nemici. — Decadenza di Luca Pitti. — I fuorusciti fiorentini eccitano i Veneziani a muover guerra a Firenze. — Guerra tra i Veneziani e i Fiorentini (1467); terminata colla pace (1468). — Morte di Niccolò Soderini. — Sisto IV creato papa. Suo carattere. — Piero de' Medici tenta di por freno alle violenze che si esercitavano in Firenze, ma è interrotto nelle sue pratiche dalla morte (1469). — Messer Tommaso Soderini cittadino di gran riputazione fa causa comune coi Medici. — Tumulto in Prato mosso da Bernardo Nardi, il quale è preso, e il tumulto si queta (1470). — Corruttela di Firenze. — Incendio della chiesa di Santo Spirito (1471). — Ribellione di Volterra, repressa colle armi e col sacco della città (1472). — Origine della nimicizia tra Sisto IV e Lorenzo de' Medici (1473). — Carlo di Braccio da Perugia assale i Senesi; poi per consiglio de' Fiorentini si ritira (1476). — Congiura contra Galeazzo duca di Milano. Giovannandrea Lampognano. Carlo Visconti e Girolamo Olgiato uccidono il duca in Santo Stefano; i quali son morti, i primi due dalle genti del duca, e l'ultimo per mano del carnefice è decapitato.

E' parrà forse a quelli che il libro superiore avranno letto, che uno scrittore delle cose fiorentine si sia troppo disteso in narrare quelle seguite in Lombardia e nel regno. Nondimeno io non ho fuggito, nè sono per l'avvenire per fuggire simili narrazioni; perchè quantunque io non abbia mai promesso di scrivere le cose d'Italia, non mi pare perciò da lasciare indietro di narrare quelle che saranno in quella provincia notabili. Perchè non le narrando, la nostra istoria sarebbe meno intesa e meno grata, massimamente perchè dall'azioni degli altri popoli e principi italiani nascono il più delle volte le guerre, nelle quali i Fiorentini sono d'intromettersi necessitati; come dalla guerra di Giovanni d'Angiò e del re Ferrando gli odj e le gravi nimicizie nacquero, le quali poi intra Ferrando e i Fiorentini, e particolarmente con la famiglia de' Medici seguirono. Perchè il re si doleva in quella guerra non solamente non essere stato sovvenuto, ma essere stati prestati favori al nimico suo, il quale sdegno fu di grandissimi mali cagione, come nella narrazione nostra si dimostrerà. E perchè io sono scrivendo le cose di fuora insino al MCCCCLXIII trascorso, mi è necessario, a volere i travagli di dentro in quel tempo seguiti narrare, ritornar molti anni indietro. Ma prima voglio alquanto secondo la nostra consuetudine ragionando dire, come coloro che sperano che una Repubblica possa essere unita, assai di questa speranza s'ingannano. Vera cosa è che alcune divisioni

nuocono alla Repubblica, ed alcune giovano. Quelle nuocono, che sono dalle sette e da' partigiani accompagnate; quelle giovano, che senza sette e senza partigiani si mantengono. Non potendo adunque provvedere un fondatore d'una Repubblica, che non siano nimicizie in quella, ha da provvedere almeno che non vi siano sette. E perciò è da sapere, come in due modi acquistano riputazione i cittadini nelle città, o per vie pubbliche, o per modi privati. Pubblicamente s'acquista, vincendo una giornata, acquistando una terra, facendo una legazione con sollecitudine e con prudenza, consigliando la Repubblica saviamente e felicemente. Per modi privati si acquista, beneficando questo e quell' altro cittadino, difendendolo da' magistrati, sovvenendolo di dinari, tirandolo immeritamente agli onori, e con giuochi e doni pubblici gratificandosi la plebe. Da questo modo di procedere nascono le sette ed i partigiani; e quanto questa riputazione così guadagnata offende, tanto quella giova, quando ella non è con le sette mescolata; perchè l' è fondata sopra un bene comune, non sopra un bene privato. E benchè ancora dai cittadini così fatti non si possa per alcun modo provvedere che non vi sieno odj grandissimi; nondimeno non avendo partigiani, che per utilità propria gli seguitino, non possono alla Repubblica nuocere, anzi conviene che giovino; perchè è necessario per vincere le loro prove si voltino all' esaltazione di quella e particolarmente osservino l' uno l' altro, acciocchè i termini civili non si trapassino. Le nimicizie di Firenze furono sempre con sette, e perciò sempre furono dannose; nè stette mai una setta vincitrice unita, se non tanto quanto la setta inimica era viva. Ma come la viva era spenta, non avendo quella che regnava più paura che la ritenesse, nè ordine intra sè che la frenasse, la si ridivideva. La parte di Cosimo de' Medici rimase nell' anno MCCCCXXXIV superiore; ma per essere la parte battuta grande, e piena di potentissimi uomini, si mantenne un tempo per paura unita ed umana, in tanto che tra loro non fecero alcuno errore, ed al popolo per alcun loro sinistro modo non si fecero odiare. Tanto che qualunque volta quello stato ebbe bisogno del popolo per ripigliare la sua autorità, sempre lo trovò disposto a concedere a' capi suoi tutta quella balìa e potenza che desideravano; e così dal MCCCCXXXIV al LV, che sono anni ventuno, sei volte e per i Consigli ordinariamente l' autorità della Balìa riassunsero.

Erano in Firenze, come più volte abbiamo detto, duoi cittadini potentissimi, Cosimo de' Medici e Neri Capponi, dei quali Neri era uno di quelli che aveva acquistata la sua riputazione per vie pubbliche, in modo ch' egli aveva assai amici, e pochi partigiani. Cosimo dall' altra parte avendosi alla sua potenza la pubblica e la privata via aperta, aveva amici e partigiani assai; e stando costoro uniti, mentre tutti duoi vissero, sempre ciò che volleno senza alcuna difficoltà dal popolo ottennero; perchè gli era mescolata con la potenza la grazia. Ma venuto l' anno MCCCCLV, ed essendo morto Neri, e la parte nimica spenta, trovò lo stato difficoltà nel riassumere l' autorità sua, ed i proprj amici di Cosimo, nello stato potentissimi, n'erano cagione, perchè non temevano più la parte avversa ch' era spenta, ed avevano caro di diminuire la potenza di quello. Il quale umore dette principio a quelle divisioni, che dipoi nel MCCCCLXVI seguirono, in modo che quelli a' quali lo stato apparteneva, ne' consigli dove pubblicamente si ragionava della pubblica amministrazione, consigliavano, ch' egli era bene che la potestà della Balìa non si riassumesse, e che si riserrassino le borse, ed i magistrati a sorte secondo i favori de' passati squittinj si sortissero. Cosimo a frenar questo umore aveva uno dei duoi rimedj, o ripigliare lo stato per forza con i partigiani che gli erano rimasi, ed urtare tutti gli altri, o lasciare ire la cosa, e col tempo fare a' suoi amici cognoscere, che non

a lui, ma a loro proprj lo stato e la riputazione toglievano. De' quali duoi rimedj questo ultimo elesse, perchè sapeva bene che in tal modo di governo per essere le borse piene di suoi amici egli non correva alcuno pericolo, e come a sua posta poteva il suo stato ripigliare. Ridottasi pertanto la città a creare i magistrati a sorte, pareva all'universalità dei cittadini avere riavuta la sua libertà, ed i magistrati non secondo la voglia dei potenti, ma secondo il giudizio loro proprio giudicavano, in modo che ora uno amico d' un potente, ora quello d' uno altro era battuto, e così quelli che solevano vedere le case loro piene di salutatori e di presenti, vuote di sostanze e d' uomini le vedevano. Vedevansi ancora diventati uguali a quelli che solevano avere di lingua inferiori, e superiori vedevano quelli che solevano essere loro uguali. Non erano riguardati nè onorati, anzi molte volte beffati e derisi, e di loro e della Repubblica per le vie e per le piazze senza alcuno riguardo si ragionava; di qualità che cognobbero presto non Cosimo, ma loro avere perduto lo stato. Le quali cose Cosimo dissimulava, e come nasceva alcuna diliberazione, che piacesse al popolo, egli era il primo a favorirla. Ma quello che fece più spaventare i Grandi, ed a Cosimo dette maggiore occasione a fargli ravvedere, fu che si risuscitò il modo del catasto del MCCCCXXVII, dove non gli uomini, ma la legge le gravezze ponesse.

Questa legge fatta e vinta, e di già creato il magistrato che la eseguisse, gli fe' al tutto ristrignere insieme, ed ire a Cosimo a pregarlo, che fusse contento volere trarre loro e sè dalle mani della plebe, e rendere allo stato quella riputazione che faceva lui potente e loro onorati. Ai quali Cosimo rispose che era contento, ma che voleva che la legge si facesse ordinatamente, e con volontà del popolo, e non per forza, della quale per modo alcuno non gli ragionassero. Tentossi nei Consigli la legge di fare nuova Balìa, e non si ottenne. Onde che i cittadini grandi tornavano a Cosimo, e con ogni termine d'umiltà lo pregavano volesse acconsentire al parlamento; il che Cosimo al tutto negava, come quello che gli voleva ridurre in termine, che a pieno l' error loro cognoscessero. E perchè Donato Cocchi, trovandosi gonfaloniere di giustizia, volle senza suo consentimento fare il parlamento, lo fece in modo Cosimo dai Signori che seco sedevano sbeffare, ch' egli impazzò, e come stupido ne fu alle case sue rimandato. Nondimeno perchè non è bene il lasciare tanto trascorrere le cose, che le non si possino poi ritirare a sua posta, sendo pervenuto al gonfaloniere della giustizia Luca Pitti, uomo animoso ed audace, gli parve tempo di lasciare governare la cosa a quello, acciò se di quella impresa s'incorreva in alcun biasimo, fusse a Luca non a lui imputato. Luca pertanto nel principio del suo magistrato propose al popolo molte volte di rifare la Balìa, e non si ottenendo, minacciò quelli che ne' Consigli sedevano con parole ingiuriose e piene di superbia, alle quali poco dipoi aggiunse i fatti, perchè di agosto nel MCCCCLVIII, la vigilia di San Lorenzo, avendo ripieno d' armati il Palagio, chiamò il popolo in piazza, e per forza e con l'armi gli fece acconsentire quello che prima volontariamente non aveva acconsentito. Riassunto pertanto lo stato, e creata la Balìa, e dipoi i primi magistrati, secondo il parere de' pochi per dare principio a quel governo con terrore, ch' eglino avevano cominciato con forza, confinarono messer Girolamo Machiavelli con alcuni altri, e molti ancora degli onori privarono. Il qual messer Girolamo per non avere dipoi osservati i confini fu fatto ribelle, ed andando circuendo la Italia, sollevando i principi contra alla patria, fu in Lunigiana per poca fede d' uno di quelli signori preso, e condotto a Firenze fu morto in carcere.

Fu questa, qualità di governo per otto anni che durò insopportabile e vio-

lenta. Perchè Cosimo già vecchio e stracco, e per la mala disposizione del corpo fatto debole, non potendo essere presente in quel modo soleva alle cure pubbliche, pochi cittadini predavano quella città. Fu Luca Pitti per premio dell'opera aveva fatta in benefizio della Repubblica fatto cavaliere, ed egli per non essere meno grato inverso di lei, che quella verso di lui fusse stata, volle che dove prima si chiamavano Priori dell' Arti, acciocchè della possessione perduta almeno ne riavessero il titolo, si chiamassero Priori di Libertà. Volle ancora che dove prima il gonfaloniere sedeva sopra la destra de' rettori, in mezzo di quelli per l'avvenire sedesse. E perchè Iddio paresse partecipe di quella impresa, fece pubbliche processioni e solenni uffizj per ringraziare quello dei riassunti onori. Fu messer Luca dalla Signoria e da Cosimo riccamente presentato, dietro ai quali tutta la città a gara concorse; e fu opinione che i presenti alla somma di ventimila ducati aggiugnessero. Dond' egli salì in tanta riputazione, che non Cosimo, ma messer Luca la città governava. Da che lui venne in tanta confidanza, ch' egli cominciò duoi edifizj, l' uno in Firenze, l' altro a Ruciano, luogo propinquo un miglio alla città, tutti superbi e regj; ma quello della città al tutto maggiore che alcun altro, che da privato cittadino insino a quel giorno fusse stato edificato. I quali per condurre al fine non perdonava ad alcuno strasordinario modo; perchè non solamente i cittadini e gli uomini particolari lo presentavano, e delle cose necessarie allo edifizio la sovvenivano, ma i comuni e popoli interi gli somministravano aiuti. Oltre a questo tutti gli sbanditi, e qualunque altro avesse commesso omicidio o furto o altra cosa, per che egli temesse pubblica penitenzia, purchè e' fusse persona a quella edificazione utile, dentro a quelli edifizj sicuro si rifuggiva. Gli altri cittadini se non edificavano come quello, non erano meno violenti, nè meno rapaci di lui; in modo che se Firenze non aveva guerra di fuori che la distruggesse, dai suoi cittadini era distrutta. Seguirono, come abbiamo detto, durante questo tempo le guerre del regno, ed alcune che ne fece il pontefice in Romagna contro a quelli de' Malatesti; perchè egli desiderava spogliarli di Rimino e di Cesena, che loro possedevano; sicchè infra queste imprese, ed i pensieri di far l' impresa del Turco, papa Pio consumò il pontificato suo.

Ma Firenze seguitò nelle disunioni e ne' travagli suoi. Cominciò la disunione nella parte di Cosimo nel MCCCCLV per le cagioni dette, le quali per la prudenza sua, come abbiamo narrato, per allora si posarono. Ma venuto l'anno LXIV, Cosimo riaggravò nel male, di qualità che passò di questa vita. Dolsonsi della morte sua gli amici ed i nimici; perchè quelli che per cagione dello stato non l' amavano, veggendo quale era stata la rapacità de' cittadini vivente lui, la cui riverenza gli faceva meno insopportabili, dubitavano, mancato quello, non essere al tutto rovinati e distrutti. Ed in Piero suo figliuolo non confidavano molto; perchè nonostante che fusse uomo buono, nondimeno giudicavano che per essere ancora lui infermo e nuovo nello stato, fusse necessitato ad avere loro rispetto, talchè quelli senza freno in bocca potessero essere più strabocchevoli nelle rapacità loro. Lasciò pertanto di sè in ciascuno grandissimo desiderio. Fu Cosimo il più riputato e nomato cittadino d' uomo disarmato, ch' avesse mai non solamente Firenze, ma alcun' altra città, di che si abbia memoria; perchè non solamente superò ogni altro de' tempi suoi d' autorità e di ricchezze, ma ancora di liberalità e di prudenza; perchè intra tutte l' altre qualità, che lo feciono principe nella sua patria, fu l' essere sopra tutti gli altri uomini liberale e magnifico. Apparve la sua liberalità molto più dopo la sua morte, quando Piero suo figliuolo volse le sue sustanze ricognoscere, perchè non era cittadino alcuno, che avesse nella città alcuna qualità, a chi Cosimo grossa

somma di danari non avesse prestata; e molte volte senza essere richiesto, quando intendeva la necessità d'un uomo nobile, lo sovveniva. Apparve la sua magnificenza nella copia degli edifizj da lui edificati; perchè in Firenze i conventi ed i templi di San Marco e di San Lorenzo, ed il munistero di Santa Verdiana, e ne'monti di Fiesole San Girolamo e la Badia, e nel Mugello un tempio de' frati minori non solamente instaurò, ma da'fondamenti di nuovo edificò. Oltra di questo in Santa Croce, ne'Servi, negli Angioli, in San Miniato, fece fare altari e cappelle splendidissime, i quali templi e cappelle oltre all'edificarle, riempiè di paramenti e d'ogni cosa necessaria all'ornamento del divin culto. A questi sacri edifizj s'aggiunsero le private sue case, le quali sono, una nella città, di quello essere, che a tanto cittadino si conveniva; quattro di fuori, a Careggi, a Fiesole, a Cafaggiuolo ed al Trebbio, tutti palagi non da privati cittadini ma regj. E perchè nella magnificenza degli edifizj non gli bastava essere cognosciuto in Italia, edificò ancora in Ierusalem un recettacolo per i poveri ed infermi pellegrini; nelle quali edificazioni un numero grandissimo di danari consumò. E benchè queste abitazioni, e tutte l'altre opere ed azioni sue fussero regie, e che solo in Firenze fusse principe; nondimeno tanto fu temperato dalla prudenza sua, che mai la civil modestia non trapassò; perchè nelle conversazioni, ne' servidori, nel cavalcare, in tutto il modo del vivere e ne'parentadi, fu sempre simile a qualunque modesto cittadino; perchè e' sapeva come le cose strasordinarie, che a ogni ora si veggono edappariscono, recano molto più invidia agli uomini, che quelle cose sono in fatto, e con onestà si ricuoprono. Avendo pertanto a dar moglie a' suoi figliuoli, non cercò i parentadi de' principi, ma con Giovanni la Cornelia degli Alessandri, e con Piero la Lucrezia de'Tornabuoni congiunse. E delle nipoti nate di Piero, la Bianca a Guglielmo de' Pazzi, e la Nannina a Bernardo Rucellai sposò. Degli stati de' principi e civili governi niun altro al suo tempo per intelligenza lo raggiunse. Di qui nacque che in tanta varietà di fortuna, in sì varia città e volubile cittadinanza tenne uno stato trentuno anno; perchè sendo prudentissimo cognosceva i mali discosto, e perciò era a tempo o a non gli lasciar crescere, o a prepararsi in modo, che cresciuti non l'offendessero. Donde non solamente vinse la domestica e civile ambizione, ma quella di molti principi superò con tanta felicità e prudenza, che qualunque seco e con la sua patria si collegava, rimaneva o pari, o superiore al nimico; e qualunque se gli opponeva, o e' perdeva il tempo e i danari, o lo stato. Di che ne possono rendere buona testimonianza i Veneziani, i quali con quello contra il duca Filippo sempre furono superiori, e disgiunti da lui sempre furono e da Filippo prima, e da Francesco poi vinti e battuti. E quando con Alfonso contro alla Repubblica di Firenze si collegarono, Cosimo col credito suo vacuò Napoli e Vinegia di danari in modo, che furono costretti a prendere quella pace, che fu voluta concedere loro. Delle difficoltà adunque che Cosimo ebbe dentro alla città e fuori fu il fine glorioso per lui, e dannoso per i nimici, e perciò sempre le civili discordie gli accrebbero in Firenze stato, e le guerre di fuora potenza e riputazione. Per il che all'imperio della sua Repubblica il Borgo San Sepolcro, Montedoglio, il Casentino e Val di Bagno aggiunse. E così la virtù e la fortuna sua spense tutti i suoi nimici, e gli amici esaltò. Nacque nel MCCCLXXXIX il giorno di San Cosimo e Damiano. Ebbe la sua prima età piena di travagli, come l'esilio, la cattura, i pericoli di morte dimostrano, e dal Concilio di Costanza dove era ito con papa Giovanni, dopo la rovina di quello, per campare la vita gli convenne fuggire travestito. Ma passati quaranta anni della sua età visse felicissimo, tantochè non solo quelli che s'accostarono a lui nell'imprese pubbliche, ma

quelli ancora che i suoi tesori per tutta l'Europa amministravano, della felicità sua participarono. Da che molte eccessive ricchezze in molte famiglie di Firenze nacquero, come avvenne in quella de' Tornabuoni, de' Benci, de' Portinari e de' Sassetti, e dopo questi tutti quelli che dal consiglio e fortuna sua dipendevano, arricchirono talmente, che benchè negli edificj dei templi e nelle elemosine egli spendesse continuamente, si doleva qualche volta con gli amici, che mai aveva potuto spendere tanto in onore di Dio, che lo trovasse nei suoi libri debitore. Fu di comunale grandezza, di colore ulivigno e di presenza venerabile. Fu senza dottrina, ma eloquentissimo e ripieno d'una naturale prudenza; e perciò era ufficioso negli amici, misericordioso nei poveri, nelle conversazioni utile, nei consigli cauto, nelle esecuzioni presto, e nei suoi detti e risposte era arguto e grave. Mandogli messer Rinaldo degli Albizzi nel principio del suo esilio a dire: *Che la gallina covava* : a cui Cosimo rispose: *Ch' ella poteva mal covare sendo fuora del nidio*. E ad altri ribelli che gli fecero intendere che non dormivano, disse: *Che lo credeva, avendo cavato loro il sonno*. Disse di papa Pio quando eccitava i principi per l'impresa contra il Turco: *Ch' egli era vecchio, e faceva una impresa da giovane*. Agli oratori viniziani, i quali vennero a Firenze insieme con quelli del re Alfonso a dolersi della Repubblica, mostrò il capo scoperto, e domandogli di qual colore fusse; al quale risposero bianco; ed egli allora soggiunse: *E' non passerà gran tempo, che i vostri Senatori l' averanno bianco come io*. Domandandogli la moglie poche ore avanti la morte, perchè tenesse gli occhi chiusi, rispose: *Per avvezzargli*. Dicendogli alcuni cittadini dopo la sua tornata dall' esilio, che si guastava la città, e facevasi contra Dio a cacciare di quella tanti uomini dabbene, rispose: *Com' egli era meglio città guasta che perduta* : *e come due canne di panno rosato facevano un uomo da bene; e che gli stati non si tenevano con i paternostri in mano* : le quali voci dettero materia ai nimici di calunniarlo, come uomo che amasse più sè medesimo che la patria, e più questo mondo che quell' altro. Potrebbonsi riferire molti altri suoi detti, i quali come non necessarj s' omettono. Fu ancora Cosimo degli uomini litterati amatore ed esaltatore, e perciò condusse in Firenze lo Argiropolo, uomo di nazione greca, ed in quelli tempi litteratissimo, acciocchè da quello la gioventù fiorentina la lingua greca e l'altre sue dottrine potessero apprendere. Nutrì nelle sue case Marsilio Ficino secondo padre della platonica filosofia, il quale sommamente amò; e perchè potesse più comodamente seguitare gli studj delle lettere, e per poterlo con più sua comodità usare, una possessione propinqua alla sua di Careggi gli donò. Questa sua prudenza adunque, queste sue ricchezze, modo di vivere e fortuna lo fecero a Firenze dai cittadini temere ed amare, e dai principi non solo d'Italia, ma di tutta l'Europa maravigliosamente stimare; donde che lasciò tal fondamento ai suoi posteri, che poterono con la virtù pareggiarlo, e con la fortuna di gran lunga superarlo; e quella autorità che Cosimo ebbe in Firenze, non solo in quella città, ma in tutta la cristianità aver meritava. Nondimeno negli ultimi tempi della sua vita sentì gravissimi dispiaceri; perchè dei duoi figliuoli ch' egli ebbe, Piero e Giovanni, questo morì nel quale egli più confidava, quell' altro era infermo, e per la debolezza del corpo poco atto alle pubbliche e alle private faccende. Dimodochè facendosi portare dopo la morte del figliuolo per la casa, disse sospirando: *Questa è troppo gran casa a sì poca famiglia*. Angustiava ancora la grandezza dell' animo suo non gli parere d'avere accresciuto l'imperio fiorentino d' uno acquisto onorevole; e tanto più se ne doleva, quanto gli pareva essere stato da Francesco Sforza ingannato, il quale mentre era conte gli aveva promesso comunche si fusse insignorito

di Milano, di fare l'impresa di Lucca per i Fiorentini; il che non successe, perchè quel conte con la fortuna mutò pensiero, e diventato duca volle godersi quello stato con la pace, che si aveva acquistato con la guerra; e perciò non volle nè a Cosimo, nè ad alcuno altro di alcuna impresa soddisfare nè fece poi che fu duca altre guerre, che quelle che fu per difendersi necessitato. Il che fu di noia grandissima a Cosimo cagione, parendogli aver durato fatica e speso per far grande un uomo ingrato ed infedele. Parevagli oltra di questo per l'infermità del corpo non potere nelle faccende pubbliche e private porre l'antica diligenza sua, di qualità che l'une e l'altre vedeva rovinate; perchè la città era distrutta dai cittadini, e le sustanze dai ministri e dai figliuoli. Tutte queste cose gli fecero passare gli ultimi tempi della sua vita inquieti. Nondimeno morì pieno di gloria e con grandissimo nome; e nella città e fuori tutti i cittadini e tutti i principi cristiani si dolsero con Piero suo figliuolo della sua morte, e fu con pompa grandissima da tutti i cittadini alla sepoltura accompagnato, e nel tempio di San Lorenzo seppellito, e per pubblico decreto sopra la sepoltura sua PADRE DELLA PATRIA nominato. Se io scrivendo le cose fatte da Cosimo ho imitato quelli che scrivono le vite dei principi, non quelli che scrivono le universali istorie, non ne prenda alcuno ammirazione; perchè essendo stato uomo raro nella nostra città, io sono stato necessitato con modo istraordinario lodarlo.

In questi tempi che Firenze ed Italia nelle dette condizioni si trovava, Luigi re di Francia era da gravissima guerra assalito, la quale gli avevano i suoi baroni con l'aiuto di Francesco duca di Bretagna e di Carlo duca di Borgogna mossa; la quale fu di tanto momento, che non potette pensare di favorire il duca Giovanni d'Angiò nell'imprese di Genova e del regno; anzi giudicando d'aver bisogno degli aiuti di ciascuno, sendo restata la città di Savona in potestà de' Francesi, insignorì di quella Francesco duca di Milano, e gli fece intendere che, se voleva, con sua grazia poteva fare l'impresa di Genova. La qual cosa fu da Francesco accettata, e con la riputazione che gli dette l'amicizia del re, e con gli favori che gli ferono gli Adorni, s'insignorì di Genova; e per non mostrarsi ingrato verso il re de' benefizj ricevuti, mandò al soccorso suo in Francia mille cinquecento cavalli capitanati da Galeazzo suo primogenito. Restati pertanto Ferrando di Aragona e Francesco Sforza, l'uno duca di Lombardia e principe di Genova, l'altro re di tutto il regno di Napoli, ed avendo insieme contratto parentado, pensavano come e' potessero in modo fermare gli stati loro, che vivendo gli potessero sicuramente godere, e morendo agli loro eredi liberamente lasciare. E perciò giudicarono che e' fusse necessario, che il re s'assicurasse di quelli baroni, che l'avevano nella guerra di Giovanni d'Angiò offeso, ed il duca operasse di spegnere l'armi braccesche al sangue suo naturali nimiche, le quali sotto Iacopo Piccinino in grandissima riputazione erano salite; perchè egli era rimaso il primo capitano d'Italia, e non avendo stato, qualunque era in stato doveva temerlo, e massimamente il duca, il quale mosso dall'esempio suo non gli pareva poter tenere quello stato, nè sicuro ai figliuoli lasciarlo, vivente Iacopo. Il re pertanto con ogni industria cercò l'accordo con i suoi baroni, ed usò ogni arte in assicurarli; il che gli succedette felicemente, perchè quelli principi rimanendo in guerra col re vedevano la loro rovina manifesta, e facendo accordo e di lui fidandosi, ne stavano dubbj. E perchè gli uomini fuggono sempre più volentieri quel male che è certo, ne seguita che i principi possono i minori potenti facilmente ingannare. Credettero quelli principi alla pace del re, veggendo i pericoli manifesti nella guerra, e rimessisi nelle braccia di quello, furono dipoi da lui in varj modi e sotto varie cagioni spenti. La

qual cosa sbigottì Iacopo Piccinino, il quale con le sue genti si trovava a Sulmona, e per torre occasione al re d' opprimerlo, tenne pratica col duca Francesco per mezzo de' suoi amici di riconciliarsi con quello, ed avendogli il duca fatte quante offerte potette maggiori, deliberò Iacopo di rimettersi nelle braccia sue, e l' andò accompagnato da cento cavalli a trovare a Milano.

Aveva Iacopo sotto il padre e col fratello militato gran tempo, prima per il duca Filippo, e dipoi per il popolo di Milano, tanto che per la lunga conversazione, aveva in Milano amici assai ed universale benivolenza, la quale le presenti condizioni avevano accresciuta; perchè agli Sforzeschi la prospera fortuna e la presente potenza avevano partorito invidia, ed a Iacopo le cose avverse la lunga assenza avevano in quel popolo generato misericordia, e di vederlo grandissimo desiderio. Le quali cose tutte apparsero nella venuta sua, perchè pochi rimasero della nobiltà, che non l' incontrassero; e le strade donde ei passò di quelli che desideravano vederlo erano ripiene, e il nome della gente sua per tutto si gridava. I quali onori affrettarono la sua rovina, perchè al duca crebbe col sospetto il desiderio di spegnerlo; e per poterlo più copertamente fare, volse che celebrasse le nozze con Drusiana sua figliuola naturale, la quale più tempo innanzi gli aveva sposata. Dipoi convenne con Ferrando lo prendesse a' suoi soldi con titolo di capitano delle sue genti, e centomila fiorini di provvisione. Dopo la qual conclusione Iacopo insieme con uno ambasciadore ducale e Drusiana sua moglie se n' andò a Napoli, dove lietamente ed onoratamente fu ricevuto, e per molti giorni con ogni qualità di festa intrattenuto; ma avendo domandata licenza per ire a Sulmona dove aveva le sue genti, fu dal re nel castello convitato, ed appresso il convito, insieme con Francesco suo figliuolo imprigionato e dopo poco tempo morto. E così i nostri principi italiani quella virtù che non era in loro temevano in altri, e la spegnevano; tanto che non l' avendo alcuno, esposero questa provincia a quella rovina; la quale dopo non molto tempo la guastò ed afflisse.

Papa Pio in questi tempi aveva composte le cose di Romagna; e perciò gli parve tempo, veggendo seguita universal pace, di muovere i cristiani contra il Turco, e riprese tutti quelli ordini che da' suoi antecessori erano stati fatti; e tutti i principi promisero o danari, o genti, ed in particolare Mattia re d' Ungheria e Carlo duca di Borgogna promisero essere personalmente seco, i quali furono dal papa fatti capitani dell' impresa. Ed andò tanto avanti il pontefice con la speranza, che partì da Roma ed andonne in Ancona, dove s' era ordinato che tutto l' esercito convenisse, ed i Veneziani gli avevano promessi navigi per passarlo in Schiavonia. Convenne pertanto in quella città dopo l' arrivare del pontefice tanta gente, che in pochi giorni tutti i viveri, che in quella città erano, e che dai luoghi vicini vi si potevano condurre, mancarono, di qualità che ciascuno era dalla fame oppressato. Oltra di questo non v' erano danari da provvederne quelli, che n' avevano di bisogno, nè armi da rivestirne quelli, che ne mancavano; e Mattia e Carlo non comparsero, ed i Veneziani vi mandarono un loro capitano con alquante galee, piuttosto per mostrare la pompa loro, e d' avere osservata la fede, che per poter quello esercito passare. Onde che 'l papa sendo vecchio ed infermo, nel mezzo di questi travagli e disordini morì; dopo la cui morte ciascuno alle sue case se ne ritornò. Morto il papa l' anno MCCCCLXV, fu eletto al pontificato Paolo II di nazione Veneziano. E perchè quasi tutti i principati d' Italia mutassero governo, morì ancora l' anno seguente Francesco Sforza duca di Milano, dopo sedici anni ch' egli aveva occupato quel ducato, e fu dichiarato duca Galeazzo suo figliuolo.

La morte di questo principe fu cagione che le divisioni di Firenze diventas-

sero più gagliarde, e facessero i suoi effetti più tosto. Poichè Cosimo morì, Piero suo figliuolo, rimaso erede delle sustanze e dello stato del padre, chiamò a sè messer Diotisalvi Neroni, uomo di grande autorità, e secondo gli altri cittadini riputatissimo, nel quale Cosimo confidava tanto, che e' commise morendo a Piero, che delle sustanze e dello stato al tutto secondo il consiglio di quello si governasse. Dimostrò pertanto Piero a messer Diotisalvi la fede che Cosimo aveva avuta in lui. E perchè voleva ubbidire a suo padre dopo la morte come aveva ubbidito in vita, desiderava con quello del patrimonio e del governo della città consigliarsi. E per cominciare dalle sustanze proprie, farebbe venire tutti i calcoli delle sue ragioni, e gliene porrebbe in mano, acciocchè potesse l' ordine ed il disordine di quelle cognoscere, e cognosciuto, secondo la sua prudenza consigliarlo. Promesse messer Diotisalvi in ogni cosa usare diligenza e fede; ma venuti i calcoli e quelli bene esaminati, cognobbe in ogni parte essere assai disordini. E come quello che più lo strigneva la propria ambizione, che l' amore di Piero, o gli antichi benefizj da Cosimo ricevuti, pensò che fusse facile torgli la riputazione, e privarlo di quello stato, che il padre come ereditario gli aveva lasciato. Venne pertanto messer Diotisalvi a Piero con uno consiglio che pareva tutto onesto e ragionevole, ma sotto a quello era la sua rovina nascosta. Dimostrogli il disordine delle sue cose, ed a quanti danari gli era necessario provvedere, non volendo perdere col credito la riputazione delle sustanze e dello stato suo. E però gli disse, ch' ei non poteva con maggiore onestà rimediare ai disordini suoi, che cercare di far vivi quelli danari, che suo padre doveva avere da molti così forestieri come cittadini; perchè Cosimo per acquistarsi partigiani in Firenze ed amici di fuora, nel fare parte a ciascuno delle sue sustanze fu liberalissimo, in modo che quello di che per queste cagioni era creditore, a una somma di danari non piccola, nè di poca importanza ascendeva. Parve a Piero il consiglio buono ed onesto, volendo ai disordini suoi rimediare col suo. Ma subito ch' egli ordinò che questi danari si domandasse, i cittadini, come se quello volesse torre il loro, non domandare il suo, si risentirono, e senza rispetto dicevano male di lui, e come ingrato, ed avaro lo calunniavano.

Donde che veduta messer Diotisalvi questa comune e popolare disgrazia, in la quale Piero era per i suoi consigli incorso, si ristrinse con messer Luca Pitti, messer Agnolo Acciaiuoli, e Niccolò Soderini, e diliberarono torre a Piero la riputazione e lo stato. Erano mossi costoro da diverse cagioni. Messer Luca desiderava succedere nel luogo di Cosimo, perchè era diventato tanto grande, che si sdegnava aver a osservare Piero. Messer Diotisalvi, il quale cognosceva messer Luca non essere atto a essere capo del governo, pensava che di necessità, tolto via Piero, la riputazione del tutto, in brieve tempo, dovesse cadere in lui. Niccolò Soderini amava che la città più liberamente vivesse, e che secondo la voglia de' magistrati si governasse. Messer Agnolo con i Medici teneva particolari odj per tali cagioni. Aveva Raffaello suo figliuolo più tempo innanzi presa per moglie l' Alessandra de' Bardi con grandissima dote. Costei, o per i mancamenti suoi, o per difetti d' altri, era dal suocero e dal marito maltrattata; onde che Lorenzo d' Ilarione suo affine, mosso a pietà di questa fanciulla, una notte con di molti armati accompagnato la trasse di casa messer Agnolo. Dolsonsi gli Acciaiuoli di quest' ingiuria fatta loro da' Bardi. Fu rimessa la causa in Cosimo, il quale giudicò, che gli Acciaiuoli dovessero alla Alessandra ristituire la sua dote, e dipoi il tornare col marito suo all' arbitrio della fanciulla si rimettesse. Non parve a messer Agnolo, che Cosimo in questo giudicio l' avesse come amico trattato; e non si essendo potuto contra Cosimo, diliberò contra il figliuolo vendicarsi. Questi congiurati nondimeno in tanta diversità

d'umori pubblicavano una medesima cagione, affermando volere che la città con i magistrati, non col consiglio di pochi si governasse. Accrebbero oltra di questo gli odj verso Piero e le cagioni di morderlo molti mercatanti che in questo tempo fallirono; di che pubblicamente ne fu Piero incolpato, che volendo fuori d'ogni espettazione riavere i suoi danari, gli aveva fatti con vituperio e danno della città fallire. Aggiunsesi a questo che e' si praticava di dar per moglie la Clarice degli Orsini a Lorenzo suo primogenito, il che porse a ciascuno più larga materia di calunniarlo, dicendo come e' si vedeva espresso, poich' egli voleva rifiutare per il figliuolo un parentado fiorentino, che la città più come cittadino non la capeva, e perciò egli si preparava a occupare il principato; perchè colui che non vuole i suoi cittadini per parenti, gli vuole per servi, e perciò è ragionevole che non gli abbia amici. Pareva a questi capi della sedizione avere la vittoria in mano, perchè la maggior parte dei cittadini ingannati da quel nome della libertà, che costoro per onestare la loro impresa avevano preso per insegna, gli seguivano.

Ribollendo adunque questi umori per la città, parve ad alcuno di quelli, a' quali le civili discordie dispiacevano, che e' si vedesse se con qualche nuova allegrezza si potessero fermare; perchè il più delle volte i popoli oziosi sono istrumento a chi vuole alterare. Per tor via adunque questo ozio, e dare che pensare agli uomini qualche cosa, che levassero i pensieri dello stato, sendo già passato l'anno che Cosimo era morto, presero occasione da che fusse bene rallegrare la città, e ordinarono due feste, secondo l'altre che in quella città si fanno, solennissime. Una che rappresentava, quando i tre re Magi vennero d'Oriente dietro alla stella che dimostrava la natività di Cristo; la quale era di tanta pompa e sì magnifica, che in ordinarla e farla teneva più mesi occupata tutta la città. L'altra fu uno torniamento (chè così chiamavano uno spettacolo, che rappresenta una zuffa di uomini a cavallo), dove i primi giovani della città si esercitarono insieme con i più nominati cavalieri d'Italia; e intra i giovani fiorentini il più riputato fu Lorenzo primogenito di Piero, il quale non per grazia, ma per proprio suo valore ne riportò il primo onore. Celebrati questi spettacoli ritornarono ne' cittadini i medesimi pensieri, e ciascuno con più studio che mai la sua opinione seguitava; di che dispareri e travagli grandi ne risultavano, i quali da duoi accidenti furono grandemente accresciuti. L'uno fu che l'autorità della Balìa mancò; l'altro la morte di Francesco duca di Milano. Donde che Galeazzo nuovo duca mandò a Firenze ambasciadori per confermare i capitoli, che Francesco suo padre aveva con la città, tra i quali tra l'altre cose si disponeva, che qualunque anno si pagasse a quel duca certa somma di danari. Presero pertanto i principi contrarj ai Medici occasione da questa domanda, e pubblicamente nei Consigli a questa diliberazione s'opposero, mostrando non con Galeazzo, ma con Francesco essere fatta l'amicizia, sicchè morto Francesco era morto l'obbligo, nè ci era cagione di risuscitarlo, perchè in Galeazzo non era quella virtù ch'era in Francesco, e per conseguente non se ne doveva nè poteva sperare quell'utile; e se da Francesco s'era avuto poco, da questo s'avrebbe meno; e se alcuno cittadino lo volesse soldare per la potenza sua, era cosa contra al vivere civile e alla libertà della città. Piero all'incontro mostrava, che non era bene una amicizia tanto necessaria per avarizia perderla, e che niuna cosa era tanto salutifera alla Repubblica ed a tutta Italia, quanto l'essere collegati col duca, acciocchè i Vineziani veggendo loro uniti, non sperino o per finta amicizia, o per aperta guerra opprimere quel ducato; perchè non prima sentiranno i Fiorentini essere da quel duca alienati, ch'eglino avranno l'armi in mano contra di lui, e trovandolo giovane, nuovo

nello stato, e senza amici, facilmente se lo potranno o con inganno, o con forza guadagnare, e nell' uno e nell' altro caso vi si vedeva la rovina della Repubblica.

Non erano accettate le parole di Piero nè queste ragioni, e le nimicizie cominciarono a mostrasi aperte, e ciascheduna delle parti di notte in diverse compagnie conveniva; perchè gli amici dei Medici nella Crocetta, e gli avversarj nella Pietà si riducevano; i quali solleciti nella rovina di Piero avevano fatto soscrivere, come all' impresa loro favorevoli, molti cittadini. E trovandosi tra l' altre volte una notte insieme, tennero particolare consiglio del modo del procedere loro, ed a ciascuno piaceva diminuire la potenza de' Medici, ma erano differenti nel modo. Una parte, la quale era la più temperata e modesta, voleva, che poich' egli era finita l' autorità della Balìa, che s' attendesse a ostare che la non si riassumesse; e fatto questo, ci era l' intenzione di ciascuno, perchè i consigli e i magistrati governerebbero la città, e in poco tempo l' autorità di Piero si spegnerebbe, e verrebbe con la perdita della riputazione e dello stato a perdere il credito nelle mercanzie, perchè le sustanze sue erano in termine, che se e' si teneva forte che non si potesse de' danari pubblici valere, era a rovinare necessitato; il che come fusse seguito non c' era di lui più alcun pericolo; e venivasi ad avere senza esilj e senza sangue la sua libertà ricuperata, il che ogni buon cittadino doveva desiderare; ma se e' si cercava d' adoperare la forza, si potrebbe in moltissimi pericoli incorrere; perchè tal lascia cadere uno che cade da sè, che s' egli è spinto da altri, lo sostiene. Oltra di questo quando non s' ordinasse alcuna cosa strasordinaria contra di lui, non avrebbe cagione d' armarsi, o di cercare amici; e quando e' lo facesse, sarebbe con tanto suo carico, e genererebbe in ogni uomo tanto sospetto, che e' farebbe a sè più facile la rovina, e ad altri darebbe maggiore occasione d' opprimerlo. A molti altri de' ragunati non piaceva questa lunghezza, affermando come il tempo era per favorire lui e non loro, perchè se si voltavano a essere contenti alle cose ordinarie, Piero non portava pericolo alcuno, e loro ne correvano molti; perchè i magistrati suoi nimici gli lasceranno godere la città, e gli amici lo faranno con la rovina loro, come intervenne nel LVIII, principe. E se il consiglio dato era da uomini buoni, questo era da uomini savi. E perciò mentre che gli uomini erano infiammati contra di lui, conveniva spegnerlo. Il modo era armarsi dentro, e di fuori soldare il marchese di Ferrara per non essere disarmati; e quando la sorte desse di avere una Signoria amica, essere parati ad assicurarsene. Rimasero pertanto in questa sentenza, che si aspettasse la nuova Signoria, e secondo quella governarsi. Trovavasi intra questi congiurati ser Niccolò Fedini, il quale tra loro come cancelliere s' esercitava. Costui tirato da più certa speranza, rivelò tutte le pratiche tenute dai suoi nimici a Piero, e la lista de' congiurati e de' soscritti gli portò. Sbigottissi Piero vedendo il numero e la qualità de' cittadini che gli erano contra, e consigliatosi con gli amici, diliberò anco egli fare degli amici suoi una soscrizione; e data di questa impresa la cura ad alcuno de' suoi più fidati, trovò tanta varietà e instabilità negli animi de' cittadini, che molti de' soscritti contra di lui, ancora in favor suo si soscrissero.

Mentre che queste cose in questa maniera si travagliavano, venne il tempo che 'l supremo magistrato si rinnovava, al quale per gonfaloniere di giustizia fu Niccolò Soderini assunto. Fu cosa maravigliosa a vedere con quanto concorso non solamente di onorati cittadini, ma di tutto il popolo e' fusse al Palazzo accompagnato; e per il cammino gli fu posta una ghirlanda d' ulivo in testa, per mostrare che da quello avesse e la salute e la libertà di quella pa-

tria a dipendere. Vedesi e per questa e per molte altre esperienze, come e' non è cosa desiderabile prendere o un magistrato o un principato con istraordinaria opinione; perchè non potendosi con l'opere a quella corrispondere, desiderando più gli uomini che non possono conseguire, ti partorisce col tempo disonore e infamia. Erano messer Tommaso Soderini e Niccolò fratelli. Era Niccolò più feroce ed animoso, messer Tommaso più savio. Questi perchè era a Piero amicissimo, cognosciuto l'umore del fratello, com' egli desiderava solo la libertà della città, e che senza offesa d'alcuno lo stato si fermasse, lo confortò a far nuovo squittinio, mediante il quale le borse de' cittadini, che amassero il vivere libero, si riempiessero; il che fatto, si verrebbe a fermare lo stato, e ad assicurarlo senza tumulto e senza ingiuria d'alcuno secondo la volontà sua. Credette facilmente Niccolò a' consigli del fratello, e attese in questi vani pensieri a consumare il tempo del suo magistrato; e dai capi de' congiurati suoi amici gli fu lasciato consumare, come quelli che per invidia non volevano, che lo stato con l'autorità di Niccolò si rinnovasse, e sempre credevano con un altro gonfaloniere essere a tempo a operare il medesimo. Venne pertanto il fine del magistrato, e Niccolò avendo cominciate assai cose, e non ne fornita alcuna, lasciò quello assai più disonorevolmente che onorevolmente non l'aveva preso.

Questo esemplo fece la parte di Piero più gagliarda, e gli amici suoi più nella speranza si confermarono, e quelli ch' erano neutrali a Piero si aderirono. Tale che essendo le cose pareggiate, più mesi senz' altro tumulto si temporeggiarono. Nondimeno la parte di Piero sempre pigliava più forze, onde che gli nimici si risentirono e si ristrinsero insieme, e quello che non avevano saputo o voluto fare per il mezzo de' magistrati e facilmente, pensarono di far per forza e conchiusono di far ammazzare Piero che infermo si trovava a Careggi, ed a questo effetto far venire il marchese di Ferrara con le genti verso la città, e morto Piero, venire armati in piazza, e fare che la Signoria fermasse uno stato secondo la volontà loro; perchè sebbene tutta non era loro amica, speravano quella parte che fusse contraria farla per paura cedere. Messer Diotisalvi per celare meglio l'animo suo visitava Piero spesso, e ragionavagli della unione della città, e lo consigliava. Erano state rivelate a Piero tutte queste pratiche, e di più messer Domenico Martelli gli fece intendere, come Francesco Neroni fratello di messer Diotisalvi l'aveva sollecitato a voler essere con loro, mostrandogli la vittoria certa, e il partito vinto. Onde che Piero diliberò di essere il primo a prendere l'armi, e prese l'occasione dalle pratiche tenute da' suoi avversarj col marchese di Ferrara. Finse pertanto d'aver ricevuta una lettera da messer Giovanni Bentivogli principe di Bologna, che gli significava come il marchese di Ferrara si trovava sopra il fiume Albo con gente, e pubblicamente dicevano venire a Firenze; e così sopra questo avviso Piero prese l'armi, e in mezzo di una grande moltitudine di armati venne a Firenze. Dopo il quale tutti quelli che seguivano le parti sue si armarono, e la parte avversa fece il simile, ma con miglior ordine quella di Piero, come coloro ch' erano preparati, e gli altri non erano ancora secondo il disegno loro a ordine. Messer Diotisalvi per avere le sue case propinque a quelle di Piero, in esse non si teneva sicuro, ma ora andava in Palagio a confortare la Signoria a far che Piero posasse l'armi, ora a trovare messer Luca per tenerlo fermo nella parte loro. Ma di tutti si mostrò più vivo che alcuno Niccolò Soderini, il quale prese l'armi, e fu seguitato quasichè da tutta la plebe del suo quartiere, e n'andò alle case di messer Luca, e lo pregò montasse a cavallo, e venisse in piazza a' favori della Signoria ch' era per loro, dove senza dubbio s'avrebbe la vitto-

ria certa, e non volesse standosi in casa essere o dagli armati nimici vilmente oppresso, o dai disarmati vituperosamente ingannato; e che a ora si pentirebbe non aver fatto, che e' non sarebbe a tempo a fare, e che se e' voleva con la guerra la rovina di Piero, egli poteva facilmente averla; se voleva la pace, era molto meglio essere in termine da dare, non ricevere le condizioni di quella. Non mossero queste parole messer Luca, come quello che aveva già posato l' animo, ed era stato da Piero con promesse di nuovi parentadi e nuove condizioni svolto, perchè avevano con Giovanni Tornabuoni una sua nipote in matrimonio congiunta; in modo che confortò Niccolò a posare l' armi, e tornarsene a casa, perchè e' doveva bastargli, che la città si governasse con i magistrati, e così seguirebbe, e che l' armi ogni uomo le poserebbe, e i Signori, dove loro avevano più parte, sarebbero giudici delle differenze loro. Non potendo adunque Niccolò altrimenti disporlo, se ne tornò a casa, ma prima gli disse: « Io non posso solo far bene alla mia città, ma io posso bene pronosticargli il male. Questo partito che voi pigliate, farà alla patria nostra perdere la sua libertà, a voi lo stato e le sustanze, a me e agli altri la patria. »

La Signoria in questo tumulto aveva chiuso il Palazzo, e con i suoi magistrati si era ristretta, non mostrando favore ad alcuna delle parti. I cittadini, e massimamente quelli che avevano seguite le parti di messer Luca, veggendo Piero armato e gli avversarj disarmati, e' cominciarono a pensare, non come avessero a offendere Piero, ma come avessero a diventare suoi amici. Donde che i primi cittadini capi delle fazioni convennero in Palazzo alla presenza della Signoria, dove molte cose dello stato della città, molte della riconciliazione di quella ragionarono. E perchè Piero per la debilità del corpo non vi poteva intervenire, tutti d' accordo diliberarono d' andare alle sue case a trovarlo, eccetto che Niccolò Soderini, il quale avendo prima raccomandati i figliuoli e le sue cose a messer Tommaso, se n' andò nella sua villa per aspettare quivi il fine della cosa, il quale riputava a sè infelice, ed alla patria sua dannoso. Arrivati pertanto gli altri cittadini da Piero, uno di quelli, a chi era stato commesso il parlare, si dolse dei tumulti nati nella città, mostrando come di quelli aveva maggior colpa chi aveva prima prese le armi; e non sapendo quello che Piero, il quale era stato il primo a pigliarle, si volesse, erano venuti per intendere la volontà sua, e quando la fusse al ben della città conforme, erano per seguirla. Alle quali parole Piero rispose: come non quello che prende prima l' armi è cagione degli scandoli, ma colui ch' è primo a dare cagione che le si prendino; e se pensassero più quali erano stati i modi loro verso di lui, si maraviglierebbero meno di quello, che per salvare sè avesse fatto; perchè vedrebbero, che le convenzioni notturne, le soscrizioni, le pratiche di torgli la città e la vita l' aveano fatto armare; le quali armi non avendo mosse dalle case sue, facevano manifesto segno dell' animo suo, come per difender sè, non per offendere altri l' aveva prese. Nè voleva altro, nè altro desiderava che la sicurtà e la quiete sua, nè aveva mai dato segno di sè desiderar altro, perchè mancata l' autorità della Balìa non pensò mai alcuno strasordinario modo per rendergliene, ed era molto contento che i magistrati governassero la città, contentandosene quelli. E che e' si dovevano ricordare, come Cosimo ed i figliuoli sapevano vivere in Firenze con la Balìa e senza la Balìa onorati, e nel LVIII non la casa sua, ma loro l' avevano riassunta. E che se ora non la volevano che non la voleva ancora egli; ma che questo non bastava loro, perchè aveva veduto che non credevano poter stare in Firenze standovi egli. Cosa veramente che non avrebbe mai, non che creduta, pensata, che gli amici suoi e del padre non credessero poter vivere in Firenze con lui, non avendo mai

dato altro segno di sè che di quieto e pacifico uomo. Poi volse il suo parlare a messer Diotisalvi ed a' fratelli che erano presenti, e rimproverò loro con parole gravi e piene di sdegno i benefizj ricevuti da Cosimo, la fede avuta in quelli, e la grande ingratitudine loro. E furono di tanta forza le sue parole, che alcuni dei presenti in tanto si commossero, che se Piero non gli raffrenava, gli avrebbero con l' armi manomessi. Conchiuse alla fine Piero, che era per approvare tutto quello che loro e la Signoria diliberassero, e che da lui non si domandava altro che vivere quieto e sicuro. Fu sopra questo parlato di molte cose, nè per allora diliberatane alcuna, se non generalmente ch' egli era necessario riformare la città, e dare nuovo ordine allo stato.

Sedeva in quelli tempi gonfaloniere di giustizia Bernardo Lotti, uomo non confidente a Piero, in modo che non gli parve, mentre che quello era in magistrato, da tentare cosa alcuna; il che non giudicò importar molto, sendo propinquo al fine del magistrato suo. Ma venuta la elezione dei Signori, i quali di settembre ed ottobre seggono, l' anno MCCCCLXVI fu eletto al sommo magistrato Ruberto Lioni, il quale subito che ebbe preso il magistrato, sendo tutte l' altre cose preparate, chiamò il popolo in piazza, e fece nuova Balìa tutta della parte di Piero, la quale poco dipoi creò i magistrati secondo la volontà del nuovo stato. Le quali cose spaurirono i capi della fazione nimica, e messer Agnolo Acciaiuoli si fuggì a Napoli, e messer Diotisalvi Neroni e Niccolò Soderini a Vinezia. Messer Luca Pitti si restò in Firenze, confidandosi nelle promesse fattegli da Piero, e nel nuovo parentado. Furono quelli che s' erano fuggiti dichiarati ribelli, e tutta la famiglia de' Neroni fu dispersa. E messer Giovanni di Nerone allora arcivescovo di Firenze, per fuggire maggior male, si elesse volontario esilio a Roma. Furono molti altri cittadini, che subito si partirono, in varj luoghi confinati. Nè bastò questo, chè s' ordinò una processione per ringraziare Dio dello stato conservato e della città riunita, nella solennità della quale furono alcuni cittadini presi e tormentati, e dipoi parte di loro morti, e parte mandati in esilio. Nè in questa variazione di cose fu esempio tanto notabile, quanto quello di messer Luca Pitti: perchè subito si cognobbe la differenza, quale è dalla vittoria alla perdita, e dal disonore all' onore. Vedevasi nelle sue case una solitudine grandissima, dove prima erano da moltissimi cittadini frequentate. Per la strada gli amici e parenti non che d' accompagnarlo, ma di salutarlo temevano, perchè a parte d' essi erano stati tolti gli onori, ed a parte la roba, e tutti parimente minacciati. I superbi edifizj ch' egli aveva cominciati furono dagli edificatori abbandonati, i benefizj che gli erano per l' addietro stati fatti, si convertirono in ingiurie, gli onori in vituperj. Onde che molti di quelli, che gli avevano per grazia alcuna cosa donata di gran prezzo, come cosa prestata gliela addimandavano: e quelli altri che solevano insino al cielo lodarlo, come uomo ingrato e violento lo biasimavano. Talchè si pentì tardi non avere a Niccolò Soderini creduto, e cercò piuttosto di morire con le armi in mano onorato, che vivere intra i vittoriosi suoi nimici disonorato.

Quelli che si trovavano cacciati cominciarono a pensare intra loro varj modi di racquistare quella città, che non s' avevano saputa conservare. Messer Agnolo Acciaiuoli nondimeno trovandosi a Napoli, prima che pensasse di muovere cosa alcuna, volle tentare l' animo di Piero per vedere se poteva sperare di riconciliarsi seco, e scrissegli una lettera in questa sentenza: « Io mi rido de' giuochi della fortuna, e come a sua posta ella fa gli amici diventare nimici, e gli nimici amici. Tu ti puoi ricordare, come nello esilio di tuo padre, stimando più quella ingiuria che i pericoli miei, io ne perdei la patria, e fui per perderne la vita; nè ho mai, mentre sono vivuto con Cosimo, mancato di

onorare e favorire la casa vostra, nè dopo la sua morte ho avuto animo d'offenderti. Vero è che la tua mala complessione, la tenera età de' tuoi figliuoli in modo mi sbigottivano, ch' io giudicai che fusse da dare tal forma allo stato, che dopo la tua morte la patria nostra non rovinasse. Da questo sono nate le cose fatte non contro a te, ma in beneficio della patria mia; il che se pure è stato errore, merita e dalla mia buona mente e dall' opere mie passate esser cancellato. Nè posso credere, avendo la casa tua trovato in me tanto tempo tanta fede, non trovare ora in te misericordia, e che tanti miei meriti da un solo fallo debbino essere distrutti. » Piero ricevuta questa lettera, così gli rispose : « Il ridere tuo costì è cagione ch' io non pianga; perchè se tu ridessi a Firenze, io piangerei a Napoli. Io confesso che tu hai voluto bene a mio padre, e tu confesserai d' averne da quello ricevuto, in modo che tanto più era l' obbligo tuo che 'l nostro, quanto si debbono stimare più i fatti che le parole. Sendo tu stato adunque del tuo bene ricompensato, non ti debbi ora maravigliare se del male ne riporti giusti premj. Nè ti scusa l' amore della patria; perchè non sarà mai alcuno, che creda questa città essere stata meno amata ed accresciuta dai Medici che dagli Acciaiuoli. Vivi pertanto disonorato costì, poichè qui onorato vivere non hai saputo. »

Disperato pertanto messere Agnolo di potere impetrare perdono, se ne venne a Roma, ed accozzossi con lo arcivescovo ed altri fuorusciti, e con quelli termini potette più vivi si sforzarono di torre il credito alla ragione de' Medici, che in Roma si travagliava. A che Piero con difficoltà provvide; pure aiutato dagli amici fallì il disegno loro. Messer Diotisalvi dall' altra parte e Niccolò Soderini con ogni diligenza cercarono di muovere il senato viniziano contra la patria loro, giudicando che se i Fiorentini fussero da nuova guerra assaliti, per essere lo stato loro nuovo ed odiato, che non potriano sostenerla. Trovavasi in quel tempo a Ferrara Giovan Francesco figliuolo di messer Palla Strozzi, il quale era nella mutazione del XXXIV stato cacciato col padre da Firenze. Aveva costui credito grande, ed era secondo gli altri mercatanti stimato ricchissimo. Mostrarono questi nuovi ribelli a Giovan Francesco la grande facilità del ripatriarsi, quando i Veneziani ne facessero impresa. E facilmente credevano la farebbero, quando si potesse in qualche parte contribuire alla spesa, dove altrimenti ne dubitavano. Giovan Francesco, il quale desiderava vendicarsi dell' ingiurie ricevute, credette facilmente ai consigli di costoro, e promesse essere contento concorrere a questa impresa con tutte le sue facultà. Donde che quelli se n' andarono al doge, e con quello si dolsero dello esilio, il quale non per altro errore dicevano sopportare, che per aver voluto che la patria loro con le leggi sue vivesse, e che i magistrati e non i pochi cittadini si onorassero, perchè Piero dei Medici con altri suoi seguaci, i quali erano a vivere tirannicamente consueti avevano con inganno prese l' armi, con inganno fattole posare a loro, e con inganno cacciatigli poi della patria : nè furono contenti a questo, che eglino usarono mezzano Iddio a opprimere molti altri, che sotto la fede data erano rimasi nella città, e come nelle pubbliche e sacre cerimonie e solenni supplicazioni, acciocchè Dio de' loro tradimenti fusse partecipe, furono molti cittadini incarcerati e morti; cosa d' uno empio e nefando esemplo. Il che per vendicare non sapevano dove con più speranza si poter ricorrere che a quel senato, il quale per essere sempre stato libero doverebbe di coloro avere compassione, che avessero la sua libertà perduta. Concitavano adunque contra i tiranni gli uomini liberi, contra gli empj i pietosi; e che si ricordassero come la famiglia de' Medici aveva tolto loro l'imperio di Lombardia, quando Cosimo fuora della volontà degli altri cittadini contra quel senato favorì e sovvenne Francesco; tanto

che se la giusta causa loro non gli moveva, il giusto odio e giusto desiderio di vendicarsi muovere gli doverebbe."

Queste ultime parole tutto quel senato commossero, e deliberarono che Bartolommeo Colione loro capitano assalisse il dominio fiorentino; e, quanto si potette prima, fu insieme lo esercito, con il quale si accostò Ercole da Esti mandato da Borso marchese di Ferrara. Costoro nel primo assalto, non sendo ancora i Fiorentini a ordine, arsero il Borgo di Dovadola, e fecero alcuni danni nel paese all'intorno. Ma i Fiorentini, cacciata che fu la parte nimica a Piero, avevano con Galeazzo duca di Milano e col re Ferrando fatta nuova lega, e per loro capitano condotto Federigo conte d'Urbino: in modo che trovandosi a ordine con gli amici, stimarono meno i nimici. Per che Ferrando mandò Alfonso suo primogenito, e Galeazzo venne in persona, e ciascheduno con convenienti forze; e fecero tutti testa a Castrocaro, castello de' Fiorentini, posto nelle radici dell'Alpi che scendono dalla Toscana in Romagna. I nimici in quel mezzo s'erano ritirati inverso Imola, e così fra l'uno e l'altro esercito seguivano, secondo i costumi di quei tempi, alcune leggeri zuffe; nè per l'uno nè per l'altro si assalì o campeggiò terre, nè si dette copia al nimico di venire a giornata, ma standosi ciascuno nelle sue tende, ciascuno con maravigliosa viltà si governava. Questa cosa dispiaceva a Firenze, perchè si vedeva essere oppressa da una guerra, nella quale si spendeva assai, e si poteva sperare poco; ed i magistrati se ne dolsero con quei cittadini, ch'eglino avevano a quella impresa deputati commessarj. I quali risposero essere di tutto il duca Galeazzo cagione, il quale per avere assai autorità e poca esperienza, non sapeva prendere partiti utili, nè prestava fede a quelli che sapevano; e com'egli era impossibile, mentre quello nell'esercito dimorava, che si potesse alcuna cosa virtuosa o utile operare. Fecero i Fiorentini pertanto intendere a quel duca, com'egli era loro comodo ed utile assai, che personalmente ei fusse venuto agli aiuti loro, perchè sola tale riputazione era atta a potere sbigottire i nimici; nondimeno stimavano molto più la salute sua e del suo stato che i comodi proprj, perchè salvo quello, ogni altra cosa speravano prospera, ma patendo quello, temevano ogni avversità. Non giudicavano pertanto cosa molto sicura, ch'egli molto tempo dimorasse assente da Milano, sendo nuovo nello stato, ed avendo i vicini potenti e sospetti; talmente che chi volesse macchinare cosa alcuna controgli, potrebbe facilmente. Donde che lo confortavano a tornarsene nel suo stato, e lasciare parte delle genti per la difesa loro. Piacque a Galeazzo questo consiglio, e senz'altro pensare se ne tornò a Milano. Rimasi adunque i capitani de' Fiorentini senza questo impedimento, per dimostrare che fusse vera la cagione che del lento loro procedere avevano accusata, si strinsero più al nimico; in modo che vennero a una ordinata zuffa, la quale durò mezzo un giorno, senza che niuna delle parti inclinasse. Nondimeno non vi morì alcuno; solo vi furono alcuni cavalli feriti, e certi prigioni da ogni parte presi. Era già venuto il verno, ed il tempo che gli eserciti erano consueti ridursi alle stanze; pertanto messer Bartolommeo si ritirò verso Ravenna, le genti fiorentine in Toscana, quelle del re e del duca ciascuna nelli stati de' loro signori si ridussero. Ma dappoi che per questo assalto non s'era sentito alcun moto in Firenze, secondo che i ribelli fiorentini avevano promesso, e mancando il soldo alle genti condotte, si trattò l'accordo, e dopo non molte pratiche fu conchiuso. Pertanto i ribelli fiorentini privi d'ogni speranza in varj luoghi si partirono. Messer Diotisalvi si ridusse a Ferrara, dove fu dal marchese Borso ricevuto e nutrito. Niccolò Soderini se n'andò a Ravenna, dove con una piccola provvisione avuta da' Viniziani invecchiò e morì. Fu costui tenuto uomo giusto ed animoso, ma nel

risolversi dubbio e lento; il che fece che gonfaloniere di giustizia ei perdè quella occasione del vincere, che dipoi privato volse racquistare, e non potette.

Seguita la pace, quelli cittadini ch'erano rimasi in Firenze superiori, non parendo loro avere vinto se con ogni ingiuria non solamente i nimici, ma i sospetti alla parte loro non affliggevano, operarono con Bardo Altoviti che sedeva gonfaloniere di giustizia, chè di nuovo a molti cittadini togliesse gli onori, a molti altri la città; la qual cosa crebbe a loro potenza, ed agli altri spavento. La qual potenza senza alcun rispetto esercitavano, ed in modo si governavano, che pareva che Dio e la fortuna avesse data loro quella città in preda. Delle quali cose Piero poche n'intendeva, ed a quelle poche non poteva, per essere dalla infermità oppresso, rimediare; perchè era in modo contratto, che d'altro che della lingua non si poteva valere. Nè ci poteva fare altri rimedj che ammunirli e pregarli che dovessero civilmente vivere, e godersi la loro patria salva più tosto che distrutta. E per rallegrare la città, deliberò di celebrare magnificamente le nozze di Lorenzo suo figliuolo, col quale la Clarice nata di casa Orsina aveva congiunta; le quali nozze furono fatte con quella pompa d'apparati e d'ogni altra magnificenza che a tanto uomo si richiedeva. Dove più giorni in nuovi ordini di balli, di conviti e d'antiche rappresentazioni si consumarono. Alle quali cose s'aggiunse, per mostrare più la grandezza della casa de' Medici e dello stato, duoi spettacoli militari; l'uno fatto dagli uomini a cavallo, dove una campale zuffa si rappresentò; l'altro una espugnazione d'una terra dimostrò. Le quali cose con quello ordine furono fatte, e con quella virtù eseguite, che si potette maggiore.

Mentre che queste cose in questa maniera in Firenze procedevano, il resto dell'Italia viveva quietamente, ma con sospetto grande della potenza del Turco, il quale con le sue imprese seguiva di combattere i cristiani, ed aveva espugnato Negroponte con grande infamia e danno del nome cristiano. Morì in questi tempi Borso marchese di Ferrara, ed a quello successe Ercole suo fratello. Morì Gismondo da Rimino perpetuo nimico alla Chiesa, ed erede del suo stato rimase Ruberto suo naturale figliuolo, il quale fu poi intra i capitani d'Italia nella guerra eccellentissimo. Morì papa Paulo, e fu a lui creato successore Sisto IV, detto prima Francesco da Savona, uomo di bassissima e vile condizione, ma per le sue virtù era divenuto generale dell'ordine di San Francesco, e dipoi cardinale. Fu questo pontefice il primo che cominciasse a mostrare quanto un pontefice poteva, e come molte cose chiamate per l'addietro errori, si potevano sotto la pontificale autorità nascondere. Aveva intra la sua famiglia Piero e Girolamo, i quali, secondo che ciascuno credeva, erano suoi figliuoli; nondimanco sotto altri più onesti nomi gli palliava. Piero, perchè era frate, condusse alla dignità del cardinalato del titolo di San Sisto. A Girolamo dette la città di Furlì, e tolsela ad Antonio Ordelaffi, i maggiori del quale erano di quella città lungo tempo stati principi. Questo modo di procedere ambizioso lo fece più dai principi d'Italia stimare, e ciascuno cercò di farselo amico; e perciò il duca di Milano dette per moglie a Girolamo la Catterina sua figliuola naturale, e per dote di quella a città d'Imola, della quale aveva spegliato Taddeo degli Alidosi. Tra questo duca ancora ed il re Ferrando si contrasse nuovo parentado, perchè Elisabetta nata d'Alfonso primogenito del re, con Giovan Galeazzo, primo figliuolo del duca, si congiunse.

Vivevasi pertanto in Italia assai quietamente, e la maggior cura di quelli principi era d'osservare l'un l'altro, e con parentadi, nuove amicizie e leghe l'uno dell'altro assicurarsi. Nondimeno in tanta pace Firenze era da'suoi cittadini grandemente afflitta, e Piero all'ambizione loro dalla malattia impe-

dito non poteva oppor-i. Nondimeno per sgravare la sua coscienza, e per vedere se e' poteva fargli vergognare, gli chiamò tutti in casa, e parlò loro in questa sentenza: «Io non avrei mai creduto che e' potesse venir tempo, che i modi e costumi degli amici mi avessero a far amare e desiderare i nimici, e la vittoria la perdita, perchè io mi pensava avere in compagnia uomini, che nelle cupidità loro avessero qualche termine o misura, e che bastasse loro vivere nella loro patria sicuri ed onorati, e di più de' loro nimici vendicati. Ma io cognosco ora come io mi sono di gran lunga ingannato, come quello che cognosceva poco la naturale ambizione di tutti gli uomini, e meno la vostra; perchè non vi basta essere in tanta città principi, ed aver voi pochi quelli onori, dignità ed utili, de' quali già molti cittadini si solevano onorare; non vi basta avere intra voi divisi i beni dei nimici vostri; non vi basta potere tutti gli altri affliggere con i pubblici carichi, e voi liberi da quelli aver tutte le pubbliche utilità, che voi con ogni qualità d' ingiuria ciascheduno affliggete. Voi spogliate de' suoi beni il vicino, voi vendete la giustizia, voi fuggite i giudizj civili, voi oppressate gli uomini pacifici, e gl' insolenti esaltate. Nè credo che sia in tutta Italia tanti esempi di violenza e d'avarizia, quanti sono in questa città. Dunque questa nostra patria ci ha dato la vita perchè noi la togliamo a lei? Ci ha fatti vittoriosi perchè noi la distruggiamo? Ci onora perchè noi la vituperiamo? Io vi prometto, per quella fede che si debbe dare e ricevere dagli uomini buoni, che se voi seguiterete di portarvi in modo ch'io mi abbi a pentire d'avere vinto, io ancora mi porterò in maniera, che voi vi pentirete d'aver male usata la vittoria.» Risposero quelli cittadini secondo il tempo ed il luogo accomodatamente; nondimeno dalle loro sinistre operazioni non si ritrassero. Tanto che Piero fece venire celatamente messer Agnolo Acciaiuoli in Cafaggiuolo, e con quello parlò a lungo delle condizioni della città. Nè si dubita punto, che se non era dalla morte interrotto, ch'egli avesse tutti i fuorusciti per frenare le rapine di quelli di dentro alla patria ristituiti. Ma a questi suoi onestissimi pensieri s'oppose la morte; perchè aggravato dal mal del corpo, e dalle angustie dell'animo, si morì l'anno della età sua cinquantatreesimo. La virtù e bontà del quale la patria sua non potette interamente cognoscere, per essere stato da Cosimo suo padre insino quasichè all'estremo della sua vita accompagnato, e per aver quelli pochi anni che sopravvisse, nelle contenzioni civili e nella infermità consumati. Fu sotterrato Piero nel tempio di San Lorenzo propinquo al padre, e furono le sue esequie fatte con quella pompa, che tanto cittadino meritava. Rimasono di lui duoi figliuoli, Lorenzo e Giuliano, i quali benchè dessero a ciascuno speranza di dover essere uomini alla Repubblica utilissimi, nondimeno la loro gioventù sbigottiva ciascuno.

Era in Firenze intra i primi cittadini del governo, e molto di lunga agli altri superiore, messer Tommaso Soderini, la cui prudenza ed autorità non solo in Firenze, ma appresso a tutti i principi d'Italia era nota. Questi dopo la morte di Piero da tutta la città era osservato, e molti cittadini alle sue case, come capo della città, lo visitarono, e molti principi gli scrissero; ma egli ch'era prudente, e che ottimamente la fortuna sua e di quella casa cognosceva, alle lettere de' principi non rispose, e a' cittadini fece intendere, come non le sue case, ma quelle de' Medici s'avevano a visitare. E per mostrare con l'effetto quello che con i conforti aveva dimostro, ragunò tutti i primi delle famiglie nobili nel convento di Sant'Antonio, dove fece ancora Lorenzo e Giuliano de' Medici venire, e quivi disputò con una lunga e grave orazione delle condizioni della città, di quelle d'Italia, e degli umori dei principi d'essa; e conchiuse, che se e' volevano che in Firenze si vivesse uniti ed in pace, e dalle divisioni di dentro e

dalle guerre di fuori sicuri, era necessario osservare quelli giovani, ed a quella casa la riputazione mantenere; perchè gli uomini di far le cose che sono di far consueti mai non si dolgono; le nuove come presto si pigliano, così ancora presto si lasciano; e sempre fu più facile mantenere una potenza, la quale con la lunghezza del tempo abbia spenta l' invidia, che suscitarne una nuova, la quale per moltissime cagioni si possa facilmente spegnere. Parlò appresso a messer Tommaso, Lorenzo, e, benchè fusse giovane, con tanta gravità e modestia, che dette a ciascuno speranza d' esser quello che dipoi divenne. E prima partissero di quel luogo, quelli cittadini giurarono di prendergli in figliuoli, e loro in padri. Restati adunque in questa conclusione, erano Lorenzo e Giuliano come principi dello stato onorati, e quelli dal consiglio di messer Tommaso non si partivano.

E vivendosi assai quietamente dentro e fuora, non sendo guerra che la comune quiete perturbasse, nacque uno inopinato tumulto, il quale fu come un presagio de' futuri danni. Intra le famiglie, le quali con la parte di messer Luca Pitti rovinarono, fu quella de' Nardi; perchè Salvestro ed i fratelli capi di quella famiglia furono prima mandati in esilio, e dipoi per la guerra che mosse Bartolommeo Colione fatti ribelli. Tra questi era Bernardo fratello di Salvestro, giovane pronto e animoso. Costui non potendo per la povertà sopportare l' esilio, nè veggendo per la pace fatta modo alcuno al ritorno suo, diliberò di tentare qualche cosa da potere mediante quella dar cagione a una nuova guerra; perchè molte volte un debile principio partorisce gagliardi effetti, conciossiachè gli uomini sieno più pronti a seguire una cosa mossa che a muoverla. Aveva Bernardo cognoscenza grande in Prato, e nel contado di Pistoia grandissima, e massimamente con quelli del Palandra, famiglia ancorachè contadina, piena d' uomini, e secondo gli altri Pistoiesi nell' armi e nel sangue nutriti. Sapeva come costoro erano malcontenti, per essere stati in quelle loro nimicizie da' magistrati fiorentini male trattati. Cognosceva oltra di questo gli umori de' Pratesi, e come e' pareva loro essere superbamente ed avaramente governati; e di alcuno sapeva il male animo contro allo stato; in modo che tutte queste cose gli davano speranza di potere accendere un fuoco in Toscana, facendo ribellare Prato, dove poi concorressero tanti a nutrirlo, che quelli che lo volessero spegnere non bastassero. Comunicò questo suo pensiero con messer Diotisalvi, e gli domandò quando l' occupar Prato gli riuscisse, quali aiuti potesse mediante lui dai principi sperare. Parve a messer Diotisalvi l' impresa pericolosissima, e quasi impossibile a riuscire; nondimeno veggendo di potere col pericolo d' altri di nuovo tentare la fortuna, lo confortò al fatto, promettendogli da Bologna e da Ferrara aiuti certissimi, quando egli operasse in modo che e' tenesse e difendesse Prato almeno quindici giorni. Ripieno adunque Bernardo per questa promessa d' una felice speranza, si condusse celatamente a Prato, e comunicata la cosa con alcuni, li trovò dispostissimi. Il quale animo e volontà trovò ancora in quelli del Palandra, e convenuti insieme del tempo e del modo, fece Bernardo in tutto a messer Diotisalvi intendere.

Era podestà di Prato per il popolo di Firenze Cesare Petrucci. Hanno questi simili governatori di terre consuetudine di tenere le chiavi delle porte appresso di loro, e qualunque volta, ne' tempi massime non sospetti, alcuno della terra le domanda per uscire o entrare di notte in quella, gliene concedono. Bernardo che sapeva questo costume, propinquo al giorno, insieme con quelli del Palandra e circa cento armati, alla porta che guarda verso Pistoia si presentò, e quelli che dentro sapevano il fatto ancora s' armarono; uno dei quali domandò al podestà le chiavi, fingendo ch' uno della terra per entrare le domandasse. Il po-

destà, che niente d' un simile accidente poteva dubitare, mandò un suo servidore con quelle; al quale, come fu alquanto dilungatosi dal palagio, furono tolte dai congiurati, e aperta la porta, fu Bernardo con i suoi armati intromesso, e convenuti insieme, in due parti si divisero; una delle quali guidata da Salvestro Pratese occupò la cittadella, l' altra insieme con Bernardo prese il palagio, e Cesare con tutta la sua famiglia dierono in guardia ad alcuni di loro. Dipoi levarono il romore, e per la terra andavano il nome della libertà gridando. Era già apparito il giorno, e a quel romore molti popolani corsero in piazza, e intendendo come la rocca ed il palagio erano stati occupati, e il podestà con i suoi preso, stavano ammirati donde potesse questo accidente nascere. Gli otto cittadini che tengono in quella terra il supremo grado, nel palagio loro convennero, per consigliarsi di quello fusse da fare. Ma Bernardo ed i suoi, corso ch' egli ebbe un tempo per la terra, e veggendo di non essere seguito da alcuno, poich' egli intese gli Otto essere insieme, se n' andò da quelli, e narrò la cagione dell' impresa sua essere volere liberare loro e la patria sua dalla servitù, e quanta gloria sarebbe a quelli se prendevano l' armi, e in questa gloriosa impresa l' accompagnavano, dove acquisteriano quiete perpetua ed eterna fama. Ricordò loro l' antica loro libertà e le presenti condizioni; mostrò gli aiuti certi quando e' volessero pochissimi giorni a quelle tante forze, che i Fiorentini potessero mettere insieme, opporsi. Affermò di avere intelligenza in Firenze, la qual si dimostrerebbe subito che s' intendesse quella terra essere unita a seguirlo. Non si mossero gli Otto per quelle parole, e gli risposero non sapere, se Firenze si viveva libera o serva, come cosa che a loro non si aspettava intenderla, ma che sapevano bene, che per loro non si desiderò mai altra libertà che servire a que' magistrati che Firenze governavano, dai quali non avevano mai ricevuta tale ingiuria, che egli avessero a prendere l' armi contro a quelli. Pertanto lo confortavano a lasciare il podestà nella sua libertà, e la terra libera dalle sue genti, e sè da quel pericolo con prestezza traesse, nel quale con poca prudenza era entrato. Non si sbigottì Bernardo per queste parole, ma diliberò di vedere se la paura moveva i Pratesi, poichè i prieghi non gli movevano. E per spaventargli pensò di far morire Cesare; e tratto quello di prigione comandò che e' fusse alle finestre del palagio appiccato. Era già Cesare alle finestre propinquo col capestro al collo, quando ei vide Bernardo che sollecitava la sua morte; al quale voltosi disse: « Bernardo, tu mi fai morire, credendo essere dipoi dai Pratesi seguitato; ed egli ti riuscirà in contrario, perchè la riverenza che questo popolo ha agli rettori che ci manda il popolo di Firenze è tanta, che com' ei si vedrà questa ingiuria fattami, ti conciterà tant' odio contro, che ti partorirà la tua rovina. Pertanto non la morte, ma la vita mia puote essere cagione della vittoria tua; perchè se io comanderò loro quello che ti parrà, più facilmente a me che a te ubbidiranno, e seguendo io gli ordini tuoi, ci verrai ad avere l' intenzione tua. » Parve a Bernardo, come a quello ch' era scarso di partiti, questo consiglio buono, e gli comandò, che venuto sopra un verone che risponde in piazza, comandasse al popolo che l' ubbidisse. La quale cosa fatta che Cesare ebbe, fu riposto in prigione.

Era già la debolezza de' congiurati scoperta, e molti Fiorentini che abitavano la terra erano convenuti insieme, intra i quali era messer Giorgio Ginori cavaliere di Rodi. Costui fu il primo che mosse l' armi contro di loro, e assalì Bernardo, il quale andava discorrendo per la piazza, ora pregando, ora minacciando se non era seguitato ed ubbidito; e fatto impeto contra di lui con molti, che messer Giorgio seguirono, fu ferito e preso. Fatto questo, fu facil cosa liberare il podestà, e superare gli altri; perchè sendo pochi, e in più parti divisi,

furono quasi che tutti presi o morti. A Firenze era venuta in quel mezzo la fama di questo accidente, e di molto maggiore che non era seguito, intendendosi essere preso Prato, il podestà con la famiglia morto, e piena di nimici la terra; Pistoia essere in armi, e molti di quei cittadini essere in questa congiura; tanto che subito fu pieno il Palagio di cittadini, e con la Signoria a consigliarsi convennero. Era allora in Firenze Ruberto da San Severino capitano nella guerra riputatissimo: pertanto si diliberò di mandarlo con quelle genti che potette più adunare insieme a Prato, e gli commissono s'appropinquasse alla terra, e desse particolare notizia della cosa, facendovi quelli rimedj che alla prudenza sua occorressero. Era passato Ruberto di poco il castello di Campi, quando fu da un mandato di Cesare incontrato, che significava Bernardo essere preso, e i suoi compagni fugati e morti, e ogni tumulto posato. Onde che si ritornò a Firenze, e poco dipoi vi fu condotto Bernardo, e ricerco dal magistrato del vero dell'impresa, e trovatola debole, disse averla fatta, perchè avendo diliberato piuttosto di morire in Firenze che vivere in esilio, volle che la sua morte almeno fusse da qualche ricordevole fatto accompagnata.

Nato quasi che in un tratto ed oppresso questo tumulto, ritornarono i cittadini al loro consueto modo di vivere, pensando di godersi senza alcuno sospetto quello stato, che s'avevano stabilito e fermo. Di che ne nacquero alla città quelli mali, che sogliono nella pace il più delle volte generarsi; perchè i giovani più sciolti che l'usitato, in vestire, in conviti, in altre simili lascivie spendevano sopra modo, ed essendo oziosi, in giuochi ed in femmine il tempo e le sustanze consumavano; e gli studj loro erano apparire con il vestire splendidi, e con il parlare, sagaci e astuti, e quello che più destramente mordeva gli altri era più savio e da più stimato. Questi così fatti costumi furono dai cortigiani del duca di Milano accresciuti, il quale insieme con la sua donna e con tutta la sua ducale corte, per soddisfare, secondo che disse, a un boto, venne in Firenze, dove fu ricevuto con quella pompa, che conveniva un tanto principe e tanto amico alla città ricevere. Dove si vide cosa in quel tempo nella nostra città ancora non veduta, chè sendo il tempo quadragesimale, nel quale la Chiesa comanda che senza mangiar carne si digiuni, quella sua corte senza rispetto della Chiesa o di Dio, tutta di carne si cibava. E perchè si fecero molti spettacoli per onorarlo, intra i quali nel tempio di Santo Spirito si rappresentò la concessione dello Spirito Santo agli Apostoli, e perchè per i molti fuochi, che in simile solennità si fanno, quel tempio tutto arse, fu creduto da molti Dio indegnato contra di noi avere voluto della sua ira dimostrare quel segno. Se adunque quel duca trovò la città di Firenze piena di cortigiane dilicatezze, e costumi a ogni bene ordinata civiltà contrari, la lasciò molto più. Onde che i buoni cittadini pensarono, che fusse necessario porvi freno, e con nuova legge ai vestiri, ai mortorj, ai conviti termini posero.

Nel mezzo di tanta pace nacque un nuovo ed insperato tumulto in Toscana. Fu trovata nel contado di Volterra da alcuni di quelli cittadini una cava d'allumi, della quale cognoscendo quelli l'utilità, per aver chi con i danari gli aiutasse e con l'autorità gli difendesse, ad alcuni cittadini fiorentini s'accostarono, e degli utili che di quella si traevano gli ferono partecipi. Fu questa cosa nel principio, come il più delle volte delle imprese nuove interviene, dal popolo di Volterra stimata poco; ma col tempo cognosciuto l'utile, volse rimediare a quello tardi e senza frutto, che a buonora facilmente avrebbe rimediato. Cominciossi nei consigli loro ad agitare la cosa, affermando non essere conveniente, che una industria trovata nei terreni pubblici in privata utilità si converta. Mandarono sopra questo oratori a Firenze: fu la causa in alcuni citta-

dini rimessa, i quali o per essere corrotti dalla parte, o perchè giudicassero così essere bene, riferirono, il popolo volterrano non volere le cose giuste, desiderando privare i suoi cittadini delle fatiche e industrie loro, e perciò ai privati, non a lui quelle allumiere appartenevano, ma essere ben conveniente che ciascuno anno certa quantità di danari pagassero in segno di ricognoscerlo per superiore. Questa risposta fece non diminuire, ma crescere i tumulti e gli odj in Volterra, e niuna altra cosa non solamente nei loro consigli, ma fuora per tutta la città s' agitava; richiedendo l' universale quello che pareva gli fusse stato tolto, e volendo i particolari conservare quello che s' avevano prima acquistato, e dipoi era stato loro dalla sentenza dei Fiorentini confermato. Tanto che in queste dispute fu morto un cittadino in quella città riputato, chiamato il Pecorino, e dopo lui molti altri che con quello s' accostavano, e le loro case saccheggiate e arse; e da quello impeto medesimo mossi, con fatica della morte de' rettori, che quivi erano per il popolo fiorentino, s' astennero.

Seguito questo primo insulto, diliberarono prima che ogni cosa mandare oratori a Firenze, i quali fecero intendere a quelli Signori, che se volevano conservare loro i capitoli antichi, che ancora eglino la città nell' antica servitù sua conserverebbero. Fu assai disputata la risposta. Messer Tommaso Soderini consigliava, che e' fusse da ricevere i Volterrani in qualunque modo volessero ritornare, non gli parendo tempi da suscitare una fiamma sì propinqua, che potesse ardere la casa nostra; perchè temeva la natura del papa, la potenza del re, nè confidava nell' amicizia de' Viniziani, nè in quella del duca, per non sapere quanta fede si fusse nell'una, e quanta virtù nell' altra; ricordando quella trita sentenza, *essere meglio un magro accordo, che una grassa vittoria.* Dall' altra parte Lorenzo dei Medici, parendogli avere occasione di dimostrare quanto col consiglio e con la prudenza valesse, sendo massime di così fare confortato da quelli, che all' autorità di messer Tommaso avevano invidia, diliberò fare l' impresa, e con l' armi punire l' arroganza dei Volterrani; affermando, che se questi non fussero con esemplo memorabile corretti, gli altri senza riverenza o timore alcuno, di fare il medesimo per ogni leggier cagione non dubiterebbero. Diliberata adunque l' impresa, fu risposto ai Volterrani, come eglino non potevano domandare l' osservanza di quelli capitoli, che loro medesimo avevano guasti; e perciò o e' si rimettessero nell'arbitrio di quella Signoria, o eglino aspettassero la guerra. Ritornati adunque i Volterrani con questa risposta, si preparavano alle difese, affortificando la terra e mandando a tutti i principi italiani per convocare aiuti; e furono da pochi uditi, perchè solamente i Sanesi e il signore di Piombino dettero loro alcuna speranza di soccorso. I Fiorentini dall' altra parte pensando che l' importanza della vittoria loro fusse nell' accelerare, messono insieme dieci mila fanti e due mila cavalli, i quali sotto l' imperio di Federigo signore d' Urbino si presentarono in sul contado di Volterra, e facilmente quello tutto occuparono. Messono dipoi il campo alla città, la quale sendo posta in luogo alto e quasi da ogni parte tagliato, non si poteva se non da quella banda dove è il tempio di Sant' Alessandro combattere. Avevano i Volterrani per loro difesa condotti circa mille soldati, i quali veggendo la gagliarda espugnazione che i Fiorentini facevano, diffidandosi di poterla difendere, erano nelle difese lenti, e nelle ingiurie ch' ogni dì facevano ai Volterrani, prontissimi. Dunque quegli poveri cittadini e fuori dai nimici erano combattuti, e dentro dagli amici oppressi, tantochè disperati della salute loro cominciarono a pensare all' accordo, e non lo trovando migliore, nelle braccia dei commessarj si rimisero: i quali si fecero aprire le porte, e intromesso la maggior parte dell' esercito, se n' andarono al Palagio dove i Priori

loro erano, ai quali comandarono se ne tornassero alle loro case, e nel cammino fu uno di quelli da uno de' soldati per dispregio spogliato. Da questo principio, come gli uomini sono più pronti al male che al bene, nacque la distruzione e il sacco di quella città, la quale per tutto un giorno fu rubata e scorsa, nè a donne nè a luoghi pii si perdonò; e i soldati, così quelli che l'avevano male difesa, come quelli che l'avevano combattuta, delle sue sustanze la spogliarono. Fu la novella di questa vittoria con grandissima allegrezza dai Fiorentini ricevuta; e perchè l'era stata tutta impresa di Lorenzo, ne salì quello in riputazione grandissima. Onde che uno dei più suoi intimi amici rimproverò a messer Tommaso Soderini il consiglio suo, dicendogli: « Che dite voi ora che Volterra si è acquistata? » A cui messer Tommaso rispose: « A me pare ella perduta; perchè se voi la ricevevi d'accordo, voi ne traevi utile e sicurtà, ma avendola a tenere per forza, nei tempi avversi vi porterà debolezza e noia, e nei pacifici danno e spesa. »

In questo tempo il papa cupido di tenere le terre della Chiesa nella ubbidienza loro, aveva fatto saccheggiare Spuleto, che s'era, mediante le intrinseche fazioni, ribellato; dipoi perchè Città di Castello era nella medesima contumacia, l'aveva assediata. Era in quella terra principe Niccolò Vitelli. Teneva costui grande amicizia con Lorenzo dei Medici; dondechè da quello non gli fu mancato d'aiuti, i quali non furono tanti che difendessero Niccolò, ma furono ben sufficienti a gittare i primi semi della inimicizia intra Sisto e i Medici, i quali poco dipoi produssero malissimi frutti. Nè arebbono differito molto a dimostrarsi, se la morte di frate Piero cardinale di San Sisto non fusse seguita; perchè avendo questo cardinale circuito Italia, e ito a Vinezia e Milano, sotto colore d'onorar le nozze d'Ercole marchese di Ferrara, andava tentando gli animi di quelli principi, per vedere come inverso i Fiorentini gli trovava disposti. Ma ritornato a Roma si morì, non senza suspizione d'essere stato dai Viniziani avvelenato, come quelli che temevano della potenza di Sisto, quando si fusse potuto dell'animo e dell'opera di frate Piero valere. Perchè nonostante che fusse dalla natura di vile sangue creato, e dipoi intra i termini di un convento vilmente nutrito, come prima al cardinalato pervenne, apparse in lui tanta superbia e tanta ambizione, che non che il cardinalato, ma il pontificato non lo capeva; perchè non dubitò di celebrare un convito in Roma, che a qualunque re sarebbe stato giudicato strasordinario, dove meglio che ventimila fiorini consumò. Privato adunque Sisto di questo ministro, seguitò i disegni suoi con più lentezza. Nondimeno avendo i Fiorentini, duca e i Viniziani rinnovata la lega, e lasciato il luogo al papa ed al re per entrare in quella, Sisto ancora ed il re si collegarono, lasciando luogo agli altri principi di potervi entrare. E già si vedeva l'Italia divisa in due fazioni, perchè ciascuno dì nascevano cose, che intra queste due leghe generavano odio, come avvenne dell'isola di Cipri, alla quale il re Ferrando aspirava, ed i Viniziani la occuparono. Onde che il papa ed il re si venivano a ristrignere più insieme. Era in Italia allora tenuto nelle armi eccellentissimo Federigo principe d'Urbino, il quale molto tempo aveva per il popolo fiorentino militato. Diliberarono pertanto il re ed il papa, acciocchè la lega nimica mancasse di questo capo, guadagnarsi Federigo, ed il papa lo consigliò, ed il re lo pregò andasse a trovarlo a Napoli. Ubbidì Federigo con ammirazione e dispiacere de' Fiorentini, i quali credevano che a lui come a Iacopo Piccinino intervenisse. Nondimeno n'avvenne il contrario; perchè Federigo tornò da Napoli e da Roma onoratissimo, e di quella loro lega capitano. Non mancavano ancora il re ed il papa di tentare gli animi de' Signori di Romagna e de' Sanesi per farsegli amici, e per potere mediante quelli più offen-

dere i Fiorentini. Della qual cosa accorgendosi quelli, con ogni rimedio opportuno contra all'ambizione loro s'armavano, ed avendo perduto Federigo d'Urbino, soldarono Ruberto da Rimino. Rinnovarono la lega con i Perugini, e col signore di Faenza si collegarono. Allegavano il papa ed il re la cagione dell'odio contra ai Fiorentini essere, che desideravano che da' Vineziani si scompagnassero, e collegassinsi con loro; perchè il papa giudicava che la Chiesa non potesse mantenere la riputazione sua, nè il conte Girolamo gli stati di Romagna, sendo i Fiorentini ed i Vineziani uniti. Dall' altra parte i Fiorentini dubitavano che volessero inimicargli con i Vineziani, non per farsegli amici, ma per potere più facilmente ingiuriargli. Tanto che in questi sospetti e diversità d' umori si visse in Italia duoi anni prima che alcuno tumulto nascesse. Ma il primo che nacque fu, ancorachè piccolo, in Toscana.

Di Braccio da Perugia, uomo, come più volte abbiamo dimostro, nella guerra riputatissimo, rimasero duoi figliuoli, Oddo e Carlo. Questi era di tenera età, quell' altro fu dagli uomini di Val di Lamona ammazzato, come di sopra mostrammo; ma Carlo poichè fu agli anni militari pervenuto, fu dai Vineziani per la memoria del padre, e per la speranza che di lui s' aveva, intra i condottieri di quella Repubblica ricevuto. Era venuto in questi tempi il fine della sua condotta; e quello non volle che per allora da quel senato gli fusse confermata, anzi diliberò vedere se col nome suo e riputazione del padre ritornare negli stati suoi di Perugia poteva. A che i Vineziani facilmente consentirono, come quelli che nell' innovazioni delle cose sempre solevano accrescere lo imperio loro. Venne pertanto Carlo in Toscana, e trovando le cose di Perugia difficili per essere in lega con i Fiorentini, e volendo che questa sua mossa partorisse qualche cosa degna di memoria, assaltò i Sanesi, allegando essere quelli debitori suoi per servizi avuti da suo padre negli affari di quella Repubblica, e perciò volerne essere soddisfatto; e con tanta furia gli assaltò, che quasi tutto il dominio loro mandò sottosopra. Quelli cittadini veggendo tale insulto, come eglino sono facili a credere male de' Fiorentini, si persuasero tutto essere con loro consenso eseguito; ed il papa ed il re di rammarichii riempierono. Mandarono ancora oratori a Firenze, i quali si dolsero di tanta ingiuria, e destramente mostrarono che, senza essere sovvenuto, Carlo non avrebbe potuto con tanta sicurtà ingiuriargli; di che i Fiorentini si scusarono, affermando essere per fare ogni opera, che Carlo s' astenesse dall' offendergli; ed in quel modo che gli oratori vollono a Carlo comandarono che dall' offendere i Sanesi s' astenesse. Di che Carlo si dolse, mostrando che i Fiorentini per non lo sovvenire s' erano privi d' un grande acquisto, ed avevano privo lui d' una gran gloria; perchè in poco tempo prometteva loro la possessione di quella terra; tanta viltà aveva trovata in essa, e tanti pochi ordini alla difesa. Partissi adunque Carlo, ed alli stipendj usati de' Vineziani si ritornò. Ed i Sanesi, ancorachè mediante i Fiorentini fussero da tanti danni liberi, rimasero nondimeno pieni di sdegno contro a quelli; perchè non pareva loro avere alcuno obbligo con coloro, che gli avessero d' un male, di che prima fussero stati cagione, liberati.

Mentre che queste cose nei modi sopra narrati tra il re ed il papa ed in Toscana si travagliavano, nacque in Lombardia uno accidente di maggior momento, e che fu presagio di maggiori mali. Insegnava in Milano la lingua latina ai primi giovani di quella città Cola Mantovano, uomo litterato ed ambizioso. Questi, o ch' egli avesse in odio la vita e costumi del duca, o che pure altra cagione lo movesse, in tutti i suoi ragionamenti il vivere sotto un principe non buono detestava, gloriosi e felici chiamando quelli a' quali di nascere e vivere in una Repubblica aveva la natura e la fortuna conceduto; mostrando come

tutti gli uomini famosi s' erano nelle Repubbliche, e non sotto i principi nutriti; perchè quelle nutriscono gli uomini virtuosi, e questi gli spengono, facendo l' una profitto dell' altrui virtù, l' altro temendone. I giovani con chi egli aveva più famigliarità presa, erano Giovanni Andrea Lampognano, Carlo Visconti, e Girolamo Olgiato. Con costoro più volte della pessima natura del principe, della infelicità di chi era governato da quello ragionava; e in tanta confidenza dell' animo e volontà di quelli giovani venne, che gli fece giurare, che come per l' età e' potessero, la loro patria dalla tirannide di quel principe libererebbero. Sendo ripieni adunque questi giovani di questo desiderio, il quale sempre con gli anni crebbe, i costumi e modi del duca, e dipoi le particolari ingiurie contra a loro fatte, di farlo mandare ad effetto affrettarono. Era Galeazzo libidinoso e crudele, delle quali due cose gli spessi esempj l' avevano fatto odiosissimo; perchè non solo non gli bastava corrompere le donne nobili, che prendeva ancora piacere di pubblicarle; nè era contento fare morire gli uomini, se con qualche modo crudele non gli ammazzava. Non viveva ancora senza infamia d' aver morto la madre; perchè non gli parendo esser principe, presente quella, con lei in modo si governò, che gli venne voglia di ritirarsi nella sua dotale sede a Cremona, nel qual viaggio da subita malattia presa morì. Donde molti giudicarono quella dal figliuolo essere stata fatta morire. Aveva questo duca per via di donne Carlo e Girolamo disonorati, ed a Giovannandrea non aveva voluto la possessione della badia di Miramondo, stata ad uno suo propinquo dal pontefice resignata, concedere. Queste private ingiurie accrebbero la voglia a questi giovani con il vendicarle liberare la loro patria da tanti mali; sperando che qualunque volta riuscisse loro lo ammazzarlo, di essere non solamente da molti de' nobili, ma da tutto il popolo seguiti. Diliberatisi adunque a questa impresa, si trovavano spesso insieme; di che l' antica famigliarità non dava alcuna ammirazione. Ragionavano sempre di questa cosa, e per fermare più l' animo al fatto, con le guaine di quelli ferri ch' eglino avevano a quell' opera destinati, ne' fianchi e nel petto l' uno l' altro si percotevano. Ragionarono del tempo e del luogo. In castello non pareva loro sicuro; a caccia incerto e pericoloso; ne' tempi che quello per la terra giva a spasso difficile e non riuscibile; ne' conviti dubbio. Pertanto diliberarono in qualche pompa e pubblica festivitate opprimerlo, dove fussero certi che venisse, ed eglino sotto varj colori vi potessero loro amici ragunare. Conchiusero ancora, che sendo alcuni di loro per qualunque cagione dalla corte ritenuti, gli altri dovessero per il mezzo del ferro e de' nimici armati ammazzarlo.

Correva l' anno MCCCCLXXVI, ed era propinqua la festività del Natale di Cristo. E perchè il principe il giorno di Santo Stefano soleva con pompa grande visitare il tempio di quel martire, diliberarono che quello fusse il luogo ed il tempo comodo a eseguire il pensiero loro. Venuta adunque la mattina di quel santo, fecero armare alcuni de' loro più fidati amici e servidori, dicendo, di volere andare in aiuto di Giovannandrea, il quale contro alla voglia d' alcuni suoi emuli voleva condurre nelle sue possessioni uno acquidotto; e quelli così armati al tempio condussero, allegando volere avanti partissero prendere licenza dal principe. Fecero ancora venire in quel luogo sotto varj colori più altri loro amici e congiunti, sperando che fatta la cosa, ciascheduno nel resto dell' impresa loro gli seguitasse. E l' animo loro era, morto il principe, ridursi insieme con quelli armati, e gire in quella parte della terra, dove credessero più facilmente sollevare la plebe, e quella contra la duchessa ed i principi dello stato fare armare; e stimavano, che il popolo per la fame, dalla quale era aggravato, dovesse facilmente seguirgli; perchè disegnavano dargli la casa di mes-

ser Cecco Simonetta, di Giovanni Botti e di Francesco Lucani, tutti principi del governo, in preda, e per questa via assicurare loro, e rendere la libertà al popolo. Fatto questo disegno, e confermato l'animo a questa esecuzione, Giovannandrea con gli altri furono al tempio di buona ora; udirono messa insieme, la quale udita, Giovannandrea si volse a una statua di santo Ambrogio, e disse: *O padrone di questa nostra città, tu sai l'intenzione nostra, ed il fine a che noi vogliamo metterci a tanti pericoli; sii favorevole a questa nostra impresa, e dimostra, favorendo la giustizia, che la ingiustizia ti dispiaccia.* Al duca dall'altro canto, avendo a venire al tempio, intervennero molti segni della sua futura morte; perchè venuto il giorno, si vestì, secondo che più volte costumava, una corazza, la quale dipoi subito si trasse, come se nella presenza o nella persona l'offendesse. Volle udire messa in castello, e trovò che il suo cappellano era ito a Santo Stefano con tutti i suoi apparati di cappella. Volle che in cambio di quello il vescovo di Como celebrasse la messa, e quello allegò certi impedimenti ragionevoli. Tantochè quasi per necessità diliberò d'andare al tempio, e prima si fece venire Giovangaleazzo ed Ermes suoi figliuoli, e quelli abbracciò e baciò molte volte, nè pareva potesse spiccarsi da quelli. Pure alla fine diliberato allo andare, s'uscì di castello, ed entrato in mezzo dell'oratore di Ferrara e di Mantova n'andò al tempio. I congiurati in quel tanto per dare di loro minore suspizione, e fuggire il freddo ch'era grandissimo, s'erano in una camera dell'arciprete della chiesa loro amico ritirati; ed intendendo come il duca veniva, se ne vennero in chiesa; e Giovannandrea e Girolamo si posero dalla destra parte all'entrare del tempio, e Carlo dalla sinistra. Entravano già nel tempio quelli che precedevano al duca; dipoi entrò egli circundato da una moltitudine grande, com'era conveniente in quella solennità a una ducale pompa. I primi che mossono furono il Lampognano e Girolamo. Costoro simulando di far fare largo al principe se gli accostarono, e strette l'armi che corte ed acute avevano nelle maniche nascose l'assalirono. Il Lampognano gli dette due ferite, l'una nel ventre, l'altra nella gola. Girolamo ancora nella gola e nel petto lo percosse. Carlo Visconte perchè s'era posto più propinquo alla porta, ed essendogli il duca passato avanti, quando dai compagni fu assalito, nol potette ferire davanti, ma con duoi colpi la schiena e la spalla gli trafisse. E furono queste sei ferite sì preste e sì subite, che il duca fu prima in terra, che quasi niuno del fatto s'accorgesse. Nè quello potette altro fare o dire, salvo che, cadendo, una volta sola il nome della Nostra Donna in suo aiuto chiamare. Caduto il duca in terra, il romore si levò grande, assai spade si sfoderarono, e come avviene nelli casi non preveduti, chi fuggia del tempio, e chi correva verso il tumulto senza avere alcuna certezza o cagione della cosa. Nondimeno quelli che erano al duca più propinqui, e ch'avevano veduto il duca morto, e gli ucciditori cognosciuti, gli perseguitarono, e de'congiurati Giovannandrea volendo tirarsi fuor di chiesa entrò fra le donne, le quali trovando assai, e secondo il loro costume a sedere in terra, implicato e ritenuto intra le loro veste fu da uno moro staffiere del duca sopraggiunto e morto. Fu ancora da'circunstanti ammazzato Carlo. Ma Girolamo Olgiato uscito fra gente e gente di chiesa, vedendo i suoi compagni morti, non sapendo dove altrove fuggirsi, se n'andò alle sue case, dove non fu dal padre nè da'fratelli ricevuto; solamente la madre avendo al figliuolo compassione lo raccomandò a un prete antico amico alla famiglia loro, il quale messogli suoi panni indosso, alle sue case lo condusse; dove stette due giorni non senza speranza che in Milano nascesse qualche tumulto che lo salvasse; il che non succedendo, e dubitando non essere in quel luogo ritrovato, volle scognosciuto fuggirsi; ma cognosciuto,

nella potestà della giustizia pervenne, dove tutto l'ordine della congiura aperse. Era Girolamo d'età di ventitrè anni, nè fu nel morire meno animoso, che nell'operare si fusse stato; perchè trovandosi ignudo e col carnefice davanti, che aveva il coltello in mano per ferirlo, disse queste parole in lingua latina, perchè litterato era: *Mors acerba, fama perpetua, stabit vetus memoria facti*. Fu questa impresa da questi infelici giovani segretamente trattata, ed animosamente eseguita; ed allora rovinarono, quando quelli ch'eglino speravano gli avessero a seguire e difendere, non gli difesero nè seguirono. Imparino pertanto i principi a vivere in maniera, e farsi in modo reverire ed amare, che niuno speri potere ammazzandogli salvarsi, e gli altri cognoschino quanto quel pensiero sia vano, che si faccia confidare troppo, che una moltitudine, ancora che mal contenta, nei pericoli tuoi ti seguiti o ti accompagni. Sbigottì questo accidente tutta Italia, ma molto più quelli, che indi a breve tempo in Firenze seguirono, i quali quella pace che per dodici anni era stata in Italia ruppero, come nel libro seguente sarà da noi dimostrato: il quale se avrà il fine suo mesto e lagrimoso, avrà il principio sanguinoso e spaventevole.

LIBRO OTTAVO.

SOMMARIO.

Stato della famiglia de' Medici in Firenze (1478). — Dissapori fra la famiglia de' Pazzi e quella de' Medici. — Congiura de' Pazzi, nella quale entrano papa Sisto IV e il re di Napoli. — Esecuzione della congiura. Giuliano de' Medici è ucciso; Lorenzo si salva; l'arcivescovo Salviati mentre tenta d'impadronirsi del Palagio è preso e impiccato. — Il corso pericolo accresce coll'amore de' Fiorentini la potenza di Lorenzo. — Il papa scomunica Firenze, e col re di Napoli muove le armi contro di lei. — I Fiorentini appellano al futuro concilio; cercano l'alleanza de' Veneziani, ed è loro negata. — Turbolenze in Milano. Genova si ribella a quel duca. — I Fiorentini, riuscendo vani i trattati d'accordo, combattono i papalini e i napoletani, e li rispingono nel Pisano. — Invadono le terre del papa, e rompono le sue genti a Perugia (1479). — Vittoria del duca di Calabria sopra i Fiorentini a Poggibonzi. — Lorenzo de' Medici risolve di andare a Napoli a trattare la pace col re. — Lodovico Sforza detto il Moro, e i suoi fratelli sono richiamati a Milano. Mutazioni seguite nel governo di quello stato. — Lorenzo de' Medici conchiude la pace col re di Napoli, ma non vi consentono il papa e i Veneziani. — I Turchi assaltano e prendono Otranto (1480). — I Fiorentini si riconciliano col papa. — Nuovi modi di guerra in Italia. Discordie tra il marchese di Ferrara ed i Veneziani (1481). — Il re di Napoli e i Fiorentini assaltano gli stati del papa con loro danno. — Il re di Napoli, il duca di Milano, i Fiorentini e il papa si collegano contro i Veneziani (1482). — Rotta dei Veneziani al Bondeno (1483). — La lega si scioglie (1484). — Discordie tra i Colonnesi e gli Orsini. — Morte di Sisto IV, elezione d'Innocenzo VIII. — Origine e stato del Banco di San Giorgio. — Guerra de' Fiorentini co' Genovesi per Sarzana. Resa di Pietrasanta. — Guerra fra il papa e il re di Napoli pel possesso della città di Aquila (1485), terminata colla pace (1486). — Il papa divenuto benevolo ai Fiorentini, quantunque eglino avessero nell'ultima guerra soccorso il re di Napoli, si fa mediatore tra loro e i Genovesi ma senza frutto. — I Genovesi sono rotti dai Fiorentini; perdono Sarzana, e si danno al duca di Milano (1487). Girolamo Riario signore di Furlì è ucciso per congiura (1488). — Galeotto Manfredi signore di Faenza è ucciso per tradimento della moglie; la quale dai Faentini è cacciata, e il governo della città è raccomandato ai Fiorentini (1492). — Morte di Lorenzo de' Medici. — Suo elogio.

Sendo il principio di questo ottavo libro posto in mezzo di due congiure, l'una già narrata e successa a Milano, l'altra per doversi narrare e seguita a Firenze, parrebbe conveniente cosa, volendo seguitare il costume nostro, che delle qualità delle congiure, e dell'importanza d'esse ragionassimo. Il che si farebbe volentieri quando o in altro luogo io non n'avessi parlato, o la fusse materia da potere con brevità passarla. Ma sendo cosa che desidera assai considerazione, e già in altro luogo detta, la lasceremo in drieto, e passando ad un'altra materia diremo, come lo stato dei Medici avendo vinte tutte le inimicizie, le quali apertamente l'avevano urtato, a volere che quella casa prendesse unica autorità nella città, e si spiccasse col vivere civile dall'altre, era necessario ch'ella superasse ancora quelle, che occultamente contro gli macchinavano. Perchè mentre che i Medici di pari autorità e riputazione con alcune dell'altre famiglie combattevano, potevano i cittadini, che alla loro potenza avevano invidia, apertamente a quelli opporsi senza temer d'essere nei principj

delle loro nimicizie oppressi; perchè sendo diventati i magistrati liberi, niuna delle parti se non dopo la perdita aveva cagione di temere. Ma dopo la vittoria del LXVI si ristrinse in modo lo stato tutto ai Medici, i quali tanta autorità presero, che quelli che n'erano malcontenti, conveniva o con pazienza quel modo del vivere comportassero, o se pure lo volessero spegnere, per via di congiure, e segretamente di farlo tentassero: le quali perchè con difficultà succedono, partoriscono il più delle volte a chi le muove rovina, ed a colui contra il quale sono mosse, grandezza. Donde che quasi sempre un principe d'una città da simili congiure assalito, se non è come il duca di Milano ammazzato, il che rade volte interviene, saglie in maggiore potenza, e molte volte sendo buono diventa cattivo. Perchè queste con l'esempio loro gli danno cagione di temere, il temere d'assicurarsi, l'assicurarsi d'ingiuriare; donde ne nascono gli odj dipoi, e molte volte la sua rovina. E così queste congiure opprimono subito chi le muove, e quello contra a chi le son mosse, in ogni modo col tempo offendono.

Era l'Italia, come di sopra abbiamo dimostro, divisa in due fazioni: papa e re da una parte; dall'altra Veneziani, duca e Fiorentini. E benchè ancora intra loro non fusse accesa guerra, nondimeno ciascun giorno intra essi si dava nuove cagioni d'accenderla; ed il pontefice massime in qualunque sua impresa di offendere lo stato di Firenze s'ingegnava. Onde che sendo morto messer Filippo dei Medici arcivescovo di Pisa, il papa, contra alla volontà della Signoria di Firenze, Francesco Salviati, il quale cognosceva alla famiglia dei Medici nimico, di quello arcivescovado investì. Talchè non gli volendo la Signoria dare la possessione, ne seguì tra il papa e quella nel maneggio di questa cosa nuove offese: oltra di questo faceva in Roma alla famiglia dei Pazzi favori grandissimi, e quella de' Medici in ogni azione disfavoriva. Erano i Pazzi in Firenze per ricchezze e nobiltà allora di tutte l'altre famiglie fiorentine splendidissimi. Capo di quelli era messer Iacopo fatto per le sue ricchezze e nobiltà dal popolo cavaliere. Non aveva altri figliuoli che una figliuola naturale; aveva bene molti nipoti nati di messer Piero e Antonio suoi fratelli, i primi dei quali erano Guglielmo, Francesco, Rinato, Giovanni, ed appresso Andrea, Niccolò e Galeotto. Aveva Cosimo dei Medici, veggendo la ricchezza e nobiltà di costoro, la Bianca sua nipote con Guglielmo congiunta; sperando che quel parentado facesse queste famiglie più unite, e levasse via le nimicizie e gli odj, che dal sospetto il più delle volte sogliono nascere. Nondimeno, tanto sono i disegni nostri incerti e fallaci, la cosa procedette altrimenti; perchè chi consigliava Lorenzo, gli mostrava com'egli era pericolosissimo ed alla sua autorità contrario raccozzare nei cittadini ricchezze e stato. Questo fece che a messer Iacopo ed a' nipoti non erano conceduti quelli gradi d'onore, che a loro, secondo gli altri cittadini, pareva meritare. Di qui nacque nei Pazzi il primo sdegno, e nei Medici il primo timore; e l'uno di questi che cresceva, dava materia all'altro di crescere, donde i Pazzi in ogni azione, dove altri cittadini concorressero, erano dai magistrati non bene veduti. Ed il magistrato degli Otto per una leggiera cagione, sendo Francesco dei Pazzi a Roma, senza avere a lui quel rispetto che ai grandi cittadini si suole avere, a venire a Firenze lo costrinse. Tanto che i Pazzi in ogni luogo con parole ingiuriose e piene di sdegno si dolevano; le quali cose crescevano ad altri il sospetto ed a sè l'ingiurie. Aveva Giovanni dei Pazzi per moglie la figliuola di Giovanni Buonromei, uomo ricchissimo, le sustanze di cui, sendo morto, alla sua figliuola, non avendo egli altri figliuoli, ricadevano. Nondimeno Carlo suo nipote occupò parte di quelli beni, e venuta la cosa in litigio, fu fatta una legge, per virtù della quale la moglie di Giovanni dei Pazzi fu

della eredità di suo padre spogliata, ed a Carlo concessa; la quale ingiuria i Pazzi al tutto dai Medici riconobbero. Della qual cosa Giuliano dei Medici molte volte con Lorenzo suo fratello si dolse, dicendo com' ei dubitava, che per voler delle cose troppo, ch' elle non si perdessero tutte.

Nondimeno Lorenzo, caldo di gioventù e di potenza, voleva ad ogni cosa pensare, e che ciascuno da lui ogni cosa ricognoscesse. Non potendo adunque i Pazzi con tanta nobiltà e tante ricchezze sopportar tante ingiurie, cominciarono a pensare come se n' avessero a vendicare. Il primo che mosse alcun ragionamento contra ai Medici fu Francesco. Era costui più animoso e più sensitivo che alcuno degli altri; tanto che diliberò o d' acquistare quello che gli mancava, o di perdere ciò ch' egli aveva. E perchè gli erano in odio i governi di Firenze, viveva quasi sempre a Roma, dove assai tesoro, secondo il costume dei mercatanti fiorentini, travagliava. E perchè egli era al conte Girolamo amicissimo, si dolevano costoro spesso l' uno con l' altro dei Medici. Tanto che dopo molte doglienze e' vennero a ragionamento, com' egli era necessario, a volere che l' uno vivesse nei suoi stati e l' altro nella sua città sicuro, mutare lo stato di Firenze; il che senza la morte di Giuliano e di Lorenzo pensavano non si potesse fare. Giudicarono che il papa ed il re facilmente vi acconsentirebbero, purchè all' uno ed all' altro si mostrasse la facilità della cosa. Sendo adunque caduti in questo pensiero, comunicarono il tutto con Francesco Salviati arcivescovo di Pisa, il quale per essere ambizioso, e di poco tempo avanti stato offeso dai Medici, volentieri vi concorse. Ed esaminando intra loro quello fusse da fare, diliberarono, perchè la cosa più facilmente succedesse, di tirare nella loro volontà messer Iacopo de' Pazzi, senza il quale non credevano potere cosa alcuna operare. Parve adunque a Francesco de' Pazzi a questo effetto andare a Firenze, e l' arcivescovo ed il conte a Roma rimanessero per essere col papa, quando e' paresse tempo da comunicargliene. Trovò Francesco messer Iacopo più rispettivo e più duro non avrebbe voluto, e fattolo intendere a Roma, si pensò che bisognasse maggiore autorità a disporlo; donde che l' arcivescovo ed il conte ogni cosa a Giovan Battista da Montesecco condottiere del papa comunicarono. Questo era stimato assai nella guerra, ed al conte ed al papa obbligato. Nondimeno mostrò la cosa essere difficile e pericolosa, i quali pericoli e difficultà l' arcivescovo s' ingegnava spegnere, mostrando gli aiuti che il papa ed il re farebbero all' impresa, e di più gli odj che i cittadini di Firenze portavano ai Medici; i parenti che i Salviati ed i Pazzi si tiravano dietro; la facilità dell' ammazzargli per andare per la città senza compagnia e senza sospetto; e dipoi morti che fussero, la facilità del mutare lo stato. Le quali cose Giovan Battista interamente non credeva, come quello che da molti altri Fiorentini aveva udito altrimenti parlare.

Mentre che si stava in questi ragionamenti e pensieri, occorse che il signor Carlo di Faenza ammalò, talchè si dubitava della morte. Parve pertanto all' arcivescovo ed al conte d' avere occasione di mandare Giovan Battista a Firenze, e di quivi in Romagna sotto colore di riavere certe terre che il signore di Faenza gli occupava. Commise pertanto il conte a Giovan Battista parlasse con Lorenzo, e da sua parte gli domandasse consiglio, come nelle cose di Romagna s' avesse a governare; dipoi parlasse con Francesco de' Pazzi, e vedessero insieme di disporre messer Iacopo de' Pazzi a seguitare la loro volontà. E perchè lo potesse con l' autorità del papa muovere, vollene avanti alla partita parlasse al pontefice, il quale fece tutte quelle offerte potette maggiori in beneficio dell' impresa. Arrivato pertanto Giovan Battista a Firenze parlò con Lorenzo, dal quale fu umanissimamente ricevuto, e ne' consigli domandati saviamente ed amorevol-

mente consigliato; tanto che Giovan Battista ne prese ammirazione, parendogli aver trovato altro uomo, che non gli era stato mostro, e giudicollo tutto umano, tutto savio ed al conte amicissimo. Nondimeno volle parlare con Francesco, e non ve lo trovando, perchè era ito a Lucca, parlò con messer Iacopo, e trovello nel principio molto alieno dalla cosa. Nondimeno avanti partisse, l' autorità del papa lo mosse alquanto, e perciò disse a Giovan Battista che andasse in Romagna e tornasse, e che intanto Francesco sarebbe in Firenze, ed allora più particolarmente della cosa ragionerebbero. Andò e tornò Giovan Battista, e con Lorenzo dei Medici seguitò il simulato ragionamento delle cose del conte, dipoi con messer Iacopo e Francesco dei Pazzi si ristrinse; e tanto operarono che messer Iacopo acconsentì alla impresa. Ragionarono del modo. A messer Iacopo non pareva che fusse riuscibile, sendo ambedui i fratelli in Firenze; e perciò s' aspettasse che Lorenzo andasse a Roma, com' era fama che voleva andare, ed allora si eseguisse la cosa. A Francesco piaceva che Lorenzo fusse a Roma; nondimeno quando bene non vi andasse, affermava, che o a nozze, o a giuoco, o in chiesa ambiduoi i fratelli si potevano opprimere. E circa gli aiuti forestieri, gli pareva che il papa potesse mettere genti insieme per l' impresa del castello di Montone, avendo giusta cagione di spogliarne il conte Carlo, per aver fatti i tumulti già detti nel Sanese e nel Perugino: nondimeno non si fece altra conclusione, se non che Francesco dei Pazzi e Giovan Battista n' andassero a Roma, e quivi col conte e col papa ogni cosa concludessero. Praticossi di nuovo a Roma questa materia, ed in fine si conchiuse, sendo l' impresa di Montone risoluta, che Giovanfrancesco da Tolentino soldato del papa n' andasse in Romagna, e messer Lorenzo da Castello nel paese suo, e ciascheduno di questi con le genti del paese tenessero le loro compagnie a ordine, per fare quanto dall' arcivescovo dei Salviati e Francesco dei Pazzi fusse loro ordinato; i quali con Giovan Battista da Montesecco se ne venissero a Firenze, dove provvedessero a quanto fusse necessario per l' esecuzione dell' impresa, alla quale il re Ferrando mediante il suo oratore prometteva qualunque aiuto. Venuti pertanto l' arcivescovo e Francesco dei Pazzi a Firenze, tirarono nella sentenza loro Iacopo di messer Poggio, giovane litterato, ma ambizioso, e di cose nuove desiderosissimo; tiraronvi duoi Iacopi Salviati, l' uno fratello, l' altro affine dell' arcivescovo. Condussonvi Bernardo Bandini e Napoleone Franzesi, giovani arditi, e alla famiglia dei Pazzi obbligatissimi. Dei forestieri, oltra ai prenominati, messer Antonio da Volterra, e uno Stefano sacerdote, il quale nelle case di messer Iacopo alla sua figliuola la lingua latina insegnava, v' intervennero. Rinato dei Pazzi, uomo prudente e grave, e che ottimamente cognosceva i mali che da simili imprese nascono, alla congiura non acconsentì, anzi la detestò, e con quel modo, che onestamente potette adoperare, l' interruppe.

Aveva il papa tenuto nello studio pisano a imparar lettere pontificie Raffaello di Riario nipote del conte Girolamo, nel qual luogo ancora essendo, fu dal papa alla dignità del cardinalato promosso. Parve pertanto ai congiurati di condurre questo cardinale a Firenze, acciocchè la sua venuta la congiura ricoprisse, potendosi intra la sua famiglia quelli congiurati dei quali avevano bisogno nascondere, e da quello prendere cagione d' eseguirla. Venne adunque il cardinale, e fu da messer Iacopo dei Pazzi a Montughi sua villa propinqua a Firenze ricevuto. Desideravano i congiurati d' accozzare insieme mediante costui Lorenzo e Giuliano, e come prima questo occorresse, ammazzargli. Ordinarono pertanto convitassero il cardinale nella villa loro di Fiesole, dove Giuliano o a caso, o a studio non convenne; tanto che tornato il disegno vano, giudicarono, che se lo convitassero a Firenze, di necessità ambiduoi v' avessero

ad intervenire. E così dato l'ordine, la domenica de' dì 26 d'aprile correndo l'anno MCCCCLXXVIII a questo convito deputarono. Pensando adunque i congiurati di potergli nel mezzo del convito ammazzare, furono il sabato notte insieme, dove tutto quello che la mattina seguente s'avesse ad eseguire disposero. Venuto dipoi il giorno, fu notificato a Francesco, come Giuliano al convito non interveniva. Pertanto di nuovo i capi della congiura si ragunarono, e conchiusono che non fusse da differire il mandarla ad effetto; perch'egli era impossibile, sendo nota a tanti, che la non si scoprisse. E perciò diliberarono nella chiesa cattedrale di Santa Reparata ammazzargli, dove sendo il cardinale, i duoi fratelli secondo la consuetudine converrebbono. Volevano che Giovan Battista prendesse la cura di ammazzare Lorenzo, e Francesco de' Pazzi e Bernardo Bandini, Giuliano. Ricusò Giovan Battista il volerlo fare, o che la famigliarità aveva tenuta con Lorenzo gli avesse addolcito l'animo o che pure altra cagione lo movesse. Disse che non gli basterebbe mai l'animo commettere tanto eccesso in chiesa, e accompagnare il tradimento col sacrilegio; il che fu il principio della rovina dell'impresa loro. Perchè strignendogli il tempo furono necessitati dar questa cura a messer Antonio da Volterra ed a Stefano sacerdote, duoi che per pratica e per natura erano a tanta impresa inettissimi; perchè se mai in alcuna faccenda si ricerca l'animo grande e fermo, e nella vita e nella morte per molte esperienze resoluto, è necessario averlo in questa, dove si è assai volte veduto agli uomini nell'armi esperti e nel sangue intrisi l'animo mancare. Fatta adunque questa diliberazione, volleno che il segno dell'operare fusse quando si comunicava il sacerdote, che nel tempio la principale messa celebrava, e che in quel mezzo l'arcivescovo de' Salviati insieme con i suoi e con Iacopo di messer Poggio il Palagio pubblico occupassero; acciocchè la Signoria o volontaria, o forzata, seguita che fusse de' duoi giovani la morte, fusse loro favorevole.

Fatta questa diliberazione, se n'andarono nel tempio, nel quale già il cardinale con Lorenzo de' Medici era venuto. La chiesa era piena di popolo, e l'uffizio divino cominciato, quando ancora Giuliano de' Medici non era in chiesa. Onde che Francesco de' Pazzi insieme con Bernardo alla sua morte destinati andarono alle sue case a trovarlo, e con prieghi e con arte nella chiesa lo condussero. È cosa veramente degna di memoria, che tanto odio, tanto pensiero di tanto eccesso si potesse con tanto cuore e tanta ostinazione d'animo da Francesco e da Bernardo ricoprire; perchè condottolo nel tempio, e per la via e nella chiesa con motteggi e giovenili ragionamenti lo intrattennero. Nè mancò Francesco, sotto colore di carezzarlo, con le mani e con le braccia strignerlo, per vedere se lo trovava o di corazza o d'altra simile difesa munito. Sapevano Giuliano e Lorenzo l'acerbo animo de' Pazzi contra di loro, e com'eglino desideravano di torre loro l'autorità dello stato; ma non temevano già della vita, come quelli che credevano, che quando pur eglino avessero a tentare cosa alcuna, civilmente e non con tanta violenza l'avessero a fare. E perciò anche loro non avendo cura alla propria salute, d'essere loro amici simulavano. Sendo adunque preparati gli ucciditori, quelli a canto a Lorenzo, dove per la moltitudine che nel tempio era facilmente e senza sospetto potevano stare, e quelli altri insieme con Giuliano, venne l'ora destinata; e Bernardo Bandini con una arme corta a quello effetto apparecchiata passò il petto a Giuliano, il quale dopo pochi passi cadde in terra; sopra il quale Francesco de' Pazzi gittatosi lo empiè di ferite, e con tanto studio lo percosse, che accecato da quel furore che lo portava, sè medesimo in una gamba gravemente offese. Messer Antonio e Stefano dall'altra parte assa-

lirono Lorenzo, e menatogli più colpi, d'una leggier ferita nella gola lo percossero: perchè o la loro negligenza, o l'animo di Lorenzo, che vedutosi assalire, con l'armi sue si difese, o l'aiuto di chi era seco, fece vano ogni sforzo di costoro. Talchè quelli sbigottiti si fuggirono e si nascosero; ma dipoi ritrovati, furono vituperosamente morti, e per tutta la città strascinati. Lorenzo dall'altra parte ristrettosi con quelli amici, che egli aveva intorno, nel sacrario del tempio si rinchiuse. Bernardo Bandini, morto che vide Giuliano, ammazzò ancora Francesco Nori ai Medici amicissimo, o perchè l'odiasse per antico, o perchè Francesco d'aiutare Giuliano s'ingegnasse. E non contento a questi duoi omicidj, corse per trovare Lorenzo, e supplire con l'animo e prestezza sua a quello che gli altri per la tardità e debolezza loro aveano mancato; ma trovatolo nel sacrario rifuggito, non potette farlo. Nel mezzo di questi gravi e tumultuosi accidenti, i quali furono tanto terribili, che pareva che il tempio rovinasse, il cardinale si ristrinse all'altare, dove con fatica fu dai sacerdoti tanto salvato, che la Signoria, cessato il romore, potette nel suo Palagio condurlo; dove con grandissimo sospetto insino alla liberazione sua dimorò.

Trovavansi in Firenze in questi tempi alcuni Perugini cacciati per le parti di casa loro, i quali i Pazzi, promettendo di rendere loro la patria, avevano tirati nella voglia loro. Donde che l'arcivescovo de' Salviati, il quale era ito per occupare il Palagio insieme con Iacopo di messer Poggio e i suoi Salviati ed amici, gli aveva condotti seco, e arrivati al Palagio lasciò parte de'suoi da basso con ordine, che com'eglino sentissero il romore, occupassero la porta, ed egli con la maggior parte de'Perugini salì da alto, e trovato che la Signoria desinava, perchè era l'ora tarda, fu dopo non molto da Cesare Petrucci gonfaloniere di giustizia intromesso. Onde che entrato con pochi dei suoi lasciò gli altri fuora, la maggior parte dei quali nella cancelleria per sè medesimi si rinchiusero, perchè in modo era la porta di quella congegnata, che serrandosi, non si poteva se non con l'aiuto della chiave così di dentro come di fuora aprire. L'arcivescovo intanto entrato dal gonfaloniere, sotto colore di volergli alcune cose per parte del papa riferire, gli cominciò a parlare con parole spezzate e dubbie: in modo che l'alterazioni, che dal viso e dalle parole mostrava, generarono nel gonfaloniere tanto sospetto, che a un tratto gridando si pinse fuora di camera, e trovato Iacopo di messer Poggio, lo prese per i capegli, e nelle mani dei suoi sergenti lo mise. E levato il romore tra i Signori, con quelle armi che il caso somministrava loro, tutti quelli che con l'arcivescovo erano saliti ad alto, sendone parte rinchiusi e parte inviliti, o subito furono morti, o così vivi fuori delle finestre del Palagio gittati: intra i quali l'arcivescovo, i duoi Iacopi Salviati, e Iacopo di messer Poggio appiccati furono. Quelli che da basso in Palagio erano rimasi, avevano sforzata la guardia e la porta, e le parti basse tutte occupate, in modo che i cittadini che in questo romore al Palagio corsero nè armati aiuto, nè disarmati consiglio alla Signoria potevano porgere.

Francesco de'Pazzi intanto e Bernardo Bandini veggendo Lorenzo campato, e uno di loro, in chi tutta la speranza dell'impresa era posta, gravemente ferito, s'erano sbigottiti. Donde che Bernardo pensando con quella franchezza d'animo alla sua salute, ch'egli aveva all'ingiuriare i Medici pensato, veduta la cosa perduta, salvo se ne fuggì. Francesco tornatosene a casa ferito provò se poteva reggersi a cavallo, perchè l'ordine era di circuire con armati la terra, e chiamare il popolo alla libertà e all'armi, e non potette; tanto era profonda la ferita, e tanto sangue aveva per quella perduto. Ondechè spogliatosi si gittò sopra il suo letto ignudo e pregò messer Iacopo, che quello da

lui non si poteva fare, facesse egli. Messer Iacopo, ancorachè vecchio, e in simili tumulti non pratico, per fare questa ultima esperienza della fortuna loro, salì a cavallo con forse cento armati suti prima per simile impresa preparati, e se n'andò alla piazza del Palagio, chiamando in suo aiuto il popolo e la libertà. Ma perchè l'uno era dalla fortuna e liberalità de' Medici fatto sordo, l'altra in Firenze non era cognosciuta, non gli fu risposto da alcuno. Solo i Signori che la parte superiore del Palagio signoreggiavano, con i sassi lo salutarono, e con le minacce in quanto poterono lo sbigottirono. E stando messer Iacopo dubbio, fu da Giovanni Serristori suo cognato incontrato, il quale prima lo riprese degli scandali mossi da loro, dipoi lo confortò a tornarsene a casa, affermandogli che il popolo e la libertà era a cuore agli altri cittadini come a lui. Privato adunque messer Iacopo d'ogni speranza, veggendosi il Palagio nimico, Lorenzo vivo, Francesco ferito, e da niuno seguitato, non sapendo altro che farsi, diliberò di salvare, se poteva, con la fuga la vita e con quella compagnia che egli aveva seco in piazza si uscì di Firenze per andare in Romagna.

In questo mezzo tutta la città era in arme, e Lorenzo de' Medici da molti armati accompagnato s' era nelle sue case ridotto. Il Palagio dal popolo era stato ricuperato, e gli occupatori di quello tutti fra presi e morti: e già per tutta la città si gridava in nome de' Medici, e le membra de' morti o sopra le punte dell' armi fitte, o per la città strascinate si vedevano; e ciascheduno con parole piene d' ira, e con fatti pieni di crudeltà i Pazzi perseguiva. Già erano le loro case dal popolo occupate, e Francesco così ignudo fu di casa tratto, e al Palagio condotto fu a canto all' arcivescovo ed agli altri appiccato. Nè fu possibile, per ingiuria che per il cammino o poi gli fusse fatta o detta, fargli parlare cosa alcuna, ma guardando altrui fiso senza dolersi altrimenti tacito sospirava. Guglielmo de' Pazzi, di Lorenzo cognato, nelle case di quello e per l' innocenza sua, e per l' aiuto della Bianca sua moglie si salvò. Non fu cittadino che armato o disarmato non andasse alle case di Lorenzo in quella necessità, e ciascheduno sè e le sustanze sue gli offeriva; tanta era la fortuna e la grazia che quella casa per la sua prudenza e liberalità s' aveva acquistato. Rinato de' Pazzi s' era, quando il caso seguì, nella sua villa ritirato; donde intendendo la cosa si volle travestito fuggire; nondimeno fu per il cammino cognosciuto e preso, ed a Firenze condotto. Fu ancora preso messer Iacopo nel passare l' Alpi; perchè inteso da quelli Alpigiani il caso seguito a Firenze, e veduta la fuga di quello, fu da loro assalito ed a Firenze rimenato. Nè potette, ancora che più volte ne gli pregasse, impetrare d' essere da loro per il cammino ammazzato. Furono messer Iacopo e Rinato giudicati a morte dopo quattro giorni che il caso era seguito. E intra tante morti, che in quelli giorni erano state fatte, ch' avevano piene di membra d' uomini le vie, non ne fu con misericordia altra che questa di Rinato riguardata, per essere tenuto uomo savio e buono, nè di quella superbia notato, che gli altri di quella famiglia accusati erano. E perchè questo caso non mancasse d' alcuno strasordinario esempio, fu messer Iacopo prima nella sepoltura de' suoi maggiori sepolto; dipoi di quivi come scomunicato tratto, fu lungo dalle mura della città sotterrato; e di quindi ancora cavato, per il capestro, con il quale era stato morto, fu per tutta la città ignudo strascinato; e dipoi che in terra non aveva trovato luogo alla sepoltura sua, fu da quelli medesimi che strascinato l' avevano, nel fiume d' Arno, che allora aveva le sue acque altissime, gittato. Esempio veramente grandissimo di fortuna, vedere un uomo da tante ricchezze e da sì felicissimo stato, in tanta infelicità con tanta rovina e con tale vilipendio cadere. Narransi de' suoi alcuni vizj, intra i quali erano

giuochi e bestemmie più che a qualunque perduto uomo non si converrebbe. I quali vizj con le molte elemosine ricompensava, perchè a molti bisognosi e luoghi pii largamente sovveniva. Puossi ancora di quello dire questo bene, che il sabato davanti a quella domenica diputata a tanto omicidio, per non fare partecipe dell' avversa sua fortuna alcun altro, tutti i suoi debiti pagò, e tutte le mercanzie ch' egli aveva in dogana ed in casa, le quali ad alcuni appartenessero, con maravigliosa sollecitudine ai padroni di quelle consegnò. Fu a Gio. Battista di Montesecco, dopo una lunga esamina fatta di lui, tagliata la testa. Napoleone Franzesi con la fuga fuggì il supplizio. Guglielmo dei Pazzi fu confinato, ed i suoi cugini, che erano rimasi vivi, nel fondo della rocca di Volterra in carcere posti. Fermi tutti i tumulti, e puniti i congiurati, si celebrarono l' esequie di Giuliano, il quale fu con le lagrime da tutti i cittadini accompagnato; perchè in quello era tanta liberalità ed umanità, quanta in alcuno altro in tale fortuna nato si potesse desiderare. Rimase di lui un figliuolo naturale, il quale, dopo a pochi mesi che fu morto, nacque, e fu chiamato Giulio, il quale fu di quella virtù e fortuna ripieno, che in questi presenti tempi tutto il mondo cognosce, e che da noi quando alle presenti cose perverremo, concedendone Iddio vita, sarà largamente dimostrato. Le genti che sotto messer Lorenzo da Castello in Val di Tevere, e quelle che sotto Giovan Francesco da Tolentino in Romagna erano insieme, per dare favore a' Pazzi si erano mosse per venire a Firenze; ma poi ch' eglino intesero la rovina della impresa, si tornarono indietro.

Ma non essendo seguita in Firenze la mutazione dello stato, come il papa ed il re desideravano, diliberarono quello che non avevano potuto fare per congiure *farlo* per guerra; e l' uno e l' altro con grandissima celerità messe le sue genti insieme per assalire lo stato di Firenze, pubblicando non volere altro da quella città, se non ch' ella rimovesse da sè Lorenzo de' Medici, il quale solo di tutti i Fiorentini avevano per nimico. Avevano già le genti del re passato il Tronto, e quelle del papa erano nel Perugino; e perchè oltre alle temporali, i Fiorentini ancora le spirituali ferite sentissero, gli scomunicò e maledisse. Onde che i Fiorentini, veggendosi venire contra tanti eserciti, si prepararono con ogni sollecitudine alle difese. E Lorenzo de' Medici innanzi ad ogni altra cosa volle, poichè la guerra per fama era fatta a lui, ragunare in Palagio con i Signori tutti i qualificati cittadini in numero di più di trecento, a' quali parlò in questa sentenza: « Io non so, eccelsi Signori, e voi magnifici cittadini, s' io mi dolgo con voi delle seguite cose, o s' io me ne rallegro. E veramente quando io penso con quanta fraude, con quant' odio io sia stato assalito, ed il mio fratello morto, io non posso fare non me ne contristi, e con tutto il cuore e con tutta l' anima non me ne dolga. Quando io considero dipoi con che prontezza, con che studio, con quale amore, con quanto unito consenso di tutta la città il mio fratello sia stato vendicato ed io difeso, conviene non solamente me ne rallegri, ma in tutto me stesso esalti e glorii. E veramente se la esperienza m' ha fatto cognoscere come io aveva in questa città più nimici che io non pensava, m' ha ancora dimostro, come io ci aveva più ferventi e caldi amici che io non credeva. Sono forzato adunque a dolermi con voi per l' ingiurie d' altri, e rallegrarmi per i meriti vostri; ma sono ben costretto a dolermi tanto più delle ingiurie, quanto le sono più rare, più senza esempio, e meno da noi meritate. Considerate, magnifici cittadini, dove la cattiva fortuna aveva condotta la casa nostra, che tra gli amici, tra i parenti, nella chiesa non era sicura. Sogliono quelli che dubitano della morte ricorrere agli amici per aiuti, sogliono ricorrere ai parenti; e noi gli trovavamo armati per la distruzione nostra. Sogliono rifuggire nelle chiese tutti

quelli, che per pubblica o per privata cagione sono perseguitati. Adunque da chi gli altri sono difesi, noi siamo morti; dove i parricidi e gli assassini sono sicuri, i Medici trovarono gli ucciditori loro. Ma Iddio, che mai per l'addietro non ha abbandonata la casa nostra, ha salvato ancora noi, e ha presa la difensione della giusta causa nostra. Perchè quale ingiuria abbiamo noi fatta ad alcuno, che se ne meritasse tanto desiderio di vendetta? E veramente questi che ci si sono dimostri tanto nimici, mai privatamente non gli offendemmo, perchè se noi gli avessimo offesi, e' non avrebbero avuta comodità d' offendere noi. S'eglino attribuiscono a noi le pubbliche ingiurie, quando alcuna ne fusse stata loro fatta, che non lo so, eglino offendono più voi che noi, più questo Palagio e la maestà di questo governo che la casa nostra, dimostrando che per nostra cagione voi ingiuriate, ed immeritamente, i cittadini vostri. Il che è discosto al tutto da ogni verità; perchè noi quando avessimo potuto, e voi, quando noi avessimo voluto, non l'avremmo fatto; perchè chi ricercherà bene il vero, troverà la casa nostra non per altra cagione con tanto consenso essere stata sempre esaltata da voi, se non perchè la si è sforzata con l' umanità, liberalità, con i benefizj vincere ciascuno. Se noi abbiamo adunque onorati gli strani, come avremmo noi ingiuriati i parenti? Se si sono mossi a questo per desiderio di dominare, come dimostra l'occupare il Palagio, venire con gli armati in piazza, quanto questa cagione sia brutta, ambiziosa e dannabile da sè stessa si scuopre e si condanna. Se e' l' hanno fatto per odio ed invidia avevano all' autorità nostra eglino offendono voi, non noi, avendocela voi data. E veramente quelle autoritadi meritano di essere odiate che gli uomini si usurpano, non quelle che gli uomini per liberalità, umanità e magnificenza si guadagnano. E voi sapete che mai la casa nostra salse a grado alcuno di grandezza, che da questo Palagio e dall'unito consenso vostro non vi fusse spinta. Non tornò Cosimo mio avolo dall' esilio con le armi e per violenza, ma col consenso ed unione vostra. Mio padre vecchio ed infermo non difese già lui contra a tanti nimici lo stato, ma voi con l' autorità e benivolenza vostra lo difendeste. Non avrei io dopo la morte di mio padre, sendo ancora si può dire un fanciullo, mantenuto il grado della casa mia, se non fussero stati i consigli ed i favori vostri. Non avrebbe potuto nè potrebbe reggere la mia casa questa Repubblica, se voi insieme con lei non l' aveste retta e reggeste. Non so io dunque qual cagione d' odio si possa essere in loro contra di noi, o quale giusta cagione d' invidia. Portino odio agli loro antenati, i quali con la superbia e con l'avarizia s' hanno tolta quella riputazione, che i nostri s' hanno saputa con studj a quelli contrarj guadagnare. Ma concediamo che l' ingiurie fatte a loro da noi siano grandi, e che meritamente eglino desiderassero la rovina nostra; perchè venire ad offendere questo Palagio? perchè far lega col papa e col re contra alla libertà di questa Repubblica? perchè rompere la lunga pace d'Italia? A questo non hanno eglino scusa alcuna; perchè dovevano offendere chi offendeva loro, e non confondere le inimicizie private con l' ingiurie pubbliche; il che fa che spenti loro, il male nostro è più vivo, venendoci alle loro cagioni il papa ed il re a trovare con l'armi; la qual guerra affermano fare a me ed alla casa mia. Il che Dio volesse che fusse il vero; perchè i rimedj sarebbero presti e certi, nè io sarei sì cattivo cittadino, che io stimassi più la salute mia che i pericoli vostri; anzi volentieri spegnerei l' incendio vostro con la rovina mia. Ma perchè sempre l' ingiurie che i potenti fanno, con qualche meno disonesto colore le ricuoprono, eglino hanno preso questo modo a ricoprire questa disonesta ingiuria loro. Pure nondimeno quando voi credeste altrimenti, io sono nelle braccia vostre. Voi m' avete a reggere, o lasciare. Voi miei padri, voi miei difensori, e quanto da voi mi sarà

commesso ch' io faccia, sempre farò volentieri; nè ricuserò mai, quando così a voi paia, questa guerra col sangue del mio fratello cominciata di finirla col mio. » Non potevano i cittadini, mentre che Lorenzo parlava, tenere le lagrime; e con quella pietà che fu udito, gli fu da uno di quelli, a chi gli altri commisero, risposto, dicendogli che quella città ricognosceva tanti meriti da lui e dai suoi, ch' egli stesse di buono animo; che con quella prontezza ch' eglino avevano vendicata del fratello la morte, e di lui conservata la vita, gli conserverebbero la riputazione e lo stato, nè prima perderebbe quello, che loro la patria perdessero. E perchè l' opere corrispondessero alle parole, alla custodia del corpo suo di certo numero d' armati primamente provvidero, acciocchè dalle domestiche insidie lo difendessero.

Dipoi si prese modo alla guerra, mettendo insieme gente e danari in quella somma poterono maggiore. Mandarono per aiuti, per virtù della lega, al duca di Milano ed ai Veneziani. E poichè il papa s' era dimostro lupo e non pastore, per non essere come colpevoli divorati, con tutti quelli modi potevano l' accusa loro giustificavano, e tutta l' Italia del tradimento fatto contra allo stato loro riempierono, mostrando la empietà del pontefice e l' ingiustizia sua; e come quel pontificato ch' egli aveva male occupato, male esercitava; poich' egli aveva mandati quelli, che alle prime prelature aveva tratti, in compagnia di traditori e parricidi a commettere tanto tradimento nel tempio, nel mezzo del divino uffizio, nella celebrazione del sacramento; e da poi, perchè non gli era successo ammazzare i cittadini, mutare lo stato della loro città, e quella a suo modo saccheggiare, la interdiceva, e con le pontificali maledizioni la minacciava ed offendeva. Ma se Dio era giusto, se a lui le violenze dispiacevano, gli dovevano quelle di questo suo vicario dispiacere, ed essere contento che gli uomini offesi, non trovando presso a quello luogo, ricorressero a lui. Pertanto non che i Fiorentini ricevessero l' interdetto ed a quello ubbidissero, ma sforzarono i sacerdoti a celebrare il divino uffizio. Fecero uno concilio in Firenze di tutti i prelati toscani che all' imperio loro ubbidivano, nel quale appellarono dell' ingiurie del pontefice al futuro concilio. Non mancavano ancora al papa ragioni da giustificare la cosa sua, e perciò allegava, appartenersi a un pontefice spegnere le tirannidi, opprimere i cattivi, esaltare i buoni, le quali cose ei debbe con ogni opportuno rimedio fare; ma che non è già l' uffizio dei principi secolari detenere i cardinali, impiccare i vescovi, ammazzare, smembrare e strascinare i sacerdoti, gl' innocenti e nocenti senza alcuna differenza uccidere.

Nondimeno intra tante querele ed accuse i Fiorentini il cardinale ch' eglino avevano in mano al pontefice ristituirono; il che fece che il papa senza rispetto con tutte le forze sue e del re gli assalì. Ed entrati gli duoi eserciti, sotto Alfonso primogenito di Ferrando e duca di Calavria, ed al governo di Federigo conte d' Urbino, nel Chianti per la via dei Sanesi, i quali dalle parti nimiche erano, occuparono Radda e più altre castella, e tutto il paese predarono; dipoi andarono col campo alla Castellina. I Fiorentini, veduti questi assalti, erano in grande timore per essere senza gente, e vedere gli aiuti degli amici lenti; perchè nonostante che il duca mandasse soccorso, i Veneziani avevano negato essere obbligati aiutare i Fiorentini nelle cause private; perchè sendo la guerra fatta ai privati, non erano obbligati in quella a sovvenirgli, perchè l' inimicizie particolari non s' avevano pubblicamente a difendere; dimodochè i Fiorentini per disporre i Veneziani a più sana opinione mandarono oratore a quel senato messer Tommaso Soderini, ed in quel mentre soldarono gente, e fecero capitano dei loro eserciti Ercole marchese di Ferrara. Mentre che queste prepara-

zioni si facevano, l'esercito nimico strinse in modo la Castellina, che quelli terrieri, disperati del soccorso, si dierono dopo quaranta giorni che eglino avevano sopportata l' ossidione. Di quivi si volsero i nimici verso Arezzo, e campeggiarono il Monte a San Savino. Era di giù l' esercito fiorentino a ordine, ed andato alla volta dei nimici s' era posto propinquo a quelli a tre miglie; e dava loro tanta incomodità, che Federigo d' Urbino domandò per alcuni giorni tregua; la quale gli fu conceduta con tanto disavvantaggio dei Fiorentini, che quelli che la domandavano, di averla impetrata si maravigliarono, perchè non l'ottenendo, erano necessitati partirsi con vergogna. Ma avuti quelli giorni di comodità a riordinarsi, passato il tempo della tregua, sopra la fronte delle genti nostre quel castello occuparono. Ma essendo già venuto il verno, i nimici per ridursi a vernare in luoghi comodi, dentro del Sanese si ritirarono. Ridussonsi ancora le genti fiorentine negli alloggiamenti più comodi, ed il marchese di Ferrara, avendo fatto poco profitto a sè, e meno ad altri, se ne tornò nel suo stato.

In questi tempi Genova si ribellò dallo stato di Milano per queste cagioni. Poi che fu morto Galeazzo, e restato Giovan Galeazzo suo figliuolo d' età inabile al governo, nacque dissensione intra Sforza, Lodovico, Ottaviano ed Ascanio suoi zii, e madonna Bona sua madre; perchè ciascuno di essi voleva prendere la cura del piccolo duca. Nella quale contenzione madonna Bona vecchia duchessa, per il consiglio di messer Tommaso Soderini allora per i Fiorentini in quello stato oratore, e di messer Cecco Simonetta stato segretario di Galeazzo, restò superiore. Dondechè fuggendosi gli Sforzeschi di Milano, Ottaviano nel passar l' Adda affogò, e gli altri furono in varj luoghi confinati insieme con il signor Ruberto da San Severino, il quale in quelli travagli aveva lasciata la duchessa, ed accostatosi a loro. Sendo dipoi seguiti i tumulti di Toscana, quelli principi, sperando per gli nuovi accidenti potere trovare nuova fortuna, ruppero i confini, e ciascuno di loro tentava cose nuove per ritornare nello stato suo. Il re Ferrando, che vedeva che i Fiorentini solamente nelle loro necessitadi erano stati dallo stato di Milano soccorsi, per torre loro ancora quelli aiuti, ordinò di dare tanto che pensare alla duchessa nello stato suo, che agli aiuti de' Fiorentini provvedere non potesse. E per il mezzo di Prospero Adorno e del signor Ruberto e ribelli sforzeschi, fece ribellare Genova dal duca. Restava solo nella potestà sua il castelletto, sotto la speranza del quale la duchessa mandò assai genti per ricuperare la città, e vi furono rotte; talchè veduto il pericolo che poteva soprastare allo stato del figliuolo ed a lei, se quella guerra durava, sendo la Toscana sottosopra, ed i Fiorentini in chi ella solo sperava afflitti, diliberò, poichè ella non poteva avere Genova come soggetta, averla come amica. E convenne con Battistino Fregoso nimico di Prospero Adorno di dargli il castelletto, e farlo in Genova principe, pure che ne cacciasse Prospero, ed ai ribelli sforzeschi non facesse favore. Dopo la quale conclusione Battistino con l' aiuto del castelletto e della parte s' insignorì di Genova, e se ne fece, secondo il costume loro, doge; tantochè gli Sforzeschi ed il signor Ruberto cacciati del Genovese, con quelle genti che gli seguirono se ne vennero in Lunigiana. Dondechè il papa ed il re, veduto che i travagli di Lombardia erano posati, presero occasione da questi cacciati di Genova a turbare la Toscana di verso Pisa, acciocchè i Fiorentini dividendo le loro forze indebolissero; e perciò operarono, sendo già passato il verno, che il signor Ruberto si partisse con le sue genti di Lunigiana, ed il paese pisano assalisse. Mosse adunque il signor Ruberto un tumulto grandissimo, e molte castella del Pisano saccheggiò e prese, ed infino alla città di Pisa predando corse.

Vennero in questi tempi a Firenze oratori dell'imperatore, del re di Francia e del re d'Ungheria, i quali dai loro principi erano mandati al pontefice; i quali persuasero a' Fiorentini mandassero oratori al papa, promettendo fare ogni opera con quello, che con una ottima pace si ponesse fine a questa guerra. Non ricusarono i Fiorentini di fare questa esperienza per essere appresso qualunque escusati, come per la parte loro amavano la pace. Andati adunque gli oratori, senza alcuna conclusione tornarono. Ondechè i Fiorentini per onorarsi della riputazione del re di Francia, poichè dagl'Italiani erano parte offesi, parte abbandonati, mandarono oratore a quel re Donato Acciaiuoli, uomo delle greche e latine lettere studiosissimo, di cui sempre gli antenati hanno tenuti gradi grandi nella città; ma nel cammino sendo arrivato a Milano morì. Ondechè la patria, per rimunerare chi era rimaso di lui, e per onorare la sua memoria, con pubbliche spese onoratissimamente lo seppellì, ed a' figliuoli esenzione, ed alle figliuole dote conveniente a maritarle concesse. Ed in suo luogo, per oratore al re messer Guid' Antonio Vespucci, uomo dell' imperiali e pontificie lettere peritissimo, mandò. Lo assalto fatto dal signor Ruberto nel paese di Pisa turbò assai, come fanno le cose inaspettate, i Fiorentini; perchè avendo dalla parte di Siena una gravissima guerra, non vedevano come si potere ai luoghi di verso Pisa provvedere. Pure con comandati ed altre simili provvisioni alla città di Pisa soccorsero. E per tenere i Lucchesi in fede, acciocchè o danari o viveri al nimico non somministrassero, Piero di Gino di Neri Capponi ambasciadore vi mandarono; il quale fu da loro con tanto sospetto ricevuto, per l'odio che quella città tiene col popolo di Firenze, nato dall' antiche ingiurie e dal continuo timore, che portò molte volte pericolo di non vi essere popolarmente morto. Tanto che questa sua andata dette cagione a nuovi sdegni, piuttosto che a nuova unione. Rivocarono i Fiorentini il marchese di Ferrara, soldarono il marchese di Mantova, e con istanza grande richiesero ai Veneziani il conte Carlo figliuolo di Braccio, e Deifobo figliuolo del conte Iacopo, i quali furono alla fine dopo molte gavillazioni dai Veneziani conceduti; perchè avendo fatto tregua col Turco, e perciò non avendo scusa che gli ricoprisse, a non osservare la fede della lega si vergognarono. Vennero pertanto il conte Carlo e Deifobo con buon numero di genti d'arme, e messe insieme con quelle tutte le genti d'arme che poterono spiccare dall' esercito, che sotto il marchese di Ferrara alle genti del duca di Calavria era opposto, se n'andarono inverso Pisa per trovare il signor Ruberto, il quale con le sue genti si trovava propinquo al fiume del Serchio. E bench' egli avesse fatto sembiante di volere aspettare le genti nostre, nondimeno non le aspettò, ma ritirossi in Lunigiana in quelli alloggiamenti, donde s'era quando entrò nel paese di Pisa partito. Dopo la cui partita furono dal conte Carlo tutte quelle terre ricuperate, che dai nimici nel paese di Pisa erano state prese.

Liberati i Fiorentini dagli assalti di verso Pisa, fecero tutte le genti loro intra Colle e San Giminiano ridurre. Ma sendo in quello esercito, per la venuta del conte Carlo, Sforzeschi e Bracceschi, subito si risentirono l'antiche inimicizie loro; e si credeva, quando avessero a essere lungamente insieme, che fussero venuti all' armi. Tanto che per minor male si diliberò di dividere le genti, ed una parte di quelle sotto il conte Carlo mandare nel Perugino, un'altra parte fermare a Poggibonzi, dove facessero uno alloggiamento forte da poter tenere i nimici, che non entrassero nel Fiorentino. Stimarono per questo partito costrignere ancora i nimici a dividere le genti; perchè credevano, o che il conte Carlo occuperebbe Perugia, dove pensavano avesse assai partigiani; o che il papa fusse necessitato mandarvi grossa gente per difenderla. Ordinarono

oltra di questo, per condurre il papa in maggiore necessità, che messer Niccolò Vitelli uscito di Castello, dov'era capo messer Lorenzo suo nimico, con gente s'appressasse alla terra per fare forza di cacciarne l'avversario, e levarla dall'obbidienza del papa. Parve in questi principj, che la fortuna volesse favorire le cose fiorentine, perchè e' si vedeva il conte Carlo fare nel Perugino progressi grandi. Messer Niccolò Vitelli, ancorachè non gli fusse riuscito entrare in Castello, era con le sue genti superiore in campagna, e d'intorno alla città senza opposizione alcuna predava. Così ancora le genti che erano restate a Poggibonzi ogni dì correvano alle mura di Siena. Nondimeno alla fine tutte queste speranze tornarono vane. In prima morì il conte Carlo nel mezzo della speranza delle sue vittorie; la cui morte ancora migliorò le condizioni dei Fiorentini, se la vittoria che da quella nacque si fusse saputa usare. Perchè intesasi la morte del conte, subito le genti della Chiesa, che erano di già tutte insieme a Perugia, presero speranza di poter opprimere le genti fiorentine, ed uscite in campagna posero i loro alloggiamenti sopra il lago propinquo a' nimici a tre miglia. Dall'altra parte Iacopo Guicciardini, il quale si trovava di quello esercito commissario, con il consiglio del magnifico Ruberto da Rimini, il quale, morto il conte Carlo, era rimaso il primo ed il più riputato di quello esercito, cognosciuta la cagione dell'orgoglio dei nimici, diliberarono aspettargli; talchè venuti alle mani accanto al lago, dove già Annibale Cartaginese dette quella memorabile rotta a' Romani, furono le genti della Chiesa rotte. La qual vittoria fu ricevuta in Firenze con laude de' capi e piacere di ciascuno; e sarebbe stata con onore ed utile di quella impresa, se i disordini, che nacquero nello esercito che si trovava a Poggibonzi, non avessero ogni cosa perturbato. E così il bene che fece l'uno esercito, fu dall'altro interamente distrutto; perchè avendo quelle genti fatto preda sopra il Sanese, venne nella divisione d'essa differenza intra il marchese di Ferrara e quello di Mantova. Talchè venuti all'armi, con ogni qualità d'offesa si assalirono, e fu tale, che giudicando i Fiorentini non si potere più d'ambiduoi valere, si consentì che il marchese di Ferrara con le sue genti se ne tornasse a casa.

Indebolito adunque quello esercito, e rimaso senza capo, e governandosi in ogni parte disordinatamente, il duca di Calavria che si trovava con l'esercito suo propinquo a Siena, prese animo di venirgli a trovare; e così fatto come pensato, le genti fiorentine veggendosi assalire, non nell'armi, non nella moltitudine, ch'erano al nimico superiori, non nel sito dove erano, che era fortissimo, si confidarono, ma senza aspettare non che altro di vedere il nimico, alla vista della polvere si fuggirono, ed a' nimici le munizioni, i cariaggi e l'artiglierie lasciarono; di tanta poltroneria e disordine erano allora quelli eserciti ripieni, che nel voltare un cavallo la testa o la groppa, dava la perdita o la vittoria d'una impresa. Riempiè questa rotta i soldati del re di preda, ed i Fiorentini di spavento; perchè non solo la città loro si trovava dalla guerra, ma ancora da una pestilenza gravissima afflitta, la quale aveva in modo occupata la città, che tutti i cittadini per fuggire la morte, per le loro ville s'erano ritirati. Questo fece ancora questa rotta più spaventevole, perchè quelli cittadini, che per la Val di Pesa e per la Val d'Elsa avevano le loro possessioni, sendosi ridotti in quelle, seguita la rotta, subito come meglio poterono, non solamente con i figliuoli e robe loro, ma con i loro lavoratori a Firenze corsero. Talchè pareva che si dubitasse, che ad ognora il nimico alla città si potesse presentare. Quelli che alla cura della guerra erano preposti, veggendo questo disordine, comandarono alle genti, ch'erano state nel Perugino vittoriose, che, lasciata l'impresa contra a' Perugini, venissero in Val d'Elsa per opporsi al nimico, il

quale dopo la vittoria senza alcuno contrasto scorreva il paese. E benchè quelle avessero stretta in modo la città di Perugia, che ad ognora se n' aspettasse la vittoria, nondimeno volleno i Fiorentini prima difendere il loro, che cercare d'occupare quello d'altri. Tanto che quello esercito, levato da suoi felici successi, fu condotto a San Casciano castello propinquo a Firenze a otto miglia, giudicando non si potere altrove far testa, insino a tanto che le reliquie dell'esercito rotto fussero insieme. I nimici dall'altra parte, quelli ch'erano a Perugia liberi, per la partita delle genti fiorentine divenuti audaci, grandi prede nell'Aretino e nel Cortonese ciascun giorno facevano; e quelli altri, che sotto Alfonso duca di Calavria avevano a Poggibonzi vinto, s'erano di Poggibonzi prima, e di Vico dipoi insignoriti, e Certaldo messo a sacco; e fatte queste espugnazioni e prede, andarono col campo al castello di Colle, il quale in quelli tempi era stimato fortissimo, e avendo gli uomini allo stato di Firenze fedeli, potette tenere tanto a bada il nimico che si fussero ridotte le genti insieme. Avendo adunque i Fiorentini raccozzate le genti tutte a San Casciano, ed espugnando i nimici con ogni forza Colle, diliberarono d' appressarsi a quelli, e dar animo a' Colligiani a difendersi, e perchè i nimici avessero più rispetto a offendergli, avendo gli avversarj propinqui. Fatta questa diliberazione, levarono il campo da San Casciano, e posonlo a San Giminiano propinquo a cinque miglia a Colle, donde con i cavalli leggeri e con altri più espediti soldati ciascun dì il campo del duca molestavano. Nondimeno ai Colligiani non era sufficiente questo soccorso; perchè mancando delle loro cose necessarie, a' dì 13 di novembre si dierono con dispiacere de' Fiorentini e con massima letizia de' nemici, e massimamente de' Sanesi, i quali oltre al comune odio che portano alla città di Firenze, l'avevano con i Colligiani particolare.

Era di già il verno grande, e i tempi sinistri alla guerra, tanto che il papa e il re mossi o da volere dare speranza di pace, o da volere godersi le vittorie avute più pacificamente, offersero tregua a' Fiorentini per tre mesi, e dierono dieci giorni tempo alla risposta, la quale fu accettata subito. Ma come avviene a ciascuno, che più le ferite, raffreddi che sono i sangui, si sentono, che quando le si ricevono, questo breve riposo fece cognoscere più a' Fiorentini i sostenuti affanni, e i cittadini liberamente e senza rispetto accusavano l' uno l' altro e manifestavano gli errori nella guerra commessi; mostravano le spese invano fatte, le gravezze ingiustamente poste; le quali cose non solamente ne' circuli intra i privati, ma ne' consigli pubblici animosamente parlavano. E prese tanto ardire alcuno, che voltosi a Lorenzo de' Medici gli disse: Questa città è stracca, e non vuole più guerra, e perciò era necessario che pensasse alla pace. Onde che Lorenzo, cognosciuta questa necessità, si ristrinse con quelli amici, che pensava più fedeli e più savj, e prima conclusono, veggendo i Vineziani freddi e poco fedeli, il duca pupillo e nelle civili discordie implicato, che fusse da cercare con nuovi amici nuova fortuna. Ma stavano dubbj nelle cui braccia fusse da rimettersi, o del papa o del re. Ed esaminato tutto, approvarono l' amicizia del re, come più stabile e più sicura; perchè la brevità della vita de' papi, la variazione della successione, il poco timore che la Chiesa ha de' principi, i pochi rispetti ch' ella ha nel prendere i partiti, fa che un principe secolare non può in un pontefice interamente confidare, nè può sicuramente accomunare la fortuna sua con quello. Perchè chi è nelle guerre e pericoli del papa amico, sarà nelle vittorie accompagnato, e nelle rovine solo; sendo il pontefice dalla spirituale potenza e riputazione sostenuto e difeso. Diliberato adunque, che fusse a maggiore profitto guadagnarsi il re, giudicarono non si poter fare meglio nè con più certezza che con la presenza di Lorenzo; perchè quanto più con

quel re s' usasse liberalità, tanto più credevano potere trovare rimedj alle nimicizie passate. Avendo pertanto Lorenzo fermo l' animo a questa andata, raccomandò la città e lo stato a messer Tommaso Soderini, ch' era in quel tempo gonfaloniere di giustizia, e al principio di decembre partì di Firenze, e arrivato a Pisa scrisse alla Signoria la cagione della sua partita. E quelli Signori per onorarlo, e perchè ei potesse trattare con più riputazione la pace col re, lo fecero oratore per il popolo fiorentino, e gli dettero autorità di collegarsi con quello, come a lui paresse meglio per la sua Repubblica.

In questi medesimi tempi il signor Ruberto da San Severino insieme con Lodovico e Ascanio, perchè Sforza loro fratello era morto, riassalirono di nuovo lo stato di Milano per tornare nel governo di quello; e avendo occupata Tortona, ed essendo Milano e tutto quello stato in arme, la duchessa Bona fu consigliata ripatriasse gli Sforzeschi, e per levare via quelle civili contese gli ricevesse in stato. Il principe di questo consiglio fu Antonio Tassino, Ferrarese, il quale nato di vil condizione, venuto a Milano pervenne alle mani del duca Galeazzo, e alla duchessa sua donna per cameriere lo concesse. Questi o per essere bello di corpo, o per altra sua segreta virtù, dopo la morte del duca salì in tanta riputazione appresso alla duchessa, che quasi lo stato governava; il che dispiaceva assai a messer Cecco, uomo per prudenza e per lunga pratica eccellentissimo; tantochè in quelle cose poteva e con la duchessa e con gli altri del governo, di diminuire l' autorità del Tassino s' ingegnava. Di che accorgendosi quello, per vendicarsi delle ingiurie, e per avere appresso chi da messer Cecco lo difendesse, confortò la duchessa a ripatriare gli Sforzeschi; la quale seguitando i suoi consigli, senza conferire cosa alcuna con messer Cecco, gli ripatriò. Donde che quello le disse : Tu hai preso un partito, il quale torrà a me la vita, e a te lo stato. Le quali cose poco dipoi intervennero; perchè messer Cecco fu dal signor Lodovico fatto morire, ed essendo dopo alcun tempo stato cacciato del ducato il Tassino, la duchessa ne prese tanto sdegno, che la si partì di Milano, e rinunziò nelle mani di Lodovico il governo del figliuolo. Restato adunque Lodovico solo governatore del ducato di Milano, fu come si dimostrerà, cagione della rovina d' Italia.

Era partito Lorenzo de' Medici per andare a Napoli, e la triegua intra le parti vegghiava, quando fuora di ogni espettazione Lodovico Fregoso, avuta certa intelligenza con alcuno Serezanese, di furto entrò con armati in Serezana, e quella terra occupò, e quello che vi era per il popolo fiorentino prese prigione. Questo accidente dette gran dispiacere a' principi dello stato di Firenze, perchè si persuadevano che tutto fusse seguito con ordine del re Ferrando. E si dolsono col duca di Calavria, ch' era con l' esercito a Siena, d' essere durante la triegua con nuova guerra assaliti. Il quale fece ogni dimostrazione e con lettere e con ambasciate, che tal cosa fusse nata senza consentimento del padre o suo. Pareva nondimeno ai Fiorentini essere in pessime condizioni, vedendosi vuoti di danari, il capo della Repubblica nelle mani del re, e avere una guerra antica con il re e col papa, e una nuova con i Genovesi, ed essere senza amici, perchè nei Veneziani non speravano, e del governo di Milano piuttosto temevano, per esser vario e instabile. Solo restava ai Fiorentini una speranza di quello che avesse Lorenzo dei Medici a trattare col re.

Era Lorenzo per mare arrivato a Napoli, dove non solamente dal re, ma da tutta quella città fu ricevuto onoratamente e con grande espettazione, perchè essendo nata tanta guerra solo per opprimerlo, la grandezza de' nimici ch' egli aveva avuti l' aveva fatto grandissimo. Ma arrivato alla presenza del re, ei disputò in modo delle condizioni d' Italia, degli umori dei principi e popoli di

quella, e quello che si poteva sperare nella pace, e temere nella guerra, che quel re si maravigliò più, poichè l' ebbe udito, della grandezza dell' animo suo e della destrezza dell' ingegno e gravità del giudicio, che non s' era prima dell' avere egli solo potuto sostenere tanta guerra maravigliato. Tanto ch' egli raddoppiò gli onori, e cominciò a pensare, come piuttosto e' lo avesse a lasciare amico che a tenerlo nimico. Nondimeno con varie cagioni dal dicembre al marzo l' intrattenne per fare non solamente di lui duplicata esperienza, ma della città. Perchè non mancavano a Lorenzo in Firenze nimici, che avrebbero avuto desiderio che il re l' avesse ritenuto, e come Iacopo Piccinino trattato; e sotto ombra di dolersene per tutta la città ne parlavano, e nelle diliberazioni pubbliche a quello che fusse in favore di Lorenzo s' opponevano. E avevane con questi loro modi sparsa fama, che se il re l' avesse molto tempo tenuto a Napoli, che in Firenze si muterebbe governo. Il che fece che il re soprassedè d' espedirlo quel tempo, per vedere se in Firenze nasceva tumulto alcuno. Ma veduto come le cose passavano quiete, a' dì 6 di marzo nel MCCCCLXXIX lo licenziò, e prima con ogni generazione di beneficio e dimostrazione d' amore se lo guadagnò, e intra loro nacquero accordi perpetui a conservazione dei comuni stati. Tornò pertanto Lorenzo in Firenze grandissimo, s' egli se n' era partito grande, e fu con quella allegrezza dalla città ricevuto, che le sue grandi qualità e i freschi meriti meritavano, avendo esposto la propria vita per rendere alla patria sua la pace. Per che duoi giorni dopo l' arrivata sua si pubblicò l' accordo fatto intra la Repubblica di Firenze e il re, per il quale si obbligavano ciascuno alla conservazione dei comuni stati, e delle terre tolte nella guerra ai Fiorentini fusse in arbitrio del re il restituirle, e che i Pazzi posti nella torre di Volterra si liberassero, ed al duca di Calavria per certo tempo certe quantità di danari si pagassero.

Questa pace subito che fu pubblicata riempiè di sdegno il papa ed i Veneziani; perchè al papa pareva essere stato poco stimato dal re, e i Veneziani dai Fiorentini; che sendo stato l' uno e gli altri compagni nella guerra, si dolevano non avere parte nella pace. Questa indegnazione intesa e creduta a Firenze subito dette a ciascheduno sospetto, che da questa pace fatta non nascesse maggiore guerra. In modo che i principi dello stato diliberarono di ristrignere il governo, e che le diliberazioni importanti si riducessero in minore numero; e fecero un Consiglio di settanta cittadini con quella autorità gli poterono dare maggiore nell' azioni principali. Questo nuovo ordine fece fermare l' animo a quelli, che volessero cercare nuove cose. E per darsi riputazione, prima che ogni cosa accettarono la pace fatta da Lorenzo col re; destinarono oratori al papa, ed a quello messer Antonio Ridolfi e Piero Nasi mandarono. Nondimeno, nonostante questa pace, Alfonso duca di Calavria non si partiva con l'esercito da Siena, mostrando essere ritenuto dalle discordie di quelli cittadini, le quali furono tante, che dove egli era alloggiato fuora della città, lo ridussero in quella, e lo fecero arbitro delle differenze loro. Il duca, presa questa occasione, molti di quelli cittadini punì in danari, molti ne giudicò alle carceri, molti all' esilio, ed alcuni alla morte; tanto che con questi modi egli diventò sospetto non solamente ai Sanesi, ma ai Fiorentini, che non si volesse di quella città far principe. Nè vi si cognosceva alcuno rimedio, trovandosi la città in nuova amicizia col re, ed al papa ed ai Veneziani nimica. La qual sospizione non solamente nel popolo universale di Firenze, sottile interprete di tutte le cose, ma nei principi dello stato appariva; ed afferma ciascuno, la città nostra non essere mai stata in tanto pericolo di perdere la libertà. Ma Iddio che sempre in simili estremità ha di quella avuta particolar cura, fece nascere un accidente

insperato, il quale dette al re ed al papa ed ai Viniziani maggiori pensieri che quelli di Toscana.

Era Maumetto gran Turco andato con un grandissimo esercito a campo a Rodi, e quello avea per molti mesi combattuto; nondimeno ancora che le forze sue fussero grandi, e l'ostinazione nell'espugnazione di quella terra grandissima, la trovò maggiore negli assediati, i quali con tanta virtù da tanto impeto si difesero, che Maumetto fu forzato da quello assedio partirsi con vergogna. Partito pertanto da Rodi parte della sua armata sotto Iacometto Bascià se ne venne verso la Valona, e, o che quello vedesse la facilità dell'impresa, o che pure il signore glielo comandasse, nel costeggiare l'Italia pose in un tratto quattro mila soldati in terra; ed assaltata la città di Otranto, subito la prese e saccheggiò, e tutti gli abitatori di quella ammazzò. Dipoi con quelli modi gli occorsero migliori, e dentro in quella e nel porto s'affortificò, e riduttovi buona cavalleria, il paese circostante correva e predava. Veduto il re questo assalto, e cognosciuto di quanto principe la fusse impresa, mandò per tutto nunzj a significarlo, ed a domandare contra al comune nimico aiuti, e con grande instanzia rivocò il duca di Calavria e le sue genti, che erano a Siena.

Questo assalto quanto egli perturbò il duca ed il resto d'Italia, tanto rallegrò Firenze e Siena, parendo a questa di avere riavuta la sua libertà ed a quella di essere uscita di quelli pericoli, che gli facevano temere di perderla. La quale opinione accrebbero le doglienze che il duca fece nel partire di Siena, accusando la fortuna, che con uno insperato e non ragionevole accidente gli aveva tolto l'imperio di Toscana. Questo medesimo caso fece al papa mutare consiglio, e dove prima non aveva mai voluto ascoltare alcuno oratore fiorentino, diventò intanto più mite, ch'egli udiva qualunque della universale pace gli ragionava. Tanto che i Fiorentini furono certificati, che quando s'inclinassero a domandare perdono al papa, che lo troverebbero. Non parve adunque di lasciare passare questa occasione, e mandarono al pontefice dodici ambasciatori, i quali poi che furono arrivati a Roma, il papa con diverse pratiche prima che desse loro audienza gl'intrattenne. Pure alla fine si fermò intra le parti come per lo avvenire s'avesse a vivere, e quanto nella pace e quanto nella guerra per ciascuna d'esse a contribuire. Vennero dipoi gli ambasciatori ai piedi del pontefice, il quale in mezzo dei suoi cardinali con eccessiva pompa gli aspettava. Escusarono costoro le cose seguite, ora accusandone la necessità, ora la malignità d'altri, ora il furore popolare e la giusta ira sua, e come quelli sono infelici, che sono forzati o combattere o morire. E perchè ogni cosa si doveva sopportare per fuggire la morte, avevano sopportato la guerra, gl'interdetti e l'altre incomodità che s'erano tirate dietro le passate cose, perchè la loro Repubblica fuggisse la servitù, la quale suole essere la morte delle città libere. Nondimeno se ancora che forzati avessero commesso alcuno fallo, erano per tornare a menda, e confidavano nella clemenza sua, la quale ad esempio del sommo Redentore saria per riceverli nelle sue pietosissime braccia. Alle quali scuse il papa rispose con parole piene di superbia e d'ira, rimproverando loro tutto quello che nei passati tempi avevano contro alla Chiesa commesso: nondimeno per conservare i precetti di Dio era contento concedere loro quel perdono che e' domandavano; ma che faceva loro intendere, come eglino avevano ad ubbidire, e quando eglino rompessero l'ubbidienza, quella libertà che sono stati per perdere ora, e' perderebbero poi, e giustamente; perchè coloro sono meritamente liberi, che nelle buone, non nelle cattive opere si esercitano, perchè la libertà male usata offende sè stessa ed altri; e potere stimare poco Dio e meno la Chiesa non è ufficio d'uomo libero, ma di sciolto, e più al male

che al bene inclinato; la cui correzione non solo ai principi, ma a qualunque cristiano appartiene; talchè delle cose passate s' avevano a dolere di loro, che avevano con le cattive opere dato cagione alla guerra, e con le pessime nutritala; la quale si era spenta più per la benignità d' altri, che per i meriti loro. Lessesi poi la formula dell' accordo e della benedizione; alla quale il papa aggiunse, fuori delle cose praticate e fèrme, che se i Fiorentini volevano godere il frutto della benedizione, tenessero armate di loro danari quindici galee tutto quel tempo che il Turco combattesse il regno. Dolsonsi assai gli oratori di questo peso posto sopra all' accordo fatto, nè poterono in alcuna parte per alcun mezzo o favore e per alcuna doglienza alleggerirlo. Ma tornati a Firenze, la Signoria per fermar questa pace mandò oratore al papa messer Guidantonio Vespucci, che di poco tempo innanzi era tornato di Francia. Questi per la sua prudenza ridusse ogni cosa a termini sopportabili, e dal pontefice molte grazie ottenne; il che fu segno di maggiore riconciliazione.

Avendo pertanto i Fiorentini ferme le loro cose col papa, ed essendo libera Siena e loro dalla paura del re per la partita di Toscana del duca di Calavria e seguendo la guerra dei Turchi, strinsero il re per ogni verso alla restituzione delle loro castella, le quali il duca di Calavria partendosi aveva lasciate nelle mani dei Sanesi. Dondechè quel re dubitava che i Fiorentini in tanta sua necessità non si spiccassero da lui, e con il muovere guerra ai Sanesi gl' impedissero gli aiuti, che dal papa e dagli altri Italiani sperava. E perciò fu contento che le si restituissero, e con nuovi obblighi di nuovo i Fiorentini s' obbligò. E così la forza e la necessità, non le scritture e gli obblighi, fa osservare ai principi la fede. Ricevute adunque le castella, e ferma questa nuova confederazione, Lorenzo dei Medici riacquistò quella riputazione che prima la guerra, e dipoi la pace, quando del re si dubitava, gli aveva tolta. E non mancava in quelli tempi chi lo calunniasse apertamente, dicendo che per salvare sè egli aveva venduta la sua patria; e come nella guerra s' erano perdute le terre, e nella pace si perderebbe la libertà. Ma riavute le terre, e fermo col re onorevole accordo, e ritornata la città nell' antica riputazione sua, in Firenze città di parlare avida, e che le cose dai successi e non dai consigli giudica, si mutò ragionamento; e celebravasi Lorenzo insino al cielo, dicendo che la sua prudenza aveva saputo guadagnarsi nella pace quello, che la cattiva fortuna gli aveva tolto nella guerra; e come egli aveva potuto più il consiglio e giudizio suo, che l' armi e le forze del nimico.

Avevano gli assalti del Turco differita quella guerra, la quale per lo sdegno che il papa ed i Veneziani avevano preso per la pace fatta, era per nascere. Ma come il principio di quello assalto fu insperato, e cagione di molto bene, così il fine fu inaspettato, e cagione d' assai male; perchè Maumetto gran Turco morì fuor d' ogni opinione; e venuta intra i figliuoli discordia, quelli che si trovavano in Puglia dal loro signore abbandonati, concessero d' accordo Otranto al re. Tolta via adunque questa paura, che teneva gli animi del papa e de' Veneziani fermi, ciascuno temeva di nuovi tumulti. Dall' una parte erano in lega papa e Veneziani; con questi erano Genovesi, Sanesi ed altri minori potenti. Dall' altra erano Fiorentini, re e duca; ai quali s' accostavano Bolognesi e molti altri signori. Desideravano i Veneziani d' insignorirsi di Ferrara, e pareva loro avere cagione ragionevole alla impresa, e speranza certa di conseguirla. La cagione era, perchè il marchese affermava non essere più tenuto a ricevere il Visdomine ed il sale da loro, sendo per convenzione fatta, che dopo settanta anni dell' uno e dell' altro carico quella città fusse libera. Rispondevano dall' altro canto i Veneziani, che quanto tempo riteneva il Polesine, tanto doveva ricevere

il Visdomine ed il sale. E non ci volendo il marchese acconsentire, parve ai Vineziani d' avere giusta presa di prendere l' armi, e comodo tempo a farlo, veggendo il papa contro ai Fiorentini ed al re pieno di sdegno. E per guadagnarselo più, sendo ito il conte Girolamo a Vinezia, fu da loro onoratissimamente, ricevuto, e donatogli la città e la gentiligia loro, segno sempre di onore grandissimo a qualunque la donano. Avevano per essere presti a quella guerra posti nuovi dazj, e fatto capitano del loro esercito il signor Ruberto da San Severino, il quale sdegnato col signore Lodovico governatore di Milano s' era fuggito a Tortona, e quivi fatti alcuni tumulti andatone a Genova, dove sendo, fu chiamato dai Vineziani, e fatto delle loro armi principe.

Queste preparazioni a nuovi moti cognosciute dalla lega avversa, fecero che quella ancora si preparasse alla guerra. E il duca di Milano per suo capitano elesse Federigo signore d' Urbino, i Fiorentini il signor Costanzo di Pesaro. E per tentare l' animo del papa, e chiarirsi se i Vineziani con suo consentimento movevano guerra a Ferrara, il re Ferrando mandò Alfonso duca di Calavria col suo esercito sopra il Tronto, e domandò passo al papa per andare in Lombardia al soccorso del marchese; il che gli fu dal papa al tutto negato. Tanto che parendo al re ed ai Fiorentini essere certificati dell' animo suo, diliberarono strignerlo con le forze, acciocchè per necessità egli diventasse loro amico, o almeno dargli tanti impedimenti, che non potesse ai Vineziani porgere aiuti, perchè già quelli erano in campagna, ed avevano mosso guerra al marchese, e scorso prima il paese suo, e poi posto lo assedio a Figarolo, castello assai importante allo stato di quel signore. Avendo pertanto il re ed i Fiorentini diliberato d' assalire il pontefice, Alfonso duca di Calavria scorse verso Roma, e con l' aiuto de' Colonnesi, che s' erano congiunti seco perchè gli Orsini s' erano accostati al papa, faceva assai danni nel paese; e dall' altra parte le genti fiorentine assalirono con messer Niccolò Vitelli Città di Castello, e quella città occuparono, e ne cacciarono messer Lorenzo che per il papa la teneva, e di quella fecero come principe messer Niccolò.

Trovavasi pertanto il papa in massime angustie, perchè Roma dentro dalla parte era perturbata, e fuora il paese dai nimici corso. Nondimeno come uomo animoso, e che voleva vincere e non cedere al nimico, condusse per suo capitano il magnifico Ruberto da Rimini; e fattolo venire in Roma, dove tutte le sue genti d' arme aveva ragunate, gli mostrò quanto onore gli sarebbe, se contro alle forze d' un re egli liberasse la Chiesa da quelli affanni ne' quali si trovava; e quanto obbligo non solo egli, ma tutti i suoi successori arebbero seco, e come non solo gli uomini, ma Iddio sarebbe per ricognoscerlo. Il magnifico Ruberto, considerate prima le genti d' arme del papa e tutti gli apparati suoi, lo confortò a fare quanta più fanteria e' poteva; il che con ogni studio e celerità si mise ad effetto. Era il duca di Calavria propinquo a Roma, in modo che ogni giorno correva e predava insino alle porte della città; la qual cosa fece in modo indegnare il popolo romano, che molti volontariamente s'offersero ad essere col magnifico Ruberto alla liberazione di Roma, i quali furono tutti da quel signore ringraziati e ricevuti. Il duca sentendo questi apparati si discostò alquanto dalla città, pensando che trovandosi discosto il magnifico Ruberto non avesse animo ad andarlo a trovare, e parte aspettava Federigo suo fratello, il quale con nuova gente gli era mandato dal padre. Il magnifico Ruberto vedendosi quasi al duca di gente d'arme uguale, e di fanteria superiore, uscì ischierato di Roma, e pose uno alloggiamento propinquo a due miglia al nimico. Il duca veggendosi gli avversarj addosso fuori di ogni sua opinione, giudicò convenirgli o combattere, o come rotto fuggirsi. Ondechè quasi costretto, per non

fare cosa indegna d'un figliuolo d'un re, diliberò combattere; e volto il viso al nimico, ciascuno ordinò le sue genti in quel modo, che allora si ordinavano, e si condussero alla zuffa, la quale durò insino al mezzogiorno. E fu questa giornata combattuta con più virtù, che alcun'altra che fusse stata fatta in cinquanta anni in Italia; perchè vi morì tra l'una parte e l'altra più che mille uomini. Ed il fine d'essa fu per la Chiesa glorioso, perchè la moltitudine delle sue fanterie offesero in modo la cavalleria ducale, che quella fu costretta a dare la volta; e sarebbe il duca rimaso prigione, se da molti Turchi di quelli ch'erano stati a Otranto, ed allora militavano seco, non fusse stato salvato. Avuto il magnifico Ruberto questa vittoria tornò come trionfante in Roma, la quale egli potette godere poco, perchè avendo per lo affanno del giorno bevuta assai acqua, se gli mosse un flusso, che in pochi giorni l'ammazzò. Il corpo del quale fu dal papa con ogni qualità di onore onorato. Avuta il pontefice questa vittoria, mandò subito il conte verso Città di Castello, per vedere di restituire a messer Lorenzo quella terra, e parte tentare la città di Rimino. Perchè sendo dopo la morte del magnifico Ruberto rimaso di lui in guardia della donna un solo piccolo figliuolo, pensava che gli fusse facile occupare quella città. Il che gli sarebbe felicemente succeduto, se quella donna dai Fiorentini non fusse stata difesa; i quali se gli opposero in modo con le forze, che non potette nè contro a Castello, nè contro a Rimino fare alcuno effetto.

Mentrechè queste cose in Romagna ed a Roma si travagliavano, i Viniziani avevano occupato Figarolo, e con le genti loro passato il Po, ed il campo del duca di Milano e del marchese era in disordine; perchè Federigo conte d'Urbino s'era ammalato, e fattosi portare per curarsi a Bologna, si morì. Talchè le cose del marchese andavano declinando, ed a' Viniziani cresceva ciascun dì la speranza di occupare Ferrara. Dall'altra parte il re ed i Fiorentini facevano ogni opera per ridurre il papa alla voglia loro, e non essendo succeduto di farlo cedere alle armi, lo minacciavano del Concilio, il quale già dall'imperatore era stato pronunziato per Basilea. Onde che per mezzo degli oratori di quello, che si trovavano a Roma, e de' primi cardinali, i quali la pace desideravano, fu persuaso e stretto il papa a pensare alla pace ed all'unione d'Italia. Onde che il pontefice per timore, e anche per vedere come la grandezza de' Viniziani era la rovina della Chiesa e d'Italia, si volse all'accordarsi con la lega, e mandò suoi nunzj a Napoli; dove per cinque anni fecero lega papa, re, duca di Milano e Fiorentini, riservando il luogo a' Viniziani ad accettarla. Il che seguito, fece il papa intendere a' Viniziani, che si astenessero dalla guerra di Ferrara. A che i Viniziani non volleno acconsentire, anzi con maggiori forze si prepararono alla guerra. Ed avendo rotte le genti del duca e del marchese ad Argenta, s'erano in modo appressati a Ferrara, ch'eglino avevano posti nel parco del marchese gli alloggiamenti loro.

Ondechè alla lega non parve da differire più di porgere gagliardi aiuti a quel signore, e fecero passare a Ferrara il duca di Calavria con le genti sue e con quelle del papa. E similmente i Fiorentini tutte le loro genti vi mandarono; e per meglio dispensare l'ordine della guerra, fece la lega una dieta a Cremona, dove convenne il legato del papa col conte Girolamo, il duca di Calavria, il signor Lodovico, e Lorenzo de' Medici con molti altri principi italiani, nella quale intra questi principi si divisonno tutti i modi della futura guerra. E perchè eglino giudicavano, che Ferrara non si potesse meglio soccorrere che con il fare una diversione gagliarda, volevano che il signor Lodovico acconsentisse a rompere guerra a' Viniziani per lo stato del duca di Milano. A che quel signore non voleva acconsentire, dubitando di non si tirare una guerra addosso da non

la potere spegnere a sua posta. E perciò si diliberò di fare alto con tutte le genti a Ferrara, e messi insieme quattro mila uomini d'arme e otto mila fanti, andarono a trovare i Vineziani, i quali avevano due mila dugento uomini d'arme e sei mila fanti. Alla lega parve la prima cosa d' assalire l'armata che i Vineziani avevano nel Po, e quella assalita appresso al Bondeno ruppero con perdita di più che dugento legni, dove rimase prigione messer Antonio Iustiniano provveditore dell'armata. I Vineziani, poichè videro Italia tutta unita loro contro, per darsi più riputazione avevano condotto il duca dello Reno con dugento uomini d'arme. Onde che avendo ricevuto questo danno dell'armata mandarono quelle con parte del loro esercito a tenere a bada il nimico, ed il signor Ruberto da San Severino fecero passare l'Adda con il restante dello esercito loro, ed accostarsi a Milano, gridando il nome del duca e di madonna Bona sua madre; perchè credettono per questa via fare novità in Milanó, stimando il signor Lodovico ed il governo suo fusse in quella città odiato. Questo assalto portò seco nel principio assai terrore, e messe in arme quella città. Nondimeno partorì fine contrario al disegno de' Vineziani; perchè quello che il signore Lodovico non aveva voluto acconsentire, questa ingiuria fu cagione ch'egli acconsentisse. E perciò lasciato il marchese di Ferrara alla difesa delle cose sue, con quattro mila cavalli e due mila fanti, il duca di Calavria con dodici mila cavalli e cinque mila fanti entrò nel Bergamasco, e di quivi nel Bresciano, e dipoi nel Veronese, e quelle tre città, senza che i Vineziani vi potessero fare alcuno rimedio, quasi che di tutti i loro contadi spogliò; perchè il signor Ruberto con le sue genti con fatica poteva salvare quelle città. Dall'altra banda ancora il marchese di Ferrara aveva ricuperata gran parte delle cose sue; però che il duca dello Reno, che gli era allo incontro, non poteva opporsegli, non avendo più che due mila cavalli e mille fanti. E così tutta quella state dell'anno MCCCCLXXXIII si combattè felicemente per la lega.

Venuta poi la primavera del seguente anno, perchè la vernata era quietamente trapassata, si ridussero gli eserciti in campagna. E la lega per potere con più prestezza opprimere i Vineziani, aveva messo tutto l'esercito suo insieme, e facilmente, se la guerra si fusse come l'anno passato mantenuta, si toglieva a' Vineziani tutto lo stato tenevano in Lombardia: perchè s'erano ridotti con sei mila cavalli e cinque mila fanti, ed avevano all'incontro tredici mila cavalli e sei mila fanti, perchè il duca dello Reno, fornito l'anno della sua condotta, se n'era ito a casa. Ma come avviene spesso, dove molti d'uguale autorità concorrono, il più delle volte la disunione loro dà la vittoria al nimico; sendo morto Federigo Gonzaga marchese di Mantova, il quale con la sua autorità teneva in fede il duca di Calavria ed il signor Lodovico, cominciò tra quelli a nascere dispareri, e da' dispareri gelosia. Perchè Giovangaleazzo duca di Milano era già in età da poter prendere il governo del suo stato, ed avendo per moglie la figliuola del duca di Calavria, desiderava quello, che non Lodovico, ma il genero lo stato governasse. Cognoscendo pertanto Lodovico questo desiderio del duca, diliberò di torgli la comodità d'eseguirlo. Questo sospetto di Lodovico cognosciuto da' Vineziani fu preso da loro per occasione, e giudicarono potere, come sempre avevano fatto, vincere con la pace, poichè con la guerra avevano perduto; e praticato segretamente intra loro ed il signor Lodovico l'accordo, l'agosto del MCCCCLXXXIV lo conchiusono. Il quale, come venne a notizia degli altri confederati, dispiacque assai, massimamente poi che e' videro che a' Vineziani s'avevano a restituire le terre tolte, e lasciare loro Rovigo ed il Polesine, ch'eglino avevano al marchese di Ferrara occupato, ed appresso riaver tutte quelle preminenze, che sopra quella città per antico ave-

vano avute. E pareva a ciascuno d'avere fatto una guerra, dove s'era speso assai, ed acquistato nel trattarla onore, e nel finirla vergogna, poichè le terre prese s'erano rendute, e non ricuperate le perdute. Ma furono costretti i collegati ad accettarla, per essere per le spese stracchi, e per non volere far prova più per i difetti ed ambizione d'altri della fortuna loro.

Mentrechè in Lombardia le cose in tal forma si governavano, il papa mediante messer Lorenzo strigneva Città di Castello per cacciarne Niccolò Vitelli, il quale dalla lega per tirare il papa alla voglia sua era stato abbandonato. E nello strignere la terra, quelli che di dentro erano partigiani di Niccolò uscirono fuora, e venuti alle mani con gli nimici gli ruppero. Ondechè il papa rivocò il conte Girolamo di Lombardia, e fecelo venire a Roma per instaurare le forze sue, e ritornare a quella impresa. Ma giudicando dipoi che fusse meglio guadagnarsi messer Niccolò con la pace, che di nuovo assalirlo con la guerra, s'accordò seco, e con messer Lorenzo suo avversario in quel modo potette migliore lo riconciliò. A che lo costrinse più un sospetto di nuovi tumulti, che l'amore della pace; perchè vedeva intra Colonnesi ed Orsini destarsi maligni umori. Fu tolto dal re di Napoli agli Orsini nella guerra tra lui ed il papa il contado di Tagliacozzo, e dato ai Colonnesi che seguitavano le parti sue. Fatta dipoi la pace tra il re ed il papa, gli Orsini per virtù delle convenzioni lo domandavano. Fu molte volte dal papa a'Colonnesi significato che lo restituissero; ma quelli nè per prieghi degli Orsini, nè per minacce del papa alla restituzione non condiscesero, anzi di nuovo gli Orsini con prede ed altre simili ingiurie offesero. Donde non potendo il pontefice comportarle, mosse tutte le sue forze insieme e quelle degli Orsini contra di loro, ed a quelli le case avevano in Roma saccheggiò, e chi quelle volle difendere ammazzò e prese, e della maggior parte de'loro castelli gli spogliò. Tanto che quelli tumulti non per pace, ma per afflizione d'una parte posarono.

Non furono ancora a Genova ed in Toscana le cose quiete; perchè i Fiorentini tenevano il conte Antonio da Marciano con gente alle frontiere di Serezana, e mentre che la guerra durò in Lombardia, con iscorrerie e simili leggeri zuffe i Serezanesi molestavano: ed in Genova Battistino Fregoso doge di quella città, fidandosi di Pagolo Fregoso arcivescovo, fu preso con la moglie e con i figliuoli da lui, e ne fece sè principe. L'armata ancora veneziana aveva assalito il regno, ed occupato Gallipoli, e gli altri luoghi allo intorno infestava. Ma, seguita la pace in Lombardia, tutti i tumulti posarono, eccetto che in Toscana ed a Roma; perchè il papa pronunciata la pace, dopo cinque giorni morì, o perchè fusse il termine di sua vita venuto, o perchè il dolore della pace fatta come nimico a quella l'ammazzasse. Lasciò pertanto questo pontefice quella Italia in pace, la quale vivendo aveva sempre tenuta in guerra. Per la costui morte fu subito Roma in arme. Il conte Girolamo si ritirò con le sue genti a canto al castello; gli Orsini temevano che i Colonnesi non volessero vendicare le fresche ingiurie. I Colonnesi ridomandavano le case e castelli loro; onde seguirono in pochi giorni uccisioni, ruberie e incendj in molti luoghi di quella città. Ma avendo i cardinali persuaso al conte, che facesse ristituire il castello nelle mani del Collegio, e che se ne andasse nei suoi stati, e liberasse Roma dalle sue armi, quello, desiderando di farsi benivolo il futuro pontefice, ubbidì, e ristituito il castello al Collegio se ne andò a Imola. Dondechè liberati i cardinali da questa paura, e i baroni da quel sussidio che nelle loro differenze dal conte speravano, si venne alla creazione del nuovo pontefice; e dopo alcun disparere fu eletto Giovanbattista Cibo cardinale di Malfetta, Genovese, e si chiamò Innocenzio VIII, il quale per la sua facile natura, chè umano e quieto uomo era, fece posare l'armi, e Roma per allora pacificò.

I Fiorentini dopo la pace di Lombardia non potevano quietare, parendo loro cosa vergognosa e brutta, che un privato gentiluomo gli avesse del castello di Serezana spogliati. E perchè nei capitoli della pace era, che non solamente si potesse ridomandare le cose perdute, ma far guerra a qualunque l'acquisto di quelle impedisse, si ordinarono subito con danari e con genti a fare quella impresa. Ondechè Agostino Fregoso, il quale aveva Serezana occupata, non gli parendo potere con le sue private forze sostenere tanta guerra, donò quella terra a San Giorgio. Ma poichè di San Giorgio e de' Genovesi si ha più volte a far menzione, non mi pare inconveniente gli ordini e modi di quella città, sendo una delle principali d'Italia, dimostrare. Poichè i Genovesi ebbero fatta pace con i Veneziani dopo quella importantissima guerra, che molti anni addietro era seguita intra loro, non potendo soddisfare quella loro Repubblica a quelli cittadini, che gran somma di danari avevano prestati, concesse loro l'entrate della dogana, e volle che secondo i crediti ciascuno per i meriti della principal somma, di quelle entrate participasse, insino a tanto che dal Comune fussero interamente soddisfatti. E perchè potessero convenire insieme, il palagio il quale è sopra la dogana loro consegnarono. Questi creditori adunque ordinarono tra loro un modo di governo, facendo un consiglio di cento di loro che le cose pubbliche diliberasse, e un magistrato di otto cittadini, il quale come capo di tutti l'eseguisse; e i crediti loro divisero in parti, le quali chiamarono Luoghi, e tutto il corpo loro di San Giorgio intitolarono. Distribuito così questo loro governo, occorse al Comune della città nuovi bisogni, onde ricorse a San Giorgio per nuovi aiuti, il quale trovandosi ricco e bene amministrato lo potè servire. E il Comune all' incontro, come prima gli aveva la dogana conceduta, gli cominciò per pegno de' danari aveva, a concedere delle sue terre; e in tanto è proceduta la cosa, nata dai bisogni del Comune, e servigi di San Giorgio, che quello si ha posto sotto la sua amministrazione la maggior parte delle terre e città sottoposte all' imperio genovese, le quali e governa e difende, e ciascuno anno per pubblici suffragi vi manda suoi rettori senza che il Comune in alcuna parte se ne travagli. Da questo è nato, che quelli cittadini hanno levato l'amore dal Comune come cosa tiranneggiata, e postolo a San Giorgio come parte bene ed ugualmente amministrata; onde ne nasce le facili e spesse mutazioni dello stato, e che ora ad uno loro cittadino, ora ad uno forestiero ubbidiscono, perchè non San Giorgio ma il Comune varia governo. Talchè quando intra i Fregosi e gli Adorni si è combattuto del principato, perchè si combatte lo stato del Comune, la maggior parte de' cittadini si tira da parte, e lascia quello in preda al vincitore; nè fa altro l' uffizio di San Giorgio, se non quando uno ha preso lo stato, che far giurargli la osservanza delle leggi sue; le quali insino a questi tempi non sono state alterate, perchè avendo armi e danari e governo, non si può senza pericolo di una certa e pericolosa ribellione alterarle. Esempio veramente raro, e da' filosofi in tanto loro immaginate e vedute Repubbliche mai non trovato, vedere dentro ad un medesimo cerchio, intra i medesimi cittadini, la libertà e la tirannide, la vita civile e la corrotta, la giustizia e la licenza; perchè quel ordine solo mantiene quella città piena di costumi antichi e venerabili. E s'egli avvenisse, che col tempo in ogni modo avverrà, che San Giorgio tutta quella città occupasse, sarebbe quella una Repubblica più che la veneziana memorabile.

A questo San Giorgio adunque Agostino Fregoso concesse Serezana; il quale la ricevè volentieri, e prese la difesa di quella, e subito mise un' armata in mare, e mandò gente a Pietrasanta, perchè impedissero qualunque al campo dei Fiorentini, che già si trovava propinquo a Serezana, andasse. I Fiorentini

dall'altra parte desideravano occupar Pietrasanta, come terra che, non l'avendo, faceva l'acquisto di Serezana meno utile, sendo quella terra posta intra quella e Pisa; ma non potevano ragionevolmente campeggiarla, se già dai Pietrasantesi, o da chi vi fusse dentro, non fussero nell'acquisto di Serezana impediti. E perchè questo seguisse, mandarono da Pisa al campo gran somma di munizione e vettovaglie, e con quelle una debile scorta, acciocchè chi era in Pietrasanta per la poca guardia temesse meno, e per l'assai preda desiderasse più l'assalirli. Successe pertanto secondo il disegno la cosa; perchè quelli ch'erano in Pietrasanta, veggendosi innanzi agli occhi tanta preda, la tolsero. Il che dette legittima cagione ai Fiorentini di far l'impresa, e così lasciata da canto Serezana, si accamparono a Pietrasanta, la quale era piena di difensori che gagliardamente la difendevano. I Fiorentini, poste nel piano le loro artiglierie, fecero una bastia sopra il monte per poterla ancora da quella parte strignere. Era dell'esercito commessario Iacopo Guicciardini; e mentre che a Pietrasanta si combatteva l'armata genovese prese ed arse la rocca di Vada, e le sue genti poste in terra, il paese all'intorno correvano e predavano. All'incontro delle quali si mandò con fanti e cavalli messer Bongianni Gianfigliazzi, il quale in parte raffrenò l'orgoglio loro, talchè con tanta licenza non iscorrevano. Ma l'armata seguitando di molestare i Fiorentini andò a Livorno, e con puntoni e altre sue preparazioni s'accostò alla torre nuova, e quella più giorni con l'artiglierie combattè; ma veduto di non fare alcuno profitto, se ne tornò indietro con vergogna.

In quel mezzo a Pietrasanta si combatteva pigramente; ondechè i nimici preso animo assalirono la bastia, e quella occuparono. Il che seguì con tanta riputazione loro e timore dell'esercito fiorentino, che fu per rompersi da sè stesso; talchè si discostò quattro miglia dalla terra, e quelli capi giudicavano che sendo già il mese d'ottobre, fusse da ridursi alle stanze, e riserbarsi a tempo nuovo a quella espugnazione. Questo disordine, come s'intese a Firenze, riempiè di sdegno i principi dello stato, e subito per ristorare il campo di riputazione e di forze elessero per nuovi commessarj Antonio Pucci e Bernardo del Nero, i quali con gran somma di danari andarono in campo, e a quelli capitani mostrarono la indegnazione della Signoria, dello stato e di tutta la città, quando non si ritornasse con l'esercito alle mura; e quale infamia sarebbe la loro, che tanti capitani, con tanto esercito, senza avere all'incontro altri che una piccola guardia, non potessero sì vile e sì debile terra espugnare. Mostrarono l'utile presente, e quello che in futuro di tale acquisto potevano sperare, talmentechè gli animi di tutti si raccesono a tornare alle mura, e prima che ogni altra cosa diliberarono d'acquistare la bastia. Nell'acquisto della quale si cognobbe quanto l'umanità, l'affabilità, le grate accoglienze e parole negli animi de' soldati possono; perchè Antonio Pucci quel soldato confortando, a quell'altro promettendo, all'uno porgendo la mano, l'altro abbracciando, gli fece ire a quello assalto con tanto impeto, ch'eglino acquistarono quella bastia in un momento. Nè fu l'acquisto senza danno; imperciocchè il conte Antonio da Marciano da una artiglieria fu morto. Questa vittoria dette tanto terrore a quelli della terra, che cominciarono a ragionare d'arrendersi. Onde acciocchè le cose con più riputazione si concludessero, parve a Lorenzo de' Medici condursi in campo, e arrivato quello, non dopo molti giorni s'ottenne il castello. Era già venuto il verno, e perciò non parve a quelli capitani di procedere più avanti con l'impresa, ma d'aspettare il tempo nuovo, massime perchè quello autunno mediante la trista aria aveva infermato quello esercito, e molti de' capi erano gravemente malati, intra i quali Antonio Pucci

e messer Bongianni Gianfigliazzi non solamente ammalarono, ma morirono con dispiacere di ciascuno, tanta fu la grazia che Antonio nelle cose fatte da lui a Pietrasanta s' aveva acquistata. I Lucchesi, poichè i Fiorentini ebbero acquistata Pietrasanta, mandarono oratori a Firenze a domandare quella, come terra stata già della loro Repubblica, perchè allegavano intra gli obblighi essere che si dovesse ristituire al primo signore tutte quelle terre, che l' uno dell' altro recuperasse. Non negarono i Fiorentini le convenzioni, ma risposero non sapere, se nella pace che si trattava fra loro e i Genovesi avevano a ristituire quella, e perciò non potevano prima che a quel tempo diliberarne, e quando bene avessero a ristituirla, era necessario che i Lucchesi pensassero a soddisfargli della spesa fatta, e del danno ricevuto per la morte di tanti loro cittadini; e quando questo facessero potevano facilmente sperare di riaverla. Consumossi adunque tutto quel verno nelle pratiche della pace intra i Genovesi ed i Fiorentini, la quale a Roma mediante il pontefice si praticava; ma non si essendo conclusa, avrebbero i Fiorentini venuta la primavera assalita Serezana, se non fussero stati dalla malattia di Lorenzo de' Medici e dalla guerra che nacque intra il papa ed il re Ferrando impediti. Perchè Lorenzo non solamente dalle gotte, le quali come ereditarie del padre l' affliggevano; ma da gravissimi dolori di stomaco fu assalito in modo, che fu necessitato andare a' bagni per curarsi.

Ma più importante cagione fu la guerra, della quale fu questa l' origine. Era la città dell' Aquila in modo sottoposta al regno di Napoli, che quasi libera viveva. Aveva in essa assai riputazione il conte di Montorio. Trovavasi propinquo al Tronto con le sue genti d' arme il duca di Calavria, sotto colore di voler posare certi tumulti, che in quelle parti intra i paesani erano nati; e disegnando ridurre l' Aquila interamente all' obbidienza del re, mandò per il conte di Montorio, come se se ne volesse servire in quelle cose che allora praticava. Ubbidì il conte senza alcuno sospetto, ed arrivato dal duca fu fatto prigione da quello e mandato a Napoli. Questa cosa come fu nota all' Aquila alterò tutta quella città, e prese popularmente l' arme, fu morto Antonio Concinello commessario del re, e con quello alcuni cittadini, i quali erano cognosciuti a quella maestà partigiani. E per avere gli Aquilani chi nella ribellione gli difendesse, rizzarono le bandiere della Chiesa, e mandarono oratori al papa a dare la città eloro, pregando quello che come cosa sua contra alla regia tirannide gli aiutasse. Prese il pontefice animosamente la loro difesa, come quello che per cagioni private e pubbliche odiava il re; e trovandosi il signor Ruberto da San Severino nimico dello stato di Milano e senza soldo, lo prese per suo capitano, e lo fece con massima celerità venire a Roma; e sollecitò oltre a questo tutti gli amici e parenti del conte di Montorio, che contra al re si ribellassero; talchè il principe d' Altemura, di Salerno e di Bisignano presero l' armi contra a quello. Il re veggendosi da sì subita guerra assalire, ricorse ai Fiorentini ed al duca di Milano per aiuti. Stettero i Fiorentini dubbi di quello dovessero fare; perchè e' pareva loro difficile il lasciare per l' altrui l' imprese loro; e pigliare di nuovo l' arme contro alla Chiesa pareva loro pericoloso. Nondimeno sendo in lega, preposero la fede alla comodità e pericoli loro, e soldarono gli Orsini; e di più mandarono tutte le loro genti sotto il conte di Pitigliano verso Roma al soccorso del re. Fece pertanto quel re duoi campi: l' uno sotto il duca di Calavria mandò verso Roma, il quale insieme con le genti fiorentine all' esercito della Chiesa s' opponesse; con l' altro sotto il suo governo s' oppose a' baroni; e nell' una e nell' altra parte fu travagliata questa guerra con varia fortuna. Alla fine restando il re in ogni luogo superiore, d' agosto l' anno MCCCCLXXXVI

per il mezzo degli oratori del re di Spagna si conchiuse la pace, alla quale il papa, per esser battuto dalla fortuna nè voler più tentare quella, acconsentì; dove tutti i potentati d'Italia s' unirono, lasciando solo i Genovesi da parte come dello stato di Milano ribelli, e delle terre dei Fiorentini occupatori. Il signor Ruberto da San Severino, fatta la pace, sendo stato nella guerra al papa poco fedele amico, ed agli altri poco formidabile nimico, come cacciato dal papa si partì di Roma, e seguitato dalle genti del duca e de' Fiorentini, quando egli fu passato Cesena, veggendosi sopraggiugnere, si mise in fuga, e con meno di cento cavalli si condusse a Ravenna; e dell' altre sue genti, parte furono ricevute dal duca, parte da' paesani disfatte. Il re fatta la pace e riconciliatosi con i baroni, fece morire Iacopo Coppola ed Antonello d' Aversa con i figliuoli, come quelli che nella guerra avevano rivelati i suoi segreti al pontefice.

Aveva il papa per l' esempio di questa guerra cognosciuto con quanta prontezza e studio i Fiorentini conservavano le loro amicizie, tantochè dove prima e per amore dei Genovesi, e per gli aiuti avevano fatti al re quello gli odiava, cominciò ad amargli, ed a fare maggiori favori che l' usato a' loro oratori. La quale inclinazione cognosciuta da Lorenzo de' Medici fu con ogni industria aiutata, perchè giudicava essergli di gran riputazione, quando all' amicizia teneva del re e' potesse aggiugnere quella del papa. Aveva il pontefice un figliuolo chiamato Francesco, e desiderando onorarlo di stati e d' amici, perchè potesse dopo la sua morte mantenergli, non cognobbe in Italia con chi lo potesse più sicuramento congiugnere che con Lorenzo; e perciò operò in modo che Lorenzo gli dette per donna una sua figliuola. Fatto questo parentado, il papa desiderava che i Genovesi d' accordo cedessero Serezana a' Fiorentini, mostrando loro come e' non potevano tenere quello che Agostino aveva venduto, nè Agostino poteva a San Giorgio donare quello che non era suo. Nondimeno non potette mai fare alcuno profitto; anzi i Genovesi mentre che queste cose a Roma si praticavano, armarono molti loro legni, e senza che a Firenze se n' intendesse cosa alcuna, posero tre mila fanti in terra, ed assalirono la rocca di Serezanello posta sopra Serezana e posseduta da' Fiorentini; ed il borgo il quale è a canto a quella predarono ed arsero, e appresso, poste l' artiglierie alla rocca, quella con ogni sollecitudine combattevano. Fu questo assalto nuovo ed insperato ai Fiorentini; ondechè subito le loro genti sotto Virginio Orsino a Pisa ragunarono, e si dolsero col papa, che mentre quello trattava della pace, i Genovesi avevano mosso loro la guerra. Mandarono poi Pietro Corsini a Lucca per tenere in fede quella città. Mandarono Pagolantonio Soderini a Vinezia per tentare gli animi di quella Repubblica. Domandarono aiuti al re ed al signor Lodovico, nè da alcuno gli ebbero, perchè il re disse dubitare dell' armata del Turco; e Lodovico sotto altre cavillazioni differì il mandargli. E così i Fiorentini nelle guerre loro quasi sempre sono soli, nè trovano chi con quell' animo gli sovvenga, che loro altri aiutano. Nè questa volta per essere dai confederati abbandonati, non sendo loro nuovo, si sbigottirono; e fatto un grande esercito, sotto Iacopo Guicciardini e Piero Vettori contra al nimico lo mandarono, i quali fecero uno alloggiamento sopra il fiume della Magra. In quel mezzo Serezanello era stretto forte dai nimici, i quali con cave ed ogni altra forza l' espugnavano. Talchè i commessarj diliberarono soccorrerlo, nè i nimici ricusarono la zuffa; e venuti alle mani furono i Genovesi rotti, dove rimase prigione messer Luigi dal Fiesco con molti altri capi del nimico esercito. Questa vittoria non sbigottì in modo i Serezanesi, che si volessero arrendere, anzi ostinatamente si prepararono alla difesa, ed i commes-

sarj fiorentini all' offesa, tanto che la fu gagliardamente combattuta e difesa. E andando questa espugnazione in lungo, parve a Lorenzo dei Medici d' andare in campo, dove arrivato, presero i nostri soldati animo, ed i Serezanesi lo perderono; perchè veduta l' ostinazione dei Fiorentini ad offendergli, e la freddezza dei Genovesi a soccorrergli, liberamente e senz' altre condizioni nelle braccia di Lorenzo si rimisero, e venuti nella potestà dei Fiorentini, furono, eccetto pochi della ribellione autori, umanamente trattati. Il signor Lodovico durante quella espugnazione aveva mandate le sue genti d' arme a Pontremoli per mostrar di venire ai favori nostri. Ma avendo intelligenza in Genova, si levò la parte contro a quelli che reggevano, e con l' aiuto di quelle genti si dierono al duca di Milano.

In questi tempi i Tedeschi avevano mosso guerra ai Vineziani, e Boccolino da Osimo nella Marca aveva fatto ribellare Osimo al papa, e presone la tirannide. Costui dopo molti accidenti fu contento, persuaso da Lorenzo dei Medici, di rendere quella città al pontefice, e ne venne a Firenze, dove sotto la fede di Lorenzo più tempo onoratissimamente visse. Dipoi andatone a Milano, dove non trovò la medesima fede, fu dal signor Lodovico fatto morire. I Vineziani assaliti dai Tedeschi furono propinqui alla città di Trento rotti, ed il signor Ruberto da San Severino loro capitano morto. Dopo la qual perdita i Vineziani secondo l' ordine della fortuna loro fecero un accordo con i Tedeschi, non come perdenti, ma come vincitori, tanto fu per la loro Repubblica onorevole.

Nacquero ancora in questi tempi tumulti in Romagna importantissimi. Francesco d' Orso, Furlivese, era uomo di grande autorità in quella città. Questi venne in sospetto al conte Girolamo, talchè più volte dal conte fu minacciato. Dondechè vivendo Francesco con timore grande, fu confortato dai suoi amici e parenti di prevenire; e poichè temeva di essere morto da lui, ammazzasse prima quello, e fuggisse con la morte d' altri i pericoli suoi. Fatta adunque questa diliberazione, e fermo l' animo a questa impresa, elessero il tempo il giorno del mercato di Furlì; perchè venendo in quel giorno in quella città assai del contado loro amici, pensarono senza avergli a far venire, potere dell' opera loro valersi. Era del mese di maggio, e la maggior parte degl' Italiani hanno per consuetudine di cenare di giorno. Pensarono i congiurati che l' ora comoda fusse ad ammazzarlo dopo la sua cena, nel qual tempo cenando la sua famiglia, egli quasi restava in camera solo. Fatto questo pensiero, a quella ora deputata Francesco n' andò alle case del conte, e lasciati i compagni nelle prime stanze, arrivato alla camera dove il conte era, disse ad un suo cameriere che gli facesse intendere come gli voleva parlare. Fu Francesco intromesso, e trovato quello solo, dopo poche parole di un simulato ragionamento l' ammazzò, e chiamati i compagni, ancora il cameriere ammazzarono. Veniva a sorte il capitano della terra a parlare al conte, e arrivato in sala con pochi dei suoi, fu ancora egli dagli ucciditori del conte morto. Fatti questi omicidj, levato il romore grande, fu il corpo del conte fuora delle finestre gittato, e gridando Chiesa e Libertà, fecero armare tutto il popolo, il quale aveva in odio l' avarizia e crudeltà del conte, e saccheggiate le sue case, la contessa Caterina e tutti i suoi figliuoli presero. Restava sola la fortezza a pigliarsi, volendo che questa loro impresa avesse felice fine. A che non volendo il castellano condiscendere, pregarono la contessa fusse contenta disporlo a darla. Il che ella promise fare, quando eglino la lasciassero entrare in quella, e per pegno della fede ritenessero i suoi figliuoli. Credettero i congiurati alle sue parole, e permessonle l' entrarvi; la quale come fu dentro gli minacciò di morte e d' ogni qualità di

supplizio in vendetta del marito, e minacciando quelli d' ammazzargli i figliuoli, rispose come ella aveva seco il modo a rifarne degli altri. Sbigottiti pertanto i congiurati, veggendo come dal papa non erano sovvenuti, e sentendo come il signor Lodovico zio alla contessa mandava gente in suo aiuto, tolte delle sustanze loro quello poterono portare, se n' andarono a Città di Castello. Ondechè la contessa ripreso lo stato, la morte del marito con ogni generazione di crudeltà vendicò. I Fiorentini, intesa la morte del conte, presero occasione di ricuperare la rocca di Piancaldoli, stata loro dal conte per lo addietro occupata; dove mandate le loro genti, quella con la morte del Cecca, architettore famosissimo, ricuperarono.

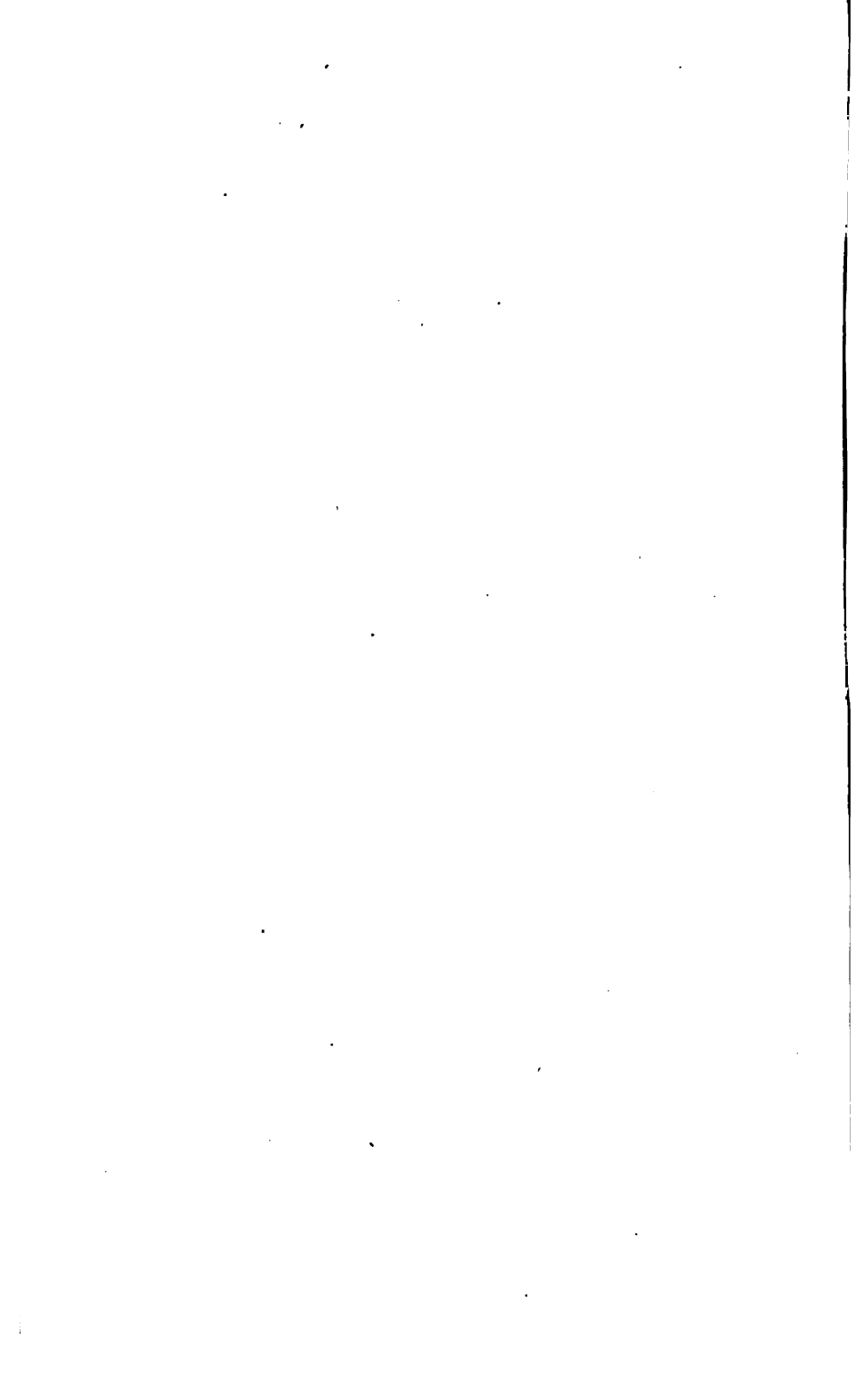
A questo tumulto di Romagna un altro in quella provincia non di minore momento se n' aggiunse. Aveva Galeotto signore di Faenza per moglie la figliuola di messer Giovanni Bentivogli principe in Bologna. Costei o per gelosia, o per essere male dal marito trattata, o per sua cattiva natura, aveva in odio il suo marito, ed in tanto procedè coll' odiarlo, ch' ella diliberò di torgli lo stato e la vita; e simulata certa sua infermità si pose nel letto, dove ordinò che venendo Galeotto a visitarla, fusse da certi suoi confidenti, i quali a quello effetto aveva in camera nascosti, morto. Aveva costei di questo suo pensiero fatto partecipe il padre, il quale sperava dopo che fusse morto il genero, divenire signore di Faenza. Venuto pertanto il tempo destinato a questo omicidio, entrò Galeotto in camera della moglie, secondo la sua consuetudine; e stato seco alquanto a ragionare, uscirono dei luoghi segreti della camera gli ucciditori suoi, i quali senza che vi potesse far rimedio l' ammazzarono. Fu dopo la costui morte il romore grande: la moglie con un suo piccolo figliuolo detto Astorre si fuggì nella rocca; il popolo prese l' armi; messer Giovanni Bentivogli insieme con un Bergamino condottiere del duca di Milano, prima preparatisi con assai armati, entrarono in Faenza, dove ancora era Antonio Boscoli commessario fiorentino; e congregati in tal tumulto tutti quelli capi insieme, e parlando del governo della terra, gli uomini di Val di Lamona, ch' erano a quel romore popolarmente corsi, mossero l' armi contro a messer Giovanni ed a Bergamino, questo ammazzarono, e quello presero prigione, e gridando il nome d'Astorre e dei Fiorentini, la città al loro commessario raccomandarono. Questo caso inteso a Firenze dispiacque assai a ciascuno; nondimeno fecero messer Giovanni e la figliuola liberare, e la cura della città e d'Astorre con volontà di tutto il popolo presero. Seguirono ancora, oltre a questi, poichè le guerre principali intra i maggiori principi si composero, per molti anni assai tumulti in Romagna, nella Marca, ed a Siena; i quali per essere stati di poco momento, giudico essere superfluo il raccontargli. Vero è, che quelli di Siena, poichè il duca di Calavria dopo la guerra del LXXVIII se ne partì, furono più spessi, e dopo molte variazioni, chè ora dominava la plebe, ora i nobili, restarono i nobili superiori; intra i quali presero più autorità che gli altri, Pandolfo e Iacopo Petrucci, i quali, l' uno per prudenza, l' altro per l' animo diventarono come principi di quella città.

Ma i Fiorentini, finita la guerra di Serezana, vissero insino al MCCCCXCII, che Lorenzo dei Medici morì, in una felicità grandissima; perchè Lorenzo posate l' armi d' Italia, le quali per il senno ed autorità sua s' erano ferme, volse l' animo a far grande sè e la città sua, ed a Piero suo primogenito l'Alfonsina figliuola del cavaliere Orsino congiunse; dipoi Giovanni suo secondo figliuolo alla dignità del cardinalato trasse. Il che tanto fu più notabile, quanto fuora d' ogni passato esempio, non avendo ancora quattordici anni, fu a tanto grado condotto. Il che fu una scala da poter fare salire la sua casa in cielo, come poi

nei seguenti tempi intervenne. A Giuliano, terzo suo figliuolo, per la poca età sua e per il poco tempo che Lorenzo visse, non potette di strasordinaria fortuna provvedere. Delle figliuole, l'una a Iacopo Salviati, l'altra a Francesco Cibo, la terza a Piero Ridolfi congiunse; la quarta, la quale egli per tenere la sua casa unita aveva maritata a Giovanni de' Medici, si morì. Nell'altre sue private cose fu quanto alla mercatanzia infelicissimo; perchè per il disordine dei suoi ministri, i quali non come privati, ma come principi le sue cose amministravano, in molte parti molto suo mobile fu spento; in modo che convenne che la sua patria di gran somma di danari lo sovvenisse. Ondechè quello per non tentare più simile fortuna, lasciate da parte le mercatantili industrie, alle possessioni, come più stabili e più ferme ricchezze, si volse. E nel Pratese, nel Pisano, ed in Val di Pesa fece possessioni, e per utile e per qualità di edifizj e di magnificenza, non da privato cittadino, ma regio. Volsesi dopo questo a far più bella e maggiore la sua città; e perciò sendo in quella molti spazj senza abitazioni, in essi nuove strade da empiersi di nuovi edifizj ordinò, ondechè quella città ne divenne più bella e maggiore. E perchè nel suo stato più quieta e sicura vivesse, e potesse i suoi nimici discosto da sè combattere o sostenere, verso Bologna nel mezzo dell'Alpi il castello di Fiorenzuola affortificò. Verso Siena dette principio ad instaurare il Poggio imperiale, e farlo fortissimo. Verso Genova, con l'acquisto di Pietrasanta e di Serezana, quella via al nimico chiuse. Dipoi con stipendj e provvisioni manteneva suoi amici i Baglioni in Perugia, i Vitelli in Città di Castello, e di Faenza il governo particolare aveva; le quali tutte cose erano come fermi propugnacoli alla sua città. Tenne ancora in questi tempi pacifici sempre la patria sua in festa, dove spesso giostre e rappresentazioni di fatti e trionfi antichi si vedevano; ed il fine suo era tenere la città sua abbondante, unito il popolo e la nobiltà onorata. Amava maravigliosamente qualunque era in una arte eccellente; favoriva i litterati; di che messer Agnolo da Montepulciano, messer Cristofano Landini e messer Demetrio Greco, ne possono rendere ferma testimonianza. Ondechè il conte Giovanni della Mirandola, uomo quasichè divino, lasciate tutte l'altre parti della Europa ch'egli aveva peragrate, mosso dalla magnificenza di Lorenzo, pose la sua abitazione in Firenze. Dell'architettura, della musica e della poesia maravigliosamente si dilettava. Molte composizioni poetiche, non solo composte, ma comentate ancora da lui appariscono. E perchè la gioventù fiorentina potesse negli studj delle lettere esercitarsi, aperse nella città di Pisa uno studio, dove i più eccellenti uomini, che allora in Italia fussero, condusse. A frate Mariano da Chinazzano dell'ordine di Sant'Agostino, perchè era predicatore eccellentissimo, uno munistero propinquo a Firenze edificò. Fu dalla fortuna e da Dio sommamente amato; per il che tutte le sue imprese ebbero felice fine, e tutti i suoi nimici infelice; perchè, oltre a' Pazzi, fu ancora voluto nel Carmine da Battista Frescobaldi, e nella sua villa da Baldinotto da Pistoia ammazzare, e ciascuno d'essi insieme con i conscj dei loro segreti, dei malvagi pensieri loro patirono giustissime pene. Questo suo modo di vivere, questa sua prudenza e fortuna fu dai principi non solo d'Italia, ma longinqui da quella con ammirazione cognosciuta e stimata. Fece Mattia re d'Ungheria molti segni dell'amore gli portava. Il Soldano con suoi oratori e suoi doni lo visitò e presentò. Il gran Turco gli pose nelle mani Bernardo Bandini del suo fratello ucciditore. Le quali cose lo facevano tenere in Italia mirabile. La quale riputazione ciascuno giorno per la prudenza sua cresceva; perchè era nel discorrere le cose eloquente ed arguto, nel risolverle savio, nell'eseguirle presto ed animoso. Nè di quello si possono addurre vizj che maculassero tante sue virtù, ancorachè fusse

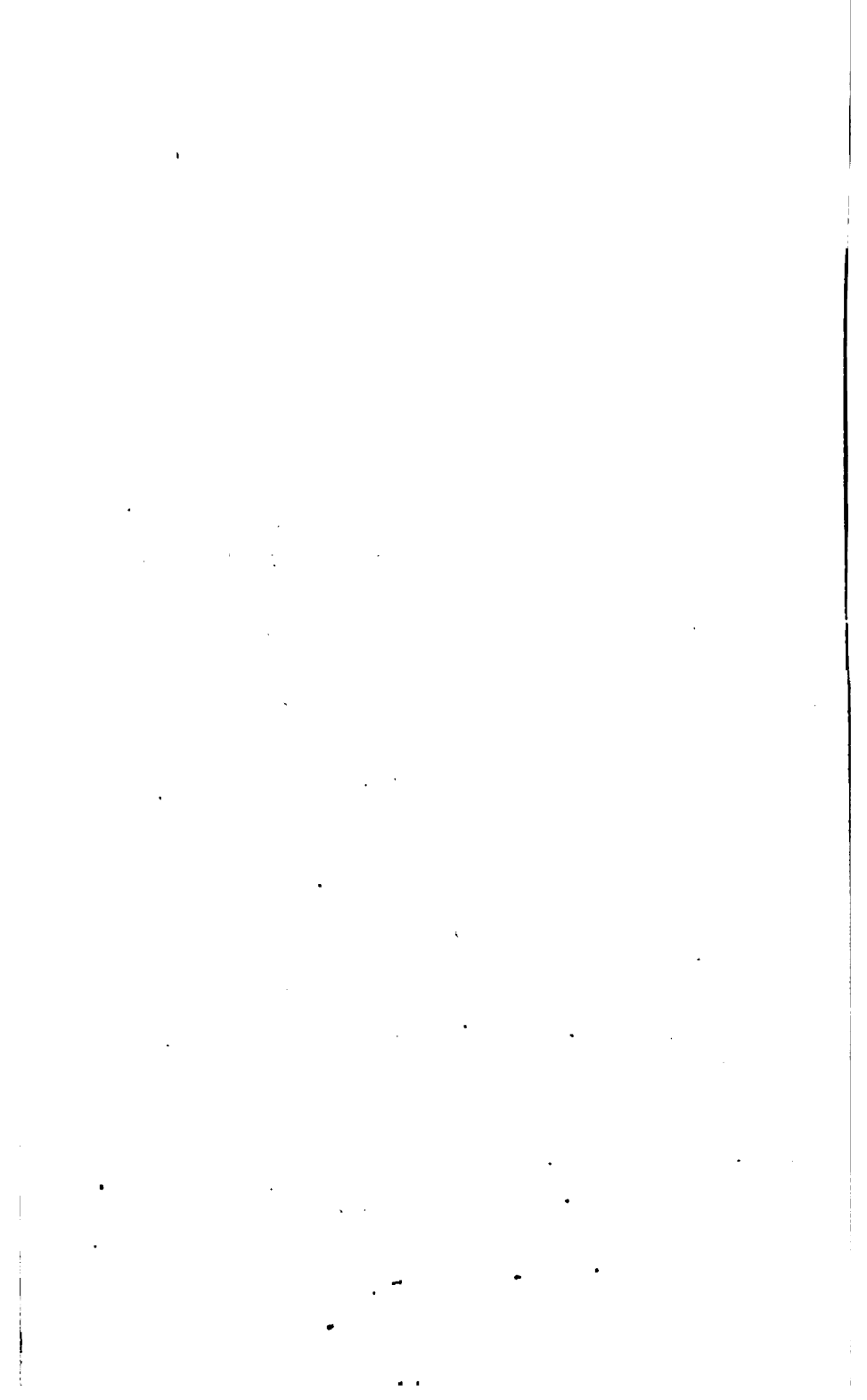
nelle cose veneree maravigliosamente involto, e che si dilettasse d' uomini faceti e mordaci, e di giuochi puerili, più che a tanto uomo non pareva si convenisse; in modo che molte volte fu visto intra i suoi figliuoli e figliuole tra i loro trastulli mescolarsi. Tantochè a considerare in quello e la vita leggera e la grave, si vedeva in lui essere due persone diverse quasi con impossibile congiunzione congiunte. Visse negli ultimi tempi pieno d'affanni causati dalla malattia che lo teneva maravigliosamente afflitto, perchè era da intollerabili doglie di stomaco oppresso, le quali tanto lo strinsero, che di aprile nel MCCCCXCII morì, l'anno XLIV della sua età. Nè morì mai alcuno non solamente in Firenze, ma in Italia, con tanta fama di prudenza, nè che tanto alla sua patria dolesse. E come dalla sua morte ne dovesse nascere grandissime rovine, ne mostrò il Cielo molti evidentissimi segni, intra i quali l' altissima sommità del tempio di Santa Reparata fu da un fulmine con tanta furia percossa, che gran parte di quel pinnacolo rovinò con stupore e maraviglia di ciascuno. Dolsonsi adunque della sua morte tutti i suoi cittadini e tutti i principi d'Italia; di che ne fecero manifesti segni, perchè non ne rimase alcuno, che a Firenze per suoi oratori il dolore preso di tanto caso non significasse. Ma se quelli avessero cagione giusta di dolersi, lo dimostrò poco dipoi l' effetto; perchè restata Italia priva del consiglio suo, non si trovò modo per quelli che rimasero, nè d'empiere nè di frenare l' ambizione di Lodovico Sforza governatore del duca di Milano. Per la qual cosa subito morto Lorenzo cominciarono a nascere quelli cattivi semi, i quali non dopo molto tempo, non sendo vivo chi gli sapesse spegnere, rovinarono ed ancora rovinano la Italia.

IL PRINCIPE.

AL MAGNIFICO

LORENZO DI PIERO

DE' MEDICI.

Sogliono il più delle volte coloro che desiderano acquistare grazia appresso un principe, farsegli incontro con quelle cose che infra le loro abbiano più care o delle quali veggano lui più dilettarsi; donde si vede molte volte esser loro presentati cavalli, arme, drappi d' oro, pietre preziose e simili ornamenti, degni della grandezza di quelli. Desiderando io adunque offerirmi alla Vostra Magnificenza con qualche testimone della servitù mia verso di quella, non ho trovato intra la mia suppellettile cosa quale io abbia più cara o tanto stimi, quanto la cognizione delle azioni degli uomini grandi, imparata da me con una lunga sperienza delle cose moderne ed una continua lezione delle antiche; le quali avendo io con gran diligenza lungamente escogitate ed esaminate, ed ora in un piccolo volume ridotte, mando alla Magnificenza Vostra. E benchè io giudichi questa opera indegna della presenza di quella, nondimeno confido assai che per sua umanità gli debba essere accetta, considerato come da me non gli possa essere fatto maggior dono, che darle facoltà di poter in brevissimo tempo intendere tutto quello che io in tanti anni e con tanti miei disagi e pericoli ho conosciuto: la quale opera io non ho ornata nè ripiena di clausule ample, o di parole ampollose e magnifiche, o di qualunque altro lenocinio o ornamento estrinseco, con i quali molti sogliono le loro cose descrivere ed ornare; perchè io ho voluto, o che veruna cosa l' onori, o che solamente la varietà della materia e la gravità del subietto la faccia grata. Nè voglio sia riputata presunzione, se un uomo di basso ed infimo stato ardisce discorrere e regolare i governi de' principi: perchè così come coloro che disegnano i paesi si pongono bassi nel piano a considerare la natura de' monti e de' luoghi alti, e per considerare quella de' bassi si pongono alto sopra i monti; similmente a conoscere bene la natura de' popoli bisogna esser principe, ed a conoscer bene quella de' principi bisogna essere popolare. Pigli adunque Vostra Magnificenza questo piccolo dono con quello animo che io lo mando; il quale se da quella fia diligentemente considerato e letto, vi conoscerà dentro un estremo mio desiderio che ella pervenga a quella grandezza che la fortuna e le altre sue qualità le promettono. E se Vostra Magnificenza dall' apice della sua altezza qualche volta volgerà gli occhi in questi luoghi bassi, conoscerà quanto io indegnamente sopporti una grande e continova malignità di fortuna.

NICCOLÒ MACHIAVELLI.

IL PRINCIPE.

CAPITOLO PRIMO.

Quante siano le specie de' principati e con quali modi si acquistino.

Tutti gli stati, tutti i dominj, che hanno avuto ed hanno imperio sopra gli uomini, sono stati e sono o repubbliche o principati. I principati sono o ereditari, de' quali il sangue del loro signore ne sia stato lungo tempo principe, o e' sono nuovi. I nuovi o sono nuovi tutti, come fu Milano a Francesco Sforza, o e' sono come membri aggiunti allo stato ereditario del principe che gli acquista, come è il regno di Napoli al re di Spagna. Sono questi dominj così acquistati, o consueti a vivere sotto un principe, o usi ad esser liberi; ed acquistansi, o con le armi di altri o con le proprie, o per fortuna o per virtù.

CAPITOLO II.

De' principati ereditari.

Io lascerò indietro il ragionare delle repubbliche, perchè altra volta ne ragionai a lungo. Volterommi solo al principato, e anderò ritessendo gli ordini sopraddescritti, e disputerò come questi principati si possano governare e mantenere. Dico adunque che negli stati ereditari ed assuefatti al sangue del loro principe, sono assai minori difficultà a mantenerli, che ne' nuovi; perchè basta solo non trapassare l'ordine de' suoi antenati, e dipoi temporeggiare con gli accidenti : in modo che se tal principe è di ordinaria industria, si manterrà sempre nel suo stato, se non è una straordinaria ed eccessiva forza che ne lo privi ; e privato che ne sia, quantunque di sinistro abbia l'occupatore, lo riacquista. Noi abbiamo in Italia, per esempio, il duca di Ferrara, il quale non ha retto agli assalti de' Viniziani nell' LXXXIV, nè a quelli di papa Giulio nel X, per altre cagioni, che per essere antiquato in quel dominio. Perchè il principe naturale ha minori cagioni e minore necessità di offendere; donde conviene che sia più amato; e se straordinari vizj non lo fanno odiare, è ragionevole che naturalmente sia ben voluto da' suoi : nell' antichità e continuazione del dominio sono spente le memorie e le cagioni delle innovazioni; perchè sempre una mutazione lascia lo addentellato per la edificazione dell' altra.

CAPITOLO III.

De' principati misti.

Ma nel principato nuovo consistono le difficultà. E prima se non è tutto nuovo, ma come membro che si può chiamare tutto insieme quasi misto, le variazioni sue nascono in prima da una naturale difficultà, quale è in tutti i principati nuovi : che gli uomini mutano volentieri signore, credendo mi-

gliorare; e questa credenza li fa pigliar l'arme contro a chi regge; di che s'ingannano, perchè veggono poi per esperienza aver peggiorato. Il che dipende da un'altra necessità naturale ed ordinaria, quale fa che sempre bisogni offendere quelli di chi si diventa nuovo principe, e con gente d'arme, e con infinite altre ingiurie che si tira dietro il nuovo acquisto. In modo che ti trovi avere inimici tutti quelli che tu hai offesi in occupare quel principato; e non ti puoi mantenere amici quelli che vi ti hanno messo, per non li potere satisfare in quel modo che si erano presupposto, e per non potere tu usare contro di loro medicine forti, sendo loro obbligato; perchè sempre, ancora che uno sia fortissimo in sugli eserciti, ha bisogno del favore dei provinciali ad entrare in una provincia. Per queste ragioni Luigi XII, re di Francia, occupò subito Milano, e subito lo perdè, e bastarono a torglielo la prima volta le forze proprie di Lodovico; perchè quelli popoli che gli avevano aperte le porte, trovandosi ingannati della opinione loro e di quel futuro bene che si aveano presupposto, non potevano sopportare i fastidj del nuovo principe. È ben vero che acquistandosi poi la seconda volta i paesi ribellati, si perdono con più difficultà; perchè il signore, presa occasione dalla ribellione, è meno rispettivo ad assicurarsi, con punire i delinquenti, chiarire i sospetti, provedersi nelle parti più deboli. In modo che se a far perdere Milano a Francia bastò la prima volta un duca Lodovico, che romoreggiasse in sui confini; a farlo dipoi perdere la seconda, gli bisognò avere contro il mondo tutto, e che gli eserciti suoi fussero spenti e cacciati d'Italia; il che nacque dalle cagioni sopraddette. Nondimeno e la prima e la seconda volta gli fu tolto. Le cagioni universali della prima si sono discorse; resta ora a dire quelle della seconda, e vedere che rimedj egli ci aveva, e quali ci può avere uno che fusse ne' termini suoi, per potersi mantenere meglio nello acquisto, che non fece il re di Francia. Dico pertanto, che questi stati i quali acquistandosi si aggiungono a uno stato antico di quello che gli acquista, o sono della medesima provincia e della medesima lingua, o non sono. Quando e' siano, è facilità grande a tenerli, massime quando non siano usi a vivere liberi; e a possederli sicuramente basta avere spenta la linea del principe che li dominava; perchè nelle altre cose, mantenendosi loro le condizioni vecchie, e non vi essendo disformità di costumi, gli uomini si vivono quietamente: come si è visto che ha fatto la Brettagna, la Borgogna, la Guascogna e la Normandia, che tanto tempo sono state con Francia; e benchè vi sia qualche disformità di lingua, nondimanco i costumi sono simili, e si possono tra loro facilmente comportare; e chi le acquista, volendole tenere, debbe avere due rispetti: l'uno, che il sangue del loro principe antico si spenga; l'altro di non alterare nè loro leggi nè loro dazi, talmente che in brevissimo tempo diventa con il loro principato antico tutto un corpo. Ma quando si acquistano stati in una provincia disforme di lingua, di costumi e di ordini, qui sono le difficultà, e qui bisogna avere gran fortuna e grande industria a tenerli; ed uno de' maggiori rimedj e più vivi sarebbe, che la persona di chi gli acquista vi andasse ad abitare. Questo farebbe più sicura e più durabile quella possessione; come ha fatto il Turco di Grecia, il quale con tutti gli altri ordini osservati da lui per tenere quello stato, se non vi fusse ito ad abitare, non era possibile che lo tenesse. Perchè standovi si veggono nascere i disordini, e presto vi si può rimediare; non vi stando, s'intendono quando sono grandi, e non vi è più rimedio. Non è oltre a questo la provincia spogliata da' tuoi ufiziali; satisfannosi i sudditi del ricorso propinquo al principe; donde hanno più cagione di amarlo, volendo essere buoni; e volendo essere altrimenti, di temerlo. Chi degli esterni volesse assaltare quello stato, vi ha più rispetto: tanto che

abitandovi lo può con grandissima difficultà perdere. L'altro migliore rimedio è mandare colonie in uno o in due luoghi, che siano quasi le chiavi di quello stato; perchè è necessario o far questo, o tenervi assai gente d'arme e fanterie. Nelle colonie non ispende molto il principe, e senza sua spesa, o poca, ve le manda e tiene, e solamente offende coloro a chi toglie i campi e le case per darle ai nuovi abitatori, che sono una minima parte di quello stato; e quelli che egli offende, rimanendo dispersi e poveri, non gli possono mai nuocere; e tutti gli altri rimangono da una parte non offesi, e per questo si quietano facilmente, dall'altra paurosi di non errare, per timore che non intervenisse a loro come a quelli che sono stati spogliati. Conchiudo che queste colonie non costano, sono più fedeli, offendono meno; e gli offesi, essendo poveri e dispersi, non possono nuocere, come è detto. Per il che si ha a notare, che gli uomini si debbono o vezzeggiare o spegnere; perchè si vendicano delle leggieri offese, delle gravi non possono: sicchè l'offesa che si fa all'uomo deve essere in modo, che la non tema la vendetta. Ma tenendovi, in cambio di colonie, genti d'arme, si spende più assai, avendo a consumare nella guardia tutte l'entrate di quello stato: in modo che lo acquistato gli torna in perdita, ed offende molto più, perchè nuoce a tutto quello stato, tramutando con gli alloggiamenti il suo esercito; del quale disagio ognuno ne sente, e ciascuno gli diventa inimico; e sono inimici che gli possono nuocere, rimanendo battuti in casa loro. Da ogni parte adunque questa guardia è inutile, come quella delle colonie è utile. Debbe ancora chi è in una provincia disforme, come è detto, farsi capo e difensore de' vicini minori potenti, ed ingegnarsi d'indebolire i più potenti di quella, e guardarsi che per accidente alcuno non v'entri un forestiere potente quanto lui; e sempre interverrà che vi sarà messo da coloro che saranno in quella malcontenti, o per troppa ambizione, o per paura: come si vide già che gli Etoli messero i Romani in Grecia; ed in ogni altra provincia che loro entrarono, vi furono messi da' provinciali. E l'ordine delle cose è, che subito che un forestiere potente entra in una provincia, tutti quelli che sono in essa meno potenti gli aderiscono, mossi dalla invidia che hanno contro a chi è stato potente sopra di loro. Tanto che rispetto a questi minori potenti, egli non ha a durare fatica alcuna a guadagnarli, perchè subito tutti insieme volentieri fanno massa con lo stato che egli vi ha acquistato. Ha solamente a pensare che non piglino troppe forze e troppa autorità, e facilmente può con le forze sue e con il favor loro abbassare quelli che sono potenti, per rimanere in tutto arbitro di quella provincia. E chi non governerà bene questa parte, perderà presto quello che arà acquistato; e mentre che lo terrà, vi arà dentro infinite difficultà e fastidj. I Romani nelle provincie che pigliarono, osservarono bene queste parti, e mandarono le colonie, intrattennero i men potenti senza crescere loro potenza, abbassarono i potenti, e non vi lasciarono prendere riputazione a' potenti forestieri. E voglio mi basti solo la provincia di Grecia per esempio. Furono intrattenuti da loro gli Achei e gli Etoli, fu abbassato il regno de' Macedoni, funne cacciato Antioco; nè mai gli meriti degli Achei o degli Etoli fecero che permettessero loro accrescere alcuno stato, nè le persuasioni di Filippo gl' indussero mai ad essergli amici senza sbassarlo, nè la potenza di Antioco potè fare gli consentissero che tenesse in quella provincia alcuno stato. Perchè i Romani fecero in questi casi quello che tutti i principi savi debbono fare, i quali hanno ad aver non solamente riguardo agli scandali presenti, ma ai futuri, ed a quelli con ogni industria riparare; perchè prevedendosi discosto, facilmente vi si può rimediare, ma aspettando che ti si appressino, la medicina non è più a tempo, perchè la malattia è divenuta incurabile: ed interviene di questa, come dicono i fisici

dell' etico, che nel principio del suo male è facile a curare e difficile a conoscere; ma nel progresso del tempo, non l' avendo nel principio nè conosciuto nè medicato, diventa facile a conoscere, e difficile a curare. Così interviene nelle cose dello stato; perchè conoscendo discosto, il che non è dato se non ad un prudente, i mali che nascono in quello si guariscono presto; ma quando, per non gli aver conosciuti, si lasciano crescere in modo che ognuno li conosce, non vi è più rimedio. Però i Romani vedendo discosto gl' inconvenienti, vi rimediarono sempre, e non li lasciarono mai seguire per fuggire una guerra; perchè sapevano che la guerra non si leva, ma si differisce a vantaggio d' altri: però vollero fare con Filippo ed Antioco guerra in Grecia, per non l' avere a fare con loro in Italia; potevano per allora fuggire l' una e l' altra, il che non vollero: nè piacque mai loro quello che tutto dì è in bocca de' savi de' nostri tempi, *godere li beneficj del tempo;* ma sibbene quello della virtù e prudenza loro: perchè il tempo si caccia innanzi ogni cosa, e può condurre seco bene come male, e male come bene. Ma torniamo a Francia, ed esaminiamo se delle cose dette ne ha fatto alcuna; e parlerò di Luigi e non di Carlo, come di colui del quale, per aver tenuta più lunga possessione in Italia, si sono meglio veduti i suoi andamenti; e vedrete come egli ha fatto il contrario di quelle cose che si debbono fare per tenere uno stato disforme. Il re Luigi fu messo in Italia dalla ambizione de' Viniziani, che volsero guadagnarsi mezzo lo stato di Lombardia per quella venuta. Io non voglio biasimare questo partito preso dal re, perchè volendo cominciare a mettere un piede in Italia, e non avendo in questa provincia amici, anzi sendogli per i portamenti del re Carlo serrate tutte le porte, fu forzato prendere quelle amicizie che poteva; e sarebbegli riuscito il partito ben preso, quando negli altri maneggi non avesse fatto errore alcuno. Acquistata adunque il re la Lombardia, si riguadagnò subito quella riputazione che gli aveva tolta Carlo; Genova cedè, i Fiorentini gli diventarono amici; marchese di Mantova, duca di Ferrara, Bentivogli, madonna di Furlì, signore di Faenza, di Pesaro, di Rimino, di Camerino, di Piombino, Lucchesi, Pisani, Sanesi, ognuno se gli fece incontro per essere suo amico. Ed allora poterono considerare i Viniziani la temerità del partito preso da loro, i quali per acquistare due terre in Lombardia, fecero signore il re di due terzi d' Italia. Consideri ora uno con quanta poca difficultà poteva il re tenere in Italia la sua riputazione, se egli avesse osservate le regole sopraddette, e tenuti sicuri e difesi tutti quelli suoi amici, i quali per essere gran numero, e deboli e paurosi, chi della Chiesa, chi de' Viniziani, erano necessitati a star seco, e per il mezzo loro poteva facilmente assicurarsi di chi ci restava grande. Ma egli non prima fu in Milano, che fece il contrario, dando aiuti a papa Alessandro, perchè egli occupasse la Romagna. Nè si accorse con questa deliberazione che faceva sè debole, togliendosi gli amici e quelli che se gli erano gettati in grembo, e la Chiesa grande, aggiungendo allo spirituale, che gli dà tanta autorità, tanto temporale! E fatto un primo errore e' fu costretto a seguitare, intanto che, per porre fine all' ambizione di Alessandro, e perchè non divenisse signore di Toscana, gli fu forza venire in Italia. E non gli bastò aver fatto grande la Chiesa e toltisi gli amici, chè per volere il regno di Napoli lo divise con il re di Spagna, e dove egli era primo arbitro d'Italia, vi messe un compagno, acciocchè gli ambiziosi di quella provincia e malcontenti di lui avessero dove ricorrere; e dove poteva lasciare in quel regno un re suo pensionario, egli ne lo trasse, per mettervi uno che ne potesse cacciare lui. È cosa veramente molto naturale e ordinaria desiderare di acquistare; e sempre quando gli uomini lo fanno che possono, ne saranno laudati e non biasimati; ma quando non

possono e voglion farlo ad ogni modo, qui è il biasimo e l'errore. Se Francia adunque con le sue forze poteva assaltare Napoli, doveva farlo; se non poteva, non doveva dividerlo. E se la divisione che fece co' Viniziani di Lombardia meritò scusa, per aver con quella messo il piè in Italia, questa meritò biasimo, per non essere scusato da quella necessità. Aveva adunque Luigi fatto questi cinque errori : spenti i minori potenti; accresciuto in Italia potenza a un potente; messo in quella un forestiere potentissimo; non venuto ad abitarvi; non vi messo colonie. I quali errori, vivendo lui, potevano ancora non lo offendere, se non avesse fatto il sesto di torre lo stato a' Viniziani, perchè quando non avesse fatto grande la Chiesa, nè messo in Italia Spagna, era ben ragionevole e necessario abbassarli; ma avendo preso quelli primi partiti, non doveva mai consentire alla rovina loro; perchè sendo quelli potenti, arebbero sempre tenuti gli altri discosto dalla impresa di Lombardia, sì perchè i Viniziani non vi arebbero consentito senza diventarne signori loro, sì perchè gli altri non arebbero voluto torla a Francia per darla a loro; e andarli ad urtare ambedue non arebbero avuto animo. E se alcun dicesse, il re Luigi cedè ad Alessandro la Romagna ed a Spagna il regno per fuggire una guerra, rispondo con le ragioni dette di sopra, che non si debbe mai lasciar seguir un disordine per fuggire una guerra, perchè ella non si fugge, ma si differisce a tuo disavvantaggio. E se alcuni altri allegassero la fede, che il re aveva data al papa, di far per lui quella impresa per la risoluzione del suo matrimonio e per il cappello di Roano, rispondo con quello che per me di sotto si dirà circa la fede dei principi, e come ella si debba osservare. Ha perduto dunque il re Luigi la Lombardia, per non avere osservato alcuno di quelli termini osservati da altri che hanno preso provincie e volutele tenere. Nè è miracolo alcuno questo, ma molto ragionevole ed ordinario. E di questa materia parlai a Nantes con Roano, quando il Valentino, che così volgarmente era chiamato Cesare Borgia, figliuolo di papa Alessandro, occupava la Romagna; perchè dicendomi il cardinale Roano, che gl' Italiani non s' intendevano della guerra, io gli risposi, che i Francesi non s' intendevano dello stato, perchè intendendosene non lascerebbero venire la Chiesa in tanta grandezza. E per esperienza si è visto, che la grandezza in Italia di quella, e di Spagna, è stata causata da Francia, e la rovina sua è proceduta da loro. Di che si cava una regola generale, la quale mai o di rado falla, che chi è cagione che uno diventi potente, rovina; perchè quella potenza è causata da colui o con industria o con forza, e l'una e l'altra di queste due sospetta a chi è divenuto potente.

CAPITOLO IV.

Perchè il regno di Dario, da Alessandro occupato, non si ribellò dai successori di Alessandro dopo la morte di lui.

Considerate le difficultà, le quali si hanno a tenere uno stato acquistato di nuovo, potrebbe alcuno maravigliarsi, donde nacque che Alessandro Magno diventò signore dell'Asia in pochi anni, e non l'avendo appena occupata morì, donde pareva ragionevole che tutto quello stato si ribellasse; nondimeno i successori suoi se lo mantennero, e non ebbero a tenerlo altra difficultà che quella che infra loro medesimi per propria ambizione nacque. Rispondo come i principati, de' quali si ha memoria, si trovano governati in due modi diversi: o per un principe, e tutti gli altri servi, i quali come ministri per grazia e per conces-

sione sua aiutano governare quel regno; o per un principe e per baroni, i quali non per grazia del signore, ma per antichità di sangue tengono quel grado. Questi tali baroni hanno stati e sudditi propri, i quali li riconoscono per signori, ed hanno in loro naturale affezione. Quelli stati che si governano per un principe e per servi, hanno il loro principe con più autorità; perchè in tutta la sua provincia non è alcuno che riconosca per superiore se non lui; e se ubbidiscono altro, lo fanno come a ministro e uficiale, e non gli portano particolare affezione. Gli esempi di questi due governi sono ne' tempi nostri, il Turco e il re di Francia. Tutta la monarchia del Turco è governata da un Signore, gli altri sono suoi servi; e distinguendo il suo regno in sangiacchi, vi manda diversi amministratori, e li muta e varia come pare a lui. Ma il re di Francia è posto in mezzo di una moltitudine antiquata di signori riconosciuti dai loro sudditi, ed amati da quelli; hanno le loro preminenze, nè le può il re torre loro senza suo pericolo. Chi considererà adunque l'uno e l'altro di questi due stati, troverà difficultà grande in acquistare lo stato del Turco; ma vinto che lo avrà, facilità grande a tenerlo. Le cagioni delle difficultà in potere occupare il regno del Turco sono, per non potere l'occupatore essere chiamato dai principi di quel regno, nè sperare con la ribellione di quelli ch' egli ha d'intorno potere facilitare la sua impresa, il che nasce dalle ragioni sopraddette. Perchè essendogli tutti schiavi ed obbligati, si possono con più difficultà corrompere, e quando bene si corrompessero, se ne può sperare poco utile, non potendo quelli tirarsi dietro i popoli, per le ragioni assegnate. Onde a chi assalta il Turco è necessario pensare di averlo a trovare unito, e gli conviene sperare più nelle forze proprie, che ne' disordini d'altri; ma vinto che fusse e rotto alla campagna, in modo che non possa rifare eserciti, non s'ha da dubitare d'altro che del sangue del principe, il quale spento, non resta alcuno di chi si abbia a temere, non avendo gli altri credito con i popoli; e come il vincitore avanti la vittoria non poteva sperare in loro, così non debbe dopo quella temere di loro. Il contrario interviene de' regni governati come quello di Francia, perchè con facilità tu puoi entrarvi, guadagnandoti alcun barone del regno; perchè sempre si trova dei malcontenti, e di quelli che desiderano innovare. Costoro per le ragioni dette ti possono aprire la via a quello stato, e facilitarti la vittoria; la quale dipoi a volerti mantenere si tira dietro infinite difficultà, e con quelli che ti hanno aiutato, e con quelli che tu hai oppressi. Nè ti basta spegnere il sangue del principe, perchè vi rimangono quelli signori, che si fanno capi delle nuove alterazioni; e non li potendo nè contentare nè spegnere, perdi quello stato qualunque volta venga l'occasione. Ora se voi considererete di qual natura di governi era quello di Dario, lo troverete simile al regno del Turco; e però ad Alessandro fu necessario prima urtarlo tutto, e torgli la campagna; dopo la qual vittoria sendo Dario morto, rimase ad Alessandro quello stato sicuro per le ragioni di sopra discorse. E i suoi successori se fussero stati uniti, se lo potevano godere sicuramente ed oziosi; nè in quel regno nacquero altri tumulti, che quelli che loro propri suscitarono. Ma gli stati ordinati come quello di Francia, è impossibile possederli con tanta quiete. Di qui nacquero le spesse ribellioni di Spagna, di Francia, e di Grecia da'Romani, per gli spessi principati che erano in quelli stati, de' quali mentre che durò la memoria sempre furono i Romani incerti di quella possessione; ma spenta la memoria di quelli, con la potenza e diuturnità dell'imperio ne diventarono sicuri possessori. E poterono anche quelli combattendo dipoi intra loro ciascuno tirarsi dietro parte di quelle provincie, secondo l'autorità vi aveva preso dentro; e quelle, per essere il sangue del loro antico signore spento, non riconoscevano altri che i Romani.

Considerate adunque queste cose, non si maraviglierà alcuno della facilità che ebbe Alessandro a tenere lo stato d'Asia, e delle difficultà che hanno avuto gli altri a conservare l'acquistato, come Pirro e molti altri; il che non è accaduto dalla poca o molta virtù del vincitore, ma dalla disformità del suggetto.

CAPITOLO V.

In che modo siano da governare le città o principati, quali, prima che occupati fussero vivevano con le loro leggi.

Quando quelli stati che si acquistano, come è detto, sono consueti a vivere con le loro leggi e in libertà, a volerli tenere ci sono tre modi: Il primo è rovinarli; l'altro, andarvi ad abitare personalmente; il terzo, lasciarli vivere con le sue leggi, traendone una pensione, e creandovi dentro uno stato di pochi che te lo conservino amico. Perchè sendo quello stato creato da quel principe, sa che non può stare senza l'amicizia e potenza sua, e ha da fare il tutto per mantenerlo; e più facilmente si tiene una città usa a vivere libera con il mezzo dei suoi cittadini, che in alcuno altro modo, volendola preservare. Sonoci per esempio gli Spartani ed i Romani. Gli Spartani tennero Atene e Tebe creandovi dentro uno stato di pochi : nientedimeno le riperderono. I Romani per tenere Capua, Cartagine e Numanzia, le disfecero, e non le perderono. Vollero tenere la Grecia, quasi come la tennero gli Spartani, facendola libera, e lasciandole le sue leggi, e non successe loro. In modo che furono costretti disfare molte città di quella provincia per tenerla, perchè in verità non ci è modo sicuro a possederle altro che la rovina. E chi diviene padrone di una città consueta a vivere libera, e non la disfaccia, aspetti di essere disfatto da quella, perchè sempre ha per refugio nella ribellione il nome della libertà e gli ordini antichi suoi, i quali nè per lunghezza di tempo nè per beneficj mai si dimenticano; e per cosa che si faccia o si provvegga, se non si disuniscono o dissipano gli abitatori, non sdimenticano quel nome nè quelli ordini, ma subito in ogni accidente vi ricorrono; come fe' Pisa dopo cento anni che ella era stata posta in servitù dai Fiorentini. Ma quando le città o le provincie sono use a vivere sotto un principe, e quel sangue sia spento, essendo da un canto use ad ubbidire, dall'altro non avendo il principe vecchio, farne uno intra loro non si accordano, vivere libere non sanno; di modo che sono più tarde a pigliare le armi, e con più facilità se le può un principe guadagnare, e assicurarsi di loro. Ma nelle repubbliche è maggior vita, maggior odio, più desiderio di vendetta, nè gli lascia nè può lasciar riposare la memoria dell'antica libertà, talchè la più sicura via è spegnerle, o abitarvi.

CAPITOLO VI.

De' principati nuovi, che con le proprie armi e virtù si acquistano.

Non si maravigli alcuno se nel parlare che io farò de' principati al tutto nuovi e di principe e di stato, io addurrò grandissimi esempi; perchè camminando gli uomini quasi sempre per le vie battute da altri, e procedendo nelle azioni loro con le imitazioni, nè si potendo le vie d'altri al tutto tenere, nè alla virtù di quelli che tu imiti ggiugnere, debbe un uomo prudente entrare

sempre per le vie battute da uomini grandi, e quelli che sono stati eccellentissimi imitare, acciocchè se la sua virtù non v'arriva, almeno ne renda qualche odore; e fare come gli arcieri prudenti, ai quali parendo il luogo dove disegnano ferire troppo lontano, e conoscendo fino a quanto arriva la virtù del loro arco, pongono la mira assai più alta che il luogo destinato, non per aggiugnere con la loro forza o freccia a tanta altezza, ma per potere con l' aiuto di sì alta mira pervenire al disegno loro. Dico adunque che ne' principati in tutto nuovi, dove sia un nuovo principe, si trova più o meno difficultà a mantenerli, secondo che più o meno è virtuoso colui che gli acquista. E perchè questo evento di diventare di privato principe presuppone o virtù o fortuna, pare che l'una o l'altra di queste due cose mitighino in parte molte difficultà. Nondimanco colui che è stato meno sulla fortuna, si è mantenuto più. Genera ancora facilità l'essere il principe costretto, per non avere altri stati, venire ad abitarvi personalmente. Ma per venire a quelli che per propria virtù e non per fortuna sono diventati principi, dico, che i più eccellenti sono Moisè, Ciro, Romulo, Teseo e simili. E benchè di Moisè non si debba ragionare, essendo stato un mero esecutore delle cose che gli erano commesse da Dio, pure debbe essere ammirato solamente per quella grazia che lo faceva degno di parlare con Dio. Ma considerando Ciro e gli altri che hanno acquistato o fondato regni, si troveranno tutti mirabili; e se si considereranno le azioni ed ordini loro particolari, non parranno differenti da quelli di Moisè, che ebbe sì gran precettore. Ed esaminando le azioni e vita loro, non si vede che quelli avessero altro dalla fortuna che l' occasione, la quale dette loro materia da potere introdurvi dentro quella forma che parse loro; e senza quella occasione la virtù dell' animo loro si saria spenta, e senza quella virtù l'occasione sarebbe venuta invano. Era dunque necessario a Moisè trovare il popolo d' Israel in Egitto schiavo e oppresso dagli Egizj, acciocchè quelli per uscire di servitù si disponessero a seguitarlo. Conveniva che Romulo non capisse in Alba, e fusse stato esposto a nascere suo, a volere che diventasse re di Roma, e fondatore di quella patria. Bisognava che Ciro trovasse i Persi malcontenti dell' imperio de' Medi, ed i Medi molli ed effeminati per la lunga pace. Non poteva Teseo dimostrare la sua virtù, se non trovava gli Ateniesi dispersi. Queste occasioni pertanto fecero questi uomini felici, e l'eccellente virtù loro fece quella occasione esser conosciuta; donde la loro patria ne fu nobilitata, e diventò felicissima. Quelli i quali per vie virtuose simili a costoro diventano principi, acquistano il principato con difficultà, ma con facilità lo tengono; e le difficultà che hanno nell' acquistare il principato nascono in parte da' nuovi ordini e modi che sono forzati d' introdurre per fondare lo stato loro e la loro sicurtà. E debbesi considerare come non è cosa più difficile a trattare, nè più dubbia a riuscire, nè più pericolosa a maneggiare, che farsi capo ad introdurre nuovi ordini. Perchè l' introduttore ha per nimici tutti coloro che degli ordini vecchi fanno bene; ed ha tiepidi difensori tutti quelli che degli ordini nuovi farebbero bene, la qual tiepidezza nasce parte per paura degli avversari, che hanno le leggi dal canto loro, parte dalla incredulità degli uomini, i quali non credono in verità le cose nuove, se non ne veggono nata una esperienza ferma. Donde nasce che qualunque volta quelli che sono inimici hanno occasione di assaltare, lo fanno partigianamente, e quelli altri difendono tiepidamente, in modo che insieme con loro si periclita. È necessario pertanto, volendo discorrere bene questa parte, esaminare se questi innovatori stanno per lor medesimi, o se dipendono da altri, cioè se per condurre l' opera loro bisogna che preghino ovvero possono forzare. Nel primo caso capitano sempre male, e non conducono cosa alcuna; ma quando dipen-

dono da loro propri, e possono forzare, allora è che rade volte periclitano. Di qui nacque che tutti i profeti armati vinsero, e i disarmati rovinarono, perchè oltre alle cose dette, la natura de' popoli è varia, ed è facile a persuadere loro una cosa, ma è difficile fermarli in quella persuasione. E però conviene essere ordinato in modo che quando non credono più, si possa far loro credere per forza. Moisè, Ciro, Teseo e Romulo non arebbero possuto fare osservare lungamente le loro costituzioni, se fussero stati disarmati, come ne' nostri tempi intervenne a frate Girolamo Savonarola, il quale rovinò ne' suoi ordini nuovi, come la moltitudine cominciò a non credergli, e lui non aveva il modo da tenere fermi quelli che avevano creduto, nè a far credere i discredenti. Però questi tali hanno nel condursi gran difficultà, e tutti i loro pericoli sono tra via, e conviene che con la virtù li superino, ma superati che gli hanno, e che cominciano ad essere in venerazione, avendo spenti quelli che di sua qualità gli avevano invidia, rimangono potenti, sicuri, onorati e felici. A sì alti esempi io voglio aggiugnere un esempio minore; ma bene arà qualche proporzione con quelli, e voglio mi basti per tutti gli altri simili; e questo è Ierone Siracusano. Costui di privato diventò principe di Siracusa, nè ancor egli conobbe altro dalla fortuna che l'occasione; perchè essendo i Siracusani oppressi, l'elessero per loro capitano, donde meritò di esser fatto loro principe; e fu di tanta virtù ancora in privata fortuna, che chi ne scrive dice, che altro non gli mancava a regnare, eccetto il regno. Costui spense la milizia vecchia, ordinò la nuova, lasciò le amicizie antiche, prese delle nuove; e come ebbe amicizie e soldati che fussero suoi, potette in su tale fondamento edificare ogni edificio; tanto che egli durò assai fatica in acquistare, e poca in mantenere.

CAPITOLO VII.

De' principati nuovi, che con forze d' altri e per fortuna si acquistano.

Coloro i quali solamente per fortuna diventano di privati principi, con poca fatica diventano, ma con assai si mantengono, e non hanno difficultà alcuna fra via, perchè vi volano; ma tutte le difficultà nascono da poi che vi sono posti. E questi tali sono quelli, a chi è concesso alcuno stato o per danari o per grazia di chi lo concede; come intervenne a molti in Grecia nelle città di Ionia e dell' Ellesponto, dove furono fatti principi da Dario, acciò le tenessero per sua sicurtà e gloria; come erano ancora fatti quelli imperatori che di privati, per corruzione de' soldati, perveniano all' imperio. Questi stanno semplicemente in su la volontà e fortuna di chi lo ha concesso loro, che sono due cose volubilissime e instabili; e non sanno e non possono tenere quel grado: non sanno, perchè se non è uomo di grande ingegno e virtù, non è ragionevole che essendo sempre vissuto in privata fortuna, sappia comandare; non possono, perchè non hanno forze che li possano essere amiche e fedeli. Dipoi gli stati che vengono subito, come tutte le altre cose della natura che nascono e crescono presto, non possono avere le radici e corrispondenze loro, in modo che il primo tempo avverso non le spenga; se già quelli tali, come è detto, che sì in un subito sono diventati principi non sono di tanta virtù, che quello che la fortuna ha messo loro in grembo sappiano subito prepararsi a conservarlo, e quelli fondamenti che gli altri hanno fatti avanti che diventino principi, li facciano poi. Io voglio all' uno e all' altro di questi modi, circa diventare principe per virtù o per fortuna, addurre due esempi stati ne' giorni della memoria nostra; e questi sono

Francesco Sforza e Cesare Borgia. Francesco per i debiti mezzi e con una sua gran virtù, di privato diventò duca di Milano, e quello che con mille affanni aveva acquistato, con poca fatica mantenne. Dall' altra parte, Cesare Borgia, chiamato dal vulgo duca Valentino, acquistò lo stato con la fortuna del padre e con quella lo perdette, non ostante che per lui si usasse ogni opera, e facesse tutte quelle cose che per un prudente e virtuoso uomo si dovevano fare per mettere le radici sue in quelli stati che le armi e fortuna di altri gli aveva concessi. Perchè, come di sopra si disse, chi non fa i fondamenti prima, li potrebbe con una gran virtù fare dipoi, ancora che si facciano con disagio dell' architettore e pericolo dell' edificio. Se adunque si considererà tutti i progressi del duca, si vedrà lui aversi fatti gran fondamenti alla futura potenza, i quali non giudico superfluo discorrere, perchè io non saprei quali precetti mi dare migliori ad un principe nuovo che l' esempio delle azioni sue: e se gli ordini suoi non gli giovarono, non fu sua colpa, perchè nacque da una straordinaria ed estrema malignità di fortuna. Aveva Alessandro VI, nel voler far grande il duca suo figliuolo, assai difficultà presenti e future. Prima, non vedeva via di poterlo far signore di alcuno stato, che non fusse stato di Chiesa; e volgendosi a torre quello della Chiesa, sapeva che il duca di Milano e i Viniziani non gliene consentirebbero, perchè Faenza e Rimino erano già sotto la protezione dei Viniziani. Vedeva oltre a questo le armi d' Italia, e quelle in specie di cui si fusse potuto servire, essere nelle mani di coloro che dovevano temere la grandezza del papa, e però non se ne poteva fidare, sendo tutte negli Orsini e Colonnesi e loro seguaci. Era dunque necessario che si turbassero quelli ordini, e disordinare gli stati d' Italia, per potersi insignorire sicuramente di parte di quelli; il che gli fu facile, perchè trovò i Viniziani, che mossi da altre cagioni si erano volti a fare ripassare i Francesi in Italia; il che non solamente non contraddisse, ma loro fece più facile con la risoluzione del matrimonio antico del re Luigi. Passò adunque il re in Italia con l' aiuto de' Viniziani e consenso di Alessandro; nè prima fu in Milano, che il papa ebbe da lui gente per l' impresa di Romagna, la quale gli fu consentita per la riputazione del re. Acquistata adunque il duca la Romagna e battuti i Colonnesi, volendo mantenere quella e procedere più avanti, l' impedivano due cose: l' una, le armi sue, che non gli parevano fedeli; l' altra, la volontà di Francia: cioè temeva che le armi Orsine, delle quali si era servito, non gli mancassero sotto, e non solamente gl' impedissero l' acquistare, ma gli togliessero l' acquistato, e che il re ancora non gli facesse il simile. Degli Orsini ne ebbe un riscontro, quando dopo l' espugnazione di Faenza assaltò Bologna, che li vide andare freddi in quello assalto. E circa il re, conobbe l' animo suo, quando preso il ducato di Urbino assaltò la Toscana, dalla quale impresa il re lo fece desistere; onde che il duca deliberò non dipendere più dalle armi e dalla fortuna d' altri. E la prima cosa indebolì le parti Orsine e Colonnesi in Roma, perchè tutti gli aderenti loro che fussero gentiluomini, se gli guadagnò facendoli suoi gentiluomini, e dando loro grandi provvisioni gli onorò secondo la qualità loro di condotte e di governi; in modo che in pochi mesi negli animi loro l' affezione delle parti si spense, e tutta si volse nel duca. Dopo questo aspettò l' occasione di spegnere gli Orsini, avendo dispersi quelli di casa Colonna, la quale gli venne bene, ed egli l' usò meglio; perchè avvedutisi gli Orsini tardi che la grandezza del duca e della Chiesa era la loro rovina, fecero una dieta alla Magione nel Perugino. Da quella nacque la ribellione di Urbino e i tumulti di Romagna ed infiniti pericoli del duca, i quali tutti superò con l' aiuto de' Francesi: e ritornatogli la riputazione, nè si fidando di Francia nè di altre forze esterne, per non le avere a cimentare, si

volse agl' inganni, e seppe tanto dissimulare l'animo suo, che gli Orsini mediante il signore Paolo si riconciliarono seco; con il quale il duca non mancò di ogni ragione di ufizio per assicurarlo, dandogli danari, veste e cavalli, tanto che la semplicità loro li condusse a Sinigaglia nelle sue mani. Spenti adunque questi capi, e ridotti i partigiani loro amici suoi, aveva il duca gittato assai buoni fondamenti alla potenza sua, avendo tutta la Romagna con il ducato di Urbino, e guadagnatosi tutti quei popoli per avere incominciato a gustare il ben essere loro. E perchè questa parte è degna di notizia, e da essere imitata da altri, non la voglio lasciare indietro. Preso che ebbe il duca la Romagna, e trovandola essere stata comandata da' signori impotenti, i quali più presto avevano spogliato i loro sudditi che corretti, e dato loro più materia di disunione che di unione, tanto che quella provincia era tutta piena di latrocinj, di brighe e d'ogni altra ragione d'insolenza, giudicò fusse necessario a volerla ridurre pacifica ed obbediente al braccio regio, darle un buon governo. Però vi prepose messer Ramiro d' Orco, uomo crudele ed espedito, al quale dette pienissima potestà. Costui in breve tempo la ridusse pacifica e unita con grandissima riputazione. Dipoi giudicò il duca non essere a proposito sì eccessiva autorità, perchè dubitava non diventasse odiosa; e preposevi un giudizio civile nel mezzo della provincia, con un presidente eccellentissimo, dove ogni città vi aveva l'avvocato suo. E perchè conosceva le rigorosità passate avergli generato qualche odio, per purgare gli animi di quelli popoli e guadagnarseli in tutto, volle mostrare che se crudeltà alcuna era seguita, non era nata da lui, ma dall' acerba natura del ministro. E preso sopra questo occasione, lo fece una mattina mettere a Cesena in duo pezzi in su la piazza con un pezzo di legno e un coltello sanguinoso a canto. La ferocità del quale spettacolo fece quelli popoli in un tempo rimanere soddisfatti e stupidi. Ma torniamo donde noi partimmo. Dico che trovandosi il duca assai potente ed in parte assicurato de' presenti pericoli, per essersi armato a suo modo ed avere in buona parte spente quelle armi che vicine lo potevano offendere, gli restava, volendo procedere con l'acquisto, il rispetto di Francia, perchè conosceva che dal re, il quale tardi si era accorto dell' errore suo, non gli sarebbe sopportato. E cominciò per questo a cercare amicizie nuove, e vacillare con Francia, nella venuta che fecero i Francesi verso il regno di Napoli contro agli Spagnuoli che assediavano Gaeta. E l'animo suo era di assicurarsi di loro; il che gli sarebbe presto riuscito, se Alessandro viveva. E questi furono i governi suoi quanto alle cose presenti. Ma quanto alle future egli aveva da dubitare, in prima, che un nuovo successore alla Chiesa non gli fusse amico, e cercasse torgli quello che Alessandro gli aveva dato; e pensò farlo in quattro modi: Primo, con ispegnere tutti i sangui di quelli signori che egli aveva spogliato, per torre al papa quelle occasioni; secondo, con guadagnarsi tutti i gentiluomini di Roma, come è detto, per potere con quelli tenere il papa in freno; terzo, con ridurre il Collegio più suo che poteva; quarto, con acquistare tanto imperio avanti che il papa morisse, che potesse per sè medesimo resistere ad un primo impeto. Di queste quattro cose alla morte di Alessandro ne avea condotte tre; la quarta aveva quasi per condotta. Perchè de' signori spogliati ne ammazzò quanti ne potè aggiugnere, e pochissimi si salvarono; i gentiluomini romani si aveva guadagnati; e nel Collegio aveva grandissima parte. E quanto al nuovo acquisto, aveva disegnato diventare signore di Toscana, e possedeva di già Perugia e Piombino e di Pisa aveva preso la protezione. E come non avesse avuto ad avere rispetto a Francia (che non gliene aveva ad aver più, per esser di già i Francesi spogliati del regno di Napoli dagli Spagnuoli, in guisa che ciascun di loro era necessitato comperare l'ami-

cizia sua), e' saltava in Pisa. Dopo questo Lucca e Siena cedeva subito, parte per invidia dei Fiorentini e parte per paura; i Fiorentini non avevano rimedio, il che se gli fusse riuscito, che gli riusciva l'anno medesimo che Alessandro morì, si acquistava tante forze e tanta riputazione, che per sè stesso si saria retto, nè sarebbe più dipenduto dalla fortuna e forze d'altri, ma solo dalla potenza e virtù sua. Ma Alessandro morì dopo cinque anni che egli aveva incominciato a trarre fuora la spada. Lasciollo con lo stato di Romagna solamente assolidato, con tutti gli altri in aria, intra due potentissimi eserciti nimici, e malato a morte. Ed era nel duca tanta ferocia e tanta virtù, e sì ben conosceva come gli uomini si hanno a guadagnare o perdere, e tanto erano validi i fondamenti che in sì poco tempo si aveva fatti, che se non avesse avuto quelli eserciti addosso, o fusse stato sano, arebbe retto ad ogni difficultà. E che i fondamenti suoi fussero buoni si vide, che la Romagna l'aspettò più di un mese: in Roma, ancora che mezzo vivo, stette sicuro; e benchè i Baglioni, Vitelli e Orsini venissero in Roma, non ebbero seguito contro di lui: potè fare papa se non chi egli volle, almeno che non fusse chi egli non voleva. Ma se nella morte di Alessandro fusse stato sano, ogni cosa gli era facile. Ed egli mi disse ne' dì che fu creato Giulio II, che avea pensato a tutto quello che potesse nascere morendo il padre, e a tutto aveva trovato rimedio, eccetto che non pensò mai in su la sua morte di stare ancora lui per morire. Raccolte adunque tutte queste azioni del duca, non saprei riprenderlo; anzi mi pare, come ho detto, di proporlo ad imitare a tutti coloro che per fortuna e con le armi d'altri sono saliti all'imperio. Perchè egli avendo l'animo grande e la sua intenzione alta, non si poteva governare altrimenti; e solo si oppose ai suoi disegni la brevità della vita d'Alessandro, e la sua infermità. Chi adunque giudica necessario nel suo principato nuovo assicurarsi degl'inimici, guadagnarsi amici, vincere o per forza o per fraude, farsi amare e temere dai popoli, seguire e riverire da' soldati, spegnere quelli che ti possono o debbono offendere, innovare con nuovi modi gli ordini antichi, essere severo e grato, magnanimo e liberale, spegnere la milizia infedele, creare della nuova, mantenersi le amicizie de' re e dei principi, in modo che ti abbiano a beneficare con grazia o ad offendere con rispetto, non può trovare più freschi esempi che le azioni di costui. Solamente si può accusarlo nella creazione di Giulio II, nella quale egli ebbe mala elezione; perchè, come è detto, non potendo fare un papa a suo modo, poteva tenere che un non fusse papa, e non doveva mai acconsentire al papato di quelli cardinali, che lui avesse offesi, o che diventati pontifici avessero ad avere paura di lui. Perchè gli uomini offendono o per paura o per odio. Quelli che egli aveva offesi erano, intra gli altri, San Pietro ad Vincula, Colonna, San Giorgio, Ascanio. Tutti gli altri, assunti al papato, avevano a temerlo, eccetto Roano e gli Spagnuoli: questi per congiunzione e obbligo, quello per potenza, avendo congiunto seco il regno di Francia. Pertanto il duca innanzi ad ogni cosa doveva creare papa uno Spagnuolo, e non potendo dovea consentire che fusse Roano, e non San Pietro ad Vincula. E chi crede che ne' personaggi grandi i beneficj nuovi facciano dimenticare le ingiurie vecchie, s'inganna. Errò adunque il duca in questa elezione, e fu cagione dell'ultima rovina sua.

CAPITOLO VIII.

Di quelli che per scelleratezza sono pervenuti al principato.

Ma perchè di privato si diventa ancora in due modi principe, il che non si può al tutto o alla fortuna o alla virtù attribuire, non mi pare di lasciarli indietro ancora che dell' uno si possa più diffusamente ragionare, dove si trattasse delle repubbliche. Questi sono quando o per qualche via scellerata e nefaria si ascende al principato, o quando un privato cittadino con il favore degli altri suoi cittadini diventa principe della sua patria. E parlando del primo modo, si mostrerà con due esempi, l' uno antico, l' altro moderno, senza entrare altrimenti nei meriti di questa parte, perchè io giudico, a chi fusse necessitato, che basti imitarli. Agatocle Siciliano, non solo di privata, ma d'infima ed abietta fortuna, divenne re di Siracusa. Costui nato di un orciolaio, tenne sempre per i gradi della sua fortuna vita scellerata. Nondimanco accompagnò le sue scelleratezze con tanta virtù di animo e di corpo, che voltosi alla milizia, per i gradi di quella pervenne ad essere pretore di Siracusa. Nel qual grado essendo costituito, ed avendo deliberato volere diventar principe, e tenere con violenza e senza obbligo d' altri quello che d' accordo gli era stato concesso; ed avuto di questo disegno intelligenza con Amilcare Cartaginese, il quale con gli eserciti militava in Sicilia, radunò una mattina il popolo e il senato di Siracusa, come se gli avesse avuto a deliberare cose pertinenti alla repubblica, e ad un cenno ordinato fece da' suoi soldati uccidere tutti i senatori e i più ricchi del popolo; i quali morti occupò e tenne il principato di quella città senza alcuna controversia civile. E benchè dai Cartaginesi fusse due volte rotto, e ultimamente assediato, non solamente potè difendere la sua città, ma lasciata parte della sua gente alla difesa di quella, con l' altre assaltò l' Affrica, e in breve tempo liberò Siracusa dall' assedio, e condusse i Cartaginesi in estrema necessità, i quali furono necessitati ad accordarsi con quello, ad esser contenti della possessione dell' Affrica, e ad Agatocle lasciare la Sicilia. Chi considerasse adunque le azioni e virtù di costui, non vedria cose, o poche, le quali possa attribuire alla fortuna; conciossiacosachè, come di sopra è detto, non per favore di alcuno, ma per i gradi della milizia, i quali con mille disagi e pericoli si aveva guadagnato, pervenisse al principato, e quello dipoi con tanti partiti animosi e pericoli mantenesse. Non si può ancora chiamare virtù ammazzare i suoi cittadini, tradire gli amici, essere senza fede, senza pietà, senza religione, i quali modi possono fare acquistare imperio, ma non gloria. Perchè se si considerasse la virtù di Agatocle nell' entrare e nell' uscire de' pericoli, e la grandezza dell' animo suo nel sopportare e superare le cose avverse, non si vede perchè egli abbia ad essere giudicato inferiore a qualunque eccellentissimo capitano. Nondimanco la sua efferata crudeltà ed inumanità con infinite scelleratezze non consentono che sia intra gli eccellentissimi uomini celebrato. Non si può adunque attribuire alla fortuna o alla virtù quello che senza l'una e l' altra fu da lui conseguito. Ne' tempi nostri, regnante Alessandro VI, Oliverotto da Fermo, sendo più anni addietro rimaso piccolo, fu da un suo zio materno, chiamato Giovanni Fogliani, allevato, e ne' primi tempi della sua gioventù dato a militare sotto Paulo Vitelli, acciocchè ripieno di quella disciplina pervenisse a qualche eccellente grado di milizia. Morto dipoi Paulo, militò sotto Vitellozzo suo fratello, ed in brevissimo tempo, per essere ingegnoso e della persona e dell' animo

gagliardo, diventò il primo uomo della sua milizia. Ma parendogli cosa servile lo stare con altri, pensò con l'aiuto di alcuni cittadini di Fermo, a'quali era più cara la servitù che la libertà della loro patria, e con il favore Vitellesco di occupare Fermo; e scrisse a Giovanni Fogliani, come sendo stato più anni fuori di casa, voleva venire a vedere lui e la sua città, e in qualche parte riconoscere il suo patrimonio. E perchè non si era affaticato per altro che per acquistare onore, acciocchè i suoi cittadini vedessero come non aveva speso il tempo invano, voleva venire onorevolmente ed accompagnato da cento cavalli di suoi amici e servitori; e pregavalo che fusse contento ordinare che da' Firmani fusse ricevuto onoratamente, il che non solamente tornava onore a lui, ma a sè proprio, essendo suo allievo. Non mancò pertanto Giovanni di alcuno officio debito verso il nipote, e fattolo ricevere da' Firmani onoratamente, si alloggiò nelle case sue, dove passato alcun giorno, ed atteso a ordinare quello che alla sua futura scelleratezza era necessario, fece un convito solennissimo, dove invitò Giovanni Fogliani e tutti i primi uomini di Fermo. E consumate che furono le vivande, e tutti gli altri intrattenimenti che in simili conviti si usano, Oliverotto mosse ad arte certi ragionamenti gravi, parlando della grandezza di papa Alessandro e di Cesare suo figliuolo, e delle imprese loro; ai quali ragionamenti rispondendo Giovanni e gli altri, egli ad un tratto si rizzò, dicendo quelle essere cose da parlarne in luogo più segreto, e ritirossi in una camera, dove Giovanni e tutti gli altri cittadini gli andaron dietro. Nè prima furono posti a sedere, che da' luoghi segreti di quella uscirono soldati, che ammazzarono Giovanni e tutti gli altri. Dopo il quale omicidio montò Oliverotto a cavallo, e corse la terra, ed assediò nel palazzo il supremo magistrato; tanto che per paura furono costretti ubbidirlo, e fermare un governo, del quale si fece principe. E morti tutti quelli che per essere malcontenti lo potevano offendere, si corroborò con nuovi ordini civili e militari, in modo che in spazio di un anno che tenne il principato, non solamente egli era sicuro nella città di Fermo, ma era diventato formidabile a tutti i suoi vicini; e sarebbe stata la sua espugnazione difficile come quella di Agatocle, se non si fusse lasciato ingannare da Cesare Borgia, quando a Sinigaglia, come di sopra si disse, prese gli Orsini e Vitelli, dove preso ancora lui, un anno dopo il commesso parricidio, fu insieme con Vitellozzo, il quale aveva avuto maestro delle virtù e scelleratezze sue, strangolato. Potrebbe alcuno dubitare donde nascesse che Agatocle ed alcuno simile, dopo infiniti tradimenti e crudeltà, potette vivere lungamente sicuro nella sua patria, e difendersi dagl' inimici esterni, e da' suoi cittadini non gli fu mai cospirato contro; conciossiacosachè molti altri mediante la crudeltà non abbiano ancora mai potuto ne' tempi pacifici mantenere lo stato, non che nei tempi dubbiosi di guerra. Credo che questo avvenga dalle crudeltà male o bene usate. Bene usate si possono chiamare quelle, se del male è lecito dire bene, che si fanno ad un tratto per necessità dell'assicurarsi, e dipoi non vi s'insiste dentro, ma si convertiscono in più utilità de'sudditi che si può. Le male usate sono quelle, le quali ancora che nel principio siano poche, crescono piuttosto col tempo che le si spengano. Coloro che osservano il primo modo, possono con Dio e con gli uomini avere allo stato loro qualche rimedio, come ebbe Agatocle. Quelli altri è impossibile che si mantengano. Onde è da notare che nel pigliare uno stato, debbe l' occupatore di esso discorrere tutte quelle offese che gli è necessario fare, e tutte farle a un tratto per non le avere a rinnovare ogni dì, e potere non le innovando assicurare gli uomini, e guadagnarseli con beneficarli. Chi fa altrimenti, o per timidità o per mal consiglio, è sempre necessitato tenere il coltello in mano, nè può mai fondarsi sopra i

suoi sudditi, non si potendo quelli per le continue e fresche ingiurie assicurare di lui. Perchè le ingiurie si debbono fare tutte insieme, acciocchè assaporandosi meno, offendano meno; i beneficj si debbono fare a poco a poco, acciocchè si assaporino meglio. E deve sopratutto un principe vivere con i suoi sudditi in modo che nessuno accidente o di male o di bene lo abbia a far variare; perchè venendo per i tempi avversi le necessità, tu non sei a tempo al male, ed il bene che tu fai non ti giova, perchè è giudicato forzato, e non te ne è saputo grado alcuno.

CAPITOLO IX.

Del principato civile.

Ma venendo all' altra parte, quando un principe cittadino, non per scelleratezza o altra intollerabile violenza, ma con il favore degli altri suoi cittadini diventa principe della sua patria, il quale si può chiamare principato civile, nè al pervenirvi è necessario o tutta virtù o tutta fortuna, ma più presto un' astuzia fortunata, dico che si ascende a questo principato o con il favore del popolo, o con il favore de' grandi. Perchè in ogni città si trovano questi due umori diversi, e nasce da questo, che il popolo desidera non esser comandato nè oppresso dai grandi, e i grandi desiderano comandare ed opprimere il popolo; e da questi due appetiti diversi surge nelle città uno de' tre effetti, o principato, o libertà, o licenza. Il principato è causato o dal popolo o da' grandi, secondo che l'una o l'altra di queste parti ne ha l'occasione; perchè vedendo i grandi non poter resistere al popolo, cominciano a voltare la riputazione ad uno di loro, e lo fanno principe per poter sotto la ombra sua sfogare il loro appetito. Il popolo ancora volta la riputazione ad un solo, vedendo non poter resistere ai grandi, e lo fa principe per essere con l' autorità sua difeso. Colui che viene al principato con l' aiuto de' grandi, si mantiene con più difficultà, che quello che diventa con l'aiuto del popolo; perchè si trova principe con di molti intorno che a loro pare essere eguali a lui, e per questo non gli può nè comandare nè maneggiare a suo modo. Ma colui che arriva al principato con il favor popolare, vi si trova solo, ed ha intorno o nessuno o pochissimi che non siano parati ad ubbidire. Oltre a questo non si può con onestà satisfare a' grandi, e senza ingiuria d'altri, ma sibbene al popolo; perchè quello del popolo è più onesto fine che quel de' grandi, volendo questi opprimere, e quello non essere oppresso. Aggiungesi ancora che del popolo nimico un principe non si può mai assicurare per esser troppi, de' grandi si può assicurare per essere pochi. Il peggio che possa aspettare un principe dal popolo nimico, è l' essere abbandonato da lui; ma da' grandi nimici, non solo debbe temere di essere abbandonato, ma che ancor loro gli vengano contro; perchè essendo in quelli più vedere e più astuzia, avanzano sempre tempo per salvarsi, e cercano gradi con quello che sperano che vinca. È necessitato ancora il principe vivere sempre con quel medesimo popolo, ma può ben fare senza quelli medesimi grandi, potendo farne e disfarne ogni dì, e torre e dare a sua posta riputazione loro. E per chiarire meglio questa parte, dico, come i grandi si debbono considerare in due modi principalmente, cioè: o si governano in modo col procedere loro che si obbligano in tutto alla tua fortuna, o no: quelli che si obbligano, e non siano rapaci, si debbono onorare ed amare; quelli che non si obbligano, si hanno a considerare in due modi: o fanno questo per pusillanimità e difetto naturale

d' animo; ed allora tu ti debbi servir di loro, e di quelli massime che sono di buon consiglio, perchè nelle prosperità te ne onori, e nelle avversità non hai da temerne: ma quando non si obbligano ad arte e per cagione ambiziosa, è segno come e' pensano più a sè che a te; e da quelli si debbe il principe guardare, e temerli come se fussero scoperti nimici, perchè sempre nelle avversità l' aiuteranno rovinare. Debbe pertanto uno che diventi principe mediante il favore del popolo, mantenerselo amico; il che gli fia facile, non domandando lui se non di non essere oppresso. Ma uno che contro al popolo diventi principe con il favor de' grandi, deve innanzi ad ogni altra cosa cercare di guadagnarsi il popolo; il che gli fia facile, quando pigli la protezione sua. E perchè gli uomini quando hanno bene da chi credevano aver male, si obbligano più al beneficatore loro, diventa il popolo subito più suo benevolo, che se si fusse condotto al principato per i suoi favori; e puosselo il principe guadagnare in molti modi, i quali perchè variano secondo il suggetto non se ne può dare certa regola, e però si lasceranno indietro. Conchiuderò solo che ad un principe è necessario avere il popolo amico, altrimenti non ha nelle avversità rimedio. Nabide principe degli Spartani sostenne l'ossidione di tutta la Grecia e di uno esercito romano vittorioso, e difese contro a quelli la patria sua e il suo stato, e gli bastò solo, sopravvenendogli il pericolo, assicurarsi di pochi; chè se egli avesse avuto il popolo nemico, questo non gli bastava. E non sia alcuno che ripugni a questa mia opinione con quel proverbio trito, che *chi fonda in sul popolo, fonda in sul fango*; perchè quello è vero, quando un cittadino privato vi fa su fondamento, e dassi ad intendere che il popolo lo liberi quando esso fusse oppresso dagl' inimici o da' magistrati; in questo caso si potrebbe trovare spesso ingannato, come intervenne in Roma a' Gracchi, ed in Firenze a messer Giorgio Scali. Ma essendo un principe quello che sopra vi si fondi, che possa comandare, e sia un uomo di cuore, nè si sbigottisca nelle avversità, e non manchi delle altre preparazioni, e tenga con l'animo e ordini suoi animato l' universale, mai si troverà ingannato da lui, e gli parrà aver fatti i suoi fondamenti buoni. Sogliono questi principati periclitare, quando sono per salire dall'ordine civile allo assoluto, perchè questi principi o comandano per loro medesimi, o per mezzo de' magistrati. Nell' ultimo caso è più debole e più pericoloso lo stato loro, perchè egli stanno al tutto con la volontà di quelli cittadini che sono preposti a' magistrati, i quali massime ne' tempi avversi, gli possono torre con facilità grande lo stato, o con fargli contro, o col non l' ubbidire; e il principe non è a tempo ne' pericoli a pigliare l' autorità assoluta, perchè i cittadini e sudditi, che sogliono avere i comandamenti da' magistrati, non sono in quelli frangenti per ubbidire a' suoi, ed arà sempre ne' tempi dubbj penuria di chi si possa fidare. Perchè simil principe non può fondarsi sopra quello che vede ne' tempi quieti, quando i cittadini hanno bisogno dello stato; perchè allora ognuno corre, ognuno promette, e ciascuno vuole morire per lui, quando la morte è discosto: ma nei tempi avversi, quando lo stato ha bisogno de' cittadini, allora se ne trova pochi. E tanto più è questa esperienza pericolosa, quanto che la non si può fare se non una volta. Però un principe savio deve pensare un modo, per il quale i suoi cittadini sempre, ed in ogni modo e qualità di tempo, abbiano bisogno dello stato e di lui, e sempre poi gli saranno fedeli.

CAPITOLO X.

In che modo le forze di tutti i principati si debbano misurare.

Conviene avere, nell' esaminare le qualità di questi principati, un' altra considerazione, cioè, se un principe ha tanto stato, che possa bisognando per sè medesimo reggersi, ovvero se ha sempre necessità della difensione d' altri. E per chiarire meglio questa parte, dico, come io giudico coloro potersi reggere per sè medesimi, che possono o per abbondanza d' uomini o di danari mettere insieme un esercito giusto, e fare una giornata con qualunque li viene ad assaltare; e così giudico coloro aver sempre necessità di altri, che non possono comparire contro al nimico in campagna, ma sono necessitati rifuggirsi dentro alle mura, e guardare quelle. Nel primo caso si è discorso; e per l' avvenire diremo quello che ne occorre. Nel secondo caso non si può dire altro, salvo che confortare tali principi a munire e fortificare la terra propria, e del paese non tenere alcun conto. E qualunque arà bene fortificata la sua terra, e circa gli altri governi con i sudditi si sia maneggiato, come di sopra è detto e di sotto si dirà, sarà sempre con gran rispetto assaltato; perchè gli uomini sono sempre nimici delle imprese dove si vegga difficultà, nè si può vedere facilità assaltando uno che abbia la sua terra gagliarda, e non sia odiato dal popolo. Le città d' Alemagna sono liberissime, hanno poco contado, ed ubbidiscono all' imperatore quando lo vogliono, e non temono nè questo nè altro potente che le abbiano intorno; perchè le sono in modo fortificate, che ciascuno pensa la espugnazione di esse dovere essere tediosa e difficile; perchè tutte hanno fosse e mura convenienti, hanno artiglieria a sufficienza, e tengono sempre nelle canove pubbliche da bere, da mangiare e da ardere per un anno. Ed oltre a questo per potere tenere la plebe pasciuta, e senza perdita del pubblico, hanno sempre in comune per un anno da poter dar loro da lavorare in quelli esercizi che siano il nervo e la vita di quelle città, e dell' industria de' quali la plebe si pasca; tengono ancora gli esercizi militari in riputazione, e sopra di questo hanno molti ordini a mantenerli. Un principe adunque che abbia una città forte, e non si faccia odiare, non può essere assaltato; e se pur fusse chi lo assaltasse, se ne partirebbe con vergogna; perchè le cose del mondo sono sì varie, che egli è quasi impossibile che uno possa con gli eserciti stare un anno ozioso, e campeggiarlo. E chi replicasse: se il popolo arà le sue possessioni fuora e veggale ardere, non ci arà pazienza, e il lungo assedio e la carità propria gli farà sdimenticare il principe; rispondo che un principe potente ed animoso supererà sempre tutte quelle difficultà, dando ora speranza a' sudditi che il male non fia lungo, ora timore della crudeltà del nimico, ora assicurandosi con destrezza di quelli che gli paressero troppo arditi. Oltre a questo il nimico debbe ragionevolmente ardere e rovinare il paese loro in su la giunta sua, e ne' tempi quando gli animi degli uomini sono ancora caldi e volonterosi alla difesa; e però tanto meno il principe debbe dubitare, perchè dopo qualche giorno che gli animi sono raffreddati, sono di già fatti i danni, sono ricevuti i mali, e non vi è più rimedio; ed allora tanto più si vengono ad unire col loro principe, parendo che esso abbia con loro obbligo, essendo stato loro arse le case e rovinate le possessioni per la difesa sua. E la natura degli uomini è, così obbligarsi per i beneficj che si fanno, come per quelli che si ricevono. Onde se si considererà bene tutto, non fia difficile ad un principe prudente

tenere prima e poi fermi gli animi de' suoi cittadini nella ossidione, quando non gli manchi da vivere nè da difendersi.

CAPITOLO XI.

De' principati ecclesiastici.

Restaci solamente al presente a ragionare de' principati ecclesiastici, circa i quali tutte le difficultà sono avanti che si posseggano; perchè si acquistano o per virtù o per fortuna, e senza l'una e l'altra si mantengono; perchè sono sostentati dagli ordini antiquati nella religione, quali sono suti tanto potenti e di qualità, che tengono i loro principati in stato, in qualunque modo si procedano e vivano. Costoro soli hanno stati e non li difendono, hanno sudditi e non li governano; e gli stati per essere indifesi non sono loro tolti, e i sudditi per non essere governati non se ne curano, nè pensano nè possono alienarsi da loro. Solo adunque questi principati sono sicuri e felici. Ma essendo quelli retti da cagioni superiori, alle quali la mente umana non aggiugne, lascerò il parlarne; perchè essendo esaltati e mantenuti da Dio, sarebbe ufficio d'uomo presuntuoso e temerario il discorrerne. Nondimanco se alcuno mi ricercasse donde viene che la Chiesa nel temporale sia venuta a tanta grandezza; conciossiachè da Alessandro indietro i potentati italiani, e non solamente quelli che si chiamavano potentati, ma ogni barone e signore, benchè minimo, quanto al temporale la stimava poco; e ora un re di Francia ne trema; e l'ha potuto cavare d'Italia, e rovinare i Viniziani (la qual cosa, ancora che sia nota, non mi pare superfluo ridurla in qualche parte alla memoria), risponderei : Avanti che Carlo re di Francia passasse in Italia, era questa provincia sotto l'imperio del papa, Viniziani, re d Napoli, duca di Milano e Fiorentini. Questi potentati avevano ad avere due cure principali : l'una, che un forestiero non entrasse in Italia con le armi; l'altra, che nessuno di loro occupasse più stato. Quelli a chi s'aveva più cura, erano il papa e Viniziani. Ed a tenere indietro i Viniziani bisognava l'unione di tutti gli altri, come fu nella difesa di Ferrara; e a tenere basso il papa si servivano de' baroni di Roma, i quali essendo divisi in due fazioni, Orsini e Colonnesi, sempre v'era cagione di scandali infra loro, e stando con le armi in mano in su gli occhi del pontefice, tenevano il pontificato debole ed infermo. E benchè surgesse qualche volta un papa animoso, come fu Sisto, pure la fortuna o il sapere non lo potè mai disobbligare da queste incomodità. E la brevità della vita loro ne era cagione, perchè in dieci anni che ragguagliato viveva un papa, a fatica che potesse abbassare una delle fazioni; e se, per modo di parlare, l'uno aveva quasi spenti i Colonnesi, surgeva un altro inimico agli Orsini, che quelli faceva risurgere, e gli Orsini non era a tempo a spegnere. Questo faceva che le forze temporali del papa erano poco stimate in Italia. Surse dipoi Alessandro VI, il quale, di tutti i Pontefici che sono stati mai, mostrò quanto un papa e con il danaro e con le forze si poteva prevalere; e fece con lo istrumento del duca Valentino, e con la occasione della passata de' Francesi tutte quelle cose che io ho discorso di sopra nelle azioni del duca; benchè l'intento suo non fusse di far grande la Chiesa, ma il duca, nondimeno ciò che fece tornò a grandezza della Chiesa, la quale dopo la sua morte, spento il duca, fu erede delle fatiche sue. Venne dipoi papa Giulio, e trovò la Chiesa grande avendo tutta la Romagna, ed essendo spenti tutti i baroni di Roma, e per le battiture d'Alessandro annullate quelle fazioni; e trovò ancora la via aperta al modo

dell'accumulare danari, non mai più usitato da Alessandro indietro. Le quali cose Giulio non solamente seguitò, ma accrebbe; e pensò guadagnarsi Bologna, e spegnere i Viniziani, e cacciare i Francesi d'Italia; e tutte queste imprese gli riuscirono, e con tanta più sua laude, quanto fece ogni cosa per accrescere la Chiesa, e non alcun privato. Mantenne ancora le parti Orsine e Colonnesi in quelli termini che le trovò; e benchè intra loro fusse qualche capo da fare alterazione, nientedimeno due cose gli ha tenuti fermi; l'una, la grandezza della Chiesa che gli sbigottisce; l'altra, il non avere loro cardinali, i quali sono origine di tumulti infra loro; nè mai staranno quiete queste parti qualunque volta abbiano cardinali, perchè questi nutriscono in Roma e fuori le parti, e quelli baroni sono forzati a difenderle; e così dall'ambizione de' prelati nascono le discordie e tumulti infra i baroni. Ha trovato adunque la santità di papa Leone questo pontificato potentissimo, il quale si spera che se quelli lo fecero grande con le armi, esso con la bontà ed infinite altre sue virtù lo farà grandissimo e venerando.

CAPITOLO XII.

Quante siano le specie delle milizie; e dei soldati mercenarj.

Avendo discorso particolarmente tutte le qualità di quelli principati de' quali nel principio proposi di ragionare, e considerato in qualche parte le cagioni del bene e del male essere loro, e mostro i modi con i quali molti hanno cerco di acquistarli e tenerli; mi resta ora a discorrere generalmente le offese e difese, che in ciascuno dei prenominati possono accadere. Noi abbiamo detto di sopra come ad un principe è necessario avere i suoi fondamenti buoni, altrimenti di necessità conviene che rovini. I principali fondamenti che abbiano tutti gli stati, così nuovi come vecchi, o misti, sono le buone leggi e le buone armi; e perchè non possono essere buone leggi dove non sono buone armi, e dove sono buone armi conviene che siano buone leggi, io lascerò indietro il ragionare delle leggi, e parlerò delle armi. Dico adunque che le armi con le quali un principe difende il suo stato, o le sono proprie, o le sono mercenarie, ausiliari, o miste. Le mercenarie ed ausiliari sono inutili e pericolose, e se uno tiene lo stato suo fondato in su le armi mercenarie, non starà mai fermo nè sicuro; perchè le sono disunite, ambiziose, senza disciplina, infedeli, gagliarde tra gli amici, tra i nimici vili, non hanno timore di Dio, non fede con gli uomini; e tanto si differisce la rovina quanto si differisce l'assalto: e nella pace sei spogliato da loro, nella guerra da' nimici. La cagione di questo è, che le non hanno altro amore nè altra cagione che le tenga in campo, che un poco di stipendio, il quale non è sufficiente a fare che e' vogliano morire per te. Vogliono bene essere tuoi soldati mentre che tu non fai guerra, ma come la guerra viene, o fuggirsi o andarsene. La qual cosa dovrei durar poca fatica a persuadere, perchè la rovina d'Italia non è ora causata da altra cosa, che per essere in spazio di molti anni riposatasi in su le armi mercenarie; le quali fecero già per alcuno qualche progresso, e parevano gagliarde infra loro; ma come venne il forestiero, le mostrarono quello ch' elle erano. Onde è che a Carlo re di Francia fu lecito pigliare Italia col gesso: e chi diceva come di questo ne erano cagione i peccati nostri, diceva il vero; ma non erano già quelli che credeva, ma questi che io ho narrati. E perchè gli erano peccati di principi, ne hanno patito la pena ancora loro. Io voglio dimostrare meglio la infelicità di queste armi. I capitani

mercenarj o sono uomini eccellenti, o no; se sono, non te ne puoi fidare, perchè sempre aspireranno alla grandezza propria, o con l'opprimere te che gli sei padrone, o con l'opprimere altri fuori della tua intenzione; ma se non è il capitano virtuoso, ti rovina per l'ordinario. E se si risponde che qualunque arà l'arme in mano farà questo medesimo, o mercenario, o no, replicherei come le armi hanno ad essere adoperate o da un principe, o da una repubblica; il principe deve andare in persona, e fare lui l'ufficio del capitano; la repubblica ha da mandare i suoi cittadini, e quando ne manda uno che non riesca valente uomo, debbe cambiarlo; e quando sia, tenerlo con le leggi chè non passi il segno. E per esperienza si vede i principi soli e le repubbliche armate fare progressi grandissimi, e le armi mercenarie non fare mai se non danno; e con più difficultà viene all'ubbidienza di un suo cittadino una repubblica armata di armi proprie, che una armata d'armi forestiere. Stettero Roma e Sparta molti secoli armate e libere. I Svizzeri sono armatissimi e liberissimi. Delle armi mercenarie antiche, per esempio, ci sono i Cartaginesi, i quali furono per essere oppressi da' loro soldati mercenarj, finita la prima guerra co' Romani, ancora che i Cartaginesi avessero per capi loro propri cittadini. Filippo Macedone fu fatto da' Tebani, dopo la morte di Epaminonda, capitano della loro gente, e tolse loro dopo la vittoria la libertà. I Milanesi, morto il duca Filippo, soldarono Francesco Sforza contro a' Viniziani, il quale, superati i nimici a Caravaggio, si congiunse con loro per opprimere i Milanesi suoi padroni. Sforza suo padre, essendo soldato della regina Giovanna di Napoli, la lasciò in un tratto disarmata; onde ella, per non perdere il regno fu costretta gettarsi in grembo al re di Aragona. E se i Viniziani e Fiorentini hanno per l'addietro accresciuto l'imperio loro con queste armi, e i loro capitani non se ne sono però fatti principi, ma gli hanno difesi, rispondo che i Fiorentini in questo caso sono stati favoriti dalla sorte; perchè dei capitani virtuosi, dei quali potevano temere, alcuni non hanno vinto, alcuni non hanno avuto opposizioni, altri hanno volto l'ambizione loro altrove. Quello che non vinse fu Giovanni Acuto, del quale non vincendo non si potea conoscere la fede; ma ognuno confesserà, che vincendo stavano i Fiorentini a sua discrezione. Sforza ebbe sempre i Bracceschi contrari, che guardarono l'uno l'altro: Francesco volse l'ambizione sua in Lombardia; Braccio contro alla Chiesa e al regno di Napoli. Ma venghiamo a quello che è seguito poco tempo fa. Fecero i Fiorentini Paolo Vitelli loro capitano, uomo prudentissimo, e che di privata fortuna aveva presa grandissima riputazione. Se costui espugnava Pisa, veruno fia che nieghi come e' conveniva a' Fiorentini stare seco; perchè se fusse diventato soldato de' loro nimici non avevano rimedio, e se lo tenevano avevano ad ubbidirlo. I Viniziani, se si considereranno i progressi loro, si vedrà quelli sicuramente e gloriosamente avere operato mentre fecero la guerra i loro propri, che fu avanti che si volgessero con le imprese in terra, dove con i gentiluomini e con la plebe armata operarono virtuosamente; ma come cominciarono a combattere in terra, lasciarono questa virtù e seguitarono i costumi d'Italia. E nel principio dell' augumento loro in terra, per non vi avere molto stato, e per essere in gran riputazione, non avevano da temere molto de' loro capitani; ma come eglino ampliarono, che fu sotto il Carmagnuola ebbono un saggio di questo errore: perchè vedutolo virtuosissimo, battuto che ebbero sotto il suo governo il duca di Milano, e conoscendo dall' altra parte come gli era freddo nella guerra, giudicarono non potere più vincere con lui; perchè non volevano nè poteano licenziarlo, per non riperdere ciò che avevano acquistato; onde che furono necessitati, per assicurarsene, di ammazzarlo. Hanno dipoi avuto per loro capitani Bartolommeo da

Bergamo, Ruberto da San Severino, il conte di Pitigliano e simili, con i quali avevano da temere della perdita, non del guadagno loro; come intervenne poi a Vailà, dove in una giornata perderono quello che in ottocento anni con tanta fatica avevano acquistato: perchè da queste armi nascono solo i lenti, tardi e deboli acquisti e le subite e miracolose perdite. E perchè io sono venuto con questi esempi in Italia, la quale è stata governata già molti anni dalle armi mercenarie, le voglio discorrere più da alto, acciocchè veduta l'origine e progressi di esse, si possa meglio correggerle. Avete da intendere come, tosto che in questi ultimi tempi l'imperio cominciò ad essere ributtato d'Italia, e che il Papa nel temporale vi prese più riputazione, si divise l'Italia in più stati; perchè molte delle città grosse presero le armi contro a' loro nobili, i quali prima favoriti dall'imperatore le tenevano oppresse, e la Chiesa le favoriva per darsi riputazione nel temporale; di molte altre i loro cittadini ne diventarono principi. Onde che essendo venuta l'Italia quasi che nelle mani della Chiesa e di qualche repubblica, ed essendo quelli preti e quelli altri cittadini usi a non conoscere le armi, incominciarono a soldare forestieri. Il primo che dette riputazione a questa milizia, fu Alberigo da Como, Romagnuolo. Dalla disciplina di costui discese intra gli altri Braccio e Sforza, che ne' loro tempi furono arbitri d'Italia. Dopo questi vennero tutti gli altri che fino a' nostri tempi hanno governate queste armi; ed il fine delle loro virtù è stato, che quella è stata corsa da Carlo, predata da Luigi, forzata da Ferrando, e vituperata da' Svizzeri. L'ordine ch'eglino hanno tenuto è stato, prima per dare riputazione a loro propri, aver tolto riputazione alle fanterie. Fecero questo perchè, essendo senza stato e in sull' industria, i pochi fanti non davano loro riputazione, e gli assai non potevano nutrire; e però si ridussero a' cavalli, dove con numero sopportabile erano nutriti e onorati; ed erano le cose ridotte in termine, che in un esercito di ventimila soldati, non si trovavano duemila fanti. Avevano oltre a questo usato ogni industria per levar via a sè e a' soldati la fatica e la paura, non s'ammazzando nelle zuffe, ma pigliandosi prigioni e senza taglia. Non traevano la notte alle terre, quelli delle terre non traevano di notte alle tende, non facevano intorno al campo nè steccato nè fossa, non campeggiavano il verno. E tutte queste cose erano permesse ne' loro ordini militari, e trovate da loro per fuggire, come è detto, e la fatica ed i pericoli; tanto che essi hanno condotta Italia schiava e vituperata.

CAPITOLO XIII.

De' soldati ausiliarj, misti e propri.

L'armi ausiliarie, che sono le altre armi inutili, sono quando si chiama un potente, che con le armi sue ti venga ad aiutare e difendere, come fece nei prossimi tempi papa Giulio, il quale avendo visto nell' impresa di Ferrara la trista prova delle sue armi mercenarie, si volse alle ausiliarie, e convenne con Ferrando re di Spagna, che con le sue genti ed eserciti dovesse aiutarlo. Queste armi possono essere utili e buone per loro medesime, ma sono per chi le chiama sempre dannose; perchè perdendo rimani disfatto, vincendo resti loro prigione. E ancora che di questi esempi ne siano piene le antiche istorie, nondimanco io non mi voglio partire da questo esempio fresco di Giulio II, il partito del quale non potè essere manco considerato, per volere Ferrara cacciarsi tutto

nelle mani d'uno forestiere. Ma la sua buona fortuna fece nascere una terza cosa, acciò non cogliesse il frutto della sua mala elezione; perchè essendo gli ausiliarj suoi rotti a Ravenna, e surgendo gli Svizzeri che cacciarono i vincitori, fuori d'ogni opinione e sua e d'altri, venne a non rimanere prigione degli inimici essendo fugati, nè degli ausiliarj suoi avendo vinto con altre armi che con le loro. I Fiorentini, sendo al tutto disarmati, condussero diecimila Francesi a Pisa per espugnarla; per il qual partito portarono più pericolo che in qualunque tempo de' travagli loro. L'imperatore di Costantinopoli, per opporsi ai suoi vicini, mise in Grecia diecimila Turchi, i quali finita la guerra non se ne volsero partire; il che fu principio della servitù di Grecia con gl'infedeli. Colui adunque che vuole non poter vincere si vaglia di queste armi, perchè le sono molto più pericolose che le mercenarie; perchè in queste è la rovina fatta, sono tutte unite, tutte volte all'obbedienza di altri; ma nelle mercenarie, ad offenderti, vinto che elle hanno, bisogna più tempo e maggiore occasione, non essendo tutte un corpo, ed essendo trovate e pagate da te, nelle quali un terzo che tu faccia capo non può pigliare subito tanta autorità che ti offenda. In somma nelle mercenarie è più pericolosa la ignavia, nelle ausiliarie la virtù. Un principe pertanto savio sempre ha fuggito queste armi, e voltosi alle proprie, ed ha voluto piuttosto perdere con le sue che vincere con le altrui, giudicando non vera vittoria quella che con le armi d'altri si acquistasse. Io non dubiterò mai di allegare Cesare Borgia e le sue azioni. Questo duca entrò in Romagna con le armi ausiliarie, conducendovi tutte genti francesi, e con quelle prese Imola e Furlì; ma non gli parendo poi tali armi sicure si volse alle mercenarie, giudicando in quelle manco pericolo, e soldò gli Orsini e Vitelli; le quali poi nel maneggiare trovandosi dubbie, infedeli e pericolose, le spense e volsesi alle proprie. E puossi facilmente vedere che differenza sia infra l'una e l'altra di queste armi, considerato che differenza fu dalla riputazione del duca quando aveva gli Orsini e Vitelli, e quando rimase con i soldati suoi e sopra di sè stesso, e sempre si troverà accresciuta; nè mai fu stimato assai, se non quando ciascuno vide che egli era intero possessore delle sue armi. Io non mi voleva partire dagli esempi italiani e freschi; pure non voglio lasciare indietro Ierone Siracusano, essendo uno de' soprannominati da me. Costui, come io dissi, fatto dai Siracusani capo degli eserciti, conobbe subito quella milizia mercenaria non esser utile, per essere i condottieri fatti come i nostri Italiani; e parendogli non li poter tenere nè lasciare, li fece tutti tagliare a pezzi: e dipoi fece guerra con le armi sue, e non con le aliene. Voglio ancora ridurre a memoria una figura del Testamento Vecchio fatta a questo proposito. Offerendosi David a Saul di andare a combattere con Golia provocatore filisteo, Saul per dargli animo lo armò delle armi sue, le quali come David ebbe indosso, ricusò dicendo, con quelle non si potere ben valere di sè stesso; e però voleva trovare il nimico con la sua fromba e con il suo coltello. In somma le armi d'altri, o le ti cascano di dosso, o le ti pesano, o le ti stringono. Carlo VII, padre del re Luigi XI, avendo con la sua fortuna e virtù liberata la Francia dagl' Inglesi, conobbe questa necessità di armarsi d' armi proprie, ed ordinò nel suo regno le ordinanze delle genti d'arme e delle fanterie. Dipoi il re Luigi suo figliuolo spense quella de' fanti, e cominciò a soldare Svizzeri; il quale errore seguitato dagli altri, è, come si vede ora in fatto, cagione de' pericoli di quel regno; perchè avendo dato riputazione a' Svizzeri, ha invilito tutte le armi sue; perchè le fanterie ha spento in tutto, e le sue genti d'arme ha obbligate alle armi d'altri; perchè essendo assuefatti a militare con Svizzeri, non pare loro di poter vincere senza essi. Di qui nasce che i Francesi contro a' Svizzeri non bastano, e senza i Svizzeri contro ad altri

non provano. Sono adunque stati gli eserciti di Francia misti parte mercenari, e parte propri, le quali armi tutte insieme sono molto migliori che le semplici mercenarie o le semplici ausiliarie, e molto inferiori alle proprie. E basti l'esempio detto; perchè il regno di Francia sarebbe insuperabile, se l'ordine di Carlo era accresciuto o preservato. Ma la poca prudenza degli uomini comincia una cosa, che per sapere allora di buono non manifesta il veleno che v'è sotto, come io dissi di sopra delle febbri etiche. Pertanto se colui che è in un principato non conosce i mali se non quando nascono, non è veramente savio; e questo è dato a pochi. E se si considerasse la prima rovina dell'imperio romano, si troverà essere stato solo il cominciare a soldare i Goti; perchè da quel principio cominciarono ad enervare le forze dell'imperio romano, e tutta quella virtù che si levava da lui, si dava a loro. Concludo adunque, che senza avere armi proprie nessuno principato è sicuro, anzi è tutto obbligato alla fortuna, non avendo virtù che nell'avversità lo difenda. E fu sempre opinione e sentenza degli uomini savi, che niente sia così infermo ed instabile, come è la fama della potenza non fondata nelle forze proprie. E le armi proprie sono quelle che sono composte o di sudditi o di cittadini, o di creati tuoi; tutte le altre sono o mercenarie o ausiliarie. E il modo ad ordinare le armi proprie sarà facile a trovare, se si discorreranno gli ordini soprannominati da me, e se si vedrà come Filippo, padre di Alessandro Magno, e come molte repubbliche e principi si sono armati ed ordinati; a' quali ordini io mi rimetto al tutto.

CAPITOLO XIV.

Quello che al principe si appartenga circa la milizia.

Debbe adunque un principe non avere altro oggetto nè altro pensiero, nè prendere cosa alcuna per sua arte, fuori della guerra ed ordini e disciplina di essa; perchè quella è sola arte che si aspetta a chi comanda; ed è di tanta virtù, che non solamente mantiene quelli che sono nati principi, ma molte volte fa gli uomini di privata fortuna salire a quel grado. E per contrario si vede, che quando i principi hanno pensato più alle delicatezze che alle armi, hanno perso lo stato loro. E la prima cagione che ti fa perdere quello, è il disprezzare questa arte; e la cagione che te lo fa acquistare, è l'essere professo di questa arte. Francesco Sforza, per essere armato, di privato diventò duca di Milano; e i figliuoli, per fuggire le fatiche e i disagi delle armi, di duchi diventarono privati. Perchè intra le altre cagioni di male che ti arreca l'essere disarmato, ti fa contennendo; la quale è una di quelle infamie, dalle quali il principe si debbe guardare, come di sotto si dirà. Perchè da uno armato a uno disarmato non è proporzione alcuna; e non è ragionevole che chi è armato obbedisca volentieri a chi è disarmato, e che il disarmato stia sicuro tra i servitori armati. Perchè sendo nell'uno sdegno e nell'altro sospetto, non è possibile operino bene insieme. E però un principe che della milizia non s'intenda, oltre alle altre infelicità, come è detto, non può essere stimato da suoi soldati nè fidarsi di loro. Non debbe pertanto mai levare il pensiero da questo esercizio della guerra, e nella pace vi si deve più esercitare che nella guerra, il che può farè in due modi: l'uno con le opere, l'altro con la mente. E quanto alle opere debbe, oltre al tener bene ordinati ed esercitati i suoi, star sempre in sulle caccie, e mediante quelle assuefare il corpo a' disagi, e parte imparare la natura de' siti, e conoscere come surgono i monti, come imboccano le valli, come giacciono i piani, ed

intendere la natura de' fiumi e de' paduli, ed in questo porre grandissima cura. La qual cognizione è utile in due modi: prima si impara a conoscere il suo paese, e può meglio intendere le difese di esso; dipoi mediante la cognizione e pratica di quelli siti con facilità comprendere ogni altro sito, che di nuovo gli sia necessario di speculare; perchè i poggi, le valli e' piani e' fiumi e paduli che sono verbigrazia in Toscana, hanno con quelli delle altre provincie certa similitudine, tale che dalla cognizione del sito di una provincia, si può facilmente venire alla cognizione delle altre. E quel principe che manca di questa perizia, manca della prima parte che vuole avere un capitano; perchè questa insegna trovare il nemico, pigliare gli alloggiamenti, condurre gli eserciti, ordinare le giornate, campeggiare le terre con tuo vantaggio. Filopemene principe degli Achei, intra le altre laudi che dagli scrittori gli sono date, è che ne' tempi della pace non pensava mai se non ai modi della guerra, e quando era in campagna con gli amici, spesso si fermava e ragionava con quelli: Se i nimici fussero in su quel colle, e noi ci trovassimo qui col nostro esercito, chi di noi arebbe vantaggio? Come sicuramente si potrebbe ire a trovarli servando gli ordini? Se noi volessimo ritirarci, come aremmo a fare? Se loro si ritirassero, come aremmo a seguirli? E proponeva loro, andando, tutti i casi che in un esercito possono occorrere; intendeva l'opinion loro, diceva la sua, corroboravala con le ragioni; tale che per queste continue cogitazioni non poteva mai guidando gli eserciti nascere accidente alcuno, che egli non vi avesse il rimedio. Ma quanto all' esercizio della mente, debbe il principe leggere le istorie, ed in quelle considerare le azioni degli uomini eccellenti, vedere come si sono governati nelle guerre, esaminare le cagioni delle vittorie e perdite loro, per potere queste fuggire e quelle imitare; e sopratutto fare, come ha fatto per l' addietro qualche uomo eccellente, che ha preso ad imitare, se alcuno è stato innanzi a lui laudato e gloriato, e di quello ha tenuto sempre i gesti ed azioni appresso di sè; come si dice che Alessandro Magno imitava Achille, Cesare Alessandro, Scipione Ciro. E qualunque legge la vita di Ciro scritta da Senofonte, riconosce dipoi nella vita di Scipione, quanto quella imitazione gli fu di gloria, e quanto nella castità, affabilità, umanità e liberalità Scipione si conformasse con quelle cose che di Ciro da Senofonte sono state scritte. Questi simili modi deve osservare un principe savio, nè mai ne' tempi pacifici stare ozioso, ma con industria farne capitale, per potersene valere nelle avversità; acciocchè quando si muta la fortuna, lo trovi parato a resistere ai suoi colpi.

CAPITOLO XV.

Delle cose mediante le quali gli uomini, e massimamente i principi, sono lodati o vituperati.

Resta ora a vedere quali debbano essere i modi e governi di un principe con i sudditi e con gli amici. E perchè io so che molti di questo hanno scritto, dubito scrivendone ancor io non esser tenuto prosuntuoso, partendomi massime nel disputare questa materia dagli ordini degli altri. Ma sendo l'intento mio scrivere cosa utile a chi l'intende, mi è parso più conveniente andare dietro alla verità effettuale della cosa, che all' immaginazione di essa; e molti si sono immaginati repubbliche e principati, che non si sono mai visti nè conosciuti essere in vero; perchè egli è tanto discosto da come si vive a come si dovrebbe vivere, che colui che lascia quello che si fa per quello che si dovrebbe fare, impara piuttosto

la rovina che la preservazione sua: perchè un uomo che voglia fare in tutte le parti professione di buono, conviene che rovini infra tanti che non sono buoni. Onde è necessario ad un principe, volendosi mantenere, imparare a potere essere non buono, ed usarlo e non usarlo secondo la necessità. Lasciando adunque indietro le cose circa un principe immaginate, e discorrendo quelle che son vere, dico, che tutti gli uomini, quando se ne parla, e massime i principi, per essere posti più alto, sono notati di alcune di queste qualità che arrecano loro o biasimo o laude: e questo è che alcuno è tenuto liberale, alcuno misero, usando un termine toscano (perchè avaro in nostra lingua è ancora colui che per rapina desidera d'avère, misero chiamiamo noi quello che troppo si astiene dall'usare il suo), alcuno è tenuto donatore, alcuno rapace; alcuno crudele, alcuno pietoso; l'uno fedifrago, l'altro fedele; l'uno effeminato e pusillanime, l'altro feroce ed animoso; l'uno umano, l'altro superbo; l'uno lascivo, l'altro casto; l'uno intiero, l'altro astuto; l'uno duro, l'altro facile; l'uno grave, l'altro leggiere; l'uno religioso, l'altro incredulo, e simili. Ed io so che ciascuno confesserà che sarebbe laudabilissima cosa, un principe trovarsi di tutte le soprascritte qualità quelle che sono tenute buone: ma perchè non si possono avere nè interamente osservare, per le condizioni umane che non lo consentono, gli è necessario essere tanto prudente, che sappia fuggire l'infamia di quelli vizj che gli torrebbero lo stato; e da quelli che non gliene tolgano guardarsi, se egli è possibile; ma non potendo, vi si può con minor rispetto lasciare andare. Ed ancora non si curi d'incorrere nell'infamia di quelli vizj senza i quali possa difficilmente salvare lo stato: perchè se si considera bene tutto, si troverà qualche cosa che parrà virtù, e seguendola sarebbe la rovina sua, e qualcun' altra che parrà vizio, e seguendola ne riesce la sicurtà ed il ben essere suo.

CAPITOLO XVI.

Della liberalità e miseria.

Cominciandomi adunque dalle prime soprascritte qualità, dico come sarebbe bene esser tenuto liberale. Nondimanco la liberalità usata in modo che tu non sia tenuto, ti offende; perchè se la si usa virtuosamente e come la si debbe usare, la non fia conosciuta, e non ti cascherà l'infamia del suo contrario. E però a volersi mantenere fra gli uomini il nome del liberale, è necessario non lasciare indietro alcuna qualità di sontuosità; talmente che sempre un principe così fatto consumerà in simili opere tutte le sue facultà, e sarà necessitato alla fine, se si vorrà mantenere il nome del liberale, gravare i popoli straordinariamente, ed esser fiscale, e fare tutte quelle cose che si possono fare per avere danari. Il che comincierà a farlo odioso con i sudditi, e poco stimare da ciascuno diventando povero; in modo che con questa sua liberalità avendo offeso gli assai e premiato i pochi, sente ogni primo disagio, e periclita in qualunque primo pericolo; il che conoscendo lui, e volendosene ritrarre, incorre subito nell'infamia del misero. Un principe adunque non potendo usare questa virtù del liberale senza suo danno, in modo che la sia conosciuta, debbe se egli è prudente non si curare del nome del misero; perchè con il tempo sarà tenuto sempre più liberale, veggendo che con la sua parsimonia le sue entrate gli bastano: può difendersi da chi fa guerra; può fare imprese senza gravare i popoli: talmente che viene ad usare la liberalità a tutti quelli a chi non toglie, che sono

infiniti, e miseria a tutti coloro a chi non dà, che sono pochi. Ne' nostri tempi noi non abbiamo veduto fare gran cose se non a quelli che sono stati tenuti miseri, gli altri essere spenti. Papa Giulio II come si fu servito del nome di liberale per aggiugnere al papato, non pensò poi a mantenerselo per potere far guerra al re di Francia; ed ha fatto tante guerre senza porre un dazio straordinario, perchè alle superflue spese ha somministrato la lunga sua parsimonia. Il re di Spagna presente, se fusse tenuto liberale, non arebbe fatto nè vinto tante imprese. Pertanto un principe deve stimar poco, per non aver a rubare i sudditi, per poter difendersi, per non diventare povero ed abietto, per non essere forzato diventar rapace, d' incorrere nel nome del misero; perchè questo è uno di quelli vizj che lo fanno regnare. E se alcun dicesse: Cesare con la liberalità pervenne all'imperio, e molti altri, per essere stati ed esser tenuti liberali, sono venuti a gradi grandissimi, rispondo: O tu siei principe fatto, o tu siei in via di acquistarlo. Nel primo caso questa liberalità è dannosa: nel secondo è ben necessario esser tenuto liberale; e Cesare era uno di quelli che voleva pervenire al principato di Roma; ma se poi che vi fu venuto fusse sopravvissuto, non si fusse temperato da quelle spese, arebbe distrutto quell'imperio. E se alcuno replicasse: Molti sono stati principi, e con gli eserciti hanno fatto gran cose, che sono stati tenuti liberalissimi, ti rispondo: O il principe spende del suo e dei sudditi, o di quello d'altri. Nel primo caso debbe esser parco, nell' altro non debbe lasciare indietro alcuna parte di liberalità. E quel principe che va con gli eserciti, che si pasce di prede, di sacchi, di taglie, e maneggia quel d'altri, gli è necessaria questa liberalità; altrimenti non sarebbe seguito da' soldati. E di quello che non è tuo o de' sudditi tuoi, si può essere più largo donatore, come fu Ciro, Cesare ed Alessandro: perchè lo spendere quel d'altri non ti toglie riputazione, ma te ne aggiugne; solamente lo spendere il tuo è quello che ti nuoce. E non ci è cosa che consumi sè stessa quanto la liberalità, la quale mentre che tu l'usi perdi la facultà di usarla, e diventi povero e vile, o per fuggire la povertà, rapace e odioso. E intra tutte le cose da che un principe si debbe guardare, è l'essere disprezzato e odioso, e la liberalità all'una e l'altra di queste cose ti conduce. Pertanto è più sapienza tenersi il nome di misero, che partorisce una infamia senza odio, che per volere il nome di liberale essere necessitato incórrere nel nome di rapace, che partorisce una infamia con odio.

CAPITOLO XVII.

Della crudeltà e clemenza, e se egli è meglio essere amato che temuto.

Scendendo appresso alle altre qualità preallegate, dico che ciascuno principe deve desiderare di essere tenuto pietoso e non crudele. Nondimanco deve avvertire di non usar male questa pietà. Era tenuto Cesare Borgia crudele, nondimanco quella sua crudeltà aveva racconcia la Romagna, unitala e ridottala in pace e fede. Il che se si considererà bene, si vedrà quello essere stato molto più pietoso che il popolo fiorentino, il quale per fuggire il nome di crudele lasciò distruggere Pistoia. Deve pertanto un principe non si curare dell' infamia di crudele, per tenere i sudditi suoi uniti ed in fede: perchè con pochissimi esempi sarai più pietoso, che quelli i quali per troppa pietà lasciano seguire i disordini di che nasca uccisione o rapine; perchè queste sogliono offendere una universalità intera, e quelle esecuzioni che vengono dal principe offendono un

particolare. E intra tutti i principi, al principe nuovo è impossibile fuggire il nome di crudele, per essere gli stati nuovi pieni di pericoli. Onde Virgilio per la bocca di Didone escusa l'inumanità del suo regno per essere quello nuovo, dicendo :

> « Res dura et regni novitas me talia cogunt
> « Moliri, et late fines custode tueri. »

Nondimanco deve esser grave al credere ed al muoversi, nè si deve far paura da sè stesso; e procedere in modo temperato con prudenza ed umanità, chè la troppa confidenza non lo faccia incauto, e la troppa diffidenza non lo renda intollerabile. Nasce da questo una disputa : *se egli è meglio essere amato che temuto, o temuto che amato*. Rispondesi che si vorrebbe essere l'uno e l'altro; ma perchè egli è difficile accozzarli insieme, è molto più sicuro l'esser temuto che amato, quando s'abbia a mancare dell' uno de' due. Perchè degli uomini si può dire questo generalmente, che sieno ingrati, volubili, simulatori, fuggitori de' pericoli, cupidi di guadagno; e mentre fai loro bene, sono tutti tuoi: ti offeriscono il sangue, la roba, la vita ed i figliuoli, come di sopra dissi, quando il bisogno è discosto; ma quando ti si appressa, e' si rivoltano. E quel principe che si è tutto fondato in su le parole loro, trovandosi nudo di altri preparamenti, rovina : perchè le amicizie che si acquistano con il prezzo e non con grandezza e nobiltà d'animo, si meritano, ma le non si hanno, e a' tempi non si possono spendere; e gli uomini hanno meno rispetto ad offendere uno che si faccia amare che uno che si faccia temere : perchè l'amore è tenuto da un vincolo di obbligo, il quale, per essere gli uomini tristi, da ogni occasione di propria utilità è rotto; ma il timore è tenuto da una paura di pena, che non ti abbandona mai. Deve nondimanco il principe farsi temere in modo che se non acquista l'amore, e' fugga l' odio, perchè può molto bene stare insieme essere temuto e non odiato; il che farà, sempre che s' astenga dalla roba de' suoi cittadini e de' suoi sudditi e dalle donne loro. E quando pure gli bisognasse procedere contro al sangue di alcuno, farlo quando vi sia giustificazione conveniente e causa manifesta; ma sopratutto astenersi dalla roba d'altri, perchè gli uomini sdimenticano più presto la morte del padre che la perdita del patrimonio. Dipoi le cagioni del torre la roba non mancano mai; e sempre colui che comincia a vivere con rapina trova cagioni d'occupare quello d'altri, e per avverso contro al sangue sono più rare e mancano più presto. Ma quando il principe è con gli eserciti, ed ha in governo moltitudine di soldati, allora è al tutto necessario non si curare del nome di crudele; perchè senza questo nome non si tenne mai esercito unito, nè disposto ad alcuna fazione. Intra le mirabili azioni di Annibale si connumera questa, che avendo un esercito grossissimo, misto d'infinite generazioni d' uomini, condotto a militare in terre aliene, non vi surgesse mai alcuna dissensione nè fra loro nè contro al principe, così nella trista come nella sua buona fortuna. Il che non potè nascere da altro che da quella sua inumana crudeltà, la quale insieme con infinite sue virtù lo fece sempre nel cospetto de' suoi soldati venerando e terribile, e senza quella le altre sue virtù a far quello effetto non gli bastavano. E gli scrittori poco considerati, dall' una parte ammirano queste sue azioni, e dall' altra dannano la principal cagione di esse. E che sia il vero che le altre sue virtù non gli sarebbero bastate, si può considerare in Scipione, rarissimo non solamente ne' tempi suoi, ma in tutta la memoria delle cose che si sanno, dal quale gli eserciti suoi in Ispagna si ribellarono; il che non nacque da altro che dalla troppa sua pietà, la quale aveva dato a' suoi soldati più licenza che alla disciplina militare non si conve-

niva. La qual cosa gli fu da Fabio Massimo in senato rimproverata, chiamandolo corruttore della romana milizia. I Locrensi essendo stati da un legato di Scipione distrutti, non furono da lui vendicati, nè l' insolenza di quel legato corretta, nascendo tutto da quella sua natura facile. Talmente che volendolo alcuno in senato scusare, disse come egli erano di molti uomini, che sapevano meglio non errare, che correggere gli errori d'altri. La qual natura arebbe con il tempo violato la fama e la gloria di Scipione, se egli avesse con essa perseverato nell'imperio; ma vivendo sotto il governo del senato, questa sua qualità dannosa, non solamente si nascose, ma gli fu a gloria. Concludo adunque, tornando all'esser temuto ed amato, che amando gli uomini a posta loro e temendo a posta del principe, deve un principe savio fondarsi in su quello che è suo, non in su quello che è d'altri; deve solamente ingegnarsi di fuggir l'odio, come è detto.

CAPITOLO XVIII.

In che modo i principi debbano osservare la fede.

Quanto sia laudabile in un principe mantenere la fede, vivere con integrità e non con astuzia, ciascuno lo intende. Nondimanco si vede per esperienza ne' nostri tempi, quelli principi aver fatto gran cose, che della fede hanno tenuto poco conto, e che hanno saputo con l' astuzia aggirare i cervelli degli uomini, ed alla fine hanno superato quelli che si sono fondati in su la lealtà. Dovete adunque sapere come sono due generazioni di combattere: l' una con le leggi, l'altra con la forza; quel primo modo è proprio dell' uomo, quel secondo delle bestie; ma perchè il primo spesse volte non basta, conviene ricorrere al secondo. Pertanto ad un principe è necessario saper bene usare la bestia e l'uomo. Questa parte è stata insegnata a' principi copertamente dagli antichi scrittori, i quali scrivono come Achille e molti altri di quelli principi antichi furono dati a nutrire a Chirone centauro, che sotto la sua disciplina li custodisse; il che non vuole dire altro l'avere per precettore un mezzo bestia e mezzo uomo, se non che bisogna ad un principe saper usare l' una e l' altra natura; e l'una senza l'altra non è durabile. Essendo adunque un principe necessitato sapere bene usare la bestia, debbe di quella pigliare la volpe e il lione; perchè il lione non si difende da' lacci, la volpe non si difende da' lupi. Bisogna adunque essere volpe a conoscere i lacci, e lione a sbigottire i lupi. Coloro che stanno semplicemente in sul lione, non se ne intendono. Non può pertanto un signore prudente, nè debbe, osservare la fede, quando tale osservanzia gli torni contro, e che sono spente le cagioni che la fecero promettere. E se gli uomini fussero tutti buoni, questo precetto non sarebbe buono; ma perchè sono tristi, e non l' osserverebbero a te, tu ancora non l' hai da osservare a loro. Nè mai ad un principe mancheranno cagioni legittime di colorare la inosservanzia. Di questo se ne potriano dare infiniti esempi moderni, e mostrare quante paci, quante promesse sono state fatte irrite e vane per la infedeltà dei principi; e quello che ha saputo meglio usare la volpe, è meglio capitato. Ma è necessario questa natura saperla bene colorire, ed essere gran simulatore e dissimulatore, e sono tanto semplici gli uomini, e tanto ubbidiscono alle necessità presenti, che colui che inganna troverà sempre chi si lascia ingannare. Io non voglio degli esempi freschi tacerne uno. Alessandro VI non fece mai altro che ingannare uomini, nè mai

pensò ad altro, e sempre trovò soggetto da poterlo fare; e non fu mai uomo che avesse maggiore efficacia in osservare, e che con maggiori giuramenti affermasse una cosa, e che l'osservasse meno; nondimanco sempre gli succederono gl'inganni *ad votum*, perchè conosceva bene questa parte del mondo. Ad un principe adunque non è necessario aver tutte le soprascritte qualità, ma è ben necessario parer di averle. Anzi ardirò di dire questo, che avendole ed osservandole sempre, sono dannose; e parendo d'averle, sono utili: come parere pietoso, fedele, umano, religioso, intiero, ed essere; ma stare in modo edificato con l'animo, che bisognando non essere, tu possa e sappia mutare il contrario. Ed hassi ad intendere questo, che un principe, e massime un principe nuovo, non può osservare tutte quelle cose per le quali gli uomini sono tenuti buoni, essendo spesso necessitato per mantenere lo stato operare contro alla fede, contro alla carità, contro alla umanità, contro alla religione. E però bisogna che egli abbia un animo disposto a volgersi secondo che i venti e le variazioni della fortuna gli comandano; e come di sopra dissi, non partirsi dal bene potendo, ma sapere entrare nel male necessitato. Deve adunque avere un principe gran cura che non gli esca mai di bocca una cosa che non sia piena delle soprascritte cinque qualità; e paia a vederlo e udirlo tutto pietà, tutto fede, tutto umanità, tutto integrità, tutto religione. E non è cosa più necessaria a parer d'avere che quest' ultima qualità; perchè gli uomini in universale giudicano più agli occhi che alle mani, perchè tocca a vedere a ciascuno, a sentire a pochi. Ognuno vede quel che tu pari, pochi sentono quel che tu sei, e quelli pochi non ardiscono opporsi alla opinione di molti che abbiano la maestà dello stato che li difenda; e nelle azioni di tutti gli uomini, massime de' principi, dove non è giudizio a chi reclamare, si guarda al fine. Faccia adunque un principe conto di vincere e mantenere lo stato, i mezzi saranno sempre giudicati onorevoli, e da ciascuno lodati: perchè il vulgo ne va sempre preso con quello che pare e con l'evento della cosa, e nel mondo non è se non vulgo; e i pochi ci hanno luogo, quando gli assai non hanno dove appoggiarsi. Alcuno principe dei presenti tempi, quale non è bene nominare, non predica mai altro che pace e fede; e dell'una e dell' altra è inimicissimo; e l'una e l' altra, quando e' l' avesse osservata, gli arebbe più volte tolto o la riputazione o lo stato.

CAPITOLO XIX.

Che si debbe fuggire l' essere disprezzato e odiato.

Ma perchè circa le qualità di che di sopra si fa menzione io ho parlato delle più importanti, le altre voglio discorrere brevemente sotto queste generalità, che il principe pensi, come di sopra in parte è detto, di fuggire quelle cose che lo facciano odioso o contennendo; e qualunque volta fuggirà questo, arà adempiuto le parti sue, e non troverà nelle altre infamie pericolo alcuno. Odioso lo fa sopratutto, come io dissi, lo esser rapace ed usurpatore della roba e delle donne de' sudditi, di che si debbe astenere. E qualunque volta alle universalità degli uomini non si toglie nè roba nè onore, vivono contenti, e solo si ha a combattere con l'ambizione di pochi, la quale in molti modi e con facilità si raffrena. Abietto lo fa l'esser tenuto vario, leggiero, effeminato, pusillanime, irresoluto; da che un principe si deve guardare come da uno

scoglio, ed ingegnarsi che nelle azioni sue si riconosca grandezza, animosità, gravità, fortezza; e circa i maneggi privati de' sudditi volere che la sua sentenza sia irrevocabile, e si mantenga in tale opinione, che alcuno non pensi nè ad ingannarlo nè ad aggirarlo. Quel principe che dà di sè questa opinione è riputato assai, e contro a chi è riputato assai con difficultà si congiura, e con difficultà è assaltato, purchè s' intenda che sia eccellente e riverito dai suoi. Perchè un principe deve avere due paure: una dentro per conto de' sudditi, l'altra di fuori per conto de' potentati esterni. Da questa si difende con le buone armi e buoni amici; e sempre staranno ferme le cose di dentro, quando stieno ferme quelle di fuori, se già le non fussero perturbate da una congiura; e quando pur quelle di fuori movessero, se egli è ordinato e vissuto come ho detto, sempre quando non si abbandoni sosterrà ogni impeto, come io dissi che fece Nabide Spartano. Ma circa i sudditi, quando le cose di fuori non muovano, si ha da temere che non congiurino segretamente, del che il principe si assicura assai fuggendo l'essere odiato e disprezzato, e tenendosi il popolo satisfatto di lui; il che è necessario conseguire, come di sopra a lungo si disse. Ed uno dei più potenti rimedj che abbia un principe contro alle congiure è non essere odiato o disprezzato dall' universale; perchè sempre chi congiura crede con la morte del principe satisfare al popolo; ma quando ei creda offenderlo, non piglia animo a prender simil partito, perchè le difficultà che sono dalla parte de' congiurati sono infinite. Per esperienza si vede molte essere state le congiure, e poche aver avuto buon fine; perchè chi congiura non può essere solo, nè può prendere compagnia se non di quelli che creda essere malcontenti; e subito che a uno malcontento tu hai scoperto l' animo tuo, gli dai materia a contentarsi, perchè manifestandolo lui ne può sperare ogni comodità; talmente che veggendo il guadagno fermo da questa parte, e dall' altra veggendolo dubbio e pieno di pericolo, convien bene o che sia raro amico o che sia al tutto ostinato inimico del principe ad osservarti la fede. E per ridurre la cosa in brevi termini dico, che dalla parte del congiurante non è se non paura, gelosia, sospetto di pena che lo sbigottisce; ma dalla parte del principe è la maestà del principato, le leggi, le difese degli amici o dello stato che lo difendono; talmente che aggiunto a tutte queste cose la benivolenza popolare, è impossibile che alcun sia sì temerario che congiuri. Perchè per l'ordinario dove un congiurante ha da temere innanzi alla esecuzione del male, in questo caso debbe temere ancora dappoi, avendo inimico il popolo, seguito l'eccesso, nè potendo per questo sperare rifugio alcuno. Di questa materia se ne potrebbero dare infiniti esempi; ma voglio solo esser contento d'uno, seguito alla memoria de' padri nostri. Messer Annibale Bentivogli, avolo del presente messer Annibale, che era principe in Bologna, essendo da' Canneschi, che gli congiurarono contro, ammazzato, nè rimanendo di lui altri che messer Giovanni, quale era in fasce, subito dopo tale omicidio si levò il popolo, ed ammazzò tutti i Canneschi. Il che nacque dalla benivolenza popolare che la casa de' Bentivogli aveva in quei tempi in Bologna; la quale fu tanta, che non vi restando alcuno che potesse, morto Annibale, reggere lo stato, ed avendo indizio come in Firenze era uno nato de' Bentivogli, che si teneva fino allora figliuolo di un fabbro, vennero i Bolognesi per quello in Firenze, e gli dettero il governo di quella città, la quale fu governata da lui fino a tanto che messer Giovanni pervenne in età conveniente al governo. Concludo adunque che un principe deve tenere delle congiure poco conto, quando il popolo gli sia benevolo; ma quando gli sia inimico ed abbialo in odio, deve temere di ogni cosa e di ognuno. E gli stati bene ordinati e i principi savi hanno con ogni diligenza

pensato di non disperare i grandi e di satisfare al popolo e tenerlo contento; perchè questa è una delle più importanti materie che abbia un principe. Intra i regni bene ordinati e ben governati a' nostri tempi è quello di Francia, ed in esso si trovano infinite costituzioni buone, donde ne dipende la libertà e sicurtà del re, delle quali la prima è il parlamento e la sua autorità: perchè quello che ordinò quel regno, conoscendo l' ambizione de' potenti e la insolenza loro, e giudicando esser necessario loro un freno in bocca che li correggesse, e dall'altra parte conoscendo l' odio dell' universale contro i grandi fondato in su la paura, e volendo assicurarlo, non volle che questa fusse particolar cura del re, per torgli quel carico che e' potesse avere con i grandi favorendo i popolari e con i popolari favorendo i grandi; e però costituì un giudice terzo che fusse quello che senza carico del re battesse i grandi e favorisse i minori. Nè puote essere questo ordine migliore nè più prudente, nè che sia maggior cagione della sicurtà del re e del regno. Di che si può trarre un altro notabile, che i principi debbono le cose di carico fare amministrare ad altri, e quelle di grazie a lor medesimi. Di nuovo concludo, che un principe debbe stimare i grandi, ma non si far odiare dal popolo. Parrebbe forse a molti, che considerata la vita e morte di molti imperatori romani, fussero esempi contrari a questa mia opinione, trovando alcuno esser vissuto sempre egregiamente e mostro gran virtù d'animo, nondimeno aver perso l'imperio, ovvero essere stato morto da' suoi che gli hanno congiurato contro. Volendo adunque rispondere a queste obiezioni, discorrerò le qualità di alcuni imperatori, mostrando le cagioni della lor rovina non disformi da quello che da me si è addutto; e parte metterò in considerazione quelle cose che sono notabili a chi legge le azioni di quelli imperatori che succederono nell' imperio da Marco filosofo a Massimino, i quali furono Marco, Commodo suo figliuolo, Pertinace, Giuliano, Severo, Antonino, Caracalla suo figliuolo, Macrino, Eliogabalo, Alessandro e Massimino. Ed è prima da notare, che dove negli altri principati si ha solo a contendere con l'ambizione de' grandi ed insolenza de' popoli, gl' imperatori romani avevano una terza difficultà, d'avere a sopportare la crudeltà e avarizia de' soldati; la qual cosa era sì difficile, che la fu cagione della rovina di molti, sendo difficile satisfare a' soldati ed a' popoli: perchè i popoli amavano i principi modesti, e i soldati amavano il principe d'animo militare, e che fusse insolente, crudele e rapace; le quali cose volevano che egli esercitasse ne' popoli, per potere avere duplicato stipendio, e sfogare la loro avarizia e crudeltà. Donde ne nacque che quelli imperatori che per natura o per arte non avevano una grande riputazione, tale che con quella tenessero l'uno e l' altro in freno, sempre rovinavano; e i più di loro, massime quelli che come uomini nuovi venivano al principato, conosciuta la difficultà di questi duoi diversi umori, si volgevano a satisfare ai soldati, stimando poco l'ingiuriare il popolo. Il qual partito era necessario: perchè non potendo i principi mancare di non essere odiati da qualcuno, si debbono prima forzare di non essere odiati dall' università; e quando non possono conseguir questo, si debbono ingegnare con ogni industria fuggire l' odio di quelle università che sono più potenti. E però quelli imperatori, che per novità avevano bisogno di favori straordinari, aderivano ai soldati più volentieri che ai popoli; il che tornava loro nondimeno utile o no, secondo che quel principe si sapeva mantenere riputato con loro. Da queste cagioni sopraddette nacque che Marco, Pertinace e Alessandro, essendo tutti di modesta vita, amatori della giustizia, inimici della crudeltà, umani e benigni, ebbero tutti, da Marco in fuora, tristo fine: Marco solo visse e morì onoratissimo; perchè lui succedè all'imperio per ragione ereditaria, e non aveva

a riconoscer quello nè dai soldati nè da' popoli; dipoi essendo accompagnato da molte virtù che lo facevano venerando, tenne sempre, mentre che visse, l'uno ordine e l'altro intra i termini suoi, e non fu mai nè odiato nè disprezzato. Ma Pertinace fu creato imperatore contro alla voglia de' soldati, i quali essendo usi a vivere licenziosamente sotto Commodo, non poterono sopportare quella vita onesta alla quale Pertinace li voleva ridurre; onde avendosi creato odio, ed a questo odio aggiunto il disprezzo per l'esser vecchio, rovinò ne' primi principj della sua amministrazione. E qui si deve notare, che l'odio si acquista così mediante le buone opere come le triste: e però, come io dissi di sopra, volendo un principe mantenere lo stato, è spesso forzato a non essere buono; perchè quando quella università, o popolo o soldati o grandi che siano, della quale tu giudichi per mantenerti aver bisogno, è corrotta, ti conviene seguir l'umor suo e soddisfarle, e allora le buone opere ti sono inimiche. Ma vegniamo ad Alessandro, il quale fu di tanta bontà che intra le altre laudi che gli sono attribuite è questa, che in quattordici anni che tenne l'imperio, non fu mai morto da lui alcuno ingiudicato: nondimanco essendo tenuto effeminato, e uomo che si lasciasse governare dalla madre, e per questo venuto in dispregio, conspirò contro di lui l'esercito, ed ammazzollo. Discorrendo ora per opposito le qualità di Commodo, di Severo, di Antonino, di Caracalla e di Massimino, li troverete crudelissimi e rapacissimi, i quali per satisfare a' soldati non perdonarono ad alcuna qualità d'ingiuria che ne' popoli si potesse commettere; e tutti, eccetto Severo, ebbero tristo fine: perchè in Severo fu tanta virtù, che mantenendosi i soldati amici, ancora che i popoli fussero da lui gravati, potè sempre regnare felicemente; perchè quelle sue virtù lo facevano nel cospetto de' soldati e de' popoli sì mirabile, che questi rimanevano in un certo modo attoniti e stupidi, e quelli altri riverenti e satisfatti. E perchè le azioni di costui furono grandi in un principe nuovo, io voglio mostrare brevemente quanto egli seppe bene usare la persona della volpe e del lione, le quali nature io dico di sopra esser necessario imitare ad un principe. Conosciuta Severo la ignavia di Giuliano imperatore, persuase al suo esercito, del quale era in Schiavonia capitano, che egli era ben andare a Roma a vendicare la morte di Pertinace, il quale dai soldati pretoriani era stato morto; e sotto questo colore, senza mostrare di aspirare all'imperio, mosse l'esercito contra a Roma, e fu prima in Italia che si sapesse la sua partita. Arrivato a Roma fu dal senato per timore eletto imperatore, e morto Giuliano. Restavano a Severo dopo questo principio due difficultà volendosi insignorire di tutto lo stato: l'una in Asia, dove Nigro, capo degli eserciti asiatici, si era fatto chiamare imperatore; l'altra in Ponente, dove era Albino, il quale ancora lui aspirava all'imperio. E perchè giudicava pericoloso scuoprirsi inimico a tutti due, deliberò di assaltar Nigro e ingannare Albino; al quale scrisse, come essendo dal senato eletto imperatore voleva partecipare quella dignità con lui, e mandogli il titolo di Cesare, e per deliberazione del senato se lo aggiunse collega; le quali cose furono accettate da Albino per vere. Ma poi che Severo ebbe vinto e morto Nigro, e pacate le cose orientali, ritornatosi a Roma si querelò in senato come Albino, poco conoscente de' beneficj ricevuti da lui, aveva a tradimento cerco d'ammazzarlo, e per questo era necessitato andare a punire la sua ingratitudine. Dipoi andò a trovarlo in Francia, e gli tolse lo stato e la vita. Chi esaminerà adunque tritamente le azioni di costui, lo troverà un ferocissimo lione e un'astutissima volpe; e vedrà quello temuto e riverito da ciascuno, e dagli eserciti non odiato; e non si maraviglierà se lui uomo nuovo arà possuto tenere tanto imperio, perchè la sua grandissima

riputazione lo difese sempre da quell'odio che i popoli per le sue rapine avevano potuto concepire. Ma Antonino suo figliuolo fu ancora lui uomo eccellentissimo, ed aveva in sè parti eccellentissime che lo facevano ammirabile nel cospetto de' popoli e grato a' soldati, perchè era uomo militare, sopportantissimo di ogni fatica, disprezzatore di ogni cibo delicato e di ogni altra mollizie; la qual cosa lo faceva amare da tutti gli eserciti. Nondimanco la sua ferocia e crudeltà fu tanta e sì inaudita, per aver dopo infinite uccisioni particolari morto gran parte del popolo di Roma e tutto quello d'Alessandria, che diventò odiosissimo a tutto il mondo, e cominciò ad esser temuto da quelli ancora che egli aveva intorno; in modo che fu ammazzato da un centurione in mezzo del suo esercito. Dove è da notare che queste simili morti, le quali seguono per deliberazione di un animo deliberato e ostinato, non si possono dai principi evitare, perchè ciascuno che non si curi di morire lo può offendere; ma deve bene il principe temerne meno, perchè le sono rarissime: debbe solo guardarsi di non fare grave ingiuria ad alcuno di coloro de' quali si serve, e che egli ha d' intorno al servizio del suo principato; come aveva fatto Antonino, il quale aveva morto contumeliosamente un fratello di quel centurione, e lui ogni giorno minacciava, e nientedimeno lo teneva a guardia del suo corpo; il che era partito temerario e da rovinarvi, come gl'intervenne. Ma vegniamo a Commodo, al quale era facilità grande tenere l'imperio, per averlo ereditario, essendo figliuolo di Marco, e solo gli bastava seguire le vestigia del padre, ed a' popoli ed a' soldati arebbe soddisfatto: ma essendo di animo crudele e bestiale, per potere usare la sua rapacità ne' popoli, si volse ad intrattenere gli eserciti e farli licenziosi; dall'altra parte non tenendo la sua dignità, discendendo spesso ne' teatri a combattere con gladiatori, e facendo altre cose vilissime e poco degne della maestà imperiale, diventò vile nel cospetto de' soldati: ed essendo odiato dall'una parte e disprezzato dall' altra, fu conspirato contro di lui e morto. Restaci a narrare le qualità di Massimino. Costui fu uomo bellicosissimo; ed essendo gli eserciti infastiditi della mollizie di Alessandro, del quale ho di sopra discorso, morto lui lo elessero all'imperio; il quale non molto tempo possedè, perchè due cose lo fecero odioso e disprezzato: l'una, esser lui vilissimo, per aver già guardate le pecore in Tracia (la qual cosa era per tutto notissima, e gli faceva una gran disdegnazione nel cospetto di ciascuno); l'altra perchè, avendo nell'ingresso del suo principato differito l'andare a Roma ed entrare nella possessione della sedia imperiale, aveva dato di sè opinione di crudelissimo, avendo per i suoi prefetti in Roma e in qualunque luogo dell' imperio esercitato molte crudeltà; talchè commosso tutto il mondo dallo sdegno per la viltà del suo sangue, e dall' altra parte dall'odio per la paura della sua ferocia, si ribellò prima l'Affrica, dipoi il senato con tutto il popolo di Roma, e tutta Italia gli conspirò contro: al che si aggiunse il suo proprio esercito, il quale campeggiando Aquileia e trovando difficultà nell'espugnazione, infastidito della crudeltà sua, e per vedergli tanti nimici temendolo meno, lo ammazzò. Io non voglio ragionare nè di Eliogabalo nè di Macrino nè di Giuliano, i quali per essere al tutto vili si spensero subito; ma verrò alla conclusione di questo discorso: e dico che i principi de' nostri tempi hanno meno di questa difficultà di satisfare straordinariamente a' soldati nei governi loro; perchè nonostante che si abbia ad avere a quelli qualche considerazione, pure si risolve presto, per non avere alcuno di questi principi eserciti insieme che siano inveterati con i governi ed amministrazioni delle provincie, come erano gli eserciti dell'imperio romano: e però se allora era necessario soddisfare più a' sol-

dati che a' popoli, era perchè i soldati potevano più che i popoli; ora è più necessario a tutti i principi, eccetto che al Turco ed al Soldano, satisfare a' popoli che a' soldati, perchè i popoli possono più di quelli. Di che io ne eccettuo il Turco, tenendo sempre quello intorno a sè dodicimila fanti e quindicimila cavalli, dai quali dipende la sicurtà e la fortezza del suo regno; ed è necessario che posposto ogni altro rispetto de' popoli, se li mantenga amici. Simile è il regno del Soldano, quale essendo tutto in mano de' soldati, conviene che ancora lui senza rispetto de' popoli se li mantenga amici. Ed avete a notare che questo stato del Soldano è disforme da tutti gli altri principati, perchè egli è simile al pontificato cristiano; il quale non si può chiamare nè principato ereditario nè principato nuovo, perchè non i figliuoli del principe vecchio sono eredi e rimangono signori, ma colui che è eletto a quel grado da coloro che ne hanno autorità. Ed essendo questo ordine antiquato, non si può chiamare principato nuovo, perchè in quello non sono alcune di quelle difficultà che sono ne' nuovi; perchè sebbene il principe è nuovo, gli ordini di quello stato sono vecchi, e ordinati a riceverlo come se fusse loro signore ereditario. Ma tornando alla materia nostra dico, che qualunque considererà al sopraddetto discorso, vedrà o l'odio o il dispregio essere stato causa della rovina di quelli imperatori prenominati, e conoscerà donde nacque che, parte di loro procedendo in un modo e parte al contrario, in qualunque di quelli uno ebbe felice e gli altri infelice fine; perchè a Pertinace ed Alessandro, per esser principi nuovi, fu inutile e dannoso il volere imitare Marco, che era nel principato ereditario; e similmente a Caracalla, Commodo e Massimino essere stata cosa perniciosa imitar Severo, per non avere avuto tanta virtù che bastasse a seguitare le vestigie sue. Pertanto un principe nuovo in un principato non può imitare le azioni di Marco, nè ancora è necessario seguitare quelle di Severo; ma debbe pigliare da Severo quelle parti che per fondare il suo stato sono necessarie, e da Marco quelle che sono convenienti e gloriose a conservare uno stato che sia di già stabilito e fermo.

CAPITOLO XX.

Se le fortezze, e molte altre cose che spesse volte i principi fanno, sono utili o dannose.

Alcuni principi per tenere sicuramente lo stato hanno disarmati i loro sudditi; alcuni altri hanno tenuto divise in parti le terre suggette; alcuni altri hanno nutrito inimicizie contro a sè medesimi; alcuni altri si sono volti a guadagnarsi quelli che gli erano sospetti nel principio del suo stato; alcuni hanno edificato fortezze; alcuni le hanno rovinate e distrutte. E benchè di tutte queste cose non si possa dare determinata sentenzia, se non si viene a' particolari di quelli stati dove si avesse da pigliare alcuna simile deliberazione, nondimanco io parlerò in quel modo largo che la materia per sè medesima sopporta. Non fu mai adunque che un principe nuovo disarmasse i suoi sudditi, anzi quando gli ha trovati disarmati gli ha sempre armati; perchè armandosi, quelle armi diventano tue, diventano fedeli quelli che ti sono sospetti, e quelli che erano fedeli si mantengono, e di sudditi tuoi si fanno tuoi partigiani. E perchè tutti i sudditi non si possono armare, quando si benefichino quelli che tu armi, con gli altri si può fare più sicurtà; e i primi quella diversità del procedere che conoscono

in loro, li fa tuoi obbligati; quelli altri ti scusano, giudicando esser necessario quelli aver più merito che hanno più pericolo e più obbligo. Ma quando tu li disarmi, tu incominci ad offenderli, e mostri che tu abbia in loro diffidenza o per viltà o per poca fede; l'una e l'altra di queste opinioni concepe odio contro di te. E perchè tu non puoi stare disarmato, conviene che ti volti alla milizia mercenaria, la quale è di quella qualità che di sopra è detto; e quando la fusse buona, non può esser tanta che ti difenda da' nimici potenti e da' sudditi sospetti. Però, come io ho detto, un principe nuovo in un principato nuovo sempre vi ha ordinato le armi. Di questi esempi ne sono piene le istorie. Ma quando un principe acquista uno stato nuovo, che come membro si aggiunga al suo vecchio, allora è necessario disarmare quello stato, eccetto quelli che nello acquistarlo si sono fatti tuoi partigiani; e quelli ancora con il tempo e con le occasioni è necessario renderli molli ed effeminati, ed ordinarsi in modo che tutte le armi del tuo stato siano in quelli soldati tuoi propri che nello stato tuo antico vivevano appresso di te. Solevano gli antichi nostri, e quelli che erano stimati savi, dire come era necessario tenere Pistoia con le parti, e Pisa con le fortezze; e per questo nutrivano in qualche terra lor suddita le differenze per possederla più facilmente. Questo in quelli tempi che Italia era in un certo modo bilanciata, doveva essere ben fatto, ma non credo che si possa dare oggi per precetto, perchè io non credo che le divisioni facessero mai bene alcuno; anzi è necessario quando il nimico si accosta, che le città divise si perdano subito; perchè sempre la parte più debole si accosterà alle forze esterne, e l'altra non potrà reggere. I Viniziani mossi, come io credo, dalle ragioni sopraddette, nutrivano le sette Guelfe e Ghibelline nelle città loro suddite; e benchè non li lasciassero mai venire al sangue, pure nutrivano fra loro questi dispareri, acciocchè occupati quelli cittadini in quelle lor differenze, non si movessero contro di loro. Il che, come si vide, non tornò loro poi a proposito; perchè essendo rotti a Vailà, subito una parte di quelle presero ardire, e tolsero loro tutto lo stato. Arguiscono pertanto simili modi debolezza del principe, perchè in un principato gagliardo mai si permetteranno tali divisioni; perchè le fanno solo profitto a tempo di pace, potendosi mediante quelle più facilmente maneggiare i sudditi, ma venendo la guerra mostra simile ordine la fallacia sua. Senza dubbio i principi diventano grandi quando superano le difficultà e le opposizioni che sono fatte loro; e però la fortuna, massime quando vuole far grande un principe nuovo il quale ha maggiore necessità di acquistare riputazione che uno ereditario, gli fa nascere dei nimici e gli fa fare delle imprese contro, acciocchè quello abbia cagione di superarle, e su per quella scala che gli hanno porta i nemici suoi salire più alto. E però molti giudicano che un principe savio debbe, quando ne abbia l'occasione, nutrirsi con astuzia qualche inimicizia, acciocchè oppressa quella ne seguiti maggior sua grandezza. Hanno i principi, e specialmente quelli che son nuovi, trovato più fede e più utilità in quelli uomini che nel principio del loro stato sono stati tenuti sospetti, che in quelli che nel principio erano confidenti. Pandolfo Petrucci, principe di Siena, reggeva lo stato suo più con quelli che gli furono sospetti che con gli altri. Ma di questa cosa non si può parlare largamente, perchè ella varia secondo il subietto; solo dirò questo, che quelli uomini che nel principio di un principato erano stati nimici, se sono di qualità che a mantenersi abbiano bisogno di appoggio, sempre il principe con facilità grandissima se li potrà guadagnare; e loro maggiormente son forzati a servirlo con fede, quanto conoscono esser loro più necessario cancellare con le opere quella opinione sinistra che si aveva di loro, e così il principe ne trae sempre più utilità, che di coloro i quali ser-

vendolo con troppa sicurtà stracurano le cose sue. E poichè la materia lo ricerca, non voglio lasciare indietro il ricordare a un principe che ha preso uno stato di nuovo mediante i favori intrinsechi di quello, che consideri bene qual cagione abbia mosso quelli che l' hanno favorito, a favorirlo; e se ella non è affezione naturale verso di quello, ma fusse solo perchè quelli non si contentavano di quello stato, con fatica e difficultà grande se li potrà mantenere amici; perchè e' fia impossibile che lui possa contentarli. E discorrendo bene con quelli esempi che dalle cose antiche e moderne si traggono la cagione di questo, vedrà essergli molto più facile il guadagnarsi amici quelli uomini che dello stato innanzi si contentavano e però erano suoi inimici, che quelli i quali per non se ne contentare gli diventarono amici e favorironlo ad occuparlo. È consuetudine de' principi, per poter tenere più sicuramente lo stato loro, edificare fortezze che siano la briglia e il freno di quelli che disegnassero fare lor contro, ed avere un rifugio sicuro da un primo impeto. Io lodo questo modo perchè gli è usitato anticamente. Nondimanco messer Niccolò Vitelli ne' tempi nostri si è visto disfare due fortezze in Città di Castello, per tener quello stato. Guido Ubaldo, duca di Urbino, ritornato nella sua dominazione, donde da Cesare Borgia era stato cacciato, rovinò da' fondamenti tutte le fortezze di quella provincia, e giudicò senza quelle più difficilmente riperdere quello stato. I Bentivogli ritornati in Bologna usarono simili termini. Sono adunque le fortezze utili o no secondo i tempi, e se le ti fanno bene in una parte, ti offendono in un' altra. E puossi discorrere questa parte così: quel principe che ha più paura de' popoli che de' forestieri, debbe fare le fortezze; ma quello che ha più paura de' forestieri che de' popoli, debbe lasciarle indietro. Alla casa Sforzesca ha fatto e farà più guerra il castello di Milano che vi edificò Francesco Sforza, che alcun altro disordine di quello stato. Però la miglior fortezza che sia, è non esser odiato dal popolo; perchè ancora che tu abbia le fortezze, e il popolo ti abbia in odio, le non ti salvano, perchè non mancano mai a' popoli, preso che eglino hanno le armi, forestieri che li soccorrino. Ne' tempi nostri non si vede che quelle abbiano fatto profitto ad alcun principe, se non alla contessa di Furlì, quando fu morto il conte Girolamo suo consorte; perchè mediante quelle potè fuggire l' impeto popolare, ed aspettare il soccorso da Milano, e ricuperare lo stato; e i tempi stavano allora in modo che il forestiero non poteva soccorrere il popolo. Ma dipoi valsero ancora poco a lei le fortezze, quando Cesare Borgia l' assaltò, e che il popolo suo nimico si congiunse co' forestieri. Pertanto ed allora e prima sarebbe stato più sicuro a lei non essere odiata dal popolo che avere le fortezze. Considerate adunque tutte queste cose, io lauderò chi farà le fortezze, e chi non le farà; e biasimerò qualunque fidandosi di quelle stimerà poco l' essere odiato da' popoli.

CAPITOLO XXI.

Come si debba governare un principe per acquistarsi riputazione.

Nessuna cosa fa tanto stimare un principe, quanto fanno le grandi imprese, e il dare di sè esempi rari. Noi abbiamo nei nostri tempi Ferrando di Aragona, presente re di Spagna. Costui si può chiamare quasi principe nuovo, perchè di un re debole è diventato per fama e per gloria il primo re dei Cristiani; e se considererete le azioni sue, le troverete tutte grandissime, e qualcuna straordinaria. Egli nel principio del suo regno assaltò la Granata, e quella impresa fu il

fondamento dello stato suo. In prima ei la fece ozioso, e senza sospetto di essere impedito; tenne occupati in quella gli animi de' baroni di Castiglia, i quali pensando a quella guerra non pensavano ad innovare; e lui acquistava in questo mezzo riputazione ed imperio sopra di loro, che non se ne accorgevano. Potè nutrire con danari della Chiesa e de' popoli gli eserciti, e fare un fondamento con quella guerra lunga alla milizia sua, la quale lo ha dipoi onorato. Oltre di questo, per potere intraprendere maggiori imprese, servendosi sempre della religione, si volse a una pietosa crudeltà, cacciando e spogliando il suo regno de' Marrani; nè può essere questo esempio più mirabile nè più raro. Assaltò sotto questo medesimo mantello l'Affrica, fece l'impresa d'Italia, ha ultimamente assaltato la Francia, e così sempre ha fatto e ordito cose grandi, le quali hanno sempre tenuto sospesi ed ammirati gli animi de' sudditi, ed occupati nell' evento di esse. E sono nate queste sue azioni in modo l'una dall'altra, che non hanno dato mai infra l'una e l'altra spazio agli uomini di poter quietamente operargli contro. Giova assai ancora ad un principe dare di sè esempi rari circa il governo di dentro; simili a quelli che si narrano di messer Bernabò da Milano, quando si ha l' occasione di qualcuno che operi qualche cosa straordinaria o in bene o in male nella vita civile, e pigliare un modo circa il premiarlo o punirlo, di che s'abbia a parlare assai. E sopratutto un principe si debbe ingegnare dare di sè in ogni sua azione fama di uomo grande e di uomo eccellente. È ancora stimato un principe quando egli è vero amico o vero nimico, cioè quando senza alcun rispetto si scuopre in favore di alcuno contro a un altro : il qual partito fia sempre più utile che star neutrale; perchè se due potenti tuoi vicini vengono alle mani, o e' sono di qualità che vincendo un di quelli tu abbia da temere del vincitore, o no. In qualunque di questi due casi ti sarà sempre più utile lo scuoprirti, e far buona guerra. Perchè nel primo caso se tu non ti scuopri sarai sempre preda di chi vince, con piacere e satisfazione di colui che è stato vinto, e non arai ragione nè cosa alcuna che ti difenda nè che ti riceva : perchè chi vince non vuole amici sospetti e che non l'aiutino nelle avversità; chi perde non ti riceve, per non aver tu voluto con le armi in mano correre la fortuna sua. Era passato in Grecia Antioco, messovi dagli Etoli per cacciarne i Romani. Mandò Antioco oratori agli Achei, che erano amici de' Romani, a confortarli a star di mezzo; e dall'altra parte i Romani li persuadevano a pigliare le armi per loro. Venne questa materia a deliberarsi nel concilio degli Achei, dove il legato d'Antioco li persuadeva a stare neutrali; a che il legato romano rispose : « Quanto alla parte che si dice essere ottimo ed utilissimo allo stato vostro, il non v' intromettere nella guerra nostra, niente vi è più contrario; imperocchè non vi ci intromettendo, senza grazia e senza riputazione alcuna resterete premio del vincitore. » E sempre interverrà che quello che non ti è amico ti richiederà della neutralità, e quello che ti è amico ti ricercherà che ti scuopra con le armi. E i principi mal risoluti, per fuggire i presenti pericoli, seguono il più delle volte quella via neutrale, ed il più delle volte rovinano. Ma quando il principe si scuopre gagliardamente in favore di una parte, se colui con chi tu ti aderisci vince, ancora che sia potente e che tu rimanga a sua discrezione, egli ha teco obbligo, e vi è contratto l'amore; e gli uomini non sono mai sì disonesti, che con tanto esempio d'ingratitudine ti opprimessero. Dipoi le vittorie non sono mai sì schiette che il vincitore non abbia ad avere qualche rispetto, e massime alla giustizia. Ma se quello con il quale tu ti aderisci perde, tu siei ricevuto da lui, e mentre che può ti aiuta; e diventi compagno di una for-

tuna che può risurgere. Nel secondo caso, quando quelli che combattono insieme sono di qualità che tu non abbia da temere di quello che vince, tanto è maggiore prudenza l'aderirsi, perchè tu vai alla rovina d'uno con l'aiuto di chi lo dovrebbe salvare se fusse savio, e vincendo rimane a tua discrezione, ed è impossibile con l'aiuto tuo che non vinca. E qui è da notare che un principe deve avvertire di non fare mai compagnia con uno più potente di sè per offendere altri, se non quando la necessità lo stringe, come di sopra si dice; perchè vincendo lui tu rimani a sua discrezione, e i principi debbono fuggire quanto possono lo stare a discrezione d'altri. I Viniziani si accompagnarono con Francia contro al duca di Milano, e potevano fuggire di non fare quella compagnia; di che non risultò la rovina loro. Ma quando non si può fuggirla, come intervenne a' Fiorentini, quando il papa e Spagna andarono con gli eserciti ad assaltare la Lombardia, allora vi si debbe il principe aderire per le ragioni sopraddette. Nè creda mai alcuno stato poter pigliare partiti sicuri, anzi pensi d'avere a prenderli tutti dubbj; perchè si trova questo nell'ordine delle cose, che mai si cerca fuggire uno inconveniente che non s'incorra in un altro: ma la prudenza consiste in saper conoscere le qualità degl' inconvenienti, e prendere il manco tristo per buono. Debbe ancora un principe mostrarsi amatore della virtù, ed onorare gli eccellenti in ciascuna arte. Appresso debbe animare i suoi cittadini di poter quietamente esercitare gli esercizi loro e nella mercanzia e nell'agricoltura ed in ogni altro esercizio degli uomini; acciocchè quello non si astenga di ornare le sue possessioni per timore che le non gli siano tolte, e quell'altro di aprire un traffico per paura delle taglie: ma deve preparare premj a chi vuol fare queste cose, ed a qualunque pensa in qualunque modo di ampliare la sua città o il suo stato. Debbe oltre a questo ne' tempi convenienti dell'anno tenere occupati i popoli con feste e spettacoli: e perchè ogni città è divisa o in arti o in tribù, debbe tener conto di quelle università, ragunarsi con loro qualche volta, dare di sè esempio di umanità e di munificenza; tenendo sempre ferma nondimanco la maestà della dignità sua, perchè questo non si vuole mai che manchi in cosa alcuna.

CAPITOLO XXII.

Dei segretari de' principi.

Non è di poca importanza ad un principe l'elezione de' ministri, i quali sono buoni o no, secondo la prudenza del principe. E la prima coniettura che si fa di un signore e del cervel suo, è vedere gli uomini che lui ha d'intorno: e quando sono sufficienti e fedeli, sempre si può riputarlo savio, perchè ha saputo conoscerli sufficienti, e mantenerseli fedeli; ma quando siano altrimenti sempre si può fare non buon giudizio di lui, perchè il primo errore che e' fa, lo fa in questa elezione. Non era alcuno che conoscesse messer Antonio da Venafro per ministro di Pandolfo Petrucci, principe di Siena, che non giudicasse Pandolfo essere valentissimo uomo, avendo quello per suo ministro. E perchè sono di tre generazioni cervelli: l'uno intende per sè; l'altro intende quanto da altri gli è mostro; e il terzo non intende nè per sè stesso nè per dimostrazione di altri: quel primo è eccellentissimo, il secondo eccellente, il terzo inutile. Conveniva pertanto di necessità che se Pandolfo non era nel primo grado, e' fusse nel secondo; perchè ogni volta che uno ha il giudizio

di conoscere il bene o il male che uno fa e dice, ancora che da sè non abbia invenzione, conosce le opere triste e le buone del ministro, e quelle esalta e le altre corregge, ed il ministro non può sperare d' ingannarlo, e mantiensi buono. Ma come un principe possa conoscere il ministro, ci è questo modo che non falla mai. Quando tu vedi il ministro pensare più a sè che a te, e che in tutte le azioni vi ricerca dentro l' utile suo, questo tale così fatto mai non fia buono ministro, nè mai te ne potrai fidare; perchè quello che ha lo stato di uno in mano non debbe pensare mai a sè, ma sempre al principe, e non gli ricordare mai cosa che non appartenga a lui. E dall'altra parte il principe, per mantenerlo buono, debbe pensare al ministro, onorandolo, facendolo ricco, obbligandoselo, partecipandogli gli onori e carichi, acciocchè vegga che non può stare senza di lui; e in modo che gli assai onori non gli facciano desiderare più onori, le assai ricchezze non gli facciano desiderare più ricchezze, e gli assai carichi gli facciano temere le mutazioni. Quando adunque i ministri ed i principi circa i ministri sono così fatti, possono confidare l'uno dell' altro; quando altrimenti, il fine sempre fia dannoso o per l'uno o per l'altro.

CAPITOLO XXIII.

Come si debbano fuggire gli adulatori.

Non voglio lasciare indietro un capo importante, ed un errore dal quale i principi con difficultà si difendono, se non sono prudentissimi o se non hanno buona elezione. E questo è quello degli adulatori, dei quali le corti sono piene; perchè gli uomini si compiacciono tanto nelle cose loro proprie ed in modo vi s' ingannano, che con difficultà si difendono da questa peste, ed a volersene difendere porta pericolo di non diventare contennendo. Perchè non ci è altro modo a guardarsi dalle adulazioni, se non che gli uomini intendano che non ti offendono a dirti il vero; ma quando ciascuno può dirti il vero, ti manca la riverenza. Pertanto un principe prudente deve tenere un terzo modo, eleggendo nel suo stato uomini savi, e solo a quelli deve dare libero arbitrio a parlargli la verità, e di quelle cose sole che lui domanda, e non di altro; ma debbe domandarli di ogni cosa, e udire le opinioni loro, dipoi deliberare da sè a suo modo; e con questi consigli, e con ciascuno di loro portarsi in modo che ognuno conosca che quanto più liberamente si parlerà, tanto più gli fia accetto; fuori di quelli, non volere udire alcuno, andar dietro alla cosa deliberata, ed essere ostinato nelle deliberazioni sue. Chi fa altrimenti o precipita per gli adulatori, o si muta spesso per la variazione dei pareri, di che ne nasce la poca estimazione sua. Io voglio a questo proposito addurre un esempio moderno. Prè Luca, uomo di Massimiliano presente imperatore, parlando di sua maestà disse, come non si consigliava con persona, e non faceva mai d' alcuna cosa a suo modo; il che nasceva dal tenere contrario termine al sopraddetto; perchè l'imperatore è uomo segreto, non comunica i suoi disegni con persona, non ne piglia parere. Ma come nel metterli ad effetto s' incominciano a conoscere e scuoprire, gl' incominciano ad esser contraddetti da coloro che egli ha d'intorno, e quello come facile se ne stoglie. Di qui nasce che quelle cose che fa l' un giorno distrugge l' altro; e che non s' intenda mai quello si voglia o disegni fare, e che non si può sopra le sue deliberazioni fondarsi. Un principe pertanto debbe consigliarsi sempre, ma quando lui vuole, e non quando altri vuole, anzi debbe torre l' animo a

ciascuno di consigliarlo d'alcuna cosa, se non gliene domanda; ma lui debbe ben essere largo domandatore, e dipoi circa le cose domandate paziente auditore del vero; anzi intendendo che alcuno per qualche rispetto non gliene dica, turbarsene. E perchè alcuni stimano che alcun principe, il quale dà di sè opinione di prudente, sia così tenuto non per sua natura, ma per i buoni consigli che lui ha d'intorno, senza dubbio s'ingannano; perchè questa è una regola generale che non falla mai, che un principe il quale non sia savio per sè stesso non può essere consigliato bene, se già a sorte non si rimettesse in un solo che al tutto lo governasse, che fusse uomo prudentissimo. In questo caso potrebbe bene essere ben governato, ma durerebbe poco, perchè quel governatore in breve tempo gli torrebbe lo stato; ma consigliandosi con più d'uno, un principe che non sia savio non arà mai consigli uniti, nè saprà per sè stesso unirli. Dei consiglieri ciascuno penserà alla proprietà sua, ed egli non li saprà correggere nè conoscere. E non si possono trovare altrimenti; perchè gli uomini sempre ti riusciranno tristi, se da una necessità non sono fatti buoni. Però si conchiude che i buoni consigli, da qualunque vengano, conviene nascano dalla prudenza del principe, e non la prudenza del principe dai buoni consigli.

CAPITOLO XXIV.

Perchè i principi d'Italia abbiano perduto i loro stati.

Le cose sopraddette osservate prudentemente fanno parere un principe nuovo antico; e lo rendono subito più sicuro e più fermo nello stato, che se vi fusse antiquato dentro. Perchè un principe nuovo è molto più osservato nelle sue azioni che uno ereditario; e quando le son conosciute virtuose, si guadagnano molto più gli uomini, molto più gli obbligano che il sangue antico; perchè gli uomini sono molto più presi dalle cose presenti che dalle passate, e quando nelle presenti trovano il bene, vi si godono e non cercano altro; anzi piglieranno ogni difesa per lui, quando non manchi nelle altre cose a sè medesimo. E così arà duplicata gloria di aver dato principio a un principato nuovo, ed ornatolo e corroboratolo di buone leggi, di buone armi e di buoni esempi; come quello arà duplicata vergogna che, nato principe, lo ha per sua poca prudenza perduto. E se si considera quei signori che in Italia hanno perduto lo stato a' nostri tempi, come il re di Napoli, duca di Milano, e altri, si troverà in loro prima un comune difetto quanto alle armi, per le cagioni che di sopra a lungo si sono discorse; dipoi si vedrà alcun di loro o che avrà avuto nimici i popoli, o se avrà avuto il popolo amico, non si sarà saputo assicurare de' grandi; perchè senza questi difetti non si perdono gli stati, che abbiano tanto nervo che possano trarre un esercito alla campagna. Filippo Macedone, non il padre di Alessandro Magno, ma quello che fu vinto da Tito Quinzio, aveva non molto stato, rispetto alla grandezza de' Romani e di Grecia che l'assaltò; nondimanco per essere uomo militare, e che sapeva intrattenere il popolo ed assicurarsi de' grandi, sostenne più anni la guerra contro a quelli, e se alla fine perdè il dominio di qualche città, gli rimase nondimanco il regno. Pertanto questi nostri principi, che erano stati molti anni nel principato loro, per averlo dipoi perso non accusino la fortuna, ma l'ignavia loro; perchè non avendo mai ne' tempi quieti pensato che possano mutarsi (il che è comune difetto degli uomini non far conto nella bonaccia della tempesta) quando poi vennero i tempi avversi,

pensarono a fuggirsi e non a difendersi, e sperarono che i popoli infastiditi dalla insolenza de' vincitori, li richiamassero. Il qual partito, quando mancano gli altri, è buono; ma è ben male aver lasciato gli altri rimedj per quello; perchè non si vorrebbe mai cadere, per credere poi trovare chi ti ritolga. Il che o non avviene, o se egli avviene, non è con tua sicurtà, per essere quella difesa stata vile, e non dipendere da te; e quelle difese solamente sono buone, sono certe, sono durabili, che dipendono da te proprio e dalla virtù tua.

CAPITOLO XXV.

Quanto possa nelle umane cose la fortuna e in che modo se gli possa ostare.

E' non mi è incognito come molti hanno avuto ed hanno l'opinione, che le cose del mondo siano in modo governate dalla fortuna e da Dio, che gli uomini con la prudenza loro non possano correggerle, anzi non vi abbiano rimedio alcuno; e per questo potrebbero giudicare che non fusse da insudare molto nelle cose, ma lasciarsi governare dalla sorte. Questa opinione è stata più creduta ne' nostri tempi, per la variazione grande delle cose che si sono viste e veggonsi ogni dì fuori di ogni umana coniettura. Al che pensando io qualche volta, mi sono in qualche parte inchinato nella opinione loro. Nondimanco perchè il nostro libero arbitrio non sia spento, giudico potere esser vero che la fortuna sia arbitra della metà delle azioni nostre, ma che ancora ella ne lasci governare l' altra metà, o poco meno, a noi. Ed assomiglio quella ad uno di questi fiumi rovinosi che, quando si adirano, allagano i piani, rovinano gli arbori e gli edifici, levano da questa parte terreno, lo pongono da quell' altra, ciascuno fugge loro dinnanzi, ognuno cede all'impeto loro, senza potervi in alcuna parte ostare; e benchè siano così fatti, non resta però che gli uomini, quando sono tempi quieti, non vi potessero fare provvedimenti e con ripari e con argini, in modo che crescendo poi o anderebbero per un canale, o l'impeto loro non sarebbe nè sì licenzioso nè sì dannoso. Similmente interviene della fortuna, la quale dimostra la sua potenza dove non è ordinata virtù a resisterle, e quivi volta i suoi impeti dove la sa che non sono fatti gli argini e i ripari a tenerla. E se voi considererete l'Italia, che è la sede di queste variazioni e quella che ha dato loro il moto, vedrete essere una campagna senza argini e senza alcun riparo. Chè se la fusse riparata da conveniente virtù, come è la Magna, la Spagna e la Francia, o questa piena non avrebbe fatto le variazioni grandi che l' ha, o la non ci sarebbe venuta. E questo voglio basti aver detto quanto all' opporsi alla fortuna in universale. Ma ristringendomi più al particulare, dico, come si vede oggi questo principe felicitare e domani rovinare, senza avergli veduto mutare natura o qualità alcuna. Il che credo che nasca prima dalle cagioni che si sono lungamente per lo addietro discorse, cioè che quel principe che si appoggia tutto in sulla fortuna, rovina come quella varia. Credo ancora che sia felice quello che riscontra il modo del procedere suo con le qualità dei tempi, e similmente sia infelice quello dal cui procedere si discordano i tempi. Perchè si vede gli uomini nelle cose che gl' inducono al fine quale ciascuno ha innanzi, cioè gloria e ricchezze, procedervi variamente: l' uno con rispetto, l' altro con impeto; l' uno per violenza, l' altro con arte; l' uno per pazienza, l' altro col suo contrario: e ciascuno con questi diversi modi vi può pervenire. Vedesi ancora duoi rispettivi, l' uno pervenire al suo disegno, l' altro no; e similmente duoi egualmente

felicitare con due diversi studj, essendo l'uno rispettivo e l'altro impetuoso; il che non nasce da altro, se non dalla qualità de' tempi che si conformano o no col procedere loro. Di qui nasce quello ho detto, che duoi diversamente operando sortiscano il medesimo effetto; e duoi egualmente operando, l'uno si conduce al suo fine, l'altro no. Da questo ancora dipende la variazione del bene; perchè se a uno che si governa con rispetto e pazienza i tempi e le cose girano in modo che il governo suo sia buono, e' viene felicitando, ma se i tempi e le cose si mutano, rovina perchè non muta modo di procedere. Nè si trova uomo sì prudente che si sappia accomodare a questo, sì perchè non si può deviare da quello a che la natura l'inclina, sì ancora perchè avendo sempre uno prosperato camminando per una via, non si può persuadere che sia bene partirsi da quella; e però l'uomo rispettivo, quando egli è tempo di venire all'impeto non lo sa fare, donde egli rovina: che se si mutasse natura con i tempi e con le cose, non si muterebbe fortuna. Papa Giulio II procedè in ogni sua azione impetuosamente, e trovò tanto i tempi e le cose conformi a quel suo modo di procedere, che sempre sortì felice fine. Considerate la prima impresa che fece di Bologna, vivendo ancora messer Giovanni Bentivogli. I Viniziani non se ne contentavano; il re di Spagna similmente, con Francia aveva ragionamenti di tale impresa, e lui nondimanco con la sua ferocia ed impeto si mosse personalmente a quella espedizione; la qual mossa fece star sospesi e fermi Spagna e i Viniziani; quelli per paura, e quell' altra per il desiderio che aveva di ricuperare tutto il regno di Napoli; e dall' altro canto si tirò dietro il re di Francia, perchè vedutolo quel re mosso, e desiderando farselo amico per abbassare i Viniziani, giudicò non potergli negare le sue genti senza ingiuriarlo manifestamente. Condusse adunque Giulio con la sua mossa impetuosa quello che mai altro pontefice con tutta l'umana prudenza avrebbe condotto; perchè se egli aspettava di partirsi da Roma con le conclusioni ferme e tutte le cose ordinate, come qualunque altro pontefice arebbe fatto, mai non gli riusciva. Perchè il re di Francia arebbe avuto mille scuse, e gli altri gli arebbero messo mille paure. Io voglio lasciare stare le altre sue azioni, che tutte sono state simili, e tutte gli sono successe bene; e la brevità della vita non gli ha lasciato sentire il contrario; perchè se fussero sopravvenuti tempi che fusse bisognato procedere con rispetti, ne seguiva la sua rovina, perchè mai arebbe deviato da quelli modi a' quali la natura lo inchinava. Conchiudo adunque che variando la fortuna, e stando gli uomini nei loro modi ostinati, sono felici mentre concordano insieme, e come discordano sono infelici. Io giudico ben questo, che sia meglio essere impetuoso che rispettivo; perchè la fortuna è donna, ed è necessario, volendola tener sotto, batterla ed urtarla; e si vede che la si lascia più vincere da questi, che da quelli che freddamente procedono. E però sempre, come donna, è amica de' giovani, perchè sono meno rispettivi, più feroci, e con più audacia la comandano.

CAPITOLO XXVI.

Esortazione a liberare l'Italia da' barbari.

Considerato adunque tutte le cose di sopra discorse, e pensando meco medesimo se al presente in Italia correvano tempi da onorare un principe nuovo, e se ci era materia che desse occasione a uno prudente e virtuoso d' in-

trodurvi nuova forma, che facesse onore a lui e bene alla università degli uomini di quella, mi pare concorrano tante cose in beneficio di un principe nuovo, che io non so qual mai tempo fusse più atto a questo. E se, come io dissi, era necessario, volendo vedere la virtù di Moisè che il popolo d' Israel fusse schiavo in Egitto; ed a conoscere la grandezza dell' animo di Ciro, che i Persi fussero oppressi da' Medi; e ad illustrare l'eccellenza di Teseo, che gli Ateniesi fussero dispersi: così al presente, volendo conoscere la virtù di uno spirito italiano, era necessario che l' Italia si riducesse nel termine ch' ell' è di presente, e che la fusse più schiava che gli Ebrei, più serva che i Persi, più dispersa che gli Ateniesi, senza capo, senz' ordine, battuta, spogliata, lacera, corsa, ed avesse sopportato di ogni sorta rovine. E benchè infino a qui si sia mostro qualche spiraculo in qualcuno, da poter giudicare che fusse ordinato da Dio per sua redenzione, nientedimanco si è visto da poi nel più alto corso delle azioni sue essere stato dalla fortuna reprobato; in modo che rimasa come senza vita, aspetta qual possa esser quello che sani le sue ferite, e ponga fine alle direpzioni e ai sacchi di Lombardia, alle espilazioni e taglie del reame e di Toscana, e la guarisca di quelle sue piaghe già per lungo tempo infistolite. Vedesi come la prega Dio che le mandi qualcuno che la redima da queste crudeltà ed insolenzie barbare. Vedesi ancora tutta prona e disposta a seguire una bandiera, purchè ci sia uno che la pigli. Nè ci si vede al presente in quale la possa più sperare che nella illustre casa vostra, la quale con la sua virtù e fortuna, favorita da Dio e dalla Chiesa, della quale ora è principe, possa farsi capo di questa redenzione. Il che non fia molto difficile, se vi recherete innanzi le azioni e vite de' soprannominati; benchè quelli uomini siano rari e maravigliosi, nondimanco furono uomini, ed ebbe ciascuno di loro minore occasione che la presente; perchè l'impresa loro non fu più giusta di questa nè più facile, nè fu Dio più a loro amico che a voi. Qui è giustizia grande, perchè quella guerra è giusta che l' è necessaria, e quelle armi sono pietose dove non si spera in altro che in elle. Qui è disposizione grandissima; nè può essere, dove è grande disposizione, grande difficultà, purchè quella pigli degli ordini di coloro che io vi ho proposti per mira. Oltre a questo, qui si veggono straordinari senza esempio condotti da Dio; il mare si è aperto, una nube vi ha scorto il cammino, la pietra ha versato l' acqua, qui è piovuto la manna, ogni cosa è concorsa nella vostra grandezza; il rimanente dovete far voi. Dio non vuole far ogni cosa, per non ci torre il libero arbitrio, e parte di quella gloria che tocca a noi. E non è maraviglia se alcuno de' prenominati Italiani non ha possuto far quello che si può sperare faccia la illustre casa vostra, e se in tante revoluzioni d' Italia, ed in tanti maneggi di guerra, e' pare sempre che in quella la virtù militare sia spenta; perchè questo nasce che gli ordini antichi di quella non erano buoni, e non ci è suto alcuno che abbia saputo trovarne de' nuovi; e veruna cosa fa tanto onore ad un uomo che di nuovo surga, quanto fanno le nuove leggi e nuovi ordini trovati da lui. Queste cose quando sono ben fondate, ed abbiano in loro grandezza, lo fanno reverendo e mirabile, ed in Italia non manca materia da introdurvi ogni forma. Qui è virtù grande nelle membra, quando la non mancasse ne' capi. Specchiatevi nei duelli e nei congressi de' pochi, quanto gl' Italiani siano superiori con le forze, con la destrezza, con l'ingegno. Ma come si viene agli eserciti non compariscono; e tutto procede dalla debolezza dei capi, perchè quelli che sanno non sono ubbidienti, ed a ciascuno pare di sapere, non ci essendo infino a qui suto alcuno, che si sia rilevato tanto e per virtù e per fortuna, che gli altri cedano. Di qui nasce che in tanto tempo, in tante guerre fatte ne' passati

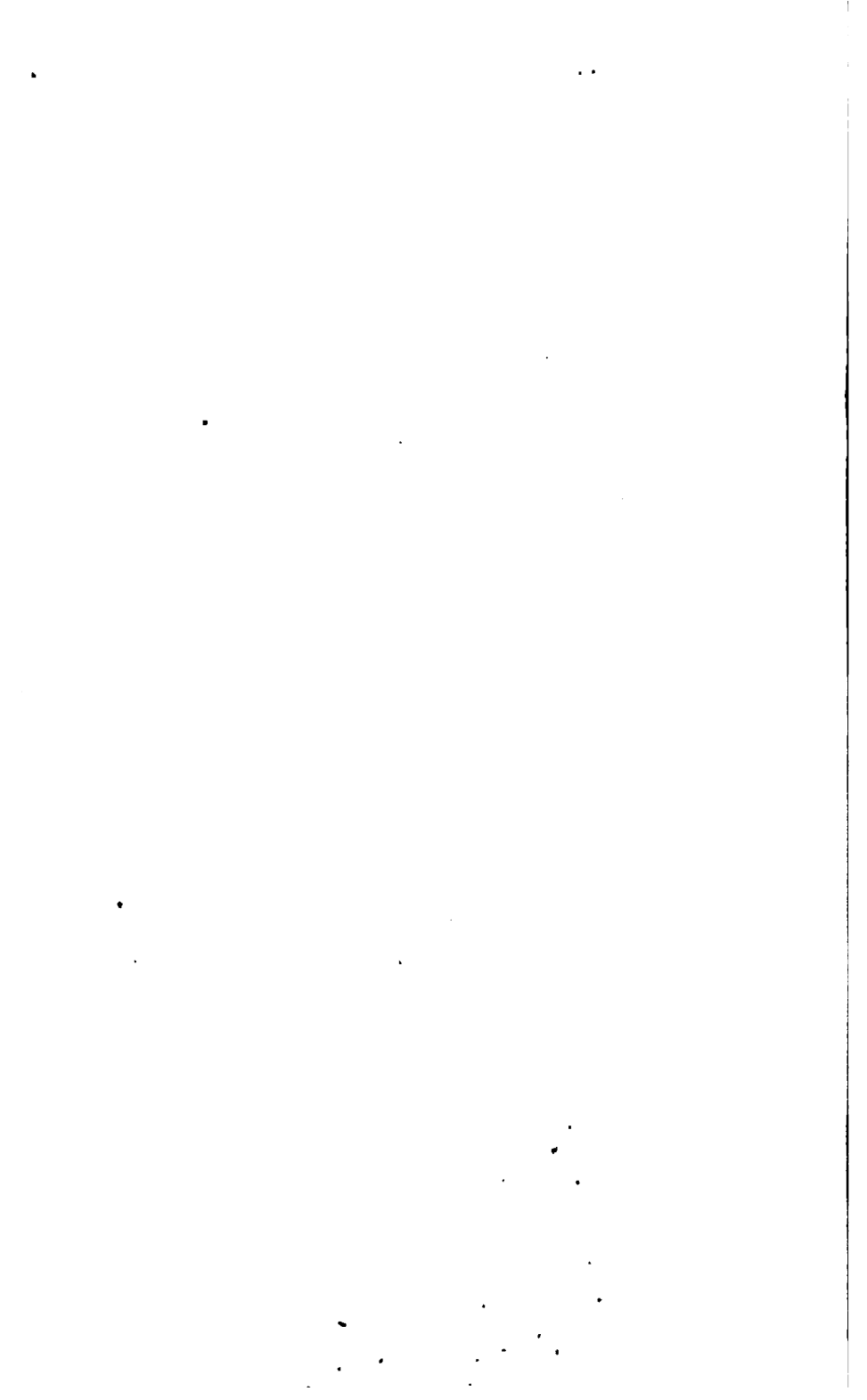
venti anni, quando gli è stato un esercito tutto italiano, sempre ha fatto mala prova; di che è testimone prima il Taro, dipoi Alessandria, Capua, Genova, Vailà, Bologna, Mestri. Volendo dunque l'illustre casa vostra seguitare quelli eccellenti uomini che redimerono le provincie loro, è necessario innanzi a tutte le altre cose, come vero fondamento di ogni impresa, provvedersi di armi proprie, perchè non si può avere nè più fidi nè più veri nè migliori soldati. E benchè ciascuno di essi sia buono, tutti insieme diventeranno migliori, quando si vedranno comandare dal loro principe, e da quello onorare e intrattenere. È necessario pertànto prepararsi a queste armi, per potere con la virtù italica difendersi dagli esterni. E benchè la fanteria svizzera e spagnuola sia stimata terribile, nondimanco in ambedue è difetto, per il qual uno ordine terzo potrebbe non solamente opporsi loro, ma confidare di superarli. Perchè gli Spagnuoli non possono sostenere i cavalli, e gli Svizzeri hanno ad aver paura de' fanti, quando li riscontrino nel combattere ostinati come loro. Donde si è veduto, e vedrassi per isperienza gli Spagnuoli non poter sostenere una cavalleria francese, e gli Svizzeri essere rovinati da una fanteria spagnuola. E benchè di quest' ultimo non se ne sia vista intera sperienza, nientedimeno se ne è veduto un saggio nella giornata di Ravenna, quando le fanterie spagnuole si affrontarono con le battaglie tedesche (le quali servano il medesimo ordine che le svizzere) dove gli Spagnuoli con l' agilità del corpo e aiuti de' loro brocchieri erano entrati tra le picche loro sotto, e stavano sicuri ad offenderli senza che i Tedeschi vi avessero rimedio; e se non fusse la cavalleria che gli urtò, gli arebbero consumati tutti. Puossi adunque, conosciuto il difetto dell' una e dell' altra di queste fanterie, ordinarne una di nuovo, la quale resista a' cavalli e non abbia paura de' fanti; il che lo farà non la generazione delle armi, ma la variazione degli ordini. E queste sono di quelle cose che di nuovo ordinate, danno riputazione e grandezza a un principe nuovo. Non si deve adunque lasciar passare questa occasione, acciocchè la Italia vegga dopo tanto tempo apparire un suo redentore. Nè posso esprimere con quale amore ei fusse ricevuto in tutte quelle provincie, che hanno patito per queste illuvioni esterne, con qual sete di vendetta, con che ostinata fede, con che pietà, con che lacrime. Quali porte se gli serrebbero? quali popoli gli negherebbero l' ubbidienza? quale invidia se gli opporrebbe? quale Italiano gli negherebbe l'ossequio? Ad ognuno puzza questo barbaro dominio. Pigli adunque la illustre casa vostra questo assunto con quell'animo e con quella speranza che si pigliano le imprese giuste, acciocchè sotto la sua insegna questa patria ne sia nobilitata, e sotto i suoi auspicj si verifichi quel detto del Petrarca:

Virtù contro al furore
Prenderà l' arme, e fia il combatter corto;
Chè l' antico valore
Negl' italici cuor non è ancor morto.

I DISCORSI SOPRA LA PRIMA DECA

DI TITO LIVIO

NICCOLO MACHIAVELLI

A

ZANOBI BUONDELMONTI

E COSIMO RUCELLAI

SALUTE.

Io vi mando un presente, il quale se non corrisponde agli obblighi che io ho con voi, è tale senza dubbio, quale ha potuto Niccolò Machiavelli mandarvi maggiore. Perchè in quello io ho espresso quanto io so, e quanto io ho imparato per una lunga pratica e continua lezione delle cose del mondo. E non potendo nè voi nè altri desiderare da me più, non vi potete dolere se io non vi ho donato più. Bene vi può increscere della povertà dello ingegno mio, quando siano queste mie narrazioni povere; e della fallacia del giudizio, quando io in molte parti discorrendo m' inganni. Il che essendo, non so quale di noi si abbia ad esser meno obbligato all'altro, o io a voi che mi avete forzato a scrivere quello ch' io mai per me medesimo non arei scritto, o voi a me, quando scrivendo non v' abbia soddisfatto. Pigliate adunque questo in quel modo che si pigliano tutte le cose degli amici, dove si considera più sempre l' intenzione di chi manda, che la qualità della cosa che è mandata. E crediate che in questo io ho una satisfazione, quando io penso che sebbene io mi fussi ingannato in molte sue circostanze, in questa sola so ch'io non ho preso errore, d' avere eletto voi, ai quali sopra tutti gli altri questi miei Discorsi indirizzi; sì perchè facendo questo, mi pare aver mostro qualche gratitudine de' beneficj ricevuti, sì perchè e' mi pare esser uscito fuora dell' uso comune di coloro che scrivono, i quali sogliono sempre le loro opere a qualche principe indirizzare, e accecati dall'ambizione e dall'avarizia laudano quello di tutte le virtuose qualitadi, quando di ogni vituperevole parte dovrebbono biasimarlo. Onde io per non incorrere in questo errore ho eletti, non quelli che sono principi, ma quelli che per le infinite buone parti loro meriterebbono d'essere; nè quelli che potrebbono di gradi, di onori e di ricchezze riempiermi, ma quelli che non potendo vorrebbero farlo. Perchè gli uomini, volendo giudicare dirittamente, hanno a stimare quelli che sono, non quelli che possono essere liberali; e così quelli che sanno, non quelli che senza sapere possono governare un regno. E gli scrittori laudano più Ierone Siracusano quando egli era privato, che Perse Ma-

cedone quando egli era re; perchè a Ierone a esser principe non mancava altro che il principato, quell'altro non aveva parte alcuna di re altro che il regno. Godetevi pertanto quel bene o quel male che voi medesimi avete voluto; e se voi starete in quest'errore, che queste mie opinioni vi siano grate, non mancherò di seguire il resto della istoria, secondo che nel principio vi promisi. Valete.

PROEMIO.

Ancorachè per la invida natura degli uomini sia sempre stato pericoloso il trovare modi ed ordini nuovi, quanto il cercare acque e terre incognite, per essere quelli più pronti a biasimare che a laudare le azioni d'altri; nondimeno spinto da quel naturale desiderio che fu sempre in me di operare senza alcun rispetto quelle cose che io creda rechino comune benefizio a ciascuno, ho deliberato entrare per una via, la quale non essendo stata per ancora da alcuno pesta, se la mi arrecherà fastidio e difficultà, mi potrebbe ancora arrecare premio, mediante quelli che umanamente di queste mie fatiche considerassero. E se l'ingegno povero, la poca esperienza delle cose presenti, la debole notizia delle antiche, faranno questo mio conato difettivo e di non molta utilità, daranno almeno la via ad alcuno, che con più virtù, più discorso e giudizio, potrà a questa mia intenzione satisfare: il che se non mi arrecherà laude, non mi dovrebbe partorire biasimo. E quando io considero quanto onore si attribuisca all'antichità, e come molte volte, lasciando andare molti altri esempi, un frammento d'una antica statua sia stato comperato gran prezzo, per averlo appresso di sè, onorarne la sua casa, poterlo fare imitare da coloro che di quell'arte si dilettano, e come quelli poi con ogni industria si sforzano in tutte le loro opere rappresentarlo; e veggendo dall'altro canto le virtuosissime operazioni che le istorie ci mostrano, che sono state operate da regni e da repubbliche antiche, dai re, capitani, cittadini, datori di leggi, ed altri che si sono per la loro patria affaticati, essere più presto ammirate che imitate, anzi in tanto da ciascuno in ogni parte fuggite che di quella antica virtù non ci è rimaso alcun segno; non posso fare che insieme non me ne maravigli e dolga; e tanto più, quanto io veggio nelle differenze che tra i cittadini civilmente nascono, o nelle malattie nelle quali gli uomini incorrono, essersi sempre ricorso a quelli giudicj o a quelli rimedj che dagli antichi sono stati giudicati o ordinati. Perchè le leggi civili non sono altro che sentenze date dagli antichi iureconsulti, le quali ridotte in ordine a' presenti nostri iureconsulti giudicare insegnano; nè ancora la medicina è altro che esperienza fatta dagli antichi medici, sopra la quale fondano i medici presenti li loro giudicj. Nondimeno nello ordinare le repubbliche, nel mantenere gli stati, nel governare i regni, nell' ordinare la milizia ed amministrare la guerra, nel giudicare i sudditi, nello accrescere lo imperio, non si trova nè principe nè repubblica nè capitano nè cittadino che agli esempi degli antichi ricorra. Il che mi persuado che nasca, non tanto dalla debolezza nella quale la presente educazione ha condotto il mondo, o da quel male che uno ambizioso ozio ha fatto a molte provincie e città cristiane, quanto dal non avere vera cognizione delle istorie, per non trarne, leggendole, quel senso, nè gustare di loro quel sapore che le hanno in sè. Donde nasce che infiniti che leggono, pigliano piacere di udire quella varietà delli accidenti che in esse si contengono, senza pensare altrimente d'imitarle, giudicando la imitazione non solo difficile, ma impossibile; come se il cielo, il

sole, gli elementi, gli uomini fossero variati di moto, di ordine e di potenza, da quello ch'egli erano anticamente. Volendo pertanto trarre gli uomini di questo errore, ho giudicato necessario scrivere sopra tutti quelli libri di Tito Livio, che dalla malignità de' tempi non ci sono stati interrotti, quello che io secondo le antiche e moderne cose giudicherò esser necessario per maggiore intelligenza d'essi; acciocchè coloro che questi miei Discorsi leggeranno, possino trarne quella utilità, per la quale si debbe ricercare la cognizione della istoria. E benchè questa impresa sia difficile, nondimeno, aiutato da coloro che mi hanno ad entrare sotto a questo peso confortato, credo portarlo in modo che ad un altro resterà breve cammino a condurlo al luogo destinato.

I DISCORSI SOPRA LA PRIMA DECA
DI TITO LIVIO.

LIBRO PRIMO.

CAPITOLO PRIMO.

Quali siano stati universalmente i principj di qualunque città, e quale fosse quello di Roma.

Coloro che leggeranno qual principio fusse quello della città di Roma, e da quali legislatori e come ordinata, non si maraviglieranno che tanta virtù si sia per più secoli mantenuta in quella città, e che dipoi ne sia nato quello imperio al quale quella repubblica aggiunse. E volendo discorrere prima il nascimento suo, dico che tutte le città sono edificate o dagli uomini natii del luogo dove le si edificano, o dai forestieri. Il primo caso occorre, quando agli abitatori dispersi in molte e piccole parti non par vivere sicuri, non potendo ciascuna per sè e per il sito e per il piccolo numero resistere all'impeto di chi le assaltasse; e ad unirsi per loro difensione, venendo il nemico, non sono a tempo; o quando fussero, converrebbe loro lasciare abbandonati molti de' loro ridotti, e così verrebbero ad esser subita preda dei loro nemici: talmente che per fuggire questi pericoli, mossi o da loro medesimi o da alcuno che sia fra di loro di maggior autorità, si ristringono ad abitar insieme in luogo eletto da loro, più comodo a vivere e più facile a difendere. Di queste fra molte altre sono state Atene e Vinegia. La prima, sotto l'autorità di Teseo, fu per simili cagioni dagli abitatori dispersi edificata; l'altra, sendosi molti popoli ridotti in certe isolette che erano nella punta del mare Adriatico, per fuggire quelle guerre che ogni dì per lo avvenimento di nuovi barbari, dopo la declinazione dello imperio romano nascevano in Italia, cominciarono fra loro, senza altro principe particolare che gli ordinasse, a vivere sotto quelle leggi che parvono loro più atte a mantenerli. Il che successe loro felicemente per il lungo ozio che il sito dette loro, non avendo quel mare uscita, e non avendo quelli popoli che affliggevano Italia navigi da poterli infestare; talchè ogni picciolo principio li potè far venire a quella grandezza nella quale sono. Il secondo caso, quando da genti forestiere è edificata una città, nasce o da uomini liberi, o che dipendano da altri, come sono le colonie mandate o da una repubblica o da un principe per isgravare le loro terre d'abitatori, o per difesa di quel paese che di nuovo acquistato vogliono sicuramente e senza spesa mantenersi; delle quali città il popolo romano ne edificò assai, e per tutto l'imperio suo: ovvero le sono edificate da un principe, non per abitarvi, ma per sua gloria, come la città di Alessandria da Alessandro. E per non avere queste cittadi la loro origine libera, rade volte occorre che le facciano progressi grandi, e pos-

sinsi tra i capi de' regni numerare. Simile a questa fu l'edificazione di Firenze; perchè o edificata da' soldati di Silla, o a caso dagli abitatori dei monti di Fiesole i quali, confidatisi in quella lunga pace che sotto Ottaviano nacque nel mondo, si ridussero ad abitare nel piano sopra Arno, si edificò sotto l'imperio romano, nè potette ne' principj suoi fare altri augumenti che quelli che per cortesia del principe li erano concessi. Sono liberi li edificatori delle cittadi, quando alcuni popoli o sotto un principe o da per sè sono costretti, o per morbo o per fame o per guerra, a abbandonare il paese patrio e cercarsi nuova sede: questi tali, o egli abitano le cittadi che e' trovano ne' paesi ch' egli acquistano, come fece Moisè; o ne edificano di nuovo, come fe' Enea. In questo caso è dove si conosce la virtù dello edificatore e la fortuna dello edificato; la quale è più o meno maravigliosa, secondo che più o meno è virtuoso colui che ne è stato principio. La virtù del quale si conosce in duoi modi: il primo è nella elezione del sito, l'altro nella ordinazione delle leggi. E perchè gli uomini operano o per necessità o per elezione; e perchè si vede quivi esser maggiore virtù, dove la elezione ha meno autorità; è da considerare se sarebbe meglio eleggere per la edificazione delle cittadi luoghi sterili, acciocchè gli uomini costretti ad industriarsi, meno occupati dall' ozio, vivessino più uniti, avendo per la povertà del sito minore cagione di discordie; come intervenne in Raugia, e in molte altre cittadi in simili luoghi edificate: la quale elezione sarebbe senza dubbio più savia e più utile, quando gli uomini fossero contenti a vivere del loro, e non volessino cercare di comandare altrui. Pertanto non potendo gli uomini assicurarsi se non con la potenza, è necessario fuggire questa sterilità del paese, e porsi in luoghi fertilissimi; dove, potendo per la ubertà del sito ampliare, possa e difendersi da chi l'assaltasse, e opprimere qualunque alla grandezza sua si opponesse. E quanto a quell' ozio che le arrecasse il sito, si debbe ordinare che a quelle necessitadi le leggi li costringano, che 'l sito non li costringesse; e imitare quelli che sono stati savi, ed hanno abitato in paesi amenissimi e fertilissimi e atti a produrre uomini oziosi ed inabili ad ogni virtuoso esercizio; che per ovviare a quelli danni i quali l'amenità del paese mediante l'ozio arebbero causati, hanno posto una necessità di esercizio a quelli che avevano a essere soldati; di qualità che per tale ordine vi sono diventati migliori soldati, che in quelli paesi i quali naturalmente sono stati aspri e sterili; tra i quali fu il regno degli Egizi, che non ostante che il paese sia amenissimo, tanto potette quella necessità ordinata dalle leggi, che vi nacquero uomini eccellentissimi: e se i nomi loro non fussino dalla antichità spenti, si vedrebbe come meriterebbero più laude che Alessandro Magno, e molti altri de' quali ancora è la memoria fresca. E chi avesse considerato il regno del Soldano e l' ordine de' Mammalucchi e di quella loro milizia, avanti che da Salì gran Turco fusse stata spenta, arebbe veduto in quello molti esercizi circa i soldati, e arebbe in fatto conosciuto quanto essi temevano quell' ozio a che la benignità del paese gli poteva condurre, se non v'avessino con leggi fortissime ovviato. Dico adunque, essere più prudente elezione porsi in luogo fertile, quando quella fertilità con le leggi fra debiti termini si ristringe. Ad Alessandro Magno, volendo edificare una città per sua gloria, venne Dinocrate architetto, e gli mostrò, come ei la poteva fare sopra il monte Atho; il qual luogo, oltre all' esser forte, potrebbe ridursi in modo che a quella città si darebbe forma umana, il che sarebbe cosa maravigliosa e rara e degna della sua grandezza: e domandandolo Alessandro di quello che quelli abitatori viverebbono, rispose, non ci avere pensato; di che quello si rise, e lasciato star quel monte, edificò Alessandria, dove gli abitatori aves-

sero a star volentieri per la grassezza del paese e per la comodità del mare e del Nilo. Chi esaminerà adunque la edificazione di Roma, se si prenderà Enea per suo primo progenitore, sarà di quelle cittadi edificate dai forestieri; se Romolo, di quelle edificate dagli uomini natii del luogo; ed in qualunque modo, la vedrà avere principio libero, senza dipendere da alcuno: vedrà ancora, come di sotto si dirà, a quante necessitadi le leggi fatte da Romolo, Numa e gli altri la costringessero; talmente che la fertilità del sito, la comodità del mare, le spesse vittorie, la grandezza dello imperio, non la poterono per molti secoli corrompere, e la mantennero piena di tante virtù, di quante mai fusse alcun' altra repubblica ornata. E perchè le cose operate da lei, e che sono da Tito Livio celebrate, sono eseguite o per pubblico o per privato consiglio, o dentro o fuori della città; io comincerò a discorrere sopra quelle cose occorse dentro e per consiglio pubblico, le quali degne di maggiore annotazione giudicherò, aggiungendovi tutto quello che da loro dipendesse; con i quali Discorsi questo primo libro, ovvero questa prima parte si terminerà.

CAPITOLO II.

Di quante spezie sono le repubbliche, e di quale fu la repubblica romana.

Io voglio porre da parte il ragionare di quelle cittadi che hanno avuto il loro principio sottoposto ad altri, e parlerò di quelle che hanno avuto il principio lontano da ogni servitù esterna, ma si sono subito governate per loro arbitrio, o come repubbliche o come principato; le quali hanno avuto, come diversi principj, diverse leggi e ordini. Perchè ad alcune, o nel principio d' esse o dopo non molto tempo, sono state date da un solo le leggi e ad un tratto, come quelle che furono date da Licurgo agli Spartani; alcune le hanno avute a caso ed in più volte e secondo li accidenti, come Roma. Talchè felice si può chiamare quella repubblica, la quale sortisce uno uomo sì prudente che le dia leggi ordinate in modo, che senza aver bisogno di correggerle possa vivere sicuramente sotto quelle. E si vede che Sparta le osservò più che ottocento anni senza corromperle, o senza alcuno tumulto pericoloso; e pel contrario tiene qualche grado d' infelicità quella città, che non si sendo abbattuta ad uno ordinatore prudente è necessitata da sè medesima riordinarsi: e di queste ancora è più infelice quella che è più discosto dall' ordine; e quella è più discosto, che con suoi ordini è al tutto fuori del diritto cammino che la possa condurre al perfetto e vero fine; perchè quelle che sono in questo grado è quasi impossibile che per qualche accidente si rassettino. Quelle altre che se le non hanno l' ordine perfetto, hanno preso il principio buono e atto a diventare migliori, possono per la occorrenza degli accidenti diventare perfette. Ma fia ben vero questo, che mai non si ordineranno senza pericolo; perchè gli assai uomini non si accordano mai ad una legge nuova che riguardi un nuovo ordine nella città, se non è mostro loro da una necessità che bisogni farlo; e non potendo venire questa necessità senza pericolo, è facil cosa che quella repubblica rovini, avanti che la si sia condotta a una perfezione d' ordine. Di che ne fa fede appieno la repubblica di Firenze, la quale fu dall' accidente d' Arezzo nel II riordinata, e da quel di Prato nel XII disordinata. Volendo adunque discorrere quali furono gli ordini della città di Roma, e quali accidenti alla sua perfezione la condussero, dico, come alcuni ch' hanno scritto delle repubbliche

dicono essere in quelle uno de' tre stati, chiamato da loro principato, d'ottimati, e popolare; e come coloro ch' ordinano una città, debbano volgersi ad uno di questi, secondo pare loro più a proposito. Alcuni altri, e secondo l'opinione di molti più savi, hanno opinione che siano di sei ragioni, delli quali tre ne siano pessimi, tre altri siano buoni in loro medesimi, ma sì facili a corrompersi, che vengono ancora essi ad essere perniciosi. Quelli che sono buoni, sono i soprascritti tre; quelli che sono rei, sono tre altri, i quali da questi tre dipendono; e ciascuno d'essi è in modo simile a quello che gli è propinquo, che facilmente saltano dall' uno all' altro: perchè il principato facilmente diventa tirannico; gli ottimati con facilità diventano stato di pochi; il popolare senza difficultà in licenzioso si converte. Talmente che se uno ordinatore di repubblica ordina in una città uno di quelli tre stati, ve lo ordina per poco tempo; perchè nissuno rimedio può farvi, a far che non sdruccioli nel suo contrario, per la similitudine che ha in questo caso la virtù ed il vizio. Nacquero queste variazioni di governi a caso tra gli uomini: perchè nel principio del mondo, sendo gli abitatori rari, vissono un tempo dispersi, a similitudine delle bestie; dipoi multiplicando la generazione, si ragunarono insieme, e per potersi meglio difendere cominciarono a riguardare fra loro quello che fusse più robusto e di maggior cuore, e fecionlo come capo, e l'obbedivano. Da questo nacque la cognizione delle cose oneste e buone, differenti dalle perniziose e ree: perchè veggendo che se uno noceva al suo benefattore, ne veniva odio e compassione tra gli uomini, biasimando gl' ingrati ed onorando quelli che fussero grati; e pensando ancora che quelle medesime ingiurie potevano essere fatte a loro; per fuggire simile male si riducevano a fare leggi, ordinare punizioni a chi contra facesse: donde venne la cognizione della giustizia. La qual cosa faceva che avendo dipoi ad eleggere un principe, non andavano dietro al più gagliardo, ma a quello che fusse più prudente e più giusto. Ma come dipoi si cominciò fare il principe per successione, e non per elezione, subito cominciarono gli eredi a degenerare dai loro antichi, e lasciando l'opere virtuose, pensavano che i principi non avessero a fare altro che superare gli altri di sontuosità e di lascivia e d'ogni altra qualità deliziosa; in modo che cominciando il principe ad essere odiato, e per tale odio a temere, e passando tosto dal timore all' offese, ne nasceva presto una tirannide. Da questo nacquero appresso i principj delle rovine e delle conspirazioni e congiure contra i principi; non fatte da coloro che fussero o timidi o deboli, ma da coloro che per generosità, grandezza d'animo, ricchezza e nobiltà avanzavano gli altri; i quali non potevano sopportare la inonesta vita di quel principe. La moltitudine adunque seguendo l'autorità di questi potenti, si armava contra al principe; e quello spento, ubbidiva loro come a suoi liberatori. E quelli, avendo in odio il nome di un solo capo, constituivano di loro medesimi un governo; e nel principio, avendo rispetto alla passata tirannide, si governavano secondo le leggi ordinate da loro, posponendo ogni loro comodo alla comune utilità, e le cose private e le pubbliche con somma diligenza governavano e conservavano. Venuta dipoi questa amministrazione ai loro figliuoli, i quali non conoscendo la variazione della fortuna, non avendo mai provato il male, e non volendo stare contenti alla civile egualità, ma rivoltisi alla avarizia, alla ambizione, alla usurpazione delle donne, feciono che d'un governo d'ottimati diventasse un governo di pochi, senza avere rispetto ad alcuna civiltà: tal che in breve tempo intervenne loro come al tiranno; perchè infastidita da' loro governi la moltitudine, si fe' ministra di qualunque disegnasse in alcun modo offendere quelli governatori; e così si levò presto alcuno

a l' aiuto della moltitudine gli spense. Ed essendo ancora fresca la memo-
principe, e delle ingiurie ricevute da quello, avendo disfatto lo stato
hi, e non volendo rifare quel del principe, si volsero allo stato popo-
quello ordinarono in modo che nè i pochi potenti nè un principe vi
alcuna autorità. E perchè tutti gli stati nel principio hanno qualche ri-
a, si mantenne questo stato popolare un poco, ma non molto, massime
che fu quella generazione che l' aveva ordinato; perchè subito si venne
enza dove non si temevano nè gli uomini privati nè i pubblici; di qualità
vendo ciascuno a suo modo, si facevano ogni dì mille ingiurie; talchè
ti per necessità, o per suggestione d' alcuno buono uomo, o per fuggire
enza, si ritorna di nuovo al principato; e da quello di grado in grado
ne verso la licenza, ne' modi e per le cagioni dette. E questo è il cer-
el quale girando tutte le repubbliche si sono governate e si governano:
e volte ritornano ne' governi medesimi; perchè quasi nessuna repub-
ò essere di tanta vita, che possa passare molte volte per queste muta-
rimanere in piede. Ma bene interviene che nel travagliare una repub-
mancandole sempre consiglio e forze, diventa suddita d' uno stato
no che sia meglio ordinato di lei: ma dato che questo non fusse,
atta una repubblica a rigirarsi infinito tempo in questi governi. Dico
che tutti i detti modi sono pestiferi, per la brevità della vita che è
oni, e per la malignità che è ne' tre rei. Talchè avendo quelli che
mente ordinano leggi, conosciuto questo difetto, fuggendo ciascuno
modi per sè stesso, n' elessero uno che participasse di tutti, giudi-
iù fermo e più stabile; perchè l' uno guarda l' altro sendo in una
a città il principato, gli ottimati ed il governo popolare. Tra quelli
e per simili constituzioni meritato più laude è Licurgo; il quale or-
odo le sue leggi in Sparta, che dando le parti sue ai re, agli ottimati
o, fece uno stato che durò più che ottocento anni, con somma laude
ete di quella città. Al contrario intervenne a Solone il quale ordinò le
Atene, che per ordinarvi solo lo stato popolare, lo fece di sì breve
avanti morisse vi vide nata la tirannide di Pisistrato: e benchè dipoi
anni ne fussero cacciati gli suoi eredi e ritornasse Atene in libertà,
riprese lo stato popolare secondo gli ordini di Solone, non lo tenne
ento anni, ancora che per mantenerlo facesse molte constituzioni per
i reprimeva la insolenza de' grandi e la licenza dell' universale, le
furon da Solone considerate: nientedimeno perchè la non le mescolò
enza del principato, e con quella degli ottimati, visse Atene a rispetto
brevissimo tempo. Ma vegniamo a Roma, la quale non ostante che
e un Licurgo che l' ordinasse in modo nel principio che la potesse vi-
o tempo libera; nondimeno furono tanti gli accidenti che in quella
per la disunione che era tra la plebe e il senato, che quello che
fatto uno ordinatore, lo fece il caso. Perchè se Roma non sortì la
na, sortì la seconda; perchè i primi ordini se furono difettivi, non-
n diviarono dalla diritta via che gli potesse condurre alla perfezione.
molo e tutti gli altri re fecero molte e buone leggi, conformi ancora
bero: ma perchè il fine loro fu fondare un regno e non una repub-
blica; quando quella città rimase libera, vi mancavano molte cose che era
necessario ordinare in favore della libertà, le quali non erano state da quelli
re ordinate. E avvengachè quelli suoi re perdessero l' imperio per le cagioni e
modi discorsi; nondimeno quelli che li cacciarono, ordinandovi subito duoi
consoli che stessino nel luogo del re, vennero a cacciare di Roma il nome e

non la potestà regia; talchè essendo in quella repubblica i consoli e il senato, veniva solo ad essere mista di due qualità delle tre soprascritte, cioè di principato e di ottimati. Restavagli solo a dare luogo al governo popolare: onde essendo diventata la nobiltà romana insolente, per le cagioni che di sotto si diranno, si levò il popolo contro di quella; talchè per non perdere il tutto fu costretta concedere al popolo la sua parte; e dall' altra parte il senato e i consoli restassino con tanta autorità, che potessino tenere in quella repubblica il grado loro. E così nacque la creazione de' tribuni della plebe, dopo la quale creazione venne a essere stabilito lo stato di quella repubblica, avendovi tutte le tre qualità di governo la parte sua. E tanto gli fu favorevole la fortuna, che benchè si passasse dal governo dei re e degli ottimati al popolo, per quelli medesimi gradi e per quelle medesime cagioni che di sopra si sono discorse; nondimeno non si tolse mai, per dare autorità agli ottimati, tutta l' autorità alle qualità regie, nè si diminuì l' autorità in tutto agli ottimati per darla al popolo; ma rimanendo mista fece una repubblica perfetta, alla quale perfezione venne per la disunione della plebe e del senato, come nei duoi prossimi seguenti capitoli largamente si dimostrerà.

CAPITOLO III.

Quali accidenti facessino creare in Roma i tribuni della plebe, il che fece la repubblica più perfetta.

Come dimostrano tutti coloro che ragionano del vivere civile, e come ne è piena di esempi ogni istoria, è necessario a chi dispone una repubblica, ed ordina leggi in quella, presupporre tutti gli uomini essere cattivi, e che gli abbino sempre ad usare la malignità dell' animo loro, qualunche volta ne abbiano libera occasione: e quando alcuna malignità sta occulta un tempo, procede da una occulta cagione, che per non si essere veduta esperienza del contrario non si conosce; ma la fa poi scoprire il tempo, il quale dicono essere padre di ogni verità. Pareva che fusse in Roma tra la plebe ed il senato, cacciati i Tarquini, una unione grandissima, e che i nobili avessino deposta quella loro superbia, e fussino diventati d' animo popolare, e sopportabili da qualunque ancora che infimo. Stette nascoso questo inganno, nè se ne vide la cagione, infino che i Tarquini vissono; de' quali temendo la nobiltà, e avendo paura che la plebe mal trattata non si accostasse loro, si portava umanamente con quella: ma come prima furono morti i Tarquini, e che a' nobili fu la paura fuggita, cominciarono a sputare contro alla plebe quel veleno che s' avevano tenuto nel petto, ed in tutti i modi che potevano l' offendevano: la qual cosa fa testimonianza a quello che di sopra ho detto, che gli uomini non operano mai nulla bene, se non per necessità; ma dove la elezione abbonda, e che vi si può usare licenza, si riempie subito ogni cosa di confusione e di disordine. Però si dice, che la fame e la povertà fanno gli uomini industriosi, e le leggi gli fanno buoni. E dove una cosa per sè medesima senza la legge opera bene, non è necessaria la legge; ma quando quella buona consuetudine manca, è subito la legge necessaria. Però mancati i Tarquini, che con la paura di loro tenevano la nobiltà a freno, convenne pensare a uno nuovo ordine, che facesse quel medesimo effetto che facevano i Tarquini quando erano vivi. E però dopo molte confusioni, ro-

mori e pericoli di scandali, che nacquero tra la plebe e la nobiltà, si venne per sicurtà della plebe alla creazione de' tribuni; e quelli ordinarono con tante preminenze e tanta riputazione, che potessino essere sempre di poi mezzi tra la plebe e il senato, e ovviare alla insolenza de' nobili.

CAPITOLO IV.

Che la disunione della plebe e del senato romano fece libera e potente quella repubblica.

Io non voglio mancare di discorrere sopra questi tumulti che furono in Roma dalla morte de' Tarquini alla creazione de' tribuni; e di poi alcune cose contro la opinione di molti, che dicono Roma essere stata una repubblica tumultuaria e piena di tanta confusione, che se la buona fortuna e la virtù militare non avesse supplito a' loro difetti, sarebbe stata inferiore ad ogni altra repubblica. Io non posso negare che la fortuna e la milizia non fussero cagioni dell' imperio romano; ma e' mi pare bene che costoro non si avvegghino, che dove è buona milizia conviene che sia buono ordine, e rade volte anco occorre che non vi sia buona fortuna. Ma vegniamo agli altri particolari di quella città. Io dico, che coloro che dannano i tumulti tra i nobili e la plebe, mi par che biasimino quelle cose che furono prima cagione di tenere libera Roma; e che considerino più a' romori ed alle grida che di tali tumulti nascevano, che a' buoni effetti che quelli partorivano; e che non considerino, come e' sono in ogni repubblica duoi umori diversi, quello del popolo e quello de' grandi; e come tutte le leggi che si fanno in favore della libertà, nascono dalla disunione loro, come facilmente si può vedere essere seguito in Roma : perchè da' Tarquini ai Gracchi, che furono più di trecento anni, i tumulti di Roma rade volte partorivano esilio, e radissime sangue. Nè si possono per tanto giudicare questi tumulti nocivi, nè una repubblica divisa, che in tanto tempo per le sue differenze non mandò in esilio più che otto o dieci cittadini, e ne ammazzò pochissimi, e non molti ancora condannò in danari. Nè si può chiamare in alcun modo con ragione una repubblica inordinata, dove siano tanti esempi di virtù : perchè li buoni esempi nascono dalla buona educazione; la buona educazione dalle buone leggi; e le buone leggi da quelli tumulti che molti inconsideratamente dannano : perchè chi esaminerà bene il fine d' essi, non troverà ch' egli abbino partorito alcuno esilio o violenza in disfavore del comune bene, ma leggi ed ordini in benefizio della pubblica libertà. E se alcuno dicesse : I modi erano straordinari e quasi efferati, vedere il popolo insieme gridare contra il senato, il senato contra il popolo, correre tumultuariamente per le strade, serrare le botteghe, partirsi tutta la plebe di Roma, le quali tutte cose spaventano, non che altro, chi legge; dico come ogni città debbe avere i suoi modi, con i quali il popolo possa sfogare l' ambizione sua; e massime quelle cittadi che nelle cose importanti si vogliono valere del popolo; tra le quali la città di Roma aveva questo modo, che quando quel popolo voleva ottenere una legge, o e' faceva alcuna delle predette cose, o e' non voleva dare il nome per andare alla guerra; tanto che a placarlo bisognava in qualche parte soddisfargli. E i desiderj de' popoli liberi, rade volte sono perniziosi alla libertà, perchè e' nascono o da essere oppressi, o da suspizione d' avere a essere oppressi. E quando queste opinioni fussero false, e' vi è il rimedio delle concioni, che surga qualche uomo da bene,

che orando dimostri loro come e' s' ingannano: e li popoli, come dice Tullio, benchè siano ignoranti, sono capaci della verità, e facilmente cedono, quando da uomo degno di fede è detto loro il vero. Debbesi adunque più parcamente biasimare il governo romano, e considerare che tanti buoni effetti, quanti uscivano di quella repubblica, non erano causati se non da ottime cagioni. E se i tumulti furono cagione della creazione de' tribuni, meritano somma laude; perchè oltre al dare la parte sua all' amministrazione popolare, furono constituti per guardia della libertà romana, come nel seguente capitolo si mostrerà.

CAPITOLO V.

Dove più sicuramente si ponga la guardia della libertà, o nel popolo, o ne' grandi; e quali hanno maggiore cagione di tumultuare, o chi vuole acquistare, o chi vuole mantenere.

Quelli che prudentemente hanno constituita une repubblica, tra le più necessarie cose ordinate da loro, è stato constituire una guardia alla libertà, e secondo che questa è bene collocata, dura più o meno quel vivere libero. E perchè in ogni repubblica sono uomini grandi e popolari, si è dubitato nelle mani de' quali sia meglio collocata detta guardia. E appresso i Lacedemoni, e ne' nostri tempi appresso de' Viniziani, la è stata messa nelle mani de' nobili; ma appresso de' Romani fu messa nelle mani della plebe. Per tanto è necessario esaminare, quale di queste repubbliche avesse migliore elezione. E se si andasse dietro alle ragioni, ci è che dire d' ogni parte; ma se si esaminasse il fin loro, si piglierebbe la parte de' nobili, per aver avuto la libertà di Sparta e di Vinegia più lunga vita che quella di Roma. E venendo alle ragioni, dico, pigliando prima la parte de' Romani, come e' si debbe mettere in guardia coloro d' una cosa che hanno meno appetito d' usurparla. E senza dubbio se si considera il fine de' nobili e degl' ignobili, si vedrà in quelli desiderio grande di dominare, ed in questi solo desiderio di non essere dominati, e per conseguente maggiore volontà di vivere liberi, potendo meno sperare d' usurparla che non possono li grandi; talchè essendo i popolari preposti a guardia d' una libertà, è ragionevole ne abbino più cura, e non la potendo occupare loro, non permettino che altri l' occupi. Dall' altra parte, chi difende l' ordine spartano e veneto, dice che coloro che mettono la guardia in mano de' potenti, fanno due opere buone; l' una che satisfanno più all' ambizione di coloro ch' avendo più parte nella repubblica, per avere questo bastone in mano, hanno cagione di contentarsi più; l' altra che lievano una qualità di autorità dagli animi inquieti della plebe, che è cagione d' infinite dissensioni e scandali in una repubblica e atta a ridurre la nobiltà a qualche disperazione, che col tempo faccia cattivi effetti. E ne danno per esempio la medesima Roma, che per avere i tribuni della plebe questa autorità nelle mani, non bastò loro avere un consolo plebeo, che gli vollono avere ambedue. Da questo e' vollono la censura, il pretore e tutti gli altri gradi dallo imperio della città; nè bastò loro questo, che menati dal medesimo furore, cominciarono poi col tempo a adorare quelli uomini che vedevano atti a battere la nobiltà; donde nacque la potenza di Mario e la rovina di Roma. E veramente chi discorresse bene l' una cosa e l' altra, potrebbe stare dubbio, quale da lui fusse eletto per guardia di tale libertà, non sapendo quale qualità d' uomini sia più nociva in una repubblica, o quella che desidera

acquistare quello che non ha, o quella che desidera mantenere l'onore già acquistato. Ed in fine chi sottilmente esaminerà tutto, ne farà questa conclusione: o tu ragioni d'una repubblica che voglia fare uno imperio, come Roma, o d'una che le basti mantenersi. Nel primo caso, gli è necessario fare ogni cosa come Roma; nel secondo può imitare Vinegia e Sparta, per quelle cagioni e come nel seguente capitolo si dirà. Ma per tornare a discorrere quali uomini siano in una repubblica più nocivi, o quelli che desiderano acquistare, o quelli che temono di perdere lo acquistato, dico che sendo fatto Marco Menennio dittatore, e Marco Fulvio maestro de' cavalli, tutti duoi plebei, per ricercare certe congiure che s' erano fatte in Capova contro a Roma, fu dato ancora loro autorità dal popolo di potere ricercare chi in Roma per ambizione e modi straordinari s' ingegnasse di venire al consolato ed agli altri onori della città. E parendo alla nobiltà che tale autorità fusse data al dittatore contro a lei, sparsero per Roma che non i nobili erano quelli che cercavano gli onori per ambizione e modi straordinari, ma gl' ignobili, i quali non confidatisi nel sangue e nella virtù loro cercavano per vie straordinarie venire a quelli gradi; e particolarmente accusavano il dittatore. E tanto fu potente questa accusa, che Menennio fatta una concione, e dolutosi delle calunnie dategli da' nobili, depose la dittatura e sottomisesi al giudizio che di lui fusse fatto dal popolo; e dipoi agitata la causa sua ne fu assoluto; dove si disputò assai quale sia più ambizioso, o quel che vuole mantenere, o quel che vuole acquistare; perchè facilmente l'uno e l'altro appetito può essere cagione di tumulti grandissimi. Pur nondimento il più delle volte sono causati da chi possiede, perchè la paura del perdere genera in loro le medesime voglie che sono in quelli che desiderano acquistare; perchè non pare agli uomini possedere sicuramente quello che l'uomo ha, se non si acquista di nuovo dell'altro. E di più vi è che, possedendo molto, possono con maggior potenza e maggior moto fare alterazione. Ed ancora vi è di più, che li loro scorretti o ambiziosi portamenti accendono ne' petti di chi non possiede voglia di possedere, o per vendicarsi contro di loro spogliandoli, o per potere ancora loro entrare in quella ricchezza e in quelli onori che veggono essere male usati dagli altri.

CAPITOLO VI.

Se in Roma si poteva ordinare uno stato che togliesse via le inimicizie tra il popolo e il senato.

Noi abbiamo discorsi di sopra gli effetti che facevano le controversie tra il popolo ed il senato. Ora sendo quelle seguite in fino al tempo de' Gracchi, dove furono cagione della rovina del vivere libero, potrebbe alcuno desiderare che Roma avesse fatti gli effetti grandi che la fece, senza che in quella fussino tali inimicizie. Però mi è parso cosa degna di considerazione, vedere se in Roma si poteva ordinare uno stato che togliesse via dette controversie. Ed a volere esaminare questo, è necessario ricorrere a quelle repubbliche le quali senza tante inimicizie e tumulti sono state lungamente libere, e vedere quale stato era il loro, e se si poteva introdurre in Roma. In esempio tra gli antichi ci è Sparta, tra i moderni Vinegia, state da me di sopra nominate. Sparta fece un re con un picciolo senato che la governasse. Vinegia non ha diviso il governo con i nomi, ma sotto una appellazione, tutti quelli che possono avere amministrazione si chiamano gentiluomini. Il qual modo lo dette il caso più che la

prudenza di chi dette loro le leggi; perchè sendosi ridotti in su quelli scogli dove è ora quella città, per le cagioni dette di sopra, molti abitatori, come furono cresciuti in tanto numero che a volere vivere insieme bisognasse loro far leggi, ordinarono una forma di governo, e convenendo spesso insieme ne' consigli a deliberare della città, quando parve loro essere tanti che fussero a sufficienza ad un vivere pubblico, chiusono la via a tutti quelli altri che vi venissino ad abitare di nuovo, di potere convenire ne' loro governi; e col tempo trovandosi in quel luogo assai abitatori fuori del governo, per dare riputazione a quelli che governavano, gli chiamarono gentiluomini, e gli altri popolani. Potette questo modo nascere e mantenersi senza tumulto, perchè quando e' nacque, qualunque allora abitava in Vinegia fu fatto del governo, di che nessuno si poteva dolere; quelli che dipoi vi vennero ad abitare, trovando lo stato fermo e terminato, non avevano cagione nè comodità di fare tumulto. La cagione non v'era, perchè non era stato loro tolto cosa alcuna. La comodità non v'era, perchè chi reggeva gli teneva in freno, e non gli adoperava in cosa dove potessino pigliare autorità. Oltre di questo, quelli che dipoi vennono ad abitar Vinegia, non sono stati molti e di tanto numero che vi sia disproporzione da chi gli governa a loro che sono governati; perchè il numero de' gentiluomini o egli è eguale a loro, o egli è superiore; sicchè per queste cagioni Vinegia potette ordinare quello stato e mantenerlo unito. Sparta, come ho detto, essendo governata da un re e da uno stretto senato, potette mantenersi così lungo tempo: perchè essendo in Sparta pochi abitatori, e avendo tolta la via a chi vi venisse ad abitare, ed avendo prese le leggi di Licurgo con riputazione, le quali osservando le levavano via tutte le cagioni de' tumulti, poterono vivere uniti lungo tempo; perchè Licurgo con le sue leggi fece in Sparta più equalità di sustanze, e meno equalità di grado; perchè quivi era una eguale povertà, ed i plebei erano manco ambiziosi, perchè i gradi della città si distendevano in pochi cittadini, ed erano tenuti discosto dalla plebe, nè gli nobili col trattargli male dettero mai loro desiderio d'avergli. Questo nacque da' re spartani, i quali essendo collocati in quel principato, e posti in mezzo di quella nobiltà, non avevano maggiore rimedio a tenere fermo la loro dignità, che tenere la plebe difesa da ogni ingiuria: il che faceva che la plebe non temeva, e non desiderava imperio; e non avendo imperio nè temendo, era levata via la gara che la potesse avere con la nobiltà e la cagione de' tumulti, e poterono vivere uniti lungo tempo. Ma due cose principali causarono questa unione: l'una essere pochi gli abitatori di Sparta, e per questo poterono essere governati da pochi; l'altra che non accettando forestieri nella loro repubblica, non avevano occasione nè di corrompersi, nè di crescere in tanto che la fusse insopportabile a quelli pochi che la governavano. Considerando adunque tutte queste cose, si vede come a' legislatori di Roma era necessario fare una delle due cose, a volere che Roma stesse quieta come le sopradette repubbliche: o non adoperare la plebe in guerra, come i Viniziani; o non aprire la via a' forestieri, come gli Spartani. E loro feceno l'una e l'altra; il che dette alla plebe forza ed augumento, e infinite occasioni di tumultuare. E se lo stato romano veniva ad essere più quieto, ne seguiva questo inconveniente, ch'egli era anco più debile; perchè gli si troncava la via di potere venire a quella grandezza dove ei pervenne; in modo che volendo Roma levare le cagioni de' tumulti, levava ancora le cagioni dello ampliare. E in tutte le cose umane, si vede questo chi le esaminerà bene, che non si può mai cancellare uno inconveniente, che non ne surga un altro. Per tanto se tu vuoi fare un popolo numeroso ed armato, per poter fare un grande imperio, lo fai di qualità che tu non lo puoi dopo maneggiare a tuo

modo; se tu lo mantieni o piccolo o disarmato per potere maneggiarlo, se egli acquista dominio, non lo puoi tenere, o diventa sì vile che tu sei preda di qualunque ti assalta. E però in ogni nostra deliberazione si debbe considerare dove sono meno inconvenienti, e pigliare quello per migliore partito; perchè tutto netto, tutto senza sospetto non si trova mai. Poteva adunque Roma a similitudine di Sparta fare un principe a vita, fare un senato piccolo; ma non poteva, come quella, non crescere il numero dei cittadini suoi, volendo fare un grande imperio; il che faceva che il re a vita e il piccolo numero del senato, quanto alla unione, gli sarebbe giovato poco. Se alcuno volesse per tanto ordinare una repubblica di nuovo, arebbe a esaminare se volesse ch' ella ampliasse, come Roma, di dominio e di potenza, ovvero ch' ella stesse dentro a brevi termini. Nel primo caso è necessario ordinarla come Roma, e dare luogo a' tumulti e alle dissensioni universali il meglio che si può; perchè senza gran numero di uomini e bene armati, non mai una repubblica potrà crescere, o se la crescerà mantenersi. Nel secondo caso, la puoi ordinare come Sparta o come Vinegia; ma perchè l' ampliare è il veleno di simili repubbliche, debbe, in tutti quelli modi che si può, chi le ordina, proibire loro lo acquistare; perchè tali acquisti fondati sopra una repubblica debole, sono al tutto la rovina sua: come intervenne a Sparta e a Vinegia, delle quali la prima avendosi sottomessa quasi tutta la Grecia, mostrò in su uno minimo accidente il debole fondamento suo; perchè seguita la ribellione di Tebe, causata da Pelopida, ribellandosi l'altre cittadi rovinò al tutto quella repubblica. Similmente Vinegia avendo occupato gran parte d' Italia e la maggior parte non con guerra ma con danari e con astuzia, come la ebbe a fare prova delle forze sue, perdette in una giornata ogni cosa. Crederei bene che a fare una repubblica che durasse lungo tempo fusse il miglior modo ordinarla dentro, come Sparta o come Vinegia, porla in luogo forte, e di tale potenza che nessuno credesse poterla subito opprimere; e dall' altra parte, non fusse sì grande, che la fusse formidabile a' vicini: e così potrebbe lungamente godersi il suo stato. Perchè per due cagioni si fa guerra ad una repubblica: l' una per diventarne signore; l' altra per paura ch' ella non ti occupi. Queste due cagioni il sopradetto modo quasi in tutto toglie via; perchè se la è difficile ad espugnarsi, come io la presuppongo, sendo bene ordinata alla difesa, rade volte accaderà o non mai, ch' uno possa fare disegno d' acquistarla. Se la si starà intra i termini suoi, e veggasi per esperienza che in lei non sia ambizione, non occorrerà mai che uno per paura di sè gli faccia guerra: e tanto più sarebbe questo, se e' fusse in lei constituzione o legge che le proibisse l' ampliare. E senza dubbio credo, che potendosi tenere la cosa bilanciata in questo modo, che e' sarebbe il vero vivere politico e la vera quiete d' una città. Ma sendo tutte le cose degli uomini in moto, e non potendo stare salde, conviene che le saglino o che le scendino; e a molte cose che la ragione non t' induce, t' induce la necessità; talmente che avendo ordinata una repubblica atta a mantenersi non ampliando, e la necessità la conducesse ad ampliare, si verrebbe a torre via i fondamenti suoi ed a farla rovinare più presto. Così dall' altra parte, quando il Cielo le fusse sì benigno che la non avesse a fare guerra, ne nascerebbe che l' ozio la farebbe o effeminata o divisa; le quali due cose insieme, o ciascuna per sè, sarebbono cagione della sua rovina. Pertanto non si potendo, come io credo, bilanciare questa cosa, nè mantenere questa via del mezzo a punto, bisogna nello ordinare la repubblica pensare alla parte più onorevole, ed ordinarla in modo che, quando pure la necessità la inducesse ad ampliare, ella potesse quello ch' ella avesse occupato conservare. E per tornare al primo ragionamento, credo che sia necessario se-

guire l'ordine romano e non quello dell'altre repubbliche; perchè trovare un modo mezzo fra l'uno e l'altro non credo si possa, e quelle inimicizie che tra il popolo ed il senato nascessino, tollerarle, pigliandole per uno inconveniente necessario a pervenire alla romana grandezza. Perchè oltre all'altre ragioni allegate, dove si dimostra l'autorità tribunizia essere stata necessaria per la guardia della libertà, si può facilmente considerare il benefizio che fa nelle repubbliche l'autorità dello accusare, la quale era tra gli altri commessa a' tribuni, come nel seguente capitolo si discorrerà.

CAPITOLO VII.

Quanto siano necessarie in una repubblica l'accuse per mantenere la libertà.

A coloro che in una città sono preposti per guardia della sua libertà, non si può dare autorità più utile e necessaria, quanto è quella di potere accusare i cittadini al popolo, o a qualunque magistrato o consiglio, quando che peccassino in alcuna cosa contra allo stato libero. Questo ordine fa duoi effetti utilissimi ad una repubblica. Il primo è che i cittadini, per paura di non essere accusati, non tentano cose contra allo stato; e tentandole, sono incontinente e senza rispetto oppressi. L'altro è che si dà via onde sfogare a quelli umori che crescono nelle cittadi in qualunque modo contra a qualunque cittadino. E quando questi umori non hanno onde sfogarsi ordinariamente, ricorrono a' modi straordinari, che fanno rovinare in tutto una repubblica. E non è cosa che faccia tanto stabile e ferma una repubblica, quanto ordinare quella in modo che l'alterazione di questi umori, che l'agitano, abbia una via da sfogarsi ordinata dalle leggi. Il che si può per molti esempi dimostrare, e massime per quello che adduce Tito Livio di Coriolano; dove ei dice, che essendo irritata contra alla plebe la nobiltà romana, per parerle che la plebe avesse troppa autorità mediante la creazione de' tribuni che la difendevano, ed essendo Roma, come avviene, venuta in penuria grande di vettovaglie, ed avendo il senato mandato per grani in Sicilia, Coriolano nimico alla fazione popolare consigliò come egli era venuto il tempo da potere gastigare la plebe, e torle quella autorità che ella si aveva acquistata e in pregiudizio della nobiltà presa, tenendola affamata e non le distribuendo il frumento; la qual sentenza sendo venuta agli orecchi del popolo, venne in tanta indegnazione contra a Coriolano, che allo uscire del senato lo arebbero tumultuariamente morto, se gli tribuni non l'avessero citato a comparire a difendere la causa sua. Sopra il quale accidente, si nota quello che di sopra si è detto, quanto sia utile e necessario che le repubbliche con le leggi loro diano onde sfogarsi all'ira che concepe l'universalità contro a un cittadino; perchè quando questi modi ordinari non vi siano, si ricorre agli straordinari, e senza dubbio questi fanno molto peggiori effetti che non fanno quelli. Perchè se ordinariamente un cittadino è oppresso, ancora che gli fusse fatto torto, ne seguita o poco o nissuno disordine in la repubblica: perchè la esecuzione si fa senza forze private e senza forze forestiere, che sono quelle che rovinano il vivere libero; ma si fa con forze ed ordini pubblici che hanno i termini loro particolari, nè trascendono a cosa che rovini la repubblica. E quanto a corroborare questa opinione con gli esempi, voglio che degli antichi mi basti questo di Coriolano, sopra il quale ciascuno consideri, quanto male saria resultato alla repubblica romana, se tumultuariamente ei fusse stato morto; perchè

ne nasceva offesa da privati a privati, la quale offesa genera paura, la paura cerca difesa, per la difesa si procacciano i partigiani, dai partigiani nascono le parti nelle cittadi, dalle parti la rovina di quelle. Ma sendosi governata la cosa mediante chi n'aveva autorità, si vennero a tor via tutti quelli mali che ne potevano nascere governandola con autorità privata. Noi avemo visto ne' nostri tempi quale novità ha fatto alla repubblica di Firenze non potere la moltitudine sfogare l'animo suo ordinariamente contra a un suo cittadino, come accadè nel tempo di Francesco Valori ch'era come principe della città: il quale essendo giudicato ambizioso da molti e uomo che volesse con la sua audacia e animosità trascendere il vivere civile, e non essendo nella repubblica via a potergli resistere, se non con una setta contraria alla sua; ne nacque che non avendo paura quello, se non di modi straordinari, si cominciò a fare fautori che la difendessino; dall'altra parte quelli che lo oppugnavano non avendo via ordinaria a reprimerlo, pensarono alle vie straordinarie; in tanto che si venne alle armi. E dove quando per l'ordinario si fusse potuto opporsegli, sarebbe la sua autorità spenta con suo danno solo; avendosi a spegnere per lo straordinario, seguì con danno non solamente suo, ma di molti altri nobili cittadini. Potrebbesi ancora allegare a fortificazione della soprascritta conclusione, l'accidente seguito pur in Firenze sopra Piero Soderini; il quale al tutto seguì per non essere in quella repubblica alcuno modo di accuse contra alla ambizione de' potenti cittadini: perchè lo accusare un potente a otto giudici in una repubblica, non basta; bisogna che i giudici siano assai, perchè pochi sempre fanno a modo de' pochi. Tanto che se tali modi vi fussono stati, o i cittadini lo avrebbono accusato, vivendo egli male, e per tale mezzo, senza far venire l'esercito spagnuolo, arebbono sfogato l'animo loro; o non vivendo male, non arebbero avuto ardire operargli contra, per paura di non essere accusati essi: e così sarebbe d'ogni parte cessato quello appetito che fu cagione di scandalo. Tanto che si può conchiudere questo, che qualunque volta si vede che le forze esterne siano chiamate da una parte d'uomini che vivono in una città, si può credere nasca da' cattivi ordini di quella, per non essere dentro a quello cerchio ordine da potere senza modi straordinari sfogare i maligni umori che nascono negli uomini; a che si provede al tutto, con ordinarvi le accuse agli assai giudici, e dare riputazione a quelle. Li quali modi furono in Roma sì bene ordinati che, in tante dissensioni della plebe e del senato, mai o il senato o la plebe o alcuno particolare cittadino non disegnò valersi di forze esterne; perchè avendo il rimedio in casa, non erano necessitati andare per quello fuori. E benchè gli esempi soprascritti siano assai sufficienti a provarlo; nondimeno ne voglio addurre un altro, recitato da Tito Livio nella sua istoria, il quale riferisce come sendo stato in Chiusi, città in quelli tempi nobilissima in Toscana, da un Lucumone violata una sorella di Arunte, e non potendo Arunte vendicarsi per la potenza del violatore, se n'andò a trovare i Francesi, che allora regnavano in quello luogo che oggi si chiama Lombardia, e quelli confortò a venire con armata mano a Chiusi, mostrando loro come con loro utile lo potevano vendicare della ingiuria ricevuta: che se Arunte avesse veduto potersi vendicare con i modi della città, non arebbe cerco le forze barbare. Ma come queste accuse sono utili in una repubblica, così sono inutili e dannose le calunnie, come nel capitolo seguente discorreremo.

CAPITOLO VIII.

Quanto le accuse sono utili alle repubbliche, tanto sono perniziose le calunnie.

Non ostante che la virtù di Furio Cammillo, poi ch'egli ebbe liberato Roma dalla oppressione de' Francesi, avesse fatto che tutti i cittadini romani, senza parer loro torsi riputazione o grado, cedevano a quello, nondimeno Manlio Capitolino non poteva sopportare che gli fusse attribuito tanto onore e tanta gloria: parendogli, quanto alla salute di Roma, per avere salvato il Campidoglio, aver meritato quanto Cammillo; e quanto all' altre belliche laudi, non essere inferiore a lui. Di modo che carico d' invidia, non potendo quietarsi per la gloria di quello, e veggendo non potere seminare discordia fra i Padri, si volse alla plebe, seminando varie opinioni sinistre tra quella. E tra l' altre cose che diceva, era come il tesoro, il quale si era adunato insieme per dare ai Francesi e poi non dato loro, era stato usurpato da privati cittadini; e quando si riavesse si poteva convertirlo in pubblica utilità, alleggerendo la plebe dai tributi e da qualche privato debito. Queste parole poterono assai nella plebe, talchè cominciò avere concorso, e a fare a sua posta tumulti assai nella città: la qual cosa dispiacendo al senato, parendogli di momento e pericolosa, creò un dittatore, perchè e' riconoscesse questo caso, e frenasse l' impeto di Manlio. Onde che subito il dittatore lo fece citare, e condussonsi in pubblico all' incontro l' uno dell' altro, il dittatore in mezzo de' nobili, e Manlio in mezzo della plebe. Fu domandato Manlio che dovesse dire appresso a chi fusse questo tesoro che ei diceva, perchè ne era così desideroso il senato d' intenderlo come la plebe; a che Manlio non rispondeva particolarmente, ma andando sfuggendo, diceva come non era necessario dire loro quello che e' si sapevano, tanto che il dittatore lo fece mettere in carcere. È da notare per questo testo, quanto siano nelle città libere, e in ogni altro modo di vivere, detestabili le calunnie, e come per reprimerle si debbe non perdonare a ordine alcuno che vi faccia a proposito. Nè può essere migliore ordine a torle via, che aprire assai luoghi alle accuse; perchè quanto le accuse giovano alle repubbliche, tanto le calunnie nuocono: e dall' altra parte è questa differenza, che le calunnie non hanno bisogno di testimone nè d' alcuno altro particolare riscontro a provarle, in modo che ciascuno da ciascuno può esser calunniato; ma non può già essere accusato, avendo le accuse bisogno di riscontri veri e di circostanze che mostrino la verità dell' accusa. Accusansi gli uomini ai magistrati, ai popoli, ai consigli; calunniansi per le piazze e per le logge. Usasi più questa calunnia, dove si usa meno l' accusa, e dove le città sono meno ordinate a riceverle. Però uno ordinatore d' una repubblica debbe ordinare, che si possa in quella accusare ogni cittadino, senza alcuna paura e senza alcun sospetto; e fatto questo e bene osservato, debbe punire acremente i calunniatori; i quali non si possono dolere quando siano puniti, avendo i luoghi aperti a udire le accuse di colui che gli avesse per le logge calunniato. E dove non è bene ordinata questa parte, seguitano sempre disordini grandi; perchè le calunnie irritano e non castigano i cittadini, e gl' irritati pensano di valersi, odiando più presto che temendo le cose che si dicono contra di loro. Questa parte, come è detto, era bene ordinata in Roma, ed è stata sempre male ordinata nella nostra città di Firenze. E come a Roma questo ordine fece molto bene, a Firenze questo disordine fece molto male. E chi legge le istorie di questa città, vedrà quanto

calunnie sono state in ogni tempo date a' suoi cittadini che si sono adoperati nelle cose importanti di quella. Dell'uno dicevano, ch'egli aveva rubati danari al Comune; dell'altro, che non aveva vinto una impresa, per essere stato corrotto; e che quell'altro per sua ambizione aveva fatto il tale e tale inconveniente. Del che ne nasceva che da ogni parte ne surgeva odio, donde si veniva alla divisione, dalla divisione alle sette, dalle sette alla rovina. Che se fusse stato in Firenze ordine d'accusare i cittadini e punire i calunniatori, non seguivano infiniti scandali che sono seguiti; perchè quelli cittadini, o condannati o assoluti che fussino, non arebbono potuto nuocere alla città, e sarebbono stati accusati meno assai che non erano calunniati, non si potendo, come ho detto, accusare come calunniare ciascuno. E tra l'altre cose, di che si è valuto alcuno cittadino per venire alla grandezza sua sono state queste calunnie, le quali venendo contra a' cittadini potenti, che allo appetito suo si opponevano, facevano assai per quello; perchè pigliando la parte del popolo, e confermandolo nella mala opinione ch'egli aveva di loro, se lo fece amico. E benchè se ne potesse addurre assai esempi, voglio essere contento solo d'uno. Era l'esercito fiorentino a campo a Lucca, comandato da messer Giovanni Guicciardini commessario di quello. Vollono o i cattivi suoi governi o la cattiva sua fortuna, che la espugnazione di quella città non seguisse. Pur comunque il caso stesse, ne fu incolpato messer Giovanni, dicendo come egli era stato corrotto da' Lucchesi; la quale calunnia sendo favorita da' nimici suoi, condusse messer Giovanni quasi in ultima disperazione. E benchè per giustificarsi ei si volesse mettere nelle mani del capitano; nondimeno non si potette mai giustificare, per non essere modi in quella repubblica da poterlo fare. Di che ne nacque assai sdegno tra gli amici di messer Giovanni, che erano la maggior parte degli uomini grandi, e fra coloro che desideravano fare novità in Firenze. La qual cosa e per queste e per altre simili cagioni tanto crebbe, che ne seguì la rovina di quella repubblica. Era dunque Manlio Capitolino calunniatore, e non accusatore; e i Romani mostrarono in questo caso appunto, come i calunniatori si debbono punire. Perchè si debbe farli diventare accusatori: e quando l'accusa si riscontri vera, o premiarli o non punirli; ma quando la non si riscontri vera, punirli, come fu punito Manlio.

CAPITOLO IX.

Come egli è necessario essere solo a volere ordinare una repubblica di nuovo, o al tutto fuori degli antichi suoi ordini riformarla.

E' parrà forse ad alcuno che io sia troppo trascorso dentro nella istoria romana, non avendo fatto alcuna menzione ancora degli ordinatori di quella repubblica, nè di quelli ordini che o alla religione o alla milizia riguardassero. E però non volendo tenere più sospesi gli animi di coloro che sopra queste parti volessino intendere alcuna cosa, dico, come molti per avventura giudicheranno di cattivo esempio, che un fondatore d'un vivere civile, quale fu Romolo, abbia prima morto un suo fratello, dipoi consentito alla morte di Tito Tazio Sabino, eletto da lui compagno nel regno; giudicando per questo, che gli suoi cittadini potessero, con l'autorità del loro principe, per ambizione e desiderio di comandare, offendere quelli che alla loro autorità si opponessino. La quale opinione sarebbe vera, quando non si considerasse che fine l'avesse in-

dotto a fare tal omicidio. E debbesi pigliare questo per una regola generale, che non mai o di rado occorre che alcuna repubblica o regno sia da principio ordinato bene, o al tutto di nuovo fuori degli ordini vecchi riformato, se non è ordinato da uno; anzi è necessario che uno solo sia quello che dia il modo, e dalla cui mente dipenda qualunque simile ordinazione. Però un prudente ordinatore di una repubblica, e che abbia questo animo di volere giovare non a sè, ma al bene comune, non alla sua propria successione, ma alla comune patria, debbe ingegnarsi d'avere l'autorità solo; nè mai uno ingegno savio riprenderà alcuno d'alcuna azione straordinaria che per ordinare un regno, o costituire una repubblica, usasse. Conviene bene che accusandolo il fatto, l'effetto lo scusi; e quando sia buono, come quello di Romolo, sempre lo scuserà; perchè colui che è violento per guastare, non quello che è per racconciare, si debbe riprendere. Debbe bene in tanto essere prudente e virtuoso, che quella autorità che si ha presa, non la lasci ereditaria ad un altro: perchè essendo gli uomini più pronti al male ch'al bene, potrebbe il suo successore usare ambiziosamente quello che da lui virtuosamente fusse stato usato. Oltre di questo, se uno è atto ad ordinare, non è la cosa ordinata per durare molto, quando la rimanga sopra le spalle d'uno; ma sì bene quando la rimane alla cura di molti, e che a molti stia il mantenerla. Perchè così come molti non sono atti ad ordinare una cosa, per non conoscere il bene di quella, causato dalle diverse opinioni che sono fra loro; così conosciuto che l'hanno, non si accordano a lasciarlo. E che Romolo fusse di quelli che nella morte del fratello e del compagno meritasse scusa, e che quello che fece, fosse per il bene comune e non per ambizione propria, lo dimostra lo avere quello subito ordinato un senato, con il quale si consigliasse, e secondo l'opinione del quale deliberasse. E chi considera bene l'autorità che Romolo si riserbò, vedrà non se ne essere riserbata alcun'altra che comandare agli eserciti quando si era deliberata la guerra, e di ragunare il senato. Il che si vide poi, quando Roma divenne libera per la cacciata de' Tarquini, dove da' Romani non fu innovato alcun ordine dello antico, se non che in luogo d'un re perpetuo fussero duoi consoli annuali. Il che testifica tutti gli ordini primi di quella città essere stati più conformi ad uno vivere civile e libero, che ad uno assoluto e tirannico. Potrebbesi dare in corroborazione delle cose sopradette infiniti esempi, come Moisè, Licurgo, Solone ed altri fondatori di regni e di repubbliche, i quali poterono, per aversi attribuito un'autorità, formare leggi a proposito del bene comune; ma gli voglio lasciare indietro, come cosa nota. Addurronne solamente uno, non sì celebre, ma da considerarsi per coloro che desiderassero essere di buone leggi ordinatori; il quale è, che desiderando Agide re di Sparta ridurre gli Spartani tra quelli termini che le leggi di Licurgo gli avessero rinchiusi, parendoli che per esserne in parte deviati, la sua città avesse perduto assai di quella antica virtù, e per conseguente di forze e d'imperio, fu ne' suoi primi principj ammazzato dagli efori spartani, come uomo che volesse occupare la tirannide. Ma succedendo dopo lui nel regno Cleomene, e nascendogli il medesimo desiderio, per li ricordi e scritti ch'egli aveva trovati di Agide, dove si vedeva quale era la mente e intenzione sua, conobbe non potere fare questo bene alla sua patria, se non diventava solo di autorità; parendogli per l'ambizione degli uomini non potere fare utile a molti, contra alla voglia di pochi: e presa occasione conveniente, fece ammazzare tutti gli efori, e qualunque altro gli potesse contrastare; dipoi rinnovò in tutto le leggi di Licurgo. La quale deliberazione era atta a fare resuscitare Sparta e dare a Cleomene quella riputazione che ebbe Licurgo, se non fusse stato la potenza de' Macedoni e la debolezza delle altre repubbliche greche. Perchè essendo dopo

tale ordine assaltato da' Macedoni, e trovandosi per sè stesso inferiore di forze, e non avendo a chi rifuggire, fu vinto; e restò quel suo disegno, quantunque giusto e laudabile, imperfetto. Considerate adunque tutte queste cose, conchiudo, come a ordinare una repubblica è necessario essere solo; e Romolo per la morte di Remo e di Tazio meritare scusa e non biasimo.

CAPITOLO X.

Quanto sono laudabili i fondatori d' una repubblica o d' un regno, tanto quelli d'una tirannide sono vituperabili.

Tra tutti gli uomini laudati, sono laudatissimi quelli che sono stati capi e ordinatori delle religioni. Appresso dipoi quelli che hanno fondato o repubbliche o regni. Dopo costoro sono celebri quelli che, preposti agli eserciti, hanno ampliato o il regno loro o quello della patria. A questi si aggiungono gli uomini litterati; e perchè questi sono di più ragioni, sono celebrati ciascuno d' essi secondo il grado suo. A qualunque altro uomo, il numero de' quali è infinito, si attribuisce qualche parte di laude, la quale gli arreca l' arte e l' esercizio suo. Sono per lo contrario infami e detestabili gli uomini destruttori delle religioni, dissipatori de' regni e delle repubbliche, inimici delle virtù, delle lettere, e di ogni altra arte che arrechi utilità e onore alla umana generazione, come sono gli empi e violenti, gl' ignoranti, gli oziosi, i vili e i da pochi. E nessuno sarà mai sì pazzo o sì savio, sì tristo o sì buono, che, propostogli la elezione delle due qualità d' uomini, non laudi quella che è da laudare e biasimi quella che è da biasimare. Nientedimeno dipoi quasi tutti, ingannati da un falso bene e da una falsa gloria, si lasciano andare, o volontariamente o ignorantemente, ne' gradi di coloro che meritano più biasimo che laude. E potendo fare con perpetuo loro onore o una repubblica o un regno, si volgono alla tirannide, nè si avveggono per questo partito quanta fama, quanta gloria, quanto onore, sicurtà, quiete con satisfazione d' animo e' fuggono, e in quanta infamia, vituperio, biasimo, pericolo e inquietudine incorrono. Ed è impossibile che quelli che in stato privato vivono in una repubblica, o che per fortuna o virtù ne diventano principi, se leggessino l' istorie, e delle memorie delle antiche cose facessino capitale, che non volessero, quelli tali, privati vivere nella loro patria piuttosto Scipioni che Cesari, e quelli che sono principi, piuttosto Agesilai, Timoleoni e Dioni, che Nabidi, Falari e Dionisi; perchè vedrebbono questi essere sommamente vituperati, e quelli eccessivamente laudati. Vedrebbono ancora come Timoleone e gli altri non ebbero nella patria loro meno autorità che si avessino Dionisio e Falari, ma vedrebbono di lunga avervi avuto più sicurtà. Nè sia alcuno che s' inganni per la gloria di Cesare, sentendola massime celebrare dagli scrittori; perchè questi che lo laudano, sono corrotti dalla fortuna sua e spauriti dalla lunghezza dello imperio, il quale reggendosi sotto quel nome, non permetteva che gli scrittori parlassero liberamente di lui. Ma chi vuole conoscere quello che gli scrittori liberi ne direbbono, vegga quello che dicono di Catilina. E tanto è più detestabile Cesare, quanto più è da biasimare quello che ha fatto, che quello che ha voluto fare un male. Vegga ancora con quante laudi celebrano Bruto; talchè non potendo biasimare quello per la sua potenza, e' celebrano il nimico suo. Consideri ancora quello ch' è diventato principe in una repubblica quante laudi, poichè Roma fu diventata imperio, meritarono più quelli imperadori che vis-

sero sotto le leggi e come principi buoni, che quelli che vissero al contrario; e vedrà come a Tito, Nerva, Traiano, Adriano, Antonino e Marco, non erano necessari i soldati pretoriani, nè la moltitudine delle legioni a difenderli; perchè i costumi loro, la benivolenza del popolo, lo amore del senato gli difendeva. Vedrà ancora come a Caligola, Nerone, Vitellio ed a tanti altri scellerati imperadori non bastarono gli eserciti orientali e occidentali a salvarli contra a quelli nimici che li loro rei costumi, la loro malvagia vita aveva loro generati. E se la istoria di costoro fusse ben considerata, sarebbe assai ammaestramento a qualunque principe a mostrargli la via della gloria o del biasimo, e della sicurtà o del timore suo. Perchè di ventisei imperadori che furono da Cesare a Massimino, sedici ne furono ammazzati, dieci morirono ordinariamente; e se di quelli che furono morti ve ne fu alcuno buono, come Galba e Pertinace, fu morto da quella corruzione che lo antecessore suo aveva lasciata ne' soldati. E se tra quelli che morirono ordinariamente ve ne fu alcuno scellerato come Severo, nacque da una sua grandissima fortuna e virtù, le quali due cose pochi uomini accompagnano. Vedrà ancora, per la lezione di questa istoria, come si può ordinare un regno buono; perchè tutti gl'imperadori che succederono all' imperio per eredità, eccetto Tito, furono cattivi; quelli che per adozione, furono tutti buoni, come furono quei cinque da Nerva a Marco. E come l' imperio cadde negli eredi, ei ritornò nella sua rovina. Pongasi adunque innanzi un principe i tempi da Nerva a Marco, e conferiscali con quelli che erano stati prima, e che furono poi; e dipoi elegga in quali volesse esser nato, o a quali volesse essere preposto. Perchè in quelli governati da' buoni, vedrà un principe sicuro in mezzo de' suoi sicuri cittadini, ripieno di pace e di giustizia il mondo, vedrà il senato con la sua autorità, i magistrati con i suoi onori, godersi i cittadini ricchi le loro ricchezze, la nobiltà e la virtù esaltata, vedrà ogni quiete ed ogni bene; e dall' altra parte, ogni rancore, ogni licenza, corruzione e ambizione spenta, vedrà i tempi aurei, dove ciascuno può tenere e difendere quella opinione che vuole. Vedrà in fine trionfare il mondo, pieno di riverenza e di gloria il principe, d' amore e di sicurtà i popoli. Se considererà dipoi tritamente i tempi degli altri imperadori, gli vedrà atroci per le guerre, discordi per le sedizioni, nella pace e nella guerra crudeli, tanti principi morti col ferro, tante guerre civili, tante esterne, l' Italia afflitta e piena di nuovi infortuni, rovinate e saccheggiate le città di quella. Vedrà Roma arsa, il Campidoglio dai suoi cittadini disfatto, desolati gli antichi tempi, corrotte le cerimonie, ripiene le città di adulterj; vedrà il mare pieno di esilj, gli scogli pieni di sangue. Vedrà in Roma seguire innumerabili crudeltadi; e la nobiltà, le ricchezze, gli onori e sopra tutto la virtù essere imputata a peccato capitale. Vedrà premiare gli accusatori, essere corrotti i servi contro al signore, i liberi contro al padrone, e quelli a chi fussero mancati i nimici, essere oppressi dagli amici. E conoscerà allora benissimo quanti obblighi Roma, Italia e il mondo abbia con Cesare. E senza dubbio se e' sarà nato d' uomo si sbigottirà da ogni imitazione dei tempi cattivi, e accenderassi d' uno immenso desiderio di seguire i buoni. E veramente cercando un principe la gloria del mondo, dovrebbe desiderare di possedere una città corrotta, non per guastarla in tutto come Cesare, ma per riordinarla come Romolo. E veramente i Cieli non possono dare agli uomini maggiore occasione di gloria, nè gli uomini la possono maggiore desiderare. E se a volere ordinare bene una città, si avesse di necessità a deporre il principato, meriterebbe quello che non la ordinasse per non cadere di quel grado qualche scusa. Ma potendosi tenere il principato e ordinarla, non si merita scusa alcuna. E in somma considerino quelli a chi i Cieli danno

tale occasione, come sono loro proposte due vie: l'una che gli rende gloriosi; l'altra gli fa vivere in continue angustie, e dopo la morte lasciare di sè una sempiterna infamia.

CAPITOLO XI.

Della religione de' Romani.

Ancora che Roma avesse il primo suo ordinatore Romolo, e che da quello abbi a riconoscere come figliuola il nascimento e la educazione sua; nondimeno giudicando i Cieli che gli ordini di Romolo non bastavano a tanto imperio, messono nel petto del senato romano di eleggere Numa Pompilio per successore a Romolo, acciocchè quelle cose che da lui fossero state lasciate indietro fossero da Numa ordinate. Il quale trovando un popolo ferocissimo, e volendolo ridurre nelle ubbidienze civili con le arti della pace, si volse alla religione, come cosa al tutto necessaria a volere mantenere una civiltà, e la costituì in modo, che per più secoli non fu mai tanto timore di Dio quanto in quella repubblica; il che facilitò qualunque impresa che il senato o quelli grandi uomini romani disegnassero fare. E chi discorrerà infinite azioni, e del popolo di Roma tutto insieme, e di molti de' Romani di per sè, vedrà come quelli cittadini temevano più assai rompere il giuramento che le leggi, come coloro che stimavano più la potenza di Dio che quella degli uomini; come si vede manifestamente per gli esempi di Scipione e di Manlio Torquato: perchè dopo la rotta che Annibale aveva dato a' Romani a Canne, molti cittadini si erano adunati insieme, e sbigottiti e paurosi si erano convenuti abbandonare l'Italia e girsene in Sicilia; il che sentendo Scipione, gli andò a trovare, e col ferro ignudo in mano gli costrinse a giurare di non abbandonare la patria. Lucio Manlio, padre di Tito Manlio, che fu dipoi chiamato Torquato, era stato accusato da Marco Pomponio tribuno della plebe; e innanzi che venisse il dì del giudizio, Tito andò a trovar Marco, e minacciando d' ammazzarlo se non giurava di levare l' accusa al padre, lo costrinse al giuramento; e quello per timore, avendo giurato, gli levò l' accusa. E così quelli cittadini, i quali l' amore della patria e le leggi di quella non ritenevano in Italia, vi furon ritenuti da uno giuramento che furono forzati a pigliare; e quel tribuno pose da parte l' odio che egli aveva col padre, la ingiuria che gli aveva fatta il figliuolo e l' onore suo, per ubbidire al giuramento preso: il che non nacque da altro, che da quella religione che Numa aveva introdotta in quella città. E vedesi, chi considera bene le istorie romane, quanto serviva la religione a comandare agli eserciti, a riunire la plebe, a mantenere gli uomini buoni, a fare vergognare li tristi. Talchè se si avesse a disputare a quale principe Roma fusse più obbligata, o a Romolo o a Numa, credo che più tosto Numa otterrebbe il primo grado; perchè dove è religione facilmente si possono introdurre l' armi, e dove sono l' armi e non religione, con difficultà si può introdurre quella. E si vede che a Romolo per ordinare il senato, e per fare altri ordini civili e militari, non gli fu necessario dell' autorità di Dio; ma fu bene necessario a Numa, il quale simulò di avere congresso con una Ninfa, la quale lo consigliava di quello ch' egli avesse a consigliare il popolo; e tutto nasceva, perchè voleva mettere ordini nuovi e inusitati in quella città, e dubitava che la sua autorità non bastasse. E veramente mai non fu alcuno ordinatore di leggi straordinarie in un popolo, che non ricorresse a Dio; perchè

altrimente non sarebbero accettate: perchè sono molti beni conosciuti da uno prudente, i quali non hanno in sè ragioni evidenti da potergli persuadere ad altri. Però gli uomini savi che vogliono torre questa difficultà, ricorrono a Dio. Così fece Licurgo, così Solone, così molti altri che hanno avuto il medesimo fine di loro. Ammirando adunque il popolo romano la bontà e la prudenza sua, cedeva ad ogni sua deliberazione. Bene è vero che l'essere quelli tempi pieni di religione, e quelli uomini con i quali egli aveva a travagliare, grossi, gli dettono facilità grande a conseguire i disegni suoi, potendo imprimere in loro facilmente qualunque nuova forma. E senza dubbio chi volesse ne' presenti tempi fare una repubblica, più facilità troverebbe negli uomini montanari dove non è alcuna civiltà, che in quelli che sono usi a vivere nelle città dove la civiltà è corrotta: ed uno scultore trarrà più facilmente una bella statua d'un marmo rozzo, che d'uno male abbozzato da altri. Considerato adunque tutto, conchiudo che la religione introdotta da Numa fu tra le prime cagioni della felicità di quella città; perchè quella causò buoni ordini, i buoni ordini fanno buona fortuna, e dalla buona fortuna nacquero i felici successi delle imprese. E come la osservanza del culto divino è cagione della grandezza delle repubbliche, così il dispregio di quello è cagione della rovina di esse. Perchè dove manca il timore di Dio, conviene che o quel regno rovini, o che sia sostenuto dal timore d'un principe che supplisca a' difetti della religione. E perchè i principi sono di corta vita, conviene che quel regno manchi presto, secondo che manca la virtù d'esso. Donde nasce, che i regni i quali dipendono solo dalla virtù d'un uomo, sono poco durabili; perchè quella virtù manca con la vita di quello, e rade volte accade che la sia rinfrescata con successione, come prudentemente Dante dice:

> Rade volte discende per li rami
> L'umana probitate, e questo vuole
> Quel che la dà, perchè da lui si chiami.

Non è adunque la salute d'una repubblica o d'un regno avere un principe che prudentemente governi mentre vive, ma uno che l'ordini in modo, che morendo ancora la si mantenga. E benchè agli uomini rozzi più facilmente si persuade un ordine o una opinione nuova, non è per questo impossibile persuaderla ancora agli uomini civili, e che presumono non essere rozzi. Al popolo di Firenze non pare essere nè ignorante nè rozzo; nondimeno da frate Girolamo Savonarola fu persuaso che parlava con Dio. Io non voglio giudicare s'egli era vero o no, perchè d'un tanto uomo se ne debbe parlare con riverenza: ma io dico bene che infiniti lo credevano, senza avere visto cosa nessuna straordinaria da farlo loro credere; perchè la vita sua, la dottrina, il soggetto che prese, erano sufficienti a fargli prestare fede. Non sia pertanto nessuno che si sbigottisca di non potere conseguire quello che è stato conseguito da altri; perchè gli uomini, come nella prefazione nostra si disse, nacquero, vissero e morirono sempre con un medesimo ordine.

CAPITOLO XII.

Di quanta importanza sia tenere conto della religione, e come la Italia per esserne mancata, mediante la Chiesa romana, è rovinata.

Quelli principi, o quelle repubbliche, le quali si vogliono mantenere incorrotte, hanno sopra ogni altra cosa a mantenere incorrotte le cerimonie della religione, e tenerle sempre nella loro venerazione; perchè nissuno maggiore indizio si puote avere della rovina d' una provincia, che vedere dispregiato il culto divino. Questo è facile a intendere, conosciuto che si è in su che sia fondata la religione dove l' uomo è nato; perchè ogni religione ha il fondamento della vita sua in su qualche principale ordine suo. La vita della religione gentile era fondata sopra i responsi degli oracoli, e sopra la setta degli arioli e degli aruspici; tutte le altre loro cerimonie, sacrificj, riti, dipendevano da questi: perchè loro facilmente credevano che quello Dio che ti poteva predire il tuo futuro bene o il tuo futuro male, te lo potesse ancora concedere. Di qui nascevano i templi, di qui i sacrifizi, di qui le supplicazioni ed ogni altra cerimonia in venerarli; perchè l'oracolo di Delo, il tempio di Giove Ammone ed altri celebri oracoli tenevano il mondo in ammirazione e devoto. Come costoro cominciarono dipoi a parlare a modo de' potenti, e questa falsità si fu scoperta ne' popoli, divennero gli uomini increduli, ed atti a perturbare ogni ordine buono. Debbono adunque i principi d' una repubblica o d' un regno i fondamenti della religione che loro tengono, mantenerli; e fatto questo, sarà loro facil cosa a mantenere la loro repubblica religiosa, e per conseguente buona ed unita. E debbono tutte le cose che nascono in favore di quella, come che le giudicassino false, favorirle ed accrescerle; e tanto più lo debbono fare, quanto più prudenti sono e quanto più conoscitori delle cose naturali. E perchè questo modo è stato osservato dagli uomini savi, ne è nata la opinione dei miracoli, che si celebrano nelle religioni, ezandio false; perchè i prudenti gli augumentano, da qualunque principio essi nascano; e l' autorità loro dà poi a quelli fede appresso a qualunque. Di questi miracoli ne fu a Roma assai, e tra gli altri fu, che saccheggiando i soldati romani la città de' Veienti, alcuni di loro entrarono nel tempio di Giunone, ed accostandosi alla immagine di quella, e dicendogli: *Vis venire Romam?* parve ad alcuno vedere che la accennasse, ad alcun altro che ella dicesse di sì. Perchè sendo quelli uomini ripieni di religione, il che dimostra Tito Livio, perchè nell' entrare nel tempio vi entrarono senza tumulto, tutti devoti e pieni di riverenza, parve loro udire quella risposta che alla domanda loro per avventura si avevano presupposta: la quale opinione e credulità, da Cammillo e dagli altri principi della città fu al tutto favorita e accresciuta. La quale religione se ne' principi della repubblica cristiana si fusse mantenuta secondo che dal Datore d' essa ne fu ordinato, sarebbero gli stati e le repubbliche cristiane più unite e più felici assai ch' elle non sono. Nè si può fare altra maggiore conïettura della declinazione di essa, quanto è vedere come quelli popoli che sono più propinqui alla Chiesa romana, capo della religione nostra, hanno meno religione. E chi considerasse i fondamenti suoi, e vedesse l' uso presente quanto è diverso da quelli, giudicherebbe esser propinquo senza dubbio o la rovina o il flagello. E perchè sono alcuni d'opinione che 'l ben essere delle cose d' Italia dipende dalla Chiesa di Roma, voglio

contro ad essa discorrere quelle ragioni che mi occorrono; e ne allegherò due potentissime, le quali, secondo me, non hanno repugnanza. La prima è che, per gli esempi rei di quella corte, questa provincia ha perduto ogni divozione ed ogni religione: il che si tira dietro infiniti inconvenienti e infiniti disordini; perchè così come dove è religione si presuppone ogni bene, così dove ella manca, si presuppone il contrario. Abbiamo adunque con la Chiesa e coi preti noi Italiani questo primo obbligo, d'essere diventati senza religione e cattivi; ma ne abbiamo ancora un maggiore, il quale è cagione della rovina nostra. Questo è che la Chiesa ha tenuto e tiene questa nostra provincia divisa. E veramente alcuna provincia non fu mai unita o felice, se la non viene tutta alla ubbidienza d'una repubblica o d'un principe, come è avvenuto alla Francia ed alla Spagna. E la cagione che la Italia non sia in quel medesimo termine, nè abbia anch' ella o una repubblica o un principe che la governi, è solamente la Chiesa: perchè avendovi abitato e tenuto imperio temporale, non è stata sì potente nè di tal virtù che l'abbia potuto occupare il restante d'Italia e farsene principe; non è stata dall' altra parte sì debile, che per paura di non perdere il dominio delle cose temporali la non abbi potuto convocare un potente che la difenda contra a quello che in Italia fusse diventato troppo potente; come si è veduto anticamente per assai esperienze, quando mediante Carlo Magno la ne cacciò i Lombardi ch' erano già quasi re di tutta Italia, e quando ne' tempi nostri ella tolse la potenza a' Viniziani con l'aiuto di Francia, dipoi ne cacciò i Francesi con l'aiuto de' Svizzeri. Non essendo dunque stata la Chiesa potente da potere occupare l'Italia, nè avendo permesso che un altro la occupi, è stata cagione che la non è potuta venire sotto un capo, ma è stata sotto più principi e signori; da' quali è nata tanta disunione e tanta debolezza, che la si è condotta ad essere stata preda non solamente de' barbari potenti, ma di qualunque l'assalta. Di che noi altri Italiani abbiamo obbligo con la Chiesa, e non con altri. E chi ne volesse per esperienza certa vedere più pronta la verità, bisognerebbe che fusse di tanta potenza, che mandasse ad abitare la corte romana, con l'autorità che l'ha in Italia, in le terre de' Svizzeri, i quali oggi sono quelli soli popoli che vivono, e quanto alla religione e quanto agli ordini militari, secondo gli antichi; e vedrebbe che in poco tempo farebbono più disordine in quella provincia i costumi tristi di quella corte, che qualunque altro accidente che in qualunque tempo vi potesse surgere.

CAPITOLO XIII.

Come i Romani si servirono della religione per ordinare la città, e per seguire le loro imprese e fermare tumulti.

Ei non mi pare fuor di proposito addurre alcuno esempio dove i Romani si servirono della religione per riordinare la città e per seguire l'imprese loro; e quantunque in Tito Livio ne siano molti, non di meno voglio essere contento a questi. Avendo creato il popolo romano i tribuni, di podestà consolare, e fuorchè uno, tutti plebei, ed essendo occorse quell' anno peste e fame, e venuti certi prodigi, usarono questa occasione de' tribuni, dicendo che i Dii erano adirati per aver Roma male usata la maestà del suo imperio, e che non era altro rimedio a placare gli Dii, che ridurre la elezione de' tribuni nel luogo suo; di che nacque, che la plebe sbigottita da questa religione creò i tribuni tutti nobili.

Vedesi ancora nella espugnazione della città de' Veienti, come i capitani degli eserciti si valevano della religione, per tenerli disposti ad una impresa. Che essendo il lago Albano quello anno cresciuto mirabilmente, ed essendo i soldati romani infastiditi per la lunga ossidione, e volendo tornarsene a Roma, trovarono i Romani come Apollo e certi altri responsi dicevano, che quell' anno si espugnerebbe la città de' Veienti che si derivasse il lago Albano; la qual cosa fece ai soldati sopportare i fastidj della guerra e della ossidione, presi da questa speranza di espugnare la terra; e stettono contenti a seguire la impresa, tanto che Cammillo fatto dittatore espugnò detta città dopo dieci anni che l' era stata assediata. E così la religione usata bene giovò e per la espugnazione di quella città e per la restituzione dei tribuni nella nobiltà; che senza detto mezzo difficilmente si sarebbe condotto e l' uno e l' altro. Non voglio mancare di addurre a questo proposito uno altro esempio. Erano nati in Roma assai tumulti per cagione di Terentillo tribuno, volendo lui promulgare certa legge, per le cagioni che di sotto nel suo luogo si diranno; e tra i primi rimedj che si usò la nobiltà, fu la religione, della quale si servirono in duo modi. Nel primo fecero vedere i libri Sibillini, e rispondere come alla città, mediante la civile sedizione, soprastavano quello anno pericoli di perdere la libertà; la qual cosa, ancora che fosse scoperta dai tribuni, nondimeno messe tanto terrore ne' petti della plebe, che la raffreddò nel seguirli. L' altro modo fu, che avendo un Appio Erdonio, con una moltitudine di sbanditi e di servi in numero di quattromila uomini, occupato di notte il Campidoglio, in tanto che si poteva temere che se gli Equi e i Volsci, perpetui nemici al nome romano, ne fossero venuti a Roma, la arebbeno espugnata; e non cessando i tribuni per questo d' insistere nella pertinacia loro di promulgare la legge Terentilla, dicendo che quello insulto era fittizio e non vero; uscì fuori del senato un Publio Rubezio, cittadino grave e di autorità, con parole parte amorevoli, parte minaccianti, mostrandogli i pericoli della città e la intempestiva domanda loro; tanto che ei costrinse la plebe a giurare di non si partire dalla voglia del consolo. Onde che la plebe ubbidiente, per forza ricuperò il Campidoglio; ma essendo in tale espugnazione morto Publio Valerio consolo, subito fu rifatto consolo Tito Quinzio: il quale per non lasciare riposare la plebe, nè darle spazio a ripensare alla legge Terentilla, le comandò si uscisse di Roma per andare contra i Volsci, dicendo che per quel giuramento aveva fatto di non abbandonare il consolo, era obbligata a seguirlo; a che i tribuni si opponevano, dicendo come quel giuramento s' era dato al consolo morto, e non a lui. Nondimeno Tito Livio mostra, come la plebe per paura della religione volle più presto ubbidire al consolo, che credere a' tribuni, dicendo in favore della antica religione queste parole: *Nondum haec, quae nunc tenet seculum, negligentia Deum venerat, nec interpretando sibi quisque jusjurandum et leges aptas faciebat*. Per la qual cosa dubitando i tribuni di non perdere allora tutta la loro libertà, si accordarono col consolo di stare alla ubbidienza di quello; e che per un anno non si ragionasse della legge Terentilla, ed i consoli per un anno non potessero trarre fuori la plebe alla guerra. E così la religione fece al senato vincere quella difficultà, che senza essa mai non arebbe vinto.

CAPITOLO XIV.

I Romani interpretavano gli auspicj secondo la necessità; e con la prudenza mostravano di osservare la religione, quando forzati non l'osservavano; e se alcuno temerariamente la dispregiava, lo punivano.

Non solamente gli augurj, come di sopra si è discorso, erano il fondamento in buona parte dell' antica religione de' Gentili, ma ancora erano quelli che erano cagione del bene essere della repubblica romana. Donde i Romani ne avevano più cura che di alcuno altro ordine di quella, ed usavangli ne' comizi consolari, nel principiare le imprese, nel trar fuori gli eserciti, nel fare le giornate, e in ogni azione loro importante o civile o militare; nè mai sarebbono iti ad una espedizione, che non avessino persuaso ai soldati che gli Dii promettevano loro la vittoria. E fra gli altri aruspici, avevano negli eserciti certi ordini di auspicj che e' chiamavano Pollari. E qualunque volta eglino ordinavano di fare la giornata col nimico, volevano che i Pollari facessino i loro auspicj : e, beccando i polli, combattevano con buono augurio; non beccando, si astenevano dalla zuffa. Nondimeno quando la ragione mostrava loro una cosa doversi fare, non ostante che gli auspicj fussero avversi, la facevano in ogni modo; ma rivoltavanla con termini e modi tanto attamente che non paresse che la facessino con dispregio della religione : il qual termine fu usato da Papirio consolo in una zuffa che fece importantissima con i Sanniti, dopo la quale restarono in tutto deboli ed afflitti. Perchè sendo Papirio in su i campi rincontro ai Sanniti, e parendogli avere nella zuffa la vittoria certa, e volendo per questo fare la giornata, comandò ai Pollari che facessino i loro auspicj; ma non beccando i polli, e veggendo il principe de' Pollari la gran disposizione dello esercito di combattere, e la opinione che era nel capitano e in tutti i soldati di vincere, per non torre occasione di bene operare a quello esercito, riferì al consolo come gli auspicj procedevano bene; talchè Papirio ordinando le squadre, ed essendo da alcuni de' Pollari detto a certi soldati i polli non avere beccato, quelli lo dissono a Spurio Papirio nipote del consolo; e quello riferendolo al consolo, rispose subito ch' egli attendesse a fare l' ufficio suo bene, e che quanto a lui e allo esercito gli auspicj erano retti, e se il Pollario aveva detto le bugie, ritornerebbono in pregiudicio suo. E perchè lo effetto corrispondesse al pronostico, comandò ai legati che costituissino i Pollari nella prima parte della zuffa. Onde nacque che andando contra ai nimici, sendo da un soldato romano tratto un dardo, a caso ammazzò il principe de' Pollari; la qual cosa udita, il consolo disse come ogni cosa procedeva bene e col favore degli Dii, perchè lo esercito con la morte di quel bugiardo si era purgato da ogni colpa e da ogni ira che quelli avessino preso contra di lui. E così col sapere bene accomodare i disegni suoi agli auspicj, prese partito di azzuffarsi, senza che quello esercito si avvedesse che in alcuna parte quello avesse negletti gli ordini della loro religione. Al contrario fece Appio Pulcro in Sicilia nella prima guerra punica, che volendo azzuffarsi con l' esercito cartaginese fece fare gli auspicj a' Pollari; e riferendogli quelli come i polli non beccavano, disse : Veggiamo se volessero bere, e gli fece gittare in mare; donde che azzuffandosi, perdette la giornata : di che egli ne fu a Roma condannato, e Papirio onorato, non tanto per aver l' uno perduto e l' altro vinto,

quanto per aver l'uno fatto contra gli auspicj prudentemente, e l'altro temerariamente. Nè ad altro fine tendeva questo modo dello aruspicare, che di fare i soldati confidentemente ire alla zuffa; della qual confidenza quasi sempre nasce la vittoria. La qual cosa fu non solamente usata dai Romani, ma dagli esterni; di che mi pare di addurre uno esempio nel seguente capitolo.

CAPITOLO XV.

Come i Sanniti per estremo rimedio alle cose loro afflitte ricorsero alla religione.

Avendo i Sanniti avute più rotte dai Romani, ed essendo stati per ultimo distrutti in Toscana, e morti i loro eserciti e gli loro capitani, ed essendo stati vinti i loro compagni, come Toscani, Francesi ed Umbri, *nec suis, nec externis viribus jam stare poterant, tamen bello non abstinebant, adeo ne infeliciter quidem defensæ libertatis tædebat, et vinci, quam non tentare victoriam, malebant.* Onde deliberarono fare l'ultima prova; e perchè ei sapevano che a volere vincere era necessario indurre ostinazione negli animi dei soldati, e che a indurla non v'era miglior mezzo che la religione, pensarono di ripetere uno antico loro sacrifizio, mediante Ovio Paccio loro sacerdote, il quale ordinarono in questa forma : che fatto il sacrificio solenne, e fatto tra le vittime morte e gli altari accesi giurare tutti i capi dello esercito di non abbandonare mai la zuffa, citarono i soldati ad uno ad uno; e tra quelli altari nel mezzo di più centurioni con le spade nude in mano, gli facevano prima giurare che non ridirebbono cosa che vedessino o sentissino, dipoi con parole esecrabili e versi pieni di spavento gli facevano giurare e promettere agli Dii d'essere presti dove gl'imperadori gli comandassino, e di non si fuggire mai dalla zuffa, e d'ammazzare qualunque vedessino che si fuggisse, la qual cosa non osservata, tornasse sopra il capo della sua famiglia e della sua stirpe. Ed essendo sbigottiti alcuni di loro, non volendo giurare, subito dai loro centurioni erano morti; talchè gli altri che succedevano poi, impauriti della ferocità dello spettacolo, giurarono tutti. E per fare questo loro assembramento più magnifico, sendo quarantamila uomini, ne vestirono la metà di panni bianchi, con creste e pennacchi sopra le celate, e così ordinati si posero presso ad Aquilonia. Contra costoro venne Papirio, il quale nel confortare i suoi soldati disse: *Non enim cristas vulnera facere, et picta atque aurata scuta transire romanum pileum.* E per debilitare l'opinione che avevano i suoi soldati de' nimici per il giuramento preso, disse che quello era a timore, non a fortezza loro, perchè in quel medesimo tempo dovevano avere paura de' cittadini, degli Dii e dei nimici. E venuti al conflitto, furono superati i Sanniti; perchè la virtù romana ed il timore conceputo per le passate rotte, superò qualunque ostinazione ei potessino avere presa per virtù della religione e per il giuramento preso. Nondimeno si vede come a loro non parve potere avere altro rifugio, nè tentare altro rimedio a poter pigliare speranza di ricuperare la perduta virtù. Il che testifica appieno, quanta confidenza si possa avere mediante la religione bene usata. E benchè questa parte piuttosto per avventura si richiederebbe esser posta tra le cose estrinseche; nondimeno dipendendo da uno ordine de' più importanti della repubblica di Roma, mi è parso da commetterlo in questo luogo, per non dividere questa materia ed averci a ritornare più volte.

CAPITOLO XVI.

Un popolo uso a vivere sotto un principe, se per qualche accidente diventa libero, con difficultà mantiene la libertà.

Quanta difficultà sia ad un popolo uso a vivere sotto uno principe preservare dipoi la libertà, se per alcuno accidente l'acquista, come l'acquistò Roma dopo la cacciata dei Tarquini, lo dimostrano infiniti esempi che si leggono nelle memorie delle antiche istorie. E tale difficultà è ragionevole; perchè quel popolo è non altrimenti che uno animale bruto, il quale ancorchè di natura feroce e silvestre sia stato nutrito sempre in carcere e in servitù, che dipoi lasciato a sorte in una campagna libero, non essendo uso a pascersi, nè sapendo le latebre dove si abbia a rifuggire, diventa preda del primo che cerca rincatenarlo. Questo medesimo interviene ad un popolo, il quale sendo uso a vivere sotto i governi d'altri, non sapendo ragionare nè delle difese o offese pubbliche, non conoscendo i principi nè essendo conosciuto da loro, ritorna presto sotto un giogo, il quale il più delle volte è più grave che quello che per poco innanzi si aveva levato d'insù il collo: e trovasi in queste difficultà, ancora che la materia non sia in tutto corrotta; perchè un popolo dove in tutto è attratta la corruzione, non può, non che picciol tempo, ma punto vivere libero, come di sotto si discorrerà: e però i ragionamenti nostri sono di quelli popoli dove la corruzione non sia ampliata assai, e dove sia più del buono che del guasto. Aggiungesi alla soprascritta un'altra difficultà, la quale è che lo stato che diventa libero si fa partigiani nimici e non partigiani amici. Partigiani nimici gli diventano tutti coloro che dello stato tirannico si prevalevano, pascendosi delle ricchezze del principe; a' quali sendo tolta la facultà del valersi, non possono vivere contenti, e sono forzati ciascuno di tentare di riassumere la tirannide, per ritornare nell'autorità loro. Non si acquista, come ho detto, partigiani amici; perchè il vivere libero propone onori e premj, mediante alcune oneste e determinate cagioni, e fuori di quelle non premia nè onora alcuno; e quando uno ha quelli onori e quelli utili che gli pare meritare, non confessa avere obbligo con coloro che lo rimunerano: oltre a questo, quella comune utilità che del vivere libero si trae, non è da alcuno, mentre ch'ella si possiede, conosciuta; la quale è di potere godere liberamente le cose sue senza alcuno sospetto, non dubitare dell'onore delle donne, di quel dei figliuoli, non temere di sè; perchè nissuno confesserà mai aver obbligo con uno che non l'offenda. Però (come di sopra si dice) viene ad avere lo stato libero, e che di nuovo surge, partigiani nimici e non partigiani amici. E volendo rimediare a questi inconvenienti e a questi disordini che le soprascritte difficultà si arrecherebbono seco, non ci è più potente rimedio nè più valido nè più sano nè più necessario, che ammazzare i figliuoli di Bruto, i quali, come la istoria mostra, non furono indotti insieme con altri giovani romani a congiurare contro alla patria per altro, se non perchè non si potevano valere straordinariamente sotto i consoli, come sotto i re; in modo che la libertà di quel popolo pareva che fusse diventata la loro servitù. E chi prende a governare una moltitudine o per via di libertà o per via di principato, e non si assicura di coloro che a quell'ordine nuovo sono nimici, fa uno stato di poca vita. Vero è ch'io giudico infelici quelli principi che per assicurare lo stato loro hanno a tenere vie straordinarie, avendo per nimici la moltitudine: perchè quello che ha per nimici i pochi, facilmente

e senza molti scandali si assicura; ma chi ha per nimico l'universale, non si assicura mai, e quanta più crudeltà usa, tanto diventa più debile il suo principato. Talchè il maggior rimedio che si abbia, è cercare di farsi il popolo amico. E benchè questo discorso sia disforme dal soprascritto, parlando qui d'un principe, e quivi d'una repubblica; nondimeno per non avere a tornare più in su questa materia, ne voglio parlare brievemente. Volendo pertanto un principe guadagnarsi un popolo che gli fusse nimico, parlando di quelli principi che sono diventati della loro patria tiranni, dico ch'ei debbe esaminare prima quello che il popolo desidera, e troverà sempre ch'ei desidera due cose: l'una vendicarsi contro a coloro che sono cagione che sia servo; l'altra di riavere la sua libertà. Al primo desiderio il principe può satisfare in tutto, al secondo in parte. Quanto al primo, ce n'è lo esempio appunto. Clearco, tiranno di Eraclea, sendo in esilio, occorse che per controversia venuta tra il popolo e gli ottimati di Eraclea, veggendosi gli ottimati inferiori, si volsono a favorire Clearco, e congiuratisi seco lo missono contra alla disposizione popolare in Eraclea, e tolsono la libertà al popolo. In modo che trovandosi Clearco tra la insolenza degli ottimati, i quali non poteva in alcun modo nè contentare nè correggere, e la rabbia de' popolari, che non potevano sopportare lo avere perduta la libertà, deliberò ad un tratto liberarsi dal fastidio de' grandi e guadagnarsi il popolo. E presa sopra questo conveniente occasione, tagliò a pezzi tutti gli ottimati con una estrema satisfazione de' popolari. E così egli per questa via satisfece ad una delle voglie che hanno i popoli, cioè di vendicarsi. Ma quanto all' altro popolare desiderio di riavere la sua libertà, non potendo il principe satisfargli, debbe esaminare quali cagioni sono quelle che gli fanno desiderare d'essere liberi; e troverà ch' una piccola parte di loro desidera d'essere libera per comandare, ma tutti gli altri che sono infiniti, desiderano la libertà per vivere sicuri. Perchè in tutte le repubbliche in qualunque modo ordinate, ai gradi del comandare non aggiungono mai quaranta o cinquanta cittadini; e perchè questo è piccolo numero, è facil cosa assicurarsene, o con levargli via, o con far loro parte di tanti onori che secondo le condizioni loro essi abbino in buona parte a contentarsi. Quelli altri, ai quali basta vivere sicuri, si satisfanno facilmente, facendo ordini e leggi, dove insieme con la potenza sua si comprenda la sicurtà universale. E quando un principe faccia questo, e che il popolo vegga che per accidente nissuno ei non rompa tali leggi, comincerà in breve tempo a vivere sicuro e contento. In esempio ci è il regno di Francia, il quale non vive sicuro per altro che per essersi quelli re obbligati ad infinite leggi nelle quali si comprende la sicurtà di tutti i suoi popoli. E chi ordinò quello stato, volle che quelli re, dell'arme e del danaio facessino a loro modo, ma che d'ogni altra cosa non ne potessino altrimenti disporre che le leggi si ordinassino. Quello principe adunque o quella repubblica che non si assicura nel principio dello stato suo, conviene che si assicuri nella prima occasione, come fecero i Romani. Chi lascia passare quella, si pente tardi di non aver fatto quello che doveva fare. Sendo pertanto il popolo romano ancora non corrotto quando ei ricuperò la libertà, potette mantenerla, morti i figliuoli di Bruto e spenti i Tarquini, con tutti quelli rimedj e ordini che altra volta si sono discorsi. Ma se fusse stato quel popolo corrotto, nè in Roma nè altrove si trovavano rimedj validi a mantenerla, come nel seguente capitolo mostreremo.

CAPITOLO XVII.

Un popolo corrotto venuto in libertà si può con difficultà grandissima mantenere libero.

Io giudico che gli era necessario, o che i re si estinguessino in Roma, o che Roma in brevissimo tempo divenisse debole e di nessuno valore; perchè considerando a quanta corruzione erano venuti quelli re, se fussero seguitate così due o tre successioni, e che quella corruzione che era in loro si fusse cominciata a distendere per le membra, come le membra fussino state corrotte, era impossibile mai più riformarla: ma perdendo il capo, quando il busto era intero, poterono facilmente ridursi a vivere liberi e ordinati. E debbesi presupporre per cosa verissima, che una città corrotta che vive sotto un principe, ancora che quel principe con tutta la sua stirpe si spenga, mai non si può ridurre libera; anzi conviene che l'un principe spenga l'altro; e senza creazione d'un nuovo signore non si posa mai, se già la bontà d'uno, insieme con la virtù, non la tenesse libera: ma durerà tanto quella libertà, quanto durerà la vita di quello, come intervenne a Siracusa di Dione e Timoleone: la virtù de' quali in diversi tempi, mentre vissero tenne libera quella città; morti che furono, si ritornò nell'antica tirannide. Ma non si vede il più forte esempio che quello di Roma, la quale cacciati i Tarquini, potette subito prendere e mantenere quella libertà; ma morto Cesare, morto Caligula, morto Nerone, spenta tutta la stirpe cesarea, non potette mai, non solamente mantenere, ma pure dare principio alla libertà. Nè tanta diversità di evento in una medesima città nacque da altro, se non da non essere ne' tempi de' Tarquini il popolo romano ancora corrotto, e in questi tempi essere corrottissimo. Perchè allora a mantenerlo saldo, e disposto a fuggire i re, bastò solo farlo giurare che non consentirebbe mai che a Roma alcuno regnasse; e negli altri tempi non bastò l'autorità e severità di Bruto con tutte le legioni orientali a tenerlo disposto a volere mantenersi quella libertà che esso a similitudine del primo Bruto gli aveva renduta. Il che nacque da quella corruzione che le parti mariane avevano messa nel popolo, delle quali essendo capo Cesare, potette accecare quella moltitudine, ch'ella non conobbe il giogo che da sè medesima si metteva in sul collo. E benchè questo esempio di Roma sia da preporre a qualunque altro esempio, nondimeno voglio a questo proposito addurre innanzi popoli conosciuti ne' nostri tempi. Pertanto dico, che nessuno accidente, benchè grave e violento, potrebbe ridurre mai Milano o Napoli libere, per essere quelle membra tutte corrotte. Il che si vide dopo la morte di Filippo Visconti, che volendosi ridurre Milano alla libertà, non potette e non seppe mantenerla. Però fu felicità grande quella di Roma che questi re diventassero corrotti presto, acciò ne fussino cacciati, e innanzi che la loro corruzione fusse passata nelle viscere di quella città; la quale corruzione fu cagione che gl'infiniti tumulti che furono in Roma, avendo gli uomini il fine buono, non nuocerono, anzi giovarono alla repubblica. E si può fare questa conclusione, che dove la materia non è corrotta, i tumulti ed altri scandali non nuocono; dove la è corrotta le leggi bene ordinate non giovano, se già le non son mosse da uno che con una estrema forza le facci osservare tanto che la materia diventi buona: il che non so se si è mai intervenuto, o se fusse possibile ch'egli intervenisse; perchè e' si vede (come poco di sopra dissi) ch'una città venuta in declinazione per corruzione di materia, se mai

occorre che la si levi, occorre per la virtù d'un uomo ch'è vivo allora, non per la virtù dell'universale che sostenga gli ordini buoni; e subito che quel tale è morto, la si ritorna nel suo pristino abito; come intervenne a Tebe, la quale per la virtù di Epaminonda, mentre lui visse, potette tenere forma di repubblica e d'imperio, ma morto quello, la si ritornò ne' primi disordini suoi: la cagione è, che e' non può essere un uomo di tanta vita, che il tempo basti ad avvezzare bene una città lungo tempo male avvezza. E s'uno d'una lunghissima vita, o due successioni virtuose continue non la dispongono, come una manca di loro (come di sopra è detto) subito rovina, se già con molti pericoli e molto sangue e' non la facesse rinascere. Perchè tale corruzione e poca attitudine alla vita libera, nasce d'una inequalità che è in quella città; e volendola ridurre eguale, è necessario usare grandissimi straordinari, i quali pochi sanno o vogliono usare, come in altro luogo più particolarmente si dirà.

CAPITOLO XVIII.

In che modo nelle città corrotte si potesse mantenere uno stato libero essendovi, o non essendovi, ordinarvelo.

Io credo che non sia fuori di proposito, nè disforme del soprascritto discorso, considerare se in una città corrotta si può mantenere lo stato libero, sendovi; o quando e' non vi fusse, se vi si può ordinare. Sopra la qual cosa dico, come egli è molto difficile fare o l'uno o l'altro; e benchè sia quasi impossibile darne regola, perchè sarebbe necessario procedere secondo i gradi della corruzione, nondimanco, sendo bene ragionare d'ogni cosa, non voglio lasciare questa indietro. E presupporrò una città corrottissima, donde verrò ad accrescere più tale difficultà; perchè non si trovano nè leggi, nè ordini che bastino a frenare una universale corruzione. Perchè così come gli buoni costumi per mantenersi hanno bisogno delle leggi, così le leggi per osservarsi hanno bisogno dei buoni costumi. Oltre di questo, gli ordini e le leggi fatte in una repubblica nel nascimento suo quando erano gli uomini buoni, non sono dipoi più a proposito, divenuti che sono tristi. E se le leggi secondo gli accidenti in una città variano, non variano mai o rade volte gli ordini suoi; il che fa che le nuove leggi non bastano, perchè gli ordini che stanno saldi le corrompono. E per dare ad intendere meglio questa parte, dico come in Roma era l'ordine del governo ovvero dello stato, e le leggi dipoi, che con i magistrati frenavano i cittadini. L'ordine dello stato era l'autorità del popolo, del senato, dei tribuni, dei consoli, il modo di chiedere e del creare i magistrati, e il modo di fare le leggi. Questi ordini poco o nulla variarono negli accidenti. Variarono le leggi che frenavano i cittadini, come fu la legge degli adulteri, la suntuaria, quella della ambizione, e molte altre, secondo che di mano in mano i cittadini diventavano corrotti. Ma tenendo fermi gli ordini dello stato, che nella corruzione non erano più buoni, quelle leggi che si rinnovavano, non bastavano a mantenere gli uomini buoni; ma sarebbono bene giovate, se con la innovazione delle leggi si fussero rimutati gli ordini. E che sia il vero, che tali ordini nella città corrotta non fussero buoni, e' si vede espresso in due capi principali. Quanto al creare i magistrati e le leggi, non dava il popolo romano il consolato e gli altri primi gradi della città, se non a quelli che lo domandavano. Questo ordine fu nel principio buono, perchè e' non gli domandavano se non quelli citta-

dini che se ne giudicavano degni, ed averne la repulsa era ignominioso; sì che per esserne giudicati degni ciascuno operava bene. Diventò questo modo poi nella città corrotta perniziosissimo: perchè non quelli ch' avevano più virtù, ma quelli ch' avevano più potenza, domandavano i magistrati; e gl' impotenti, comecchè virtuosi, se n' astenevano di domandargli per paura. Vennesi a questo inconveniente, non ad un tratto, ma per i mezzi, come si cade in tutti gli altri inconvenienti; perchè avendo i Romani domata l'Affrica e l'Asia, e ridotta quasi tutta la Grecia a sua ubbidienza, erano divenuti securi della libertà loro, nè pareva loro avere più nimici che dovessero fare loro paura; questa sicurtà e questa debolezza de' nimici fece, che il popolo romano nel dare il consolato non riguardava più la virtù, ma la grazia, tirando a quel grado quelli che meglio sapevano intrattenere gli uomini, non quelli che sapevano meglio vincere i nimici: dipoi da quelli che avevano più grazia, discesero a dargli a quelli che avevano più potenza; talchè i buoni per difetto di tale ordine ne rimasero al tutto esclusi. Poteva uno tribuno e qualunque altro cittadino proporre al popolo una legge, sopra la quale ogni cittadino poteva parlare o in favore o in contro, innanzi che la si deliberasse. Era questo ordine buono, quando i cittadini erano buoni: perchè sempre fu bene che ciascuno che intende un bene per il pubblico, lo possa proporre; ed è bene che ciascuno sopra quello possa dire l'opinione sua, acciocchè il popolo, inteso ciascuno, possa poi eleggere il meglio. Ma diventati i cittadini cattivi, diventò tale ordine pessimo; perchè solo i potenti proponevano leggi, non per la comune libertà, ma per la potenza loro; e contra a quelle non poteva parlare alcuno per paura di quelli: talchè il popolo veniva o ingannato, o forzato a deliberare la sua rovina. Era necessario pertanto a volere che Roma nella corruzione si mantenesse libera, che così come aveva nel processo del vivere suo fatte nuove leggi, l'avesse fatti nuovi ordini; perchè altri ordini e modi di vivere si debbe ordinare in un soggetto cattivo che in un buono, nè può essere la forma simile in una materia al tutto contraria. Ma perchè questi ordini, o e' si hanno a rinnovare tutti ad un tratto, scoperti che sono non esser più buoni, o a poco a poco, in prima che si conoschino per ciascuno; dico, che l'una e l'altra di queste due cose è quasi impossibile. Perchè a volergli rinnovare a poco a poco, conviene che ne sia cagione un prudente che veggia questo inconveniente assai discosto, e quando e' nasce. Di questi tali è facilissima cosa che in una città non ne surga mai nessuno; e quando pure ve ne surgesse, non potrebbe persuadere mai ad altrui quello che egli proprio intendesse; perchè gli uomini usi a vivere in un modo, non lo vogliono variare, e tanto più non veggendo il male in viso, ma avendo ad essere loro mostro per conietture. Quanto allo innovare questi ordini ad un tratto quando ciascuno conosce che non son buoni, dico che questa inutilità, che facilmente si conosce, è difficile a ricorreggerla; perchè a far questo non basta usare termini ordinari, essendo i modi ordinari cattivi; ma è necessario venire allo straordinario, come è, alla violenza ed all' armi, e diventare innanzi ad ogni cosa principe di quella città, e poterne disporre a suo modo. E perchè il riordinare una città al vivere politico, presuppone un uomo buono, e il diventare per violenza principe di una repubblica presuppone un uomo cattivo; per questo si troverà che radissime volte accaggia che uno uomo buono voglia diventare principe per vie cattive, ancorachè il fine suo fusse buono; e che uno reo divenuto principe voglia operare bene, e che gli caggia nell' animo usare quella autorità bene ch' egli ha male acquistata. Da tutte le soprascritte cose nasce la difficultà o impossibilità, che è nelle città corrotte, a mantenervi una repubblica o a crearvela di nuovo. E

quando pure la vi si avesse a creare o a mantenere, sarebbe necessario ridurla più verso lo stato regio che verso lo stato popolare; acciocchè quelli uomini, i quali dalle leggi per la loro insolenzia non possono essere corretti, fussero da una podestà quasi regia in qualche modo frenati. Ed a volergli fare per altra via diventare buoni, sarebbe o crudelissima impresa o al tutto impossibile; come io dissi di sopra che fece Cleomene: il quale se per essere solo ammazzò gli efori, e se Romolo per le medesime cagioni ammazzò il fratello e Tito Tazio Sabino, e dipoi usarono bene quella loro autorità; nondimeno si debbe avvertire che l'uno e l'altro di costoro non avevano il soggetto di quella corruzione macchiato della quale in questo capitolo ragioniamo; e però poterono volere, e volendo, colorire il disegno loro.

CAPITOLO XIX.

Dopo uno eccellente principe si può mantenere un principe debole; ma dopo un debole, non si può con un altro debole mantenere alcun regno.

Considerato la virtù ed il modo del procedere di Romolo, Numa e di Tullo, i primi tre re romani, si vede come Roma sortì una fortuna grandissima, avendo il primo re ferocissimo e bellicoso, l'altro quieto e religioso, il terzo simile di ferocia a Romolo, e più amatore della guerra che della pace. Perchè in Roma era necessario che surgesse ne' primi principj suoi un ordinatore del vivere civile, ma era bene poi necessario che gli altri re ripigliassero la virtù di Romolo, altrimenti quella città sarebbe diventata effeminata, e preda de' suoi vicini. Donde si può notare che uno successore, non di tanta virtù quanto il primo, può mantenere uno stato per la virtù di colui che l'ha retto innanzi, e si può godere le sue fatiche; ma se egli avviene, o che sia di lunga vita, o che dopo lui non sorga un altro che ripigli la virtù di quel primo, è necessitato quel regno a rovinare. Così per il contrario, se due, l'uno dopo l'altro, sono di gran virtù, si vede spesso che fanno cose grandissime, e che ne vanno con la fama in fino al cielo. David senza dubbio fu un uomo per arme, per dottrina, per giudizio eccellentissimo, e fu tanta la sua virtù, che avendo vinti ed abbattuti tutti i suoi vicini, lasciò a Salomone suo figliuolo un regno pacifico, quale egli si potette con le arti della pace e della guerra conservare, e si potette godere felicemente la virtù di suo padre. Ma non potette già lasciarlo a Roboam suo figliuolo, il quale non essendo per virtù simile all' avolo, nè per fortuna simile al padre, rimase con fatica erede della sesta parte del regno. Baisit sultan de' Turchi, ancora che fosse più amatore della pace che della guerra, potette godersi le fatiche di Maumetto suo padre, il quale avendo, come David, abbattuti i suoi vicini, gli lasciò un regno fermo, e da poterlo con l'arte della pace facilmente conservare. Ma se il figliuolo suo Salì, presente signore, fusse stato simile al padre e non all' avolo, quel regno rovinava; ma e' si vede costui essere per superare la gloria dell' avolo. Dico pertanto con questi esempi, che dopo uno eccellente principe si può mantenere un principe debole; ma dopo un debole non si può con un altro debole mantenere alcun regno; se già e' non fusse, come quello di Francia, che gli ordini suoi antichi lo mantenessero. E quelli principi sono deboli, che non stanno in su la guerra. Conchiudo pertanto con questo discorso, che la virtù di Romolo fu tanta, che la potette dare spazio a Numa Pompilio di potere molti anni con l'arte della pace

reggere Roma; ma dopo lui successe Tullo, il quale per la sua ferocità riprese la riputazione di Romolo; dopo il quale venne Anco, in modo dalla natura dotato, che poteva usare la pace e sopportare la guerra. E prima si dirizzò a volere tenere la via della pace; ma subito conobbe come i vicini giudicandolo effeminato, lo stimavano poco; talmente che pensò che a voler mantenere Roma, bisognava volgersi alla guerra, e somigliare Romolo e non Numa. Da questo piglino esempio tutti i principi che tengono stato, che chi somiglierà Numa lo terrà o non terrà, secondo che i tempi o la fortuna gli girerà sotto; ma chi somiglierà Romolo, e fia come esso armato di prudenza e d' armi, lo terrà in ogni modo, se da una ostinata ed eccessiva forza non gli è tolto. E certamente si può stimare, che se Roma sortiva per terzo suo re un uomo che non sapesse con l' armi renderle la sua riputazione, non arebbe mai poi, o con grandissima difficultà, potuto pigliar piede, nè fare quelli effetti ch' ella fece. E così mentre ch' ella visse sotto i re, la portò questi pericoli di rovinare sotto un re o debole o tristo.

CAPITOLO XX.

Due continue successioni di principi virtuosi fanno grandi effetti; e come le repubbliche bene ordinate hanno di necessità virtuose successioni; e però gli acquisti ed augumenti loro sono grandi.

Poi che Roma ebbe cacciati i re, mancò di quelli pericoli i quali di sopra sono detti che la portava succedendo in lei uno re o debole o tristo. Perchè la somma dello imperio si ridusse ne' consoli, i quali non per eredità o per inganni o per ambizione violenta, ma per suffragi liberi venivano a quello imperio, ed erano sempre uomini eccellentissimi; de' quali godendosi Roma la virtù e la fortuna di tempo in tempo, potette venire a quella sua ultima grandezza in altri tanti anni che la era stata sotto i re. Perchè si vede come due continue successioni di principi virtuosi sono sufficienti ad acquistare il mondo, come furono Filippo di Macedonia e Alessandro Magno. Il che tanto più debbe fare una repubblica avendo il modo dello eleggere non solamente due successioni, ma infiniti principi virtuosissimi, che sono l' uno dell'altro successori; la quale virtuosa successione fia sempre in ogni repubblica bene ordinata.

CAPITOLO XXI.

Quanto biasimo meriti quel principe e quella repubblica che manca d' armi proprie.

Debbono i presenti principi e le moderne repubbliche, le quali circa le difese ed offese mancano di soldati propri, vergognarsi di loro medesime, e pensare con lo esempio di Tullo tale difetto essere non per mancamento d' uomini atti alla milizia, ma per colpa loro, che non hanno saputo fare i loro uomini militari. Perchè Tullo, sendo stata Roma in pace quaranta anni, non trovò, succedendo lui nel regno, uomo che fusse stato mai alla guerra: nondimeno disegnando lui fare guerra, non pensò di valersi nè di Sanniti nè di Toscani nè d'altri che fussero consueti stare nell'armi; ma deliberò, come uomo prudentissimo, di valersi de' suoi. E fu tanta la sua virtù, che in un tratto sotto il suo

governo gli potè fare soldati eccellentissimi. Ed è più vero che alcuna altra verità, che se dove sono uomini, non sono soldati, nasce per difetto del principe, e non per altro difetto o di sito o di natura; di che ce n'è uno esempio freschissimo. Perchè ognuno sa, come ne' prossimi tempi il re d'Inghilterra assaltò il regno di Francia, nè prese altri soldati che i popoli suoi; e per essere stato quel regno più che trenta anni senza far guerra, non aveva nè soldato nè capitano che avesse mai militato: nondimeno ei non dubitò con quelli assaltare un regno pieno di capitani e di buoni eserciti, i'quali erano stati continuamente sotto l'armi nelle guerre d'Italia. Tutto naeque da essere quel re prudente uomo, e quel regno bene ordinato; il quale nel tempo della pace non intermette gli ordini della guerra. Pelopida ed Epaminonda Tebani, poichè egli ebbero libera Tebe, trattola dalla servitù dello imperio spartano, trovandosi in una città usa a servire e in mezzo di popoli effeminati, non dubitarono, tanta era la virtù loro, di ridurgli sotto l'armi, e con quelli andare a trovare alla campagna gli eserciti spartani, e vincerli: e chi ne scrive dice, come questi due in breve tempo mostrarono, che non solamente in Lacedemonia nascevano gli uomini di guerra, ma in ogni altra parte dove nascessino uomini, pure che si trovasse chi gli sapesse indirizzare alla milizia; come si vede che Tullo seppe indirizzare i Romani. E Virgilio non potrebbe meglio esprimere questa opinione, nè con altre parole mostrare di aderirsi a quella dove dice:

« .... Desidesque movebit
« Tullus in arma viros. »

CAPITOLO XXII.

Quello che sia da notare nel caso dei tre Orazi romani e dei tre Curiazi albani.

Tullo re di Roma e Mezio re d'Alba convennero che quel popolo fusse signore dell'altro, di cui i soprascritti tre uomini vincessero. Furono morti tutti i Curiazi albani, restò vivo uno degli Orazi romani, e per questo restò Mezio re albano con il suo popolo suggetto ai Romani. E tornando quello Orazio vincitore in Roma, e scontrando una sua sorella, che era ad uno de' tre Curiazi morti maritata, che piangeva la morte del marito, l'ammazzò. Donde quello Orazio per questo fallo fu messo in giudizio, e dopo molte dispute fu libero più per li prieghi del padre che per li suoi meriti. Dove sono da notare tre cose: una, che mai non si debbe con parte delle sue forze arrischiare tutta la sua fortuna; l'altra, che non mai in una città bene ordinata li demeriti con li meriti si ricompensano; la terza, che non mai sono i partiti savi, dove si debba o possa dubitare della inosservanza. Perchè gl'importa tanto a una città lo essere serva, che mai non si doveva credere ch'alcuno di quelli re o di quelli popoli stessero contenti che tre loro cittadini gli avessero sottomessi; come si vide che volle fare Mezio, il quale benchè subito dopo la vittoria de' Romani si confessasse vinto, e promettesse la ubbidienza a Tullo; nondimeno nella prima espedizione che eglino ebbono a convenire contra i Veienti, si vide como ei cercò d'ingannarlo, come quello che tardi s'era avveduto della temerità del partito preso da lui. E perchè di questo terzo notabile se n'è parlato assai, parleremo solo degli altri due ne' seguenti duoi capitoli.

CAPITOLO XXIII.

Che non si debbe mettere a pericolo tutta la fortuna, e non tutte le forze; e per questo spesso il guardare i passi è dannoso.

Non fu mai giudicato partito savio mettere a pericolo tutta la fortuna tua, e non tutte le forze. Questo si fa in più modi. L'uno è facendo come Tullo e Mezio, quando e' commissono la fortuna tutta della patria loro e la virtù di tanti uomini, quanti avea l'uno e l'altro di costoro negli eserciti suoi, alla virtù e fortuna di tre de' loro cittadini, che veniva ad essere una minima parte delle forze di ciascuno di loro. Nè si avvidero, come per questo partito tutta la fatica che avevano durata i loro antecessori nell'ordinare la repubblica, per farla vivere lungamente libera, e per fare i suoi cittadini difensori della loro libertà, era quasi che suta vana, stando nella potenza di sì pochi a perderla. La qual cosa da quelli re non potè esser peggio considerata. Cadesi ancora in questo inconveniente quasi sempre per coloro che, venendo il nimico, disegnano di tenere i luoghi difficili e guardare i passi. Perchè quasi sempre questa deliberazione sarà dannosa, se già in quello luogo difficile comodamente tu non potessi tenere tutte le forze tue. In questo caso, tale partito è da prendere; ma sendo il luogo aspro, e non vi potendo tenere tutte le forze tue, il partito è dannoso. Questo mi fa giudicare così, lo esempio di coloro che essendo assaltati da un nimico potente, ed essendo il paese loro circondato da' monti e luoghi alpestri, non hanno mai tentato di combattere il nimico in su' passi e in su' monti, ma sono iti ad incontrarlo là da essi; o quando non hanno voluto far questo, lo hanno aspettato dentro a essi monti, in luoghi benigni e non alpestri. E la cagione ne è suta la preallegata; perchè non si potendo condurre alla guardia de' luoghi alpestri molti uomini, sì per non vi potere vivere lungo tempo, sì per essere i luoghi stretti e capaci di pochi, non è possibile sostenere un nimico che venga grosso ad urtarti, ed al nimico è facile il venire grosso; perchè la intenzione sua è passare, e non fermarsi, ed a chi l'aspetta è impossibile aspettarlo grosso, avendo ad alloggiarsi per più tempo, non sapendo quando il nimico voglia passare in luoghi, com' io ho detto, stretti e sterili. Perdendo adunque quel passo che tu ti avevi presupposto tenere, e nel quale i tuoi popoli e lo esercito tuo confidava, entra il più delle volte ne' popoli e nel residuo delle genti tue tanto terrore, che senza potere esperimentare la virtù di essi, rimani perdente; e così vieni ad avere perduta tutta la tua fortuna con parte delle tue forze. Ciascuno sa con quanta difficultà Annibale passasse l'Alpi che dividono la Lombardia dalla Francia, e con quanta difficultà passasse quelle che dividono la Lombardia dalla Toscana; nondimeno i Romani l'aspettarono prima in sul Tesino, e dipoi nel piano d'Arezzo; e vollono più tosto, che il loro esercito fusse consumato dal nimico ne' luoghi dove poteva vincere, che condurlo su per l'Alpi ad esser destrutto dalla malignità del sito. E chi leggerà sensatamente tutte le istorie, troverà pochissimi virtuosi capitani aver tentato di tenere simili passi, e per le ragioni dette, e perchè e' non si possono chiudere tutti, sendo i monti come campagna, ed avendo non solamente le vie consuete e frequentate, ma molte altre, le quali se non sono note a' forestieri, sono note a' paesani, con l'aiuto de' quali sempre sarai condotto in qualunque luogo contra alla voglia di chi ti si oppone. Di che se ne può addurre uno freschissimo esempio nel MDXV. Quando Francesco re di Francia disegnava passare in Italia per la ricuperazione dello stato di

Lombardia, il maggiore fondamento che facevano coloro ch'erano alla sua impresa contrari, era che gli Svizzeri lo terrebbono a' passi in su' monti. E come per esperienza poi si vide, quel loro fondamento restò vano: perchè lasciato quel re da parte due o tre luoghi guardati da loro, se ne venne per un'altra via incognita; e fu prima in Italia, e loro appresso, che lo avessino presentito. Talchè loro sbigottiti si ritirarono in Milano, e tutti i popoli di Lombardia si aderirono alle genti francesi, sendo mancati di quella opinione avevano, che i Francesi dovessino essere tenuti in su' monti.

CAPITOLO XXIV.

Le repubbliche bene ordinate constituiscono premj e pene a' loro cittadini, nè compensano l' uno con l' altro.

Erano stati i meriti di Orazio grandissimi, avendo con la sua virtù vinti i Curiazi; era stato il fallo suo atroce, avendo morto la sorella: nondimeno dispiacque tanto tale omicidio ai Romani, che lo condussero a disputare della vita, non ostante che gli meriti suoi fussero tanto grandi e sì freschi. La qual cosa a chi superficialmente la considerasse, parrebbe uno esempio d' ingratitudine popolare. Nondimeno chi la esaminerà meglio, e con migliore considerazione ricercherà quali debbono essere gli ordini delle repubbliche, biasimerà quel popolo più tosto per averlo assoluto, che per averlo voluto condannare; e la ragione è questa, che nessuna repubblica bene ordinata non mai cancellò i demeriti con gli meriti de' suoi cittadini; ma avendo ordinati i premj ad una buona opera e le pene ad una cattiva, ed avendo premiato uno per aver bene operato, se quel medesimo opera dipoi male, lo gastiga senza avere riguardo alcuno alle sue buone opere. E quando questi ordini sono bene osservati, una città vive libera molto tempo, altrimenti sempre rovinerà presto. Perchè se ad un cittadino che abbia fatto qualche egregia opera per la città, s' aggiugne, oltre alla riputazione che quella cosa gli arreca, una audacia e confidenza di potere senza temer pena far qualche opera non buona, diventerà in breve tempo tanto insolente, che si risolverà ogni civiltà. È ben necessario, volendo che sia temuta la pena per le triste opere, osservare i premj per le buone; come si vede che fece Roma. E benchè una repubblica sia povera, e possa dare poco, debbe di quel poco non astenersi; perchè sempre ogni piccolo dono, dato ad alcuno per ricompensa di bene ancora che grande, sarà stimato da chi lo riceve onorevole e grandissimo. È notissima la istoria di Orazio Cocle, e quella di Muzio Scevola; come l'uno sostenne i nimici sopra un ponte, tanto che si tagliasse; l' altro si arse la mano, avendo errato, volendo ammazzare Porsena re degli Toscani. A costoro per queste due opere tanto egregie, fu donato dal pubblico due staiora di terra per ciascuno. È nota ancora l' istoria di Manlio Capitolino. A costui per aver salvato il Campidoglio da' Galli che vi erano a campo, fu dato da quelli che insieme con lui vi erano assediati dentro una piccola misura di farina. Il qual premio, secondo la fortuna che allora correva in Roma fu grande e di qualità, che mosso poi Manlio o da invidia o dalla sua cattiva natura a far nascere sedizione in Roma, e cercando guadagnarsi il popolo, fu senza rispetto alcuno de' suoi meriti gittato precipite da quello Campidoglio ch' egli prima con tanta sua gloria aveva salvo.

CAPITOLO XXV.

Chi vuole riformare uno stato antico in una città libera, ritenga almeno l' ombra de' modi antichi.

Colui che desidera o che vuole riformare uno stato d' una città, a volere che sia accetto, e poterlo con satisfazione di ciascuno mantenere, è necessitato a ritenere l'ombra almanco de' modi antichi; acciò che ai popoli non paia avere mutato ordine, ancora che in fatto gli ordini nuovi fussero al tutto alieni dai passati; perchè l'universale degli uomini si pasce così di quel che pare, come di quello che è; anzi molte volte si muovono più per le cose che paiono, che per quelle che sono. Per questa cagione i Romani conoscendo nel principio del loro vivere libero questa necessità, avendo in cambio d'un re creati duoi consoli, non vollono ch' egli avessino più che dodici littori, per non passare il numero di quelli che ministravano ai re. Oltra di questo, facendosi in Roma un sacrifizio anniversario, il quale non poteva essere fatto se non dalla persona del re, e volendo i Romani che quel popolo non avesse a desiderare per la assenza degli re alcuna cosa dell' antiche, crearono un capo di detto sacrificio, il quale essi chiamarono *re sacrificolo*, e lo sottomessono al sommo sacerdote. Talmentechè quel popolo per questa via venne a satisfarsi di quel sacrificio, e non avere mai cagione per mancamento d'esse di desiderare la tornata de' re. E questo si debbe osservare da tutti coloro che vogliono scancellare uno antico vivere in una città, e ridurla ad uno vivere nuovo e libero. Perchè alterando le cose nuove le menti degli uomini, ti debbi ingegnare che quelle alterazioni ritenghino più dell' antico sia possibile: e se i magistrati variano e di numero e di autorità e di tempo dagli antichi, che almeno ritènghino il nome. E questo, come ho detto, debbe osservare colui che vuole ordinare una potenza assoluta o per via di repubblica o di regno; ma quello che vuol fare una potestà assoluta, la quale dagli autori è chiamata tirannide, debbe rinnovare ogni cosa come nel seguente capitolo si dirà.

CAPITOLO XXVI.

Un principe nuovo in una città o provincia presa da lui, debbe fare ogni cosa nuova.

Qualunque diventa principe o d'una città o d'uno stato, e tanto più quando i fondamenti suoi fussino deboli, e non si volga o per via di regno o di repubblica alla vita civile, il migliore rimedio ch' egli abbia a tenere quel principato, è, sendo egli nuovo principe, fare ogni cosa di nuovo in quello stato; come è, nelle città fare nuovi governi con nuovi nomi, con nuova autorità, con nuovi uomini; fare i poveri ricchi, come fece David quando ei diventò re: *qui esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes*. Edificare oltra di questo nuove città, disfare delle vecchie, cambiare gli abitatori da un luogo ad un altro, e in somma non lasciare cosa niuna intatta in quella provincia, e che non vi sia nè grado nè ordine nè stato nè ricchezza, che chi la tiene non la riconosca da te; e pigliare per sua mira Filippo di Macedonia padre di Alessandro, il quale con

questi modi di piccolo re diventò principe di Grecia. E chi scrive di lui, dice, che tramutava gli uomini di provincia in provincia, come i mandriani tramutano le mandrie loro. Sono questi modi crudelissimi, e nimici d'ogni vivere non solamente cristiano, ma umano; e debbegli qualunque uomo fuggire, e volere piuttosto vivere privato, che re con tanta rovina degli uomini. Nondimeno colui che non vuole pigliare quella prima via del bene, quando si voglia mantenere, conviene che entri in questo male. Ma gli uomini pigliano certe vie del mezzo, che sono dannosissime; perchè non sanno essere nè tutti buoni nè tutti cattivi; come nel seguente capitolo per esempio si mostrerà.

CAPITOLO XXVII.

Sanno rarissime volte gli uomini essere al tutto tristi o al tutto buoni.

Papa Giulio II andando nel MDV a Bologna per cacciare di quello stato la casa de' Bentivogli, la quale aveva tenuto il principato di quella città cento anni, voleva ancora trarre Giovampagolo Baglioni di Perugia, della quale era tiranno, come quello che aveva congiurato contra a tutti gli tiranni che occupavano le terre della Chiesa. E pervenuto presso a Perugia con questo animo e deliberazione nota a ciascuno, non aspettò di entrare in quella città con lo esercito suo che lo guardasse; ma vi entrò disarmato, non ostante vi fusse dentro Giovampagolo con genti assai, quali per difesa di sè aveva ragunate. Sicchè portato da quel furore con il quale governava tutte le cose, con la semplice sua guardia si rimesse nelle mani del nimico, il quale dipoi ne menò seco, lasciando un governatore in quella città che rendesse ragione per la Chiesa. Fu notata dagli uomini prudenti che col papa erano, la temerità del papa e la viltà di Giovampagolo; nè potevano stimare donde si venisse, che quello non avesse con sua perpetua fama oppresso ad un tratto il nimico suo, e se arricchito di preda, sendo col papa tutti li cardinali con tutte le loro delizie. Nè si poteva credere si fusse astenuto o per bontà o per coscienza che lo ritenesse; perchè in un petto d'un uomo facinoroso, che si teneva la sorella, ch'aveva morti i cugini e i nipoti per regnare, non poteva scendere alcuno pietoso rispetto: ma si conchiuse, che gli uomini non sanno essere onorevolmente tristi, o perfettamente buoni; e come una tristizia ha in sè grandezza, o è in alcuna parte generosa, eglino non vi sanno entrare. Così Giovampagolo, il quale non stimava essere incesto e pubblico parricida, non seppe, o a dir meglio, non ardì, avendone giusta occasione, fare una impresa, dove ciascuno avesse ammirato l'animo suo, e avesse di sè lasciato memoria eterna; sendo il primo che avesse dimostro ai prelati quanto sia da stimare poco chi vive e regna come loro, ed avesse fatto una cosa, la cui grandezza avesse superato ogni infamia, ogni pericolo che da quella potesse dipendere.

CAPITOLO XXVIII.

Per qual cagione i Romani furono meno ingrati ai loro cittadini che gli Ateniesi.

Qualunque legge le cose fatte dalle repubbliche, troverà in tutte qualche spezie d'ingratitudine contra a' suoi cittadini; ma ne troverà meno in Roma

che in Atene, e per avventura in qualunque altra repubblica. E ricercando la cagione di questo, parlando di Roma e di Atene, credo accadesse, perchè i Romani avevano meno cagione di sospettare de' suoi cittadini che gli Ateniesi. Perchè a Roma, ragionando di lei dalla cacciata de' re insino a Silla e Mario, non fu mai tolta la libertà da alcuno suo cittadino; in modo che in lei non era grande cagione di sospettare di loro, e per conseguente d'offenderli inconsideratamente. Intervenne bene ad Atene il contrario; perchè sendole tolta la libertà da Pisistrato nel suo più florido tempo, e sotto uno inganno di bontà, come prima la diventò poi libera, ricordandosi delle ingiurie ricevute e della passata servitù, diventò acerrima vendicatrice, non solamente degli errori, ma dell' ombra degli errori de' suoi cittadini. Di qui nacque lo esilio e la morte di tanti eccellenti uomini, di qui l' ordine dell' ostracismo ed ogni altra violenza che contra i suoi ottimati in varj tempi da quella città fu fatto. Ed è verissimo quello che dicono questi scrittori della civiltà, che i popoli mordono più fieramente poi ch' egli hanno ricuperata la libertà, che poi che l' hanno conservata. Chi considererà adunque quanto è detto, non biasimerà in questo Atene, nè lauderà Roma; ma ne accuserà solo la necessità, per la diversità degli accidenti che in questa città nacquero. Perchè si vedrà, chi considererà le cose sottilmente, che se a Roma fusse suta tolta la libertà come ad Atene, non sarebbe stata Roma più pia verso i suoi cittadini, che si fusse quella. Di che si può fare verissima conietture, per quello che occorse dopo la cacciata de' re contra a Collatino ed a P. Valerio; de' quali il primo, ancora che si trovasse a liberare Roma, fu mandato in esilio non per altra cagione che per tenere il nome de' Tarquini; l' altro avendo solo dato di sè sospetto per edificare una casa in sul monte Celio, fu ancora per essere fatto esule. Talchè si può stimare, veduto quanto Roma fu in questi due sospettosa e severa, che l' arebbe usata l' ingratitudine come Atene, se da' suoi cittadini come quella, ne' primi tempi ed innanzi allo augumento suo, fusse stata ingiuriata. E per non avere a tornare più sopra questa materia della ingratitudine, ne dirò quello ne occorrerà nel seguente capitolo.

CAPITOLO XXIX.

Quale sia più ingrato, o un popolo o un principe.

Egli mi pare a proposito della soprascritta materia da discorrere quale usi con maggiori esempi questa ingratitudine, o un popolo o un principe. E per disputare meglio questa parte dico, come questo vizio della ingratitudine nasce o dalla avarizia o dal sospetto. Perchè quando o un popolo o un principe ha mandato fuori un suo capitano in una espedizione importante, dove quel capitano, vincendola, ne abbia acquistata assai gloria, quel principe o quel popolo è tenuto allo incontro a premiarlo; e se in cambio di premio, o ei lo disonora o ei l' offende, mosso dalla avarizia, non volendo, ritenuto da questa cupidità, satisfargli, fa uno errore che non ha scusa, anzi si tira dietro una infamia eterna. Pure si trovano molti principi che ci peccano. E Cornelio Tacito dice con questa sentenza la cagione: *Proclivius est injuriæ, quam beneficio vicem exsolvere, quia gratia oneri, ultio in questu habetur.* Ma quando ei non lo premia, o a dir meglio l' offende, non mosso da avarizia, ma da sospetto, allora merita e il popolo e il principe qualche scusa. E di queste ingratitudini usate per tal cagione se ne

legge assai: perchè quello capitano il quale virtuosamente ha acquistato uno imperio al suo signore, superando i nimici, e riempiendo sè di gloria e li suoi soldati di ricchezze, di necessità e con i soldati suoi e con i nimici e con i sudditi propri di quel principe acquista tanta reputazione, che quella vittoria non può sapere di buono a quel signore che lo ha mandato. E perchè la natura degli uomini è ambiziosa e sospettosa, e non sa porre modo a nissuna sua fortuna, è impossibile che quel sospetto che subito nasce nel principe dopo la vittoria di quel suo capitano, non sia quel medesimo accresciuto per qualche suo modo o termine usato insolentemente. Talchè il principe non può pensare ad altro che assicurarsene; e per fare questo pensa o di farlo morire, o di torgli la riputazione che egli si ha guadagnata nel suo esercito e ne' suoi popoli, e con ogni industria mostrare che quella vittoria è nata non per la virtù di quello, ma per fortuna, o per viltà dei nimici, o per prudenza degli altri capitani che sono stati seco in tale fazione. Poichè Vespasiano sendo in Giudea fu dichiarato dal suo esercito imperadore, Antonio Primo, che si trovava con un altro esercito in Illiria, prese le parti sue, e ne venne in Italia contro a Vitellio, il quale regnava a Roma, e virtuosissimamente ruppe due eserciti vitelliani, e occupò Roma; talche Muziano mandato da Vespasiano, trovò per la virtù d'Antonio acquistato il tutto, e vinta ogni difficultà. Il premio che Antonio ne riportò, fu che Muziano gli tolse subito la ubbidienza dello esercito, e a poco a poco lo ridusse in Roma senza alcuna autorità; talche Antonio ne andò a trovare Vespasiano, il quale era ancora in Asia, dal quale fu in modo ricevuto, che in breve tempo ridotto in nessun grado quasi disperato morì. E di questi esempi ne sono piene le istorie. Nei nostri tempi, ciascuno che al presente vive sa con quanta industria e virtù Consalvo Ferrante, militando nel regno di Napoli contra ai Francesi per Ferrando re di Ragona, conquistasse e vincesse quel regno, e come per premio di vittoria ne riportò, che Ferrando si partì da Ragona, e venuto a Napoli, in prima gli levò la ubbidienza delle genti d'arme, e dipoi gli tolse le fortezze, ed appresso lo menò seco in Spagna, dove poco tempo poi inonorato morì. È tanto dunque naturale questo sospetto nei principi, che non se ne possono difendere; ed è impossibile ch' egli usino gratitudine a quelli che con vittoria hanno fatto sotto le insegne loro grandi acquisti. E da quello che non si difende un principe, non è miracolo nè cosa degna di maggiore considerazione, se un popolo non se ne difende. Perchè avendo una città che vive libera, duoi fini, l'uno l'acquistare, l'altro il mantenersi libera, conviene che nell'una cosa e nell'altra per troppo amore erri. Quanto agli errori nello acquistare, se ne dirà nel luogo suo. Quanto agli errori per mantenersi libera, sono tra gli altri questi, di offendere quei cittadini che la doverebbe premiare, aver sospetto di quelli in cui si doverebbe confidare. E benchè questi modi in una repubblica venuta alla corruzione siano cagione di grandi mali, e che molte volte più tosto la viene alla tirannide, come intervenne a Roma di Cesare, che per forza si tolse quello che la ingratitudine gli negava: nondimeno in una repubblica non corrotta sono cagione di gran beni, e fanno che la ne vive libera più, mantenendosi per paura di punizione gli uomini migliori, e meno ambiziosi. Vero è che fra tutti i popoli che mai ebbero imperio, per le cagioni di sopra discorse, Roma fu la meno ingrata. Perchè della sua ingratitudine si può dire che non ci sia altro esempio che quello di Scipione: perchè Coriolano e Cammillo furono fatti esuli per ingiuria che l'uno e l'altro aveva fatto alla plebe. Ma all'uno non fu perdonato, per aver sempre riserbato contra al popolo l'animo nimico; l'altro non solamente fu richiamato, ma per tutto il tempo della sua vita adorato come principe. Ma l'ingratitudine, usata a Scipione,

nacque da un sospetto che i cittadini cominciarono avere di lui, che dagli altri non s'era avuto, il quale nacque dalla grandezza del nimico che Scipione aveva vinto, dalla riputazione che gli aveva data la vittoria di sì lunga e pericolosa guerra, dalla celerità di essa, dai favori che la gioventù, la prudenza, e le altre sue memorabili virtù gli acquistavano. Le quali cose furono tante che, non che altro, i magistrati di Roma temevano della sua autorità; la qual cosa spiaceva agli uomini savi, come cosa inconsueta in Roma. E parve tanto straordinario il vivere suo, che Catone Prisco, riputato santo, fu il primo a fargli contra, e a dire che una città non si poteva chiamare libera, dove era un cittadino che fusse temuto dai magistrati. Talchè se il popolo di Roma seguì in questo caso la opinione di Catone, merita quella scusa che di sopra ho detto meritare quelli popoli e quelli principi che per sospetto sono ingrati. Conchiudendo adunque questo discorso, dico, che usandosi questo vizio della ingratitudine o per avarizia o per sospetto, si vedrà come i popoli non mai per l'avarizia l'usarono, e per sospetto assai manco che i principi, avendo meno cagione di sospettare, come di sotto si dirà.

CAPITOLO XXX.

Quali modi debbe usare un principe o una repubblica per fuggire questo vizio della ingratitudine, e quali quel capitano o quel cittadino per non essere oppresso da quella.

Un principe per fuggire questa necessità di avere a vivere con sospetto, o essere ingrato, debbe personalmente andare nelle espedizioni; come facevano nel principio quelli imperadori romani; come fa ne' tempi nostri il Turco; e come hanno fatto e fanno quelli che sono virtuosi. Perchè vincendo, la gloria e lo acquisto è tutto loro: e quando non vi sono, sendo la gloria d'altrui, non pare loro potere usare quello acquisto, s'ei non spengono in altrui quella gloria che loro non hanno saputo guadagnarsi, e diventare ingrati ed ingiusti; e senza dubbio è maggiore la loro perdita che il guadagno. Ma quando o per negligenza o per poca prudenza e' si rimangono a casa oziosi, e mandano un capitano, io non ho che precetto dar loro altro, che quello che per lor medesimi si sanno. Ma dico bene a quel capitano, giudicando che non possa fuggire i morsi della ingratitudine, che faccia una delle due cose: o subito dopo la vittoria lasci l'esercito, e rimettasi nelle mani del suo principe, guardandosi da ogni atto insolente o ambizioso; acciocchè quello spogliato d'ogni sospetto abbia cagione o di premiarlo o di non l'offendere; o quando questo non gli paia di fare, prenda animosamente la parte contraria, e tenga tutti quelli modi per li quali creda che quello acquisto sia suo proprio e non del principe suo, facendosi benevoli i soldati ed i sudditi, e faccia nuove amicizie con i vicini, occupi con li suoi uomini le fortezze, corrompa i principi del suo esercito; e di quelli che non può corrompere si assicuri; e per questi modi cerchi di punire il suo signore di quella ingratitudine che esso gli userebbe. Altre vie non ci sono; ma come di sopra si disse, gli uomini non sanno essere nè al tutto tristi nè al tutto buoni. E sempre interviene che subito dopo la vittoria, lasciare lo esercito non vogliono, portarsi modestamente non possono, usare termini violenti e che abbino in sè l'onorevole non sanno; talchè stando ambigui, tra quella loro dimora e ambiguità, sono oppressi. Quanto ad una repubblica, volendo fuggire

questo vizio dello ingrato, non si può dare il medesimo rimedio che al principe; ciò è che vada e non mandi nelle espedizioni sue, sendo necessitata a mandare un suo cittadino. Conviene pertanto che per rimedio io le dia, che la tenga i medesimi modi che tenne la repubblica romana ad esser meno ingrata che l'altre; il che nacque dai modi del suo governo. Perchè adoperandosi tutta la città, e gli nobili e gl' ignobili, nella guerra, surgeva sempre in Roma in ogni età tanti uomini virtuosi e ornati di varie vittorie, che il popolo non aveva cagione di dubitare di alcuno di loro, sendo assai, e guardando l' uno l' altro. E in tanto si mantenevano interi e rispettivi di non dare ombra di alcuna ambizione, nè cagione al popolo come ambiziosi d' offenderli, che venendo alla dittatura, quello maggior gloria ne riportava che più tosto la deponeva. E così non potendo simili modi generare sospetto, non generavano ingratitudine. In modo che una repubblica che non voglia avere cagione d'essere ingrata, si debbe governare come Roma; e uno cittadino che voglia fuggire quelli suoi morsi, debbe osservare i termini osservati dai cittadini romani.

CAPITOLO XXXI.

Che i capitani romani per errore commesso non furono mai istraordinariamente puniti, nè furono mai ancora puniti quando, per la ignoranza loro o tristi partiti presi da loro, ne fussino seguiti danni alla repubblica.

I Romani non solamente (come di sopra avemo discorso) furono manco ingrati che l' altre repubbliche, ma furono ancora più pii e più rispettivi nella punizione de' loro capitani degli eserciti, che alcune altre. Perchè se il loro errore fusse stato per malizia, e' lo gastigavano umanamente; se egli era per ignoranza, non che lo punissino, e' lo premiavano ed onoravano. Questo modo del procedere era ben considerato da loro; perchè e' giudicavano che fusse di tanta importanza a quelli che governavano gli eserciti loro, lo avere l' animo libero e spedito, e senza altri estrinsechi rispetti nel pigliare i partiti, che non volevano aggiugnere ad una cosa per sè stessa difficile e pericolosa nuove difficultà e pericoli, pensando che aggiugnendoveli, nissuno potesse essere che operasse mai virtuosamente. Verbigrazia, e' mandavano uno esercito in Grecia contra a Filippo di Macedonia, o in Italia contra a quelli popoli che vinsono prima. Era questo capitano che era preposto a tale espedizione angustiato da tutte quelle cure che si arrecavano dietro quelle faccende, le quali sono gravi e importantissime. Ora, se a tali cure si fussino aggiunti tali esempi di Romani ch'eglino avessino crucifissi o altrimente morti quelli che avessino perdute le giornate, egli era impossibile che quello capitano tra tanti sospetti potesse deliberare strenuamente. Però giudicando essi che a questi tali fusse assai pena la ignominia dello avere perduto, non gli vollono con altra maggior pena sbigottire. Uno esempio ci è, quanto allo errore commesso non per ignoranza. Erano Sergio e Virginio a campo a Veios, ciascuno preposto ad una parte dello esercito; de' quali Sergio era all' incontro donde potevano venire i Toscani, e Virginio dall' altra parte. Occorse che sendo assaltato Sergio dai Falisci e da altri popoli, sopportò di essere rotto e fugato prima che mandar per aiuto a Virginio. E dall' altra parte Virginio, aspettando che si umiliasse, volle piuttosto vedere il disonore della patria sua e la rovina di quello esercito, che soccorrerlo. Caso veramente malvagio e degno d' esser notato e da fare non buona coniet-

tare della repubblica romana, se l'uno e l'altro non fussero stati castigati. Vero è che dove un' altra repubblica gli arebbe puniti di pena capitale, quella gli punì in danari. Il che nacque, non perchè i peccati loro non meritassino maggior punizione, ma perchè i Romani vollono in questo caso, per le ragioni già dette, mantenere gli antichi costumi loro. E quanto agli errori per ignoranza, non ci è il più bello esempio che quello di Varrone, per la temerità del quale sendo rotti i Romani a Canna da Annibale, dove quella repubblica portò periculo della sua libertà; nondimeno perchè vi fu ignoranza e non malizia, non solamente non lo gastigarono, ma lo onorarono; e gli andò incontro nella tornata sua in Roma tutto l'ordine senatorio; non lo potendo ringraziare della zuffa, lo ringraziarono ch' egli era tornato in Roma, e non si era disperato delle cose romane. Quando Papirio Cursore voleva fare morire Fabio, per avere contra il suo comandamento combattuto con i Sanniti, tra le altre ragioni che dal padre di Fabio erano assegnate contra alla ostinazione del dittatore, era che il popolo romano in alcuna perdita de' suoi capitani non aveva fatto mai quello che Papirio nella vittoria voleva fare.

CAPITOLO XXXII.

Una repubblica o uno principe non debbe differire a beneficare gli uomini nelle loro necessitadi.

Ancora che ai Romani succedesse felicemente essere liberali al popolo, sopravvenendo il pericolo, quando Porsena venne ad assaltare Roma per rimettere i Tarquini; dove il senato dubitando della plebe che non volesse piuttosto accettare i re che sostenere la guerra, per assicurarsene la sgravò delle gabelle del sale e d'ogni gravezza, dicendo come i poveri assai operavano in beneficio pubblico se ei nutrivano i loro figliuoli, e che per questo beneficio quel popolo si esponesse a sopportare ossidione, fame e guerra, non sia alcuno che confidatosi in questo esempio differisca ne' tempi di pericoli a guadagnarsi il popolo perchè mai gli riuscirà quello che riuscì ai Romani: perchè l'universale giudicherà non aver quel bene da te, ma dagli avversari tuoi; e dovendo temere che, passata la necessità, tu ritolga loro quello che hai forzatamente loro dato, non arà teco obbligo alcuno. E la cagione perchè ai Romani tornò bene questo partito, fu perchè lo stato era nuovo, e non per ancora fermo, ed aveva veduto quel popolo come innanzi si erano fatte leggi in beneficio suo, come quella della appellagione alla plebe; in modo che ei potette persuadersi che quel bene gli era fatto, non era tanto causato dalla venuta dei nimici, quanto dalla disposizione del senato in beneficarli. Oltra di questo la memoria dei re era fresca, da' quali erano stati in molti modi vilipesi e ingiuriati. E perchè simili cagioni accaggiono rade volte, occorrerà ancora rade volte che simili rimedj giovino. Però debbe qualunque tiene così repubblica come principe, considerare innanzi quali tempi gli possono venire addosso contrari, e di quali uomini ne' tempi avversi si può avere di bisogno; e dipoi vivere con loro in quel modo che giudica, sopravvegnente qualunque caso, essere necessitato vivere. E quello che altrimente si governa, o principe o repubblica, e massime un principe, e poi in sul fatto crede, quando il pericolo sopravviene, con i benefici riguadagnarsi gli uomini, se ne inganna; perchè non solamente non se ne assicura, ma accelera la sua rovina.

CAPITOLO XXXIII.

Quando uno inconveniente è cresciuto o in uno stato o contra ad uno stato, è più salutifero partito temporeggiarlo che urtarlo.

Crescendo la repubblica romana in riputazione, forze ed imperio, i vicini, i quali prima non avevano pensato quanto quella nuova repubblica potesse arrecare loro di danno, cominciarono, ma tardi, a conoscere lo errore loro; e volendo rimediare a quello che prima non avevano rimediato, conspirarono ben quaranta popoli contra a Roma: donde i Romani tra gli altri rimedj soliti farsi da loro negli urgenti pericoli, si volsono a creare il dittatore, cioè dare potestà ad un uomo che senza alcuna consulta potesse deliberare, e senza alcuna appellazione potesse eseguire le sue deliberazioni. Il quale rimedio, come allora fu utile e fu cagione che vincessero gl' imminenti pericoli, così fu sempre utilissimo in tutti quelli accidenti che nello augumento dello imperio in qualunque tempo surgessino contra alla repubblica. Sopra il qual accidente è da discorrere prima come quando uno inconveniente che surga, o in una repubblica o contro ad una repubblica, causato da cagione intrinseca o estrinseca, è diventato tanto grande che e' cominci a far paura a ciascuno, è molto più sicuro partito temporeggiarsi con quello, che tentare di estinguerlo. Perchè quasi sempre coloro che tentano d'ammorzarlo, fanno le sue forze maggiori, e fanno accelerare quel male che da quello si sospettava. E di questi simili accidenti ne nasce nella repubblica più spesso per cagione intrinseca che estrinseca; dove molte volte o e' si lascia pigliare ad uno cittadino più forze che non è ragionevole, o e' si comincia a corrompere una legge la quale è il nervo e la vita del vivere libero; e lasciasi trascorrere questo errore in tanto, che gli è più dannoso partito il volervi rimediare che lasciarlo seguire. E tanto più è difficile il conoscere questi inconvenienti quando e' nascono, quanto e' pare più naturale agli uomini favorire sempre i principj delle cose. E tali favori possono più che in alcuna altra cosa, nelle opere che paiono che abbino in sè qualche virtù, e siano operate da' giovani: perchè se in una repubblica si vede surgere un giovane nobile, quale abbia in sè virtù straordinaria, tutti gli occhi de' cittadini si cominciano a voltare verso lui, e concorrono senza alcun rispetto ad onorarlo; in modo che se in quello è punto d'ambizione, accozzati i favori che gli dà la natura e questo accidente, viene subito in luogo, che quando i cittadini si avveggono dell' error loro, hanno pochi rimedj ad ovviarvi; e volendo quelli tanti ch' egli hanno, operarli, non fanno altro che accelerare la potenza sua. Di questo se ne potrebbe addurre assai esempi, ma io ne voglio dare solamente uno della città nostra. Cosimo de' Medici, dal quale la casa de' Medici in la nostra città ebbe il principio della sua grandezza, venne in tanta riputazione col favore che gli dette la sua prudenza e la ignoranza degli altri cittadini, che ei cominciò a fare paura allo stato, in modo che gli altri cittadini giudicavano l'offenderlo pericoloso, e il lasciarlo stare cosa pericolosissima. Ma vivendo in quei tempi Niccolò da Uzzano, il quale nelle cose civili era tenuto uomo espertissimo, ed avendo fatto il primo errore di non conoscere i pericoli che dalla riputazione di Cosimo potevano nascere, mentre che visse non permesse mai che si facesse il secondo, cioè che si tentasse di volerlo spegnere; giudicando tale tentazione essere al tutto la rovina dello stato loro, come si vide in fatto

che fu dopo la sua morte: perchè non osservando quelli cittadini che rimasero questo suo consiglio, si fecero forti contra a Cosimo, e lo cacciarono da Firenze. Donde ne nacque che la sua parte per questa ingiuria risentitasi, poco dipoi lo chiamò, e lo fece principe della repubblica; al qual grado senza quella manifesta opposizione non sarebbe mai potuto ascendere. Questo medesimo intervenne a Roma con Cesare, che favorita da Pompeio e dagli altri quella sua virtù, si convertì poco dipoi quel favore in paura; di che fa testimonio Cicerone dicendo che Pompeio aveva tardi cominciato a temer Cesare. La qual paura fece che pensarono ai rimedj, e gli rimedj che fecero accelerarono la rovina della loro repubblica. Dico adunque che, poichè gli è difficile conoscere questi mali quando e' surgono, causata questa difficultà da uno inganno che ti fanno le cose in principio, è più savio partito il temporeggiarle poichè le si conoscono, che l'oppugnarle: perchè temporeggiandole, o per lor medesime si spengono, o almeno il male si differisce in più lungo tempo. E in tutte le cose debbono aprir gli occhi i principi che disegnano cancellarle, o alle forze ed impeto loro opporsi, di non dare loro, in cambio di detrimento, augumento; e credendo sospingere una cosa, tirarsela dietro, ovvero soffocare una pianta con annaffiarla. Ma si debbe considerar bene le forze del malore, e quando ti vedi sufficiente a sanarlo, metterviti senza rispetto; altrimente lasciarlo stare, nè in alcun modo tentarlo. Perchè interverrebbe, come di sopra si discorre, e come intervenne a' vicini di Roma, ai quali, poichè Roma era cresciuta in tanta potenza, era più salutifero con gli modi della pace cercare di placarla e ritenerla addietro, che con i modi della guerra farla pensare a nuovi ordini e nuove difese. Perchè quella loro congiura non fece altro che farli più uniti, più gagliardi, e pensare ai modi nuovi, mediante i quali in più breve tempo ampliarono la potenza loro. Tra i quali fu la creazione del dittatore, per lo qual nuovo ordine non solamente superarono gl'imminenti pericoli, ma fu cagione di ovviare a infiniti mali, ne' quali senza quello rimedio quella repubblica sarebbe incorsa.

CAPITOLO XXXIV.

L'autorità dittatoria fece bene e non danno alla repubblica romana: e come le autorità che i cittadini si tolgono, non quelle che sono loro dai suffragi liberi date, sono alla vita civile perniziose.

E' sono stati dannati da alcuno scrittore quelli Romani che trovarono in quella città il modo di creare il dittatore, come cosa che fusse cagione col tempo della tirannide di Roma; allegando, come il primo tiranno che fusse in quella città, la comandò sotto questo titolo dittatorio; dicendo che se non vi fusse stato questo, Cesare non arebbe potuto sotto alcuno titolo pubblico adonestare la sua tirannide. La qual cosa non fu bene da colui che tenne questa opinione esaminata, e fu fuori d'ogni ragione creduta. Perchè e' non fu il nome nè il grado del dittatore che facesse serva Roma, ma fu l'autorità presa da' cittadini per la diuturnità dell'imperio: e se in Roma fusse mancato il nome dittatorio, n'arebbono preso un altro; perchè e' sono le forze, che facilmente s'acquistano i nomi, non i nomi le forze. E si vide che il dittatore, mentre che fu dato secondo gli ordini pubblici e non per autorità propria, fece sempre bene alla città. Perchè e' nuocono alle repubbliche i magistrati che si fanno e l'autoritadi che si danno per vie straordinarie, non quelle che vengono per vie ordinarie.

Come si vede che seguì in Roma in tanto progresso di tempo, che mai alcuno dittatore fece se non bene alla repubblica. Di che ce ne sono ragioni evidentissime. Prima, perchè a volere che uno cittadino possa offendere, e pigliarsi autorità straordinaria, conviene che egli abbia molte qualità, le quali in una repubblica non corrotta non può mai avere; perchè gli bisogna essere ricchissimo, ed avere assai aderenti e partigiani, i quali non può avere dove le leggi si osservano; e quando pure ve gli avesse, simili uomini sono in modo formidabili, che i suffragi liberi non concorrono in quelli. Oltra di questo, il dittatore era fatto a tempo e non in perpetuo, e per ovviare solamente a quella cagione mediante la quale era creato; e la sua autorità si estendeva in potere deliberare per sè stesso circa i modi di quello urgente pericolo, e fare ogni cosa senza consulta, e punire ciascuno senza appellazione; ma non poteva far cosa che fusse in diminuzione dello stato, come sarebbe stato torre autorità al senato o al popolo, disfare gli ordini vecchi della città e farne de' nuovi. In modo che raccozzato il breve tempo della sua dittatura, e l'autorità limitata ch'egli aveva, e il popolo romano non corrotto, era impossibile ch'egli uscisse de' termini suoi e nuocesse alla città; e per esperienza si vede che sempre mai giovò. E veramente fra gli altri ordini romani, questo è uno che merita essere considerato, e connumerato fra quelli che furono cagione della grandezza di tanto imperio. Perchè senza un simile ordine le città con difficultà usciranno degli accidenti straordinari; perchè gli ordini consueti nelle repubbliche, hanno il moto tardo (non potendo alcuno consiglio nè alcuno magistrato per sè stesso operare ogni cosa, ma avendo in molte cose bisogno l'uno dell'altro) e dovendo raccozzare insieme tanti voleri a tempo, sono i rimedj loro pericolosissimi quando egli hanno a rimediare a una cosa che non aspetti tempo. E però le repubbliche debbono tra i loro ordini avere un simile modo. E la repubblica viniziana, la quale tra le moderne repubbliche è eccellente, ha riservato autorità a pochi cittadini che, ne' bisogni urgenti, senza maggiore consulta tutti d'accordo possino deliberare. Perchè quando in una repubblica manca un simil modo, è necessario osservando gli ordini rovinare, o per non rovinare rompergli. E in una repubblica non vorrebbe mai accadere cosa, che con i modi straordinari s'avesse a governare. Perchè ancora che il modo straordinario per allora facesse bene, nondimeno lo esempio fa male; perchè si mette una usanza di rompere gli ordini per bene, che poi sotto quel colore si rompono per male. Talchè mai fia perfetta una repubblica, se con le leggi sue non ha provvisto a tutto, e ad ogni accidente posto il rimedio, e dato il modo a governarlo. E però conchiudendo dico, che quelle repubbliche le quali negli urgenti pericoli non hanno rifugio o al dittatore o a simili autoritadi, sempre ne' gravi accidenti rovineranno. È da notare in questo nuovo ordine, il modo dello eleggerlo, e quanto da' Romani fu saviamente provvisto. Perchè sendo la creazione del dittatore con qualche vergogna dei consoli, avendo i capi della città a venire sotto una ubbidienza come gli altri, e presupponendo che di questo avesse a nascere isdegno fra i cittadini, vollono che l'autorità dello eleggerlo fusse ne' consoli; pensando che quando l'accidente venisse, che Roma avesse bisogno di questa regia potestà, e' l'avessino a fare volentieri, e facendolo loro, che dolesse lor meno. Perchè le ferite, e ogni altro male che l'uomo si fa da sè spontaneamente e per elezione, dolgono di gran lunga meno che quelle che ti sono fatte da altri. Ancora che poi negli ultimi tempi i Romani usassino, in cambio del dittatore, di dare tale autorità al consolo con queste parole: *Videat consul ne respublica quid detrimenti capiat.* E per tornare alla materia nostra, conchiudo come i vicini di Roma, cercando opprimergli, gli

fecero ordinare non solamente a potersi difendere, ma a potere con più forza, più consiglio e più autorità offender loro.

CAPITOLO XXXV.

La cagione, perchè in Roma la creazione del decemvirato fu nociva alla libertà di quella repubblica, non ostante che fosse creato per suffragi pubblici e liberi.

E' pare contrario a quel che di sopra è discorso, che quella autorità che si occupa con violenza, non quella ch' è data con gli suffragi nuoce alle repubbliche, la elezione de' dieci cittadini creati dal popolo romano per fare le leggi in Roma; i quali ne diventarono col tempo tiranni, e senza alcun rispetto occuparono la libertà di quella. Dove si debbe considerare i modi del dare l'autorità, e il tempo perchè la si dà. E quando e' si dia autorità libera col tempo lungo (chiamando il tempo lungo un anno o più) sempre fia pericolosa, e farà gli effetti o buoni o tristi, secondo che sieno tristi o buoni coloro a chi la sarà data. E se si considera l' autorità che ebbero i Dieci, e quella che avevano i dittatori, si vedrà senza comparazione quella de' Dieci maggiore. Perchè creato il dittatore, rimanevano i tribuni, i consoli, il senato, con la loro autorità, nè il dittatore la poteva torre loro; e s' egli avesse potuto privare uno del consolato, uno del senato, ei non poteva annullare l'ordine senatorio, e fare nuove leggi. In modo che il senato, i consoli e i tribuni, restando con l'autorità loro, venivano ad essere come sua guardia, a farlo non uscire della via diritta. Ma nella creazione de' Dieci occorse tutto il contrario; perchè egli annullarono i consoli e i tribuni, dettono loro autorità di far leggi ed ogni altra cosa come il popolo romano: talchè trovandosi soli, senza consoli, senza tribuni, senza appellazione al popolo, e per questo non venendo ad avere chi gli osservasse, ei poterono il secondo anno, mossi dall' ambizione d' Appio, diventare insolenti. E per questo si debbe notare, che quando e' si è detto che una autorità data da' suffragi liberi, non offese mai alcuna repubblica, si presuppone che un popolo non si conduca mai a darla se non con le debite circostanze e ne' debiti tempi; ma quando, o per essere ingannato o per qualche altra cagione che lo accecasse, e' si conducesse a darla imprudentemente, e nel modo che il popolo romano la dette a' Dieci, gl' interverria sempre come a quello. Questo si prova facilmente, considerando quali cagioni mantenessero i dittatori buoni, e quali facessero i Dieci cattivi; e considerando ancora come hanno fatto quelle repubbliche che sono state tenute bene ordinate nel dare l' autorità per lungo tempo, come davano gli Spartani agli loro re, e come danno i Viniziani ai loro duci: perchè si vedrà all' uno e all' altro modo di costoro essere poste guardie, che facevano che i re non potevano usare male quella autorità. Nè giova in questo caso, che la materia non sia corrotta; perchè una autorità assoluta in brevissimo tempo corrompe la materia, e si fa amici e partigiani. Nè gli nuoce o esser povero o non avere parenti; perchè le ricchezze e ogni altro favore subito gli corre dietro, come particolarmente nella creazione de' detti Dieci discorremmo.

CAPITOLO XXXVI.

Non debbono i cittadini che hanno avuti i maggiori onori sdegnarsi de' minori.

Avevano i Romani fatti Marco Fabio e C. Manlio consoli, e vinta una gloriosissima giornata contra a' Veienti e gli Etrusci, nella qual fu morto Quinto Fabio fratello del consolo, quale l'anno d'avanti era stato consolo. Dove si debbe considerare quanto gli ordini di quella città erano atti a farla grande, e quanto le altre repubbliche che si discostano dai modi suoi s'ingannano. Perchè ancora che i Romani fussino amatori grandi della gloria, nondimeno non stimavano cosa disonorevole ubbidire ora a chi altra volta essi avevano comandato, e trovarsi a servire in quello esercito del quale erano stati principi. Il quale costume è contrario alla opinione, ordini e modi de' cittadini de' tempi nostri: ed in Vinegia è ancora questo errore, ch' uno cittadino, avendo avuto un grado grande, si vergogni di accettar un minore, e la città gli consente che se ne possa discostare. La qual cosa quando fusse onorevole per il privato, è al tutto inutile per il pubblico. Perchè più speranza debbe avere una repubblica, e più confidare in un cittadino che d'un grado grande scenda a governare un minore, che in quello che d'uno minore salga a governare un maggiore. Perchè a costui non può ragionevolmente credere, se non li vede uomini intorno, i quali siano di tanta riverenza o di tanta virtù, che la novità di colui possa essere con il consiglio ed autorità loro moderata. E quando in Roma fusse stata la consuetudine quale in Vinegia e nell'altre repubbliche e regni moderni; che chi era stato una volta consolo, non volesse mai più andar negli eserciti se non consolo, ne sarebbero nate infinite cose in disfavore del viver libero, e per gli errori che arebbono fatti gli uomini nuovi, e per l'ambizione che loro arebbono potuto usare meglio, non avendo uomini intorno, nel cospetto de' quali ei temessino errare; e così sarebbero venuti ad essere più sciolti; il che sarebbe tornato tutto in detrimento pubblico.

CAPITOLO XXXVII.

Quali scandali partorì in Roma la legge agraria, e come fare una legge in una repubblica che risguardi assai indietro, e sia contra ad una consuetudine antica della città, è scandalosissimo.

Egli è sentenza degli antichi scrittori come gli uomini sogliono affliggersi nel male e stuccarsi nel bene, e come dall'una e dall'altra di queste due passioni nascono i medesimi effetti. Perchè qualunque volta è tolto agli uomini il combattere per necessità, combattono per ambizione; la quale è tanto potente ne' petti umani, che mai, a qualunque grado si salgono, gli abbandona. La cagione è, perchè la natura ha creato gli uomini in modo che possono desiderare ogni cosa, e non possono conseguire ogni cosa; talchè essendo sempre maggiore il desiderio che la potenza dello acquistare, ne risulta la mala contentezza di quello che si possiede, e la poca satisfazione di esso. Da questo nasce il variare della fortuna loro; perchè desiderando gli uomini, parte di avere più, parte

temendo di non perdere lo acquistato, si viene alle inimicizie e alla guerra, dalla quale nasce la rovina di quella provincia e l'esaltazione di quell'altra. Questo discorso ho fatto, perchè alla plebe romana non bastò assicurarsi de' nobili per la creazione de' tribuni, al qual desiderio fu costretta per necessità; che lei subito, ottenuto quello, cominciò a combattere per ambizione, e volere con la nobiltà dividere gli onori e le sustanze, come cosa stimata più dagli uomini. Da questo nacque il morbo che partorì la contenzione della legge agraria, ed in fine fu causa della distruzione della repubblica romana. E perchè le repubbliche bene ordinate hanno a tenere ricco il pubblico, e li loro cittadini poveri, convenne che fusse nella città di Roma difetto in questa legge; la quale, o non fusse fatta nel principio in modo che la non si avesse ogni dì a ritrattare, o che la si differisse tanto in farla che fusse scandaloso il riguardarsi indietro, o sendo ordinata bene da prima, era stata poi dall'uso corrotta: talchè in qualunque modo si fusse, mai non si parlò di questa legge in Roma, che quella città non andasse sottosopra. Aveva questa legge duoi capi principali: per l'uno si disponeva, che non si potesse possedere per alcun cittadino più che tanti iugeri di terra; per l'altro, che i campi di che si privavano i nimici, si dividessino tra il popolo romano. Veniva pertanto a fare di due sorte offese a' nobili: perchè quelli che possedevano più beni che non permetteva la legge, quali erano la maggior parte de' nobili, ne avevano ad esser privi; e dividendosi tra la plebe i beni de' nimici, si toglieva a quelli la via dello arricchire. Sicchè venendo ad essere queste offese contra ad uomini potenti, e che pareva loro, contrastandole, difendere il pubblico, qualunque volta (com'è detto) si ricordava, andava sottosopra quella città; e i nobili con pazienza ed industria la temporeggiavano, o con trar fuora un esercito, o che a quel tribuno che la proponeva s'opponesse un altro tribuno, o talvolta cederne parte, ovvero mandare una colonia in quel luogo che s'avesse a distribuire: come intervenne del contado di Anzio, per il quale surgendo questa disputa della legge si mandò in quel luogo una colonia tratta di Roma, alla quale si consegnasse detto contado. Dove Tito Livio usa un termine notabile, dicendo, che con difficultà si trovò in Roma chi desse il nome per ire in detta colonia; tanto era quella plebe più pronta a voler desiderare le cose in Roma, che a possederle in Anzio. Andò questo umore di questa legge così travagliandosi un tempo tanto che i Romani cominciarono a condurre le loro armi nelle estreme parti d'Italia o fuori d'Italia; dopo al qual tempo, parve che la restasse. Il che nacque, perchè i campi che possedevano i nimici di Roma essendo discosti dagli occhi della plebe, e in un luogo dove non gli era facile il coltivarli, veniva meno ad esserne desiderosa; ed ancora i Romani erano meno punitori dei loro nimici in simil modo; e quando pure spogliavano alcuna terra del suo contado, vi distribuivano colonie. Tanto che per tali cagioni questa legge stette come addormentata infino a' Gracchi, da' quali essendo poi svegliata, rovinò al tutto la libertà romana; perchè ella trovò raddoppiata la potenza de' suoi avversari, e si accese per questo tanto odio tra la plebe e il senato, che si venne all'armi ed al sangue fuor d'ogni modo e costume civile. Talchè non potendo i pubblici magistrati rimediarvi, nè sperando più alcuna delle fazioni in quelli, si ricorse ai rimedj privati; e ciascuna delle parti pensò di farsi un capo che la difendesse. Pervenne in questo scandalo e disordine la plebe, e volse la sua riputazione a Mario, tanto che la lo fece quattro volte consolo; e in tanto continuò non pochi intervalli il suo consolato, che si potette per sè stesso far consolo tre altre volte. Contra alla qual peste non avendo la nobiltà alcuno rimedio, si volse a favorir Silla; e fatto quello capo della parte sua, vennero

alle guerre civili; e dopo molto sangue e variar di fortuna, rimase superiore la nobiltà. Risuscitarono poi questi umori a tempo di Cesare e di Pompeio; per che fattosi Cesare capo della parte di Mario, e Pompeio di quella di Silla, venendo alle mani rimase superiore Cesare, il quale fu primo tiranno in Roma; talchè mai fu poi libera quella città. Tale adunque principio e fine ebbe la legge agraria. E benchè noi mostrassimo altrove, come le inimicizie di Roma tra il senato e la plebe mantenessero libera Roma, per nascere da quelle leggi in favor della libertà, e per questo paia disforme a tale conclusione il fine di questa legge agraria, dico, come per questo io non mi rimuovo da tale opinione; perchè egli è tanta l'ambizione dei grandi, che se per varie vie e in varj modi la non è in una città sbattuta, tosto riduce quella città alla rovina sua. In modo che se la contenzione della legge agraria penò trecento anni a fare Roma serva, si sarebbe condotta per avventura molto più tosto in servitù, quando la plebe e con questa legge e con altri suoi appetiti non avesse sempre frenato l'ambizione de' nobili. Vedesi per questo ancora, quanto gli uomini stimano più la roba che gli onori. Perchè la nobiltà romana sempre negli onori cedè senza scandali straordinari alla plebe: ma come si venne alla roba, fu tanta l'ostinazione sua nel difenderla, che la plebe ricorse per isfogare l'appetito suo a quegli straordinari che di sopra si discorrono. Del qual disordine furono motori i Gracchi, de' quali si debbe laudare più l'intenzione che la prudenza. Perchè a voler levar via uno disordine cresciuto in una repubblica, e per questo fare una legge che riguardi assai indietro, è partito male considerato; e come di sopra largamente si discorse, non si fa altro che accelerar quel male a che quel disordine ti conduce; ma temporeggiando, o il male viene più tardo, o per sè medesimo col tempo, avanti che venga al fine suo, si spegne.

CAPITOLO XXXVIII.

Le repubbliche deboli sono male risolute, e non si sanno deliberare; e se le pigliano mai alcuno partito, nasce più da necessità che da elezione.

Essendo in Roma una grandissima pestilenza, e parendo per questo agli Volsci e agli Equi che fusse venuto il tempo di potere oppressar Roma, fatto questi due popoli un grossissimo esercito assaltarono gli Latini e gli Ernici, e guastando il loro paese furono costretti gli Latini e gli Ernici farlo intendere a Roma, e pregare che fussero difesi da' Romani; a' quali, sende i Romani gravati dal morbo, risposero, che pigliassero partito di difendersi da loro medesimi e con le loro armi, perchè essi non gli potevano difendere. Dove si conosce la generosità e prudenza di quel senato, e come sempre in ogni fortuna volle essere quello che fusse principe delle deliberazioni che avessero a pigliare i suoi, nè si vergognò mai deliberare una cosa che fusse contraria al suo modo di vivere, o ad altre deliberazioni fatte da lui, quando la necessità gliene comandava. Questo dico, perchè altre volte il medesimo senato aveva vietato ai detti popoli l' armarsi e difendersi; talchè ad un senato meno prudente di questo sarebbe parso cadere del grado suo a concedere loro tale difensione. Ma quello sempre giudicò le cose come si debbono giudicare, e sempre prese il meno reo partito per migliore: perchè male gli sapeva, non potere difendere i suoi sudditi; male gli sapeva, che si armassino senza loro per le ragioni dette, e per molte altre che s' intendono: nondimeno conoscendo che si sarebbero armati

per necessità o in ogni modo, avendo il nimico addosso, prese la parte onorevole, e volle che quello ch' egli avevano a fare, lo facessino con licenza sua; acciocchè avendo disubbidito per necessità, non si avvezzassino a disubbidire per elezione. E benchè questo paia partito che da ciascuna repubblica dovesse esser preso; nientedimeno le repubbliche deboli e male consigliate non lo sanno pigliare, nè si sanno onorare di simili necessità. Aveva il duca Valentino presa Faenza, e fatto calare Bologna agli accordi suoi. Dipoi volendosene tornare a Roma per la Toscana, mandò in Firenze un suo uomo a domandare il passo per sè e per il suo esercito. Consultossi in Firenze, come si avesse a governare questa cosa; nè fu mai consigliato per alcuno di concedergliene. In che non si seguì il modo romano: perchè sendo il duca armatissimo, ed i Fiorentini in modo disarmati che non gli potevano vietare il passare, era molto più onore loro che paresse che passasse con permissione di quelli che a forza; perchè dove vi fu al tutto il loro vituperio, sarebbe stato in parte minore quando l' avessero governata altrimente. Ma la più cattiva parte che abbino le repubbliche deboli, è essere irresolute: in modo che tutti i partiti che le pigliano, sono per forza, e se viene loro fatto alcuno bene, lo fanno forzato e non per prudenza loro. Io voglio dare di questo due altri esempi, occorsi ne' tempi nostri nello stato della nostra città, nel MD. Ripreso che il re Luigi XII di Francia ebbe Milano, desideroso di rendergli Pisa, per aver cinquanta mila ducati che gli erano stati promessi da' Fiorentini dopo tale restituzione, mandò gli suoi eserciti verso Pisa, capitanati da monsignor di Beaumonte, benchè Francese, nondimanco uomo in cui i Fiorentini assai confidavano. Condussesi questo esercito e questo capitano tra Cascina e Pisa per andare a combattere le mura, dove dimorando alcun giorno per ordinarsi alla espugnazione, vennero oratori pisani a Beaumonte, e gli offerivano di dare la città allo esercito francese con questi patti: che sotto la fede del re promettesse non la mettere in mano de' Fiorentini, prima che dopo quattro mesi. Il qual partito fu da' Fiorentini al tutto rifiutato; in modo che si seguì, nello andarvi a campo, e partirsene con vergogna. Nè fu rifiutato il partito per altra cagione che per diffidare della fede del re; come quelli che per debolezza di consiglio si erano per forza messi nelle mani sue; e dall' altra parte non se ne fidavano: nè vedevano quanto era meglio che il re potesse rendere loro Pisa sendovi dentro, e non la rendendo scoprire l' animo suo, che non l' avendo, poterla loro promettere, e loro esser forzati comperare quelle promesse. Talchè molto più utilmente arebbono fatto a consentire che Beaumonte l' avesse sotto qualunque promessa presa; come se ne vide l' esperienza dipoi nel MDII: che essendosi ribellato Arezzo, venne al soccorso de' Fiorentini mandato dal re di Francia monsignor Imbalt con gente francese, il qual giunto propinquo ad Arezzo, dopo poco tempo cominciò a praticar accordo con gli Aretini, i quali sotto certa fede volevano dare la terra a similitudine de' Pisani. Fu rifiutato in Firenze tale partito; il che veggendo monsignor Imbalt, e parendogli come i Fiorentini se ne intendessero poco, cominciò a tenere le pratiche dello accordo da sè, senza participazione de' commessari; tanto che e' lo conchiuse a suo modo, e sotto quello con le sue genti se n' entrò in Arezzo, facendo intendere a' Fiorentini come egli erano matti, e non s' intendevano delle cose del mondo; che se volevano Arezzo, lo facessino intendere al re, il quale lo poteva dar loro molto meglio, avendo le sue genti in quella città, che fuori. Non si restava in Firenze di lacerare e biasimare detto Imbalt, nè si restò mai, infino a tanto che si conobbe che se Beaumonte fusse stato simile a Imbalt, si sarebbe avuto Pisa come Arezzo. E così, per tornar a proposito, le repubbliche irresolute

non pigliano mai partiti buoni, se non per forza; perchè la debolezza loro non le lascia mai deliberare dove è alcun dubbio, e se quel dubbio non è cancellato da una violenza che le sospinga, stanno sempre mai sospese.

CAPITOLO XXXIX.

In diversi popoli si veggono spesso i medesimi accidenti.

E' si conosce facilmente per chi considera le cose presenti e l'antiche, come in tutte le città e in tutti i popoli sono quelli medesimi desiderj e quelli medesimi umori, e come vi furono sempre: in modo ch' egli è facil cosa a chi esamina con diligenza le cose passate, prevedere in ogni repubblica le future: e farvi quelli remedj che dagli antichi sono stati usati; o non ne trovando degli usati, pensarne de' nuovi, per la similitudine degli accidenti. Ma perchè queste considerazioni sono neglette, o non intese da chi legge; o se le sono intese, non sono conosciute da chi governa; ne seguita che sempre sono i medesimi scandoli in ogni tempo. Avendo la città di Firenze dopo il xcxiv perduta parte dello imperio suo, come Pisa e altre terre, fu necessitata a fare guerra a coloro che le occupavano: e perchè chi le occupava era potente, ne seguiva che si spendeva assai nella guerra senza alcun frutto: dallo spendere assai ne risultava assai gravezze, dalle gravezze infinite querele del popolo: e perchè questa guerra era amministrata da un magistrato di dieci cittadini, che si chiamavano i Dieci della guerra, l'universale cominciò a recarselo in dispetto, come quello che fusse cagione e della guerra e delle spese di essa; e cominciò a persuadersi che, tolto via detto magistrato, fusse tolto via la guerra; tanto che avendosi a rifare, non se gli fecero gli scambi; e lasciatosi spirare, si commisero le azioni sue alla Signoria. La qual deliberazione fu tanto perniziosa, che non solamente non levò la guerra, come l'universale si persuadeva, ma tolto via quelli uomini che con prudenza l'amministravano, ne seguì tanto disordine, che oltre a Pisa si perdè Arezzo e molti altri luoghi; in modo che ravvedutosi il popolo dell' error suo, e come la cagione del male era la febbre e non il medico, rifece il magistrato de' Dieci. Questo medesimo umore si levò in Roma contra al nome de' consoli; perchè veggendo quello popolo nascere l' una guerra dall' altra, e non poter mai riposarsi, dove e' dovevano pensare che la nascesse dall' ambizione de' vicini che gli volevano opprimere, pensavano nascesse dall' ambizione de' nobili, che non potendo dentro in Roma gastigare la plebe difesa dalla podestà tribunizia, la volevano condurre fuor di Roma sotto i consoli, per opprimerla dove non aveva aiuto alcuno. E pensarono per questo, che fusse necessario, o levar via i consoli, o regolare in modo la loro podestà, che e' non avessino autorità sopra il popolo, nè fuori nè in casa. Il primo che tentò questa legge, fu uno Terentillo tribuno, il quale proponeva che si dovessero creare cinque uomini, che dovessino considerare la potenza de' consoli e limitarla. Il che alterò assai la nobiltà, parendogli che la maestà dell' imperio fusse al tutto declinata, talchè alla nobiltà non restasse più alcun grado in quella repubblica. Fu nondimeno tanta l'ostinazione de' tribuni, che il nome consolare si spense; e furono in fine contenti dopo qualche altro ordine, piuttosto creare i tribuni con potestà consolare, che i consoli; tanto avevano più in odio il nome, che l' autorità loro. E così seguirono lungo tempo, infino che

conosciuto l' error loro, come i Fiorentini tornarono ai Dieci, così loro ricrearono i consoli.

CAPITOLO XL.

La creazione del decemvirato in Roma, e quello che in essa è da notare; dove si considera, tra molte altre cose, come si può salvare per simile accidente o oppressare una repubblica.

Volendo discorrere particolarmente sopra gli accidenti che nacquero in Roma per la creazione del decemvirato, non mi pare superchio narrare prima tutto quello che seguì per simile creazione, e dipoi disputare quelle parti che sono in esse azioni notabili; le quali sono molte e di grande considerazione, così per coloro che vogliono mantenere una repubblica libera, come per quelli che designassero di sottometterla. Perchè in tal discorso si vedranno molti errori fatti dal senato e dalla plebe in disfavore della libertà, e molti errori fatti da Appio, capo del decemvirato in disfavore di quella tirannide che egli si aveva presupposto di stabilire in Roma. Dopo molte disputazioni e contenzioni seguite tra il popolo e la nobiltà, per fermare nuove leggi in Roma, per le quali si stabilisse più la libertà di quello stato, mandarono d' accordo Spurio Postumio con due altri cittadini ad Atene per gli esempi di quelle leggi que Solóne dette a quella città; acciocchè sopra quelle potessero fondare le leggi romane. Andati e tornati costoro, si venne alla creazione degli uomini ch' avessino ad esaminare e fermare dette leggi; e crearono dieci cittadini per uno anno, tra i quali fu creato Appio Claudio, uomo sagace e inquieto. E perchè e' potessino senza alcun rispetto creare tali leggi, si levarono di Roma tutti gli altri magistrati, ed in particolare i tribuni e i consoli, e levossi lo appello al popolo; in modo che tal magistrato veniva ad essere al tutto principe di Roma. Appresso ad Appio si ridusse tutta l' autorità degli altri suoi compagni, per gli favori che gli faceva la plebe; perchè egli s' era fatto in modo popolare con le dimostrazioni, che pareva maraviglia ch' egli avesse preso sì presto una nuova natura e uno nuovo ingegno, essendo stato tenuto innanzi a questo tempo un crudele persecutore della plebe. Governaronsi questi Dieci assai civilmente, non tenendo più che dodici littori, i quali andavano davanti a quello ch' era fra loro preposto. E benchè egli avessino l' autorità assoluta, nondimeno avendosi a punire un cittadino romano per omicidio, lo citarono nel conspetto del popolo, e da quello lo fecero giudicare. Scrissero le loro leggi in dieci tavole, ed avanti che le confirmassero, le messero in pubblico; acciocchè ciascuno le potesse leggere e disputarle; acciocchè si conoscesse se v' era alcuno difetto, per poterlo innanzi alla confermazione loro emendare. Fece in su questo Appio nascere un rumore per Roma, che se a queste dieci tavole se n' aggiugnessino due altre, si darebbe a quelle la loro perfezione; talchè questa opinione dette occasione al popolo di rifare i Dieci per un altro anno; a che il popolo s' accordò volentieri, sì perchè i consoli non si rifacesseno, sì perchè speravano loro poter stare senza tribuni, sendo loro giudici delle cause, come di sopra si disse. Preso adunque partito di rifarli, tutta la nobiltà si mosse a cercare questi onori, e tra i primi era Appio; ed usava tanta umanità verso la plebe nel domandarla, che la cominciò ad essere sospetta a' suoi compagni. *Credebant enim haud gratuitam in tanta superbia comitatem fore.* E dubitando d' opporsegli apertamente, deliberarono farlo con arte; e benchè e' fusse minore di tempo di tutti,

dettono a lui autorità di proporre i futuri Dieci al popolo, credendo ch' egli osservasse i termini degli altri di non proporre sè medesimo, sendo cosa inusitata e ignominiosa in Roma. *Ille vero impedimentum pro occasione arripuit;* e nominò sè tra i primi, con maraviglia e dispiacere di tutti i nobili: nominò poi nove altri al suo proposito. La qual nuova creazione fatta per un altro anno, cominciò a mostrare al popolo e alla nobiltà l'error suo. Perchè subito Appio *finem fecit ferendæ alienæ personæ;* e cominciò a mostrare la innata sua superbia, e in pochi dì riempiè de' suoi costumi i suoi compagni. E per sbigottire il popolo ed il senato, in scambio di dodici littori ne feciono cento venti. Stette la paura eguale qualche giorno; ma cominciarono poi ad intrattenere il senato, e battere la plebe; e se alcuno battuto dall' uno appellava all' altro, era peggio trattato nell' appellazione che nella prima causa. In modo che la plebe, conosciuto lo error suo, cominciò piena d' afflizione a riguardare in viso i nobili; *et inde libertatis captare auram, unde servitutem timendo, in eum statum rempublicam adduxerant.* E alla nobiltà era grata questa loro afflizione, *ut ipsi, tædio præsentium, consules desiderarent.* Vennero i dì che terminavano l' anno; le due tavole delle leggi erano fatte, ma non pubblicate. Da questo i Dieci presero occasione di continuare nel magistrato, e cominciarono a tenere con violenza lo stato, e farsi satelliti della gioventù nobile, alla quale davano i beni di quelli che loro condannavano: *Quibus donis juventus corrumpebatur, et malebat licentiam suam, quam omnium libertatem.* Nacque in questo tempo che i Sabini e i Volsci mossero guerra a' Romani; in su la qual paura cominciarono i Dieci a vedere la debolezza dello stato loro; perchè senza il senato non potevano ordinare la guerra, e ragunando il senato pareva loro perdere lo stato. Pure necessitati presero questo ultimo partito; e ragunati i senatori insieme, molti de' senatori parlarono contra alla superbia de' Dieci, e in particolare Valerio ed Orazio; e l' autorità loro si sarebbe al tutto spenta, se non che il senato per invidia della plebe non volle mostrare l' autorità sua, pensando che se i Dieci deponevano il magistrato volontari, che potesse essere che i tribuni della plebe non si rifacessero. Deliberossi adunque la guerra; uscissi fuori con due eserciti guidati da parte di detti Dieci. Appio rimase a governare la città: donde nacque che s' innamorò di Virginia, e che volendola torre per forza, il padre Virginio per liberarla l' ammazzò; donde seguirono i tumulti di Roma e degli eserciti, i quali ridottisi insieme con il rimanente della plebe romana, se n' andarono nel monte Sacro, dove stettero tanto che i Dieci deposero il magistrato, e che furono creati i tribuni ed i consoli, e ridotta Roma nella forma dell' antica sua libertà. Notasi adunque per questo testo, in prima esser nato in Roma questo inconveniente di creare questa tirannide, per quelle medesime cagioni che nascono la maggior parte delle tirannidi nelle città; e questo è da troppo desiderio del popolo d' esser libero, e da troppo desiderio de' nobili di comandare. E quando e' non convengono a fare una legge in favore della libertà, ma gettasi qualcuna delle parti a favorire uno, allora è che subito la tirannide surge. Convennero il popolo e i nobili di Roma a creare i Dieci, e crearli con tanta autorità, per desiderio che ciascuna delle parti aveva, l' una di spegnere il nome consolare, l' altra il tribunizio. Creati che furono, parendo alla plebe che Appio fusse diventato popolare, e battesse la nobiltà, si volse il popolo a favorirlo. E quando un popolo si conduce a fare questo errore di dar riputazione ad uno perchè batta quelli ch' egli ha in odio, e che quello uno sia savio, sempre interverrà che diventerà tiranno di quella città. Perchè egli attenderà insieme con il favore del popolo a spegnere la nobiltà, e non si volterà mai alla oppressione del popolo, se non quando ei l' arà spenta; nel

qual tempo conosciutosi il popolo essere servo, non abbi dove rifuggire. Questo modo hanno tenuto tutti coloro che hanno fondato tirannidi nelle repubbliche; e se questo modo avesse tenuto Appio, quella sua tirannide arebbe preso più vita, e non sarebbe mancata sì presto. Ma ei fece tutto il contrario, nè si potette governare più imprudentemente: che per tener la tirannide e' si fece inimico di coloro che gliel' avevano data e che gliene potevano mantenere, ed amico di quelli che non erano concorsi a dargliene, e che non gliene arebbono potuta mantenere; e perdessi coloro che gli erano amici, e cercò di avere amici quelli che non gli potevano essere amici. Perchè ancora che i nobili desiderino tiranneggiare, quella parte della nobiltà che si trova fuori della tirannide, è sempre inimica al tiranno; nè quello se la può mai guadagnare tutta, per l' ambizione grande e grande avarizia ch' è in lei, non potendo il tiranno avere nè tante ricchezze nè tanti onori, che a tutti satisfaccia. E così Appio lasciando il popolo ed accostandosi a' nobili, fece uno errore evidentissimo, e per le ragioni dette di sopra, e perchè a volere con violenza tenere una cosa, bisogna che sia più potente chi sforza, che chi è sforzato. Donde nasce che quelli tiranni ch' hanno amico l' universale ed inimici i grandi, sono più sicuri, per essere la loro violenza sostenuta da maggior forze, che quella di coloro ch' hanno per inimico il popolo ed amica la nobiltà. Perchè con quello favore bastano a conservarsi le forze intrinseche, come bastarono a Nabide tiranno di Sparta, quando tutta Grecia ed il popolo romano lo assaltò; il quale assicuratosi di pochi nobili, avendo amico il popolo, con quello si difese; il che non arebbe potuto fare avendolo inimico. In quell' altro grado, per aver pochi amici dentro, non bastano le forze intrinseche, ma gli conviene cercare di fuora. E hanno ad essere di tre sorte: l' una satelliti forestieri, che ti guardino la persona; l' altra armare il contado, che faccia quell' officio ch' arebbe a far la plebe; la terza aderirsi co' vicini potenti che ti difendino. Chi tiene questi modi, e gli osserva bene, ancora ch' egli avesse per inimico il popolo, potrebbe in qualche modo salvarsi. Ma Appio non poteva far questo di guadagnarsi il contado, sendo una medesima cosa il contado e Roma; e quel che poteva fare, non seppe: talmente che rovinò ne' primi principj suoi. Fecero il senato ed il popolo in questa creazione del decemvirato errori grandissimi: perchè ancora che di sopra si dica in quel discorso che si fa del dittatore, che quelli magistrati che si fanno da per loro, non quelli che fa il popolo, sono nocivi alla libertà; nondimeno il popolo debbe, quando egli ordina i magistrati, farli in modo ch' egli abbino ad avere qualche rispetto a diventare tristi. E dove e' si debbe proporre loro guardia per mantenerli buoni, i Romani la levarono, facendolo solo magistrato in Roma, ed annullando tutti gli altri, per la eccessiva voglia (come di sopra dicemmo) che il senato aveva di spegnere i tribuni, e la plebe di spegnere i consoli; la quale gli accecò in modo, che concorsono in tale disordine. Perchè gli uomini (come diceva il re Ferrando) spesso fanno come certi minori uccelli di rapina, ne' quali è tanto desiderio di conseguire la loro preda, a che la natura gl' incita, che non sentono un altro maggior uccello che sia loro sopra per ammazzarli. Conoscesi adunque per questo discorso (come nel principio proposi) l' error del popolo romano, volendo salvare la libertà, e gli errori di Appio, volendo occupare la tirannide.

CAPITOLO XLI.

Saltare dalla umiltà alla superbia, dalla pietà alla crudeltà, senza debiti mezzi, è cosa imprudente ed inutile.

Oltre agli altri termini male usati da Appio per mantenere la tirannide, non fu di poco momento, saltare troppo presto da una qualità ad un'altra. Perchè la astuzia sua nello ingannare la plebe, simulando d'essere uomo popolare, fu bene usata; furono ancora bene usati i termini che tenne, perchè i Dieci si avessero a rifare; fu ancora bene usata quella audacia, di creare sè stesso contra all'opinione della nobiltà; fu bene usato creare colleghi a suo proposito: ma non fu già bene usato, come egli ebbe fatto questo (secondo che di sopra dico) mutare in un subito natura, e d'amico mostrarsi nimico alla plebe; d'umano, superbo; di facile, difficile; e farlo tanto presto, che senza scusa veruna ogni uomo avesse a conoscere la fallacia dell'animo suo. Perchè chi è paruto buono un tempo, e vuole a suo proposito diventar tristo, lo debbe fare per gli debiti mezzi, ed in modo condurvisi con le occasioni, che innanzi che la diversa natura ti tolga de' favori vecchi, la te n'abbia dati tanti degli nuovi, che tu non venga a diminuire la tua autorità; altrimenti trovandoti scoperto e senza amici, rovini.

CAPITOLO XLII.

Quanto gli uomini facilmente si possono corrompere.

Notasi ancora in questa materia del decemvirato, quanto facilmente gli uomini si corrompono, e fannosi diventare di contraria natura, ancora che buoni e bene educati. Considerando quanto quella gioventù, che Appio si aveva eletta intorno, cominciò ad essere amica della tirannide per un poco d'utilità che gliene conseguiva; e come Quinto Fabio, uno del numero de' secondi Dieci, sendo uomo ottimo, accecato da un poco d'ambizione, e persuaso dalla malignità d'Appio, mutò i suoi buoni costumi in pessimi, e diventò simile a lui. Il che esaminato bene, farà tanto più pronti i legislatori delle repubbliche o de' regni a frenare gli appetiti umani, e torre loro ogni speranza di potere impune errare.

CAPITOLO XLIII.

Quelli che combattono per la gloria propria, sono buoni e fedeli soldati.

Considerasi ancora per il soprascritto trattato, quanta differenza è da uno esercito contento, e che combatte per la gloria sua, a quello ch'è male disposto, e che combatte per l'ambizione d'altri. Perchè dove gli eserciti romani solevano sempre essere vittoriosi sotto i consoli, sotto i decemviri sempre perderono. Da questo esempio si può conoscere parte delle cagioni della inutilità de' soldati mercenari i quali non hanno altra cagione che gli tenga fermi, che un poco di stipendio che tu dai loro. La qual cagione non è nè può essere bastante a farli

fedeli, nè tanto tuoi amici che vogliano morire per te. Perchè in quelli eserciti che non è una affezione verso di quello per chi e' combattono, che gli facci diventare suoi partigiani, non mai vi potrà essere tanta virtù che basti a resistere ad uno nimico un poco virtuoso. E perchè questo amore non può nascere nè questa gara da altro che dai sudditi tuoi, è necessario a voler tenere uno stato, a volere mantenere una repubblica o un regno, armarsi de' sudditi suoi, come si vede che hanno fatto tutti quelli che con gli eserciti hanno fatto grandi progressi. Avevano gli eserciti romani sotto i Dieci quella medesima virtù; ma perchè in loro non era quella medesima disposizione, non facevano gli usitati loro effetti. Ma come prima il magistrato de' Dieci fu spento, e che loro come liberi cominciarono a militare, ritornò in loro il medesimo animo, e per conseguente le loro imprese avevano il loro fine felice secondo l' antica consuetudine loro.

CAPITOLO XLIV.

Una moltitudine senza capo è inutile, e non si debbe minacciare prima, e poi chiedere l' autorità.

Era la plebe romana per l' accidente di Virginia ridotta armata nel monte Sacro. Mandò il senato suoi ambasciadori a dimandare con quale autorità egli avevano abbandonati i loro capitani, e ridottisi nel monte. E tanta era stimata l' autorità del senato, che non avendo la plebe tra loro capi, niuno si ardiva a rispondere. E Tito Livio dice, ch' e' non mancava loro materia a rispondere, ma mancava loro chi facesse la risposta. La qual cosa dimostra appunto la inutilità d' una moltitudine senza capo. Il qual disordine fu conosciuto da Virginio, e per suo ordine si creò venti tribuni militari, che fussero loro capo a rispondere e convenire col senato. Ed avendo chiesto che si mandasse loro Valerio e Orazio, a' quali loro direbbono la voglia loro, non vi volsono andare, se prima i Dieci non deponevano il magistrato; ed arrivati sopra il monte, dove era la plebe, fu domandato loro da quella, che volevano che si creassero i tribuni della plebe, e che s' avesse ad appellare al popolo da ogni magistrato, e che si dessero loro tutti i Dieci, chè gli volevano ardere vivi. Laudarono Valerio ed Orazio le prime loro domande; biasimarono l' ultima come impia, dicendo : *Crudelitatem damnatis, in crudelitatem ruitis* : e consigliaronli che dovessero lasciare il fare menzione de' Dieci, e ch' egli attendesseno a pigliare l' autorità e potestà loro, dipoi non mancherebbe loro modo a satisfarsi. Dove apertamente si conosce quanta stultizia e poca prudenza è domandare una cosa, e dire prima : Io voglio far mal con essa : perchè non si debbe mostrare l' animo suo, ma vuolsi cercare d' ottener quel suo desiderio in ogni modo. Perchè e' basta a dimandare a uno le arme, senza dire : Io ti voglio ammazzare con esse, potendo poi che tu hai l' arme in mano, satisfare allo appetito tuo.

CAPITOLO XLV.

È cosa di malo esempio non osservare una legge fatta, e massime dallo autore d' essa; e rinfrescare ogni dì nuove ingiurie in una città, è a chi la governa dannosissimo.

Seguito l' accordo, e ridotta Roma nell' antica sua forma, Virginio citò Appio innanzi al popolo a difendere la sua causa. Quello comparse accompagnato da

molti nobili. Virginio comandò che fusse messo in prigione. Cominciò Appio a gridare ed appellare al popolo. Virginio diceva che non era degno d'avere quella appellagione ch' egli aveva distrutta, ed avere per difensore quel popolo ch' egli aveva offeso. Appio replicava, come e' non avevano a violare quella appellagione ch' egli avevano con tanto desiderio ordinata. Pertanto egli fu incarcerato, e avanti al dì del giudizio ammazzò sè stesso. E benchè la scellerata vita d' Appio meritasse ogni supplicio, nondimeno fu cosa poco civile violare le leggi, e tanto più quella ch' era fatta allora. Perchè io non credo che sia cosa di più cattivo esempio in una repubblica, che fare una legge e non la osservare, e tanto più, quando la non è osservata da chi l' ha fatta. Essendo Firenze dopo il XCIV stata riordinata nel suo stato con l' aiuto di frate Girolamo Savonarola, gli scritti del quale mostrano la dottrina, la prudenza, la virtù dell' animo suo; ed avendo tra l' altre constituzioni per assicurare i cittadini fatto fare una legge, che si potesse appellare al popolo dalle sentenze che per caso di stato gli Otto e la Signoria dessino (la qual legge persuase più tempo, e con difficultà grandissima ottenne), occorse che poco dopo la confirmazione d' essa, furono condannati a morte dalla Signoria per conto di stato cinque cittadini; e volendo quelli appellare, non furono lasciati, e non fu osservata la legge. Il che tolse più riputazione a quel frate, che nessun altro accidente; perchè se quella appellazione era utile, ei doveva farla osservare: s' ella non era utile, non doveva farla vincere. E tanto più fu notato questo accidente, quanto che il frate in tante predicazioni che fece poi che fu rotta questa legge, non mai o dannò chi l' aveva rotta, o lo scusò; come quello che dannare non voleva, come cosa che gli tornava a proposito, e scusare non lo poteva. Il che avendo scoperto l' animo suo ambizioso e partigiano, gli tolse riputazione, e dettegli assai carico. Offende ancora uno stato assai, rinfrescare ogni dì nell' animo de' tuoi cittadini nuovi umori, per nuove ingiurie che a questo e quello si facciano; come intervenne a Roma dopo il decemvirato. Perchè tutti i Dieci ed altri cittadini in diversi tempi furono accusati e condannati, in modo ch' egli era uno spavento grandissimo in tutta la nobiltà giudicando che e' non si avesse mai a por fine a simili condannazioni, fino a tanto che tutta la nobiltà non fusse distrutta. Ed arebbe generato in quella città grande inconveniente, se da Marco Duellio tribuno non vi fusse stato proveduto; il qual fece uno editto, che per un anno non fusse lecito ad alcuno citare o accusare alcun cittadino romano; il che rassicurò tutta la nobiltà. Dove si vede quanto sia dannoso ad una repubblica o ad un principe, tenere con le continue pene ed offese sospesi e paurosi gli animi de' sudditi. E senza dubbio non si può tenere il più pernicioso ordine; perchè gli uomini che cominciano a dubitare di avere a capitar male, in ogni modo s' assicurano ne' pericoli, e diventano più audaci e meno rispettivi a tentare cose nuove. Però è necessario, o non offendere mai alcuno, o fare le offese ad un tratto; e dipoi rassicurare gli uomini, e dare loro cagioni di quietare e fermare l' animo.

CAPITOLO XLVI.

Gli uomini salgono da una ambizione ad un' altra, e prima si cerca non essere offeso, dipoi di offendere altrui.

Avendo il popolo romano ricuperata la libertà, ritornato nel suo primo grado, ed in tanto maggiore, quanto si erano fatte di molte leggi nuove in corrobora-

zione della sua potenza, pareva ragionevole che Roma qualche volta quietasse. Nondimeno per esperienza si vide il contrario, perchè ogni dì vi surgeva nuovi tumulti e nuove discordie. E perchè Tito Livio prudentissimamente rendè la ragione donde questo nasceva, non mi pare se non a proposito riferire appunto le sue parole, dove dice che sempre, o il popolo o la nobiltà insuperbiva, quando l' altro si umiliava; e stando la plebe quieta tra i termini suoi, cominciarono i giovani nobili ad ingiuriarla; ed i tribuni vi potevano far pochi rimedj, perchè ancora loro erano violati. La nobiltà dall' altra parte, ancora che gli paresse che la sua gioventù fusse troppo feroce, nondimeno aveva a caro ch' avendosi a trapassare il modo, lo trapassasseno i suoi, e non la plebe. E così il desiderio di difendere la libertà, faceva che ciascuno tanto si prevalera, ch' egli oppressava l' altro. E l' ordine di questi accidenti è, che mentre che gli uomini cercano di non temere, cominciano a far temere altrui; e quella ingiuria ch' egli scacciano da loro, la pongono sopra un altro, come se fusse necessario offendere o essere offeso. Vedesi per questo in qual modo, fra gli altri, le repubbliche si risolvono; e in che modo gli uomini salgono da un' ambizione ad un' altra, e come quella sentenza salustiana posta in bocca di Cesare è verissima: *quod omnia mala exempla bonis initiis orta sunt*. Cercano, come di sopra è detto, quelli cittadini che ambiziosamente vivono in una repubblica, la prima cosa di non potere essere offesi, non solamente dai privati, ma eziam da' magistrati; cercano, per potere far questo, amicizie, e quelle acquistano per vie in apparenza oneste, o con sovvenire di danari, o con difendergli da' potenti; e perchè questo pare virtuoso, s' inganna facilmente ciascuno, e per questo non vi si pone rimedio; in tanto che egli senza ostacolo perseverando, diventa di qualità, che i privati cittadini ne hanno paura, e i magistrati gli hanno rispetto. E quando egli è salito a questo grado, e non si sia prima ovviato alla sua grandezza, viene ad essere in termine, che volerlo urtare è pericolosissimo (per le ragioni che io dissi di sopra, del pericolo che è nello urtare uno inconveniente che abbi già fatto augumento in una città): tanto che la cosa si riduce in termine che bisogna o cercare di spegnerlo con pericolo d' una subita rovina; o lasciandolo fare, entrare in una servitù manifesta, se morte o qualche accidente non te ne libera. Perchè venuto a' soprascritti termini, che i cittadini ed i magistrati abbino paura ad offender lui e gli amici suoi, non dura dipoi molta fatica a fare che giudichino ed offendino a suo modo. Donde una repubblica tra gli ordini suoi debbe avere questo, di vegghiare che i suoi cittadini sotto ombra di bene non possino far male, e ch' egli abbino quella riputazione che giovi e non nuoca alla libertà, come nel suo luogo da noi sarà disputato.

CAPITOLO XLVII.

Gli uomini ancora che s' ingannino ne' generali, ne' particolari non s' ingannano.

Essendosi il popolo romano (come di sopra si dice) recato a noia il nome consolare, e volendo che potessino esser fatti consoli uomini plebei o che fusse limitata la loro autorita, la nobiltà, per non deonestare l' autorità consolare nè con l' una nè con l' altra cosa, prese una via di mezzo, e fu contenta che si creassino quattro tribuni con potestà consolare, i quali potesseno essere così plebei come nobili. Fu contenta a questo la plebe, parendogli spegnere il con-

solato, ed avere in questo sommo grado la parte sua. Nacque di questo un caso notabile, che venendosi alla creazione di questi tribuni, e potendosi creare tutti plebei, furono dal popolo romano creati tutti nobili. Onde Tito Livio dice queste parole: *Quorum comitiorum eventus docuit, alios animos in contentione libertatis et honoris, alios secundum deposita certamina in incorrupto judicio esse.* Ed esaminando donde possa procedere questo, credo proceda che gli uomini nelle cose generali s' ingannano assai, nelle particolari non tanto. Pareva generalmente alla plebe romana di meritare il consolato, per avere più parte in la città, per portare più pericolo nelle guerre, per esser quella che con le braccia sue manteneva Roma libera, e la faceva potente. E parendogli (come è detto) questo suo desiderio ragionevole, volse ottenere questa autorità in ogni modo. Ma come la ebbe a fare giudizio degli uomini suoi particolarmente, conobbe la debolezza di quelli, e giudicò che nessuno di loro meritasse quello che tutta insieme gli pareva meritare. Talchè vergognatasi di loro, ricorse a quelli che lo meritavano. Della qual deliberazione maravigliandosi meritamente Tito Livio, dice queste parole: *Hanc modestiam, æquitatemque, et altitudinem animi ubi nunc in uno inveneris, quæ tunc populi universi fuit?* In corroborazione di questo se ne può addurre un altro notabil esempio, seguito in Capova da poi che Annibale ebbe rotti i Romani a Canne; per la qual rotta sendo tutta sollevata Italia, Capova stava ancora per tumultuare, per l'odio ch'era tra il popolo ed il senato: e trovandosi in quel tempo nel supremo magistrato Pacuvio Calano, e conoscendo il pericolo che portava quella città di tumultuare, disegnò con suo grado riconciliare la plebe con la nobiltà; e fatto questo pensiero, fece ragunare il senato, e narrò loro l' odio che il popolo aveva contra di loro, ed i pericoli che portavano di essere ammazzati da quello, e data la città ad Annibale, sendo le cose de' Romani afflitte; dipoi soggiunse, che se volevano lasciar governare questa cosa a lui, farebbe in modo che si unirebbono insieme, ma gli voleva serrare dentro al palazzo, e col fare potestà al popolo di potergli gastigare, salvargli. Cederono a questa sua opinione i senatori, e quello chiamò il popolo a concione, avendo rinchiuso in palazzo il senato, e disse come egli era venuto il tempo di poter domare la superbia della nobiltà, e vendicarsi delle ingiurie ricevute da quella, avendogli rinchiusi tutti sotto la sua custodia: ma perchè credeva che loro non volesseno che la loro città rimanesse senza governo, era necessario, volendo ammazzare i senatori vecchi, crearne de' nuovi. E per tanto aveva messo tutti gli nomi degli senatori in una borsa, e comincerebbe a trarli in loro presenza, ed egli farebbe i tratti di mano in mano morire, come prima loro avesseno trovato il successore. E cominciato a trarne uno, fu al nome di quello levato un romor grandissimo, chiamandolo uomo superbo, crudele ed arrogante: e chiedendo Pacuvio, che facessino lo scambio, si racchetò tutta la concione; e dopo alquanto spazio fu nominato un della plebe, al nome del quale chi cominciò a fischiare, chi a ridere, chi a dirne male in un modo, e chi in un altro; e così seguitando di mano in mano, tutti quelli che furono nominati gli giudicavano indegni del grado senatorio; in modo che Pacuvio presa sopra questo occasione, disse: Poichè voi giudicate che questa città stia male senza senato, ed a fare gli scambi a' senatori vecchi non v' accordate, io penso che sia bene che voi vi riconciliate insieme; perchè questa paura in la quale i senatori sono stati, gli arà fatti in modo riumiliare, che quella umanità che voi cercavate altrove, troverete in loro. E accordatisi a questo, ne seguì l'unione di questo ordine; e quello inganno in che egli erano si scoperse, come e' furono costretti venire a' particolari. Ingannansi oltra di questo i popoli generalmente nel giudicare le cose e

gli accidenti d' esse; le quali dipoi si conoscono particolarmente, si avveggono di tale inganno. Dopo il MCCCCXCIV sendo stati i principi della città cacciati da Firenze, e non vi essendo alcuno governo ordinato, ma piuttosto una certa licenza ambiziosa, e andando le cose pubbliche di male in peggio, molti popolari veggendo la rovina della città e non ne intendendo altra cagione, ne accusavano l' ambizione di qualche potente che nutrisse i disordini, per poter fare uno stato a suo proposito, e torre loro la libertà : e stavano questi tali per le logge e per le piazze, dicendo male di molti cittadini, e minacciandoli che se mai si trovassero de' signori, scoprirebbono questo loro inganno, e gli gastigarebbono. Occorreva spesso che di simili n' ascendeva al supremo magistrato; e come egli era salito in quel luogo, e che e' vedeva le cose più dappresso, conosceva i disordini donde nascevano ed i pericoli che soprastavano e la difficultà del rimediarvi. E veduto come i tempi e non gli uomini causavano il disordine, diventava subito d' un altro animo e d' un' altra fatta; perchè la cognizione delle cose particolari gli toglieva via quello inganno che nel considerare generalmente si aveva presupposto. Dimodochè quelli che lo avevano prima, quando era privato, sentito parlare, e vedutolo poi nel supremo magistrato stare quieto, credevano che nascesse, non per più vera cognizione delle cose, ma perchè fusse stato aggirato e corrotto dai grandi. E accadendo questo a molti uomini, e molte volte, ne nacque tra loro un proverbio, che diceva: Costoro hanno un animo in piazza e uno in palazzo. Considerando dunque tutto quello si è discorso, si vede come e' si può fare tosto aprire gli occhi a' popoli, trovando modo, veggendo ch' un generale gl' inganna, ch' egli abbino a discendere a' particolari, come fece Pacuvio in Capova, ed il senato in Roma. Credo ancora che si possa conchiudere, che mai un uomo prudente non debbe fuggire il giudizio popolare nelle cose particolari, circa le distribuzioni de' gradi e delle dignità; perchè solo in questo il popolo non s' inganna, e se s' inganna qualche volta, fia sì raro, che s' inganneranno più volte i pochi uomini che avessino a fare simili distribuzioni. Nè mi par superfluo mostrare nel seguente capitolo, l' ordine che teneva il senato per ingannare il popolo nelle distribuzioni sue.

CAPITOLO XLVIII.

Chi vuole che uno magistrato non sia dato ad un vile o ad un tristo, lo facci domandare o ad un troppo vile e troppo tristo, o ad un troppo nobile e troppo buono.

Quando il senato dubitava che i tribuni con potestà consolare non fussino fatti d' uomini plebei, teneva uno de' duoi modi : o egli faceva domandare ai più riputati uomini di Roma; o veramente per i debiti mezzi corrompeva qualche plebeio sordido e ignobilissimo, che mescolato con i plebei, che di miglior qualità per l' ordinario lo domandavano, anche loro lo domandassero. Questo ultimo modo faceva che la plebe si vergognava a darlo; quel primo faceva che la si vergognava a torlo. Il che tutto torna a proposito del precedente discorso, dove si mostra che il popolo, se s' inganna de' generali, de' particolari non s' inganna.

CAPITOLO XLÌX.

Se quelle città che hanno avuto il principio libero, come Roma, hanno difficultà a trovare leggi che le mantenghino, quelle che lo hanno immediate servo, ne hanno quasi una impossibilità.

Quanto sia difficile nello ordinare una repubblica, provedere a tutte quelle leggi che la mantenghino libera, lo dimostra assai bene il processo della repubblica romana; dove non ostante che fusseno ordinate di molte leggi da Romolo prima, dipoi da Numa, da Tullo Ostilio e Servio, e ultimamente dai dieci cittadini creati a simile opera; nondimeno sempre nel maneggiare quella città si scoprivano nuove necessità, ed era necessario creare nuovi ordini, come intervenne quando crearono i censori, i quali furono uno di quelli provvedimenti che aiutarono a tenere Roma libera, quel tempo che la visse in libertà. Perchè diventati arbitri de' costumi di Roma, furono cagione potissima che i Romani differisseno più a corrompersi. Fecero bene nel principio della creazione di tal magistrato uno errore, creando quello per cinque anni; ma dipoi non molto tempo, fu corretto dalla prudenza di Mamerco dittatore, il qual per nuova legge ridusse detto magistrato a diciotto mesi; il che i censori che vegghiavano, ebbero tanto per male, che privarono Mamerco del senato; la qual cosa e dalla plebe e dai Padri fu assai biasimata: e perchè la istoria non mostra che Mamerco se ne potesse difendere, conviene o che lo istorico sia difettivo, o gli ordini di Roma in questa parte non buoni; perchè non è bene che una repubblica sia in modo ordinata che un cittadino per promulgare una legge conforme al viver libero, ne possa essere senza alcuna rimedio offeso. Ma tornando al principio di questo discorso, dico che si debbe per la creazione di questo nuovo magistrato considerare, che se quelle città che hanno avuto il principio libero e che per sè medesimo si è rotto (come Roma) hanno difficultà grande a trovar leggi buone per mantenerle libere, non è maraviglia che quelle città che hanno avuto il principio loro immediate servo, abbino, non che difficultà, ma impossibilità ad ordinarsi mai in modo che le possino vivere civilmente e quietamente; come si vede che è intervenuto alla città di Firenze, la quale per aver avuto il principio suo sottoposto all' imperio romano, ed essendo vivuta sempre sotto governo d' altri, stette un tempo soggetta, e senza pensare a sè medesima; dipoi, venuta l' occasione di respirare, cominciò a fare suoi ordini, i quali sendo mescolati con gli antichi ch' erano tristi, non poterono essere buoni; e così è ita maneggiandosi per dugento anni, che si ha di vera memoria, senza avere mai avuto stato per il quale ella possa veramente essere chiamata repubblica. E queste difficultà che sono state in lei, sono state sempre in tutte quelle città che hanno avuto i principj simili a lei. E benchè molte volte per suffragi pubblici e liberi si sia dato ampla autorità a pochi cittadini di potere riformarla, non pertanto mai l' hanno ordinata a comune utilità, ma sempre a proposito della parte loro; il che ha fatto non ordine, ma maggiore disordine in quella città. E per venire a qualche esempio particolare, dico come tra l' altre cose che si hanno a considerare da uno ordinatore d' una repubblica, è esaminare nelle mani di quali uomini ei ponga l' autorità del sangue contra de' suoi cittadini. Questo era bene ordinato in Roma: perchè e' si poteva appellare al popolo ordinariamente; e se pure fusse occorsa cosa importante, dove il differire la esecuzione mediante la appelazione fusse pericoloso, avevano

il rifugio del dittatore il quale eseguiva immediate; al qual rimedio non rifuggivano mai, se non per necessità. Ma Firenze, e l'altre città nate nel modo di lei, sendo serve, avevano questa autorità collocata in un forestiero, il quale mandato dal principe faceva tale uficio. Quando dipoi vennero in libertà, mantennero questa autorità in un forestiero, il quale chiamavano capitano. Il che, per potere essere facilmente corrotto da' cittadini potenti, era cosa perniziosissima. Ma dipoi mutandosi per la mutazione degli stati questo ordine, crearono otto cittadini che facessino l'ufizio di quel capitano. Il quale ordine di cattivo diventò pessimo, per le cagioni che altre volte sono dette, che i pochi furono sempre ministri de' pochi e de' più potenti. Da che si è guardata la città di Vinegia, la quale ha dieci cittadini che senza appello possono punire ogni cittadino. E perchè e' non basterebbono a punire i potenti, ancora che n' avessino autorità, v' hanno constituito le Quarantie; e di più hanno voluto che il consiglio de' Pregai, che è il consiglio maggiore, possa castigarli; in modo che non vi mancando l'accusatore, non vi manca il giudice a tenere gli uomini potenti a freno. Non è adunque maraviglia, veggendo come in Roma, ordinata da sè medesima e da tanti uomini prudenti, surgevano ogni dì nuove cagioni, per le quali si aveva a far nuovi ordini in favor del vivere libero, se nell' altre città, che hanno più disordinato principio, vi surgano tali difficultà, che le non si possono riordinarsi mai.

CAPITOLO L.

Non debbe uno consiglio o uno magistrato potere fermare le azioni della città.

Erano consoli in Roma Tito Quinzio Cincinnato e Gneo Giulio Mento, i quali sendo disuniti avevano ferme tutte le azioni di quella repubblica. Il che veggendo il senato, gli confortava a creare il dittatore, per fare quello che per le discordie loro non si poteva fare. Ma i consoli discordando in ogni altra cosa, solo in questo erano d'accordo di non voler creare il dittatore. Tanto che il senato non avendo altro rimedio, ricorse allo aiuto de' tribuni, i quali con l'autorità del senato sforzarono i consoli ad ubbidire. Dove si ha a notare in prima la utilità del tribunato, il quale non era solo utile a frenare l'ambizione che i potenti usavano contra alla plebe, ma quella ancora ch' egli usavano fra loro. L'altra, che mai si debbe ordinare in una città, che i pochi possino tenere alcuna deliberazione di quelle che ordinariamente sono necessarie a mantenere la repubblica. Verbi grazia, se tu dai una autorità ad un consiglio di fare una distribuzione d'onori e d'utile, o ad uno magistrato d'amministrare una faccenda, conviene o imporgli una necessità perchè egli l'abbia a fare in ogni modo, o ordinare, quando non la voglia fare egli, che la possa e debba fare un altro; altrimente questo ordine sarebbe difettivo e pericoloso, come si vedeva che era in Roma, se alla ostinazione di quelli consoli non si poteva opporre l'autorità de' tribuni. Nella repubblica viniziana il consiglio grande distribuisce gli onori e gli utili. Occorreva alle volte che l'universalità, per isdegno o per qualche falsa suggestione, non creava i successori a' magistrati della città e a quelli che fuori amministravano l'imperio loro. Il che era disordine grandissimo; perchè in un tratto e le terre suddite e la città propria mancavano de' suoi legittimi giudici, nè si poteva ottenere cosa alcuna, se quella universalità di quel consiglio non si satisfaceva o non s'ingannava. Ed avrebbe

ridotto questo inconveniente quella città a mal termine, se dagli cittadini prudenti non vi si fusse proveduto; i quali presa occasione conveniente fecero una legge, che tutti i magistrati che sono o fussino dentro e fuori della città mai vacassero, se non quando fussino fatti gli scambi e i successori loro. E così si tolse la comodità a quel consiglio di potere con pericolo della repubblica fermare le azioni pubbliche.

CAPITOLO LI.

Una repubblica o uno principe debbe mostrare di fare per liberalità quello a che la necessità lo costringe.

Gli uomini prudenti si fanno grado sempre delle cose, in ogni loro azione, ancora che la necessità gli costringesse a farle in ogni modo. Questa prudenza fu usata bene dal senato romano, quando ei deliberò che si desse lo stipendio del pubblico agli uomini che militavano, essendo consueti militare del loro proprio. Ma veggendo il senato, come in quel modo non si poteva fare lungamente guerra, e per questo non potendo nè assediare terre nè condurre gli eserciti discosto, e giudicando essere necessario poter fare l' uno e l' altro, deliberò che si desseno detti stipendj : ma lo fecero in modo, che si fecero grado di quello a che la necessità gli costringeva; e fu tanto accetto alla plebe questo presente, che Roma andò sottosopra per la allegrezza, parendole uno beneficio grande, quale mai speravano di avere, e quale mai per loro medesimi arebbero cerco. E benchè i tribuni s' ingegnassero di cancellare questo grado, mostrando come ella era cosa che aggravava, non alleggeriva la plebe, sendo necessario porre i tributi per pagare questo stipendio; nientedimeno non potevano fare tanto che la plebe non lo avesse accetto : il che fu ancora augumentato dal senato, per il modo che distribuivano i tributi; perchè i più gravi e i maggiori furono quelli ch' e' posero alla nobiltà, e gli primi che furono pagati.

CAPITOLO LII.

A reprimere la insolenza di uno che surga in una repubblica potente, non vi è più sicuro e meno scandaloso modo che preoccupargli quelle vie per le quali e' viene a quella potenza.

Vedesi per il soprascritto discorso quanto credito acquistasse la nobiltà con la plebe per le dimostrazioni fatte in beneficio suo dello stipendio ordinato, sì ancora del modo del porre i tributi. Nel qual ordine se la nobiltà si fusse mantenuta, si sarebbe levato via ogni tumulto in quella città, e sarebbesi tolto ai tribuni quel credito che egli avevano con la plebe e per conseguente quella autorità. E veramente non si può in una repubblica, e massime in quelle che sono corrotte, con miglior modo, meno scandaloso e più facile, opporsi alla ambizione di alcuno cittadino, che preoccupargli quelle vie per le quali si vede che esso cammina per arrivare al grado che disegna. Il qual modo se fusse stato usato contra a Cosimo de' Medici, sarebbe stato miglior partito assai per gli suoi avversari che cacciarlo da Firenze; perchè se quelli cittadini che gareggiavano seco avesseno preso lo stile suo di favorir il popolo, gli venivano senza

tumulto e senza violenza a trarre di mano quelle armi di che egli si valeva più. Piero Soderini si aveva fatto riputazione nella città di Firenze con questo solo di favorir l' universale : il che nell' universale gli dava riputazione, come amatore della libertà della città. E veramente a quelli cittadini che portavano invidia alla grandezza sua, era molto più facile, ed era cosa molto più onesta, meno pericolosa e meno dannosa per la repubblica, preoccupargli quelle vie con le quali si faceva grande, che volere contrapporsegli, acciocchè con la rovina sua rovinasse tutto il resto della repubblica; perchè se gli avessero levate di mano quelle armi con le quali si faceva gagliardo, il che potevano far facilmente, arebbono potuto in tutti i consigli e in tutte le deliberazioni pubbliche opporsegli senza sospetto e senza rispetto alcuno. E se alcuno replicasse che, se i cittadini che odiavano Piero fecero errore a non gli preoccupare le vie con le quali ei si guadagnava riputazione nel popolo, Piero ancora venne a fare errore a non preoccupare quelle vie per le quali i suoi avversari lo facevano temere : di che Piero merita scusa, sì perchè gli era difficile il farlo, sì perchè le non erano oneste a lui; imperocchè le vie con le quali era offeso, erano il favorir i Medici, con li quali favori essi lo battevano, e alla fine lo rovinarono. Non poteva pertanto Piero onestamente pigliare questa parte, per non poter distruggere con buona fama quella libertà alla quale egli era stato preposto a guardia; dipoi non potendo questi favori farsi segreti e ad un tratto, erano per Piero pericolosissimi : perchè comunque ei si fusse scoperto amico de' Medici, sarebbe diventato sospetto e odioso al popolo; donde a' nimici suoi nasceva molto più comodità di opprimerlo, che non avevano prima. Debbono pertanto gli uomini in ogni partito considerare i difetti ed i pericoli di quello, e non gli prendere, quando vi sia più del pericoloso che dell' utile, nonostante che ne fusse stata data sentenza conforme alla deliberazion loro. Perchè facendo altrimenti, in questo caso interverrebbe a quelli come intervenne a Tullio, il quale volendo torre i favori a Marc' Antonio gliene accrebbe : perchè sendo Marc' Antonio stato giudicato inimico del senato, ed avendo quello grande esercito insieme adunato di buona parte dei soldati che avevano seguitato la parte di Cesare, Tullio per torgli questi soldati, confortò il senato a dare riputazione ad Ottaviano, e mandarlo con l' esercito e con i consoli contra a Marc' Antonio; allegando, che subito che i soldati che seguitavano Marc' Antonio sentissino il nome d' Ottaviano nipote di Cesare e che si faceva chiamar Cesare, lascerebbono quello e s' accostarebbono a costui, e così restato Marc' Antonio ignudo di favori, sarebbe facile l' opprimerlo. La qual cosa riuscì tutta al contrario; perchè Marc' Antonio si guadagnò Ottaviano, e lasciato Tullio e il senato, si accostò a lui. La qual cosa fu al tutto la destruzione della parte degli ottimati. Il che era facile a conietturare : nè si doveva credere quel che si persuase Tullio, ma tener sempre conto di quel nome che con tanta gloria aveva spenti i nimici suoi ed acquistatosi il principato in Roma; nè si dovea credere mai potere da' suoi fautori aver cosa che fusse conforme al nome libero.

CAPITOLO LIII.

Il popolo molte volte desidera la rovina sua, ingannato da una falsa spezie di bene; e come le grandi speranze e gagliarde promesse facilmente lo muovono.

Espugnata che fu la città dei Veienti, entrò nel popolo romano una opinione, che fusse cosa utile per la città di Roma che la metà dei Romani an-

dasse ad abitare a Vei, argomentando che per essere quella città ricca di contado, piena di edifici e propinqua a Roma, si poteva arricchire la metà de' cittadini romani, e non turbare per la propinquità del sito nessuna azione civile. La qual cosa parve al senato ed a' più savi Romani tanto inutile e tanto dannosa, che liberamente dicevano essere piuttosto per patire la morte, che consentire ad una tale deliberazione. In modo che venendo questa cosa in disputa, s' accese tanto la plebe contra al senato, che si sarebbe venuto all' armi ed al sangue, se il senato non si fusse fatto scudo di alcuni vecchi e stimati cittadini, la riverenza dei quali frenò la plebe, che la non procedè più avanti con la sua insolenza. Qui si hanno a notare due cose: la prima, che il popolo molte volte ingannato da una falsa immagine di bene desidera la rovina sua; e se non gli è fatto capace, come quello sia male e quale sia il bene, da alcuno in chi esso abbia fede, si pone in la repubblica infiniti pericoli e danni. E quando la sorte fa che il popolo non abbi fede in alcuno, come qualche volta occorre, sendo stato ingannato per lo addietro o dalle cose o dagli uomini, si viene alla rovina di necessità. E Dante dice a questo proposito nel discorso suo che fa *de Monarchia*, che il popolo molte volte grida: *Viva la sua morte, e muoia la sua vita*. Da questa incredulità nasce, che qualche volta in le repubbliche i buoni partiti non si pigliano; come di sopra si disse dei Viniziani, quando assaltati da tanti inimici non poterono prendere partito di guadagnarsene alcuno con la restituzione delle cose tolte ad altri (per le quali era mosso loro la guerra, e fatta la congiura de' Principi loro contro) avanti che la rovina venisse. Pertanto considerando quello che è facile o quello che è difficile persuadere ad un popolo, si può fare questa distinzione: o quel che tu hai a persuadere rappresenta in prima fronte guadagno o perdita, o veramente pare partito animoso o vile: e quando nelle cose che si mettono innanzi al popolo, si vede guadagno, ancora che vi sia nascosto sotto perdita, e quando e' paia animoso, ancora che vi sia nascosto sotto la rovina della repubblica, sempre sarà facile persuaderlo alla moltitudine: e così fia sempre difficile persuadere quelli partiti dove apparisce o viltà o perdita, ancorachè vi fusse nascosto sotto salute e guadagno. Questo che io ho detto si conferma con infiniti esempi romani e forestieri, moderni ed antichi. Perchè da questo nacque la malvagia opinione che surse in Roma di Fabio Massimo: il quale non poteva persuadere al popolo romano, che fusse utile a quella repubblica procedere lentamente in quella guerra, e sostenere senza azzuffarsi l' impeto d' Annibale; perchè quel popolo giudicava questo partito vile, e non vi vedeva dentro quella utilità vi era, nè Fabio aveva ragioni bastanti a dimostrarla loro: e tanto sono i popoli accecati in queste opinioni gagliarde, che benchè il popolo romano avesse fatto quello errore di dare autorità al maestro de' cavalli di Fabio di potersi azzuffare, ancora che Fabio non volesse, e che per tale autorità il campo romano fusse per essere rotto, se Fabio con la sua prudenza non vi rimediava; non gli bastò questa esperienza; che fece dipoi consolo Varrone, non per altri suoi meriti, che per avere per tutte le piazze e tutti i luoghi pubblici di Roma promesso di rompere Annibale, qualunque volta gliene fusse data autorità. Di che ne nacque la zuffa e rotta di Canne, e presso che la rovina di Roma. Io voglio addurre a questo proposito ancora un altro esempio romano. Era stato Annibale in Italia otto o dieci anni; aveva ripieno di occisione de' Romani tutta questa provincia: quando venne in senato M. Centenio Penula, uomo vilissimo; nondimanco aveva avuto qualche grado nella milizia; ed offersegli, che se gli davano autorità di potere fare esercito di uomini volontari in qualunque luogo volesse in Italia, ei darebbe loro in brevissimo tempo preso o morto Annibale.

Al senato parve la domanda di costui temeraria; nondimeno ei pensando che s'ella se gli negasse, e nel popolo si fusse dipoi saputa la sua chiesta, che non ne nascesse qualche tumulto, invidia, e malgrado contro all'ordine senatorio, gliene concesseno; volendo più tosto mettere a pericolo tutti coloro che lo seguitasseno, che fare surgere nuovi sdegni nel popolo, sapendo quanto simile partito fusse per essere accetto, e quanto fusse difficile il dissuaderlo. Andò adunque costui con una moltitudine inordinata ed incomposita a trovare Annibale, e non gli fu prima giunto all'incontro, che fu con tutti quelli che lo seguitavano rotto e morto. In Grecia nella città d'Atene non potette mai Nicia, uomo gravissimo e prudentissimo, persuadere a quel popolo che non fusse bene andar ad assaltare Sicilia; talchè presa quella deliberazione contra alla voglia de'savi, ne seguì al tutto la rovina d'Atene. Scipione, quando fu fatto consolo, e che desiderava la provincia d'Affrica, promettendo al tutto la rovina di Cartagine, a che non s'accordando il senato per la sentenza di Fabio Massimo, minacciò di proporla nel popolo, come quello che conosceva benissimo quanto simili deliberazioni piaccino a' popoli. Potrebbesi a questo proposito dare esempi della nostra città, come fu quando messer Ercole Bentivogli, governatore delle genti fiorentine, insieme con Antonio Giacomini, poichè ebbono rotto Bartolommeo d'Alviano a San Vincenti, andarono a campo a Pisa: la qual impresa fu deliberata dal popolo in su le promesse gagliarde di messer Ercole, ancora che molti savi cittadini la biasimassero: nondimeno non vi ebbero rimedio, spinti da quella universale volontà, la qual era fondata in su le promesse gagliarde del governatore. Dico adunque come non è la più facile via a fare rovinare una repubblica, dove il popolo abbia autorità, che metterla in imprese gagliarde; perchè dove il popolo sia di alcun momento, sempre fieno accettate; nè vi arà, chi sarà d'altra opinione, alcun rimedio. Ma se di questo nasce la rovina della città, ne nasce ancora, e più spesso, la rovina particolare de'cittadini che sono preposti a simili imprese: perchè avendosi il popolo presupposto la vittoria, come e' viene la perdita, non ne accusa nè la fortuna nè l'impotenza di chi ha governato, ma la tristizia e l'ignoranza sua, e quello il più delle volte o ammazza o imprigiona o confina; come intervenne a infiniti capitani cartaginesi e a molti ateniesi. Nè giova loro alcuna vittoria che per lo addietro avessino avuta, perchè tutto la presente perdita cancella; come intervenne ad Antonio Giacomini nostro, il quale non avendo espugnata Pisa, come il popolo si aveva presupposto ed egli promesso, venne in tanta disgrazia popolare, che non ostante infinite sue buone opere passate, visse più per umanità di coloro che ne avevano autorità, che per alcun' altra cagione che nel popolo lo difendesse.

CAPITOLO LIV.

Quanta autorità abbia un uomo grande a frenare una moltitudine concitata.

Il secondo notabile sopra il testo nel superiore capitolo allegato, è che veruna cosa è tanto atta a frenare una moltitudine concitata, quanto è la riverenza di qualche uomo grave e di autorità, che se le faccia incontro; nè senza cagione dice Virgilio:

« Tum pietate gravem, ac meritis si forte virum quem
« Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant. »

Per tanto quello che è preposto ad uno esercito, o quello che si trova in una città, dove nascesse tumulto, debbe rappresentarsi in su quello, con maggior grazia e più onorevolmente che può, mettendosi intorno le insegne di quel grado che tiene, per farsi più riverendo. Era, pochi anni sono, Firenze divisa in due fazioni, *fratesche* e *arrabbiate*, che così si chiamavano; e venendo all'arme, ed essendo superati i frateschi, tra i quali era Pagolantonio Soderini, assai in quelli tempi riputato cittadino, e andandogli in quelli tumulti il popolo armato a casa per saccheggiarla, messer Francesco suo fratello, allora vescovo di Volterra, ed oggi cardinale, si trovò a sorte in casa; il quale subito sentito il romore e veduta la turba, messosi i più onorevoli panni indosso, e di sopra il rocchetto episcopale, si fece incontro a quelli armati, e con la persona e con le parole gli fermò; la qual cosa fu per tutta la città per molti giorni notata e celebrata. Conchiudo adunque, come e' non è il più fermo nè il più necessario rimedio a frenare una moltitudine concitata, che la presenza d'un uomo che per persona paia e sia riverendo. Vedesi adunque, per tornare al preallegato testo, con quanta ostinazione la plebe romana accettava quel partito d'andare a Vei, perchè lo giudicava utile, nè vi conosceva sotto il danno vi era; e come nascendone assai tumulti, ne sarebbero nati scandoli, se il senato con uomini gravi e pieni di riverenza non avesse frenato il loro furore.

CAPITOLO LV.

Quanto facilmente si conduchino le cose in quella città dove la moltitudine non è corrotta; e che dove è equalità non si può fare principato, e dove la non è, non si può far repubblica.

Ancora che di sopra si sia discorso assai quello sia da temere o sperare delle città corrotte; nondimeno non mi pare fuori di proposito considerare una deliberazione del senato circa il voto che Cammillo aveva fatto di dare la decima parte ad Apolline della preda de' Veienti; la qual preda sendo venuta nelle mani della plebe romana, nè se ne potendo altrimente riveder conto, fece il senato uno editto, che ciascuno dovesse rappresentare al pubblico la decima parte di quello gli aveva predato. E benchè tale deliberazione non avesse luogo, avendo dipoi il senato preso altro modo, e per altra via satisfatto ad Apolline in satisfazione della plebe; nondimeno si vede per tali deliberazioni quanto quel senato confidasse nella bontà di quella, e come e' giudicava che nessuno fusse per non rappresentare appunto tutto quello che per tale editto gli era comandato: e dall'altra parte si vede come la plebe non pensò di fraudare in alcuna parte l'editto con il dare meno che non doveva, ma di liberarsi da quello con il mostrarne aperte indignazioni. Questo esempio, con molti altri che di sopra si sono addutti, mostrano quanta bontà e quanta religione fusse in quel popolo, e quanto bene fusse da sperare di lui. E veramente dove non è questa bontà, non si può sperare nulla di bene; come non si può sperare nelle provincie che in questi tempi si veggono corrotte, come è l'Italia sopra tutte l'altre, e ancora la Francia e la Spagna di tale corruzione ritengono parte. E se in quelle provincie non si vede tanti disordini, quanti nascono in Italia ogni dì, deriva non tanto dalla bontà de' popoli, la quale in buona parte è mancata, quanto dallo avere un re che gli mantiene uniti, non solamente per la virtù sua, ma per l'ordine di quelli regni che ancora non sono guasti. Vedesi bene nella provincia della Magna questa bontà e questa religione an-

cora in quelli popoli esser grande; la qual fa che molte repubbliche vi vivono libere, e in modo osservano le loro leggi, che nessuno di fuori nè di dentro ardisce occuparle. E che sia vero che in loro regni buona parte di quella antica bontà, io ne voglio dare uno esempio simile a questo detto di sopra del senato e della plebe romana. Usano quelle repubbliche, quando gli occorre loro bisogno d' avere a spendere alcuna quantità di danari per conto pubblico, che quelli magistrati o consigli che ne hanno autorità, ponghino a tutti gli abitanti della città uno per cento o due di quello che ciascuno ha di valsente. E fatta tale deliberazione secondo l' ordine della terra, si rappresenta ciascuno dinanzi agli esecutori di tale imposta, e preso prima il giuramento di pagare la conveniente somma, getta in una cassa a ciò deputata quello che secondo la coscienza sua gli pare dover pagare: del qual pagamento non è testimonio alcuno se non quello che paga. Donde si può conietturare quanta bontà e quanta religione sia ancora in quelli uomini. E debbesi stimare che ciascun paghi la vera somma: perchè quando la non si pagasse, non gitterebbe l' imposizione quella quantità che loro disegnassero, secondo l' antiche che fussino usitate riscuotersi; e non gittando, si conoscerebbe la fraude; e conoscendosi, arebbon preso altro modo che questo. La qual bontà è tanto più da ammirare in questi tempi, quanto ella è più rara, anzi si vede essere rimasa sola in quella provincia; il che nasce da due cose: l' una, non aver avuti commerzi grandi con i vicini, perchè nè quelli sono iti a casa loro, nè essi sono iti a casa altrui, perchè sono stati contenti di quelli beni, vivere di quelli cibi, vestire di quelle lane che dà il paese; donde è stata tolta via la cagione di ogni conversazione e il principio d' ogni corruttela; perchè non hanno possuto pigliare i costumi nè Francesi nè Spagnuoli nè Italiani, le quali nazioni tutte insieme sono la corruttela del mondo. L' altra cagione è, che quelle repubbliche dove si è mantenuto il vivere politico ed incorrotto, non sopportano ch' alcun lor cittadino nè sia nè viva ad uso di gentiluomo; anzi mantengono fra loro una pari equalità, ed a quelli signori e gentiluomini che sono in quella provincia, sono inimicissimi; e se per caso alcuni pervengono loro nelle mani, come principj di corruttela e cagione d' ogni scandalo, gli ammazzano. E per chiarire questo nome di gentiluomini quale e' sia, dico che gentiluomini sono chiamati quelli ch' oziosi vivono de' proventi delle loro possessioni abbondantemente, senza avere alcuna cura o di coltivare o d' alcun' altra necessaria fatica a vivere. Questi tali sono perniziosi in ogni repubblica ed in ogni provincia; ma più perniziosi sono quelli, ch' oltre alle predette fortune comandano a castella, ed hanno sudditi ch' ubbidiscono a loro. Di queste due sorte d' uomini ne sono pieni il regno di Napoli, terra di Roma, la Romagna e la Lombardia. Di qui nasce che in quelle provincie non è mai stata alcuna repubblica nè alcuno vivere politico; perchè tali generazioni d' uomini sono al tutto nimici d' ogni civiltà. Ed a volere in provincie fatte in simil modo introdurre una repubblica, non sarebbe possibile. Ma a volerle riordinare, s' alcun ne fusse arbitro, non arebbe altra via che farvi un regno: la ragione è questa, che dove è tanta la materia corrotta, che le leggi non bastino a frenarla, vi bisogna ordinare insieme con quelle maggior forza, la quale è una mano regia, che con la potenza assoluta ed eccessiva ponga freno alla eccessiva ambizione e corruttela de' potenti. Verificasi questa ragione con l' esempio di Toscana, dove si vede in poco spazio di terreno state lungamente tre repubbliche, Firenze, Siena e Lucca e l' altre città di quella provincia essere in modo serve, che con l' animo e con l' ordine si vede o che le mantengono o che le vorrebbono mantenere la loro libertà: tutto è nato per non essere in quella provincia alcun signore di

castella, e nessuno o pochissimi gentiluomini; ma esservi tanta equalità, che facilmente da un uomo prudente, e che delle antiche civilità avesse cognizione, vi si introdurrebbe un viver civile. Ma lo infortunio suo è stato tanto grande, che infino a questi tempi non ha sortito alcun uomo che l'abbia potuto o saputo fare. Traesi adunque di questo discorso questa conclusione, che colui che vuole fare dove sono assai gentiluomini una repubblica, non la può fare, se prima non gli spegne tutti; e che colui che dove è assai equalità vuole fare un regno o un principato, non lo potrà mai fare, se non trae di quella equalità molti d'animo ambizioso ed inquieto, e quelli fa gentiluomini in fatto e non in nome, donando loro castella e possessioni, e dando loro favore di sustanze e d'uomini; acciocchè posto in mezzo di loro, mediante quelli mantenga la sua potenza, ed essi mediante quello la loro ambizione; e gli altri siano costretti a sopportar quel giogo che la forza e non altro mai può far sopportare loro. Ed essendo per questa via proporzione da chi sforza a chi è sforzato, stanno fermi gli uomini ciascuno nell' ordine loro. E perchè il fare d'una provincia atta ad esser regno una repubblica, e d'una atta ad essere repubblica farne un regno, è materia da un uomo che per cervello e per autorità sia raro, sono stati molti che l'hanno voluto fare, e pochi che l'abbino saputo condurre: perchè la grandezza della cosa parte sbigottisce gli uomini, parte in modo gl'impedisce che ne'primi principj mancano. Credo che a questa mia opinione, che dove sono gentiluomini non si possa ordinare repubblica, parrà contraria l'esperienza della repubblica viniziana, nella qual non usano aver alcun grado se non coloro che sono gentiluomini. A che si risponde, come questo esempio non ci fa alcuna oppugnazione, perchè i gentiluomini in quella repubblica sono più in nome che in fatto; perchè loro non hanno grandi entrate di possessioni, sendo le loro ricchezze grandi fondate in sulla mercanzia e cose mobili: e di più nessuno di loro tiene castella o ha alcuna iurisdizione sopra gli uomini, ma quel nome di gentiluomo in loro è nome di dignità e di riputazione, senza essere fondato sopra alcuna di quelle cose che fa che nell'altre città si chiamano i gentiluomini. E come l'altre repubbliche hanno tutte le loro divisioni sotto varj nomi, così Vinegia si divide in gentiluomini e popolari; e vogliono che quelli abbino ovvero possino avere tutti gli onori; quelli altri ne sieno al tutto esclusi. Il che non fa disordine in quella terra, per le ragioni altre volte dette. Constituisca adunque una repubblica colui dove è o è fatta una grande equalità, e all'incontro ordini un principato dove è grande inequalità; altrimente farà cosa senza proporzione e poco durabile.

CAPITOLO LVI.

Innanzi che seguino i grandi accidenti in una città o in una provincia, vengono segni che gli pronosticano, o uomini che gli predicono.

Donde e' si nasca io non so, ma si vede per gli antichi e per gli moderni esempi, che mai non venne alcuno grave accidente in una città o in una provincia, che non sia stato o da indovini o da revelazioni o da prodigi e da altri segni celesti predetto. E per non mi discostare da cosa nel provare questo, sa ciascuno quanto da frate Girolamo Savonarola fusse predetta innanzi la venuta del re Carlo VIII di Francia in Italia, e come oltra di questo per tutta Toscana si disse essere sentite in aria e vedute genti d' arme sopra Arezzo che si azzuf-

favano insieme. Sa ciascuno oltre di questo, come avanti la morte di Lorenzo de' Medici vecchio fu percosso il duomo nella sua più alta parte con una saetta celeste, con rovina grandissima di quello edifizio. Sa ciascuno ancora, come poco innanzi che Piero Soderini, qual era stato fatto gonfaloniere a vita dal popolo fiorentino, fusse cacciato e privo del suo grado, fu il palazzo medesimamente da un folgore percosso. Potrebbesi oltra di questo addurre più esempi, i quali per fuggire il tedio lascio. Narrerò solo quello che Tito Livio dice innanzi alla venuta de' Francesi in Roma, cioè, come uno Marco Cedizio plebeio riferì al senato avere udito di mezza notte passando per la via Nuova una voce maggiore che umana, la quale ammoniva che riferisse ai magistrati come i Francesi venivano a Roma. La cagione di questo credo sia da essere discorsa e interpretata da uomo che abbi notizia delle cose naturali e soprannaturali, il che non abbiamo noi. Pure potrebbe essere che sendo questo aere, come vuole alcuno filosofo, pieno d' intelligenze, le quali per naturale virtù prevedendo le cose future, ed avendo compassione agli uomini, acciò si possino preparare alle difese, gli avvertiscono con simili segni. Pure comunque si sia, si vede così essere la verità, e che sempre dopo tali accidenti sopravvengano cose straordinarie e nuove alle provincie.

CAPITOLO LVII.

La plebe insieme è gagliarda, di per sè è debole.

Erano molti Romani, sendo seguita per la passata de' Francesi la rovina della loro patria, andati ad abitare a Vei contra alla costituzione ed ordine del senato; il quale per rimediare a questo disordine comandò per i suoi editti pubblici che ciascuno fra certo tempo e sotto certe pene tornasse ad abitare a Roma. De' quali editti, da prima per coloro contra a chi e' venivano, si fu fatto beffe; dipoi quando si appressò il tempo dello ubbidire, tutti ubbidirono. E Tito Livio dice queste parole : *Ex ferocibus universis singuli metu suo obedientes fuere.* E veramente non si può mostrare meglio la natura d' una moltitudine in questa parte, che si dimostri in questo testo : perchè la moltitudine è audace nel parlare molte volte contra alle deliberazioni del loro principe; dipoi come veggono la pena in viso, non si fidando l' uno dell' altro, corrono ad ubbidire. Talchè si vede certo che di quel che si dica un popolo circa la mala o buona disposizion sua, si debbe tenere non gran conto, quando tu sia ordinato in modo di poterlo mantenere, s' egli è ben disposto, s' egli è mal disposto, da poter provedere che non ti offenda. Questo s' intende per quelle male disposizioni che hanno i popoli, nate da qualunque altra cagione, che o avere perduto la libertà, o il loro principe, stato amato da loro e che ancora sia vivo; perchè le male disposizioni che nascono da queste cagioni, sono sopra ogni cosa formidabili, e hanno bisogno di grandi rimedj a frenarle : l'altre sue indisposizioni fieno facili, quando ei non abbia capi a chi rifuggire; perchè non ci è cosa dall' un canto più formidabile che una moltitudine sciolta e senza capo, e dall' altra parte non è cosa più debole; perchè quantunque ella abbi l' armi in mano, fia facile ridurla, purchè tu abbi ridotto da poter fuggire il primo impeto; perchè quando gli animi sono un poco raffreddi, e che ciascuno vede d' aversi a tornare a casa sua, cominciano a dubitare di loro medesimi, e pensare alla salute loro o con fuggirsi o con l' accordarsi. Però una moltitudine così concitata, volendo

fuggire questi pericoli ha subito a fare fra sè medesima un capo, che la corregga, tenghila unita e pensi alla sua difesa; come fece la plebe romana, quando dopo la morte di Virginia si partì da Roma, e per salvarsi fecero tra loro venti tribuni: e non facendo questo interviene loro sempre quel che dice Tito Livio nelle soprascritte parole; che tutti insieme sono gagliardi, e quando ciascuno poi comincia a pensare al proprio pericolo, diventa vile e debole.

CAPITOLO LVIII.

La moltitudine è più savia e più costante ch' un principe.

Nessuna cosa essere più vana e più incostante che la moltitudine, così Tito Livio nostro come tutti gli altri istorici affermano. Perchè spesso occorre nel narrare l'azioni degli uomini, vedere la moltitudine avere condannato alcuno a morte, e quel medesimo dipoi pianto e sommamente desiderato; come si vede avere fatto il popolo romano di Manlio Capitolino, il quale avendo condannato a morte sommamente dipoi desiderava. E le parole dell'autore sono queste: *Populum brevi, posteaquam ab eo periculum nullum erat, desiderium ejus tenuit.* Ed altrove quando mostra gli accidenti che nacquero in Siracusa dopo la morte di Girolamo nipote di Ierone dice: *Hæc natura multitudinis est, aut humiliter servit, aut superbe dominatur.* Io non so se mi prenderò una provincia dura e piena di tanta difficultà che mi convenga abbandonarla con vergogna o seguirla con carico, volendo difendere una cosa la quale (come ho detto) da tutti gli scrittori è accusata: ma comunque si sia, io non giudicherò mai essere difetto difendere alcune opinioni con le ragioni, senza volervi usare o l'autorità o la forza. Dico adunque come di quello difetto di che accusano gli scrittori la moltitudine, se ne possono accusare tutti gli uomini particolarmente e massime i principi; perchè ciascuno che non sia regolato dalle leggi, farebbe quelli medesimi errori che la moltitudine sciolta. E questo si può conoscere facilmente, perchè e'sono e sono stati assai principi, e de' buoni e de' savi ne sono stati pochi: io dico de' principi che hanno potuto rompere quel freno che gli può correggere: tra i quali non sono quelli re che nascevano in Egitto, quando in quella antichissima antichità si governava quella provincia con le leggi; nè quelli che nascevano in Sparta nè quelli che a' nostri tempi nascono in Francia, il quale regno è moderato più dalle leggi, che alcun altro regno di che ne' nostri tempi si abbi notizia. E questi re che nascono sotto tali costituzioni, non sono da mettere in quel numero, donde si abbia a considerare la natura di ciascuno uomo per sè, e vedere se egli è simile alla moltitudine: perchè all'incontro loro si debbe porre una moltitudine medesimamente regolata dalle leggi come sono loro; e si troverà in lei essere quella medesima bontà che noi veggiamo essere in quelli; e vedrassi quella nè superbamente dominare nè umilmente servire: come era il popolo romano, il qual mentre durò la repubblica incorrotta, non servì mai umilmente nè mai dominò superbamente, anzi con gli suoi ordini e magistrati tenne il grado suo onorevolmente. E quando era necessario insurgere contra a uno potente, lo faceva; come si vede in Manlio, ne' Dieci ed in altri che cercarono opprimerla, e quando era necessario ubbidire a' dittatori ed a' consoli per la salute pubblica, lo faceva. E se il popolo romano desiderava Manlio Capitolino morto, non è maraviglia; perchè e' desiderava le sue virtù, le quali erano state tali che la memoria di esse recava compassione a ciascuno,

e arebbono avuto forza di fare quel medesimo effetto in un principe; perchè l'è sentenza di tutti gli scrittori, come la virtù si lauda e si ammira ancora negl'inimici suoi: e se Manlio infra tanto desiderio fusse resuscitato, il popolo di Roma arebbe dato di lui il medesimo giudizio, come ei fece, tratto che lo ebbe di prigione, che poco dipoi lo condannò a morte: nonostante che si vegga de' principi tenuti savi, i quali hanno fatto morire qualche persona, e poi sommamente desideratala; come Alessandro Clito ed altri suoi amici, ed Erode Marianne. Ma quello che l'istorico nostro dice della natura della moltitudine, non dice di quella ch'è regolata dalle leggi, come era la romana, ma della sciolta, come era la siracusana; la quale fece quelli errori che fanno gli uomini infuriati e sciolti, come fece Alessandro Magno ed Erode ne' casi detti. Però non è più da incolpare la natura della moltitudine che de' principi, perchè tutti egualmente errano, quando tutti senza rispetto possono errare. Di che, oltre a quello che ho detto, ci sono assai esempi e tra gl'imperadori romani e tra gli altri tiranni e principi, dove si vede tanta incostanza e tanta variazione di vita, quanta mai non si trovasse in alcuna moltitudine. Conchiudo adunque contra alla comune opinione, la qual dice come i popoli quando sono principi, sono varj, mutabili, ingrati; affermando che in loro non sono altrimente questi peccati, che si siano ne' principi particolari. Ed accusando alcuno i popoli e i principi insieme potrebbe dire il vero; ma traendone i principi, s'inganna: perchè un popolo che comanda e sia bene ordinato, sarà stabile, prudente e grato non altrimente che un principe, o meglio che un principe, e eziandio stimato savio: e dall' altra parte un principe sciolto dalle leggi sarà ingrato, vario e imprudente più che un popolo. E che la variazione del procedere loro nasce non dalla natura diversa, perchè in tutti è ad un modo, e se vi è vantaggio di bene è nel popolo; ma dallo avere più o meno rispetto alle leggi dentro alle quali l'uno e l'altro vive. E chi considererà il popolo romano, lo vedrà essere stato per quattro cento anni inimico del nome regio, e amatore della gloria e del bene comune della sua patria: vedrà tanti esempi usati da lui, che testimoniano l'una cosa e l'altra. E se alcuno mi allegasse la ingratitudine ch' egli usò contra a Scipione, rispondo quello che di sopra lungamente si discorse in questa materia, dove si mostrò i popoli essere meno ingrati de' principi. Ma quanto alla prudenza ed alla stabilità, dico, come un popolo è più prudente, più stabile e di miglior giudicio che un principe. E non senza cagione si assomiglia la voce d'un popolo a quella di Dio; perchè si vede una opinione universale fare effetti maravigliosi ne' pronostichi suoi, talchè pare che per occulta virtù e' prevegga il suo male e il suo bene. Quanto al giudicare le cose, si vede rarissime volte quando egli ode due concionanti che tendino in diverse parti, quando e' sono di egual virtù, che non pigli l'opinione migliore, e che non sia capace di quella verità ch' egli ode. E se nelle cose gagliarde, o che paiano utili (come di sopra si dice) egli erra, molte volte erra ancora un principe nelle sue proprie passioni le quali sono molte più che quelle de' popoli. Vedesi ancora, nelle sue elezioni di magistrati, fare di lunga migliore elezione che un principe, nè mai si persuaderà ad un popolo, che sia bene tirare alla dignità un uomo infame e di corrotti costumi, il che facilmente e per mille vie si persuade ad un principe: vedesi un popolo cominciare ad avere in orrore una cosa, e molti secoli stare in quella opinione; il che non si vede in un principe. E dell' una e dell' altra di queste due cose voglio mi basti per testimone il popolo romano, il quale in tante centinaia d'anni, in tante elezioni di consoli e di tribuni, non fece quattro elezioni, di che quello si avesse a pentire. Ed ebbe (come ho detto) tanto in odio il nome regio, che nessuno obbligo di alcuno suo

cittadino, che tentasse quel nome, potette fargli fuggire le debite pene. Vedesi oltra di questo le città, dove i popoli sono principi, fare in brevissimo tempo augumenti eccessivi, e molto maggiori che quelle che sempre sono state sotto un principe; come fece Roma dopo la cacciata de' re ed Atene da poi che la si liberò da Pisistrato. Il che non può nascere da altro, se non che sono migliori governi quelli de' popoli che quelli de' principi. Nè voglio che si opponga a questa mia opinione tutto quello che lo istorico nostro ne dice nel preallegato testo e in qualunque altro; perchè se si discorreranno tutti i disordini de' popoli, tutti i disordini de' principi, tutte le glorie de' popoli, tutte quelle de' principi, si vedrà il popolo di bontà e di gloria essere di lunga superiore. E se i principi sono superiori a' popoli nello ordinare leggi, formare vite civili, ordinare statuti e ordini nuovi; i popoli sono tanto superiori nel mantenere le cose ordinate, ch' egli aggiungono senza dubbio alla gloria di coloro che l' ordinano. Ed in somma, per epilogare questa materia, dico come hanno durato assai gli stati de' principi, hanno durato assai gli stati delle repubbliche, e l' uno e l' altro ha avuto bisogno d' essere regolato dalle leggi: perchè un principe che può fare ciò che vuole è pazzo; un popolo che può fare ciò che vuole non è savio. Se adunque si ragionerà d' un principe obbligato alle leggi e d' un popolo incatenato da quelle, si vedrà più virtù nel popolo che nel principe; se si ragionerà dell' uno e dell' altro sciolto, si vedrà meno errori nel popolo che nel principe, e quelli minori, ed aranno maggiori rimedj: perchè ad un popolo licenzioso e tumultuario, gli può da un uomo buono essere parlato, e facilmente può essere ridotto nella via buona; ad un principe cattivo non è alcun che possa parlare, nè vi è altro rimedio che il ferro. Da che si può far coniettura della importanza della malattia dell' uno e dell' altro: chè se a curare la malattia del popolo bastano le parole, ed a quella del principe bisogna il ferro, non sarà mai alcuno che non giudichi, che dove bisogna maggior cura siano maggiori errori. Quando un popolo è bene sciolto, non si temono le pazzie che quello fa, nè si ha paura del mal presente, ma di quello che ne può nascere, potendo nascere fra tanta confusione un tiranno. Ma ne' principi tristi interviene il contrario, che si teme il male presente e nel futuro si spera; persuadendosi gli uomini che la sua cattiva vita possa far surgere una libertà. Sì che vedete la differenza dell' uno e dell' altro, la quale è quanto dalle cose che sono, a quelle che hanno ad essere. Le crudeltà della moltitudine sono contra a chi ei temono che occupi il ben comune, quelle d' un principe sono contra a chi ei temono che occupi il bene proprio. Ma l' opinione contra ai popoli nasce, perchè de' popoli ciascun dice male senza paura e liberamente ancora mentre che regnano; de' principi si parla sempre con mille paure e mille rispetti. Nè mi pare fuor di proposito, poichè questa materia mi vi tira, disputare nel seguente capitolo di quali confederazioni altri si possa più fidare, o di quelle fatte con una repubblica, o di quelle fatte con un principe.

CAPITOLO LIX.

Di quali confederazioni o lega altri si può più fidare, o di quella fatta con una repubblica, o di quella fatta con un principe.

Perchè ciascuno dì occorre che l' un principe con l' altro, o l' una repubblica con l'altra fanno lega e amicizia insieme, ed ancora similmente si contrae

confederazione ed accordo tra una repubblica e un principe; mi pare di esaminare qual fede è più stabile e di quale si debba tenere più conto, o di quella d' una repubblica, o di quella d' un principe. Io esaminando tutto, credo che in molti casi e' siano simili, ed in alcuni vi sia qualche disformità. Credo pertanto, che gli accordi fatti per forza non ti saranno nè da un principe nè da una repubblica osservati; credo che quando la paura dello stato venga, l' uno e l' altro per non lo perdere, ti romperà la fede, e ti userà ingratitudine. Demetrio, quel che fu chiamato *Espugnatore delle cittadi*, aveva fatto agli Ateniesi infiniti beneficj; occorse dipoi, che sendo rotto da' suoi inimici, e rifuggendosi in Atene, come città amica e a lui obbligata, non fu ricevuto da quella; il che gli dolse assai più, che non aveva fatto la perdita delle genti e dello esercito suo. Pompeio rotto che fu da Cesare in Tessaglia si rifuggì in Egitto a Tolomeo, il quale era per lo addietro da lui stato rimesso nel regno; e fu da lui morto. Le quali cose si vede che ebbero le medesime cagioni: nondimeno fu più umanità usata e meno ingiuria dalla repubblica che dal principe. Dove è pertanto la paura, si troverà in fatto la medesima fede. E se si troverà o una repubblica o un principe, che per osservarti la fede aspetti di rovinare, può nascere questo ancora da simili cagioni. E quanto al principe, può molto bene occorrere che egli sia amico d' un principe potente; che se bene non ha occasione allora di difenderlo, ei può sperare che col tempo ei lo restituisca nel principato suo; o veramente che avendolo seguito come partigiano, ei non creda trovare nè fede nè accordi con il nimico di quello. Di questa sorte sono stati quelli principi del reame di Napoli che hanno seguito le parti francesi. E quanto alle repubbliche, fu di questa sorte Sagunto in Ispagna, che aspettò la rovina per seguire le parti romane, e di questa Firenze per seguire nel MDXII le parti francesi. E credo, computata ogni cosa, che in questi casi, dove è il pericolo urgente, si troverà qualche stabilità più nelle repubbliche che ne' principi. Perchè, sebbene le repubbliche avessino quel medesimo animo e quella medesima voglia che un principe, lo avere il moto loro tardo farà che le porranno sempre più a risolversi che il principe, e per questo porranno più a rompere la fede di lui. Romponsi le confederazioni per lo utile. In questo le repubbliche sono di lunga più osservanti degli accordi, che i principi. E potrebbesi addurre esempi, dove un minimo utile ha fatto rompere la fede ad un principe, e dove una grande utilità non ha fatto rompere la fede ad una repubblica; come fu quel partito che propose Temistocle agli Ateniesi, a' quali nella concione disse che aveva un consiglio, da fare alla loro patria grande utilità, ma non lo poteva dire per non lo scoprire, perchè scoprendolo si toglieva la occasione del farlo. Onde il popolo di Atene elesse Aristide, al qual si comunicasse la cosa, e secondo dipoi che paresse a lui se ne deliberasse: al quale Temistocle mostrò come l' armata di tutta Grecia, ancora che stesse sotto la fede loro, era in lato che facilmente si poteva guadagnare o distruggere; il che faceva gli Ateniesi al tutto arbitri di quella provincia. Donde Aristide riferì al popolo il partito di Temistocle essere utilissimo, ma disonestissimo; per la qual cosa il popolo al tutto lo ricusò. Il che non arebbe fatto Filippo Macedone e gli altri principi, che più utile hanno cercato e più guadagnato con il rompere la fede, che con verun altro modo. Quanto a rompere i patti per qualche cagione d' inosservanza, di questo io non parlo come di cosa ordinaria; ma parlo di quelli che si rompono per cagioni straordinarie: dove io credo, per le cose dette, che il popolo facci minori errori che il principe, e per questo si possa fidare più di lui che del principe.

CAPITOLO LX.

Come il consolato e qualunque altro magistrato in Roma si dava senza rispetto di età.

E' si vede per l'ordine della istoria, come la repubblica romana, poichè il consolato venne nella plebe, concesse quello a' suoi cittadini senza rispetto di età o di sangue: ancora che il rispetto della età mai non fusse in Roma, ma sempre si andò a trovare la virtù o in giovane o in vecchio che la fusse. Il che si vede per il testimone di Valerio Corvino, che fu fatto consolo negli ventitre anni; e Valerio detto parlando ai suoi soldati disse, come il consolato *erat præmium virtutis, non sanguinis*. La qual cosa se fu bene considerata o no, sarebbe da disputare assai. E quanto al sangue, fu concesso questo per necessità, e quella necessità che fu in Roma, sarebbe in ogni città che volesse fare gli effetti che fece Roma, come altra volta si è detto; perchè e' non si può dare agli uomini disagio senza premio, nè si può torre la speranza di conseguire il premio senza pericolo. E però a buona ora convenne che la plebe avesse speranza di avere il consolato, e di questa speranza si nutrì un tempo senza averlo. Dipoi non bastò la speranza che e' convenne che si venisse allo effetto. Ma la città che non adopera la sua plebe ad alcuna cosa gloriosa, la può trattare a suo modo, come altrove si disputò; ma quella che vuol fare quel che fe' Roma, non ha a fare questa distinzione. E dato che così sia, quella del tempo non ha replica, anzi è necessaria; perchè nello eleggere un giovane in un grado che abbi bisogno d'una prudenza di vecchio, conviene, avendolo ad eleggere la moltitudine, che a quel grado lo facci pervenire qualche sua nobilissima azione. E quando un giovane è di tanta virtù, che si sia fatto in qualche cosa notabile conoscere, sarebbe cosa dannosissima che la città non se ne potesse valere allora, e che l'avesse ad aspettare che fusse invecchiato con lui quel vigore dell'animo e quella prontezza della quale in quella età la patria sua si poteva valere; come si valse Roma di Valerio Corvino, di Scipione, di Pompeio e di molti altri che trionfarono giovanissimi.

LIBRO SECONDO.

Laudano sempre gli uomini, ma non sempre ragionevolmente, gli antichi tempi e gli presenti accusano; e in modo sono delle cose passate partigiani, che non solamente celebrano quelle etadi che da loro sono state, per la memoria che ne hanno lasciata gli scrittori, conosciute, ma quelle ancora che, sendo già vecchi, si ricordano nella loro giovanezza avere vedute. E quando questa loro opinione sia falsa, come il più delle volte è, mi persuado varie essere le cagioni che a questo inganno gli conducono. E la prima credo sia, che delle cose antiche non s' intenda al tutto la verità, e che di quelle il più delle volte si nasconda quelle cose che recherebbono a quelli tempi infamia; e quelle altre che possono partorire loro gloria, si rendino magnifiche e amplissime. Però che i più degli scrittori in modo alla fortuna de' vincitori ubbidiscono che, per fare le loro vittorie gloriose, non solamente accrescono quello che da loro è virtuosamente operato, ma ancora le azioni de' nimici in modo illustrano che qualunque nasce dipoi in qualunque delle due provincie, o nella vittoriosa o nella vinta, ha cagione di maravigliarsi di quelli uomini e di quelli tempi, ed è forzato sommamente laudarli ed amarli. Oltra di questo, odiando gli uomini le cose o per timore o per invidia, vengono ad essere spente due potentissime cagioni dell' odio nelle cose passate, non ti potendo quelle offendere, e non ti dando cagione d' invidiarle. Ma al contrario interviene di quelle cose che si maneggiano e veggono, le quali per la intera cognizione di esse non ti essendo in alcuna parte nascoste, e conoscendo in quelle insieme con il bene molte altre cose che ti dispiacciono, sei forzato giudicarle alle antiche molto inferiori, ancora che in verità le presenti molto più di quelle di gloria e di fama meritassero; ragionando non delle cose pertinenti alle arti, le quali hanno tanta chiarezza in sè, che i tempi possono torre o dar loro poco più gloria che per loro medesime si meritino, ma parlando di quelle pertinenti alla vita e costumi degli uomini, delle quali non se ne veggono sì chiari testimonj. Replico pertanto essere vera quella consuetudine del laudare e biasimare soprascritta, ma non essere già sempre vero che si erri nel farlo. Perchè qualche volta è necessario che giudichino la verità; perchè essendo le cose umane sempre in moto, o le salgono o le scendono. E vedesi una città o una provincia essere ordinata al vivere pubblico da qualche uomo eccellente, ed un tempo per la virtù di quello ordinatore andare sempre in augumento verso il meglio. Chi nasce allora in tale stato, ed ei laudi più gli antichi tempi che i moderni, s' inganna; ed è causato il suo inganno da quelle cose che di sopra si sono dette. Ma coloro che nascono dipoi in quella città o provincia, che gli è venuto il tempo che la scende verso la parte più rea, allora non s' ingannano. E pensando io come queste cose procedino, giudico il mondo sempre essere stato ad un medesimo modo; ed in quello essere stato tanto di buono quanto di tristo; ma variare questo tristo e questo buono di provincia in provincia: come si vede per quello si ha notizia di quelli regni antichi, che variavano dall' uno

all'altro per la variazione de' costumi, ma il mondo restava quel medesimo; solo vi era differenza, che dove quello aveva prima collocata la sua virtù in Assiria, la collocò in Media, dipoi in Persia, tanto che la ne venne in Italia e a Roma. E se dopo l'imperio romano non è seguito imperio che sia durato, nè dove il mondo abbia ritenuta la sua virtù insieme, si vede nondimeno essere sparsa in di molte nazioni dove si viveva virtuosamente: come era il regno de' Franchi, il regno de' Turchi, quel del Soldano, ed oggi i popoli della Magna, e prima quella setta saracina che fece tante gran cose ed occupò tanto mondo, poichè la distrusse l' imperio romano orientale. In tutte queste provincie adunque, poichè i Romani rovinarono, e in queste sette è stata quella virtù, ed è ancora in alcuna parte d' esse, che si desidera e che con vera laude si lauda. E chi nasce in quelle e lauda i tempi passati più che i presenti, si potrebbe ingannare; ma chi nasce in Italia od in Grecia, e non sia divenuto, o in Italia oltramontano o in Grecia turco, ha ragione di biasimare i tempi suoi e laudare gli altri: perchè in quelli vi sono assai cose che gli fanno maravigliosi; in questi non è cosa alcuna che gli ricomperi d' ogni estrema miseria, infamia e vituperio; dove non è osservanza di religione, non di leggi, non di milizia; ma sono maculati d' ogni ragione bruttura. E tanto sono questi vizj più detestabili, quanto ei sono più in coloro che seggono pro tribunali, comandano a ciascuno e vogliono essere adorati. Ma tornando al ragionamento nostro, dico, che se il giudicio degli uomini è corrotto in giudicare qual sia migliore, o il secolo presente o l' antico, in quelle cose dove per l' antichità ei non ha possuto avere perfetta cognizione come egli ha de' suoi tempi, non dovrebbe corrompersi ne' vecchi nel giudicare i tempi della gioventù e vecchiezza loro, avendo quelli e questi egualmente conosciuti e visti. La qual cosa sarebbe vera, se gli uomini per tutti i tempi della lor vita fussero del medesimo giudizio, ed avessero quelli medesimi appetiti; ma variando quelli, ancora che i tempi non variano, non possono parere agli uomini quelli medesimi, avendo altri appetiti, altri diletti, altre considerazioni nella vecchiezza che nella gioventù. Perchè mancando gli uomini quando egli invecchiano di forze, e crescendo di giudizio e di prudenza, è necessario che quelle cose che in gioventù parevano loro sopportabili e buone rieschino poi invecchiando insopportabili e cattive; e dove quelli ne doverebbono accusare il giudicio loro, ne accusano i tempi. Sendo oltra di questo gli appetiti umani insaziabili, perchè hanno dalla natura di potere e voler desiderare ogni cosa, e dalla fortuna di potere conseguirne poche, ne risulta continuamente una mala contentezza nelle menti umane, ed un fastidio delle cose che si posseggono; il che fa biasimare i presenti tempi, laudare i passati, e desiderare i futuri, ancorchè a far questo non fussino mossi da alcuna ragionevole cagione. Non so adunque se io meriterò d' essere numerato tra quelli che s' ingannano, se in questi miei Discorsi io lauderò troppo i tempi degli antichi Romani, e biasimerò i nostri. E veramente se la virtù che allora regnava, e il vizio che ora regna, non fussino più chiari che il sole, andrei col parlare più rattenuto, dubitando non incorrere in quello inganno di che io accuso alcuni. Ma essendo la cosa sì manifesta che ciascuno la vede, sarò animoso in dire manifestamente quello che intenderò di quelli e di questi tempi; acciocchè gli animi de' giovani, che questi miei scritti leggeranno, possino fuggire questi, e prepararsi ad imitar quelli, qualunque volta la fortuna ne desse loro occasione. Perchè gli è ufficio d' uomo buono, quel bene che per la malignità de' tempi e della fortuna tu non hai potuto operare, insegnarlo ad altri; acciocchè sendone molti capaci, alcuno di quelli più amati dal Cielo possa operarlo. Ed avendo ne' Discorsi del superior libro parlato delle deliberazioni fatte

dai Romani pertinenti al di dentro della città, in questo parleremo di quelle che il popolo romano fece pertinenti allo augumento dello imperio suo.

CAPITOLO PRIMO.

Quale fu più cagione dello imperio che acquistarono i Romani, o la virtù o la fortuna.

Molti hanno avuta opinione, tra i quali è Plutarco, gravissimo scrittore, che il popolo romano nello acquistare l'imperio fusse più favorito dalla fortuna che dalla virtù. E tra le altre ragioni che ne adduce dice, che per confessione di quel popolo si dimostra, quello, avere riconosciuto dalla fortuna tutte le sue vittorie, avendo quello edificato più templi alla Fortuna che ad alcun altro Dio. E pare che a questa opinione si accosti Livio; perchè rade volte è, che facci parlare ad alcuno Romano, dove ei racconti della virtù, che non vi aggiunga la fortuna. La qual cosa io non voglio confessare in alcun modo, nè credo ancora si possa sostenere. Perchè se non si è trovato mai repubblica che abbi fatti i progressi che Roma, è noto che non si è trovata mai repubblica che sia stata ordinata a potere acquistare come Roma. Perchè la virtù degli eserciti gli fece acquistare l'imperio; e l'ordine del procedere, e il modo suo proprio e trovato dal suo primo legislatore, gli fecero mantenere l'acquistato, come di sotto largamente in più discorsi si narrerà. Dicono costoro che non avere mai accozzate due potentissime guerre in un medesimo tempo, fu fortuna e non virtù del popolo romano; perchè e' non ebbero guerra con i Latini, se non quando egli ebbero, non tanto battuti i Sanniti, quanto che la guerra fu da' Romani fatta in difensione di quelli: non combatterono con i Toscani, se prima non ebbero soggiogati i Latini, ed enervati con le spesse rotte quasi in tutto i Sanniti. Che se due di queste potenze intere si fussero, quando erano fresche, accozzate insieme, senza dubbio si può facilmente conietturare che sarebbe seguita la rovina della romana repubblica. Ma comunque questa cosa nascesse, mai non intervenne ch'eglino avessino due potentissime guerre in un medesimo tempo; anzi parve sempre, o nel nascere dell'una, l'altra si spegnesse, o nel spegnersi dell'una, l'altra nascesse. Il che si può facilmente vedere per l'ordine delle guerre fatte da loro; perchè lasciando stare quelle che fecero prima che Roma fusse presa da' Francesi, si vede che mentre che combatterono con gli Equi e con i Volsci, mai, mentre questi popoli furono potenti, non si levarono contra di loro altre genti. Domi costoro, nacque la guerra contra ai Sanniti: e benchè innanzi che finisse tal guerra, i popoli latini si ribellassero da' Romani; nondimeno quando tale ribellione seguì, i Sanniti erano in lega con Roma, e con il loro esercito aiutarono i Romani a domare l'insolenza latina. I quali domi, risurse la guerra di Sannio. Battute per molte rotte date a' Sanniti le loro forze, nacque la guerra de' Toscani; la qual composta, si rilevarono di nuovo i Sanniti per la passata di Pirro in Italia. Il quale come fu ribattuto e rimandato in Grecia, appiccarono la prima guerra con i Cartaginesi; nè prima fu tal guerra finita, che tutti i Francesi, e di là e di qua dall'Alpi, congiurarono contra a' Romani, tanto che tra Popolonia e Pisa, dove è oggi la torre a San Vincenti, furono con massima strage superati. Finita questa guerra, per spazio di venti anni ebbero guerre di non molta importanza; perchè non combatterono con altri che con i Liguri,

e con quel rimanente de' Francesi che era in Lombardia. E così stettero tanto che nacque la seconda guerra cartaginese, la qual per sedici anni tenne occupata Italia. Finita questa con massima gloria, nacque la guerra macedonica; la quale finita, venne quella d'Antioco e d'Asia. Dopo la qual vittoria non restò in tutto il mondo nè principe nè repubblica, che di per sè o tutti insieme si potessero opporre alle forze romane. Ma innanzi a quella ultima vittoria, chi considererà l'ordine di queste guerre ed il modo del procedere loro, vedrà dentro mescolate con la fortuna una virtù e prudenza grandissima. Talchè chi esaminasse la cagione di tal fortuna, la ritroverebbe facilmente: perchè gli è cosa certissima, che come un principe o un popolo viene in tanta riputazione che ciascuno principe o popolo vicino abbia di per sè paura ad assaltarlo e ne tema, sempre interverrà che ciascuno di essi mai lo assalterà, se non necessitato; in modo che e' sarà, quasi come nella elezione di quel potente, far guerra con quale di quelli suoi vicini gli parrà, e gli altri con la sua industria quietare. I quali, parte rispetto alla potenza sua, parte ingannati da quei modi che egli terrà per addormentarli, si quietano facilmente; e gli altri potenti che sono discosto, e che non hanno commerzio seco, curano la cosa come cosa longinqua e che non appartenga loro. Nel quale errore stanno tanto che questo incendio venga loro presso; il quale venuto, non hanno rimedio a spegnerlo, se non con le forze proprie; le quali dipoi non bastano, sendo colui diventato potentissimo. Io voglio lasciare andare, come i Sanniti stettero a veder vincere dal popolo romano i Volsci e gli Equi, e per non essere troppo prolisso, mi farò da' Cartaginesi; i quali erano di gran potenza e di grande estimazione, quando i Romani combattevano con i Sanniti e con i Toscani, perchè di già tenevano tutta l'Affrica, tenevano la Sardegna e la Sicilia, avevano dominio in parte della Spagna. La quale potenza loro, insieme con l'essere discosto ne' confini dal popolo romano, fece che non pensarono mai d'assaltare quello, nè di soccorrere i Sanniti e Toscani; anzi fecero come si fa nelle cose che crescono, più tosto in lor favore collegandosi con quelli, e cercando l'amicizia loro. Nè si avvidero prima dell'errore fatto, che i Romani, domi tutti i popoli mezzi fra loro e i Cartaginesi, cominciarono a combattere insieme dell'imperio di Sicilia e di Spagna. Intervenne questo medesimo a' Francesi che a' Cartaginesi, e così a Filippo re di Macedonia e ad Antioco; e ciascuno di loro credeva, mentre che il popolo romano era occupato con l'altro, che quell'altro lo superasse, ed essere a tempo o con pace o con guerra a difendersi da lui. In modo che io credo che la fortuna che ebbero in questa parte i Romani, l'arebbero tutti quelli principi che procedessero come i Romani, e fussero di quella medesima virtù che loro. Sarebbeci da mostrare a questo proposito il modo tenuto dal popolo romano nello entrare nelle provincie d'altri, se nel nostro trattato de' principati non ne avessimo parlato a lungo; perchè in quello questa materia è diffusamente disputata. Dirò solo questo brevemente, come sempre s'ingegnarono avere nelle provincie nuove qualche amico, che fusse scala o porta a salirvi o entrarvi, o mezzo a tenerla; come si vede che per mezzo de' Capovani entrarono in Sannio, de' Camertini in Toscana, de' Mamertini in Sicilia, de' Saguntini in Spagna, di Massinissa in Affrica, degli Etoli in Grecia, di Eumene ed altri principi in Asia, de' Massiliensi e degli Edui in Francia. E così non mancarono mai di simili appoggi, per potere facilitare le imprese loro, e nello acquistare le provincie e nel tenerle. Il che quelli popoli che osserveranno, vedranno avere meno bisogno della fortuna, che quelli che ne saranno non buoni osservatori. E perchè ciascuno possa meglio conoscere quanto potè più la virtù che la fortuna loro ad acquistare quello imperio, noi discorreremo nel

seguente capitolo di che qualità furono quelli popoli con i quali egli ebbero a combattere, e quanto erano ostinati a difendere la loro libertà.

CAPITOLO II.

Con quali popoli i Romani ebbero a combattere, e come ostinatamente quelli difendevano la loro libertà.

Nessuna cosa fece più faticoso a' Romani superare i popoli d'intorno e parte delle provincie discosto, quanto l'amore che in quelli tempi molti popoli avevano alla libertà, la quale tanto ostinatamente difendevano che mai se non da una eccessiva virtù sarebbero stati soggiogati. Perchè per molti esempi si conosce a quali pericoli si mettessino per mantenere o ricuperare quella, quali vendette e' facessino contra a coloro che l'avessino loro occupata. Conoscesi ancora nelle lezioni delle istorie, quali danni i popoli e le città ricevino per la servitù. E dove in questi tempi ci è solo una provincia la quale si possa dire che abbia in sè città libere, ne' tempi antichi in tutte le provincie erano assai popoli liberissimi. Vedesi come in quelli tempi de' quali noi parliamo al presente, in Italia, dall'Alpi che dividono ora la Toscana dalla Lombardia infino alla punta d'Italia, erano molti popoli liberi; com'erano i Toscani, i Romani, i Sanniti, e molti altri popoli che in quel resto d'Italia abitavano. Nè si ragiona mai che vi fusse alcun re fuora di quelli che regnarono in Roma, e Porsena re di Toscana, la stirpe del quale come si estinguesse non ne parla l'istoria. Ma si vede bene, come in quelli tempi che i Romani andarono a campo a Vei, la Toscana era libera; e tanto si godea della sua libertà, e tanto odiava il nome del principe, che avendo fatto i Veienti per loro difensione un re in Vei, e domandando aiuto a' Toscani contra a' Romani, quelli dopo molte consulte fatte, deliberarono di non dare aiuto a' Veienti infino a tanto che vivessino sotto il re; giudicando non essere bene difendere la patria di coloro che l'avevano di già sottomessa ad altri. E facil cosa è conoscere donde nasca ne' popoli questa affezione del vivere libero; perchè si vede per esperienza le cittadi non aver mai ampliato nè di dominio nè di ricchezza, se non mentre sono state in libertà. E veramente maravigliosa cosa è a considerare, a quanta grandezza venne Atene per ispazio di cento anni, poichè la si liberò dalla tirannide di Pisistrato. Ma sopra tutto maravigliosissima cosa è a considerare, a quanta grandezza venne Roma, poichè la si liberò da' suoi re. La cagione è facile ad intendere; perchè non il bene particolare, ma il bene comune è quello che fa grandi le città. E senza dubbio questo bene comune non è osservato se non nelle repubbliche; perchè tutto quello che fa a proposito suo si eseguisce, e quantunque e' torni in danno di questo o di quel privato, e' sono tanti quelli per chi detto bene fa, che lo possono tirare innanzi contra alla disposizione di quelli pochi che ne fussino oppressi. Al contrario interviene quando vi è un principe, dove il più delle volte quello che fa per lui, offende la città, e quello che fa per la città, offende lui. Dimodochè subito che nasce una tirannide sopra un viver libero, il manco male che ne resulti a quelle città, è non andare più innanzi nè crescere più in potenza o in ricchezze; ma il più delle volte, anzi sempre, interviene loro che le tornano indietro. E se la sorte facesse che vi surgesse un tiranno virtuoso, il quale per animo e per virtù d'arme ampliasse il dominio suo, non ne risulterebbe alcuna utilità a quella repubblica, ma a lui

proprio; perchè e' non può onorare nessuno di quelli cittadini che siano valenti e buoni, che egli tiranneggia, non volendo aver ad avere sospetto di loro. Non può ancora le città ch'egli acquista sottometterle o farle tributarie a quella città di che egli è tiranno; perchè il farla potente non fa per lui, ma per lui fa tenere lo stato disgiunto, e che ciascuna terra e ciascuna provincia riconosca lui. Talchè dei suoi acquisti, solo egli ne profitta, e non la sua patria. E chi volesse confermare questa opinione con infinite altre ragioni, legga Senofonte nel suo trattato che fa *de Tirannide*. Non è maraviglia adunque, che gli antichi popoli con tanto odio perseguitassino i tiranni, e amassino il vivere libero, e che il nome della libertà fusse tanto stimato da loro; come intervenne quando Girolamo nipote di Ierone Siracusano, fu morto in Siracusa, che venendo le novelle della sua morte in nel suo esercito, che non era molto lontano da Siracusa, cominciò prima a tumultuare e pigliare l'armi contra agli ucciditori di quello; ma come ei sentì che in Siracusa si gridava libertà, allettato da quel nome si quietò tutto, pose giù l'ira contra a' tirannicidi, e pensò come in quella città si potesse ordinare un viver libero. Non è maraviglia ancora, che i popoli facciano vendette straordinarie contra a quelli che gli hanno occupata la libertà. Di che ci sono stati assai esempi, de' quali ne intendo riferire solo uno seguito in Corcira, città di Grecia, ne' tempi della guerra peloponnesiaca: dove sendo divisa quella provincia in due fazioni, delle quali l'una seguitava gli Ateniesi, l'altra gli Spartani, ne nasceva che di molte città ch'erano fra lor divise, l'una parte seguiva l'amicizia di Sparta, l'altra di Atene; ed essendo occorso che nella detta città prevalessino i nobili e togliessino la libertà al popolo, i popolari per mezzo degli Ateniesi ripresero le forze, e posto le mani addosso a tutta la nobiltà, gli rinchiusero in una prigione capace di tutti loro, donde gli traevano ad otto o dieci per volta, sotto titolo di mandarli in esilio in diverse parti, e quelli con molti crudeli esempi facevano morire. Di che sendosi quelli che restavano accorti, deliberarono in quanto era a loro possibile, fuggire quella morte ignominiosa; ed armatisi di quello potevano, combattendo con quelli che vi volevano entrare, la entrata della prigione difendevano; di modo che il popolo a questo romore fatto concorso, scoperse la parte superiore di quel luogo, e quelli con quelle rovine suffocarono. Seguirono ancora in detta provincia molti altri simili casi orrendi e notabili: talchè si vede essere vero, che con maggiore impeto si vendica una libertà che ti è suta tolta, che quella che ti è voluta torre. Pensando adunque donde possa nascere, che in quelli tempi antichi i popoli fussero più amatori della libertà che in questi, credo nasca da quella medesima cagione che fa ora gli uomini manco forti; la qual credo sia la diversità della educazione nostra dall'antica, fondata nella diversità della religione nostra dall'antica. Perchè avendoci la nostra religione mostra la verità e la vera via, ci fa stimare meno l'onore del mondo; onde i Gentili, stimandolo assai ed avendo posto in quello il sommo bene, erano nelle azioni loro più feroci. Il che si può considerare da molte loro constituzioni, cominciandosi dalla magnificenza de' sacrifizi loro alla umiltà de' nostri, dove è qualche pompa più delicata che magnifica, ma nessuna azione feroce o gagliarda. Quivi non mancava la pompa nè la magnificenza delle cerimonie, ma vi si aggiugneva l'azione del sacrifizio pieno di sangue e di ferocia, ammazzandovisi moltitudine d'animali; il quale aspetto sendo terribile, rendeva gli uomini simili a lui. La religione antica, oltre di questo, non beatificava se non gli uomini pieni di mondana gloria, come erano capitani d'eserciti e principi di repubbliche. La nostra religione ha glorificato più gli uomini umili e contemplativi, che gli attivi. Ha dipoi posto il sommo bene nella umiltà, abiezione e nel

dispregio delle cose umane; quell' altra lo poneva nella grandezza dell' animo, nella forza del corpo e in tutte l' altre cose atte a fare gli uomini fortissimi. E se la religione nostra richiede che abbia in te fortezza, vuole che tu sia atto a patire più che a fare una cosa forte. Questo modo di vivere adunque pare ch' abbia renduto il mondo debole, e datolo in preda agli uomini scellerati; i quali sicuramente lo possono maneggiare, veggendo come l' università degli uomini per andare in paradiso pensa più a sopportar le sue battiture che a vendicarle. E benchè paia che si sia effeminato il mondo e disarmato il Cielo, nasce più senza dubbio dalla viltà degli uomini, che hanno interpretato la nostra religione secondo l' ozio e non secondo la virtù. Perchè se considerassino come ella permette la esaltazione e la difesa della patria, vedrebbono come la vuole che noi l' amiamo e onoriamo, e prepariamoci ad esser tali che noi la possiamo difendere. Fanno adunque queste educazioni e sì false interpretazioni, che nel mondo non si vedono tante repubbliche quante si vedevano anticamente, nè per conseguente si vede nei popoli tanto amore alla libertà quanto allora; ancora ch' io creda piuttosto essere cagione di questo, che l' imperio romano con le sue armi e sua grandezza spense tutte le repubbliche e tutti i viveri civili. E benchè poi tal imperio si sia risoluto, non si sono potute le città ancora rimettere insieme, nè riordinare alla vita civile, se non in pochissimi luoghi di quello imperio. Pure comunque si fusse, i Romani in ogni minima parte del mondo trovarono una congiura di repubbliche armatissime ed ostinatissime alla difesa della libertà loro. Il che mostra che il popolo romano senza una rara ed estrema virtù mai non l' arebbe potute superare. E per darne esempio di qualche membro, voglio basti l' esempio de' Sanniti, il quale pare cosa mirabile. E Tito Livio lo confessa che fussero sì potenti, e l' armi loro sì valide, che potessero infino al tempo di Papirio Cursore consolo, figliuolo del primo Papirio, resistere a' Romani, che fu uno spazio di quaranta sei anni, dopo tante rotte, tante rovine di terre e tante stragi ricevute nel paese loro; massime veduto ora quel paese dove erano tante cittadi e tanti uomini, esser quasi che disabitato; ed allora vi era tanto ordine e tanta forza, ch' egli era insuperabile, se da una virtù romana non fusse stato assaltato. E facil cosa è considerare donde nasceva quell' ordine, e donde proceda questo disordine; perchè tutto viene dal viver libero allora, e ora dal viver servo. Perchè tutte le terre e le provincie che vivono libere in ogni parte, come di sopra dissi, fanno i progressi grandissimi. Perchè quivi si vede maggiori popoli, per essere i matrimonj più liberi e più desiderabili dagli uomini; perchè ciascuno procrea volentieri quelli figliuoli che crede potere nutrire, non dubitando che il patrimonio gli sia tolto; che e' conosce non solamente che nascono liberi e non schiavi, ma che possono mediante la virtù loro diventare principi. Veggonvisi le ricchezze moltiplicare in maggiore numero, e quelle che vengono dalla cultura e quelle che vengono dalle arti. Perchè ciascuno volentieri multiplica in quella cosa, e cerca di acquistare quei beni che crede acquistati portersi godere. Onde ne nasce che gli uomini a gara pensano ai privati e pubblici comodi, e l' uno e l' altro viene maravigliosamente a crescere. Il contrario di tutte queste cose segue in quelli paesi che vivono servi, e tanto più mancano del consueto bene, quanto è più dura la servitù. E di tutte le servitù dure quella è durissima, che ti sottomette ad una repubblica : l' una perchè la è più durabile, e manco si può sperare d' uscirne; l' altra perchè il fine della repubblica è enervare e indebolire, per accrescere il corpo suo, tutti gli altri corpi. Il che non fa un principe che ti sottometta, quando quel principe non sia qualche principe barbaro, distruttore de' paesi e dissipatore di tutte le civiltà degli uomini, come sono i principi

orientali. Ma s'egli ha in sè ordini umani e ordinari, il più delle volte ama le città sue soggette egualmente, ed a loro lascia l'arti tutte e quasi tutti gli ordini antichi. Talchè se le non possono crescere come libere, elle non rovinano anche come serve; intendendosi della servitù, in la quale vengono le città servendo ad un forestiere, perchè di quella d'un loro cittadino ne parlai di sopra. Chi considererà adunque tutto quello che si è detto, non si maraviglierà della potenza che i Sanniti avevano sendo liberi, e della debolezza in che ei vennero poi servendo; e Tito Livio ne fa fede in più luoghi, e massime nella guerra d'Annibale, dove e' mostra che essendo i Sanniti oppressi da una legione d'uomini che era in Nola, mandarono oratori ad Annibale, a pregarlo che gli soccorresse. I quali nel parlar loro dissero, che avevano per cento anni combattuto con i Romani con i propri loro soldati e propri loro capitani, e molte volte avevano sostenuto duoi eserciti consolari e duoi consoli, e che allora a tanta bassezza erano venuti, che si potevano a pena difendere da una piccola legione romana che era in Nola.

CAPITOLO III.

Roma divenne grande città rovinando le città circonvicine, e ricevendo i forestieri facilmente a' suoi onori.

Crescit interea Roma Albæ ruinis. Quelli che disegnano che una città faccia grande imperio, si debbono con ogni industria ingegnare di farla piena d'abitatori; perchè senza questa abbondanza di uomini, mai non riuscirà di far grande una città. Questo si fa in duoi modi, per amore o per forza; per amore, tenendo le vie aperte e sicure a' forestieri che disegnassero venire ad abitare in quella, acciocchè ciascuno vi abiti volentieri; per forza, disfacendo le città vicine, e mandando gli abitatori di quelle ad abitare nella tua città. Il che fu tanto osservato in Roma, che nel tempo del sesto re in Roma abitavano ottantamila uomini da portare armi. Perchè i Romani vollono fare ad uso del buono coltivatore, il quale, perchè una pianta ingrossi, e possa produrre e maturare i frutti suoi, gli taglia i primi rami che la mette, acciocchè rimasa quella virtù nel piede di quella pianta, possano col tempo nascervi più verdi e più fruttiferi. E che questo modo tenuto per ampliare e fare imperio fusse necessario e buono, lo dimostra lo esempio di Sparta e d'Atene, le quali essendo due repubbliche armatissime e ordinate di ottime leggi, nondimeno non si condussono alla grandezza dell'imperio romano; e Roma pareva più tumultuaria, e non tanto bene ordinata quanto quelle. Di che non se ne può addurre altra cagione, che la preallegata; perchè Roma per aver ingrossato per quelle due vie il corpo della sua città, potette di già mettere in arme dugentottanta mila uomini, e Sparta ed Atene non passarono mai ventimila per ciascuna. Il che nacque, non da essere il sito di Roma più benigno che quello di coloro, ma solamente da diverso modo di procedere. Perchè Licurgo fondatore della repubblica spartana, considerando nessuna cosa potere più facilmente risolvere le sue leggi, che la commistione di nuovi abitatori, fece ogni cosa perchè i forestieri non avessino a conservarsi; ed oltre al non gli ricevere ne' matrimoni, alla civiltà ed alle altre conversazioni che fanno convenire gli uomini insieme, ordinò che in quella sua repubblica si spendesse moneta di cuoio, per tor via a ciascuno il desiderio di venirvi per portarvi mercanzie o portarvi alcun' arte; di qualità che quella

città non potette mai ingrossare d'abitatori. E perchè tutte l'azioni nostre imitano la natura, non è possibile nè naturale che un pedale sottile sostenga un ramo grosso. Però una repubblica piccola non può occupare città nè regni che siano più validi nè più grossi di lei; e se pure gli occupa, gl'interviene come a quello albero che avesse più grosso il ramo che il piede, che sostenendolo con fatica, ogni piccolo vento lo fiacca; come si vede che intervenne a Sparta, la quale avendo occupate tutte le città di Grecia, non prima se gli ribellò Tebe, che tutte l'altre cittadi se gli ribellarono, e rimase il pedale solo senza rami. Il che non potette intervenire a Roma, avendo il piè sì grosso, che qualunque ramo poteva facilmente sostenere. Questo modo adunque di procedere, insieme con gli altri che di sotto si diranno, fece Roma grande e potentissima. Il che dimostra Tito Livio in due parole, quando disse : *Crescit interea Roma Albæ ruinis.*

CAPITOLO IV.

Le repubbliche hanno tenuti tre modi circa lo ampliare.

Chi ha osservato le antiche istorie, trova come le repubbliche hanno tre modi circa lo ampliare. L'uno è stato quello che osservarono i Toscani antichi, di essere una lega di più repubbliche insieme, dove non sia alcuna che avanzi l'altra nè di autorità nè di grado; e nello acquistare, farsi l'altre città compagne, in simil modo come in questo tempo fanno i Svizzeri, e come ne' tempi antichi fecero in Grecia gli Achei e gli Etoli. E perchè gli Romani fecero assai guerra con i Toscani, per mostrar meglio la qualità di questo primo modo, mi distenderò in dare notizia di loro particolarmente. In Italia innanzi all'imperio romano, furono i Toscani per mare e per terra potentissimi; e benchè delle cose loro non ce ne sia particolare istoria, pure c'è qualche poco di memoria, e qualche segno della grandezza loro, e si sa come e' mandarono una colonia in sul mare di sopra, la quale chiamarono Adria, che fu sì nobile, che la dette nome a quel mare che ancora gli Latini chiamano Adriatico. Intendesi ancora come le loro armi furono ubbidite, dal Tevere per infino a' piè dell'Alpi che ora cingono il grosso d'Italia; nonostante che dugento anni innanzi che i Romani crescessino in molte forze, detti Toscani perderono l'imperio di quel paese che oggi si chiama la Lombardia; la quale provincia fu occupata da' Francesi, i quali mossi o da necessità, o dalla dolcezza de' frutti e massime del vino, vennero in Italia sotto Belloveso lor duce, e rotti e cacciati i provinciali, si posono in quel luogo, dove edificarono di molte cittadi, e quella provincia chiamarono Gallia, dal nome che tenevano allora, la qual tennero fino che da' Romani fussero domi. Vivevano adunque i Toscani con quella equalità, e procedevano nello ampliare in quel primo modo che di sopra si dice; e furono dodici città, tra le quali era Chiusi, Veio, Fiesole, Arezzo, Volterra e simili, quali per via di lega governavano l'imperio loro; nè poterono uscir d'Italia con gli acquisti, e di quella ancora rimase intatta gran parte, per le cagioni che di sotto si diranno. L'altro modo è farsi compagni, non tanto però che non ti rimanga il grado del comandare, la sedia dell'imperio ed il titolo dell'imprese; il qual modo fu osservato da' Romani. Il terzo modo è farsi immediati sudditi, e non compagni, come fecero gli Spartani e gli Ateniesi. De' quali tre modi questo ultimo è al tutto inutile, come e' si vede che fu nelle sopraddette due repubbliche, le quali non rovinarono peraltro, se non per aver acquistato quel domi-

nio che le non potevano tenere. Perchè pigliar cura d'avere a governar città con violenza, massime quelle che fussino consuete a viver libere, è una cosa difficile e faticosa. E se tu non sei armato, e grosso d'armi, non le puoi nè comandare nè reggere. Ed a voler esser così fatto, è necessario farsi compagni che ti aiutino, ingrossare la tua città di popolo. E perchè queste due città non feciono nè l'uno nè l'altro, il modo del procedere loro fu inutile. E perchè Roma, la quale è nello esempio del secondo modo, fece l'uno e l'altro, però salse a tanta eccessiva potenza. E perchè la è stata sola a vivere così, è stata ancora sola a diventare tanto potente: perchè avendosi ella fatti di molti compagni per tutta Italia, i quali in di molte cose con eguali leggi vivevano seco; e dall'altro canto (come di sopra è detto) sendosi riservato sempre la sedia dell'imperio e il titolo del comandare, questi suoi compagni venivano, che non se ne avvedevano, con le fatiche e con il sangue loro a soggiogar sè stessi. Perchè come cominciarono a uscire con gli eserciti d'Italia, e ridurre i regni in provincie, e farsi soggetti coloro che per esser consueti a vivere sotto i re non si curavano d'esser soggetti, ed avendo governatori romani, ed essendo stati vinti da eserciti con il titolo romano, non riconoscevano per superiore altro che Roma. Di modo che quelli compagni di Roma che erano in Italia, si trovarono in un tratto cinti da' sudditi romani, ed oppressi da una grossissima città com'era Roma: e quando e' si avvidero dello inganno sotto il quale erano vissuti, non furono a tempo a rimediarvi; tanta autorità aveva presa Roma con le provincie esterne, e tanta forza si trovava in seno, avendo la sua città grossissima ed armatissima. E benchè quelli suoi compagni per vendicarsi delle ingiurie, gli congiurassino contro, furono in poco tempo perditori della guerra, peggiorando le loro condizioni, perchè di compagni diventarono ancora loro sudditi. Questo modo di procedere (com'è detto) è stato solo osservato da' Romani, nè può tenere altro modo una repubblica che voglia ampliare, perchè l'esperienza non te n'ha mostro nessun più certo o più vero. Il modo preallegato delle leghe (come viverono i Toscani, gli Achei e gli Etoli, e come oggi vivono i Svizzeri) è dopo a quello de' Romani il miglior modo; perchè non si potendo con quello ampliare assai, ne seguitano duoi beni: l'uno, che facilmente non ti tiri guerra addosso; l'altro, che quel tanto che tu pigli, lo tieni facilmente. La cagione del non potere ampliare è, l'esser una repubblica disgiunta, e posta in varie sedi; il che fa che difficilmente possono consultare e deliberare. Fa ancora che non sono desiderosi di dominare; perchè sendo molte comunità a partecipare di quel dominio, non istimano tanto tal acquisto, quanto fa una repubblica sola, che sperava di godersela tutto. Governansi oltra di questo per concilio, e conviene che siano più tardi ad ogni deliberazione, che quelli che abitano dentro ad un medesimo cerchio. Vedesi ancora per esperienza, che simil modo di procedere ha un termine fisso, il qual non ci è esempio che mostri che si sia trapassato; e questo è di aggiugnere a dodici o quattordici comunità; dipoi, non cercare di andare più avanti: perchè sendo giunti al grado che par loro potersi difendere di ciascuno, non cercano maggiore dominio, sì perchè la necessità non gli stringe di avere più potenza, sì per non conoscere utile negli acquisti, per le cagioni dette di sopra; perchè egli arebbono a fare una delle due cose, o a seguitare di farsi compagni, e questa moltitudine farebbe confusione, o egli arebbono a farsi sudditi. E perchè e' veggono in questo difficultà, e non molto utile nel tenergli, non lo stimano. Pertanto, quando e' sono venuti a tanto numero che paia loro vivere sicuri, si voltano a due cose: l'una a ricevere raccomandati e pigliar protezioni, e per questi mezzi trarre da ogni parte danari, i quali facilmente tra loro si possono distribuire; l'altra è militare per altrui e pigliar stipendio da questo

e da quello principe che per sue imprese gli solda, come si vede che fanno oggi i Svizzeri, e come si legge che facevano i preallegati. Di che ne è testimone Tito Livio, dove dice, che venendo a parlamento Filippo re di Macedonia con Tito Quinzio Flamminio, e ragionando d'accordo alla presenza d'un pretore degli Etoli, in venendo a parole detto pretore con Filippo, gli fu da quello rimproverato l'avarizia e la infedelità, dicendo che gli Etoli non si vergognavano militare con uno, e poi mandare i loro uomini ancora al servigio del nimico, talchè molte volte tra duoi contrari eserciti si vedevano le insegne di Etolia. Conoscesi pertanto come questo modo di procedere per leghe, è stato sempre simile, ed ha fatto simili effetti. Vedesi ancora che quel modo di fare sudditi è stato sempre debole, ed avere fatto piccioli profitti; e quando pure egli hanno passato il modo, essere rovinati tosto. E se questo modo di fare sudditi è inutile nelle repubbliche armate, in quelle che sono disarmate è inutilissimo, come sono state ne' nostri tempi le repubbliche d'Italia. Conoscesi pertanto essere vero modo quello che tennero i Romani; il quale è tanto più mirabile, quanto e' non ce n'era innanzi a Roma esempio, e dopo Roma non è stato alcuno che gli abbi imitati. E quanto alle leghe, si trovano solo i Svizzeri e la lega di Svevia che gl' imita. E come nel fine di questa materia si dirà, tanti ordini osservati da Roma, così pertinenti alle cose di dentro, come a quelle di fuora, non sono ne' presenti nostri tempi non solamente imitati, ma non se n'è tenuto alcuno conto, giudicandoli alcuni non veri, alcuni impossibili, alcuni non a proposito ed inutili; tanto che standoci con questa ignoranzia, siamo preda di qualunque ha voluto correre questa provincia. E quando la imitazione de' Romani paresse difficile, non doverebbe parere così quella degli antichi Toscani, massime a' presenti Toscani. Perchè se quelli non poterono per le cagioni dette fare un imperio simile a quel di Roma, poterono acquistare in Italia quella potenza che quel modo del procedere concesse loro. Il che fu per un gran tempo sicuro, con somma gloria d'imperio e d'armi, e massima laude di costumi e di religione. La qual potenza e gloria fu prima diminuita da' Francesi, dipoi spenta da' Romani; e fu tanto spenta, che ancora che duemila anni fa, la potenza de' Toscani fusse grande, al presente non n'è quasi memoria. La qual cosa mi ha fatto pensare donde nasce questa oblivione delle cose, come nel seguente capitolo si discorrerà.

CAPITOLO V.

Che la variazione delle sette, delle lingue, insieme con l'accidente de' diluvi e delle pesti, spegne la memoria delle cose.

A quelli filosofi che hanno voluto che il mondo sia stato eterno, credo che si potesse replicare, che se tanta antichità fusse vera, e' sarebbe ragionevole che ci fusse memoria di più che cinque mila anni, quando e' non si vedesse come queste memorie de' tempi per diverse cagioni si spengano; delle quali parte ne vengono dagli uomini, parte dal Cielo. Quelle che vengono dagli uomini, sono le variazioni delle sette e delle lingue. Perchè quando e' surge una setta nuova, cioè una religione nuova, il primo studio suo è, per darsi riputazione, estinguere la vecchia; e quando egli occorre che gli ordinatori della nuova setta sia di lingua diversa, la spengono facilmente. La qual cosa si conosce considerando i modi che ha tenuti la religione cristiana contra alla setta gentile; la

quale ha cancellati tutti gli ordini, tutte le cerimonie di quella, e spenta ogni memoria di quella antica teologia. Vero è che non gli è riuscito spegnere in tutto la notizia delle cose fatte dagli uomini eccellenti di quella; il che è nato per avere quella mantenuto la lingua latina, il che fecero forzatamente, avendo a scrivere questa legge nuova con essa. Perchè se l'avessino potuta scrivere con nuova lingua, considerato l'altre persecuzioni gli fecero, non ci sarebbe ricordo alcuno delle cose passate. E chi legge i modi tenuti da san Gregorio e dagli altri capi della religione cristiana, vedrà con quanta ostinazione e' perseguitarono tutte le memorie antiche, ardendo l'opere de' poeti e degli istorici, ruinando le immagini, e guastando ogni altra cosa che rendesse alcun segno dell'antichità. Talchè se a questa persecuzione egli avessino aggiunto una nuova lingua, si sarebbe veduto in brevissimo tempo ogni cosa dimenticare. È da credere pertanto che quello che ha voluto fare la religione cristiana contra alla setta gentile, la gentile abbi fatto contra a quella che era innanzi a lei. E perchè queste sette in cinque o in seimila anni variarono due o tre volte, si perdè la memoria delle cose fatte innanzi a quel tempo. E se pure ne resta alcun segno, si considera come cosa favolosa, e non è prestato loro fede; come interviene alla istoria di Diodoro Siculo, che benchè e' renda ragione di quaranta o cinquanta mila anni, nondimeno è riputata, come io credo che sia, cosa mendace. Quanto alle cause che vengono dal Cielo, sono quelle che spengono la umana generazione, e riducono a pochi gli abitatori di parte del mondo. E questo viene o per peste o per fame o per una inondazione d'acque; e la più importante è questa ultima, sì perchè la è più universale, sì perchè quelli che si salvano sono uomini tutti montanari e rozzi, i quali non avendo notizia d'alcuna antichità, non la possono lasciare a' posteri. E se fra loro si salvasse alcuno che ne avesse notizia, per farsi riputazione e nome, la nasconde e la perverte a suo modo; talchè ne resta solo a' successori quanto ei ne ha voluto scrivere, e non altro. E che queste inondazioni, pesti e fami venghino, non credo sia da dubitarne, sì perchè ne sono piene tutte l'istorie, sì perchè si vide questo effetto della oblivione delle cose, sì perchè e' pare ragionevole che sia: perchè la natura come ne' corpi semplici, quando vi è ragunato assai materia superflua, muove per sè medesima molte volte, e fa una purgazione, la quale è salute di quel corpo; così interviene in questo corpo misto della umana generazione, che quando tutte le provincie sono ripiene di abitatori, in modo che non possono vivere, nè possono andare altrove, per esser occupati e pieni tutti i luoghi; e quando l'astuzia e malignità umana è venuta dove la può venire, conviene di necessità che il mondo si purghi per uno de' tre modi, acciocchè gli uomini essendo divenuti pochi e battuti, vivino più comodamente, e diventino migliori. Era adunque, come di sopra è detto, già la Toscana potente, piena di religione e di virtù, aveva i suoi costumi e la sua lingua patria; il che tutto è stato spento dalla potenza romana. Talchè, come si è detto, di lei ne rimane solo la memoria del nome.

CAPITOLO VI.

Come i Romani procedevano nel fare la guerra.

Avendo discorso come i Romani procedevano nello ampliare, discorreremo ora come e' procedevano nel fare la guerra; e in ogni loro azione si vedrà con

quanta prudenza ei deviarono dal modo universale degli altri, per facilitarsi la via a venire ad una suprema grandezza. La intenzione di chi fa guerra per elezione ovvero per ambizione, è acquistare e mantenere lo acquistato, e procedere in modo con essa, che l'arricchisca e non impoverisca il paese e la patria sua. È necessario dunque e nello acquistare e nel mantenere, pensare di non spendere, anzi far ogni cosa con utilità del pubblico suo. Chi vuol fare tutte queste cose, conviene che tenga lo stile e modo romano, il quale fu in prima di fare le guerre, come dicono i Francesi, corte e grosse; perchè venendo in campagna con eserciti grossi, tutte le guerre ch'egli ebbero co'Latini, Sanniti e Toscani, le espedirono in brevissimo tempo. E se si noteranno tutte quelle che fecero dal principio di Roma infino alla ossidione de'Veienti, tutte si vedranno espedite, quale in sei, quale in dieci, quale in venti dì. Perchè l'uso loro era questo : subito ch'era scoperta la guerra, egli uscivano fuori con gli eserciti all'incontro del nimico, e subito facevano la giornata. La qual vinta, i nimici, perchè non fusse guasto loro il contado affatto, venivano alle condizioni; ed i Romani gli condannavano in terreni, i quali gli convertivano in privati comodi, o gli consegnavano ad una colonia, la qual posta in su le frontiere di coloro, veniva ad esser guardia de' confini romani, con utile di essi coloni che avevano quelli campi, e con utile del pubblico di Roma che senza spesa teneva quella guardia. Nè poteva questo modo esser più sicuro o più forte o più utile; perchè mentre che i nimici non erano in su i campi, quella guardia bastava; e come e'fussino usciti fuori grossi per opprimere quella colonia, ancora i Romani uscivano fuori grossi, e venivano a giornata con quelli, e fatta e vinta la giornata, imponendo loro più gravi condizioni, si tornavano in casa. Così venivano ad acquistare di mano in mano riputazione sopra di loro, e forze in sè medesimi. E questo modo vennero tenendo infino che mutarono modo di procedere in guerra; il che fu dopo l'ossidione de'Veienti, dove per poter far guerra lungamente, egli ordinarono di pagare i soldati, che prima per non essere necessario, essendo le guerre brevi, non gli pagavano. E benchè i Romani dessino il soldo, e che per virtù di questo ei potessino far le guerre più lunghe, e per farle più discosto la necessità gli tenesse più in su i campi; nondimeno non variarono mai dal primo ordine di finirle presto, secondo il luogo ed il tempo, nè variarono mai dal mandare le colonie. Perchè nel primo ordine gli tenne, circa il fare le guerre brevi, oltra il loro naturale uso, l'ambizione de'consoli; i quali avendo a stare un anno, e di quello anno sei mesi alle stanze, volevano finire la guerra per trionfare. Nel mandare le colonie, gli tenne l'utile e la comodità grande che ne risultava. Variarono bene alquanto circa le prede, delle quali non erano così liberali come erano stati prima; sì perchè e'non pareva loro tanto necessario, avendo i soldati lo stipendio, sì perchè essendo le prede maggiori, disegnavano d'ingrassare di quelle in modo il pubblico, che non fussino costretti a fare l'imprese con tributi della città. Il qual ordine in poco tempo fece il loro erario ricchissimo. Questi duoi modi adunque , e circa il distribuire la preda e circa il mandar le colonie, fecero che Roma arricchiva della guerra dove gli altri principi e repubbliche non savie ne impoveriscono. E ridusse la cosa in termine, che ad un consolo non pareva poter trionfare, se non portava col suo trionfo assai oro ed argento e d'ogni altra sorte preda nello erario. Così i Romani con i soprascritti termini, e con il finire le guerre presto, sendo contenti con lunghezza straccare gli nimici, e con rotte e con le scorrerie e con accordi a loro vantaggi, diventarono sempre più ricchi e più potenti.

CAPITOLO VII.

Quanto terreno i Romani davano per colono.

Quanto terreno i Romani distribuissino per colono, credo sia molto difficile trovarne la verità. Perchè io credo ne dessino più o manco secondo i luoghi dove e' mandavano le colonie. E giudicasi che ad ogni modo e in ogni luogo la distribuzione fusse parca; prima, per potere mandare più uomini, sendo quelli deputati per guardia di quel paese; dipoi perchè vivendo loro poveri a casa, non era ragionevole che volessino che i loro uomini abbondassino troppo fuora. E Tito Livio dice, come preso Veio e' vi mandarono una colonia, e distribuirono a ciascuno tre iugeri e sette once di terra che sono al modo nostro... Perchè oltre alle cose soprascritte, e' giudicavano che non lo assai terreno, ma il bene coltivato bastasse. È necessario bene, che tutta la colonia abbi campi pubblici, dove ciascuno possa pascere il suo bestiame, e selve dove prendere del legname per ardere; senza le quali cose non può una colonia ordinarsi.

CAPITOLO VIII.

La cagione perchè i popoli si partono da' luoghi patrii, e inondano il paese altrui.

Poichè di sopra si è ragionato del modo nel procedere della guerra osservato da' Romani, e come i Toscani furono assaltati da' Francesi, non mi pare alieno dalla materia discorrere, come e' si fanno di due generazioni guerre. L' una è fatta per ambizione de' principi o delle repubbliche, che cercano di propagare lo imperio; come furono le guerre che fece Alessandro Magno, e quelle che fecero i Romani, e quelle che fanno ciascuno dell' una potenza con l' altra : le quali guerre sono pericolose, ma non cacciano al tutto gli abitatori d' una provincia, perchè e' basta al vincitore solo la ubbidienza de' popoli, e il più delle volte gli lascia vivere con le loro leggi, e sempre con le loro cose, e ne' loro beni. L' altra generazione di guerra è, quando un popolo intero con tutte le sue famiglie si lieva d'un luogo, necessitato o dalla fame o dalla guerra, e va a cercare nuova sede e nuova provincia, non per comandarla, come quelli di sopra, ma per possederla tutta particolarmente, e cacciarne o ammazzare gli abitatori antichi di quella. Questa guerra è crudelissima e spaventosissima. E di queste guerre ragiona Salustio nel fine dell' Iugurtino, quando dice che vinto Iugurta, si sentì il moto de' Francesi che venivano in Italia; dove e' dice che il popolo romano con tutte le altre genti combattè solamente per chi dovesse comandare, ma con i Francesi si combattè sempre per la salute di ciascuno. Perchè ad un principe o ad una repubblica che assalta una provincia, basta spegnere solo coloro che comandano; ma a queste popolazioni conviene spegnere ciascuno, perchè vogliono vivere di quello che altri viveva. I Romani ebbero tre di queste guerre pericolosissime. La prima fu quella quando Roma fu presa, la quale fu occupata da quei Francesi che avevano tolto (come di sopra si disse) la Lombardia a' Toscani, e fattone loro sedia; della quale Tito Livio ne allega due cagioni; la prima (come di sopra si disse) che furono allettati dalla dolcezza delle frutte e del vino d'Italia, delle quali mancavano in Francia : la seconda

che essendo quel regno francese moltiplicato in tanto di uomini, che non vi si potevano più nutrire, giudicarono i principi di quelli luoghi che fusse necessario che una parte di loro andasse a cercare nuova terra; e fatta tale deliberazione, elessono per capitani di quelli che si avevano a partire, Belloveso e Sicoveso, duoi re de' Francesi; de' quali Belloveso venne in Italia, e Sicoveso passò in Ispagna. Dalla passata del qual Belloveso nacque la occupazione di Lombardia, e quindi la guerra che prima i Francesi fecero a Roma. Dopo questa fu quella che fecero dopo la prima guerra cartaginese, quando tra Piombino e Pisa ammazzarono più che dugentomila Francesi. La terza fu quando i Tedeschi e Cimbri vennero in Italia, i quali avendo vinti più eserciti romani, furono vinti da Mario. Vinsero adunque i Romani queste tre guerre pericolosissime. Nè era necessario minor virtù a vincerle; perchè si vede poi, come la virtù romana mancò, e che quelle armi perderono il loro antico valore, fu quello imperio distrutto da simili popoli, i quali furono Goti, Vandali e simili, che occuparono tutto l'imperio occidentale. Escono tali popoli de' paesi loro (come di sopra si disse) cacciati dalla necessità, e la necessità nasce o dalla fame o da una guerra ed oppressione che ne' paesi propri è loro fatta; talchè e' son costretti cercare nuove terre. E questi tali, o e' sono grande numero, ed allora con violenza entrano ne' paesi altrui, ammazzano gli abitatori, posseggono i loro beni, fanno un nuovo regno, mutano il nome della provincia; come fece Moisè, e quelli popoli che occuparono lo imperio romano. Perchè questi nomi nuovi che sono nell' Italia e nelle altre provincie, non nascono da altro che da essere state nomate così da' nuovi occupatori; come è la Lombardia, che si chiamava Gallia cisalpina: la Francia si chiamava Gallia transalpina, ed ora è nominata da' Franchi, chè così si chiamavano quelli popoli che la occuparono; la Schiavonia si chiamava Illiria, l' Ungheria Pannonia, e l' Inghilterra Britannia; e molte altre provincie che hanno mutato nome, le quali sarebbe tedioso raccontare. Moisè ancora chiamò Giudea quella parte di Soria occupata da lui. E perchè io ho detto di sopra, che qualche volta tali popoli sono cacciati dalla propria sede per guerra, donde sono costretti cercare nuove terre, ne voglio addurre l' esempio de' Maurusi, popoli anticamente in Soria: i quali sentendo venire i popoli ebraici, e giudicando non potere loro resistere, pensarono essere meglio salvare loro medesimi, e lasciar il paese proprio, che per volere salvare quello, perdere ancora loro; e levatisi con le loro famiglie se ne andarono in Affrica, dove posero la loro sedia, cacciando via quegli abitatori che in quelli luoghi trovarono. E così quelli che non avevano potuto difendere il loro paese, poterono occupare quello d' altrui. E Procopio, che scrive la guerra che fece Belisario co' Vandali occupatori dell' Affrica, riferisce aver letto lettere scritte in certe colonne ne' luoghi dove questi Maurusi abitavano, le quali dicevano: *Nos Maurusii, qui fugimus a facie Jesu latronis filii Navæ.* Dove apparisce la cagione della partita loro di Soria. Sono pertanto questi popoli formidolosissimi, sendo cacciati da una ultima necessità; e s' egli non riscontrano buone armi, non saranno mai sostenuti. Ma quando quelli che sono costretti abbandonare la loro patria non sono molti, non sono sì pericolosi, come quelli popoli di chi si è ragionato; perchè non possono usare tanta violenza, ma conviene loro con arte occupare qualche luogo, e occupatolo mantenervisi per via di amici e di confederati; come si vede che fece Enea, Didone, i Massiliesi e simili, i quali tutti per consentimento de' vicini, dove e' posorno, poterono mantenervisi. Escono i popoli grossi e sono usciti quasi tutti de' paesi di Scizia, luoghi freddi e poveri, dove per essere assai uomini ed il paese di qualità da non gli potere nutrire, sono forzati uscire, avendo molte cose che gli cacciano; e nessuna che gli ri-

tenga. E se da cinquecento anni in qua, non è occorso che alcuni di questi popoli abbino inondato alcuno paese, è nato per più cagioni. La prima la grande evacuazione che fece quel paese nella declinazione dell'imperio, donde uscirono più di trenta popolazioni. La seconda è che la Magna e l'Ungheria, donde ancora uscivano di queste genti, hanno ora il loro paese bonificato in modo, che vi possono vivere agiatamente, talchè non sono necessitati di mutare luogo. Dall'altra parte sendo loro uomini bellicosissimi, sono come uno bastione, a tenere che gli Sciti, i quali con loro confinano, non presumino di potere vincerli o passarli. E spesse volte occorrono movimenti grandissimi da' Tartari, che sono dipoi dagli Ungheri e da quelli di Polonia sostenuti; e spesso si gloriano, che se non fussino l'armi loro, la Italia e la Chiesa arebbe molte volte sentito il peso degli eserciti tartari. E questo voglio basti quanto a' prefati popoli.

CAPITOLO IX.

Quali cagioni comunemente faccino nascere le guerre tra i potenti.

La cagione che fece nascere guerra tra i Romani e i Sanniti, che erano stati in lega gran tempo, è una cagione comune che nasce fra tutti i principati potenti. La qual cagione, o la viene a caso, o la è fatta nascere da colui che desidera muovere la guerra. Quella che nacque tra i Romani e i Sanniti fu a caso; perchè la intenzione de' Sanniti non fu, muovendo guerra a' Sidicini e dipoi a' Campani muoverla ai Romani. Ma sendo i Campani oppressati, e ricorrendo a Roma fuora della opinione de' Romani e de' Sanniti, furono forzati, dandosi i Campani a' Romani, come cosa loro difenderli, e pigliare quella guerra che a loro parve non poter con loro onore fuggire. Perchè e' pareva bene a' Romani ragionevole non potere difendere i Campani come amici, contra a' Sanniti amici; ma pareva ben loro vergogna non gli difendere come suddìti, ovvero raccomandati, giudicando quando e' non avessino presa tal difesa, torre la via a tutti quelli che disegnassino venire sotto la potestà loro. Ed avendo Roma per fine l'imperio e la gloria, e non la quiete, non poteva ricusare questa impresa. Questa medesima cagione dette principio alla prima guerra contra a' Cartaginesi, per la difensione che i Romani presero de' Messinesi in Sicilia; la quale fu ancora a caso. Ma non fu già a caso dipoi la seconda guerra che nacque infra loro; perchè Annibale capitano cartaginese assaltò i Saguntini amici de' Romani in Ispagna, non per offendere quelli, ma per muovere l'armi romane, ed avere occasione di combatterli, e passare in Italia. Questo modo nello appiccare nuove guerre è stato sempre consueto tra i potenti, e che si hanno e della fede e d'altro qualche rispetto. Perchè se io voglio fare guerra con un principe, e fra noi siano fermi capitoli per un gran tempo osservati, con altra giustificazione e con altro colore assalterò io un suo amico che lui proprio; sapendo massime che nello assaltare l'amico, o ei si risentirà ed io arò l'intento mio di fargli guerra, o non si risentendo si scuoprirà la debolezza, o l'infidelità sua di non difendere un suo raccomandato. E l'una e l'altra di queste due cose è per torgli riputazione, e per fare più facili i disegni miei. Debbesi notare adunque, e per la dedizione de' Campani circa il muovere guerra quanto di sopra si è detto, e di più qual rimedio abbia una città, che non si possa per sè stessa difendere, e voglisi difendere in ogni modo da quel che l'assalta; il quale è darsi liberamente a quello che tu disegni che ti difenda, come feciono i Capovani a' Romani e i

Fiorentini al re Roberto di Napoli, il quale non gli volendo difendere come amici, gli difese poi come sudditi contra alle forze di Castruccio da Lucca che gli opprimeva.

CAPITOLO X.

I danari non sono il nervo della guerra, secondo che è la comune opinione.

Perchè ciascuno può cominciare una guerra a sua posta, ma non finirla, debbe un principe avanti che prenda una impresa misurare le forze sue, e secondo quelle governarsi. Ma debbe avere tanta prudenza, che delle sue forze ei non s'inganni; ed ogni volta s'ingannerà quando le misuri o dai danari o dal sito o dalla benivolenza degli uomini, mancando dall'altra parte d'armi proprie. Perchè le cose predette ti accrescono bene le forze, ma non te le danno, e per sè medesime sono nulla, e non giovano alcuna cosa senza l'armi fedeli. Perchè i danari assai non ti bastano senza quelle; non ti giova la fortezza del paese; e la fede e benivolenza degli uomini non dura, perchè questi non ti possono esser fedeli, non gli potendo difendere. Ogni monte, ogni lago, ogni luogo inaccessibile diventa piano, dove i forti difensori mancano. I danari ancora non solo non ti difendono, ma ti fanno predare più presto. Nè può essere più falsa quella comune opinione che dice che i danari sono il nervo della guerra. La quale sentenza è detta da Quinto Curzio nella guerra che fu tra Antipatro Macedone e il re spartano; dove narra, che per difetto di danari il re di Sparta fu necessitato azzuffarsi, e fu rotto; che se ei differiva la zuffa pochi giorni, veniva la nuova in Grecia della morte d'Alessandro donde e' sarebbe rimaso vincitore senza combattere. Ma mancandogli i danari, e dubitando che lo esercito suo per difetto di quelli non lo abbandonasse, fu costretto tentare la fortuna della zuffa; talchè Quinto Curzio per questa cagione afferma, i danari essere il nervo della guerra. La qual sentenza è allegata ogni giorno, e da' principi non tanto prudenti che basti seguitata. Perchè fondatisi sopra quella, credono che basti loro a difendersi avere tesoro assai, e non pensano che se il tesoro bastasse a vincere, che Dario arebbe vinto Alessandro, i Greci arebbono vinti i Romani, ne' nostri tempi il duca Carlo arebbe vinti i Svizzeri, e pochi giorni sono il papa e i Fiorentini insieme non arebbono avuta difficoltà in vincere Francesco Maria nipote di papa Giulio II nella guerra di Urbino. Ma tutti i soprannominati furono vinti da coloro, che non il danaro ma i buoni soldati stimano essere il nervo della guerra. Tra l'altre cose che Creso re di Lidia mostrò a Solone Ateniese, fu un tesoro innumerabile; e domandando quel che gli pareva della potenza sua, gli rispose Solone, che per quello non lo giudicava più potente; perchè la guerra si faceva col ferro e non con l'oro, e che poteva venire uno che avesse più ferro di lui, e torgliene. Oltra di questo, quando dopo la morte d'Alessandro Magno una moltitudine di Francesi passò in Grecia, e poi in Asia, e mandando i Francesi oratori al re di Macedonia per trattare certo accordo, quel re per mostrare la potenza sua e per sbigottirli, mostrò loro oro ed argento assai; donde quelli Francesi, che di già avevano come ferma la pace, la ruppero; tanto desiderio in loro crebbe di torgli quell'oro. E così fu quel re spogliato, per quella cosa che egli aveva per sua difesa accumulata. I Viniziani pochi anni sono avendo ancora lo erario loro pieno di tesoro, perderono tutto lo stato, senza potere essere difesi da quello. Dico pertanto non l'oro, come grida la comune opinione, essere il nervo della

guerra, ma i buoni soldati; perchè l'oro non è sufficiente a trovare i buoni soldati, ma i buoni soldati sono ben sufficienti a trovar l'oro. Ai Romani, s'egli avessero voluto fare la guerra più con i danari che con il ferro, non sarebbe bastato avere tutto il tesoro del mondo, considerato le grandi imprese che fecero, e le difficultà che vi ebbero dentro. Ma facendo le loro guerre con il ferro, non patirono mai carestia dell'oro; perchè da quelli che gli temevano, era portato l'oro infino ne' campi. E se quel re spartano per carestia di danari ebbe a tentare la fortuna della zuffa, intervenne a lui quello, per conto de' danari, che molte volte è intervenuto per altre cagioni; perchè si è veduto che mancando ad uno esercito le vettovaglie, ed essendo necessitati o a morire di fame o azzuffarsi, si piglia il partito sempre d'azzuffarsi, per essere più onorevole, e dove la fortuna ti può in qualche modo favorire. Ancora è intervenuto molte volte, che veggendo un capitano al suo esercito nimico venire soccorso, gli conviene o azzuffarsi con quello e tentare la fortuna della zuffa, o aspettando ch'egli ingrossi avere a combattere in ogni modo con mille suoi disavvantaggi. Ancora si è visto, come intervenne ad Asdrubale quando nella Marca fu assaltato da Claudio Nerone, insieme con l'altro consolo romano, che un capitano che è necessitato o a fuggirsi o a combattere, come sempre elegge il combattere; parendogli in questo partito, ancora che dubbiosissimo, poter vincere, e in quell'altro, avere a perdere in ogni modo. Sono adunque molte necessitadi che fanno a un capitano fuori della sua intenzione pigliare partito d'azzuffarsi, tra le quali qualche volta può essere la carestia de' danari; nè per questo si debbono i danari giudicare essere il nervo della guerra, più che l'altre cose che inducono gli uomini a simile necessità. Non è adunque, replicandolo di nuovo, l'oro il nervo della guerra, ma i buoni soldati. Son ben necessari i danari in secondo luogo, ma è una necessità che i soldati buoni per sè medesimi la vincono; perchè è impossibile che a' buoni soldati manchino i danari, come che i danari per loro medesimi trovino i buoni soldati. Mostra questo che noi diciamo essere vero, ogni istoria in mille luoghi, non ostante che Pericle consigliasse gli Ateniesi a far guerra con tutto il Peloponneso, mostrando che e' potevano vincere quella guerra con la industria e con la forza del danaio. E benchè in tale guerra gli Ateniesi prosperassino qualche volta, in ultimo la perderono, e valsono più il consiglio e gli buoni soldati di Sparta, che la industria ed il danaio di Atene. Ma Tito Livio è di questa opinione più vero testimone che alcuno altro, dove discorrendo se Alessandro Magno fusse venuto in Italia, s'egli avesse vinto i Romani, mostra essere tre cose necessarie nella guerra, assai soldati e buoni, capitani prudenti e buona fortuna: dove esaminando quali o i Romani o Alessandro prevalessino in queste cose, fa dipoi la sua conclusione senza ricordare mai i danari. Doverono i Campani, quando furono richiesti da' Sidicini che prendessino l'arme per loro contra i Sanniti, misurare la potenza loro dai danari e non dai soldati; perchè preso ch'egli ebbero partito di aiutarli, dopo due rotte furono costretti farsi tributari de' Romani, se si vollono salvare.

CAPITOLO XI.

Non è partito prudente fare amicizia con un principe che abbia più opinione che forze.

Volendo Tito Livio mostrare lo errore de' Sidicini a fidarsi dello aiuto de' Campani, e lo errore de' Campani a credere poterli difendere, non lo potrebbe

dire con più vive parole, dicendo: *Campani magis nomen in auxilium Sidicinorum, quam vires ad praesidium attulerunt.* Dove si debbe notare che le leghe che si fanno co' principi che non abbino o comodità d'aiutarti per la distanza del sito, o forze di farlo per suo disordine o altra sua cagione, arrecano più fama che aiuto a coloro che se ne fidano; come intervenne ne' dì nostri ai Fiorentini, quando nel MCCCCLXXIX il papa e il re di Napoli gli assaltarono, che essendo amici del re di Francia, trassono di quella amicizia *magis nomen, quam praesidium*: come interverrebbe ancora a quel principe che, confidatosi di Massimiliano imperadore, facesse qualche impresa; perchè questa è una di quelle amicizie che arrecherebbe a chi la facesse *magis nomen, quam praesidium*, come si dice in questo testo che arrecò quella de' Campani ai Sidicini. Errarono adunque in questa parte i Campani, per parere loro avere più forze che non avevano. E così fa la poca prudenza degli uomini qualche volta, che non sapendo nè potendo difendere sè medesimi, vegliono prendere imprese di difendere altrui; come fecero ancora i Tarentini, i quali sendo gli eserciti romani all' incontro dell' esercito de' Sanniti, mandarono ambasciadori al consolo romano, a fargli intendere come ei volevano pace tra quelli duoi popoli, e come erano per fare guerra contra a quello che della pace si discostasse. Talchè il consolo ridendosi di questa proposta, alla presenza di detti ambasciadori fece sonare a battaglia, ed al suo esercito comandò che andasse a trovare il nimico, mostrando ai Tarentini con l' opera e non colle parole di che risposta essi erano degni. Ed avendo nel presente capitolo ragionato dei partiti che pigliano i principi al contrario per la difesa altrui, voglio nel seguente parlare di quelli che si pigliano per la difesa propria.

CAPITOLO XII.

S' egli è meglio, temendo di essere assaltato, inferire o aspettare la guerra.

Io ho sentito da uomini assai pratichi nelle cose della guerra qualche volta disputare, se sono duoi principi quasi di eguali forze, se quello più gagliardo abbi bandito la guerra contra a quell' altro, quale sia miglior partito per l'altro, o aspettare il nimico dentro ai confini suoi, o andarlo a trovare in casa ed assaltare lui; e ne ho sentito addurre ragioni da ogni parte. E chi difende lo andare assaltare altrui, ne allega il consiglio che Creso dette a Ciro, quando arrivato in su' confini de' Massageti per fare loro guerra, la lor regina Tamiri gli mandò a dire che eleggesse quale de' duoi partiti volesse, o entrare nel regno suo dove essa lo aspetterebbe, o volesse che ella venisse a trovar lui. E venuta la cosa in disputazione, Creso contra all' opinione degli altri disse che si andasse a trovare lei, allegando che se egli la vincesse discosto al suo regno, che ei non le torrebbe il regno, perchè ella arebbe tempo a rifarsi; ma se la vincesse dentro a' suoi confini, potrebbe seguirla in su la fuga, e non le dando spazio a rifarsi, torle lo stato. Allegano ancora il consiglio che dette Annibale ad Antioco, quando quel re disegnava fare guerra ai Romani, dove ei mostrò come i Romani non si potevano vincere se non in Italia, perchè quivi altri si poteva valere dell' armi e delle ricchezze e degli amici loro; ma chi gli combatteva fuora d'Italia, e lasciava loro l' Italia libera, lasciava loro quella fonte che mai le manca vita a somministrare forze dove bisogna; e conchiuse che ai Romani si poteva prima torre Roma che lo imperio, e prima la Italia che le al-

tre provincie. Allega ancora Agatocle, che non potendo sostenere la guerra di casa, assaltò i Cartaginesi che gliene facevano, e gli ridusse a domandare pace. Allega Scipione, che per levare la guerra d'Italia, assaltò l'Affrica. Chi parla al contrario dice, che chi vuole fare capitare male uno inimico, lo discosti da casa. Allegano gli Ateniesi, che mentre che feciono la guerra comoda alla casa loro, restarono superiori; come si discostarono ed andarono con gli eserciti in Sicilia, perderono la libertà. Allega le favole poetiche dove si mostra, che Anteo re di Libia assaltato da Ercole Egizio, fu insuperabile mentre che lo aspettò dentro a' confini del suo regno, ma come e' se ne discostò per astuzia di Ercole, perdè lo stato e la vita. Onde è dato luogo alla favola di Anteo, che sendo in terra ripigliava le forze da sua madre che era la terra, e che Ercole avvedutosi di questo lo levò in alto, e discostollo dalla terra. Allegano ancora i giudicj moderni. Ciascuno sa come Ferrando re di Napoli fu ne' suoi tempi tenuto un savissimo principe; e venendo la fama duoi anni avanti la sua morte, come il re di Francia Carlo VIII voleva venire ad assaltarlo, avendo fatto assai preparazioni ammalò, e venendo a morte, tra gli altri ricordi che lasciò ad Alfonso suo figliuolo, fu ch' egli aspettasse il nimico dentro al regno, e per cosa del mondo non traesse forze fuori dello stato suo, ma lo aspettasse dentro a' suoi confini tutto intero; il che non fu osservato da quello; ma mandato un esercito in Romagna, senza combattere perdè quello e lo stato. Le ragioni, che oltre alle cose dette da ogni parte si adducono, sono, che chi assalta viene con maggiore animo, che chi aspetta, il che fa più confidente lo esercito: toglie oltra di questo molte comodità al nimico di potersi valere delle sue cose, non si potendo valere di quei sudditi che sieno saccheggiati; e per avere il nimico in casa è costretto il signore avere più rispetto a trarre da loro danari e affaticargli, sicchè e' viene a seccare quella fonte, come dice Annibale, che fa che colui può sostenere la guerra. Oltre di questo, i suoi soldati, per trovarsi ne' paesi altrui, sono più necessitati a combattere, e quella necessità fa virtù, come più volte abbiamo detto. Dall' altra parte si dice, come aspettando il nimico si aspetta con assai vantaggio, perchè senza disagio alcuno tu puoi dare a quello molti disagi di vettovaglia e d' ogni altra cosa che abbi bisogno uno esercito; puoi meglio impedirgli i disegni suoi, per la notizia del paese che tu hai più di lui; puoi con più forze incontrarlo, per poterle facilmente tutte unire ma non potere già tutte discostarle da casa; puoi sendo rotto rifarti facilmente sì perchè del tuo esercito se ne salverà assai, per avere i rifugi propinqui, sì perchè il supplemento non ha a venire discosto; tanto che tu vieni ad arrischiare tutte le forze, e non tutta la fortuna, e discostandoti arrischi tutta la fortuna, e non tutte le forze. Ed alcuni sono stati che per indebolire meglio il suo nimico, lo lasciano entrare parecchie giornate in su il paese loro, e pigliare assai terre, acciò che lasciando i presidj in tutte indebolisca il suo esercito, e possinlo dipoi combattere più facilmente. Ma per dire ora io quello che io ne intendo, io credo che si abbia a fare questa distinzione: o io ho il mio paese armato, come i Romani, o come l'hanno i Svizzeri; o io l' ho disarmato, come l'avevano i Cartaginesi, o come l' hanno i re di Francia e gl' Italiani. In questo caso si debbe tenere il nimico discosto a casa; perchè sendo la tua virtù nel danaio e non negli uomini, qualunque volta ti è impedita la via di quello, tu sei spacciato, nè cosa veruna te lo impedisce quanto la guerra di casa. In esempi ci sono i Cartaginesi, i quali mentre che ebbero la casa loro libera, poterono con le rendite fare guerra con i Romani, e quando l'avevano assaltata, non potevano resistere ad Agatocle. I Fiorentini non avevano rimedio alcuno con Castruccio signore di Lucca, perchè ei faceva loro la guerra in casa; tanto ch' e-

gli ebbero a darsi, per essere difesi, al re Roberto di Napoli. Ma morto Castruccio, quelli medesimi Fiorentini ebbero animo di assaltare il duca di Milano in casa, e operare di torgli il regno; tanta virtù mostrarono nelle guerre longinque, e tanta viltà nelle propinque! Ma quando i regni sono armati, come era armata Roma, e come sono i Svizzeri, sono più difficili a vincere quanto più ti appressi a loro. Perchè questi corpi possono unire più forze a resistere ad uno impeto, che non possono ad assaltare altrui. Nè mi muove in questo caso l'autorità d'Annibale, perchè la passione e l'utile suo gli faceva così dire ad Antioco. Perchè se i Romani avessino avute in tanto spazio di tempo quelle tre rotte in Francia, ch'egli ebbero in Italia da Annibale, senza dubbio erano spacciati; perchè non si sarebbono valuti dei residui degli eserciti, come si valsero in Italia, non arrebbero avuto a rifarsi quelle comodità, nè potevano con quelle forze resistere al nimico che poterono. Non si trova che per assaltare una provincia, loro mandassino mai fuora eserciti che passassino cinquantamila persone; ma per difendere la casa ne misero in arme contra ai Francesi, dopo la prima guerra punica, diciotto centinaia di migliaia. Nè arebbeno potuto poi romper quelli in Lombardia, come gli ruppero in Toscana; perchè contra a tanto numero d'inimici non arebbono potuto condurre tante forze sì discosto, nè combatterli con quella comodità. I Cimbri ruppero uno esercito romano in la Magna, nè vi ebbero i Romani rimedio. Ma come egli arrivarono in Italia, e che poterono mettere tutte le loro forze insieme, gli spacciarono. I Svizzeri è facile vincerli fuori di casa, dove e' non possono mandare più che un trenta o quarantamila uomini; ma vincerli in casa, dove e' ne possono raccozzare centomila, è difficilissimo. Conchiudo adunque di nuovo, che quel principe che ha i suoi popoli armati e ordinati alla guerra, aspetti sempre in casa una guerra potente e pericolosa, e non la vada a rincontrare. Ma quello che ha i suoi sudditi disarmati, ed il paese inusitato alla guerra, se la discosti sempre da casa il più che può. E così l'uno e l'altro, ciascuno nel suo grado, si difenderà meglio.

CAPITOLO XIII.

Che si viene di bassa a gran fortuna più con la fraude che con la forza.

Io stimo essere cosa verissima che rado o non mai intervenga, che gli uomini di piccola fortuna venghino a gradi grandi senza la forza e senza la fraude, purchè quel grado, al quale altri è pervenuto, non ti sia o donato o lasciato per eredità. Nè credo si truovi mai che la forza sola basti, ma sì troverà bene che la fraude sola basterà; come chiaro vedrà colui che leggerà la vita di Filippo di Macedonia, quella di Agatocle Siciliano, e di molti altri simili che d'infima ovvero di bassa fortuna sono pervenuti o a regno o ad imperj grandissimi. Mostra Senofonte nella sua Vita di Ciro questa necessità dello ingannare, considerato che la prima ispedizione che fa fare a Ciro contra il re di Armenia è piena di fraude; e come con inganno e non con forza gli fa occupare il suo regno. E non conchiude altro per tale azione, se non che ad un principe che voglia fare gran cose, è necessario imparare a ingannare. Fagli oltra di questo ingannare Ciassare re dei Medi suo zio materno in più modi; senza la quale fraude mostra che Ciro non poteva pervenire a quella grandezza che venne. Nè credo che si trovi mai alcuno constituito in bassa fortuna, pervenuto a grande imperio solo con

la forza aperta e ingenuamente, ma sì bene solo con la fraude; come fece Giovanni Galeazzo per tor lo stato e lo imperio di Lombardia a messer Bernabò suo zio. E quel che sono necessitati fare i principi ne' principj degli augumenti loro, sono ancora necessitate a fare le repubbliche, infino che le sieno diventate potenti, e che basti la forza sola. E perchè Roma tenne in ogni parte, o per sorte o per elezione, tutti i modi necessari a venire a grandezza, non mancò ancora di questo. Nè potè usare nel principio il maggiore inganno, che pigliare il modo di sopra discorso da noi, di farsi compagni, perchè sotto questo nome se gli fece servi; come furono i Latini, ed altri popoli all' intorno. Perchè prima si valse dell' armi loro in domare i popoli convicini, e pigliare la riputazione dello stato; dipoi domatigli, venne in tanto augumento, che la poteva battere ciascuno. Ed i Latini non si avvidero mai di essere al tutto servi, se non poi che videro dare due rotte ai Sanniti, e costrettigli ad accordo. La qual vittoria, come ella accrebbe gran riputazione ai Romani co' principi longinqui, che mediante quella sentirono il nome romano e non l' armi, così generò invidia e sospetto in quelli che vedevano e sentivano l' armi tra i quali furono i Latini. E tanto potè questa invidia e questo timore, che non solo i Latini, ma le colonie che essi avevano in Lazio, insieme con i Campani stati poco innanzi difesi, congiurarono contra al nome romano. E mossero questa guerra i Latini nel modo che si dice di sopra che si muovono la maggior parte delle guerre, assaltando non i Romani, ma difendendo i Sidicini contra ai Sanniti; a' quali i Sanniti facevano guerra con licenza de' Romani. E che sia vero che i Latini si movessino per avere conosciuto questo inganno, lo dimostra Tito Livio nella bocca di Annio Setino pretore latino, il quale nel consiglio loro disse queste parole: *Nam si etiam nunc sub umbra fœderis æqui servitutem pati possumus*, ec. Vedesi pertanto i Romani ne' primi augumenti loro non essere mancati eziam della fraude; la quale fu sempre necessaria ad usare a coloro che di piccoli principj vogliono a sublimi gradi salire; la quale è meno vituperabile quanto è più coperta, come fu questa de' Romani.

CAPITOLO XIV.

Ingannansi molte volte gli uomini, credendo con la umiltà vincere la superbia.

Vedesi molte volte come la umiltà non solamente non giova, ma nuoce, massimamente usandola con gli uomini insolenti, che o per invidia o per altra cagione hanno concetto odio teco. Di che ne fa fede lo istorico nostro in questa cagione di guerra tra i Romani e i Latini. Perchè dolendosi i Sanniti con i Romani, che i Latini gli avevano assaltati, i Romani non vollono proibire ai Latini tal guerra, desiderando non gl' irritare; il che non solamente non gl' irritò, ma gli fece diventare più animosi contra a loro, e si scopersono più presto inimici. Di che ne fanno fede le parole usate dal prefato Annio pretore latino nel medesimo concilio, dove dice: *Tentastis patientiam negando militem: quis dubitat exarsisse eos? Pertulerant tamen hunc dolorem. Exercitus nos parare adversus Samnites fœderatos suos audierunt, nec moverunt se ab urbe. Unde hæc illis tanta modestia, nisi a conscientia virium, et nostrarum et suarum?* Conoscesi pertanto chiarissimo per questo testo, quanto la pazienza de' Romani accrebbe l' arroganza de' Latini. E però mai un principe debbe volere mancare del grado suo, e non debbe mai lasciare alcuna cosa d' accordo, volendola lasciare onorevol-

mente, se non quando e' la può o e' si crede che la possa tenere; perchè egli è meglio quasi sempre, sendosi condotta la cosa in termine che tu non la possa lasciare nel modo detto, lasciarsela torre con le forze che con la paura delle forze; perchè se tu la lasci con la paura, lo fai per levarti la guerra, e il più delle volte non te la lievi; perchè colui a chi tu arai con una viltà scoperta concesso quella, non starà saldo, ma ti vorrà torre delle altre cose, e si accenderà più contra di te stimandoti meno, e dall' altra parte in tuo favore troverai i difensori più freddi, parendo loro che tu sia o debole o vile: ma se tu, subito scoperta la voglia dello avversario, prepari le forze, ancorachè le siano inferiori a lui, quello ti comincia a stimare; stimanti più gli altri principi allo intorno; e a tale viene voglia di aiutarti, sendo in su l' arme, che abbandonandoti non ti aiuterebbe mai. Questo s' intende quando tu abbia un inimico; ma quando ne avessi più, rendere delle cose che tu possedessi ad alcuno di loro per riguadagnarselo, ancorachè fusse di già scoperta la guerra, e per smembrarlo dagli altri confederati tuoi inimici, fia sempre partito prudente.

CAPITOLO XV.

Gli stati deboli sempre fieno ambigui nel risolversi, e sempre le deliberazioni lente sono nocive.

In questa medesima materia e in questi medesimi principj di guerra tra i Latini e i Romani, si può notare come in ogni consulta è bene venire allo individuo di quello che si ha a deliberare; e non stare sempre in ambiguo nè in su lo incerto della cosa. Il che si vede manifesto nella consulta che fecero i Latini, quando e' pensavano alienarsi da' Romani. Perchè avendo presentito questo cattivo umore che ne' popoli latini era entrato, i Romani per certificarsi della cosa, e per vedere se potevano senza mettere mano all' arme riguadagnarsi quelli popoli, fecero loro intendere, come e' mandassero a Roma otto cittadini, perchè avevano a consultare con loro. I Latini inteso questo, ed avendo coscienza di molte cose fatte contra alla voglia de' Romani, fecero consiglio per ordinare chi dovesse ire a Roma, e darli commissione di quello ch' egli avesse a dire. E stando nel consiglio in questa disputa, Annio loro pretore disse queste parole: *Ad summam rerum nostrarum pertinere arbitror, ut cogitetis magis quid agendum nobis, quam quid loquendum sit. Facile erit, explicatis consiliis, accommodare rebus verba.* Sono senza dubbio queste parole verissime, e debbono essere da ogni principe e da ogni repubblica gustate: perchè nella ambiguità e nella incertitudine di quello che altri voglia fare, non si sanno accomodare le parole; ma fermo una volta l' animo, e deliberato quello sia da eseguire, è facil cosa trovarvi le parole. Io ho notato questa parte più volentieri, quanto io ho molte volte conosciuto tale ambiguità avere nociuto alle pubbliche azioni, con danno e con vergogna della repubblica nostra. E sempre mai avverrà che ne' partiti dubbj, e dove bisogni animo a deliberarli, sarà questa ambiguità, quando abbino ad esser consigliati e deliberati da uomini deboli. Non sono meno nocive ancora le deliberazioni lente e tarde, che ambigue, massime quelle che si hanno a deliberare in favore di alcuno amico; perchè con la lentezza loro non si aiuta persona, e nuocesi a sè medesimo. Queste deliberazioni così fatte procedono o da debolezza di animo e di forze, o da malignità di coloro che hanno a deliberare; i quali mossi dalla pas-

sione propria di volere rovinare lo stato, o adempire qualche suo desiderio non lasciano seguire la deliberazione, ma la impediscono e la attraversano. Perchè i buoni cittadini, ancora che vegghino una foga popolare voltarsi alla parte perniciosa, mai impediranno il deliberare, massime di quelle cose che non aspettano tempo. Morto che fu Girolamo tiranno in Siracusa, essendo la guerra grande tra i Cartaginesi e i Romani, vennero i Siracusani in disputa se dovevano seguire l'amicizia romana o la cartaginese. E tanto era l'ardor delle parti, che la cosa stava ambigua, nè se ne prendeva alcun partito; insino a tanto che Apollonide, uno de' primi in Siracusa, con una sua orazione piena di prudenza, mostrò come non era da biasimare chi teneva l'opinione di aderirsi ai Romani, nè quelli che volevano seguire la parte cartaginese; ma che era ben da detestare quella ambiguità e tardità di pigliare il partito, perchè vedeva al tutto in tale ambiguità la rovina della repubblica; ma preso che si fusse il partito, qualunque e' si fusse, si poteva sperare qualche bene. Nè potrebbe mostrare più Tito Tivio, che si faccia in questa parte, il danno che si tira dietro lo stare sospeso. Dimostralo ancora in questo caso de' Latini, perchè sendo i Lavini ricerchi da loro d'aiuto contra i Romani, differirono tanto a deliberarlo, che quando eglino erano usciti appunto fuori della porta con la gente per dare loro soccorso, venne la nuova i Latini esser rotti. Donde Milonio loro pretore disse: Questo poco della via ci costerà assai col popolo romano. Perchè se si deliberavano prima o di aiutare o di non aiutare i Latini, non gli aiutando ei non irritavano i Romani; aiutandoli, essendo l'aiuto in tempo, potevano con l'aggiunta delle loro forze farli vincere; ma differendo, venivano a perdere in ogni modo, come intervenne loro. E se i Fiorentini avessino notato questo testo, non arebbono avuto con i Francesi nè tanti danni nè tante noie, quante ebbero nella passata del re Luigi di Francia XII che fece in Italia, contra a Lodovico duca di Milano. Perchè trattando il re tale passata, ricercò i Fiorentini d'accordo; e gli oratori ch'erano appresso al re accordarono con lui ch'egli stessino neutrali, e che il re venendo in Italia gli avesse a mantenere nello stato e ricevere in protezione; e dette tempo un mese alla città a ratificarlo. Fu differita tale ratificazione da chi per poca prudenza favoriva le cose di Lodovico; intantochè il re già sendo in su la vittoria, e volendo poi i Fiorentini ratificare, non fu la ratificazione accettata; come quello che conobbe i Fiorentini esser venuti forzati e non volontari nella amicizia sua. Il che costò alla città di Firenze assai danari, e fu per perdere lo stato, come poi altra volta per simil causa le intervenne. E tanto più fu dannabile quel partito, perchè non si servì ancora il duca Lodovico, il quale se avesse vinto, arebbe mostri molti più segni d'inimicizia contra ai Fiorentini, che non fece il re. E benchè del male che nasce alle repubbliche di questa debolezza se ne sia di sopra in uno altro capitolo discorso; nondimeno avendone di nuovo occasione per uno nuovo accidente, ho voluto replicarne, parendomi massime materia che debba essere dalle repubbliche simili alla nostra notata.

CAPITOLO XVI.

Quanto i soldati ne' nostri tempi si disformino dagli antichi ordini.

La più importante giornata che fu mai fatta in alcuna guerra con alcuna nazione dal popolo romano, fu questa che ei fece con i popoli latini, nel consolato

di Torquato e di Decio. Perchè ogni ragione vuole, che così come i Latini per averla perduta diventarono servi, così sarebbono stati servi i Romani, quando non l'avessino vinta. E di questa opinione è Tito Livio, perchè in ogni parte fa gli eserciti pari di ordine, di virtù, d'ostinazione e di numero; solo vi fa differenza, che i capi dello esercito romano furono più virtuosi che quelli dell'esercito latino. Vedesi ancora come nel maneggio di questa giornata nacquero duoi accidenti non prima nati, e che dipoi hanno rari esempi, che de' duoi consoli, per tenere fermi gli animi dei soldati ed ubbidienti al comandamento loro e deliberati al combattere, l'uno ammazzò sè stesso, e l'altro il figliuolo. La parità, che Tito Livio dice essere, in questi eserciti, era che per avere militato gran tempo insieme erano pari di lingua, d'ordine e d'arme; perchè nello ordinare la zuffa tenevano un modo medesimo; e gli ordini e i capi degli ordini avevano medesimi nomi. Era dunque necessario, sendo di pari forze e di pari virtù, che nascesse qualche cosa straordinaria, che fermasse e facesse più ostinati gli animi dell'uno che dell'altro; nella quale ostinazione consiste, come altre volte si è detto, la vittoria; perchè mentre che la dura ne' petti di quelli che combattono, mai non danno volta gli eserciti. E perchè la durasse più ne' petti de' Romani che dei Latini, parte la sorte, parte la virtù dei consoli fece nascere, che Torquato ebbe ad ammazzare il figliuolo, e Decio sè stesso. Mostra Tito Livio, nel mostrare questa parità di forze, tutto l'ordine che tenevano i Romani negli eserciti e nelle zuffe. Il quale esplicando egli largamente, non replicherò altrimenti, ma solo discorrerò quello che io vi giudico notabile, o quello che per esser negletto da tutti i capitani di questi tempi, ha fatto negli eserciti e nelle zuffe di molti disordini. Dico adunque che per il testo di Livio si raccoglie, come l'esercito romano aveva tre divisioni principali, le quali toscanamente si possono chiamare tre schiere; e nominavano la prima astati, la seconda principi, la terza triarii; e ciascuna di queste aveva i suoi cavalli. Nell' ordinare una zuffa, ei mettevano gli astati innanzi; nel secondo luogo per diritto dietro alle spalle di quelli, ponevano i principi; nel terzo pure nel medesimo filo collocavano i triarii. I cavalli di tutti questi ordini gli ponevano a destra ed a sinistra di queste tre battaglie; le schiere de' quali cavalli dalla forma loro e dal luogo si chiamavano *alæ*, perchè parevano come due ale di quel corpo. Ordinavano la prima schiera degli astati, che era nella fronte, serrata in modo insieme che la potesse spegnere e sostenere il nimico. La seconda schiera de' principi, perchè non era la prima a combattere, ma bene le conveniva soccorrere alla prima quando fusse battuta o urtata, non la facevano stretta, ma mantenevano i suoi ordini radi, e di qualità che la potesse ricevere in sè senza disordinarsi la prima, qualunque volta spinta dal nimico fusse necessitata ritirarsi. La terza schiera de' triarii aveva ancora gli ordini più radi che la seconda, per potere ricevere in sè bisognando le due prime schiere de' principi e degli astati. Collocate dunque queste schiere in questa forma, appiccavano la zuffa, e se gli astati erano sforzati o vinti, si ritiravano nella radità degli ordini de' principi; e tutti insieme uniti, fatto di due schiere un corpo, rappiccavano la zuffa : se questi ancora erano ributtati e sforzati, si ritiravano tutti nella radità degli ordini de' triarii, e tutte tre le schiere diventate un corpo, rinnovavano la zuffa; dove essendo superati, per non avere più da rifarsi, perdevano la giornata. E perchè ogni volta che questa ultima schiera de' triarii si adoperava, lo esercito era in pericolo, ne nacque quel proverbio : *Res redacta est ad triarios*, che ad uso toscano vuol dire : Noi abbiamo messo l'ultima posta. I capitani dei nostri tempi, come egli hanno abbandonato tutti gli altri ordini, e della antica disciplina ei non osservano parte alcuna, così hanno ab-

bandonata questa parte, la quale non è di poca importanza: perchè chi si ordina da potersi nelle giornate rifare tre volte, ha ad avere tre volte inimica la fortuna a voler perdere, ed ha ad avere per riscontro una virtù che sia atta tre volte a vincerlo: ma chi non sta se non in su 'l primo urto, come stanno oggi gli eserciti cristiani, può facilmente perdere; perchè ogni disordine, ogni mezzana virtù gli può torre la vittoria. Quello che fa agli eserciti nostri mancare di potersi rifare tre volte, è lo avere perduto il modo di ricevere l'una schiera nell'altra. Il che nasce perchè al presente s'ordinano le giornate con uno di questi duoi disordini: o ei mettono le loro schiere a spalle l'una dell'altra, e fanno la loro battaglia larga per traverso e sottile per diritto, il che la fa più debole per aver poco dal petto alle schiene; e quando pure per farla più forte ei riducono le schiere per il verso de' Romani, se la prima fronte è rotta, non avendo ordine di essere ricevuta dalla seconda, s'ingarbugliano insieme tutte, e rompono sè medesime: perchè se quella dinanzi è spinta, ella urta la seconda; se la seconda si vuol far innanzi, ella è impedita dalla prima; donde che urtando la prima la seconda, e la seconda la terza, ne nasce tanta confusione, che spesso un minimo accidente rovina uno esercito. Gli eserciti spagnuoli e francesi nella zuffa di Ravenna, dove morì monsignor di Fois, capitano delle genti di Francia, la quale fu secondo i nostri tempi assai bene combattuta giornata, s'ordinarono con un de' soprascritti modi, cioè che l'uno e l'altro esercito venne con tutte le sue genti ordinate a spalle; in modo che non venivano ad avere nè l'uno nè l'altro se non una fronte, ed erano assai più per il traverso che per il diritto. E questo avviene loro sempre, dove egli hanno la campagna grande, come egli avevano a Ravenna; perchè conoscendo il disordine che fanno nel ritirarsi, mettendosi per un filo, lo fuggono quando e' possono col fare la fronte larga, com'è detto; ma quando il paese gli ristringe, si stanno nel disordine soprascritto, senza pensare il rimedio. Con questo medesimo disordine cavalcano per il paese nimico, o se e' predano, o se e' fanno altro maneggio di guerra. E a Santo Regolo in quel di Pisa ed altrove, dove i Fiorentini furono rotti da' Pisani ne' tempi della guerra che fu tra i Fiorentini e quella città, per la sua ribellione dopo la passata di Carlo re di Francia in Italia, non nacque tal rovina d'altronde che dalla cavalleria amica; la quale sendo davanti e ributtata da' nimici, percosse nella fanteria fiorentina, e quella ruppe, donde tutto il restante delle genti dierono volta: e messer Criaco dal Borgo, capo antico delle fanterie fiorentine, ha affermato alla presenza mia molte volte, non essere mai stato rotto se non dalla cavalleria degli amici. I Svizzeri, che sono i maestri delle moderne guerre, quando ei militano con i Francesi, sopra tutte le cose hanno cura di mettersi in lato chè la cavalleria amica se fusse ributtata non gli urti. E benchè queste cose paiano facili ad intendere e facilissime a farsi; nondimeno non si è trovato ancora alcuno dei nostri contemporanei capitani, che gli antichi ordini imiti, e gli moderni corregga. E benchè egli abbino ancora loro tripartito lo esercito, chiamando l'una parte antiguardo, l'altra battaglia, e l'altra retroguardo, non se ne servono ad altro che a comandarli negli alloggiamenti; ma nello adoperarli, rade volte è (come di sopra è detto) che a tutti questi corpi non faccino correre una medesima fortuna. E perchè molti, per scusare la ignoranza loro, allegano che la violenza delle artiglierie non patisce che in questi tempi si usino molti ordini degli antichi, voglio disputare nel seguente capitolo questa materia, ed esaminare se le artiglierie impediscono che non si possa usare l'antica virtù.

CAPITOLO XVII.

Quanto si debbono stimare dagli eserciti ne' presenti tempi le artiglierie; e se quella opinione che se ne ha in universale, è vera.

Considerando io (oltre alle cose soprascritte) quante zuffe campali, chiamate ne' nostri tempi con vocabolo francese *giornate*, e dagl' Italiani *fatti d' arme*, furono fatte dai Romani in diversi tempi, mi è venuto in considerazione l' opinione universale di molti che vuole, che se in quelli tempi fussino state le artiglierie, non sarebbe stato lecito a' Romani, nè sì facile, pigliare le provincie, farsi tributari i popoli, come e' fecero, nè arebbono in alcuno modo fatti sì gagliardi acquisti. Dicono ancora che mediante questi istrumenti di fuochi, gli uomini non possono usare nè mostrare la virtù loro, com' e' potevano anticamente. E soggiungono una terza cosa, che si viene con più difficultà alle giornate che non si veniva allora, nè vi si può tenere dentro quegli ordini di que' tempi; talchè la guerra si ridurrà col tempo in su le artiglierie. E giudicando non fuora di proposito disputare se tali opinioni sono vere, e quanto l' artiglierie abbino cresciuto o diminuito di forze agli eserciti, e se le tolgano o danno occasione a' buoni capitani di operare virtuosamente, comincierò a parlare quanto alla prima loro opinione : che gli eserciti antichi romani non arebbono fatto gli acquisti che feciono, se le artiglierie fussino state. Sopra che rispondendo dico, come si fa guerra o per difendersi o per offendere. Donde si ha prima ad esaminare a qual di questi duoi modi di guerra le facciano più utile o più danno. E benchè sia che dire da ogni parte, nondimeno io credo che senza comparazione facciano più danno a chi si difende, che a chi offende. La ragione che io ne dico è, che quel che si difende o egli o dentro ad una terra, o egli è in su i campi dentro uno steccato : s' egli è dentro ad una terra, o questa terra è piccola, come sono la maggior parte delle fortezze, o la è grande : nel primo caso, chi si difende è al tutto perduto, perchè l' impeto delle artiglierie è tale, che non trova muro, ancora che grossissimo, che in pochi giorni ei non abbatta; e se chi è dentro non ha buoni spazj da ritirarsi e con fossi e con ripari, si perde, nè può sostenere l' impeto del nimico, che volesse dipoi entrare per la rottura del muro, nè a questo gli giova artiglieria che avesse; perchè questa è una massima, che dove gli uomini in frotta e con impeto possono andare, le artiglierie non gli sostengono : però i furori oltramontani nella difesa delle terre non sono sostenuti; son bene sostenuti gli assalti italiani, i quali non in frotta, ma spicciolati si conducono alle battaglie, le quali loro per nome molto proprio chiamano *scaramucce* : e questi che vanno con questo disordine e questa freddezza ad una rottura d' un muro, dove sia artiglierie, vanno ad una manifesta morte, e contra a loro le artiglierie vagliono : ma quelli che in frotta condensati, e che l' uno spinge l' altro, vengono ad una rottura, se non sono sostenuti o da fossi o da ripari, entrano in ogni luogo, e le artiglierie non gli tengono; e se ne muore qualcuno, non possono essere tanti che gl' impedischino la vittoria. Questo esser vero si è conosciuto in molte espugnazioni fatte dagli oltramontani in Italia, e massime in quella di Brescia; perchè sendosi quella terra ribellata da' Francesi, e tenendosi ancora per il re di Francia la fortezza, avevano i Viniziani per sostenere l' impeto che da quella potesse venire nella terra, munita tutta la strada di artiglierie che dalla fortezza alla città scendeva, e postane a fronte e ne' fianchi, e in ogni altro luogo opportuno. Delle quali

monsignor di Fois non fece alcun conto; anzi quelle con il suo squadrone disceso a piede passando per il mezzo di quelle, occupò la città; nè per quelle si sentì ch'egli avesse ricevuto alcuno memorabile danno. Talchè chi si difende in una terra piccola (come è detto) e trovisi le mura in terra, e non abbia spazio di ritirarsi con i ripari e con fossi, ed abbiasi a fidare in su le artiglierie, si perde subito. Se tu difendi una terra grande, e che tu abbia comodità di ritirarti, sono nondimeno senza comparazione più utili le artiglierie a chi è di fuori, che a chi è dentro. Prima perchè a volere che una artiglieria nuoca a quelli che sono di fuori, tu sei necessitato levarti con essa dal piano della terra; perchè stando in sul piano, ogni poco d'argine e di riparo che il nimico faccia, rimane sicuro, e tu non gli puoi nuocere; tanto che avendoti ad alzare, e tirarti sul corridoio delle mura, o in qualunque modo levarti da terra, tu ti tiri dietro due difficultà: la prima, che non puoi condurvi artiglieria della grossezza e della potenza che può trarre colui di fuora, non si potendo ne' piccoli spazj maneggiare le cose grandi; l'altra, che quando bene tu ve la potessi condurre, tu non puoi far quelli ripari fedeli e sicuri per salvar detta artiglieria, che possono fare quelli di fuora, essendo in sul terreno, ed avendo quelle comodità e quello spazio che loro medesimi vogliono: talmentechè è impossibile a chi difende una terra tenere le artiglierie ne' luoghi alti, quando quelli che sono di fuora abbino assai artiglierie e potenti; e se egli hanno a venire con essa ne' luoghi bassi, ella diventa in buona parte inutile, come è detto. Talchè la difesa della città si ha a ridurre a difenderla con le braccia, come anticamente si faceva, e con l'artiglieria minuta, di che se si trae un poco d'utilità, rispetto a quella artiglieria minuta, se ne cava incomodità che contrappesa alla comodità dell'artiglieria: perchè rispetto a quella, si riducono le mura delle terre basse, e quasi sotterrate ne' fossi; talchè com' e' si viene alle battaglie di mano, o per essere battute le mura o per esser ripieni i fossi, ha chi è dentro molti più disavvantaggi che non aveva allora. E però, come di sopra si disse, giovano questi istrumenti molto più a chi campeggia le terre, che a chi è campeggiato. Quanto alla terza cosa, di ridursi in un campo dentro ad uno steccato per non fare giornata, se non a tua comodità o vantaggio, dico che in questa parte tu non hai più rimedio ordinariamente a difenderti di non combattere, che si avessino gli antichi; e qualche volta per conto delle artiglierie hai maggiore disavvantaggio. Perchè se il nimico ti giunge addosso, ed abbia un poco di vantaggio del paese, come può facilmente intervenire, e trovisi più alto di te, o che nello arrivar suo tu non abbi ancor fatti i tuoi argini, e copertoti bene con quelli, subito e senza che tu abbi alcun rimedio, ti disalloggia, e sei forzato uscire delle fortezze tue, e venire alla zuffa. Il che intervenne agli Spagnuoli nella giornata di Ravenna, i quali essendosi muniti tra il fiume del Ronco ed un argine, per non lo avere tirato tanto alto che bastasse, e per avere i Francesi un poco il vantaggio del terreno, furono costretti dalle artiglierie uscire delle fortezze loro, e venire alla zuffa. Ma dato, come il più delle volte debbe essere, che il luogo che tu avessi preso con il campo fusse più eminente che gli altri all' incontro, e che gli argini fussino buoni e sicuri, tale che mediante il sito e l'altre tue preparazioni il nimico non ardisca di assaltarti; si verrà in questo caso a quelli modi che anticamente si veniva, quando uno era con il suo esercito in lato da non poter esser offeso; i quali sono correre il paese, pigliare o campeggiare le terre tue amiche, impedirti le vettovaglie: tanto che tu sarai forzato da qualche necessità a disalloggiare, e venire a giornata, dove le artiglierie (come di sotto si dirà) non operano molto. Considerato adunque di quali ragioni guerre fecero i Romani, e veggendo come ei fecero quasi tutte le

lor guerre per offendere altrui, e non per difendere loro, si vedrà quando sieno vere le cose dette di sopra, come quelli arebbono avuto più vantaggio, e più presto arebbono fatto i loro acquisti, se le fussino state in quelli tempi. Quanto alla seconda cosa, che gli uomini non possono mostrare la virtù loro, come ei potevano anticamente, mediante l'artiglieria, dico ch'è vero, che dove gli uomini spicciolati si hanno a mostrare, ch'e' portano più pericoli che allora, quando avessino a scalare una terra, o fare simili assalti, dove gli uomini non ristretti insieme, ma di per sè l'uno dall' altro avessino a comparire. È vero ancora che gli capitani e capi degli eserciti stanno sottoposti più al pericolo della morte che allora, potendo esser aggiunti con l'artiglierie in ogni luogo; nè giova loro l'esser nelle ultime squadre, e muniti di uomini fortissimi. Nondimeno si vede che l'uno e l'altro di questi duoi pericoli fanno rade volte danni straordinari; perchè le terre munite bene non si scalano, nè si va con assalti deboli ad assaltarle, ma a volerle espugnare si riduce la cosa ad una ossidione, come anticamente si faceva. Ed in quelle che pure per assalto si espugnano, non sono molto maggiori i pericoli che allora; perchè non mancavano anche in quel tempo a chi difendeva le terre, cose da trarre, le quali se non erano sì furiose, facevano quanto all'ammazzar gli uomini il simile effetto. Quanto alla morte de' capitani e de' condottieri, ce ne sono, in ventiquattro anni che sono state le guerre ne' prossimi tempi in Italia, meno esempi, che non era in dieci anni di tempo appresso agli antichi. Perchè dal conte Lodovico della Mirandola che morì a Ferrara quando i Viniziani pochi anni sono assaltarono quello stato, e il duca di Nemors che morì alla Cirignuola, in fuori, non è occorso che d'artiglierie ne sia morto alcuno; perchè monsignor di Fois a Ravenna morì di ferro e non di fuoco. Tanto che se gli uomini non dimostrano particolarmente la lor virtù, nasce non dalle artiglierie, ma dai cattivi ordini e dalla debolezza degli eserciti, i quali mancando di virtù nel tutto, non la possono dimostrare nella parte. Quanto alla terza cosa detta da costoro, che non si possa venire alle mani, e che la guerra si condurrà tutta in su l'artiglierie, dico questa opinione essere al tutto falsa, e così fia sempre tenuta da coloro che secondo l'antica virtù vorranno adoperare gli eserciti loro. Perchè chi vuole fare uno esercito buono, gli conviene con esercizi o finti o veri assuefare gli uomini suoi ad accostarsi al nimico, e venire con lui al menar della spada e al pigliarsi per il petto, e si debbe fondar più in su le fanterie che in su i cavalli, per le ragioni che di sotto si diranno. E quando si fondi in su i fanti e in su i modi predetti, diventano al tutto le artiglierie inutili: perchè con più facilità le fanterie nell' accostarsi al nimico, possono fuggire il colpo delle artiglierie, che non potevano anticamente fuggire l'impeto degli elefanti, de' carri falcati e d' altri riscontri inusitati che le fanterie romane riscontrarono, contra ai quali sempre trovarono il rimedio; e tanto più facilmente lo arebbono trovato contra a queste, quanto egli è più breve il tempo nel quale l'artiglierie ti possono nuocere, che non era quello nel quale potevano nuocere gli elefanti e i carri. Perchè quelli nel mezzo della zuffa ti disordinano, queste solo innanzi alla zuffa t'impediscono; il quale impedimento facilmente le fanterie fuggono, o con andare coperte dalla natura del sito, o con abbassarsi in su la terra quando le tirano. Il che anche per esperienza si è visto non essere necessario, massime per difendersi dall' artiglierie grosse, le quali non si possono in modo bilanciare, o che se le vanno alte le non ti trovino, o che se le vanno basse le non ti arrivino. Venuti poi gli eserciti alle mani, questo è più chiaro che la luce, che nè le grosse nè le piccole ti possono poi offendere: perchè se quello che ha l'artiglierie è davanti, diventa tuo prigione; se egli è dietro, egli offende prima l'amico che te; a spalle ancora non ti può ferire in modo che tu non lo possa

ire a trovare, e ne viene a seguitar l'effetto detto. Nè questo ha molta disputa; perchè se n'è visto l'esempio de' Svizzeri, i quali a Novara nel MCXIII, senza artiglierie e senza cavalli, andarono a trovare l'esercito francese munito d'artiglierie dentro alle fortezze sue, e lo ruppero senza aver alcun impedimento da quelle. E la ragione è (oltre alle cose dette di sopra) che l'artiglieria ha bisogno d'esser guardata, a voler ch'ella operi, o da mura o da fossi o da argini; e come le manca una di queste guardie, ella è prigione, o la diventa inutile; come le interviene quando la si ha a difendere con gli uomini; il che le interviene nelle giornate e zuffe campali; per fianco le non si possono adoperare, se non in quel modo che adoperavano gli antichi gl'istrumenti da trarre, che gli mettevano fuori delle squadre, perchè ei combattessino fuori degli ordini; e ogni volta che o da cavalleria o da altri erano spinti, il rifugio loro era dentro alle legioni. Chi altrimenti ne fa conto, non la intende bene, e fidasi sopra una cosa che facilmente lo può ingannare. E se il Turco mediante l'artiglieria contra al Sofì ed il Soldano ha avuto vittoria, è nato non per altra virtù di quella che per lo spavento che lo inusitato romore messe nella cavalleria loro. Conchiudo pertanto, venendo al fine di questo discorso, l'artiglieria essere utile in uno esercito quando vi sia mescolata l'antica virtù, ma senza quella contra a uno esercito virtuoso è inutilissima.

CAPITOLO XVIII.

Come per l'autorità de' Romani e per l'esempio della antica milizia, si debbe stimare più le fanterie che i cavalli.

E' si può per molte ragioni e per molti esempi dimostrare chiaramente, quanto i Romani in tutte le militari azioni stimassino più la milizia a piede che a cavallo, e sopra quella fondassino tutti i disegni delle forze loro; come si vede per molti esempi, e fra gli altri quando si azzuffarono con i Latini appresso il lago Regillo; dove già essendo inclinato l'esercito romano, per soccorrere ai suoi fecero discendere degli uomini da cavallo a piede; e per quella via, rinnovata la zuffa, ebbero la vittoria. Dove si vede manifestamente i Romani avere più confidato in loro essendo a piede, che mantenendoli a cavallo. Questo medesimo termine usarono in molte altre zuffe, e sempre lo trovarono ottimo rimedio in gli loro pericoli. Nè si opponga a questo la opinione d'Annibale, il quale veggendo in la giornata di Canne che i consoli avevano fatto discendere a piè gli loro cavalieri, facendosi beffe di simile partito, disse: *Quam mallem vinctos mihi traderent equites!* cioè, io arei più caro che me gli dessino legati. La qual opinione, ancorachè la sia stata in bocca d'un uomo eccellentissimo, nondimeno se si ha a ire dietro alla autorità, si debbe più credere ad una repubblica romana e a tanti capitani eccellentissimi che furono in quella, che ad un solo Annibale; ancorachè senza le autorità ce ne siano ragioni manifeste. Perchè l'uomo a piede può andare in molti luoghi dove non può andare il cavallo; puossi insegnargli servare l'ordine, e turbato che fusse, com'ei l'abbia a riassumere; ai cavalli è difficile fare servare l'ordine, ed impossibile turbati che sono riordinarli; oltra di questo si trova, come negli uomini, de' cavalli che hanno poco animo, e di quelli che ne hanno assai, e molte volte interviene che un cavallo animoso è cavalcato da uno uomo vile, ed un cavallo vile da uno animoso, e in qualunque modo che segua questa disparità,

ne nasce inutilità e disordine; possono le fanterie ordinate facilmente rompere i cavalli, e difficilmente esser rotte da quelli. La quale opinione è corroborata, oltre a molti esempi antichi e moderni, dalla autorità di coloro che danno delle cose civili regola, dove mostrano come in prima le guerre si cominciarono a fare co' cavalli, perchè non era ancora l'ordine delle fanterie; ma come queste si ordinarono, si conobbe subito quanto esse erano più utili che quelli. Non è per questo però che i cavalli non siano necessari negli eserciti, e per fare scoperte, e per scorrere e predare i paesi, e per seguitare i nimici quando ei sono in fuga, e per essere ancora in parte una opposizione ai cavalli degli avversari; ma il fondamento e il nervo dello esercito, e quello che si debbe più stimare, debbono essere le fanterie. E fra i peccati de' principi italiani che hanno fatto Italia serva de' forestieri, non ci è maggiore, che avere tenuto poco conto di questo ordine, ed aver volto tutta la loro cura alla milizia a cavallo. Il quale disordine è nato per la malignità de' capi e per la ignoranza di coloro che tenevano stato. Perchè sendosi ridotta la milizia italiana, da venticinque anni indietro, in uomini che non avevano stato, ma erano come capitani di ventura, pensarono subito come potessino mantenersi la riputazione stando armati loro e disarmati i principi. E perchè un numero grosso di fanti non poteva loro essere continuamente pagato, e non avendo sudditi da poter valersene, ed un piccolo numero non dava loro riputazione, si volsono a tenere cavalli; perchè dugento o trecento cavalli ch'erano pagati ad un condottiere, lo mantenevano riputato; ed il pagamento non era tale, che dagli uomini che tenevano stato non potesse essere adempiuto. E perchè questo seguisse più facilmente, e per mantenersi più in riputazione, levarono tutta l'affezione e la riputazione de' fanti, e ridussonla in quelli loro cavalli : e in tanto accrebbono questo disordine, che in qualunque grossissimo esercito era una minima parte di fanteria. La quale usanza fece in modo debole, insieme con molti altri disordini che si mescolarono con quella, questa milizia italiana, che questa provincia è stata facilmente calpestata da tutti gli oltramontani. Mostrasi più apertamente questo errore, di stimar più i cavalli che le fanterie, per un altro esempio romano. Erano i Romani a campo a Sora, ed essendo uscita fuori della terra una turma di cavalli, per assaltare il campo, se gli fece all'incontro il maestro de' cavalli romano con la sua cavalleria, e datosi di petto, la sorte dette che nel primo scontro i capi dell'uno e dell'altro esercito morirono, e restati gli altri senza governo, e durando nondimeno la zuffa, i Romani per superar più facilmente lo inimico, scesono a piede, e costrinsono i cavalieri inimici se si volsono difendere a fare il simile, e con tutto questo i Romani ne riportarono la vittoria. Non può esser questo esempio maggiore in dimostrare quanto sia più virtù nelle fanterie che ne' cavalli, perchè se nell'altre fazioni i consoli facevano discendere i cavalieri romani, era per soccorrere alle fanterie che pativano, e che avevano bisogno di aiuto; ma in questo luogo discesero, non per soccorrere alle fanterie, nè per combattere con uomini a piè de' nimici, ma combattendo a cavallo co' cavalli, giudicarono, non potendo superarli a cavallo, potere scendendo più facilmente vincerli. Io voglio adunque conchiudere, che una fanteria ordinata non possa senza grandissima difficultà esser superata, se non da un'altra fanteria. Crasso e Marc' Antonio Romani corsono per il dominio de' Parti molte giornate con pochissimi cavalli ed assai fanteria, e all'incontro avevano innumerabili cavalli de' Parti. Crasso vi rimase con parte dello esercito morto. Marc' Antonio virtuosamente si salvò. Nondimeno in queste afflizioni romane si vede quanto le fanterie prevalevano a' cavalli; perchè essendo in un paese largo, dove i monti son radi e i fiumi radissimi,

le marine longinque, e discosto da ogni comodità, nondimeno Marc' Antonio al giudicio de' Parti medesimi virtuosamente si salvò, nè mai ebbe ardire tutta la cavalleria partica tentare gli ordini dello esercito suo. Se Crasso vi rimase, chi leggerà bene le sue azioni, vedrà come e' vi fu piuttosto ingannato che forzato, nè mai in tutti i suoi disordini i Parti ardirono di urtarlo; anzi sempre andando costeggiandolo, ed impedendogli le vettovaglie, promettendogli e non gli osservando, lo condussero ad una estrema miseria. Io crederei avere a durare più fatica in persuadere, quanto la virtù delle fanterie è più potente che quella de' cavalli, se non ci fussino assai moderni esempi che ne rendono testimonianza pienissima. E' si è veduto novemila Svizzeri a Novara, da noi di sopra allegati, andare ad affrontare diecimila cavalli ed altrettanti fanti e vincerli; perchè i cavalli non gli potevano offendere, i fanti per esser gente in buona parte guascona e male ordinata, stimavano poco. Videsi di poi ventiseimila Svizzeri andar a trovare sopra Milano Francesco re di Francia, che aveva seco ventimila cavalli, quarantamila fanti e cento carra d'artiglieria; e se non vinsono la giornata come a Novara, combatterono duoi giorni virtuosamente, e dipoi rotti che furono, la metà di loro si salvarono. Presunse Marco Regolo Attilio, non solo con la fanteria sua sostenere i cavalli, ma gli elefanti; e se il disegno non gli riuscì, non fu però che la virtù della sua fanteria non fusse tanta, che ei non confidasse tanto in lei che credesse superare quella difficultà. Replico pertanto, che a volere superare i fanti ordinati, è necessario opporre loro fanti meglio ordinati di quelli, altrimenti si va ad una perdita manifesta. Ne' tempi di Filippo Visconti duca di Milano scesono in Lombardia circa sedicimila Svizzeri, donde il duca avendo per capitano allora il Carmignuola, lo mandò con circa mille cavalli e pochi fanti all'incontro loro. Costui non sapendo l'ordine del combatter loro, ne andò ad incontrarli con i suoi cavalli, presumendo poterli subito rompere. Ma trovatoli immobili, avendo perduti molti dei suoi uomini si ritirò; ed essendo valentissimo uomo, e sapendo negli accidenti nuovi pigliar nuovi partiti, rifattosi di gente gli andò a trovare, e venuto loro all'incontro fece smontare a piè tutte le sue genti d'arme, e fatto testa di quelle alle sue fanterie, andò ad investire i Svizzeri, i quali non ebbero alcun rimedio; perchè sendo le genti d'arme del Carmignuola a piè e bene armate, poterono facilmente entrare fra gli ordini de' Svizzeri, senza patire alcuna lesione, ed entrati tra questi poterono facilmente offenderli; talchè di tutto il numero di quelli, ne rimase quella parte viva che per umanità del Carmignuola fu conservata. Io credo che molti conoschino questa differenza di virtù, che è tra l'uno e l'altro di questi ordini, ma è tanta la infelicità di questi tempi, che nè gli esempi antichi nè i moderni, nè la confessione dell'errore è sufficiente a fare che i moderni principi si ravvegghino, e pensino che a volere rendere riputazione alla milizia d'una provincia o d'uno stato, sia necessario risuscitare questi ordini, tenerli appresso, dar loro riputazione, dar loro vita, acciocchè a lui e vita e riputazione rendino. E come e' deviano da questi modi, così deviano dagli altri modi detti di sopra; onde ne nasce che gli acquisti sono a danno, non a grandezza d'uno stato, come di sotto si dirà.

CAPITOLO XIX.

Che gli acquisti nelle repubbliche non bene ordinate, e che secondo la romana virtù non procedono, sono a rovina, non a esaltazione d' esse.

Queste contrarie opinioni alla verità, fondate in sui mali esempi, che da questi nostri corrotti secoli sono stati introdotti, fanno che gli uomini non pensano a deviare dai consueti modi. Quando si sarebbe potuto persuadere ad uno Italiano da trenta anni in dietro, che diecimila fanti potessino assaltare in un piano diecimila cavalli ed altrettanti fanti, e con quelli non solamente combattere ma vincerli, come si vede per lo esempio da noi più volte allegato a Novara? E benchè le istorie ne siano piene, *tamen* non ci arebbero prestato fede; e se ci avessino prestato fede, arebbero detto che in questi tempi s'arma meglio, e che una squadra d' uomini d' arme sarebbe atta ad urtar uno scoglio, non ch' una fanteria; e così con queste false scuse corrompevano il giudicio loro, nè arebbero considerato che Lucullo con pochi fanti ruppe cento cinquanta mila cavalli di Tigrane, e che tra quelli cavalieri era una sorte di cavalleria simile al tutto agli uomini d' arme nostri; e così questa fallacia è stata scoperta dallo esempio delle genti oltramontane. E come e' si vede per quello essere vero, quanto alla fanteria, quello che nelle istorie si narra, così doverebbero credere essere veri ed utili tutti gli altri ordini antichi. E quando questo fusse creduto, le repubbliche ed i principi errerebbero meno, sariano più forti ad opporsi ad uno impeto che venisse loro addosso, non spererebbero nella fuga; e quelli che avessino nelle mani un vivere civile, lo saperebbero meglio indirizzare, o per la via dello ampliare, o per la via del mantenere; e crederebbero che l' accrescere la città sua d' abitatori, farsi compagni e non sudditi, mandare colonie a guardare i paesi acquistati, far capitale delle prede, domare il nimico con le scorrerie e con le giornate, e non con le ossidioni, tener ricco il pubblico, povero il privato, mantenere con sommo studio gli esercizi militari, sono le vie a far grande una repubblica ed acquistare imperio. E quando questo modo dello ampliare non gli piacesse, penserebbe che gli acquisti per ogni altra via sono la rovina delle repubbliche, e porrebbe freno ad ogni ambizione, regolando bene la sua città dentro con le leggi e co' costumi, proibendogli l' acquistare e solo pensando a difendersi, e le difese tenere ordinate bene; come fanno le repubbliche della Magna, le quali in questi modi vivono e sono vivute libere un tempo. Nondimeno, come altra volta dissi quando discorsi la differenza ch' era da ordinarsi per acquistare, a ordinarsi per mantenere, è impossibile che ad una repubblica riesca lo stare quieta, e godersi la sua libertà e gli pochi confini: perchè se lei non molesterà altrui, sarà molestata ella; e dall' essere molestata le nascerà la voglia e la necessità dello acquistare; e quando non avesse il nimico fuora, lo troverebbe in casa, come par necessario intervenga a tutte le grandi cittadi. E se le repubbliche della Magna possono vivere loro in quel modo, ed hanno potuto durare un tempo, nasce da certe condizioni che sono in quel paese, le quali non sono altrove, senza le quali non potrebbero tenere simil modo di vivere. Era quella parte della Magna di che io parlo, sottoposta all' imperio romano come la Francia e la Spagna; ma venuto dipoi in declinazione l' imperio, e ridottosi il titolo di tal imperio in quella provincia, cominciarono quelle cittadi più potenti, secondo la viltà o necessità degl' imperadori, a farsi libere, ricomperandosi dallo

imperio con riservargli un piccolo censo annuario: tanto che a poco a poco tutte quelle cittadi ch'erano immediate dello imperadore, e non erano soggette ad alcun principe, si sono in simil modo ricomperate. Occorse in questi medesimi tempi che queste cittadi si ricomperavano, che certe comunità sottoposte al duca d'Austria si ribellarono da lui, tra le quali fu Filiborgo e i Svizzeri, e simili; le quali prosperando nel principio, pigliarono a poco a poco tanto augumento che non che e' sieno tornati sotto il giogo d'Austria sono in timore a tutti i loro vicini; e questi sono quelli che si chiamano Svizzeri. È adunque questa provincia compartita in Svizzeri, repubbliche, che chiamano terre franche, principi ed imperadore. E la cagione che tra tante diversità di vivere non vi nascono, o se le vi nascono, non vi durano molto le guerre, è quel segno dell'imperadore; il quale avvenga che non abbi forze, nondimeno ha fra loro tanta riputazione, ch'egli è uno loro conciliatore, e con l'autorità sua, interponendosi come mezzano, spegne subito ogni scandalo. E le maggiori e le più lunghe guerre vi siano state, sono quelle che sono seguite tra i Svizzeri e il duca d'Austria; e benchè da molti anni in qua l'imperadore e il duca d'Austria sia una cosa medesima, non pertanto non ha mai potuto superare l'audacia de' Svizzeri, dove non è mai stato modo d'accordo, se non per forza. Nè il resto della Magna gli ha porti molti aiuti; sì perchè le comunità non sanno offendere chi vuole vivere libero come loro; sì perchè quelli principi, parte non possono per essere poveri, parte non vogliono per aver invidia alla potenza sua. Possono vivere adunque quelle comunità contente del piccolo loro dominio, per non aver cagione, rispetto all'autorità imperiale, di desiderarlo maggiore: possono vivere unite dentro alle mura loro, per aver il nimico propinquo, e che piglierebbe l'occasione d'occuparle, qualunque volta le discordassino. Che se quella provincia fusse condizionata altrimenti, converrebbe loro cercare d'ampliare e rompere quella loro quiete. E perchè altrove non sono tali condizioni, non si può prendere questo modo di vivere, e bisogna o ampliare per via di leghe, o ampliare come i Romani. E chi si governa altrimenti cerca non la sua vita, ma la sua morte e rovina; perchè in mille modi e per molte cagioni gli acquisti sono dannosi, perchè egli sta molto bene insieme acquistare imperio e non forze, e chi acquista imperio e non forze insieme, conviene che rovini. Non può acquistare forze chi impoverisce nelle guerre, ancora che sia vittorioso, che ei mette più che non trae degli acquisti; come, hanno fatto i Viniziani e i Fiorentini, i quali sono stati molto più deboli, quando l'uno aveva la Lombardia e l'altro la Toscana, che non erano quando l'uno era contento del mare, e l'altro di sei miglia di confini. Perchè tutto è nato da avere voluto acquistare, e non avere saputo pigliare il modo: e tanto più meritano biasimo, quanto egli hanno meno scusa, avendo veduto il modo che hanno tenuto i Romani, ed avendo potuto seguitare il loro esempio; quando i Romani senza alcuno esempio, per la prudenza loro da loro medesimi lo seppero trovare. Fanno oltra di questo gli acquisti qualche volta non mediocre danno ad ogni bene ordinata repubblica, quando e' si acquista una città o una provincia piena di delizie, dove si può pigliare di quelli costumi per la conversazione che si ha con quelli; come intervenne a Roma prima nell'acquisto di Capova, e dipoi ad Annibale. E se Capova fusse stata più longinqua dalla città, e che lo errore de' soldati non avesse avuto il rimedio propinquo, o che Roma fusse stata in altra parte corrotta, era senza dubbio quell'acquisto la rovina della repubblica romana. E Tito Livio fa fede di questo con queste parole: *Jam tunc minime salubris militari disciplinæ Capua, instrumentum omnium voluptatum, delinitos militum animos avertit a memoria patriæ.* E veramente

simili città o provincie si vendicano contra il vincitore senza zuffa e senza sangue; perchè riempiendoli de' suoi tristi costumi, gli espongono ad esser vinti da qualunque gli assalta. E Iuvenale non potrebbe meglio nelle sue satire aver considerata questa parte, dicendo che ne' petti romani per gli acquisti delle terre peregrine erano intrati i costumi peregrini, ed in cambio di parsimonia e d'altre eccellentissime virtù, *gula et luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.* Se adunque l'acquistare fu per essere pernizioso ai Romani nei tempi che quelli con tanta prudenza e tanta virtù procedevano, che sarà adunque a quelli che discosto dai modi loro procedono? e che oltre agli altri errori che fanno, di che se ne è di sopra discorso assai, si vagliono de' soldati o mercenari o ausiliari? Donde ne risulta loro spesso quei danni, di che nel seguente capitolo si farà menzione.

CAPITOLO XX.

Quale pericolo porti quel principe o quella repubblica che si vale della milizia ausiliaria e mercenaria.

Se io non avessi lungamente trattato in altra mia opera, quanto sia inutile la milizia mercenaria ed ausiliare, e quanto utile la propria, io mi distenderei in questo discorso assai più che non farò; ma avendone altrove parlato a lungo, sarò in questa parte breve. Nè mi è paruto in tutto da passarla, avendo trovato in Tito Livio quanto ai soldati ausiliari sì largo esempio perchè i soldati ausiliari sono quelli che un principe o una repubblica manda capitanati e pagati da lei in tuo aiuto. E venendo al testo di Tito Livio, dico che avendo i Romani in diversi luoghi rotti due eserciti de' Sanniti con gli eserciti loro i quali avevano mandati al soccorso de' Capovani, e per questo liberi i Capovani da quella guerra che i Sanniti facevano loro, e volendo ritornar verso Roma, acciocchè i Capovani spogliati di presidio non diventassino di nuovo preda dei Sanniti, lasciarono due legioni nel paese di Capova, che gli difendesse. Le quali legioni marcendo nell' ozio, cominciarono a dilettarsi in quello; tanto che dimenticata la patria e la riverenza del senato, pensarono di prendere l' armi e insignorirsi di quel paese che loro con la loro virtù avevano difeso, parendo loro che gli abitatori non fussino degni di possedere quelli beni che non sapevano difendere. La qual cosa presentita, fu da' Romani oppressa e corretta, come dove noi parleremo delle congiure, largamente si mostrerà. Dico pertanto di nuovo, come di tutte l' altre qualità di soldati, gli ausiliari sono i più dannosi. Perchè in essi quel principe o quella repubblica che gli adopera in suo aiuto, non ha autorità alcuna, ma vi ha solo l' autorità colui che gli manda. Perchè i soldati ausiliari sono quelli che ti sono mandati da un principe (come ho detto) sotto suoi capitani, sotto sue insegne, e pagati da lui; come fu questo esercito che i Romani mandarono a Capova. Questi tali soldati, vinto ch' eglino hanno, il più delle volte predano così colui che gli ha condotti, come colui contra a chi e' sono condotti; e lo fanno o per malignità del principe che gli manda, o per ambizion loro. E benchè la intenzione de' Romani non fusse di rompere l' accordo e le convenzioni che avevano fatte con i Capovani, nondimeno la facilità che pareva a quelli soldati di opprimerli fu tanta, che gli potette persuadere a pensare di torre ai Capovani la terra e lo stato. Potrebbesi di questo dare assai esempi; ma voglio mi basti questo e quello dei Regini, ai quali fu tolto la vita e la terra da una legione che i Romani vi avevano messa in guardia. Debbe

adunque un principe o una repubblica pigliare prima ogni altro partito, che ricorrere a condurre nello stato suo per la sua difesa genti ausiliarie, quando si s' abbia a fidare sopra quelle; perchè ogni patto, ogni convenzione, ancora che dura, ch' egli arà col nimico, gli sarà più leggiere che tal partito. E se si leggeranno bene le cose passate, e discorrerannosi le presenti, si troverà per uno che n' abbia avuto buon fine, infiniti essere rimasi ingannati. E un principe o una repubblica ambiziosa non può avere la maggiore occasione di occupare una città o una provincia, che esser richiesto che mandi gli eserciti suoi alla difesa di quella. Pertanto colui che è tanto ambizioso, che non solamente per difendersi, ma per offendere altrui chiama simili aiuti, cerca d' acquistar quello che non può tenere, e che da quello che gliene acquista gli può facilmente esser tolto. Ma l' ambizione dell' uomo è tanto grande, che per cavarsi una presente voglia, non pensa al male che è in brieve tempo per risultargliene. Nè lo muovono gli antichi esempi, così in questo come nell' altre cose discorse; perchè se e' fussino mossi da quelli, vedrebbero come quanto più si mostra la liberalità con i vicini, e d' essere più alieno da occuparli, tanto più ti si gettano in grembo; come di sotto per lo esempio de' Capovani si dirà.

CAPITOLO XXI.

Il primo pretore che i Romani mandarono in alcun luogo, fu a Capova, dopo quattrocento anni che cominciarono a far guerra.

Quanto i Romani nel modo del procedere loro circa l' acquistare fossero differenti da quelli che ne' presenti tempi ampliano la iurisdizione loro, si è assai di sopra discorso; e come e' lasciavano quelle terre che non disfacevano, vivere con le leggi loro, eziandio quelle che non come soggette si arrendevano loro, ed in esse non lasciavano alcun segno d' imperio per il popolo romano, ma le obbligavano ad alcune condizioni, le quali osservando le mantenevano nello stato e dignità loro. E conoscesi questi modi essere stati osservati infino ch' egli uscirono d' Italia, e che cominciarono a ridurre i regni e gli stati in provincie. Di questo ne è chiarissimo esempio che il primo pretore che fusse mandato da loro in alcun luogo fu a Capova; il quale vi mandarono, non per loro ambizione, ma perchè e'ne furono ricerchi da' Capovani; i quali, essendo tra loro discordia, giudicarono esser necessario aver dentro nella città un cittadino romano che gli riordinasse e riunisse. Da questo esempio gli Anziati mossi, e costretti dalla medesima necessità, domandarono ancora loro un prefetto; e Tito Livio dice in su questo accidente, e in su questo nuovo modo d' imperare, *quod jam non solum arma, sed jura romana pollebant.* Vedesi pertanto quanto questo modo facilitò l' augumento romano. Perchè quelle città massime che sono use a viver libere, e consuete governarsi per suoi provinciali, con altra quiete stanno contente sotto un dominio che non veggono, ancora ch' egli avesse in sè qualche gravezza, che sotto quello che veggendo ogni giorno, pare loro che ogni giorno sia rimproverata loro la servitù. Appresso ne seguita un altro bene per il principe; chè non avendo i suoi ministri in mano i giudizi ed i magistrati che civilmente o criminalmente rendono ragione in quelle cittadi, non può nascere mai sentenza con carico e infamia del principe; e vengono per questa via a mancar molte cagioni di calunnia e d' odio verso di quello. E che questo sia il vero, oltre agli antichi esempi che se ne potrebbono addurre, ce n' è uno esempio fresco in Italia. Perchè, come ciascuno sa, sendo Genova

stata più volte occupata da' Franzesi, sempre quel re, eccetto che ne' presenti tempi, vi ha mandato un governatore francese che in suo nome la governi. Al presente solo, non per elezione del re, ma perchè così ha ordinato la necessità, ha lasciato governarsi quella città per sè medesima, e da un governatore genovese. E senza dubbio chi ricercasse quali di questi duoi modi rechi più sicurtà al re dell' imperio di essa, e più contentezza a quelli popolari, senza dubbio approverebbe questo ultimo modo. Oltra di questo, gli uomini tanto più ti si gettano in grembo, quanto più tu pari alieno dall' occuparli; e tanto meno ti temono per conto della loro libertà, quanto più sei umano e domestico con loro. Questa dimestichezza e liberalità fece i Capovani correre a chiedere il pretore ai Romani; chè se da' Romani si fusse mostro una minima voglia di mandarvelo, subito si sarebbono ingelositi, e si sarebbono discostati da loro. Ma che bisogna ire per gli esempi a Capova ed a Roma, avendone in Firenze ed in Toscana? Ciascuno sa quanto tempo è che la città di Pistoia venne volontariamente sotto l' imperio fiorentino. Ciascuno ancora sa quanta inimicizia è stata tra i Fiorentini e Pisani, Lucchesi e Sanesi; e questa diversità d' animo non e nata perchè i Pistolesi non prezzino la loro libertà come gli altri, e non si giudichino da quanto gli altri, ma per essersi i Fiorentini portati con loro sempre come fratelli, e con gli altri come nimici. Questo ha fatto, che i Pistolesi sono corsi volontari sotto l' imperio loro, gli altri hanno fatto e fanno ogni forza per non vi pervenire. E senza dubbio i Fiorentini se o per vie di leghe o di aiuto avessero dimesticati e non insalvatichiti i suoi vicini, a quest' ora sarebbero signori di Toscana. Non è per questo che io giudichi che non si abbia ad operare l' armi e le forze; ma si debbono riservare in ultimo luogo, dove e quando gli altri modi non bastino.

CAPITOLO XXII.

Quanto siano false molte volte le opinioni degli uomini nel giudicare le cose grandi.

Quanto siano false molte volte le opinioni degli uomini, l' hanno visto e veggono coloro, che si trovano testimoni delle loro deliberazioni; le quali molte volte, se non sono deliberate da uomini eccellenti, sono contrarie ad ogni verità. E perchè gli eccellenti uomini nelle repubbliche corrotte, nei tempi quieti massime, e per invidia e per altre ambiziose cagioni sono inimicati; si va dietro a quello che da un comune inganno è giudicato bene, o da uomini che più presto vogliono i favori, che il bene dell' universale, è messo innanzi. Il quale inganno dipoi si scuopre nei tempi avversi; e per necessità si rifugge a quelli che nei tempi quieti erano come dimenticati : come nel suo luogo in questa parte appieno si discorrerà. Nascono ancora certi accidenti, dove facilmente sono ingannati gli uomini che non hanno grande isperienza delle cose, avendo in sè quello accidente che nasce molti verisimili atti, a far credere quello che gli uomini sopra tal caso si persuadono. Queste cose si sono dette per quello che Numicio pretore, poichè i Latini furono rotti dai Romani, persuase loro; e per quello che pochi anni sono si credeva per molti, quando Francesco I re di Francia venne all' acquisto di Milano, ch' era difeso dai Svizzeri. Dico pertanto che essendo morto Luigi XII, e succedendo nel regno di Francia Francesco d'Angolem, e desiderando restituire al regno il ducato di Milano, stato pochi anni innanzi occupato dai Svizzeri, mediante il conforto di papa Giulio II,

desiderava aver aiuti in Italia che gli facilitassero l' impresa; ed oltre a' Viniziani, che il re Luigi s' aveva riguadagnati, tentava i Fiorentini e papa Leone X; parendogli la sua impresa più facile, qualunque volta s' avesse riguadagnati costoro, per essere le genti del re di Spagna in Lombardia, ed altre forze dell' imperadore in Verona. Non cedè papa Leone alle voglie del re, ma fu persuaso da quelli che lo consigliavano (secondo si disse) si stesse neutrale, mostrandogli in questo partito consistere la vittoria certa: perchè per la Chiesa non si faceva avere potenti in Italia nè il re nè gli Svizzeri; ma volendola ridurre nell' antica libertà, era necessario liberarla dalla servitù dell' uno e dell' altro. E perchè vincere l' uno e l' altro, o di per sè, o tutti due insieme, non era possibile, conveniva che e' superassino l' un l' altro, e che la Chiesa con gli amici suoi urtasse quello poi che rimanesse vincitore. Ed era impossibile trovare migliore occasione che la presente, sendo l' uno e l' altro in su i campi ed avendo il papa le sue forze ad ordine, da potere rappresentarsi in su i confini di Lombardia, e propinquo all' uno e all' altro esercito, sotto colore di volere guardare le cose sue; e quivi tanto stare che venissero alla giornata; la quale ragionevolmente, sendo l'uno e l' altro esercito virtuoso, doverebbe esser sanguinosa per tutte due le parti, e lasciare in modo debilitato il vincitore che fusse al papa facile assaltarlo e romperlo; e così verrebbe con sua gloria a rimanere signore di Lombardia ed arbitro di tutta Italia. E quanto questa opinione fusse falsa, si vide per lo evento della cosa; perchè sendo dopo una lunga zuffa suti superati i Svizzeri, non che le genti del papa e di Spagna presumessero assaltare i vincitori, ma si prepararono alla fuga: la quale ancora non sarebbe loro giovata, se non fusse stato o la umanità o la freddezza del re che non cercò la seconda vittoria, ma gli bastò fare accordo con la Chiesa. Ha questa opinione certe ragioni che discosto paiono vere, ma sono al tutto aliene dalla verità. Perchè rade volte accade che il vincitore perda assai de' suoi soldati, perchè de' vincitori ne muore nella zuffa non nella fuga; e nell' ardore del combattere, quando gli uomini hanno volto il viso l' uno all' altro, ne cade pochi, massime perchè la dura poco tempo il più delle volte; e quando pur durasse assai tempo, e de' vincitori ne morisse assai, è tanta la riputazione che si tira dietro la vittoria, ed il terrore che la porta seco, che di lunga avanza il danno che per la morte de' suoi soldati avesse sopportato. Talchè uno esercito, il quale in su l' opinione che e' fusse debilitato, andasse a trovarlo, si troverebbe ingannato; se già non fusse l' esercito tale, che d' ogni tempo, e innanzi alla vittoria e poi, potesse combatterlo. In questo caso e' potrebbe secondo la sua fortuna e virtù vincere e perdere; ma quello che si fusse azzuffato prima, ed avesse vinto, arebbe piuttosto vantaggio dell' altro. Il che si conosce certo per la isperienza de' Latini e per la fallacia che Numicio pretore prese, e per il danno che ne riportarono quelli popoli che gli crederono; il quale, vinto che i Romani ebbero i Latini, gridava per tutto il paese di Lazio, che allora era tempo assaltare i Romani debilitati per la zuffa avevano fatto con loro; e che solo appresso i Romani era rimaso il nome della vittoria, ma tutti gli altri danni avevano sopportati come se fussino stati vinti, e che ogni poco di forza che di nuovo gli assaltasse, era per spacciarli. Donde quelli popoli che gli crederono fecero nuovo esercito, e subito furono rotti; e patirono quel danno che patiranno sempre coloro che terranno simili opinioni.

CAPITOLO XXIII.

Quanto i Romani nel giudicare i sudditi per alcun accidente, che necessitasse tal giudizio, fuggivano la via del mezzo.

Jam Latio is status erat rerum, ut neque pacem, neque bellum pati possent. Di tutti gli stati infelici è infelicissimo quello d'un principe o d'una repubblica, che è ridotto in termini che non può ricevere la pace nè sostenere la guerra: a che si riducono quelli che sono dalle condizioni della pace troppo offesi; e dall'altro canto volendo far guerra, conviene loro o gittarsi in preda di chi gli aiuti, o rimanere preda del nimico. Ed a tutti questi termini si viene per cattivi consigli e cattivi partiti, da non aver misurato bene le forze sue, come di sopra si disse. Perchè quella repubblica o quel principe che bene le misurasse, con difficultà si condurrebbe nel termine si condussero i Latini: i quali quando non dovevano accordare con i Romani, accordarono; e quando non dovevano rompere loro guerra, la ruppero: e così seppero fare in modo, che la inimicizia e amicizia de'Romani fu loro ugualmente dannosa. Erano adunque vinti i Latini ed al tutto afflitti, prima da Manlio Torquato, e dipoi da Cammillo; il quale avendoli costretti a darsi e rimettersi nelle braccia de'Romani, ed avendo messo la guardia per tutte le terre di Lazio, e preso da tutte gli statichi, tornato in Roma riferì al senato come tutto Lazio era nelle mani del popolo romano. E perchè questo giudizio è notabile, e merita d'essere osservato per poterlo imitare quando simili occasioni sono date a'principi, io voglio addurre le parole di Livio poste in bocca di Cammillo, le quali fanno fede e del modo che i Romani tennero in ampliare, e come ne'giudizi di stato sempre fuggirono la via del mezzo, e si volsero agli estremi: perchè un governo non è altro, che tenere in modo i sudditi che non ti possano o debbano offendere. Questo si fa o con assicurarsene in tutto, togliendo loro ogni via da nuocerti, o con beneficarli in modo che non sia ragionevole ch'eglino abbino a desiderare di mutar fortuna. Il che tutto si comprende, e prima per la proposta di Cammillo, e poi per il giudicio dato dal senato sopra quella. Le parole sue furono queste: *Dii immortales ita vos potentes hujus consilii fecerunt, ut sit Latium deinde, an non sit, in vestra manu posuerint. Itaque pacem vobis, quod ad Latinos attinet, parare in perpetuum, vel sæviendo, vel ignoscendo potestis. Vultis crudeliter consulere in deditos victosque? licet delere omne Latium. Vultis exemplo majorum augere rem romanam, victos in civitatem accipiendo? materia crescendi per summam gloriam suppeditat. Certe id firmissimum imperium est, quo obedientes gaudent. Illorum igitur animos, dum exspectatione stupent, seu pœna, seu beneficio præoccupari oportet.* A questa proposta successe la deliberazione del senato, la quale fu secondo le parole del consolo, che recatosi innanzi terra per terra tutti quelli ch'erano di momento, o gli beneficarono o gli spensono, facendo ai beneficati esenzioni, privilegi, donando loro la città, e da ogni parte assicurandoli; di quelli altri disfecero le terre, mandaronvi colonie, ridussonli in Roma, dissiparonli talmente, che con l'armi e con il consiglio non potevano più nuocere. Nè usarono mai la via neutrale in quelli, come ho detto, di momento. Questo giudizio debbono i principi imitare: a questo dovevano accostarsi i Fiorentini, quando nel MDII si ribellò Arezzo e tutta la Val di Chiana; il che se avessino fatto, arebbero assicurato l'imperio

loro, e fatta grandissima la città di Firenze, e datoli quelli campi che per viver gli mancavano. Ma loro usarono quella via del mezzo, la qual è perniziosissima nel giudicare gli uomini; e parte degli Aretini ne confinarono, parte ne condannarono; a tutti tolsero gli onori, e gli loro antichi gradi nella città e lasciarono la città intera. E se alcun cittadino nelle deliberazioni consigliava, che Arezzo si disfacesse, a quelli che pareva esser più savi, dicevano come sarebbe poco onore della repubblica disfarla, perchè parrebbe che Firenze mancasse di forze di tenerla. Le quali ragioni sono di quelle che paiono, e non sono vere; perchè con questa medesima ragione non si arebbe ad ammazzare un parricida, uno scellerato ed uno scandaloso, sendo vergogna di quel principe mostrare di non aver forze da poter frenare un uomo solo. E non veggono questi tali che hanno simili opinioni, come gli uomini particolarmente ed una città tutta insieme pecca talvolta contra ad uno stato, che, per esempio agli altri, per sicurtà di sè, non ha altro rimedio un principe che spegnerla. E l'onore consiste nel sapere e potere castigarla, non nel potere con mille pericoli tenerla; perchè quel principe che non castiga chi erra, in modo che non possa più errare, è tenuto o ignorante o vile. Questo giudicio che i Romani dettero, quanto sia necessario, si conferma ancora per la sentenza che dettero de' Privernati. Dove si debbe per il testo di Livio notare due cose: l'una (quello che di sopra dice) che i sudditi si debbono o beneficare o spegnere; l'altra, quanto la generosità dell'animo, quanto il parlare il vero giovi, quando egli è detto nel conspetto degli uomini prudenti. Era ragunato il senato romano per giudicare de' Privernati, i quali sendosi ribellati, erano dipoi per forza ritornati sotto la ubbidienza romana. Erano mandati dal popolo di Priverno molti cittadini per impetrare perdono dal senato, ed essendo venuti al conspetto di quello, fu detto ad uno di loro da un de' senatori, *quam pœnam meritos Privernates censeret?* Al quale il Privernate rispose: *Eam, quam merentur qui se libertate dignos censent.* Al quale il consolo replicò: *Quid si pœnam remittimus vobis, qualem nos pacem vobiscum habituros speremus?* A che quello rispose: *Si bonam dederitis, et fidelem et perpetuam; si malam, haud diuturnam.* Donde la più savia parte del senato, ancora che molti se n' alterassino, disse: *Se audivisse vocem et liberi et viri, nec credi posse nullum populum, aut hominem, denique in ea conditione, cujus eum pœniteat diutius, quam necesse sit, mansurum. Ibi pacem esse fidam, ubi voluntarii pacati sint, neque eo loco ubi servitutem esse velint, fidem sperandam esse.* Ed in su queste parole deliberarono, che i Privernati fussero cittadini romani, e de' privilegi della civiltà gli onorarono, dicendo: *eos demum qui nihil prœterquam de libertate cogitant, dignos esse, qui Romani fiant.* Tanto piacque agli animi generosi questa vera e generosa risposta; perchè ogni altra risposta sarebbe stata bugiarda e vile. E coloro che credono degli uomini altrimenti, massime di quelli che sono usi o ad essere o a parer loro essere liberi, se n'ingannano; e sotto questo inganno pigliano partiti non buoni per sè, e da non satisfare a loro. Di che nascono le spesse ribellioni e le rovine degli stati. Ma per tornare al discorso nostro conchiudo, e per questo e per quello giudizio dato da' Latini: quando si ha a giudicare cittadi potenti, e che sono use a vivere libere, conviene o spegnerle o carezzarle; altrimenti ogni giudizio è vano; e debbesi fuggir al tutto la via del mezzo, la quale è perniziosa; come la fu a' Sanniti, quando avevano rinchiuso i Romani alle Forche Caudine, quando non vollono seguire il parere di quel vecchio che consigliò, che i Romani si lasciassero andare onorati, o che s'ammazzassero tutti; ma pigliando una via di mezzo, disarmandoli e mettendoli sotto il giogo, gli lasciarono andare pieni d'ignominia e di sdegno. Talchè poco

dipoi conobbero con lor danno la sentenza di quel vecchio essere stata utile, e la loro deliberazione dannosa; come nel suo luogo più appieno si discorrerà.

CAPITOLO XXIV.

Le fortezze generalmente sono molto più dannose che utili.

Parrà forse a questi savi de' nostri tempi cosa non bene considerata, che i Romani nel volere assicurarsi de' popoli di Lazio e della città di Priverno, non pensassino di edificarvi qualche fortezza, la qual fusse un freno a tenerli in fede; sendo massime un detto in Firenze, allegato da' nostri savi, che Pisa e le altre simili città si debbono tenere con le fortezze. E veramente se i Romani fussino stati fatti come loro, egli arebbero pensato di edificarle; ma perchè egli erano d' altra virtù, d' altro giudizio, d' altra potenza, e' non le edificarono. E mentre che Roma visse libera, e che la seguì gli ordini suoi e le sue virtuose constituzioni, mai ne edificò per tenere o città o provincie; ma salvò bene alcune delle edificate. Donde veduto il modo del procedere de' Romani in questa parte, e quello de' principi de' nostri tempi, mi pare da mettere in considerazione, se gli è bene edificare fortezze, e se le fanno danno o utile a quello che le edifica. Debbesi adunque considerare come le fortezze si fanno, o per difendersi da' nimici, o per difendersi da' soggetti. Nel primo caso le non sono necessarie; nel secondo dannose. E cominciando a render ragione, perchè nel secondo caso le siano dannose, dico, che quel principe o quella repubblica che ha paura de' suoi sudditi e della ribellione loro, prima conviene che tal paura nasca da odio che abbiano i suoi sudditi seco; l' odio da mali suoi portamenti, i mali portamenti nascono, o da poter credere tenerli con forza, o da poca prudenza di chi gli governa; e una delle cose che fa credere poterli forzare, è l' avere loro addosso le fortezze: perchè i mali trattamenti, che sono cagione dell' odio, nascono in buona parte per avere quel principe o quella repubblica le fortezze, le quali, quando sia vero questo, di gran lunga sono più nocive che utili. Perchè in prima (come è detto) le ti fanno esser più audace e più violento ne' sudditi; dipoi non ci è quella sicurtà dentro che tu ti persuadi, perchè tutte le forze, tutte le violenze che si usano per tenere un popolo, sono nulla eccetto che due: o che tu abbia sempre da mettere in campagna un buono esercito, come avevano i Romani; o che gli dissipi, spenga, disordini e disgiunga, in modo che non possino convenire ad offenderti: perchè se tu gl' impoverisci, *spoliatis arma supersunt;* se tu gli disarmi, *furor arma ministrat;* se tu ammazzi i capi, e gli altri segui d' ingiuriare, rinascono i capi, come quelli dell' idra; se tu fai le fortezze, le sono utili ne' tempi di pace, perchè ti danno più animo a far loro male; ma ne' tempi di guerra sono inutilissime, perchè le sono assaltate dal nimico e da' sudditi, nè è possibile che le faccino resistenza all' uno e all' altro. E se mai furono disutili, sono ne' tempi nostri rispetto all' artiglierie per il furore delle quali i luoghi piccoli, e dove altri non si possa ritirare con li ripari, è impossibile difendere; come di sopra discorremmo. Io voglio questa materia disputarla più tritamente. O tu principe vuoi con queste fortezze tenere in freno il popolo della città; o tu principe, o tu repubblica, vuoi frenare una città occupata per guerra. Io mi voglio voltare al principe, e gli dico, che tal fortezza per tenere in freno i suoi cittadini, non può essere più inutile di quello ch' ella è,

per le cagioni dette di sopra: perchè la ti fa più pronto e men rispettivo ad oppressarli, e quella oppressione gli fa sì esposti alla tua rovina, e gli accende in modo, che quella fortezza, che ne è cagione, non ti può poi difendere. Tanto che un principe savio e buono, per mantenersi buono, per non dare cagione nè ardire a' figliuoli di diventare tristi, mai non farà fortezza, acciocchè quelli non in su la fortezza, ma in su la benivolenza degli uomini si fondino. E se il conte Francesco Sforza diventato duca di Milano fu riputato savio, e nondimeno fece in Milano una fortezza, dico che in questo caso ei non fu savio; e l' effetto ha dimostrato, come tal fortezza fu a danno e non a sicurtà de' suoi eredi: perchè giudicando mediante quella viver sicuri, e potere offendere gli cittadini e sudditi loro, non perdonarono ad alcuna generazione di violenza; talchè diventati sopra modo odiosi perderono quello stato, come prima il nimico gli assaltò; nè quella fortezza gli difese, nè fece loro nella guerra utile alcuno, e nella pace aveva loro fatto danno assai; perchè se non avessino avuto quella, e se per poca prudenza avessino maneggiati agramente i loro cittadini, arebbero scoperto il pericolo più presto, e sarebbonsene ritirati, ed arebbero poi potuto più animosamente resistere all' impeto francese co' sudditi amici senza fortezza, che con quelli inimici con la fortezza. Le quali non ti giovano in alcuna parte; perchè, o le si perdono per fraude di che le guarda, o per violenza di chi l' assalta, o per fame. E se tu vuoi che le ti giovino e ti aiutino a ricuperare uno stato perduto, dove ti sia solo rimaso la fortezza, ti conviene avere un esercito, con il quale tu possa assaltare colui che t' ha cacciato; e quando tu abbia questo esercito, tu riaresti lo stato in ogni modo, eziandio che la fortezza non vi fusse; e tanto più facilmente, quanto gli uomini ti fussino più amici che non ti erano, avendoli mal trattati per l' orgoglio della fortezza. E per isperienza s' è visto come questa fortezza di Milano, nè agli Sforzeschi, nè a' Francesi, ne' tempi avversi dell' uno e dell' altro, non ha fatto ad alcuno di loro utile alcuno; anzi a tutti ha recato danni e rovine assai, non avendo pensato mediante quella a più onesto modo di tener quello stato. Guido Ubaldo duca d' Urbino figliuolo di Federigo, che fu ne' suoi tempi tanto stimato capitano, sendo cacciato da Cesare Borgia figliuolo di papa Alessandro VI dello stato, come dipoi per uno accidente nato vi ritornò, fece rovinare tutte le fortezze ch' erano in quella provincia, giudicandole dannose. Perchè sendo quello amato dagli uomini, per rispetto di loro non le voleva; e per conto de' nimici, vedeva non le potere difendere, avendo quelle bisogno d' uno esercito in campagna, che le difendesse; talchè si volse a rovinarle. Papa Giulio, cacciati i Bentivogli di Bologna, fece in quella città una fortezza; e dipoi faceva assassinare quel popolo da un suo governatore: talchè quel popolo si ribellò, e subito perdè la fortezza, e così non gli giovò la fortezza, e l' offese, intanto che portandosi altrimenti gli arebbe giovato. Niccolò da Castello, padre de' Vitelli, tornato nella sua patria donde era esule, subito disfece due fortezze vi aveva edificate papa Sisto IV; giudicando non la fortezza, ma la benivolenza del popolo l' avesse a tenere in quello stato. Ma di tutti gli altri esempi il più fresco, il più notabile in ogni parte, ed atto a mostrare la inutilità dello edificarle, e l' utilità del disfarle, è quello di Genova seguito ne' prossimi tempi. Ciascuno sa come nel MDVII Genova si ribellò da Luigi XII re di Francia; il quale venne personalmente, e con tutte le forze sue a riacquistarla; e ricuperata che l' ebbe, fece una fortezza fortissima di tutte l' altre delle quali al presente si abbia notizia; perchè era per sito e per ogni altra circostanza inespugnabile, posta in su una punta di colle che si distende nel mare chiamato da' Genovesi Codefa; e per questo batteva tutto il porto, e

gran parte della terra di Genova. Occorse poi nel MDXII che, sendo cacciate le genti francesi d'Italia, Genova nonostante la fortezza si ribellò; e prese lo stato di quella Ottaviano Fregoso, il quale con ogni industria in termine di sedici mesi per fame la espugnò. E ciascuno credeva, e da molti n'era consigliato, che la conservasse per suo rifugio in ogni accidente; ma esso come prudentissimo, conoscendo che non le fortezze, ma la volontà degli uomini, mantenevano i principi in stato, la rovinò. E così senza fondare lo stato suo in su la fortezza, ma in su la virtù e prudenza sua, lo ha tenuto e tiene. E dove a variare lo stato di Genova solevano bastare mille fanti, gli avversari suoi l'hanno assaltato con diecimila, e non l'hanno potuto offendere. Vedesi adunque per questo, come il disfare la fortezza non ha offeso Ottaviano, ed il farla non difese il re di Francia. Perchè quando e' potette venire in Italia con l'esercito, e' potette ricuperare Genova, non vi avendo fortezza; ma quando e' non potette venire in Italia con l'esercito, e' non potette tener Genova, avendovi la fortezza. Fu adunque di spesa al re di farla, e vergognoso il perderla; a Ottaviano, glorioso il riacquistarla, ed utile il rovinarla. Ma vegnamo alle repubbliche che fanno le fortezze, non nella patria, ma nelle terre che elle acquistano. E a mostrare questa fallacia, quando e' non bastasse l'esempio detto di Francia e di Genova, voglio mi basti Firenze e Pisa, dove i Fiorentini fecero le fortezze per tener quella città, e non conobbero che una città stata sempre inimica del nome fiorentino, vissuta libera, e che ha alla ribellione per rifugio la libertà, era necessario, volendola tenere, osservare il modo romano: o farsela compagna, o disfarla; perchè la virtù delle fortezze si vide nella venuta del re Carlo, al quale si dettono o per poca fede di chi le guardava, o per timore di maggior male; dove se le non fussino state, i Fiorentini non arebbero fondato il poter tenere Pisa sopra quelle, e quel re non arebbe potuto per quella via privare i Fiorentini di quella città; e gli modi con li quali si fusse mantenuta fino a quel tempo, sarebbero stati per avventura sufficienti a conservarla, e senza dubbio non arebbero fatto più cattiva prova che le fortezze. Conchiudo adunque, che per tenere la patria propria, la fortezza è dannosa; per tenere le terre che si acquistano, le fortezze sono inutili: e voglio mi basti l'autorità de' Romani, i quali nelle terre che volevano tenere con violenza, smuravano e non muravano. E chi contra questa opinione n'allegasse negli antichi tempi Taranto, e ne' moderni Brescia, i quali luoghi mediante le fortezze furono ricuperati dalla ribellione de' sudditi, rispondo che alla ricuperazione di Taranto in capo di un anno fu mandato Fabio Massimo con tutto lo esercito, il quale sarebbe stato a ricuperarlo eziandio se non vi fusse stata la fortezza; e se Fabio usò quella via, quando la non vi fusse stata n'arebbe usata un'altra che arebbe fatto il medesimo effetto. Ed io non so di che utilità sia una fortezza, che a renderti la terra abbia bisogno per la ricuperazione di essa d'uno esercito consolare, e d'un Fabio Massimo per capitano. E che i Romani l'avessino ripresa in ogni modo, si vide per l'esempio di Capova, dove non era fortezza, e per virtù dello esercito la riacquistarono. Ma vegnamo a Brescia. Dico come rade volte occorre quello che è occorso in quella ribellione, che la fortezza che rimane nelle forze tue, sendo ribellata la terra, abbia uno esercito grosso e propinquo, com'era quel de' Francesi: perchè essendo monsignor di Fois capitano del re con l'esercito a Bologna, intesa la perdita di Brescia, senza differire ne andò a quella volta, ed in tre giorni arrivato a Brescia, per la fortezza riebbe la terra. Ebbe pertanto ancora la fortezza di Brescia, a volere che la giovasse, bisogno d'un monsignor di Fois, e d'un esercito francese che in tre dì la soccorresse. Sì che l'esempio di questo all'in-

contro degli esempi contrari non basta; perchè assai fortezze sono state nelle guerre de' nostri tempi prese e riprese con la medesima fortuna che si è ripresa e presa la campagna, non solamente in Lombardia, ma in Romagna, nel regno di Napoli e per tutte le parti d' Italia. Ma quanto allo edificar fortezze per difendersi da' nimici di fuora, dico che le non sono necessarie a quelli popoli nè a quelli regni che hanno buoni eserciti, ed a quelli che non hanno buoni eserciti sono inutili; perchè i buoni eserciti senza le fortezze sono sufficienti a difendersi, le fortezze senza i buoni eserciti non ti possono difendere. E questo si vede per isperienza di quelli che sono stati e ne' governi e nell' altre cose tenuti eccellenti; come si vede de' Romani e degli Spartani; che se i Romani non edificavano fortezze, gli Spartani non solamente si astenevano da quelle, ma non permettevano d' avere mura alla loro città; perchè volevano che la virtù dell' uomo particolare, non altro difensivo, gli difendesse. Dondechè essendo domandato uno Spartano da uno Ateniese, se le mura d' Atene gli parevano belle, gli rispose: Sì, se le fussero abitate da donne. Quel principe adunque che abbi buoni eserciti, quando in sulle marine allu fronte dello stato suo abbia qualche fortezza che possa qualche dì sostenere lo inimico infino che sia ad ordine, sarebbe qualche volta cosa utile, ma la non è necessaria. Ma quando il principe non ha buono esercito, avere le fortezze per il suo stato, o alle frontiere, gli sono o dannose o inutili: dannose, perchè facilmente le perde, e perdute gli fanno guerra; o se pur le fussino sì forti che il nimico non le potesse occupare, sono lasciate indietro dall'esercito nimico, e vengono ad essere di nessuno frutto: perchè i buoni eserciti, quando non hanno gagliardissimo riscontro, entrano nei paesi nimici senza rispetto di città o di fortezza che si lasciano indietro; come si vede nelle antiche istorie; e come si vede che fece Francesco Maria, il quale ne' prossimi tempi per assaltare Urbino si lasciò indietro dieci città nimiche senza alcuno rispetto. Quel principe adunque che può fare buono esercito, può fare senza edificare fortezza; quello che non ha l'esercito buono, non debbe edificare. Debbe bene afforzare la città dove abita, e tenerla munita, e ben disposti i cittadini di quella, per poter sostenere tanto un impeto nimico, o che accordo, o che aiuto esterno lo liberi. Tutti gli altri disegni sono di spesa ne' tempi di pace ed inutili ne' tempi di guerra. E così chi considererà tutto quello ho detto, conoscerà i Romani, come savi in ogni altro loro ordine, così furono prudenti in questo giudizio de' Latini e de' Privernati, dove non pensando a fortezze, con più virtuosi modi e più savi se ne assicurarono.

CAPITOLO XXV.

Che lo assaltare una città disunita, per occuparla mediante la sua disunione, è partito contrario.

Era tanta disunione nella repubblica romana tra la plebe e la nobiltà, che i Veienti insieme con gli Etrusci, mediante tale disunione, pensarono potere estinguere il nome romano. Ed avendo fatto esercito, e corso sopra i campi di Roma, mandò il senato loro contra Gneo Manlio e M. Fabio; i quali avendo condotto il loro esercito propinquo allo esercito de' Veienti, non cessavano i Veienti e con assalti e con obbrobri offendere e vituperare il nome romano; e fu tanta la loro temerità e insolenza, che i Romani di disuniti diventarono uniti,

e venendo alla zuffa gli ruppero e vinsero. Vedesi pertanto, quanto gli uomini s'ingannano (come di sopra discorremmo) nel pigliare de' partiti, e come molte volte credono guadagnare una cosa, e la perdono. Credettono i Veienti assaltando i Romani disuniti vincerli; e quello assalto fu cagione della unione di quelli e della rovina loro. Perchè la cagione della disunione delle repubbliche il più delle volte è l'ozio e la pace; la cagione della unione è la paura e la guerra. E però se i Veienti fussino stati savi, eglino arebbono, quanto più disunita vedevano Roma, tanto più tenuta da loro la guerra discosto, e con l'arti della pace cerco d'oppressargli. Il modo è cercare di diventare confidente di quella città ch'è disunita, e insino che non vengono all'armi, come arbitro, maneggiarsi tra le parti. Venendo all'armi, dar lenti favori alla parte più debole, sì per tenerli più in su la guerra e farli consumare, sì perchè le assai forze non gli facessero tutti dubitare che tu volessi opprimerli e diventar loro principe. E quando questa parte è governata bene, interverrà quasi sempre che l'arà quel fine che tu hai presupposto. La città di Pistoia, come in altro discorso e ad altro proposito dissi, non venne alla repubblica di Firenze con altra arte che con questa; perchè sendo quella divisa, e favorendo i Fiorentini or l'una parte or l'altra, senza carico dell'una e dell'altra, la condussono in termine, che stracca di quel suo vivere tumultuoso venne spontaneamente a gittarsi nelle braccia di Firenze. La città di Siena non ha mai mutato stato col favor de' Fiorentini, se non quando i favori sono stati deboli e pochi. Perchè quando e' sono stati assai e gagliardi, hanno fatto quella città unita alla difesa di quello stato che regge. Io voglio aggiungere ai soprascritti un altro esempio. Filippo Visconti duca di Milano più volte mosse guerra a' Fiorentini, fondatosi sopra le disunioni loro, e sempre ne rimase perdente; talchè egli ebbe a dire, dolendosi delle sue imprese, come le pazzie de' Fiorentini gli avevano fatto spendere inutilmente due milioni d'oro. Restarono adunque (come di sopra si dice) ingannati i Veienti e gli Toscani da questa opinione, e furono alfine in una giornata superati da' Romani. E così per l'avvenire ne resterà ingannato qualunque per simile via e per simile cagione crederà oppressare un popolo.

CAPITOLO XXVI.

Il vilipendio e l'improperio genera odio contra a coloro che l'usano, senza alcuna loro utilità.

Io credo che sia una delle grandi prudenze che usino gli uomini, astenersi o dal minacciare o dallo ingiuriare alcuno con le parole: perchè l'una cosa e l'altra non tolgono forze al nimico; ma l'una lo fa più cauto, l'altra gli fa avere maggior odio contra di te e pensare con maggiore industria di offenderti. Vedesi questo per lo esempio de' Veienti, de' quali nel capitolo superiore si è discorso, i quali alla ingiuria della guerra aggiunsono contro ai Romani l'obbrobrio delle parole, dal quale ogni capitano prudente debbe fare astenere i suoi soldati: perchè le son cose che infiammano ed accendono il nimico alla vendetta, e in nessuna parte lo impediscono (come è detto) alla offesa; tanto che le sono tutte arme che vengono contra a te. Di che ne seguì già uno esempio notabile in Asia; dove Gabade capitano dei Persi essendo stato a campo ad Amida più tempo, ed avendo deliberato, stracco dal tedio dell'ossidione, partirsi, levandosi già col campo, quelli della terra venuti tutti in su le mura,

insuperbiti della vittoria non perdonarono a nessuna qualità d'ingiuria, vituperando, accusando, rimproverando la viltà e la poltroneria del nimico. Da che Gabade irritato mutò consiglio, e ritornato alla ossidione, tanta fu la indignazione della ingiuria, che in pochi giorni gli prese e saccheggiò. E questo medesimo intervenne a' Veienti, a' quali (com' è detto) non bastando il far guerra a' Romani, ancora con le parole gli vituperarono; ed andando infino in su lo steccato del campo a dir loro ingiuria, gl' irritarono molto più con le parole che con le armi; e quelli soldati che prima combattevano mal volentieri, costrinsero i consoli ad appiccare la zuffa: talchè i Veienti portarono la pena, come gli antidetti, della contumacia loro. Hanno adunque i buoni principi d'esercito ed i buoni governatori di repubblica a far ogni opportuno rimedio, che queste ingiurie e rimproveri non si usino nè nelle città o nell' esercito suo, nè fra loro, nè contra al nimico; perchè usati contra al nimico, ne nascono gl' inconvenienti soprascritti; fra loro farebbono peggio, non vi si riparando, come vi hanno sempre gli uomini prudenti riparato. Avendo le legioni romane, state lasciate a Capova, congiurato contra a' Capovani (come nel suo luogo si narrerà) ed essendone di questa congiura nata una sedizione, la quale fu poi da Valerio Corvino quietata, tra le altre constituzioni che nella convenzione si fecero, ordinarono pene gravissime a coloro che rimproverassino mai ad alcun di quelli soldati tal sedizione. Tiberio Gracco fatto nella guerra di Annibale capitano sopra certo numero di servi che i Romani per carestia d' uomini avevano armati, ordinò tra le prime cose pena capitale a qualunque rimproverasse la servitù d' alcuno di loro. Tanto fu stimato da' Romani (come di sopra s' è detto) cosa dannosa il vilipendere gli uomini ed il rimproverar loro alcuna vergogna; perchè non è cosa ch' accenda tanto gli animi loro, nè generi maggiore sdegno, o davvero o da beffe che si dica: *Nam facetiæ asperæ, quando nimium ex vero traxere, acrem sui memoriam relinquunt.*

CAPITOLO XXVII.

Ai principi e repubbliche prudenti debbe bastare il vincere; perchè il più delle volte quando non basti, si perde.

Lo usare parole contra al nimico poco onorevoli, nasce il più delle volte da una insolenza che ti dà o la vittoria, o la falsa speranza della vittoria; la quale falsa speranza fa gli uomini non solamente errare nel dire, ma ancora nello operare. Perchè questa speranza, quando la entra nei petti degli uomini, fa loro passare il segno, e perdere il più delle volte quella occasione d'avere un bene certo, sperando d' avere un meglio incerto. E perchè questo è uno termine che merita considerazione, ingannandocisi dentro gli uomini molto spesso, e con danno dello stato loro, ei mi pare di dimostrarlo particolarmente con esempi antichi e moderni, non si potendo con le ragioni così distintamente dimostrare. Annibale, poi ch' egli ebbe rotti i Romani a Canne, mandò suoi oratori a Cartagine a significare la vittoria, e chiedere sussidi. Disputossi nel senato di quello s' avesse a fare. Consigliava Annone, un vecchio e prudente cittadino cartaginese, che si usasse questa vittoria saviamente in far pace co' Romani, potendola avere con condizioni oneste avendo vinto, e non s' aspettasse di averla a fare dopo la perdita; perchè la intenzione de' Cartaginesi doveva essere, mostrare ai Romani come e' bastavano a combatterli, ed avendosene

avuta vittoria, non si cercasse di perderla per la speranza d'una maggiore. Non fu preso questo partito, ma fu bene poi dal senato cartaginese conosciuto savio, quando l'occasione fu perduta. Avendo Alessandro Magno già preso tutto l'Oriente, la repubblica di Tiro, nobile in quelli tempi e potente, per avere la loro città in acqua come i Viniziani, veduta la grandezza d'Alessandro, gli mandarono oratori a dirgli, come volevano essere suoi buoni servitori, e dargli quella ubbidienza voleva, ma che non erano già per accettare nè lui nè le sue genti nella terra: donde sdegnato Alessandro che una città gli volesse chiudere quelle porte che tutto il mondo gli aveva aperte, gli ributtò, e non accettate le condizioni loro vi mandò a campo. Era la terra in acqua, e benissimo di vettovaglie e d'altre munizioni necessarie alla difesa munita; tanto che Alessandro dopo quattro mesi s'avvide, che una città gli toglieva quel tempo alla sua gloria che non gli avevano tolti molti altri acquisti, e deliberò di tentare l'accordo, e concedere loro quello che per loro medesimi avevano domandato. Ma quelli di Tiro insuperbiti, non solamente non volsero accettar l'accordo, ma ammazzarono chi venne a praticarlo. Di che Alessandro sdegnato, con tanta forza si mise alla espugnazione, che la prese e disfece, ed ammazzò e fece schiavi gli uomini. Venne nel MDXII uno esercito spagnuolo in su il dominio fiorentino per rimettere i Medici in Firenze, e taglieggiare la città, condotti da' cittadini dentro, i quali avevano dato loro speranza, che subito fussero in su il dominio fiorentino, piglierebbono l'armi in loro favore; ed essendo entrati nel piano, e non si scoprendo alcuno, ed avendo carestia di vettovaglie, tentarono l'accordo; di che insuperbito il popolo di Firenze non l'accettò; donde ne nacque la perdita di Prato e la rovina di quello stato. Non possono pertanto i principi che sono assaltati far il maggiore errore, quando l'assalto è fatto da uomini di gran lunga più potenti di loro, che ricusare ogni accordo, massime quando egli è offerto; perchè non sarà mai offerto sì basso, che non vi sia dentro in qualche parte il bene essere di colui che lo accetta, e vi sarà parte della sua vittoria. Perchè e' doveva bastare al popolo di Tiro che Alessandro accettasse quelle condizioni ch'egli aveva prima rifiutate; ed era assai vittoria la loro, quando con l'armi in mano avevano fatto condescendere un tanto uomo alla voglia loro. Doveva bastare ancora al popolo fiorentino, e gli era assai vittoria, se lo esercito spagnuolo cedeva a qualcuna delle voglie di quello, e le sue non adempiva tutte; perchè l'intenzione di quello esercito era mutare lo stato in Firenze, e levarlo dalla devozione di Francia, e trarre da lui danari. Quando di tre cose e' ne avesse avute due che sono l'ultime, ed al popolo ne fusse restata una, che era la conservazione dello stato suo, ci aveva dentro ciascuno qualche onore e qualche satisfazione; nè si doveva il popolo curare delle due cose, rimanendo vivo; nè doveva, quando bene egli avesse veduta maggior vittoria e quasi certa, voler mettere quella in alcuna parte a discrezione della fortuna, andandone l'ultima posta sua la quale qualunque prudente mai arrischierà se non necessitato. Annibale partito d'Italia, dove era stato sedici anni glorioso, richiamato da' suoi Cartaginesi a soccorrere la patria, trovò rotto Asdrubale e Siface, trovò perduto il regno di Numidia, ristretta Cartagine tra i termini delle sue mura, alla quale non restava altro rifugio che esso e l'esercito suo; e conoscendo come quella era l'ultima posta della sua patria, non volle prima metterla a rischio, ch'egli ebbe tentato ogni altro rimedio; e non si vergognò di domandare la pace, giudicando s'alcun rimedio aveva la sua patria, era in quella e non nella guerra: la quale sendogli poi negata, non volle mancare, dovendo perdere, di combattere, giudicando poter pur vincere, o perdendo perdere gloriosamente. E se Annibale,

il quale era tanto virtuoso ed aveva il suo esercito intero, cercò prima la pace che la zuffa, quando ei vide che perdendo quella, la sua patria diveniva serva, che debbe fare un altro di manco virtù e di manco isperienza di lui? Ma gli uomini fanno questo errore, che non sanno porre termini alle speranze loro; e in su quelle fondandosi, senza misurarsi altrimenti, rovinano.

CAPITOLO XXVIII.

Quanto sia pericoloso ad una repubblica o ad un principe non vendicare una ingiuria fatta contra al pubblico o contra al privato.

Quello che facciano fare agli uomini gli sdegni, facilmente si conosce per quello che avvenne ai Romani, quando e' mandarono i tre Fabi oratori a' Francesi, ch'erano venuti ad assaltare la Toscana, ed in particolare Chiusi. Perchè avendo mandato il popolo di Chiusi per aiuto a Roma, i Romani mandaro ambasciadori a' Francesi, che in nome del popolo romano significassero a quelli, si astenessino di far guerra ai Toscani. I quali oratori, sendo in su il luogo, e più atti a fare che a dire, venendo i Francesi e i Toscani alla zuffa, si misero tra i primi a combattere contra a quelli; onde ne nacque che essendo conosciuti da loro, tutto lo sdegno che avevano contra a' Toscani, volsero contra a' Romani. Il quale sdegno diventò maggiore, perchè avendo i Francesi per loro ambasciadori fatto querela con il senato romano di tale ingiuria, e domandato che in satisfazione del danno fussino dati loro i soprascritti Fabi, non solamente non furono consegnati loro, o in altro modo castigati, ma venendo i comizi, furono fatti tribuni con potestà consolare. Talchè veggendo i Francesi quelli onorati che dovevano essere puniti, ripresono tutto esser fatto in loro dispregio e ignominia; ed accesi d'ira e di sdegno vennero ad assaltare Roma, e quella presero, eccetto il Campidoglio. La qual rovina nacque a' Romani solo per la inosservanza della giustizia; perchè avendo peccato i loro ambasciadori *contra jus gentium*, e dovendo esser castigati, furono onorati. Però è da considerare quanto ogni repubblica ed ogni principe debbe tenere conto di fare simile ingiuria, non solamente contra ad una universalità, ma ancora contra ad uno particolare. Perchè se un uomo è offeso grandemente o dal pubblico o dal privato, e non sia vendicato secondo la satisfazione sua, se e' vive in una repubblica, cerca ancora con la rovina di quella vendicarsi; se e' vive sotto un principe, ed abbia in sè alcuna generosità, non si acquieta mai, in fino che in qualunque modo si vendichi contra di lui, ancora ch' egli vi vedesse dentro il suo proprio male. Per verificare questo non ci è il più bello nè il più vero esempio, che quello di Filippo di Macedonia, padre di Alessandro. Aveva costui in la sua corte Pausania, giovine bello e nobile, del quale era innamorato Attalo, uno de' primi uomini che fusse presso a Filippo, ed avendolo più volte ricerco che dovesse consentirgli, e trovandolo alieno da simili cose, deliberò d'avere con inganno e per forza quello che per altro verso vedeva non potere. E fatto un solenne convito, nel quale Pausania e molti altri nobili baroni convennero, fece, poi che ciascuno fu pieno di vivande e di vino, prendere Pausania, e condottolo allo stretto, non solamente per forza sfogò la sua libidine, ma ancora per maggiore ignominia lo fece da molti degli altri in simile modo vituperare. Della quale ingiuria Pausania si dolse più volte con Filippo, il quale avendolo tenuto un tempo in speranza di vendicarlo, non solamente non

lo vendicò, ma prepose Attalo al governo d'una provincia di Grecia. Donde Pausania vedendo il suo nimico onorato, e non castigato, volse tutto lo sdegno suo, non contra a quello che gli aveva fatto ingiuria, ma contra a Filippo che non l'aveva vendicato; ed una mattina solenne in su le nozze della figliuola di Filippo, maritata ad Alessandro di Epiro, andando Filippo al tempio a celebrarle, in mezzo di due Alessandri, genero e figliuolo, l'ammazzò. Il quale esempio è molto simile a quello de' Romani, notabile a qualunque governo; che mai non debba tanto poco stimare uno uomo, che e' creda, aggiungendo ingiuria sopra ingiuria, che colui che è ingiuriato non pensi di vendicarsi con ogni suo pericolo e particolar danno.

CAPITOLO XXIX.

La fortuna accieca gli animi degli uomini, quando ella non vuole che quelli si oppongbino a' disegni suoi.

Se e' si considererà bene come procedono le cose umane, si vedrà molte volte nascere cose e venire accidenti, a' quali i Cieli al tutto non hanno voluto che si provegga. E quando questo ch' io dico intervenne a Roma, dove era tanta virtù, tanta religione e tanto ordine, non è maraviglia ch' egli intervenga molto più spesso in una città o in una provincia, che manchi delle cose sopraddette. E perchè questo luogo è notabile assai a dimostrare la potenza del Cielo sopra le cose umane, Tito Livio largamente e con parole efficacissime lo dimostra, dicendo come volendo il Cielo a qualche fine, che i Romani conoscessero la potenza sua, fece prima errare quelli Fabi che andarono oratori a' Francesi, e mediante l'opera loro gli concitò a far guerra a Roma: dipoi ordinò che per reprimere quella guerra non si facesse in Roma cosa alcuna degna del popolo romano; avendo prima ordinato che Cammillo, il quale poteva essere solo unico rimedio a tanto male, fusse mandato in esilio ad Ardea: dipoi venendo i Francesi verso Roma, coloro che por rimediare all' impeto de' Volsci ed altri finitimi loro inimici, avevano creato molte volte un dittatore, venendo i Francesi non lo crearono: ancora nel far la elezione de' soldati la fecero debole e senza alcuna straordinaria diligenza; e furono tanto pigri a pigliare l'armi, che a fatica furono a tempo a scontrare i Francesi sopra il fiume d'Allia discosto a Roma dieci miglia. Qui i tribuni posero il loro campo, senza alcuna consueta diligenza, non provedendo il luogo prima, non si circondando con fossa e con steccato, non usando alcun rimedio umano o divino; e nell'ordinare la zuffa fecero gli ordini rari e deboli; in modo che nè i soldati nè i capitani fecero cosa degna della romana disciplina. Combattessi poi senza alcuno sangue, perchè e' fuggirono prima che fussino assaltati; e la maggior parte se n'andò a Veio, l'altra si ritirò a Roma, i quali senza entrare altrimenti nelle case loro, se ne entrarono in Campidoglio; in modo che il senato, senza pensare di difender Roma, non chiuse, non che altro, le porte, e parte se ne fuggì, parte con gli altri se ne entrarono in Campidoglio. Pure nel difender quello usarono qualche ordine non tumultuario; perchè e' non lo aggravarono di genti inutili, messonvi tutti i frumenti che poterono, acciocchè potessino sopportare l'ossidione; e della turba inutile de' vecchi e delle donne e de' fanciulli, la maggior parte se ne fuggì nelle terre circonvicine, il rimanente restò in Roma *in preda* de' Francesi. Talchè chi avesse letto le cose fatte da quel popolo tanti anni

innanzi, e leggesse dipoi quelli tempi, non potrebbe a nessun modo credere che fusse stato un medesimo popolo. E detto che Tito Livio ha tutti i sopraddetti disordini, conchiude dicendo : *Adeo obcæcat animos fortuna, quum vim suam ingruentem refringi non vult*. Nè può essere più vera questa conclusione; onde gli uomini che vivono ordinariamente nelle grandi avversità o prosperità, meritano manco laude o manco biasimo. Perchè il più delle volte si vedrà quelli ad una rovina o ad una grandezza essere stati condotti da una comodità grande, che gli hanno fatto i Cieli, dandoli occasione o togliendoli di potere operare virtuosamente. Fa bene la fortuna questo, che ella elegge un uomo, quando ella voglia condurre cose grandi, di tanto spirito e di tanta virtù che e' conosca quelle occasioni che ella gli porge. Così medesimamente, quando ella voglia condurre grandi rovine, la vi prepone uomini ch' aiutino quella rovina. E se alcuno fusse che vi potesse ostare, o la lo ammazza o la lo priva di tutte le facultà da poter operare alcun bene. Conoscesi quello benissimo per questo testo, come la fortuna, per far maggiore Roma e condurla a quella grandezza venne, giudicò fusse necessario batterla, come a lungo nel principio del seguente libro discorreremo, ma non volle già in tutto rovinarla. E per questo si vede ch' ella fece esulare, e non morire Cammillo; fece pigliare Roma, e non il Campidoglio; ordinò che i Romani per riparare Roma, non pensassino alcuna cosa buona; per difendere il Campidoglio non mancarono d' alcuno buono ordine. Fece, perchè Roma fusse presa, che la maggior parte de' soldati che furono rotti ad Allia, se n' andarono a Veio; e così per la difesa della città di Roma, tagliò tutte le vie. E nell' ordinare questo, preparò ogni cosa alla sua ricuperazione; avendo condotto uno esercito romano intero a Veio, e Cammillo ad Ardea, da poter far grossa testa sotto un capitano non maculato d' alcuna ignominia per la perdita, ed intero nella sua riputazione per la ricuperazione della patria sua. Sarebbeci da addurre in confirmazione delle cose dette qualche esempio moderno; ma per non gli giudicare necessari, potendo questo a qualunque satisfare, gli lascerò indietro. Affermo bene di nuovo questo essere verissimo, secondo che per tutte l' istorie si vede, che gli uomini possono secondare la fortuna, e non opporsegli; possono tessere gli orditi suoi, e non romperli. Debbono bene non si abbandonare mai : perchè non sapendo il fine suo, ed andando quella per vie traverse ed incognite, hanno sempre a sperare, e sperando non si abbandonare, in qualunque fortuna ed in qualunque travaglio si trovino.

CAPITOLO XXX.

Le repubbliche e gli principi veramente potenti non comperano l' amicizia con danari, ma con la virtù e con la riputazione delle forze.

Erano i Romani assediati nel Campidoglio, e ancorachè egli aspettassino il soccorso da Veio e da Cammillo, sendo cacciati dalla fame vennono a composizione con i Francesi di ricomperarsi con certa quantità d' oro, e sopra tale convenzione pesandosi di già l' oro, sopravvenne Cammillo con l' esercito suo; il che fece, dice lo istorico, la fortuna, *ut Romani auro redempti non viverent*. La qual cosa non solamente è notabile in questa parte, ma eziandio nel processo delle azioni di questa repubblica; dove si vede che mai acquistarono terre con danari, mai fecero pace con danari, ma sempre con la virtù dell' armi; il che non credo sia mai intervenuto ad alcuna altra repubblica. E tra gli

altri segni, per i quali si conosce la potenza d'uno stato, è vedere come e' vive con gli vicini suoi; e quando e' si governa in modo, che i vicini per averlo amico siano suoi pensionari, allora è certo segno che quello stato è potente: ma quando detti vicini, ancorachè inferiori a lui, traggono di quello danari, allora è segno grande di debolezza di quello. Legghinsi tutte l'istorie romane, e vedrete come i Massiliensi, gli Edui, Rodiani, Ierone Siracusano, Eumene e Massinissa regi, i quali tutti erano vicini ai confini dell'imperio romano, per aver l'amicizia di quello, concorrevano a spese ed a tributi ne' bisogni di esso, non cercando da lui altro premio che l'essere difesi. Al contrario si vedrà negli stati deboli, e cominciandosi dal nostro di Firenze, ne' tempi passati, nella sua maggior riputazione, non era signorotto in Romagna che non avesse da quello provvisione; e di più la dava ai Perugini, ai Castellani e a tutti gli altri suoi vicini. Che se questa città fusse stata armata e gagliarda, sarebbe tutto ito per contrario; perchè tutti per avere la protezione di essa arebbero dato danari a lei, e cerco non di vendere la loro amicizia, ma di comperare la sua. Nè sono in questa viltà vissuti solo i Fiorentini, ma i Viniziani ed il re di Francia, il quale con un tanto regno vive tributario de' Svizzeri e del re d'Inghilterra. Il che tutto nasce dallo avere disarmati i popoli suoi, ed avere piuttosto voluto quel re e gli altri prenominati godersi un presente utile di potere saccheggiare i popoli, e fuggire uno immaginato piuttosto che vero pericolo, che far cose che gli assicurino e faccino i loro stati felici in perpetuo. Il qual disordine, se partorisce qualche tempo qualche quiete, è cagione col tempo di necessità di danni e rovine irrimediabili. E sarebbe lungo raccontare quante volte i Fiorentini, Viniziani, e questo regno si sono ricomperati in su le guerre; e quante volte si sono sottomessi ad una ignominia, a che i Romani furono una sol volta per sottomettersi. Sarebbe lungo raccontare quante terre i Fiorentini e Viniziani hanno comperate; di che si è veduto poi il disordine, e come le cose che si acquistano con l'oro, non si sanno difendere col ferro. Osservarono i Romani questa generosità e questo modo di vivere, mentre che vissono liberi; ma poichè egli entrarono sotto gl'imperadori, e gl'imperadori cominciarono ad essere cattivi, ed amare più l'ombra che il sole, cominciarono ancora essi a ricomperarsi, ora da' Parti, ora da' Germani, ora da altri popoli convicini; il che fu principio della rovina di tanto imperio. Procedevano pertanto simili inconvenienti dall'aver disarmati i suoi popoli; di che ne risulta un altro maggiore, che quanto il nimico più ti si appressa, tanto ti trova più debole. Perchè chi vive ne' modi detti di sopra, tratta male quelli sudditi che sono dentro all'imperio suo, per aver uomini ben disposti a tener il nimico discosto. Da questo nasce, che per tenerlo più discosto, ei dà provvisione a questi signori e popoli che sono propinqui a' confini suoi. Donde nasce che questi stati così fatti fanno un poco di resistenza in su i confini, ma come il nimico gli ha passati, ei non hanno rimedio alcuno. E non s'avveggono, come questo modo del loro procedere è contra ad ogni buono ordine. Perchè il cuore e le parti vitali d'un corpo si hanno a tenere armate, e non l'estremità di esso; perchè senza quelle si vive, ed offeso quello si muore: e questi stati tengono il cuore disarmato, e le mani e gli piedi armati. Quello che abbia fatto questo disordine a Firenze si è veduto, e vedesi ogni dì, che come uno esercito passa i confini, e ch'egli entra propinquo al cuore, non ritrova più alcuno rimedio. De' Viniziani si vide pochi anni sono la medesima prova, e se la loro città non era fasciata dall'acque, se ne sarebbe veduto il fine. Questa isperienza non si è vista sì spesso in Francia; per essere quello sì gran regno ch'egli ha pochi nimici superiori. Nondimeno quando gl'Inghilesi nel MDXIII assaltarono quel regno, tremò

tutta quella provincia; ed il re medesimo e ciascun altro giudicava che una rotta sola gli potesse tor lo stato. Ai Romani interveniva il contrario; perchè quanto più il nimico s'appressava a Roma, tanto più trovava quella città potente a resistergli. E si vide nella venuta d' Annibale in Italia, che dopo tre rotte e dopo tante morti di capitani e di soldati, ei poterono non solo sostenere il nimico, ma vincere la guerra. Tutto nacque dall' aver bene armato il cuore, e delle estremità tenuto poco conto. Perchè il fondamento dello stato suo era il popolo di Roma, il nome latino e l'altre terre compagne in Italia e le loro colonie, donde e' traevano tanti soldati, che furono sufficienti con quelli a combattere e tenere il mondo. E che sia vero, si vede per la domanda che fece Annone Cartaginese a quelli oratori d' Annibale dopo la rotta di Canne; i quali avendo magnificato le cose fatte da Annibale, furono domandati da Annone se del popolo romano alcuno era venuto a domandar pace, e se del nome latino e delle colonie alcuna terra si era ribellata da' Romani; e negando quelli l' una e l'altra cosa, replicò Annone: Questa guerra è ancora intera come prima. Vedesi pertanto e per questo discorso, e per quello che più volte abbiamo altrove detto, quanta diversità sia dal modo del procedere delle repubbliche presenti a quello delle antiche. Vedesi ancora per questo ogni dì miracolose perdite e miracolosi acquisti. Perchè dove gli uomini hanno poca virtù, la fortuna dimostra assai la potenza sua, e perchè la è varia, variano le repubbliche, e gli stati spesso; e varieranno sempre infino che non surga qualcuno che sia dell'antichità tanto amatore, che la regoli in modo, che non abbi cagione di dimostrare ad ogni girare di sole quanto ella puote.

CAPITOLO XXXI.

Quanto sia pericoloso credere agli sbanditi.

E' non mi pare fuori di proposito ragionare tra questi altri discorsi, quanto sia cosa pericolosa credere a quelli che sono cacciati della patria sua, essendo cose che ciascuno dì si hanno a praticare da coloro che tengono stati, potendo massime dimostrare questo con uno memorabile esempio detto da Tito Livio nelle sue istorie, ancora che sia fuora di proposito suo. Quando Alessandro Magno passò con l' esercito suo in Asia, Alessandro di Epiro, cognato e zio di quello, venne con genti in Italia, chiamato dagli sbanditi lucani, i quali gli dettero speranza che potrebbe mediante loro occupare tutta quella provincia. Donde che quello, sotto la fede e speranza loro, venuto in Italia fu morto da quelli, sendo loro promesso la ritornata nella patria dai loro cittadini se lo ammazzavano. Debbesi considerare pertanto quanto sia vana e la fede e le promesse di quelli che si trovano privi della loro patria. Perchè quanto alla fede, si ha ad estimare che qualunque volta possono per altri mezzi che per gli tuoi rientrare nella patria loro, che lasceranno te e accosterannosi ad altri, nonostante qualunque promessa ti avessino fatta. E quanto alla vana promessa e speranza, egli è tanta la voglia estrema che è in loro di ritornare in casa, che e' credono naturalmente molte cose che sono false, e molte ad arte ne aggiungono; talchè tra quello che credono e quello che dicono di credere, ti riempiono di speranza; talmentechè fondatoti in su quella, tu fai una spesa in vano, o tu fai una impresa dove tu rovini. Io voglio per esempio mi basti Alessandro predetto, e di più Temistocle Ateniese, il quale essendo fatto ribello

se ne fuggì in Asia a Dario, dove gli promise tanto, quando ei volesse assaltare la Grecia, che Dario si volse alla impresa. Le quali promesse non gli potendo poi Temistocle osservare, o per vergogna o per tema di supplicio, avvelenò sè stesso. E se questo errore fu fatto da Temistocle uomo eccellentissimo, si debbe stimare che tanto più errino coloro, che per minor virtù si lasceranno più tirare dalla voglia e dalla passione loro. Debbe adunque un principe andare adagio a pigliare imprese sopra la relazione d' un confinato; perchè il più delle volte se ne resta o con vergogna o con danno gravissimo. E perchè ancora rade volte riesce il pigliare le terre di furto e per intelligenza che altri avesse in quelle, non mi pare fuor di proposito discorrerne nel seguente capitolo, aggiungendovi con quanti modi i Romani le acquistavano.

CAPITOLO XXXII.

In quanti modi i Romani occupavano le terre.

Essendo i Romani tutti volti alla guerra, fecero sempre mai quella con ogni vantaggio, e quanto alla spesa e quanto ad ogni altra cosa che in essa si ricerca. Da questo nacque che si guardarono dal pigliare le terre per ossidione; perchè giudicavano questo modo di tanta spesa e di tanto scomodo, che superasse di gran lunga l'utilità che dell'acquisto si potesse trarre: e per questo pensarono che fusse meglio e più utile soggiogare le terre per ogni altro modo che assediandole; donde in tante guerre e tanti anni ci sono pochissimi esempi di ossidioni fatte da loro. I modi adunque con i quali egli acquistavano le città, erano o per espugnazione o per dedizione. La espugnazione era o per forza e per violenza aperta, mescolata con fraude: la violenza aperta era, o con assalto senza percuotere le mura, il che loro chiamavano *aggredi urbem corona*, perchè con tutto l'esercito circondavano la città, e da tutte le parti la combattevano (e molte volte riuscì loro che in uno assalto pigliarono una città, ancora che grossissima, come quando Scipione prese Cartagine Nuova in Ispagna) o quando questo assalto non bastava, si dirizzavano a rompere le mura con arieti o con altre loro macchine belliche: o e' facevano una cava, e per quella entravano nella città; nel qual modo presono la città de' Veienti: o per essere eguali a quelli che difendevano le mura, facevano torri di legname, o facevano argini di terra appoggiati alle mura di fuori, per venire all'altezza d'esse sopra quelli. Contra a questi assalti, chi difendeva le terre, nel primo caso circa l'essere assaltato intorno, portava più subito pericolo, ed avea più dubbi rimedj; perchè bisognandoli in ogni luogo avere assai difensori, o quelli ch'egli aveva non erano tanti che potessero o supplire per tutto o cambiarsi; o se potevano, non erano tutti di eguale animo a resistere, e da una parte che fusse inclinata la zuffa, si perdevano tutti. Però occorse, come io ho detto, che molte volte questo modo ebbe felice successo. Ma quando non riusciva al primo, non lo ritentavano molto, per esser modo pericoloso per l'esercito; perchè difendendosi in tanto spazio, restava per tutto debile a poter resistere ad una eruzione che quelli di dentro avessino fatta, ed anche si disordinavano e straccavano i soldati; ma per una volta ed all'improvviso tentavano tal modo. Quanto alla rottura delle mura, si opponevano come ne' presenti tempi con ripari. E per resistere alle cave facevano una contraccava, e per quella si opponevano al nimico, o con l'armi o con altri ingegni; tra i quali era questo,

che egli empivano dogli di penne, nelle quali appiccavano il fuoco, ed accesi gli mettevano nella cava, i quali con il fumo e con il puzzo impedivano l'entrata a' nimici; e se con le torri gli assaltavano, s'ingegnavano con il fuoco rovinarle. E quanto agli argini di terra, rompevano il muro da basso, dove l'argine s'appoggiava, tirando dentro la terra che quelli di fuori vi ammontavano; talchè ponendosi di fuori la terra, e levandosi di dentro, veniva a non crescere l'argine. Questi modi di espugnazione non si possono lungamente tentare, ma bisogna o levarsi da campo e cercare per altri modi vincere la guerra; come fece Scipione, quando entrato in Affrica, avendo assaltato Utica, e non gli riuscendo pigliarla, si levò dal campo, e cercò di rompere gli eserciti cartaginesi; ovvero volgersi all'ossidione, come fecero a Veio, Capova, Cartagine, e Ierusalem, e simili terre che per ossidione occuparono. Quanto allo acquistare le terre per violenza furtiva, occorre come intervenne di Palepoli, che per trattato di quelli di dentro i Romani l'occuparono. Di questa sorte d'espugnazione da' Romani e da altri ne sono state tentate molte, e poche ne sono riuscite: la ragione è che ogni minimo impedimento rompe il disegno e gl'impedimenti vengono facilmente. Perchè o la congiura si scuopre innanzi che si venga all'atto; e scuopresi non con molta difficultà, sì per la infedeltà di coloro con chi la è comunicata, sì per la difficultà del praticarla, avendo a convenire con inimici, e con chi non ci è lecito se non sotto qualche colore parlare. Ma quando la congiura non si scuoprisse nel maneggiarla, vi surgono poi nel metterla in atto mille difficultà. Perchè o se tu vieni innanzi al tempo disegnato, o se tu vieni dopo, si guasta ogni cosa; se si lieva un rumore furtivo, come l'oche del Campidoglio, se si rompe uno ordine consueto, ogni minimo errore ed ogni minima fallacia che si piglia, rovina l'impresa. Aggiungonsi a questo le tenebre della notte, le quali mettono più paura a chi travaglia in quelle cose pericolose. Ed essendo la maggior parte degli uomini che si conducono a simili imprese, inesperti del sito del paese e dei luoghi dove ei sono menati, si confondono, inviliscono ed implicano per ogni minimo e fortuito accidente. Ed ogni immagine falsa è per farli mettere in volta. Nè si trovò mai alcuno, che fusse più felice in queste espedizioni fraudolenti e notturne, che Arato Sicioneo; il quale, quanto valeva in queste, tanto nelle diurne ed aperte fazioni era pusillanime. Il che si può giudicare fusse più tosto per una occulta virtù che era in lui, che perchè in quelle naturalmente dovesse essere più felicità. Di questi modi adunque se ne praticano assai, pochi se ne conducono alla prova, e pochissimi ne riescono. Quanto allo acquistare le terre per dedizione, o le si danno volontarie, o forzate. La volontà nasce, o per qualche necessità estrinseca che gli costringe a rifuggirtisi sotto, come fece Capova ai Romani; o per desiderio di esser governati bene, sendo allettati dal governo buono che quel principe tiene in coloro che se gli sono volontari rimessi in grembo, come ferono i Rodiani, i Massiliensi ed altri simili cittadini che si dettono al popolo romano. Quanto alla dedizione forzata, o tale forza nasce da una lunga ossidione (come di sopra si è detto) o la nasce da una continua oppressione di correrie, di predazioni ed altri mali trattamenti, i quali volendo fuggire una città si arrende. Di tutti i modi detti i Romani usarono più questo ultimo che nessuno, ed attesono più che quattrocento cinquanta anni a straccare i vicini con le rotte e con le scorrerie, e pigliare mediante gli accordi riputazione sopra di loro, come altre volte abbiamo discorso. E sopra tal modo si fondarono sempre, ancora che gli tentassino tutti; ma negli altri trovarono cose o pericolose o inutili. Perchè nella ossidione è la lunghezza e la spesa, nella espugnazione dubbio e pericolo, nelle congiure la incertitudine. E videro

che con una rotta d'esercito inimico acquistavano un regno in un giorno, e nel pigliare per ossidione una città ostinata consumavano molti anni.

CAPITOLO XXXIII.

Come i Romani davano agli loro capitani degli eserciti le commissioni libere.

Io stimo che sia da considerare, leggendo questa liviana istoria, volendone far profitto, tutti i modi del procedere del popolo e senato romano. E fra l'altre cose che meritano considerazione sono, vedere con quale autorità ei mandavano fuori i loro consoli dittatori ed altri capitani degli eserciti, de' quali si vede l'autorità essere stata grandissima, ed il senato non si riservare altro che l'autorità di muovere nuove guerre, e di confirmare le paci, e tutte l'altre cose rimetteva nell'arbitrio o potestà del consolo. Perchè deliberata ch'era dal popolo e dal senato una guerra, verbigrazia contra ai Latini, tutto il resto rimettevano nell'arbitrio del consolo; il quale poteva o fare una giornata, o non la fare, e campeggiare questa o quell'altra terra, come a lui pareva. Le quali cose si verificano per molti esempi, e massime per quello che occorse in una espedizione contra a' Toscani. Perchè avendo Fabio consolo vinto quelli presso a Sutri, e disegnando con l'esercito dipoi passare la selva Cimina, ed andare in Toscana; non solamente non si consigliò col senato, ma non gli ne dette alcuna notizia, ancora che la guerra fusse per aversi a fare in paese nuovo, dubbio e pericoloso. Il che si testifica ancora per la deliberazione che all' incontro di questo fu fatta dal senato il quale avendo inteso la vittoria che Fabio aveva avuta, e dubitando che quello non pigliasse partito di passar per le dette selve in Toscana, giudicando che fusse bene non tentare quella guerra e correre quel pericolo, mandò a Fabio due legati a fargli intendere non passasse in Toscana; i quali arrivarono che vi era già passato, ed aveva avuta la vittoria, ed in cambio d'impeditori della guerra, tornarono ambasciadori dello acquisto e della gloria avuta. E chi considera bene questo termine, lo vedrà prudentissimamente usato, perchè se il senato avesse voluto che un consolo procedesse nella guerra di mano in mano secondo che quello gli commetteva, lo faceva meno circospetto e più lento; perchè non gli sarebbe paruto che la gloria della vittoria fusse tutta sua, ma che ne partecipasse il senato, con il consiglio del quale ei si fusse governato. Oltra di questo il senato si obbligava a voler consigliare una cosa che non se ne poteva intendere; perchè nonostante che in quello fussino tutti uomini esercitatissimi nella guerra, nondimeno non essendo in sul luogo e non sapendo infiniti particolari che sono necessari sapere a volere consigliare bene, arebbono, consigliando, fatti infiniti errori. E per questo e' volevano che il consolo per sè facesse, e che la gloria fusse tutta sua; l'amore della quale giudicavano che fusse freno e regola a farlo operare bene. Questa parte si è più volentieri notata da me, perchè io veggio che le repubbliche de' presenti tempi, come è la viniziana e fiorentina, la intendono altrimenti; e se gli loro capitani, provveditori o commissari, hanno a piantare una artiglieria, lo vogliono intendere e consigliare. Il qual modo merita quella laude che meritano gli altri, i quali tutti insieme l'hanno condotte ne' termini che al presente si trovano.

LIBRO TERZO.

CAPITOLO PRIMO.

A volere che una setta o una repubblica viva lungamente, è necessario ritirarla spesso verso il suo principio.

Egli è cosa verissima come tutte le cose del mondo hanno il termine della vita loro. Ma quelle vanno tutto il corso ch' è loro ordinato dal Cielo generalmente, che non disordinano il corpo loro, ma tengonlo in modo ordinato, o che non altera, o s' egli altera, è a salute e non a danno suo. E perchè io parlo de' corpi misti, come sono le repubbliche e le sette, dico che quelle alterazioni sono a salute che le riducono verso i principi loro. E però quelle sono meglio ordinate, ed hanno più lunga vita, che mediante gli ordini suoi si possono spesso rinnovare, ovvero che per accidente, fuori di detto ordine, vengono a detta rinnovazione. Ed è cosa più chiara che la luce, che non si rinnovando questi corpi, non durano. Il modo del rinnovarli è, com' è detto, ridurli verso i principj suoi. Perchè tutti i principj delle sette e delle repubbliche e de' regni, conviene che abbino in sè qualche bontà, mediante la quale ripiglino la prima riputazione ed il primo augumento loro. E perchè nel processo del tempo quella bontà si corrompe, se non interviene cosa che la riduca al segno, ammazza di necessità quel corpo. E questi dottori di medicina dicono parlando de' corpi degli uomini : *quod quotidie aggregatur aliquid, quod quandoque indiget curatione*. Questa riduzione verso il principio, parlando delle repubbliche, si fa o per accidente estrinseco o per prudenza intrinseca. Quanto al primo, si vede come egli era necessario che Roma fusse presa dai Francesi, a volere che rinascesse, e rinascendo, ripigliasse nuova vita e nuova virtù, e ripigliasse l'osservanza della religione e della giustizia, le quali in lei cominciavano a macularsi. Il che benissimo si comprende per l' istoria di Livio, dove ei mostra che nel trar fuori l' esercito contra a' Francesi, e nel creare i tribuni con potestà consolare, non osservarono alcuna religiosa cerimonia. Così medesimamente, non solamente non privarono i tre Fabi, i quali *contra jus gentium* avevano combattuto contra i Francesi, ma gli crearono tribuni. E si debbe facilmente presupporre che dell' altre constituzioni buone, ordinate da Romolo e da quelli altri principi prudenti, si cominciasse a tenere meno conto che non era ragionevole e necessario a tenere il vivere libero. Venne adunque questa battitura estrinseca, acciocchè tutti gli ordini di quella città si ripigliassero, e si mostrasse a quel popolo, non solamente essere necessario mantenere la religione e la giustizia, ma ancora stimare i suoi buoni cittadini, e far più conto della loro virtù, che di quelli comodi ch' e' paresse loro mancare mediante l' opere loro. Il che si vede che successe appunto; perchè subito ripresa Roma, rinnovarono tutti gli ordini dell' antica religione loro, punirono quelli Fabi che avevano combattuto *contra jus gentium*, ed appresso stimarono tanto la virtù e bontà di Cammillo, che, posposto il senato e gli altri ogni invidia, rimettevano in lui tutto il pondo di quella repubblica. È necessario adunque (come è detto) che gli

uomini che vivono insieme in qualunque ordine, spesso si riconoschino o per questi accidenti estrinsechi o per gl' intrinsechi. E quanto a questi conviene che nasca, o da una legge la quale spesso rivegga il conto agli uomini che sono in quel corpo, o veramente da un uomo buono che nasca fra loro, il qual con gli suoi esempi e con le sue opere virtuose faccia il medesimo effetto che l'ordine. Surge adunque questo bene nelle repubbliche, o per virtù d'un uomo, o per virtù d'un ordine. E quanto a questo ultimo, gli ordini che ritirarono la repubblica romana verso il suo principio, furono i tribuni della plebe, i censori e tutte le altre leggi che venivano fatte contra all'ambizione ed alla insolenza degli uomini. I quali ordini hanno bisogno d'esser fatti vivi dalla virtù d'un cittadino, il quale animosamente concorra ad eseguirli contra alla potenza di quelli che gli trapassano. Delle quali esecuzioni, innanzi alla presa di Roma da' Francesi, furon notabili, la morte de' figliuoli di Bruto, la morte de' dieci cittadini, quella di Melio Frumentario: dopo la presa di Roma, fu la morte di Manlio Capitolino, la morte del figliuolo di Manlio Torquato, la esecuzione di Papirio Cursore contra a Fabio suo maestro de' cavalieri, l'accusa degli Scipioni. Le quali cose, perchè erano eccessive e notabili, qualunque volta ne nasceva una, facevano gli uomini ritirare verso il segno; e quando le cominciarono ad esser più rare, cominciarono ancora a dare più spazio agli uomini di corrompersi, e farsi con maggior pericolo e più tumulto. Perchè dall' una all'altra di simili esecuzioni non vorrebbe passare il più dieci anni: perchè passato questo tempo, gli uomini cominciano a variare co' costumi, e trapassare le leggi; e se non nasce cosa, per la quale si riduca loro a memoria la pena, e ritrovisi negli animi loro la paura, concorrono tosto tanti delinquenti che non si possono più punire senza pericolo. Dicevano a questo proposito quelli che hanno governato lo stato di Firenze dal MCCCCXXXIV infino al MCCCCXCIV, come egli era necessario ripigliare ogni cinque anni lo stato, altrimenti era difficile mantenerlo: e chiamavano ripigliare lo stato mettere quel terrore e quella paura negli uomini, che vi avevano messo nel pigliarlo, avendo in quel tempo battuti quelli che avevano, secondo quel modo di vivere, male operato. Ma come di quella battitura la memoria si spegne, gli uomini prendono ardire di tentare cose nuove e di dir male; e però è necessario provvedervi, ritirando quello verso i suoi principj. Nasce ancora questo ritiramento delle repubbliche verso il loro principio dalle semplici virtù di un uomo, senza dipendere da alcuna legge che ti stimoli ad alcuna esecuzione; nondimanco sono di tanta riputazione e di tanto esempio, che gli uomini buoni desiderano imitarle, e gli tristi si vergognano a tener vita contraria a quelle. Quelli che in Roma particolarmente fecero questi buoni effetti, furono Orazio Cocle, Scevola, Fabrizio, i duoi Deci, Regolo Attilio ed alcuni altri, i quali con i loro esempi rari e virtuosi facevano in Roma quasi il medesimo effetto che si facessino le leggi e gli ordini. E se le esecuzioni soprascritte, insieme con questi particolari esempi, fussino almeno seguite ogni dieci anni in quella città, ne seguiva di necessità che la non si sarebbe mai corrotta. Come e' cominciarono a diradare l'una e l'altra di queste due cose, cominciarono a moltiplicare le corruzioni; perchè dopo Marco Regolo non vi si vede alcun simile esempio: e benchè in Roma surgessino i duoi Catoni, fu tanta distanza da quello a loro, e tra loro dall'uno all' altro, e rimasono sì soli, che non potettono con gli esempi buoni fare alcuna buona opera; e massime l'ultimo Catone, il quale trovando in buona parte la città corrotta, non potette con l'esempio suo fare che i cittadini diventassino migliori. E questo basti quanto alle repubbliche. Ma quanto alle sette, si vede ancora queste rinnovazioni esser necessarie per l'esempio della

nostra religione; la quale se non fusse stata ritirata verso il suo principio da san Francesco e da san Domenico, sarebbe al tutto spenta. Perchè questi con la povertà e con l' esempio della vita di Cristo, la ridussono nella mente degli uomini, che già vi era spenta; e furono sì potenti gli ordini loro nuovi, che ei sono cagione che la disonestà de' prelati e de' capi della religione non la rovini vivendo ancora poveramente, ed avendo tanto credito nelle confessioni con i popoli, e nelle predicazioni, ch' e' danno loro ad intendere come egli è male a dir male del male, e che sia bene vivere sotto l' ubbidienza loro, e se fanno errori lasciarli castigare a Dio: e così quelli fanno il peggio che possono, perchè non temono quella punizione, che non veggono e non credono. Ha adunque questa rinnovazione mantenuto, e mantiene questa religione. Hanno ancora i regni bisogno di rinnovarsi, e di ridurre le leggi di quelli verso il suo principio. E si vede quanto buono effetto fa questa parte nel regno di Francia; il quale regno vive sotto le leggi e sotto gli ordini, più che alcun altro regno. Delle quali leggi e ordini ne sono mantenitori i parlamenti, e massime quel di Parigi; le quali sono da lui rinnovate qualunque volta e' fa una esecuzione contra ad un principe di quel regno, e ch' ei condanna il re nelle sue sentenze. Ed infino a qui si è mantenuto per essere stato uno ostinato esecutore contra a quella nobiltà; ma qualunque volta e' ne lasciasse alcuna impunita, e che le venissino a multiplicare, senza dubbio ne nascerebbe o che le si arebbono a correggere con disordine grande, o che quel regno si risolverebbe. Conchiudesi pertanto non esser cosa più necessaria in un vivere comune, o setta o regno o republica che sia, che rendergli quella riputazione ch' egli aveva ne' principj suoi, ed ingegnarsi che siano o gli ordini buoni o i buoni uomini che faccino questo effetto, e non l' abbia a fare una forza estrinseca. Perchè ancora che qualche volta la sia ottimo rimedio, come fu a Roma, ella è tanto pericolosa, che non è in modo alcuno da desiderarla. E per dimostrare a qualunque, quanto le azioni degli uomini particolari facessino grande Roma, e causassino in quella città molti buoni effetti, verrò alla narrazione e discorso di quelli; tra i termini de' quali questo terzo libro ed ultima parte di questa prima Deca si conchiuderà. E benchè le azioni degli re fussino grandi e notabili, nondimeno dichiarandole la istoria diffusamente, le lasceremo indietro, nè parleremo altrimenti di loro; eccetto che di alcuna cosa che avessino operata appartenente agli loro privati comodi; e cominceremo da Bruto, padre della romana libertà.

CAPITOLO II.

Come egli è cosa sapientissima simulare in tempo la pazzia.

Non fu alcuno mai tanto prudente, nè tanto stimato savio, per alcuna sua egregia operazione, quanto merita d' esser tenuto Iunio Bruto nella sua simulazione della stultizia. Ed ancora che Tito Livio non esprima altro che una cagione che lo inducesse a tale simulazione, quale fu di potere più sicuramente vivere, e mantenere il patrimonio suo; nondimanco, considerato il suo modo di procedere, si può credere che simulasse ancora questo per essere manco osservato, ed avere più comodità di opprimere i re e di liberare la sua patria, qualunque volta gliene fusse data occasione. E che pensasse a questo, si vide prima nello interpretare l' oracolo di Apolline, quando simulò cadere per baciare la terra, giudicando per quello avere favorevoli gli Dii ai pensieri suoi; e dipoi

quando sopra la morta Lucrezia, tra il padre ed il marito ed altri parenti di lei, ei fu il primo a trarle il coltello dalla ferita, e far giurare a' circostanti che mai sopporterebbono che per lo avvenire alcuno regnasse in Roma. Dallo esempio di costui hanno ad imparare tutti coloro che sono malcontenti d' un principe; e debbono prima misurare e pesare le forze loro; e se sono sì potenti che possino scoprirsi suoi nimici, e farli apertamente guerra, debbono entrare in questa via, come manco pericolosa e più onorevole: ma se sono di qualità che a farli guerra aperta le forze loro non bastino, debbono con ogni industria cercare di farseli amici, ed a questo effetto entrare per tutte quelle vie che giudicano esser necessarie, seguendo i piaceri suoi, e pigliando diletto di tutte quelle cose che veggono quelli dilettarsi. Questa dimestichezza prima ti fa vivere sicuro, e senza portare alcun pericolo ti fa godere la buona fortuna di quel principe insieme con esso lui, e ti arreca ogni comodità di satisfare all' animo tuo. Vero è che alcuni dicono che si vorrebbe con gli principi non stare sì presso che la rovina loro ti coprisse, nè sì discosto che rovinando quelli tu non fussi a tempo a salire sopra la rovina loro; la qual via del mezzo sarebbe la più vera, quando si potesse conservare: ma perchè io credo che sia impossibile, conviene ridursi ai duoi modi soprascritti, cioè di allargarsi o di stringersi con loro. Chi fa altrimenti, e sia uomo per le qualità sue notabile, vive in continuo pericolo. Nè basta dire: Io non mi curo di alcuna cosa, non desidero nè onori nè utili, io mi voglio vivere quietamente e senza briga; perchè queste scuse sono udite e non accettate; nè possono gli uomini che hanno qualità, eleggere lo starsi, quando bene lo eleggessino veramente e senza alcuna ambizione, perchè non è loro creduto; talchè se si vogliono star loro, non sono lasciati stare da altri. Conviene adunque fare il pazzo, come Bruto; e assai si fa il matto, laudando, parlando, veggendo, facendo cose contra all' animo tuo, per compiacere al principe. E poichè noi abbiamo parlato della prudenza di questo uomo per ricuperare la libertà di Roma, parleremo ora della sua severità in mantenerla.

CAPITOLO III.

Come egli è necessario, a voler mantenere una libertà acquistata di nuovo, ammazzare i figliuoli di Bruto.

Non fu meno necessaria che utile la severità di Bruto nel mantenere in Roma quella libertà ch' egli vi aveva acquistata: la quale è di un esempio raro in tutte le memorie delle cose, vedere il padre seder pro tribunali, e non solamente condannare i suoi figliuoli a morte, ma essere presente alla morte loro. E sempre si conoscerà questo per coloro che le cose antiche leggeranno, come dopo una mutazione di stato, o da repubblica in tirannide, o da tirannide in repubblica, è necessaria una esecuzione memorabile contra a' nimici delle condizioni presenti. E chi piglia una tirannide, e non ammazza Bruto, e chi fa uno stato libero, e non ammazza i figliuoli di Bruto, si mantiene poco tempo. E perchè di sopra è discorso questo luogo largamente, mi rimetto a quello che allora se ne disse; solo ci addurrò un esempio stato ne' dì nostri, e nella nostra patria memorabile. E questo è Piero Soderini, il quale si credeva con la pazienza e bontà sua superare quello appetito ch' era ne' figliuoli di Bruto, di ritornare sotto un altro governo, e se ne ingannò. E benchè quello per la sua

prudenza conoscesse questa necessità, e che la sorte e l' ambizione di quelli che l' urtavano, gli desse occasione a spegnerli, nondimeno non volse mai l' animo a farlo. Perchè oltre al credere di potere con la pazienza e con la bontà estinguere i mali umori, e con i premj verso qualcuno consumare qualche sua inimicizia, giudicava, e molte volte ne fece con gli amici fede, che a voler gagliardamente urtare le sue opposizioni, e battere i suoi avversari, gli bisognava pigliare straordinaria autorità, e rompere con le leggi la civile equalità. La qual cosa, ancora che dipoi non fusse da lui usata tirannicamente, arebbe tanto sbigottito l' universale, che non sarebbe mai poi concorso dopo la morte di quello a rifare un gonfaloniere a vita; il qual ordine egli giudicava fusse bene augumentare e mantenere. Il qual rispetto era savio e buono; nondimeno e' non si debbe mai lasciare scorrere un male rispetto ad un bene, quando quel bene facilmente possa essere da quel male oppressato. E doveva credere che avendosi a giudicare l' opere sue, e l' intenzione sua dal fine, quando la fortuna e la vita lo avesse accompagnato, che poteva certificare ciascuno, come quello aveva fatto era per salute della patria, e non d' ambizione sua; e poteva regolare le cose in modo, che un suo successore non potesse fare per male quello che egli avesse fatto per bene. Ma lo ingannò la prima opinione, non conoscendo che la malignità non è doma da tempo nè placata da alcun dono. Tanto che per non sapere somigliar Bruto, ei perdè insieme con la patria sua lo stato e la riputazione. E come egli è cosa difficile salvare uno stato libero, così è difficile salvarne un regio; come nel seguente capitolo si mostrerà.

CAPITOLO IV.

Non vive sicuro un principe in un principato, mentre vivono coloro che ne sono stati spogliati.

La morte di Tarquinio Prisco causata dai figliuoli di Anco, e la morte di Servio Tullo causata da Tarquinio Superbo, mostra quanto difficile sia e pericoloso spogliare uno del regno, e quello lasciar vivo, ancora che cercasse con meriti guadagnarselo. E vedesi come Tarquinio Prisco fu ingannato da parergli possedere quel regno giuridicamente, essendogli stato dato dal popolo, e confermato dal senato. Nè credette che ne' figliuoli d' Anco potesse tanto lo sdegno, che non avessino a contentarsi di quello che si contentava tutta Roma. E Servio Tullo s' ingannò, credendo poter con nuovi meriti guadagnarsi i figliuoli di Tarquinio. Dimodochè, quanto al primo si può avvertire ogni principe, che non viva mai sicuro del suo principato, finchè vivono coloro che ne sono stati spogliati. Quanto al secondo si può ricordare ad ogni potente, che mai le ingiurie vecchie non furono cancellate da' beneficj nuovi; e tanto meno quanto il beneficio nuovo è minore che non è stata l' ingiuria. E senza dubbio Servio Tullo fu poco prudente a credere che i figliuoli di Tarquinio fussino pazienti ad esser generi di colui, di chi e' giudicavano dovere essere re. E questo appetito del regnare è tanto grande, che non solamente entra nei petti di coloro a chi s' aspetta il regno, ma di quelli a chi non s' aspetta; come fu nella moglie di Tarquinio giovine figliuola di Servio, la quale mossa da questa rabbia, contra ogni pietà paterna mosse il marito contra il padre a torgli la vita e il regno; tanto stimava più essere regina, che figliuola di re! Se adunque Tarquinio Prisco e Servio Tullo perdettono il regno, per non si sapere assicu-

rare di coloro a chi ei l' avevano usurpato, Tarquinio Superbo lo perdè per non osservare gli ordini degli antichi re; come nel seguente capitolo si mostrerà.

CAPITOLO V.

Quello che fa perdere uno regno ad un re che sia ereditario di quello.

Avendo Tarquinio Superbo morto Servio Tullo, e di lui non rimanendo eredi, veniva a possedere il regno sicuramente, non avendo a temere di quelle cose ch' avevano offeso i suoi antecessori. E benchè il modo dell' occupar il regno fusse stato straordinario e odioso; nondimeno, quando egli avesse osservato gli antichi ordini degli altri re, sarebbe stato comportato, nè si sarebbe concitato il senato e la plebe contra di lui per torgli lo stato. Non fu adunque costui cacciato per aver Sesto suo figliuolo stuprata Lucrezia, ma per aver rotte le leggi del regno, e governatolo tirannicamente, avendo tolto al senato ogni autorità, e ridottola a sè proprio, e quelle faccende che nei luoghi pubblici con satisfazione del senato romano si facevano, le ridusse a fare nel palazzo suo con carico ed invidia sua; talchè in breve tempo egli spogliò Roma di tutta quella libertà ch' ella aveva sotto gli altri re mantenuta. Nè gli bastò farsi inimici i Padri, che si concitò ancora contra la plebe, affaticandola in cose meccaniche, e tutte aliene da quello a che l' avevano adoperata i suoi antecessori; talchè avendo ripiena Roma di esempi crudeli e superbi, aveva disposti già gli animi di tutti i Romani alla ribellione, qualunque volta ne avessino occasione. E se l'accidente di Lucrezia non fusse venuto, come prima ne fusse nato un altro, arebbe partorito il medesimo effetto. Perchè se Tarquinio fusse vissuto come gli altri re, e Sesto suo figliuolo avesse fatto quell' errore, sarebbero Bruto e Collatino ricorsi a Tarquinio per la vendetta contra a Sesto, e non al popolo romano. Sappino adunque i principi, come a quell' ora e' cominciano a perdere lo stato, ch' ei cominciano a rompere le leggi, e quelli modi e quelle consuetudini che sono antiche, e sotto le quali gli uomini lungo tempo sono vivuti. E se privati ch' ei sono dello stato, e' diventassino mai tanto prudenti che conoscessino con quanta facilità i principati si tenghino da coloro che saviamente si consigliano, dorrebbe molto più loro tal perdita, e a maggior pena si condannerebbono che da altri fussino condannati. Perchè egli è molto più facile essere amato da' buoni che da' cattivi, ed ubbidire alle leggi che voler comandar loro. E volendo intendere il modo che avessino a tener a fare questo, non hanno a durar altra fatica che pigliar per loro specchio la vita dei principi buoni, come sarebbe Timoleone Corintio, Arato Sicioneo, e simili; nella vita de' quali ei troveranno tanta sicurtà e tanta satisfazione di chi regge e di chi è retto, che doverebbe venirgli voglia d' imitarli, potendo facilmente per le ragioni dette farlo. Perchè gli uomini, quando sono governati bene, non cercano nè vogliono altra libertà; come intervenne ai popoli governati dai duoi prenominati, che gli costrinsono ad essere principi mentre che vissono, ancora che da quelli più volte fusse tentato di ridursi in vita privata. E perchè in questo e ne' duoi antecedenti capitoli si è ragionato degli umori concitati contra a' principi, e delle congiure fatte dai figliuoli di Bruto contra alla patria, e di quelle fatte contra a Tarquinio Prisco ed a Servio Tullo, non mi par cosa fuora di proposito nel seguente capitolo parlarne diffusamente, sendo materia degna di essere notata dai principi e dai privati.

CAPITOLO VI.

Delle congiure.

E' non mi è parso da lasciare indietro il ragionare delle congiure, essendo cosa tanto pericolosa ai principi ed ai privati; perchè si vede per quelle molti più principi aver perduta la vita e lo stato, che per guerra aperta. Perchè il poter fare aperta guerra con un principe è conceduto a pochi, il potergli congiurar contro è conceduto a ciascuno. Dall'altra parte gli uomini privati non entrano in impresa più pericolosa nè più temeraria di questa, perchè la è difficile e pericolosissima in ogni sua parte. Donde ne nasce, che molte se ne tentano, e pochissime hanno il fine desiderato. Acciocchè adunque i principi imparino a guardarsi da questi pericoli, e che i privati più timidamente vi si mettino, anzi imparino ad essere contenti a vivere sotto quello imperio che dalla sorte è stato loro preposto, io ne parlerò diffusamente, non lasciando indietro alcun caso notabile in documento dell'uno e dell'altro. E veramente quella sentenza di Cornelio Tacito è aurea, che dice: che gli uomini hanno ad onorare le cose passate ed ubbidire alle presenti; e debbono desiderare i buoni principi, e comunque si siano fatti, tollerarli. E veramente chi fa altrimenti, il più delle volte rovina sè e la sua patria. Dobbiamo adunque, entrando nella materia, considerare prima contra a chi si fanno le congiure, e troveremo farsi o contra alla patria o contra ad uno principe. Delle quali due voglio che al presente ragioniamo: perchè di quelle che si fanno per dare una terra ai nimici che l'assediano, o che abbino per qualunque cagione similitudine con questa, se n'è parlato di sopra a sufficienza. E tratteremo in questa prima parte di quelle contra al principe, e prima esamineremo le cagioni d'esse, le quali sono molte; ma una ne è importantissima più che tutte l'altre. E questa è l'essere odiato dall'universale; perchè quel principe che si è concitato questo universale odio, è ragionevole che abbi de' particolari, i quali da lui siano stati più offesi, e che desiderino vendicarsi. Questo desiderio è accresciuto loro da quella mala disposizione universale, che veggono essergli concitata contra. Debbe adunque un principe fuggire questi carichi pubblici; e come egli abbia a fare a fuggirli, avendone altrove trattato, non ne voglio parlare qui; perchè guardandosi da questo, le semplici offese particolari gli faranno meno guerra. L'una, perchè si riscontra rade volte in uomini, che stimino tanto una ingiuria, che si mettino a tanto pericolo per vendicarla; l'altra che quando pur ei fussino d'animo e di potenza da farlo, sono ritenuti da quella benivolenza universale, che veggono avere ad un principe. Le ingiurie, conviene che siano nella roba, nel sangue, o nell'onore. Di quelle del sangue sono più pericolose le minacce che la esecuzione; anzi le minacce sono pericolosissime, e nella esecuzione non vi è pericolo alcuno; perchè chi è morto non può pensare alla vendetta; quelli che rimangono vivi il più delle volte ne lasciano il pensiero al morto. Ma colui che è minacciato, e si vede costretto da una necessità o di fare o di patire, diventa un uomo pericolosissimo per il principe, come nel suo luogo particolarmente diremo. Fuora di queste necessità, la roba e l'onore sono quelle due cose che offendono più gli uomini che alcun'altra offesa, e dalle quali il principe si debbe guardare; perchè e' non può mai spogliare uno tanto, che non gli resti un coltello da vendicarsi, non può mai tanto disonorare uno, che non gli resti un animo ostinato alla vendetta. E degli onori che si tolgono agli uomini, quello delle donne im-

porta più; dopo questo il vilipendio della sua persona. Questo armò Pausania contra a Filippo di Macedonia, questo ha armato molti altri contra a molti principi; e ne' nostri tempi Giulio Belanti non si mosse a congiurare contra Pandolfo tiranno di Siena, se non per avergli quello data e poi tolta per moglie una sua figliuola, come nel suo luogo diremo. La maggior cagione, che fece che i Pazzi congiurarono contra a' Medici, fu l'eredità di Giovanni Bonromei, la quale fu loro tolta per ordine di quelli. Un'altra cagione ci è, e grandissima, che fa gli uomini congiurare contra al principe, la quale è il desiderio di liberare la patria stata da quello occupata. Questa cagione mosse Bruto e Cassio contro a Cesare; questa ha mosso molti altri contro ai Falari, Dionisi ed altri occupatori della patria loro. Nè può da questo umore alcuno tiranno guardarsi, se non con diporre la tirannide. E perchè non si trova alcuno che faccia questo, si trovano pochi che non capitino male; donde nacque quel verso di Iuvenale:

« Ad generum Cereris sine cæde et vulnere pauci
« Descendunt reges, et sicca morte tyranni. »

I pericoli che si portano, come io dissi di sopra, nelle congiure sono grandi, portandosi per tutti i tempi; perchè in tali casi si corre pericolo nel maneggiarle, nello eseguirle, ed eseguite che sono. Quelli che congiurano o e' sono uno, o e' sono più. Uno non si può dire che sia congiura, ma è una ferma disposizione nata in un uomo d'ammazzare il principe. Questo solo dei tre pericoli che si corrono nelle congiure, manca del primo; perchè innanzi alla esecuzione non porta alcun pericolo, non avendo altri il suo segreto, nè portando pericolo che torni il disegno suo all'orecchie del principe. Questa deliberazione così fatta può cadere in qualunque uomo, di qualunque sorte, piccolo, grande, nobile, ignobile, famigliare, e non famigliare al principe; perchè ad ognuno è lecito qualche volta parlargli, ed a chi è lecito parlare, è lecito sfogare l'animo suo. Pausania, del quale altre volte si è parlato, ammazzò Filippo di Macedonia che andava al tempio, con mille armati d'intorno, e in mezzo tra il figliuolo e il genero; ma costui fu nobile e cognito al principe. Uno Spagnuolo povero ed abietto dette una coltellata in sul collo a Ferrando re di Spagna: non fu la ferita mortale, ma per questo si vide che colui ebbe animo e comodità a farlo. Uno dervis, sacerdote turchesco, trasse d'una scimitarra a Baisit padre del presente Turco: non lo ferì, ma ebbe pur animo e comodità a volerlo fare. Di questi animi fatti così se ne trovano credo assai che lo vorrebbono fare, perchè nel volere non è pena nè pericolo alcuno, ma pochi che lo facciano: ma di quelli che lo fanno, pochissimi o nessuno che non siano ammazzati in sul fatto. Però non si trova chi voglia andare ad una certa morte. Ma lasciamo andare queste uniche volontà, e veniamo alle congiure tra i più. Dico trovarsi nelle istorie, tutte le congiure esser fatte da uomini grandi, o famigliarissimi del principe; perchè gli altri, se non sono matti affatto, non possono congiurare; perchè gli uomini deboli e non famigliari al principe, mancano di tutte quelle speranze e di tutte quelle comodità che si richiede alla esecuzione d'una congiura. Prima gli uomini deboli non possono trovare riscontro di chi tenga lor fede; perchè uno non può consentire alla volontà loro, sotto alcuna di quelle speranze che fa entrare gli uomini ne' pericoli grandi; in modo che come e' si sono allargati in due o in tre persone, e' trovano l'accusatore e rovinano: ma quando pure ei fussino tanto felici che mancassino di questo accusatore, sono nella esecuzione intorniati da tale difficultà, per non avere

l'entrata facile al principe, ch' egli è impossibile che in essa esecuzione ei non rovinino. Perchè se gli uomini grandi, e che hanno l'entrata facile, sono oppressi da quelle difficultà che di sotto si diranno, conviene che in costoro quelle difficultà senza fine creschino. Pertanto gli uomini, perchè dove ne va la vita e la roba non sono al tutto insani, quando si veggono deboli se ne guardano, e quando egli hanno a noia un principe, attendono a biastemmiarlo, ed aspettano che quelli che hanno maggior qualità di loro gli vendichino. E se pure si trovasse ch' alcun di questi simili avesse tentato qualche cosa, si debbe laudare in loro l'intenzione e non la prudenza. Vedesi pertanto quelli che hanno congiurato, essere stati tutti uomini grandi, o famigliari del principe; de' quali molti hanno congiurato, mossi così da' troppi benefici, come dalle troppe ingiurie; come fu Perennio contro a Commodo, Plauziano contro a Severo, Seiano contro a Tiberio. Costoro tutti furono dai loro imperadori constituiti in tanta ricchezza, onore e grado, che non pareva che mancasse loro alla perfezione della potenza altro che l'imperio; e di questo non volendo mancare, si missono a congiurare contro al principe, ed ebbono le loro congiure tutte quel fine che meritava la loro ingratitudine; ancora che di queste simili ne' tempi più freschi n'avesse buon fine quella di Giacopo d'Appiano contro a messer Piero Gambacorti principe di Pisa; il quale Giacopo allevato e nutrito e fatto riputato da lui, gli tolse poi lo stato. Fu di queste quella del Coppola ne' nostri tempi contra al re Ferrando di Aragona; il qual Coppola venuto a tanta grandezza che non gli pareva gli mancasse se non il regno, per volere ancora quello perdè la vita. E veramente s' alcuna congiura contra ai principi fatta da uomini grandi dovesse avere buon fine, doverebbe esser questa, essendo fatta da un altro re, si può dire, e da chi ha tanta comodità di adempire il suo desiderio; ma quella cupidità del dominare che gli accieca, gli accieca ancora nel maneggiare questa impresa; perchè se sapessino fare questa cattività con prudenza, sarebbe impossibile non riuscisse loro. Debbe adunque un principe che si vuole guardare dalle congiure, temere più coloro a chi egli ha fatto troppi piaceri, che quelli a chi egli avesse fatto troppe ingiurie. Perchè questi mancano di comodità, quelli ne abbondano; e la voglia è simile, perchè egli è così grande o maggiore il desiderio del dominare, che non è quello della vendetta. Debbono pertanto dare tanta autorità agli loro amici, che da quella al principato sia qualche intervallo, e che vi sia in mezzo qualche cosa da desiderare; altrimenti sarà cosa rara se non interverrà loro come ai principi soprascritti. Ma torniamo all'ordine nostro. Dico che avendo ad esser quelli che congiurano uomini grandi, e che abbino l'adito facile al principe, si ha a discorrere i successi di queste loro imprese quali siano stati, e vedere la cagione che gli ha fatti esser felici e infelici. E come io dissi di sopra, ci si trovano dentro in tre tempi pericoli: prima, in sul fatto, e poi. Però se ne trovano poche che abbiano buono esito; perchè egli è impossibile quasi passargli tutti felicemente. E cominciando a discorrere i pericoli di prima, che sono i più importanti, dico, come e' bisogna essere molto prudente, ed aver una gran sorte, che nel maneggiare una congiura la non si scuopra. E si scuoprono o per relazione o per coniettura. La relazione nasce da trovar poca fede o poca prudenza negli uomini con chi tu la comunichi; la poca fede si trova facilmente, perchè tu non puoi comunicarla se non con tuoi fidati, che per tuo amore si mettino alla morte, o con uomini che siano malcontenti del principe. De' fidati se ne potrebbe trovare uno o due; ma come tu ti distendi in molti, è impossibile gli trovi. Dipoi e' bisogna bene che la benivolenza che ti portano sia grande, a volere che non paia loro maggiore il pericolo e la paura

della pena; dipoi gli uomini s'ingannano il più delle volte dell'amore che tu giudichi che un uomo ti porti, nè te ne puoi mai assicurare, se tu non ne fai esperienza; e farne esperienza in questo è pericolosissimo; e sebbene ne avessi fatto esperienza in qualche altra cosa pericolosa, dove e' ti fussono stati fedeli, non puoi da quella fede misurar questa, passando questa di gran lunga ogni altra qualità di pericolo. Se misuri la fede dalla mala contentezza ch'uno abbia del principe, in questo tu ti puoi facilmente ingannare; perchè subito che tu hai manifestato a quel malcontento l'animo tuo, tu gli dai materia di contentarsi, e convien bene o che l'odio sia grande, o che l'autorità tua sia grandissima a mantenerlo in fede. Di qui nasce che assai ne sono rivelate ed oppresse ne' primi principi loro, e che quando una è stata fra molti uomini segreta lungo tempo, è tenuta cosa miracolosa; come fu quella di Pisone contra a Nerone, e ne' nostri tempi quella de' Pazzi contra a Lorenzo e Giuliano de' Medici, delle quali erano consapevoli più che cinquanta uomini, e condussonsi alla esecuzione a scoprirsi. Quanto a scoprirsi per poca prudenza, nasce quando un congiurato ne parla poco cauto, in modo che un servo o altra terza persona intenda, come intervenne ai figliuoli di Bruto, che nel maneggiare la cosa con i legati di Tarquinio, furono intesi da un servo che gli accusò; ovvero quando per leggerezza ti viene comunicata a donna o a fanciullo che tu ami, o simile leggiere persona, come fece Dinno, uno de' congiurati con Filota contra ad Alessandro Magno, il quale comunicò la congiura a Nicomaco fanciullo amato da lui, il quale subito lo disse a Ciballino suo fratello, e Ciballino al re. Quanto a scoprirsi per conietture, ce n'è in esempio la congiura pisoniana contra a Nerone, nella quale Scevino uno de' congiurati, il dì dinanzi ch'egli aveva ad ammazzare Nerone, fece testamento, ordinò che Melichio suo liberto facesse arrotare un suo pugnale vecchio e rugginoso, liberò tutti i suoi servi e dette loro danari, fece ordinare fasciature da legar ferite; per le quali conietture accertatosi Melichio della cosa, l'accusò a Nerone. Fu preso Scevino e con lui Natale, un altro congiurato, i quali erano stati veduti parlare a lungo e di segreto insieme il dì davanti, e non si accordando del ragionamento avuto furono forzati a confessare il vero; talchè la congiura fu scoperta con rovina di tutti i congiurati. Da queste cagioni dello scoprire la congiura è impossibile guardarsi, che per malizia, per imprudenza o per leggerezza la non si scuopra, qualunque volta i conscii d'essa passano il numero di tre o di quattro. E come e' ne è preso più che uno, è impossibile non riscontrarla, perchè due non possono esser convenuti insieme di tutti i ragionamenti loro. Quando e' sia preso solo uno che sia uomo forte, può egli con la fortezza dell'animo tacere i congiurati, ma conviene che i congiurati non abbino meno animo di lui a star saldi, e non si scoprire con la fuga; perchè da una parte che l'animo manca, o da chi è sostenuto, o da chi è libero, la congiura è scoperta. Ed è raro l'esempio addotto da Tito Livio nella congiura fatta contro a Girolamo re di Siracusa, dove sendo Teodoro uno de' congiurati preso, celò con una virtù grande tutti i congiurati, ed accusò gli amici del re; e dall'altra parte tutti i congiurati confidarono tanto nella virtù di Teodoro, che nessuno si partì di Siracusa, o fece alcun segno di timore. Passasi adunque per tutti questi pericoli nel maneggiare una congiura innanzi che si venga alla esecuzione di essa; i quali volendo fuggire ci sono questi rimedj. Il primo e il più sicuro, anzi a dir meglio unico, è non dar tempo ai congiurati d'accusarti: e perciò comunicare loro la cosa quando tu la vuoi fare, e non prima: quelli che hanno fatto così fuggono al certo i pericoli che sono nel praticarla, e il più delle volte gli altri, anzi hanno tutte avuto felice fine; e qualunque prudente arebbe comodità di governarsi in questo

modo. Io voglio che mi basti addurre due esempi. Nelemato, non potendo sopportare la tirannide di Aristotimo tiranno d' Epiro, ragunò in casa sua molti parenti ed amici, e confortatoli a liberare la patria, alcuni di loro chiesono tempo a deliberarsi ed ordinarsi; donde Nelemato fece a' suoi servi serrare la casa, ed a quelli ch' esso aveva chiamati disse: O voi giurerete di andar ora a fare questa esecuzione, o io vi darò tutti prigioni ad Aristotimo. Dalle quali parole mossi coloro giurarono, ed andati senza intermissione di tempo, felicemente l' ordine di Nelemato eseguirono. Avendo un Mago per inganno occupato il regno de' Persi, ed avendo Ortano, uno de' grandi uomini del regno, intesa e scoperta la fraude, lo conferì con sei altri principi di quello stato, dicendo come egli era da vendicare il regno dalla tirannide di quel Mago, e domandando alcun di loro il tempo, si levò Dario, un de' sei chiamati da Ortano, e disse: O noi anderemo ora a far questa esecuzione, o io vi anderò ad accusar tutti; e così d' accordo levatisi senza dar tempo ad alcuno di pentirsi, eseguirono facilmente i disegni loro. Simile a questi duoi esempi ancora è il modo che gli Etoli tennero ad ammazzare Nabide tiranno spartano, i quali mandarono Alessameno loro cittadino con trenta cavalli e dugento fanti a Nabide, sotto colore di mandargli aiuto, ed il segreto solamente comunicarono ad Alessameno, ed agli altri imposono che lo ubbidissino in ogni e qualunque cosa sotto pena di esilio. Andò costui in Sparta, e non comunicò mai la commissione sua se non quando ei la volle eseguire, donde gli riuscì di ammazzarlo. Costoro adunque per questi modi hanno fuggiti quelli pericoli che si portano nel maneggiare le congiure, e chi imiterà loro, sempre gli fuggirà. E che ciascuno possa fare come loro, io ne voglio dare l' esempio di Pisone preallegato di sopra. Era Pisone grandissimo e riputatissimo uomo, e famigliare di Nerone, e in chi egli confidava assai. Andava Nerone ne' suoi orti spesso a mangiar seco. Poteva adunque Pisone farsi amici uomini d' animo, di cuore e di disposizione atti ad una tal esecuzione; il che ad uno uomo grande è facilissimo: e quando Nerone fusse stato ne' suoi orti, comunicare loro la cosa; e con parole convenienti inanimirli a far quello che lor non avevano tempo a ricusare, e che era impossibile che non riuscisse. E così se si esamineranno tutte le altre, si troverà poche non esser potute condursi nel medesimo modo. Ma gli uomini per l' ordinario poco intendenti delle azioni del mondo, spesso fanno errori grandissimi, e tanto maggiori in quelle che hanno più dello straordinario, come è questa. Debbesi adunque non comunicare mai la cosa se non necessitato ed in sul fatto; e se pur la vuoi comunicare, comunicala ad un solo, del quale abbi fatto lunghissima isperienza, o che sia mosso dalle medesime cagioni che tu. Trovarne un così fatto è molto più facile che trovarne più, e per questo vi è meno pericolo; dipoi quando pur ei t' ingannasse, v' è qualche rimedio a difendersi, che non è dove siano congiurati assai; perchè da alcuni prudenti ho sentito dire che con uno si può parlare ogni cosa, perchè tanto vale, se tu non ti lasci condurre a scrivere di tua mano, il sì dell' uno quanto il no dell' altro; e dallo scrivere ciascuno debbe guardarsi come da uno scoglio, perchè non è cosa che più facilmente ti convinca, che lo scritto di tua mano. Plauziano volendo far ammazzare Severo imperadore ed Antonio suo figliuolo, commise la cosa a Saturnino tribuno, il quale volendo accusarlo e non ubbidirlo, e dubitando che venendo all' accusa non fusse più creduto a Plauziano che a lui, gli chiese una cedola di sua mano, che facesse fede di questa commissione, la quale Plauziano accecato dall' ambizione gli fece; donde seguì che fu dal tribuno accusato e convinto; e senza quella cedola e certi altri contrassegni, sarebbe stato Plauziano superiore; tanto audace-

mente negava. Trovasi adunque nell' accusa d' uno qualche rimedio, quando tu non puoi essere da una scrittura o altri contrassegni convinto, da che uno si debbe guardare. Era nella congiura pisoniana una femmina chiamata Epicari, stata per l' addietro amica di Nerone, la quale giudicando che fusse a proposito mettere tra i congiurati un capitano d' alcune triremi che Nerone teneva per sua guardia, gli comunicò la congiura, ma non i congiurati. Donde rompendogli quel capitano la fede, ed accusandola a Nerone, fu tanta l'audacia d' Epicari nel negarlo, che Nerone rimaso confuso non la condannò. Sono adunque nel comunicare la cosa ad un solo due pericoli; l' uno che non ti accusi in pruova, l' altro che non ti accusi convinto e costretto dalla pena, sendo egli preso per qualche sospetto, o per qualche indizio avuto di lui. Ma nell' uno e nell' altro di questi due pericoli è qualche rimedio, potendosi negar l' uno allegandone l' odio che colui avesse teco, e negare l' altro allegandone la forza che lo costringesse a dire le bugie. È adunque prudenza non comunicare la cosa a nessuno, ma far secondo quelli esempi soprascritti; o quando pure la comunichi, non passare uno, dove se è qualche più pericolo, ve n' è meno assai che comunicarla con molti. Propinquo a questo modo è quando una necessità ti costringa a fare quello al principe, che tu vedi che il principe vorrebbe fare a te, la qual sia tanto grande, che non ti dia tempo se non pensar d' assicurarti. Questa necessità conduce quasi sempre la cosa al fine desiderato; ed a provarlo voglio bastino duoi esempi. Aveva Commodo imperadore Leto ed Eletto, capi de' soldati pretoriani, tra i primi amici e famigliari suoi, ed aveva Marzia tra le sue prime concubine ed amiche; e perchè egli era da costoro qualche volta ripreso de' modi con i quali maculava la persona sua e l' imperio, deliberò di farli morire, e scrisse in una lista Marzia, Leto ed Eletto ed alcuni altri che voleva la notte seguente far morire, e questa lista messe sotto il capezzale del suo letto; ed essendo ito a lavarsi, un fanciullo favorito di lui scherzando per camera e su pel letto, gli venne trovata questa lista, ed uscendo fuora con essa in mano riscontrò Marzia, la quale gliene tolse, e lettola, e veduto il contenuto d' essa, subito mandò per Leto ed Eletto, e conosciuti tutti tre il pericolo in quale erano, deliberarono prevenire, e senza metter tempo in mezzo, la notte seguente ammazzarono Commodo. Era Antonio Caracalla imperadore con gli eserciti suoi in Mesopotamia, ed aveva per suo prefetto Macrino, uomo più civile che armigero; e come avviene che i principi non buoni temono sempre ch' altri non operi contra di loro quello che par loro meritare, scrisse Antonio a Materniano suo amico a Roma, che intendesse dagli astrologi, s' egli era alcuno che aspirasse all' imperio, e glien' avvisasse. Donde Materniano gli riscrisse, come Macrino era quello che vi aspirava; e pervenuta la lettera, prima alle mani di Macrino che dell' imperadore, e per quella conosciuta la necessità, o d' ammazzare lui prima che nuova lettera venisse da Roma, o di morire, commise a Marziale, centurione suo fidato, ed a chi Antonio aveva morto pochi giorni innanzi un fratello, che l' ammazzasse; il che fu eseguito da lui felicemente. Vedesi adunque che questa necessità che non dà tempo, fa quasi quel medesimo effetto che il modo da me sopraddetto che tenne Nelemato di Epiro. Vedesi ancora quello che io dissi quasi nel principio di questo discorso, come le minacce offendono più gli principi, e sono cagione di più efficaci congiure, che l' offese, da che un principe si debbe guardare; perchè gli uomini si hanno o a carezzare o assicurarsi di loro, e non gli ridurre mai in termine ch' egli abbino a pensare che bisogni loro o morire o far morire altri. Quanto ai pericoli che si corrono in su la esecuzione, nascono questi o da variar l' ordi-

ne, o da mancar l'animo a colui ch'eseguisce, o da errore che l'esecutore faccia per poca prudenza, o per non dar perfezione alla cosa, rimanendo vivi parte di quelli che si disegnavano ammazzare. Dico adunque come e' non è cosa alcuna che faccia tanto sturbo o impedimento a tutte le azioni degli uomini, quanto è in uno istante senza aver tempo, avere a variar un ordine, e pervertirlo da quello che s'era ordinato prima; e se questa variazione fa disordine in cosa alcuna, lo fa nelle cose della guerra ed in cose simili a quelle di che noi parliamo; perchè in tali azioni non è cosa tanto necessaria a fare, quanto che gli uomini fermino gli animi loro ad eseguire quella parte che tocca loro: e se gli uomini hanno volto la fantasia per più giorni ad un modo e ad un ordine, e quello subito varii, è impossibile che non si perturbino tutti, e non rovini ogni cosa; in modo ch' egli è meglio assai eseguire una cosa secondo l'ordine dato, ancora che vi si vegga qualche inconveniente, che non è per voler cancellare quello entrare in mille inconvenienti. Questo interviene quando e' non si ha tempo a riordinarsi, perchè quando si ha tempo, si può l'uomo governare a suo modo. La congiura de' Pazzi contra a Lorenzo e Giuliano de' Medici è nota. L'ordine dato era, che dessino desinare al cardinale di San Giorgio, ed a quel desinare ammazzarli: dove si era distribuito chi aveva ad ammazzarli, chi aveva a pigliare il palazzo e chi correre la città, e chiamare il popolo alla libertà. Accadè che essendo nella chiesa cattedrale in Firenze i Pazzi, i Medici ed il cardinale ad uno officio solenne, s'intese come Giuliano la mattina non vi desinava; il che fece che i congiurati s'adunarono insieme, e quello ch' egli avevano a far in casa i Medici, deliberarono di farlo in chiesa: il che venne a perturbare tutto l'ordine; perchè Giovanbattista da Montesecco non volle concorrere all'omicidio, dicendo non lo voler fare in chiesa: talchè egli ebbono a mutar nuovi ministri in ogni azione i quali non avendo tempo a fermar l'animo, feciono tali errori, che in essa esecuzione furono oppressi. Manca l'animo a chi eseguisce, o per riverenza, o per propria viltà dell'esecutore. È tanta la maestà e la riverenza che si tira dietro la presenza d'un principe, ch' egli è facil cosa o che mitighi o ch' egli sbigottisca uno esecutore. A Mario, essendo preso da Minturnesi, fu mandato un servo che l'ammazzasse, il quale spaventato dalla presenza di quell'uomo, e dalla memoria del nome suo, diventò vile, e perdè ogni forza ad ucciderlo. E se questa potenza è in un uomo legato e prigione ed affogato in la mala fortuna, quanto si può tenere che la sia maggiore in un principe sciolto, con la maestà degli ornamenti, della pompa e della comitiva sua? Talchè ti può questa pompa spaventare, ovvero con qualche grata accoglienza raumiliare. Congiurarono alcuni contro a Sitalce re di Tracia; deputarono il dì della esecuzione; convennero al luogo deputato, dov'era il principe; nessuno di loro si mosse per offenderlo: tanto che si partirono senza aver tentato alcuna cosa, e senza sapere quello che si gli avesse impediti, ed incolpavano l'uno l'altro. Caddero in tale errore più volte; tanto che scopertasi la congiura, portarono pena di quel male che poterono e non vollero fare. Congiurarono contra Alfonso duca di Ferrara due suoi fratelli, ed usarono mezzano Giannes prete e cantore del duca, il quale più volte a lor richiesta condusse il duca fra loro, talchè egli avevano arbitrio di ammazzarlo. Nondimeno mai nessuno di loro non ardì di farlo; tanto che scoperti portarono la pena della cattività e poca prudenza loro. Questa negligenza non potette nascere da altro, se non che convenne, o che la presenza gli sbigottisse, o che qualche umanità del principe gli umiliasse. Nasce in tali esecuzioni inconveniente o errore, per poca prudenza o per poco animo; perchè l'una e l'altra di queste due cose t'invasa, e portato da quella confusione di cervello ti fa dire e fare

quello che tu non debbi. E che gli uomini invasino e si confondino, non lo può meglio dimostrare Tito Livio quando descrive d' Alessameno Etolo, quando ei volse ammazzare Nabide Spartano, di che abbiamo di sopra parlato; chè venuto il tempo della esecuzione, scoperto ch'egli ebbe a' suoi quello che s'aveva a fare, dice Tito Livio queste parole : *Collegit et ipse animum, confusum tantae cogitatione rei.* Perchè egli è impossibile ch' alcuno, ancora che d'animo fermo e uso alla morte degli uomini e ad operare il ferro, non si confonda. Però si debbe eleggere uomini sperimentati in tali maneggi, e a nessun altro credere, ancora che tenuto animosissimo. Perchè dell' animo nelle cose grandi, senza aver fatto isperienza, non sia alcuno che se ne prometta cosa certa. Può adunque questa confusione o farti cascare l' armi di mano, o farti dire cose che faccino il medesimo effetto. Lucilla sorella di Commodo ordinò che Quinziano l' ammazzasse. Costui aspettò Commodo nell' entrata dell' anfiteatro, e con un pugnale ignudo accostandosegli gridò : *Questo ti manda il senato;* le quali parole feciono che fu prima preso ch'egli avesse calato il braccio per ferire. Messer Antonio da Volterra diputato (come di sopra si disse) ad ammazzare Lorenzo de' Medici, nell' accostarsegli disse : *Ah traditore!* la qual voce fu la salute di Lorenzo e la rovina di quella congiura. Può non si dare perfezione alla cosa, quando si congiura contra ad un capo, per le cagioni dette. Ma facilmente non se le dà perfezione quando si congiura contra a due capi, anzi è tanto difficile, che gli è quasi impossibile che la riesca; perchè fare una simile azione in un medesimo tempo in diversi luoghi è quasi impossibile; perchè in diversi tempi non si può fare, non volendo che l' una guasti l'altra. In modo che se il congiurare contra ad un principe è cosa dubbia, pericolosa e poco prudente; congiurare contra a due, è al tutto vana e leggiera. E se non fusse la riverenza dell' istorico, io non crederei mai che fusse possibile quello che Erodiano dice di Plauziano, quando ei commise a Saturnino centurione ch' egli solo ammazzasse Severo ed Antonino abitanti in diversi luoghi; perchè la è cosa tanto discosto dal ragionevole, che altro che questa autorità non me lo farebbe credere. Congiurarono certi giovani ateniesi contra a Diocle ed Ippia, tiranni d' Atene. Ammazzarono Diocle, e Ippia che rimase lo vendicò. Chione e Leonide, Eraclensi e discepoli di Platone congiurarono contra a Clearco e Satiro tiranni; ammazzarono Clearco, e Satiro che restò vivo lo vendicò. Ai Pazzi più volte da noi allegati non successe d' ammazzare se non Giuliano. In modo che di simili congiure contra a più capi se ne debbe astenere ciascuno, perchè non si fa bene nè a sè nè alla patria nè ad alcuno; anzi quelli che rimangono, diventano più insopportabili e più acerbi; come sa Firenze, Atene ed Eraclea, state da me preallegate. È vero che la congiura che Pelopida fece per liberare Tebe sua patria, ebbe tutte le difficultà, e nondimeno ebbe felicissimo fine : perchè Pelopida non solamente congiurò contra a due tiranni, ma contra a dieci; non solamente non era confidente e non gli era facile l' entrata ai tiranni, ma era ribello; nondimeno ei potè venire in Tebe, ammazzare i tiranni e liberare la patria. Pur nondimeno fece tutto, con l' aiuto d' uno Carione, consigliere de' tiranni, dal quale ebbe l' entrata facile alla esecuzione sua. Non sia alcuno nondimeno che pigli l' esempio da costui; perchè come la fu impresa impossibile e cosa maravigliosa a riuscire, così fu ed è tenuta dagli scrittori, i quali la celebrano, come cosa rara e quasi senza esempio. Può essere interrotta tale esecuzione da una falsa immaginazione, o da uno accidente improvviso che nasca in sul fatto. La mattina che Bruto e gli altri congiurati volevano ammazzare Cesare, accadè che quello parlò a lungo con Gneo Popilio Lenate uno de' congiurati, e vedendo gli altri questo lungo

parlamento, dubitarono che detto Popilio non rivelasse a Cesare la congiura. Furono per tentare d' ammazzar Cesare quivi, e non aspettare che fusse in senato; ed arebbonlo fatto, se non che il ragionamento finì, e visto non fare a Cesare moto alcuno straordinario, si rassicurarono. Sono queste false immaginazioni da considerarle, ed avervi con prudenza rispetto; e tanto più, quanto egli è facile ad averle. Perchè chi ha la sua coscienza macchiata, facilmente crede che si parli di lui. Puossi sentire una parola detta ad un altro fine che ti faccia perturbare l' animo, e credere che la sia detta sopra il caso tuo, e farti o con la fuga scoprire la congiura da te, o confondere l' azione con accelerarla fuora di tempo. E questo tanto più facilmente nasce, quanto ei sono molti ad esser conscii della congiura. Quanto agli accidenti, perchè sono insperati, non si può se non con gli esempi mostrarli, e fare gli uomini cauti secondo quelli. Giulio Belanti da Siena, del quale di sopra abbiamo fatto menzione, per lo sdegno aveva contra a Pandolfo, che gli aveva tolta la figliuola che prima gli aveva data per moglie, deliberò d' ammazzarlo, ed elesse questo tempo. Andava Pandolfo quasi ogni giorno a visitare un suo parente infermo, e nello andarvi passava dalle case di Giulio. Costui adunque veduto questo, ordinò d' avere i suoi congiurati in casa ad ordine per ammazzare Pandolfo nel passare, e messili dentro all' uscio armati, teneva uno alla finestra, che passando Pandolfo quando ei fusse stato presso all' uscio, facesse un cenno. Accadè che venendo Pandolfo, ed avendo fatto colui il cenno, riscontrò uno amico che lo fermò, ed alcuni di quelli ch' erano con lui vennero a trascorrere innanzi e veduto e sentito il romore d' armi, scopersono l' aguato, in modo che Pandolfo si salvò, e Giulio con i compagni s'ebbono a fuggire di Siena. Impedì quello accidente di quello scontro quella azione, e fece a Giulio rovinare la sua impresa. Ai quali accidenti, perchè ei sono rari, non si può fare alcuno rimedio. È ben necessario esaminare tutti quelli che possono nascere e rimediarvi. Restaci al presente solo a disputare de' pericoli che si corrono dopo la esecuzione; i quali sono solamente uno, e questo è, quando e' rimane alcuno che vendichi il principe morto. Possono rimanere adunque suoi fratelli o suoi figliuoli, o altri aderenti a chi s' aspetta il principato (e possono rimanere o per tua negligenza o per le cagioni dette di sopra) che faccino questa vendetta; come intervenne a Giovannandrea da Lampognano, il quale insieme con i suoi congiurati avendo morto il duca di Milano, ed essendo rimaso un suo figliuolo e due suoi fratelli, furono a tempo a vendicare il morto. E veramente in questi casi i congiurati sono scusati, perchè non ci hanno rimedio; ma quando ei ne rimane vivo alcuno per poca prudenza, o per loro negligenza, allora è che non meritano scusa. Ammazzarono alcuni congiurati forlivesi il conte Girolamo loro signore, presono la moglie e i figliuoli ch' erano piccoli; e non parendo loro poter vivere sicuri se non s' insignorivano della fortezza, e non volendo il castellano darla loro, madonna Caterina, che così si chiamava la contessa, promise a' congiurati, se la lasciavano entrare in quella, di farla consegnare loro, e che ritenessino appresso di loro i suoi figliuoli per istatichi. Costoro sotto questa fede ve la lasciarono entrare; la quale come fu dentro, dalle mura rimproverò loro la morte del marito e minaccioli d' ogni qualità di vendetta. E per mostrare che de' suoi figliuoli non si curava, mostrò loro le membra genitali, dicendo che aveva ancora il modo a rifarne. Così costoro scarsi di consiglio e tardi avvedutisi del loro errore, con un perpetuo esilio patirono pene della poca prudenza loro. Ma di tutti i pericoli che possono dopo la esecuzione avvenire, non ci è il più certo, nè quello che sia più da temere, che quando il popolo è amico del principe che

tu hai morto; perchè a queste i congiurati non hanno rimedio alcuno, perchè e' non se ne possono mai assicurare. In esempio ci è Cesare, il quale per avere il popolo di Roma amico fu vendicato da lui; perchè avendo cacciati i congiurati di Roma, fu cagione che furono tutti in varj tempi e in varj luoghi ammazzati. Le congiure che si fanno contra alla patria, sono meno pericolose per coloro che le fanno, che non sono quelle che si fanno contra ai principi; perchè nel maneggiarle vi sono meno pericoli che in quelle: nello eseguirle vi sono quelli medesimi; dopo la esecuzione, non ve n' è alcuno. Nel maneggiarle non vi è pericoli molti; perchè un cittadino può ordinarsi alla potenza senza manifestare l' animo e disegno suo ad alcuno, e se quelli suoi ordini non gli sono interrotti, seguire felicemente l' impresa sua; se gli sono interrotti con qualche legge, aspettar tempo ed entrare per altra via. Questo s' intende in una repubblica, dove è qualche parte di corruzione; perchè in una non corrotta, non vi avendo luogo nessuno principio cattivo, non possono cadere in un suo cittadino questi pensieri. Possono adunque i cittadini per molti mezzi e molte vie aspirare al principato, dove ei non portano pericolo di essere oppressi, sì perchè le repubbliche sono più tarde che un principe, dubitano meno, e per questo sono manco caute; sì perchè hanno più rispetto ai loro cittadini grandi, e per questo quelli sono più audaci e più animosi a far loro contra. Ciascuno ha letto la congiura di Catilina scritta da Salustio, e sa come poi che la congiura fu scoperta, Catilina non solamente stette in Roma, ma venne in senato, e disse villania al senato ed al consolo, tanto era il rispetto che quella città aveva ai suoi cittadini. E partito che fu di Roma e ch' egli era di già in su gli eserciti, non si sarebbe preso Lentulo e quelli altri, se non si fussero avute lettere di lor mano che gli accusavano manifestamente. Annone grandissimo cittadino in Cartagine, aspirando alla tirannide, aveva ordinato nelle nozze d' una sua figliuola d' avvelenare tutto il senato, e dipoi farsi principe. Questa cosa intesasi, non vi fece il senato altra provvisione che d' una legge, la quale poneva termine alle spese de' conviti e delle nozze, tanto fu il rispetto ch' egli ebbero alle qualità sue. È ben vero, che nello eseguire una congiura contra alla patria vi è più difficultà e maggiori pericoli; perchè rade volte è che bastino le tue forze proprie cospirando contra a tanti; e ciascuno non è principe d' uno esercito, come era Cesare, o Agatocle, o Cleomene e simili, che hanno ad un tratto e con la forza occupata la patria. Perchè a simili è la via assai facile ed assai sicura; ma gli altri che non hanno tante aggiunte di forze, conviene che faccino la cosa o con inganno ed arte, o con forze forestiere. Quanto all' inganno ed all' arte, avendo Pisistrato Ateniese vinti i Megarensi, e per questo acquistata grazia nel popolo, uscì una mattina fuori ferito, dicendo che la nobiltà per invidia l' aveva ingiuriato, e domandò di poter menare armati seco per guardia sua. Da questa autorità facilmente salse a tanta grandezza, che diventò tiranno d' Atene. Pandolfo Petrucci tornò con altri fuorusciti in Siena, e gli fu data la guardia della piazza in governo, come cosa meccanica, e che gli altri rifiutarono, nondimeno quelli armati con il tempo gli dierono tanta riputazione, che in poco tempo ne diventò principe. Molti altri hanno tenute altre industrie ed altri modi, e con ispazio di tempo e senza pericolo vi si sono condotti. Quelli che con forza loro o con eserciti esterni hanno congiurato per occupare la patria, hanno avuti varj eventi, secondo la fortuna. Catilina preallegato vi rovinò sotto. Annone, di chi di sopra facemmo menzione, non essendo riuscito il veleno, armò di suoi partigiani molte migliaia di persone, e loro ed egli furono morti. Alcuni primi cittadini di Tebe per farsi tiranni chiamarono in aiuto uno esercito spartano, e

presono la tirannide di quella città. Tanto che esaminate tutte le congiure fatte contra alla patria, non ne troverai alcuna o poche, che nel maneggiarle siano oppresse; ma tutte, o sono riuscite, o sono rovinate nella esecuzione. Eseguite ch' elle sono, ancora non portano altri pericoli, che si porti la natura del principato in sè; perchè diventato che uno è tiranno, ha i suoi naturali e ordinari pericoli che gli arreca la tirannide, alli quali non ha altri rimedj che di sopra si siano discorsi. Questo è quanto mi è occorso scrivere delle congiure; e se io ho ragionato di quelle che si fanno con il ferro e non col veleno, nasce che l' hanno tutte un medesimo ordine. Vero è che quelle del veleno sono più pericolose, per essere più incerte: perchè non si ha comodità per ognuno; e bisogna conferirlo con chi l' ha, e questa necessità del conferirlo ti fa pericolo. Dipoi per molte cagioni un beveraggio di veleno non può essere mortale; come intervenne a quelli che ammazzarono Commodo, che avendo quello ributtato il veleno che gli avevano dato, furono forzati a strangolarlo se volleno che morisse. Non hanno pertanto i principi il maggiore nimico che la congiura; perchè fatta che è una congiura loro contra, o la gli ammazza, o la gl' infama. Perchè se la riesce e' muoiono, se la si scopre e loro ammazzino i congiurati, si crede sempre che la sia stata invenzione di quel principe, per isfogare l' avarizia e la crudeltà sua contra al sangue ed alla roba di quelli ch' egli ha morti. Non voglio però mancare di avvertire quel principe o quella repubblica contra a chi fusse congiurato, ch' abbino avvertenza, quando una congiura si manifesta loro, innanzi che faccino impresa di vendicarla, di cercare ed intendere molto bene la qualità d' essa, e misurino bene le condizioni de' congiurati e le loro; e quando la trovino grossa e potente, non la scuoprino mai, infino a tanto che si siano preparati con forze sufficienti ad opprimerla; altrimenti facendo scoprirebbono la loro rovina: però debbono con ogni industria dissimularla; perchè i congiurati veggendosi scoperti, cacciati da necessità operano senza rispetto. In esempio ci sono i Romani, i quali avendo lasciate due legioni di soldati a guardia de' Capovani contra ai Sanniti, come altrove dicemmo, congiurarono quelli capi delle legioni insieme d' opprimere i Capovani: la qual cosa intesa a Roma commessono a Rutilio nuovo consolo che vi provvedesse; il quale per addormentare i congiurati, pubblicò come il senato aveva raffermo le stanze alle legioni capovane. Il che credendosi quelli soldati, e parendo loro aver tempo ad eseguire il disegno loro, non cercarono d' accelerare la cosa; e così stettono infino che cominciarono a vedere che il consolo gli separava l' uno dall' altro; la qual cosa generato in loro sospetto, fece che si scopersono, e mandarono ad esecuzione la voglia loro. Ne può essere questo maggiore esempio nell' una e nell' altra parte. Perchè per questo si vede, quanto gli uomini sono lenti nelle cose dove ei credono aver tempo; e quanto ei sono presti dove la necessità gli caccia. Nè può uno principe o una repubblica, che vuol differire lo scoprire una congiura a suo vantaggio, usare termine migliore, che offerire di prossimo occasione con arte ai congiurati, acciocchè aspettando quella, o parendo loro aver tempo, diano tempo a quello o a quella a castigarli. Chi ha fatto altrimenti ha accelerato la sua rovina, come fece il duca d' Atene e Guglielmo de' Pazzi. Il duca diventato tiranno di Firenze, ed intendendo essergli congiurato contra, fece, senza esaminare altrimente la cosa, pigliare uno de' congiurati; il che fece subito pigliare l' armi agli altri e torgli lo stato Guglielmo sendo commessario in Val di Chiana nel MDI, ed avendo inteso come in Arezzo era congiura in favore de' Vitelli per torre quella terra ai Fiorentini, subito se n' andò in quella città, e senza pensare alle forze de' congiurati o alle sue, e senza

prepararsi ad alcuna forza, con il consiglio del vescovo suo figliuolo fece pigliare uno de' congiurati; dopo la qual presura gli altri subito presono l'armi, e tolsono la terra ai Fiorentini, e Guglielmo di commessario diventò prigione. Ma quando le congiure sono deboli, si possono e debbono senza rispetto opprimere. Non è ancora da imitare in alcun modo duoi termini usati, quasi contrarj l' uno all' altro: l' uno dal prenominato duca d' Atene, il quale per mostrare di credere d' avere la benivolenza de' cittadini fiorentini, fece morir uno che gli manifestò una congiura; l' altro da Dione Siracusano, il quale per tentare l' animo di alcuno ch' egli aveva a sospetto, consentì a Calippo, nel quale ei confidava, che mostrasse di fargli una congiura contra: e tutti due questi capitarono male; perchè l' uno tolse l' animo agli accusatori, e dettelo a chi volse congiurare; l' altro dette la via facile alla morte sua, anzi fu egli proprio capo della sua congiura; come per isperienza gl' intervenne, perchè Calippo potendo senza rispetto praticar contra a Dione, praticò tanto che gli tolse lo stato e la vita.

CAPITOLO VII.

Donde nasce che le mutazioni dalla libertà alla servitù, e dalla servitù alla libertà, alcuna n' è senza sangue, alcuna n' è piena.

Dubiterà forse alcuno donde nasca che molte mutazioni che si fanno dalla vita libera alla tirannica, e per contrario, alcuna se ne faccia con sangue, alcuna senza; perchè, come per le istorie si comprende, in simili variazioni alcuna volta sono stati morti infiniti uomini, alcuna volta non è stato ingiuriato alcuno; come intervenne nella mutazione che fece Roma dai re ai consoli, dove non furono cacciati altri che i Tarquini, fuora della offensione di qualunque altro. Il che dipende da questo, perchè quello stato che si muta nacque con violenza o no; e perchè quando e' nasce con violenza, conviene nasca con ingiuria di molti, è necessario poi nella rovina sua che gl' ingiuriati si vogliano vendicare, e da questo desiderio di vendetta nasce il sangue e la morte degli uomini. Ma quando quello stato è causato da un comune consenso d' una universalità che lo ha fatto grande, non ha cagione poi, quando rovina detta universalità, di offendere altri che il capo. E di questa sorte fu lo stato di Roma e la cacciata de' Tarquini; come fu ancora in Firenze lo stato de' Medici, che poi nella rovina loro nel MCCCCXCIV non furono offesi altri che loro. E così tali mutazioni non vengono ad essere molto pericolose, ma son bene pericolosissime quelle che sono fatte da quelli che si hanno a vendicare, le quali furono sempre mai di sorte, da fare, non che altro, sbigottire chi le legge. E perchè di questi esempi ne sono piene l' istorie, io le voglio lasciare indietro.

CAPITOLO VIII.

Chi vuole alterare una repubblica, debbe considerare il soggetto di quella.

Essi sopra discorso come un tristo cittadino non può male operare in una repubblica che non sia corrotta; la qual conclusione si fortifica, oltre alle ragioni che allora si dissono, con l' esempio di Spurio Cassio e di Manlio Capitolino.

Il quale Spurio sendo uomo ambizioso, e volendo pigliare autorità straordinaria in Roma, e guadagnarsi la plebe con il fargli molti beneficj (come era di vendergli quelli campi che i Romani avevano tolti agli Ernici) fu scoperta da' Padri questa sua ambizione, ed in tanto recata a sospetto, che parlando egli al popolo, ed offerendo di dargli quelli danari che s'erano ritratti de' grani che il pubblico aveva fatti venir di Sicilia, al tutto gli ricusò, parendo a quello che Spurio volesse dare loro il pregio della loro libertà. Ma se tal popolo fusse stato corrotto, non arebbe ricusato detto prezzo, e gli arebbe aperta alla tirannide quella via che gli chiuse. Fa molto maggiore esempio di questo, Manlio Capitolino, perchè mediante costui si vide quanta virtù d'animo e di corpo, quante buone opere fatte in favore della patria cancella dipoi una brutta cupidità di regnare; la quale, come si vede, nacque in costui per l'invidia che lui aveva degli onori erano fatti a Cammillo, e venne in tanta cecità di mente, che non pensando al modo del vivere della città, non esaminando il soggetto quale esso aveva, non atto a ricevere ancora trista forma, si mise a far tumulti in Roma contra al senato e contra alle leggi patrie. Dove si conosce la perfezione di quella città e la bontà della materia sua; perchè nel caso suo nessun della nobiltà, ancora che fussino acerrimi difensori l'uno dell'altro, si mosse a favorirlo, nessun de' parenti fece impresa in suo favore; e con gli altri accusati solevano comparire sordidati, vestiti di nero, tutti mesti, per cattare misericordia in favore dell'accusato; e con Manlio non se ne vide alcuno. I tribuni della plebe, che solevano sempre favorire le cose che pareva venissino in beneficio del popolo, e quanto erano più contra ai nobili, tanto più le tiravano innanzi, in questo caso si unirono con i nobili, per opprimere una comune peste. Il popolo di Roma, desiderosissimo dell'utile proprio ed amatore delle cose che venivano contra alla nobiltà, avvenga che facesse a Manlio assai favori, nondimeno come i tribuni lo citarono, e che rimessono la causa sua al giudizio del popolo, quel popolo diventato di difensore giudice, senza rispetto alcuno lo condannò a morte. Pertanto io non credo che sia esempio in questa istoria più atto a mostrare la bontà di tutti gli ordini di quella repubblica quanto è questo, veggendo che nessuno di quella città si mosse a difendere un cittadino pieno d'ogni virtù, e che pubblicamente e privatamente aveva fatte moltissime opere laudabili. Perchè in tutti loro potè più l'amore della patria che nessun altro rispetto, e considerarono molto più ai pericoli presenti che da lui dipendevano che ai meriti passati, tanto che con la morte sua e' si liberarono. E Tito Livio dice: *Hunc exitum habuit vir, nisi in libera civitate natus esset, memorabilis.* Dove sono da considerare due cose: l'una che per altri modi s'ha a cercare gloria in una città corrotta, che in una che ancora viva politicamente; l'altra, ch'è quasi quel medesimo che la prima, che gli uomini nel procedere loro, e tanto più nelle azioni grandi, debbono considerare i tempi ed accomodarsi a quelli: e coloro che per cattiva elezione o per naturale inclinazione si discordano dai tempi, vivono il più delle volte infelici, ed hanno cattivo esito l'azioni loro; al contrario l'hanno quelli che si concordano col tempo. E senza dubbio per le parole preallegate dell'istorico si può conchiudere, che se Manlio fusse nato ne' tempi di Mario e di Silla, dove già la materia era corrotta, e dove esso arebbe potuto imprimere la forma dell'ambizione sua, arebbe avuti quelli medesimi seguiti e successi che Mario e Silla, e gli altri poi che dopo loro alla tirannide aspirarono. Così medesimamente se Silla e Mario fussino stati ne' tempi di Manlio, sarebbero stati tra le prime loro imprese oppressi. Perchè un uomo può bene cominciare con suoi modi e con suoi tristi termini a corrompere un popolo d'una città, ma gli è impossibile che la vita di uno basti a corromperla in modo che egli medesimo

ne possa trar frutto; e quando bene e' fusse possibile con lunghezza di tempo che lo facesse, sarebbe impossibile quanto al modo del procedere degli uomini, che sono impazienti, e non possono lungamente differire una loro passione. Appresso s' ingannano nelle cose loro, e in quelle massime che desiderano assai; talchè o per poca pazienza, o per ingannarsene, entrerebbono in impresa contra a tempo e capiterebbero male. Però è bisogno a voler pigliare autorità in una repubblica e mettervi trista forma, trovare la materia disordinata dal tempo, e che a poco a poco e di generazione in generazione si sia condotta al disordine; la quale vi si conduce di necessità, quando la non sia (come di sopra si discorse) spesso rinfrescata di buoni esempi, e con nuove leggi ritirata verso i principj suoi. Sarebbe adunque stato Manlio un uomo raro e memorabile, se fusse nato in una città corrotta. E però debbono i cittadini che nelle repubbliche fanno alcuna impresa, o in favore della libertà o in favore della tirannide, considerare il soggetto che eglino hanno, giudicare da quello la difficultà delle imprese loro. Perchè tanto è difficile e pericoloso voler fare libero un popolo che voglia vivere servo, quanto è voler fare servo un popolo che voglia vivere libero. E perchè di sopra si dice, che gli uomini nello operare debbono considerare la qualità de' tempi, e procedere secondo quelli, ne parleremo a lungo nel seguente capitolo.

CAPITOLO IX.

Come conviene variare con i tempi, volendo sempre avere buona fortuna.

Io ho considerato più volte come la cagione della trista e della buona fortuna degli uomini è riscontrare il modo del procedere suo con i tempi; perchè e' si vede che gli uomini nell' opere loro procedono alcuni con impeto, alcuni con rispetto e con cauzione. E perchè nell' uno e nell' altro di questi modi si passano i termini convenienti, non si potendo osservare la vera via, nell' uno e nell' altro si erra. Ma quello viene ad errare meno, ed avere la fortuna prospera, che riscontra, come io ho detto, con il suo modo il tempo; e sempre mai si procede, secondo ti sforza la natura. Ciascuno sa come Fabio Massimo procedeva con l' esercito suo respettivamente e cautamente, discosto da ogni impeto e da ogni audacia romana; e la buona fortuna fece, che questo suo modo riscontrò bene con i tempi. Perchè sendo venuto Annibale in Italia giovine, e con una fortuna fresca, ed avendo già rotto il popolo romano due volte, ed essendo quella repubblica priva quasi della sua buona milizia e sbigottita, non potette sortire miglior fortuna, che avere un capitano il quale con la sua tardità e cauzione tenesse a bada il nimico. Nè ancora Fabio potette riscontrare tempi più convenienti ai modi suoi, di che nacque che fu glorioso. E che Fabio facesse questo per natura e non per elezione, si vede, che volendo Scipione passare in Affrica con quelli eserciti per ultimare la guerra, Fabio la contradisse assai, come quello che non si poteva spiccare dai suoi modi e dalla consuetudine sua; talchè se fusse stato a lui, Annibale sarebbe ancora in Italia, come quello che non si avvedeva ch' egli erano mutati i tempi e che bisognava mutare modo di guerra. E se Fabio fusse stato re di Roma, poteva facilmente perdere quella guerra; perchè non arebbe saputo variare col procedere suo, secondo che variavano i tempi. Ma sendo nato in una repubblica, dov' erano diversi cittadini e diversi umori, come la ebbe Fabio, che fu ottimo ne' tempi debiti a sostenere la guerra, così ebbe poi Scipione ne' tempi atti a

vincerla. Di qui nasce che una repubblica ha maggior vita, ed ha più lungamente buona fortuna ch' un principato; perchè la può meglio accomodarsi alla diversità de' temporali, per la diversità de' cittadini che sono in quella, che non può un principe. Perchè un uomo che sia consueto a procedere in un modo, non si muta mai (come è detto) e conviene di necessità, quando si mutano i tempi disformi a quel suo modo, che rovini. Piero Soderini, altre volte preallegato procedeva in tutte le cose sue con umanità e pazienza. Prosperò egli e la sua patria mentre che i tempi furono conformi al modo del procedere suo; ma come vennero dipoi tempi, dove bisognava rompere la pazienza e l' umanità, non lo seppe fare; talchè insieme con la sua patria rovinò. Papa Giulio II procedette in tutto il tempo del suo pontificato con impeto e con furia, e perchè i tempi l'accompagnarono bene, gli riuscirono le sue imprese tutte. Ma se fussero venuti altri tempi, ch' avessero ricerco altro consiglio, di necessità rovinava; perchè non arebbe mutato nè modo nè ordine nel maneggiarsi. E che noi non ci possiamo mutare, ne sono cagione due cose : l' una che noi non ci possiamo opporre a quello a che c' inclina la natura; l' altra che avendo uno con un modo di procedere prosperato assai, non è possibile persuadergli che possa far bene a procedere altrimenti; donde ne nasce che in un uomo la fortuna varia, perchè ella varia i tempi, ed egli non varia i modi. Nascene ancora la rovina della città, per non si variare gli ordini delle repubbliche co' tempi, come lungamente di sopra discorremmo. Ma sono più tarde, perchè le penano più a variare, perchè bisogna che venghino tempi che commovino tutta la repubblica, a che un solo col variare il modo del procedere non basta. E perchè noi abbiamo fatto menzione di Fabio Massimo che tenne a bada Annibale, mi pare da discorrere nel capitolo seguente, se un capitano, volendo far la giornata in ogni modo col nimico, può essere impedito da quello, che non la faccia.

CAPITOLO X.

Che un capitano non può fuggire la giornata, quando l' avversario la vuol fare in ogni modo.

Cneus Sulpitius dictator adversus Gallos bellum trahebat, nolens se fortunæ committere adversus hostem, quem tempus, deteriorem in dies, et locus alienus, faceret. Quando e' seguita uno errore dove tutti gli uomini o la maggior parte s' ingannano, io non credo che sia male molte volte riprovarlo. Pertanto ancora ch' io abbia di sopra più volte mostro quanto le azioni circa le cose grandi siano disformi a quelle degli antichi tempi, nondimeno non mi par superfluo al presente replicarlo. Perchè se in alcuna parte si devia dagli antichi ordini, si devia massime nelle azioni militari, dove al presente non è osservata alcuna di quelle cose che dagli antichi erano stimate assai. Ed è nato questo inconveniente, perchè le repubbliche ed i principi hanno imposto questa cura ad altri, e per fuggire i pericoli si sono discostati da questo esercizio; e se pure si vede qualche volta un re de' tempi nostri andare in persona, non si crede però che da lui nascono altri modi che meritino più laude. Perchè quello esercizio, quando pure lo fanno, lo fanno a pompa, e non per alcuna altra laudabile cagione. Pure questi fanno minori errori, rivedendo i loro eserciti qualche volta in viso, tenendo appresso di loro il titolo dell' imperio, che non fanno repubbliche, e massime le italiane, le quali fidandosi d' altrui, nè

s' intendendo in alcuna cosa di quello che appartenga alla guerra, e dall'altro canto volendo, per parere d'essere loro il principe, deliberarne, fanno in tale deliberazione mille errori. E benchè d'alcuno ne abbi discorso altrove, voglio al presente non ne tacere uno importantissimo. Quando questi principi viziosi, o repubbliche effeminate, mandano fuori un loro capitano, la più savia commissione che paia loro darli, è quando gl' impongono che per alcun modo non venga a giornata, anzi sopra ogni cosa si guardi dalla zuffa; e parendo loro in questo imitare la prudenza di Fabio Massimo, che differendo il combattere salvò lo stato a' Romani, non intendono che la maggior parte delle volte questa commissione è nulla o è dannosa; perchè si debbe pigliare questa conclusione, che un capitano che voglia stare alla campagna, non può fuggire la giornata qualunque volta il nimico la vuole fare in ogni modo. E non è altro questa commissione che dire: Fa la giornata a posta del nimico, e non a tua. Perchè a volere stare in campagna, e non far la giornata, non ci è altro rimedio sicuro che porsi cinquanta miglia almeno discosto al nimico, e dipoi tenere buone spie, che venendo quello verso di te, tu abbi tempo a discostarti. Un altro partito ci è, rinchiudersi in una città. E l' uno e l' altro di questi due partiti è dannosissimo. Nel primo si lascia in preda il paese suo al nimico, ed un principe valente vorrà più tosto tentare la fortuna della zuffa, che allungare la guerra con tanto danno de' sudditi. Nel secondo partito è la perdita manifesta; perchè conviene che riducendoti con uno esercito in una città tu venga ad essere assediato, ed in poco tempo patir fame, e venire a dedizione; talchè fuggire la giornata per queste due vie è dannosissimo. Il modo che tenne Fabio Massimo di stare ne' luoghi forti, è buono, quando tu hai sì virtuoso esercito, che il nimico non abbia ardire di venirti a trovare dentro a' tuoi vantaggi. Nè si può dire che Fabio fuggisse la giornata, ma più tosto che la volesse fare a suo vantaggio. Perchè se Annibale fusse ito a trovarlo, Fabio l' arebbe aspettato, e fatto giornata seco; ma Annibale non ardì mai di combattere con lui a modo di quello. Tanto che la giornata fu fuggita così da Annibale, come da Fabio; ma se uno di loro l' avesse voluta fare in ogni modo, l' altro non vi aveva se non uno de' tre rimedj, cioè i due sopraddetti, o fuggirsi. Che questo ch' io dico sia vero, si vede manifestamente con mille esempi, e massime nella guerra che i Romani feciono con Filippo di Macedonia padre di Perse: perchè Filippo sendo assaltato dai Romani deliberò non venire alla zuffa; e per non vi venire volle fare prima, come aveva fatto Fabio Massimo in Italia, e si pose col suo esercito sopra la sommità d' un monte, dove si afforzò assai, giudicando i Romani non avessero ardire di andare a trovarlo. Ma andativi e combattutolo, lo cacciarono di quel monte, ed egli non potendo resistere si fuggì con la maggior parte delle genti. E quel che lo salvò che non fu consumato in tutto, fu la iniquità del paese, qual fece che i Romani non poterono seguirlo. Filippo adunque non volendo azzuffarsi, ed essendosi posto con il campo presso ai Romani, si ebbe a fuggire; ed avendo conosciuto per questa isperienza, come non volendo combattere non gli bastava stare sopra i monti, e nelle terre non volendo rinchiudersi, deliberò pigliar l' altro modo di stare discosto molte miglia al campo romano. Onde se i Romani erano in una provincia, ei se ne andava nell' altra; e così sempre donde i Romani partivano, esso entrava. E veggendo al fine come nello allungare la guerra, per questa via le sue condizioni peggioravano, e che i suoi soggetti ora da lui, ora dai nemici erano oppressi, delìberò di tentare la fortuna della zuffa, e così venne con i Romani ad una giornata giusta. È utile adunque non combattere, quando gli eserciti hanno queste condizioni che aveva l' esercito di Fabio, e che ora ha quello di

C. Sulpizio, cioè avere uno esercito sì buono, che il nimico non ardisca venirti a trovare dentro alle fortezze tue, e che il nimico sia in casa tua senza avere preso molto piè, dove ei patisca necessità del vivere. Ed è in questo caso il partito utile, per le ragioni che dice Tito Livio: *Nolens sese fortunæ committere adversus hostem, quem tempus, deteriorem in dies, et locus alienus, faceret.* Ma in ogni altro termine non si può fuggire la giornata, se non con tuo disonore e pericolo. Perchè fuggirsi, come fece Filippo, è come essere rotto, e con più vergogna quanto meno s' è fatto prova della tua virtù. E se a lui riuscì salvarsi, non riuscirebbe ad un altro, che non fusse aiutato dal paese come egli. Che Annibale non fusse maestro di guerra, nessuno mai non lo dirà; ed essendo all' incontro di Scipione in Affrica, se egli avesse veduto vantaggio in allungare la guerra, e' l' arebbe fatto; e per avventura, sendo lui buon capitano, ed avendo buono esercito, lo arebbe potuto fare, come fece Fabio in Italia, ma non l' avendo fatto, si debbe credere che qualche cagione importante lo movesse. Perchè un principe che abbi uno esercito messo insieme, e vegga che per difetto di danari o d' amici ei non può tenere lungamente tale esercito, è matto al tutto se non tenta la fortuna innanzi che tal esercito s' abbia a risolvere; perchè aspettando ei perde al certo, tentando potrebbe vincere. Un' altra cosa ci è ancora da stimare assai, la quale è, che si debbe, eziandio perdendo, volere acquistare gloria, e più gloria si ha ad essere vinto per forza, che per altro inconveniente che t' abbia fatto perdere. Sicchè Annibale doveva essere costretto da queste necessità. E dall' altro canto Scipione, quando Annibale avesse differita la giornata, e non gli fusse bastato l' animo d'andarlo a trovare ne' luoghi forti, non pativa per aver di già vinto Siface, e acquistate tante terre in Affrica, che vi poteva star sicuro e con comodità come in Italia. Il che non interveniva ad Annibale, quando era all' incontro di Fabio; nè a questi Francesi, ch' erano all' incontro di Sulpizio. Tanto meno ancora può fuggire la giornata colui, che con l' esercito assalta il paese altrui; perchè se e' vuole entrare nel paese del nimico, gli conviene quando il nimico se gli facci incontro azzuffarsi seco, e se si pone a campo ad una terra, s' obbliga tanto più alla zuffa; come ne' tempi nostri intervenne al duca Carlo di Borgogna, che sendo a campo a Moratto, terra de' Svizzeri, fu da' Svizzeri assaltato e rotto; e come intervenne all' esercito di Francia, che campeggiando a Novara fu medesimamente da' Svizzeri rotto.

CAPITOLO XI.

Che chi ha fare con assai, ancora che sia inferiore, purchè possa sostenere i primi impeti vince.

La potenza de' tribuni della plebe nella città di Roma fu grande, e fu necessaria, come molte volte da noi è stato discorso; perchè altrimenti non si sarebbe potuto porre freno all' ambizione della nobiltà, la quale arebbe molto tempo innanzi corrotta quella repubblica, che la non si corruppe. Nondimeno, perchè in ogni cosa (come altre volte si è detto) è nascoso qualche proprio male che fa surgere nuovi accidenti, è necessario a questi con nuovi ordini provvedere. Essendo pertanto divenuta l' autorità tribunizia insolente e formidabile alla nobiltà ed a tutta Roma, e' ne sarebbe nato qualche inconveniente dannoso alla libertà romana, se da Appio Claudio non fusse stato mostro il modo, con il quale si avevano a difendere contra all' ambizione de' tribuni; il quale fu

che trovavano sempre fra loro qualcuno che fusse o pauroso o corruttibile o amatore del comun bene; talmentechè lo disponevano ad opporsi alla volontà di quelli altri, che volessino tirare innanzi alcuna deliberazione contra alla volontà del senato. Il quale rimedio fu un grande temperamento a tanta autorità, e per molti tempi giovò a Roma. La qual cosa m' ha fatto considerare, che qualunque volta e' sono molti potenti uniti contro ad un altro potente, ancora che tutti insieme siano molto più potenti di quello, nondimanco si debbe sempre sperare più in quello solo e meno gagliardo, che in quelli assai, ancorachè gagliardissimi. Perchè lasciando stare tutte quelle cose delle quali uno solo si può più che molti prevalere, che sono infinite, sempre occorrerà questo che potrà, usando un poco d' industria, disunire gli assai, e quel corpo ch' era gagliardo, far debole. Io non voglio in questo addurre antichi esempi, che ce ne sarebbono assai, ma voglio mi bastino i moderni, seguiti ne' tempi nostri. Congiurò nel MCCCCLXXXIV tutta Italia contra a' Viniziani, e poichè loro al tutto erano persi, e non potevano stare più con l' esercito in campagna, corruppono il signore Lodovico che governava Milano; e per tale corruzione fecero uno accordo, nel quale non solamente riebbero le terre perse, ma usurparono parte dello stato di Ferrara. E così coloro che perdevano nella guerra, restarono superiori nella pace. Pochi anni sono congiurò contro a Francia tutto il mondo; nondimeno, avanti che si vedesse il fine della guerra, Spagna si ribellò da' confederati, e fece accordo seco; in modo che gli altri confederati furono costretti poco dipoi ad accordarsi ancora essi. Talchè senza dubbio si debbe sempre mai fare giudizio, quando e' si vede una guerra mossa da molti contra ad uno, che quell' uno abbia a restare superiore, quando sia di tale virtù, che possa sostenere i primi impeti, e col temporeggiarsi aspettare tempo: perchè quando e' non fusse così, porterebbe mille pericoli; come intervenne ai Viniziani nell' VIII, i quali se avessero potuto temporeggiare con lo esercito francese, e avere tempo a guadagnarsi alcuni di quelli che gli erano collegati contro, arebbono fuggita quella rovina; ma non avendo virtuose armi da potere temporeggiare il nimico, e per questo non avendo avuto tempo a separarne alcuno, rovinarono. Perchè si vide che il papa riavuto ch' egli ebbe le cose sue si fece loro amico, e così Spagna; e molto volentieri l' uno e l' altro di questi due principi arebbono salvato loro lo stato di Lombardia contro a Francia, per non lo fare sì grande in Italia, s' egli avessino potuto. Potevano adunque i Viniziani dare parte per salvare il resto; il che se loro avessino fatto in tempo che paresse che la non fusse stata necessità, ed innanzi ai moti della guerra, era savissimo partito; ma in sui moti era vituperoso, e per avventura di poco profitto. Ma innanzi a tali moti, pochi in Vinegia de' cittadini potevano vedere il pericolo, pochissimi vedere il rimedio, e nessuno consigliarlo. Ma per tornare al principio di questo discorso, conchiudo, che così come il senator romano ebbe rimedio per la salute della patria contra all' ambizione de' tribuni, per esser molti, così arà rimedio qualunque principe che sia assaltato da molti, qualunque volta ei sappia con prudenza usare termini convenienti a disunirli.

CAPITOLO XII.

Come un capitano prudente debbe imporre ogni necessità di combattere ai suoi soldati, e a quelli degli nemici torla.

Altre volte abbiamo discorso quanto sia utile alle umane azioni la necessità, e a qual gloria siano sute condotte da quella, e come da alcuni morali filosofi è stato scritto, le mani e la lingua degli uomini, due nobilissimi istrumenti a nobilitarli, non arebbero operato perfettamente, nè condotte l' opere umane a quella altezza si veggono condotte, se dalla necessità non fussero spinte. Sendo conosciuto adunque dagli antichi capitani degli eserciti la virtù di tal necessità, e quanto per quella gli animi de' soldati diventavano ostinati al combattere, facevano ogni opera, perchè i soldati loro fussino costretti da quella. E dall' altra parte usavano ogni industria, perchè gl' inimici se ne liberassino, e per questo molte volte apersono al nimico quella via che loro gli potevano chiudere, ed a' suoi soldati proprî chiusono quella che potevano lasciare aperta. Quello adunque che desidera o ch' una città si difenda ostinatamente, o che uno esercito in campagna ostinatamente combatta, debbe sopra ogni altra cosa ingegnarsi di mettere ne' petti di chi ha a combattere tale necessità. Onde un capitano prudente, che avesse ad andare ad una espugnazione d' una città, debba misurare la facilità o la difficultà dell' espugnarla dal conoscere e considerare qual necessità costringe gli abitatori di quella a difendersi; e quando vi trovi assai necessità che gli costringa alla difesa, giudichi la espugnazione difficile, altrimenti la giudichi facile. Di qui nasce che le terre dopo la rebellione sono più difficili ad acquistare, che le non sono nel primo acquisto; perchè nel principio non avendo cagione di temer di pena, per non avere offeso, si arrendono facilmente; ma parendo loro sendosi dipoi rebellati avere offeso, e per questo temendo la pena, diventano difficili ad essere espugnate. Nasce ancora tale ostinazione dai naturali odj, che hanno i principi vicini e repubbliche vicine l' uno con l' altro; il che procede da ambizione di dominare e gelosia del loro stato, massimamente se le sono repubbliche, come interviene in Toscana: la qual gara e contenzione ha fatto e farà sempre difficile la espugnazione l' una dell' altra. Pertanto chi considererà bene i vicini della città di Firenze ed i vicini della città di Vinegia, non si maraviglierà, come molti fanno, che Firenze abbia più speso nelle guerre ed acquistato meno di Vinegia; perchè tutto nasce da non avere avuto i Viniziani le terre vicine sì ostinate alla difesa, quanto ha avuto Firenze, per essere state tutte le città finitime a Vinegia use a vivere sotto un principe, e non libere; e quelli che sono consueti a servire, stimano molte volte poco il mutare padrone, anzi molte volte lo desiderano. Talchè Vinegia, benchè abbia avuti i vicini più potenti che Firenze, per avere trovate le terre meno ostinate, le ha potuto più tosto vincere, che non ha fatto quella, sendo circondata da tutte città libere. Debbe adunque un capitano (per tornare al primo discorso) quando egli assalta una terra, con ogni diligenza ingegnarsi di levare a' difensori di quella tale necessità, e per conseguenza tale ostinazione, promettendo perdono, s' egli hanno paura della libertà, mostrare di non andare contro al comune bene, ma contro a pochi ambiziosi della città. La quale cosa molte volte ha facilitato l' imprese e l' espugnazioni delle terre. E benchè simili colori siano facilmente conosciuti, e massime dagli uomini prudenti, nondimeno vi sono spesso ingannati i

popoli; i quali cupidi della presente pace chiudono gli occhi a qualunque altro laccio che sotto le larghe promesse si tendesse; e per questa via infinite città sono diventate serve; come intervenne a Firenze nei prossimi tempi, e come intervenne a Crasso ed all' esercito suo; il quale, ancora che conoscesse le vane promesse de' Parti le quali erano fatte per tor via la necessità ai suoi soldati del difendersi, nondimeno non potette tenerli ostinati, accecati dalle offerte della pace ch' erano fatte loro dai loro nimici, come si vede particolarmente leggendo la vita di quello. Dico pertanto, che avendo i Sanniti fuora della convenzione dell' accordo, per l' ambizione di pochi corso e predato sopra i campi de' confederati romani, ed avendo dipoi mandati ambasciadori a Roma a chieder pace, offerendo di restituire le cose predate, e di dare prigioni gli autori de' tumulti e della preda, furono ributtati da' Romani; e ritornati a Sannio senza speranza d' accordo, Claudio Ponzio, capitano allora dell' esercito de' Sanniti, con una sua notabile orazione mostrò, come i Romani volevano in ogni modo guerra, e benchè per loro si desiderasse la pace, la necessità gli faceva seguire la guerra, dicendo queste parole: *Justum est bellum quibus necessarium, et pia arma quibus nisi in armis spes est:* sopra la qual necessità egli fondò con gli suoi soldati la speranza della vittoria. E per non avere a tornare più sopra questa materia, mi pare da addurvi quelli esempi romani che sono più degni d' annotazione. Era C. Manilio con l' esercito all' incontro de' Veienti, ed essendo parte dell' esercito veientano entrato dentro agli steccati di Manilio, corse Manilio con una banda al soccorso di quelli; e perchè i Veienti non potessino salvarsi, occupò tutti gli aditi del campo; onde veggendosi i Veienti rinchiusi, cominciarono a combattere con tanta rabbia, ch' egli ammazzarono Manilio, ed arebbero tutto il resto de' Romani oppresso, se dalla prudenza d' un tribuno non fusse stato loro aperta la via ad andarsene. Dove si vede, come mentre la necessità costrinse i Veienti a combattere, e' combatterono ferocissimamente; ma quando videro aperta la via, pensarono più a fuggire che a combattere. Erano entrati i Volsci e gli Equi con gli eserciti loro ne' confini romani. Mandossi loro all' incontro i consoli. Talchè nel travagliare la zuffa, l' esercito de' Volsci, del quale era capo Vezio Messio, si trovò ad un tratto rinchiuso tra gli steccati suoi occupati da' Romani, e l' altro esercito romano: e veggendo come gli bisognava o morire, o farsi la via col ferro, disse ai suoi soldati queste parole: *Ite mecum, non murus, nec vallum, sed armati armatis obstant; virtute pares, necessitate, quæ ultimum ac maximum telum est, superiores estis.* Sì che questa necessità è chiamata da Tito Livo *ultimum ac maximum telum.* Cammillo prudentissimo di tutti i capitani romani, sendo già dentro nella città dei Veienti con il suo esercito, per facilitare il pigliare quella, e torre ai nimici una ultima necessità di difendersi, comandò in modo che i Veienti udirono, che nessuno offendesse quelli che fussino disarmati; talchè, gittate l' arme in terra, si prese quella città quasi senza sangue. Il qual modo fu dipoi da molti capitani osservato.

CAPITOLO XIII.

Dove sia più da confidare o in uno buono capitano che abbia l' esercito debole, o in uno buono esercito che abbia il capitano debole.

Essendo diventato Coriolano esule di Roma, se ne andò ai Volsci, dove contratto uno esercito per vendicarsi contra ai suoi cittadini, se ne venne a Roma;

donde dipoi si partì, più per la pietà della sua madre, che per le forze de' Romani. Sopra il qual luogo Tito Livio dice, essersi per questo conosciuto come la repubblica romana crebbe più per la virtù de' capitani, che de' soldati, considerato come i Volsci per l' addietro erano stati vinti; e solo poi avevano vinto che Coriolano fu loro capitano. E benchè Livio tenga tale opinione, nondimeno si vede in molti luoghi della sua istoria la virtù de' soldati senza capitano aver fatto maravigliose pruove, ed essere stati più ordinati e più feroci dopo la morte de' consoli loro, che innanzi che morissino; come occorse nell' esercito che i Romani avevano in Ispagna sotto gli Scipioni, il quale, morti i duoi capitani, potè con la virtù sua non solamente salvare sè stesso, ma vincere il nimico, e conservare quella provincia alla repubblica. Talchè discorrendo tutto si troverà molti esempi, dove solo la virtù de' soldati arà vinto la giornata, e molti altri dove solo la virtù de' capitani arà fatto il medesimo effetto; in modo che si può giudicare, l' uno abbia bisogno dell' altro, e l' altro dell' uno. Ecci bene da considerare prima, qual sia più da temere o d' un buono esercito male capitanato, o d' un buono capitano accompagnato da cattivo esercito. E seguendo in questo l' opinione di Cesare, si debbe stimare poco l' uno e l' altro. Perchè andando egli in Ispagna contra ad Afranio e Petreio che avevano un buono esercito, disse che gli stimava poco: *Quia ibat ad exercitum sine duce*, mostrando la debolezza de' capitani. Al contrario, quando andò in Tessaglia contra Pompeo disse: *Vado ad ducem sine exercitu*. Puossi considerare un' altra cosa: a quale è più facile, o ad un buono capitano fare un buono esercito, o ad un buono esercito fare un buono capitano. Sopra che dico, che tal questione par decisa; perchè più facilmente molti buoni troveranno o instruiranno uno, tanto che diventi buono, che non farà uno molti. Lucullo quando fu mandato contra a Mitridate era al tutto inesperto della guerra; nondimanco quel buono esercito, dov' erano assai ottimi capi, lo feciono tosto un buon capitano. Armarono i Romani, per difetto di uomini, assai servi, e gli dierono ad esercitare a Sempronio Gracco, il quale in poco tempo fece un buono esercito. Pelopida ed Epaminonda, come altrove dicemmo, poich' egli ebbero tratta Tebe loro patria dalla servitù degli Spartani, in poco tempo feciono de' contadini tebani soldati ottimi, che poterono non solamente sostenere la milizia spartana, ma vincerla. Sì che la cosa è pari, perchè l' uno buono può trovar l' altro. Nondimeno un esercito buono senza capo buono suole diventare insolente e pericoloso; come diventò l' esercito di Macedonia dopo la morte d'Alessandro, e come erano i soldati veterani nelle guerre civili. Tanto ch' io credo, che sia più da confidare assai in un capitano ch' abbi tempo a instruire uomini e comodità d' armarli, che in uno esercito insolente con un capo tumultuario fatto da lui. Però è da duplicare la gloria e la laude a quelli capitani, che non solamente hanno avuto a vincere il nimico, ma prima che venghino alle mani con quello, è convenuto loro instruire l' esercito loro, e farlo buono. Perchè in questi si mostra doppia virtù, e tanto rara, che se tale fatica fusse stata data a molti, ne sarebbero stimati e riputati meno assai che non sono.

CAPITOLO XIV.

Le invenzioni nuove che appariscono nel mezzo della zuffa, e le voci nuove che si odono, quali effetti faccino.

Di quanto momento sia ne' conflitti e nelle zuffe un nuovo accidente che nasca, per cosa che di nuovo si vegga o oda, si dimostra in assai luoghi, e massime per questo esempio che occorse nella zuffa che i Romani fecero con i Volsci; dove Quinzio veggendo inclinare uno de' corni del suo esercito, cominciò a gridare forte, ch' egli stessino saldi, perchè l' altro corno dell' esercito era vittorioso. Con la qual parola, avendo dato animo a' suoi e sbigottimento a' nimici, vinse. E se tali voci in uno esercito bene ordinato fanno effetti grandi, in uno tumultario e male ordinato gli fanno grandissimi, perchè al tutto è mosso da simil vento. Io ne voglio addurre uno esempio notabile occorso ne' nostri tempi. Era la città di Perugia pochi anni sono divisa in due parti, Oddi e Baglioni. Questi regnavano, quelli altri erano esuli; i quali avendo mediante loro amici ragunato esercito, e ridottisi in alcuna loro terra propinqua a Perugia con il favore della parte, una notte entrarono in quella città, e senza essere scoperti se ne venivano per pigliare la piazza. E perchè quella città in su tutti i canti delle vie ha catene che la tengono sbarrata, avevano le genti oddesche davanti uno, che con una mazza ferrata rompeva i serrami di quelle, acciocchè i cavalli potessero passare; e restandoli a rompere solo quella che sboccava in piazza, ed essendo già levato il romore all' armi, ed essendo colui che rompeva oppresso dalla turba che gli veniva dietro, nè potendo per questo alzare bene le braccia per rompere, per potersi maneggiare gli venne detto : Fatevi indietro; la qual voce andando di grado in grado, dicendo addietro , cominciò a far fuggire gli ultimi, e di mano in mano gli altri con tanta furia, che per loro medesimi si ruppono; e così restò vano il disegno degli Oddi, per cagione di sì debole accidente. Dove è da considerare, che non tanto gli ordini in uno esercito sono necessari per potere ordinatamente combattere, quanto perchè ogni minimo accidente non ti disordini. Perchè non per altro le moltitudini popolari sono disutili per la guerra, se non perchè ogni romore, ogni voce, ogni strepito gli altera, e fagli fuggire. E però un buono capitano tra gli altri suoi ordini debbe ordinare, chi sono quelli ch' abbino a pigliare la sua voce e rimetterla ad altri, ed assuefare i suoi soldati, che non credino se non a quelli suoi capi, che non dichino se non quel che da lui è commesso; perchè non osservata bene questa parte, s' è visto molte volte avere fatti disordini grandissimi. Quanto al vedere cose nuove, debbe ogni capitano ingegnarsi di farne apparire alcuna, mentre che gli eserciti sono alle mani, che dia animo agli suoi, e tolgalo agli nimici; perchè tra gli accidenti che ti diano la vittoria, questo è efficacissimo. Di che se ne può addurre per testimone Caio Sulpizio dittatore romano; il quale, venendo a giornata con i Francesi, armò tutti i saccomanni e gente vile del campo, e quelli fatti salire sopra i muli ed altri somieri con armi e insegne da parer gente a cavallo, gli mise dietro a un colle, e comandò che ad un segno dato nel tempo che la zuffa fusse più gagliarda, si scoprissero e mostrassinsi a' nimici. La qual cosa così ordinata e fatta, dette tanto terrore ai Francesi, che perderono la giornata. E però un buon capitano debbe far due cose, l' una di vedere con alcune di queste nuove

invenzioni di sbigottire il nimico; l'altra di stare preparato ch' essendo fatte dal nimico contra di lui le possa scoprire, e fargliele tornar vane; come fece il re d'India a Semiramis; la quale veggendo come quel re aveva buon numero d'elefanti, per sbigottirlo, e per mostrargli che ancora essa n'era copiosa, ne formò assai con cuoia di bufali e di vacche, e quelli messi sopra i cammelli gli mandò davanti; ma conosciuto dal re l'inganno, gli tornò non solamente quel suo disegno vano, ma dannoso. Era Mamerco dittatore contra a' Fidenati, i quali per isbigottire l'esercito romano ordinarono, che in sull' ardore della zuffa uscisse fuora di Fidene un numero di soldati con fuochi in sulle lance, acciocchè i Romani occupati della novità della cosa rompessino tra loro gli ordini. Sopra che è da notare, che quando tali invenzioni hanno più del vero che del finto, si può bene allora rappresentarle agli uomini, perchè avendo assai del gagliardo, non si può scoprire così presto la debolezza loro. Ma quando l'hanno più del finto che del vero, è bene o non le fare, o facendole tenerle discosto, di qualità che le non possino essere così presto scoperte; come fece Caio Sulpizio de' mulattieri. Perchè quando v'è dentro debolezza, appressandosi le si scuoprono tosto, e ti fanno danno e non favore; come feciono gli elefanti a Semiramis e a' Fidenati i fuochi, i quali benchè nel principio turbassino un poco l'esercito, nondimeno, come e' sopravvenne il dittatore e cominciò a sgridargli dicendo che non si vergognavano a fuggire il fumo come le pecchie, e che dovessino rivoltarsi a loro gridando, *suis flammis delete Fidenas quas vestris beneficiis placare non potuistis,* tornò quello trovato ai Fidenati inutile, e restarono perditori della zuffa.

CAPITOLO XV.

Come uno e non molti siano preposti ad uno esercito, e come i più comandatori offendono.

Essendosi ribellati i Fidenati, ed avendo morto quella colonia che i Romani avevano mandata in Fidene, crearono i Romani per rimediare a questo insulto quattro tribuni con potestà consolare, de' quali lasciatone uno alla guardia di Roma, ne mandarono tre contra ai Fidenati ed a' Veienti, i quali, per essere divisi tra loro e disuniti, ne riportarono disonore e non danno: perchè del disonore, ne furono cagione loro; del non ricevere danno, ne fu cagione la virtù de' soldati. Donde i Romani veggendo questo disordine ricorsono alla creazione del dittatore acciocchè un solo riordinasse quello che tre avevano disordinato. Donde si conosce la inutilità di molti comandatori in uno esercito, o in una terra che s'abbia a difendere; e Tito Livio non lo può più chiaramente dire che con le infrascritte parole: *Tres tribuni potestate consulari documento fuere, quam plurium imperium bello inutile esset; tendendo ad sua quisque consilia, quum alii aliud videretur, aperuerunt ad occasionem locum hosti.* E benchè questo sia assai esempio a provare il disordine che fanno nella guerra più comandatori, ne voglio addurre alcuno altro e moderno ed antico per maggiore dichiarazione. Nel MD, dopo la ripresa che fece il re di Francia Luigi XII di Milano, mandò le sue genti a Pisa per restituirla ai Fiorentini, dove furono mandati commissari Giovanbattista Ridolfi e Luca d' Antonio degli Albizzi. E perchè Giovanbattista era uomo di riputazione e di più tempo, Luca lasciava al tutto governare ogni cosa a lui; e se egli non dimostrava la sua

ambizione con opporsegli, la dimostrava col tacere, e con lo stracurare e vilipendere ogni cosa in modo, che non aiutava le azioni del campo nè coll' opere nè col consiglio, come se fusse stato uomo di nessuno momento. Ma si vide poi tutto il contrario, quando Giovanbattista per certo accidente seguito se n' ebbe a tornare a Firenze, dove Luca rimasto solo dimostrò quanto con l' animo, con la industria e con il consiglio valeva : le quali tutte cose, mentre vi fu la compagnia, erano perdute. Voglio di nuovo addurre in confirmazione di questo le parole di Tito Livio, il quale riferendo come essendo mandato dai Romani contra agli Equi Quinzio ed Agrippa suo collega, Agrippa volle che tutta l' amministrazione della guerra fusse appresso a Quinzio, e dice : *Saluberrimum in administrationem magnarum rerum est, summam imperii apud unum esse.* Il che è contrario a quello che oggi fanno queste nostre repubbliche e principi, di mandare ne' luoghi, per ministrarli meglio, più d' un commessario e più d' un capo; il che fa una inestimabile confusione. E se si cercasse la cagione della rovina degli eserciti italiani e francesi ne' nostri tempi, si troverebbe la potissima cagione essere stata questa. E puossi conchiudere veramente, come egli è meglio mandare in una espedizione un uomo solo di comunale prudenza, che duoi valentissimi uomini con la medesima autorità.

CAPITOLO XVI.

Che la vera virtù si va ne' tempi difficili a trovare; e ne' tempi facili non gli uomini virtuosi, ma quelli che per ricchezze o per parentado prevagliono, hanno più grazia.

Egli fu sempre e sempre sarà che gli uomini grandi e rari in una repubblica ne' tempi pacifici sono negletti; perchè per l' invidia che s' ha tirato dietro la riputazione che la virtù d' essi ha dato loro, si trova in tali tempi assai cittadini che vogliono, non che esser loro eguali, ma essere loro superiori. E di questo n' è un luogo buono in Tucidide istorico greco, il quale mostra come sendo la repubblica ateniese rimasa superiore in la guerra peloponnesiaca, ed avendo frenato l' orgoglio degli Spartani e quasi sottomessa tutta la Grecia, salse in tanta riputazione che la disegnò d' occupare la Sicilia. Venne questa impresa in disputa in Atene. Alcibiade e qualche altro cittadino consigliavano che la si facesse, come quelli che pensando poco al bene pubblico, pensavano all' onor loro, disegnando essere capi di tale impresa. Ma Nicia, ch' era il primo tra i reputati d' Atene, la dissuadeva; e la maggior ragione che nel concionare al popolo, perchè gli fusse prestato fede, adducesse, fu questa, che consigliando esso che non si facesse questa guerra, ei consigliava cosa che non faceva per lui : perchè stando Atene in pace, sapeva come v' erano infiniti cittadini che gli volevano andare innanzi; ma facendosi guerra, sapeva che nessuno cittadino gli sarebbe superiore o eguale. Vedesi pertanto come nelle repubbliche è questo disordine, di far poca stima de' valentuomini ne' tempi quieti. La qual cosa gli fa indegnare in due modi : l'uno per vedersi mancare del grado loro; l' altro per vedersi far compagni e superiori uomini indegni e di manco sufficienza di loro. Il qual disordine nelle repubbliche ha causato di molte rovine; perchè quelli cittadini che immeritamente si veggono sprezzare, e conoscono che e' ne sono cagione i tempi facili e non pericolosi, s' ingegnano di turbarli movendo nuove guerre in pregiudicio della repubblica. E pensando quali po-

tessino essere i rimedj, ce ne trovo due: l'uno, mantenere i cittadini poveri, acciocchè con le ricchezze senza virtù non potessino corrompere nè loro nè altri; l'altro, d'ordinarsi in modo alla guerra, che sempre si potesse far guerra, e sempre s'avesse bisogno di cittadini riputati, come fe' Roma ne' suoi primi tempi. Perchè tenendo fuori quella città sempre eserciti, sempre v'era luogo alla virtù degli uomini, nè si poteva torre il grado ad uno che lo meritasse, e darlo ad un altro che non lo meritasse. Perchè se pure lo faceva qualche volta per errore, o per provare, ne seguiva tosto tanto suo disordine e pericolo, che la ritornava subito nella vera via. Ma le altre repubbliche che non sono ordinate come quella, e che fanno solo guerra quando la necessità le costringe, non si possono difendere da tale inconveniente; anzi sempre vi correranno dentro, e sempre ne nascerà disordine, quando quel cittadino negletto e virtuoso sia vendicativo, ed abbia nella città qualche riputazione e aderenza. E se la città di Roma un tempo se ne difese, a quella ancora (poichè la ebbe vinto Cartagine ed Antioco, come altrove si disse) non temendo più di guerra, pareva poter commettere gli eserciti a qualunque la voleva; non riguardando tanto alla virtù, quanto alle altre qualità che gli dessino grazia nel popolo. Perchè si vede che Paulo Emilio ebbe più volte la ripulsa nel consolato, nè fu prima fatto consolo che surgesse la guerra macedonica; la quale giudicandosi pericolosa, di consenso di tutta la città fu commessa a lui. Sendo nella città nostra di Firenze seguite dopo il MCCCCXCIV di molte guerre, ed avendo fatto i cittadini fiorentini tutti una cattiva prova, si riscontrò la città a sorte in uno, che mostrò in che maniera s'aveva a comandare agli eserciti, il quale fu Antonio Giacomini; e mentre che si ebbe a far guerre pericolose, tutta l'ambizione degli altri cittadini cessò, e nella elezione del commessario e capo degli eserciti non aveva competitore alcuno; ma come s'ebbe a fare una guerra, dove non era dubbio alcuno, ed assai onore e grado, ei vi trovò tanti competitori, che avendosi ad eleggere tre commessari per campeggiar Pisa, fu lasciato indietro. E benchè e' non si vedesse evidentemente che male ne seguisse al pubblico, per non v'avere mandato Antonio, nondimeno se ne potette fare facilissima conietture; perchè non avendo più i Pisani da difendersi nè da vivere, se vi fusse stato Antonio sarebbero stati tanto innanzi stretti, che si sarebbero dati a discrezione de' Fiorentini. Ma sendo loro assediati da capi che non sapevano nè stringerli nè sforzarli, furono tanto intrattenuti, che la città di Firenze gli comperò, dove la gli poteva avere a forza. Convenne che tale sdegno potesse assai in Antonio; e bisognava che fusse bene paziente e buono a non desiderare di vendicarsene, o con la rovina della città potendo, o con l'ingiuria d'alcun particolare cittadino; da che si debbe una repubblica guardare, come nel seguente capitolo si discorrerà.

CAPITOLO XVII.

Che non si offenda uno, e poi quel medesimo si mandi in amministrazione e governo d'importanza.

Debbe una repubblica assai considerare di non preporre alcuno ad alcuna importante amministrazione, al quale sia stato fatto da altri alcuna notabile ingiuria. Claudio Nerone, il quale si partì dallo esercito che lui aveva a fronte ad Annibale, e con parte di esso n'andò nella Marca a trovare l'altro consolo

per combattere con Asdrubale avanti che si congiungesse con Annibale, s'era trovato per l' addietro in Ispagna a fronte d' Asdrubale; ed avendolo serrato in luogo con lo esercito, che bisognava o che Asdrubale combattesse con suo disavvantaggio o si morisse di fame, fu da Asdrubale astutamente tanto intrattenuto con certe pratiche d' accordo, che egli uscì di sotto, e tolsegli quella occasione d' oppressarlo. La qual cosa saputa a Roma gli dette carico grande appresso al senato ed al popolo, e di lui fu parlato inonestamente per tutta quella città, non senza suo grande disonore ed isdegno. Ma sendo poi fatto consolo, e mandato all' incontro d' Annibale, prese il soprascritto partito, il quale fu pericolosissimo; talmente che Roma stette tutta dubbia e sollevata, infino a tanto che vennono le nuove della rotta d' Asdrubale. Ed essendo domandato poi Claudio per qual cagione avesse preso sì pericoloso partito, dove senza una estrema necessità egli aveva giocata quasi la libertà di Roma; rispose che l'aveva fatto, perchè sapeva che se gli riusciva, riacquistava quella gloria che s' aveva perduta in Ispagna; e se non gli riusciva, e se questo suo partito avesse avuto contrario fine, sapeva come ei si vendicava contra a quella città ed a quelli cittadini che l' avevano tanto ingratamente e indiscretamente offeso. E quando queste passioni di tali offese possono tanto in un cittadino romano, e in quelli tempi che Roma ancora era incorrotta, si debbe pensare quanto elle possino in un cittadino d' una città che non sia fatta com' era allora quella. E perchè a simili disordini che nascono nelle repubbliche non si può dare certo rimedio, ne seguita che gli è impossibile ordinare una repubblica perpetua, perchè per mille inopinate vie si causa la sua rovina.

CAPITOLO XVIII.

Nessuna cosa è più degna d' un capitano, che presentire i partiti del nimico.

Diceva Epaminonda Tebano, nissuna cosa esser più necessaria e più utile ad un capitano, che conoscere le deliberazioni e partiti del nimico. E perchè tale cognizione è difficile, merita tanto più laude quello che adopera in modo che le conietturа. E non tanto è difficile intendere gli disegni del nimico, che gli è qualche volta difficile intendere le azioni sue, e non tanto le azioni sue che per lui si fanno discosto, quanto le presenti e le propinque. Perchè molte volte è accaduto, che sendo durata una zuffa infino a notte, chi ha vinto crede aver perduto, e chi ha perduto crede aver vinto. Il quale errore ha fatto deliberare cose contrarie alla salute di colui che ha deliberato, come intervenne a Bruto e Cassio, i quali per questo errore perderono la guerra; perchè avendo vinto Bruto dal corno suo, credette Cassio ch' aveva perduto, che tutto l' esercito fusse rotto, e disperatosi per questo errore della salute ammazzò sè stesso. Nei nostri tempi, nella giornata che fece in Lombardia a Santa Cecilia Francesco re di Francia cogli Svizzeri, sopravvenendo la notte, credettero quella parte dei Svizzeri che erano rimasti intieri aver vinto, non sapendo di quelli ch' erano stati rotti e morti: il qual errore fece che loro medesimi non si salvarono, aspettando di combattere la mattina con tanto loro disavvantaggio; e fecero ancora errore, e per tale errore presso che rovinare l' esercito del papa e di Spagna, il quale in su la falsa nuova della vittoria passò il Po, e se procedeva troppo innanzi, restava prigione dei Francesi che erano vittoriosi. Questo simile errore occorse ne' campi romani e in quelli degli Equi, dove

sendo Sempronio consolo con l'esercito all' incontro degl' inimici, e appiccandosi la zuffa, si travagliò quella giornata infino a sera con varia fortuna dell' uno e dell' altro; e venuta la notte, sendo l' uno e l' altro esercito mezzo rotto, non ritornò alcuno di loro ne' suoi alloggiamenti, anzi ciascuno si ritrasse ne' prossimi colli, dove credevano essere più sicuri; e l' esercito romano si divise in due parti, l' una n' andò col consolo, l' altra con un Tempanio centurione, per la virtù del quale l' esercito romano quel giorno non era stato rotto interamente. Venuta la mattina il consolo romano senza intendere altro de' nimici si tirò verso Roma, il simile fece l' esercito degli Equi; perchè ciascuno di questi credeva che il nimico avesse vinto, e però ciascuno si ritrasse senza curare di lasciare i suoi alloggiamenti in preda. Accadde che Tempanio, ch' era col resto dello esercito romano, ritirandosi ancora esso, intese da certi feriti degli Equi, come i capitani loro s' erano partiti ed avevano abbandonati gli alloggiamenti; donde che egli in su questa nuova se n' entrò negli alloggiamenti romani e salvogli, e dipoi saccheggiò quelli degli Equi, e se ne tornò a Roma vittorioso. La qual vittoria, come si vede, consistè solo in chi prima di loro intese i disordini del nimico. Dove si debbe considerare, come e' può spesso occorrere che i duoi eserciti che siano a fronte l' uno dell' altro, siano nel medesimo disordine, e patischino le medesime necessità; e che quello resti poi vincitore ch' è il primo a intendere le necessità dell' altro. Io voglio dare di questo uno esempio domestico e moderno. Nel MCCCCXCVIII quando i Fiorentini avevano uno esercito grosso in quel di Pisa, e stringevano forte quella città; della quale avendo presa i Viniziani la protezione, non veggendo altro modo a salvarla, deliberarono di divertire quella guerra, assaltando da un' altra banda il dominio di Firenze; e fatto un esercito potente entrarono per la Val di Lamona, ed occuparono il borgo di Marradi, ed assediarono la rocca di Castiglione, che è in sul colle di sopra. Il che sentendo i Fiorentini deliberarono soccorrere Marradi, e non diminuire le forze avevano in quel di Pisa; e fatte nuove fanterie, ed ordinate nuove genti a cavallo, le mandarono a quella volta, delle quali ne furono capi Iacopo IV d' Appiano signor di Piombino ed il conte Rinuccio da Marciano. Sendosi adunque condotte queste genti in sul colle sopra Marradi, si levarono i nimici d' intorno a Castiglione, e ridussonsi tutti nel borgo; ed essendo stato l' uno e l' altro di questi due eserciti a fronte qualche giorno, pativa l' uno e l' altro assai di vettovaglie e d' ogni altra cosa necessaria; e non avendo ardire l' uno d' affrontare l' altro, nè sapendo i disordini l' uno dell' altro, deliberarono in una sera medesima l' uno e l' altro di levare gli alloggiamenti la mattina vegnente e ritirarsi in dietro, il Viniziano verso Berzighella e Faenza, il Fiorentino verso Casaglia e il Mugello. Venuta adunque la mattina, ed avendo ciascuno de' campi cominciato ad avviare i suoi impedimenti, a caso una donna si partì dal borgo di Marradi, e venne verso il campo fiorentino, sicura per la vecchiezza e per la povertà, desiderosa di vedere certi suoi che erano in quel campo: dalla quale intendendo i capitani delle genti fiorentine, come il campo viniziano partiva, si fecero in su questa nuova gagliardi; e mutato consiglio, come s' egli avessino disalloggiati i nimici, ne andarono sopra di loro, e scrissero a Firenze averli ributtati e vinta la guerra. La qual vittoria non nacque da altro, che dall' avere inteso prima de' nemici, come e' se n' andavano; la quale notizia se fosse prima venuta dall' altra parte, arebbe fatto contro a' nostri il medesimo effetto.

CAPITOLO XIX.

Se a reggere una moltitudine è più necessario l' ossequio che la pena.

Era la repubblica romana sollevata per le inimicizie de' nobili e de' plebei; nondimeno soprastando loro la guerra, mandarono fuori con gli eserciti Quinzio ed Appio Claudio. Appio per essere crudele e rozzo nel comandare, fu male ubbidito da' suoi, tanto che quasi rotto si fuggì dalla sua provincia. Quinzio per essere benigno e di umano ingegno, ebbe i suoi soldati ubbidienti, e riportonne la vittoria. Donde e' pare che sia meglio a governare una moltitudine, essere umano che superbo, pietoso che crudele. Nondimeno Cornelio Tacito, al quale molti altri scrittori acconsentono, in una sua sentenza conchiude il contrario, quando dice: *In multitudine regenda plus pœna quam obsequium valet.* E considerando come si possa salvare l' una e l' altra di queste opinioni, dico: o che tu hai a reggere uomini che ti sono per l' ordinario compagni, o uomini che ti sono sempre soggetti. Quando ti sono compagni, non si può interamente usare la pena; nè quella severità di che ragiona Cornelio; e perchè la plebe romana aveva in Roma eguale imperio con la nobiltà, non poteva uno che ne diventava principe a tempo con crudeltà e rozzezza maneggiarla. E molte volte si vide che miglior frutto feciono i capitani romani che si facevano amare dagli eserciti e che con ossequio gli maneggiavano, che quelli che si facevano straordinariamente temere, se già e' non erano accompagnati da una eccessiva virtù, come fu Manlio Torquato. Ma chi comanda ai sudditi, de' quali ragiona Cornelio, acciocchè non diventino insolenti, e che per troppa tua facilità non ti calpestino, debbe volgersi più tosto alla pena che all' ossequio. Ma questa ancora debbe essere in modo moderata, che si fugga l' odio; perchè farsi odiare non torna mai bene ad alcuno principe. Il modo del fuggirlo è lasciare stare la roba de' sudditi: perchè del sangue, quando non vi sia sotto ascosa la rapina, nessuno principe ne è desideroso, se non necessitato, e questa necessità viene rare volte; ma sendovi mescolata la rapina, viene sempre, nè mancano mai le cagioni e il desiderio di spargerlo, come in altro trattato sopra questa materia s' è largamente discorso. Meritò adunque più laude Quinzio che Appio; e la sentenza di Cornelio dentro ai termini suoi, e non ne' casi osservati da Appio, merita d' essere approvata. E perchè noi abbiamo parlato della pena e dell' ossequio, non mi pare superfluo mostrare, come uno esempio d' umanità potè appresso ai Falisci più che l' armi.

CAPITOLO XX.

Uno esempio d' umanità appresso ai Falisci potette più d' ogni forza romana.

Essendo Cammillo con l' esercito intorno alla città de' Falisci, e quella assediando, un maestro di scuola de' più nobili fanciulli di quella città, pensando di gratificarsi Cammillo e il popolo romano, sotto colore di esercizio uscendo con quelli fuora della città, gli condusse tutti nel campo innanzi a Cammillo, e presentatigli, disse, come mediante loro quella terra si darebbe nelle sue mani.

Il qual presente non solamente non fu accettato da Cammillo, ma fatto spogliare quel maestro, e legatogli le mani di dietro, e dato a ciascuno di quelli fanciulli una verga in mano, lo fece da quelli con molte battiture accompagnare nella terra. La qual cosa intesa da quelli cittadini, piacque tanto loro l' umanità e integrità di Cammillo, che senza volere più difendersi deliberarono di dargli la terra. Donde è da considerare con questo vero esempio, quanto qualche volta possa più negli animi degli uomini un atto umano e pieno di carità, che un atto feroce e violento, e come molte volte quelle provincie e quelle città, che l'armi, gl' instrumenti bellici ed ogni altra umana forza non ha potuto aprire, uno esempio d' umanità e di pietà, di castità o di liberalità ha aperte. Di che ne sono nelle istorie oltre a questo molti altri esempi. E vedesi come le armi romane non potevano cacciare Pirro d' Italia, e ne lo cacciò la liberalità di Fabrizio, quando gli manifestò l' offerta, che aveva fatta ai Romani quel suo famigliare d' avvelenarlo. Vedesi ancora come a Scipione Affricano non dette tanta riputazione in Ispagna la espugnazione di Cartagine nuova, quanto gli dette quello esempio di castità d' aver renduta la moglie giovine bella e intatta al suo marito; la fama della quale azione gli fece amica tutta la Spagna. Vedesi ancora, questa parte quanto la sia desiderata dai popoli negli uomini grandi, e quanto sia laudata dagli scrittori e da quelli che descrivono la vita de' principi e da quelli che ordinano come debbono vivere. Tra i quali Senofonte s' affatica assai in dimostrare quanti onori, quante vittorie, quanta buona fama arrecasse a Ciro l' essere umano ed affabile, e non dare alcun esempio di se nè di superbo nè di crudele nè di lussurioso nè di nessuno altro vizio che macchi la vita degli uomini. Pur nondimeno veggendo Annibale con modi contrari a questi aver conseguito gran fama e grandi vittorie, mi pare da discorrere nel seguente capitolo, donde questo nacque.

CAPITOLO XXI.

Donde nacque che Annibale con diverso modo di procedere da Scipione, fece quelli medesimi effetti in Italia che quello in Ispagna.

Io stimo che alcuni si potrebbono maravigliare, veggendo qualche capitano, nonostante ch' egli abbia tenuta contraria via, avere nondimeno fatti simili effetti a coloro che sono vissuti nel modo soprascritto; talchè pare che la cagione delle vittorie non dipenda dalle predette cause, anzi pare che quelli modi non ti rechino nè più forza nè più fortuna, potendosi per contrari modi acquistare gloria e riputazione. E per non mi partire dagli uomini soprascritti, e per chiarir meglio quello che io ho voluto dire, dico come e' si vede Scipione entrare in Ispagna, e con quella sua umanità e pietà subito farsi amica quella provincia, e adorare e ammirare da' popoli. Vedesi all' incontro entrare Annibale in Italia, e con modi tutti contrari, cioè con violenza e crudeltà e rapina ed ogni ragione d' infedeltà fare il medesimo effetto ch' aveva fatto Scipione in Ispagna; perchè ad Annibale si ribellarono tutte le città d' Italia, tutti i popoli lo seguirono. E pensando donde questa cosa possa nascere, ci si veggono dentro più ragioni. La prima è che gli uomini sono desiderosi di cose nuove, in tanto che così desiderano il più delle volte novità quelli che stanno bene, come quelli che stanno male; perchè (come altra volta si disse, ed è il vero) gli uomini si stuccano nel bene, e nel male s' affliggono. Fa adunque questo desi-

derio aprire le porte a ciascuno che in una provincia si fa capo d' una innovazione; e s' egli è forestiero, gli corrono dietro; s' egli è provinciale, gli sono intorno, augumentandolo e favorisconlo: talmentechè in qualunque modo ch' egli proceda, gli riesce il fare progressi grandi in quelli luoghi. Oltre a questo gli uomini sono spinti da due cose principali, o dall' amore o dal timore; talchè così gli comanda chi si fa amare, come colui che si fa temere; anzi il più delle volte è seguito e ubbidito più chi si fa temere che chi si fa amare. Importa pertanto poco ad un capitano, per qualunque di queste vie ei si cammini, purchè sia uomo virtuoso, e che quella virtù lo faccia riputato tra gli uomini. Perchè quando la è grande, come la fu in Annibale ed in Scipione, ella cancella tutti quelli errori che si fanno per farsi troppo amare o per farsi troppo temere. Perchè dall' uno e dall' altro di questi duoi modi possono nascere inconvenienti grandi, e atti a far rovinare un principe. Perchè colui che troppo desidera essere amato, ogni poco che si parte dalla vera via diventa disprezzabile; quell' altro che desidera troppo d' essere temuto, ogni poco ch' egli eccede il modo diventa odioso. E tenere la via del mezzo, non si può appunto, perchè la nostra natura non ce lo consente. Ma è necessario queste cose che eccedono mitigare con una eccessiva virtù, come faceva Annibale e Scipione. Nondimeno si vede come l' uno e l' altro furono esaltati. La esaltazione di tutti due s' è detta. La offesa quanto a Scipione fu che i suoi soldati in Ispagna se gli ribellarono insieme con parte degli suoi amici, la qual cosa non nacque da altro che da non lo temere; perchè gli uomini sono tanto inquieti, ch' ogni poco di porta che si apra loro all' ambizione, dimenticano subito ogni amore ch' egli avessero posto al principe per la umanità sua, come fecero i soldati ed amici predetti: tanto che Scipione per rimediare a questo inconveniente, fu costretto usar parte di quella crudeltà ch' egli aveva fuggita. Quanto ad Annibale, non ci è esempio alcuno particolare, dove quella sua crudeltà e poca fede gli nuocesse. Ma si può ben presupporre che Napoli, e molte altre terre che stettero in fede del popolo romano, stessero per paura di quella. Vedesi bene questo, che quel suo modo di vivere impio, lo fece più odioso al popolo romano, ch' alcun altro nimico ch' avesse mai quella repubblica; in modo che dove a Pirro, mentre ch' egli era con l' esercito in Italia, manifestarono quello che lo voleva avvelenare, ad Annibale mai ancora che disarmato e disperso perdonarono, tanto che lo feciono morire. Nacquero adunque ad Annibale per essere tenuto impio e rompitore di fede e crudele queste incomodità, ma gliene risultò all' incontro una comodità grandissima, la quale è ammirata da tutti gli scrittori, che nel suo esercito, ancorachè composto di varie generazioni d' uomini, non nacque mai alcuna dissensione, nè fra loro medesimi, nè contra di lui. Il che non potette derivare da altro, che dal terrore che nasceva dalla persona sua. Il quale era tanto grande, mescolato con la riputazione che gli dava la sua virtù, che teneva gli suoi soldati quieti ed uniti. Conchiudo adunque, come e' non importa molto in qual modo un capitano si proceda, purchè in esso sia virtù grande, che condisca bene l' uno e l' altro modo di vivere; perchè (com' è detto) nell' uno e nell' altro è difetto e pericolo, quando da una virtù straordinaria non sia corretto. E se Annibale e Scipione, l' uno con cose laudabili, l' altro con detestabili, feciono il medesimo effetto, non mi pare lasciar indietro il discorrere ancora di duoi cittadini romani, che conseguirono con diversi modi, ma tutti duoi laudabili, una medesima gloria.

CAPITOLO XXII.

Come la durezza di Manlio Torquato, e l'umanità di Valerio Corvino acquistò a ciascuno la medesima gloria.

E' furono in Roma in un medesimo tempo due capitani eccellenti, Manlio Torquato e Valerio Corvino, i quali di pari virtù, di pari trionfi e gloria vissono in Roma; e ciascuno di loro, in quanto s'apparteneva al nimico, con pari virtù l'acquistarono, ma quanto s'apparteneva agli eserciti ed agl' intrattenimenti de' soldati, diversissimamente procederono: perchè Manlio con ogni generazione di severità, senza intermettere ai suoi soldati o fatica o pena, gli comandava; Valerio dall' altra parte con ogni modo e termine umano e pieno d'una famigliare dimestichezza gl' intratteneva. Perchè si vede che per avere l'ubbidienza dei soldati l'uno ammazzò il figliuolo, e l'altro non offese mai alcuno. Nondimeno in tanta diversità di procedere ciascuno fece il medesimo frutto e contra a' nimici, e in favore della repubblica e suo. Perchè nessuno soldato non mai o detrattò la zuffa, o si ribellò da loro, o fu in alcuna parte discrepante dalla voglia di quelli, quantunque gl' imperj di Manlio fussino sì aspri, che tutti gli altri imperj che eccedevano il modo, erano chiamati *manliana imperia*. Dove è da considerare: prima, donde nacque che Manlio fu costretto procedere sì rigidamente; l'altro, donde avvenne che Valerio potette procedere sì umanamente; l'altro, qual cagione fe' che questi diversi modi facessero il medesimo effetto; e in ultimo, quale sia di loro meglio e più utile imitare. Se alcuno considera bene la natura di Manlio dall' ora che Tito Livio ne comincia a far menzione, lo vedrà uomo fortissimo, pietoso verso il padre e verso la patria, e reverentissimo a' suoi maggiori. Queste cose si conoscono dalla morte di quel Francese, dalla difesa del padre contra al tribuno; e come avanti ch' egli andasse alla zuffa del Francese, ei n' andò al consolo con queste parole: *Injussu tuo adversus hostem nunquam pugnabo, non si certam victoriam videam*. Venendo adunque uomo così fatto a grado che comandi, disidera di trovar tutti gli uomini simili a sè; e l'animo suo forte gli fa comandare cose forti, e quel medesimo, comandate che le sono, vuole si osservino. Ed è una regola verissima, che quando si comanda cose aspre, conviene con asprezza farle osservare, altrimenti te ne troveresti ingannato. Dove è da notare, che a voler esser ubbidito, è necessario saper comandare: e coloro sanno comandare, che fanno comparazione della qualità loro a quelle di chi ha a ubbidire; e quando vi vegghino proporzione, allora comandino, quando sproporzione, se ne astenghino. E però diceva un uomo prudente, che a tenere una repubblica con violenza, conveniva fusse proporzione da chi sforzava a quel ch' era sforzato. E qualunque volta questa proporzione v'era, si poteva credere che quella violenza fusse durabile: ma quando il violentato era più forte del violentante, si poteva dubitare ch' ogni giorno quella violenza cessasse. Ma tornando al discorso nostro, dico, che a comandare le cose forti conviene esser forte, e quello ch' è di questa fortezza, e che le comanda, non può poi con dolcezza farle osservare. Ma chi non è di questa fortezza d'animo, si debbe guardare dagl' imperj straordinari; e negli ordinari può usare la sua umanità; perchè le punizioni ordinarie non sono imputate al principe, ma alle leggi e agli ordini. Debbesi adunque credere che Manlio fusse costretto procedere sì rigidamente dagli straordinari suoi imperj, ai quali l'inclinava a sua natura; i quali sono

utili in una repubblica, perchè e' riducono gli ordini di quella verso il principio loro e nella sua antica virtù. E se una repubblica fusse sì felice ch' ella avesse spesso (come di sopra dicemmo) chi con l' esempio suo le rinnovasse le leggi, e non solo la ritenesse che la non corresse alla rovina, ma la ritraesse indietro, la sarebbe perpetua. Sì che Manlio fu uno di quelli che con l' asprezza de' suoi imperj ritenne la disciplina militare in Roma, costretto prima dalla natura sua, dipoi dal desiderio che aveva s' osservasse quello che il suo naturale appetito gli aveva fatto ordinare. Dall' altro canto Valerio potette procedere umanamente, come colui a cui bastava s' osservassino le cose consuete osservarsi negli eserciti romani. La qual consuetudine, perchè era buona, bastava ad onorarlo, e non era faticosa ad osservarla, e non necessitava Valerio a punire i trasgressori, sì perchè e' non ve n' erano, sì perchè quando e' ve ne fussino stati, imputavano (com' è detto) la punizione loro agli ordini, e non alla crudeltà del principe. In modo che Valerio poteva far nascere da lui ogni umanità dalla quale ei potesse acquistare grado con i soldati e la contentezza loro. Donde nacque, che avendo l' uno e l' altro la medesima ubbidienza, poterono diversamente operando fare il medesimo effetto. Possono quelli che volessero imitare costoro, cadere in quelli vizj di dispregio e d' odio ch' io dico di sopra d' Annibale e di Scipione; il che si fugge con una virtù eccessiva che sia in te, e non altrimenti. Resta ora considerare quale di questi modi di procedere sia più laudabile. Il che credo sia disputabile, perchè gli scrittori laudano l' un modo e l' altro. Nondimeno quelli che scrivono come un principe s' abbia a governare, s' accostano più a Valerio che a Manlio; e Senofonte preallegato da me, dando di molti esempli dell' umanità di Ciro, si conforma assai con quello che dice di Valerio Tito Livio. Perchè sendo fatto consolo contra i Sanniti, e venendo il dì che doveva combattere parlò ai suoi soldati con quella umanità, colla quale ei si governava; e dopo tal parlare Tito Livio dice queste parole: *Non alias militi familiarior dux fuit, inter infimos militum omnia haud gravate munia obeundo. In ludo præterea militari, quum velocitatis viriumque inter se æquales certamina ineunt, comiter facilis vincere ac vinci, vultu eodem; nec quemquam aspernari parem, qui se offerret; factis, benignus pro re; dictis, haud minus libertatis alienæ, quam suæ dignitatis memor; et (quo nihil popularius est) quibus artibus petierat magistratus, iisdem gerebat.* Parla medesimamente di Manlio Tito Livio onorevolmente, mostrando che la sua severità nella morte del figliuolo fece tanto ubbidiente l' esercito al consolo, che fu cagione della vittoria che il popolo romano ebbe contra ai Latini; ed in tanto procede in laudarlo, che dopo tal vittoria, descritto ch' egli ha tutto l' ordine di quella zuffa, e mostri tutti i pericoli che il popolo romano vi corse, e le difficultà che vi furono a vincere, fa questa conclusione, che solo la virtù di Manlio dette quella vittoria ai Romani. E facendo comparazione delle forze dell' uno e dell' altro esercito, afferma come quella parte arebbe vinto, che avesse avuto per consolo Manlio; talchè considerato tutto quello che gli scrittori ne parlano, sarebbe difficile giudicare. Nondimeno per non lasciare questa parte indecisa dico, come in un cittadino che viva sotto le leggi d' una repubblica, credo sia più laudabile e meno pericoloso il procedere di Manlio; perchè questo modo tutto è in favore del pubblico, e non risguarda in alcuna parte all' ambizione privata, perchè per tale modo non si può acquistare partigiani, mostrandosi sempre aspro a ciascuno, ed amando solo il ben comune; perchè chi fa questo non s' acquista particolari amici, quali noi chiamiamo (come di sopra si disse) partigiani. Talmentechè simil modo di procedere non può essere più utile nè più considerabile in una

repubblica, non mancando in quello l' utilità pubblica, e non vi potendo essere alcun sospetto della potenza privata. Ma nel modo di procedere di Valerio è il contrario, perchè se bene in quanto al pubblico si fanno i medesimi effetti, nondimeno vi surgono molte dubitazioni, per la particolare benivolenza che colui s' acquista con i soldati, da fare in un lungo imperio cattivi effetti contra alla libertà. E se in Publicola questi cattivi effetti non nacquero, ne fu cagione non essere ancora gli animi de' Romani corrotti, e quello non essere stato lungamente e continuamente al governo loro. Ma se noi abbiamo a considerare un principe, come considera Senofonte, noi ci accosteremo al tutto a Valerio e lasceremo Manlio; perchè un principe debbe cercare ne' soldati e ne' sudditi l' ubbidienza e l' amore. L' ubbidienza gli dà l' essere osservatore degli ordini e l' essere tenuto virtuoso. L' amore gli dà l' affabilità, l' umanità, la pietà e quell' altre parti ch' erano in Valerio e che Senofonte scrive essere state in Ciro. Perchè lo essere un principe ben voluto particolarmente, ed aver l' esercito suo partigiano, si conforma con tutte le altre parti dello stato suo. Ma in un cittadino che abbia l' esercito suo partigiano, non si conforma già questa parte con le altre sue parti, che l' hanno a far vivere sotto le leggi ed ubbidire ai magistrati. Leggesi tra le cose antiche della repubblica viniziana, come essendo le galee viniziane tornate in Vinegia, e venendo certa differenza tra quelli delle galee ed il popolo, donde si venne al tumulto ed all' armi, nè si potendo la cosa quietare, nè per forza di ministri, nè per riverenza de' cittadini, nè timore de' magistrati, subito che a quelli marinari apparve innanzi un gentiluomo ch' era l' anno davanti stato capitano loro, per amore di quello si partirono e lasciarono la zuffa. La qual ubbidienza generò tanta sospizione al senato, che poco tempo dipoi i Viniziani o per prigione o per morte se ne assicurarono. Conchiudo pertanto il procedere di Valerio essere utile in un principe e pernizioso in un cittadino, non solamente alla patria, ma a sè: a lei, perchè quelli modi preparano la via alla tirannide; a sè, perchè in sospettando la sua città del modo del procedere suo, è costretta assicurarsene con suo danno. E così per il contrario affermo il procedere di Manlio in un principe essere dannoso, e in un cittadino utile e massime alla patria; ed ancora rare volte offende, se già questo odio, che ti tira dietro la tua severità, non è accresciuto da sospetto che le altre tue virtù per la gran riputazione ti arrecassino, come di sotto di Cammillo si discorrerà.

CAPITOLO XXIII.

Per quale cagione Cammillo fusse cacciato di Roma.

Noi abbiamo conchiuso di sopra, che procedendo come Valerio, si nuoce alla patria ed a sè, e procedendo come Manlio, si giova alla patria e nuocesi qualche volta a sè. Il che si pruova assai bene per lo esempio di Cammillo, il quale nel procedere suo simigliava più tosto Manlio che Valerio. Donde Tito Livio, parlando di lui, dice, come *ejus virtutem milites oderant et mirabantur.* Quello che lo faceva tenere maraviglioso era la sollecitudine, la prudenza, la grandezza dell' animo, il buono ordine che lui servava nello adoperarsi e nel comandare agli eserciti. Quello che lo faceva odiare, era essere più severo nel gastigarli che liberale nel rimunerargli. E Tito Livio ne adduce di questo odio queste cagioni: la prima che i danari che si trassero da' beni de' Veienti che

si venderono, esso gli applicò al pubblico, e non gli divise con la preda; l'altra, che nel trionfo ei fece tirare il suo carro trionfale da quattro cavalli bianchi, dove essi dissero che per superbia ei s'era voluto agguagliare al Sole: la terza che fece voto di dare ad Apolline la decima parte della preda dei Veienti, la quale, volendo soddisfare al voto, s'aveva a trarre dalle mani dei soldati che l'avevano di già occupata. Dove si notano bene e facilmente quelle cose che fanno uno principe odioso appresso il popolo, delle quali la principale è privarlo di un utile. La qual cosa è d'importanza assai; perchè le cose che hanno in sè utilità, quando l'uomo ne è privo, non le dimentica mai, ed ogni minima necessità te ne fa ricordare; e perchè le necessità vengono ogni giorno, tu te ne ricordi ogni giorno. L'altra cosa è l'apparire superbo ed enfiato; il che non può essere più odioso ai popoli, e massime ai liberi. E benchè da quella superbia e da quel fasto non ne nascesse loro alcuna incomodità, nondimeno hanno in odio chi l'usa; da che un principe si debbe guardare come da uno scoglio; perchè tirarsi odio addosso senza suo profitto è al tutto partito temerario ed imprudente.

CAPITOLO XXIV.

La prolungazione degl' imperj fece serva Roma.

Se si considera bene il procedere della repubblica romana, si vedrà due cose essere state cagione della resoluzione di quella repubblica; l'una furono le contenzioni che nacquero dalla legge agraria; l'altra la prolungazione degl' imperj: le quali cose se fussino state conosciute bene da principio, e fattivi debiti rimedj, sarebbe stato il vivere libero più lungo, e per avventura più quieto. E benchè quanto alla prolungazione dell' imperio, non si vegga che in Roma nascesse mai alcun tumulto, nondimeno si vede in fatto, quanto nuocè alla città quella autorità che i cittadini per tali deliberazioni presono. E se gli altri cittadini a chi era prorogato il magistrato, fussino stati savi e buoni, come fu Lucio Quinzio, non si sarebbe incorso in questo inconveniente. La bontà del quale è d'uno esempio notabile: perchè sendosi fatto tra la plebe ed il senato convenzione d'accordo, ed avendo la plebe prolungato in un anno l'imperio ai tribuni, giudicandoli atti a poter resistere all' ambizione dei nobili, volle il senato per gara della plebe e per non parere da meno di lei, prolungare il consolato a Lucio Quinzio; il quale al tutto negò questa deliberazione, dicendo che i cattivi esempi si volevano cercare di spegnerli, non di accrescerli con un altro più cattivo esempio; e volse si facessino nuovi consoli. La qual bontà e prudenza se fusse stata in tutti i cittadini romani, non arebbe lasciata introdurre quella consuetudine di prolungare i magistrati, e da quella non si sarebbe venuto alla prolungazione degl' imperj; la qual cosa col tempo rovinò quella repubblica. Il primo a chi fu prorogato l' imperio fu Publio Filone, il quale essendo a campo alla città di Palepoli, e venendo la fine del suo consolato, e parendo al senato ch' egli avesse in mano quella vittoria, non gli mandarono il successore, ma lo fecero proconsolo; talchè fu il primo proconsolo. La qual cosa, ancora che mossa dal senato per utilità pubblica, fu quella che con il tempo fece serva Roma. Perchè quanto più i Romani si discostarono con le armi, tanto più pareva loro tale prorogazione necessaria, e più l'usarono. La qual cosa fece due inconvenienti: l' uno che meno numero d'uo-

mini si esercitarono negl' imperj, e si venne per questo a ristringere la riputazione in pochi; l'altro, che stando un cittadino assai tempo comandatore d' uno esercito, se lo guadagnava, e facevaselo partigiano; perchè quello esercito col tempo dimenticava il senato e riconosceva quello capo. Per questo Silla e Mario poterono trovare soldati che contra al bene pubblico gli seguitassino; per questo Cesare potette occupare la patria. Chè se mai i Romani non avessino prolungati i magistrati e gl' imperj, se non venivano sì tosto a tanta potenza, e se fussino stati più tardi gli acquisti loro, sarebbero ancora venuti più tardi nella servitù.

CAPITOLO XXV.

Della povertà di Cincinnato e di molti cittadini romani.

Noi abbiamo ragionato altrove, come la più util cosa che si ordini in un vivere libero è che si mantenghino i cittadini poveri. E benchè in Roma non apparisca quale ordine fusse quello che facesse questo effetto, avendo massime la legge agraria avuta tanta oppugnazione; nondimeno per isperienza si vide che dopo quattro cento anni che Roma era stata edificata, v' era una grandissima povertà; nè si può credere che altro ordine maggiore facesse questo effetto, che vedere come per la povertà non ti era impedita la via a qualunque grado, ed a qualunque onore, e come s' andava a trovar la virtù in qualunque casa l' abitasse. Il qual modo di vivere faceva manco desiderabili le ricchezze. Questo si vede manifesto; perchè essendo Minuzio consolo assediato con lo esercito suo dagli Equi, si empiè di paura Roma che quello esercito non si perdesse, tanto che ricorsero a creare il dittatore, ultimo rimedio nelle loro cose afflitte. E crearono Lucio Quinzio Cincinnato, il quale allora si trovava nella sua piccola villa, la quale lavorava di sua mano. La qual cosa con parole auree è celebrata da Tito Livio, dicendo: *Operæ pretium est audire, qui omnia præ divitiis humana spernunt, neque honori magno locum, neque virtuti putant esse, nisi effuse affluant opes.* Arava Cincinnato la sua piccola villa, la quale non trapassava il termine di quattro iugeri, quando da Roma vennero i legati del senato a significargli la elezione della sua dittatura, ed a mostrargli in qual pericolo si trovava la romana repubblica. Egli presa la sua toga, venuto in Roma, e ragunato uno esercito n' andò a liberare Minuzio, ed avendo rotti e spogliati i nemici e liberato quello, non volle che l' esercito assediato fusse partecipe della preda, dicendogli queste parole: Io non voglio che tu partecipi della preda di coloro de' quali tu sei stato per essere preda; e privò Minuzio del consolato, e fecelo legato, dicendogli: Starai tanto in questo grado, che tu impari a saper essere consolo. Aveva fatto suo maestro de' cavalli Lucio Tarquinio, il qual per la povertà militava a piede. Notasi (com' è detto) l' onore che si faceva in Roma alla povertà, e come ad un uomo buono e valente, quale era Cincinnato, quattro iugeri di terra bastavano a nutrirlo. La qual povertà si vede come era ancora nei tempi di Marco Regolo; perchè sendo in Affrica con gli eserciti, domandò licenzia al senato per poter tornare a custodire la sua villa, la quale gli era guasta da' suoi lavoratori. Dove si vede due cose notabilissime: l' una la povertà, e come vi stavano dentro contenti, e come bastava a quelli cittadini trarre della guerra onore, e l' utile tutto lasciavano al pubblico; perchè s' egli avessero pensato d' arricchire della guerra,

gli sarebbe dato poca briga che i suoi campi fussino stati guasti: l'altra è, considerare la generosità dell'animo di quelli cittadini, i quali preposti ad uno esercito saliva la grandezza dell'animo loro sopra ogni principe; non stimavano i re, non le repubbliche, non gli sbigottiva nè spaventava cosa alcuna; e tornati dipoi privati, diventavano parchi, umili, curatori delle piccole facultà loro, ubbidienti ai magistrati, riverenti agli loro maggiori; talchè pare impossibile ch'uno medesimo animo patisca tanta mutazione. Durò questa povertà ancora insino ai tempi di Paulo Emilio, che furono quasi gli ultimi felici tempi di quella repubblica, dove un cittadino che col trionfo suo arricchì Roma, nondimeno mantenne povero sè. E cotanto si stimava ancora la povertà, che Paulo nell'onorare chi s'era portato bene nella guerra, donò a un suo genero una tazza d'ariento, il quale fu il primo ariento che fusse nella sua casa. E potrebbesi con un lungo parlare mostrare, quanti migliori frutti produca la povertà che la ricchezza; e come l'una ha onorato le città, le provincie, le sette, e l'altra l'ha rovinate; se questa materia non fusse stata molte volte da altri uomini celebrata.

CAPITOLO XXVI.

Come per cagione di femmine si rovina uno stato.

Nacque nella città d'Ardea tra i patrizi e i plebei una sedizione per cagione d'un parentado; dove avendosi a maritare una femmina erede, la domandarono parimente un plebeo ed un nobile, e non avendo quella padre, i tutori la volevano congiugnere al plebeo, la madre al nobile; di che nacque tanto tumulto che si venne all'armi, dove tutta la nobiltà s'armò in favore del nobile, e tutta la plebe in favore del plebeo. Talchè essendo superata la plebe, s'uscì d'Ardea e mandò ai Volsci per aiuto; i nobili mandarono a Roma. Furono prima i Volsci, e giunti intorno ad Ardea s'accamparono. Sopravvennero i Romani, e rinchiusono i Volsci fra la terra e loro; tanto che gli costrinsono, essendo stretti dalla fame, a darsi a discrezione. Ed entrati i Romani in Ardea, e morti tutti i capi della sedizione, composono le cose di quella città. Sono in questo testo più cose da notare. Prima si vede come le donne sono state cagione di molte rovine, ed hanno fatti gran danni a quelli che governano una città, ed hanno causato di molte divisioni in quella; e come si è veduto in questa nostra istoria, l'eccesso fatto contro a Lucrezia tolse lo stato ai Tarquini, quell'altro fatto contro a Virginia privò i Dieci dell'autorità loro. Ed Aristotile tra le prime cose che mette della rovina de' tiranni è l'avere ingiuriato altrui per conto di donne, o con stuprarle, o con violarle, o corrompere i matrimoni; come di questa parte nel capitolo dove noi trattammo delle congiure largamente si parlò. Dico adunque, come i principi assoluti ed i governatori delle repubbliche non hanno a tenere poco conto di questa parte; ma debbono considerare i disordini che per tale accidente possono nascere, e rimediarvi in tempo che il rimedio non sia con danno e vituperio dello stato loro o della loro repubblica; come intervenne agli Ardeati, i quali per avere lasciato crescere quella gara tra i loro cittadini, si condussono a dividersi fra loro, e volendo riunirsi ebbono a mandare per soccorsi esterni; il che è un gran principio d'una propinqua servitù. Ma vegniamo all'altro notabile del modo di riunire le città, del quale nel futuro capitolo parleremo.

CAPITOLO XXVII.

Come e' si ha a unire una città divisa, e come quella opinione non è vera, che a tenere le città bisogna tenerle disunite.

Per lo esempio de' consoli romani che reconciliarono insieme gli Ardeati, si nota il modo come si debbe comporre una città divisa, il quale non è altro, nè altrimenti si debbe medicare, che ammazzare i capi de' tumulti; perchè egli è necessario pigliare uno de' tre modi, o ammazzarli, come fecero costoro, o rimuoverli della città, o fare loro far pace insieme sotto obblighi di non si offendere. Di questi tre modi, questo ultimo è più dannoso, men certo e più inutile. Perchè egli è impossibile, dove sia corso assai sangue o altre simili ingiurie, che una pace fatta per forza duri, riveggendosi ogni dì insieme in viso; ed è difficile che si astenghino dall' ingiuriare l' uno l' altro, potendo nascere fra loro ogni dì per la conversazione nuove cagioni di querele. Sopra che non si può dare il migliore esempio che la città di Pistoia. Era divisa quella città, come è ancora, quindici anni sono, in Panciatichi e Cancellieri; ma allora era in sull' arme, ed oggi le ha posate. E dopo molte dispute fra loro, vennero al sangue, alla rovina delle case, al predarsi la roba e ad ogni altro termine di nimico. E i Fiorentini, che gli avevano a comporre, sempre vi usarono quel terzo modo; e sempre ne nacquero maggiori tumulti e maggiori scandali: tanto che stracchi, si venne al secondo modo di rimuovere i capi delle parti, de' quali alcuni messono in prigione, alcuni altri confinarono in varj luoghi; tanto che l' accordo fatto potette stare, ed è stato infino a oggi. Ma senza dubbio più sicuro saria stato il primo. Ma perchè simili esecuzioni hanno il grande ed il generoso, una repubblica debole non le sa fare, ed enne tanto discosto, che a fatica la si conduce al rimedio secondo. E questi sono di quelli errori che io dissi nel principio, che fanno i principi dei nostri tempi che hanno a giudicare le cose grandi; perchè doverebbono voler vedere come si sono governati coloro che hanno avuto a giudicare anticamente simili casi. Ma la debolezza de' presenti uomini, causata dalla debole educazione loro e dalla poca notizia delle cose, fa che si giudichino i giudizi antichi parte inumani, parte impossibili. Ed hanno certe loro moderne opinioni discoste al tutto dal vero, com' è quella che dicevano i savi della nostra città, un tempo è: *che bisognava tenere Pistoia con le parti e Pisa con le fortezze*; e non s' avveggono, quanto l' una e l' altra di queste due cose è inutile. Io voglio lasciare le fortezze, perchè di sopra ne parlammo a lungo, e voglio discorrere la inutilità che si trae dal tenere le terre, che tu hai in governo, divise. In prima è impossibile che tu ti mantenga tutte due quelle parti amiche, o principe o repubblica che le governi. Perchè dalla natura è dato agli uomini pigliare parte in qualunque cosa divisa, e piacerli più questa che quella. Talchè avendo una parte di quella terra malcontenta, fa che la prima guerra che viene, tu la perdi: perchè egli è impossibile guardare una città che abbia i nimici fuori e dentro. Se la è una repubblica che la governi, non ci è il più bel modo a far cattivi i tuoi cittadini, ed a far dividere la tua città, che avere in governo una città divisa; perchè ciascuna parte cerca di aver favori, ciascuna si fa amici con varie corruttele; talchè ne nasce due grandissimi inconvenienti; l' uno che tu non te gli fai amici, per non gli potere go-

vernar bene, variando il governo spesso ora con l'uno, ora con l'altro umore; l'altro che tale studio di parte divide di necessità la tua repubblica. E il Biondo parlando de' Fiorentini e de' Pistolesi ne fa fede, dicendo: *Mentre che i Fiorentini disegnavano di riunir Pistoia, divisono sè medesimi.* Pertanto si può facilmente considerare il male che da questa divisione nasca. Nel MDI, quando si perdè Arezzo e tutto Val di Tevere e Val di Chiana, occupatoci dai Vitelli e dal duca Valentino, venne un monsignor di Lant, mandato dal re di Francia a far restituire ai Fiorentini tutte quelle terre perdute; e trovando Lant in ogni castello uomini, che nel visitarlo dicevano ch' erano della parte di Marzocco, biasimò assai questa divisione, dicendo che se in Francia uno di quelli sudditi del re dicesse d' essere della parte del re, sarebbe castigato, perchè tal voce non significherebbe altro, se non che in quella terra fusse gente nimica del re; e quel re vuole che le terre tutte siano sue amiche, unite e senza parti. Ma tutti questi modi e queste opinioni diverse dalla verità nascono dalla debolezza di chi sono signori, i quali veggendo di non poter tenere gli stati con forza e con virtù, si voltano a simili industrie: le quali qualche volta nei tempi quieti giovano qualche cosa; ma come e' vengono l' avversità e i tempi forti, le mostrano la fallacia loro.

CAPITOLO XXVIII.

Che si debbe por mente alle opere de' cittadini, perchè molte volte sotto una opera pia si nasconde un principio di tirannide.

Essendo la città di Roma aggravata dalla fame, e non bastando le provvisioni pubbliche a cessarla, prese animo uno Spurio Melio, essendo assai ricco secondo quelli tempi, di fare provvisione di frumento privatamente, e pascerne con suo grado la plebe. Per la qual cosa egli ebbe tanto concorso di popolo in suo favore, che il senato pensando all' inconveniente che di quella sua liberalità poteva nascere, per opprimerla avanti che la pigliasse più forze, gli creò un dittatore addosso, e fecelo morire. Qui è da notare, come molte volte l' opere che paiono pie, e da non le potere ragionevolmente dannare, diventano crudeli, e per una repubblica sono pericolosissime, quando non siano a buon' ora corrette. E per discorrere questa cosa più particolarmente dico, che una repubblica senza cittadini riputati non può stare, nè può governarsi in alcun modo bene. Dall' altro canto la riputazione de' cittadini è cagione della tirannide delle repubbliche. E volendo regolare questa cosa, bisogna talmente ordinarsi, che i cittadini sieno riputati di riputazione che giovi e non nuoca alla città ed alla libertà di quella. E però si debbe esaminare i modi, con i quali si pigliano riputazione, che sono in effetto due, o pubblici o privati. I modi pubblici sono, quando uno consigliando bene, operando meglio in beneficio comune acquista riputazione; a questo onore si debbe aprire la via ai cittadini, e proporre premj ed ai consigli ed all' opere, talchè e' se n' abbino ad onorare e soddisfare; e quando queste riputazioni prese per queste vie siano schiette e semplici, non saranno mai pericolose; ma quando le sono prese per vie private, che è l' altro modo preallegato, sono pericolosissime e in tutto nocive. Le vie private sono, facendo beneficio a questo ed a quell' altro privato con prestargli danari, maritargli le figliuole, difendendolo dai magistrati, e facendogli simili privati favori, quali si fanno gli uomini partigiani, e danno animo a

chi è così favorito di poter corrompere il pubblico, e sforzare le leggi. Debbe pertanto una repubblica bene ordinata aprire vie (come è detto) a chi cerca favori per vie pubbliche, e chiuderle a chi le cerca per vie private, come si vede che fece Roma; perchè in premio di chi operava bene per il pubblico, ordinò trionfi e tutti gli altri onori che la dava ai suoi cittadini; ed in danno di chi sotto varj colori per vie private cercava di farsi grande, ordinò l'accuse; e quando queste non bastassero, per essere accecato il popolo da una spezie di falso bene, ordinò il dittatore, il quale con il braccio regio facesse tornare dentro al segno chi ne fusse uscito; comè la fece per punire Spurio Melio. Ed una che di queste cose si lasci impunita, è atta a rovinare una repubblica; perchè difficilmente con quello esempio si riduce dipoi in la vera via.

CAPITOLO XXIX.

Che gli peccati dei popoli nascono dai principi.

Non si dolghino i principi d'alcuno peccato che faccino i popoli ch'egli abbiano in governo; perchè tali peccati conviene che naschino, o per loro negligenza, o per esser loro macchiati di simili errori. E chi discorrerà i popoli che nei nostri tempi sono stati tenuti pieni di ruberie e di simili peccati, vedrà che sarà al tutto nato da quelli che gli governavano, che erano di simile natura. La Romagna, innanzi che in quella fussero spenti da papa Alessandro VI quelli signori che la comandavano, era uno esempio d'ogni scelleratissima vita; perchè quivi si vedeva per ogni leggiera cagione seguire uccisioni e rapine grandissime. Il che nasceva dalla tristizia di quei principi, non dalla natura trista degli uomini, come loro dicevano. Perchè sendo quelli principi poveri, e volendo vivere da ricchi, erano forzati volgersi a molte rapine, e quelle per varj modi usare. E tra l'altre disoneste vie che e' tenevano, facevano leggi, e proibivano alcuna azione; dipoi erano i primi che davano cagione della inosservanza d'esse, nè mai punivano gl'inosservanti, se non poi quando vedevano essere incorsi assai in simile pregiudizio, ed allora si voltavano alla punizione, non per zelo della legge fatta, ma per cupidità di riscuotere la pena. Donde nascevano molti inconvenienti, e sopra tutto, questo: che i popoli s'impoverivano e non si correggevano: e quelli che non erano impoveriti, s'ingegnavano contra ai meno potenti di loro prevalersi. Donde surgevano tutti questi mali che di sopra si dicono, de' quali era cagione il principe. E che questo sia vero, lo mostra Tito Livio quando ei narra, che portando i legati romani il dono della preda de' Veienti ad Apolline, furono presi dai corsari di Lipari in Sicilia, e condotti in quella terra. Ed inteso Timasiteo loro principe che dono era questo, dove egli andava, e chi lo mandava, si portò, quantunque nato a Lipari, come uomo romano, e mostrò al popolo quanto era empio occupare simil dono; tanto che con il consenso dell'universale ne lasciò andare i legati con tutte le cose loro. E le parole dell'istorico sono queste: *Timasitheus multitudinem religione implevit, quæ semper regenti est similis*. E Lorenzo dei Medici a confirmazione di questa sentenza dice:

« E quel, che fa il signor, fanno poi molti;
« Chè nel signor son tutti gli occhi volti. »

CAPITOLO XXX.

Ad un cittadino che voglia nella sua repubblica fare di sua autorità alcuna opera buona, è necessario prima spegnere l' invidia: e come, venendo il nimico, s' ha a ordinare la difesa d' una città.

Intendendo il senato romano come la Toscana tutta aveva fatto nuovo deletto per venire a' danni di Roma, e come i Latini e gli Ernici, stati per lo addietro amici del popolo romano; s' erano accostati con i Volsci, perpetui nimici di Roma, giudicò questa guerra dovere essere pericolosa. E trovandosi Cammillo tribuno di potestà consolare, pensò che si potesse fare senza creare il dittatore, quando gli altri tribuni suoi colleghi volessino cedergli la somma dello imperio. Il che detti tribuni fecero volontariamente. *Nec quicquam* (dice Tito Livio) *de majestate sua detractum credebant, quod majestati ejus concessissent.* Onde Cammillo presa a parole questa ubbidienza, comandò che si scrivessino tre eserciti. Del primo volse essere capo lui, per ire contra i Toscani. Del secondo fece capo Quinto Servilio, il quale volle stesse propinquo a Roma, per ostare ai Latini ed agli Ernici, se si movessino. Al terzo esercito prepose Lucio Quinzio, il quale scrisse per tenere guardata la città e difese le porte e la curia, in ogni caso che nascesse. Oltre a questo ordinò, che Orazio, uno de' suoi colleghi, provvedesse l' arme e il frumento e l' altre cose che richieggono i tempi della guerra. Prepose Cornelio ancora suo collega al senato ed al pubblico consiglio, acciocchè potesse consigliare le azioni che giornalmente s' avevano a fare ed eseguire. In questo modo furono quelli tribuni in quelli tempi per la salute della patria disposti a comandare e ad ubbidire. Notasi per questo testo quello che faccia uno uomo buono e savio, e di quanto bene sia cagione, e quanto utile ei possi fare alla sua patria, quando mediante la sua bontà e virtù egli ha spenta l' invidia; la quale è molte volte cagione che gli uomini non possono operare bene, non permettendo detta invidia ch' egli abbino quella autorità la quale è necessaria avere nelle cose d' importanza. Spegnesi questa invidia in duoi modi: o per qualche accidente forte e difficile, dove ciascuno veggendosi perire, posposta ogni ambizione, corre volontariamente ad ubbidire a colui che crede che con la sua virtù lo possa liberare; come intervenne a Cammillo, il quale avendo dato di sè tanti saggi d' uomo eccellentissimo, ed essendo stato tre volte Dittatore, ed avendo amministrato sempre quel grado ad utile pubblico e non a propria utilità, aveva fatto che gli uomini non temevano della grandezza sua, e per esser tanto grande e tanto riputato, non stimavano cosa vergognosa essere inferiore a lui. E però dice Tito Livio saviamente quelle parole: *Nec quicquam*, ec. In un altro modo si spegne l' invidia, quando o per violenza o per ordine naturale muoiono coloro che sono stati tuoi concorrenti nel venire a qualche riputazione e qualche grandezza; i quali veggendoti riputato più di loro, è impossibile che mai si acquieschino e stiano pazienti. E quando sono uomini che siano usi a vivere in una città corrotta, dove la educazione non abbia fatto in loro alcuna bontà, è impossibile che per accidente alcuno mai si riduchino; e per ottenere la voglia loro e soddisfare alla loro perversità d' animo sarebbero contenti vedere la rovina della loro patria. A vincere questa invidia non ci è altro rimedio, che la morte di coloro che l' hanno; e quando la fortuna è tanto propizia a quel

l'uomo virtuoso, che si muoiano ordinariamente, diventa senza scandalo glorioso, quando senza ostacolo e senza offesa ei può mostrare la sua virtù. Ma quando ei non abbi questa ventura, gli conviene pensare per ogni via torsegli dinanzi; e prima ch' ei facci cosa alcuna, gli bisogna tenere modi ch' ei vinca questa difficultà. E chi legge la Bibbia sensatamente, vedrà Moisè essere stato sforzato, a voler che le sue leggi e gli suoi ordini andassero innanzi, ad ammazzare infiniti uomini, i quali non mossi da altro che da invidia si opponevano ai disegni suoi. Questa necessità conosceva benissimo frate Girolamo Savonarola; conoscevala ancora Pietro Soderini gonfaloniere di Firenze. L' uno non potette vincerla, per non avere autorità a poterlo fare, che fu il frate, e per non essere inteso bene da coloro che lo seguitavano, che ne arebbono avuto autorità. Nondimeno per lui non rimase, e le sue prediche sono piene di accuse dei savi del mondo, e d' invettive contro a loro; perchè chiamava così questi invidi, e quelli che si opponevano agli ordini suoi: Quell' altro credeva col tempo, con la bontà, con la fortuna sua, con beneficare alcuno spegnere questa invidia, vedendosi d' assai fresca età, e con tanti nuovi favori che gli arrecava il modo del suo procedere, che credeva poter superare quelli tanti che per invidia se gli opponevano, senza alcuno scandolo, violenza e tumulto; e non sapeva che il tempo non si può aspettare, la bontà non basta, la fortuna varia, e la malignità non trova dono che la plachi. Tanto che l' uno e l' altro di questi due rovinarono, e la rovina loro fu causata da non aver saputo o potuto vincere questa invidia. L' altro notabile è, l' ordine che Cammillo dette dentro e fuori per la salute di Roma. E veramente non senza cagione gl' istorici buoni, com' è questo nostro, mettono particolarmente e distintamente certi casi acciocchè i posteri imparino come egli abbino in simili accidenti a difendersi. E debbesi in questo testo notare, che non è la più pericolosa nè la più inutile difesa, che quella che si fa tumultuariamente e senza ordine. E questo si mostra per quello terzo esercito che Cammillo fece scrivere per lasciarlo in Roma a guardia della città; perchè molti arebbero giudicato e giudicherebbono questa parte superflua, sendo quel popolo per l' ordinario armato e bellicoso, e per questo che non gli bisognasse discriverlo altrimente, ma bastasse farlo armare quando il bisogno venisse. Ma Cammillo, e qualunque fusse savio come era esso, la giudica altrimente; perchè non permette mai che una moltitudine pigli l' arme, se non con certo ordine e certo modo. E però in su questo esempio, uno che sia preposto a guardia d' una città debbe fuggire come uno scoglio il fare armare gli uomini tumultuosamente; ma debbe prima avere scritti e scelti quelli che voglia s' armino, chi egli abbino a ubbidire, dove a convenire, dove andare, ed a quelli che non sono scritti comandare che stiano ciascuno alle case sue a guardia di quelle. Coloro che terranno questo ordine in una città assaltata, facilmente si potranno difendere; chi farà altrimenti, non imiterà Cammillo, e non si difenderà.

CAPITOLO XXXI.

Le repubbliche forti e gli uomini eccellenti ritengono in ogni fortuna il medesimo animo e la loro medesima dignità.

Tra l' altre magnifiche cose che il nostro istorico fa dire e fare a Cammillo, per mostrare come debbe essere fatto un uomo eccellente, gli mette in bocca

queste parole: *Nec mihi dictatura animos fecit, nec exsilium ademit.* Per le quali parole si vede, come gli uomini grandi sono sempre in ogni fortuna quelli medesimi: e se la varia, ora con esaltarli, ora con opprimerli, quelli non variano; ma tengono sempre l'animo fermo, ed in tal modo congiunto con il modo del vivere loro, che facilmente si conosce per ciascuno, la fortuna non aver potenza sopra di loro. Altrimenti si governano gli uomini deboli; invaniscono e inebbriano nella buona fortuna, attribuendo tutto il bene ch'egli hanno a quella virtù che non conobbero mai. Donde nasce che diventano insopportabili e odiosi a tutti coloro ch'egli hanno intorno. Da che poi dipende la subita variazione della sorte, la quale come veggono in viso, caggiono subito nell'altro difetto e diventano vili e abietti. Di qui nasce che i principi così fatti pensano nella avversità più a fuggirsi che a difendersi, come quelli che per aver male usata la buona fortuna, sono ad ogni difesa impreparati. Questa virtù e questo vizio, ch'io dico trovarsi in uno uomo solo, si trova ancora in una repubblica, e in esempio ci sono i Romani e i Viniziani. Quelli primi, nessuna cattiva sorte gli fece mai divenire abietti, nè nessuna buona fortuna gli fece mai essere insolenti; come si vide manifestamente dopo la rotta ch'egli ebbero a Canne, e dopo la vittoria ch'egli ebbero contra ad Antioco; perchè per quella rotta, ancora che gravissima per essere stata la terza, non invilirono mai e mandarono fuori eserciti; non vollero riscattare i loro prigioni contra agli ordini loro, non mandarono ad Annibale o a Cartagine a chiedere pace; ma lasciate stare tutte queste cose abiette indietro, pensarono sempre alla guerra, armando per carestia d'uomini i vecchi ed i servi loro. La qual cosa conosciuta da Annone Cartaginese, come di sopra si disse, mostrò a quel senato quanto poco conto s'aveva a tenere della rotta di Canne. E così si vide come i tempi difficili non gli fecero insolenti; perchè mandando Antioco oratori a Scipione a chiedere accordo, avanti che fussino venuti alla giornata, e ch'egli avesse perduto, Scipione gli dette certe condizioni della pace, quali erano che si ritirasse dentro alla Siria, ed il resto lasciasse nell' arbitrio de' Romani; il qual accordo ricusando Antioco, e venendo alla giornata, e perdendola, rimandò ambasciadori a Scipione, con commissione che pigliassero tutte quelle condizioni erano date loro dal vincitore; ai quali non propose altri patti che quelli s'avesse offerti innanzi che vincesse, soggiungendo queste parole: *Quod Romani, si vincuntur, non minuuntur animis, nec, si vincunt, insolescere solent.* Al contrario appunto di questo s'è veduto fare ai Viniziani, i quali nella buona fortuna parendo loro aversela guadagnata con quella virtù che non avevano, erano venuti a tanta insolenza, che chiamavano il re di Francia figliuolo di San Marco; non stimavano la Chiesa, non capivano in modo alcuno in Italia; e avevansi presupposto nell' animo d'aver a fare una monarchia simile alla romana. Dipoi come la buona sorte gli abbandonò, e ch'egli ebbero una mezza rotta a Vailà dal re di Francia, perderono non solamente tutto lo stato loro per ribellione, ma buona parte ne dettero ed al papa ed al re di Spagna per viltà ed abiezione d'animo; ed in tanto invilirono, che mandarono ambasciadori all'imperadore a farsi tributari, e scrissero al papa lettere piene di viltà e di sommissione per muoverlo a compassione. Alla quale infelicità pervennero in quattro giorni, e dopo una mezza rotta; perchè avendo combattuto il loro esercito, nel ritirarsi venne a combattere ed essere oppresso circa la metà, in modo che l'uno de' provveditori che si salvò, arrivò a Verona con più di venticinquemila soldati, tra piè e a cavallo. Talmentechè se a Vinegia e negli ordini loro fusse stata alcuna qualità di virtù, facilmente si potevano rifare, e dimostrare di nuovo il viso alla fortuna, ed essere a tempo o a vincere,

o a perdere più gloriosamente, o ad avere accordo più onorevole. Ma la viltà dell'animo loro, causata dalla qualità de' loro ordini non buoni nelle cose della guerra, gli fece ad un tratto perdere lo stato e l'animo. E sempre interverrà così a qualunque si governi come loro. Perchè questo diventare insolente nella buona fortuna, ed abietto nella cattiva, nasce dal modo del procedere tuo, e dalla educazione nella quale tu sei nudrito: la quale quando è stata altrimenti, ti rende ancora d'un'altra sorte, e facendoti migliore conoscitore del mondo, ti fa meno rallegrare del bene, e meno rattristare del male. E quello che si dice d'uno solo, si dice di molti che vivono in una repubblica medesima, i quali si fanno di quella perfezione che ha il modo del vivere di quella. E benchè altra volta sia detto, come il fondamento di tutti gli stati è la buona milizia, e come, dove non è questa, non possono essere nè leggi buone nè alcuna altra cosa buona, non mi pare superfluo replicarlo; perchè ad ogni punto nel leggere questa istoria si vede apparire questa necessità e si vede come la milizia non puote essere buona se la non è esercitata, e come la non si può esercitare, se la non è composta di tuoi sudditi. Perchè sempre non si sta in guerra, nè si può starvi; però conviene poterla esercitare a tempo di pace, e con altri che con sudditi non si può fare questo esercizio rispetto alla spesa. Era Cammillo andato (come di sopra dicemmo) con l'esercito contra ai Toscani, ed avendo i suoi soldati veduto la grandezza dello esercito dei nimici, s'erano tutti sbigottiti, parendo loro essere tanto inferiori da non poter sostenere l'impeto di quelli. E pervenendo questa mala disposizione del campo agli orecchi di Cammillo, si mostrò fuora, ed andando parlando per il campo a questi e quelli soldati, trasse loro del capo quella opinione, e nell'ultimo senza ordinare altrimenti il campo, disse: *Quod quisque didicit, aut consuevit, faciat.* E chi considererà bene questo termine, e le parole disse loro per inanimirli a ire contro ai nimici, considererà come e' non si poteva nè dire nè far fare alcuna di quelle cose ad uno esercito, che prima non fusse stato ordinato ed esercitato ed in pace ed in guerra. Perchè di quelli soldati che non hanno imparato a fare cosa alcuna, non può un capitano fidarsi, e credere che faccino alcuna cosa che stia bene; e se gli comandasse un nuovo Annibale, rovinerebbe sotto. Perchè non potendo un capitano essere mentre si fa la giornata in ogni parte, se non ha prima in ogni parte ordinato di potere avere uomini che abbino lo spirito suo, e bene gli ordini e il modo del procedere suo, conviene di necessità che ei rovini. Se adunque una città sarà armata ed ordinata come Roma, e che ogni dì ai suoi cittadini, ed in particolare ed in pubblico tocchi a fare esperienza e della virtù loro e della potenza della fortuna, interverrà sempre che in ogni condizione di tempo e' siano del medesimo animo, e manterranno la medesima loro dignità. Ma quando e' siano disarmati, e che si appoggeranno solo agl'impeti della fortuna, e non alla propria virtù, varieranno col variare di quella, e daranno sempre di loro quello esempio che hanno dato i Viniziani.

CAPITOLO XXXIII.

Quali modi hanno tenuti alcuni a turbare una pace.

Essendosi ribellate dal popolo romano Circei e Velitre, due sue colonie, sotto speranza d'essere difese dai Latini, ed essendo dipoi vinti i Latini, e mancando di queste speranze, consigliavano assai cittadini che si dovesse

mandare a Roma oratori a raccomandarsi al senato; il qual partito fu turbato da coloro che erano stati autori delle ribellioni, i quali temevano che tutta la pena non si voltasse sopra le teste loro. E per tor via ogni ragionamento di pace, incitarono la moltitudine ad armarsi ed a correre sopra i confini romani. E veramente quando alcuno vuole o che un popolo o un principe levi al tutto l' animo da uno accordo, non ci è altro modo più vero nè più stabile, che fargli usare qualche grave scelleratezza contra a colui con il qual tu non vuoi che l' accordo si faccia: perchè sempre lo terrà discosto quella paura di quella pena che a lui parrà per lo errore commesso avere meritata. Dopo la prima guerra che i Cartaginesi ebbero con i Romani, quelli soldati che da' Cartaginesi erano stati adoperati in quella guerra in Sicilia ed in Sardegna, fatta che fu la pace se ne andarono in Affrica, dove non essendo soddisfatti del loro stipendio, mossono l' armi contra ai Cartaginesi, e fatti di loro due capi, Mato e Spendio, occuparono molte terre ai Cartaginesi, e molte ne saccheggiarono. I Cartaginesi per tentare prima ogni altra via che la zuffa, mandarono a quelli ambasciadore Asdrubale loro cittadino, il quale pensavano avesse alcuna autorità con quelli, essendo stato per lo addietro loro capitano. Ed arrivato costui, e volendo Spendio e Mato obbligare tutti quelli soldati a non sperare d' aver mai più pace con i Cartaginesi, e per questo obbligarli alla guerra, persuasono loro ch' egli era meglio ammazzare costui con tutti i cittadini cartaginesi, quali erano appresso loro prigioni. Donde non solamente gli ammazzarono, ma con mille supplizi in prima gli straziarono; aggiungendo a questa scelleratezza uno editto, che tutti i Cartaginesi, che per lo avvenire si pigliassino, si dovessino in simil modo uccidere. La qual deliberazione ed esecuzione fece quello esercito crudele ed ostinato contra ai Cartaginesi.

CAPITOLO XXXIII.

Egli è necessario, a volere vincere una giornata, far l' esercito confidente, e fra loro e con il capitano.

A voler ch' uno esercito vinca una giornata, è necessario farlo confidente, in modo che creda dovere in ogni modo vincere. Le cose che lo fanno confidente sono: che sia armato ed ordinato bene; conoschinsi l' uno l' altro. Nè può nascere questa confidenza o questo ordine, se non in quelli soldati che sono nati e vissuti insieme. Conviene che il capitano sia stimato, di qualità che confidino nella prudenza sua; e sempre confideranno, quando lo vegghino ordinato, sollecito ed animoso, e che tenga bene e con riputazione la maestà del grado suo: e sempre la manterrà, quando gli punisca degli errori, e non gli affatichi invano, osservi loro le promesse, mostri facile la via del vincere; quelle cose che discosto potessino mostrare i pericoli, le nasconda, le alleggerisca. Le quali cose osservate bene sono cagione grande che l'esercito confida, e confidando vince. Usavano i Romani di far pigliare agli eserciti loro questa confidenza per via di religione: donde nasceva, che con gli auguri e auspicj creavano i consoli, facevano il deletto, partivano con gli eserciti, e venivano alla giornata; e senza aver fatto alcuna di queste cose non mai arebbe un buon capitano e savio tentata alcuna fazione, giudicando d' averla potuta perdere facilmente, se i suoi soldati non avessero prima inteso gli Dii essere dalla parte loro. E quando alcun consolo, o altro loro capitano avesse combattuto contra

agli auspicj, l'arebbero punito, come e' punirono Claudio Pulcro. E benchè questa parte in tutte l'istorie romane si conosca, nondimeno si prova più certo per le parole che Livio usa nella bocca d'Appio Claudio; il quale dolendosi col popolo della insolenza de' tribuni della plebe, e mostrando che mediante quelli, gli auspicj e l'altre cose pertinenti alla religione si corrompevano, dice così: *Eludant nunc licet religionem. Quid enim interest, si pulli non pascentur, si ex cavea tardius exierint, si occinuerit avis? Parva sunt hæc, sed parva ista non contemnendo, majores nostri maximam hanc rempublicam fecerunt.* Perchè in queste cose piccole è quella forza di tenere uniti e confidenti i soldati, la qual cosa è prima cagione d'ogni vittoria. Nondimanco conviene con queste cose sia accompagnata la virtù, altrimenti le non vagliono. I Prenestini, avendo contro ai Romani fuori il loro esercito, se n' andarono ad alloggiare in sul fiume d'Allia, luogo dove i Romani furono vinti da Francesi; il che fecero per mettere fiducia nei loro soldati e sbigottire i Romani per la fortuna del luogo. E benchè questo loro partito fusse probabile, per quelle ragioni che di sopra si sono discorse, nientedimeno il fine della cosa mostrò, che la vera virtù non teme ogni minimo accidente. Il che l'istorico benissimo dice con queste parole in bocca poste del dittatore, che parla così al suo maestro de' cavalli: *Vides tu, fortuna illos fretos ad Alliam consedisse, at tu, fretus armis animisque invade mediam aciem.* Perchè una vera virtù, un ordine buono, una sicurtà presa da tante vittorie non si può con cose di poco momento spegnere, nè una cosa vana fa lor paura, nè un disordine gli offende; come si vide certo, che essendo due Manlii consoli contra ai Volsci, per aver mandato temerariamente parte del campo a predare, ne seguì che in un tempo e quelli ch' erano iti e quelli ch' erano rimasti si trovarono assediati; dal qual pericolo non la prudenza de' consoli, ma la virtù de' propri soldati gli liberò. Dove Tito Livio dice queste parole: *Militum etiam sine rectore, stabilis virtus tutata est.* Non voglio lasciare indietro un termine usato da Fabio, sendo entrato di nuovo con l'esercito in Toscana, per farlo confidente, giudicando quella tal fidanza essere più necessaria, per averlo condotto in paese nuovo e contra a nimici nuovi, che parlando avanti la zuffa ai soldati, e detto ch' ebbe molte ragioni mediante le quali e' potevano sperare la vittoria, disse che potrebbe ancora lor dire certe cose buone e dove e' vedrebbono la vittoria certa, se non fusse pericoloso il manifestarle. Il qual modo come fu saviamente usato, così merita d'essere imitato.

CAPITOLO XXXIV.

Quale fama, o voce, o opinione, fa che il popolo comincia a favorire un cittadino: e se ei distribuisce i magistrati con maggior prudenza, che un principe.

Altra volta parlammo come Tito Manlio, che fu poi detto Torquato, salvò Lucio Manlio suo padre da una accusa che gli aveva fatta Marco Pomponio tribuno della plebe. E benchè il modo del salvarlo fusse alquanto violento e straordinario, nondimeno quella filiale pietà verso del padre fu tanto grata all' universale, che non solamente non ne fu ripreso, ma avendosi a fare i tribuni delle legioni, fu fatto Tito Manlio nel secondo luogo. Per il quale successo credo che sia bene considerare il modo che tiene il popolo a giudicare gli uomini nelle distribuzioni sue, e che per quello noi veggiamo, se egli è

vero quanto di sopra si conchiuse, che il popolo sia migliore distributore che un principe. Dico adunque come il popolo nel suo distribuire va dietro a quello che si dice d' uno per pubblica voce e fama, quando per sue opere note non lo conosce altrimenti, o per presunzione o per opinione che s' ha di lui. Le quali due cose sono causate, o da' padri di quelli tali che, per essere stati grandi uomini e valenti nella città, si crede che i figliuoli debbono essere simili a loro, infino a tanto che per l' opere di quelli non s' intende il contrario; o la è causata dai modi che tiene quello di chi si parla. I modi migliori che si possono tenere sono, avere compagnia d' uomini gravi, di buoni costumi, e riputati savi da ciascuno. E perchè nessuno indizio si può aver maggiore d' un uomo, che le compagnie con quali egli usa, meritamente uno che usa con compagnie oneste, acquista buon nome; perchè è impossibile che non abbia qualche similitudine con quella. O veramente si acquista questa pubblica fama per qualche azione straordinaria e notabile, ancora che privata, la qual ti sia riuscita onorevolmente. E di tutte tre queste cose che danno nel principio buona riputazione ad uno, nessuna la dà maggiore che questa ultima; perchè quella prima de' parenti e de' padri è sì fallace, che gli uomini vi vanno a rilento, ed in poco si consuma, quando la virtù propria di colui che ha ad essere giudicato non l' accompagna. La seconda che ti fa conoscere per via delle pratiche tue, è migliore della prima; ma è molto inferiore alla terza: perchè infino a tanto che non si vede qualche segno che nasca da te, sta la riputazione tua fondata in su l' opinione, la quale è facilissima a cancellarla. Ma quella terza essendo principiata e fondata in su l' opere tue, ti dà nel principio tanto nome, che bisogna bene che tu operi poi molte cose contrarie a questo, volendo annullarla. Debbono adunque gli uomini che nascono in una repubblica pigliare questo verso, ed ingegnarsi con qualche operazione straordinaria cominciare a rilevarsi. Il che molti a Roma in gioventù fecionо, o con il promulgare una legge che venisse in comune utilità, o con accusare qualche potente cittadino come trasgressore delle leggi, o col far simili cose notabili e nuove, di che s' avesse a parlare. Nè solamente sono necessarie simili cose per cominciare a darsi riputazione, ma sono ancora necessarie per mantenerla ed accrescerla. Ed a volere far questo bisogna rinnovarle; come per tutto il tempo della sua vita fece Tito Manlio: perchè difeso ch' egli ebbe il padre tanto virtuosamente e straordinariamente, e per questa azione presa la prima riputazione sua, dopo certi anni combattè con quel Francese, e morto gli trasse quella collana d' oro che gli dette il nome di Torquato. Non bastò questo, che dipoi già in età matura ammazzò il figliuolo per aver combattuto senza licenza, ancora ch' egli avesse superato il nimico. Le quali tre azioni allora gli dettono più nome e per tutti i secoli lo fanno più celebre, che non lo fece alcuno trionfo, alcuna vittoria, di che egli fu ornato quanto alcuno altro Romano. E la cagione è perchè in quelle vittorie Manlio ebbe moltissimi simili, in queste particolari azioni n' ebbe o pochissimi o nessuno. A Scipione maggiore non arrecarono tanta gloria tutti i suoi trionfi, quanto gli dette l' avere ancora giovinetto in sul Tesino difeso il padre, e l' aver dopo la rotta di Canne animosamente con la spada sguainata fatto giurare più giovani romani che ei non abbandonerebbono Italia, come di già tra loro avevano deliberato; le quali due azioni furono principio alla riputazione sua, e gli fecero scala ai trionfi della Spagna e dell' Affrica. La quale opinione da lui fu ancora accresciuta, quando ei rimandò la figliuola al padre e la moglie al marito in Ispagna. Questo modo del procedere non è necessario solamente a quelli cittadini che vogliono acquistare fama per ottenere gli onori nella loro repubblica, ma è ancora necessario

ai principi per mantenersi la riputazione nel principato loro; perchè nessuna cosa gli fa tanto stimare, quanto dare di sè rari esempi con qualche fatto o detto raro, conforme al ben comune, il quale mostri il signore o magnanimo o liberale o giusto, e che sia tale, che si riduca come in proverbio tra i suoi soggetti. Ma per tornare donde noi cominciammo questo discorso, dico come il popolo quando ei comincia a dare un grado ad un suo cittadino, fondandosi sopra quelle tre cagioni soprascritte, non si fonda male; ma quando poi gli assai esempi de' buoni portamenti d' uno lo fanno più noto, si fonda meglio, perchè in tal caso non può essere che quasi mai s' inganni. Io parlo solamente di quelli gradi che si danno agli uomini nel principio, avanti che per ferma isperienza siano conosciuti, o che passano da un' azione ad un' altra dissimile; dove, e quanto alla falsa opinione, e quanto alla corruzione, sempre fanno minori errori che i principi. E perchè e' può essere che i popoli s'ingannerebbono della fama, della opinione e dell' opere di un uomo, stimandole maggiori che in verità non sono; il che non interverrebbe ad un principe, perchè gli sarebbe detto, e sarebbe avvertito da chi lo consigliasse: perchè ancora i popoli non manchino di questi consigli, i buoni ordinatori delle repubbliche hanno ordinato, che avendosi a creare i supremi gradi nelle città, dove fusse pericoloso mettervi uomini insufficienti, e veggendosi la voglia popolare esser diritta a creare alcuno che fusse insufficiente, sia lecito ad ogni cittadino, e gli sia imputato a gloria di pubblicare nelle concioni i difetti di quello, acciocchè il popolo, non mancando della sua conoscenza, possa meglio giudicare. E che questo si usasse a Roma, ne rende testimonio l' orazione di Fabio Massimo, la quale ei fece al popolo nella seconda guerra punica, quando nella creazione dei consoli i favori si volgevano a creare Tito Ottacilio: e giudicandolo Fabio insufficiente a governare in quelli tempi il consolato, gli parlò contra, mostrando la insufficienza sua; tanto che gli tolse quel grado, e volse i favori del popolo a chi più lo meritava che lui. Giudicano adunque i popoli nella elezione a' magistrati, secondo quei contrassegni che degli uomini si possono aver più veri; e quando ei possono esser consigliati come i principi, errano meno che i principi e quel cittadino che voglia cominciare ad avere i favori del popolo, debbe con qualche fatto notabile, come fece Tito Manlio, guadagnarseli.

CAPITOLO XXXV.

Quali pericoli si portino nel farsi capo a consigliare una cosa; e quanto ella ha più dello straordinario, maggiori pericoli vi si corrono.

Quanto sia cosa pericolosa farsi capo d' una cosa nuova che appartenga a molti, e quanto sia difficile a trattarla ed a condurla e condotta a mantenerla, sarebbe troppo lunga e troppo alta materia a discorrerla; però riserbandola a luogo più conveniente, parlerò solo di quelli pericoli che portano i cittadini, o quelli che consigliano uno principe a farsi capo d' una deliberazione grave ed importante, in modo che tutto il consiglio d' essa sia imputato a lui. Perchè giudicando gli uomini le cose dal fine, tutto il male che ne risulta, s' imputa all' autore del consiglio: e se ne risulta bene, ne è commendato; ma di lunga il premio non contrappesa il danno. Il presente sultan Salì, detto Gran Turco, essendosi preparato, secondo che ne riferiscono alcuni che vengono da' suoi paesi, di far l' impresa di Soria e di Egitto, fu confortato da un suo bascià,

quale ei teneva ai confini di Persia, d' andare contra al sofì; dal qual consiglio mosso andò con esercito grossissimo a quella impresa, e arrivando in paese larghissimo, dove sono assai deserti e le fiumare rade, e trovandovi quelle difficultà che già fecero rovinare molti eserciti romani, fu in modo oppressato da quelle, che vi perdè per fame e per peste, ancora che nella guerra fusse superiore, gran parte delle sue genti; talchè irato contro all' autore del consiglio l' ammazzò. Leggesi assai cittadini stati confortatori d' una impresa, e per avere avuto quella tristo fine, essere stati mandati in esilio. Fecionsi capi alcuni cittadini romani, che si facesse in Roma il consolo plebeo. Occorse che il primo che uscì fuori con gli eserciti fu rotto; onde a quelli consigliatori sarebbe avvenuto qualche danno, se non fusse stata tanto gagliarda quella parte in onore della quale tale deliberazione era venuta. È cosa adunque certissima, che quelli che consigliano una repubblica, e quelli che consigliano un principe, sono posti tra queste angustie: che se non consigliano le cose che paiono loro utili o per la città o per il principe senza rispetto, ei mancano dell' ufficio loro; se le consigliano, egli entrano nel pericolo della vita e dello stato: essendo tutti gli uomini in questo ciechi, di giudicare i buoni e cattivi consigli dal fine. E pensando in che modo si potessino fuggire o questa infamia o questo pericolo, non ci veggo altra via, che pigliare le cose moderatamente, e non ne prendere alcuna per sua impresa, e dire l' opinione sua senza passione, e senza passione con modestia difenderla; in modo che se la città o il principe la segua volontariamente, e' non paia che vi venga tirato dalla tua importunità. Quando tu faccia così, non è ragionevole che un principe e un popolo del tuo consiglio ti voglia male, non essendo seguito contro alla voglia di molti, perchè quivi si porta pericolo, dove molti hanno contradetto, i quali poi nello infelice fine concorrono a farti rovinare. E se in questo caso si manca di quella gloria che s' acquista nell' essere solo contra molti a consigliare una cosa, quando ella sortisse buon fine, ci sono al rincontro due beni: il primo di mancare del pericolo; il secondo che se tu consigli una cosa modestamente, e per la contradizione il tuo consiglio non sia preso, e per il consiglio d' altrui ne seguiti qualche rovina, ne risulta a te grandissima gloria. E benchè la gloria che s' acquista de' mali ch' abbia o la tua città o il tuo principe, non si possa godere; nondimeno è da tenerne qualche conto. Altro consiglio non credo si possa dare agli uomini in questa parte: perchè consigliandogli che tacessino e non dicessino l' opinione loro, sarebbe cosa inutile alla repubblica o ai loro principi, e non fuggirebbono il pericolo, perchè in poco tempo diventerebbono sospetti; e ancora potrebbe loro intervenire come a quelli amici di Perse re de' Macedoni, il quale essendo stato rotto da Paulo Emilio, e fuggendosi con pochi amici, accadde che nel replicare le cose passate, uno di loro cominciò a dire a Perse molti errori fatti da lui, che erano stati cagione della sua rovina, al quale Perse rivoltosi disse: Traditore, sì che tu hai indugiato a dirmelo ora ch' io non ho più rimedio? e sopra queste parole di sua mano l' ammazzò. E così colui portò la pena d' essere stato cheto quando ei doveva parlare, e d' aver parlato quando ei doveva tacere; nè fuggì il pericolo per non aver dato il consiglio. Però credo che sia da tenere ed osservare i termini soprascritti.

CAPITOLO XXXVI.

La cagione perchè i Francesi sono stati e sono ancora giudicati nelle zuffe, da principio più che uomini, e dipoi meno che femmine.

La ferocità di quel Francese che provocava qualunque Romano appresso al fiume Aniene a combatter seco, dipoi la zuffa fatta tra lui e Tito Manlio, mi fa ricordare di quello che Tito Livio più volte dice, che i Francesi sono nel principio della zuffa più che uomini, e nel successo di combattere riescono poi meno che femmine. E pensando dondę questo nasca, si crede per molti che sia la natura loro così fatta, il che credo sia vero: ma non è per questo che questa loro natura, che gli fa feroci nel principio, non si potesse in modo con l'arte ordinare, che la gli mantenesse feroci infino nell'ultimo. Ed a voler provare questo, dico, come e' sono di tre ragioni eserciti: l'uno dove è furore ed ordine; perchè dall'ordine nasce il furore e la virtù, come era quello de' Romani; perchè si vede in tutte l'istorie che in quello esercito era un ordine buono, che v'aveva introdotto una disciplina militare per lungo tempo; perchè in uno esercito bene ordinato nessuno debbe fare alcun' opera, se non regolato; e si troverà per questo che nell'esercito romano, dal quale (avendo egli vinto il mondo) debbono prendere esempio tutti gli altri eserciti, non si mangiava, non si dormiva, non si mercatava, non si faceva alcuna azione o militare o domestica senza l'ordine del consolo. Perchè quelli eserciti che fanno altrimenti, non sono veri eserciti; e se ne fanno alcuna prova, la fanno per furore e per impeto, non per virtù. Ma dove è la virtù ordinata, usa il furor suo con i modi e co' tempi, nè difficultà veruna lo invilisce, nè gli fa mancare l'animo; perchè gli ordini buoni gli rinfrescano l'animo e il furore, nutriti dalla speranza del vincere, la quale mai non manca, infino a tanto che gli ordini stanno saldi. Al contrario interviene in quelli eserciti, dove è furore e non ordine, come erano i Francesi, in quali tuttavia nel combattere mancavano; perchè non riuscendo loro col primo impeto vincere, e non essendo sostenuto da una virtù ordinata quel loro furore, nel quale egli speravano, nè avendo fuori di quello cosa in la quale ei confidassino, come quello era raffreddo, mancavano. Al contrario i Romani dubitando meno dei pericoli per gli ordini loro buoni, non diffidando della vittoria, fermi ed ostinati combattevano col medesimo animo e con la medesima virtù nel fine che nel principio, anzi agitati dall'arme sempre s'accendevano. La terza qualità d'eserciti è, dove non è furore naturale, nè ordine accidentale, come sono gli eserciti nostri italiani de' nostri tempi, i quali sono al tutto inutili; e se non si abbattono ad uno esercito che per qualche accidente si fugga, mai non vinceranno. E senza addurne altri esempi, si vede ciascuno dì come ei fanno prove di non avere alcuna virtù. E perchè con il testimonio di Tito Livio ciascuno intenda, come debbe essere fatta la buona milizia, e come è fatta la rea, io voglio addurre le parole di Papirio Cursore, quando ei voleva punire Fabio maestro de' cavalli, quando disse: *Nemo hominum, nemo Deorum verecundiam habeat; non edicta imperatorum, non auspicia observentur; sine commeatu, vagi milites in pacato, in hostico errent; immemores sacramenti, licentia sola se ubi velint exauctorent; infrequentia deserantur signa; neque conveniant ad edictum, nec discernant interdiu, nocte; æquo, iniquo loco, jussu, injussu imperatoris pugnent; et non signa, non ordines ser-*

vent; latrocinii modo, cæca et fortuita, pro solemni et sacrata militia sit. Puossi per questo testo adunque facilmente vedere, se la milizia de' nostri tempi è cieca e fortuita, o sacrata e solenne, e quanto la manca ad esser simile a quella che si può chiamare milizia, e quanto ella è discosto da essere furiosa ed ordinata come la romana, o furiosa solo come la francese.

CAPITOLO XXXVII.

Se le piccole battaglie innanzi alla giornata sono necessarie, e come si debbe fare a conoscere un nimico nuovo, volendo fuggire quelle.

E' pare che nelle azioni degli uomini (come altre volte abbiamo discorso) si trovi oltre all' altre difficultà, nel voler condurre la cosa alla sua perfezione, che sempre propinquo al bene sia qualche male, il quale con quel bene sì facilmente nasce, che pare impossibile poter mancare dell' uno volendo l' altro. E questo si vede in tutte le cose che gli uomini operano. E però s' acquista il bene con difficoltà, se dalla fortuna tu non sei aiutato in modo, ch' ella con la sua forza vinca questo ordinario e naturale inconveniente. Di questo mi ha fatto ricordare la zuffa di Manlio Torquato e del Francese, dove Tito Livio dice: *Tanti ea dimicatio ad universi belli eventum momenti fuit, ut Gallorum exercitus, relictis trepide castris, in Tiburtem agrum, mox in Campaniam transierit.* Perchè io considero dall' un canto, che un buon capitano debbe fuggire al tutto di operare alcuna cosa, ch' essendo di poco momento possa fare cattivi effetti nel suo esercito; perchè cominciare una zuffa, dove non si operino tutte le forze, e vi si arrischi tutta la fortuna, è cosa al tutto temeraria, come io dissi di sopra quando io dannai il guardare de' passi. Dall' altra parte io considero, come i capitani savi, quando ei vengono all' incontro d' un nuovo nimico, e che sia riputato, ei sono necessitati prima che venghino alla giornata, far provare con leggieri zuffe ai loro soldati tali nimici; acciocchè cominciandoli a conoscere e maneggiare, perdino quel terrore che la fama e la riputazione aveva dato loro. E questa parte in un capitano è importantissima, perchè ella ha in sè quasi una necessità che ti costringe a farla, parendoti andare ad una manifesta perdita, senza avere prima fatto con piccole isperienze deporre ai tuoi soldati quello terrore che la riputazione del nimico aveva messo negli animi loro. Fu Valerio Corvino mandato da' Romani con gli eserciti contra ai Sanniti, nuovi nimici, e che per lo addietro mai non avevano provate l'arme l' uno dell' altro; dove dice Tito Livio, che Valerio fece fare ai Romani con i Sanniti alcune leggieri zuffe: *Ne eos novum bellum, ne novus hostis terreret.* Nondimeno è pericolo grandissimo, che restando i tuoi soldati in quelle battaglie vinti, la paura e la viltà non cresca loro, e ne conseguitino contrari effetti ai disegni tuoi, cioè che tu gli sbigottisca, avendo disegnato d' assicurarli. Tanto che questa è una di quelle cose che ha il male sì propinquo al bene, e tanto sono congiunti insieme, che egli è facil cosa prendere l' uno credendo pigliar l' altro. Sopra che io dico che un buon capitano debbe osservare con ogni diligenza che non surga alcuna cosa, che per alcuno accidente possa torre l' animo all' esercito suo. Quello che gli può torre l' animo è cominciare a perdere; e però si debbe guardare dalle zuffe piccole, e non le permettere se non con grandissimo vantaggio, e con certa speranza di vittoria: non debbe fare impresa di guardare passi, dove non possa tenere tutto

l' esercito suo: non debbe guardare terre, se non quelle che, perdendole, di necessità ne seguiese la rovina sua; e quelle che guarda, ordinarsi in modo e con le guardie d' esse e con l' esercito, che trattandosi della espugnazione d' esse, ei possa adoperare tutte le forze sue, l' altre debbe lasciare indifese; perchè ogni volta che si perde una cosa che s' abbandoni, e l'esercito sia ancora insieme, e' non si perde la riputazione della guerra, nè la speranza di vincerla. Ma quando si perde una cosa che tu hai disegnata difendere, e ciascuno crede che tu la difenda, allora è il danno e la perdita, ed hai quasi come i Francesi con una cosa di piccolo momento perduta la guerra. Filippo di Macedonia, padre di Perse, uomo militare e di gran condizione ne' tempi suoi, essendo assaltato da' Romani, assai de' suoi paesi, i quali ei giudicava non potere guardare, abbandonò e guastò, come quello che per essere prudente giudicava più pernizioso perdere la riputazione col non potere difendere quello che si metteva a difendere, che lasciandolo in preda al nimico, perderlo come cosa negletta. I Romani, quando dopo la rotta di Canne le cose loro erano afflitte, negarono a molti loro raccomandati e sudditi gli aiuti, commettendo loro che si difendessino il meglio potessino. I quali partiti sono migliori assai, che pigliare difese, e poi non le difendere; perchè in questo partito si perde amici e forze, in quello amici solo. Ma tornando alle piccole zuffe dico, che se pure un capitano è costretto per la novità del nimico fare qualche zuffa, debbe farla con tanto suo vantaggio, che non vi sia alcun pericolo di perderla; o veramente far come Mario (il che è migliore partito) il quale andando contra a' Cimbri, popoli ferocissimi, che venivano a predare Italia, e venendo con uno spavento grande per la ferocità e moltitudine loro, e per avere di già vinto uno esercito romano, giudicò Mario essere necessario, innanzi che venisse alla zuffa, operare alcuna cosa per la quale l' esercito suo deponesse quel terrore che la paura del nimico gli aveva dato, e come prudentissimo capitano più che una volta collocò l' esercito suo in luogo, donde i Cimbri con l' esercito loro dovessino passare. E così dentro alle fortezze del suo campo volle che i suoi soldati gli vedessino, ed assuefacessino gli occhi alla vista di quello nimico; acciocchè vedendo una moltitudine inordinata, piena d' impedimenti, con arme inutili, e parte disarmati, si rassicurassino e diventassino desiderosi della zuffa. Il quale partito come fu da Mario saviamente preso, così dagli altri debbe essere diligentemente imitato, per non incorrere in quelli pericoli che io di sopra dico, e non avere a fare come i Francesi, *qui ob rem parvi ponderis trepidi, in Tiburtem agrum et in Campaniam transierunt.* E perchè noi abbiamo allegato in questo discorso Valerio Corvino, voglio, mediante le parole sue, nel seguente capitolo, come debbe essere fatto un capitano dimostrare.

CAPITOLO XXXVIII.

Come debbe esser fatto un capitano, nel quale l' esercito suo possa confidare.

Era, come di sopra dicemmo, Valerio Corvino con l'esercito contra ai Sanniti, nuovi nimici del popolo romano, donde che per assicurare i suoi soldati, e per farli conoscere i nimici, fece fare ai suoi certe leggieri zuffe; nè gli bastando questo volle avanti alla giornata parlar loro, e mostrò con ogni efficacia, quanto e' dovevano stimare poco tali nimici, allegando la virtù de' suoi soldati, e la propria. Dove si può notare per le parole che Livio gli fa dire, come debbe

esser fatto un capitano, in chi l' esercito abbia a confidare; le quali parole sono queste: *Tum etiam intueri, cujus ductu auspicioque ineunda pugna sit: utrum si audiendus duntaxat magnificus adhortator sit, verbis tantum ferox, operum militarium expers, an qui, et ipse tela tractare, procedere ante signa, versari media in mole pugnæ sciat. Facta mea, non dicta vos, milites, sequi volo, nec disciplinam modo, sed exemplum etiam a me petere, qui hac dextra mihi tres consulatus, summamque laudem peperi.* Le quali parole considerate bene insegnano a qualunque, come ei debbe procedere a voler tenere il grado del capitano; e quello che sarà fatto altrimenti troverà con il tempo quel grado, quando per fortuna o per ambizione vi sia condotto, torgli e non dargli riputazione: perchè non i titoli illustrano gli uomini, ma gli uomini i titoli. Debbesi ancora dal principio di questo discorso considerare che se i capitani grandi hanno usato termini straordinari a fermare gli animi d' uno esercito veterano, quando con i nimici inconsueti debbe affrontarsi; quanto maggiormente si abbia ad usare l'industria quando si comandi uno esercito nuovo, che non abbia mai veduto il nimico in viso. Perchè se l' inusitato nimico all' esercito vecchio dà terrore, tanto maggiormente lo debbe dare ogni nimico ad uno esercito nuovo. Pure s' è veduto molte volte da' buoni capitani tutte queste difficultà con somma prudenza essere vinte, come fece quel Gracco romano ed Epaminonda tebano (de' quali altra volta abbiamo parlato) che con eserciti nuovi vinsono eserciti veterani ed esercitatissimi. I modi che tenevano, erano: parecchi mesi esercitarli in battaglie finte, assuefarli alla ubbidienza ed all' ordine; e da quelli dipoi con massima confidenza nella vera zuffa gli adoperavano. Non si debbe adunque diffidare alcuno militare di non poter fare buoni eserciti, quando non gli manchi uomini, perchè quel principe che abbonda d' uomini e manca di soldati, debbe solamente, non della viltà degli uomini, ma della sua pigrizia e poca prudenza dolersi.

CAPITOLO XXXIX.

Che un capitano debbe essere conoscitore dei siti.

Tra l' altre cose che sono necessarie ad un capitano d' eserciti, è la cognizione dei siti e dei paesi; perchè senza questa cognizione generale e particulare un capitano d' eserciti non può bene operare alcuna cosa. E perchè tutte le scienze vogliono pratica a volere perfettamente possederle, questa è una che ricerca pratica grandissima. Questa pratica, ovvero questa particolare cognizione, s' acquista più mediante le cacce, che per verun altro esercizio. Però gli antichi scrittori dicono che quelli eroi che governarono nel loro tempo il mondo, si nutrirono nelle selve e nelle cacce; perchè la caccia, oltre a questa cognizione, t' insegna infinite cose che sono nella guerra necessarie. E Senofonte nella vita di Ciro mostra che andando Ciro ad assaltare il re d'Armenia, nel divisare quella fazione ricordò a quelli suoi, che questa non era altro ch' una di quelle cacce le quali molte volte avevano fatte seco. E ricordava a quelli che mandava in aguato in su i monti, ch' egli erano simili a quelli ch' andavano a tendere le reti in su i gioghi; ed a quelli che scorrevano per il piano, ch' erano simili a quelli ch' andavano a levare del suo covile la fera, acciocchè cacciata desse nelle reti. Questo si dice per mostrare come le cacce, secondo che Senofonte approva, sono una immagine d' una guerra. E per questo

agli uomini grandi tale esercizio è onorevole e necessario. Non si può ancora imparare questa cognizione de' paesi in altro comodo modo che per via di caccia; perchè la caccia fa a colui che l'usa, sapere come sta particolarmente quel paese dove ei l'esercita. E fatto che uno s'è famigliare bene una regione, con facilità comprende poi tutti i paesi nuovi; perchè ogni paese ed ogni membro di quelli hanno insieme qualche conformità, in modo che dalla cognizione d'uno facilmente si passa alla cognizione dell' altro. Ma chi non ne ha ancora ben pratico uno, con difficultà, anzi non mai se non con un lungo tempo, può conoscere l'altro. E chi ha questa pratica, in un voltar d'occhio sa come giace quel piano, come surge quel monte, dove arriva quella valle, e tutte l'altre simili cose, di che ei ha per lo addietro fatto una ferma scienza. E che questo sia vero ce lo mostra Tito Livio con lo esempio di Publio Decio, il quale essendo tribuno de' soldati nello esercito che Cornelio consolo conduceva contra a' Sanniti, ed essendosi il consolo ridotto in una valle, dove l'esercito de' Romani poteva dai Sanniti esser rinchiuso, e vedendosi in tanto pericolo, disse al consolo: *Vides ne tu, Aule Corneli, cacumen illud supra hostem? arx illa est spei salutisque nostræ, si eam (quam cæci reliquere Samnites) impigre capimus.* E innanzi a queste parole dette da Decio, Tito Livio dice: *Publius Decius tribunus militum, unum editum in saltu collem, imminentem hostium castris, aditu arduum impedito agmini, expeditis haud difficilem.* Donde essendo stato mandato sopra esso dal consolo con tremila soldati, ed avendo salvo l'esercito romano, e disegnando, venendo la notte di partirsi, e salvare ancora sè ed i suoi soldati, gli fa dire queste parole: *Ite mecum, et, dum lucis aliquid superest, quibus locis hostes præsidia ponant, qua pateat hinc exitus, exploremus. Hæc omnia sagulo gregali amictus.... ne ducem circuire hostes notarent, perlustravit.* Chi considererà adunque tutto questo testo, vedrà quanto sia utile e necessario ad un capitano sapere la natura de' paesi: perchè se Decio non gli avesse saputi e conosciuti, non arebbe potuto giudicare qual utile faceva pigliare quel colle all' esercito romano; nè arebbe potuto conoscere di discosto, se quel colle era accessibile o no; e condotto che si fu poi sopra esso, volendosene partire per ritornare al consolo, avendo i nimici intorno, non arebbe dal discosto potuto speculare le vie dello andarsene, e gli luoghi guardati da' nimici. Tanto che di necessità conveniva, che Decio avesse tale cognizione perfetta: la qual fece che con il pigliare quel colle ei salvò l'esercito romano, dipoi seppe, sendo assediato, trovare la via a salvare sè e quelli ch' erano stati seco.

CAPITOLO XL

Come usare la fraude nel maneggiare la guerra è cosa gloriosa.

Ancorachè usare la fraude in ogni azione sia detestabile, nondimeno nel maneggiare la guerra è cosa laudabile e gloriosa, e parimente è laudato colui che con fraude supera il nimico, come quello che lo supera con le forze. E vedesi questo per il giudizio che ne fanno coloro che scrivono le vite degli uomini grandi, i quali lodano Annibale, e gli altri che sono stati notabilissimi in simili modi di procedere. Di che per leggersi assai esempi, non ne replicherò alcuno. Dirò solo questo, che io non intendo quella fraude essere gloriosa che ti fa rompere la fede data ed i patti fatti; perchè questa, ancora che

la si acquisti qualche volta stato e regno (come di sopra si discorse) la non ti acquisterà mai gloria. Ma parlo di quella fraude che si usa con quel nimico che non si fida di te, e che consiste proprio nel maneggiare la guerra, come fu quella d' Annibale, quando in sul lago di Perugia simulò la fuga per rinchiudere il consolo e l' esercito romano, e quando per uscire di mano di Fabio Massimo accese le corna dell' armento suo. Alle quali fraudi fu simile questa che usò Ponzio capitano dei Sanniti per rinchiudere l' esercito romano dentro alle Forche Caudine, il quale avendo messo lo esercito suo a ridosso de' monti, mandò più suoi soldati sotto vesti di pastori con assai armento per il piano, i quali sendo presi da' Romani, e domandati dov' era l' esercito de' Sanniti, convennero tutti, secondo l' ordine dato da Ponzio, a dire come egli era allo assedio di Nocera. La qual cosa creduta da' consoli fece, ch' ei si rinchiusero dentro ai balzi Caudini, dove entrati, furono subito assediati dai Sanniti. E sarebbe stata questa vittoria avuta per fraude gloriosissima a Ponzio, se egli avesse seguitati i consigli del padre; il quale voleva che i Romani o si salvassino liberamente, o si ammazzassino tutti, e che non si pigliasse la via del mezzo, *quae neque amicos parat, neque inimicos tollit*. La qual via fu sempre perniziosa nelle cose di stato, come di sopra in altro luogo si discorse.

CAPITOLO XLI.

Che la patria si debbe difendere, o con ignominia o con gloria; ed in qualunque modo è ben difesa.

Era (come di sopra si è detto) il consolo e l' esercito romano assediato dai Sanniti, i quali avendo proposto ai Romani condizioni ignominiosissime, come era volerli mettere sotto il giogo, e disarmati mandarli a Roma, e per questo stando i consoli come attoniti e tutto l' esercito disperato, Lucio Lentulo legato romano disse, che non gli pareva che fusse da fuggire qualunque partito per salvare la patria; perchè consistendo la vita di Roma nella vita di quello esercito, gli pareva da salvarlo in ogni modo, e che la patria è ben difesa in qualunque modo la si difende, o con ignominia o con gloria: perchè salvandosi quello esercito, Roma era a tempo a cancellare l' ignominia; non si salvando, ancora che gloriosamente morisse, era perduta Roma e la libertà sua: e così fu seguitato il suo consiglio. La qual cosa merita d' essere notata ed osservata da qualunque cittadino si trova a consigliare la patria sua: perchè dove si delibera al tutto della salute della patria, non vi debbe cadere alcuna considerazione nè di giusto nè d' ingiusto, nè di pietoso nè di crudele, nè di laudabile nè d' ignominioso; anzi, posposto ogni altro rispetto, seguire al tutto quel partito che le salvi la vita e mantenghile la libertà. La qual cosa è imitata con i detti e con i fatti dai Francesi per difendere la maestà del loro re, e la potenza del loro regno; perchè nessuna voce odono più impazientemente che quella che dicesse: il tal partito è ignominioso per il re; perchè dicono che il loro re non può patire vergogna in qualunque sua deliberazione, o in buona o in avversa fortuna; perchè, se perde o se vince, tutto dicono essere cosa da re.

CAPITOLO XLII.

Che le promesse fatte per forza non si debbono osservare.

Tornati i consoli con l' esercito disarmato e con la ricevuta ignominia a Roma, il primo che in senato disse che la pace fatta a Caudo non si doveva osservare, fu il consolo Spurio Postumio, dicendo come il popolo romano non era obbligato, ma ch' egli era bene obbligato esso e gli altri che avevano promesso la pace; e però il popolo volendosi liberare da ogni obbligo, aveva a dar prigione nelle mani dei Sanniti lui e tutti gli altri che l' avevano promessa. E con tanta ostinazione tenne questa conclusione, che il senato ne fu contento; e mandando prigioni lui e gli altri in Sannio, protestarono a' Sanniti la pace non valere. E tanto fu in questo caso a Postumio favorevole la fortuna, che i Sanniti non lo ritennero; e ritornato in Roma fu Postumio appresso ai Romani più glorioso per avere perduto, che non fu Ponzio appresso ai Sanniti per aver vinto. Dove sono da notare due cose: l' una, che in qualunque azione si può acquistare gloria; perchè nella vittoria s' acquista ordinariamente; nella perdita s' acquista o col mostrare tal perdita non essere venuta per tua colpa, o per far subito qualche azione virtuosa che la cancelli: l' altra è, che non è vergognoso non osservare quelle promesse che ti sono state fatte promettere per forza; e sempre le promesse forzate, che riguardano il pubblico, quando e' manchi la forza, si romperanno, e fia senza vergogna di chi le rompe. Di che si leggono in tutte l' istorie varj esempi, e ciascuno dì nei presenti tempi se ne veggono. E non solamente non si osservano tra i principi le promesse forzate, quando e' manca la forza; ma non si osservano ancora tutte l' altre promesse, quando e' mancano le cagioni che le fanno promettere. Il che se è causa laudabile o no, o se da un principe si debbono osservare simili modi o no, largamente è disputato da noi nel nostro trattato del Principe; però al presente lo taceremo.

CAPITOLO XLIII.

Che gli uomini che nascono in una provincia, osservano per tutti i tempi quasi quella medesima natura.

Sogliono dire gli uomini prudenti, e non a caso nè immeritamente, che chi vuol vedere quello che ha ad essere consideri quello che è stato; perchè tutte le cose del mondo, in ogni tempo, hanno il proprio riscontro con gli antichi tempi. Il che nasce perchè essendo quelle operate dagli uomini, che hanno ed ebbero sempre le medesime passioni, conviene di necessità che le sortischino il medesimo effetto. Vero è che sono l' opere loro, ora in questa provincia più virtuose che in quella, ed in quella più che in questa, secondo la forma della educazione nella quale quelli popoli hanno preso il modo del vivere loro. Fa ancora facilità il conoscere le cose future per le passate, vedere una nazione lungo tempo tenere i medesimi costumi, essendo o continuamente avara, o continuamente fraudolente, o avere alcun altro simile vizio o virtù. E chi leggerà le cose passate della nostra città di Firenze, e considererà ancora quelle

che sono ne' prossimi tempi occorsi, troverà i popoli tedeschi e francesi pieni d'avarizia, di superbia, di ferocia e d'infedeltà; perchè tutte queste quattro cose in diversi tempi hanno offeso molto la nostra città, e quanto alla poca fede, ognuno sa quante volte si dette danari al re Carlo VIII; ed egli prometteva rendere le fortezze di Pisa, e non mai le rendè. In che quel re mostrò la poca fede e l'assai avarizia sua. Ma lasciamo andare queste cose fresche. Ciascuno può aver inteso quello che seguì nella guerra che fece il popolo fiorentino contra ai Visconti duchi di Milano, ch'essendo Firenze priva degli altri espedienti, pensò di condurre l'imperadore in Italia, il quale con la riputazione e forze sue assaltasse la Lombardia. Promise l'imperadore venire con assai gente, e far quella guerra contra ai Visconti, e difendere Firenze dalla potenza loro, quando i Fiorentini gli dessino centomila ducati per levarsi, e centomila poi che fusse in Italia. Ai quali patti consentirono i Fiorentini, e pagatogli i primi danari, e dipoi i secondi, giunto che fu a Verona se ne tornò indietro senza operare alcuna cosa, causando esser restato da quelli che non avevano osservato le convenzioni erano fra loro. In modo che se Firenze non fusse stata, o costretta dalla necessità, o vinta dalla passione, ed avesse letti e conosciuti gli antichi costumi de' barbari, non sarebbe stata nè questa nè molte altre volte ingannata da loro, essendo loro stati sempre a un modo, ed avendo in ogni parte e con ognuno usati i medesimi termini; come e' si vede ch' e' fecero anticamente ai Toscani, i quali essendo oppressi da' Romani, per essere stati da loro più volte messi in fuga e rotti, e veggendo mediante le lor forze non poter resistere all' impeto di quelli, convennero con i Francesi che di qua dall'Alpi abitavano in Italia, di dare loro somma di danari, e che fussino obbligati congiungere gli eserciti con loro, ed andare contra a' Romani. Donde ne seguì che i Francesi, presi i danari, non vollono dipoi pigliare l'armi per loro, dicendo averli avuti non per far guerra con i loro nimici, ma perchè s'astenessino di predare il paese toscano. E così i popoli toscani per l'avarizia e poca fede dei Francesi rimasono ad un tratto privi de' loro danari e degli aiuti ch' egli speravano da quelli. Talchè si vede per questo esempio dei Toscani antichi e per quello de' Fiorentini, i Francesi aver usati i medesimi termini; e per questo facilmente si può conietturare, quanto i principi si possano fidare di loro.

CAPITOLO XLIV.

E' si ottiene con l' impeto e con l' audacia molte volte quello che con modi ordinari non si otterrebbe mai.

Essendo i Sanniti assaltati dallo esercito di Roma, e non potendo con l'esercito loro stare alla campagna a petto ai Romani, deliberarono, lasciate guardate le terre in Sannio, di passare con tutto l' esercito loro in Toscana, la quale era in triegua con i Romani, e vedere per tal passata, se e' potevano con la presenza dell' esercito loro indurre i Toscani a ripigliare l'arme; il che avevano negato ai loro ambasciadori. E nel parlare che feciono i Sanniti ai Toscani, nel mostrare massime qual cagione gli aveva indotti a pigliar l'arme usarono un termine notabile, dove dissono: *Rebellasse, quod pax servientibus gravior, quàm liberis bellum esset.* E così parte con le persuasioni, parte con la presenza dell' esercito loro l' indussono a pigliare l' arme. Dove è da notare che quando un principe desidera d' ottenere una cosa da un altro, debbe, se

l' occasione lo patisca, non gli dare spazio a deliberarsi, e fare in modo ch' ei vegga la necessità della presta deliberazione, la quale è quando colui che è domandato vede che del negare o del differire ne nasca una subita e pericolosa indegnazione. Questo termine s' è veduto bene usare nei nostri tempi da papa Giulio con i Francesi, e da monsignor di Fois capitano del re di Francia col marchese di Mantova; perchè papa Giulio volendo cacciare i Bentivogli di Bologna, e giudicando per questo aver bisogno delle forze francesi, e che i Viniziani stessino neutrali, ed avendone ricerco l' uno e l' altro e traendo da loro risposta dubbia e varia, deliberò col non dare loro tempo far venire l' uno e l' altro nella sentenza sua; e partitosi da Roma con quelle tante genti ch' ei potè raccozzare, n' andò verso Bologna, ed a' Viniziani mandò a dire che stessino neutrali, ed al re di Francia che gli mandasse le forze. Talchè rimanendo tutti ristretti dal poco spazio di tempo, e veggendo come nel papa doveva nascere una manifesta indegnazione differendo o negando, cederono alle voglie sue, ed il re gli mandò aiuto, ed i Viniziani stettono neutrali. Monsignor di Fois ancora essendo con l' esercito in Bologna, ed avendo inteso la ribellione di Brescia, e volendo ire alla ricuperazione di quella, aveva due vie, l' una per il dominio del re lunga e tediosa, l' altra brieve per il dominio di Mantova: e non solamente era necessitato passare per il dominio di quel marchese, ma gli conveniva entrare per certe chiuse tra paduli e laghi, di che è piena quella regione, le quali con fortezze ed altri modi erano serrate e guardate da lui. Onde che Fois, deliberato di andare per la più corta, e per vincere ogni difficultà, nè dar tempo al marchese a deliberarsi, ad un tratto mosse le sue genti per quella via, ed al marchese significò gli mandasse le chiavi di quel passo. Talchè il marchese occupato da questa subita deliberazione gli mandò le chiavi; le quali mai gli arebbe mandate, se Fois più tepidamente si fusse governato, essendo quel marchese in lega col papa e con i Viniziani, ed avendo un suo figliuolo nelle mani del papa; le quali cose gli davano molte oneste scuse a negarlo. Ma assaltato dal subito partito, per le cagioni che di sopra si dicono, le concesse. Così feciono i Toscani con i Sanniti, avendo per la presenza dell' esercito di Sannio preso quelle arme ch' eglino avevano negato per altri tempi pigliare.

CAPITOLO XLV.

Qual sia miglior partito nelle giornate, o sostenere l' impeto de' nimici, e sostenuto urtarli, ovvero dapprima con furia assaltarli.

Erano Decio e Fabio consoli romani con due eserciti all' incontro degli eserciti de' Sanniti e de' Toscani, e venendo alla zuffa ed alla giornata insieme, è da notare in tal fazione, quale di due diversi modi di procedere tenuti dai due consoli sia migliore. Perchè Decio con ogni impeto e con ogni suo sforzo assaltò il nimico; Fabio solamente lo sostenne, giudicando l' assalto lento essere più utile, riserbando l' impeto suo nell' ultimo, quando il nimico avesse perduto il primo ardore del combattere, e come noi diciamo, la sua foga. Dove si vede per il successo della cosa, che a Fabio riuscì molto meglio il disegno che a Decio, il quale si straccò nei primi impeti, in modo che vedendo la banda sua piuttosto in volta che altrimenti, per acquistare con la morte quella gloria alla quale con la vittoria non aveva potuto aggiungere, ad imitazione

del padre sacrificò sè stesso per le romane legioni. La qual cosa intesa da Fabio, per non acquistare manco onore vivendo, che s' avesse il suo collega acquistato morendo, spinse innanzi tutte quelle forze che s' aveva a tale necessità riservate, donde ne riportò una felicissima vittoria. Di qui si vede che il modo del procedere di Fabio è più sicuro e più imitabile.

CAPITOLO XLVI.

Donde nasce, che una famiglia in una città tiene un tempo i medesimi costumi.

E' pare che non solamente l' una città dall' altra abbi certi modi e instituti diversi, e procrei uomini o più duri o più effeminati, ma nella medesima città si vede tal differenza essere nelle famiglie l' una dall' altra. Il che si riscontra essere vero in ogni città, e nella città di Roma se ne leggono assai esempi; perchè e' si vede i Manlii essere stati duri ed ostinati, i Publicoli uomini benigni ed amatori del popolo, gli Appii ambiziosi e nimici della plebe, e così molte altre famiglie avere avute ciascuna le qualità sue spartite dall' altre. La qual cosa non può nascere solamente dal sangue, perchè e' conviene ch' ei varii mediante la diversità dei matrimonj, ma è necessario venga dalla diversa educazione che ha una famiglia dall' altra. Perchè gl' importa assai ch' un giovanetto da' teneri anni cominci a sentir dire bene o male d' una cosa, perchè conviene che di necessità ne faccia impressione, e da quella poi regoli il modo del procedere in tutti i tempi della vita sua. E se questo non fusse, sarebbe impossibile che tutti gli Appii avessino avuta la medesima voglia, e fussino stati agitati dalle medesime passioni, come nota Tito Livio in molti di loro; e per ultimo essendo uno di loro fatto censore, ed avendo il suo collega alla fine de' diciotto mesi, come ne disponeva la legge, deposto il magistrato, Appio non lo volle deporre, dicendo che lo poteva tenere cinque anni secondo la prima legge ordinata dai censori. E benchè sopra questo se ne facessero assai concioni, e se ne generassino assai tumulti, non pertanto ci fu mai rimedio che volesse deporlo, contro alla volontà del popolo e della maggior parte del senato. E chi leggerà l' orazione, che gli fece contra P. Sempronio tribuno della plebe, vi noterà tutte l' insolenze appiane e tutte le bontà ed umanità usate da infiniti cittadini per ubbidire alle leggi o agli auspicj della loro patria.

CAPITOLO XLVII.

Che un buono cittadino per amore della patria debbe dimenticare l' ingiurie private.

Era Manlio consolo con l' esercito contra ai Sanniti, ed essendo stato in una zuffa ferito, e per questo portando le genti sue pericolo, giudicò il senato essere necessario mandarvi Papirio Cursore dittatore, per supplire ai difetti del consolo. Ed essendo necessario che il dittatore fosse nominato da Fabio, il quale era con gli eserciti in Toscana, e dubitando per essergli nimico che non volesse nominarlo, gli mandarono i senatori due ambasciadori a pregarlo, che posti da parte gli privati odj dovesse per benefizio pubblico nominarlo. Il

che Fabio fece mosso dalla carità della patria, ancora che col tacere e con molti altri modi facesse segno che tale nominazione gli premesse. Dal qual debbono pigliare esempio tutti quelli che cercano d' essere tenuti buoni cittadini.

CAPITOLO XLVIII.

Quando si vede fare uno errore grande ad un nimico, si debbe credere che vi sia sotto inganno.

Essendo rimaso Fulvio legato nello esercito che i Romani avevano in Toscana, per esser ito il consolo per alcune cerimonie a Roma, i Toscani per vedere se potevano avere quello alla tratta, posono un aguato propinquo ai campi romani, e mandarono alcuni soldati con veste di pastori con assai armento, e gli feciono venire alla vista dell' esercito romano, i quali così travestiti s' accostarono allo steccato del campo; onde il legato maravigliandosi di questa loro presunzione, non gli parendo ragionevole, tenne modo ch' egli scoperse la fraude, e così restò il disegno de' Toscani rotto. Qui si può comodamente notare, che un capitano d' eserciti non debbe prestare fede ad uno errore che evidentemente si vegga fare al nimico; perchè sempre vi sarà sotto fraude, non sendo ragionevole che gli uomini siano tanto incauti. Ma spesso il desiderio del vincere accieca gli animi degli uomini, che non veggono altro che quello pare facci per loro. I Francesi avendo vinto i Romani ad Allia, e venendo a Roma, e trovando le porte aperte e senza guardia, stettero tutto quel giorno e la notte senza entrarvi, temendo di fraude, e non potendo credere che fusse tanta viltà e tanto poco consiglio ne' petti romani, ch' egli abbandonassino la patria. Quando nel MDVIII s' andò per gli Fiorentini a Pisa a campo, Alfonso del Mutolo cittadino pisano si trovava prigione de' Fiorentini, e promise che s' egli era libero darebbe una porta di Pisa all' esercito fiorentino. Fu costui libero. Dipoi per praticar la cosa, venne molte volte a parlare con i mandati de' commissari, e veniva non di nascosto, ma scoperto, ed accompagnato da' Pisani, i quali lasciava da parte, quando parlava con Fiorentini. Talmentechè si poteva conietturare il suo animo doppio, perchè non era ragionevole, se la pratica fusse stata fedele, ch' egli l' avesse trattata sì alla scoperta. Ma il desiderio che s' aveva d' aver Pisa, accecò in modo i Fiorentini, che condottisi con l' ordine suo alla porta a Lucca, vi lasciarono più loro capi ed altre genti con disonore loro, per il tradimento doppio che fece detto Alfonso.

CAPITOLO XLIX.

Una repubblica, a volerla mantenere libera, ha ciascuno dì bisogno di nuovi provvedimenti, e per quali meriti Quinto Fabio fu chiamato Massimo.

È di necessità (come altre volte s' è detto) che ciascuno dì in una città grande naschino accidenti che abbino bisogno del medico, e secondo che egli importano più, conviene trovare il medico più savio. E se in alcune città nacquero mai simili accidenti, nacquero in Roma strani e insperati; come fu

quello quando e' parve che tutte le donne romane avessino congiurato contro ai loro mariti d'ammazzarli, tante se ne trovò che gli avevano avvelenati, e tante ch'avevano preparato il veleno per avvelenarli. Come fu ancora quella congiura de' Baccanali, che si scuoprì nel tempo della guerra macedonica, dov'erano già inviluppate molte migliaia d'uomini e di donne; e se la non si scuopriva, sarebbe stata pericolosa per quella città, o seppure i Romani non fussino stati consueti a gastigare le moltitudini degli uomini erranti, perchè quando e' non si vedesse per altri infiniti segni la grandezza di quella repubblica e la potenza delle esecuzioni sue, si vede per la qualità della pena che la imponeva a chi errava. Nè dubitò far morire per via di giustizia una legione intera per volta, ed una città tutta, e di confinare otto o diecimila uomini con condizioni straordinarie, da non essere osservate da un solo, non che da tanti: come intervenne a quelli soldati, che infelicemente avevano combattuto a Canne, i quali confinò in Sicilia, e impose loro che non albergassino in terre, e che mangiassino ritti. Ma di tutte l'altre esecuzioni era terribile il decimare gli eserciti, dove a sorte da tutto uno esercito era morto d'ogni dieci uno. Nè si poteva a castigare una moltitudine trovare più spaventevole punizione di questa. Perchè quando una moltitudine erra, dove non sia l'autore certo, tutti non si possono castigare per essere troppi; punirne parte e parte lasciare impuniti, si farebbe torto a quelli che si punissino, e gl'impuniti arebbono animo d'errare un'altra volta. Ma ammazzare la decima parte a sorte, quando tutti la meritano, chi è punito si duole della sorte; chi non è punito, ha paura che un'altra volta non tocchi a lui, e guardasi d'errare. Furono punite adunque le venefiche e le Baccanali, secondo che meritavano i peccati loro. E benchè questi morbi in una repubblica faccino cattivi effetti, non sono a morte, perchè sempre quasi s'ha tempo a correggerli, ma non s'ha già tempo in quelli che riguardano lo stato, i quali se non sono da un prudente corretti rovinano la città. Erano in Roma, per la liberalità che i Romani usavano di donare la civiltà a' forestieri, nate tante genti nuove, che le cominciavano aver tanta parte nei suffragi, che il governo cominciava a variare, e partivasi da quelle cose e da quelli uomini dov'era consueto andare. Di che accorgendosi Quinto Fabio, ch'era censore, messe tutte queste genti nuove da chi dipendeva questo disordine, sotto quattro tribù, acciocchè non potessino, ridotte in sì piccolo spazio, corrompere tutta Roma. Fu questa cosa ben conosciuta da Fabio, e postovi senza alterazione conveniente rimedio; il quale fu tanto accetto a quella civiltà, che meritò d'essere chiamato Massimo.

LA VITA DI CASTRUCCIO CASTRACANI

DA LUCCA.

A ZANOBI BUONDELMONTI ED A LUIGI ALAMANNI SUOI AMICISSIMI.

E' pare, Zanobi e Luigi carissimi, a quelli che la considerano, cosa maravigliosa, che tutti coloro o la maggior parte d' essi, che hanno in questo mondo operato grandissime cose, e tra gli altri della loro età siano stati eccellenti, abbiano avuto il principio e nascimento loro basso ed oscuro, ovvero dalla fortuna fuora di ogni modo travagliato; perchè tutti o e' sono stati esposti alle fiere, o eglino hanno avuto sì vile padre, che vergognatisi di quello si sono fatti figliuoli di Giove, o di qualche altro Dio. Quali sieno stati questi, sendone a ciascuno noti molti, sarebbe cosa a replicare fastidiosa e poco accetta a chi leggesse; perciò come superflua la posporremo. Credo bene che questo nasca, che volendo la fortuna dimostrare al mondo d' essere quella che faccia gli uomini grandi, e non la prudenza, comincia a dimostrare le sue forze in tempo che la prudenza non ci possa avere alcuna parte; anzi da lei si abbia a riconoscere il tutto. Fu adunque Castruccio Castracani da Lucca uno di quelli, il quale secondo i tempi ne' quali visse, e la città donde nacque, fece cose grandissime, e come gli altri non ebbe più felice, nè più noto nascimento, come nel ragionare del corso della sua vita s' intenderà, la quale mi è parso ridurre alla memoria degli uomini; parendomi aver trovato in essa molte cose e quanto alla virtù e quanto alla fortuna di grandissimo esempio. E mi è parso indirizzarla a voi, come a quelli che più che altri uomini che io conosca, delle azioni virtuose vi dilettate.

Dico adunque che la famiglia de' Castracani è connumerata tra le famiglie nobili della città di Lucca, ancora ch' ella sia in questi tempi, secondo l' ordine di tutte le mondane cose, mancata. Di questa nacque già un Antonio, che diventato religioso fu calonaco di San Michele di Lucca, ed in segno di onore era chiamato messer Antonio. Non aveva costui altri che una sorella, la quale maritò già a Buonaccorso Cenami; ma sendo Buonaccorso morto, ed essa rimasta vedova, si ridusse a stare col fratello con animo di non più rimaritarsi. Aveva messer Antonio dietro alla casa ch' egli abitava una vigna, in la quale, per aver ai confini di molti orti, da molte parti e senza molta difficoltà vi si poteva entrare. Occorse che andando una mattina poco poi levata di sole madonna Dianora (chè così si chiamava la sirocchia di messer Antonio) a spasso per la vigna, cogliendo, secondo il costume delle donne, certe erbe per farne certi suoi condimenti, sentì frascheggiare sotto una vite tra i pampini; e rivolti verso quella parte gli occhi sentì come piagnere. Ondechè tiratasi verso quel romore, scoperse le mani e il viso d' un bambino, che rinvolto nelle foglie pareva che aiuto le domandasse. Talchè essa parte maravigliata, parte sbigottita, ripiena di compassione e di stupore lo ricolse; e portato a casa e lavatolo e

rinvoltolo in panni bianchi, come si costuma, lo presentò alla tornata in casa a messer Antonio. Il quale udendo il caso, e vedendo il fanciullo, non meno si riempiè di maraviglia e di pietade, che si fusse ripiena la donna. E consigliatisi tra loro, quale partito dovessero pigliare, deliberarono allevarlo, sendo esso prete, e quella non avendo figliuoli. Presa adunque in casa una nutrice, con quello amore che se loro figliuolo fusse, lo nutricorno. Ed avendolo fatto battezzare, per il nome di Castruccio loro padre lo nominarono. Crescevain Castruccio con gli anni la grazia, ed in ogni cosa dimostrava ingegno e prudenza, e presto secondo l'età imparò quelle cose, a che da messer Antonio era indirizzato; il quale disegnando di farlo sacerdote, e con il tempo rinunziargli il calonacato ed altri suoi benefizj, secondo tale fine lo ammaestrava, ma aveva trovato soggetto all'animo sacerdotale al tutto disforme. Perchè come prima Castruccio pervenne all'età di quattordici anni, e che incominciò a pigliare un poco di animo sopra messer Antonio e madonna Dianora, e non gli temer punto, lasciati i libri ecclesiastici da parte, cominciò a trattare l'armi, nè di altro si dilettava che o di maneggiare quelle, o con gli altri suoi eguali correre, saltare, fare alle braccia e simili esercizj; dove ei mostrava virtù di animo e di corpo grandissima, e di lunga tutti gli altri della sua età superava. E se pure ei leggeva alcuna volta, altre lezioni non gli piacevano, che quelle che di guerre o di cose fatte da grandissimi uomini ragionassino. Per la qual cosa messer Antonio ne riportava dolore e noia inestimabile.

Era nella città di Lucca un gentiluomo della famiglia de' Guinigi, chiamato messer Francesco, il quale per ricchezza, per grazia e per virtù passava di lunga tutti gli altri Lucchesi; l'esercizio del quale era la guerra, e sotto i Visconti di Milano aveva lungamente militato; e perchè Ghibellino era, sopra tutti gli altri che quella parte in Lucca seguitavano era stimato. Costui trovandosi in Lucca, e ragunandosi sera e mattina con gli altri cittadini sotto la loggia del podestà, la quale è in testa della piazza di San Michele, che è la prima piazza di Lucca; vide più volte Castruccio con gli altri fanciulli della contrada, in quelli esercizj che io dico di sopra esercitarsi; e parendogli che oltre al superarli, egli avesse sopra di loro una autorità regia, e che quelli in certo modo lo amassino e riverissino, diventò sommamente desideroso d'intendere di suo essere. Di che sendo informato dai circostanti, si accese di maggior desiderio di averlo appresso, ed un giorno chiamatolo, il domandò dove più volentieri starebbe, o in casa di un gentiluomo che gl'insegnasse cavalcare e trattare armi, o in casa d'un prete, dove non si udisse mai altro che uffizj e messe? Conobbe messer Francesco quanto Castruccio si rallegrò, sentendo ricordare cavalli ed armi; pure stando un poco vergognoso, e dandogli animo messer Francesco a parlare, rispose: che quando piacesse al suo messere, che non potrebbe avere maggior piacere che lasciare gli studj del prete, e pigliare quelli del soldato. Piacque assai a messer Francesco la risposta, ed in brevissimi giorni operò tanto, che messer Antonio gliene concedette; a che lo spinse più che alcun'altra cosa la natura del fanciullo, giudicando non lo potere tenere molto tempo così.

Passato pertanto Castruccio di casa di messer Antonio Castracani calonaco in casa di messer Francesco Guinigi condottiero, è cosa straordinaria a pensare in quanto brevissimo tempo ei diventò pieno di tutte quelle virtù e costumi, che in un gentiluomo si richieggono. In prima ei si fece uno eccellente cavalcatore, perchè ogni ferocissimo cavallo con somma destrezza maneggiava, e nelle giostre e ne' torniamenti, ancora che giovinetto, era più che alcun altro riguardevole; tantochè in ogni azione o forte o destra non trovava uomo che

lo superasse. A che si aggiugnevano i costumi, dove si vedeva una modestia inestimabile, perchè mai non se gli vedeva fare atto, o sentivagli dire parola che dispiacesse; ed era riverente ai maggiori, modesto con gli eguali, e con gl'inferiori piacevole. Le quali cose lo facevano non solamente da tutta la famiglia di Guinigi, ma da tutta la città di Lucca amare. Occorse in quelli tempi, sendo già Castruccio di diciotto anni, che i Ghibellini furono cacciati dai Guelfi di Pavia, in favore de' quali fu mandato dai Visconti di Milano messer Francesco Guinigi, con il quale andò Castruccio, come quello che aveva il pondo di tutta la compagnia sua; nella quale espedizione Castruccio dette tanti saggi di sè di prudenza e d'animo, che niuno che in quella impresa si trovasse, ne acquistò grazia appresso di qualunque, quanta ne riportò egli; e non solo il nome suo in Pavia, ma in tutta la Lombardia diventò grande ed onorato.

Tornato adunque in Lucca Castruccio, assai più stimato che al partire suo non era, non mancava in quanto a lui era possibile, di farsi amici, osservando tutti quelli modi, che a guadagnarsi uomini sono necessari. Ma sendo venuto messer Francesco Guinigi a morte, ed avendo lasciato un suo figliuolo di età di anni tredici chiamato Pagolo, lasciò tutore e governatore de' suoi beni Castruccio, avendolo innanzi al morire fatto venire a sè, e pregatolo che fusse contento allevare il suo figliuolo con quella fede che era stato allevato egli, e quelli meriti che non aveva potuto rendere al padre, rendesse al figliuolo. Morto pertanto messer Francesco Guinigi, e rimasto Castruccio governatore e tutore di Pagolo, accrebbe tanto in riputazione e potenza, che quella grazia che soleva avere in Lucca, si convertì parte in invidia, talmentechè molti come uomo sospetto, e che avesse l'animo tirannico lo calunniavano: tra i quali il primo era messer Giorgio degli Opizi, capo della parte guelfa. Costui sperando per la morte di messer Francesco rimanere come principe di Lucca, gli pareva che Castruccio sendo rimasto in quel governo, per la grazia che gli davano le sue qualità, gliene avesse tolta ogni occasione, e per questo andava seminando cose che gli togliessino grazia; di che Castruccio prese prima sdegno, al quale poco dipoi si aggiunse il sospetto, perchè pensava che messer Giorgio non poserebbe mai di metterlo in disgrazia al vicario del re Roberto di Napoli, che lo farebbe cacciare di Lucca.

Era signore di Pisa in quel tempo Uguccione della Faggiola d'Arezzo, il quale prima era stato eletto da' Pisani loro capitano, dipoi se n'era fatto signore; appresso Uguccione si trovavano alcuni fuorusciti lucchesi della parte ghibellina, con i quali Castruccio tenne pratica di rimetterli con lo aiuto di Uguccione, e comunicò ancora questo suo disegno con i suoi amici di dentro, i quali non potevano sopportare la potenza degli Opizi. Dato pertanto ordine a quello che dovevano fare, Castruccio cautamente affortificò la torre degli Onesti, e quella riempiè di munizione e di molta vettovaglia, per potere bisognando mantenersi in quella qualche giorno; e venuta la notte che si era composta con Uguccione, dette il segno a quello, il quale era sceso nel piano con di molta gente tra i monti e Lucca; e veduto il segno si accostò alla porta San Piero, e mise fuoco nell'antiporto. Castruccio dall'altra parte levò il romore, chiamando il popolo all'arme, e sforzò la porta dalla parte di dentro. Talchè entrato Uguccione e le sue genti, corsono la terra, e ammazzarono messer Giorgio con tutti quelli della sua famiglia, e con molti altri suoi amici e partigiani, ed il governatore cacciarono, e lo stato della città si riformò secondo che ad Uguccione piacque, con grandissimo danno di quella; perchè si trova che più di cento famiglie furono cacciate allora di Lucca. Quelle che fuggirono, una

parte ne andò a Firenze, un' altra a Pistoia; le quali città erano rette da parte guelfa, e per questo venivano ad essere inimiche ad Uguccione ed a' Lucchesi.

E parendo a' Fiorentini ed altri Guelfi, che la parte ghibellina avesse preso in Toscana troppa autorità, convennono insieme di rimettere i fuorusciti lucchesi, e fatto un grosso esercito ne vennono in Val di Nievole, e occupato Montecatini, di quivi ne andarono a campo a Montecarlo per avere libero il passo di Lucca. Pertanto Uguccione ragunata assai gente pisana e lucchese, e dipiù molti cavalli tedeschi che trasse di Lombardia, andò a trovare il campo de' Fiorentini; il quale sentendo venire i nimici, si era partito da Montecarlo, e postosi tra Montecatini e Pescia, ed Uguccione si mise sotto Montecarlo propinquo a' nimici a due miglia, dove qualche giorno tra i cavalli dell' uno e dell' altro esercito si fece alcuna leggiera zuffa; perchè sendo ammalato Uguccione, i Pisani e i Lucchesi si fuggivano di fare la giornata con li nimici. Ma sendo Uguccione aggravato nel male, si ritirò per curarsi a Montecarlo, e lasciò a Castruccio la cura dello esercito. La quale cosa fu la rovina de' Guelfi; perchè questi presono animo, parendo loro che lo esercito nimico fusse rimasto senza capitano. Il che Castruccio conobbe, e attese per alcuni giorni ad accrescere in loro questa opinione; mostrando di temere, non lasciando uscire alcuno dalle munizioni del campo; e dall' altra parte i Guelfi quanto più vedevano questo timore, tanto più diventavano insolenti, e ciascun giorno ordinati alla zuffa si presentavano all' esercito di Castruccio. Il quale parendogli avere dato loro assai animo, e conosciuto l' ordine loro, deliberò fare la giornata con quelli; e prima con le parole fermò l'animo de' suoi soldati, e mostrò loro la vittoria certa, quando volessino ubbidire agli ordini suoi. Aveva Castruccio veduto come li nimici avevano messe tutte le loro forze nel mezzo delle schiere, e le genti più deboli nelle corna di quelle; ondechè esso fece il contrario, perchè messe nelle corna del suo esercito la più valorosa gente avesse, e nel mezzo quella di meno stima. E uscito de' suoi alloggiamenti con questo ordine, come prima venne alla vista dell' esercito nimico, il quale insolentemente, secondo l' uso, lo veniva a trovare, comandò che le squadre del mezzo andassero adagio, e quelle delle corna con prestezza si movessino. Tantochè quando venne alle mani con i nimici, le corna sole dell' uno e dell' altro esercito combattevano, e le schiere del mezzo si posavano; perchè le genti di mezzo di Castruccio erano rimaste tanto indietro, che quelle di mezzo degli nimici non le aggiugnevano, e così venivano le più gagliarde genti di Castruccio a combattere con le più deboli degli nimici, e le più gagliarde loro si posavano, senza potere offendere quelli avevano allo incontro, o dare alcuno aiuto a' suoi. Talchè senza molta difficoltà i nimici dall' uno e dall' altro corno si misono in volta, e quelli di mezzo ancora vedendosi nudati dai fianchi de' suoi, senza aver potuto mostrare alcuna loro virtù si fuggivano. Fu la rotta e la uccisione grande, perchè vi furono morti meglio che dieci mila uomini con molti caporali e grandi cavalieri di tutta Toscana di parte guelfa, e di più molti principi che erano venuti in loro favore, come furono Piero fratello del re Roberto, e Carlo suo nipote, e Filippo signore di Taranto; e della parte di Castruccio non aggiunsono a trecento, tra' quali morì Francesco figliuolo di Uguccione, il quale giovinetto e volontieroso nel primo assalto fu morto.

Fece questa rotta al tutto grande il nome di Castruccio, intantochè ad Uguccione entrò tanta gelosia e sospetto dello stato suo, che non mai pensava se non come lo potesse spegnere, parendogli che quella vittoria gli avesse non dato, ma tolto l' imperio. E stando in questo pensiero, aspettando occasione onesta di mandarlo ad effetto, occorse che fu morto Pier Agnolo Micheli, in

Lucca uomo qualificato e di grande stimazione, l'ucciditore del quale si rifuggì in casa di Castruccio; dove andando i sergenti del capitano per prenderlo, furono da Castruccio ributtati, intantochè l'omicida mediante gli aiuti suoi si salvò. La qual cosa sentendo Uguccione, che allora si trovava a Pisa, e parendogli avere giusta cagione a punirlo, chiamò Neri suo figliuolo, al quale aveva già data la signoria di Lucca, e gli commise che sotto titolo di convitare Castruccio, lo prendesse e facesse morire. Dondechè Castruccio andando nel palazzo del signore domesticamente, non temendo di alcuna ingiuria, fu prima da Neri ritenuto a cena, e dipoi preso. E dubitando Neri che nel farlo morire senza alcuna giustificazione il popolo non si alterasse, lo serbò vivo, per intendere meglio da Uguccione come gli paresse da governarsi. Il quale biasimando la tardità e viltà del figliuolo, per dare perfezione alla cosa, con quattrocento cavalli si uscì di Pisa per andare a Lucca; e non era ancora arrivato ai Bagni, che i Pisani presono l'armi, e uccisono il vicario di Uguccione, e gli altri di sua famiglia che erano restati in Pisa, e feciono lor signore il conte Gaddo della Gherardesca. Sentì Uguccione prima che arrivasse a Lucca l'accidente seguito in Pisa, nè gli parse di tornare indietro, acciocchè i Lucchesi con l'esempio dei Pisani non gli serrassino ancora quelli le porte. Ma i Lucchesi sentendo i casi di Pisa, nonostante che Uguccione fusse venuto in Lucca, presa occasione della liberazione di Castruccio, cominciarno prima ne' circoli per le piazze a parlare senza rispetto, dipoi a fare tumulto, e da quello vennono all'armi, domandando che Castruccio fusse libero; tantochè Uguccione per timore di peggio lo trasse di prigione. Dondechè Castruccio subito ragunati suoi amici, con il favor del popolo fece impeto contro ad Uguccione, il quale veggendo non avere rimedio, se ne fuggì con gli amici suoi, e ne andò in Lombardia a trovare i signori della Scala, dove poveramente morì.

Ma Castruccio di prigioniero diventato come principe di Lucca, operò con gli amici suoi e con il favore fresco del popolo in modo, che fu fatto capitano delle loro genti per un anno; il che ottenuto, per darsi riputazione della guerra disegnò di ricuperare ai Lucchesi molte terre, che si erano ribellate dopo la pratica di Uguccione, e andò con il favore de' Pisani, con li quali si era collegato, a campo a Serezzana, e per espugnarla fece sopra essa una bastia, la quale dipoi mutata dai Fiorentini si chiama oggi Serezzanello, e in tempo di duoi mesi prese la terra. Dipoi con questa riputazione occupò Massa, Carrara, e Lavenza, e in brevissimo tempo occupò tutta Lunigiana. E per serrare il passo che di Lombardia viene in Lunigiana, espugnò Pontremoli, e ne trasse messer Anastasio Pallavicini che n' era signore. Tornato a Lucca con questa vittoria fu da tutto il popolo incontrato; nè parendo a Castruccio da differire il farsi principe, mediante Pazzino dal Poggio, Puccinello dal Portico, Francesco Boccansacchi, e Cecco Guinigi, allora di grande riputazione in Lucca, corrotto da lui, se ne fece signore, e solennemente e per deliberazione del popolo fu eletto principe. Era venuto in questo tempo in Italia Federigo di Baviera re de' Romani, per prendere la corona dell' imperio, il quale Castruccio si fece amico, e l' andò a trovare con cinquecento cavalli, e lasciò in Lucca suo luogotenente Pagolo Guinigi, del quale per la memoria del padre faceva quella stimazione che se fosse nato di lui. Fu ricevuto Castruccio da Federigo onoratamente e datogli molti privilegi, e lo fece suo luogotenente in Toscana. E perchè i Pisani avevano cacciato Gaddo della Gherardesca e per paura di lui erano ricorsi a Federigo per aiuto, Federigo fece Castruccio signore di Pisa, e i Pisani per timore della parte guelfa, e in particolare de' Fiorentini, lo accettarono.

Tornatosene pertanto Federigo nella Magna, e lasciato un governatore delle

esse d' Italia a Roma, tutti i Ghibellini toscani e lombardi, che seguivano le parti dell' imperio, si rifuggirono a Castruccio, e ciascuno gli prometteva l' imperio della sua patria, quando per suo mezzo vi rientrasse, tra i quali furono Matteo Guidi, Nardo Scolari, Lupo Uberti, Gerozzi, Nardi, e Piero Buonaccorsi, tutti Ghibellini e fuorusciti fiorentini. E disegnando Castruccio per il mezzo di costoro e con le forze sue farsi signore di tutta Toscana, per darsi più riputazione si accostò con messer Matteo Visconti principe di Milano, e ordinò tutta la città e il suo paese all' armi. E perchè Lucca aveva cinque porte, divise in cinque parti il contado, e quello armò e distribuì sotto capi e insegne; talchè in un subito metteva insieme ventimila uomini, senza quelli che gli potevano venire in aiuto da Pisa. Cinto adunque di queste forze e di questi amici, accadè che messer Matteo Visconti fu assaltato dai Guelfi di Piacenza, i quali avevano cacciati i Ghibellini, in aiuto de' quali i Fiorentini e il re Roberto avevano mandate le loro genti. Dondechè messer Matteo richiese Castruccio dovesse assaltare i Fiorentini, acciocchè quelli costretti a difendere le case loro, rivocassino le loro genti di Lombardia. Così Castruccio con assai gente assaltò il Valdarno, e occupò Fucecchio e San Miniato con grandissimo danno del paese: ondechè i Fiorentini per questa necessità rivocarono le loro genti; le quali a fatica erano tornate in Toscana, che Castruccio fu costretto da un'altra necessità tornare a Lucca.

Era in quella città la famiglia di Poggio potente per aver fatto non solamente grande Castruccio, ma principe; e non le parendo esser rimunerata secondo i suoi meriti, convenne con altre famiglie di Lucca di ribellare la città, e cacciare Castruccio. E presa una mattina occasione, corsono armati al luogotenente che Castruccio sopra la giustizia ivi teneva, e lo ammazzarono; e volendo seguisse di levare il popolo a romore, Stefano di Poggio, antico e pacifico uomo, il quale nella congiura non era intervenuto, si fe' innanzi, e costrinse con l' autorità sua gli suoi a posare l' arme, offerendosi di essere mediatore tra loro e Castruccio a fare ottenere a quelli i desiderj loro. Posarono pertanto coloro l' armi, non con maggior prudenza che le avessero prese; perchè Castruccio sentita la novità seguita a Lucca, senza mettere tempo in mezzo, con parte delle sue genti (lasciato Pagolo Guinigi capo del resto) se ne venne in Lucca. E trovato fuori di sua opinione posato il romore, parendogli avere più facilità di assicurarsi, dispose i suoi partigiani armati per tutti i luoghi opportuni. Stefano di Poggio, parendogli che Castruccio dovesse avere obbligo seco, l' andò a trovare, e non pregò per sè, perchè giudicava non avere di bisogno, ma per gli altri di casa, pregandolo che condonasse molte cose alla giovanezza, molte alla antica amicizia e obbligo che quello aveva con la loro casa: al quale Castruccio rispose gratamente, e lo confortò a stare di buono animo, mostrandogli avere più caro trovato posati i tumulti, che non aveva avuto per male la mossa di quelli, confortò Stefano a farli venire tutti a lui, dicendo che ringraziava Dio di avere avuto occasione di dimostrare la sua clemenza e liberalità. Venuti adunque sotto la fede di Stefano e di Castruccio furono insieme con Stefano imprigionati e morti. Avevano in questo mezzo i Fiorentini ricuperato San Miniato, ondechè a Castruccio parve di fermare quella guerra, parendogli infino che non si assicurava di Lucca, di non si poter discostare da casa. E fatto tentare i Fiorentini di tregua, facilmente gli trovò disposti, per essere ancora quelli stracchi e desiderosi di fermare la spesa. Fecero adunque tregua per duoi anni, e che ciascuno possedesse quello che possedeva. Liberato pertanto Castruccio dalla guerra, per non incorrere più ne' pericoli che era incorso, prima sotto varj colori e cagioni spense tutti

quelli in Lucca, che potessero per ambizione aspirare al principato, nè perdonò ad alcuno, privandoli della patria e della roba; e quelli che poteva avere nelle mani, della vita; affermando di avere conosciuto per isperienza, niuno di quelli potergli essere fedeli. E per più sua sicurtà fondò una fortezza in Lucca, e si servì della materia delle torri di coloro ch' egli aveva cacciati e morti.

Mentrechè Castruccio aveva posate l'armi con i Fiorentini, e che si affortificava in Lucca, non mancava di fare quelle cose che poteva senza manifesta guerra operare per fare maggiore la sua grandezza; e avendo desiderio grande di occupare Pistoia, parendogli quando ottenesse la possessione di quella città, di avere un piede in Firenze, si fece in varj modi tutta la montagna amica, e con le parti di Pistoia si governava in modo, che ciascuna confidava in lui. Era allora quella città divisa, come fu sempre, in Bianchi e Neri. Capo de' Bianchi era Bastiano di Possente, de' Neri Iacopo da Gia, de' quali ciascuno teneva con Castruccio strettissime pratiche, e qualunque di loro desiderava cacciare l'altro, tantochè l' uno e l' altro dopo molti sospetti vennono all' armi. Iacopo si fece forte alla porta Fiorentina, Bastiano alla Lucchese; e confidando l' uno e l'altro più in Castruccio che nei Fiorentini, giudicandolo più espedito e più presto in su la guerra, mandarono a lui segretamente l' uno e l'altro per aiuti, e Castruccio all' uno ed all' altro gli promise, dicendo a Iacopo che verrebbe in persona, e a Bastiano che manderebbe Pagolo Guinigi suo allievo. E dato loro il tempo appunto, mandò Pagolo per la via di Pescia, ed esso a dirittura se n' andò a Pistoia, e in su la mezza notte, chè così erano convenuti Castruccio e Pagolo, ciascuno fu a Pistoia, e l'uno e l'altro fu ricevuto come amico: tantochè entrati dentro, quando parve a Castruccio, fece il cenno a Pagolo, dopo il quale l' uno uccise Iacopo da Gia; e l' altro Bastiano di Possente, e tutti gli altri loro partigiani furono parte presi e parte morti, e corsono senza altra opposizione Pistoia per loro; e tratta la signoria di palagio, costrinse Castruccio il popolo a dar ubbidienza; facendo a quello molte rimessioni di debito vecchio e molte offerte; e così fece a tutto il contado, il quale era corso in buona parte a vedere il nuovo principe; talchè ognuno ripieno di speranza, mosso in buona parte dalle virtù sue, si quietò.

Occorse in questi tempi che il popolo di Roma cominciò a tumultuare per il vivere caro, causandone l' assenza del pontefice, che si trovava in Avignone, e biasimavano i governi tedeschi, inmodochè si facevano ogni dì degli omicidj e altri disordini, senza che Enrico luogotenente dell' imperatore vi potesse rimediare: tantochè ad Enrico entrò un gran sospetto che i Romani non chiamassino il re Roberto di Napoli, e lui cacciassero di Roma e restituissonla al papa. Nè avendo il più propinquo amico a chi ricorrere che Castruccio, lo mandò a pregare fusse contento, non solamente mandare aiuti, ma venire in persona a Roma. Giudicò Castruccio che non fusse da differire, sì per rendere qualche merito all' imperatore, sì perchè giudicava, che qualunque volta l'imperatore non fusse a Roma non avere rimedio. Lasciato adunque Pagolo Guinigi a Lucca, se ne andò con dugento cavalli a Roma, dove fu ricevuto da Enrico con grandissimo onore; e in brevissimo tempo la sua presenza rendè tanta riputazione alla parte dell' imperio, che senza sangue o altra violenza si mitigò ogni cosa; perchè fatto venire Castruccio per mare assai frumento dal paese di Pisa, levò la cagione dello scandalo. Dipoi parte ammonendo, parte gastigando i capi di Roma, gli ridusse volontariamente sotto il governo di Enrico; e Castruccio fu fatto senatore di Roma, e datogli molti altri onori dal popolo romano; il quale ufficio Castruccio prese con grandissima pompa, e si mise una toga di

broccato indosso, con lettere dinanzi che dicevano: *Egli è quello che Dio vuole*; e di dietro dicevano; *E' sarà quello che Dio vorrà.*

In questo mezzo i Fiorentini, i quali erano mal contenti che Castruccio si fusse nei tempi della tregua insignorito di Pistoia, pensavano in che modo potessino farla ribellare: il che per l'assenzia sua giudicavano facile. Era tra gli usciti pistoiesi, che a Firenze si trovavano, Baldo Cecchi, e Iacopo Baldini, tutti uomini di autorità, e pronti a mettersi ad ogni sbaraglio. Costoro tennono pratica con loro amici di dentro, tantochè coll' aiuto de' Fiorentini entrarono di notte in Pistoia, e ne cacciarono i partigiani e ufficiali di Castruccio, e parte ne ammazzarono, e renderono la libertà alla città: la quale nuova dette a Castruccio noia e dispiacere grande; e presa licenzia da Enrico, a gran giornate con le sue genti se ne venne a Lucca. I Fiorentini come intesono la tornata di Castruccio, pensando che non dovesse posare, deliberarono di anticiparlo, e con le loro genti entrare prima in Val di Nievole, che quello; giudicando che se eglino occupassino quella valle, gli venivano a tagliare la via di poter ricuperare Pistoia. E contratto uno grosso esercito di tutti gli amici di parte guelfa, vennono nel Pistoiese. Dall' altra parte Castruccio con le sue genti ne venne a Montecarlo, e inteso dove lo esercito de' Fiorentini si trovava, deliberò di non andare ad incontrarlo nel piano di Pistoia, nè di aspettarlo nel piano di Pescia; ma se far lo potesse, di affrontarsi seco nello stretto di Serravalle, giudicando (quando tale disegno gli riuscisse) di riportarne la vittoria certa; perchè intendeva i Fiorentini avere insieme quarantamila uomini, e esso ne aveva scelti de' suoi dodicimila. E benchè si confidasse nella industria sua e virtù loro, pure dubitava (appiccandosi nel luogo largo) di non esser circondato dalla moltitudine de' nimici. È Serravalle un castello tra Pescia e Pistoia, posto sopra un colle che chiude la Val di Nievole, non in sul passo proprio, ma di sopra a quello, duoi tratti d'arco: e il luogo donde si passa, è più stretto che repente, perchè da ogni parte sale dolcemente, ma è in modo stretto, massimamente in sul colle, dove l' acque si dividono, che venti uomini accanto l' un all' altro lo occuperebbono. In questo luogo aveva disegnato Castruccio affrontarsi cogl' inimici, sì perchè le sue poche genti avessero vantaggio, sì per non iscuoprire i nimici prima che in sulla zuffa, dubitando che i suoi veggendo la moltitudine di quelli non si sbigottissino. Era signore del castello di Serravalle messer Manfredi di nazione tedesca, il quale prima che Castruccio fusse signore di Pistoia, era stato riserbato in quel castello, come in luogo comune ai Lucchesi e a' Pistoiesi, nè dipoi ad alcuno era accaduto offenderlo, promettendo quello a tutti star neutrale, nè si obbligare ad alcuno di loro; sicchè per questo, e per esser luogo forte era stato mantenuto. Ma venuto questo accidente, divenne Castruccio desideroso di occupare quel luogo; ed avendo stretta amicizia con un terrazzano, ordinò in modo con quello, che la notte davanti che si avesse a venire alla zuffa, ricevesse quattrocento uomini de' suoi ed ammazzasse il signore.

E stando così preparato, non mosse l' esercito da Montecarlo, per dare più animo a' Fiorentini a passare, i quali perchè desideravano discostare la guerra da Pistoia, e ridurla in Val di Nievole, si accamparono sotto Serravalle con animo di passare il dì dipoi il colle. Ma Castruccio avendo senza tumulto preso la notte il castello, si partì in sulla mezza notte da Montecarlo, e tacito con le sue genti arrivò la mattina a piè di Serravalle, inmodochè ad un tratto i Fiorentini ed esso, ciascuno dalla sua parte, incominciò a salire la costa. Aveva Castruccio le sue fanterie diritte per la via ordinaria, ed una banda di quattrocento cavalli aveva mandata in su la mano manca verso il castello. I Fiorentini dall' altra banda avevano mandati innanzi quattrocento cavalli, e dipoi

avevano mosse le fanterie dietro a quelle genti d'arme, nè credevano trovare Castruccio in sul colle, perchè non sapevano che si fusse insignorito del castello. Inmodochè insperatamente i cavalli de' Fiorentini salita la costa, scopersono le fanterie di Castruccio, e trovaronsi tanto propinqui a loro, che con fatica ebbono tempo ad allacciarsi le celate. Sendo pertanto gl' impreparati assaltati dai preparati ed ordinati, con grande animo li spinsero, e quelli con fatica resisterono; pure si fece testa per qualcuno di loro. Ma disceso il romore per il resto del campo de' Fiorentini, si riempiè di confusione ogni cosa. I cavalli erano oppressi dai fanti, i fanti dai cavalli e dai carriaggi, i capi non potevano per la strettezza del luogo andare nè innanzi nè indietro; dimodochè niuno sapeva in tanta confusione quello si potesse o dovesse fare. Intanto i cavalli, che erano alle mani con le fanterie nimiche, erano ammazzati, e quelli senza poter difendersi, perchè la malignità del sito non li lasciava, pure più per forza che per virtù resistevano; perchè avendo dai fianchi i monti, e di dietro gli amici, e dinanzi gl' inimici, non restava loro alcuna via aperta alla fuga. Intanto Castruccio veduto che i suoi non bastavano a far voltare i nimici, mandò mille fanti per la via del castello; e fattoli scendere con quattrocento cavalli che quello aveva mandati innanzi, li percossono per fianco con tanta furia, che le genti fiorentine non potendo sostenere l' impeto di quelli, vinti più dal luogo che da' nimici, incominciarono a fuggire; e cominciò la fuga da quelli che erano di dietro verso Pistoia, i quali distendendosi per il piano ciascuno dove meglio gli veniva, provvedeva alla sua salute. Fu questa rotta grande e piena di sangue. Furono presi molti capi, tra i quali furono Bandino de' Rossi, Francesco Brunelleschi e Giovanni della Tosa, tutti nobili fiorentini, con di molti altri Toscani e regnicoli; i quali mandati dal re Roberto in favore de' Guelfi con i Fiorentini militavano. I Pistoiesi udita la rotta, senza differire cacciata la parte amica ai Guelfi, si dettono a Castruccio; il quale non contento di questo occupò Prato e tutte le castella del piano, così di là come di qua d' Arno, e si pose con le genti nel piano di Peretola propinquo a Firenze a due miglia, dove stette molti giorni a dividere la preda, ed a fare festa della vittoria avuta, facendo in dispregio de' Fiorentini battere monete, correre palj a cavalli, a uomini ed a meretrici. Nè mancò di volere corrompere alcun nobile cittadino, perchè gli aprisse la notte le porte di Firenze; ma scoperta la congiura, furono presi e decapitati, fra i quali fu Tommaso Lupacci e Lambertuccio Frescobaldi. Sbigottiti adunque i Fiorentini per la rotta, non vedevano rimedio a salvare la loro libertà; e per esser più certi degli aiuti, mandarono oratori a Roberto re di Napoli a dargli la città ed il dominio di quella. Il che da quel re fu accettato, e non tanto per l' onore fattogli dai Fiorentini, quanto perchè sapeva di quale momento era allo stato suo, che la parte guelfa mantenesse lo stato di Toscana. E convenuto con i Fiorentini di avere dugentomila fiorini l' anno, mandò a Firenze Carlo suo figliuolo con quattromila cavalli.

Intanto i Fiorentini si erano alquanto sollevati dalle genti di Castruccio, perchè gli era stato necessario partirsi di sopra i loro terreni, ed andare a Pisa per reprimere una congiura fatta contro di lui da Benedetto Lanfranchi, uno dei primi di Pisa; il quale non potendo sopportare che la sua patria fosse serva di un Lucchese, gli congiurò contro, disegnando occupare la cittadella, e cacciare la guardia, ed ammazzare i partigiani di Castruccio. Ma perchè in queste cose, se il poco numero è sufficiente al segreto, non basta alla esecuzione, mentrechè cercava di ridurre più uomini a suo proposito, trovò chi questo suo disegno scoperse a Castruccio; ne passò questa rivelazione senza infamia di Bonifacio Cerchi e Giovanni Guidi Fiorentini, i quali si trovavano confinati a

Pisa; onde posto le mani addosso a Benedetto lo ammazzò, e tutto il restante di quella famiglia mandò in esilio, e molti altri nobili cittadini decapitò. E parendogli avere Pistoia e Pisa poco fedeli, con industria e forza attendeva ad assicurarsene; il che dette tempo a' Fiorentini di ripigliare le forze, e potere aspettare la venuta di Carlo. Il quale venuto, deliberarono di non perder tempo, e ragunarono insieme gran gente, perchè convocarono in loro aiuto quasi tutti i Guelfi d'Italia, e feciono un grossissimo esercito di più di trentamila fanti e diecimila cavalli. E consultato quale dovessino assalire prima, o Pistoia o Pisa, si risolverono fusse meglio combattere Pisa, come cosa più facile a riuscire, per la fresca congiura ch' era stata in quella, e di più utilità, giudicando (avuta Pisa) che Pistoia per sè medesima si arrendesse.

Usciti adunque i Fiorentini fuora con questo esercito allo entrare di maggio nel MCCCXXVIII, occuparono subito Lastra, Signa, Montelupo ed Empoli, e ne vennero con l' esercito a San Miniato. Castruccio dall' altra parte sentendo il grande esercito che i Fiorentini gli avevano mosso contro, non sbigottito in alcuna parte, pensò che questo fusse quel tempo, che la fortuna gli dovesse mettere in mano l' imperio di Toscana, credendo che i nimici non avessero a fare miglior prova in quello di Pisa, che si facessero a Serravalle, ma che non avessino già speranza di rifarsi come allora; e ragunati ventimila de' suoi uomini a piè, e quattromila cavalli, si pose con l' esercito a Fucecchio, e Pagolo Guinigi mandò con cinquemila fanti in Pisa. È Fucecchio posto in luogo più forte che alcun altro castello di quello di Pisa, per essere in mezzo tra la Gusciana ed Arno, ed esser alquanto rilevato dal piano, dove stando, non gli potevano i nimici se non facevano due parti di loro, impedire le vettovaglie, che da Lucca o da Pisa non venissino; nè potevano se non con loro disavvantaggio o andare a trovarlo, o andare verso Pisa. Perchè nell' uno caso potevano esser messi in mezzo dalle genti di Castruccio e da quelle di Pisa; nell' altro, avendo a passare Arno, non potevano farlo con il nimico addosso, se non con grande loro pericolo. E Castruccio per dar loro animo di pigliare questo partito di passare, non si era posto con le genti sopra la riva d' Arno, ma allato alle mura di Fucecchio: ed aveva lasciato spazio assai tra il fiume e lui.

I Fiorentini avendo occupato San Miniato, consigliarono quello fusse da fare, o andare a Pisa o a trovar Castruccio; e misurata la difficoltà dell' uno partito e dell' altro, si risolvereno andare ad investirlo. Era il fiume d' Arno tanto basso che si poteva guadare, ma non però in modo, che a' fanti non bisognasse bagnarsi infino alle spalle, e ai cavalli infino alle selle. Venuto pertanto la mattina del dì 10 di giugno, i Fiorentini ordinati alla zuffa feciono cominciar a passare parte della loro cavalleria, ed una battaglia di dieci mila fanti. Castruccio che stava parato ed intento a quello ch' egli aveva in animo di fare, con una battaglia di cinquemila fanti e tremila cavalli gli assaltò, nè dette loro tempo ad uscir tutti fuora delle acque, che fu alle mani con loro; mille fanti spediti mandò su per la riva dalla parte di sotto d' Arno, e mille di sopra. Erano i fanti de' Fiorentini aggravati dalle acque e dalle armi, nè avevano tutti superato la grotta del fiume. I cavalli, passati che furono alquanti, per avere rotto il fondo d' Arno feciono il passo agli altri difficile; perchè trovando il passo sfondato, molti si rimboccavano addosso al padrone, molti si ficcavano talmente nel fango, che non si potevano ritirare. Onde veggendo i capitani fiorentini la difficoltà del passare da quella parte, gli feciono ritirare più alti su per il fiume, per trovare il fondo non guasto, e la grotta più benigna che gli ricevesse. Agli quali si opponevano quelli fanti che Castruccio aveva su per la grotta mandati, i quali armati alla leggiera con rotelle e dardi di galea in

mano, con grida grandi, nella fronte e nel petto gli ferivano; talchè i cavalli dalle ferite e dalle grida sbigottiti, non volendo passare avanti, addosso l'uno all'altro si rimboccavano. La zuffa tra quelli di Castruccio e quelli che erano passati fu aspra e terribile, e da ogni parte ne cadeva assai, e ciascuno s'ingegnava con quanta più forza poteva di superare l'altro. Quelli di Castruccio gli volevano rituffare nel fiume, i Fiorentini gli volevano spignere, per dare luogo agli altri, che usciti fuora dell'acqua potessero combattere; alla quale ostinazione si aggiungevano i conforti de' capitani. Castruccio ricordava ai suoi, ch' egli erano quelli nimici medesimi, che non molto tempo innanzi avevano vinti a Serravalle, ed i Fiorentini rimproveravano loro, che gli assai si lasciassino vincere dai pochi. Ma veduto Castruccio che la battaglia durava, e come i suoi e gli avversarj erano già stracchi, e come d'ogni parte ne era molti feriti e morti, spinse innanzi un' altra banda di cinquemila fanti, e condotti che gli ebbe alle spalle de' suoi che combattevano, ordinò che quelli davanti si aprissino, e come se si mettessino in volta, l'una parte in sulla destra e l'altra in sulla sinistra si ritirasse; la quale cosa fatta dette spazio a' Fiorentini di farsi innanzi, e guadagnare alquanto di terreno. Ma venuti alle mani i freschi con gli affaticati, non stettono molto che gli spinsero nel fiume. Tra la cavalleria dell'uno e dell'altro non vi era ancora vantaggio; perchè Castruccio, conosciuta la sua inferiore aveva comandato ai condottieri, che sostenessino solamente il nimico, come quello che sperava superare i fanti, e superati potere poi più facilmente vincere i cavalli; il che gli succedette secondo il disegno suo. Perchè veduti i fanti nimici essersi ritirati nel fiume, mandò quel resto della sua fanteria alla volta de' cavalli nimici, i quali con lance e con dardi ferendoli, e la cavalleria ancora con maggior furia premendo loro addosso, gli misono in volta. I capitani fiorentini vedendo la difficoltà che i loro cavalli avevano a passare, tentarono far passare la fanteria dalla parte di sotto del fiume, per combatter per fianco le genti di Castruccio. Ma sendo le grotte alte e di sopra occupate dalle genti di quello, si provarono in vano. Misesi pertanto il campo in rotta con gloria grande ed onore di Castruccio, e di tanta moltitudine non ne campò il terzo. Furono presi di molti capi, e Carlo figliuolo del re Roberto insieme con Michelagnolo Falconi e Taddeo degli Albizzi commissarj fiorentini se ne fuggirono ad Empoli. Fu la preda grande, la uccisione grandissima, come in un tale e tanto conflitto si può stimare; perchè dello esercito fiorentino ventimila dugentotrentuno, e di quelli di Castruccio millecinquecentosettanta restaron morti.

Ma la fortuna nimica alla sua gloria, quando era tempo di dargli vita, gliene tolse, ed interruppe quelli disegni che quello molto tempo innanzi aveva pensato di mandare ad effetto, nè gliene poteva altro che la morte impedire. Erasi Castruccio nella battaglia tutto il giorno affaticato, quando venuto il fine d'essa tutto pieno di affanno e di sudore si fermò sopra la porta di Fucecchio, per aspettare le genti che tornassero dalla vittoria, e quelle con la presenzia sua ricevere e ringraziare, e parte (se pure alcuna cosa nascesse da' nimici che in qualche luogo avessino fatto testa) potere essere pronto a rimediare; giudicando l'ufficio d'un buon capitano essere montare il primo a cavallo, ed ultimo a scendere. Dondechè stando esposto ad un vento che il più delle volte a mezzo dì si leva d' in su Arno, e suole essere quasi sempre pestifero, agghiacciò tutto. La qual cosa non essendo stimata da lui, come quello che a simili disagi era assueto, fu cagione della sua morte. Perchè la notte seguente fu da una grandissima febbre assalito; la quale andando tuttavia in augumento, ed essendo il male da tutti i medici

giudicato mortale, ed accorgendosene Castruccio chiamò Pagolo Guinigi, e gli disse queste parole: « S' io avessi, figliuolo mio, creduto che la fortuna mi avesse voluto troncare nel mezzo del corso il cammino per andare a quella gloria, che io mi avevo con tanti miei successi promessa, io mi sarei affaticato meno, ed a te arrei lasciato, se minore stato, anco meno nimici e meno invidia, perchè contento dell' imperio di Lucca e di Pisa, non arrei soggiogati i Pistoiesi, e con tante ingiurie irritati i Fiorentini; ma fattomi l' uno e l' altro di questi duoi popoli amici, arrei menata la vita, se non più lunga, al certo più quieta, ed a te arrei lasciato lo stato, se minore, senza dubbio più sicuro e più fermo. Ma la fortuna, che vuole essere arbitra di tutte le cose umane, non mi ha dato tanto giudicio ch' io l' abbia prima potuta conoscere, nè tanto tempo ch' io l' abbi potuta superare. Tu hai inteso (perchè molti te l' hanno detto, ed io non l' ho mai negato) come io venni in casa di tuo padre ancora giovanetto e privo di tutte quelle speranze, che debbono in ogni generoso animo capere, e come io fui da quello nutrito e amato più assai, che se io fussi nato del suo sangue, dondechè io sotto il governo suo divenni valoroso, e atto ad essere capace di quella fortuna, che tu medesimo hai veduta e vedi. E perchè venuto a morte e' commesse alla mia fede te e tutte le fortune sue, io ho te con quell' amore nutrito, ed esse con quella fede accresciute, che io ero tenuto e sono. E perchè non solamente fusse tuo quello che da tuo padre ti era stato lasciato, ma quello ancora che la fortuna e la virtù mia si guadagnava, non ho mai voluto prendere donna, acciocchè l' amore de' figliuoli non mi avesse ad impedire, che in alcuna parte io non mostrassi verso del sangue di tuo padre quella gratitudine, che mi pareva essere tenuto di mostrare. Io ti lascio pertanto un grande stato, di che io sono molto contento. Ma perchè io te lo lascio debole e infermo, io ne sono dolentissimo. E' ti rimane la città di Lucca, la quale non sarà mai contenta di vivere sotto l' imperio tuo. Rimanti Pisa, dove sono uomini di natura mobili e pieni di fallacia; la quale ancora che sia usa in varj tempi a servire, nondimeno sempre si sdegnerà di avere un signore lucchese. Pistoia ancora ti resta poco fedele, per esser divisa, e contro al sangue nostro dalle fresche ingiurie irritata. Hai per vicini i Fiorentini offesi e in mille modi da noi ingiuriati e non ispenti; ai quali sarà più grato lo avviso della morte mia, che non sarebbe l' acquisto di Toscana. Nelli principi di Milano e nell' imperatore non puoi confidare, per essere discosti, pigri e li loro soccorsi tardi. Non dei pertanto sperare in alcuna cosa, fuora chè nella tua industria e nella memoria della virtù mia e nella riputazione che ti arreca la presente vittoria, la quale se tu saprai con prudenza, usare, ti darà aiuto a fare accordo con i Fiorentini, i quali sendo sbigottiti per la presente rotta, doveranno con desiderio condiscendere; i quali dove io cercavo, farmi nimici, e pensavo che la nimicizia loro mi avesse a recare potenza e gloria, tu hai con ogni forza a cercare di fartegli amici, perchè l' amicizia loro ti arrecherà sicurtà e comodo. È cosa in questo mondo d'importanza assai conoscere sè stesso, e saper misurare le forze dell' animo e dello stato suo; e chi si conosce non atto alla guerra, si debbe ingegnare con l' arti della pace di regnare. A che è bene per il consiglio mio, che tu ti volga, e t' ingegni per questa via di goderti le fatiche e pericoli miei; che ti riuscirà facilmente, quando stimi esser veri questi miei ricordi. Ed arrai ad avere meco duoi obblighi: l' uno, che io ti ho lasciato questo regno; l' altro, che io te lo ho insegnato mantenere. » Dipoi, fatti venire quelli cittadini che di Lucca, di Pisa e di Pistoia militavano seco, e raccomandato a quelli

Pagolo Guinigi e fattigli giurare ubbidienza, si morì; lasciando a tutti quelli, che lo avevano sentito ricordare, di sè una felice memoria, ed a quelli che gli erano stati amici tanto desiderio di lui, quanto alcun altro principe che mai in qualunque altro tempo morisse. Furono le esequie sue celebrate onoratissimamente, e fu sepolto in San Francesco di Lucca. Ma non furono già la virtù e la fortuna tanto amiche a Pagolo Guinigi, quanto a Castruccio; perchè non molto dipoi perse Pistoia, e appresso Pisa, e con fatica si mantenne il dominio di Lucca, il quale perseverò nella sua casa infino a Pagolo suo pronepote.

Fu adunque Castruccio, per quanto si è dimostrato, un uomo non solamente raro nei tempi suoi, ma in molti di quelli che innanzi erano passati. Fu di persona più che l'ordinario di altezza, e ogni membro era all' altro rispondente; ed era di tanta grazia nello aspetto, e con tanta umanità raccoglieva gli uomini, che non mai gli parlò alcuno, che si partisse da quello malcontento. I capelli suoi pendevano in rosso; e portavali tonduti sopra gli orecchi; e sempre, e d'ogni tempo, comecchè piovesse o nevicasse, andava con il capo scoperto. Era grato agli amici, agli nimici terribile, giusto con i sudditi, infedele con li esterni, nè mai potette vincere per fraude, che cercasse di vincere per forza; perchè diceva, che la vittoria, non il modo della vittoria ti arrecava gloria. Niuno fu mai più audace ad entrare ne' pericoli, nè più cauto ad uscirne: usava di dire: Che gli uomini debbono tentare ogni cosa, nè di alcuna sbigottirsi, e che Dio è amatore degli uomini forti, perchè si vede che sempre gastiga gl' impotenti con i potenti. Era ancora mirabile nel rispondere e mordere, o acutamante, o urbanamente; e come non perdonava in questo modo di parlare ad alcuno, così non si adirava quando non era perdonato a lui. Donde si trovano molte cose dette da lui acutamente, e molte udite pazientemente, come sono queste. Avendo egli fatto comperare una starna un ducato, e riprendendolo un amico, disse Castruccio: Tu non la compreresti per più che un soldo. E dicendogli lo amico che diceva il vero, rispose quello: Un ducato mi vale molto meno. Avendo intorno un adulatore, e per dispregio avendogli sputato addosso, disse lo adulatore: I pescatori per prendere un piccol pesce si lasciano tutti bagnare dal mare, io mi lascierò bene bagnare da uno sputo per pigliare una balena; il che Castruccio non solo udì pazientemente, ma lo premiò. Dicendogli alcuno male, che, viveva troppo splendidamente, disse Castruccio: Se questo fusse vizio, non si farebbe sì splendidi conviti alle feste de' nostri santi. Passando per una strada, e vedendo un giovanetto che usciva di casa d'una meretrice tutto arrossito per essere stato veduto da lui, gli disse: Non ti vergognare quando tu n'esci, ma quando tu v'entri. Dandogli un amico a sciogliere uno nodo accuratamente annodato, disse: O sciocco, credi tu che io voglia sciorre una cosa, che legata mi dia tanta briga? Dicendo Castruccio ad uno, il quale faceva professione di filosofia: Voi siete fatti come i cani, che vanno sempre datorno a chi può meglio dar loro mangiare, gli rispose quello: Anzi siamo come medici, che andiamo a casa di coloro, che di noi hanno maggior bisogno. Andando da Pisa a Livorno per acqua, e sopravvenendo un temporale pericoloso, per il che turbandosi forte Castruccio, fu ripreso da uno di quelli che erano seco, di pusillanimità, dicendo di non aver paura di alcuna cosa; al quale disse Castruccio, che non se ne maravigliava, perchè ciascuno stima l'anima sua quel che la vale. Domandato da uno come egli avesse a fare a farsi stimare, gli disse: Fa, quando tu vai ad uno convito, che non segga un legno sopra un altro legno. Gloriandosi uno di aver letto molte cose, disse

Castruccio: E' sare' meglio gloriarsi di averne tenute a mente assai. Gloriandosi alcuno, che bevendo assai non s'inebbriava, disse: E' fa cotesto medesimo un bue. Aveva Castruccio una giovane, con la quale conversava dimesticamente; di che sendo da un amico biasimato, dicendo massime che gli era male che si fusse lasciato pigliare da una donna: Tu erri, disse Castruccio, io ho preso lei, non ella me. Biasimandolo ancora uno, che egli usava cibi troppo delicati disse: Tu non spenderesti in essi quanto spendo io. E dicendogli quello, che diceva il vero, gli soggiunse: Adunque tu sei più avaro, che io non sono ghiotto. Sendo invitato a cena da Taddeo Bernardi Lucchese, uomo ricchissimo e splendidissimo, e arrivato in casa, mostrandogli Taddeo una camera parata tutta di drappi, e che aveva il pavimento composto di pietre fine, le quali di diversi colori diversamente tessuti, fiori e frondi e simili verdure rappresentavano, ragunatosi Castruccio assai umore in bocca, lo sputò tutto in sul volto a Taddeo. Di che turbandosi quello, disse Castruccio: Io non sapevo dove mi sputare, chè io ti offendessi meno. Domandato come morì Cesare, disse: Dio volesse che io morissi come lui. Essendo una notte in casa di uno de' suoi gentiluomini, dove erano convitate assai donne a festeggiare, e ballando e sollazzando più che alle qualità sue non conveniva, di che sendo ripreso da uno amico, disse: Chi è tenuto savio di dì non sarà mai tenuto pazzo di notte. Venendo uno a domandargli una grazia, e facendo Castruccio vista di non udire, colui se gli gittò ginocchioni in terra; di che riprendendol Castruccio, disse quello: Tu ne sei cagione, chè hai gli orecchi ne' piedi; dondechè conseguitò doppia più grazia che non domandava. Usava di dire, che la via dell' andare allo inferno era facile, poichè si andava allo ingiù, ed a chiusi occhi. Domandandogli una grazia uno con assai parole e superflue, gli disse Castruccio: Quando tu vuoi più cosa alcuna da me, manda un altro. Avendolo uno uomo simile con una lunga orazione infastidito, e dicendogli nel fine: Io vi ho forse troppo parlando stracco: Non hai, disse; perchè io non ho udito cosa che tu abbi detto. Usava dire d' uno che era stato un bel fanciullo, e dipoi era un bell' uomo, come egli era troppo ingiurioso, avendo prima tolti i mariti alle mogli, ed ora togliendo le mogli ai mariti. Ad uno invidioso che rideva, disse: Ridi tu, perchè tu hai bene, o perchè un altro ha male? Sendo ancora sotto l' imperio di messer Francesco Guinigi, e dicendogli uno suo eguale: Che vuoi tu che io ti dia, e lasciamiti dare una ceffata? Rispose Castruccio: Uno elmetto. Avendo fatto morire un cittadino di Lucca, il quale era stato cagione della sua grandezza, ed essendogli detto che egli aveva fatto male ad ammazzare uno de' suoi amici vecchi, rispose che se ne ingannavano, perchè aveva morto un nimico nuovo. Lodava Castruccio assai gli uomini che toglievano moglie, e poi non la menavano, e così quelli che dicevano di volere navigare, poi non navigavano. Diceva maravigliarsi degli uomini, che quando ei comperano un vaso di terra o di vetro, lo suonano primo per vedere se è buono, e poi nel torre moglie erano solo contenti di vederla. Domandandolo uno, quando egli era per morire; come e' voleva esser seppellito, rispose: Con la faccia volta ingiù, perchè io so, che come io sono morto, anderà sottosopra questo paese. Domandato se per salvare l' anima ei pensò mai di farsi frate, rispose che no; perchè e' gli parera strano che frà Lazzerone avesse a ire in paradiso, ed Uguccione della Faggiuola nell' inferno. Domandato, quando era bene mangiare a volere stare sano, rispose: Se uno è ricco, quando egli ha fame; se uno è povero, quando e' può. Vedendo un suo gentiluomo, che si faceva da un suo famiglio allacciare, disse: Io prego Dio, che tu ti faccia anche imboccare. Vedendo che

uno aveva scritto sopra la casa sua in lettere latine che Dio la guardasse da' cattivi, disse : E' bisogna ch' e' non v' entri egli. Passando per una via dove era una casa piccola, che aveva una porta grande, disse : Quella casa si fuggirà per quella porta. Disputando con un ambasciatore del re di Napoli per conto di robe di confinati, ed alterandosi alquanto, dicendo lo ambasciatore: dunque tu non hai paura del re? Castruccio disse : È egli buono o cattivo questo vostro re? E rispondendo quello, ch' egli era buono, replicò Castruccio : Perchè vuoi tu adunque che io abbia paura degli uomini buoni? Potrebbonsi raccontare delle altre cose assai dette da lui, nelle quali tutte si vedrebbe ingegno e gravità ; ma voglio che queste bastino in testimonio delle grandi qualità sue. Visse quarantaquattro anni, e fu in ogni fortuna principe. E come della sua buona fortuna ne appariscono assai memorie, così volle che ancora della cattiva apparissino; perchè le manette, con le quali stette incatenato in prigione, si veggono ancora oggi fitte nella torre della sua abitazione, dove da lui furono messe, acciocchè facessino sempre fede della sua avversità. E perchè vivendo ei non fu inferiore nè a Filippo di Macedonia padre di Alessandro, nè a Scipione di Roma, ei morì nella età dell' uno e dell' altro; e senza dubbio avrebbe superato l'uno e l'altro, se in cambio di Lucca egli avesse avuto per sua patria Macedonia o Roma.

ISTRUZIONE FATTA PER NICCOLO MACHIAVELLI

A RAFFAELLO GIROLAMI

QUANDO AI 23 D' OTTOBRE PARTÌ PER SPAGNA ALL' IMPERATORE.

Onorando Raffaello, le imbascerie sono in una città di quelle cose che fanno onore a un cittadino, nè si può chiamare atto allo stato colui che è non atto a portare questo grado. Voi anderete ora oratore in Ispagna, in paese differente ai modi e costumi d'Italia, e a voi incognito; al che si aggiugne esser questa la prima commissione; inmodochè facendo in questa buona prova come ciascuno spera e crede, vi sarà onore grandissimo, e tanto maggiore quanto maggiori fieno le difficoltà. E perchè io ho di questi maneggi qualche sperienza, non per presunzione ma per affezione, vi dirò quello che intenda.

Lo eseguire fedelmente una commissione sa fare ciascuno che è buono; ma eseguirla sufficientemente è difficoltà. Colui la eseguisce sufficientemente che sa bene la natura del principe, e di quelli che lo governano, e si sa accomodare a quello che gli fa più facile e più aperta la via dell'audienza; tantochè ogni impresa difficile (avendo gli orecchi del principe) diventa facile. E soprattutto si debbe ingegnare un oratore di acquistarsi reputazione, la quale si acquista col dare di sè esempli di uomo da bene, ed esser tenuto liberale, intero, e non avaro e doppio, e non esser tenuto uno che creda una cosa, e dicane un' altra. Questa parte importa assai; perchè io so di quelli che per essere uomini sagaci e doppi hanno in modo perduta la fede col principe, che non hanno mai potuto dipoi negoziare seco; e seppure qualche volta è necessario nascondere con le parole una cosa, bisogna farlo in modo che non appaia, e apparendo sia parata e presta la difesa. Fece ad Alessandro Nasi in Francia un grand' onore l'esser tenuto uomo intero; ha fatta a qualcun altro esser tenuto il contrario gran vergogna. La qual parte io credo che facilmente sarà osservata da voi, perchè così mi pare che vi comandi la natura.

Fanno ancora grande onore a un imbasciatore gli avvisi che lui scrive a chi lo manda, i quali sono di tre sorte o di cose che si trattano, o di cose che si son concluse e fatte, o delle cose che si hanno a fare, e di queste conietturare bene il fine che le debbono avere. Di questi tre, due ne sono difficili, e uno facilissimo; perchè il sapere le cose poichè le sono fatte, il più delle volte con facilità si sanno, se già non occorre che si faccia una lega infra due principi in danno di un terzo, e abbiasi a tener segreta tanto che venga il tempo di scuoprirla, come intervenne in quella lega che fecero Francia, papa, imperatore e Spagna a Cambrai contro ai Viniziani, di che ne risultò la distruzione loro. Queste simili conclusioni sono assai difficili a poterle intendere, ed è necessario valersi del giudizio e della coniettura. Ma saper bene le pratiche che vanno attorno, e conietturarne il fine, questo è difficile, perchè è necessario solo colle conietture e col giudizio aiutarsi. E perchè sono sempre nelle corti di varie ragioni faccendieri, che stanno desti per intendere le cose che vanno attorno, è molto a proposito farsi amico di tutti; per potere da ciascuno di loro intendere delle

cose. L'amicizia di simili si acquista col trattenerli con banchetti e con giuochi; ed ho veduto a uomini gravissimi il giuoco in casa sua, per dar cagione a simili di venire a trovarlo per poter parlare con loro, perchè quello che non sa uno, sa l'altro, e il più delle volte tutti sanno ogni cosa. Ma chi vuole che altri gli dica quello che intende, è necessario che lui dica ad altri quello che lui intende; perchè il migliore rimedio ad avere degli avvisi è darne. E perchè in una città a volere che un suo ambasciatore sia onorato non può farsi cosa migliore, che tenerlo copioso di avvisi, perchè gli uomini che sanno di poter trarne, fanno a gara a dirgli quello che gl'intendono: però vi ricordo che voi ricordiate agli Otto, all' arcivescovo e a quei cancellieri, che vi tengano avvisato delle cose che nascono in Italia, ancorchè minime, e se a Bologna, Siena, o a Perugia seguisse alcuno accidente, ve lo avvissino, e tanto maggiormente del papa, di Roma, di Lombardia e del regno; le quali cose benchè le passino discosto dalle faccende vostre, sono necessarie ed utili a sapere, per quello vi ho detto di sopra. Bisognerebbe pertanto sapere per questa via le pratiche che vanno attorno; e perchè di quello che voi ritrarrete, alcuna cosa vi fia vera, alcuna falsa, ma verisimile, vi conviene col giudizio vostro pesarle, o di quelle che hanno più conformità col vero, farne capitale e le altre lasciare ire.

Queste cose adunque bene intese e meglio esaminate faranno che poi potrete esaminare e considerare il fine di una cosa, e farne giudizio scrivendola. E perchè mettere il giudizio vostro nella bocca vostra sarebbe odioso, e chi usa nelle lettere questo termine, che prima si discorre le pratiche che vanno attorno, gli uomini che le maneggiano e gli umori che le muovono, e dipoi si dice queste parole: *Considerate adunque tutto quello che vi si è scritto; gli uomini prudenti che si trovano qua, giudicano che ne abbia a seguire il tale e tale effetto.* E questa parte fatta bene ha fatto a' miei dì grande onore a molti ambasciatori e così fatta male gli ha disonorati; ed ho veduto ad alcuno, per far più le lettere grasse di avvisi, far giornalmente ricordo di tutto quello che gl'intendono, e in capo di otto o dieci dì farne una lettera, e da tutta quella massa pigliare quella parte che pare più ragionevole.

Ho veduto ancora a qualche uomo savio e pratico nelle ambascerie usare questo termine di mettere almanco ogni due mesi innanzi agli occhi di chi lo manda tutto lo stato e l'esser di quella città e di quel regno, dove egli è oratore. La qual cosa fatta bene fa un grande onore a chi scrive, ed un grand' utile a chi è scritto; perchè più facilmente può consigliarsi intendendo particolarmente le cose, che non le intendendo. E perchè voi intendiate appunto questa parte, io ve la dichiarerò meglio. Voi arrivate in Spagna, esponete la commissione vostra, l'uffizio vostro, e scrivete subito e date subito notizia dell' arrivata vostra, e di quello avete esposto all'imperatore, e della risposta sua, rimettendovi ad un' altra volta a scrivere particolarmente delle cose del regno, e della qualità del principe, quando per essere stato là per qualche giorno ne avrete particolar notizia. Dipoi voi avete ad osservare con ogni industria le cose dell' imperatore e del regno di Spagna, e poi darne una piena notizia. E per venire ai particolari, dico che avete a osservare la natura dell' uomo, se si governa, o lasciasi governare, se egli è avaro o liberale, se egli ama la guerra o la pace, se la gloria lo muove o altra passione, se i popoli lo amano, se gli sta più volentieri in Spagna che in Fiandra, che uomini ha intorno che lo consigliano, ed a quello che sono volti, cioè se sono per fargli fare imprese nuove, oppure cercare di godersi questa presente fortuna, e quanta autorità abbino con lui, e se li varia o li tien fermi, e se di quei del re di Francia ha alcuno amico, e se sono cor-

ruttibili. Dipoi ancora è bene considerare i signori e baroni che gli sono più allato, che potenza sia la loro, come si contentino di lui, e quando fussino malcontenti come gli possono nuocere, se la Francia ne potesse corrompere alcuno. Intendere ancora del suo fratello come lo tratta, come vi è amato, come è contento, e se da lui potesse nascere qualche scandolo in quel regno e negli altri suoi stati. Intendere appresso la natura di quei popoli, e se quella lega che prese l'arme è al tutto posata, o se si dubita che la possa risorgere, e se la Francia le potesse far fuoco sotto. Considererete ancora che fine sia quello dell'imperatore, come egli intenda le cose d'Italia, se egli aspira allo stato di Lombardia, o se gli è per lasciarlo godere agli sforzeschi; se egli ama di venire a Roma, e quando; che animo egli abbia sopra la chiesa, quanto confidi nel papa, come si contenta di lui, e venendo in Italia, che bene o male possano i Fiorentini sperare o temere.

Queste cose tutte considerate bene e bene scritte, vi faranno un onore grandissimo; e non solamente è necessario di scriverle una volta, ma conviene ogni due o tre mesi rinfrescarle con tal destrezza (aggiungendovi li accidenti nuovi) che la paia prudenza, e necessità, e non saccenteria.

RITRATTI DELLE COSE DELLA FRANCIA.

La corona e gli regi di Francia sono oggi più gagliardi, ricchi e più potenti che mai fussino, per le infrascritte ragioni.

La corona andando per successione del sangue, è diventata ricca; perchè non avendo il re qualche volta figliuoli, nè chi gli succedesse nella eredità propria, le sustanzie, e' beni propri e stati sono rimasti alla corona, ed essendo intervenuto questo a molti regi, la corona viene ad essere arricchita assai per gli molti stati che gli sono pervenuti, come fu il ducato d'Angiò, ed al presente come interverrà a questo re, che per non avere figli maschi perverrà alla corona il ducato d'Orliens e lo stato di Milano, inmodochè oggi tutte le buone terre di Francia sono della corona, e non de' privati loro.

Un' altra ragione ci è potentissima della gagliardia di quel re, che è, che pel passato la Francia non era unita per gli potenti baroni che ardivano, e gli bastava loro l' animo a pigliare ogni impresa contro al re, come era un duca di Ghienna e di Borbone, i quali oggi sono tutti ossequentissimi; e però viene ad essere più gagliardo.

Ecci un' altra ragione, che ad ogni altro principe circonvicino bastava l' animo assaltare il reame di Francia, e questo perchè sempre aveva o un duca di Brettagna, ovvero un duca di Ghienna, o di Borgogna, o di Fiandra che gli faceva scala, davagli il passo, e raccettavalo, come interveniva quando gl' Inghilesi avevano guerra con Francia, che sempre per mezzo di un duca di Brettagna, davano che fare al re, e così un duca di Borgogna per mezzo di un duca di Borbone. Ora essendo la Brettagna, la Ghienna, il Borbonese e la maggior parte di Borgogna, suddita ossequentissima a Francia, non solo mancano a tali principi questi mezzi di potere infestare il reame di Francia, ma gli hanno oggi nimici, ed anche il re per avere questi stati ne è più potente, e il nimico più debole.

Ecci ancora un' altra ragione, che oggi li più ricchi e li più potenti baroni di Francia sono di sangue reale e della linea, che mancando alcuno de' superiori e antecedenti a lui, la corona può pervenire in lui. E per questo ciascuno si mantiene unito con la corona, sperando che lui proprio, o li figliuoli suoi possino pervenire a quel grado, e il ribellarsi o inimicarsela potria più nuocere che giovare; come fu per intervenire a questo re quando fu preso nella giornata di Brettagna, dove lui era ito in favore di quel duca e contro ai Francesi; e fu disputa, morto che fu il re Carlo, che per quel mancamento e defezione dalla corona, lui dovesse aver perso il poter succedere. Se non che lui si trovò uomo danaroso per la masserizia che aveva fatta, e potette spendere; e dipoi quello che poteva esser re, rimosso lui, era piccolo fantino, cioè monsignor di Angulem; ed anche questo re, e per le ragioni dette, e per avere anche qualche favore, fu creato re.

L' ultima ragione che ci è, è questa, che gli stati de' baroni di Francia non si dividono tra gli eredi, come si fa nell' Alamagna ed in più parti d'Italia; anzi pervengono sempre nei primogeniti, e quelli sono gli veri eredi, e gli altri fratelli stanno pazienti, ed aiutati dal primogenito e fratello loro si danno tutti all' arme, e s' ingegnano in quel mestiere di pervenire a grado ed a condizione di potersi comperare uno stato, e con questa speranza gli nutriscono. E di qui

nasce che le genti d'arme francesi sono oggi le migliori che siano, poichè si trovano tutti nobili e figliuoli di signori, e stanno ad ordine di venire a tal grado.

Le fanterie che si fanno in Francia non possono essere buone, perchè gli è gran tempo che non hanno avuto guerra, e per questo non hanno sperienza alcuna. E dipoi sono per le terre tutti ignobili e genti di mestiero, e stanno tanto sottoposti a' nobili, e tanto sono in ogni azione depressi, che sono vili; e però si vede che il re nelle guerre non si serve di loro, perchè fanno cattiva prova, benchè vi sieno li Guasconi, di chi il re si serve, che sono un poco meglio che gli altri, e nasce perchè sono vicini a' confini di Spagna, che vengono a tenere un poco dello Spagnuolo. Ma hanno fatto, per quello che si è visto da molti anni in qua, più prova di ladri che di valenti uomini. Pure nel difendere ed assaltare terre fanno assai buona prova, ma in campagna la fanno cattiva, chè vengono ad essere il contrario de' Tedeschi e Svizzeri, i quali alla campagna non hanno pari, ma per difendere e offendere terre non vagliono. E credo che nasca perchè in questi duoi casi non possono tenere quell' ordine della milizia che tengono in su i campi, e però il re di Francia si serve sempre o di Svizzeri o di Lanzichinec, perchè le sue genti d' arme, dove si abbia nimico opposito, non si fidano dei Guasconi. E se le fanterie fussino della bontà che sono le genti d' arme francesi, non è dubbio che gli basteria l' animo a difendersi da tutti i principi.

I Francesi sono per natura più fieri che gagliardi o destri, e in un primiero impeto, chi può resistere alla ferocità loro, diventano tanto umili, e perdono in modo l' animo, che divengono vili come femmine. Ed anche sono insopportabili de' disagi ed incomodi, e con il tempo stracurano le cose in modo, che è facile con il trovarli in disordine, superarli. Di che se ne è vista la sperienza nel reame di Napoli tante volte ed ultimamente al Fassiglian Garigliano, dove erano per metà superiori agli Spagnuoli, e si credeva se gli dovessino ogni ora inghiottire; tuttavolta perchè cominciava il verno, e le piove erano grandi, cominciarono ad andarsene ad uno ad uno per le terre circonvicine per istare con più agi; e così il campo rimase sfornito e con poco ordine, inmodochè gli Spagnuoli furono vittoriosi contra ogni ragione. Saria intervenuto il medesimo a' Viniziani, che non arrieno perso la giornata di Vailà, se fussino iti secondando i Francesi almeno dieci giorni; ma il furore di Bartolommeo d' Alviano trovò un maggior furore. Il medesimo interveniva a Ravenna agli Spagnuoli, che se non si accostavano a Francesi, gli disordinavano rispetto al poco governo ed al mancamento delle vettovaglie, che impedivano loro i Viniziani verso Ferrara, e quelle di Bologna sarieno sute impedite dagli Spagnuoli. Ma perchè uno ebbe poco consiglio, l' altro meno giudicio, l' esercito francese rimase vincitore, benchè la vittoria sua fusse sanguinosa. E se fu il conflitto grande, maggiore saria stato, se il nervo delle forze dell' uno campo e l' altro fusse stato della medesima sorte l' uno che l' altro. Ma l' esercito francese era gagliardo nelle genti d'arme, lo spagnuolo nelle fanterie, e per questo non fu tanta grande strage. E però chi vuole superare i Francesi si guardi dal primo loro impeto; chè con lo andargli intrattenendo, per le ragioni dette di sopra, gli supererà. E però Cesare disse: I Francesi essere in principio più che uomini, e in fine meno che femmine.

La Francia per la grandezza sua e per le comodità delle grandi fiumare è grassa ed opulenta, dove e le grasce e le opere manuali vagliono poco o niente per la carestia de' danari che sono ne' popoli i quali appena ne possono ragunare tanti che paghino al signore loro i dazj, ancorachè siano piccolissimi. Questo nasce perchè non hanno dove finire le grasce loro, perchè ogni uomo ne ricoglie

da vendere; inmodochè se in una terra fusse uno che volesse vendere un moggio di grano, non troveria, perchè ciascuno ne ha da vendere. Ed i gentiluomini de' danari che traggono da' sudditi, dal vestire in fuori, non ispendono niente, perchè da per loro hanno bestiame assai da mangiare, pollaggi infiniti, laghi, luoghi pieni di venagioni di ogni sorta; e così universalmente ha ciascuno uomo per le terre. Inmodochè tutto il danaro perviene negli signori, il quale oggi in loro è grande; e però come quelli popoli hanno un fiorino, li pare essere ricchi.

Gli prelati di Francia traggono duoi quinti delle entrate di quel regno, perchè vi sono assai vescovadi che hanno il temporale e lo spirituale; e poi avendo per il vitto loro cose abbastanza, però tutti i censi e gli danari che gli pervengono in mano non escono mai, secondo l' avara natura de' prelati e religiosi, e quello che perviene ne' capitoli e collegj delle chiese, si spende in argenti, gioie, ricchezze per ornamenti delle chiese. Inmodochè fra quello che hanno le chiese proprie e quello che hanno i prelati in particolare fra danari ed argenti, vale un tesoro infinito.

Nel consultare e governare le cose della corona e stato di Francia sempre intervengono in maggior parte de' prelati, e gli altri signori non se ne curano, perchè sanno che le esecuzioni hanno ad essere fatte da loro. E però ciascuno si contenta, l' uno con l' ordinare, l' altro con lo eseguire, benchè v' intervenga ancora de' vecchi già suti uomini di guerra, perchè dove si ha a ragionare di simili cose, possino indirizzare i prelati, che non ne hanno pratica.

I beneficj di Francia per virtù di certa loro prammatica, tenuta lungo tempo fa dalli pontefici, sono conferiti da' loro collegj; inmodochè i canonici quando il loro arcivescovo o vescovo muore, ragunati insieme conferiscono il beneficio a chi di loro gli pare lo meriti. Inmodochè spesso hanno qualche dissensione, perchè vi è sempre chi si fa favore con danari, e qualcuno con le virtù e buone opere. Il simile fanno i monachi nel fare gli abati. Gli altri piccioli beneficj sono conferiti da' vescovi a chi sono sottoposti. E se qualche volta il re volesse derogare a tal prammatica eleggendo un vescovo a suo modo, bisogna che usi le forze, perchè niegano il dare la possessione; e se pure sono forzati, usano (morto che è il re) trarre un tal prelato di possessione, e renderla all' eletto da loro.

La natura de' Francesi è appetitosa di quello d' altri, di che insieme col suo e dell' altrui è poi prodiga. E però il Francese ruberia con lo alito per mangiarselo, e mandarlo male, e goderselo con colui a chi lo ha rubato. Natura contraria alla spagnuola, che di quello che ti ruba mai ne vedi niente.

Teme assai la Francia degl' Inghilesi per le grandi incursioni e guasti che anticamente hanno dato a quel reame, inmodochè nei popoli quel nome inghilese è formidabile, come quelli che non distinguono, che la Francia è oggi condizionata altrimenti che in quelli tempi, perchè è armata, sperimentata ed unita, e tiene quelli stati, in su che gl' Inghilesi facevano fondamento, come era un ducato di Brettagna e di Borgogna; e per l'opposito gl' Inghilesi non sono disciplinati, perchè è tanto che non ebbono guerra, che degli uomini che vivono oggi, non è chi mai abbia visto nimico in viso, e poi gli è mancato chi gli accosti in terra, dall' arciduca in fuori.

Temeriano assai degli Spagnuoli per la sagacità e vigilanzia loro. Ma qualunque volta quel re voglia assaltare la Francia, lo fa con gran disagio, perchè dallo stato donde muoverebbe fino alle bocche de' Pirenei, che mettono nel reame di Francia, è tanto cammino e sì sterile, che ogni volta che i Francesi faccino punta a tali bocche, così a quelle di verso Perpignano, come di verso

Ghienna, potria essere disordinato il suo esercito, se non per conto di soccorso, almeno per conto delle vettovaglie, avendo a condursi a tanta via; perchè il paese che si lascia dietro, è quasi per la sterilità inabitato, e quello che è abitato appena ha da vivere per gli abitanti. E per questo i Francesi di verso i Pirenei temono poco degli Spagnuoli.

De' Fiamminghi non temono i Francesi; e nasce perchè i Fiamminghi non ricolgono per la fredda natura del paese da vivere, e massime di grani e vini, i quali bisogna che tragghino di Borgogna e di Piccardia e di altri stati di Francia. E dipoi i popoli di Fiandra vivono di opere di mano, le quali merci e mercanzie loro smaltiscono in su le fiere di Francia, cioè di Lione e di Parigi; perchè dalla banda della marina non vi è dove smaltirle, e di verso la Magna il medesimo, perchè ne hanno e ne fanno più che loro. E però ogni volta che mancassero del commercio con gli Francesi, non arrieno dove smaltire le mercanzie; e così non solamente mancheriano delle vettovaglie, ma ancora dello smaltire quello che lavorasseno. E però i Fiamminghi mai, se non sono sforzati, arranno guerra con gli Francesi.

Teme assai la Francia de' Svizzeri per la vicinità loro, e per gli repentini assalti che gli possono fare; a che non è possibile per la prestezza loro potere provvedere a tempo. E fanno loro piuttosto depredazioni e scorrerie che altro, perchè non avendo nè artiglierie nè cavalli, e stando le terre francesi, che gli sono vicine, bene munite, non fanno grandi progressi. E poi la natura de' Svizzeri è più atta alla campagna, ed a fare giornata, che all' espugnare e difendere terre; malvolentieri i Francesi in quelli confini vengono alle mani con loro, perchè non avendo fanterie buone che stieno a petto agli Svizzeri, le genti d' armi senza fanterie non vagliono. Ed ancora il paese è qualificato in modo, che le lance e genti a cavallo male vi si maneggiano; e gli Svizzeri mal volentieri si discostano da' confini per condursi al piano, lasciandosi indietro, come è detto, le terre grosse e ben munite; dubitando, come interverria loro, che le vettovaglie non mancassino, ed ancora conducendosi al piano non potere ritornare a sua posta.

Dalla banda di verso Italia non temono, rispetto agli monti Appennini, e per le terre grosse che hanno alle radici di quelli, dove ogni volta che uno volesse assalire lo stato di Francia avesse a soprastare; ed avendo indietro un paese tanto sterile, bisogneria o che affamassi o che si lasciassi le terre indietro: il che saria pazzia, o che si mettesse ad espugnarle; benchè dalla banda d'Italia non temono per le ragioni dette, e per non essere in Italia principe atto ad assaltargli, e per non essere Italia unita, come era al tempo dei Romani.

Dalla banda di mezzodì non teme punto il reame di Francia per esservi la marina, dove sono in quelli porti continuamente legni assai, parte dal re e di altri regnicoli, da poter difendere quella parte da uno inopinato assalto; perchè a uno premeditato si ha tempo a riparare, perchè si mette tempo per chi lo vuol fare a prepararlo e metterlo ad ordine, e viene a sapersi per ciascuno; ed in tutte queste provincie tiene ordinariamente guarnigioni di gente d' arme per giocare al sicuro.

Spende poco in guardare terre, perchè gli sudditi gli sono ossequentissimi, e fortezze non usa per far guardare il regno. E agli confini dove sarebbe qualche bisogno di spendere, standovi le guarnigioni delle genti d'arme, manca di quelle spese; perchè da un assalto grande si ha tempo a ripararvi, perchè vuol tempo a potere esser fatto e messo insieme.

Sono i popoli di Francia umili e ubbidientissimi, ed hanno in gran venerazione il loro re. Vivono con pochissima spesa per l' abbondanzia grande delle

grasse, ed anche ognuno ha qualche cosa stabile da per sè. Vestono grossamente e di panni di poca spesa, e non usano seta di alcuna sorta, nè loro, nè le donne loro, perchè sariano notati dagli gentiluomini.

Li vescovadi del regno di Francia, secondo la moderna computazione, sono numero cento quarantasei, computati arcivescovadi diciotto.

Le parrocchie un milione e settecento, computate settecentoquaranta badie. Delle priorie non si tien conto.

L'entrata ordinaria o straordinaria della corona non ho possuto sapere; perchè ne ho domandati molti, e ciascuno mi ha detto esser tanta, quanta ne vuole il re. *Tamen* qualcuno dice una parte dell'ordinario, cioè quello che è detto presto danaro del re (e si cava di gabella, come pane, vino, carne e simili) ha scudi un milione e settecentomila; e lo straordinario cava di taglie quanto lui vuole, e queste si pagano alte, o basse come pare alre. Ma non bastando si pongono queste, e raro si rendono, e le domandano per lettere regie in questo modo. — Il re nostro sire si raccommanda a voi, e perchè ha fauta d'argento vi priega gli prestiate la somma che contiene la lettera. — E questa si paga in mano del ricevitore del luogo, ed in ciascuna terra ne è uno, che riscuote tutti i proventi, così gabelle come taglie e preste.

Le terre suddite alla corona non hanno fra loro altro ordine che quello che gli fa il re in far danari o pagar dazj, come di sopra.

L'autorità de' baroni sopra i sudditi loro è mera. L'entrata loro è pane, vino, carne, come di sopra, tanto per fuoco l'anno, ma non passa sei o otto soldi per fuoco, di tre mesi in tre mesi. Taglie o preste non possono porre senza consenso del re; e questo raro si consente.

La corona non trae di loro altra utilità che l' entrata del sale, nè mai gli taglieggia, se non per qualche grandissima necessità.

L'ordine del re nelle spese straordinarie, così nelle guerre come in altro, è che comanda ai tesaurieri che paghino i soldati, e loro gli pagano per mano di foloro che gli rassegnano. I pensionarj e gentiluomini vanno ai generali, e si anno dare la discarica, cioè la polizza del pagamento loro di mese in mese; i gentiluomini e pensionarj di tre in tre mesi, e vanno al ricevitore della provincia dove abitano, e sono subito pagati.

I gentiluomini del re sono dugento; il soldo loro è venti scudi il mese, e sono pagati *ut supra*: e ogni cento ha un capo, che soleva essere Ravel e Vidamps.

Delli pensionarj non vi è numero, ed hanno chi poco e chi assai, come piace al re; e gli nutrisce la speranza di venire a grado maggiore, e però non vi è ordine.

L'ufficio de' generali di Francia è pigliare tanto per fuoco, e tanto per taglia col consenso del re; ed ordinare che le spese, così ordinarie come straordinarie, siano pagate ai tempi, cioè le discariche, come di sopra.

I tesaurieri tengono l'argento, e pagano secondo l'ordine e discariche de' generali.

L'ufficio del gran cancelliere è *merum imperium*, e può graziare e condannare a sua libertà *etiam in capitalibus sine consensu regis*. Può rimettere i litiganti contumaci nel buon dì; può conferire i benefizj col consenso del re, *tamen*, perchè le grazie si fanno per lettere regali sigillate col gran sigillo regale, però lui tiene il gran sigillo. Il salario suo è diecimila franchi l'anno, e undicimila franchi per tener tavola. Tavola s' intende per dare desinare e cena a quelli tanti del consiglio, che seguono il gran cancelliere, cioè avvocati ed altri gentiluomini, che lo seguono, quando a loro piacesse mangiar seco; che si usa assai.

La pensione che dava il re di Francia al re d'Inghilterra, era cinquantamila franchi l'anno, ed era per ricompensa di certe spese fatte dal padre del presente re d'Inghilterra nella ducea di Brettagna, la quale è finita e non si paga più.

Al presente non è in Francia che un gran siniscial; ma quando vi sono più siniscial (non dico grandi, chè non è che uno) l'ufficio loro è sopra le genti d'arme ordinarie e straordinarie, le quali per dignità dell'ufficio suo sono obbligate ad ubbidirlo.

I governatori delle provincie sono quanti il re vuole, e pagati come al re pare; e si fanno *annuatim, et ad vitam, ut regibus placet*; e gli altri governatori, ed anco i luogotenenti delle piccole terre sono tutti messi dal re. Ed avete a sapere, che tutti gli ufficj del regno sono o donati o venduti dal re, e non da altri.

Il modo del fare gli stati si è, ciascuno anno di agosto, quando di ottobre, quando di gennaio, come vuole il re; e si porta la spesa e l'entrata ordinaria di quell'anno per mano de' generali, e quivi si distribuisce l'entrata secondo l'uscita; e si accresce e diminuisce le pensioni e pensionarj, come piace al re.

Della quantità delle distribuzioni degli gentiluomini e pensionarj non è numero, ma non si approva niente per la camera dei conti, e basta loro l'autorità del re.

L'ufficio della camera de' conti è rivedere i conti a tutti quelli che ministrano danari della corona; come sono generali, tesaurieri e ricevitori.

Lo studio di Parigi è pagato dell'entrate delle fondazioni de' collegj, ma magramente.

Li parlamenti sono cinque: Parigi, Roano, Tolosa, Burdeos e Delfinato, e di nissuno si appella.

Li studj primi sono quattro: Parigi, Orliens, Bourges, e Potieres, e dipoi Torsi ed Angieri, ma vagliono poco.

Le guarnigioni stanno dove vuole il re, e tante quante a lui pare, così delle artiglierie, come de' soldati. Nientedimeno tutte le terre hanno qualche pezzo d'artiglieria in munizione, e da due anni in qua se ne è fatte assai in molti luoghi del regno a spese delle terre dove furono fatte, con accrescere un danaio per bestia, o per misura. Ordinariamente, quando il regno non teme di persona, le guarnigioni sono quattro, cioè in Ghienna, Piccardia, Borgogna e Provenza; e si vanno poi mutando ed accrescendo più in un luogo che in un altro secondo i sospetti.

Ho fatto diligenza di ritrarre quanti danari sieno assegnati l'anno al re per le spese sue di casa e della persona sua, e trovo avere quanti ne domanda.

Gli arcieri sono quattrocento deputati alla guardia della persona del re, tra i quali ne sono cento Scozzesi, ed hanno l'anno trecento franchi per uomo, e un saio come usano alla livrea del re; quelli del corpo del re che sempre gli stanno a lato, sono ventiquattro con quattrocento franchi per ciascuno l'anno. Capitano ne è monsignor Dubegnì Cursores, ed il capitano Gabriello.

La guardia degli uomini di piè è di Alemanni, degli quali cento ne sono pagati di dodici franchi il mese, e ne soleva tenere fino in trecento con pensione di dieci franchi, e di più a tutti duoi vestimenti l'anno per uno, cioè uno la state e uno il verno, cioè giubbone e calze a livrea, e quelli cento del corpo avevano giubbonì di seta, e questo a tempo del re Carlo.

Forieri sono quelli che sono preposti ad alloggiare la corte e sono trentadue ed hanno trecento franchi ed un saio l'anno per uno a livrea. Li loro maniscial sono quattro; ed hanno seicento franchi per uno; e nello alloggiare te-

gono quest' ordine, cioè si dividono in quattro, ed un quarto con un maniscial o suo luogotenente, quando non fusse in corte, rimane dove la corte si partì, acciò sia fatto il dovere ai padroni degli alloggiamenti; un quarto ne va con la persona del re; ed un quarto dove il dì debbe arrivare il re a preparare alla corte gli alloggiamenti, e l'altro quarto ne va dove il re debbe andare il dì dipoi. E tengono un ordine mirabile, inmodochè all'arrivare ciascuno ha suo luogo, fino alle meretrici.

Il preposto dell' ostello è un uomo che seguita sempre la persona del re, e l'ufficio suo è mero imperio, ed in tutti quelli luoghi che va la corte, il banco suo è il primo, e puonsi quelli della terra propria dove si trova, gravare da lui, come dal proprio luogotenente. Quelli che per cause criminali sono presi per sua mano, non possono appellare agli parlamenti. Il salario suo ordinario è seimila franchi. Tiene due giudici in civile, pagati dal re di seicento franchi l'anno per uomo, così un luogotenente in criminale che ha trenta arcieri pagati, come di sopra. Ed espedisce così in civile come in criminale; ed una sola volta che l'attore si abbocchi col reo alla presenzia sua basta ad espedire la causa.

Mastri di casa del re sono otto, ma non ci è ordine fermo tra loro di salario, perchè chi ha mille franchi, chi più e chi meno, come pare al re. E dipoi il gran mastro che successe in luogo di monsignor di Ciamonte è monsignor della Palissa, il padre del quale ebbe già il medesimo ufficio, che ha undicimila franchi, e non ha altra autorità che essere sopra gli altri mastri di casa.

L'ammiraglio di Francia è sopra tutte le armate di mare ed ha cura di quelle, e di tutti i porti del regno. Può prendere dei legni, e fare come piace a lui de' legni dell'armata. Ed ora è Preianni, ed ha di salario diecimila franchi.

Cavalieri dell' ordine non hanno numero, perchè sono tanti quanti il re vuole. Quando sono creati, giurano di difendere la corona, e non venire mai contro a quella, e non possono mai esser privati se non alla morte loro. La pensione loro è il più quattromila franchi, e ne è qualcuno di meno, e simil grado non si dà ad ognuno.

L'ufficio de' ciamberlani è intrattenere il re, prevenire alla camera del re, consigliarlo; ed infatto sono i primi del regno per riputazione. Hanno gran pensione, sei, otto, diecimila franchi, e qualcuno niente; perchè il re ne fa spesso per onorarne qualche uomo da bene, ancor che forestiere. Ma hanno privilegio nel regno di non pagare gabelle, e sempre in corte hanno le spese alla tavola de' ciamberlani, che è la prima dopo quella del re.

Il grande scudiere sta sempre appresso del re. L'ufficio suo è sempre essere sopra gli dodici scudieri del re, come è il gran siniscial, il gran mastro ed il gran ciamberlano sopra gli suoi, ed aver cura dei cavalli del re, metterlo e levarlo da cavallo, aver cura agli arnesi del re, e portargli la spada avanti.

I signori del consiglio hanno tutti pensione di sei in ottomila franchi come pare al re, e sono monsignor di Parigi, monsignor di Buonovaglia, il baglì di Amiens, monsignor di Bussì ed il gran cancelliere; ed in fatto Rubertet e monsignor di Parigi governano il tutto.

Non si tiene adesso tavola per nissuno di poi morì il cardinale di Roano. Perchè il gran cancelliere non ci è, fa l'ufficio Parigi.

La ragione che pretende il re di Francia in su lo stato di Milano è, che l'avolo suo ebbe per donna una figliuola del duca di Milano, il quale morì senza figliuoli maschi.

Il duca Giovanni Galeazzo ebbe due figliuole femmine, e non so quanti maschi. Tra le femmine ne fu una che si chiamò madonna Valentina, e fu

maritata al duca Lodovico d'Orliens, avolo di questo re Luigi, disceso pure dalla schiatta di Pipino. Morto il duca Giovanni-Galeazzo gli successe il duca Filippo suo figliuolo, il quale morì senza figliuoli legittimi, e lasciò solo di sè una femmina figlia bastarda. Fu poi usurpato quello stato da questi Sforzeschi illegittimamente, *ut dicunt*; perchè costoro dicono quello stato pervenire agli successori ed eredi di quella madonna Valentina, e dal giorno che Orliens s'imparentò col Milanese, accompagnò l'arme sua de' tre gigli con una biscia e così ancora si vede.

In ciascuna parrocchia di Francia è un uomo pagato di buona pensione dalla detta parrocchia, e si chiama il franco arciere, il quale è obbligato tenere un cavallo buono, e stare provvisto d'armature ad ogni requisizione del re, quando il re fusse fuori del regno per conto di guerra, o di altro. Sono obbligati a cavalcare in quella provincia dove fusse assaltato il regno, e dove fusse sospetto; che secondo le parrocchie sono un milione e settecento.

Gli alloggiamenti per obbligo dell'ufficio loro danno i forieri a ciascuno che segue la corte; e comunemente ogni uomo da bene della terra alloggia cortigiani. E perchè nessuno abbia causa di dolersi, e così colui che alloggia come colui che è alloggiato, la corte ha ordinato una tassa, che universalmente si usa per ciascuno, cioè soldi uno per camera il dì, dove ha ad essere letto e cuccietta, e mutati almanco ogni otto dì.

Danari due per uomo il giorno per i lingi, cioè tovaglie, tovagliolini, aceto, agresto; e sono tenuti a mutare detti lingi almanco due volte la settimana; ma per averne il paese abbondanza gli mutano più e meno, secondo che l'uomo domanda. E di più sono obbligati di governare, spazzare, e rifare le letta.

Danari due ciascun giorno e per ciascuno cavallo per lo stallaggio; e non sono tenuti per li cavalli darvi cosa alcuna, salvo che vuotarvi la stalla del letame.

Sono assai che pagano meno o per la buona natura loro o del padrone: ma tuttavolta questa è la tassa ordinaria della corte.

Le ragioni che pretendono avere gl'Inghilesi in su 'l reame di Francia e più fresche, ritraggo e trovo esser queste. Carlo VI, di questo nome re di Francia maritò Caterina figliuola sua legittima e naturale a Enrico figliuolo legittimo e naturale di Enrico re d'Inghilterra; e nel contratto, senza far menzione alcuna di Carlo VII che fu poi re di Francia, oltre alla dote data a Caterina, instituì erede del reame di Francia dopo la morte sua, cioè di Carlo VI, Enrico suo genero e marito di Caterina; ed in caso che detto Enrico morisse avanti a Carlo VI, suo suocero e lasciasse di sè figliuoli maschi legittimi e naturali, che in tal caso ancora i detti figliuoli di Enrico succedessino a Carlo VI. Il che per essere stato preterito dal padre Carlo VII, non ebbe effetto, per essere contra le leggi. All'incontro di che gl'Inghilesi dicono, detto Carlo VII, esser nato d'incestuoso concubito.

Gli arcivescovadi d'Inghilterra sono duoi: vescovadi ventidue; parrocchie cinquantaduemila.

DELLA NATURA DE' FRANCESI.

Stimano tanto l'utile e il danno presente, che cade in loro poca memoria delle ingiurie o benefizi passati, e poca cura del bene o del male futuro.

Sono piuttosto taccagni che prudenti. Non si curano molto di quello si scriva o si dica di loro. Sono più cupidi de' denari che del sangue. Sono liberali solo nelle audienze.

Ad un signore o gentiluomo che disubbidisca il re in una cosa che appertenga ad un terzo, non ne va altro che avere a ubbidire ad ogni modo quando egli è a tempo: e quando egli non è, stare quattro mesi che non capiti in corte; e questo vi ha tolta Pisa due volte, l'una quando Entraghes aveva la cittadella, l'altra quando il campo francese vi venne.

Chi vuole condurre una cosa in corte, gli bisognano assai danari, gran diligenza e buona fortuna.

Richiesti di un benefizio pensano prima che utile ne hanno a trarre, che se possono servire.

Li primi accordi con loro sono sempre i migliori.

Quando non ti possono far bene tel promettono; quando te ne possono fare, lo fanno con difficoltà, o non mai.

Sono umilissimi nella cattiva fortuna, nella buona insolenti.

Tessono bene i loro male orditi con la forza.

Chi vince è a tempo moltissime volte con il re, chi perde rarissime volte, e per questo chi ha da fare un' impresa debbe più presto considerare se la è per riuscirgli o no, che se la è per dispiacere al re o no; e questo capo conosciuto dal Valentino, lo fece venire a Firenze con l'esercito.

Stimano in molte cose l'onor loro grossamente, e disforme al modo de' signori italiani, e per questo tennono poco conto di avere mandato a Siena a chiedere Montepulciano, e non essere ubbiditi.

Sono varj e leggieri. Hanno fede di vincitore. Sono inimici del parlare romano e della fama loro.

Degl' Italiani non ha buon tempo in corte, se non chi non ha più che perdere, e naviga per perduto.

RITRATTI DELLE COSE DELL' ALAMAGNA.

Della potenza dell' Alamagna alcuno non debbe dubitare, perchè abbonda di uomini, di ricchezze e di armi. E quanto alle ricchezze, non vi è comunità, che non abbia avanzato di danari in pubblico; e dice ciascuno che Argentina sola ha parecchi milioni di fiorini. E questo nasce perchè non hanno spese, che tragghino loro più danari di mano, che quel fanno in tenere vive le munizioni, nelle quali avendo speso un tratto, nel rifrescarle spendono poco, ed hanno in questo un ordine bellissimo, perchè hanno sempre in pubblico da mangiare, bere e ardere per un anno; e così da lavorare le industrie loro, per potere in una ossidione pascere la plebe, e quelli che vivono delle braccia, per un anno intero senza perdita. In soldati non ispendono, perchè tengono gli uomini loro armati ed esercitati; e li giorni delle feste tali uomini, in cambio di giuochi, chi si esercita con lo scoppietto, chi con la picca, e chi con un' arma, e chi con un' altra, giuocando tra loro onori e simile cose. I quali tra loro poi si godono in salarj, e in altre cose spendon poco. Talmentechè ogni comunità si trova in pubblico ricca.

Perchè li popoli in privato sieno ricchi la cagione è questa, che vivono come poveri, non edificano, non vestono, e non hanno masserizie in casa. Basta loro lo abbondare di pane, di carne, ed avere una stufa, dove rifuggire il freddo, e chi non ha dell' altre cose fa senza esse, e non le cerca. Spendonsi in dosso duoi fiorini in dieci anni, ed ognuno vive secondo il grado suo a questa proporzione, e nissuno fa conto di quello gli manca, ma di quello che ha di necessità, e le loro necessitadi sono assai minori che le nostre. E per questi loro costumi ne risulta, che non escono danari del paese loro, sendo contenti a quello che il loro paese produce; e nel loro paese sempre entrano, e sono portati danari da chi vuole delle loro robe lavorate manualmente, di che quasi condiscono tutta Italia. Ed è tanto maggiore il guadagno che fanno, quanto il forte che perviene loro nelle mani è delle fatture e opere di mano, con poco capitale loro d' altre robe. E così si godono questa loro rozza vita e libertà, e per questa causa non vogliono ire alla guerra, se non soprappagati; e questo anche non basterebbe loro, se non fussino comandati dalle loro comunitadi. E però bisogna ad un imperatore molto più danari che ad un altro principe, perchè quanto meglio stanno gli uomini, peggio volentieri escono alla guerra.

Resta ora che le comunitadi si unischino con li principi a favorire le imprese dell' imperatore, o che loro medesime lo voglino fare, che basterebbono. Ma nè l' una, nè l' altra vorrebbe la grandezza dell' imperatore, perchè qualunque volta in proprietà lui avesse stati, o fusse potente, domerebbe ed abbasserebbe i principi, e gli ridurrebbe ad una ubbidienza di sorte, da potersene valere a posta sua, e non quando pare a loro; come fa oggidì il re di Francia, come fece già il re Luigi, il quale con le armi, ed ammazzarne qualcuno, gli ridusse a quella ubbidienza che ancora oggi si vede. Il medesimo interverrebbe alle comunitadi, perchè le vorrebbe ridurre in modo, che le potesse maneggiare a suo modo, e che avesse da loro quel che chiedesse, e non quello che pare a loro. Ma s' intende la cagione della disunione tra le comunitadi e gli

principi essere i molti umori contrarj, che sono in quella provincia, che venendo a due disunioni generali, dicono che gli Svizzeri sono nimicati da tutta l'Alamagna, e li principi dall' imperatore. E pare forse cosa strana a dire, che gli Svizzeri e le comunitadi sieno nimiche, tendendo ciascuno ad un medesmo segno di salvare la libertà, e guardarsi dai principi. Ma questa loro disunione nasce, perchè gli Svizzeri non solamente sono nimici agli principi, come le comunitadi; ma eziandio sono nimici agli gentiluomini, perchè nel paese loro non è dell' una specie nè dell' altra, e godonsi senza distinzione alcuna d'uomini, fuori di quelli che seggono negli magistrati, una libera libertà. Questo esempio degli Svizzeri fa paura agli gentiluomini, che sono rimasti nelle comunitadi, e tutta l'industria de' detti gentiluomini è in tenerle disunite, e poco amiche tra loro. Sono ancora nimici degli Svizzeri tutti quelli uomini delle comunitadi, che attendono alla guerra, mossi da una invidia naturale, parendo loro d'essere meno stimati di quelli; inmodochè non se ne può raccozzare in un campo sì poco, nè sì gran numero, che non si azzuffino.

Quanto alla nimicizia degli principi con le comunitadi e con gli Svizzeri, non bisogna ragionare altrimenti, sendo cosa nota, e così di quella fra l'imperatore e detti principi. Ed avete ad intendere, che avendo l'imperatore il principal suo odio contra ai principi, e non potendo per sè medesimo abbassarli, ha usato i favori delle comunitadi, e per questa medesima cagione da un tempo in qua ha intrattenuti gli Svizzeri, con li quali pareva già essere venuto in qualche confidenza. Tantochè considerato tutte queste disunioni in comune, ed aggiuntovi poi quelle, che sono tra l'un principe e l'altro, e l'una comunità e l'altra, fanno difficile questa unione dello impero, di che uno imperatore arrebbe bisogno. E benchè chi fa le imprese della Magna gagliarde e riuscibili, pensi che non è nella Magna alcuno principe, che potesse o ardisse opporsi agli disegni di uno imperatore, come hanno usato da qualche tempo indietro: tuttavolta non pensa che ad uno imperatore è assai impedimento non esser dagli principi aiutato ne' suoi disegni; perchè chi non ardisce fargli la guerra, ardisce negargli aiuti; e chi non ardisce negargliene, ha ardire, promessi che gli ha, non li osservare; e chi non ardisce ancora questo, ardisce differire tanto le promesse, che non sono in tempo che se ne vaglia; e tutte queste cose impediscono o perturbano li disegni. E si conosce così essere la verità, quando l'imperatore la prima volta volle passare contra la volontà de' Viniziani e Francesi in Italia, che gli fu promessa dalle comunitadi della Magna nella dieta tenuta in quel tempo a Costanza sedicimila persone e tre mila cavalli, e non se ne essere mai potuto mettere insieme tanto che aggiugnessino a cinquemila; e questo perchè quando quelli d'una comunità arrivavano, quelli d'un'altra si partivano per aver finito, e qualcuna dava in cambio danari; i quali per pigliar luogo facilmente, e per questa e per l'altre ragioni, le genti non si raccozzavano, e la impresa andò male.

La potenza della Magna si tiene certo essere più assai nelle comunitadi, che nelli principi, perchè li principi sono di due ragioni, temporali e spirituali. I temporali sono quasi ridotti ad una gran debilità, parte per loro medesimi sendo ogni principato diviso in più principi, per la divisione delle eredità (che egli osservano) parte per averli abbassati l'imperatore con il favore delle comunitadi, come è detto; talmentechè sono inutili amici. Sonvi ancora li principi ecclesiastici, i quali se le divisioni ereditarie non gli hanno annichilati, li ha ridotti al basso l'ambizione delle comunitadi loro ed il favore dell'imperatore, inmodochè gli arcivescovi elettori ed altri simili non possono niente nelle comunitadi grosse proprie. Di che ne è nato, che loro nè intra le loro

terre, sendo divise insieme, non possano favorire le imprese dell' imperatore quando bene volessino. Ma vegniamo alle comunitadi franche ed imperiali, che sono il nervo di quella provincia, dove sono danari e l' ordine. Costoro per molte cagioni sono per essere fredde nella loro libertà, non che di acquistare imperio; e quello che non desiderano per loro, non si curano che altri lo abbia. Dipoi, per essere tante, e ciascuna far capo da per sè, le loro provvisioni, quando le vogliono fare, sono tarde, e non di quella utilità che si richiederebbe. Ed in esempio ci è questo, che non molti anni sono gli Svizzeri assaltarono lo stato di Massimiliano e la Svevia. Convenne Sua Maestà con queste comunitadi per reprimerli, e loro si obbligarono tenere in campo quattordici mila persone, e mai vi si accostò la metà; perchè quando quelli di una comunità venivano, gli altri se ne andavano. Innmodochè l' imperatore disperato di quella impresa, fece accordo con gli Svizzeri, e lasciò loro Basilea. Ora se nelle imprese proprie gli hanno usato termini simili, pensate quello farieno nelle imprese d' altri. Donde messe queste cose tutte insieme fanno questa lor potenza tornare piccola, e poco utile all' imperatore. E li Viniziani per il commercio ch' egli hanno con li mercanti delle comunità della Magna in ogni cosa ch' egli hanno avuto a fare o trattare con l' imperatore, l' hanno intesa meglio che alcun altro, e sempre sono stati in sull' onorevole. Perchè s' egli avessino temuta questa potenza, arrieno preso qualche sesto o per via di danari, o col cedere qualche terra, e quando egli avessino creduto che questa potenza si potesse unire non se gli sarieno opposti. Ma sapendo questa impossibilità, sono stati sì gagliardi sperando nelle occasioni. E però se si vede che in una città le cose che appartengono a molti sono trascurate, tanto più debbe intervenire in una provincia. Dipoi sanno le comunitadi che l' acquisto che si facesse in Italia o altrove, sarebbe per li principi, e non per loro: potendoseli godere personalmente, il che non può fare una comunità. E dove il premio abbia ad essere ineguale, gli uomini mal volentieri egualmente spendono. E però la potenza è grande, ma in modo da non se ne valere. E se chi ne teme discorresse le sopraddette cose, e gli effetti che ha fatti questa potenza da molti anni in qua, vedria quanto fondamento vi si potesse fare suso.

Le genti d' arme tedesche sono assai ben montate di cavalli, ma pesanti, ed altresì sono molte bene armate in quella parte che usano armare. Ma è da notare che in un fatto d' arme contro ad Italiani o Francesi non farieno prova, non per la qualità degli uomini, ma perchè non usano a' cavalli armadura di alcuna sorte, e le selle piccole, deboli e senza arcioni, in modo ch' ogni piccolo urto li caccia a terra. Ecci un' altra cosa che gli fa più deboli, cioè che dal corpo ingiuso cioè coscie e gambe, non armano punto; immodochè non potendo reggere il primo urto, in che consiste la importanzia delle genti e del fatto d' arme, non possono anche poi reggere con l' arme corta, perchè possono essere offesi loro e li cavalli nelli detti luoghi disarmati, ed è in potestà d' ogni pedone con la picca trarli da cavallo, o sbudellarli e poi nello male agitarsi i cavalli per la gravezza loro non reggono.

Le fanterie sono buonissime, ed uomini di bella statura, al contrario degli Svizzeri, che sono piccoli e non puliti, nè belli personaggi; ma non si armano, o pochi, con altro che con la picca, o daga per esser più destri, espediti e leggieri. Ed usano dire, che fanno così per non aver altro nimico che le artiglierie, dalle quali un petto, o corsaletto, o gorzarino non gli difenderia. Delle altre armi non temono, perchè dicono tenere tale ordine, che non è possibile entrare tra loro, nè accostarseli quanto è la picca lunga. Sono ottime genti in campagna a far giornata, ma per espugnare terre non vagliono

e poco nel difenderle, ed universalmente dove non possano tenere l'ordine loro della milizia non vagliono. Di che si è vista la isperienza, poichè hanno avuto a praticare Italiani, e massime dove hanno avuto ad espugnar terre, come fu Padova ed altri luoghi, in che hanno fatto cattiva prova; e per l'opposito dove si sono trovati in campagna, l' hanno fatta buona. Inmodochè se nella giornata di Ravenna tra li Francesi e gli Spagnuoli, i Francesi non avessino avuto i Lanzichinec, arrieno perso la giornata; perchè mentre che l'una gente d'arme con l'altra erano alle mani, gli Spagnuoli avevano di già rotte le fanterie francesi e guascone, e se gli Alamanni con la ordinanza loro non le soccorrevano, vi erano tutte morte e prese. E così si vide che ultimamente quando il cattolico re ruppe guerra a Francia in Ghienna, che le genti spagnuole temevano più di una banda di Alamanni, che aveva il re, di diecimila, che di tutto il sesto delle fanterie, e fuggivano le occasioni del venire seco alle mani.

RAPPORTO DI COSE DELLA MAGNA

FATTO QUESTO DÌ 17 GIUGNO MDVIII.

L'imperatore fece di giugno passato la Dieta a Costanza di tutti i principi della Magna, per far provvisione alla sua passata in Italia alla corona. Fecela e per suo moto proprio, e per esserne ancora sollecitato dall' uomo del pontefice, che gli prometteva grandi aiuti per parte del pontefice. Chiese l'imperatore alla Dieta per tale impresa tremila cavalli e sedicimila fanti, e promise di aggiungerne di suo proprio infino in trentamila persone. La cagione perchè e' domandasse sì poca gente a tanta impresa fu la prima, perchè e' credette bastassino, persuadendosi potersi valere de' Viniziani e di altri d'Italia, come appresso si dirà nè credette mai che li Viniziani gli mancassino, avendoli serviti poco innanzi, quando e' temevano di Francia, dopo lo acquisto di Genova; perchè aveva a loro richiesta mandato circa a duemila persone a Trento. Aveva messo voce di voler ragunare i principi, e itosene in Svevia a minacciare i Svizzeri, se non partivano da Francia. Il che fece che il re Luigi subito presa Genova, se ne ritornò a Lione; dimodochè parendo all'imperatore aver loro levato la guerra d'addosso; credeva al tutto che lo dovessino riconoscere, e usò dire più volte, che *in Italia non habebat amicos præter Venetos*. L'altre cagioni ancora perchè chiese sì poca gente, furono perchè l'imperio gliene promettesse più prontamente e gliel' osservasse, e perchè condescendesse più volentieri a metterle tutte sotto la ubbidienza sua, e non cercasse di dargli capitani in nome dell' imperio, che gli fussino compagni. Perchè non mancò chi nella Dieta ricordasse (infra li quali fu l'arcivescovo di Magunzia) che sarebbe bene fare l'impresa gagliarda, e provvedere almeno a quarantamila persone, e dar loro in nome dell' imperio quattro capitani, ec. Di che l'imperatore s'adirò seco, e disse: *Ego possum ferre labores, volo etiam honores;* tantochè si conchiuse queste diciannovemila persone; e dipiù che se gli desse centoventimila fiorini per supplire alla necessità del campo, quanto per soldare cinquemila Svizzeri per sei mesi, come meglio gli paresse. Propose l'imperatore, che le genti fossero insieme il dì di San Gallo, parendoli tempo assai ad averle provvedute, e comodo al modo loro del far guerra, e appresso indicò infra detto tempo aver

condotto tre cose; l'una l'aversi guadagnato i Viniziani, de' quali mai diffidò infino all' ultimo, non ostante che fusse seguita la cacciata dell' oratore loro, come si sa; l' altra aver fermi gli Svizzeri; la terza aver tratto dal pontefice, e da altri d'Italia buona quantità di danari. Andò pertanto praticando queste cose; venne San Gallo, le genti si cominciorno a ragunare, e lui delle tre non aveva condotte nessuna, e parendogli non poter muoversi, nè diffidandosi ancora di condurle, inviò le genti chi a Trento, chi altrove, e non istaccava le pratiche, dimodochè e' si trovò di gennaio, e consumata la metà del tempo della provvisione dell' imperio, e non aver fatto cosa alcuna, dove veggendosi giunto, fece *ultimum de potentia* di avere i Viniziani, a' quali mandò il Fra Bianco, mandò Pre Luca, mandò il Dispoto della Morea, e i suoi araldi più volte, e loro quanto più si gittava loro dietro, tanto più lo scoprivano debole, e più ne fuggiva loro la voglia, nè ci conoscevano dentro alcuna di quelle cose, perchè le compagnie di stato si fanno, o per esser difeso, o per paura di non esser offeso, o per guadagno; ma vedeano d' entrare in una compagnia, dove la spesa e il pericolo era loro, ed il guadagno d' altri. Pertanto l' imperatore scarso di partiti, senza perder più tempo deliberò assaltargli, credendo per avventura farli ridire; e forse gliene fu dato intenzione da' suoi mandati, o almeno con la scusa di tale assalto fare che l' imperio affermasse, ed accrescesse le sue provvisioni d' aiuto, veggendo che le prime non erano bastate. E perchè sapeva che innanzi a maggior provvisione d' aiuto e' non poteva stare sulla guerra, per non lasciare il paese a discrezione ragunò avanti lo assalto a' dì otto gennaio a Buggiano, luògo sopra a Trento una giornata, la Dieta del contado del Tirolo. È questo contado tutta la parte, che era del suo zio, e gli rende più che trecentomila fiorini, senza porre alcun dazio; fa meglio che sedicimila uomini da guerra; ha gli uomini suoi ricchissimi. Stette questa Dieta in pratica diciannove dì, e in fine conchiuse di dare mille fanti per la sua venuta in Italia, e non bastando, infino in cinquemila per tre mesi, e infino in diecimila per la difesa del paese bisognando. E dopo tale conclusione se ne andò a Trento, e a' dì 6 di febbraio fece quelli due assalti verso Roveredo e Vicenza con circa a cinquemila persone, o meno tra l' uno e l' altro luogo. Dipoi si partì lui subito, e con circa a mille e cinquecento fanti ed i paesani, entrò in Val di Codaura verso il Trivigiano; predò una valle, e prese certe fortezze; e vedendo che i Viniziani non si movevano, lasciò quelli fanti al grido, e se ne tirò in su via per intender la mente dell' imperio. I fanti in Codaura furono morti, donde lui vi mandò il duca di Brunsvich, di cui mai s' intese cosa alcuna. Ragunò in Svevia la Dieta la terza domenica di Quaresima, e perchè annasata che l' ebbe, gli seppe di cattivo, se ne andò verso Ghelleri, e mandò Pre Luca a' Viniziani a tentare quella tregua, la quale si concluse a' dì 6 del presente mese di giugno, perduto che lui ebbe ciò, che egli aveva nel Friuli, e stato per perder Trento, il quale fu difeso dal contado del Tirolo; perchè per l' imperatore e per le genti dell' imperio non mancò che si perdesse: chè tutte ne' maggiori pericoli della guerra si partivano, venuta la fine de' loro sei mesi.

Io so che gli uomini udendo questo, e avendo visto, si confondono e vanno variando in di molte parti, nè sanno perchè non si sieno viste queste diciannovemila persone, che l' imperio promise, nè perchè la Magna non si sia risentita in sulla perdita dell' onore suo, nè per che cagione l' imperatore si sia tanto ingannato, e così ognuno varia in quello si debba o temere, o sperare per l' avvenire, e dove le cose si possino indirizzare. Io sendo stato in sul luogo, e avendone udito ragionare molte volte a molti, nè avendo avuto altra faccenda che questa, referirò tutte le cose, di che io ho fatto capitale, le quali se non distin-

tamente, tutte insieme alla mescolata risponderanno ai quesiti di sopra; nè le dico come vere e ragionevoli, ma come cose udite, parendomi che l' ufficio d' un servitore sia porre innanzi al signor suo quanto egli intende, acciocchè di quello vi sia buono e' possa far capitale.

Ciascuno di quelli, a che io ne ho sentito parlare, si accorda che se l' imperatore avesse una delle due cose, senza dubbio gli riuscirebbe ogni disegno in Italia, considerato come ella è condizionata: le quali sono, o che mutasse natura, o che la Magna lo aiutasse daddovero. E cominciandosi alla prima, dicono che considerato i fondamenti suoi, quando e' se ne sapesse valere, e' non sarebbe inferiore ad alcun altro potentato cristiano. Dicono che gli stati suoi gli danno d' entrata seicentomila fiorini, senza porre dazio alcuno, e centomila fiorini gli vale l' uffizio imperiale. Questa entrata è tutta sua, e non l' ha di necessità obbligata ad alcuna spesa. Perchè in tre cose, dove gli altri principi sono necessitati spendere, lui non vi spende un soldo, perchè e' non tiene gente d' arme, non paga guardie di fortezze, nè ufficiali delle terre, perchè i gentiluomini del paese stanno armati a sua posta, le fortezze le guarda il paese, e le terre hanno i lor borgomastri, che fanno loro ragione.

Potrebbe pertanto, se fosse un re di Spagna, in poco tempo far tanto fondamento da sè, che gli riuscirebbe ogni cosa; perchè con un capitale di ottocento o novecentomila fiorini, l' imperio non saria sì poco, ed il paese suo non farebbe sì poco, che non facesse assai augumento; e avendo comodità di muover la guerra subita, per aver gente da guerra in ogni luogo, potrebbe trovandosi provvisto di danari muover guerra subito, e trovare coll' armi ognuno sprovvisto. Aggiugnesi a questo la reputazione, che si tira dietro l' avere i nipoti del re di Castiglia, duca di Borgogna e conte di Fiandra e la coniunzione che egli ha con Inghilterra: le quali cose gli sarebbono di favor grande, quando le fussino ben usate, inmodochè senza dubbio tutti i disegni d' Italia gli riuscirebbono. Ma lui con tutte le soprascritte entrate non ha mai un soldo, e ch' è peggio, e' non si vede dove e' se ne vadino.

Quanto al maneggiar l' altre cose, Pre Luca ch' è uno de' primi suoi, ch' egli adopera, mi ha detto queste parole: L'imperatore non chiede consiglio a persona, ed è consigliato da ciascuno; vuol fare ogni cosa da sè, e nulla fa a suo modo, perchè nonostante che non iscuopra mai i suoi secreti ad alcuno *sponte*, come la materia gli scuopre, lui è svolto da quegli, ch' egli ha intorno, e ritirato da quel suo primo ordine; e queste due parti la liberalità e la facilità che lo fanno lodare a molti, sono quelle che lo ruinano.— Nè è la sua venuta d'Italia per altro conto tanto ispaventevole, quanto per questo, perchè i bisogni colla vittoria gli crescevano, non sendo ragionevole, che egli avesse fermo il piè così presto; e non mutando modi, se le frondi degli alberi d'Italia gli fossino diventati ducati, non gli bastavano. Non è cosa che con danari in mano allora non si fusse ottenuta; e però molti giudicavano savj coloro, che penavano più a darli danari la prima volta, perchè eglino non avevano a penare anche più a dargliene la seconda. E quando e' non avesse avuto altre azioni contro ad un potentato, gliene avrebbe domandato in presto; e se non gli fussino stati prestati, gli spesi fino allora si sarebbono gettati via. Io vi voglio dare di questo uno verissimo riscontro. Quando messer Pagolo a' dì 29 di marzo fece quella domanda, io (spacciato Francesco da lui) andai a trovarlo col capitolo fatto della petizione vostra, e quando e' venne a quella parte che dice: *non possit imperator petere aliam summam pecuniarum, etc.* voleva che innanzi a *petere* si mettesse *jure,* e domandandolo io perchè; rispose che voleva l'imperatore vi potesse richiedere danari in prestito: donde io gli ri-

sposi in modo che e' si contentò. E notato questo, che dagli spessi suoi disordini nascono gli spessi suoi bisogni, dagli spessi suoi bisogni le spesse domande, e da quelle le spesse Diete, e dalla sua poca estimazione le deboli resoluzioni e debolissime esecuzioni.

Ma se fusse venuto in Italia, voi non l'avreste potuto pagare di Diete, come fa la Magna; e tanto gli fa peggio questa sua liberalità, quanto a lui per far guerra bisogna più danari, che ad alcun altro principe; perchè i popoli suoi per esser liberi e ricchi, non sono tirati nè da bisogno, nè da alcuna affezione, ma lo servono per il comandamento della loro comunità e per il loro prezzo: immodochè se in capo di trenta dì i danari non vengono, subito si partono, nè gli può ritenere prieghi o speranza o minaccia, mancandoli i danari. E se io dico, che i popoli della Magna sono ricchi egli è così la verità; e fagli ricchi in gran parte, perchè vivono come poveri, perchè non edificano, non vestono, e non hanno masserizie in casa, e basta loro abbondare di pane e di carne e avere una stufa dove rifuggire il freddo. Chi non ha dell' altre cose, fa senza esse, e non le cerca. Spendonsi indosso due fiorini in dieci anni, ed ognuno vive secondo il grado suo a questa proporzione, nessun fa conto di quello che gli manca, ma di quello che ha di necessità; e le loro necessità sono assai minori che le nostre, e per questo loro costume ne risulta, che non esce danaro del paese loro, sendo contenti a quello che il lor paese produce, e godono in questa loro vita rozza e libera, e non vogliono ire alla guerra, se tu non gli soprappaghi, e questo anco non gli basterebbe, se le comunità non gli comandassino; e però all' imperatore bisogneria molti più danari, che al re di Spagna, o ad altri che abbia i popoli suoi altrimenti fatti.

La sua facile e buona natura fa che ciascuno che egli ha dintorno, lo inganna: ed hammi detto uno de' suoi, che ogni uomo ed ogni cosa lo può ingannare una volta, avveduto che se n'è; ma son tanti gli uomini e tante le cose, che gli può toccare d'esser ingannato ogni dì, quando e' se ne avvedesse sempre. Ha infinite virtù, e se temperasse quelle due parti sopraddette, sarebbe un uomo perfettissimo, perchè egli è perfetto capitano, tiene il suo paese con giustizia grande, facile nelle udienze e grato, e ha molte altre parti da ottimo principe, concludendo che se temperasse quelle dua, giudica ognuno che gli riuscirebbe ogni cosa.

Della potenza della Magna veruno non può dubitare, perch' ella abbonda d'uomini, di ricchezze e d'armi: e quanto alle ricchezze e' non v'è comunità che non abbia avanzo di danari in pubblico, e dice ciascuno, che Argentina ha parecchi milioni di fiorini, e questo nasce, perchè non hanno spesa, che tragga loro più danari di mano, che quella fanno in tener vive le munizioni, nelle quali avendo speso un tratto, nel rinfrescarle spendono poco, e hanno in questo un ordine bellissimo, perchè hanno sempre in pubblico da mangiare, bere, ardere per un anno, e così per un anno da lavorare le industrie loro, per potere in una ossidione pascere la plebe, e quelli che vivono delle braccia, per un anno intiero senza perdita. In soldati non ispendono, perchè tengono gli uomini loro armati ed esercitati. In salarj ed in altre cose spendono poco, talmentechè ogni comunità si trova in pubblico ricca. Resta ora, che le s'unischino co' principi a favorire le imprese dello imperatore, o che per lor medesimi senza i principi lo vogliano fare, che basterebbono. E costoro che ne parlano, dicono la cagione della disunione esser molti umori contrarj, che sono in quella provincia, e venendo ad una disunion generale, dicono che gli Svizzeri sono inimicati da tutta la Magna, le comunità da' principi ed i principi dall' imperatore. E' par forse cosa strana a dire che gli Svizzeri e le comunità sieno

inimiche, tenendo ciaschedun di loro ad un medesimo segno di salvare la libertà e guardarsi da' principi; ma questa lor disunione nasce perchè gli Svizzeri, non solamente sono inimici ai principi come le comunità, ma eziandio sono inimici ai gentiluomini, perchè nel paese loro non è dell'una nè dell'altra spezie, e godonsi senza distinzione veruna d'uomini, fuor di quelli che seggono nei magistrati, una libera libertà. Questo esemplo degli Svizzeri fa paura ai gentiluomini, che son rimasti nelle comunità, e tutta la loro industria è di tenerle disunite e poco amiche loro. Sono ancora nimici degli Svizzeri tutti quelli uomini delle comunità, che attendono alla guerra, mossi da un'invidia naturale; parendo loro d'esser meno stimati nell'arme di quelli, dimodochè non si può raccozzare in un campo sì poco, nè sì gran numero, che non si azzuffino.

Quanto alla nimicizia de' principi colle comunità e co' Svizzeri non bisogna ragionarne altrimenti, sendo cosa nota, e così di quella fra l'imperatore e detti principi; ed avete ad intendere, che avendo l'imperatore il principale suo odio contro a' principi, e non potendo per sè medesimo abbassargli, ha usato i favori delle comunità, e per questa medesima cagione da un tempo in qua ha intrattenuto gli Svizzeri, con i quali gli pareva in quest' ultimo esser venuto in qualche confidenza, tantochè considerato tutte queste divisioni in comune, ed aggiuntovi poi quelle che sono tra l'uno principe e l'altro e l'una comunità e l'altra, fanno difficile questa unione; di che lo imperatore avrebbe bisogno. E quello che ha tenuto in speranza ciascuno che faceva per lo addietro le cose dell' imperatore gagliarde e la impresa riuscibile, era che non si vedeva tal principe nella Magna, che potesse opporsi ai disegni suoi, come per lo addietro era stato. Il che era ed è la verità; ma quello, in che altri s' ingannava è, che non solamente l'imperatore può esser ritenuto, movendogli guerra e tumulto nella Magna, ma può esser ancora ritenuto, non lo aiutando; e quelli che non ardiscono fargli guerra, ardiscono levargli gli aiuti; e chi non ardisce negargliene, ha ardire, promessi che glie n' ha, di non gli osservare; e chi non ardisce ancora questo, ardisce ancor di differirgli in modo, che non sieno in tempo, che se ne vaglia. E tutte queste cose l'offendono e perturbanlo. Conoscesi questo da averli promesso, come è detto di sopra, la dieta diciannovemila persone, e non se n' esser mai viste tante che aggiunghino a cinquemila. Questo conviene che nasca, parte dalle cagioni sopraddette, parte dall' aver lui preso danari in cambio di gente, e per avventura preso cinque per dieci. E per venire ad un' altra declarazione circa alla potenza della Magna e all'unione sua, dico questa potenza esser più assai nelle comunità, che ne' principi; perchè i principi sono di due ragioni o temporali, o spirituali; i temporali sono quasi ridotti ad una grande debilità, parte per lor medesimi (sendo ogni principato diviso in più principi per la divisione eguale dell' eredità che gli osservano) parte per averli abbassati l' imperatore col favor delle comunità, come e' s' è detto, talmentechè sono inutili amici e poco formidabili nimici. Sonvi ancora, come è detto, i principi ecclesiastici, i quali se le divisioni ereditarie non gli hanno annichilati, gli ha ridotti a basso l'ambizione delle comunità loro col favore dell' imperatore; inmodochè gli arcivescovi elettori e altri simili non possono nulla nelle comunità grosse proprie; dal che ne è nato, che nè loro nè *etiam* le lor terre (sendo divise) insieme possono favorir l'imprese dell' imperatore, quando ben volessero.

Ma veniamo alle comunità franche e imperiali, che sono il nervo di quella provincia, dove è danari e ordine. Costoro per molte cagioni sono per esser fredde nel provvederlo, perchè la intenzione loro principale è di mantenere la

loro libertà, non d'acquistare imperio, e quello che non desiderano per loro, non si curano che altri lo abbi. Dipoi per esser tante e ciascuna far capo da per sè, le loro provvisioni, quando le vogliono ben fare, son tarde e non di quella utilità che si richiederebbe. In esempio ci è questo. Gli Svizzeri nove anni sono assaltarno lo stato di Massimiliano e la Svevia; convenne il re con queste comunità per reprimerli, e loro s'obbligarono tenere in campo quattordicimila persone, e mai vi se ne raccozzò la metà; perchè quando quelli d'una comunità venivano, gli altri se ne andavano. Talchè l'imperatore disperato di quella impresa fece accordo con gli Svizzeri, e lasciò loro Basilea. Or se nell'imprese proprie egli hanno usati questi termini, pensate quello faranno nell'imprese d'altri; donde tutte queste cose raccozzate insieme fanno questa loro potenza tornare piccola e poco utile all'imperatore. E perche i Viniziani per lo commercio, ch'egli hanno co' mercanti delle comunità della Magna, l'hanno intesa meglio che verun altro d'Italia, si sono meglio opposti; perchè s'egli avessino temuta questa potenza, e' non se gli sarebbono opposti, e quando pure e' se gli fussino opposti, s'eglino avessino creduto che si potessino unire insieme, e' non l'avrebbon mai ferita: ma perchè e' pareva lor conoscere questa impossibilità, sono stati sì gagliardi, come si è visto. Non ostante quasi tutti quegl'Italiani, che sono nella corte dell'imperatore, da' quali io ho sentito discorrere le sopraddette cose, rimangono appiccati in su questa speranza; che la Magna si abbia a riunire adesso, e l'imperatore gettarsele in grembo e tenere ora quell'ordine di capitani e delle genti, che si ragionò anco nella dieta di Costanza, e che l'imperatore ora cederà per necessità, e loro lo faranno volentieri, per riavere l'onore dell'imperio, e la tregua non darà loro noia, come fatta dall'imperatore e non da loro. Al che risponde alcuno non ci prestar molta fede ch'egli abbi ad essere, perchè si vede tutto il giorno, che le cose che appartengono in una città a molti sono trascurate, tanto più debbe intervenire in una provincia; dipoi le comunità sanno, che l'acquisto d'Italia sarebbe pe' principi, e non per loro, potendo questi venire a godere personalmente li paesi d'Italia, e non loro; e dove il premio abbia ad essere ineguale, gli uomini mal volentieri egualmente spendono; e così rimane questa opinione indecisa senza potere risolversi a quello abbia ad essere. E questo è ciò che io ho inteso della Magna. Circa all'altre cose di quello, che potesse esser di pace e di guerre tra questi principi, io ne ho sentito dire cose assai, che per esser tutte fondate in su congetture, di che se ne ha qui più vera notizia e miglior giudizio, le lascierò indietro. Valete.

DISCORSO SOPRA LE COSE D' ALAMAGNA

E SOPRA L' IMPERATORE.

Per avere scritto (alla giunta mia anno qui) delle cose dello imperatore e della Magna, io non so che me ne dire più: dirò solo di nuovo della natura dell'imperatore, quale è uomo gittatore del suo sopra tutti gli altri che a' nostri tempi o prima sono stati: il che fa che sempre ha bisogno, nè somma alcuna è per bastargli in qualunque grado la fortuna si trovi. È vario perchè oggi vuole una cosa e domani no; non si consiglia con persona, e crede ad ognuno, vuole le cose che non può avere, e da quelle che può avere si discosta,

e per questo piglia sempre i partiti al contrario. È dall'altra banda uomo bellicosissimo, tiene e conduce bene un esercito con giustizia e con ordine. È sopportatore di ogni fatica quanto alcun altro affaticante uomo, animoso ne' pericoli, tale che per capitano non è inferiore ad alcun altro. È umano quando dà udienza, ma la vuole dare a sua posta, nè vuole essere corteggiato dagli ambasciatori se non quando egli manda per loro; è segretissimo; sta sempre in continue agitazioni d'animo e di corpo, ma spesso disfa la sera quello conclude la mattina. Questo fa difficili le legazioni appresso di lui, perchè la più importante parte che abbia un oratore che sia fuori per un principe o repubblica, si è conietturare bene le cose future, così delle pratiche come de' fatti, perchè chi le coniettura saviamente, e le fa intendere bene al suo superiore, è cagione che il suo superiore si possa avanzare sempre con le cose sue, e provvedersi ne' tempi debiti. Questa parte quando è fatta bene, onora chi è fuora, e benefica chi è in casa, ed il contrario fa quand'ella è fatta male: e per venire a descriverla particolarmente, voi sarete in luogo dove si maneggerà due cose, guerra e pratica: a volere far bene l'ufficio vostro voi avete a dire che opinione si abbia dell'una cosa e dell'altra; la guerra si ha a misurare con le genti, con il danaro, con il governo e con la fortuna, e chi ha più di dette cose si ha a credere che vincerà. E considerato per questo chi possa vincere, è necessario s'intenda qui, acciocchè voi e la città si possa meglio deliberare. Le pratiche sieno di più sorte, cioè parte se ne maneggerà infra i Viniziani e l'imperatore, parte infra l'imperatore e Francia, parte infra l'imperatore e il papa, parte infra l'imperatore e voi. Le vostre pratiche proprie vi doveriano esser facili a fare questa coniettura, e vedere che fine sia quello dell'imperatore con voi, quello che voglia, dove sia volto l'animo suo, e che cosa sia per farlo ritirare indietro, o andare innanzi; e trovatala, vedere se gli è più a proposito temporeggiare che concludere; questo starà a voi a deliberarlo circa a quanto si estenderà la commissione vostra.

DESCRIZIONE DELLA PESTE DI FIRENZE

DELL' ANNO MCCCXLVIII.

PROEMIO.

Dilettissimo e da me molto onorato compare,

Sebbene la vostra dolce compagnia mi è stata sempre giocondissima, e sempre ho preso singolar piacere non solo degli onesti e cortesi costumi, ma de' piacevoli ed umanissimi ragionamenti vostri; non però, per esserne stato qualche volta privo, come più volte è avvenuto per esser voi assente, o in più gravi occupazioni implicato, ho sentito pari dolore, anzi nè anche simile in parte alcuna a quello che al presente sento, per il lungo dimorar vostro lontano dalla città; il che io attribuisco a due principali cagioni. L'una credo che sia che crescendo sempre la vostra benevolenza verso di me, con la continuazione di moltiplicarne gl' infiniti vostri benefizj, conviene ancora che cresca l' affezione mia verso di voi; quantunque, sendovi io in tanti modi più anni sono obbligato, non pensassi che appena fosse possibile che più crescere potesse. L' altra cagione è che s' egli è vero che la moltitudine delle cose e la diversità di quelle distragga le umane menti, io confesserò che la varietà delle conversazioni di molti amici, la quale al presente mi manca, non mi lasciava profondare così intensamente nella recordazione e considerazione di voi solo amico, e della vostra gentilissima consuetudine; della quale, sendone ora privato, mi accorgo che io manco in tutto di quel piacere, che altre volte solamente solevo sentire essere scemato alquanto. E non solo sono di un tale amico e di tutti gli altri ben cari miei compagni privo, ma ancora di uomini a me noti; tantochè riscontrandoli mi fosse lecito il salutarli; chè veramente se l' abito civile delle nostrali vesti, quantunque poco si vegga, non fosse, io mi crederei talora essere peregrino in qualche altra città. Onde poichè il Cielo non ci permette, unico e diletto compare, per la mortifera pestilenza pascere più le orecchie di quei dolci ragionamenti, e gli occhi di quei grati oggetti che già solevano ogni noiosa cura alleggerirne, non ci priviamo almeno di visitarci con lettere: conforto non piccolo in tutte le miserie umane. Perciò mi sono io mosso, sapendo massime quanto a chi è dilungato dalla patria è grato l' intenderne ogni minima novella, a scrivere tutto quello che nell' egregia città nostra han visto, quantunque non asciutti, gl' infelici occhi miei; e sebbene la materia poco diletto vi recherà, e l' intender voi essere fuori di sì periglioso loco vi fia grato, senzachè il certificarvi che io sia vivo, di cui forse la morte intesa avrete, vi dovrà fare men grave ogni maninconia, o altra dolorosa noia.

Non ardisco in sul foglio porre la timida mano per ordire sì noioso principio; anzi quanto più le tante miserie fra la mente mi rivolgo, più l' orrenda descrizione mi spaventa. E sebbene il tutto ho visto, mi rinnova il raccontarlo doloroso pianto, nè so anche da che parte tale cominciamento fare mi deggia, e se

lecito mi fusse, da tale proponimento indietro mi ritrarrei. Il soverchio disio nondimeno, quale ho di sapere se ancora voi vivo siete, romperà ogni timore.

Non altrimenti che si resti una città dagl' infedeli forzatamente presa, e poi abbandonata, si trova al presente la misera Fiorenza nostra. Parte degli abitatori, siccome voi, la pestifera mortalità fuggendo, per le sparte ville ridotti si sono, parte morti, parte in sul morire; inmodochè le cose presenti ci offendono, le future ci minacciano, e così nella morte si travaglia, nella vita si teme. O dannoso secolo, o lagrimabile stagione! Le pulite e belle contrade, che piene di ricchi e nobili cittadini esser solevano, sono ora puzzolenti e brutte, di poveri ripiene; per la improntitudine de' quali e paurose strida, difficilmente e con timore si va. Sono serrate le botteghe, gli esercizj fermi, i fori tolti via, prostrate le leggi. Ora s' intende questo furto, ora quell' omicidio; le piazze, i mercati, dove adunarsi frequentemente i cittadini solevano, sepolcri sono ora fatti, e di vili brigate ricettacoli. Gli uomini vanno soli, e in cambio di amica, gente di questo pestifero morbo infetta si riscontra. L' un parente seppure l' altro trova, o il fratello il fratello, o la moglie il marito, ciascuno va largo. E che più? Schifano i padri e le madri i propri loro figliuoli, e gli abbandonano. Chi fiori, chi odorifere erbe, chi spugne, chi ampolle, chi palle di diverse speziorie composte in mano porta, o per meglio dire al naso sempre tiene; e questi sono i provvedimenti. Sonci certe canove ancora, ove si distribuisce pane, anzi per ricorre gavoccioli si semina. I ragionamenti ch' esser solevano in piazza onorevoli, e in mercato utili, in cose miserabili e meste si convertono. Chi dice : il tale è morto, quell' altro è malato, chi fuggito, chi in casa confitto, chi allo spedale, chi in guardia, chi non si trova, e somiglianti nuove, atte colla sola immaginazione a fare Esculapio, non che altri ammorbare. Molti vanno ricercando la cagione del male, ed alcuni dicono : gli astrologi ci minacciano : alcuni : i profeti l' hanno predetto; chi si ricorda di qualche prodigio, chi la qualità del tempo e la disposizione dell' aria atta a peste ne incolpa, e che tal fu nel MCCCXLVIII, e MCCCCLXXVIII, ed altre di tal maniera cose; inmodochè d' accordo tutti concludono, che non solo questa, ma infiniti altri mali ci hanno a rovinare addosso. Questi sono i piacevoli ragionamenti, che ad ogni ora si sentono; e benchè con una sola parola dinanzi agli occhi della mente questa nostra miserabile patria porre vi potessi, dicendovi che di vederla tutta dissimile e diversa da quella che veder solevi già, v' immaginassi (che niuna cosa meglio che tale comparazione in voi medesimo fatta dimostrarlavi potrebbe) voglio nondimeno che considerare più particolarmente la possiate; perchè la cosa immaginata alla verità di quello che s' immagina al tutto mai non aggiugne. Nè mi pare da potervela dipignere col migliore esempio che col mio; perciò vi descriverò la vita mia, acciò da essa possiate tutta quella di qualunque altro misurare.

Sappiate adunque che ne' giorni di lavoro, partendomi io di casa in su quell' ora che i terrestri vapori tutti dal sole sono resoluti, per andare al mio solito esercizio, fatti prima alcuni rimedj, e presi contro alla venenosa infermità certi antidoti, ne' quali, quantunque l' egregio Mingo dica che son corazze di carta, ho fede certamente e non piccola; non sono molti passi da quella lungi, che ogni altro pensiero conviene (benchè grave e di cose importanti e necessarie) dalla testa sgombri, perchè il primo riscontro che si offerisce agli occhi mia per mio buono augurio, sono i becchini, non quelli delli ammorbati, ma i consueti, i quali come già de' pochi, ora de' molti morti si dolgono, perchè pare a quelli che tanta abbondanza generi loro carestia. E chi

avrebbe creduto che venissi tempo, nel quale eglino la sanità di qualunque infermo desiderassero, come veramente di desiderare giuravano? Io facilmente lo credo, perchè morendo in altro tempo e di altro male, ne potrieno all' usato guadagnare. E così passando da San Miniato infra le Torri, dove per lo strepito de' camati, fischj e ragionamenti ciompeschi assordare quasi solea, trovai grande e non molto desiderato silenzio. Seguii il mio viaggio, e vicino a Mercato Nuovo incontrai a cavallo la moria, di che ingannato per la prima volta ne rimasi; imperocchè veggendo da lungi da bianchi cavalli, quantunque come neve non fussero, portare una lettiera, che fosse qualche gentildonna o persona di gran lignaggio, che andasse a suo diporto, mi pensai. Ma veggendo lì dipoi attorno invece di servitori, servigiali di Santa Maria Nuova, non fu mestiero che di altro domandassi. Non mi bastando questo, e per potervi del tutto più ampla notizia dare, la mattina del lieto principio di maggio entrai nell' ammirabile e veneranda chiesa di Santa Reparata, dove tre sacerdoti soli erano, l' uno la messa cantando diceva, l' altra per coro ed organo serviva, il terzo per confessare in una sedia quasi di mirra cinta nel mezzo della prima nave si posava, tenendo i ferri in gamba nondimeno, ed alle braccia le manette; chè così dal vicario ordinato stato gli era, acciò potesse le canoniche tentazioni meglio in tanta solitudine schifare. Le devote della messa erano tre donne in gamurrino, vecchie scrignute, e forse zoppe, e ciascuna separatamente nella sua tribuna si stava; tra le quali solo dell' avolo mio la nutrice mi parve riconoscere. Erano tre similmente gli devoti, i quali, senza mai vedersi, a gruccie volgevano il coro, dando talvolta d' occhio alle tre amorose : cose veramente da non le poter credere se non chi viste le avesse. Onde io a guisa di chi vede quel che vedendolo appena il crede, rimasi stupefatto; e dubitando che il popolo non fusse, come in sì celebre mattina solito era, dietro agli armeggiatori ridotto in piazza, là con tale speranza mi condussi dove armeggiare vidi, in cambio d' uomini e cavalli, croce, bare, cataletti e tavole, sopra le quali diversi morti si vedevano portati da' becchini, i quali per necessità furono dal Barlacchio per mallevadori dagli eccelsi signori chiamati, che in quell' ora la ceremonia facevano dell' entrata loro. E credo per avventura che non bastando il numero de' vivi, si servisse del nome di alcuno de' morti, secondo il costume chiamandoli, benchè a niuno come a Lazzero avvenisse.

Non mi parendo questo spettacolo degno o sicuro molto, dimora non vi fei, e non potendo credere, che in qualche parte della città non fosse maggior frequenza di nobili ristretta, verso la famosissima piazza di Santa Croce i miei passi rivolsi, laddove vidi un grandissimo ballo tondo di becchini, che ad alta voce *Ben venga il morbo, ben venga il morbo* dicevano. Questo era il lieto loro *Ben venga maggio,* l' aspetto de' quali insieme con il tuono della canzona, e le parole di quella altrettanto di dispiacere ai miei occhi ed orecchi porgono, quanto già le oneste fanciulle con la loro lieta canzona a quelli di piacere porgevano; talchè senza dimora in chiesa mi fuggii, dove facendo le consuete mie devozioni, nè veggendovi pure un testimone, sentii benchè lontana una affannata e spaventevole voce, a cui avvicinandomi vidi alle sepolture del dicontro in veste negra una pallida e travagliata giovine, la cui effigie più di morta che viva mi pareva, rigando le sue belle guance di amare lagrime, ora le nere sue belle sparse trecce stracciandosi, ora il petto, ora il volto con le proprie mani battendosi, da muovere a pietà un marmo; di che io oltremodo spavento e dolore presi. A lei nondimeno cautamente appressandomi le dissi : Deh, perchè sì fattamente ti lamenti? Onde ella, perchè io non la conoscessi, subito con il lembo della veste il capo si coperse. L' atto, come è natural cosa, mi fe' crescere di

conoscerla il desio; la paura dall'altro canto che della pestifera contagione macchiata fusse, i passi ritardava; dicendole nondimeno che di me non temesse, perchè qui ero per darle consiglio ed aiuto. Trovandosi ella da sì gravosi affanni oppressa, e tacendo, soggiunse, che non mi partirei se prima lei partire non vedessi; prese, benchè alquanto stesse, pur poi, come donna d'assai ed animosa, partito di scuoprirsi dicendo: Quanto sono stolta, se nel cospetto di un popolo non ho temuto, ora di un uomo solo, quale alli miei bisogni sovvenir cerca, temerò? Era per l'abito e per la smisurata passione trasfigurata, sicchè per la voce più che per l'effigie la riconobbi. E domandandole di tanta afflizione la causa: Ahi misera! a me, disse ella, non saperla fingere. Duolmi e poi mi duole che ogni mia contentezza ho persa, quale sebbene mille anni vivessi non sono per ricuperare. E quello che più mi affligge è, che ancora io morire non posso. Nè mi dolgo della pestilenziosa stagione, ma della trista mia fortuna, che indissolubile amoroso nodo, da me con tanta arte e diligenza fabbricato, non tenne il fermo, da cui la nostra comune rovina nacque, donde versano ora sopra il sepolcro dell'infelice e fido amante mio le amare lagrime. Oh con che diletto lo ebbi io più volte in queste già felici, ora infelici braccia! con che vaghezza contemplavo i suoi belli e lucenti occhi! oh con qual piacere le avide labbra mie alla sua odorifera bocca accostai! oh con quanto contento unii, e strinsi il mio infiammato al suo non freddo, candido e giovenil petto! Ahi me lassa! con che dolcezza venimmo noi più volte all'ultima amorosa felicità, unitamente soddisfacendo ai nostri desiderj! Nè appena ebbe queste parole detto, ch'ella subito in terra in guisa tale si distese, che tutti mi si arricciarono i peli addosso, temendo che morta non fosse, perchè gli occhi avea chiusi, i labbri smorti, il viso più che per l'avanti impallidito, i polsi tutti smarriti, e quasi senza senso; solo pareva che il moto del suo affannoso petto alquanto di vita dimostrasse. Onde io con quella carnale affezione che si richiede, leggiermente cominciai a stropicciarla, allargandola dinanzi, benchè molto stretta da sè non fosse, ora di dietro, ora dinanzi rivolgendola; così usai seco tutti quelli rimedj che gli smarriti spiriti far sogliono risentire; feci sì finalmente che ella gli aggravati occhi suoi riaperse, e sì caldo sospiro mandò fuora, che se di cera io fossi stato, liquefatto mi saria. Allora io confortandola dissi: O semplice e sventurata donna, a che qui più dimori? Se dai parenti tuoi, o dai vicini, o da quelli che tua conoscenza hanno, sì soletta fossi trovata, che si direbb'egli? Dove è la tua prudenza e la tua onestà? Ah misera me! disse ella, che l'una non ebbi mai, l'altra ho insieme con quel suave guardo de' belli occhi perduta, de' quali, non altrimenti che dell'acqua i pesci si nutriscono, mi nutria. A cui risposi: Se i consigli miei, donna, appo voi sono di valore alcuno, pregovi che meco, non per amore di me, che indegno ne sono, ma per l'onor vostro venire vogliate, il quale sebbene alquanto oscurato avete, più per la malignità delle altrui malvagie lingue che per colpa vostra, in breve interamente recupererete. Perchè quante ne conosco io che dai mariti loro fuggitesi, sono da altri che dai parenti raccolte state? quante dai vicini e loro congiunti in più gravi errori scoperte, che oggi sono le belle e le buone tenute! Umana cosa è certamente il peccare; basta bene talora il ravvedersi: sicchè se per l'avvenire farete portamenti buoni, vedrete che tosto (tosto vi dico) si dirà che stata ingiustamente infamata siate. In questa maniera persuadendola, alla sua propria casa la ricondussi.

Era già il sole sì in cima del cielo salito, che le ombre appariano minori, quando io solingo, siccome stato era sempre, a prendere il desiato cibo me ne tornai; e riposato alquanto, di nuovo a ricercare la città mi ricondussi, e il

mio cammino verso il nuovo tempio dello Spirito Santo dirizzai, dove non era, quantunque l' ora fosse, alcuna preparazione del divino ofizio. I frati per la chiesa, benchè pochi rimasi ve ne fussero, passeggiavano a capo alto, e che buon numero di loro erano morti mi affermarono; e più ancora ne morrebbe, perchè uscire di qui non potevano, e provvisti da vivere non erano. E non vi dico se delle candele per la chiesa accendevano, credo forse perchè i loro morti al buio non andassero; talchè io mi partii ben tosto, cacciato più dal timore del Cielo che del morbo; tanto erano de' frati le spesse benedizioni. E tornandomene per via Maggio, sendo di maggio le calende, non vidi pure un segno che mi rappresentasse il maggio; anzi sopra il mezzo del ponte trovai un morto, a cui non ardiva appressarsi alcuno: ed entrando nell' antica chiesa della divina Trinità, un solo uomo, ma bene qualificato, vi trovai. E domandandolo io qual cagione nella città in tanto periglio il ritenesse, mi rispose: L' amore della patria, la quale da tutti i suoi poco amorevoli cittadini era abbandonata. A cui io dissi: che molto meno errava chi cercava alla patria mantenersi, da quella per qualche mese dilungandosi per poterle altra volta giovare, che quelli che non le giovando, in pericolo di abbandonarla sempre si mettevano. Allora egli: Se il vero ho a dire a chi sì lo conosce, non la patria, ma quella sconsolata che tu vedi sì devotamente genuflessa, per il cui amore disposto sono mettere la vita, qui mi ritiene. Parvemi che all' età sua matura tanta caldezza non si richiedesse, e perciò li dissi, che in questi sì fortunevoli casi il padre il figliuolo, la moglie il marito abbandonava. Ed egli: Tale è il mio amore, che ogni grado di sanguinità avanza, e che se a schifare la peste lo star lieto è ottimo rimedio, in presenza dell' amata era assai letizia, e fuora di lei tanto duolo gli avverrebbe, che per quello solo di vita amaramente uscirebbe; e che come quivi solo trovato lo aveva, solo ancora ed unico intra gli altri amori era l' amore suo; ed essendo innamorato, e vivere volendo, vicino stessi all' amata, non sendo, dal suo esempio mosso, m' innamorassi, se schifare la pestifera mortalità volevo; e che ancora io ero a tempo. Io, a cui simili ragionamenti non piacquero, giudicando l' amore una peste tanto più perniciosa, quanto più lunga, senz' altro dirgli mi partii. E sopra il solitario in questi tempi pancone degli Spini il venerabile padre frate Alessio, che per fuggire forse la peste si era uscito dalle regole, e che forse quivi per confessarne fuori di chiesa qualche sua divota attendeva, ritrovai, e da lui inteso come nella bene proporzionata e veneranda chiesa di Santa Maria Novella, d' onde egli per li suoi buoni portamenti stato era rimosso, si adunavano per li amorosi ammaestramenti dei festivi e caritativi frati più donne, che in ogni altra qualsivoglia chiesa, meco, benchè non molto secondo la sua voglia, il menai; perchè temea il fraticello di quello che certo, se senza me gito vi fosse, avvenuto gli saria. Nondimeno fermandosi poco, anzi appena salutato l'altar maggiore, perchè molto devoto non era, si partì, e credo che al suo pancone per fornir l' opera si ritornasse. Io mi restai per udire la lieta compieta de' frati, dove sebbene non vidi quale solea il gran numero delle gentili donne e nobili uomini ammiranti gli angelici volti e divini portamenti de' ricchi e bene intesi abiti, insieme colle dolci musiche, gli animi di qualunque più all' amoroso giuoco che alle celesti cogitazioni invitanti, vi trovai nondimeno men solitudini che in niun altro loco; onde conobbi quanto tal chiesa favorita e fortunata infra le altre chiamare si potesse. Perciò pensai di dimorarvi infino all' ultima ora, dove rimase ancora, benchè già sera fosse, per udir forse come io la compieta, sola una bella giovine in abito vedovile, della cui bellezza se appena confidassi parlar potere, conosco che io m' ingannerei; pure, per soddisfare in

parte, con silenzio non la passerò, e voi quello più, che mancare conoscerete alla narrazione mia, vi ci immaginerete.

Ella era prima, benchè sedendo sopra li marmorei gradi alla cappella maggiore vicini, in sul sinistro fianco a guisa di affannata persona riposata, con il candido braccio la alquanto impallidita faccia sostenendo, di una convenevole grandezza alla statura di una proporzionata e ben composta donna; sicchè quinci conoscere si potea, che le parti tutte di quel corpo talmente insieme erano conformi, che se di vestiti funebri non fossero ricoperte, di mirabile bellezza agli occhi miei sariano apparse. Ma lasciando questa parte libera da contemplarsi alla vostra immaginazione, quello solo che palese mi fu descriverò. Candido avorio sembravano le fresche sue e delicate carni, e sì gentili e morbide, da riserbare di ogni quantunque leggero toccamento forma, non meno che di un verde prato la tenera e rugiadosa erbetta gli sospesi vestigi de' leggieri animaletti faccia. Gli occhi, di cui meglio sarebbe il tacere che dirne poco, due accese stelle parieno, quali sì a tempo, e con tale leggiadria alzava, che il paradiso aperto si vedea. La lieta fronte, di cui lo spazio con giustissima misura terminava, sì chiara e rilucente, che specchiandosi in quella il semplice Narciso, non manco di sè stesso, che nel limpido fonte invaghito si sarebbe; sotto la quale le arcate, sottilissime, ben profilate e negre ciglia agli splendidi belli occhi facieno coperchio, intorno ai quali pare che scherzi e voli sempre Amore, ed indi sue saette scarchi, or questo or quello amoroso cuore ferendo. Le orecchie, per quello che apparire ne potea, erano piccole, rotonde e tali, che ogni perito fisionomo essere di somma prudenza segno giudicate le avrebbe. Ma che dirò io della melliflua e delicata bocca tra due piagge di rose vestite e di ligustri posta, la quale in tanta mestizia parea che di un celeste riso non so come splendesse. Basti che io mi credo che da quella pigli natura esempio quando alcuna bellissima di nuovo produrre al mondo ne intende. Le rosate labbra sopra gli eburnei e candidi denti accesi rubini parieno, e perle orientali insieme miste. Aveva da Giunone del soavemente esteso naso la forma tolto, così come da Venere delle candide e distese guance. Non lascerò la bellezza della sua svelta, bianca e vezzosa gola, degna certamente di essere di preziose gemme ornata. Le invidiose vesti contemplare non mi lasciavano il latteo, venusto e ben raccolto petto da duoi piccioli, freschi ed odoriferi pomi adorno, come io mi credo, colti nell' orto famoso delle Esperidi, i quali per la saldezza loro ai vestimenti non cedendo, la bellezza e tutte le loro qualità ne' riguardanti dimostravano, intra i quali una via ne appariva, per la quale camminando, alla somma beatitudine si perverrebbe. La candida e delicata mano, quantunque di parte della bellezza del leggiadro viso ne privasse, col mostrare sè stessa ne ristorava, quale era lunga, sottile, espedita e di minutissime e lucide vene profilata, con i diti stretti e suavi, e forse di tal virtù, che per i loro toccamenti qualunque vecchio Priamo si risentirebbe.

Io non veggendo all' intorno alcuno, il cui rispetto ritenere mi dovesse, ed ella con i pietosi occhi suoi porgendomi ardire, me le accostai, e dissi: Graziosa donna, se il cortese dimandare non vi è noioso, piacciavi palesarmi qual cagione qui sì lungamente vi ritiene, e se io ai bisogni vostri porger posso alcuno aiuto. Ed ella: Come voi forse, aspettando ho dei frati la compieta invano; i bisogni mia son tali, che non che voi, ogni quantunque minor persona giovare mi potria. L' abito dimostra che io sono del mio diletto sposo priva, e quel che più mi duole è, che egli è di peste crudelmente morto, onde io ancora in periglio ne resto; e però se senza altrui giovare, a voi stesso nuocere non volete, state alquanto più lontano. Le parole, la voce, il modo e la cura che mi parve

che della salute mia tenesse, mi trafissero il cuore sì, che nel fuoco entrato per lei saria; nondimeno per non le dispiacere, viepiù che per il pericolo mi ritenni, dicendole: Perchè sì sola dimorate? Perchè sola sono rimasa. L'aver compagnia piacerebbevi? Altro non desio che onestamente accompagnata vivere. Ed io, quantunque per avanti con donna accompagnarmi voluto non fossi, vistavi di sì venusto e grazioso aspetto, in cui bene messe natura ogni suo sforzo, e mosso a compassione de' vostri affanni, con voi sono disposto accompagnarmi; e sebbene non molto è l'età convenevole, le facoltà e le altre cose mie sono tali, che vi potrò forse contentare. Di voi uomini, disse ella, sempre furono le promesse lunghe e la fede corta, se io ho a memoria bene alcuna delle passate istorie. Risposile: È lecito a chi scrive dire quello che vuole: ma chi sa prudentemente eleggere, di altri non si fida che di chi ragionevolmente fidare si deve; e però non si ha mai di sè stesso a pentire. Ed ella: Poichè il Cielo datore di tutti i beni innanzi me vi ha posto, quantunque più visto non vi abbi, che di me non abbiate cura particolare credere non posso; e perciò se di me vi contentate, mi parrebbe oltremodo errare se io di voi non mi contentassi.

Appena queste parole ebbe dette, che un ozioso frate a testa ritta, atto più al remo che al Sacrifizio (il nome di cui tacere mi voglio per poterne meglio senza rispetto parlare), come un falcone che dall'aria vista la preda a terra piombi, innanzi si avventò a sì leggiadra e delicata donna; e come se mille volte parlato le avesse, molto domesticamente (come è il costume loro) le domandò se niente di bisogno le occorreva di sua opera. Io li risposi, che ella ormai de' bisogni suoi fornita si era, e che non ci aveva luogo la fratesca sua carità. Il ribaldone che di già spiritava, e per far forse un altro parentado più a gusto suo avrebbe guastato il nostro, quantunque per gli occhi sfavillasse e ne' panni non capisse, storsesi siccome all' incanto biscia; e visto che da lei duramente accommiatato, e da me non amichevolmente accarezzato era, ristringendosi ne' suoi panni, non so che borbottando, se ne andò in mal ora. Nè crediate però, che io subito così soletta la lasciassi; anzi dietrole sempre infino a casa sua l'accompagnai, nella quale sè insieme con il mio cuore in un tratto rinchiuse. Onde io rimaso solo di sì lieta e a me dilettevole compagnia, per non deviare dal cominciato mio ordine, affrettando i passi, nell' egregio e lieto tempio di San Lorenzo mi condussi, là dove vedere consueto era chi degli anni miei il fiore si aveva goduto; ma fu la nova impressione tanto possente, che come quelli che del fiume Lete gustano, di ogni altra benchè leggiadra donna mi dimenticai. Erano tutti i pensieri miei rimasi in quei negri panni avvolti, attorno ai quali l'importuno ed ipocrito frate vedere ad ogni ora mi pareva; tale gelosia in maniera mi teneva occupati gli spiriti, che altro considerare o vedere non poteva. Perciò parendomi invano il tempo spendere, e desiderando, come composto mi era, la desiata consorte rivedere, ben tosto a casa mi tornai; e ponendo alla tragica considerazione dell' orrida pesta fine, al piacere di una futura commedia per la vicina sera mi apparecchio.

Questo è quello, dilettissimo compare mio, che il primo dì di maggio agli occhi miei si offerse. Quel che seguirà dipoi, fatte le nozze, intenderete; chè non sono prima per volere nè potere pensare ad altro.

NOVELLA.

Belfagor arcidiavolo è mandato da Plutone in questo mondo, con obbligo di dover prender moglie. Conviene, la prende; e non potendo sofferire la superbia di lei, ama meglio ritornarsi in inferno, che ricongiugnersi seco.

Leggesi nelle antiche memorie delle fiorentine cose, come già s' intese per relazione d' alcuno santissimo uomo, la cui vita appresso qualunque in quelli tempi viveva era celebrata, che standosi astratto nelle sue orazioni, vide, mediante quelle, come andando infinite anime di quelli miseri mortali, che nella disgrazia di Dio morivano allo inferno, tutte, o la maggior parte si dolevano non per altro, che per aver tolta moglie, essersi a tanta infelicità condotte. Donde che Minos e Radamanto, insieme con gli altri infernali giudici si avevano mariviglia grandissima; e non potendo credere queste calunnie, che costoro al sesso femmineo davano, essere vere, e crescendo ogni giorno le querele, e avendo di tutto fatto a Plutone conveniente rapporto, fu deliberato d'aver sopra questo caso con tutti gl' infernali principi maturo esamine, e pigliarne di poi quel partito, che fosse giudicato migliore, per iscoprire questa fallacia, e conoscerne in tutto la verità. Chiamatoli adunque a concilio, parlò Plutone in questa sentenza: Ancor che io, dilettissimi miei, per celeste disposizione e per fatal sorte al tutto irrevocabile possegga questo regno, e per questo io non possa essere obbligato ad alcuno giudizio, o celeste o mondano; nondimeno perchè gli è maggior prudenza di quelli, che possono più sottomettersi alle leggi, e più stimare l'altrui giudizio, ho deliberato esser da voi consigliato come in un caso, il quale potrebbe seguire con qualche infamia del nostro imperio, io mi debba governare; perchè dicendo tutte l'anime degli uomini, che vengono nel nostro regno essere stata cagione la moglie, e parendoci questo impossibile, dubitiamo, che dando giudizio sopra questa relazione, non possiamo essere calunniati come troppo crudeli, e non dando, come manco severi, e poco amatori della giustizia; e perchè l' uno peccato è da uomini leggieri, e l' altro da ingiusti, e volendo fuggire quelli carichi, che dall' uno e dall' altro potrebbono dependere, e non trovandone il modo, vi abbiamo chiamati, acciocchè consigliandone ci aiutiate, e siate cagione, che questo regno, come per lo passato è vivuto senza infamia, così per l' avvenire viva. Parve a ciascheduno di quelli principi il caso importantissimo, e di molta considerazione, e concludendo tutti come egli era necessario scoprirne la verità, erano discrepanti del modo. Perchè a chi pareva, che si mandasse uno, a chi più nel mondo, che sotto forma d' uomo conoscesse personalmente questo esser vero. A molti altri pareva potersi fare senza tanto disagio, costringendo varie anime con varj tormenti a scoprirlo. Pure la maggior parte consigliando, che si mandasse, s' indirizzarono a questa opinione. E non si trovando alcuno, che volontariamente prendesse questa impresa, deliberarono che la sorte fusse quella che lo dichiarasse, la quale cadè sopra Belfagor arcidiavolo, ma per l'addietro, avanti che cadesse dal cielo, arcangelo; il quale ancora che mal volentieri pigliasse questo carico, nondimeno, costretto dallo imperio di Plutone, si dispose a seguire quanto nel concilio s' era determinato, e obbligossi a quelle convenzioni, che fra loro solennemente erano state deliberate; le quali erano, che subito a colui, che fosse per questa commissione deputato fossero consegnati cento mila ducati, co' quali doveva venire nel mondo, e sotto forma d' uomo prender mo-

glie, e con quella vivere dieci anni; e dopo fingendo di morire, tornarsene, e per isperienzia far fede a' suoi superiori, quali sieno i carichi e le comodità del matrimonio. Dichiarossi ancora, che durante detto tempo e' fosse sottoposto a tutti li disagi e a tutti quelli mali, che sono sottoposti gli uomini, e che si tira dietro la povertà, le carceri, la malattia ed ogni altro infortunio, nel quale gli uomini scorreno, eccetto se con inganno o astuzia se ne liberasse. Presa adunque Belfagor la condizione e i danari, ne venne nel mondo, ed ordinato di sue masnade cavalli e compagni entrò onoratissimamente in Firenze; la qual città innanzi a tutte l' altre elesse per suo domicilio, come quella che gli pareva più atta a sopportare chi con arte usuraia esercitasse i suoi danari; e fattosi chiamare Roderigo di Castiglia, prese una casa a fitto nel borgo d'Ognissanti. E perchè non si potesse rinvenire le sue condizioni, disse essersi da picciolo partito di Spagna, ed itone in Soria ed avere in Aleppo guadagnato tutte le sue facultà; donde s' era poi partito per venire in Italia, a prendere donna in luoghi più umani, ed alla vita civile ed all' animo suo più conformi. Era Roderigo bellissimo uomo, e mostrava una età di trent' anni; ed avendo in pochi giorni dimostro di quante ricchezze abbondasse, e dando esempi di sè d'essere umano e liberale, molti nobili cittadini, che avevano assai figliuole e pochi danari, se gli offerivano; tra le quali tutte Roderigo scelse una bellissima fanciulla chiamata Onesta, figliuola d'Amerigo Donati, il quale n' aveva tre altre insieme con tre figliuoli maschi, tutti uomini e quelle erano quasi che da marito. E benchè fusse d' una nobilissima famiglia, e di lui fosse in Firenze tenuto buon conto, nondimeno era rispetto alla brigata che aveva ed alla nobiltà, poverissimo. Fece Roderigo magnifiche e splendidissime nozze, nè lasciò in dietro alcuna di quelle cose che in simil feste si desiderano; essendo per la legge che gli era stata data nell' uscire dello inferno sottoposto a tutte le passioni umane. Subito cominciò a pigliar piacere degli onori e delle pompe del mondo, ed aver caro d'esser laudato tra gli uomini: il che gli recava spesa non picciola. Oltre a questo non fu dimorato molto con la sua Monna Onesta, che se ne innamorò fuor di misura, nè poteva vivere qualunque volta la vedeva star trista ed aver alcuno dispiacere. Aveva Monna Onesta portato in casa di Roderigo insieme con la nobiltà seco e con la bellezza tanta superbia, che non n' ebbe mai tanta Lucifero; e Roderigo che aveva provata l' una e l' altra, giudicava quella della moglie superiore. Ma diventò di lunga maggiore come prima quella si accorse dell' amore che il marito le portava: e parendole poterlo da ogni parte signoreggiare, senza alcuna pietà o rispetto li comandava, nè dubitava quando da lui alcuna cosa gli era negata con parole villane ed ingiuriose morderlo; il che era a Roderigo cagione d'incredibil noia. Pur nondimeno il suocero, i fratelli, il parentado, l'obbligo del matrimonio e sopra tutto il grande amore le portava gli faceva aver pazienza. Io voglio lasciar le grandi spese che per contentarla faceva in vestirla di nuove usanze e contentarla di nuove foggie, che continuamente la nostra città per sua natural consuetudine varia, che fu necessitato, volendo star in pace con lei, aiutare al suocero maritare l' altre sue figliuole, dove spese grossa somma di danari. Dopo questo volendo aver bene con quella, gli convenne mandare un de' fratelli in Levante con panni, ed un altro in Ponente con drappi, all' altro aprire un battiloro in Firenze, nelle quali cose dispensò la maggior parte delle sue fortune. Oltre a questo ne' tempi di carnesciale e di San Giovanni, quando tutta la città per antica consuetudine festeggia, e che molti cittadini nobili e ricchi con splendidissimi conviti si onorano, per non esser Monna Onesta alle altre donne inferiore voleva che il suo Roderigo con simili feste tutti gli altri superasse. Le quali cose tutte erano da lui per le sopraddette cagioni sop-

portate, nè gli sarebbono ancora che gravissime, parute gravi a farle, se da questo ne fusse nata la quiete della casa sua, e s' egli avesse potuto pacificamente aspettare i tempi della sua rovina. Ma gl' interveniva l' opposto; perchè con l'insopportabili spese, l'insolente natura di lei infinite incomodità gli recava, e non erano in casa sua nè servi nè serventi, che non che molto tempo, ma brevissimi giorni potessero sopportare. Donde ne nascevano a Roderigo disagi gravissimi, per non poter tener servo che avesse amore alle cose sue e non che altri, quelli diavoli, i quali in persona di famigli aveva condotti seco, più tosto elessero di tornarsene in inferno a stare nel fuoco, che viver nel mondo sotto l' imperio di quella. Standosi adunque Roderigo in questa tumultuosa e inquieta vita, e avendo per le disordinate spese già consumato quanto mobile aveva riserbato, cominciò a vivere sotto la speranza de' ritratti che di Ponente e di Levante aspettava; ed avendo ancor buon credito, per non mancar di suo grado, prese a cambio, e girandogli già molti marchi addosso, fu tosto notato da quelli che in simili esercizj in mercato si travagliano. Ed essendo di già il caso suo tenero, vennero in un subito di Levante e di Ponente novelle, come l' uno de' fratelli di Monna Onesta s' avea giocato tutto il mobile di Roderigo, l'altro tornando sopra una nave carica di sua mercanzia, senza essersi altrimenti assicurato, era insieme con quella annegato. Nè fu prima pubblicata questa cosa, che i creditori di Roderigo si ristrinsero insieme, e giudicando che fosse spacciato, nè potendo ancora scoprirsi, per non esser venuto il tempo de' pagamenti loro, conclusero che fosse bene osservarlo così destramente, acciocchè dal detto al fatto di nascosto non se ne fuggisse. Roderigo dall' altra parte non veggendo al caso suo rimedio, e sapendo quanto la legge infernale lo costringeva, pensò di fuggirsi in ogni modo, e montato una mattina a cavallo, abitando propinquo alla porta al Prato, per quella se ne uscì; nè prima fu veduta la partita sua, che il romore si levò fra i creditori, i quali ricorsi a' magistrati, non solamente co' cursori, ma popolarmente si misero a seguirlo. Non era Roderigo, quando se gli levò dietro il romore, dilungato dalla città un miglio, in modo che vedendosi a mal partito, deliberò, per fuggir più secreto, uscire di strada, e a traverso per gli campi cercare sua fortuna. Ma sendo a far questo impedito dalle assai fosse che attraversano il paese, nè potendo per questo ire a cavallo, si mise a fuggire a piè, e lasciata la cavalcatura in su la strada attraversando di campo in campo coperto dalle vigne e da canneti, di che quel paese abbonda, arrivò sopra Peretola a casa Gio. Matteo del Bricca lavoratore di Giovanni del Bene, ed a sorte trovò Gio. Matteo che recava a casa da rodere a' buoi, e se gli raccomandò, promettendogli che se lo salvava dalle mani de' suoi nimici, i quali per farlo morire in prigione lo seguitavano, che lo farebbe ricco, e gliene darebbe innanzi alla sua partita tal saggio, che gli crederebbe; e quando questo non facesse, era contento che esso proprio lo ponesse in mano a' suoi adversarj. Era Gio. Matteo, ancor che contadino, uomo animoso; e giudicando non poter perdere a pigliar partito di salvarlo, gliene promise; e cacciatolo in un monte di letame, il quale avea davanti alla sua casa, lo ricoperse con cannuccie e altre mondiglie che per ardere avea ragunate. Non era Roderigo a pena fornito di nascondersi, che i suoi perseguitatori sopraggiunsero, e per ispaventi che facessero a Gio. Matteo, non trassero mai da lui che l' avesse visto. Talchè passati più innanti, avendolo in vano quel dì e l' altro cerco, stracchi se ne tornarono a Firenze. Gio. Matteo adunque, cessato il rumore, e trattolo del luogo dov' era, lo richiese della fede data. Al quale Roderigo disse: Fratel mio, io ho con teco un grande obbligo, e lo voglio in qualunque modo soddisfare; e perchè tu creda ch' io possa farlo, ti dirò chi io sono: e quivi gli narrò di suo essere, e

delle leggi avute all' uscire d' inferno, e della moglie tolta: e di più gli disse il modo col quale lo voleva arricchire, che in somma sarebbe questo, che come si sentiva che alcuna donna fosse spiritata, credesse lui essere quello, che gli fosse addosso, nè mai se ne uscirebbe s' egli non venisse a trarnelo, donde avrebbe occasione di farsi a suo modo pagare da' parenti di quella; e rimasi in questa conclusione sparì via. Nè passarono molti giorni, che si sparse per tutta Firenze, come una figliuola di messer Ambrogio Amedei, la quale aveva maritata a Buonaiuto Tebalducci, era indemoniata. Nè mancarono i parenti di farvi di quelli rimedj, che in simili accidenti si fanno, ponendole in capo la testa di san Zanobi e il mantello di san Gio. Gualberto: le quali cose tutte da Roderigo erano uccellate: e per chiarirsi ciascuno come il male della fanciulla era uno spirito, e non altra fantastica immaginazione, parlava latino, e disputava delle cose di filosofia, e scopriva i peccati di molti: tra i quali scoperse quelli d' un frate, che s'aveva tenuta una femmina vestita ad uso di fraticino più di quattr' anni nella sua cella, le quali cose facevano maravigliare ciascuno. Viveva pertanto messer Ambrogio mal contento, ed avendo in vano provato tutti i rimedj, aveva perduta ogni speranza di guarirla, quando Gio. Matteo venne a trovarlo, e li promise la salute della sua figliuola, quando gli voglia donare cinquecento fiorini per comperare un podere a Peretola. Accettò messer Ambrogio il partito, dove Gio. Matteo fatte prima dire certe messe, e fatte sue cerimonie per abbellire la cosa, s' accostò agli orecchi della fanciulla, e disse: Roderigo, io sono venuto a trovarti, perchè tu m' osservi la promessa. Al quale Roderigo rispose: Io sono contento, ma questo non basta a farti ricco; e però partito ch' io sarò di qui, entrerò nella figliuola di Carlo re di Napoli, nè mai n' uscirò senza te. Faraiti fare allora una mancia a tuo modo, nè poi mi darai più briga. Detto questo s'uscì d'addosso a colei, con piacere e ammirazione di tutta Firenze. Non passò molto tempo, che per tutta Italia si sparse l' accidente venuto alla figliuola del re Carlo, nè trovandosi il remedio de' frati valevole, avuta il re notizia di Gio. Matteo, mandò a Firenze per lui: il qual arrivato a Napoli, dopo qualche finta cerimonia, la guarì. Ma Roderigo prima che partisse, disse: Tu vedi, Gio. Matteo, io t' ho osservate le promesse d' averti arricchito; e però sendo disobbligo, io non ti sono più tenuto di cosa alcuna. Per tanto sarai contento non mi capitare più innanzi; perchè dove io t' ho fatto bene ti farei per l'avvenire male. Tornato adunque a Firenze Gio. Matteo ricchissimo, perchè aveva avuto dal re meglio che cinquanta mila ducati, pensava di godersi quelle ricchezze pacificamente, non credendo però che Roderigo pensasse d' offenderlo. Ma questo suo pensiero fu subito turbato da una novella, che venne come una figliuola di Lodovico VII, re di Francia era spiritata; la quale novella alterò tutta la mente di Gio. Matteo, pensando all' autorità di quel re e alle parole, che gli aveva Roderigo dette. Non trovando adunque il re alla sua figliuola rimedio, e intendendo la virtù di Gio. Matteo, mandò prima a richiederlo semplicemente per un suo cursore: ma allegando quello certe indisposizioni, fu forzato quel re a richiederne la signoria, la quale forzò Gio. Matteo ad ubbidire. Andato pertanto costui tutto sconsolato a Parigi, mostrò prima al re come egli era certa cosa che per lo addietro aveva guarita qualche indemoniata, ma che non era per questo che egli sapesse o potesse guarire tutti; perchè se ne trovano di sì perfida natura che non temono nè minacce, nè incanti, nè alcuna religione; ma con tutto questo era per far suo debito, e non gli riuscendo, ne domandava scusa e perdono. Al quale il re turbato disse, che se non la guariva, che lo appenderebbe. Sentì per questo Gio. Matteo dolor grande; pure fatto buon cuore, fece venire l' indemoniata, e accosta-

tosi all'orecchio di quella, umilmente si raccomandò a Roderigo, ricordandogli il benefizio fattogli, e di quanta ingratitudine sarebbe esempio se l' abbandonasse in tanta necessità. Al quale Roderigo disse: Deh villano traditore, sì che tu hai ardire di venirmi innanzi? Credi tu poterti vantare d' esser arricchito per le mie mani? Io voglio mostrar a te e a ciascuno, come io so dare e torre ogni cosa a mia posta, ed innanzi che tu ti parta di qui io, ti farò impiccare in ogni modo. Donde che Gio. Matteo non veggendo per all'ora rimedio, pensò di tentare la sua fortuna per un'altra via, e fatto andar via la spiritata, disse al re: Sire, come vi ho detto, e' ci sono di molti spiriti che sono sì maligni, che con loro non s' ha alcun buon partito, e questo è un di quelli: pertanto io voglio fare un'ultima sperienza la quale se gioverà, la Vostra Maestà ed io aremo l' intenzione nostra: quando non giovi, io sarò nelle tue forze, ed arai di me quella compassione che merita l'innocenza mia. Farai pertanto fare in su la piazza di Nostra Donna un palco grande e capace di tuoi baroni e di tutto il clero di questa città; farai parar il palco di drappi di seta e d'oro: fabbricherai nel mezzo di quello un altare; e voglio che domenica mattina prossima tu col clero, insieme con tutti i tuoi principi e baroni, con la real pompa, con splendidi e ricchi abbigliamenti convegniate sopra quello, dove, celebrata prima una solenne messa, farai venire l'indemoniata. Voglio oltre a questo che dall'un canto della piazza sieno insieme venti persone almeno, che abbiano trombe, corni, tamburi, cornamuse, cembanelle, cemboli ed ogni altra qualità romori, i quali quando io alzerò un cappello, dieno in quegl' instrumenti, e sonando ne vengano verso il palco. Le quali cose, insieme con certi altri secreti rimedj, credo che faranno partire questo spirito. Fu subito dal re ordinato tutto, e venuta la domenica mattina, e ripieno il palco di personaggi e la piazza di popolo, celebrata la messa, venne la spiritata, condotta in sul palco per le mani di due vescovi e molti signori. Quando Roderigo vide tanto popolo insieme, e tanto apparato, rimase quasi che stupido, e fra sè disse: Che cosa ha pensato di fare questo poltrone di questo villano? Cred' egli sbigottirmi con questa pompa? Non sa egli che io sono uso a veder le pompe del cielo e le furie dello inferno? Io lo castigherò in ogni modo. Ed accostandosegli Gio. Matteo, e pregandolo che dovesse uscire, gli disse: Oh tu hai fatto il bel pensiero! Che credi tu fare con questi tuoi apparati? Credi tu fuggir per questo la potenza mia e l' ira del re? Villano, ribaldo, io ti farò impiccare in ogni modo. E così ripregandolo quello, e quell' altro dicendogli villania, non parve a Gio. Matteo di perdere più tempo; e fatto il cenno col cappello, tutti quelli ch' erano a romoreggiar deputati, diedero in quelli suoni, e con romori che andavano al cielo ne vennero verso il palco. Al quale romore alzò Roderigo gli orecchi, e non sapendo che cosa fosse, e stando forte maravigliato, tutto stupido domandò Gio. Matteo che cosa quella fosse. Al quale Gio. Matteo tutto turbato disse: Ohimè, Roderigo mio! quella è la moglie tua che ti viene a ritrovare. Fu cosa maravigliosa a pensare quanta alterazione di mente recasse a Roderigo, sentir ricordare il nome della moglie; la quale fu tanta che non pensando s' egli era possibile o ragionevole che la fosse dessa, senza replicare altro, tutto spaventato se ne fuggì, lasciando la fanciulla libera, e volle più tosto tornarsene in inferno a render ragione delle sue azioni, che di nuovo con tanti fastidj, dispetti e pericolo sottoporsi al giogo matrimoniale. E così Belfagor tornato in inferno, fece fede de' mali che conduce in una casa la moglie, e Gio. Matteo che ne seppe più che 'l diavolo, si ritornò tosto lieto a casa.

CAPITOLI PER UNA BIZZARRA COMPAGNIA.

Sendosi ragunati insieme più uomini e donne più tempo per far chiacchiere; ed essendo accaduto, che molte volte si son fatte cose piacevoli, e molte volte dispettose, e non vi si essendo per ancora trovato modo a far le cose piacevoli diventare più piacevoli, e le cose dispettose meno dispettose; ed essendosi qualche volta pensato qualche natta, e non avendo, per poca diligenza di chi l' ha pensata, avuto effetto; è parso a chi ha qualche cervello, e nelle cose degli uomini e delle donne qualche esperienza, di ordinare, o vogliam dire regolare in modo tal compagnia, che ciascuno possa pensare, e pensando operare quelle cose, che alle donne e agli uomini e a qualunque di essi in qualunque modo giovino; però si delibera che la detta compagnia sia e si intenda essere sottoposta agl' infrascritti capitoli, formati e deliberati di comun consenso, i quali sono questi, cioè:

Che niuno uomo minore di trenta anni possa essere di detta compagnia, e le donne possano essere di ogni età.

Che detta compagnia abbia un capo, uomo o donna che sia, da stare otto dì; e degli uomini sia il primo capo quello che ha di mano in mano maggior naso, e delle donne quella che di mano in mano avrà minor piè.

Niuno, o uomo o donna, che non ridicessi fra un dì le cose che si facessino in detta compagnia, sia punito in questo modo: se la è donna, si abbiano ad appiccare le sue pianelle in luogo che ognuno le vegga con una polizza da piè del nome suo: se gli è uomo, si appendano le sue calze a rovescio in luogo eminente, e da ciascuno veduto.

Debbasi sempre dir male l' uno dell' altro, e de' forestieri che vi capitassero dire tutti i peccati loro, e farli intendere pubblicamente senza rispetto alcuno.

Non si possa alcuno di detta compagnia, o uomo o donna, confessare in altri tempi che per la settimana santa; e chi contraffacesse sia obbligato, se ella è donna portare, se gli è uomo esser portato dal capo della compagnia in quel modo che a lui parrà. E il confessore si debba torre cieco, e quando egli avesse l' udir grosso, sarà tanto meglio.

Non si possa mai per alcun conto dir bene l' uno dell' altro; e se alcuno contraffacesse sia punito come di sopra.

Se ad alcuno uomo, o ad alcuna donna paresse esser troppo bella, e di questo si trovasse due testimonj, sia obbligata la donna mostrare la gamba ignuda infino sopra il ginocchio quattro dita; e se gli è uomo chiarire la compagnia se egli avesse nella brachetta fazzoletto, o simil cosa.

Sieno obbligate le donne ad andare quattro volte il mese a' Servi almeno, e di più tutte quelle volte che da quelli della compagnia fussero richieste sotto la pena del doppio.

Quando uomo o donna di detta compagnia cominciasse a dire una cosa, e gli altri gliela lasciassero fornire, siano condannati in quella pena che parrà a colui o a colei che avrà cominciata detta novella.

Deliberinsi in detta compagnia tutte quelle cose, alle quali la minor parte dei ragunati si accorderà; e i manco favori sempre ottengano il partito.

Se ad alcuno della compagnia da alcuno de' suoi fratelli o da altri fosse detto alcun segreto, e fra due dì non l' abbia pubblicato, s' intenda se egli è uomo o donna incorso in pena di avere a far sempre ogni cosa al contrario, senza potersene per alcun modo, o via retta o indiretta, sgabellare.

Non si debba, nè possa tener mai in detta compagnia silenzio, ma quanto più si cicalerà, e più insieme, tanto più commendazione si meriti, e quello che fia prima a restare di ciarlare debba essere tanto sbivato da tutti gli altri della compagnia, che renda conto perchè si è racchetato.

Non debbano, nè possano quelli della compagnia accomodare l'uno l'altro di cosa alcuna; ma sendo da alcuno richiesti d'imbasciate, debbano sempre riferirle al contrario.

Sia obbligato ciascuno ad avere invidia al bene dell' altro, e per questo fargli tutti quei dispetti che potrà; e potendo farne alcuno e non lo facendo, sia punito a beneplacito del signore.

Che ciascuno in ogni luogo e di ogni tempo senza alcun rispetto sia tenuto voltarsi a qualunque riso, spurgo, o altro cenno, e rispondere col medesimo, sotto pena di non poter negare cosa, di che fosse richiesto per tutto quel mese.

Volendo ancora che ciascuno possa avere la sua comodità, si provvede che ciascun uomo e ciascuna donna, l'uno senza la moglie, e l'altra senza il marito, debba dormire del mese almeno quindici dì notti, sotto pena di avere a dormire due mesi insieme alla fila.

Colui o colei che farà più parole e meno conclusione, sia più onorato e tenutone più conto.

Debbano così uomini e donne di detta compagnia andare a tutti i perdoni, feste, e altre cose che si fanno per le chiese, e a tutti i desinari, merende, cene commedie, veglie ed altre chiacchiere simili che si fanno per le case, sotto pena, sendo donna, di esser confinata in una regola di frati, e sendo uomo, in un monistero.

Siano tenute le donne stare i tre quarti del tempo tra le finestre e gli usci, o dinanzi o di dietro come par loro; e gli uomini di detta compagnia siano tenuti rappresentarsi loro almeno dodici volte il dì.

Che le donne di detta compagnia non abbiano ad avere suocera; e se alcuna per ancora l'avesse, debba infra sei mesi con scamonea o altri simili rimedj levarsela dinanzi: la qual medicina possano anche usare contro ai loro mariti, che non facessino il debito loro.

Non possano le donne di detta compagnia portare faldiglie o altra cosa sotto, che dia impedimento; e gli uomini tutti debbano ire senza stringhe, e in luogo di quelle usino gli spilletti, i quali siano proibiti portare alle donne, sotto pena di avere a guardare con gli occhiali il Gigante di piazza.

Che ciascuno così maschio come femmina, per dare riputazione al luogo, si debba vantare delle cose che non ha, e che non fa; e quando dicesse il vero appunto, per il qual vero mostrasse o la povertà sua, o altra simil cosa, sia punito a beneplacito del principe.

Che non si debba mai mostrare con segni di fuora l'animo suo di dentro, anzi fare tutto il contrario; e quello che sa meglio fingere o dire le bugie, meriti più commendazione.

Che si debba mettere la maggior parte del tempo in azzimarsi e ripulirsi, sotto pena a chi contraffacesse di non esser mai guatato dagli altri della compagnia.

Qualunque in sogno ridicessi alcuna cosa che egli avesse detta o fatta il giorno, sia tenuto una mezz'ora a culo alzato, e ciascuno della compagnia gli debba dare una scoreggiata.

Qualunque udendo messa non guarderà spesso intorno, o si porrà in luogo da non esser veduto da ciascuno, sia punito *pro peccato* di *Læsæ Majestatis*.

Che non debba mai o uomo o donna, massime chi desidera aver figliuoli,

calzare il piè ritto, sotto pena di avere ad ire scalzo un mese, o quel più paresse al principe.

Che nessuno nell'addormentarsi possa chiudere tutti due gli occhi ad un tratto, ma prima l'uno e poi l'altro; il quale è ottimo rimedio a mantenere la vista.

Che le donne nell'andare portino in modo i piedi, che non si possa mediante quelli conoscere se le sono accollate alte o basse.

Che nessuno si possa mai soffiare il naso quando è visto, se non in caso di necessità.

Che ciascuno sia obbligato *in forma cameræ* a grattarsi quando gli pizzica.

Che l'ugna de' piè, come quelle delle mani, si debbano ogni quattro giorni nettare.

Che le donne siano tenute nel porsi a sedere, sempre mettersi qualche cosa sotto per parer maggiori.

Che si debba eleggere un medico per la compagnia, che non passi anni ventiquattro acciocchè possa i disagj, e regga alla fatica.

ALLOCUZIONE

FATTA AD UN MAGISTRATO NELL' INGRESSO DELL' UFFICIO.

ECCELSI SIGNORI, MAGNIFICO PRETORE, VENERABILI COLLEGJ, EGREGJ DOTTORI, E ONOREVOLI MAGISTRATI,

Ciascuna delle Prestanze Vostre può aver veduto come io, non per mia volontà, ma per espresso comandamento de' nostri Eccelsi Signori, son venuto a parlare dinanzi a Voi : il che mi alleggerisce assai l'animo, perchè, come sendoci per me medesimo venuto, io meritavo di esser biasimato come presuntuoso; così sendo costretto dal comandamento di questi Eccelsi Signori, merito di essere non già laudato, ma almeno scusato come obbediente. E benchè l'inesperienza mia sia grande, la potenza e autorità loro è tanta, che la può molto più in me che non può quella. Non posso nondimanco fare che io non abbia dispiacere di esser ridotto a parlare di quelle cose che io non ho notizia nè veggo altro rimedio a soddisfare a me e a voi, che esser brevissimo, acciocchè nel parlar poco faccia meno errori, e manco v' infastidisca. Nè credo ancora, che il parlar lungamente sia conveniente, perchè, avendo a parlare della giustizia davanti ad uomini giustissimi, par cosa piuttosto superflua che necessaria. Pure per soddisfare a questa cerimonia e antica consuetudine dico, come gli antichi poeti, i quali furono quelli che secondo i Gentili cominciarono a dar le leggi al mondo, riferiscono che gli uomini erano nella prima età tanto buoni, che gli Dei non si vergognarono di discender di cielo, e venire insieme con loro ad abitare la terra. Dipoi, mancando la virtù e sorgendo i vizj, cominciarono appoco appoco a ritornarsene in cielo; e l' ultimo che si partì di terra fu la Giustizia. Questo non mostra altro se non la necessità che hanno gli uomini di vivere sotto le leggi di quella, mostrando che benchè gli uomini fossero diventati ripieni di tutti i vizj, e col puzzo di quelli avessero cacciati gli altri Dei; nondi-

manco si mantennero giusti. Ma col tempo mancando ancora la Giustizia, mancò con quella la pace: donde ne nacquero le ruine de' regni e delle repubbliche. Questa Giustizia andatasene in cielo non è mai poi tornata ad abitare universalmente intra gli uomini, ma sì bene particolarmente in qualche città, la quale, mentre vi è stata ricevuta, l' ha fatta grande e potente. Questa esaltò lo stato de' Greci e de' Romani; questa ha fatto molte repubbliche e regni felici; questa ancora ha qualche volta abitata la nostra patria, e l' ha accresciuta e mantenuta ed ora anche la mantiene ed accresce. Questa genera negli stati e ne' regni unione; l' unione potenza e mantenimento di quelli; questa difende i poveri e gl' impotenti, reprime i ricchi e i potenti, umilia i superbi e gli audaci, frena i rapaci e gli avari, gastiga gl' insolenti e i violenti disperge. Questa genera negli stati quella eguaglianza, che a volerli mantenere è cotanto desiderabile: questa sola virtù è quella che infra tutte le altre piace a Dio, e ne ha mostri particolari segni, come dimostrò nella persona di Traiano, il quale ancorachè pagano ed infedele, fu ricevuto per intercessione di san Gregorio nel numero degli eletti suoi, non per altri meriti, che per avere senza alcun rispetto amministrato giustizia; di che Dante nostro con versi aurei e divini fa pienissima fede dove dice:

« Ivi era effigiata l' altra gloria
Del principe romano, il cui valore
Mosse Gregorio alla sua gran vittoria.

« Io dico di Traiano imperatore,
Ed una vedovella gli era al freno
Di lagrime atteggiata e di dolore.

« Dintorno a lui parea calcato e pieno
Di cavalieri e l' aquile dell' oro,
Sovr' esso in vista al vento si movieno.

« La vedovella infra tutti costoro,
Parea dicer: Signor, fanne vendetta
Del mio figliuol, che è morto, ond' io m' accoro:

« Ed ei dicere a lei: Ora ti aspetta
Tanto ch' io torni, ed ella: O signor mio,
Siccome donna in cui dolor si affretta,

« Se tu non torni? ed ei: Chi fia dov' io
La ti farà: ed ella: L' altrui bene
Che giova a te, se 'l tuo metti in obblio?

« E lui dicere allora: Omai conviene
Ch' io solva il mio dover anzi ch' io muova,
Giustizia il vuole, e pietà mi ritiene. »

Versi, come io dissi, veramente degni di essere scritti in oro, per i quali si vede quanto Iddio ama e la giustizia e la pietà.

Dovete pertanto, Prestantissimi Cittadini, e Voi altri che siete preposti a giudicare chiudervi gli occhi, turarvi gli orecchi, legarvi le mani quando voi abbiate a veder nel giudizio gli amici o parenti, o sentir preghi o persuasioni non ragionevoli; o a ricever cosa alcuna che vi corrompa l' animo, o vi devii dalle pie e giuste operazioni. Il che se farete, quando la Giustizia non ci sia, tornerà

ad abitare in questa città; quando la ci sia, ci starà volentieri, nè le verrà voglia di tornarsene in cielo; e così insieme con lei farete questa città e questo stato glorioso e perpetuo; e però a questo io vi conforto, e per debito dell'ufizio nostro ve lo protesto: e Voi Ser..... ne sarete rogato.

DISCORSO MORALE.

De profundis clamavi ad te, Domine, Domine, exaudi vocem meam.

Avendo io questa sera, onorandi padri e maggiori fratelli [1], a parlare alle carità vostre per ubbidire a' miei maggiori, e ragionare qualche cosa della penitenza, mi è parso cominciare l' esortazione mia colle parole del lettore dello Spirito Santo, David profeta, acciocchè quelli, che con lui hanno peccato, con le parole sue sperino di potere dall' altissimo e clementissimo Dio misericordia ricevere, nè di poterla avere, avendola quello ottenuta, si sbigottischino; perchè da quello esempio nè maggiore errore nè maggior penitenza in un uomo si può comprendere, nè in Dio maggior liberalità al perdonare si può trovare. E però con le parole del Profeta diremo: O Signore, io che mi trovo nel profondo del peccato ho con voce umile e piena di lacrime chiamato a te, o Signore, misericordia; e ti prego che tu sia contento per la tua infinita bontà concedermela. Nè sia alcuno che si disperi di poterla ottenere, pure che con gli occhi lacrimosi, col cuore afflitto e con la voce mesta l'addimandi. O immensa pietà di Dio, o infinita bontà! Conobbe l' altissimo Iddio quanto fosse facile l' uomo a scorrere nel peccato; vide che avendo a stare sul rigore della vendetta, era impossibile che niuno uomo si salvasse, nè possette col più pio rimedio alla umana fragilità provvedere, che con ammonire l' umana generazione, che non il peccato, ma la perseveranza del peccato lo potevano fare implacabile; e perciò aperse agli uomini la via della penitenza per la quale avendo l' altra via smarrita, e' potessino per quella salire al cielo. Pertanto la penitenza è unico rimedio a cancellarne tutti i mali, tutti gli errori degli uomini, i quali ancorachè siano molti, e in molti e varj modi si commettano, nondimeno si possono a largo modo in due parti dividere. L' uno è essere ingrato a Dio, l' altro essere inimico al prossimo. Ma a voler conoscere l' ingratitudine nostra conviene considerare quanti e quali sieno i benefizj che noi abbiamo ricevuti da Dio. Pensate, pensate come tutte le cose fatte e create, sono fatte e create a benefizio dell' uomo. Voi vedete prima l' immenso spazio della terra, la quale perchè potesse essere dagli uomini abitata non permesse che la fusse tutta circondata dall' acque, ma ne lasciò parte scoperta per suo uso, fece di poi nascere in quella tanti animali, tante piante, tante erbe, e qualunque cosa sopra quella si genera a benefizio suo; e non solo volle che la terra provvedesse al vivere di quello, ma comandò ancora all' acque che nutrissero infiniti animali per il suo vitto. Ma spicchiamoci da

[1] Nella nostra città di Firenze, dove sono frequentissime le confraternite, o società di persone laiche, che vi si adunano per esercizj di religione, usa che anche tali persone negli oratorj delle dette confraternite talvolta predichino alle loro raunanze. In una di esse fece il Machiavelli questa allocuzione.

queste cose terrene e alziamo gli occhi al cielo, e consideriamo la bellezza di quelle cose che noi vediamo, delle quali parte ne ha fatte per nostro uso, parte perchè conoscendo lo splendore e la mirabile opera di quelle ci venga sete e desiderio di possedere quelle altre che ci sono nascoste. Non vedete voi quante fatiche dura il sole per farci parte della sua luce, per far vivere con la sua potenza e noi e quelle cose che da Dio sono create per noi? Adunque ogni cosa è creata per onore e per bene dell' uomo, e l' uomo è solo creato per bene e onore di Dio, al quale diede il parlare che potesse laudarlo, gli dette il vedere non volto alla terra come gli altri animali, ma volto al cielo, perchè potesse continuamente vederlo, diedegli le mani che potesse fabbricare i templi e fare i sacrifizj in onor suo, diedegli la ragione e l' intelletto, perchè potesse speculare e conoscere la grandezza di Dio. Vedete adunque con quanta ingratitudine l' uomo contro a tanto benefattore insurga, e quante punizioni meriti quando egli perverte l' uso di queste cose, e voltale al male, e quella lingua fatta per onorare Iddio lo bestemmia; la bocca per la quale si ha a nutrire, la fa diventare una fogna e una via per soddisfare all' appetito e al ventre con delicati e superflui cibi; quelle speculazioni da Dio in speculazioni del mondo converte; quell' appetito di conservare la spezie, in lussuria ed in molte altre lascivie converte. E così l' uomo, mediante queste brutte opere, di animale razionale in animale bruto si trasforma. Diventa pertanto l' uomo, usando questa ingratitudine contro a Dio, di angelo diavolo, di signore servo, di uomo bestia.

Questi che sono ingrati a Dio è impossibile che non siano inimici al prossimo. Sono quelli inimici al prossimo che mancano della carità. Questa, padri e fratelli miei, è quella sola che vale più di tutte le altre virtù degli uomini, questa è quella di cui la Chiesa di Dio sì largamente parla, che chi non ha carità non ha nulla; di questa dice san Paolo: *Si linguis non solum hominum sed angelorum loquar, caritatem autem non habeam, factus sum sicut aes sonans.* « Se io parlassi con tutte le lingue degli uomini e degli angioli, io sono proprio un suono senza frutto. » Sopra questa è fondata la Fede di Cristo. Non può essere pieno di carità quello che non sia pieno di religione; perchè la carità è paziente e benigna, non ha invidia, non è perversa, non insuperbisce, non è ambiziosa, non cerca il suo proprio comodo, non si sdegna ripresa del male, non si rallegra di quello, non gode della vanità, tutto patisce, tutto crede, tutto spera. O divina virtù, o felici coloro che ti posseggono! Questa è quella celestial veste della quale noi dobbiamo vestirci, se vogliamo essere intromessi alle celestiali nozze dell' imperadore nostro Cristo Gesù nel celeste regno; questa è quella, della quale chi non sarà ornato sarà cacciato dal convito, e posto nel sempiterno incendio. Qualunque dunque manca di questa, conviene che sia inimico al prossimo, non sovvenga a quello, non sopporti i suoi difetti, non lo consoli nelle tribulazioni, non insegni agl' ignoranti, non consigli chi erra, non aiuti i buoni, non punisca i tristi. Queste offese contro al prossimo sono grandi, l' ingratitudine contro a Dio è grandissima; ne' quali duoi vizj perchè noi caggiamo spesso, Iddio benigno creatore ci ha mostro la via del rizzarci, la quale è la penitenza, la potenza della quale con le opere e con le parole ci ha dimostro. Con le parole, quando comandò a san Pietro, che perdonasse settanta volte sette il dì all' uomo che perdonanza gli domandasse; coll' opere quando perdonò a David l' adulterio e l' omicidio, e a san Pietro l' ingiuria di averlo non solo una volta, ma tre negato. Qual peccato non perdonerà Iddio a voi, se voi vi ridurrete veramente a penitenza? Poichè perdonò questi a loro, e non solamente perdonò, ma gli onorò intra i primi eletti nel cielo, solamente perchè David prostrato in terra pieno di afflizione e di lacrime gridava: *Miserere mei,*

Deus, solamente perchè san Pietro *flevit amare.* Pianse amaramente, come pianselo David, e meritò l'uno e l'altro il perdono.

Ma perchè e' non basta il pentirsi e piagnere, che bisogna prepararsi in le opere contrarie al peccato, per non potere errare più per levar via l'occasione del male, conviene imitare san Francesco e san Girolamo, quali per reprimere la carne, e torle facultà a sforzarli alle inique tentazioni, l'uno si rivoltava su per gli pruni, l'altro con un sasso il petto si lacerava. Ma con quali sassi, con quali pruni reprimeremo noi la volontà delle usure, delle infamie e degl'inganni che si fanno al prossimo, se non con l'elemosine, con onorare e beneficare quello? Ma noi siamo ingannati dalla libidine, involti negli errori, e inviluppati ne' lacci del peccato, e nelle mani del diavolo ci troviamo; perciò conviene ad uscire, ricorrere alla penitenza e gridare con David: *Miserere mei, Deus,* e con san Pietro piangere amaramente, e di tutti i falli commessi vergognarsi, e pentirsi e conoscere chiaramente, che quanto piace al mondo è brieve sogno.

DISCORSO OVVERO DIALOGO

IN CUI SI ESAMINA, SE LA LINGUA, IN CUI SCRISSERO DANTE, IL BOCCACCIO E IL PETRARCA, SI DEBBA CHIAMARE ITALIANA, TOSCANA, O FIORENTINA.

Semprechè io ho potuto onorare la patria mia, eziandio con mio carico e pericolo, l'ho fatto volentieri; perchè l'uomo non ha maggiore obbligo nella vita sua, che con quella, dependendo prima da essa l'essere, e dipoi tutto quello che di buono la fortuna e la natura ci hanno conceduto; e tanto viene ad essere maggiore in coloro, che hanno sortito patria più nobile. E veramente colui il quale coll'animo e coll'opera si fa nimico della sua patria, meritamente si può chiamare parricida, ancorchè da quella fusse suto offeso. Perchè se battere il padre e la madre per qualunque cagione è cosa nefanda, di necessità ne segue, il lacerare la patria essere cosa nefandissima, perchè da lei mai si patisce alcuna persecuzione, per la quale possa meritare di essere da te ingiuriata, avendo a riconoscere da quella ogni tuo bene; talchè se ella si priva di parte de' suoi cittadini, sei piuttosto obbligato ringraziarla di quelli che ella si lascia, che infamarla di quelli che ella si toglie. E quando questo sia vero, che è verissimo, io non dubito mai d'ingannarmi per difenderla, e venire contro a quelli, che troppo presuntuosamente cercano di privarla dell'onor suo. La cagione perchè io abbia mosso questo ragionamento, è la disputa nata più volte nei passati giorni, se la lingua, nella quale hanno scritto i nostri poeti ed oratori fiorentini, è fiorentina, toscana o italiana. Nella quale disputa ho considerato come alcuni meno inonesti vogliono ch'ella sia toscana, alcuni altri inonestissimi la chiamano italiana, ed alcuni tengono, ch'ella si debba chiamare al tutto fiorentina; e ciascuno di essi si è sforzato di difendere la parte sua in forma, che restando la lite indecisa, mi è paruto in questo mio vendemmiale ozio scrivervi largamente quello che io ne senta, per terminare la quistione, o per dare a ciascuno materia di maggior contesa. A volere vedere adunque con che lingua hanno scritto gli scrittori in questa moderna lingua celebrati, degli quali tengono senza discrepanza d'alcuno il primo luogo Dante, il Petrarca ed il Boccaccio, è necessario mettergli da una parte e dall'altra tutta Italia, alla

qual provincia per amore (circa la lingua) di questi tre pare che qualunque altro luogo ceda; perchè la spagnuola e la francese e la tedesca è meno in questo caso presuntuosa, che la lombarda. È necessario, fatto questo, considerare tutti li luoghi d'Italia, e vedere la differenza del parlar loro, ed a quelli dare più favore, che a questi scrittori si confanno; e concedere loro più grado, e più parte in quella lingua; e se voi volete bene distinguere tutta Italia e quante castella, non che città, sono in essa: però volendo fuggire questa confusione, divideremo quella solamente nelle sue provincie, come Lombardia, Romagna, Toscana, terra di Roma e regno di Napoli. E veramente se ciascuna di dette parti saranno ben esaminate, si vedrà nel parlare di esse gran differenze; ma a volere conoscere donde proceda questo, è prima necessario vedere qualche ragione di quelle, che fanno che infra loro sia tanta similitudine, che questi che oggi scrivono, vogliono, che quelli che hanno scritto per lo addietro, abbiano parlato in questa lingua comune italiana; e quale ragione fa, che in tanta diversità di lingua noi c' intendiamo. Vogliono alcuni, che a ciascuna lingua dia termine la particola affermativa, la quale appresso agl'Italiani con questa dizione si è significata, e che per tutta quella provincia s' intenda il medesimo parlare, dove con uno medesimo vocabolo parlando si afferma; ed allegano l' autorità di Dante, il quale volendo significare Italia, la nominò sotto questa particola, *sì* quando disse:

> « Ah, Pisa! vituperio delle genti,
> Del bel paese là dove il *sì* suona : »

cioè d' Italia. Allegano ancora l'esempio di Francia, dove tutto il paese si chiama Francia, ed è detto ancora lingua d'*oui*, e d' *oc*, che significano appresso di loro quel medesimo, che appresso gl'Italiani *sì*. Adducono ancora in esempio tutta la lingua tedesca, che dice *ya*, e tutta la Inghilterra, che dice *yes*; e forse da queste ragioni mossi vogliono molti di costoro, che qualunque è in Italia che scriva o parli, scriva e parli in una lingua. Alcuni altri tengono, che questa particola *sì* non sia quella, che regoli la lingua, perchè se la regolasse e i Siciliani e gli Spagnuoli sarebbero ancor essi, quanto al parlare, Italiani. E però è necessario, che si regoli con altre ragioni, e dicono che chi considera bene le otto parti dell' orazione, nelle quali ogni parlar si divide, troverà che quella che si chiama verbo, è la catena ed il nervo della lingua; ed ogni volta che in questa parte non si varia, ancorachè nelle altre si variasse assai, conviene, che le lingue abbiano una comune intelligenza, perchè quelli nomi che ci sono incogniti, ce li fa intendere il verbo, il quale fra loro è collocato; e così per contrario, dove li verbi sono differenti, ancorachè vi fosse similitudine ne' nomi, diventa quella lingua differente: e per esempio si può dire la provincia d' Italia, la quale è in una minima parte differente nei verbi, ma nei nomi differentissima, perchè ciascuno Italiano dice *amare, stare* e *leggere*, ma ciascuno di loro non dice già *deschetto, tavola* e *guastada*. Intra i pronomi, quelli che importano più, sono variati, siccome è *mi,* in vece di *io,* e *ti* per *tu*. Quello che fa ancora differenti le lingue, ma non tanto ch'elle non s'intendano, sono la pronunzia e gli accenti. Li Toscani fermano tutte le loro parole in sulle vocali; ma li Lombardi e li Romagnuoli quasi tutte le sospendono sulle consonanti, come *pane, pan*. Considerate adunque tutte queste ed altre differenze che sono in questa lingua italica a voler vedere quale di queste tenga la penna in mano, ed in quale abbiano scritto gli scrittori antichi, è prima necessario vedere, donde Dante e gli primi scrittori furono, e se essi

scrissono nella lingua patria, o se non vi scrissero; dipoi arrecarsi innanzi i loro scritti, ed appresso qualche scrittura mera fiorentina, o lombarda, o d' altra provincia d' Italia, dove non sia arte, ma tutta natura; e quella che fia più conforme agli scritti loro, quella si potrà chiamare, credo, quella lingua, nella quale essi abbiano scritto. Donde quelli primi scrittori fossino eccettochè un Bolognese, un Aretino ed un Pistolese, i quali tutti non aggiungono a dieci canzoni, è cosa notissima, come e' fureno Fiorentini, intra li quali Dante e Petrarca ed il Boccaccio tengono il primo luogo, e tanto alto, che alcuno non ispera più aggiugnervi. Di questi il Boccaccio afferma nel Centonovelle di scrivere in volgar fiorentino, il Petrarca non so, che ne parli cosa alcuna; Dante in un suo libro che ei fa *de Vulgari Eloquio,* dove egli danna tutta la lingua particolar d' Italia, ed afferma, non avere scritto in fiorentino, ma in una lingua curiale; in modo che quando e' se gli avesse a credere, mi cancellerebbe l' obbiezioni che di sopra si feciono, di volere intendere da loro, donde avessino quella lingua imparata. Io non voglio, in quanto s' appartenga al Petrarca ed al Boccaccio, replicare cosa alcuna, essendo l' uno in nostro favore e l' altro stando neutrale; ma mi fermerò sopra di Dante, il quale in ogni parte mostrò d' esser per ingegno, per dottrina e per giudizio uomo eccellente, eccettochè dove egli ebbe a ragionar della patria sua, la quale fuori di ogni umanità e filosofico instituto perseguitò con ogni specie d' ingiuria, e non potendo altro fare che infamarla, accusò quella di ogni vizio, dannò gli uomini, biasimò il sito, disse male de' costumi e delle leggi di lei, e questo fece non solo in una parte della sua cantica, ma in tutta e diversamente e in diversi modi; tanto l' offese l' ingiuria dell' esilio, tanta vendetta ne desiderava; e però ne fece tanta quanta egli potè: e se per sorte de' mali ch' egli le predisse, le ne fosse accaduto alcuno, Firenze arebbe più da dolersi d' aver nutrito quell' uomo, che d' alcuna altra sua rovina. Ma la fortuna per farlo mendace, e per ricoprire colla gloria sua la calunnia falsa di quello, l' ha continuamente prosperata, e fatta celebre per tutte le provincie del mondo, e condotta al presente in tanta felicità e sì tranquillo stato, che se Dante la vedesse, o egli accuserebbe sè stesso, o ripercosso dai colpi di quella sua innata invidia, vorrebbe, essendo risuscitato, di nuovo morire. Non è pertanto maraviglia, se costui che in ogni cosa accrebbe infamia alla sua patria, volle ancora nella lingua torle quella riputazione, la quale pareva a lui d' averle data ne' suoi scritti, e per non l' onorare in alcun modo, compose quell' opera per mostrar quella lingua, nella quale egli aveva scritto, non esser fiorentina; il che tanto se gli debbe credere, quanto ch' ei trovasse Bruto in bocca di Lucifero maggiore, e cinque cittadini fiorentini intra i ladroni, e quel suo Cacciaguida in paradiso, e simili sue passioni ed opinioni, nelle quali fu tanto cieco, che perse ogni sua gravità, dottrina e giudicio, e divenne al tutto un altro uomo; talmentechè se egli avesse giudicato così ogni cosa, o egli sarebbe vivuto sempre a Firenze, o egli ne sarebbe stato cacciato per pazzo. Ma perchè le cose, che s' impugnano per parole generali e per conietture possono essere facilmente riprese, io voglio a ragioni vive e vere mostrare come il suo parlare è al tutto fiorentino, e più assai che quello che il Boccaccio confessa per sè stesso esser fiorentino, ed in parte rispondere a quelli, che tengono la medesima opinione di Dante.

Parlare comune d' Italia sarebbe quello, dove fosse più del comune, che del proprio di alcuna lingua; e similmente parlar proprio fia quello, dove è più del proprio, che di alcuna altra lingua; perchè non si può trovare una lingua, che parli ogni cosa per sè senza avere accattato da altri; perchè nel conversare gli uomini di varie provincie insieme, prendono de' motti l' uno dell' altro.

Aggiugnesi a questo, che qualunque volta viene o nuove dottrine in una città, o nuove arti, è necessario che vi vengano nuovi vocaboli, e nati in quella lingua, donde quelle dottrine, o quelle arti sono venute; ma riducendosi nel parlare con i modi, con i casi, colle differenze e con gli accenti fanno una medesima consonanza con i vocaboli di quella lingua che trovano, e così diventano suoi; perchè altrimenti le lingue parrebbono rappezzate, e non tornerebbono bene; e così i vocaboli forestieri si convertono in fiorentini, non i fiorentini in forestieri, nè però diventa altro la nostra lingua che fiorentina; e di qui dipende, che le lingue da principio arricchiscono e diventano più belle, essendo più copiose: ma è ben vero, che col tempo per la moltitudine di questi nuovi vocaboli imbastardiscono e diventano un' altra cosa; ma fanno questo in centinaia d' anni; di che altri non s' accorge, se non poichè è rovinato in una estrema barbarie. Fa ben più presto questa mutazione, quando egli avvenisse che una nuova popolazione venisse ad abitare in una provincia: in questo caso ella fa la sua mutazione in un corso d' un' età d' un uomo. Ma in qualunque di questi duoi modi che la lingua si muti, è necessario che quella lingua perduta, volendola, sia riassunta per mezzo di buoni scrittori che in quella hanno scritto, come si è fatto e fa della lingua latina e della greca. Ma lasciando stare questa parte, come non necessaria, per non essere la nostra lingua ancora nella sua declinazione, e tornando donde io mi partii, dico, che quella lingua si può chiamare comune in una provincia, dove la maggior parte de' suoi vocaboli colle loro circostanze non si usino in alcuna lingua propria di quella provincia; e quella lingua si chiamerà propria, dove la maggior parte dei suoi vocaboli non si usino in altra lingua di quella provincia. Quando questo ch' io dico sia vero, che è verissimo, io vorrei chiamare Dante, che mi mostrasse il suo poema, ed avendo appresso alcuno scritto in lingua fiorentina, lo domanderei, qual cosa è quella, che nel suo poema non fosse scritta in fiorentino. E perchè e' risponderebbe, che molte, tratte di Lombardia, e trovate da sè, o tratte dal latino..... Ma perchè io voglio parlare un poco con Dante, per fuggire, *egli disse,* ed *io risposi*, metterò gl' interlocutori davanti.

N. Quali traesti tu di Lombardia?

D. Queste:

« In co del ponte presso a Benevento; »

e quest' altra:

« Con voi nasceva, e s' ascondeva vosco. »

N. Quali traesti tu dai latini?

D. Questi e molti altri:

« Transumanar significar per verba. »

N. Quali trovasti da te?

D. Questi:

« S' io m' intuassi, come tu t' immii; »

li quali vocaboli mescolati tutti con li toscani fanno una terza lingua.

N. Sta bene; ma dimmi, in questa tua opera come vi sono di questi vocaboli o forestieri, o trovati da te, o latini?

D. Nelle prime due cantiche ve ne sono pochi; ma nell' ultima assai, massime dedotti dai latini; perchè le dottrine varie, di che io ragiono, mi costringono a pigliare vocaboli atti a poterle esprimere; e non si potendo se non con termini latini, io gli usava, ma gli deduceva in modo colle desinenze, che io gli faceva diventare simili alla lingua del resto dell' opera.

N. Che lingua è quella dell' opera?

D. Curiale.

N. Che vuol dir curiale?

D. Vuol dire una lingua parlata dagli uomini di corte del papa, del duca, ec. i quali per essere uomini litterati parlano meglio, che non si parla nelle terre particolari d'Italia.

N. Tu dirai le bugie. Dimmi un poco: che vuol dire in quella lingua curiale *morse?*

D. Vuol dire *morì*.

N. In fiorentino che vuol dire?

D. Vuol dire *strignere uno con i denti*.

N. Quando tu di' nei tuoi versi:

« E quando il dente longobardo morse; »

che vuol dire quel *morse?*

D. *Punse, offese* ed *assaltò*, che è una translazione dedotta da quel *mordere*, che dicono i Fiorentini.

N. Adunque parli tu in fiorentino, e non in cortigiano.

D. Egli è vero nella maggior parte; pure io mi riguardo di non usare certi vocaboli nostri proprj.

N. Come te ne riguardi? Quando tu di':

« Forte spingava con ambe le piote; »

Questo *spingare* che vuol dire?

D. In Firenze s' usa dire, quando una bestia trae de' calci: *ella spicca una coppia di calci;* e perchè io volli mostrare come colui traeva de' calci, dissi *spingava*.

N. Dimmi: tu di' ancora volendo dire le *gambe*:

« Di quei che si piangeva con la zanca; »

perchè lo di' tu?

D. Perchè in Firenze si chiamano *zanche* quelle aste, sopra le quali vanno gli spiritelli per san Giovanni, e perchè allora e' l' usano per gambe, e io volendo significare *gambe,* dissi *zanche*.

N. Per mia fè tu ti guardi assai bene dai vocaboli fiorentini! Ma dimmi: più là, quando tu di':

« Non prendano i mortali il voto a ciancia. »

Perchè di' tu *ciancia,* come i Fiorentini, e non *zanza,* come i Lombardi, avendo detto *vosco*, e *in co del ponte?*

D. Non dissi *zanza* per non usare un vocabolo barbaro come quello, ma dissi *co* e *vosco* sì perchè non sono vocaboli sì barbari, sì, perchè in una opera grande è lecito usare qualche vocabolo esterno, come fe' Virgilio, quando disse:

« *Arma virum, tabulæque et Troia gaza per undas.* »

N. Sta bene; ma fu egli per questo, che Virgilio non iscrivesse in latino?

D. No.

N. E così tu ancora per aver detto *io* e *vosco* non hai lasciata la tua lingua. Ma noi facciamo una disputa vana, perchè nella tua opera tu medesimo in più luoghi confessi di parlare toscano e fiorentino. Non di' tu di uno, che ti senti parlare nell' Inferno:

« Ed un, che intese la parola tosca; »

e altrove in bocca di Farinata, parlando egli teco:

« La tua loquela ti fa manifesto
Di quella dolce patria natio,
Alla qual forse fui troppo molesto? »

D. Egli è vero, ch' io dico tutto cotesto.

N. Perchè di' dunque di non parlar fiorentino? Ma io ti voglio convincere con i libri in mano, e col riscontro; e però leggiamo questa tua opera, ed *il Morgante*. Leggi su.

D. « Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura,
Chè la diritta via era smarrita. »

N. E' basta. Leggi un poco ora *il Morgante*.

D. Dove?

N. Dove tu vuoi. Leggi costì a caso.

D. Ecco:

« Non chi comincia, ha meritato, è scritto
Nel tuo santo Vangel, benigno Padre. »

N. Or bene, che differenza è da quella tua lingua a questa?

D. Poca.

N. Non mi ce ne par veruna.

D. Qui è pur non so che.

N. Che cosa?

D. Quel *chi* è troppo fiorentino.

N. Tu arai a ridirti; o non di' tu:

« Io non so chi tu sie, nè per qual modo
Venuto se' quaggiù, ma Fiorentino
Mi sembri veramente, quand' io t' odo? »

D. Egli è vero; io ho il torto.

N. Dante mio, io voglio che tu t' emendi, e che tu consideri meglio il parlar fiorentino e la tua opera, e vedrai, che se alcuno s' arà da vergognare, sarà piuttosto Firenze, che tu; perchè se consideri bene a quello che tu hai detto, tu vedrai come ne' tuoi versi non hai fuggito il goffo, come è quello:

« Poi ci partimmo, e n' andavamo introcque; »

non hai fuggito il porco, come quello:

« Che merda fa di quel, che si trangugia; »

non hai fuggito l' osceno come è:

« Le mani alzò con ambedue le fiche; »

e non avendo fuggito questo che disonora tutta l'opera tua, tu non puoi aver fuggito infiniti vocaboli patrii, che non s' usano altrove, che in quella; perchè l' arte non può mai in tutto repugnare alla natura. Oltre di questo, io vo' che tu consideri, come le lingue non possono esser semplici, ma conviene che sieno miste coll' altre lingue; ma quella lingua si chiama d' una patria, la quale converte i vocaboli, ch' ella ha accattati da altri, nell' uso suo, ed è sì potente, che i vocaboli accattati non la disordinano, ma la disordina loro, perchè quello ch' ella reca da altri, lo tira a sè in modo che par suo, e gli uomini che scrivono in quella lingua, come amorevoli di essa, debbono far quello che hai fatto tu, ma non dir quello che hai detto tu : perchè se tu hai accattato dai Latini e da forestieri assai vocaboli, se tu n'hai fatti dei nuovi, hai fatto molto bene; ma tu hai ben fatto male a dire, che per questo ella sia divenuta un' altra lingua. Dice Orazio :

> « .... *Quod lingua Catonis et Enni*
> « *Sermonem patrium ditaverit, et nova rerum*
> « *Nomina protulerit ;* »

e lauda quelli, come li primi che cominciarono ad arricchire la lingua latina. I Romani negli eserciti loro non avevano più che due legioni di Romani, quali erano circa dodicimila persone, e dipoi vi avevano ventimila dell' altre nazioni: nondimeno perchè quelli erano con li loro capi il nervo dell' esercito, perchè militavano tutti sotto l' ordine e sotto la disciplina romana, tenevano quelli eserciti il nome, l' autorità e la dignità romana ; e tu che hai messo ne' tuoi scritti venti legioni di vocaboli fiorentini, ed usi i casi, i tempi e i modi e le desinenze fiorentine, vuoi che li vocaboli avventizj facciano mutar la lingua? E se tu la chiamassi comune d' Italia, o cortigiana, perchè in quella si usassino tutti li verbi che s' usano in Firenze, ti rispondo, che se si sono usati li medesimi verbi, non s' usano i medesimi termini, perchè si variano tanto colla pronunzia, che diventano un' altra cosa ; perchè tu sai che i forestieri, o e' pervertono il *c* in *z*, come di sopra si disse di *cianciare*, e *zanzare*, o eglino aggiungono lettere, come *vien qua*, *vegni za*, o e' ne lievano, come *poltrone*, *poltron*. Talmentechè quelli vocaboli che sono simili ai nostri, gli storpiano in modo, che gli fanno diventare un' altra cosa; e se tu mi allegassi il parlar curiale, ti rispondo, se tu parli delle corti di Milano, o Napoli, che tutte tengono del luogo della patria loro, e quelli hanno più di buono, che più s' accostano al toscano, e più l' imitano : e se tu vuoi, che e' sia migliore l' imitatore che l' imitato, tu vuoi quello che il più delle volte non è; ma se tu parli della corte di Roma, tu parli di un luogo, dove si parla di tanti modi, di quante nazioni vi sono; nè se gli può dare in modo alcuno regola. Ma quello che inganna molti circa i vocaboli comuni è, che tu e gli altri che hanno scritto, essendo stati celebrati e letti in varj luoghi, molti vocaboli nostri sono stati imparati da molti forestieri, ed osservati da loro, talchè di proprj nostri son diventati comuni. E se tu vuoi conoscer questo, arrecati innanzi un libro composto da quelli forestieri, che hanno scritto dopo voi, e vedrai quanti vocaboli egli usano de' vostri, e come e' cercano d' imitarvi: e per aver riprova di questo fa loro leggere libri composti dagli uomini loro avanti che nasceste voi, e si vedrà che in quelli non fia nè vocabolo, nè termine; e così apparirà che la lingua in che essi oggi scrivono, è la vostra, e per conseguenza la vostra non è comune colla loro : la qual lingua ancorachè con mille sudori cerchino d' imitare, nondimeno, se leggerai i loro scritti, vedrai in mille luoghi essere da loro male e perversamente usata, perch' egli è impossibile che l' arte possa più che la natura. Considera ancora un' altra cosa, se tu

vuoi vedere la dignità della tua lingua patria, che i forestieri che scrivono, se prendano alcuno soggetto nuovo, dove non abbiano esempio di vocaboli imparati da voi, di necessità conviene che ricorrano in Toscana, ovvero se prendano vocaboli loro, gli spianino ed allarghino all' uso toscano: che altrimenti nè essi, nè altri gli approverebbono. E perchè e' dicono che tutte le lingue patrie son brutte, se elle non hanno del misto, dimodochè veruna sarebbe brutta, dico ancora, che quella che ha di esser mista men bisogno, è più laudabile, e senza dubbio ne ha men bisogno la fiorentina. Dico ancora, come si scrivono molte cose, che senza scrivere i motti ed i termini proprj patrj non son belle; e di questa sorte sono le commedie, perchè ancorachè il fine di una commedia sia proporre uno specchio d'una vita privata; nondimeno il suo modo del farlo è una certa urbanità, e con termini che muovano a riso, acciochè gli uomini correndo a quella dilettazione, gustino poi l'esempio utile, che vi è sotto; e perciò le persone comiche difficilmente possono essere persone gravi, perchè non può esser gravità in un servo fraudolento, in un vecchio deriso, in un giovane impazzito d' amore, in una puttana lusinghiera, in un parasito goloso; ma ben risulta da questa composizione d'uomini effetti gravi ed utili alla vita nostra. Ma perchè le cose sono trattate ridicolosamente, conviene usare termini e motti, che facciano questi effetti; i quali termini, se non sono proprj e patrii, dove sieno soli, interi e noti, non muovono, ne possono muovere; donde nasce che uno che non sia Toscano, non farà mai questa parte bene, perchè se vorrà dire i motti della patria sua, sarà una veste rattoppata, facendo una composizione mezza toscana e mezza forestiera; e qui si conoscerebbe che lingua egli avesse imparata, se ella fosse comune, o propria. Ma se non gli vorrà usare, non sapendo quelli di Toscana, sarà una cosa manca, e che non arà la perfezione sua; ed a provar questo io voglio, che tu legga una commedia fatta da uno degli Ariosti di Ferrara, e vedrai una gentil composizione e uno stile ornato ed ordinato; vedrai un nodo bene accomodato e meglio sciolto; ma la vedrai priva di quei sali, che ricerca una commedia tale, non per altra cagione che per la detta, perchè i motti ferraresi non gli piacevano, ed i fiorentini non sapeva, talmentechè gli lasciò stare. Usonne uno comune, e credo ancora fatto comune per via di Firenze; dicendo che un dottore della berretta lunga pagherebbe una sua dama di doppioni; usonne uno proprio, pel quale si vede, quanto sta male mescolare il ferrarese col toscano, che dicendo una di non voler parlare, dove fossero orecchie che l' udissono, le fa rispondere, che non parlasse dove fossero i bigonzoni; ed un gusto purgato sa quanto nel leggere o nell' udire dir *bigonzoni* è offeso : e vedesi facilmente ed in questo ed in molti altri luoghi con quanta difficoltà egli mantiene il decoro di quella lingua, ch'egli ha accattata. Pertanto io concludo, che molte cose sono quelle che non si possono scriver bene senza intendere le cose proprie e particolari di quella lingua, che è più in prezzo; e volendogli proprj, conviene andare alla fonte, donde quella lingua ha avuto origine; altrimenti si fa una composizione, dove l'una parte non corrisponde all' altra. E che l'importanza di questa lingua, nella quale e tu, Dante, scrivesti e gli altri che vennon e prima, e poi di te, hanno scritto, sia derivata da Firenze, lo dimostra essere voi stati Fiorentini e nati in una patria che parlava in modo, che si poteva meglio che alcuna altra accomodare a scrivere in versi ed in prosa ; a che non si potevano accomodare gli altri parlari d' Italia; perchè ciascuno sa, come i Provenzali cominciarono a scrivere in versi; di Provenza ne venne quest' uso in Sicilia, e di Sicilia in Italia, e intra le provincie d'Italia in Toscana, e di tutta Toscana in Firenze, non per altro che per essere la lingua più atta; per-

chè non per comodità di sito, nè per ingegno, nè per alcuna altra particolare occasione meritò Firenze essere la prima a procreare questi scrittori, se non per la lingua comoda a prendere simile disciplina; il che non era nelle altre città. E ch' ei sia vero, si vede in questi tempi assai Ferraresi, Napoletani, Vicentini e Viniziani che scrivono bene, ed hanno ingegni attissimi allo scrivere : il che non potevano fare, prima che tu, il Petrarca ed il Boccaccio avesse scritto; perchè a volere ch' e' venissino a questo grado di schifare gli errori della lingua patria, era necessario ch' e' fusse prima alcuno, il quale collo esempio suo insegnasse, com' egli avessono a dimenticare quella loro naturale barbarie, nella quale la patria lingua si sommergeva. Concludesi pertanto, che non è lingua che si possa chiamare o comune d'Italia, o curiale, perchè tutte quelle che si potessero chiamare così, hanno il fondamento loro dagli scrittori fiorentini e dalla lingua fiorentina, alla quale in ogni difetto, come a vero fonte e fondamento loro, è necessario che ricorrano, e non volendo esser veri pertinaci, hanno a confessarla fiorentina.

Udito che Dante ebbe queste cose, le confessò vere, e si partì, e io mi restai tutto contento, parendomi di averlo sgannato. Non so già s' io mi sgannerò coloro, che sono sì poco conoscitori de' beneficj, ch' egli hanno avuti dalla nostra patria, che e' vogliono accomunare con esso lei nella lingua Milano, Vinegia, Romagna e tutte le bestemmie di Lombardia.

MANDRAGOLA

COMMEDIA

INTERLOCUTORI.

CALLIMACO.
SIRO.
MESSER NICIA.
LIGURIO.
SOSTRATA.
FRATE TIMOTEO.
UNA DONNA.
LUCREZIA.

MANDRAGOLA.

CANZONE CANTATA DA NINFE E DA PASTORI.

Perchè la vita è breve,
E molte son le pene
Che vivendo e stentando ognun sostiene;
Dietro alle nostre voglie
Andiam passando e consumando gli anni:
Chè chi 'l piacer si toglie
Per viver con angosce e con affanni,
Non conosce gl' inganni
Del mondo, o da quai mali,
E da che strani casi
Oppressi quasi sian tutti i mortali.

Per fuggir questa noia,
Eletta solitaria vita abbiamo,
E sempre in festa e in gioia
Giovin leggiadri e liete Ninfe stiamo.
Or qui venuti siamo
Con la nostra armonia
Sol per onorar questa
Sì lieta festa e dolce compagnia.

Ancor ci ha qui condutti
Il nome di colui che vi governa,
In cui si veggon tutti
I beni accolti in la sembianza eterna.
Per tal grazia superna,
Per sì felice stato
Potete lieti stare,
Godere e ringraziar chi ve l' ha dato.

PROLOGO.

Iddio vi salvi, benigni uditori;
Quando e' par che dipenda
Questa benignità dall' esser grato.
Se voi seguite di non far romori,
Noi vogliam che s' intenda
Un nuovo caso in questa terra nato.
Vedete l' apparato,
Quale or vi si dimostra.
Questa è Firenze vostra.
Un' altra volta sarà Roma, o Pisa;
Cosa da smascellarsi delle risa.

Quell' uscio, che mi è qui in su la man ritta,
La casa è di un dottore,
Che 'mparò in sul Buezio leggi assai.
Quella via, che è là in quel canto fitta,
È la via dello Amore,
Dove chi casca non si rizza mai.
Conoscer poi potrai
All' abito d' un frate,
Qual priore, o abate
Abiti in tempio, che all' incontro è posto;
Se di qui non ti parti troppo tosto.

Un giovane Callimaco Guadagni,
Venuto or da Parigi
Abita là in quella sinistra porta.
Costui fra tutti gli altri buon compagni
A' segni ed a' vestigi
L' onor di gentilezza e pregio porta.
Una giovine accorta
Fu da lui molto amata,
E per questo ingannata
Fu, come intenderete, ed io vorrei
Che voi fussi ingannate come lei.

La favola MANDRAGOLA si chiama.
La cagion voi vedrete
Nel recitarla, come io m' indovino.
Non è il componitor di molta fama.
Pur se voi non ridete,
Egli è contento di pagarvi il vino.
Un amante meschino,
Un dottor poco astuto,
Un frate mal vissuto,
Un parasito di malizia in cucco
Fien questo giorno il vostro badalucco.

E se questa materia non è degna,
Per esser più leggieri
D' un uom che voglia parer saggio e grave;
Scusatelo con questo, che s' ingegna
Con questi van pensieri
Fare il suo tristo tempo più soave;
Perchè altrove non have
Dove voltare il viso;
Chè gli è stato interciso
Mostrar con altre imprese altra virtue,
Non sendo premio alle fatiche sue.

Il premio che si spera, è che ciascuno
Si stia da canto, e ghigna,
Dicendo mal di ciò che vede o sente.
Di qui dipende senza dubbio alcuno,
Che per tutto traligna
Dall' antica virtù 'l secol presente;
Imperocchè la gente,
Vedendo che ognun biasima,
Non s' affatica e spasima
Per far con mille suoi disagi un' opra,
Che 'l vento guasti, o la nebbia ricuopra.

Pur se credesse alcun dicendo male
Tenerlo pe' capegli,
E o sbigottirlo, o ritirarlo in parte,
Io l' ammonisco, e dico a questo tale
Che sa dir male anch' egli,
E come questa fu la sua prim' arte;
E come in ogni parte
Del mondo, ove il sì suona,
Non istima persona,
Ancor che faccia il sergiere a colui,
Che può portar miglior mantel di lui.

Ma pur lasciam dir mal chiunque vuole:
Torniamo al caso nostro,
Acciocchè non trapassi troppo l'ora.
Far conto non si dee delle parole,
Nè stimar qualche mostro,
Che non sa forse, se si è vivo ancora.
Callimaco esce fuora,
E Siro con seco ha
Suo famiglio, e dirà
L' ordin di tutto. Stia ciascuno attento,
Nè per ora aspettate altro argomento.

ATTO PRIMO.

SCENA PRIMA.

CALLIMACO E SIRO.

CALLIMACO. Siro, non ti partire, io ti voglio un poco.

SIRO. Eccomi.

CALLIMACO. Io credo, che ti maravigliassi della mia subita partita da Parigi, ed ora ti maravigli sendo io stato qui già un mese senza far alcuna cosa.

SIRO. Voi dite il vero.

CALLIMACO. Se io non t' ho detto infino a qui quello ch' io ti dirò, non è stato per non mi fidare di te; ma per giudicare, le cose che l' uomo vuole non si sappino, sia bene non le dire, se non sforzato. Pertanto pensando io avere bisogno dell' opera tua, ti voglio dire il tutto.

SIRO. Io vi son servidore; i servi non debbono mai domandare a' padroni d' alcuna cosa, nè cercare alcun loro fatto; ma quando per loro medesimi le dicono, debbono servirli con fede; e così ho fatto, e son per far io.

CALLIMACO. Già lo so. Io credo tu m' abbi sentito dire mille volte (ma e' non importa che tu l' intenda dire mille una) come io aveva dieci anni, quando dai miei tutori, sendo mio padre e mia madre morti, io fui mandato a Parigi, dove io sono stato venti anni; e perchè in capo di dieci cominciarono per la passata del re Carlo le guerre in Italia, le quali rovinarono quella provincia, deliberai di vivermi a Parigi, e non mi ripatriare mai, giudicando poter in quel luogo vivere più sicuro che qui.

SIRO. Egli è così.

CALLIMACO. E commesso di qua che fussino venduti tutti i miei beni, fuori che la casa, mi ridussi a vivere quivi, dove sono stato dieci altri anni con una felicità grandissima.

SIRO. Io lo so.

CALLIMACO. Avendo compartito il tempo parte agli studj, parte a' piaceri e parte alle faccende, e in modo mi travagliavo in ciascuna di queste cose, che una non m' impediva la via dell' altra. E per questo, come tu sai, vivevo quietissimamente, giovando a ciascuno, e ingegnandomi di non offender per-

sona, talchè mi pareva esser grato a' borghesi, a' gentiluomini, al forestiero, al terrazzano, al povero ed al ricco.

SIRO. Egli è la verità.

CALLIMACO. Ma parendo alla fortuna ch' io avessi troppo bel tempo, fece, che capitò a Parigi un Cammillo Calfucci.

SIRO. Io comincio a indovinarmi del mal vostro.

CALLIMACO. Costui, come gli altri Fiorentini, era spesso convitato da me; e nel ragionare insieme accadè un giorno, che noi venimmo in disputa, dove erano più belle donne, o in Italia, o in Francia; e perch' io non potevo ragionare delle Italiane, sendo sì piccolo quando mi partii, alcun altro Fiorentino, ch' era presente, prese la parte francese, e Cammillo l' italiana; e dopo molte ragioni assegnate da ogni parte, disse Cammillo quasi che irato, che se tutte le donne italiane fussino mostri, che una sua parente era per riaver l' onor loro.

SIRO. Io son or chiaro di quello, che voi volete dire.

CALLIMACO. E' nominò madonna Lucrezia, moglie di messer Nicia Calfucci, alla quale dette tante laudi e di bellezza e di costumi, che fece restare stupido qualunque di noi; e in me destò tanto desiderio di vederla, ch' io ho lasciato ogni altra deliberazione; nè pensando più alle guerre, o alla pace d' Italia, mi mossi a venir qui, dove arrivato ho trovata la fama di madonna Lucrezia essere minore assai che la verità: il che occorre rarissime volte, e sommi acceso in tanto desiderio d' essere seco, che io non trovo loco.

SIRO. Se voi me ne avessi parlato a Parigi, io saprei che consigliarvi; ma ora non so io che mi vi dire.

CALLIMACO. Io non ti ho detto questo per voler tuoi consigli, ma per sfogarmi in parte; e perchè tu prepari l' animo ad aiutarmi, dove il bisogno lo ricerchi.

SIRO. A cotesto son io paratissimo; ma che speranza ci avete voi?

CALLIMACO. Ahimè! nessuna, o poca; e dicoti in prima mi fa guerra la natura di lei, che è onestissima, e al tutto aliena dalle cose d' amore; avere i marito ricchissimo, e che al tutto si lascia governare da lei; e se non è giovane, non è al tutto vecchio, come pare; non avere parenti, o vicini con chi ella convenga ad alcuna vegghia o festa, o ad alcune altro piacere, di che si sogliono dilettare le giovani; delle persone meccaniche, non gliene capita a casa nessuna; non ha fante, nè famiglio che non tremi di lei; in modo che non ci è luogo di alcuna corruzione.

SIRO. Che pensate adunque poter fare?

CALLIMACO. E' non è mai alcuna cosa sì disperata, che non vi sia qualche via da poterne sperare, benchè la fusse debole e vana; e la voglia e il desiderio, che l' uomo ha di condurre la cosa, non la fa parere così.

SIRO. In fine, e che vi fa sperare?

CALLIMACO. Due cose: l' una la semplicità di messer Nicia; che benchè sia dottore, egli è il più semplice e il più sciocco uomo di Firenze. L' altra, la voglia che lui e lei hanno di avere figliuoli; che sendo stata sei anni a marito, e non avendone ancor fatti, ne hanno (sendo ricchissimi) un desiderio che muoiono. Una terza ci è, che sua madre è stata buona compagna; ma l' è ricca, tale ch' io non so come governarmene.

SIRO. Avete voi per questo tentato ancora cosa alcuna?

CALLIMACO. Sì ho, ma piccola cosa.

SIRO. Come?

CALLIMACO. Tu conosci Ligurio, che viene continuamente a mangiar meco. Costui fu già sensale di matrimonj; dipoi s' è dato a mendicare cene e desi-

nari; e perchè egli è piacevol uomo, messer Nicia tien con lui una stretta dimestichezza, e Ligurio l'uccella, e benchè nol meni a mangiar seco, gli presta alle volte danari. Io me lo son fatto amico, e gli ho comunicato il mio amore, lui m' ha promesso di aiutarmi con le mani e co' piè.

Siro. Guardate, ch' e' non v' inganni; questi pappatori non sogliono avere molta fede.

Callimaco. Egli è il vero; nondimeno quando una cosa fa per uno, si ha a credere quando tu gliene comunichi, che ti serva con fede. Io gli ho promesso, quando e' riesca, donargli buona somma di danari; quando e' non riesca, ne spicca un desinare e una cena, che ad ogni modo non mangierei solo.

Siro. Che ha egli promesso infino a qui di fare?

Callimaco. Ha promesso di persuadere a messer Nicia, che vada con la sua donna al bagno in questo maggio.

Siro. Che è a voi cotesto?

Callimaco. Che è? A me potrebbe quel luogo farla diventare d'un' altra natura, perchè in simili lati non si fa, se non festeggiare; ed io me n' andrei là, e vi condurrei di tutte quelle ragioni piaceri ch' io potessi, nè lascerei indietro alcuna parte di magnificenzia; fareimi famigliar suo e del marito. Che so io? Di cosa nasce cosa, e 'l tempo la governa.

Siro. E' non mi dispiace.

Callimaco. Ligurio si partì questa mattina da me, e disse, che sarebbe con messer Nicia sopra questa cosa, e me ne risponderebbe.

Siro. Eccoli di qua insieme.

Callimaco. Io mi vo' tirar da parte, per esser a tempo a parlare con Ligurio, quando si spicca dal dottore; tu intanto ne va a casa alle tue faccende, e se io vorrò che facci cosa alcuna, io tel dirò.

Siro. Io vo.

SCENA II.

MESSER NICIA E LIGURIO.

Nicia. Io credo, che e' tuoi consigli sien buoni, e parlaine iersera con la donna. Disse, che mi risponderebbe oggi; ma a dirti il vero, non ci vo di buone gambe

Ligurio. Perchè?

Nicia. Perch' io mi spicco mal volentieri da bomba. Dipoi avere a travasare moglie, fante, masserizie, la non mi quadra. Oltra di questo io parlai iersera a parecchi medici; l'uno dice, ch'io vada a San Filippo, l'altro alla Porretta, l'altro alla villa, e mi parvero parecchi uccellacci; e a dirti il vero, questi dottori di medicina non sanno quello che si pescano.

Ligurio. E' vi debbe dare briga quel che voi diceste prima, perchè voi non sete uso a perdere la cupola di veduta.

Nicia. Tu erri. Quando io era più giovane, io sono stato molto randagio, e non si fece mai la fiera a Prato, ch' io non v' andassi, e non ci è castel veruno all' intorno, dove io non sia stato; e ti vo' dire più là, io sono stato a Pisa e Livorno: o va.

Ligurio. Voi dovete avere veduto la carrucola di Pisa.

Nicia. Tu vuoi dire la Verrucola.

Ligurio. Ah! sì, la Verrucola. A Livorno vedeste voi il mare?

Nicia. Ben sai, ch' io il vidi.

LIGURIO. Quanto è egli maggior che Arno?

NICIA. Che Arno? Egli è per quattro volte, per più di sei, per più di sette, mi farai dire : e' non si vede se non acqua, acqua, acqua.

LIGURIO. Io mi maraviglio adunque (avendo voi pisciato in tanta neve) che facciate tanta difficoltà d'andar a bagno.

NICIA. Tu hai la bocca piena di latte, e pare a te una favola avere a sgominare tutta la casa. Pure io ho tanta voglia d'aver figliuoli, che io son per fare ogni cosa. Ma cercane un poco tu con questi maestri; vedi dove e' mi consigliassino, ch' io andassi : ed io sarò intanto con la donna, e ritroveremci.

LIGURIO. Voi dite bene.

SCENA III.

LIGURIO E CALLIMACO.

LIGURIO. Io non credo, che sia nel mondo il più sciocco uomo di costui; e quanto la fortuna l'ha favorito! lui ricco, lui bella donna, savia e costumata ed atta a governar un regno. E' parmi, che rare volte si verifichi quel proverbio ne' matrimonj, che dice : Dio fa gli uomini, e si appaiano; perchè spesso si vede un uomo ben qualificato sortire una bestia; e per adverso una prudente donna avere un pazzo. Ma della pazzia di costui se ne cava questo bene, che Callimaco ha che sperare. Ma eccolo. Che vai tu appostando Callimaco?

CALLIMACO. Io ti avevo veduto col dottore, e aspettavo che tu ti spiccassi da lui per intendere quello avevi fatto.

LIGURIO. Egli è un uomo della qualità che tu sai, di poca prudenza, di meno animo, e partesi mal volentieri da Firenze. Pure io ce l'ho riscaldato, e mi ha detto infine, che farà ogni cosa. Credo, che quando e' ci piaccia questo partito, che noi ve lo condurremo; ma io non so, se ci faremo il bisogno nostro.

CALLIMACO. Perchè?

LIGURIO. Che so io! Tu sai che a questi bagni va d'ogni qualità di gente, e potrebbe venirvi uomo, a chi madonna Lucrezia piacesse come a te, che fusse ricco più di te, che avesse più grazia di te; in modo che si porta pericolo di non durare questa fatica per altri, e che intervenga, che la copia de' concorrenti la faccino più dura, o che dimesticandosi la si volga a un altro, e non a te.

CALLIMACO. Io conosco che tu di' il vero. Ma come ho a fare? che partito ho a pigliare? dove mi ho a volgere? A me bisogna tentare qualche cosa, sia grande, sia pericolosa, sia dannosa, sia infame : meglio è morire che vivere così. S' io potessi dormire la notte, s' io potessi mangiare, se io potessi conversare, se io potessi pigliar piacere di cosa nessuna, io sarei più paziente ad aspettare il tempo. Ma qui non ci è rimedio; e se io non sono tenuto in isperanza da qualche partito, io mi morrò in ogni modo; e veggendo d'avere a morire, non sono per temere cosa alcuna, ma per pigliare qualche partito bestiale, crudo e nefando.

LIGURIO. Non dir così : raffrena cotesto impeto dell' animo.

CALLIMACO. Tu vedi bene, che per raffrenarlo io mi pasco di simili pensieri : e però è necessario, che noi seguitiamo di mandare costui al bagno, o che noi entriamo per qualche altra via, che mi pasca d'una speranza, se non vera, falsa almeno, per la quale io mi nutrisca un pensiero, che mitighi in parte tanti miei affanni.

LIGURIO. Tu hai ragione, ed io son per farlo.

CALLIMACO. Io lo credo, ancor ch'io sappia, che i pari tuoi vivono d'uccellare gli uomini. Nondimeno io non ti credo essere in quel numero; perchè quando tu il facessi ed io me n'avvedessi, cercherei di valermene, e perderesti ora l'uso della casa mia, e la speranza d'aver quello che per l'avvenire t'ho promesso.

LIGURIO. Non dubitar della fede mia; chè quando e' non ci fusse l'utile ch'io sento e ch'io spero, ci è che 'l tuo sangue si affà col mio, e desidero che tu adempi questo tuo desiderio presso a quanto tu. Ma lasciamo ir questo. Il dottore mi ha commesso, ch'io trovi un medico, ed intenda a qual bagno sia bene andare. Io voglio che tu faccia a mio modo, e questo è che tu dica d'aver studiato in medicina, ed abbi fatto a Parigi qualche sperienza. Lui è per crederlo facilmente per la semplicità sua, e per esser tu litterato, e potergli dire qualche cosa in gramatica.

CALLIMACO. A che ci ha a servir cotesto?

LIGURIO. Serviracci a mandarlo a qual bagno noi vorremo, ed a pigliar qualche altro partito, ch'io ho pensato, che sarà più corto, più certo, più riuscibile che 'l bagno.

CALLIMACO. Che di' tu?

LIGURIO. Dico: che se tu arrai animo, e se tu confiderai in me, io ti do questa cosa fatta innanzi, che sia doman questa otta. E quando e' fusse uomo, che non è, da ricercare se tu se', o non se' medico, la brevità del tempo, la cosa in sè, farà che non ne ragionerà, o che non sarà a tempo a guastarci il disegno, quando bene e' ne ragionassi.

CALLIMACO. Tu mi risusciti; questa è troppa gran promessa, e pascimi di troppo grande speranza. Come farai?

LIGURIO. Tu 'l saperai quando e' fia tempo; per ora non occorre ch'io te lo dica, perchè il tempo ci mancherà a fare, non che a dire. Tu vanne in casa, e quivi mi aspetta, ed io anderò a trovare il dottore; e se io lo conduco a te, anderai seguitando il mio parlare, ed accomodandoti a quello.

CALLIMACO. Così farò, ancora che tu mi riempia d'una speranza, che io temo non se ne vada in fumo.

CANZONE.

Chi non fa prova, Amore,
Della tua gran possanza, indarno spera
Di far mai fede vera
Qual sia del Cielo il più alto valore:
Nè sa come si vive insieme e more,
Come si segue il danno, il ben si fugge,
Come s' ama sè stesso
Men d' altri, come spesso
Timore e speme i cuori agghiaccia e strugge,
Nè sa come ugualmente uomini e Dei
Paventan l' arme, di che armato sei.

ATTO SECONDO.

SCENA PRIMA.

LIGURIO, MESSER NICIA E SIRO, *che di casa risponde.*

LIGURIO. Come io v' ho detto, io credo che Dio ci abbi mandato costui, perchè voi adempiate il desiderio vostro. Egli ha fatto a Parigi esperienze grandissime, e non vi maravigliate se a Firenze e' non ha fatto professione dell'arte, chè n' è suta cagione, prima per esser ricco, secondo perchè egli è ad ogni ora per tornare a Parigi.

NICIA. Oramai frate, sì cotesto bene importa; perch' io non vorrei, che mi mettessi in qualche lecceto, e poi mi lasciassi in su le secche.

LIGURIO. Non dubitate di cotesto: abbiate solo paura, che non voglia pigliare questa cura; ma se la piglia, e' non è per lasciarvi infino che non vede il fine.

NICIA. Di cotesta parte i' mi vo' fidar di te: ma della scienzia, io ti dirò ben come io gli parlo s' egli è uomo di dottrina, perchè a me non venderà egli vesciche.

LIGURIO. E perchè io vi conosco, vi meno io a lui, acciò gli parliate; e se parlato che gli avrete, e' non vi pare per presenzia, per dottrina, per lingua un uomo da mettergli il capo in grembo, dite ch' io non sia desso.

NICIA. Or sia al nome dell' Agnol santo, andiamo. Ma dove sta egli?

LIGURIO. Sta in su questa piazza, in quell' uscio, che vedete a dirimpetto a voi.

NICIA. Sia con buon' ora.

LIGURIO. Ecco fatto.

SIRO. Chi è?

LIGURIO. Evvi Callimaco?

SIRO. Sì, è.

NICIA. Chè non di' tu, maestro Callimaco?

LIGURIO. E' non si cura di simil baie.

NICIA. Non dir così: fa il tuo debito; e se l'ha per male, scingasi.

SCENA II.

CALLIMACO, MESSER NICIA, LIGURIO.

CALLIMACO. Chi è quello, che mi vuole?

NICIA. *Bona dies, domine magister.*

CALLIMACO. *Et vobis, domine doctor.*

LIGURIO. Che vi pare?

NICIA. Bene alle guagnele.

LIGURIO. Se voi volete, ch' io stia qui con voi, voi parlerete in modo che io v' intenda; altrimenti noi faremo duoi fuochi.

CALLIMACO. Che buone faccende?

NICIA. Che so io? Vo cercando due cose, che un altro per avventura fuggirebbe: questo è di dare briga a me e ad altri. Io non ho figliuoli, e vorreine; e per aver questa briga vengo a dare impaccio a voi.

CALLIMACO. A me non fia mai discaro fare piacere a voi ed a tutti gli uomini virtuosi e da bene, come voi sete; e non mi son a Parigi affaticato tanti anni per imparare per altro, se non per poter servire a' vostri pari.

NICIA. Gran mercè; e quando voi avessi bisogno dell' arte mia, io vi servirei volentieri. Ma torniamo *ad rem nostram*. Avete voi pensato, che bagno fusse buono a disporre la donna mia ad impregnare? Ch' io so, che Ligurio vi ha detto quello, che vi si abbia detto.

CALLIMACO. Egli è la verità; ma a voler adempire il desiderio vostro, è necessario sapere la cagione della sterilità della donna vostra; perchè le possono essere più cagioni. *Nam causæ sterilitatis sunt, aut in semine, aut in matrice, aut in instrumentis seminariis, aut in virga, aut in causa extrinseca.*

NICIA. Costui è il più degno uomo, che si possa trovare.

CALLIMACO. Potrebbe oltra di questo causarsi questa sterilità da voi per impotenzia; e quando questo fusse, non ci sarebbe rimedio alcuno.

NICIA. Impotente io? Oh voi mi farete ridere! Io non credo che sia il più ferrigno ed il più rubizzo uomo in Firenze di me.

CALLIMACO. Se cotesto non è, state di buona voglia, chè noi vi troveremo qualche rimedio.

NICIA. Sarebbeci egli altro rimedio che bagni? Perchè io non vorrei quel disagio, e la donna uscirebbe di Firenze mal volentieri.

LIGURIO. Sì sarà: vo' risponder io. Callimaco è tanto rispettivo, che è troppo. Non mi avete voi detto di sapere ordinar certa pozione, che indubitatamente fa ingravidare?

CALLIMACO. Sì, ho; ma io vo ritenuto con gli uomini ch' io non conosco, perchè io non vorrei mi tenessino cerretano.

NICIA. Non dubitate di me, perchè voi mi avete fatto maravigliare, di qualità che non è cosa, ch' io non credessi o facessi per le vostre mani.

LIGURIO. Io credo che bisogni, che voi veggiate il segno.

CALLIMACO. Senza dubbio; e' non si può far di meno.

LIGURIO. Chiamate Siro, che vada col dottore a casa per esso, e torni qui; e noi l'aspetteremo in casa.

CALLIMACO. Siro, va con lui; e se vi pare, messere, tornate qui subito, e penseremo a qualche cosa di buono.

NICIA. Come! se mi pare? Io tornerò qui in uno stante; chè ho più fede in voi, che gli Ungheri nelle spade.

SCENA III.

MESSER NICIA E SIRO.

NICIA. Questo tuo padrone è un gran valent' uomo.

SIRO. Più che voi non dite.

NICIA. Il re di Francia ne de' far conto.

SIRO. Assai.

NICIA. E per questa cagione e' debbe stare volentieri in Francia.

SIRO. Così credo.

NICIA. E' fa molto bene. In questa terra non ci è se non cacastecchi; non ci s' apprezza virtù alcuna. S' egli stesse qui, non ci sarebbe chi lo guardasse in viso. Io ne so ragionare, che ho cacato le curatelle, per imparar due *hac*; e se io ne avessi a vivere, io starei fresco, ti so dire.

Siro. Guadagnate voi l'anno cento ducati?

Nicia. Non cento lire, non cento grossi, o va. Questo è, che chi non ha lo stato in questa terra de' nostri pari, non truova cane che gli abbai, e non siamo buoni ad altro, che andare a' mortorj, o alle ragunate d'un mogliazzo, o starci tutto il dì in sulla panca del Proconsolo a donzellarci. Ma io ne li disgrazio, io non ho bisogno di persona. Così stesse chi sta peggio di me. Non vorrei però che le fussino mie parole, ch'io arrei di fatto qualche balzello, o qualche porro di dietro, che mi farebbe sudare.

Siro. Non dubitate.

Nicia. Noi siamo a casa; aspettami qui: io tornerò ora.

Siro. Andate.

SCENA IV.

SIRO SOLO.

Se gli altri dottori fussero fatti come costui, noi faremmo a' sassi pe' forni. Chè sì che questo tristo di Ligurio, e questo impazzato di questo mio padrone lo conducono in qualche luogo, che gli faranno vergogna? E veramente io lo desidererei, quando io credessi che non si risapesse; perchè risapendosi, io porto pericolo della vita, il padrone della vita e della roba. Egli è già diventato medico; non so che disegno fia il loro, e dove si tenda questo loro inganno. Ma ecco il dottore che ha un orinale in mano. Chi non riderebbe di questo uccellaccio?

SCENA V.

MESSER NICIA E SIRO.

Nicia. Io ho fatto d'ogni cosa a tuo modo; di questo vo' io che tu faccia al mio. Se io credevo non aver figliuoli, io arrei preso più tosto per moglie una contadina, che..... Se' costì, Siro? viemmi dietro. Quanta fatica ho io durata a fare, che questa mia Monna sciocca mi dia questo segno; e non è ch'ella non abbi caro di far figliuoli, chè ella ne ha più pensiero di me; ma come io le vo' far fare nulla, egli è una storia.

Siro. Abbiate pazienza: le donne si sogliono con le buone parole condurre dove altri vuole.

Nicia. Che buone parole? che mi ha fracido! Va ratto, di' al maestro ed a Ligurio, che io son qui.

Siro. Eccoli che vengon fuori.

SCENA VI.

LIGURIO, CALLIMACO E MESSER NICIA.

Ligurio. Il dottore fia facile a persuadere; la difficultà fia la donna, ed a questo non ci mancherà modo.

Callimaco. Avete voi il segno?

Nicia. E' l'ha Siro sotto.

Callimaco. Dallo qua. Oh! questo segno mostra debilità di rene.

Nicia. E' mi par torbidiccio: e pur l'ha fatto or ora.

CALLIMACO. Non ve ne maravigliate, *nam mulieris urinæ sunt semper majoris grossitiei, et albedinis, et minoris pulchritudinis, quam virorum. Hujus autem inter cætera, causa est amplitudo canalium, et mixtio eorum quæ ex matrice exeunt cum urina.*

NICIA. O uh potta di san Puccio! Costui mi raffinisce tra le mani: guarda come ragiona bene di queste cose.

CALLIMACO. Io ho paura, che costei non sia la notte mal coperta; e per questo fa l'orina cruda.

NICIA. Ella tien pur addosso un buon coltrone; ma la sta quattro ore ginocchioni a infilzar *pater nostri* innanzi che la se ne venga a letto, ed è una bestia a patir freddo.

CALLIMACO. In fine, dottore: o voi avete fede in me, o no; o io vi ho insegnare un rimedio certo, o no. Io per lo rimedio vi darò, se voi avrete fede in me, voi lo piglierete; e se oggi ad un anno la vostra donna non ha un suo figliuolo in braccio, io voglio avere a donarvi duemila ducati.

NICIA. Dite pure, ch'io son per farvi onore di tutto, e credervi più che al mio confessore.

CALLIMACO. Voi avete a intendere questo, chè non è cosa più certa a ingravidare, d'una pozione fatta di Mandragola. Questa è una cosa esperimentata da me due para di volte, e trovata sempre vera; e se non era questo, la reina di Francia sarebbesi sterile, ed infinite altre principesse di quello stato.

NICIA. È egli possibile?

CALLIMACO. Egli è come io vi dico; e la fortuna vi ha in tanto voluto bene, che io ho condotto qui meco tutte quelle cose, che in quella pozione si mettono e potete averle a vostra posta.

NICIA. Quando l'arebbe a pigliare?

CALLIMACO. Questa sera dopo cena; perchè la luna è ben disposta, ed il tempo non può esser più appropriato.

NICIA. Cotesta non fia molto gran cosa; ordinatela in ogni modo; io gliene farò pigliare.

CALLIMACO. E' bisogna ora pensare a questo, che quell'uomo che ha prima a far seco, presa che l'ha cotesta pozione, muore infra otto giorni, e non lo camperebbe il mondo.

NICIA. Cacasangue! io non voglio cotesta suzzacchera; a me non l'appiccherai tu. Voi mi avete concio bene.

CALLIMACO. State saldo, e' ci è rimedio.

NICIA. Quale?

CALLIMACO. Far dormire subito con lei un altro, che tiri (standosi seco una notte) a sè tutta quella infezione di quella mandragola; dipoi vi giacerete voi senza pericolo.

NICIA. Io non vo' far cotesto.

CALLIMACO. Perchè?

NICIA. Perchè io non vo' far la mia donna femmina, ed io becco.

CALLIMACO. Che dite voi, dottore? Io non v'ho per savio come io credetti. Sicchè voi dubitate di far quello che ha fatto il re di Francia e tanti signori quanti sono là?

NICIA. Chi volete voi ch'io truovi, che faccia cotesta pazzia? Se io gliene dico, ella non vorrà; se non gliene dico, io la tradisco, ed è caso da Otto; io non ci voglio capitare sotto male.

CALLIMACO. Se non vi dà briga altro, che cotesto, lasciatene la cura a me.

NICIA. Come si farà?

CALLIMACO. Dirovvelo. Io vi darò la pozione questa sera; dopo cena voi gliene darete bere, e subito la metterete nel letto, che fieno circa a quattro ore di notte. Dipoi ci travestiremo voi, Ligurio, Siro ed io, ed andremcene cercando in Mercato Nuovo, in Mercato Vecchio, per questi canti; e il primo garzonaccio che noi troviamo scioperato, lo imbavaglieremo, e a suon di mazzate o condurremo in casa e in camera vostra al buio: quivi lo metteremo nel letto, diremgli quello che abbia a fare, nè ci fia difficoltà veruna. Dipoi la mattina ne manderete colui innanzi dì, farete lavare la vostra donna, starete con lei a vostro piacere e senza pericolo.

NICIA. Io son contento, poi che tu di', che re e principi e signori hanno tenuto questo modo: ma sopra tutto, che non si sappia, per amor degli Otto.

CALLIMACO. Chi volete voi che 'l dica?

NICIA. Una fatica ci resta, e d'importanza.

CALLIMACO. Quale?

NICIA. Farne contenta mogliema, a che io non credo che la si disponga mai.

CALLIMACO. Voi dite il vero; ma io non vorrei innanzi esser marito, se io non la disponessi a fare a mio modo.

LIGURIO. Io ho pensato il rimedio.

NICIA. Come?

LIGURIO. Per via del confessore.

CALLIMACO. Chi disporrà il confessore?

LIGURIO. Tu, io, i danari, la cattività nostra, la loro.

NICIA. Io dubito non che altro, che per mio detto la non voglia ire a parlare al confessore.

LIGURIO. Ed anche a cotesto è rimedio.

CALLIMACO. Dimmi?

LIGURIO. Farvela condurre alla madre.

NICIA. La le presta fede.

LIGURIO. Ed io so, che la madre è della opinione nostra. Orsù, avanziamo tempo, chè si fa sera. Vatti, Callimaco, a spasso, e fa che alle due ore noi ti troviamo in casa con la pozione ad ordine. Noi andremo a casa la madre, il dottore ed io a disporla, perchè e' mi è nota, poi n' andremo al frate, e vi ragguaglieremo di quel che noi arremo fatto.

CALLIMACO. Deh! non mi lasciar solo.

LIGURIO. Tu mi pari cotto.

CALLIMACO. Dove vuoi tu ch' io vadi ora?

LIGURIO. Di là, di qua, per questa via, per quell'altra; egli è sì grande Firenze.

CALLIMACO. Io son morto.

CANZONE.

Quanto felice sia ciascun sel vede,
Chi nasce sciocco; ad ogni cosa crede,
Ambizion noi preme,
Non lo muove il timore;
Che sogliono esser seme
Di noia e di dolore.
Questo nostro dottore
Bramando aver figliuoli,
Crederia che un asin voli,
E qualunque altro ben posto ha in obblio,
E solo in questo ha posto il suo desio.

ATTO TERZO.

SCENA PRIMA.

SOSTRATA, MESSER NICIA, LIGURIO.

Sostrata. Io ho sempre mai sentito dire, ch' egli è officio d' uno prudente pigliare de' cattivi partiti il migliore. Se d' aver figliuoli voi non avete altro rimedio, e questo si vuole pigliarlo; quando e' non si gravi la coscienza, pigliatelo.

Nicia. Egli è così.

Ligurio. Voi ve ne anderete a trovare la vostra figliuola; e messere e io andremo a trovar frà Timoteo suo confessore, e narreremgli il caso, acciocchè non abbiate a dirlo. Voi vedrete quello che vi dirà.

Sostrata. Così sarà fatto. La via vostra è di costà; e io vo a trovare Lucrezia, e la menerò a parlare al frate a ogni modo.

SCENA II.

MESSER NICIA, E LIGURIO.

Nicia. Tu ti maravigli forse, Ligurio, che bisogni far tante storie a disporre mogliema; ma se tu sapessi ogni cosa, tu non te ne maraviglieresti.

Ligurio. Io credo che sia, perchè tutte le donne sono sospettose.

Nicia. Non è cotesto. Ell' era la più dolce persona del mondo e la più facile; ma sendole detto da una sua vicina, che s' ella si botava di udire quaranta mattine la prima messa de' Servi, che la impregnerebbe: la si botò, e andovvi forse venti mattine. Ben sapete, che uno di quei fratacchioni le cominciò andàr dattorno, in modo che la non vi volse più tornare. Egli è pur male però che quelli che ci arrebbono a dare buoni esempj, sien fatti così: ma non dich' io il vero?

Ligurio. Come? diavolo, s' egli è vero!

Nicia. Da quel tempo in qua ella sta in orecchi, come fa la lepre; e come se le dice nulla, ella vi fa dentro mille difficoltà.

Ligurio. Io non mi maraviglio più; ma quel boto come si adempiè?

Nicia. Fecesi dispensare.

Ligurio. Sta bene. Ma ditemi, se voi avete venticinque ducati, che bisogna in questi casi spendere, e farsi amico il frate tosto, e dargli speranza di meglio.

Nicia. Pigliali pure; questo non mi dà briga: io farò masserizia altrove.

Ligurio. Questi frati son trincati, astuti, ed è ragionevole, perchè e' sanno i peccati nostri e loro; e chi non è pratico con essi, potrebbe ingannarsi a non li saper condurre a suo proposito. Pertanto io non vorrei, che voi nel parlare guastaste ogni cosa; perchè un vostro pari che sta tutto 'l dì nello studio, s' intende di quelli libri, e delle cose del mondo non sa ragionare. (Costui è sì sciocco, ch' io ho paura non guastasse ogni cosa.)

Nicia. Dimmi quello, che tu vuoi ch' io faccia.

Ligurio. Che voi lasciate parlare a me, e non parliate mai, se io non vi accenno.

NICIA. Io sono contento; che cenno farai tu?

LIGURIO. Io chiuderò un occhio, morderommi il labbro. Deh! no, facciamo altrimenti. Quanto è egli che voi non parlaste al frate?

NICIA. È più di dieci anni.

LIGURIO. Sta bene. Io gli dirò, che voi sete assordato; e voi non risponderete, e non direte mai cosa alcuna, se noi non parliamo forte.

NICIA. Così farò.

LIGURIO. Non vi dia briga, ch' io dica qualche cosa che vi paia disforme a quello, che noi vogliamo; perchè tutto tornerà a proposito.

NICIA. In buon' ora.

SCENA III.

FRA TIMOTEO E UNA DONNA.

FRA TIMOTEO. Se voi vi voleste confessare, io farò ciò che voi volete.

DONNA. Non per oggi; io sono aspettata, e mi basta essermi sfogata un poco così ritta ritta. Avete voi detto quelle messe della Nostra Donna?

FRA TIMOTEO. Madonna, sì.

DONNA. Togliete ora questo fiorino, e direte due mesi ogni lunedì la messa dei morti per l' anima del mio marito. Ed ancora che fosse un omaccio, pure le carni tirano; io non posso far, ch' io non mi risenta, quando io me ne ricordo. Ma credete voi ch' ei sia in purgatorio?

FRA TIMOTEO. Senza dubbio.

DONNA. Io non so già cotesto. Voi sapete pure quello che mi faceva qualche volta. Oh! quanto me ne dolsi io con esso voi! Io mi discostava quanto io poteva; ma egli era sì importuno. Uh! Nostro Signore...

FRA TIMOTEO. Non dubitate: la clemenza di Dio è grande; se non manca all' uomo la voglia, non gli manca mai il tempo a pentirsi.

DONNA. Credete voi, che 'l Turco passi questo anno in Italia?

FRA TIMOTEO. Se voi non fate orazione, sì.

DONNA. Naffe! Dio ci aiuti. Con queste diavolerie io ho una gran paura di quello impalare. Ma io veggo qua in chiesa una donna, che ha cert' accia di mio; io vo ire a trovarla. State col buon dì.

FRA TIMOTEO. Andate sana.

SCENA IV.

FRA TIMOTEO, LIGURIO E MESSER NICIA.

FRA TIMOTEO. Le più caritative persone che sieno son le donne, e le più fastidiose. Chi le scaccia, fugge i fastidj e l' utile; chi le intrattiene, ha l'utile e i fastidj insieme. Ed è il vero, che non è il mele senza le mosche. Che andate voi facendo uomini da bene? Non riconosco io messer Nicia?

LIGURIO. Dite forte, ch' egli è in modo assordato, che non ode più nulla.

FRA TIMOTEO. Voi siate il ben venuto.

LIGURIO. Più forte.

FRA TIMOTEO. Il ben venuto.

NICIA. E il ben trovato, padre.

FRA TIMOTEO. Che andate voi facendo?

NICIA. Tutto bene.

LIGURIO. Volgete il parlare a me, padre, perchè voi a voler che v'intendesse, arreste a metter a rumor questa piazza.

FRA TIMOTEO. Che volete voi da me?

LIGURIO. Qui messer Nicia, e un altro uomo da bene, che voi intenderete poi, hanno a fare distribuire in limosine parecchi centinaia di ducati.

NICIA. Cacasangue!

LIGURIO. Tacete in malora: e' non fien molti. Non vi maravigliate, padre, di cosa che dica, che non ode, e pargli qualche volta udire, e non risponde a proposito.

FRA TIMOTEO. Seguita pure, e lasciali dire ciò che vuole.

LIGURIO. De' quali danari io ne ho una parte meco, ed hanno disegnato, che voi siate quello che li distribuiate.

FRA TIMOTEO. Molto volentieri.

LIGURIO. Ma egli è necessario, prima che questa limosina si faccia, che voi ci aiutiate d'un caso intervenuto a messere; e solo voi potete aiutare, dove ne va al tutto l'onore di casa sua.

FRA TIMOTEO Che cosa è?

LIGURIO. Io non so, se voi conosceste Camillo Calfucci, nipote qui di messere.

FRA TIMOTEO. Sì, conosco.

LIGURIO. Costui n'andò per certe sue faccende uno anno fa in Francia, e non avendo donna (ch'era morta) lasciò una sua figliuola da marito in serbanza in uno monastero, del quale non accade dirvi ora il nome.

FRA TIMOTEO. Che è seguito?

LIGURIO. È seguito, che o per trascurataggine delle monache, o per cervellinaggine della fanciulla, la si trova gravida di quattro mesi, di modo che se non si ripara con prudenza, il dottore, le monache, la fanciulla, Cammillo, la casa de' Calfucci è vituperata; ed il dottore stima tanto questa vergogna, che si è botato (quando la non si palesi) dare trecento ducati per l'amor di Dio.

NICIA. Che chiacchiera!

LIGURIO. State cheto. E daragli per le vostre mani, e voi solo, e la badessa ci potete rimediare.

FRA TIMOTEO. E come?

LIGURIO. Persuadere alla badessa, che dia una pozione alla fanciulla per farla sconciare.

FRA TIMOTEO. Cotesta è cosa da pensarla?

LIGURIO. Guardate nel far questo quanti beni ne risulta. Voi mantenete l'onore al monastero, alla fanciulla, ai parenti; rendete al padre una figliuola, satisfate qui a messere, ed a tanti suoi parenti; fate tante elemosine, quante con questi trecento ducati potete fare; e dall'altro canto voi non offendete altro, che un pezzo di carne non nata, senza senso, che in mille modi si può sperdere. Ed io credo, che quello sia bene, che facci bene a' più, e che i più se ne contentino.

FRA TIMOTEO. Sia col nome di Dio: facciasi ciò che volete; e per Dio, e per carità sia fatto ogni cosa. Ditemi il monastero, datemi la pozione; e se vi pare, cotesti danari, da poter cominciare a far qualche bene...

LIGURIO. Or mi parete voi quello religioso, che io credeva che voi fuste. Togliete questa parte de' danari. Il monastero è... Ma aspettate egli è qua in chiesa una donna, che m'accenna; io torno or ora. Non vi partite da messer Nicia; io le vo' dire due parole.

SCENA V.

FRA TIMOTEO E MESSER NICIA.

Fra Timoteo. Questa fanciulla che tempo ha?
Nicia. Io strabilio.
Fra Timoteo. Dico quanto tempo ha questa fanciulla?
Nicia. Mal che Dio li dia.
Fra Timoteo. Perchè?
Nicia. Perchè e' se l' abbia.
Fra Timoteo. E' mi par essere nel gagno. Io ho a fare con un pazzo e con un sordo. L' un si fugge, l' altro non ode. Ma se questi non sono quarteruoli, io ne farò meglio di loro. Ecco Ligurio, che torna in qua.

SCENA VI.

LIGURIO, FRA TIMOTEO E MESSER NICIA.

Ligurio. State cheto, messere; io ho la gran nuova, padre.
Fra Timoteo. Quale?
Ligurio. Quella donna, con ch' io ho parlato, mi ha detto, che quella fanciulla si è sconcia per sè stessa.
Fra Timoteo. Bene, questa limosina andrà alla grascia.
Ligurio. Che dite voi?
Fra Timoteo. Dico che voi tanto più doverete far questa limosina.
Ligurio. La limosina si farà, quando voi vogliate; ma e' bisogna, che voi facciate un' altra cosa in beneficio del dottore.
Fra Timoteo. Che cosa è?
Ligurio. Cosa di minor carico, di minor scandolo, più accetta a noi, piu utile a voi.
Fra Timoteo. Che è? Io sono in termine con voi, e parmi aver contratta tale dimestichezza, che non è cosa che io non facessi.
Ligurio. Io ve lo vo' dire in chiesa da me e voi; ed il dottore fia contento di aspettare qui; noi torniamo ora.
Nicia. Come disse la botta all' erpice.
Fra Timoteo. Andiamo.

SCENA VII.

MESSER NICIA *solo.*

È egli di dì, o di notte? Son io desto, o sogno? Son io imbriaco, o non ho bevuto ancora oggi? Per ir dietro a queste chiacchiere noi rimanghiamo di dire al frate una cosa, e' ne dice un' altra, poi volle che io facessi il sordo. E bisognava ch' io m' impeciassi gli orecchi, come il Danese, a voler ch' io non avessi udite le pazzie, ch' egli ha dette; e Dio sa a che proposito! Io mi trovo meno venticinque ducati, e del fatto mio non s' è ancora ragionato, ed ora m' hanno qui posto, come un zugo a piuolo. Ma eccogli che tornano, in malora per loro, se non hanno ragionato del fatto mio.

SCENA VIII.

FRA TIMOTEO, LIGURIO E MESSER NICIA.

Fra Timoteo. Fate, che le donne vengano; io so quello ch' ho a fare; e se l' autorità mia varrà, noi concluderemo questo parentado questa sera.

Ligurio. Messer Nicia, frà Timoteo è per fare ogni cosa; bisogna vedere che le donne vengano.

Nicia. Tu mi ricrei tutto quanto. Fia egli maschio?

Ligurio. Maschio.

Nicia. Io lacrimo per la tenerezza.

Fra Timoteo. Andatevene in chiesa, io aspetterò qui le donne. State in lato, che le non vi veggano; e partite che le fieno, vi dirò quello che l' arranno detto.

SCENA IX.

FRA TIMOTEO *solo.*

Io non so chi s' abbia giuntato l' un l' altro. Questo tristo di Ligurio ne venne a me con quella prima novella per tentarmi, acciò se io non gliene consentiva, non mi arrebbe detta questa, per non palesare i disegni loro senza utile, e di quella ch' era falsa, non si curavano. Egli è vero, che io ci sono stato giuntato; nondimeno questo giunto è col mio utile. Messer Nicia e Callimaco son ricchi, e da ciascuno per diversi rispetti sono per trarre assai. La cosa conviene che stia secreta, perchè l' importa cosl a loro a dirla, come a me. Sia come si voglia, io non me nè pento. Egli è ben vero, ch' io dubito non ci avere difficultà; perchè madonna Lucrezia è savia e buona. Ma io la giungerò in su la bontà, e tutte le donne han poco cervello; e come n' è una che sappia dire due parole, e' se ne predica; perchè in terra di ciechi chi ha un occhio è signore. Ed eccola con la madre, la quale è bene una bestia, e sarammi un grande aiuto a condurla alle mie voglie.

SCENA X.

SOSTRATA E LUCREZIA.

Sostrata. Io credo, che tu creda, figliuola mia, ch' io stimi l' onor tuo quanto persona del mondo, e che io non ti consigliassi di cosa, che non fusse bene. Io t' ho detto, e ridicoti, che sè frà Timoteo dice, che non ci sia carico di coscienza, che tu lo faccia senza pensarvi.

Lucrezia. Io ho sempre mai dubitato, che la voglia, che messer Nicia ha d' aver figliuoli, non ci faccia fare qualche errore; e per questo sempre che lui mi ha parlato di alcuna cosa, io ne sono stata in gelosia o sospesa; massime poi che m' intervenne quello, che voi sapete per andare a' Servi. Ma di tutte le cose, che si sono tentate, questa mi pare la più strana, avere a sottomettere il corpo mio a questo vituperio, ed esser cagione che un uomo muoia per vituperarmi; che io non crederei, se io fussi sola rimasa nel mondo, e da me avesse a risurgere l' umana natura, che mi fusse simile partito concesso.

Sostrata. Io non ti so dir tante cose, figliuola mia. Tu parlerai al frate, vedrai quello che ti dirà; e farai quello che tu dipoi sarai consigliata da lui, da noi e da chi ti vuol bene.

Lucrezia. Io sudo per la passione.

SCENA XI.

FRA TIMOTEO, LUCREZIA E SOSTRATA.

Fra Timoteo. Voi siate le ben venute. Io so quello che voi volete intendere da me, perchè messer Nicia mi ha parlato. Veramente io sono stato in su' libri più di due ore a studiare questo caso; e dopo molte esamine io trovo di molte cose, che e in particolare e in generale fanno per noi.

Lucrezia. Parlate voi davvero, o motteggiate?

Fra Timoteo. Ah! madonna Lucrezia, son queste cose da motteggiare? Avetemi voi a conoscer ora?

Lucrezia. Padre, no; ma questa mi pare la più strana cosa che mai s' udisse.

Fra Timoteo. Madonna, io ve lo credo; ma io non voglio chev oi diciate più così. E' sono molte cose, che discosto paiono terribili, insopportabili, strane; e quando tu ti appressi loro, le riescono umane, sopportabili, dimestiche. E però si dice, che sono maggiori gli spaventi che i mali. E questa è una di quelle.

Lucrezia. Dio il voglia.

Fra Timoteo. Io voglio tornare a quello che io diceva prima. Voi avete quanto alla coscienza, a pigliare questa generalità, che dove è un ben certo, e un mal incerto, non si debbe mai lasciare quel bene per paura di quel male. Qui è un bene certo, che voi ingraviderete, acquisterete un' anima a messer Domeneddio. Il male incerto è, che colui, che giacerà dopo la pozione con voi, si muoia, ma e' si trova anche di quelli che non muoiono. Ma perchè la cosa è dubbia, però è bene, che messer Nicia non incorra in quel pericolo. Quanto all'atto, che sia peccato, questo è una favola; perchè la volontà è quella che pecca, non il corpo; e la cagione del peccato è dispiacere al marito, e voi gli compiacete; pigliarne piacere, e voi ne avete dispiacere. Oltre di questo il fine si ha a riguardare in tutte le cose. Il fine vostro si è riempire una sedia in paradiso, e contentare il marito vostro. Dice la Bibbia, che le figliuole di Lotto, credendosi di essere rimase sole nel mondo, usarono col padre; e perchè la loro intenzione fu buona, non peccarono.

Lucrezia. Che cosa mi persuadete voi?

Sostrata. Lasciati persuadere, figliuola mia. Non vedi tu, che una donna che non ha figliuoli, non ha casa; morto il marito resta come una bestia abbandonata da ognuno.

Fra Timoteo. Io vi giuro, madonna, per questo petto sacrato, che tanta coscienza vi è ottemperare in questo caso al marito vostro, quanto vi è mangiare carne il mercoledì, che è un peccato, che se ne va con l'acqua benedetta.

Lucrezia. A che mi conducete voi, padre?

Fra Timoteo. Conducovi a cose, che voi sempre arrete cagione di pregare Dio per me; e più vi satisfarà questo altro anno, che ora.

Sostrata. Ella farà ciò che voi vorrete. Io la voglio mettere stassera al letto io. Di che hai tu paura, moccicona? E' ci sono cinquanta donne in questa terra che ne alzerebbero le mani al cielo.

LUCREZIA. Io son contenta; ma non credo mai esser viva domattina.

FRA TIMOTEO. Non dubitare, figliuola mia: io pregherò Dio per te, io dirò l'orazione dell'angiol Raffaello, che t'accompagni. Andate in buon'ora, e preparatevi a questo misterio che si fa sera.

SOSTRATA. Rimanete in pace, padre.

LUCREZIA. Dio m'aiuti e la Nostra Donna; ch'io non capiti male.

SCENA XII.

FRA TIMOTEO, LIGURIO E MESSER NICIA.

FRA TIMOTEO. O Ligurio, uscite qua.

LIGURIO. Come va?

FRA TIMOTEO. Bene. Le sono ite a casa disposte a far ogni cosa; e non ci fia difficoltà: perchè la madre si andrà a star seco, e vuolla mettere a letto ella.

NICIA. Dite voi il vero?

FRA TIMOTEO. Bembè: voi siete guarito del sordo.

LIGURIO. San Chimenti gli ha fatto grazia.

FRA TIMOTEO. E' si vuol porvi una immagine per rizzarvi un poco di baccanella, acciocch'io abbia fatto questo guadagno con voi.

NICIA. Noi entriamo in cetere; farà la donna difficoltà di fare quel ch'io voglio?

FRA TIMOTEO. Non vi dico.

NICIA. Io sono il più contento uomo del mondo.

FRA TIMOTEO. Credolo. Voi vi beccherete un fanciullo maschio; e chi non ha, non abbia.

LIGURIO. Andate, frate, alle vostre orazioni: e se bisognerà altro, vi verremo a trovare. Voi, messere, andate a lei per tenerla ferma in questa opinione, e io andrò a trovare mastro Callimaco, che vi mandi la pozione; e all'una ora fate ch'io vi rivegga, per ordinare quello che si dee fare alle quattro.

NICIA. Tu di' bene; addio.

FRA TIMOTEO. Andate sani.

CANZONE.

Sì soave è l'inganno
Al fin condotto desiato e caro,
Ch'altri spoglia d'affanno,
E dolce face ogni gustato amaro.
Oh rimedio alto e raro!
Tu mostri il dritto calle all'alme erranti;
Tu col tuo gran valore
Nel far beato altrui fai ricco amore;
Tu vinci sol co' tuoi consigli santi
Pietre, veneni, incanti.

ATTO QUARTO.

SCENA PRIMA.

CALLIMACO *solo.*

Io vorrei pure intender quello, che costoro hanno fatto. Può egli essere, ch'io non rivegga Ligurio? E non che le ventitrè, le sono le ventiquattro ore. In questa angustia d'animo sono io stato, e sto. Ed è vero, che la fortuna e la natura tiene il conto per bilancio: la non ti fa mai un bene, che all'incontro non surga un male. Quanto più m'è cresciuta la speranza, tanto m'è cresciuto il timore. Misero a me! Sarà egli mai possibile, ch'io viva in tanti affanni, e perturbato da questi timori, e da queste speranze? Io sono una nave vessata da due diversi venti, che tanto più teme, quanto ella è più presso al porto. La semplicità di messer Nicia mi fa sperare; la prudenza, e la durezza di Lucrezia mi fa temere. Ohimè, ch'io non trovo requie in alcun luogo! Talvolta io cerco di vincere me stesso: riprendomi di questo mio furore, e dico meco: Che fai tu? Se' tu impazzato? Quando tu l'ottenga, che fia? Conoscerai il tuo errore, pentiraiti delle fatiche e de' pensieri che hai avuti? Non sai tu, quanto poco bene si trova nelle cose, che l'uomo desidera, rispetto a quello, che l'uomo ha presupposto trovarvi? Dall'altro canto il peggio, che te ne va, è morire, ed andarne in inferno; e son morti tanti degli altri: e sono in inferno tanti uomini da bene. Hatti tu a vergognare d'andarvi tu? Volgi il viso alla sorte, fuggi il male; o non lo potendo fuggire, sopportalo come buono. Non ti prosternere, non t'invilire come una donna. E così mi fo di buon cuore; ma io ci sto poco su: perchè d'ogni parte mi assalta tanto desio di essere una volta con costei, che io mi sento dalle piante dei piè al capo tutto alterare; le gambe tremano, le viscere si commuovono, il cuore mi si sbarra dal petto, le braccia si abbandonano, la lingua diventa muta, gli occhi abbarbagliano, il cervello mi gira. Pure se io trovassi Ligurio, io arrei con chi sfogarmi. Ma ecco che viene verso me ratto; il rapporto di costui mi farà o vivere ancora qualche poco, o morire affatto.

SCENA II.

LIGURIO E CALLIMACO.

LIGURIO. Io non desiderai mai più tanto di trovare Callimaco, e non penai mai più tanto a trovarlo. Se io li portassi triste nuove, io l'arrei riscontro al primo. Io sono stato a casa, in piazza, in mercato, al pancone degli Spini, alla loggia de' Tornaquinci, e non l'ho trovato. Questi innamorati hanno l'ariento vivo sotto i piedi; e' non si possono fermare.

CALLIMACO. Veggo Ligurio andar di qua guardando; debbe forse cercar di me. Che sto io, che non lo chiamo? E' mi pare pur allegro. O Ligurio, o Ligurio.

LIGURIO. O Callimaco, dove sei tu stato?

CALLIMACO. Che novelle?

LIGURIO. Buone.

CALLIMACO. Buone in verità?

LIGURIO. Ottime.

Callimaco. È Lucrezia contenta?

Ligurio. Sì.

Callimaco. Il frate fece il bisogno?

Ligurio. Fece.

Callimaco. O benedetto frate! io pregherò sempre Dio per lui.

Ligurio. O buono! Come se Dio facesse le grazie del male, come del bene. Il frate vorrà altro, che prieghi.

Callimaco. Che vorrà?

Ligurio. Danari.

Callimaco. Daremgliene. Quanti ne gli hai promessi?

Ligurio. Trecento ducati.

Callimaco. Hai fatto bene.

Ligurio. Il dottore n' ha sborsati venticinque.

Callimaco. Come?

Ligurio. Bastiti che gli ha sborsati.

Callimaco. La madre di Lucrezia che ha fatto?

Ligurio. Quasi il tutto. Come la intese, che sua figliuola aveva avere questa buona notte senza peccato, la non restò mai di pregare, comandare, confortare la Lucrezia, tanto che la condusse al frate, e quivi operò in modo, che la consentì.

Callimaco. O Dio! per quali miei meriti debbo io avere tanti beni? Io ho a morire per l' allegrezza.

Ligurio. Che gente è questa? Or per l' allegrezza, or per 'l dolore costui vuol morire in ogni modo. Hai tu ad ordine la pozione?

Callimaco. Sì ho.

Ligurio. Che li manderai?

Callimaco. Un bicchiere d' ipocras, che è a proposito a racconciare lo stomaco, e rallegra il cervello. Ahimè, ohimè! io sono spacciato.

Ligurio. Che è? che sarà?

Callimaco. E' non ci è rimedio.

Ligurio. Che diavol fia?

Callimaco. E' non ci è fatto nulla : io mi son murato in un forno.

Ligurio. Perchè? Che non lo di' ? levati le mani al viso.

Callimaco. O, non sai tu, che io ho detto a messer Nicia, che tu, egli, Siro ed io piglieremo uno per metterlo allato alla moglie?

Ligurio. Che importa?

Callimaco. Come? che importa! Se io son con voi, non potrò essere quello che sia preso : se io non sono, e' si avvedrà dello inganno.

Ligurio. Tu di' il vero; ma non ci è egli rimedio?

Callimaco. Non cred' io.

Ligurio. Sì, sarà bene.

Callimaco. Quale?

Ligurio. Io voglio un po' pensarlo.

Callimaco. Tu m' hai chiarato; io sto fresco, se tu hai a pensar ora.

Ligurio. Io l' ho trovato.

Callimaco. Che cosa?

Ligurio. Farò, che 'l frate, che ci ha aiutato infino a qui, farà questo resto.

Callimaco. In che modo?

Ligurio. Noi abbiamo tutti a travestirci; io farò travestire il frate, e contraffarà la voce, il viso, l' abito; e dirò al dottore, che tu sia quello; e' se 'l crederà.

CALLIMACO. Piacemi : ma io che farò?

LIGURIO. Fa conto, che tu ti metta un pitocchino indosso, e con un liuto in mano te ne vegna costì dal canto della sua casa, cantando un canzoncino.

CALLIMACO. A viso scoperto?

LIGURIO. Sì : perchè se tu portassi una maschera, gli entrerebbe sospetto.

CALLIMACO. E' mi conoscerà.

LIGURIO. Non sarà; perchè io voglio, che tu ti storca il viso, che tu apra, aguzzi, o digrigni la bocca, chiugga un occhio. Prova un poco.

CALLIMACO. Fo io così?

LIGURIO. No.

CALLIMACO. Così?

LIGURIO. Non basta.

CALLIMACO. A questo modo?

LIGURIO. Sì, sì; tieni a mente cotesto. Io ho un naso in casa : io vo, che tu te lo appicchi.

CALLIMACO. Orbè : che sarà poi?

LIGURIO. Come tu sarai comparso in sul canto, noi sarem quivi : torremti il liuto, piglieremti, aggireremti, condurremti in casa, metteremti a letto; il resto dovrai tu far da te.

CALLIMACO. Questo fatto, resta a condursi.

LIGURIO. Qui ti condurrai tu; ma a fare, che tu ti vi possa ritornare, sta a te, e non a noi.

CALLIMACO. Come?

LIGURIO. Che tu te la guadagni in questa notte; e che innanzi che ti parta, te le dia conoscere, scuoprale lo inganno, mostrile l'amore le porti, dille il bene le vuoi; e come senza sua infamia la può essere tua amica, e con sua grande infamia tua nemica. È impossibile, che la non convenga teco, e che la voglia, che questa notte non sia sola.

CALLIMACO. Credi tu cotesto?

LIGURIO. Io ne son certo. Ma non perdiam più tempo; e' son già due ore. Chiama Siro, manda la pozione a messer Nicia, e me aspetta in casa. Io anderò per lo frate; faremlo travestire, e condurremlo qui; e troveremo il dottore, e faremo quello che manca.

CALLIMACO. Tu di' bene : va via.

SCENA III.

CALLIMACO E SIRO.

CALLIMACO. O Siro.

SIRO. Messere.

CALLIMACO. Fatti costì.

SIRO. Eccomi.

CALLIMACO. Piglia quello bicchiere d'argento, che è dentro all'armario di camera, e coperto con un poco di drappo portamelo; e guarda a non lo versar per la via.

SIRO. Sarà fatto.

CALLIMACO. Costui è stato dieci anni meco, e sempre mi ha servito fedelmente; io credo trovar anche in questo caso fede in lui; e benchè io non li abbi comunicato questo inganno, e' se lo indovina, ch'egli è cattivo, e veggo che si va accomodando.

Siro. Eccolo.

Callimaco. Sta bene. Tira, va a casa messer Nicia, e digli, che questa è la medicina che ha a pigliare la donna dopo cena subito, e quanto più tosto cena, tanto sarà meglio; e come noi saremo in sul canto ad ordine al tempo, e' facci d'esservi. Va ratto.

Siro. I' vo.

Callimaco. Odi qua, se vuole che tu l'aspetti, aspettalo, e vientene quivi con lui; se non vuole, torna qui da me, dato che tu glien' hai, e fatto che tu gli avrai ambasciata.

Siro. Messer sì.

SCENA IV.

CALLIMACO *solo.*

Io aspetto, che Ligurio torni col frate; e chi dice, ch' egli è dura cosa l'aspettare, dice il vero. Io scemo ad ognora dieci libre, pensando dove io sono ora, e dove io potrei esser di qui a due ore, temendo che non nasca qualche cosa, che interrompa il mio disegno; il che se fusse, e' fia l'ultima notte della vita mia, perchè o mi getterò in Arno, o io mi appiccherò, o io mi getterò da quelle finestre, o mi darò d'un coltello in su l'uscio suo. Qualche cosa farò io, perchè io non viva più. Ma io veggo Ligurio; egli è desso. Egli ha seco uno, che pare sgrignuto, zoppo; e' fia certo il frate travestito. Conoscine uno, e conoscili tutti. Chi è quell' altro, che si è accostato a loro? E' mi pare Siro, che arrà di già fatta l'ambasciata al dottore; egli è desso. Io gli voglio aspettare qui per convenir con loro.

SCENA V.

SIRO, LIGURIO, FRA TIMOTEO *travestito*, E CALLIMACO.

Siro. Chi è teco, Ligurio?

Ligurio. Un uomo da bene.

Siro. E' egli zoppo, o fa la vista?

Ligurio. Bada ad altro.

Siro. Oh, egli ha viso del gran ribaldo!

Ligurio. Deh! sta cheto; chè ci hai fracido. Ov' è Callimaco?

Callimaco. Io son qui. Siete i ben venuti.

Ligurio. O Callimaco, avvertisci questo pazzarello di Siro: egli ha già detto mille pazzie.

Callimaco. Siro, odi qua: tu hai questa sera a fare tutto quello che ti dirà Ligurio; e fa conto, quando e' ti comanda, che io sia; e ciò che tu vedi, senti, o di, hai a tenere secretissimo, per quanto tu stimi la roba, l'onore, la vita mia, e il ben tuo.

Siro. Così si farà.

Callimaco. Desti tu il bicchiere al dottore?

Siro. Messer sì.

Callimaco. Che disse?

Siro. Che sarà ora a ordine tutto.

Fra Timoteo. È questo Callimaco?

Callimaco. Sono a' comandi vostri. Le proferte tra noi sien fatte; voi avete a disporre di me e di tutte le fortune mie, come di voi.

FRA TIMOTEO. Io l'ho inteso, e credolo, e sommi messo a fare quello perte, ch'io non arrei fatto per uomo del mondo.

CALLIMACO. Voi non perderete la fatica.

FRA TIMOTEO. E' basta che tu mi vogli bene.

LIGURIO. Lasciamo star le ceremonie. Noi andremo a travestirci, Siro ed io. Tu Callimaco vien con noi, per poter ire a fare i fatti tuoi; il frate ci aspetterà qui; noi torneremo subito, ed andremo a trovare messer Nicia.

CALLIMACO. Tu di' bene; andiamne.

FRA TIMOTEO. Vi aspetto.

SCENA VI.

FRA TIMOTEO *solo, travestito.*

E' dicono il vero quelli che dicono che le cattive compagnie conducono gli uomini alle forche; e molte volte uno capita male, così per esser troppo facile e troppo buono, come per esser troppo tristo. Dio sa, ch'io non pensava a ingiuriare persona: stavami nella mia cella, diceva il mio officio, intratteneva i miei devoti; capitommi innanzi questo diavolo di Ligurio, che mi fece intignere il dito in un errore, donde io vi ho messo il braccio e tutta la persona, e non so ancora dove io m'abbia a capitare. Pure mi conforto, che quando una cosa importa a molti, molti ne hanno aver cura. Ma ecco Ligurio, e quel servo, che tornano.

SCENA VII.

FRA TIMOTEO, LIGURIO E SIRO *travestiti.*

FRA TIMOTEO. Voi siate i ben tornati.

LIGURIO. Stiam noi bene?

FRA TIMOTEO. Benissimo.

LIGURIO. E' ci manca il dottore; andiam verso la casa sua; son più di tre ore; andiam via.

SIRO. Chi apre l'uscio suo? è egli il famiglio?

LIGURIO. No: gli è lui: ha, ha, ha, he.

SIRO. Tu ridi!

LIGURIO. Chi non riderebbe? Egli ha un guarnacchino indosso, che non gli cuopre il culo. Che diavolo ha egli in capo? E' mi pare un di questi gufi de' canonici. E uno spadaccino sotto! Ah ah! E' borbotta non so che. Tiriamci da parte, e udiremo qualche sciagura della moglie.

SCENA VIII.

MESSER NICIA *travestito.*

Quanti lezj ha fatto questa mia pazza! Ell'ha mandato la fante a casa la madre, e il famiglio in villa. Di questo io la laudo; ma io non la laudo già, che innanzi che la ne sia voluta ire a letto, ella abbia fatte tante schifiltà. Io non voglio.... come farò io...? che mi fate voi fare...? ohimè! mamma mia... E se non che la madre le disse il padre del porro, la non entrava in quel letto. Che le venga la continua. Io vorrei ben vedere le donne schizzinose, non tanto: che ci ha tolto la

testa, cervello di gatta! Poi chi dicesse : impiccata sia la più savia donna di Firenze, la direbbe : che t'ho fatto io? Io so, che la Pasquina entrerà in Arezzo, e innanzi che io mi parta da giuoco, io potrò dire come Monna Ghinga : di veduta con queste mani. Io sto pur bene! Chi mi conoscerebbe? Io paio maggiore più giovane, più scarso; e'non sarebbe donna, che mi togliesse danari di letto. Ma dove troverò io costoro?

SCENA IX.

LIGURIO, MESSER NICIA, FRA TIMOTEO, E SIRO.

Ligurio. Buona sera, messere.

Nicia. Oh, eh, eh!

Ligurio. Non abbiate paura, no, siam noi.

Nicia. O! voi siete tutti qui. Se io non vi conosceva tosto, io vi dava con questo stocco il più diritto, che io sapeva. Tu se' Ligurio? E tu Siro? E quel-l'altro il maestro? Ah!

Ligurio. Messer sì.

Nicia. Togli. O! s'è contraffatto bene! e' non lo conoscerebbe va qua tu.

Ligurio. Io gli ho fatto mettere due noci in bocca, perchè non sia conosciuto alla voce.

Nicia. Tu se' ignorante.

Ligurio. Perchè?

Nicia. Chè non me'l dicevi tu prima, ed arreimene messe anch' io due. E sai se gl'importa non essere conosciuto alla favella.

Ligurio. Toglietе : mettetevi in bocca questo.

Nicia. Che è ella?

Ligurio. Una palla di cera.

Nicia. Dalla qua. Ca, pu, ca, co, co, cu, cu, spu. Che ti venga la seccagine, pezzo di manigoldo!

Ligurio. Perdonatemi, ch'io ve ne ho data una in scambio, che non me ne sono avveduto.

Nicia. Ca, ca, pu, pu. Di che, che, era?

Ligurio. Di aloè.

Nicia. Sia in malora : spu, spu. Maestro, voi non dite nulla?

Fra Timoteo. Ligurio mi ha fatto adirare.

Nicia. O! voi contraffate bene la voce.

Ligurio. Non perdiam più tempo qui. Io voglio essere il capitano, ed ordinare l'esercito per la giornata. Al destro corno fia proposto Callimaco, al sinistro io, tra le due corna starà qui il dottore, Siro fia retroguardo per dare sussidio a quella banda, che inclinasse : il nome sia San Cuccù.

Nicia. Chi è san Cuccù?

Ligurio. È il più onorato santo, che sia in Francia. Andiam via : mettiam l'agguato a questo canto. State a udire, io sento un liuto.

Nicia. Egli è desso, che vogliam fare?

Ligurio. Vuolsi mandare innanzi uno esploratore a scoprire chi egli è; e secondo ci riferirà, secondo faremo.

Nicia. Chi vi andrà?

Ligurio. Va via, Siro : tu sai quello hai a fare; considera, esamina, torna tosto, riferisci.

SIRO. Io vo.

NICIA. Io non vorrei, che noi pigliassimo un granchio, che fusse qualche vecchio debole, o infermiccio, e che questo giuoco si avesse a rifare doman da sera.

LIGURIO. Non dubitate; Siro è valentuomo. Eccolo e' torna. Che truovi, Siro?

SIRO. Egli è il più bel garzonaccio, che voi vedeste mai. Non ha venticinque anni, e viensene solo in pitocchino sonando il liuto.

NICIA. Egli è il caso, se tu di' il vero. Ma guarda, che questa broda sarebbe tutta gettata addosso a te.

SIRO. Egli è quel che io vi ho detto.

LIGURIO. Aspettiamo ch' egli spunti questo canto, e subito gli saremo addosso.

NICIA. Tiratevi in qua, maestro; voi mi parete un uomo di legno. Eccolo.

CALLIMACO. Venir ti possa il diavolo allo letto, da poi che non ci posso venire io.

LIGURIO. Sta forte. Dà qua questo liuto.

CALLIMACO. Ohimè! che ho io fatto?

NICIA. Tu il vedrai. Cuoprigli il capo: imbavaglialo.

LIGURIO. Aggiralo.

NICIA. Dagli un'altra volta, dagliene un'altra, mettetelo in casa.

FRA TIMOTEO. Messer Nicia, io mi andrò a riposare, chè mi duole la testa, chè io muoio. Se non bisogna, io non tornerò domattina.

NICIA. Sì, maestro, non tornate: noi potremo far da noi.

SCENA X.

FRA TIMOTEO *solo.*

E' sono entrati in casa, ed io me n'andrò al convento; e voi spettatori, non ci appuntate, perchè in questa notte non ci dormirà persona, sì che gli atti non sono interrotti dal tempo. Io dirò l'ufficio. Ligurio e Siro ceneranno; chè non hanno mangiato oggi. Il dottore andrà di camera in sala, perchè la cucina vada netta. Callimaco e madonna Lucrezia non dormiranno, perchè io so se io fussi egli, e se voi fuste lei, che noi non dormiremmo.

CANZONE.

O dolce notte, o sante
Ore notturne e quete,
Che i disiosi amanti accompagnate,
In voi si adunan tante
Delizie, onde voi siete
Sole cagion di far l' alme beate:
Voi giusti premj date
All' amorose schiere
Delle lunghe fatiche,
Voi fate, o felici ore,
Ogni gelato petto arder d' amore.

ATTO QUINTO.

SCENA PRIMA.

FRA TIMOTEO *solo*.

Io non ho potuto questa notte chiudere occhio : tanto è il desiderio ch' io ho di intendere, come Callimaco e gli altri l' abbiano fatto, ed atteso a consumare il tempo in varie cose. Io dissi mattutino, lessi una vita de' Santi Padri, andai in chiesa, ed accesi una lampana, che era spenta, mutai un velo ad una Madonna, che fa miracoli. Quante volte ho io detto a questi frati, che la tenghino pulita ? E si maravigliano poi, se la divozione manca ! Io mi ricordo esservi cinquecento immagini, e non ve ne sono oggi venti. Questo nasce da noi, che non le abbiamo saputo mantenere la reputazione. Noi vi solevamo ogni sera dopo la compieta andare a processione, e farvi cantare ogni sabato le laude. Botavamci noi sempre quivi, perchè vi si vedesse delle immagini fresche ; confortavamo nelle confessioni gli uomini e le donne a botarvisi ! Ora non si fa nulla di queste cose ; e poi ci maravigliamo, se le cose vanno fredde ? Oh quanto poco cervello è in questi miei frati ! Ma io sento un gran romore da casa messer Nicia. Eccoli per mia fè ; e' cavano fuori il prigione. Io sarò giunto a tempo. Ben si sono indugiati alla sgocciolatura ; e' si fa appunto l' alba. Io voglio stare a udire quello che dicono, senza scuoprirmi.

SCENA II.

MESSER NICIA, CALLIMACO, LIGURIO, E SIRO.

NICIA. Piglialo di costà, ed io di qua ; e tu, Siro, lo tieni per lo pitocco di dietro.

CALLIMACO. Non mi fate male.

LIGURIO. Non aver paura, va pur via.

NICIA. Non andiam più là.

LIGURIO. Voi dite bene, lasciarlo ir qui. Diamgli due volte, che non sappia, donde e' si sia venuto. Giralo, Siro.

SIRO. Ecco.

NICIA. Gira un' altra volta.

SIRO. Eccolo fatto.

CALLIMACO. Il mio liuto.

LIGURIO. Via, ribaldo, tira via. S' i' ti sento favellare, io ti taglierò il collo.

NICIA. E' s' è fuggito : andiamci a sbisacciare ; e' vuolsi che noi usciamo fuori tutti a buon' ora ; acciocchè non si paia, che noi abbiamo vegghiato questa notte.

LIGURIO. Voi dite il vero.

NICIA. Andate voi, e Siro a trovare maestro Callimaco, e gli dite, che la cosa è proceduta bene.

LIGURIO. Che gli possiamo noi dire ? non sappiamo nulla. Voi sapete, che

arrivati in casa, noi ce n'andammo nella volta a bere. Voi, e la suocera rimaneste alle mani seco, e non vi rivedemmo mai, se non ora, quando voi ci chiamaste per mandarlo fuori.

NICIA. Voi dite il vero. Oh io v'ho da dir le belle cose! Mogliema era nel letto al buio. Sostrata m'aspettava al fuoco; i' giunsi su con questo garzonaccio; e perchè e' non andasse nulla in capperuccia, io lo menai in una dispensa, che io ho in su la sala, dove era un certo lume annacquato, e gettava un poco d'albore in modo che non mi poteva vedere in viso.

LIGURIO. Saviamente.

NICIA. Io lo feci spogliare. E' nicchiava. Io me li volsi come un cane; dimodochè gli parve mill'anni d'aver fuori i panni, e rimase ignudo. Egli è brutto di viso. Egli aveva un nasaccio, una bocca torta; ma tu non vedesti mai le più belle carni. Bianco, morbido, pastoso; e dell'altre cose non ne domandate.

LIGURIO. E' non è bene ragionare, chè bisognava vederlo tutto.

NICIA. Tu vuoi il giambo. Poichè aveva messo mano in pasta, io ne volsi toccare il fondo; poi volsi vedere s' egli era sano. Se egli avesse avuto le bolle, dove mi trovava io? Tu ci metti parole.

LIGURIO. Avete ragione voi.

NICIA. Come io ebbi veduto ch'egli era sano, io me lo tirai dietro, ed al buio lo menai in camera. Messilo al letto, ed innanzi mi partissi, volsi toccar con mano come la cosa andava; ch' io non son uso ad essermi dato ad intendere ucciole per lanterne.

LIGURIO. Con quanta prudenzia avete voi governata questa cosa!

NICIA. Tocco e sentito che io ebbi ogni cosa, mi uscii di camera, e serrai l'uscio, e me ne andai alla suocera, ch'era al fuoco; e tutta notte abbiamo atteso a ragionare.

LIGURIO. Che ragionamenti sono stati i vostri?

NICIA. Della sciocchezza di Lucrezia, e quanto egli era meglio che senza tanti andirivieni ella avesse ceduto al primo. Dipoi ragionammo del bambino, chè me lo pare tuttavia avere in braccio il naccherino. Tanto ch'io sentii sonare le tredici ore, e dubitando che il dì non sopraggiugnesse, me n'andai in camera. Che direte voi, ch'io non poteva far levar quel rubaldone?

LIGURIO. Credolo.

NICIA. E'gli era piaciuto l'unto. Pure e' si levò: io vi chiamai, e l'abbiamo condotto fuori.

LIGURIO. La cosa è ita bene.

NICIA. Che dirai tu, che me n'incresce?

LIGURIO. Di che?

NICIA. Quel povero giovane ch'egli abbia a morire sì tosto, e che questa notte gli abbia a costar sì cara.

LIGURIO. Oh! voi avete i pochi pensieri; lasciatene la cura a lui.

NICIA. Tu di' il vero. Ma mi par ben mill' anni di trovar maestro Callimaco, e rallegrarmi seco.

LIGURIO. E' sarà fra un'ora fuori. Ma gli è chiaro il giorno; noi ci andremo a spogliare : voi che farete?

NICIA. Andronne anch'io in casa a mettermi i panni buoni. Farò levare e lavare la donna, e farolla venire alla chiesa a entrare in santo. Io vorrei, che voi e Callimaco fuste là, e che noi parlassimo al frate per ringraziarlo, e ristorarlo del bene che ci ha fatto.

LIGURIO. Voi dite bene : così si farà.

SCENA III.

FRA TIMOTEO *solo*.

Io ho udito questo ragionamento, e m'è piaciuto, considerando quanta sciocchezza sia in questo dottore. Ma la conclusione ultima mi ha sopra modo dilettato: e poichè debbono venir a casa, io non voglio star più qui, ma aspettargli alla chiesa, dove la mia mercanzia varrà più. Ma chi esce di quella casa? E' mi par Ligurio, e con lui debbe esser Callimaco. Io non voglio, che mi veggano, per le ragioni dette. Pure quando e' non venissero a trovarmi, sempre sarò a tempo a andare a trovar loro.

SCENA IV.

CALLIMACO E LIGURIO.

Callimaco. Come io ti ho detto, Ligurio mio, io stetti di mala voglia infino alle nove ore; e bench'io avessi gran piacere, e' non mi parve buono. Ma poichè io me le fui dato a conoscere, e che io l'ebbi dato ad intendere l'amore che io le portava, e quanto facilmente per la semplicità del marito noi potevamo vivere felici senza infamia alcuna, promettendole che qualunque volta Dio facesse altro di lui, di prenderla per donna, ed avendo ella oltre alle vere ragioni gustato, che differenzia è della giacitura mia a quella di messer Nicia, e da' baci d'uno amante giovane a quelli d'un marito vecchio, dopo alquanto sospiro disse: Poichè l'astuzia tua, la sciocchezza del mio marito, la semplicità di mia madre, e la tristizia del mio confessore m'hanno condotta a far quello che mai per me medesima avrei fatto, io voglio giudicare, che e' venga da una celeste disposizione, che abbia voluto così, e non sono sufficiente a ricusare quello, che 'l cielo vuole che io accetti. Però io ti prendo per signore, padrone, guida. Tu mio padre, tu mio difensore, e tu voglio che sia ogni mio bene e quello che 'l mio marito ha voluto per una sera, voglio che egli abbia sempre. Faraiti adunque suo compare, e verrai a desinare con esso noi, e l'andare e lo stare starà a te, e potremo ad ognora e senza sospetto convenire insieme. Io fui, udendo queste parole, per morirmi per la dolcezza. Non potei rispondere alla minima parte di quello che io avrei desiderato. Tanto ch'io mi truovo il più felice e contento uomo che fusse mai nel mondo; e se questa felicità non mi mancasse, o per morte, o per tempo, i' sarei più beato che i beati, più santo che i santi.

Ligurio. Io ho gran piacere di ogni tuo bene; ed etti intervenuto quello che io ti dissi appunto. Ma che facciamo noi ora?

Callimaco. Andiam verso la chiesa, perchè io le promisi d'essere là, dove la verrà lei, la madre ed il dottore.

Ligurio. Io sento toccare l'uscio suo: le sono esse, ed escono fuori, ed hanno il dottore dietro.

Callimaco. Avviamci in chiesa; e là aspetteremo.

SCENA V.

MESSER NICIA, LUCREZIA, SOSTRATA.

NICIA. Lucrezia, io credo, che sia bene fare le cose con timore di Dio, e non alla pazzaresca.

LUCREZIA. Che s' ha egli a far ora?

NICIA. Guarda, come ella risponde! La pare un gallo.

SOSTRATA. Non vi maravigliate: ella è un poco alterata.

LUCREZIA. Che volete voi dire?

NICIA. Dico, ch' egli è bene ch' io vada innanzi a parlare al frate, e dirgli che ti si faccia incontro in su l' uscio della chiesa per menarti in santo; perchè gli è proprio stamane come se tu rinascessi.

LUCREZIA. Chè non andate?

NICIA. Tu se' stamane molto ardita! Ella pareva iersera mezza morta.

LUCREZIA. Egli è la grazia vostra.

SOSTRATA. Andate a trovare il frate. Ma e' non bisogna; egli è fuor di chiesa.

NICIA. Voi dite il vero.

SCENA VI.

FRA TIMOTEO, MESSER NICIA, LUCREZIA, CALLIMACO, LIGURIO E SOSTRATA.

FRA TIMOTEO. Io vengo fuori, perchè Callimaco e Ligurio mi hanno detto che il dottore e le donne vengono alla chiesa.

NICIA. *Bona dies*, padre.

FRA TIMOTEO. Voi siate le ben venute, e bon pro vi faccia, madonna, che Dio vi dia a fare un bel figliuolo maschio.

LUCREZIA. Dio il voglia.

FRA TIMOTEO. E' lo vorrà in ogni modo.

NICIA. Veggo in chiesa Ligurio e maestro Callimaco.

FRA TIMOTEO. Messer sì.

NICIA. Accennateli.

FRA TIMOTEO. Venite.

CALLIMACO. Dio vi salvi.

NICIA. Maestro, toccate la mano qui alla donna mia.

CALLIMACO. Volentieri.

NICIA. Lucrezia, costui è quello che sarà cagione che noi arremo un bastone, che sostenga la nostra vecchiezza.

LUCREZIA. Io l' ho molto caro; e' vuolsi che sia nostro compare.

NICIA. Or benedetta sia tu! E voglio che egli e Ligurio vengano stamane a desinar con esso noi.

LUCREZIA. In ogni modo.

NICIA. E vo' dar loro le chiavi della camera terrena d' in su la loggia, perchè possano tornarsi quivi a loro comodità, chè non hanno donne in casa, e stanno come bestie.

CALLIMACO. Io l'accetto per usarla quando mi accaggia.

FRA TIMOTEO. Io ho aver danari per la limosina?

NICIA. Ben sapete come, *domine*, oggi vi si manderanno.

LIGURIO. Di Siro non è uom, che si ricordi!

NICIA. Chiegga ciò che io ho, è suo. Tu, Lucrezia, quanti grossoni hai a dare al frate per entrare in santo?

LUCREZIA. Dategliene dieci.

NICIA. Affogaggine!

FRA TIMOTEO. Voi, madonna Sostrata, avete, secondo mi pare, messo un tallo in sul vecchio.

SOSTRATA. Chi non sarebbe allegra!

FRA TIMOTEO. Andiamne tutti in chiesa, e qui direno l' orazione ordinaria: dipoi dopo l' ufficio ne andrete a desinare a vostra posta. Voi, spettatori, non aspettate che noi usciam più fuori: l' ufficio è lungo; ed io mi rimarrò in chiesa, ed eglino per l' uscio del fianco se ne andranno a casa. Valete.

POESIE SCELTE.

DECENNALE

OSSIA COMPENDIO DELLE COSE FATTE IN DIECI ANNI IN ITALIA

AD ALAMANNO SALVIATI.

Io canterò l'italiche fatiche
Seguite già ne' duo passati lustri
Sotto le stelle al suo bene inimiche.

Quanti alpestri sentier, quanti palustri
Narrerò io di morti e sangue pieni
Pel variar de' regni e stati illustri!

O Musa, questa mia cetra sostieni,
E tu, Apollo, per darmi soccorso,
Dalle tue suore accompagnato vieni.

Aveva il sol veloce sopra il dorso
Di questo mondo ben termini mille
E quattrocennovanta quattro corso

Dal tempo che Giesù le nostre ville
Visitò prima, e col sangue che perso
Estinse le diaboliche faville;

Quando in sè discordante Italia aperse
La via a' Galli, e quando esser calpesta
Dalle genti barbariche sofferse.

E perchè a seguitarla non fu presta
Vostra città, chi ne tenea la briglia
Assaggiò i colpi della lor tempesta.

Così tutta Toscana si scompiglia,
Così perdeste Pisa; e quelli stati
Che diede lor la Medica famiglia.

Nè potesti gioir: sendo cavati,
Come dovevi, di sotto a quel basto
Che sessant'anni vi aveva gravati.

Perchè vedeste il vostro stato guasto,
Vedeste la cittade in gran periglio,
E de' Francesi la superbia e il fasto.

Nè mestier fu per uscir dello artiglio
Di un tanto re, e non esser vassalli
Di mostrar poco cuore, o men consiglio.

Lo strepito delle arme e de' cavalli
Non potè far che non fosse sentita
La voce d' un Cappon fra cento Galli.

Tanto che il re superbo fe' partita,
Poscia che la cittate essere intese
Per mantener sua libertate unita.

E come e' fu passato nel Sanese;
Non prezzando Alessandro la vergogna,
Si volse tutto contro al Ragonese.

Ma il Gallo, che passar securo agogna,
Condusse seco del papa il figliuolo,
Non credendo alla fè di Catalogna.

Così col suo vittorioso stuolo
Passò nel regno, qual falcon che cale,
O uccel che abbia più veloce volo.

Poichè d' una vittoria tanta e tale
Si fu la fama negli orecchi offerta
A quel primo motor del vostro male;

Conobbe allor la sua stoltizia certa,
E dubitando cader nella fossa,
Qual con tanto sudor s' aveva aperta,

Nè li bastando sua natural possa
Fece quel duca per salvare il tutto
Col papa, imperio, e Marco Testa grossa.

Non fu per questo però salvo al tutto;
Perchè Orliens in Novara salito
Li diè de' semi suoi il primo frutto.

Il che poi che da Carlo fu sentito,
Del duca assai, e del papa si dolse,
E del suo figlio che si era fuggito.

Nè quasi in Puglia più dimorar volse,
Lasciato a guardia assai genti del regno,
Verso Toscana col resto si volse.

In questo mezzo voi ripien di sdegno
Nel paese pisan gente mandaste,
Contro a quel popol di tanto odio pregno.

E dopo qualche disparer, trovaste
Nuovo ordine al governo, e furon tanti
Che il vostro stato popolar fondaste.

Ma sendo de' Francesi tutti quanti
Lassi, per li lor modi disonesti,
E pe' lor carchi che vi avieno infranti;

Come di Carlo il ritorno intendesti,
Desiderosi fuggir tanta piena,
La città d'arme e gente provvedesti.

E però giunto con sue genti a Siena,
Sendo cacciato da più caso urgente,
N'andò per quella via che a Pisa il mena.

Dove già di Gonzaga il furor sente,
E come a riscontrarlo sopra al Taro
Avea condotto la marchesca gente.

Ma quei robusti furiosi urtaro
Con virtù nell' italico drappello,
Che sopra al ventre suo oltrepassaro.

Di sangue il fiume parea a vedello,
Ripien d'uomini e d'arme e di cavagli
Caduti sotto al gallico coltello.

Così l' Italian lasciorno andagli
E lor senza temer gente avversara
Giunson in Asti, e senza altri travagli.

Quivi la tregua si concluse a gara
Non estimando di Orliens il grido,
Nè pensando alla fame di Novara.

E ritornando i Francesi al lor lido
Avendo voi a' nuovi accordi tratti,
Saltò Ferrando nel suo dolce nido.

Donde co' Vinizian seguiro i patti
Per aiutarsi, e più che mezza Puglia
Concesse lor, e signor ne gli ha fatti.

Qui la lega di nuovo s' incauglia
Per resister al Gallo, e voi sol soli
Rimaneste in Italia per aguglia.

E per esser di Francia buon figliuoli
Non vi curaste in seguitar sua stella
Sostener mille affanni e mille duoli.

E mentre che nel regno si martella
Fra Marco e Francia con evento incerto,
Finchè Francesi affamorno in Atella;

Voi vi posavi qui col becco aperto,
Per attender di Francia un che venisse
A portarvi la manna nel deserto;

E che le rocche vi restituisse
Di Pisa, Pietrasanta e l' altra villa,
Siccome il re più volte vi promisse.

Venne alfin lancia in pugno, e quel di Lilla,
Vitelli ed altri assai, che v' ingannorno
Con qualche cosa che non è ben dilla.

Sol Beumonte vi rendè Livorno;
Ma gli altri traditori al ciel ribelli
Di tutte le altre terre vi privorno.

E al vostro leon trasser li velli
La lupa con San Giorgio e la pantera;
Tanto per che fortuna vi martelli.

Da poichè Italia la francesca schiera
Scacciò da sè, e sanza tempo molto
Con fortuna e saper libera si era;

Volse verso di voi il petto e il volto
Insieme tutta, e dicea la cagione
Esser sol per avervi a Francia tolto.

Voi favoriti sol dalla ragione
Contra l' ingegno e forza lor, un pezzo
Teneste ritto il vostro gonfalone;

Perchè sapevi ben che per disprezzo
Era grata a' vicin vostra bassezza,
E gli altri si volevan senza prezzo.

Chiunque temea la vostra grandezza
Vi venia contro, quelli altri eran sordi;
Chè ogn' uom esser signor di Pisa apprezza.

Ma come volse il Ciel, fra questi ingordi
Sorse l' ambizione, e Marco e 'l Moro
A quel guadagno non furon concordi.

Questa venir al vostro territoro
Fece l' imperio, e partir senza effetto
La diffidenza che nacque fra loro;

Tanto che alfin la Biscia per dispetto
Vi confortò a non aver paura
Di stare a Marco ed a sue forze a petto.

E quel condusse in su le vostre mura
Il vostro gran rubel, onde ne nacque
Di cinque cittadin la sepoltura.

Ma quel che a molti molto più non piacque,
E vi fe' disunir fu quella scola,
Sotto il cui segno vostra città giacque;

Io dico di quel gran Savonarola,
Il qual afflato da virtù divina
Vi tenne involti con la sua parola.

Ma perchè molti temean la ruina,
Veder della lor patria a poco a poco
Sotto la sua profetica dottrina;

Non si trovava a riunirvi loco,
Se non cresceva, o se non era spento
Il suo lume divin con maggior foco.

Nè fu in quel tempo di minor momento
La morte del re Carlo la qual fe',
Del regno 'l duca d' Orliens contento.

E perchè il papa non potea per sè
Medesmo far alcuna cosa magna,
Si rivolse a favor del nuovo re.

Fece il divorzio, e diegli la Bretagna
E all' incontro il re la signoria
Li promise e gli stati di Romagna.

Ed avendo Alessandro carestia
Di chi tenesse la sua insegna eretta,
Per la morte e la rotta di Candia;

Si volse al figlio che seguia la setta
De' gran chercuti, e da quei lo rimesse,
Cambiandoli il cappello alla berretta.

In tanto il Vinizian con quelle posse
Della gente che in Pisa avea ridotta
Verso di voi la sua bandiera mosse;

Talchè successa del conte la rotta
A Santo Regol voi costretti fusti
Dar la mazza al Vitello e la condotta.

E parendovi fier, forti e robusti
Per virtù di queste armi esser venuti,
Moveste il campo contra a quelli ingiusti.

Nè vi mancando li sforzeschi aiuti,
Volevi con l' insegna vitellesca
Sopra 'l muro di Pisa esser veduti.

Ma perchè quel disegno non riesca,
Marradi prima, e di Po il Casentino;
Feriti fur dalla gente marchesca.

Voi voltaste il Vitello a quel cammino
In modo tal che rimase disfatto
Sotto l' insegne sue l' Orso ed Urbino.

Ed ancor peggio si saria lor fatto,
Se fra noi disparer non fusse suto
Per la discordia del Vitello e 'l gatto.

Da poi che Marco fu così battuto,
Fece lo accordo con Luigi in Francia
Per vendicar il colpo ricevuto.

E perchè 'l Turco arrestava la lancia
Contro di lor, tanto timor li vinse
Di non far cigolar la lor bilancia,

Che a far con voi la pace li sospinse,
Ed uscirsi di Pisa al tutto sparsi;
E 'l Moro a consentirla voi costrinse.

Per veder se potea riguadagnarsi
Con questo beneficio il Viniziano,
Gli altri rimedj giudicando scarsi.

Ma questo suo disegno ancor fu vano;
Perchè gli avien la Lombardia divisa
Secretamente col gran re Cristiano.

Così restò l' astuzia sua derisa,
E voi senza temer di cosa alcuna,
Poneste il campo vostro intorno a Pisa.

Dove posaste il corso d' una luna
Senza alcun frutto, chè a principi forti
S' oppose crudelmente la fortuna.

Lungo sarebbe narrar tutti i torti,
Tutti gl' inganni corsi in quello assedio,
E tutti i cittadin per febbre morti.

E non veggendo all' acquisto rimedio,
Levaste il campo, per fuggir l' affanno
Di quella impresa, e del Vitello il tedio.

Poco di poi del ricevuto inganno
Vi vendicaste assai dando la morte
A quel che fu cagion di tanto danno.

Il Moro ancor non corse miglior sorte
In questo tempo perchè la corona
Di Francia gli era già sopra le porte.

Onde fuggì, per salvar la persona,
E Marco senza alcuno ostacol messe
L' insegna in Ghiaradadda ed in Cremona.

E per servar il Gallo le promesse
Al papa, fu bisogno consentigli
Che il Valentin delle sue genti avesse.

Il qual sotto la insegna di tre gigli
D' Imola e di Furlì si fe' signore,
E cavonne una donna co' suoi figli.

E voi vi ritrovavi in gran timore
Per esser suti un po' troppo infingardi
A seguitar il Gallo vincitore.

Pur dopo la vittoria co' Lombardi
Contento fu di accettarvi, non senza
Fatica e costo, pel vostro esser tardi.

Nè fu appena ritornato in Franza,
Che Milan richiamava Lodovico,
Per mantener la popolar usanza.

Ma il Gallo più veloce ch' io non dico,
In men tempo che voi non direste : ecco,
Si fece forte contro al suo nimico.

Volsono i Galli di Romagna il becco,
Verso Milan, per soccorrere i suoi,
Lasciando 'l papa e 'l Valentino in secco.

E perchè il Gallo ne portasse poi,
Come portò la palma con l' olivo,
Non mancaste anche a darli aiuto voi.

Onde che 'l Moro d'ogni aiuto privo
Venne a Mortara co' Galli alle mani,
E ginne in Francia misero e cattivo.

Ascanio suo fratel di bocca a' cani
Sendo scampato per maggiore oltraggio
La lealtà provò de' Viniziani.

Volsero i Galli di poi far passaggio
Ne' terren vostri, sol per isforzare
E ridur i Pisani a darvi omaggio.

Così vennero avanti e nel passare
Che fece con sue genti Beumonte,
Trasse alla Lega più d' un mascellare.

E come furon co' Pisani a fronte,
Pien di confusion, di timor cinti,
Non dimostraron già lor forze pronte.

Ma dipartirsi quasi rotti e tinti
Di gran vergogna, e conobbesi il vero
Come i Francesi possono esser vinti.

Nè fu caso a passarlo di leggero:
Perchè se fece voi vili ed abietti,
Fu di quel regno il primo vitupero.

Nè voi di colpa rimaneste netti;
Però che 'l Gallo ricoprir volea
La sua vergogna co' vostri difetti.

Nè anche il vostro stato ben sapea
Deliberarsi, e mentre che in fra dua
Del re non ben contento si vivea;

Il duca Valentin le vele sua,
Ridiede a' venti, e verso 'l mar di sopra
Della sua nave rivoltò la prua;

E con sue genti fe' mirabil opra,
Espugnando Faenza in tempo curto,
E mandando Romagna sotto sopra.

Sendo dapoi sopra Bologna surto
Con gran fatica, la Lega sostenne
La violenza di sue genti e l' urto.

Partito quindi, in Toscana ne venne,
Sè rivestendo delle vostre spoglie,
Mentre che 'l campo sopra 'l vostro tenne.

Onde che voi per fuggir tante doglie,
Come color che altro far non ponno,
Cedeste in qualche parte alle sue voglie.

E così le sue genti oltrepassonno;
Ma nel passar piacque a chi Siena regge
Rinnovellar Piombin di nuovo donno.

Appresso a queste venne nuova gregge,
Che sopra il vostro stato volse 'l piede,
Non moderata da freno e da legge.

Mandava questa il re contra l'erede
Di Ferrandin, e perchè si fuggissi
La metà di quel regno a Spagna diede.

Tanto che Federigo dipartissi,
Visto de' suoi la capovana pruova;
E nelle man di Francia a metter gissi.

E perchè in questo tempo si ritrova
Roano in Lombardia, voi praticavi
Far col re per suo mezzo lega nuova.

Eri senz'arme, e in gran timore stavi,
Pel corno che al Vitello era rimaso,
E dell' Orso e del papa dubitavi.

E parendovi pur vivere a caso;
E dubitando non esser difesi
Se vi avveniva qualche avverso caso;

Dopo 'l voltar di molti giorni e mesi,
Non senza grande spendio foste ancora
In sua protezion di Francia presi.

Sotto 'l cui segno vi pensaste allora,
Poter tor a' Pisan le biade in erba,
E le vostre bandiere mandar fuora.

Ma Vitellozzo e sua gente superba,
Sendo contra di voi di sdegno pieno
Per la ferita del fratello acerba,

Al cavallo sfrenato ruppe 'l freno
Per tradimento, e Valdichiana tutta
Vi tolse, e l' altre terre in un baleno.

La guerra che Firenze avea destrutta,
E la confusion de' cittadini
Vi fe' questa ferita tanto brutta.

E da cotante ingiurie de' vicini
Per liberarvi, e da sì crudo assalto,
Chiamaste i Galli ne' vostri confini.

E perchè il Valentin avea fatto alto
Con sue genti a Nocera, e quindi preso
Il ducato d' Urbin sol con un salto;

Stavi col cuor e con l' almo sospeso
Che col Vitello e' non si raccozzassi,
E con quel fusse a' vostri danni sceso,

Quando a l' un comandò che si formassi
Pe' vostri prieghi il re di San Dionigi,
All' altro fure i suoi disegni cassi.

Trasse 'l Vitel d' Arezzo i suoi vestigi
E 'l duca in Asti si fu presentato,
Per giustificar sè col re Luigi.

Non saria tanto aiuto a tempo stato,
Se non fusse la 'ndustria di colui
Che allora governava il vostro stato.

Forse che venevate in forza altrui;
Perchè quattro mortal ferite avevi,
Che tre ne fur sanate da costui.

Pistoia in parte ribellar vedevi,
E di confusion Firenze pregna,
E Pisa e Valdichiana non tenevi.

Costui la scala alla suprema insegna
Pose, su per la qual condotta fusse
S' anima ci era di salirvi degna.

Costui Pistoia in gran pace ridusse,
Costui Arezzo e tutta Valdichiana
Sotto l' antico giogo ricondusse.

La quarta piaga non potè far sana
Di questo corpo; perchè nel guarillo
S' oppose il Cielo a sì felice mana.

Venuto adunque il giorno sì tranquillo,
Nel qual il popol vostro tanto audace
Il portator creò del suo vessillo;

Nè fur d' un cerchio due corna capace,
Acciocchè sopra la lor soda pietra
Potesse edificar la vostra pace.

E se alcun da tal ordine si arretra
Per alcuna cagion, esser potrebbe
Di questo mondo non buon geometra.

Poscia che Valentin purgato s' ebbe,
E ritornato in Romagna, la impresa
Contro a messer Giovanni far vorrebbe.

Ma come fu questa novella intesa,
Par che l' Orso e 'l Vitel non si contenti,
Di voler esser seco a tanta offesa.

E rivolti fra lor questi serpenti
Di velen pien, cominciaro a ghermirsi,
E con gli ugnoni a stracciarsi e co' denti.

E mal potendo il Valentin fuggirsi,
Gli bisognò, per ischivare il rischio,
Con lo scudo di Francia ricoprirsi.

E per pigliare i suoi nimici al vischio,
Fischiò soavemente, e per ridurli
Nella sua tana, questo basalischio.

Nè molto tempo perdè nel condurli,
Che 'l tradito di Fermo e Vitellozzo,
E quelli Orsin che tanto amici furli,

Nelle sue insidie presto dier di cozzo;
Dove l' Orso lasciò più d' una zampa,
Ed al Vitel fu l' altro corno mozzo.

Sentì Perugia e Siena ancor la vampa
Dell' idra, e ciaschedun di quei tiranni
Fuggendo innanzi alla sua furia scampa.

Nè il cardinal Orsin potè gli affanni
Della sua casa misera fuggire,
Ma restò morto sotto mille inganni.

In questi tempi i Galli pien d' ardire
Contro gl' Ispani voltaron le punte,
Volendo il regno a lor modo partire.

E le genti nemiche avien consunte,
E del reame occupato ogni cosa,
Non essendo altre forze sopraggiunte.

Ma divenuta forte e poderosa
La parte ispana, fu del sangue avverso
La Puglia e la Calauria sanguinosa.

Onde che 'l Gallo si rivoltò verso
Italia irato, come quel che brama
Di riaver lo stato e l' onor perso.

E sir della Tremoglia, uom di gran fama,
Per vendicarlo in queste parti, corse
A soccorrer Gaieta che lo chiama.

Nè molto innanzi le sue genti porse;
Perchè Valenza e il suo padre Mascagno
Di seguitarlo li mettieno in forse.

Cercavan questi di nuovo compagno,
Che desse lor degli altri stati in preda;
Non veggendo col Gallo più guadagno.

Voi per non esser del Valentin preda,
Come eravate stati ciascun dì,
E che e' non fusse di Marzocco ereda;

Condutto avevi di Occam il baglì
Con cento lance, ed altra gente molta,
Credendo più sicuri star così.

Con la qual gente la seconda volta
Facesse Pisa di speranza priva
Di potersi goder la sua ricolta.

Mentre che la Tremoglia ne veniva,
E che fra 'l papa Francia umor ascoso
E collera maligna ribolliva,

Malò, Valenza, e per aver riposo
Portato fu fra l' anime beate
Lo spirto di Alessandro glorioso.

Del qual seguiro le sante pedate
Tre sue familiari e care ancelle,
Lussuria, simonia e crudeltate.

Ma come furo in Francia le novelle,
Ascanio Sforza, quella volpe astuta,
Con parole suavi, ornate e belle,

A Roan persuase la venuta,
D' Italia, promettendogli l' ammanto
Che salir a cristian nel Cielo aiuta.

I Galli a Roma si eran fermi intanto
Nè passar volser l' onorato rio
Mentre che vuoto stette il seggio santo.

E così fu creato papa Pio;
Ma pochi giorni stiè sotto a quel pondo
Che li avea posto in sulle spalle Dio.

Con gran concordia poi Giulio secondo
Fu fatto portinar di paradiso,
Per ristorar de' suoi disagi il mondo.

Poichè Alessandro fu dal Cielo ucciso,
Lo stato del suo duca di Valenza
In molte parti fu rotto e diviso.

Baglion, Vitelli, Orsini e la semenza
Di Monte Feltro in casa lor ne giro,
E Marco prese Rimino e Faenza.

Insino in Roma il Valentin seguiro
E Baglion e l' Orsin, per dargli guai,
E delle spoglie lor si rivestiro.

Giulio sol lo nutrì di speme assai,
E quel duca in altrui trovar credette
Quella pietà che non conobbe mai.

Ma poi che ad Ostia qualche giorno stette,
Per dipartirsi, il papa fe' tornallo
In Roma, e a sue genti a guardia il dette.

Intanto i capitan del fiero Gallo
Sopra la riva del Gariglian giunti
Facevan ogni cosa per passallo.

Ed avendo in quel loco in van consunti
Con gran disagi molti giorni e notti,
Dal freddo afflitti, e da vergogna punti,

E non essendo insieme mai ridotti,
Per varj luoghi e 'n più parti dispersi,
Dal tempo e da' nimici furon rotti:

Onde avendo l'onor e i danar persi,
A Salsa, a Roma, e quivi tutto mesto
Si dolse il Gallo de' suoi casi adversi.

E parendo all' Ispano aver in questo
Conflitto avuto le vittorie sue,
Nè volendo giocar co' Galli il resto;

Forse sperando nella pace piue,
Fece fermar il bellico tumulto,
E della triegua ben contento fue.

Nè voi tenesti il valor vostro occulto;
Ma di arme più gagliarde vi vestisti
Per poter meglio opporvi ad ogni insulto:

Nè delle offese de' Pisan partisti:
Anzi toglieste lor le terze biade,
E per mare e per terra gli assalisti.

E perchè non temean le vostre spade,
Voi vi sforzaste con varj disegni
Rivolger Arno per diverse strade.

Or per disacerbar gli animi pregni
Avete a ciaschedun le braccia aperte,
Che a domandar perdon venir si degni.

Intanto il papa dopo molte offerte,
Fe' di Furlì e della Rocca acquisto,
E Valenza fuggì per vie coperte.

E benchè e' fusse da Consalvo visto,
Con lieto volto, li pose la soma
Che meritava un ribellante a Cristo.

E per far ben tanta superbia doma,
In Ispagna mandò prigione e vinto
Chi già fe' tremar voi e pianger Roma.

Ha volto il sol due volte l'anno quinto
Sopra questi accidenti crudi e fieri,
E di sangue ha veduto il mondo tinto;

Ed or raddoppia l'orse a suo' corsieri,
Acciocchè presto presto si risenta
Cosa, che queste vi paion leggieri.

Non è ben la fortuna ancor contenta,
Nè posto ha fine all' italica lite,
Nè la cagion di tanti mali è spenta.

Non sono i regni e le potenzie unite,
Nè possono esser; perchè il papa vuole
Guarir la Chiesa delle sue ferite.

L' imperator con l' unica sua prole
Col presentarsi al successor di Pietro:
Al Gallo il colpo ricevuto duole;

E Spagna che di Puglia tien lo scetro,
Va tendendo a' vicin lacciuoli e rete,
Per non tornar con le sue imprese a retro.

Marco pien di paura e pien di sete,
Fra la pace e la guerra tutto pende;
E voi di Pisa giusta voglia avete.

Per tanto facilmente si comprende
Che fin al cielo aggiungerà la fiamma
Se nuovo fuoco fra costor s' accende.

Onde l' animo mio tutto s' infiamma
Or di speranza, or di timor si carca,
Tanto che si consuma a dramma a dramma.

Perchè saper vorrebbe dove carca
Di tanti incarchi debbe, o in qual porto
Con questi venti andar la vostra barca;

Pur si confida nel nocchier accorto,
Ne' remi, nelle vele, nelle sarte;
Ma sarebbe il cammin facile e corto,

Se voi il tempio riapriste a Marte.

DECENNALE SECONDO.

Gli accidenti e casi furiosi
Che in dieci anni seguenti sono stati
Poi che tacendo la penna riposi;

Le mutazion de' regni, imperj e stati,
Seguite pur per l' italico sito,
Dal consiglio divin predestinati,

Canterò io; e di cantar ardito
Sarò fra molto pianto, benchè quasi,
Sia per dolor divenuto smarrito.

Musa, se mai di te mi persuasi,
Prestami grazia che 'l mio verso arrivi
Alla grandezza de' seguiti casi:

E dal tuo fonte tal grazia derivi
Di cotanta virtù, che 'l nostro canto
Contenti almanco quei che sono or vivi.

Era sospeso il mondo tutto quanto,
Ognun teneva le redine in mano
Del suo corsier affaticato tanto:

Quando Bartolommeo detto d'Alviano
Con la sua compagnia partì del regno,
Non ben contento del gran capitano.

E per dar loco al bellicoso ingegno
O per qualunque altra cagion fosse,
Entrar in Pisa avea fatto disegno.

E benchè seco avesse poche posse,
Pur nondimanco del futuro gioco
Fu la prima pedina che si mosse.

Ma voi volendo spegner questo foco,
Vi preparaste bene, e prestamente;
Tal che 'l disegno suo non ebbe loco.

Chè giunto dalla torre a San Vincente,
Per la virtù del vostro Giacomino
Fu prosternata e rotta la sua gente;

Il qual per sua virtù, per suo destino,
In tanta gloria e 'n tanta grazia venne,
Quant' altro mai privato cittadino.

Questi per la sua patria assai sostenne,
E di vostra milizia il suo decoro
Con gran giustizia gran tempo mantenne.

Avaro dell' onor, largo dell' oro,
E di tanta virtù visse capace,
Che merita assai più che io non l' onoro.

Ed or negletto e vilipeso giace
Nelle sue case, pover, vecchio e cieco;
Tanto a fortuna chi ben fa dispiace!

Di poi, se a mente ben tutto mi reco,
Giste contra a' Pisan, con quella speme
Che quella rotta avea portata seco.

Ma perchè Pisa poco o nulla teme,
Non molto tempo il campo vi teneste,
Che fu principio d'assai tristo seme.

E se danari e onor vi perdeste,
Seguitando il parer universale,
Al voler popolar satisfaceste.

Ascanio intanto mort' era col quale
S' eran legati gran principi a gara,
Per rendergli il suo stato naturale.

Mort' era Ercole duca di Ferrara,
Mort' era Federigo, e di Castiglia
Elisabetta regina preclara:

Onde che 'l Gallo per partito piglia
Far pace con Fernando e li concesse
Per sua consorte di Fois la figlia;

E la sua parte di Napoli cesse
Per dote di costei, e 'l re di Spagna
Li fece molto larghe le promesse.

In questo l' arciduca di Bretagna
S' era partito, che con seco avea
Condotta molta gente di Lamagna:

Perchè pigliar il governo volea
Del regno di Castiglia, il quale a lui,
E non al suocer suo s' appartenea.

E come in alto mar giunse costui,
Fu da' venti l' armata combattuta,
Tanto che si ridusse in forza altrui.

Con la sua nave da venti sbattuta
Applicò in Inghilterra, la qual fue
Pel duca di Sofolchi mal veduta.

Indi partito con le genti sue
In Castiglia arrivò la sua persona,
Dove Fernando non istette piue.

E ridotto nel regno d' Aragona
Perir di Puglia il suo stato a vedere,
Partì con le galee da Barzalona.

Intanto papa Giulio più tenere
Non potendo il feroce animo in freno,
Al vento diede le sacre bandiere.

E d' ira natural e furor pieno,
Contro gli occupator d' ogni sua terra
Sparse prima il suo pessimo veleno.

E per gittarne ogni terreno a terra,
Abbandonando la sua santa soglia
A Bologna e Perugia mostrò guerra.

Ma cedendo i Baglioni alla sua voglia
Restorno in casa, e sol del Bolognese
Cacciò l' antica casa Bentivoglia.

In questo poi maggior foco s' accese,
Per certo grave dispiacer che nacque
Fra gli ottimati e 'l popol genovese.

Per frenar questo al re di Francia piacque
Passar i monti, e favorir la parte
Che per suo amor prostrata e vinta giacque.

E con ingegno e con forza e con arte
Lo stato genovese ebbe ridutto
Sotto le sue bandiere in ogni parte.

E per levar ogni sospetto in tutto
A papa Giulio chè non l' assalisse
Si fu in Savona subito ridutto:

Ove aspettò che Fernando venisse,
Che a governar Castiglia ritornava
Là dove poco prima dipartisse.

Perchè quel regno già tumultuava,
Sendo morto Filippo, e nel passare
Parlò con Francia, dove l' aspettava.

Lo 'mperio intanto volendo passare
Secondo ch' è la lor antica usanza,
A Roma per volersi coronare;

Una dieta avea fatta in Gostanza
Di tutti i suoi baron, dove del Gallo
Mostrò l' ingiurie e de' baron di Franza.

Ed ordinò che ognun fusse a cavallo
Con la sua gente d' arme e fanteria,
Per ogni modo il giorno di San Gallo.

E Marco e Francia che questo sentia,
Adunar le sue genti, e sotto Trento
Uniti insieme gli chiuser la via.

Nè Marco alle difese ste' contento,
Ferillo in casa ed all' imperio tolse
Gorizia con Triesti in un momento.

Onde Massimilian far tregua volse,
Veggendo contro i suoi tanto contrasto,
E le due terre d' accordo si tolse;

Le qual di poi si furono quel pasto,
Quel rio boccon, quel venenoso cibo,
Che di San Marco lo stomaco ha guasto.

Perchè l' imperio siccome io vi scribo,
Sut' era offeso ed al buon re de' Galli
Parve de' Viniziani esser corribo.

Onde perchè il disegno a Marco falli,
Il papa e Francia insieme tutta dua,
S' uniron con l' imperio e gigli Galli.

Nè steron punto de' patti in fra dua;
Ma subito convennero in Cambrai,
Che ognun si andasse per le cose sua.

In questa voi provvedimenti assai
Avevi fatti, perchè verso Pisa
Tenevi gli occhi volti sempre mai;

Non potendo posar in nulla guisa
Se non l' avevi; e Fernando e Luigi
V' avien d' averla la strada intercisa:

E li vostri vicini i lor vestigi
Seguon, facendo lor larga l'offerta,
Movendovi ogni dì mille litigi.

Tal che volendo far l'impresa certa,
Bisognò a ciascun empier la gola,
E quella bocca che teneva aperta.

Dunque sendo rimasa Pisa sola,
Subitamente quella circondaste,
Non vi lassando entrar se non chi vola.

E quattro mesi intorno vi posaste
Con gran disagi, e con assai fatica,
E con assai dispendio l'affamaste.

E benchè fusse ostinata nimica,
Pur da necessità costretta e vinta,
Tornò piangendo alla catena antica.

Non era in Francia ancor la voglia estinta
Di muover guerra; e per l'accordo fatto
Avea gran gente in Lombardia sospinta.

E papa Giulio anch'ei veniva ratto
Con le genti in Romagna, e Berzighella
Assaltò e Faenza innanzi tratto.

Ma poi che a Trievi e cert'altre castella
Fra Marco e Francia alcun leggier assalto
Fu, or con trista, or con buona novella;

Alfin Marco rimaso in su lo smalto,
Poscia ch'a Vailà misero salse,
Cascò del grado suo, ch'era tant'alto;

Che fia degli altri, se questo arse ed alse
In poco tempo? e s'a cotanto impero
Giustizia e forza e union non valse?

Gite superbi omai con viso altero,
Voi che gli scettri e le corone avete,
E del futuro non sapete il vero.

Tanto v'accieca la presente sete,
Che grosso tienvi sopra gli occhi un velo,
Che le cose discosto non vedete.

Di quinci nasce ch'il voltar del cielo
Da questo a quello i vostri stati volta,
Più spesso che non muta il caldo e 'l gielo.

Che se vostra prudenza fusse volta
A conoscere il male e rimediarve,
Tanta potenzia al Ciel sarebbe tolta.

I' non potrei sì tosto raccontarve,
Quanto sì presto da' Viniziani
Dopo la rotta quello stato sparve.

La Lombardia il gran re de' cristiani
Occupò mezza e quel resto che tiene
Col nome solo il seggio de' Romani:

E la Romagna al gran pastor si diene
Senza contrasto, e 'l re de' Ragonesi
Anch' ei per le sue terre in Puglia viene.

Ma non sendo il Tedesco in que' paesi
Ancor venuto da San Marco presto,
E Padova e Trivigi fur ripresi.

Onde Massimilian tenendo questo,
Con grande assembramento venne poi,
Per pigliar quello, e non perdere il resto.

E benchè fusse aiutato da voi,
E da Francia, e da Spagna, nondimeno
Fe' questo come gli altri fatti suoi:

Ch' essendo stato con l' animo franco
A Padova alcun giorno molto afflitto,
Levò le genti affaticato e stanco;

E dalla lega essendo derelitto,
Per diportarsi nella Magna vago,
Perdè Vicenza per maggior despitto.

(*Manca la maggior parte di questo Decennale.*)

L' ASINO D' ORO.

CAPITOLO PRIMO.

I varj casi, la pena e la doglia
Che sotto forma d' un asin soffersi,
Canterò io, pur che fortuna voglia.

Non cerco ch' Elicona altr' acqua versi,
O Febo posi l' arco e la faretra,
E con la lira accompagni i miei versi.

Sì perchè questa grazia non s' impetra
In questi tempi; sì perchè io son certo
Ch' al suon d' un raglio non bisogna cetra.

Nè cerco averne prezzo, premio, o merto;
Ed ancor non mi curo, che mi morda
Un detrattore, o palese, o coperto.

Ch' io so ben quanto gratitudo è sorda
A' prieghi di ciascuno, e so ben quanto
De' beneficj un asin si ricorda.

Morsi, e mazzate io non istimo tanto,
Quanto io soleva, sendo divenuto
Della natura di colui ch' io canto.

S' iò fossi ancor di mia prova tenuto
Più ch' io non soglio, così mi comanda
Quell' Asin sott' il quale io son vissuto.

Volse già farne un bere in fonte Branda
Ben tutta Siena; e poi gli mise in bocca
Una gocciola d'acqua a randa a randa.

Ma se 'l Ciel nuovi sdegni non trabocca
Contra di me, e' si farà sentire
Per tutto un raglio, e sia zara a chi tocca.

Ma prima ch' io cominci a riferire,
Dell' Asin mio i diversi accidenti,
Non vi rincresca una novella udire.

Fu, e non sono ancora al tutto spenti
I suoi consorti, un certo giovanetto
Pure in Firenze infra l' antiche genti.

A costui venne crescendo un difetto
Ch' in ogni luogo per la via correva
E d' ogni tempo senza alcun rispetto.

E tanto il padre via più si doleva
Di questo caso, quanto le cagioni
Della sua malattia men conosceva.

E volse intender molte opinioni
Di molti savi, e 'n più tempo vi porse
Mille rimedj di mille ragioni.

Oltra di questo anco e' lo botò forse,
Ma ciaschedun rimedio ci fu vano,
Perciocchè sempre, e in ogni luogo corse.

Ultimamente un certo cerretano,
De' quali ogni dì molti ci si vede,
Promise al padre suo renderlo sano.

Ma come avvien che sempre mai si crede
A chi promette il bene; onde deriva,
Ch' a' medici si presta tanta fede;

E spesso lor credendo l' uom si priva
Del bene, e questa sol tra l' altre sette
Par che del mal d' altrui si pasca e viva;

Così costui niente in dubbio stette,
E nelle man gli mise questo caso,
Ch' alle parole di costui credette.

Ed ei gli fe' cento profumi al naso,
Trassegli sangue della testa, e poi
Gli parve aver il correr dissuaso.

E fatto ch' ebbe altri rimedj suoi,
Rendè per sano al padre il suo figliuolo
Con questi patti ch' or vi direm noi.

Che mai non lo lasciasse andar fuor solo
Per quattro mesi, ma con seco stesse
Chi, se per caso e' si levasse a volo,

Che con qualche buon modo il ritenesse;
Dimostrandogli in parte il suo errore,
Pregandol ch' al suo onor riguardo avesse.

Così andò ben più d' un mese fuore,
Onesto e saggio infra due suoi fratelli,
Di riverenza pieno e di timore.

Ma giunto un dì nella via de' Martelli,
Onde puossi la via larga vedere,
Cominciaro a ricciarsegli i capelli.

Non si potè questo giovin tenere,
Vedendo quella via dritta e spaziosa,
Di non tornar nell' antico piacere.

E posposta da parte ogni altra cosa,
Di correr gli tornò la fantasia,
Che mulinando mai non si riposa.

E giunto in su la testa della via
Lasciò ire il mantello in terra, e disse:
Qui non mi terrà Cristo; e corse via.

E di poi corse sempre mentre visse,
Tanto che 'l padre vi perdè la spesa,
E 'l medico lo studio che vi misse.

Perchè la mente nostra sempre intesa
Dietro al suo natural, non ci consente
Contr' abito o natura sua difesa.

Ed io, avendo già volta la mente
A morder questo e quello, un tempo stetti
Assai quieto, umano e paziente,

Non osservando più gli altri difetti,
Cercando in altro modo fare acquisto,
Talchè d' esser guarito i' mi credetti.

Ma questo tempo dispettoso e tristo
Far, senza ch' alcun abbia gli occhi d' Argo,
Più tosto il mal, che il bene ho sempre visto.

Onde s' alquanto or di veleno spargo,
Bench' io mi sia divezzo di dir male,
Mi sforza il tempo di materia largo.

E l' Asin nostro, che per tante scale
Di questo nostro mondo ha mosso i passi,
Per lo ingegno veder d' ogni mortale:

Sì bene in ogni luogo s' osservassi
Per le sue strade i suoi lunghi cammini,
Non lo terrebbe il Ciel che non ragliassi.

Dunque non fia verun che s' avvicini
A questa rozza e capitosa gregge,
Per non sentir degli scherzi asinini.

Ch' ognun ben sa ch' è sua natural legge,
Ch' un de' più destri giuochi che far sappi,
È trarre un par di calci e due corregge.

Ed ognuno a suo modo ciarli e frappi,
Ed abbia quanto voglia e fumo e fasto,
Ch' omai convien che questo Asin ci cappi.

E sentirassi come il mondo è guasto;
Perch' io vorrò che tutto un vel dipinga,
Avanti che si mangi il freno e 'l basto;
E chi lo vuol aver per mal, si scinga.

CAPITOLO II.

Quando ritorna la stagione aprica,
Allor che primavera il verno caccia,
A' ghiacci, al freddo, alle nevi nimica;

Dimostra il cielo assai benigna faccia,
E suol Diana con le Ninfe sue
Ricominciar ne' boschi andare a caccia.

E 'l giorno chiaro si dimostra piue,
Massime se tra l' uno e l' altro corno
Il sol fiammeggia del celeste Bue.

Sentonsi gli asinelli, andando attorno
Romoreggiar insieme alcuna volta
La sera, quando a casa fan ritorno:

Talchè chiunque parla mal si ascolta;
Onde che per antica usanza, è suta
Dire una cosa la seconda volta.

Perchè con voce tonante ed arguta
Alcun di loro spesso o raglia, o ride,
Se vede cosa, che gli piaccia, o fiuta.

In questo tempo, allor che si divide
Il giorno dalla notte, io mi trovai
In un luogo aspro quanto mai si vide.

Io non vi so ben dir com' io v' entrai,
Nè so ben la cagion perch' io cascassi
Là dove al tutto libertà lasciai.

Io non poteva muover i miei passi
Pel timor grande e per la notte oscura,
Ch' io non vedeva punto ov' io m' andassi.

Ma molto più m' accrebbe la paura
Un suon d' un corno sì feroce e forte,
Ch' ancor la mente non se ne assicura.

E' mi parea veder intorno Morte
Con la sua falce, e d' un color dipinta
Che si dipinge ciascun suo consorte.

L' aria di folta e grossa nebbia tinta,
La via di sassi, bronchi e sterpi piena,
Avean la virtù mia prostrata e vinta.

Ad un troncon m' er' io appoggiato appena,
Quando una luce subito m' apparve,
Non altrimenti che quando balena.

Ma come il balenar già non disparve,
Anzi crescendo e venendomi presso,
Sempre maggiore e più chiara mi parve,

Aveva io fisso in quella l' occhio messo,
E intorno ad essa un mormorio sentivo
D' un fraschegg:ar che le veniva appresso.

Io ero quasi d' ogni senso privo,
E spaventato a quella novitate,
Teneva volto il volto a chi io sentivo.

Quando una Donna piena di beltate,
Ma fresca e frasca mi si dimostrava,
Con le sue trecce bionde e scapigliate.

Con la sinistra un gran lume portava
Per la foresta e della destra mano
Teneva un corno con ch' ella sonava.

Intorno a lei per lo solingo piano
Erano innumerabili animali,
Che dietro le venian di mano in mano;

Orsi, lupi e leon fieri e bestiali,
E cervi e tassi e con molte altre fiere
Uno infinito numer di cinghiali.

Questo mi fece molto più temere;
E fuggito sarei pallido e smorto,
S' aggiunto fosse alla voglia il potere.

Ma quale stella m' avria mostro il porto?
E dove gito misero sarei?
E chi m' avrebbe al mio sentiere scorto?

Stavano dubbj tutti i pensier miei
S' io doveva aspettar ch' a me venisse,
O reverente farmi incontro a lei.

Tanto ch' innanzi dal tronco i' partisse
Sopraggiunse ella, e con modo astuto,
E sogghignando: Buona sera, disse.

E fu tanto domestico il saluto,
Con tanta grazia, con quanta avria fatto
Se mille volte m' avesse veduto.

Io mi rassicurai tutto a quello atto;
E tanto più chiamandomi per nome
Nel salutar che fece il primo tratto.

E di poi sogghignando disse: Or come,
Dimmi, sei tu cascato in questa valle
Da nullo abitator colta nè dome?

Le guancie mie, ch' erano smorte e gialle,
Mutar colore e diventar di fuoco;
E tacendo mi strinsi nelle spalle.

Aria voluto dir: Mio senno poco,
Vano sperare e vana opinione
M' han fatto rovinar in questo loco:

Ma non potei formar questo sermone
In nessun modo; cotanta vergogna
Di me mi prese e tal compassione.

Ed ella sorridendo: E' non bisogna
Tu tema di parlar tra questi ceppi;
Ma parla e di' quel che 'l tuo cuore agogna.

Chè benchè in questi solitarj greppi
I' guidi questa mandra, e' son più mesi
Che tutto 'l corso di tua vita seppi.

Ma perchè tu non puoi aver intesi
I casi nostri, io ti dirò in che lato
Rovinato tu sia, o in che paesi.

Quando convenne nel tempo passato
A Circe abbandonar l' antico nido,
Prima che Giove prendesse lo stato;

Non ritrovando alcuno albergo fido,
Nè gente alcuna che la ricevesse
(Tanto era grande di sua infamia il grido!)

In queste oscure selve ombrose e spesse,
Fuggendo ogni consorzio umano, elegge
Suo domicilio, e la sua sedia messe.

Tra queste adunque solitarie schegge
Agli uomini nimica si dimora,
Nodrita da' sospir di questa gregge.

E perchè mai alcun non uscì fuora
Che qui venisse, però mai novelle
Di lei si sepper, nè si sanno ancora.

Sono al servizio suo molte donzelle,
Con le quai solo il suo regno governa,
Ed io sono una del numer di quelle.

A me è dato per faccenda eterna
Che meco questa mandria a pascer venga
Per questi boschi, ed ogni lor caverna.

Però convien che questo lume tenga,
E questo corno; l' uno e l' altro è buono,
S' avvien che 'l giorno, ed io sia fuor, si spenga.

L' un mi scorge il cammin, con l' altro i' suono;
S' alcuna bestia nel bosco profondo
Fosse smarrita, sappia dove io sono.

E se mi domandassi, io ti rispondo:
Sappi che queste bestie che tu vedi;
Uomini come te furon nel mondo.

E s' alle mie parole tu non credi,
Riguarda un po' come intorno ti stanno;
E chi ti guarda, e chi ti lecca i piedi.

E la cagion del guardar ch' elle fanno,
È ch' a ciascuna della tua rovina
Rincresce e del tuo male e del tuo danno.

Ciascuna, come te, fu peregrina
In queste selve e poi fu trasmutata
In queste forme dalla mia regina.

Questa propria virtù dal Ciel gli è data,
Che in varie forme faccia convertire,
Tosto che 'l volto d' un uom fiso guata.

Per tanto a te convien meco venire,
E di questa mia mandra seguir l' orma,
Se in questi boschi tu non vuoi morire.

E perchè Circe non vegga la forma
Del volto tuo, e per venir secreto,
Te ne verrai carpon fra questa torma.

Allor si mosse con un viso lieto;
Ed io non ci veggendo altro soccorso,
Carpendo con le fiere le andai drieto,
Infra le spalle d' un cervio e d' un orso.

CAPITOLO III.

Dietro alle piante della mia duchessa
Andando con le spalle volte al cielo
Tra quella turba d' animali spessa,

Or mi prendeva un caldo ed or un gelo;
Or le braccia tremando mi cercava,
S' elle avevan cangiato pelle o pelo.

Le mani e le ginocchia io mi guatava:
O voi ch' andate alle volte carponi,
Per discrezion pensate com' io stava.

Er' ito forse un' ora ginocchioni
Tra quelle fiere, quando capitamo
Presso un fossato tra duo gran valloni.

Vedere innanzi a noi non potevamo,
Però che il lume tutti ci abbagliava
Di quella donna che noi seguivamo;

Quando una voce udimmo che fischiava,
Col romor d' una porta che si aperse,
Di cui l' uno e l' altro uscio cigolava.

Come la vista e 'l riguardar s' offerse,
Dinanzi agli occhi nostri un gran palazzo
Di mirabile altura si scoperse.

Magnifico e spazioso era lo spazzo;
Ma bisognò, per arrivare a quello,
Di quel fossato passar l' acqua a guazzo.

Una trave faceva ponticello,
Sopra cui sol passò la nostra scorta,
Non potendo le bestie andar sopr' ello.

Giunti che fummo a piè dell' altra porta,
Pien d' affanno e d' angoscia entrai drento
Tra quella turba ch' è peggio che morta.

E fummi assai di minore spavento,
Chè la mia Donna, perch' io non temessi,
Avea nell' entrar quivi il lume spento.

E questo fu cagion ch' io non vedessi
Donde si fosse quel fischiar venuto,
O chi aperto nell' entrar ci avessi.

Così tra quelle bestie sconosciuto
Mi ritrovai in un ampio cortile
Tutto smarrito senza esser veduto.

E la mia Donna bella, alta e gentile,
Per ispazio d' un' ora, o più, attese
Le bestie a rassettar nel loro ovile.

Poi tutta lieta per la man mi prese,
Ed in una sua camera menommi,
Dov' un gran fuoco di sua mano accese;

Col qual cortesemente rasciugommi
Quell' acqua che m' avea tutto bagnato
Quando il fossato passar bisognommi.

Poscia ch' io fui rasciutto e riposato
Alquanto dall' affanno e dispiacere
Che quella notte m' avea travagliato,

Incominciai: Madonna, il mio tacere
Nasce, non già perch' io non sappia a punto
Quanto ben fatto m' hai, quanto piacere;

Io era al termin di mia vita giunto,
Per luogo oscuro, tenebroso e cieco,
Quando fui dalla notte sopraggiunto.

Tu mi menasti per salvarmi teco:
Dunque la vita da te riconosco,
E ciò ch' intorno a quella porto meco.

Ma la memoria dell' oscuro bosco
Col tuo bel volto m' han fatto star cheto,
Nel qual ogni mio ben veggo e conosco,

Che fatto m' hanno ora doglioso, or lieto;
Doglioso, per quel mal che venne pria;
Allegro per quel ben che venne drieto.

Che potuto non ha la voce mia
Esplicar a parlare infin ch' io sono
Posato in parte della lunga via.

Ma tu, nelle cui braccia io m' abbandono,
E che tal cortesia usata m' hai,
Che non si può pagar con altro dono;

Cortese in questa parte ancor sarai,
Che non ti gravi sì, che tu mi dica
Quel corso di mia vita che tu sai.

Tra la gente moderna e tra l' antica,
Cominciò ella, alcun mai non sostenne
Più ingratitudin, nè maggior fatica.

Questo già per tua colpa non t' avvenne,
Come avvenne ad alcun; ma perchè Sorte
Al tuo ben operar contraria venne.

Questa ti chiuse di pietà le porte,
Quando ch' al tutto questa t' ha condotto
In questo luogo sì feroce e forte.

Ma perchè il pianto all' uom fu sempre brutto,
Si debbe a colpi della sua fortuna
Voltar il viso di lacrime asciutto.

Vedi le stelle e 'l ciel, vedi la luna,
Vedi gli altri pianeti andare errando
Or alto, or basso, senza requie alcuna.

Quando il ciel vedi tenebroso e quando
Lucido e chiaro; e così nulla in terra
Vien nello stato suo perseverando.

Di quivi nasce la pace e la guerra:
Di qui dipendon gli odj tra coloro,
Ch' un muro insieme ed una fossa serra.

Da questo venne il tuo primo martoro:
Da questo nacque al tutto la cagione
Delle fatiche tue, senza ristoro.

Non ha cangiato il Cielo opinione
Ancor, nè cangerà, mentre che i fati
Tengon ver te la lor dura intenzione.

E quelli umori, i quali ti son stati
Cotanto avversi e cotanto nimici,
Non sono ancor, non sono ancor purgati.

Ma come secche sien le lor radici,
E che benigni i Ciel si mostreranno,
Torneran tempi più che mai felici;

E tanto lieti e giocondi saranno,
Che ti darà diletto la memoria
E del passato e del futuro danno.

Forse ch' ancor prenderai vana gloria
A queste genti raccontando e quelle
Delle fatiche tue la lunga istoria.

Ma prima che si mostrin queste stelle
Liete verso di te, gir ti conviene
Cercando il mondo sotto nuova pelle.

Chè quella Provvidenza che mantiene
L' umana spezie vuol, che tu sostenga
Questo disagio per tuo maggior bene.

Di qui conviene al tutto che si spenga,
In te l' umana effigie, e senza quella
Meco tra le altre bestie a pascer venga.

Nè può mutarsi questa dura stella;
E per averti in questo luogo messo,
Si differisce il mal, non si cancella.

E lo star meco alquanto t' è permesso,
Acciò del luogo esperienza porti,
E degli abitator che stanno in esso.

Adunque fa che tu non ti sconforti;
Ma prendi francamente questo peso
Sopra gli omeri tuoi solidi e forti;
Chè ancor ti gioverà d' averlo preso.

CAPITOLO IV.

Poi che la Donna di parlare stette,
Levaimi in piè, rimanendo confuso
Per le parole ch' ella aveva dette.

Pur dissi: Il Ciel nè altri i' non accuso;
Nè mi vo' lamentar di sì ria sorte;
Perchè nel mal più che nel ben son uso.

Ma s' io dovessi per l' infernal porte
Gire al ben che detto hai, mi piacerebbe;
Non che per quelle vie che tu mi hai porte.

Fortuna dunque tutto quel che debbe,
E che le par, della mia vita faccia;
Ch' io so ben che di me mai non le 'ncrebbe.

Allora la mia Donna aprì le braccia;
E con un bel sembiante tutta lieta
Mi baciò dieci volte e più la faccia.

Poi disse festeggiando: Alma discreta,
Questo viaggio tuo, questo tuo stento,
Cantato fia da istorico, o poeta.

Ma perchè via passar la notte sento,
Vo' che pigliam qualche consolazione,
E che mutiam questo ragionamento.

E prima troverem da colezione,
Che sì bisogno n' hai forse non poco,
Se di ferro non è tua condizione;

E goderemo insieme in questo loco:
E detto questo, una sua tovaglietta
Apparecchiò su un certo desco al fuoco.

Poi trasse d' uno armario una cassetta,
Dentrovi pane, bicchieri e coltella,
Un pollo, una insalata acconcia e netta

Ed altre cose appartenenti a quella:
Poscia a me volta disse: Questa cena
Ogni sera m' arreca una donzella;

Ancor questa guastada porta piena
Di vin, che ti parrà, se tu l' assaggi,
Di quel che Val di Greve e Poppi mena.

Godiamo adunque, e come fanno i saggi,
Pensa che ben possa venire ancora,
E chi è dritto alfin convien che caggi.

E quando viene il mal, che viene ognora,
Mandalo giù come una medicina,
Chè pazzo è chi la gusta, e l'assapora.

Viviamo or lieti infin che domattina
Con la mia greggia sia tempo uscir fuori,
Per ubbidire all' alta mia regina.

Così lasciando gli affanni e i dolori,
Lieti insieme cenammo e ragionossi
Di mille canzonette e mille amori.

Poi come avemmo cenato, spogliossi,
E dentro al letto mi fe' seco entrare,
Come suo amante, o suo marito io fossi.

Qui bisogna alle Muse il peso dare,
Per dir di sua beltà; chè senza loro
Sarebbe vano il nostro ragionare.

Erano i suoi capei biondi com' oro,
Ricciuti e crespi; talchè d' una stella
Pareano i raggi, o del superno coro.

Ciascun occhio pareva una fiammella,
Tanto lucente, sì chiara e sì viva,
Ch' ogni acuto veder si spegne in quella.

Avea la testa una grazia attrattiva;
Tal ch' io non so a chi me la somigli;
Perchè l' occhio al guardarla si smarriva.

Sottili, arcati e neri erano i cigli;
Perchè a plasmarli fur tutti gli Dei,
Tutti i celesti e superni consigli.

Di quel che da quei pende dir vorrei
Cosa ch' al vero alquanto rispondesse;
Ma tacciol, perchè dir non lo saprei.

Io non so già chi quella bocca fesse;
Se Giove con sua man non la fece elli,
Non credo ch' altra man far la potesse.

I denti più che d' avorio eran belli,
Ed una lingua vibrar si vedeva,
Come una serpe infra le labbra e quelli

Donde uscì un parlare, il qual poteva
Fermare i venti, e far andar le piante;
Sì soave concetto e dolce aveva.

Il collo e 'l mento ancor vedeasi, e tante
Altre bellezze, che farian felice
Ogni meschino ed infelice amante.

Io non so s' a narrarlo si disdice
Quel che seguì dappoi: però ch' il vero
Suole spesso far guerra a chi lo dice.

Pur lo dirò, lasciandone il pensiero
A chi vuol biasimar; perchè tacendo
Un gran piacer, non è piacer intero.

Io venni ben con l' occhio discorrendo
Tutte le parti sue infino al petto,
A lo splendor del quale ancor m' accendo.

Ma più oltre veder mi fu disdetto
Da una ricca e candida coperta,
Con la qual copert' era il picciol letto.

Era la mente mia stupida e incerta,
Frigida, mesta, timida e dubbiosa,
Non sapendo la via quanto era aperta.

E come giace stanca e vergognosa
E involta nel lenzuol la prima sera
Presso al marito la novella sposa;

Così d' intorno pauroso m' era
La coperta del letto inviluppata,
Come quel ch' in virtù sua non ispera.

Ma poi che fu la Donna un pezzo stata
A riguardarmi, sogghignando disse:
Son io d' ortica, o pur di pruni armata?

Tu puoi aver quel che sospirando misse
Alcun già per averlo più d' un grido,
E fe' mille quistioni e mille risse.

Bene entreresti in qualche loco infido,
Per ritrovarti meco, o nuoteresti
Come Leandro in fra Sesto ed Abido;

Perchè virtute hai sì poca, che questi
Panni che son fra noi ti fanno guerra,
E da me sì discosto ti ponesti?

E come quando nel carcer si serra
Dubbioso della vita un peccatore,
Che sta con gli occhi guardando la terra;

Poi s'egli avvien che grazia dal signore
Impetri, e' lascia ogni pensiero strano,
E prende assai d' ardire e di valore;

Tal er' io e tal divenni per l'umano
Suo ragionare, e a lei m' accostai,
Stendendo fra' lenzuol la fredda mano.

E come poi le sue membra toccai,
Un dolce sì soave al cor mi venne,
Qual io non credo più gustar giammai.

Non in un loco la man si ritenne,
Ma discorrendo per le membra sue,
La smarrita virtù tosto rivenne:

E non essendo già timido piue,
Dopo un dolce sospir parlando dissi:
Sian benedette le bellezze tue.

Sia benedetta l'ora quando io missi
Il piè nella foresta, e se mai cose
Che ti fossero a cuor feci nè scrissi.

E pien di geste e parole amorose,
Rinvolto in quelle angeliche bellezze,
Che scordar mi facean l' umane cose,

Intorno al cor sentii tante allegrezze
Con tanto dolce, ch'io mi venni meno,
Gustando il fin di tutte le dolcezze,
Tutto prostrato sopra il molle seno.

CAPITOLO V.

Veniva già la fredda notte manco,
Fuggivansi le stelle ad una ad una,
E d' ogni parte il ciel si facea bianco.

Cedeva al sole il lume della luna,
Quando la Donna mia disse : E' bisogna,
Poi ch' egli è tale il voler di fortuna,

S' io non voglio acquistar qualche vergogna,
Tornar alla mia mandra, e menar quella
Dove prender l' usato cibo agogna.

Tu ti resterai solo in questa cella,
E questa sera al tornar menerotti
Dove tu possa a tuo modo vedella.

Non uscir fuor, questo ricordo dotti;
Non risponder s' un chiama ; perchè molti
Degli altri questo errore ha mal condotti.

Indi partissi; ed io ch' aveva vôlti
Tutti i pensieri all' amoroso aspetto,
Che lucea più che tutti gli altri volti;

Sendo rimaso in camera soletto
Per mitigar, del letto io mi levai,
L' incendio grande che m' ardeva il petto.

Come prima da lei mi discostai,
Mi riempiè di pensieri la saetta
Quella ferita che per lei sanai.

E stav' io come quello che sospetta
Di varie cose, e sè stesso confonde
Desiderando il ben che non aspetta.

E perchè all' un pensier l' altro risponde
La mente alle passate cose corse,
Che 'l tempo per ancor non ci nasconde.

E qua e là ripensando discorse;
Come l' antiche genti alte e famose
Fortuna spesso or carezzò, ed or morse.

E tanto a me parver maravigliose,
Che meco la cagion discorrer volli
Del variar delle mondane cose.

Quel che rovina da' più alti colli
Più che altro i regni, è questo, che i potenti
Di lor potenza non son mai satolli.

Da questo nasce, che son mal contenti
Quei ch' han perduto, e che si desta umore
Per rovinar quei che restan vincenti.

Onde avvien che l'un sorge, e l'altro muore;
E quel che è surto, sempre mai si strugge
Per nuova ambizione, o per timore.

Questo appetito gli stati distrugge,
E tanto è più mirabil, che ciascuno
Conosce questo error, nessun lo fugge.

San Marco impetuoso ed importuno,
Credendosi aver sempre il vento in poppa,
Non si curò di rovinare ognuno;

Nè vide come la potenza troppa,
Era nociva, e come il me' sarebbe
Tener sott' acqua la coda e la groppa.

Spesso uno ha pianto lo stato ch' egli ebbe;
E dopo il fatto poi s' accorge come
A sua rovina ed a suo danno crebbe.

Atene e Sparta, di cui sì gran nome
Fu già nel mondo, allor sol rovinorno,
Quando ebber le potenze intorno dome.

Ma di Lamagna nel presente giorno
Ciascheduna città vive sicura,
Per aver manco di sei miglia intorno.

Alla nostra città non fe' paura
Arrigo già con tutta la sua possa,
Quando i confini avea presso alle mura.

Ed or ch' ella ha sua potenza promossa
Intorno, e diventata è grande e vasta,
Teme ogni cosa, non che gente grossa.

Perchè quella virtute che soprasta
Un corpo a sostener, quando egli è solo,
A regger poi maggior peso non basta.

Chi vuol toccare l' uno e l' altro polo,
Si trova rovinato in sul terreno
Com' Icar già dopo suo folle volo.

Vero è che suol durar o più o meno
Una potenza, secondo che più
O men sue leggi buone ed ordin fieno.

Quel regno, che sospinto è da virtù
Ad operare o da necessitate,
Si vedrà sempre mai gire a l' insù.

E per contrario sia quella cittate
Piena di sterpi silvestri e di dumi,
Cangiando seggio dal verno alla state.

Tanto ch' alfin convien che si consumi,
E ponga sempre la sua mira in fallo,
Chi ha buone leggi e cattivi costumi.

Chi le passate cose legge, sallo
Come gl' imperj comincian da Nino,
E poi finiscono in Sardanapallo.

Quel primo fu tenuto un uom divino,
Quell'altro fu trovato fra l' ancille,
Com' una donna a dispensar il lino.

La virtù fa le region tranquille;
E da tranquillità poi ne risolta
L' ozio; e l' ozio arde i paesi e le ville.

Poi quando una provincia è stata involta
Ne' disordini un tempo, tornar suole
Virtute ad abitarvi un' altra volta.

Quest' ordine così permette e vuole
Chi ci governa; acciocchè nulla stia,
O possa star mai fermo sotto 'l sole.

Ed è, e sempre fu, e sempre fia
Che il mal succeda al bene, il bene al male,
E l' un sempre cagion dell' altro sia.

Vero è ch' io credo sia cosa mortale
Pe' regni, e sia la lor distruzione
L' usura, o qualche peccato carnale;

E della lor grandezza la cagione,
E che alti e potenti gli mantiene,
Sian digiuni, limosine, orazione.

Un altro più discreto e savio tiene,
Ch' a rovinargli questo mal non basti,
Nè basti a conservargli questo bene.

Creder che senza te per te contrasti
Dio, standoti ozioso e ginocchioni,
Ha molti regni e molti stati guasti,

E' son ben necessarie l' orazioni:
E matto al tutto è quel ch' al popol vieta
Le cerimonie e le sue divozioni:

Perchè da quelle in ver par che si mieta
Unione e buon ordine, e da quello
Buona fortuna poi dipende e lieta.

Ma non sia alcun di sì poco cervello,
Che creda, se la sua casa ruina,
Che Dio la salvi senz' altro puntello,
Perchè e' morrà sotto quella ruina.

CAPITOLO VI.

Mentre ch' io stava sospeso ed involto
Con l' affannata mente in quel pensiero,
Aveva il sole il mezzo cerchio volto;

Il mezzo dico del nostro emispero:
Talchè da noi s' allontanava il giorno,
E l' oriente si faceva nero:

Quando io conobbi pel sonar d' un corno
E pel ruggir dell' infelice armento,
Come la Donna mia facea ritorno.

E bench' io fossi in quel pensiero intento,
Che tutto il giorno a sè mi aveva tratto,
E del mio petto ogni altra cura spento;

Com' io sentii la mia Donna di fatto;
Pensai ch' ogn' altra cosa fosse vana
Fuor di colei di cui fui servo fatto.

Che giunta dov' io era tutta umana,
Il collo mio con un de' bracci avvinse,
Con l' altro mi pigliò la man lontana.

Vergogna alquanto il viso mi dipinse,
Nè potei dire alcuna cosa a quella,
Tanta fu la dolcezza che mi vinse.

Pur dopo alquanto spazio, ed io ed ella
Insieme ragionammo molte cose,
Com' un amico con l' altro favella;

Ma riposate sue membra angosciose,
E recreate dal cibo usitato,
Così parlando la Donna propose:

Già ti promisi d' averti menato
In loco, dove comprender potesti
Tutta la condizion del nostro stato.

Adunque, se ti piace, fa t' appresti,
E vedrai gente, con cui per l' addietro
Gran conoscenza e gran pratica avesti.

Indi levossi, ed io le tenni dietro,
Com' ella volse, e non senza paura:
Per non sembrava nè mesto nè lieto.

Fatta era già la notte ombrosa e scura,
Ond' ella prese una lanterna in mano,
Ch' a suo piacer il lume scuopre e tura.

Giti che fummo, e non molto lontano,
Mi parve entrar in un gran dormitoro,
Siccome ne' conventi usar veggiamo.

Un landrone era proprio come il loro,
E da ciascun de' lati si vedeva
Porte pur fatte di pover lavoro.

Allor la Donna ver mi si volgeva,
E disse come dentro a quelle porte
Il grande armento suo meco giaceva.

E perchè variata era la sorte,
Eran varie le loro abitazioni,
E ciaschedun si sta col suo consorte.

Stanno a man destra al primo uscio i leoni,
Cominciò, poi che 'l suo parlar riprese,
Con denti acuti e con gli adunchi unghioni.

Chiunque ha cor magnanimo e cortese,
Da Circe in quella fera si converte:
Ma pochi ce ne son del tuo paese;

Ben son le piagge tue fatte deserte,
E prive d' ogni gloriosa fronda,
Che le facea men sassose e meno erte.

S' alcun di troppa furia e rabbia abbonda,
Tenendo vita rozza e violenta,
Tra gli orsi sta nella stanza seconda.

E nella terza se ben mi rammenta,
Voraci lupi ed affamati stanno;
Tal che cibo nessun non gli contenta.

Lor domicilio nel quarto loco hanno
Bufoli e buoi; e se con quella fiera
Si trova alcun de' tuoi, abbisi il danno.

Chi si diletta di far buona cera,
E dorma quando e' veglia intorno al foco
Si sta fra becchi nella quinta schiera.

Io non ti vo' discorrere ogni loco;
Perchè a voler parlar di tutti quanti,
Sarebbe il parlar lungo, e 'l tempo poco.

Basti questo, che dietro e davanti
Ci son cervi, pantere e leopardi,
E maggior bestie assai che leofanti.

Ma fa ch' un poco al dirimpetto guardi
Quell' ampia porta, ch' all' incontro è posta,
Nella quale entrerem, benchè sia tardi.

E prima ch' io facessi altra risposta
Tutta si mosse, e disse: Sempremai
Si debbe far piacer, quando e' non costa.

Ma perchè poi che dentro tu sarai
Possa conoscer del loco ogni effetto,
E me' considerar ciò che vedrai;

Intender debbi che sotto ogni tetto
Di queste stanze sta d' una ragione
D' animai bruti, come già t' ho detto.

Sol queste non mantien tal condizione;
E come avvien nel Mallevato vostro,
Che vi va ad abitare ogni prigione;

Così colà in quel loco ch' io ti mostro,
Può ir ciascuna fiera a dipertarsi,
Che per le celle stan di questo chiostro.

Tal che veggendo quella potrà farsi,
Senza riveder l' altre ad una ad una,
Dove sarebbon troppi passi sparsi.

Ed anche in quella parte si raguna
Fiere, che son di maggior conoscenza,
Di maggior grado e di maggior fortuna.

E se ti parran bestie in apparenza,
Ben ne conoscerai qualch' una in parte
A' modi, a' gesti, agli occhi, alla presenza.

Mentre parlava, noi venimmo in parte
Dove la porta tutta ne appariva,
Con le sue circostanze a parte a parte:

Una figura che pareva viva,
Era di marmo scolpita davante
Sopra 'l grande arco che l' uscio copriva.

E come Annibal sopra un elefante
Parea che trionfasse, e la sua vesta
Era d' uom grave, famoso e prestante.

D' alloro una ghirlanda aveva in testa,
La faccia aveva assai gioconda e lieta,
D' intorno gente che li facean festa.

Colui è il grande abate di Gaeta,
Disse la Donna, come saper dei
Che fu già coronato per poeta.

Suo simulacro da' superni Dei,
Come tu vedi in quel loco fu messo
Con gli altri che gli sono intorno a' piei.

Perchè ciascun che gli venisse appresso,
Senz' altro intender, giudicar potesse
Quai sian le genti là serrate in esso.

Ma faciam sì omai ch' io non perdesse
Cotanto tempo a riguardar costui,
Che l' ora del tornar sopraggiugnesse.

Vienne adunque con meco; e se mai fui
Cortese, ti parrò a questa volta,
Nel dimostrarti questi luoghi bui,
Se tanta grazia non m' è dal Ciel tolta.

CAPITOLO VII.

Noi eravam col piè già 'n su la soglia
Di quella porta, e di passar là drento
M' avea fatto venir la Donna voglia.

E di quel mio voler restai contento,
Perchè la porta subito s' aperse
E dimostronne il serrato convento.

E perchè me' quel potesse vederse,
Il lume ch' ella avea sotto la vesta
Chiuso, nell' entrar là tutto scoperse.

Alla qual luce sì lucida e presta,
Com' egli avvien nel veder cosa nuova,
Più che duemila bestie alzar la testa.

Or guarda ben, se di veder ti giova,
Disse la Donna, il copioso drappello
Che 'n questo loco insieme si ritruova.

Nè ti paia fatica a veder quello,
Che non son tutti terrestri animali:
Ben c' è tra tante bestie qualche uccello.

Io levai gli occhi, e vidi tanti e tali
Animai bruti, ch' io non crederei
Poter mai dir quanti fossero, e quali.

E perchè a dirlo tedioso sarei,
Narrerò di qualch' un, la cui presenza
Diede più maraviglia agli occhi miei.

Vidi un gatto per troppa pazienza
Perder la preda, e restarne scornato;
Benchè prudente e di buona semenza.

Poi vidi un drago tutto travagliato
Voltarsi, senza aver mai posa alcuna,
Ora sul destro, ora su l' altro lato.

Vidi una volpe maligna e importuna,
Che non trova ancor rete che la pigli;
Ed un can corso abbaiar alla luna.

Vidi un leon, che s' aveva gli artigli,
E' denti ancor da sè medesmo tratti,
Pe' suoi non buoni e non saggi consigli.

Poco più là certi animai disfatti,
Qual coda non avea, qual non orecchi,
Vidi musando starsi quatti quatti.

Io ve ne scorsi e conobbi parecchi,
E se ben mi ricordo in maggior parte
Era un mescuglio fra conigli e becchi.

Appresso questi un po' così da parte
Vidi un altro animal non come quelli,
Ma da natura fatto con più arte.

Aveva rari e delicati i velli,
Parea superbo in vista ed animoso;
Talchè mi venne voglia di piacelli.

Non dimostrava suo cor generoso,
Gli ugnoni avendo incatenato e' denti;
Però si stava fuggiasco e sdegnoso.

Una........................
....
....

Vidi.......................
....
....

Poi vidi una giraffa che chinava
Il collo a ciascheduno, e dall' un canto
Aveva un orso stanco che russava.

Vidi un pavon col suo leggiadro ammanto
Girsi pavoneggiando, e non temeva
Se 'l mondo andasse in volta tutto quanto.

Uno animal che non si conosceva,
Sì variato avea la pelle e 'l dosso,
E 'n su la groppa una cornacchia aveva.

Una bestiaccia vidi di pel rosso,
Ch' era un bue senza corna, e dal discosto
M' ingannò, che mi parve un caval grosso.

Poi vidi un asin tanto mal disposto,
Che non potea portar, non ch' altro, il basto;
E parea proprio un citriuol d' agosto.

Vidi un segugio, ch' avea il veder guasto;
E Circe n' aria fatto capitale,
Se non foss' ito, come un orbo, al tasto.

Vidi uno soricciuol, ch' avea per male
D' esser sì piccoletto, e bezzicando
Andava or questo, or quell' altro animale.

E vidi un bracco che andava fiutando
A questo il ceffo, a quell' altro la spalla,
Come s' andasse del padron cercando.

Il tempo è lungo, e la memoria falla,
Tanto ch' io non vi posso ben narrare,
Quel ch' io vidi in un dì per questa stalla.

Un bufol che mi fe' raccapricciare
Col suo guardare, e 'l suo mugghiar sì forte,
D' aver veduto i' mi vo' ricordare.

Un cervio vidi, che temeva forte,
Or qua or là variando il cammino;
Tanto aveva paura della morte!

Vidi sopra una trave un armellino,
Che non vuol ch' altri il guardi non che 'l tocchi,
Ed era ad una allodola vicino.

In molte buche più di cento allocchi
Vidi; ed una oca bianca come neve
Ed una scimia, che facea l'ombocchi.

Vidi tanti animai, che saria greve
E lungo a raccontar lor condizione,
Come fu il tempo a riguardargli breve.

Quanti mi parver già Fabi e Catoni,
Che poi che quivi di lor esser seppi,
Mi riusciron pecore e montoni!

Quanti ne pascon questi duri greppi,
Che seggono alto ne' più alti scanni!
Quanti nasi aquilin riescon gheppi!

E benchè io fossi involto in mille affanni,
Pur parlare a qualch' uno arei voluto,
Se vi fossero stati i torcimanni.

Ma la mia donna, ch' ebbe conosciuto
Questa mia voglia, e questo mio appetito
Disse: Non dubitar; ch' e' fia adempiuto.

Guarda un po' là dov' io ti mostro a dito
Senz' esserti più oltre mosso un passo
Pur lungo il muro, come tu se' ito.

Allor io vidi entro in un luogo basso
Come io ebbi ver lui dritto le ciglia,
Tra 'l fango involto un porcelletto grasso.

Non dirò già chi costui si somiglia;
Bastivi ch' e' saria trecento, o piue
Libbre, se si pesasse alla caviglia.

E la mia guida disse: Andiam là giue
Presso a quel porco, se tu se' pur vago
D'udir le voglie e le parole sue.

Chè se trar lo volessi di quel lago,
Facendol tornar uom, e' non vorrebbe:
Come pesce che fosse in fiume, o in lago.

E perchè questo non si crederebbe;
Acciocchè far ne possa piena fede,
Domanderailo se quindi uscirebbe.

Appresso mosse la mia Donna il piede.
E per non separarmi da lei punto,
La presi per la man ch' ella mi diede,
Tanto ch' io fui presso a quel porco giunto.

CAPITOLO VIII.

Alzò quel porco al giunger nostro il grifo,
Tutto vergato di meta e di loto;
Talchè mi venne nel guardarlo a schifo,

E perchè io fui già gran tempo suo noto.
Ver me si mosse, mostrandomi i denti,
Stando col resto fermo e senza moto.

Onde io li dissi pur con grati accenti:
Dio ti dia miglior sorte, se ti pare;
Dio ti mantenga, se tu ti contenti;

Se meco ti piacesse ragionare,
Mi sarà grato; e perchè sappia certo,
Pur che tu voglia, ti puoi soddisfare.

E per parlarti libero ed aperto,
Tel dico con licenza di costei
Che mostro m'ha questo sentier deserto.

Cotanta grazia m' han fatto gli Dei
Che non gli è parso il salvarmi fatica,
E trarmi degli affanni ove tu sei.

Vuole ancor da sua parte ch'io ti dica,
Chi ti libererà da tanto male,
Se tornar vuoi nella tua forma antica.

Levossi allora in piè dritto ilcignale
Udendo quello, e fe' questa risposta
Tutto turbato il fangoso animale:

Non so donde tu venga, o di qual costa,
Ma se per altro tu non se' venuto
Che per trarmi di qui, vanne a tua posta.

Viver con voi io non voglio, e rifiuto;
E veggo ben che tu se' in quello errore,
Che me più tempo ancor ebbe tenuto.

Tanto v' inganna il proprio vostro amore,
Che altro ben non credete che sia,
Fuor dell' umana essenza e del valore.

Ma se rivolgi a me la fantasia,
Pria che tu parta dalla mia presenza
Farò che 'n tale error mai più non stia.

Io mi vo' cominciar dalla prudenza,
Eccellente virtù, per la qual fanno
Gli uomin maggiore la loro eccellenza.

Questa san meglio usar color che sanno
Senz' altra disciplina per sè stesso
Seguir lor bene, ed evitar lor danno.

Senz' alcun dubbio io affermo e confesso
Esser superior la parte nostra,
Ed ancor tu nol negherai appresso.

Qual è quel precettor che ci dimostra
L' erba qual sia, o benigna, o cattiva?
Non studio alcun, non l' ignoranza vostra:

Noi cangiam region di riva in riva,
E lasciare uno albergo non ci duole
Purchè contento e felice si viva;

L' un fugge il ghiaccio e l' altro fugge il sole
Seguendo il tempo al viver nostro amico,
Come natura, che ne insegna, vuole.

Voi infelici assai più ch' io non dico,
Gite cercando quel paese e questo,
Non per aer trovar freddo od aprico;

Ma perchè l' appetito disonesto
Dell' aver non vi tien l' animo fermo
Nè viver parco, civile e modesto.

E spesso in aere putrefatto e infermo
Lasciando l' aere buon, vi trasferite:
Non che facciate al viver vostro schermo.

Noi l' aere sol, voi povertà fuggite,
Cercando con pericoli ricchezza,
Che v' ha del bene oprar le vie impedite.

E se parlar vogliam della fortezza,
Quanto la parte nostra sia prestante
Si vide, come il sol per sua chiarezza.

Un toro, un fier leon, un leofante,
E infiniti di noi nel mondo sono,
A cui non può l' uom comparir davante.

E se dell' alma ragionare è buono,
Vedrai di cuori invitti e generosi,
E forti esserci fatto maggior dono.

Tra noi son fatti e gesti valorosi,
Senza sperar trionfo, o altra gloria,
Come già quei Roman che fur famosi.

Vedesi nel leon gran vanagloria
Dell' opra generosa, e della trista
Volerne al tutto spegner la memoria.

Alcuna fera ancor tra noi s' è vista,
Che per fuggir del carcer le catene,
E gloria e libertà morendo acquista;

E tal valor nel suo petto ritiene,
Ch' avendo persa la sua libertate,
Di viver serva il suo cuor non sostiene.

E se a la temperanza risguardate,
Ancor e' vi parrà ch' a questo gioco
Abbiam le parti vostre superate.

In Vener noi spendiamo e breve e poco
Tempo: ma voi senza alcuna misura
Seguite quella in ogni tempo e loco.

La nostra specie altro cibar non cura,
Che 'l prodotto del ciel senz' arte, e voi
Volete quel che non può far natura.

Nè vi contenta un sol cibo, qual noi:
Ma per me' soddisfar l' ingorde voglie
Gite per quelli in fin ne' regni eoi.

Non basta quel ch' in terra si ricoglie,
Che voi entrate all' Oceano in seno
Per potervi saziar delle sue spoglie.

Il mio parlar mai non verrebbe meno,
S' io volessi mostrar come infelici
Voi siete più che ogni animal terreno.

Noi a natura siam maggiori amici,
E par che in noi più sua virtù dispensi,
Facendo voi d'ogni suo ben mendici.

Se vuoi questo veder, pon mano a' sensi
E sarai facilmente persuaso
Di quel che forse or pel contrario pensi.

L' aquila l' occhio, il can l' orecchio e 'l naso,
E 'l gusto anco, possiam miglior mostrarvi
Se 'l tatto a voi più proprio s' è rimaso;

Il qual v' è dato non per onorarvi;
Ma sol perchè di Vener l' appetito
Dovesse maggior briga e noia darvi.

Ogni animal tra noi nasce vestito,
Che 'l difende dal freddo tempo e crudo
Sotto ogni cielo, per qualunque lito.

Sol nasce l' uom d'ogni difesa ignudo,
E non ha cuoio, spine, o piume, o vello,
Setole, o scaglie, che li faccian scudo.

Dal pianto il viver suo comincia quello
Con tuon di voce dolorosa e roca,
Talch' egli è miserabile a vedello;

Da poi crescendo la sua vita è poca,
Senz' alcun dubbio, al paragon di quella
Che vive un cervo, una cornacchia, un' oca.

Le man vi diè Natura, e la favella,
E con quelle anco ambizion vi dette,
Ed avarizia, che quel ben cancella.

A quante infermità vi sottomette
Natura prima, e poi Fortuna quanto
Ben senz' alcuno effetto vi promette!

Nostr' è l'ambizion, lussuria e 'l pianto
E l' avarizia, che genera scabbia
Nel viver vostro, che stimate tanto.

Nessuno altro animal si trova ch' abbia
Più fragil vita, e di viver più voglia,
Più confuso timore, o maggior rabbia.

Non dà l' un porco all' altro porco doglia,
L' un cervo all' altro; solamente l' uomo
L' altro uom ammazza, crocifigge e spoglia.

Pens' or come tu vuoi ch' io ritorni uomo
Sendo di tutte le miserie privo
Ch' io sopportava mentre che fui uomo.

E se alcun in fra gli uomin ti par divo,
Felice e lieto, non gli creder molto;
Che 'n questo fango più felice vivo
Dove senza pensier mi bagnö e volto.

CAPITOLI.

CAPITOLO DELL' OCCASIONE.

A FILIPPO DE' NERLI.

Chi se' tu, che non par donna mortale,
Di tanta grazia il Ciel t' adorna e dota,
Perchè non posi? Perchè a' piedi hai l' ale?

Io son l' Occasione a pochi nota;
E la cagion che sempre mi travagli,
È perchè io tengo un piè sopra una ruota.

Volar non è ch' al mio correr s' agguagli,
E però l' ale a' piedi mi mantengo,
Acciò nel corso mio ciascuno abbagli.

Gli sparsi miei capei dinanzi io tengo,
Con essi mi ricuopro il petto e 'l volto,
Perch' un non mi conosca quando io vengo.

Dietro del capo ogni capel m' è tolto;
Onde in van s' affatica un se gli avviene
Che io l' abbia trapassato, o s' io mi volto.

Dimmi : chi è colei che teco viene?
È Penitenzia; e però nota e intendi;
Chi non sa prender me, costei ritiene.

E tu mentre parlando il tempo spendi,
Occupato da molti pensier vani
Già non t' avvedi, lasso! e non comprendi
Com' io ti son fuggita dalle mani!

CAPITOLO DELLA FORTUNA.

A GIOVAN BATTISTA SODERINI.

Con che rime giammai, o con che versi
Canterò io del regno di Fortuna,
E de' suoi casi prosperi ed avversi?

E come ingiuriosa ed importuna,
Secondo è giudicata qui da noi,
Sotto il suo seggio tutto il mondo aduna?

Temer, Giovan Battista, tu non puoi,
Nè debbi in alcun modo aver paura
D' altre ferite, che de' colpi suoi.

Perchè questa volubil creatura
Spesso si suole oppor con maggior forza,
Dove più forza vede aver natura.

Sua natural potenza ognuno sforza;
E 'l regno suo è sempre violento,
Se virtù eccessiva non lo ammorza.

Onde io ti priego che tu sia contento
Considerar questi miei versi alquanto
Se ci sia cosa di te degna drento.

E la Diva crudel rivolga alquanto,
Ver di me gli occhi suoi feroci e legga
Quel ch' or di lei, e del suo regno io canto.

E benchè in alto sopra tutti segga,
Comandi e regni impetuosamente,
Chi del suo stato ardisce cantar vegga.

Questa da molti è detta onnipotente:
Perchè qualunque in questa vita viene,
O tardi o presto la sua forza sente.

Spesso costei i buon sotto i piè tiene,
Gl' improbi innalza, e se mai ti promette
Cosa veruna, mai te la mantiene.

E sotto sopra e stati e regni mette,
Secondo che a lei pare, e i giusti priva
Del bene, che agl' ingiusti larga dette.

Questa incostante Dea e mobil Diva,
Gl' indegni spesso sopra un seggio pone,
Dove chi degno n'è mai non arriva.

Costei il tempo a suo modo dispone;
Questa ci esalta, questa ci disface,
Senza pietà, senza legge, o ragione.

Nè favorire alcun sempre le piace
Per tutti i tempi, nè sempre mai preme
Colui ch' in fondo di sua ruota giace.

Di chi figliuola fusse, o di che seme
Nascesse, non si sa; ben si sa certo,
Che infino a Giove sua potenzia teme.

Sopra un palazzo d' ogni parte aperto
Regnar si vede, ed a verun non toglie
L' entrar in quel, ma è l' uscir incerto.

Tutto il mondo d' intorno vi s' accoglie,
Desideroso veder cose nuove,
E pien d' ambizion, e pien di voglie.

Ella dimora in su la cima, dove
La vista sua qualunque uom non niega:
Ma in piccol tempo la rivolve e muove.

E ha duo volti questa antica strega,
L' un fero, e l' altro mite; e mentre volta
Or non ti vede, or ti minaccia, or priega.

Qualunque vuol entrar benigna ascolta:
Ma con chi vuol uscirne poi s' adira,
E spesso del partir gli è la via tolta.

Dentro con tante ruote vi si gira,
Quant' è vario il salire a quelle cose
Dove ciascun che vive pon la mira.

Sospir, bestemmie e parole ingiuriose
S' odon per tutto usar da quelle genti
Che dentro al segno suo Fortuna ascose.

E quanto son più ricchi e più potenti,
Tanto più in lor discortesia si vede,
Tanto son del suo ben men conoscenti.

Perchè tutto quel mal ch' in noi procede
S' imputa a lei, e s' alcun ben l' uom trova,
Per sua propria virtude aver lo crede.

Tra quella turba variata e nuova
Di que' conservi che quel loco serra,
Audacia e gioventù fa miglior prova.

Vedevisi il Timor prostrato in terra,
Tanto di dubbj pien che non sa nulla;
Poi Penitenzia e Invidia gli fan guerra.

Quivi l' Occasion sol si trastulla,
E va scherzando tra le ruote attorno
La scapigliata e semplice fanciulla.

E quella ruota sempre notte e giorno,
Perchè il Ciel vuole (a cui non si contrasta)
Ch' Ozio e Necessità le volti intorno.

L'una racconcia il mondo, e l'altro il guasta.
Vedesi a ogni tempo ed a ogni otta
Quanto val pazienzia, e quanto basta.

Usura e Fraude si godono in frotta
Potenti e ricchi, e tra queste consorte
Sta Liberalità stracciata e rotta.

Veggonsi assisi sopra delle porte,
Che com'è detto mai non son serrate,
Senz'occhi, e senza orecchi Caso e Sorte.

Potenzia, Onor, Ricchezza e Sanitate
Stanno per premio; per pena è Dolore,
Servitù, Infamia, Morbo e Povertate.

Fortuna il rabbioso suo furore
Dimostra con quest'ultima famiglia;
Quell'altra porge a chi ella porta amore.

Colui con miglior sorte si consiglia
Tra tutti gli altri che in quel loco stanno,
Che ruota al suo voler conforme piglia;

Perchè gli umor ch'adoperar ti fanno,
Secondo che convengon con costei,
Son cagion del tuo bene e del tuo danno.

Non però che fidar ti possa in lei
Nè creder d'evitar suo duro morso,
Suoi duri colpi impetuosi e rei.

Perchè mentre girato sei dal dorso
Di ruota per allor felice e buona
La qual cangia le volte a mezzo il corso;

E non potendo tu cangiar persona,
Nè lasciar l'ordin di che il Ciel ti dota,
Nel mezzo del cammin la t'abbandona.

Però se questo si comprende e nota,
Sarebbe un sempre felice e beato,
Che potesse saltar di ruota in ruota.

Ma perchè poter questo c'è negato,
Per occulta virtù che ci governa,
Si muta col suo corso il nostro stato.

Non è nel mondo cosa alcuna eterna;
Fortuna vuol così, che se ne abbella;
Acciocchè il suo poter più si discerna.

Però si vuol lei prender per sua stella,
E quanto a noi è possibile ogni ora
Accomodarsi al variar di quella.

Tutto quel regno suo dentro e di fuora
Istoriato si vede e dipinto
Di que'trionfi, de'quai più si onora.

Nel primo loco colorato e tinto
Si vede come già sotto l'Egitto
Il mondo stette soggiogato e vinto;

E come lungamente il tenne vitto
Con lunga pace, e come quivi fue
Ciò che di bel nella natura è scritto.

Veggonsi poi gli Assirj ascender sue
Ad alto scettro quand' ella non volse
Che quel d'Egitto dominasse piue.

Poi come a' Medi lieta si rivolse,
Da' Medi a' Persi, e de' Greci la chioma
Ornò di quell' onor ch' a' Persi tolse.

Quivi si vede Menfi, e Tebe doma,
Babilon, Troia e Cartagin con quelle,
Gierusalem, Atene, Sparta e Roma.

Quivi si mostran quanto furon belle,
Alte, ricche, potenti, e come alfine
Fortuna a' lor nimici in preda dielle.

Quivi si veggon l' opre alte e divine
Dell' imperio roman, poi come tutto
Il mondo infranse con le sue rovine.

Come un torrente rapido ch' al tutto
Superbo è fatto, ogni cosa fracassa
Dovunque aggiugne il suo corso per tutto,

E questa parte accresce, e quella abbassa,
Varia le ripe, varia il letto, il fondo,
E fa tremar la terra donde passa;

Così Fortuna col suo furibondo
Impeto molte volte or qui or quivi
Va trasmutando le cose del mondo.

Se poi con gli occhi tuoi più oltre arrivi
Cesare ed Alessandro in una faccia
Vedi fra que' che fur felici vivi.

Da questo esempio quanto a costei piaccia,
Quanto grato le sia, si vede scorto
Chi l' urta, chi la pigne o chi la caccia.

Pur nondimanco al desiato porto
L' un non pervenne, e l'altro di ferite
Pieno, fu all' ombra del nimico morto.

Appresso questi son genti infinite
Che per cadere in terra maggior botto
Son con costei altissimo salite.

Con queste giace preso, morto e rotto
Ciro e Pompeo, poi che ciascheduno
Fu da Fortuna in fin al ciel condotto.

Aresti tu mai visto in loco alcuno
Com' un' aquila in alto si trasporta
Cacciata dalla fame e dal digiuno?

E come una testuggine alto porta,
Acciocchè 'l colpo nel cader la 'nfranga,
E pasca sè di quella carne morta?

Così Fortuna, non che vi rimanga,
Porta uno in alto, ma che rovinando
Ella sen goda, ed ei cadendo pianga.

Ancor si vien dopo costor mirando,
Come d' infimo stato alto si saglia,
E come ci si viva variando.

Dove si vede come la travaglia
E Tullio e Mario e gli splendidi corni
Più volte di lor gloria or cresce or taglia.

Vedesi alfin, che trapassati giorni
Pochi sono e felici, e que' son morti
Prima che la lor ruota indietro torni,
O che voltando al basso ne li porti.

CAPITOLO DELLA INGRATITUDINE.

A GIOVANNI FOLCHI.

Giovanni Folchi, il viver mal contento
Pel dente dell' Invidia che mi morde,
Mi darebbe più doglia e più tormento;

Se non fusse ch' ancor le dolci corde
D' una mia cetra, che soave suona,
Fanno le Muse al mio cantar non sorde.

Non sì ch' io speri averne altra corona,
Non sì ch' io creda che per me s' aggiunga
Una gocciola d' acqua d' Elicona.

Io so ben quanto quella via sia lunga,
Conosco non aver cotanta lena,
Che sopra il colle desiato giunga.

Pur tutta volta un tal desio mi mena
Ch' io credo forse andando poter corre
Qualche arboscel di che la piaggia è piena.

Cantando dunque cerco dal cuor torre,
E frenar quel dolor de' casi avversi
Cui dietro il pensier mio furioso corre.

E come del servir gli anni sien persi,
Come in fra rena si semini ed acque,
Sarà or la materia de' miei versi.

Quando alle stelle, quando al Ciel dispiacque
La gloria de' viventi, in lor dispetto
Allor nel mondo Ingratitudin nacque.

Fu d' Avarizia figlia e di Sospetto;
Nutrita nelle braccia della Invidia,
De' principi e de' re vive nel petto.

Quivi il suo seggio principale annidia;
Di quindi il cuor di tutta l' altra gente
Col venen tinge della sua perfidia.

Onde per tutto questo mal si sente;
Perch' ogni casa della sua nutrice
Trafigge e morde l'arrabbiato dente.

E s' alcun prima si chiama felice,
Pel Ciel benigno, e' suoi lieti favori,
Non molto tempo di poi si ridice;

Come e' vede il suo sangue e' suoi sudori,
E che 'l suo viver ben servendo stanco
Con ingiuria e calunnia si ristori.

Vien questa peste, e mai non vengon manco,
Che dopo l' una poi l' altra rimette
Nella faretra che l' ha sopra il fianco.

Di venen tinte tre crudel saette,
Con le qual punto di ferir non cessa,
Quest' e quell' altro, ove la mira mette.

La prima delle tre che vien da essa,
Fa che sull' uomo il beneficio allega,
Ma senza premiarlo lo confessa.

E la seconda che di poi si piega,
Fa che 'l ben ricevuto l' uom si scorda,
Ma senza ingiuriarlo solo il niega.

L' ultima fa che l' uom mai non ricorda,
Nè premia il ben; ma che giusta sua possa
Il suo benefattor laceri e morda.

Questo colpo trapassa dentro all' ossa;
Questa terza ferita è più mortale;
Questa saetta vien con maggior possa.

Mai non si spegne questo acerbo male;
Mille volte rinasce, s' una more;
Perchè suo padre e sua madre è immortale.

E, come io dissi, trionfa nel core
D' ogni potente; ma più si diletta
Nel cuor del popol, quando egli è signore.

Questo è ferito da ogni saetta
Più crudelmente; perchè sempre avviene
Che dove men si sa, più si sospetta.

E le sue genti d'ogni invidia piene
Tengon desto il sospetto sempre, ed esso
Gli orecchi alle calunnie aperti tiene.

Di qui risulta, che si vede spesso
Com' un buon cittadino un frutto miete
Contrario al seme che nel campo ha messo.

Era di pace priva e di quiete
L'Italia, allor che 'l punico coltello
Saziata avea la barbarica sete;

Quando già nato nel romano ostello,
Anzi dal Ciel mandato un uom divino,
Qual mai fu, nè mai sia simile a quello.

Questo ancor giovinetto in sul Tesino
Suo padre col suo petto ricoperse;
Primo presagio al suo lieto destino.

E quando Canne tanti Roman perse,
Con un coltel in man feroce e solo
D' abbandonar l' Italia non sofferse.

Poco di poi nello ispanico suolo
Volle il senato a far vendetta gisse
Del comun danno e del privato duolo.

Come in Affrica ancor le insegne misse,
Prima Siface, e di poi d'Anniballe
E la Fortuna e la sua patria afflisse.

Allor gli diè il gran barbaro le spalle,
Allora il roman sangue vindicò,
Sparso da quel per l' italiche valle.

Di quivi in Asia col fratello andò,
Dove per sua prudenzia e sua bontà
D' Asia il trionfo a Roma riportò,

E tutte le provincie e le città,
Dovunque e' fu, lasciò piene d' esempi
Di pietà, di fortezza e castità.

Qual lingua fia che tante laudi adempi?
Qual occhio che contempli tanta luce?
O felici Roman! felici tempi!

Da questo invitto e glorioso duce
Fu a ciascun dimostro quella via
Che alla più alta gloria l' uom conduce.

Nè mai negli uman cuor fu visto, o fia,
Quantunque degni, gloriosi e divi,
Tanto valore e tanta cortesia.

E tra que' che son morti e che son vivi
E tra l' antiche e le moderne genti
Non si trova uom ch' a Scipione arrivi.

Non però Invidia di mostrargli i denti
Temè della sua rabbia, e riguardarlo
Con le pupille de' suoi lumi ardenti.

Costei fece nel popolo accusarlo,
E volle uno infinito benefizio
Con infinita ingiuria accompagnarlo.

Ma poi che vide questo comun vizio
Armato contro a sè, volse costui
Volontario lassar lo ingrato ospizio;

E diede luogo allor al mal d' altrui,
Tosto che e' vide come bisognava
Roma perdesse o libertate, o lui.

Nè il petto suo d' altra vendetta armava;
Solo alla patria sua lasciar non volse
Quell' ossa, che d' aver non meritava.

E così il cerchio di sua vita volse
Fuor del suo patrio nido, e così frutto
Alla sementa sua contrario colse.

Nè fu già sola Roma ingrata al tutto;
Risguarda Atene, dove Ingratitudo
Pose il suo nido più che altrove brutto.

Nè valse contro a lei prender lo scudo,
Quando all' incontro assai leggi creolle,
Per reprimer tal vizio atroce e crudo.

E tanto più fu quella città folle,
Quanto si vede come con ragione
Conobbe il bene, e seguitar non volle.

Milciade, Aristide e Focione,
Di Temistocle ancor la dura sorte
Furon del viver suo buon testimone.

Questi per loro oprar egregio e forte,
Furo i trionfi ch' egli ebbon da quella,
Prigione, esilio, vilipendio e morte.

Perchè nel vulgo le prese castella,
Il sangue sparso e l' oneste ferite,
Di picciol fallo ogni infamia cancella.

Ma l' ingiuste calunnie e tanto ardite
Contro al buon cittadin talvolta fanno
Tirannico un ingegno umano e mite.

Spesso diventa un cittadin tiranno,
E del viver civil trapassa il segno,
Per non sentir d' Ingratitudo il danno.

A Cesare occupar fe' questa il regno;
E quel che Ingratitudo non concesse,
Gli diè la dittatura il giusto sdegno.

Ma lasciamo ir del popol l' interesse:
A' principi moderni mi rivolto,
Dove anco ingrato cuor natura messe.

Acomatto Bascià, non dopo molto
Ch' egli ebbe dato il regno a Baisitte,
Morì col laccio intorno al collo avvolto.

Ha le parti di Puglia derelitte
Consalvo, ed al suo re sospetto vive,
In premio delle galliche sconfitte.

Cerca del mondo tutte l' ampie rive,
Troverai pochi principi esser grati,
Se leggerai quel che di lor si scrive.

E vedrai come i mutator di stati,
E donator di regni, sempre mai
Son con esilio o morte ristorati.

Perchè se uno stato mutar sai,
Dubita chi tu hai principe fatto,
Tu non gli tolga quel che dato gli hai.

E non ti osserva poi fede nè patto;
Perchè gli è più potente la paura
Ch' elli ha di te, che l' obbligo contratto.

E tanto tempo questo timor dura,
Quanto e' pena a veder tua stirpe spenta,
E di te e de' tuoi la sepoltura.

Onde che spesso servendo si stenta,
E poi del ben servir se ne riporta
Misera vita e morte violenta.

Dunque non sendo Ingratitudin morta,
Ciascun fuggir le corti e stati debbe:
Chè non c' è via che guidi l' uom più corta
A pianger quel che e' volle poi che l'ebbe.

CAPITOLO DELL' AMBIZIONE.

A LUIGI GUICCIARDINI.

Luigi, poi che tu ti maravigli
Di questo caso ch' a Siena è seguito,
Non mi par che pel verso il mondo pigli.

E se nuovo ti par quel ch' hai sentito
Come tu m' hai certificato e scritto,
Pensa un po' meglio all' umano appetito.

Perchè dal sol di Scizia a quel d' Egitto,
Dall' Inghilterra all' opposita riva,
Si vede germinar questo delitto.

Qual regione, o qual città n' è priva?
Qual borgo, qual tugurio? in ogni lato
L' Ambizione e l' Avarizia arriva.

Queste nel mondo, come l' uom fu nato,
Nacquero ancora, e se non fusser quelle,
Sarebbe assai felice il nostro stato.

Di poco Iddio aveva fatte le stelle
Il ciel, la luce, gli elementi e l' uomo,
Dominator di tante cose belle,

E la superbia degli angeli domo,
Di paradiso Adam fece ribello
Con la sua donna pel gustar del pomo.

Quando che nati Cain ed Abello,
Col padre loro, e dalla lor fatica,
Vivendo lieti nel povero ostello.

Potenzia occulta, ch' in ciel si nutrica
Tra le stelle che quel girando serra,
Alla natura umana poco amica,

Per privarci di pace, e porci in guerra,
Per torci ogni quiete ed ogni bene,
Mandò due Furie ad abitare in terra.

Nude son queste e ciascheduna viene
Con grazia tale, che agli occhi di molti,
Paion di quella e di diletto piene;

Ma ciascheduna d' esse ha quattro volti,
Con otto mani; e queste cose fanno
Ti prenda e volga ovunque una si volti.

Con queste Invidia, Accidia e Odio vanno
Della lor peste riempiendo il mondo,
E con lor Crudeltà, Superbia e Inganno.

Da queste Concordia è cacciata in fondo;
E per mostrar la lor voglia infinita,
Portano in mano un' urna senza fondo.

Per costor la quieta e dolce vita,
Di che l' albergo d' Adam era pieno
Si fu con pace e carità fuggita.

Queste del lor pestifero veneno
Contro al suo buon fratel Cain armaro
Riempiendogli il grembo, il petto e 'l seno.

E loro alta possanza dimostraro
Poi che potevan far ne' primi tempi,
Un petto ambizioso, un petto avaro;

Quando gli uomin viveano e nudi e scempi
D'ogni fortuna, e quando ancor non era
Di povertà, nè di ricchezza esempi.

O mente umana insaziabile, altera,
Subdola e varia, e sopra ogni altra cosa
Maligna, iniqua, impetuosa e fiera;

Poichè per la tua voglia ambiziosa
Si fe' la prima morte violenta
Nel mondo e la prima erba sanguinosa.

Cresciuta poi questa mala sementa
Moltiplicata la cagion del male,
Non c' è ragion che di mal far si penta.

Di qui nasce ch' un scende e l' altro sale;
Di qui dipende, senza legge o patto,
Il variar d' ogni stato mortale.

Questa ha di Francia il re più volte tratto,
Questa del re Alfonso e Lodovico
E di San Marco ha lo stato disfatto.

Nè sol quel che di bene ha il suo nimico,
Ma quel che pare (e così sempre fu
Il mondo fatto moderno ed antico);

Ognuno stima, ognuno spera più
Sormontare opprimendo or quello, or questo
Che per qualunque sua propria virtù.

A ciascun l' altrui ben sempre è molesto:
E però sempre con affanno e pena
Al mal d' altrui è vigilante e desto.

A questo instinto natural ci mena
Per proprio moto e propria passione
Se legge o maggior forza non ci affrena.

Ma se volessi saper la cagione
Perchè una gente imperi e l' altra pianga,
Regnando in ogni loco Ambizione;

E perchè Francia vittrice rimanga;
Dall' altra parte perchè Italia tutta
Un mar d' affanni tempestoso franga;

E perchè in questa parte sia ridutta
La penitenzia di quel tristo seme,
Che Ambizione ed Avarizia frutta;

Se con Ambizion congiunto è insieme,
Un cuor feroce, una virtute armata,
Quivi del proprio mal raro si teme.

Quando una region vive efferata,
Per sua natura, e poi per accidente
Di buone leggi instrutta ed ordinata;

L'Ambizion contro l'esterna gente
Usa il furor, ch'usarlo infra sè stessa
Nè legge, nè il re gliene consente;

Onde il mal proprio quasi sempre cessa;
Ma suol ben disturbar l'altrui ovile,
Dove quel suo furor l'insegna ha messa.

Fia per adverso quel loco servile
Ad ogni danno, a ogni ingiuria esposto
Dove fia gente ambiziosa e vile.

Se viltà e trist' ordin siede accosto
A questa ambizione, ogni sciagura,
Ogni rovina, ogni altro mal vien tosto.

E quando alcun colpasse la natura,
Se in Italia tanto afflitta e stanca
Non nasce gente sì feroce e dura;

Dico che questo non iscusa e franca
L'Italia nostra, perchè può supplire
L'educazion dove natura manca.

Questa l'Italia già fece fiorire,
E di occupare il mondo tutto quanto
La fiera educazion le diede ardire.

Or vive (se vita è vivere in pianto)
Sotto quella rovina e quella sorte,
Ch' ha meritato l' ozio suo cotanto.

Viltate e quella con l'altre consorte
D'Ambizione, son quelle ferite
Ch' hanno d' Italia le province morte.

Lascio di Siena la fraterna lite:
Volta gli occhi, Luigi, a questa parte,
Fra queste genti attonite e smarrite.

Vedrai nell' Ambizion l'una e l' altr' arte,
Come quel ruba, quell' altro si duole
Delle fortune sue lacere e sparte.

Rivolga gli occhi in qua chi veder vuole
L' altrui fatiche, e riguardi se ancora
Cotanta crudeltà vide mai il sole.

Ch' il padre morto, e ch' il marito plora,
Quell' altro mesto del suo proprio letto
Battuto e nudo trar si vede fuora.

Oh quante volte avendo il padre stretto
In braccio il figlio, con un colpo solo
È suto rotto all' uno e l'altro il petto!

Quello abbandona il suo paterno suolo,
Accusando gli Dei crudeli e ingrati,
Con la brigata sua piena di duolo.

Oh esempj non più nel mondo stati!
Perchè si vede ogni dì parti assai
Per le ferite del lor ventre nati.

Dietro alla figlia sua piena di guai
Dice la madre: a che infelici nozze,
A che crudel marito ti servai!

Di sangue son le fosse e l'acque sozze,
Piene di teste, di gambe e di mani,
E d'altre membra laniate e mozze.

Rapaci uccei, fere silvestri e cani
Son poi le lor paterne sepolture,
O sepulcri crudei feroci e strani!

Sempre son le lor faccie orrende e scure,
A guisa d'uom che sbigottito ammiri
Per nuovi danni, o subite paure.

Dovunque gli occhi tu rivolti e giri,
Di lacrime la terra e sangue è pregna:
E l'aria d'urli, singulti e sospiri.

Se d'altrui imparare alcun si sdegna
Come si debba ambizione usarla,
Lo esempio tristo di costor lo insegna.

Da poi che l'uom da sè non può cacciarla,
Debbe il giudizio e l'intelletto sano
Con ordine e ferocia accompagnarla.

San Marco alle sue spese, e forse in vano,
Tardi conosce come li bisogna
Tener la spada, e non il libro in mano.

Pur altrimenti di regnar s'agogna
Per la più parte, e quanto più s'acquista,
Si perde prima, e con maggior vergogna.

Dunque se spesso qualche cosa è vista
Nascere impetuosa ed importuna,
Che 'l petto di ciascun turba e contrista;

Non ne pigliare ammirazion alcuna:
Perchè del mondo la parte maggiore
Si lascia governar dalla Fortuna.

Lasso! or, che mentre nell'altrui dolore,
Tengo or l'ingegno involto e la parola,
Sono oppressato dal maggior timore.

Io sento Ambizion con quella scola,
Ch'al principio del mondo al ciel sortille,
Sopra de' monti di Toscana vola,

E seminato ha già tante faville
Tra quelle genti sì d' invidia pregne,
Ch' arderà le sue terre e le sue ville,
Se grazia, o miglior ordin non la spegne.

CAPITOLO PASTORALE

IN LODE DI IACINTO.

Poscia che all' ombra sotto questo alloro
Veggo pascere intorno il mio armento,
Vuo' dar principio a più alto lavoro.

Se mai, fistula dolce, il tuo concento
Fe' gir li sassi, fe' muover le pianti,
Fermare i fiumi, e racchetare il vento;

Mostra ora i tuoi valori uniti e tanti,
Che la terra ammirata e lieta resti,
E rallegrisi il Ciel de' nostri canti.

Benchè altra voce ed altro stil vorresti;
Perchè a laudar tanta beltade appieno
Più alto ingegno convien che si desti.

Chè d' un giovan celeste e non terreno,
Di modi eccelsi, di divin costumi,
Convien per uom divin le laudi sieno.

Porgimi dunque, Febo, de' tua lumi:
Se mai priego mortal per te s' intende,
Fa che la mente mia oscura allumi.

Io veggo la tua faccia che raccende
Più che l' usato un vivace splendore,
Nè vento o nube questo giorno offende.

Talchè aiutato dal tuo gran valore,
O sacro Apollo, e da tue forze, io voglio
Spenderlo in fare al tuo Iacinto onore.

Iacinto, il nome tuo celebrar soglio,
E per farne memoria a chiunque vive,
Lo scrivo in ogni tronco, in ogni scoglio.

Dipoi le tue bellezze egregie e dive,
E le tue opre atte ad onorare
Qualunque di te parla o di te scrive.

Il Ciel la sua virtù volle mostrare,
Quando ci dette cosa sì suprema,
Per parte a noi di sue bellezze fare.

Onde ogni lume innanzi a questo scema,
Prima guardando quella chioma degna
D' ogni corona e d' ogni diadema.

Poi lo splendor che in quella fronte regna,
Con ogni parte in sè considerata,
Quanto natura ha di valor c' insegna.

Vedi poi il resto a quella accomodata,
Odi il suon poi de' suoi grati sermoni,
Da fare un marmo, una pietra animata.

Sì che ride la terra ove il piè poni,
E rallegrasi l' aria dove arriva
Della tua voce i graziosi suoni.

Poi si secca l' erbetta che fioriva,
Quando ti parti, sì che afflitta resta,
E l' aria duolsi de' tuo' accenti priva.

Nè cosa manco degna par di questa,
D' acquistar fama un natural desio,
Che farà la tua gloria manifesta.

Talchè i' prego ch' i' possa, o Giove Dio,
Fra tante tube che lo esalteranno,
Far risuonare un rozzo corno anch' io.

Tutti i pastor che in queste selve stanno,
Senza riguardo all' età iuvenile,
Ogni lor differenza in te posto hanno.

Tu col tuo destro ingegno e signorile
Per varj modi e per diversi inventi
Gli fai tornar lieti al loro ovile.

Pietoso se' : se qualche miser senti
Per contraria fortuna o per amore,
Col tuo dolce parlar tu lo contenti.

Non che gloria tu sia d'ogni pastore,
Come ognun veder può, le selve adorni,
Quale ogni Dio di quelle abitatore.

Nè vi duol più che Diana soggiorni
In cielo, o selve, nè Febo curate
D' Admeto a riguardar gli armenti torni.

Nè d' Ecuba il figliuol più non chiamate,
Non Cefal, non Atlanta, perchè più
Felici con costui, più liete state.

In te veggo adunata ogni virtù,
Nè maraviglia par, perchè a plasmarti
Non uno Dio a tanta opera fu.

Quando a principio Dio volse crearti
Il primo magisterio a Vulcan diede,
Per più bel, più giocondo e lieto farti.

Or poichè Giove creato ti vede,
Sì allegro si mostra e lieto in vista,
Che dubbia del suo stato Ganimede.

Però che in quella terra d'acqua mista
Uno spirito tal Minerva immisse,
Qual mai tempo o fatica non acquista.

Intorno al capo tuo Vener poi fisse
Le sue grazie immortali, ed ai pastori
Benigno viverai e grato, disse.

L'Ore, bianche viole e freschi fiori
Colson liete dipoi, e con quei suci
Ti sparson tutto, e con variati odori.

Marte feroce, onde tu più riluci,
Nel generoso petto un cuore incluse
Simile a Cesar duca, agli altri duci.

Un astuto veder Mercurio infuse,
Onde la lieta fortuna e gli affanni
E le fatiche tieni aperte o chiuse.

Giunone un' alma ne' privati panni
Pose, da dominare imperio e regni;
E Saturno ti diè di Nestor gli anni.

O don di tanti Dei, fa che tu degni
Ricever me fra' tuoi fedel soggetti,
Se aver tal servidor tu non isdegni.

E s'i' vedrò il mio canto ti diletti,
Versi in tua laude gloriosi e immensi
Suoneran questa valle e quei poggetti.

Chè sono i pensier mia in modo intensi
A compiacerti, ch'i' desider solo
Io d' ubbidir, tu di comandar pensi.

E bench' i' sia nutrito dallo stuolo
D'esti rozzi pastor, di te parlando
Assai più all'alto che l'usato volo.

Ancor più su andar mi vedrai, quando
Conoscerò che ti sia accetto il dono,
Ch' i' venga la tua laude recitando.

Oltra di questo, ciò ch'i' ho ti dono
Tuo è l'armento che tu vedi, ancora
Queste povere pecore tua sono.

Ma perchè or quasi è venuta l'ora,
Che prendon gli animal qualche riposo,
E 'l vespertilio sol si vede fuora;

Celerò quell' amor ch'io porto ascoso,
E a casa n'anderò col mio armento,
Sperando un dì tornar più glorioso
A cantar le tue laudi, e più contento.

SERENATA.

Salve, Donna, tra le altre donne eletta,
Esemplo rado di bellezze in terra,
O unica Fenice, alma perfetta,
In cui ogni beltà si chiude e serra;
Ascolta quel che 'l tuo servo ti detta,
Poi che con gli occhi gli fai tanta guerra;
E credi, se tu vuoi esser felice,
Alle vere parole che ti dice.

Non vale esser di grande ed alto ingegno,
Non vale aver potenza, aver valore
A qualunque non cede all' alto regno
Di Vener bella e del suo figlio Amore.
Di costor solo è da temer lo sdegno,
E l' ira e l' implacabile furore;
Chè l' una è donna, giovin l' altro e sciolto,
Ed hanno a molti lo esser proprio tolto.

Onde io non per lenir mia sorte dira,
O mitigar gli affanni, ch' io sostengo,
Nè per mostrare il foco, che si aggira
Intorno al cor, qual lacrimando spengo,
Ma per pregarti, che tu fugga l' ira
Di questa Dea, con uno esempio vengo;
Acciò impari a fuggir la crudel rete,
Ove rimase presa Anassarete.

Avanti che l' italica virtute
Ponesse il suo ben auspicato nido
Ne' sette colli, e fussin conosciute
L' opere de' Roman, la fama e 'l grido;
Furon le valli intorno possedute
Da varj regi, tanto che in quel lido
Pervenne Palatino alla corona,
Sotto cui visse la bella Pomona.

Ninfa non era alcuna in quella riva,
Ch' amasse tanto i pomi quanto questa,
Onde 'l nome da' pomi le deriva;
Però che or questo con la falce annesta,
Versa sopra quell' altro l' acqua viva,
Quando il sol caldo le sue barbe infesta;
Pota a quell' altro i rami lieti e torti;
E non amava, se non pomi ed orti.

A questi solo ella avea posto amore,
Fuggendo al tutto di Venere i lacci,
E le saette del fiero Signore,
Dispregiando suoi prieghi, o suoi minacci;

E perchè sendo donna, avea timore,
Che violenza alcuno uom non le facci,
Di mura l'orto suo circonda e fascia
Là dove entrar mai uom per nulla lascia.

I giovanetti Satiri d'intorno
Le facean varj balli per placarla,
Pan e Sileno molte volte andorno
Innamorati di lei a trovarla,
E sempre dura e fredda la trovorno;
Ma quel, che si credea più caldo amarla,
Era Vertunno in fra tutti costoro,
Nè più felice viveva di loro.

E perchè la natura di mutarsi
Gli avea concesso in variati volti,
Soleva alcuna volta un villan farsi,
Ch'avesse allotta i buoi dal giogo sciolti;
Ed ora in un soldato trasformarsi,
Ed or parea ch'avesse pomi colti;
E così trasformava sua natura
Per veder sol di costei la figura.

Dipoi per quietar le fiamme accese,
E per venir d'ogni sua voglia al fine,
L'immagin d'una donna vecchia prese
Con la rugosa fronte e 'l bianco crine :
E dentro all'orto di Pomona scese
Tra pomi e frutte che parean divine,
E salutolla e disse : Figlia mia
Bella, e più bella assai, se fussi pia.

Beata ben tra l'altre ti puoi dire,
Da che con questi pomi ti compiaci;
Poi la baciò, e lei potè sentire
Non esser quelli d'una vecchia i baci;
E simulando non poter più ire,
Si pose sopra un sasso, e disse : Taci,
Figliuola, se ti piace, meco alquanto,
E a quest'olmo che è qui, pon mente intanto.

Vedi ancor quella vite, che lui serra
Tra le sue fronde, e la chiude ed invoglie;
Senza quell'olmo ella sarebbe in terra,
E non si onoreria di tante spoglie,
L'olmo senza la vite, ch'egli afferra,
Non arebbe altro in sè, che rami e foglie;
Così l'un senza l'altro in poco d'ora
Inutil tronco, inutil legno fora.

Tu nondimeno stai proterva e dura,
E non ti muovi per lo esemplo loro,
E di prendere amante non hai cura,
Che dia agli anni tuoi degno ristoro;

E benchè molti per la tua figura
Sentino affanni assai, doglia e martoro,
Se creder tu vorrai a' miei consigli,
Vo' che Vertunno per amante pigli.

Credi a me, chè il conosco, costui t' ama
Più che la vita sua, e te sol vuole:
Sol te disia in questo mondo e brama,
E non cerca altra cosa sotto il sole:
Costui tuo servo per tutto si chiama,
Sol di te parla, sol te onora e cole;
Tu se' il suo primo amor, e se tu vuoi,
T' ha dedicato tutti gli anni suoi.

Oltre di questo, egli è giovane amante,
E può pigliar qual forma più gli piace;
Come vorrai te lo vedrai d' avante,
Pur che tu ceda all' amorosa face.
Quello ama come te gli orti e le piante,
E come te de' pomi si compiace;
E questa valle intorno e questi fonti
Ha sempre frequentato, e questi monti.

E ben ch' egli ami assai i pomi e gli orti,
Ogni diletto nondimanco lascia
Per vederti, e veggendo si conforti,
E mitighi la fiamma, che lo fascia.
Credi esso proprio a far questo ti esorti,
Non una vecchia, che già il tempo accascia;
Abbi misericordia di chi arde:
Grazie amorose mai non furon tarde.

E se mai crudeltà ti tiene, o tenne
Empiendo il petto tuo d' amaro fele,
In Cipri io ti dirò quel che intervenne
Ad una donna per esser crudele,
Qual contro al regno d'Amor dura venne,
Proterva, iniqua, malvagia, infedele;
Ma la vendetta tanto atroce e rara
Fa ch' ogni donna alle sue spese impara.

Amava Ifi leggiadro giovinetto
La bella e la crudele Anassarete:
Ardevagli di foco il cor nel petto,
Come una facellina arder vedete;
Avea sempre quel volto per obbietto,
Che gli accendeva l' amorosa sete,
E fece molte prove seco stessi
Se per sè spegner quel foco potessi.

Ma poi che non potette con ragione
In parte mitigar tanto furore,
Davanti alle sue porte ginocchione
Venne piangendo a confessar l' amore;

E con umile e pietoso sermone
Cercava alleggerire il suo dolore,
Ed or co' servi, or con la sua nutrice
I suoi affanni e le sue doglie dice.

Talvolta qualche lettera scrivea,
E le sue pene descritte mandolle:
Spesso alla porta la notte ponea
Fiori e grillande del suo pianto molle;
E spesso per mostrar quanto egli ardea,
Dormire a piè della sua casa volle;
Dove facea d' un freddo sasso letto
Al miser corpo, all' amoroso petto.

Ma costei più crudele era che 'l mare,
Quando da' venti è tempestato e mosso;
E' via più dura ancor che 'l ferro pare,
Qual da Norico fuoco è fatto rosso;
E più che il sasso, che fuor non appare,
Ma stassi ancor sotterra duro e grosso;
E con parole e con fatti il disprezza:
Tanto era questa donna male avvezza.

Sopportar questo giovin non potette
Del dolor la lunghezza e del tormento,
E lacrimando avanti all' uscio stette
Della sua donna ripien di spavento;
Poi questa voce lacrimabil dette:
Tu vinci, Anassarete: io son contento
Morire, acciò che più tu non sopporti
I miei fastidj, e vittoria ne porti.

Orna le tempie tue di verde alloro,
Trionfa della guerra, ch' io ti mossi,
Tu se' contenta, ed io contento moro;
Poi ch' altrimenti piacerti non puossi:
E poi che non ti muove il mio martoro,
Come se ferro, o dura pietra fossi,
Godi, da che la sorte mi conduce
A mancare or dell' una e l' altra luce.

Perchè non ti abbia a narrare altra gente
Il lieto nunzio della morte mia,
Tu mi vedrai co' tuoi occhi pendente,
Il che maggior contento assai ti fia;
Prendi, crudel, questo crudel presente,
Ch' ha meritato la tua villania:
Ma voi, Celesti, che questo vedete,
Forse di me qualche pietate arete.

E se il prego d' alcun mai vi fu grato,
Se mai cedeste a nostre umane voglie,
Fate che lungo tempo ricordato
Sia questo mio morir, queste mie doglie;

E che mi sia per fama almanco dato
Quel che durezza e crudeltà mi toglie.
E così detto, tal furor lo vinse,
Ch' intorno al collo un capestro si cinse.

Poi pien di caldi e lacrimosi umori
Alzò tutto affannato gli occhi suoi,
E disse : Cruda, questi sono i fiori,
Queste son le grillande, che tu vuoi.
In fin per terminar tanti dolori
Si lasciò ir tutto pendente poi;
E nel cader parve la porta desse
Un suon, che del suo caso si dolesse.

Fu portato alla madre il corpo morto,
La qual lo pianse miserabilmente,
Dolendosi del Ciel, che le fa torto,
Vedendo morto il figliuol crudelmente ;
E non voleva udir priego e conforto,
Tanto era del dolore impaziente
Per la sua morte cotanto immatura !
Pur s' ordinò di darli sepoltura.

Mentre che 'l corpo al sepolcro n' andava,
D' Anassarete alla casa pervenne,
La qual sentendo che 'l corpo passava,
Di farsi alle finestre non si tenne,
E come il volto di colui mirava,
Subito pietra la crudel divenne;
Per tutto il corpo suo con grande errore
Diventò il sasso, ch' ell' avea nel core.

Dunque per la memoria di tal sorte
Pon giù quella superbia, che tu hai;
Segui il regno di Venere e la corte :
Se a mio modo, o Pomona, farai.
Apri allo amante le serrate porte,
Usa pietà, e pietà troverai;
E come questo la vecchia ebbe detto,
Si fece un bello e gentil giovinetto.

Talchè Pomona, parte per paura,
Parte commossa da sì lieta faccia
Non guari stette od ostinata, o dura,
Ma dal suo petto ogni crudeltà caccia;
E di Vertunno assai lieta e sicura
Si mise volontaria nelle braccia;
E visse seco un gran tempo felice,
Se 'l ver di questo chi ne scrive dice.

Donna beata, a cui si canta e suona,
E voi d' intorno, che questo intendete,
Imitate lo esemplo di Pomona,
E non la crudeltà d' Anassarete,

Ecco il tuo servo, che piange e ragiona,
E di veder sol la tua faccia ha sete;
E ti prega, che al mal d' altrui ti specchi,
Ed a' suoi prieghi porga un po' gli orecchi.

Non è la sua età vecchia e matura,
Non è la vita sua tanto diversa,
Nè sì brutto creato l' ha natura,
Che tu debbi esser a sue voglie avversa.
Vedi la macilente sua figura,
E dagli occhi le lacrime che versa
Da far pietoso un cor, benchè villano,
E muover a sua posta un tigre ircano.

Tu sapesti con arte e con ingegno
Prender costui negli amorosi lacci,
Però convien che presto qualche segno
Verso di lui benigno e lieto facci:
Altrimenti ripien d' ira e di sdegno
Convien che morto alla tua porta addiacci;
Poi satisfaccia all' amoroso inganno
Venere Dea con tua vergogna e danno.

Da ogni parte dunque se' costretta
A rispondere, o Donna, a chi ti chiama;
Dall' un canto ti sforza la vendetta
Contro a colei, che amata non ama.
Dall' altro canto il premio, che si aspetta
A chi seguir d' Amore il regno brama,
Però posa ogni voglia altera e schiva,
E fa con lui felice e lieta viva.

LETTERE FAMILIARI.

A UN AMICO.

Per darvi intiero avviso delle cose di qua circa al frate[1] secondo il desiderio vostro, sappiate, che dopo le due prediche fatte, delle quali avete già la copia, predicò la domenica del carnesciale, e dopo molte cose dette, invitò tutti i suoi a comunicarsi il dì di carnesciale in San Marco, e disse che voleva pregare Iddio che se le cose che egli aveva predette non venivano da lui, ne mostrasse evidentissimo segno; e questo fece, come dicono alcuni, per unire la parte sua, e farla più forte a difenderlo, dubitando che la Signoria nuova già creata, ma non pubblicata, non gli fosse avversa. Pubblicata dipoi il lunedì la Signoria, della quale dovete avere avuta piena notizia, giudicandosela lui più che li due terzi nemica, avendo mandato il papa un brieve che lo chiedeva sotto pena d' interdizione, e dubitando egli che ella non volesse ubbidire di fatto, deliberò o per suo consiglio, o ammonito da altri, lasciare il predicare in Santa Liperata, e andarsene in San Marco. Pertanto il giovedì mattina, che la Signoria entrò, disse in Santa Liperata, che per levare scandolo, e per servare l' onore di Dio, voleva tirarsi indreto, e che gli uomini lo venissino a udire in San Marco, e le donne andassero in San Lorenzo a frà Domenico. Trovatosi adunque il nostro frate in casa sua, chi avrà udito con quale audacia e' cominciassi le sue prediche, e con quale egli le seguiti, non sarebbe di poca ammirazione; perchè dubitando egli forte di sè, e credendo che la nuova Signoria fosse al nuocerli considerata, e deliberato che assai cittadini rimanessino sotto la sua rovina, cominciò con spaventi grandi, con ragioni a chi non le discorre efficacissime, mostrando essere ottimi i suoi seguaci, e gli avversarj scelleratissimi, toccando tutti quei termini che fossero per indebolire la parte avversa, e fortificare la sua; delle quali cose, perchè mi trovai presente qualcuna ritratterò.

L' assunto della sua prima predica in San Marco, furono queste parole dell' Esodo: *Quanto magis premebant eos, tanto magis multiplicabantur et crescebant;* e prima che e' venisse alla dichiarazione di queste parole, mostrò per qual cagione egli si era ritirato indietro, e disse: *Prudentia est recta ratio agibilium.* Dipoi disse che tutti gli uomini avevano avuto ed hanno un fine, ma diverso da' cristiani; il fine loro è Cristo, degli altri uomini e presenti e passati, è stato ed è altro, secondo le sette loro. Intendendo dunque noi, che cristiani siamo, a questo fine che è Cristo, dobbiamo con somma prudenza e osservanza de' tempi conservare l' onore di quello; e quando il tempo richiede esporre la vita per lui, esporla; e quando è tempo che l' uomo s' asconda, ascondersi, come si legge di Cristo e di san Paolo; e così soggiunse dobbiamo far noi e abbiamo fatto; perocchè quando fu tempo di farsi incontro al furore, ci siamo fatti, come fu il dì dell' Ascensione, perchè così l' onor di Dio e il tempo richiedeva; ora che l' onore di Dio vuole che e' si ceda all' ira, ceduto abbiamo. E fatto questo breve discorso fece dua schiere, l' una che militava

[1] Frà Girolamo Savonarola.

sotto Dio, che era lui e i suoi seguaci; l' altra sotto il diavolo, che erano gli avversarj; e parlatone diffusamente entrò nell' esposizione delle parole dell' Esodo proposte, e disse che per le tribolazioni gli uomini buoni crescono in due modi, in ispirito e in numero; in ispirito, perchè l' uomo si unisce più con Dio, soprastandogli l' avversità, e diventa più forte, come più appresso al suo agente, come l' acqua calda accostata al fuoco diventa caldissima, perchè è più presso al suo agente. Crescono ancora in numero: perchè e' sono di tre generazioni uomini, cioè buoni, e questi sono quelli che mi seguitano; perversi e ostinati e quelli sono gli avversarj. È un' altra specie di uomini di larga vita, dediti a' piaceri, nè ostinati al mal fare nè al ben far rivolti, perchè l' uno dall' altro non discernono, ma come fra i buoni e questi nasce alcuna dissensione in fatto, *quia opposita juxta se posita magis elucescunt,* conoscono la malizia de' tristi e la semplicità de' buoni, a questi si accostano e quelli fuggono, perchè naturalmente ognuno fugge il male, seguita il bene volentieri e però nelle avversità i tristi mancano e i buoni moltiplicano; *et ideo quanto magis, etc.* Io vi discorro brevemente, perchè l' angustia epistolare non ricerca lunga narrazione. Disse poi, entrato in varj discorsi, come è suo costume, per debilitare più gli avversarj, volendosi fare un ponte alla seguente predica, che le discordie nostre ci potrebbero far surgere un tiranno, che ci rovinerebbe le case, e guasterebbe le terre; e questo non era già contro a quello che egli aveva già detto, che Firenze doveva felicitare, e dominare all' Italia; perchè poco tempo si starebbe, che sarebbe cacciato; e in su questo finì la sua predicazione.

L' altra mattina esponendo pure l' Esodo, e venendo a quella parte dove dice che Moisè ammazzò un Egizio, disse che l' Egizio erano gli uomini cattivi, e Moisè il predicatore che li ammazzava, scoprendo i vizj loro; e disse: O Egizio, io ti voglio dare una coltellata: e cominciò a squadernare i libri vostri, o preti, e trattarvi in modo che non ne mangerebbero i cani; dipoi soggiunse e a questo lui voleva capitare, che voleva dare all' Egizio un' altra ferita e grande, e disse che Iddio gli avea detto, che gli era uno in Firenze, che cercava di farsi tiranno, e teneva pratiche e modi perchè gli riescisse, e che voleva cacciare il Frate, scomunicare il Frate, perseguitare il Frate, non voleva dire altro se non che voler fare un tiranno; e che si osservassino le leggi. E tanto ne disse, che gli uomini poi il dì fecero pubblicamente conjettura di uno, che è tanto presso al tiranno, quanto voi al cielo. Ma avendo dipoi la Signoria scritto in suo favore al papa, e veggendo che non gli bisognava temere più degli avversarj suoi in Firenze, dove prima lui cercava di unire la parte sua col detestare gli avversarj e sbigottirli col nome del tiranno, ora poi che e' vede non gli bisognar più, ha mutato mantello, quelli all' unione principiata confortando, nè di tiranno nè di loro scelleratezze più menzione facendo, e di inanimargli tutti contro al sommo pontefice cerca, e verso lui e suoi messi rivoltarsi, quello ne dice che di quale vi vogliate scelleratissimo uomo dire si puote; e così, secondo il mio giudizio, viene secondando i tempi e le sue bugie colorendo. Ora quello che pel vulgo si dica, quello che gli uomini ne sperano o temano, a voi che prudente siete, lo lascerò giudicare, perchè meglio di me giudicare lo potete, conciossiacosachè e gli umori nostri e la qualità de' tempi e per essere costì l' animo del pontefice conoschiate. Solo di questo vi prego, che se e' non vi è paruto fatica leggere questa mia lettera, non vi paia anco fatica il rispondermi che giudizio di tale disposizione di tempi e di animi circa le cose nostre facciate. *Valete. Vester,*

NICCOLÒ DI BERNARDO MACHIAVELLI.

Dabam Florentiæ die 8 martii MCCCCXCVII.

A UNA SIGNORA.

Poichè Vostra Signoria vuole, Illustrissima Madonna, intendere queste nostre novità di Toscana, seguite ne' prossimi giorni, io glie ne narrerò volentieri, sì per satisfarle, sì per avere i successi di quelle onorato gli amici di Vostra Signoria Illustrissima e padroni miei, le quali due cagioni cancellano tutti gli altri dispiaceri avuti, che sono infiniti, come nell' ordine della materia Vostra Signoria intenderà.

Concluso che fu nella dieta di Mantova di rimettere i Medici in Firenze, partitosi il vicerè per tornarsene a Modena, si dubitò in Firenze assai che il campo spagnuolo non venisse in Toscana: nondimanco non ce ne essendo altra certezza, per avere nella dieta governate le cose segretamente, e non potendo credere molti che il papa volesse che l' esercito spagnuolo turbasse quella provincia, intendendosi massime per le lettere di Roma non essere intra gli Spagnuoli e il papa una grande confidenza, stettero con l' animo sospesi senza fare altra preparazione, insino a tanto che da Bologna venne la certezza del tutto. Ed essendo già le genti nemiche propinque a' nostri confini a una giornata, turbossi in un tratto da questo subito assalto, e quasi insperato, tutta la città; e consultato quello fusse da fare, si deliberò con quanta più prestezza si potesse, non potendo essere a tempo a guardare i passi de' monti, mandare a Firenzuola, castello su' confini tra Firenze e Bologna, due mila fanti, acciocchè gli Spagnuoli per non si lasciare addietro così grossa banda, si volgessero all' espugnazione di quel luogo, e dessero tempo a noi d' ingrossare con più genti e potere con maggiori forze ostare agli assalti loro: le quali genti si pensò di non le mettere in campagna, per non le giudicare potenti a resistere ai nemici, ma fare con quelle testa a Prato, castello grosso posto nel piano e nelle radici dei monti che scendono dal Mugello, e propinquo a Firenze a dieci miglia; giudicando quel luogo esser capace dell' esercito loro e potervi star sicuro, e per esser vicino a Firenze potere ogni volta soccorrerlo, quando gli Spagnuoli fossero andati a quella volta. Fatta questa deliberazione, si mossero tutte le forze per ridurle ne' luoghi disegnati, ma il vicerè l' intenzione del quale era di non combattere le terre, ma di venire a Firenze per mutare lo stato, sperando colla parte poterlo fare facilmente, si lasciò indietro Firenzuola, e passato l' Appennino scese a Barberino di Mugello, castello propinquo a Firenze diciotto miglia, dove senza contratto tutte le castella di quella provincia essendo abbandonate di ogni presidio, riceverono i comandamenti suoi, e provvedevano il campo di vettovaglie secondo le loro facultà. Essendosi intanto a Firenze condotto buona parte di gente, e ragunati i condottieri delle genti di arme, e consigliatisi con loro alle difese di questo assalto, consigliarono non essere da far testa a Prato, ma a Firenze, perchè non giudicavano potere, rinchiudendosi in quel castello, resistere al vicerè, del quale non sapendo ancora le forze certe, potevano credere che venendo tanto animosamente in questa provincia, le fossero tali che a quelle il loro esercito non potesse resistere. E però stimavano il ridursi a Firenze più sicuro dove con l' aiuto del popolo erano sufficienti a tenere e difendere quella città, e potere con quest' ordine tentare di tener Prato, lasciandovi un presidio di tremila persone. Piacque questa deliberazione, e in specie al gonfaloniere, giudicandosi più sicuro e più forte contro alla parte, quanto più forze avesse dentro presso di sè. E trovandosi le cose in questi termini, mandò il vicerè a Firenze suoi ambasciatori, i quali esposero alla Signo-

ria, come non venivano in questa provincia nemici, nè volevano alterare la libertà della città, nè lo stato di quella, ma solo si volevano assicurare di le che si lasciasse le parti francesi, e aderissesi alla lega, la quale non giudicava potere star sicura di questa città, nè di quanto se gli promettera, stando Piero Soderini gonfaloniere, avendolo conosciuto partigiano dei Francesi, e però voleva che egli deponesse quel grado, e che il popolo di Firenze ne facesse un altro come gli paresse. Al che rispose il gonfaloniere, che non era venuto a quel segno nè con inganno nè con forza, ma che vi era stato messo dal popolo, e però se tutti i re del mondo accozzati insieme gli comandassero lo deponesse, mai lo deporrebbe. Ma se questo popolo volesse che lui se ne partisse, lo farebbe così volentieri, come volentieri lo prese, quando senza sua ambizione gli fu concesso. E per tentare l' animo dell' universale, come prima fu partito l' ambasciatore, ragunò tutto il consiglio, e notificò loro la proposta fatta, e offersesi, quando al popolo così piacesse, e che essi giudicassero che dalla partita sua ne avesse a nascere la pace, era per andarsene a casa, perchè non avendo egli mai pensato se non a beneficare la città, gli dorrebbe assai che per suo amore la patisse. La qual cosa unitamente da ciascuno gli fu denegata, offrendogli tutti di mettere insino alla vita per la difesa sua.

Seguì in questo mezzo che il campo spagnuolo si era presentato a Prato, e datovi un grande assalto, e non lo potendo espugnare, cominciò Sua Eccellenza a trattare dell' accordo coll' oratore fiorentino, e lo mandò a Firenze con un suo, offerendo di esser contento a certa somma di danari; e de' Medici si rimettesse la causa nella cattolica Maestà, che potesse pregare e non forzare i Fiorentini a riceverli. Arrivati con questa proposta gli oratori, e riferito le cose degli Spagnuoli deboli, allegando che si morrieno di fame, e che Prato era per tenersi, messe tanta confidenza nel gonfaloniere e nella moltitudine, colla quale egli si governava, che benchè quella pace fosse consigliata da' savj, *tamen* il gonfaloniere l' andò dilatando tanto, che l' altro giorno poi venne la nuova essere preso Prato, e come gli Spagnuoli, rotto alquanto di muro, cominciarono a sforzare chi difendeva, e a sbigottirgli, intantochè dopo non molto di resistenza tutti fuggirono, e gli Spagnuoli, occupata la terra, la saccheggiarono, ed ammazzarono gli uomini di quella con miserabile spettacolo di calamità. Nè a Vostra Signoria ne riferirò i particolari per non gli dare questa molestia d' animo; dirò solo che vi morirono meglio che quattromila uomini, e gli altri rimasero presi, e con diversi modi costretti a riscattarsi; nè perdonarono a vergini rinchiuse ne' luoghi sacri, i quali si riempierono tutti di stupri e di sacrilegj.

Questa novella diede gran perturbazione alla città, nondimanco il gonfaloniere non si sbigottì, confidatosi in certe sue opinioni e sulle grate offerte che pochi dì avanti gli erano state fatte dal popolo; e pensava di tenere Firenze, e accordare gli Spagnuoli con ogni somma di danaro, purchè si escludessero i Medici. Ma andata questa commissione, e tornato per risposta come gli era necessario ricevere i Medici o aspettare la guerra, cominciò ciascuno a temere del sacco, per la viltà che si era veduta in Prato ne' soldati nostri; il qual timore cominciò ad essere accresciuto da tutta la nobiltà, che desideravano mutare lo stato, intanto che il lunedì sera a dì 30 di agosto a due ore di notte, fu dato commissione agli oratori nostri di appuntare col vicerè ad ogni modo, e crebbe tanto il timore di ciascuno, che il palazzo e le guardie consuete che si facevano dagli uomini di quello stato, le abbandonarono, e rimaste nude di guardia, fu costretta la Signoria a rilassare molti cittadini, i quali, sendo giudicati sospetti e amici a' Medici, erano stati a buona guardia più

giorni in palazzo ritenuti, i quali, insieme con molti altri cittadini de' più nobili di questa città, che desideravano di ricevere la reputazione loro, presero tanto, che il martedì mattina vennero armati a palazzo, e occupati tutti i luoghi per sforzare il gonfaloniere a partire, furono da qualche cittadino persuasi a non fare alcuna violenza, ma lasciarlo partire d' accordo. E così il gonfaloniere accompagnato da loro medesimi se ne tornò a casa, e la notte vegnente con buona compagnia, di consentimento dei signori, si condusse a Siena.

Essendosi in quel tanto in Firenze fatto certo nuovo ordine di governo, nel quale non parendo al vicerè che vi fusse la sicurtà della casa de' Medici, nè della lega, significò a questi signori, esser necessario ridurre questo stato nel modo era, vivente il magnifico Lorenzo. Desideravano i cittadini nobili satisfare a questo, ma temevano non vi concorresse la moltitudine; e stando in questa disputa come si avessero a trattare queste cose, entrò il legato in Firenze, e con sua signoria vennero assai soldati, e massime italiani, ed avendo questi signori in palazzo a dì 16 del presente più cittadini, e con loro era il magnifico Giuliano, e ragionando della riforma del governo, si levò a caso certo romore in piazza, per il quale Ramazzotto co' suoi soldati ed altri presero il palazzo, gridando : Palle Palle, e subito tutta la città fu in arme, e per ogni parte della città risonava quel nome; tanto che i signori furono costretti chiamare il popolo a concione, quale noi chiamiamo parlamento, dove fu promulgata una legge, per la quale furono questi magnifici Medici reintegrati in tutti gli onori e gradi de' loro antenati. E questa città resta quetissima, e spera non vivere meno onorata con l' aiuto loro, che si vivesse ne' tempi passati, quando la felicissima memoria del magnifico Lorenzo loro padre governava.

Avete dunque, Illustrissima Madonna, il particolare successo de' casi nostri, nel quale non ho voluto inserire quelle cose che la potessero offendere, come miserabili e poco necessarie. Nell' altre mi sono allargato quanto la strettezza di una lettera richiede. Se io avrò satisfatto a quella, ne sarò contentissimo, quando che no, prego Vostra Signoria Illustrissima mi abbia per iscusato. *Quae diu et felix valeat.* (*Manca la data di questa lettera e la direzione.*)

A FRANCESCO VETTORI A ROMA.

Magnifico Viro Francisco Victorio, oratori florentino apud summum pontificem.

Come da Paolo Vettori avrete inteso, io sono uscito di prigione con letizia universale di questa città, nonostante che per l' opera di Paolo e vostra io sperassi il medesimo, di che vi ringrazio. Nè vi replicherò la lunga istoria di questa mia disgrazia; ma vi dirò solo che la sorte ha fatto ogni cosa per farmi questa ingiuria : pure, per grazia di Dio, ella è passata. Spero non c' incorrere più, sì perchè sarò più cauto, sì perchè i tempi saranno più liberali, e non tanto sospettosi.

Voi sapete in che grado si trova messer Totto nostro. Io lo raccomando a voi e a Paolo generalmente. Desidera solo lui ed io questo particolare, di esser posto infra i famigliari del papa, ed essere scritto nel suo ruotolo, e avere la patente, di che vi preghiamo.

Tenetemi, se è possibile, nella memoria di Nostro Signore, che, se possibil fosse, mi cominciasse a adoperare o lui o i suoi a qualche cosa, perchè io crederei fare onore a voi, e utile a me. Vostro,

NICCOLÒ MACHIAVELLI, *in Firenze.*

Die 13 *martii* MDXII.

AL MEDESIMO.

Magnifico oratore.

La vostra lettera tanto amorevole mi ha fatto sdimenticare tutti gli affanni passati, e benchè io fussi più certo dell' amore che mi portate, questa lettera mi è stata gratissima. Ringraziovi quanto posso, e prego Iddio che con vostro utile e bene mi dia facoltà di potervene esser grato, perchè posso dire tutto quello che mi avanza di vita riconoscerlo dal magnifico Giuliano e da Paolo vostro. E, quanto al volgere il viso alla fortuna, voglio che abbiate di questi miei affari questo piacere, che gli ho portati tanto francamente, che io stesso me ne voglio bene, e parmi essere da più che non credetti; e se parrà a questi padroni miei non mi lasciare in terra, io l' avrò caro, e crederò portarmi in modo che avranno ancora loro cagione di averlo per bene; quando non paia, io mi viverò come io ci venni, chè nacqui povero; ed imparai prima a stentare che a godere. E se vi fermerete costà, verrò a passar tempo con voi, quando me ne consigliate. E per non esser più lungo, mi raccomando a voi e a Paolo, al quale non scrivo, per non sapere che me gli dire altro.

Io comunicai il capitolo di Filippo a certi amici comuni, quali si rallegrarono che fusse giunto costì a salvamento. Dolsonsi bene della poca estimazione e conto ne tenne messer Giovanni Cavalcanti; e pensando d' onde questo caso potesse nascere, hanno trovato che il Brancaccio disse a messer Giovanni, che Filippo aveva in commissione dal fratello di raccomandare al papa Giovanni di ser Antonio, e per questo non lo volle ammettere; e biasimarono molto Giuliano che avesse messo questo scandolo, quando fosse vero; e se gli era vero, biasimarono Filippo che pigliasse certe cure disperate. Sicchè avvertitelo che un' altra volta sia più cauto, e dite a Filippo che Niccolò degli Agli lo trombetta per tutto Firenze, e non so d' onde nasca, ma senza rispetto, e senza perdonare a nulla gli dà carico in modo, che non è uomo che non se ne maravigli. Sicchè avvertite Filippo che se sa la cagione di questa nimicizia, la medichi in qualche modo; e pure ieri mi trovò, ed aveva una lista in mano, dove erano notate tutte le cicale di Firenze, e mi disse che le andava soldando che dicessin male di Filippo, per vendicarsi. Io ve ne ho voluto avvisare, acciò ne lo avvertiate, e mi raccomandiate a lui.

Tutta la compagnia si raccomanda a voi, cominciandosi da Tommaso del Bene, e andando sino a Donato nostro; ed ogni dì siamo in casa qualche fanciulla per riavere le forze, e pure ieri stemmo a veder passare la processione in casa la Sandra di Pero, e così andiamo temporeggiando in su queste universali felicità, godendoci questo resto della vita, che me la parè sognare. *Valete.*

NICCOLÒ MACHIAVELLI.

In Firenze, a' dì 18 *marzo* MDXII.

AL MEDESIMO.

Magnifico oratore.

Sabato passato vi scrissi, e benchè io non abbia che dirvi, nè che scrivervi, non ho voluto che passi questo sabato che io non vi scriva.

La brigata che voi sapete quale è, pare una cosa smarrita, perchè non ci è colombaia che ci ritenga, e tutti i capi di essa hanno avuto un bollore. Tommaso e divenuto strano, zotico, fastidioso e misero di modo, che vi parrà alla tornata trovare un altro uomo; e vi voglio dire quel che mi è intervenuto. Ei comprò alla settimana passata sette libbre di vitella, e mandolla a casa Marione. Dipoi per parergli avere speso troppo, e volendo trovare chi concorresse alla spesa, andava limosinando chi vi andasse a desinar seco. Pertanto, mosso da compassione, vi andai con due altri, i quali gli accattai ancora io. Desinammo, e venendo al far del conto toccò quattordici soldi per uno. Io non ne avevo a lato se non dieci: restò aver da me quattro soldi, e ogni dì me li richiede, e pure ieri sera ne fece questione meco in sul Ponte Vecchio. Non so se vi parrà che egli abbia il torto; ma questa è una favola alle altre cose che e' fa.

A Girolamo del Garbo morì la moglie, e stette tre o quattro dì come un barbio intronato. Dipoi è rinvizzolito, e rivuole tor donna, ed ogni sera siamo sul panchino dei Capponi a ragionare di questo sposalizio. Il conte Orlando è guasto di nuovo di un garzone Raugeo, e non se ne può aver copia. Donato ha aperto un' altra bottega del cove dove faccino le colombe, e va tutto il dì dalla vecchia alla nuova, e sta come una cosa balorda, ed ora se ne va con Vincenzio, ora con Pizzochera, ora con quel suo garzone, ora con quell' altro, nondimeno io non l' ho mai veduto che sia adirato col Riccio. Non so già d' onde questo nasca. Alcuno crede che sia più a suo proposito che un altro. Io per me non ne saprei cavare costrutto. Pier Filippo di Bastiano è tornato in Firenze, e duolsi del Brancaccino terribilmente, ma in genere, e per ancora non è venuto ad alcun particolare. Venendovi vi avviserò, acciò possiate avvertirlo.

> Però se alcuna volta io rido e canto,
> Facciol, perchè non ho se non quest' una
> Via, da sfogare il mio angoscioso pianto.

Se gli è vero che Iacopo Salviati e Matteo Strozzi abbiano avuta licenza, voi rimarrete costì persona pubblica; e poichè Iacopo ci rimane, di questi che vengono io non vedo chi vi possa rimanere, e mandarne voi; dimodochè io mi presuppongo che voi starete costì quanto vorrete. La magnificenza di Giuliano verrà costà, e troverete la volta naturalmente a farmi piacere, e il cardinal di Volterra quello medesimo; dimodochè io non posso credere, che essendo maneggiato il caso mio con qualche destrezza, non mi riesca essere adoperato a qualche cosa, se non per conto di Firenze, almeno per conto di Roma e del pontificato; nel qual caso io dovrei esser meno sospetto; e come io sappia che voi siate fermo costì, e a voi paia, che altrimenti non sono per muovermi, e potendo senza incorrer qua in pregiudizj, io me ne verrei costì, nè posso credere, se la Santità di Nostro Signore cominciasse a adoperarmi, che io non facessi bene a me, ed utile e onore a tutti gli amici mia.

Io non vi scrivo questo perchè io desideri troppo le cose, nè perchè io voglia

che voi pigliate per mio amore un carico, nè un disagio, nè uno spendio, nè una passione di cosa alcuna; ma perchè voi sappiate l' animo mio, e potendomi giovare, sappiate che tutto il bene mio ha da esser vostro e della casa vostra, dalla quale io riconosco tutto quello che mi è restato.

NICCOLÒ MACHIAVELLI, *in Firenze.*

A' dì 16 di aprile MDXIII.

AL MEDESIMO.

Magnifico ambasciatore.

Tarde non furon mai grazie divine. Dico questo, perchè mi pareva aver perduta no, ma smarrita la grazia vostra, sendo stato voi assai tempo senza scrivermi, ed ero dubbio donde ne potesse nascere la cagione. E di tutte quelle mi venivano nella mente tenevo poco conto, salvo che di quella quando io dubitavo non vi avesse ritirato da scrivermi, perchè vi fosse stato scritto che io non fossi buon massaio delle vostre lettere; ed io sapevo che, da Filippo e Paolo in fuori, altri per mio conto non le aveva viste. Sonne riavuto per l' ultima vostra del 23 del passato, dove io resto contentissimo vedere quanto ordinatamente e quietamente voi esercitate cotesto ufizio, ed io vi conforto a seguitare così, perchè chi lascia i suoi comodi per li comodi altrui, e' perde i sua, e di quelli altri non gli è saputo grado. E poichè la fortuna vuol fare ogni cosa, ella si vuol lasciar fare, star quieto, e non le dare briga, e aspettare che ella lasci far qualche cosa agli uomini, e allora starà bene a voi durare più fatica, vegliar più le cose, e a me partirmi di villa, e dire eccomi. Non posso pertanto, volendovi render pari grazie, dirvi in questa lettera altro che qual sia la vita mia, e se voi giudicate che sia da barattarla colla vostra, io sono contento seguitarla.

Io mi sto in villa, e poichè seguirono quelli miei ultimi casi, non sono stato, ad accozzarli tutti, venti dì a Firenze. Ho insino a qui uccellato ai tordi di mia mano, levandomi innanzi dì, impaniavo, andavane oltre con un fascio di gabbie addosso, che parevo il Geta quando tornava dal porto con i libri di Anfitrione; pigliavo almeno due, al più sette tordi. Così stetti tutto settembre; dipoi questo badalucco, ancorachè dispettoso e strano, è mancato con mio dispiacere; e quale la vita mia dipoi vi dirò. Io mi levo col sole, e vommi in un mio bosco che io fo tagliare, dove sto due ore a riveder l' opere del giorno passato, ed a passar tempo con quei tagliatori, che hanno sempre qualche sciagura alle mani, o fra loro o coi vicini. E circa questo bosco io avrei a dire mille belle cose che mi sono intervenute, e con Frosino da Panzano e con altri che volevano di queste legne. E Frosino in spezie mandò per certe cataste senza dirmi nulla, e al pagamento mi voleva rattenere dieci lire, che dice aveva avere da me quattro anni sono, che mi vinse a cricca in casa Antonio Guicciardini. Io cominciai a fare il diavolo, volevo accusare il vetturale, che vi era ito, per ladro, donde G. Machiavelli vi entrò di mezzo, e ci pose d' accordo. Battista Guicciardini, Filippo Ginori, Tommaso del Bene e certi altri cittadini, quando quella tramontana soffiava, ognuno me ne prese una catasta. Io la promisi a tutti e ne mandai una a Tommaso, la quale tornò a Firenze per metà, perchè a rizzarla ci era lui, la moglie, la fante e i figliuoli, che pareva il Gabburro quando il giovedì con quelli suoi garzoni bastona un

bue. Dimodochè, veduto non ci era guadagno, ho detto agli altri che non ho più legne; e tutti ne hanno fatto il capo grosso, ed in specie Battista, che connumera questa tra le altre sciagure di stato. Partitomi dal bosco, io me ne vo ad una fonte, e di qui in un mio uccellare, con un libro sotto, o Dante o Petrarca, o uno di questi poeti minori, come dire Tibullo, Ovidio e simili. Leggo quelle amorose passioni e quelli loro amori, ricordomi de' mia, e godomi un pezzo in questo pensiero. Trasferiscomi poi in sulla strada nell' osteria, parlo con quelli che passano, domando delle nuove de' paesi loro, intendo varie cose, e noto varj gusti e diverse fantasie di uomini. Viene in questa mentre l'ora del desinare, dove con la mia brigata mi mangio di quelli cibi che questa mia povera villa, e paulolo patrimonio comporta. Mangiato che ho, ritorno nell' osteria: qui è l' oste, per l' ordinario, un beccaio, un mugnaio, due fornaciai. Con questi io m' ingaglioffo per tutto dì giuocando a cricca, a trictrac, e dove nascono mille contese e mille dispetti di parole ingiuriose, ed il più delle volte si combatte un quattrino, e siamo sentiti nondimanco gridare da San Casciano. Così rinvolto in questa viltà, traggo il cervello di muffa, e sfogo la malignità di questa mia sorte, sendo contento mi calpesti per quella via, per vedere se la se ne vergognasse. Venuta la sera, mi ritorno a casa, ed entro nel mio scrittoio; ed in sull' uscio mi spoglio quella vesta contadina, piena di fango e di loto, e mi metto panni reali e curiali, e rivestito condecentemente entro nelle antiche corti degli antichi uomini, dove, da loro ricevuto amorevolmente, mi pasco di quel cibo, che *solum* è mio, e che io nacqui per lui; dove io non mi vergogno parlare con loro, e domandare della ragione delle loro azioni e quelli per loro umanità mi rispondono; e non sento per quattro ore di tempo alcuna noia, sdimentico ogni affanno, non temo la povertà, non mi sbigottisce la morte: tutto mi trasferisco in loro. E perchè Dante dice — che non fu scienza senza ritener lo inteso — io ho notato quello di che per la loro conversazione ho fatto capitale, e composto un opusculo *De principatibus*, dove io mi profondo quanto io posso nelle cogitazioni di questo subietto, disputando che cosa è principato, di quali spezie sono, come e' si acquistano, come e' si mantengono, perchè e' si perdono; e se vi piacque mai alcun mio ghiribizzo, questo non vi dovrebbe dispiacere; e ad un principe, e massime ad un principe nuovo, dovrebbe essere accetto; però io lo indirizzo alla magnificenza di Giuliano. Filippo Casavecchia l' ha visto; vi potrà ragguagliare della cosa in sè, e de' ragionamenti ho avuti seco, ancorchè tuttavolta io lo ingrasso e ripulisco.

Voi vorreste, magnifico ambasciatore, che io lasciassi questa, e venissi a godere con voi la vostra. Io lo farò in ogni modo, ma quello che mi tiene ora sono certe mie faccende che fra sei settimane le averò finite. Quello che mi fa star dubbio è, che sono costì quei Soderini, quale sarei forzato, venendo, a visitargli e parlar loro. Dubiterei che alla tornata mia io non credessi scavalcare a casa, e scavalcassi al Bargello, perchè ancorachè questo stato abbia grandissimi fondamenti e gran sicurtà, *tamen* egli è nuovo, e perciò sospettoso, nè vi manca di saccenti, che, per parere come Paolo Bertini, metterebbero altri a scotto, e lascerebbono il pensiero a me. Pregovi che mi salviate questa paura, e poi verrò infra il tempo detto a trovarvi in ogni modo.

Io ho ragionato con Filippo di questo mio opusculo, se gli era bene darlo o non lo dare; e se gli è ben darlo, se gli era bene che io lo portassi, o che io ve lo mandassi. Il non lo dare mi faceva dubitare che da Giuliano non fussi, non che altro, letto, e che questo Ardinghelli si facessi onore di questa ultima mia fatica. Il darlo mi faceva la necessità che mi caccia, perchè io mi logoro,

e lungo tempo non posso stare così che io non diventi per povertà contennendo. Appresso il desiderio avrei che questi signori Medici mi cominciassino adoperare, se dovessino cominciare a farmi voltolare un sasso; perchè se io poi non me li guadagnassi, io mi dorrei di me, e per questa cosa quando la fussi letta, si vedrebbe che quindici anni che io sono stato a studio dell' arte dello stato, non gli ho nè dormiti, nè giuocati; e dovrebbe ciascuno aver caro servirsi d' uno che alle spese di altri fussi pieno di esperienza. E della fede mia non si dovrebbe dubitare, perchè avendo sempre osservato la fede, io non debbo imparare ora a romperla; e chi è stato fedele e buono quarantatrè anni, che io ho, non debbe poter mutar natura; e della fede e bontà mia ne è testimonio la povertà mia.

Desidererei che voi mi scrivessi quello che sopra questa materia vi paia, ed a voi mi raccomando. *Sis felix.*

Niccolò Machiavelli.

Die 10 decembris MDXIII.

AL MEDESIMO.

Magnifico oratore.

Egli è pur certo grata cosa a considerare quanto gli uomini sieno ciechi nelle cose dove peccano, e quanto sieno acerrimi persecutori de' vizj che non hanno. Io vi potrei addurre in *exemplis* cose greche, latine, ebraiche e caldee, e andarmene fino nel paese del Sofi e del Prete Ianni, e addurveli, se li soli esempli domestici e freschi non bastassero. Io credo che Persano sarebbe potuto venirvi in casa da un giubbileo all' altro, e che mai Filippo avrebbe pensato che vi desse carico alcuno. Anzi gli sarebbe parso che voi dipingeste ad usar seco, e che la fosse proprio pratica conforme ad un ambasciatore, il quale, essendo obbligato ad infinite contenenze, è necessario abbia de' diporti e degli spassi; e questo di Persano gli sarebbe parso che quadrasse appunto, e con ciascuno avrebbe lodato la prudenza vostra, e commendatovi insino al cielo di tale elezione. Dall' altro canto, io credo che se tutto il bordello di Valenza vi fosse corso per casa, non sarebbe stato possibile che il Brancaccio ve ne avesse ripreso, anzi vi avrebbe di questo più commendato che se vi avesse sentito innanzi al papa orar meglio di Demostene. E se voi avessi voluto vedere la riprova di questa ragione, vi bisognava, senza che loro avessero saputo degli ammonimenti l' uno dell' altro, che voi aveste fatto vista di creder loro, e volere osservare i loro precetti. E serrato l' uscio alle p........, e cacciato via Persano, e ritiratovi al grave, e stato sopra di voi cogitativo, e' non sarebbono a verun modo passati quattro dì, che Filippo avrebbe cominciato a dire: Che è di Persano? Che vuol dire che non ci capita più? Egli è pur male che ei non ci venga; a me pare egli un uomo dabbene: io non so quel che queste brigate si ciarlino; parmi che egli abbia molto bene i termini di questa corte, e che sia un' utile bazzicatura: voi dovereste, ambasciatore, mandare per lui. Il Brancaccio non vi dico se si sarebbe doluto e maravigliato dell' assenza delle dame, e se non ve l' avesse detto, mentre che egli avesse tenuto il culo al fuoco, come avrebbe fatto Filippo, e' ve l' avrebbe detto in camera da voi a lui. E per chiarirvi meglio, bisognava che in tal vostra disposizione austera io fossi capitato costì, che tocco ed attendo a femmine: subito avvedu-

tomi della cosa, io avrei detto: Ambasciatore, voi ammalerete, e' non mi pare che voi pigliate spasso alcuno; qui non è garzoni quanto sono femmine, che casa di c..... è questa? Magnifico ambasciatore, cosa ci è se non pazzi? pochi ci sono che conoschino questo mondo, e che sappino che chi vuol fare a modo d' altri non fa mai nulla, perchè non si trova uomo che sia d' un medesimo parere. Cotestoro non sanno che chi è tenuto savio il dì, non sarà mai tenuto pazzo la notte; e che chi è stimato uomo da bene, e che vaglia, ciò che ei fa per allegrare l' animo e viver lieto, gli arreca onore e non carico, e in cambio di esser chiamato b...... o p...... si dice che è universale, alla mano e buon compagno. Non sanno anche che dà del suo, e non piglia di quel d' altri, e che fa come il mosto mentre bolle, che dà del sapor suo ai vasi che sanno di muffa, e non piglia della muffa de' vasi.

Pertanto, signore oratore, non abbiate paura della muffa del Persano, nè de' fradiciumi di mona Smaria, e seguite gl' istituti vostri, e lasciate dire il Brancaccio, che non si avvede che egli è come un di quelli forasiepi, che è il primo a schiamazzare e gridare, e poi come giugne la civetta è il primo preso. E Filippo è come un avvoltoio, che quando non è carogna in paese, vola cento miglia per trovarne una; e come egli ha piena la gorgia si sta sopra un pino e ridesi delle aquile, astori, falconi e simili, che per pascersi di *cibi delicati* simuoiono la metà dell' anno di fame. Sicchè, magnifico oratore, lasciate schiamazzare l' uno, e l'altro empirsi il gozzo, e voi attendete alle faccende vostre a vostro modo. Servitor,

NICCOLÒ MACHIAVELLI, *Segret.*

In Firenze, a' dì 5 gennaio MDXIII.

AL MEDESIMO.

Magnifico oratore.

Ieri tornai di villa, e Paolo vostro mi dette una vostra lettera del 23 del passato, che rispondeva a una mia di non so quando, della quale ci presi gran piacere, veggendo che la fortuna vi è stata tanto amorevole, che l' ha saputo sì ben fare, che Filippo ed il Brancaccio sieno divenuti con voi un' anima in due corpi, ovvero due anime in un corpo, per non errare. E quando io penso dal principio al fine di questa loro e vostra istoria, che in verità se io non avessi perduto le mie bazzicature, io l' avrei inserta intra le memorie delle moderne cose, e' mi pare che sia così degna di recitarla ad un principe, come cosa che io abbia udita in quest' anno. E mi pare vedere il Brancaccio raccolto in su una seggiola seder basso per considerar meglio il viso della Costanza, e con parole e con cenni e con atti e con risi e dimenamento di bocca e di occhi e di spurghi, tutto stillarsi, tutto consumarsi e tutto pendere dalle parole, dall' anelito, dallo sguardo e dall' odore e da' soavi modi e donnesche accoglienze della Costanza.

Volsimi da man destra, e vidi il Casa
Che a quel garzone era più presso al segno,
In gote un poco, e colla zucca rasa.

Io lo veggio gestire, ed ora arrecarsi in su un fianco ed ora in sull' altro; veggolo qualche volta scuotere il capo in sulle mozze e vergognose risposte del

iovane; veggolo parlando seco, ora fare l' ufizio del padre, ora del precet-
ore, ora dell' innamorato; e quel povero giovinetto stare ambiguo del fine a
ui lo voglia condurre; ed ora dubita dell' onor suo, ora confida nella gravità
ell' uomo, ora ha in reverenza la venustà e matura presenza sua. Veggo voi,
ignore oratore, essere alle mani con quella vedova e quel suo fratello, e
vere un occhio a quel garzone (il ritto però), e l' altro a quella fanciulla, ed
n orecchio alle parole della vedova e l' altro al Casa ed al Brancaccio; veg-
ovi risponder generalmente loro, ed all' ultime parole, come Eco, ed in fine
agliare i ragionamenti, e correre al fuoco con certi passolini presti e lunghi,
n poco chinato in sulle reni. Veggo alla giunta vostra Filippo, il Brancaccio,
l garzone, la fanciulla rizzarsi; e voi dite, sedete, state saldi, non vi muo-
rete, seguite i vostri ragionamenti, e dopo molte ceremonie, un poco dome-
tiche e grassette, riporsi ognuno a sedere, ed entrare in qualche ragionamento
piacevole. Ma soprattutto mi par vedere Filippo, quando Piero del Bene giunse:
e se io sapessi dipingere, ve lo manderei dipinto, perchè certi atti suoi fami-
liari, certe guardature a traverso, certe posature sdegnose non si possono
scrivere. Veggovi a tavola, veggo gestrire il pane, i bicchieri, la tavola e i
trespoli, ed ognuno menare, ovvero stillare letizia, ed in fine traboccar tutti
in un diluvio di allegrezze. Veggo in fine *Giove incatenato innanzi al carro,*
veggo voi innamorato; e perchè quando il fuoco si appicca alle legne verdi,
egli è più potente, così la fiamma essere in voi maggiore perchè ha trovato
maggior resistenza. Qui mi sarebbe lecito esclamare con quel Terenziano: —
O cœlum, o terram, o maria Neptuni — veggovi combattere infra voi, *et quia*
— *Non bene conveniunt, nec una in sede morantur majestas et amor* —, vor-
reste ora diventar cigno per farle in grembo un uovo, ora diventar oro perche
la vi se ne portasse seco nella tasca, ora un animale, ora un altro, pure che
voi non vi spiccassi da lei. E perchè voi non vi sbigottiate in sull' esempio mio,
ricordandovi quello mi hanno fatto le frecce d' Amore, io sono sforzato a dirvi
come io mi sono governato seco: in effetto io l' ho lasciato fare e seguitolo per
valli, boschi, balze e campagne, ed ho trovato che mi ha fatto più vezzi che
se io le avessi straziato. Levate adunque i tasti, e cavateli il freno, chiudete
gli occhi, e dite: Fa' tu, Amore, guidami tu, conducimi tu: se io capiterò
bene, siano le laudi tue; se male, fia tuo il biasimo: io sono tuo servo: non
puoi guadagnare più nulla con istraziarmi, anzi perdi, straziando le cose tue.
— E con tali e simili parole, che fariano trapanare un muro, potete farlo pie-
toso; sicchè, padron mio, vivete lieto. Non vi sbigottite, mostrate il viso alla
fortuna, e seguite quelle cose che le volte de' cieli, le condizioni de' tempi e
degli uomini vi recano innanzi, e non dubitate che voi romperete ogni laccio e
supererete ogni difficultà. E se voi gli voleste fare una serenata, io mi offro a
venir costì con qualche bel trovato per farla innamorare.

Questo è quanto mi occorre per rispetto alla vostra. Di qua non ci è che
dirvi, se non profezie ed annunzi di malanni, che Iddio, se dicono le bugie,
faccia annullare, se dicono il vero gli converta in bene. Io quando sono in Fi-
renze mi sto fra la bottega di Donato del Corno e la Riccia, e parmi a tutti dua
esser venuto a noia, e l' uno mi chiama impaccia bottega, e l' altra impaccia
casa. Pure con l' uno e l' altra mi vaglio come uomo di consiglio, e per insino
a qui mi è tanto giovata questa reputazione, che Donato mi ha lasciato pigliare
un caldo al suo fuoco, e l' altra *mi si lascia qualche volta baciare* pure alla
fuggiasca. Credo che questo favore durerà poco, perchè io ho dato all' uno e
all' altra certi consigli, e non mi sono mai apposto, in modo che pure oggi la
Riccia mi disse in un certo ragionamento che ella faceva vista avere con la

fante: Questi savj, questi savj, io non so dove si stanno a casa; a me pare che ognun pigli le cose al contrario.

Magnifico oratore, vedete dove diavolo mi trovo. Vorreimi pur mantenere costoro, e per me non ci ho rimedio. Se a voi, o a Filippo, o al Brancaccio ne occorresse alcuno, mi sarebbe grato me lo scriverete. *Valete.* Servitor,

NICCOLÒ MACHIAVELLI, *in Firenze.*

A' dì 4 febbraio MDXIII.

AL MEDESIMO.

Magnifico oratore.

Io ebbi una vostra lettera dell' altra settimana, e sonomi indugiato a ora a farvi risposta, perchè io desideravo intendere meglio il vero di una novella che vi scriverò qui da piè; poi risponderò alle parti della vostra convenientemente. Egli è accaduto una cosa gentile, ovvero, a chiamarla per il suo diritto nome, una metamorfosi ridicola, e degna di esser notata nelle antiche carte. E perchè io non voglio che persona si possa dolere di me, ve la narrerò sotto parabole ascose.

Giuliano Brancaccio, verbigrazia, vago di andare alla macchia, una sera infra l' altre ne' passati giorni, suonata l' *Ave Maria* della sera, veggendo il tempo tinto, trar vento, e piovegginare un poco, tutti segni da credere che ogni uccello aspetti, tornato a casa si caccia in piedi un paio di scarpette grosse, cinsesi un carnaiuolo, tolse un frugnuolo, una campanella al braccio, ed una buona ramata. Passò il ponte alla Carraia, e per la via del Canto de' Mozzi ne venne a Santa Trinita, ed entrato in Borgo Santo Apostolo, andò un pezzo serpeggiando per quei chiassi che lo mettono in mezzo, e non trovando uccelli che lo aspettassino, si volse dal vostro battiloro, e sotto la parte Guelfa attraversò Mercato, e poi Calimala Francesca, si ridusse sotto il Tetto dei Pisani, dove guardando tritamente tutti quei ripostigli, trovò un tordellino, il quale con la ramata ed il lume, e con la campanella fu fermo da lui, e con arte fu condotto da lui nel fondo del burrone sotto la spelonca, dove alloggiava il Panzano, e quello intrattenendo............ gli riscuotè due penne della coda, ed in fine, secondo che li più dicono, se lo messe nel carnaiuolo al dritto. Ma perchè il temporale mi forza a sbucare di sotto coverta, e le parabole non bastano, e questa metafora più non mi serve, volle intendere il Brancaccio chi costui fosse, il quale gli disse, verbigrazia, esser Michele, nipote di Consiglio Corsi. Disse allora il Brancaccio: Sia col buon anno, tu sei figliuolo di un uomo dabbene, e se tu sarai savio, tu hai trovato la ventura tua Sappi che io sono Filippo di Casavecchia, e fo bottega nel tal lato; e perchè io non ho danari meco, o tu vieni, o tu manda domattina a bottega, ed io ti soddisfarò. Venuta la mattina, Michele, che era più presto cattivo che dappoco, mandò un Zanni a Filippo con una polizza richiedendogli il debito, e ricordandogli l' obbligo, al quale Filippo fece un tristo viso, dicendo: Chi è costui, o che vuole? Io non ho che far seco: digli che venga da me. Donde che, ritornato il Zanni a Michele, e narratogli la cosa, non si sbigottì di niente il fanciullo, ma animosamente andato a trovar Filippo, gli rimproverò i benefizj ricevuti; e gli concluse che se lui non aveva rispetto ad ingannarlo, egli non arebbe rispetto a vituperarlo. Talchè parendo a Filippo essere im-

pacciato, lo tirò dentro in bottega, e gli disse: Michele, tu siei stato ingannato; io sono un uomo molto costumato, e non attendo a queste tristizie, sicchè egli è meglio pensare come si abbia a governar questo inganno...... che entrare per questa via, e senza tuo utile vituperar me. Però farai a mio modo; andraitene a casa, e domani torna da me, ed io ti dirò quello che avrò pensato. Partissi il fanciullo tutto confuso; pure avendo a ritornare, restò paziente; e rimasto Filippo solo, era angustiato dalla novità della cosa, e scarso di partiti, fluttuava come il mare di Pisa quando una libecciata gli soffia nel forame. Perchè e' diceva: S' io mi sto cheto, e contento Michele con un fiorino, io divento una sua vignuola, fommi suo debitore, confesso il peccato, e d' innocente divento reo. Se io nego senza trovare il vero della cosa, io ho a restare al paragone di un fanciullo, mi ho a giustificare seco, o a giustificare gli altri. Tutti i torti fieno i mia; se io cerco di trovare il vero, io ne ho a dare carico a qualcuno, potrei non mi apporre, farò questa nimicizia, e con tutto questo non sarò giustificato. E stando in questa ansietà, per manco tristo partito prese l' ultimo: e fugli in tanto favorevole la fortuna, che la prima mira che prese, la prese al vero brocco, e pensò che il Brancaccio gli avesse fatto questa villania, pensando che egli era macchiaiuolo, e che altre volte gli aveva fatte delle natte quando lo botò a' Servi. Ed andò in su questo a trovare Alberto Lotti, verbigrazia, e narratogli il caso, e dettogli l' opinion sua, e pregatolo che avesse a sè Michele, che era suo parente, vedesse se poteva riscontrare questa cosa. Giudicò Alberto, come pratico e intendente, che Filippo avesse buon occhio, e promessogli la sua opera francamente, mandò per Michele, e abburattatolo un pezzo gli venne a questa conclusione: Ti darebb' egli il cuore se tu sentissi favellar costui che ha detto di esser Filippo, di riconoscerlo alla voce? A che il fanciullo replicato di sì, lo menò seco in Santa Maria, dove sapeva il Brancaccio si riparava, e facendogli spalla, avendo veduto il Brancaccio che si sedeva fra un monte di brigate a dir novelle, fece che il fanciullo si accostò tanto, che l' udì parlare; e girandosegli intorno, veggendolo il Brancaccio, tutto turbato se gli levò dinanzi; donde a ciascuno la cosa parve chiara, di modo che Filippo è rimaso tutto scarico, e il Brancaccio vituperato. Ed in Firenze in questo carnasciale non si è detto altro, se non: Se' tu il Brancaccio, o se' il Casa? *et fuit in toto notissima fabula cœlo*. Io credo che abbiate avuto per altre mani questo avviso, pure io ve l' ho voluto dare più particolare, perchè mi parve così mio obbligo.

Alla vostra io non ho che dirvi, se non che seguitiate l' Amore *totis habenis*, e quel piacere che vi piglierete oggi, voi non l' avrete a pigliar domani; e se la cosa sta come voi me l' avete scritta, io ho più invidia a voi che al re d' Inghilterra. Priegovi seguitiate la vostra stella, e non ne lasciate andare un iota, perchè io credo, credetti, e crederò sempre che sia vero quello che dice il Boccaccio: che egli è meglio fare e pentirsi, che non fare e pentirsi. Servitor,

NICCOLÒ MACHIAVELLI, *in Firenze*.

A' dì 25 *febbraio* MDXIII.

AL MEDESIMO.

Magnifico oratore.

Io ricevei due vostre lettere essendo in villa, dove colla mia brigata mi trovo, che me le mandò Donato da parte del Brancaccio. Feci a quelle la ri-

sposta mi parve conveniente, e circa ai miei casi privati, e circa l' amore vostro e le altre cose. Ma venendo dua dì sono a Firenze io le dimenticai, dimodochè parendomi fatica a riscriverle, ve le manderò un' altra volta. E per ora vi scriverò questa, acciocchè sappiate che le vostre sono arrivate salve, e brevemente vi dirò come io non son venuto costì, tenuto da quelle ragioni che voi ora mi chiarite, le quali m' intendevo prima per me stesso.

Starommi dunque così tra i miei cenci, senza trovare uomo che della mia servitù si ricordi, o che creda che io possa esser buono a nulla. Ma egli è impossibile che io possa star molto così, perchè io mi logoro, e veggo, quando Iddio non mi si mostri più favorevole, che sarò un dì sforzato ad uscirmi di casa, e pormi per repetitore o cancelliere di un conestabile, quando io non possa altro, o ficcarmi in qualche terra deserta ad insegnare a leggere ai fanciulli, e lasciar qua la mia brigata, che faccia conto che io sia morto, la quale farà molto meglio senza me, perchè io le sono di spesa, sendo avvezzo a spendere, e non potendo fare senza spendere. Io non vi scrivo questo perchè io voglia che voi pigliate per me disagio o briga, ma solo per isfogarmene, e per non vi scriver più di questa materia, come odiosa quanto ella può.

De amore vestro, io mi ricordo che quelli sono straziati dall' Amore, che, quando e' vola loro in grembo, lo vogliono o tarpare o legare. A costoro, perchè egli è fanciullo ed instabile, e' cava loro gli occhi, il fegato e il cuore. Ma quelli che quando viene godono seco, e lo vezzeggiano, e quando se ne va lo lasciano ire, e quando e' torna lo accettano volentieri, sempre sono da lui onorati ed accarezzati, e sotto il suo imperio trionfano. Pertanto, compare mio, non vogliate regolare uno che vola, nè tarpare chi rimette per una penna mille, e goderete. Addio.

NICCOLÒ MACHIAVELLI.

10 giugno MDXIV.

AL MEDESIMO.

Voi, compare mio, mi avete con più avvisi dell' amor vostro di Roma tenuto tutto festivo, e mi avete levate dell' animo infinite molestie, con leggere e pensare ai piaceri ed agli sdegni vostri, perchè l' uno non sta bene senza l' altro. E veramente la fortuna mi ha condotto in luogo, che io ve ne potrei rendere giusta ricompensa, perchè standomi in villa, io ho riscontro in una ventura tanto gentile, tanto delicata, tanto nobile, e per natura e per accidente, che io non potrei nè tanto laudarla, nè tanto amarla, che la non meritasse più. Avrei, come voi a me, a dire i principj di questo amore, con che reti mi prese, dove le tese, di che qualità furno; e vedresti che furno reti d' oro, tese tra i fiori, tessute da Venere, tanto soavi e gentili, che benchè un cuor villano le avesse potute rompere, nondimeno io non volli, ed un pezzo mi ci godei dentro, tanto che le fila tenere sono diventate dure, e incavicchiate con nodi irresolubili. E non crediate che Amore a pigliarmi abbia usati modi ordinarj, perchè conoscendo non gli sarebbero bastati, tenne vie estraordinarie, dalle quali io non seppi, e non volsi guardarmi. Bastivi che, già vicino a cinquanta anni, nè questi soli mi offendono, nè le vie aspre mi straccano, nè le oscurità delle notti mi sbigottiscono. Ogni cosa mi pare piana, e ad ogni appetito, etiam diverso e contrario a quello che dovrebbe essere il mio, mi accomodo. E

benchè mi paia essere entrato in gran travaglio, *tamen* io ci sento dentro tanta dolcezza, sì per quello che quell' aspetto raro e soave mi arreca, sì ancora per aver posto da parte la memoria di tutti i miei affanni, che per cosa del mondo, possendomi liberare, non vorrei. Ho lasciato dunque i pensieri delle cose grandi e gravi, non mi diletta più leggere le cose antiche, nè ragionare delle moderne; tutte si son converse in ragionamenti dolci, di che ringrazio Venere e tutta Cipri. Pertanto se vi occorre da scrivere cosa alcuna della dama, scrivetela, e delle altre cose ragionerete con quelli che le stimano più e le intendono meglio, perchè io non ci ho mai trovato se non danno, ed in queste sempre bene e piacere. *Valete*. Vostro,

NICCOLÒ MACHIAVELLI.

Ex Florentia, die 3 augusti MDXIV.

AL MEDESIMO.

Avea tentato il giovinetto Arciere
Già molte volte vulnerarmi il petto
Colle saette sue, chè del dispetto,
E del danno d' altrui prende piacere;
  E benchè fossen quelle acute e fiere,
Ch' un adamante non are' lor retto,
Nondimanco trovar sì forte obietto,
Che stimò poco tutto il lor potere.
  Ondechè quel di sdegno e furor carco,
Per dimostrar la sua alta eccellenza,
Mutò faretra, mutò strale ed arco;
  E trassen' un con tanta violenza,
Che ancor delle ferite mi rammarco,
E confesso e conosco sua potenza.

Io non saprei rispondere all' ultima vostra lettera della foia con altre parole che mi paressino più a proposito, che con questo sonetto, per il quale vedrete quanta industria abbia usato quel ladroncello d' Amore per incatenarmi. E sono quelle, che mi ha messo, sì forti catene, che io sono al tutto disperato della libertà. Nè posso pensar mai come io abbia a scatenarmi; e quando pur la sorte, o altro aggiramento umano, mi aprisse qualche cammino a uscirmene per avventura, non vorrei entrarvi; tanto mi paiono ora dolci, or leggiere, or gravi quelle catene, e fanno un mescolo di sorte, che io giudico non poter vivere contento senza quella qualità di vita. Io mi dolgo che voi non siate presente per ridervi, ora dei miei pianti, ora delle mie risa; e tutto quel piacere ne areste voi, se lo prova Donato nostro, il quale insieme coll' amica, della quale altre volte vi ragionai, sono unici porti e refugj al mio legno già rimaso per la continova tempesta senza timone e senza vele. E manco di due dì sono mi avvenne che io potevo dire come Febo a Dafne:

Nympha, precor, Penea, mane: non insequor hostis,
Nympha, mane; sic agna lupum, sic cerva leonem,
Sic aquilam penna fugiunt trepidante columbæ,
Hostes quisque suos.

Et quemadmodum Phœbo hæc carmina parum profuere, sic mihi eadem verba apud fugientem nihil momenti, nulliusque valoris fuerunt. Chi vedesse

le vostre lettere, onorando compare, e vedesse la diversità di queste, si maraviglierebbe assai, perchè gli parrebbe ora che noi fossimo uomini gravi, tutti volti a cose grandi, e che ne' petti nostri non potesse cascare alcun pensiero che non avesse in sè onestà e grandezza. Però dipoi, voltando carta, gli parrebbe quelli noi medesimi esser leggieri, incostanti, volti a cose vane. E questo modo di procedere se a qualcuno pare sia vituperoso, a me pare laudabile, perchè noi imitiamo la natura, che è varia; e chi imita quella non può esser ripreso. E benchè questa varietà noi la solessimo fare in più lettere, io la voglio fare questa volta in una, come vedrete, se leggerete l' altra faccia. Spurgatevi.

Paolo vostro è stato qui con il Magnifico[1]; e intra qualche ragionamento ha avuto meco delle speranze sue, mi ha detto come Sua Signoria gli ha promesso farlo governatore di una di quelle terre, delle quali prende ora la signoria. Ed avendo io inteso, non da Paolo, ma da una comune voce, che egli diventa signore di Parma, Piacenza, Modena e Reggio, mi pare che questa signoria fosse bella e forte, e da poterla in ogni evento tenere, quando nel principio la fosse governata bene. Ed a volerla governare bene, bisogna intender bene la qualità del subietto. Questi stati nuovi, occupati da un signore nuovo, hanno, volendosi mantenere, infinite difficoltà. E se si trova difficoltà in mantener quelli che son consueti ad esser tutti un corpo, come, verbigrazia, sarebbe il ducato di Ferrara, assai più difficoltà si trova a mantener quelli che sono di nuovo composti di diverse membra, come, sarebbe questo del signore Giuliano, perchè una parte di esso è membro di Milano, e l' altra di Ferrara. Debbe pertanto chi ne diventa principe pensare di farne un medesimo corpo, e come trarli ed avvezzarli a riconoscere uno il più presto che può. Il che si può fare in due modi: o con il fermarvisi personalmente, o con preporvi un luogotenente che comandi a tutti, acciocchè quelli sudditi, *etiam* di diverse terre, e distratti in varie opinioni, comincino a riguardare uno solo, e riconoscerlo per principe. E quando Sua Signoria, volendo stare per ancora a Roma, vi preponesse uno che conoscesse bene la natura delle cose e le condizioni de' luoghi, farebbe un gran fondamento a questo suo stato nuovo. Ma se ei mette in ogni terra il suo capo, e Sua Signoria non vi stia, si starà sempre quello stato disunito, senza sua riputazione, e senza poter portare al principe reverenza o timore. Il duca Valentino, l' opere del quale io imiterei sempre quando fossi principe nuovo, conosciuta questa necessità, fece monsignore.... presidente in Romagna, la qual deliberazione fece quei popoli uniti, timorosi dell' autorità sua, affezionati alla sua potenza, confidenti di quella; e tutto l' amore gli portavano, che era grande, considerata la novità sua, nacque di questa deliberazione. Io credo che questa cosa si potesse facilmente persuadere, perchè è vera; e quando toccasse a Paolo vostro, sarebbe questo un grado da farsi conoscere non solo al signore Magnifico, ma a tutta Italia, e con utile ed onore di Sua Signoria, potrebbe dare reputazione a sè, a voi e alla casa vostra. Io ne parlai seco; piacquegli, e penserà di aiutarsene. Mi è parso scriverne a voi, acciò sappiate i ragionamenti nostri, e possiate, dove bisognasse, lastricare la via a questa cosa.

E nel cadere il superbo ghiottone,
E' non dimenticò però Macone.

Donato nostro vi si ricorda.

NICCOLÒ MACHIAVELLI, *in Firenze*.

A' dì 31 *di gennaio* MDXIV.

[1] Giuliano de' Medici, fratello di Leone X.

A PIERO SODERINI, IN RAGUSI.

Una vostra lettera mi si presenta in pappafico; pure dopo dieci parole la riconobbi. Credo la frequenza di Piombino per conoscervi, e degl' impedimenti vostri e di Filippo son certo, perchè io so che l' uno è offeso dal poco lume, e l' altro dal troppo bene. Gennaio non mi dà noia, purchè febbraio mi regga fra le mani. Dolgomi del sospetto di Filippo, e sospeso ne attendo il fine. Fu la vostra lettera brieve ed io rileggendola la feci lunga. Fummi grata, perchè mi dette occasione a fare quello che io dubitavo di fare, e che voi mi ricordate che io non faccia; e solo questa parte ho riconosciuto in lei senza proposito, di che io mi maraviglierei, se la mia sorte non mi avesse mostro tante cose e così varie, che io son costretto a maravigliarmi poco o confessare non aver gustato leggendo nè praticando le azioni degli uomini ed i modi del procedere loro. Conosco voi e la bussola della navigazione vostra; e quando potesse esser dannata, che non può, io non la dannerei, veggendo di che gradi vi abbia onorato, e che speranza vi possa nutrire. Donde io credo, non collo specchio vostro, dove non si vede se non prudenza, ma per quello dei più, che si abbia nelle cose a giudicare il fine come le son fatte, e non il mezzo come le si fanno. E vedendo per varj governi conseguire una medesima cosa, come per varj cammini si perviene ad un medesimo luogo, e molti diversamente operando conseguire un medesimo fine, e quello che mancava a questa opinione, le azioni di questo pontefice, e gli effetti vi hanno aggiunto. Annibale e Scipione, oltre alla disciplina militare, che nell' uno e nell' altro eccelleva egualmente, l' uno colla crudeltà, perfidia ed irreligione mantenne i suoi eserciti in Italia, e fecesi ammirare dai popoli, che per seguirlo si ribellavano dai Romani; l' altro, con la pietà, fede e religione in Spagna, ebbe da quei popoli il medesimo seguito; l' uno e l' altro ebbe infinite vittorie. Ma perchè non si usa allegare i Romani, Lorenzo dei Medici disarmò il popolo per tenere Firenze, messer Giovanni Bentivogli per tener Bologna l' armò; i Vitelli in Castello, e questo duca d' Urbino nello stato suo disfecero le fortezze per tener quelli stati; il conte Francesco e molti altri le edificarono negli stati loro per assicurarsene. Tito imperatore, quel dì che non beneficava uno credeva perdere lo stato; qualcun altro lo crederebbe perdere il dì che facesse piacere a qualcuno. A molti, ponderando e misurando ogni cosa, riescono i disegni suoi. Questo papa, che non ha nè stadera, nè canna in casa, a caso conseguisce e disarmato quello che con l' ordine e con l' armi difficilmente gli doveva riuscire. Si sono veduti, e veggonsi tutto dì, i soprascritti e infiniti altri, che in simil materia si potrebbero allegare, acquistare regni e dominj, o cascare secondo gli accidenti, e quello che acquistando era laudato, perdendo è vituperato, e alle volte dopo una lunga prosperità perdendo non se ne incolpa cosa alcuna propria, ma si accusa il Cielo e la disposizione dei fati. Ma donde nasca che le diverse operazioni qualche volta egualmente giovino, egualmente nuocano, io non lo so, ma desidererei bene saperlo: pure per intendere l' opinione vostra io userò presunzione di dirvi la mia. Credo che come la natura ha fatto all' uomo diverso volto, così gli abbia fatto diverso ingegno e diversa fantasia. Da questo nasce che ciascuno secondo l' ingegno e fantasia sua si governa. E perchè dall' altro canto i tempi son varj e gli ordini delle cose sono diversi, a colui succedono *ad votum* i suoi desiderj, e quello è felice che riscontra il modo del procedere suo col tempo; e quello, per opposito, è infelice che si diversifica

con le sue azioni dal tempo e dall' ordine delle cose. Donde può molto bene essere che due diversamente operando abbiano un medesimo fine, perchè ciascun di loro può conformarsi col riscontro suo, perchè sono tanti ordini di cose, quante sono provincie e stati. Ma perchè i tempi e le cose universalmente e particolarmente si mutano spesso, e gli uomini non mutano le loro fantasie, nè i loro modi di procedere, accade che uno ha un tempo buona fortuna, ed un tempo trista. E veramente chi fosse tanto savio che conoscesse i tempi e l' ordine delle cose, e si accomodasse a quelle, avrebbe sempre buona fortuna, o egli si guarderebbe sempre dalla trista, e verrebbe a esser vero che il savio comandasse alle stelle e ai fati. Ma perchè di questi savj non si trova, avendo gli uomini prima la vista corta, e non potendo poi comandare alla natura loro, ne segue che la natura varia e comanda agli uomini, e tienli sotto il giogo suo. E per verificare questa opinione, voglio che mi bastino gli esempli soprascritti, sopra i quali io la ho fondata, e così desidero che l' uno sostenga l' altro. Giova a dare reputazione a un dominatore nuovo la crudeltà, perfidia e irreligione in quella provincia dove l' umanità, fede e religione, è lungo tempo abbandonata, non altrimenti che si giovi la umanità, fede e religione, dove la crudeltà, perfidia e irreligione è regnata un pezzo, perchè come le cose amare perturbano il gusto, e le dolci le stuccano, così gli uomini infastidiscono del bene, e del male si dolgono. Queste cagioni, infra le altre, apersero Italia ad Annibale, e Spagna a Scipione, e così ognuno riscontrò il tempo e le cose secondo l' ordine del procedere suo. Nè in quel medesimo tempo avrebbe fatto tanto profitto in Italia uno simile a Scipione, nè uno simile ad Annibale in Spagna, quanto l' uno e l' altro fece nella provincia sua. *Valete.*

(*Senza data.*) NICCOLÒ MACHIAVELLI.

A GIOVANNI VERNACCIA, IN PERA.

Carissimo Giovanni.

Se io non ti ho scritto per l' addietro, non voglio che tu ne accusi nè me, nè altri, ma solamente i tempi, i quali sono stati e sono di sorta che mi hanno fatto sdimenticare di me medesimo. Non resta però per questo in fatto che io mi sia sdimenticato di te, perchè sempre ti avrò in luogo di figliuolo, e me e le cose mie fieno sempre ai tuoi piaceri. Attendi a stare sano, e far bene, perchè dal bene tuo non può nascere se non bene a qualunque ti vuol bene.

NICCOLÒ MACHIAVELLI, *in Firenze.*

A' dì 17 d' agosto MDXV.

AL MEDESIMO.

Carissimo Giovanni.

Io ti ho scritto da quattro mesi in qua due volte, e duolmi che tu non le abbia avute, perchè penso che tu creda che io non ti scriva, per essermi sdimenticato di te; il che non è punto vero, perchè la fortuna non mi ha lasciato altro che i parenti e gli amici, e io ne fo capitale, e massime di quelli che più

ai attengono, come siei tu, dal quale io spero, quando la fortuna ti inviasse qualche faccenda onorevole, che tu renderesti il cambio a' miei figliuoli dei portamenti miei verso di te.

NICCOLÒ MACHIAVELLI.

Di Firenze, a' dì 19 di novembre MDXV.

AL MEDESIMO.

Carissimo Giovanni.

Quanto a me io sono diventato inutile a me, a' parenti ed agli amici, perchè ha voluto così la mia dolorosa sorte. Non mi è rimaso altro di buono che la sanità a me e a tutti i miei. Vo temporeggiando per esser a tempo a poter pigliare la buona fortuna, quando la venisse; e quando la non venga, aver pazienza. E, qualunque io mi sia, sempre ti avrò in quel luogo che io ti ho avuto infino a qui. Sono tuo. Cristo ti guardi.

NICCOLÒ MACHIAVELLI.

In Firenze, a' dì 15 febbraio MDXV.

AL MEDESIMO.

Carissimo Giovanni.

Come altra volta ti ho scritto, non voglio che tu ti maravigli se io non ti scrivo o se io sono stato pigro a risponderti, perchè questo non nasce perchè io ti abbia sdimenticato, o perchè io non ti stimi come io soglio, perchè io ti stimo più; chè degli uomini si fa stima quanto essi vagliono, ed avendo tu fatto pruova di uomo dabbene e di valente, conviene che io ti ami più che io non soleva, ed abbiane, non che altro, vanagloria, avendoti io allevato, ed essendo la casa mia principio di quel bene che tu hai e che tu siei per avere. Ma essendomi io ridotto a stare in villa per l'avversità che io ho avuto ed ho, sto qualche volta un mese che non mi ricordo di me. Sicchè se io trascuro il risponderti, non è maraviglia; e quando tu sarai spedito, e che tu torni, la casa mia sarà sempre al tuo piacere, come è stata per il passato, ancorachè povera e sgraziata.

NICCOLÒ MACHIAVELLI, *in villa.*

A' dì 8 giugno MDXVII.

A LODOVICO ALAMANNI, IN ROMA.

Onorando Lodovico mio.

Io so che non bisogna che io duri molta fatica a mostrarvi quanto io ami Donato del Corno, e quanto io desideri far cosa che gli sia grata. Per questo so che non maravigliate se io vi affaticherò per suo amore, il che farò tanto più senza rispetto, quanto io credo con voi poterlo fare, e quanto ancora la causa è giusta, e *quodammodo pia.*

Donato detto, dopo la tornata dei signori Medici in Firenze circa un mese, parte dalla servitù aveva col sig. Giuliano, parte dalla sua buona natura, senza esser richiesto portò al sig. Giuliano cinquecento ducati d' oro, e gli disse che se ne servisse, e gliene restituisse quando avesse comodità. Sono dipoi passati cinque anni, e con tanta fortuna di detti signori non ne è stato rimborsato; e trovandosi lui al presente in qualche bisogno, e intendendo ancora come ne' prossimi di simili creditori sono stati rimborsati dei loro crediti, ha preso animo di domandargli, e ne ha scritto a Domenico Buoninsegni, e mandatogli la copia della cedola si trova di mano di Giuliano. Ma perchè in un uomo simile a Domenico, per la moltitudine delle occupazioni, simili commissioni sogliono morire, senza avere da canto particolar favore, perchè la tenga viva, mi è parso ripigliare animo a scrivervene, e pregarvi non vi paia fatica di parlarne con Domenico, e insieme esaminare del modo come simili danari si potessero far vivi. Nè v' incresca per mio amore mettere questa faccenda intra le altre vostre, perchè, oltre all' essere pietosa e giusta, la non vi sarà inutile, e vi prego me ne rispondiate un verso.

Io ho letto a questi dì *Orlando furioso* dell' Ariosto, e veramente il poema è bello tutto, e in dimolti luoghi mirabile. Se si trova costì, raccomandatemi a lui, e ditegli che io mi dolgo solo, che avendo ricordato tanti poeti, che mi abbia lasciato indietro come un.... e che egli ha fatto a me in detto suo *Orlando*, che io non farò a lui in sul mio *Asino*.

So che vi trovate costì tutto il giorno insieme col reverendissimo de' Salviati, Filippo Nerli, Cosimo Rucellai, Cristofano Carnesecchi, e qualche volta Antonio Francesco degli Albizzi, ed attendete a far buona cera, e vi ricordate poco di noi qua, poveri sgraziati, morti di gelo e di sonno. Pure, per parer vivi ci troviamo qualche volta Zanobi Buondelmonti, Amerigo Morelli, Battista della Palla ed io, e ragioniamo di quella gita di Francia con tanta efficacia, che ci pare essere in cammino, in modo che dei piaceri vi abbiamo ad avere, gli abbiamo già consumati mezzi; e per poterla fare più ordinatamente, disegniamo di farne un model piccolo, e andare in questo Berlingaccio fino a Venezia, ma stiamo in dubbio se noi anticipiamo e giriamo di costì, o se pure vi aspettiamo alla tornata, e andianne poi per la ritta. Vorrei pertanto vi ristringessi con Cosimo, e ci scrivessi che fosse meglio fare. Sono ai piaceri vostri. Cristo vi guardi.

Raccomandatemi a messer Piero Ardinghelli, chè mi ero sdimenticato dirvelo. *Iterum valete omnes.*

E. V. Amicitiæ humanitatisque servitor,

NICCOLÒ MACHIAVELLI.

Die 17 decembris MDXVII.

A FRANCESCO GUICCIARDINI.

*** Sig. Presidente.

Io ho differito lo scrivervi ad oggi, perchè io non ho potuto prima che oggi andare a vedere la possessione di Colombaia, sicchè V. S. mi arà di questo indugio per scusato.

Rem omnem a Finochieto ordiar. E vi ho a dire la prima cosa questo, che tre miglia intorno non si vede cosa che piaccia; l' Arabia Petreia non è fatta altrimenti. La casa non si può chiamare cattiva, ma io non la chiamerò mai

buona, perchè la è sanza quelle comodità che si ricercono; le stanze sono piccole, le finestre sono alte, un fondo di torre non è fatto altrimenti. Ha innanzi un pratello abbozzato, tutte l'uscite ne vanno in profondo, da una infuora che ha di piano forse cento braccia; e con tutto questo è sotterrata intra monti talmente, che la più lunga veduta non passa un mezzo miglio. I poderi quello che rendono V. S. lo sa, ma eglino portano pericolo di non rendere ogni anno meno, perchè eglino hanno molte terre che l'acqua le dilava talmente, che se non vi si usa una gran diligenza a ritenere il terreno con fosse, in poco tempo e' non vi sarà se non l'ossa; e questa diligenza vuole il signore, e voi state troppo discosto. Io sento che i Bartolini hanno fatto incetta di quello paese, e che manca loro casa da oste; quando voi potessi appicarlo loro addosso, io ve ne conforterei, perchè un bene loro sta, vi dovrebbe cavare di danno. Quando costoro non vi venghino sotto, o volendolo tenere o volendolo vendere, io vi conforterei a spendervi cento ducati co' quali voi forniresti il pratello, circuiresti di vigna quasi tutto il poggio che regge la casa, e faresti otto o dieci fosse in quelli campi che sono fra la casa vostra e quella del primo vostro podere, i quali campi si chiamano la Chiusa, nelle quali fosse io porrei frutti vernerecci e fichi; farei una fonte ad una bella acqua che è nel mezzo di quelli campi appiè d'una pancata, che è quanto di bello vi è. Questo acconcime vi servirà all' una delle due cose: la prima, che se voi lo vorrete vendere, chi lo verrà a vedere, vede qualche cosa che gli piaccia, e forse gli verrà voglia di ragionar del mercato, perchè mantenendolo così, ed i Bartolini non lo comperino, io non credo lo vendiate mai se non a chi non lo venissi a vedere, come facesti voi. Quando voi lo vogliate tenere, detti acconcimi vi serviranno a ricorvi più vini che sono buoni, ed a non vi morire di dolore quando voi andrete a vederlo. Or *de Finochieto satis.*

Di Colombaia, io vi confermo per quanto si può vedere con l'occhio tutto quello che Iacopo vi ha scritto e che Girolamo vi ha detto. Il podere siede bene, ha le strade ed i fossi intorno la valle, e volta fra mezzodì e levante; i terreni appariscono buoni, perchè tutti i frutti vecchi e giovani hanno vigore assai e vita addosso; ha tutte le comodità di chiesa, di beccaio, di strada di posta che può avere una villa propinqua a Firenze, ha dei frutti assai bene, e nondimeno vi è spazio da duplicargli.

La casa è in questo modo fatta: Voi entrate in una corte la quale è per ogni verso circa venti braccia; ha nella fronte dirimpetto all' uscio una loggia col palco di sopra, ed è lunga quanto lo spazio della corte, e larga circa quattordici braccia. Ha questa loggia in su la mano ritta a chi guarda verso quella una camera con una anticamera, ed in su la mano manca una sala con camera ed anticamera; tutte queste stanze con la loggia sono abitabili, e non disonorevoli; ha in su questa corte cucina, stalla, tinaia ed un altro cortile per polli e per nettare la casa. Ha sotto due volte da vino vantaggiate, ha di sopra molte stanze, delle quali ve ne sono tre che con dieci ducati si rassetterebbono da alloggiarvi uomini dabbene; i tetti non sono nè cattivi nè buoni, in somma io vi concludo questo che con la spesa di centocinquanta ducati voi abitereste comodamente, allegramente e non punto disonorevolmente.

Questi centocinquanta ducati bisognerebbe spendergli in rifare uscia, lastricare corti, rifare muricciola, rimettere una trave, rassettare una scala, rifare una gronda del tetto, racconciare e ravvistare una cucina e simili pateracchie che darebbono vista ed allegrezza alla casa, e così con questa spesa potresti abitare tanto che vi venissi bene d'entrare in uno mare magno.

Quanto all' entrate io non le ho ancora riscontre a mio modo per non ci essere.

uno a chi io desidero parlare; per altra ne darò a Vostra Signoria avviso particolare.

Questa mattina io ricevetti la vostra per la quale mi avvisavi in quanta grazia io ero con la Mali-etta, di che io mi glorio più che di cosa che io abbia in questo mondo, stemi caro di esserle tenuto raccomandato.

Delle cose de' re, dell' imperadori e dei papi io non ho che scrivervi; forse che per altra ne arò, e scriverovvi.

Prego V. S. diciate a Madonna V. come io ho fatto le salutazioni a tutti i suoi e le sue, ed in particulare ad Averardo, i quali tutti si raccomandano a V. S. ed a lei. Ed io a V. S. infinitissime volte mi raccomando ed offero. Vostro

NICCOLÒ MACHIAVELLI, *in Firenze.*

A' dì 3 d'agosto MDXXV.

AL MEDESIMO.

Signor Presidente.

Io non mi ricordo mai di Vostra Signoria, che me ne ricordo ad ogni ora, che io non pensi in che modo si potesse fare che voi ottenessi il desiderio vostro di quella cosa che io so che intra l'altre più vi preme; e infra i molti ghiribizzi che mi sono venuti per l'animo, ne è stato uno il quale io ho deliberato di scrivervi, non per consigliarvi, ma per aprirvi un uscio, per il quale meglio che ogni altro saprete camminare. Filippo Strozzi si trova carico di figliuoli e di figliuole, e come e' cerca a' figliuoli di fare onore, così gli pare conveniente di onorare le figliuole, e pensò anche egli, siccome tutti i savj pensano, che la prima avesse a mostrare la via all'altre. Tentò, infra gli altri giovani, di darla a un figliuolo di Giuliano Capponi con quattromila fiorini di dote, dove egli non trovò riscontro, perchè a Giuliano non pare di farlo; onde che Filippo, disperatosi di potere da sè medesimo fare cosa di buono, se già egli non andava con la dote in lato che egli non vi si potesse poi mantenere, ricorse al papa per favori ed aiuti, e per suo indirizzo mosse la pratica con Lorenzo Ridolfi, e la concluse con fiorini ottomila di dote, chè quattromila ne paga il papa, e quattromila egli. Paolo Vettori, volendo fare un parentado onorevole, nè gli bastando la vita a poter dare tanta dote che bastasse, ricorse ancora egli al papa, e quello per contentare Paolo, vi messe con l' autorità duemila fiorini del suo. Presidente mio, se voi foste il primo che aveste a rompere questo diaccio per camminare per questo verso, io sarei uno di quelli che per avventura anderei adagio a consigliarvi che voi ci entrassi, ma avendo la via innanzi fattavi da due uomini, che per qualità, per meriti e per qualunque altra umana considerazione non vi sono superiori, io sempre consiglierò che voi animosamente e senza alcun rispetto facciate quello che hanno fatto eglino. Filippo ha guadagnato co' papi centocinquanta mila ducati, e non ha dubitato di richiedere il papa che lo sovvenga in quella necessità; molto meno avete a dubitar voi che non avete guadagnato ventimila. Paolo è stato sovvenuto infinite volte e per infinite vie, non di ufizj, ma di danari propri, e di poi senza rispetto ha richiesto il papa lo sovvenga in quel suo bisogno; molto meno rispetto dovete aver voi a farlo, che non con carico, ma con onore e utile del papa siete stato aiutato. Io non voglio ricordarvi nè Palla Rucellai, nè Bartolommeo Valori, nè moltissimi altri, che dalla scarsella del papa sono stati ne' loro bisogni aiutati, i quali esempj voglio che vi facciano andare franco

al domandare, e confidente ad ottenere le domande. Pertanto se io fossi nel grado vostro, io scriverei una lettera al vostro agente a Roma, che la leggesse al papa, o io la scriverei al papa, e la farei presentare dall' agente, e a lui segretamente ne manderei copia, e gl' imporrei vedesse di trarre-di quella risposta. Vorrei che la lettera contenesse, come voi vi siete affaticato dieci anni per acquistare onore ed utile, e che vi pare assai bene in l' una e l' altra cosa avere a tal desiderio satisfatto, ancora che con disagj e pericoli vostri grandissimi, di che voi ne ringraziate Dio prima, e dipoi la felice memoria di papa Leone e la Sua Santità, dai quali voi il tutto riconoscete. Vero è che voi sapete benissimo che se gli uomini fanno dieci cose onorevoli, e dipoi mancano in una, massime quando quell' una è di qualche importanza, quella ha forza di annullare tutte quelle altre; e perciò parendovi in molte cose avere adempito le parti di uomo dabbene, vorresti non mancare in alcuna; e fatto un simile preambulo, io gli mostrerei quale è lo stato vostro, e come vi trovate senza figliuoli maschi, ma con quattro femmine, e come vi par tempo di maritarne una, la quale, quando voi non maritiate in modo che questo partito corrisponda alle altre imprese vostre, vi parrà non avere mai operato cosa alcuna di bene. E mostrato dipoi che a questo vostro desiderio non si oppone altro che i cattivi modi e le perverse usanze de' presenti tempi, sendo la cosa ridotta in termine, che quanto un giovane è più nobile e più ricco, posposte tutte le altre considerazioni, maggior dote vuole; anzi quando non l' abbino grande e fuori di ogni misura, se lo reputano a vergogna; tanto che voi non sapete in che modo vi vincere questa difficoltà, perchè quando voi dessi tremila fiorini sarebbe infino a dove poi potessi aggiugnere, e sarebbe tanto che quattro figliuole se ne porterebbero dodicimila, che è tutto l' utile fatto ne' pericoli ed affanni vostri: nè potendo ire più alto, voi conoscete questa essere una mezza dote di quelle che vogliono costoro, donde che per unico rimedio voi avete preso animo di fare quello che i maggiori amici suoi, intra i quali voi vi reputate, hanno fatto, cioè di ricorrere per favore ed aiuto alla Sua Santità, non potendo credere che quello che egli ha fatto ad altri e' nieghi a voi. E qui gli scoprirei qual giovane voi avessi in disegno, e come voi sapete che la dote e non altro vi guasta, e perciò conviene che Sua Santità vinca questa difficultà; e qui stringerlo e gravarlo con quelle più efficaci parole che voi saprete trovare, per mostrargli quanto voi stimiate la cosa; e credo certo che se la è trattata a Roma in quel modo si può, che vi sia per riuscire. Pertanto non mancate a voi medesimo, e se il tempo e la stagione lo comportasse, vi conforterei a mandare per questo effetto Girolamo vostro, perchè il tutto consiste in domandare audacemente, e mostrare mala contentezza non ottenendo: ed i principi facilmente si piegano a fare nuovi piaceri a quelli a chi eglino hanno fatto de' vecchi, anzi temono tanto, disdicendo, di non si perdere i benefizj passati, che sempre corrono a fare de' nuovi quando e' sono domandati in quel modo che io vorrei che voi domandassi questo. Voi siete prudente.

Il Morone ne andò preso, e il ducato di Milano è spacciato; e come costui ha aspettato il cappello, tutti gli altri principi l' aspetteranno, nè ci è più rimedio: *Sic datum desuper*. Veggo in Alagna tornar lo fiordaliso, e nel Vicario suo, etc. *nosti versus cætera, per te ipsum lege*. Facciamo una volta un lieto carnasciale, e ordinate alla Barbera uno alloggiamento tra quelli frati, che se non impazzano, io non ne voglio danaio, e raccomandatemi alla Maliscotta, e avvisate a che porto è la comedia, e quando disegnate farla.

Io ebbi quell' augumento infino in cento ducati per l' Istoria. Comincio ora

a scrivere di nuovo, e mi sfogo accusando i principi, che hanno fatto ogni cosa per condurci qui. *Valete.*

NICCOLÒ MACHIAVELLI, *Istorico, comico e tragico.*

AL MEDESIMO.

Magnifico ed onorando messer Francesco.

Io ho tanto penato a scrivervi, che la Signoria Vostra è prevenuta. La cagion del penar mio è stata perchè parendomi che fosse fatta la pace, io credevo che voi foste presto di ritorno in Romagna, e riserbavami a parlarvi a bocca, benchè io avessi pieno il capo di ghiribizzi, pe' quali ne sfogai, cinque o sei dì sono, parte con Filippo Strozzi, perchè scrivendogli per altro, e' mi venne entrato nel ballo, e disputai tre conclusioni, l' una, che non ostante l' accordo il re non sarebbe libero; l' altra, che se il re fosse libero osserverebbe l' accordo; la terza che non l' osserverebbe. Non dissi già quale di queste tre io mi credessi, ma bene conclusi che in qualunque di esse l' Italia aveva da aver guerra, ed a questa guerra non detti rimedio alcuno. Ora, veduto per la vostra lettera il desiderio vostro, ragionerò con voi quello che io tacqui con lui, e tanto più volentieri, avendomene voi ricerco.

Se voi mi domandassi di quelle tre cose quella che io credo, io non mi posso spiccare da quella fissa opinione che io ho sempre avuta, che il re non abbia a essere libero, perchè ognuno conosce che quando il re facesse quello che potrebbe fare e' si taglierebbero tutte le vie all' imperatore di potere andare a quel grado che si è disegnato: Nè ci veggo nè cagione nè ragione che basti che lo abbia mosso a lasciarlo; e, secondo me, e' conviene che lo lasci, o perchè il suo consiglio sia stato corrotto, di che i Francesi sono maestri, o perchè vedesse questo ristringimento certo tra gl' Italiani e il regno, nè gli paresse aver tempo nè modo a poterlo guastare senza la lasciata del re, e che credesse, lasciandolo, che egli avesse ad osservare i capitoli; ed il re in questa parte debbe essere stato largo promettitore; e dimostro per ogni verso le cagioni degli odj che gli ha con gl' Italiani, ed altre ragioni che poteva allegare per assicurarlo dell' osservanza. Nondimeno tutte le ragioni che si potessino allegare, non guariscono l' imperatore dello sciocco, quando voglia essere savio il re; ma io non credo voglia essere savio. La prima ragione è che fino a qui io ho veduto che tutti i cattivi partiti che piglia l' imperatore non gli nuocono, e tutti i buoni che ha preso il re non gli giovano. Sarà, come è detto, cattivo partito quello dell' imperatore lasciare il re, sarà buono quello del re a promettere ogni cosa per essere libero; nondimeno, perchè il re l' osserverà, il partito del re diventerà cattivo e quello dell' imperatore buono. Le cagioni che lo farà osservare io le ho scritte a Filippo, che sono, bisognargli lasciare i figliuoli in prigione; quando non l' osservi, convenirgli affaticare il regno, che è affaticato; convenirgli affaticare i baroni e mandargli in Italia, bisognargli tornare subito ne' travagli, i quali, per gli esempli passati, lo hanno a spaventare, e perchè ha egli a fare queste cose per aiutare la Chiesa e i Veneziani, che lo hanno aiutato rovinare. Ed io vi scrissi, e di nuovo scrivo, che grandi sono gli sdegni che il re debbe avere con gli Spagnuoli, ma che non hanno ad essere molto minori quelli che puote avere con gl' Italiani. So bene che ci è

che dire questo, e direbbesi il vero, che se per quest' odio egli lascia rovinare l' Italia, potrebbe dipoi perdere il suo regno; ma il fatto sta che la intenda egli così, perchè libero che e' sia, sarà in mezzo di due difficultà, l' una di torsi la Borgogna e perdere l' Italia, e restare a discrezione dell' imperatore, e l' altra, per fuggir questo, diventare come parricida e fedifrago. Nelle difficultà soprascritte sarebbe per aiutare uomini infedeli ed instabili, che per ogni leggier cosa, vinto che egli avesse, lo farebbero riperdere. Sicchè io mi accosto a questa opinione, o che il re non fia libero, o che, se fia libero, egli osserverà; perchè lo spauracchio di perdere il regno, perduta che sia l' Italia, avendo, come voi dite, il cervello francese, non è per muoverlo in quel modo che muoverebbe un altro. L' altra, che egli non crederà, che la ne vadia in fumo, e forse crederà poterla aiutare poichè l' avrà purgato qualche suo peccato, ed egli non abbia riavuti i figliuoli e rinsanguinatosi; e se tra loro fussero patti di divisione di preda, tanto più il re osserverebbe i patti, ma tanto più l' imperatore sarebbe pazzo a rimettere in Italia chi ne avesse cavato, perchè ne cacciassi poi lui. Io vi dico quello che io credo che sia, ma io non vi dico già che per il re e' fosse più savio partito, perchè e' dovrebbe mettere di nuovo a pericolo sè, i figliuoli ed il regno per abbassare sì odiosa, paurosa e pericolosa potenza. Ed i rimedj che ci sono mi paiono questi: vedere che il re, subito che gli è uscito, abbia appresso uno, che con l' autorità e persuasioni sue, e di chi lo manda, gli faccia sdimenticare le cose passate, e pensare alle nuove, gli mostri il concorso dell' Italia; mostrigli il partito vinto, quando voglia essere quel re libero che dovrebbe desiderare di essere. Credo che le persuasioni ed i prieghi potrieno giovare, ma io credo che molto più gioverebbero i fatti. Io stimo che in qualunque modo le cose procedino, che gli abbia a essere guerra, e presto, in Italia; perciò e' bisogna agl' Italiani vedere di avere Francia con loro, e quando e' non la possino avere, pensare come e' si voglino governare. A me pare che in questo caso ci sieno uno de' due partiti, o lo starsi a discrezione di chi viene, e farsegli incontro con danari, e ricomprarsi; o sì veramente armarsi, e con l' armi aiutarsi il meglio che si può. Io per me non credo che il ricomperarsi, e che danari bastino; perchè se bastassero, io direi: Fermiamoci qui, e non pensiamo ad altro; ma e' non basteranno, perchè o io sono al tutto cieco, o vi torrà prima i danari e poi la vita, in modo che sarà una specie di vendetta fare che ci trovi poveri e consumati, quando e' non riuscisse ad altri il difendersi. Pertanto io giudico che non sia da differire l' armarsi, nè che sia da aspettare la resoluzione di Francia, perchè l' imperatore ha le sue teste delle sue genti, tra le altre poste può muovere la guerra a posta sua quando egli vuole, a noi conviene fare una testa, o colorata o aperta, altrimenti noi ci leveremo una mattina tutti smarriti. Loderei fare una testa sotto colore. Io dico una cosa che vi parrà pazza: metterò un disegno innanzi che vi parrà o temerario o ridicolo; nondimeno questi tempi richieggono deliberazioni audaci, inusitate e strane, e sallo ciascuno che sa ragionare di questo mondo come i popoli sono varj e sciocchi: nondimeno, così fatti come sono, dicono molte volte che si fa quello che si dovrebbe fare. Pochi dì fa si diceva per Firenze che il signor Giovanni de' Medici rizzava una bandiera di ventura per far guerra dove gli venisse meglio. Questa voce mi destò l' animo a pensare che il popolo dicesse quello che si doverebbe fare. Ciascuno credo che pensi che fra gl' Italiani non ci sia capo, a chi i soldati vadano più volentieri dietro, nè di chi gli Spagnuoli più dubitino, e stimino più. Ciascuno tiene ancora il signor Giovanni audace, impetuoso, di gran concetti, pigliatore di gran partiti; puossi dunque, ingrossandolo segretamente, fargli rizzare questa

bandiera, mettendogli sotto quanti cavalli e quanti fanti si potesse più. Crederanno gli Spagnuoli questo essere fatto ad arte, e per avventura dubiteranno così del re, come del papa, sendo Giovanni soldato del re; e quando questo si facesse, ben presto farebbe aggirare il cervello agli Spagnuoli, e variare i disegni loro, che hanno pensato forse rovinare la Toscana e la Chiesa senza ostacolo. Potrebbe far mutare opinione al re, e volgersi a lasciare l'accordo e pigliare la guerra, veggendo di avere a convenire con genti vive, e che, oltre alle persuasioni, gli mostrano i fatti, e se questo rimedio non ci è, avendo a far guerra, non so qual ci sia; nè a me occorre altro; e legatevi a dito questo, che se il re non è mosso con forze e autorità e con cose vive, osserverà l'accordo, e vi lascerà nelle peste, perchè essendo venuto in Italia più volte, e voi avendogli o fatto contro, o stati a vedere, non vorrà che anco questa volta gl'intervenga il medesimo.

La Barbera si trova costì; dove voi gli possiate far piacere, io ve la raccomando, perchè la mi dà molto più da pensare che l'imperatore.

NICCOLÒ MACHIAVELLI.

A' dì 15 di marzo MDXXV.

AL MIO CARO FIGLIUOLO GUIDO DI NICCOLÒ MACHIAVELLI.

* Guido figliuolo mio carissimo, io ho avuto una tua lettera, la quale mi è stata gratissima, massime perchè tu mi scrivi che sei guarito bene, che non potrei avere avuto maggior nuova; che se Iddio ti presta vita, ed a me, io credo farti un uom da bene, quando tu vogli fare parte del debito tuo; perchè, oltre alle grandi amicizie che io ho, io ho fatta nuova amicizia con il cardinal Cibo e tanto grande, che io stesso me ne maraviglio, la quale ti tornerà a proposito; ma bisogna che tu impari. E poichè tu non hai più scusa del male, dura fatica a imparare le lettere e la musica, chè vedi quanto onore fa a me un poco di virtù che io ho. Sicchè, figliuolo mio, se tu vuoi dare contento a me, e far bene e onore a te, fai bene e impara, chè se ti aiuterai, tutti ti aiuteranno.

Il mulettino, poichè gli è impazzato, si vuole trattarlo al contrario degli altri pazzi; poichè gli altri pazzi si legano, e io voglio che tu lo sciolga. Lo darai a Vangelo, e dirai che lo meni in Montepulciano, e dipoi gli cavi la briglia e il cavezzo, e lascialo andare dove vuole a guadagnarsi il vivere e a cavarsi la pazzia. Il luogo è largo, la bestia è piccola, non può fare male veruno; e così senza averne briga, si vedrà quello che vuol fare, e sarai a tempo ogni volta che rinsanisce a ripigliarlo. Degli altri cavalli fatene quello che vi ha ordinato Lodovico, il quale ringrazio Iddio che sia guarito, e che gli abbi venduto, e so che gli avrà fatto bene, avendo rimessi danari, ma mi maraviglio e dolgo che non abbia scritto.

Saluta mona Marietta, e dille che io sono stato quasi per partirmi di dì in dì, e così sto; e non ebbi mai tanta voglia essere a Firenze, quanto ora; ma io non posso altrimenti. Solo dirai che per cosa che la senta, stia di buona voglia chè io sarò costì prima che venga travaglio alcuno. Bacia la Baccina, Piero e Totto, il quale avrei avuto caro intendere se gli è guarito degli occhi. Vivete lieti, e spendete meno che voi potete; e ricorda a Bernardo che attenda a far bene, al quale da quindici giorni in qua ho scritto due lettere e non ne ho risposta. Cristo vi guardi tutti.

NICCOLÒ MACHIAVELLI, in *Imola*.

Die 2 aprilis MDXXVII.

LA MENTE DI UN UOMO DI STATO.

Forma mentis æterna. (Tacit. *Vit. Agricol.*)

AVVERTIMENTO.

Questa raccolta di massime, estratte fedelmente dall' opere di Niccolò Machiavelli, è lavoro di un celebre giureconsulto e letterato pontremolese, il quale le estrasse e le ordinò per far conoscere l' ingiustizia delle accuse contro gli scritti di Machiavello, derivanti da una sinistra prevenzione, e da mala intelligenza de' suoi sentimenti.

Il consigliere Bianconi, anch' esso insigne letterato, cui il collettore comunicò la sua idea, si assunse l' incarico di farle stampare in Roma; e lo eseguì di concerto, senza veruno incontro sinistro per parte del censore di quella città, il quale non poteva mai sospettare, che le sentenze ed i precetti politici e morali di quest' uomo incomparabile, a lui affatto stranieri, fossero tali da proporsi per modello a un uomo di stato cattolico.

Fu stampata adunque e pubblicata in Roma questa raccolta nel 1771, col seguente frontespizio: *La Mente di un Uomo di Stato.* « Forma mentis æterna. » (Tacit. *Vit. Agricol.*) In Roma MDCCLXXI. A spese di Gaetano Quoiani, mercante libraro al Corso vicino a San Marcello; *con licenza de' Superiori.*

Dietro alla tavola de' Capitoli. vi sono le solite approvazioni, cioè:

Imprimatur

Si videbitur Rev.mo Patri Sacri Palatii Apostolici Magistro.

D. Jordanus Patriar. Antioch. Vicesg.

Imprimatur

Fr. Thomas Augustinus Ricchinius Ordin. Prædic. Sacri Palatii Magister.

Dopo la pubblicazione fattane in Roma, piacque al dotto compilatore variarne il frontespizio, dove aggiunse *seconda edizione,* e vi pose la data di Losanna. Vi fece altresì un *errata corrige,* che ci è servita per rettificarla in questa nostra edizione. Finalmente l' arricchì con una elegante lettera dedicatoria, la quale creata sul tavolino del collettore, si finge scritta dal Machiavelli stesso al figlio, con una tale perfetta conformità di stile, da illudere il pubblico, e qualunque più avveduto conoscitore dello stile dell' autore. E per meglio sostenere il lodevole inganno, e dare a questo lavoro una vernice di legittimità, appose sotto la lettera una piccola nota, mediante la quale potesse immaginarsi che fosse stata trovata fra le carte di Francesco del Nero. Sapendo di far cosa grata ai lettori, riportiamo qui la lettera, che è la seguente:

NICCOLÒ MACHIAVELLO A BERNARDO SUO FIGLIO.

Leggete, figlio mio, in queste poche carte più volumi delle fatiche mie di tanti anni, ed immensi delle fatiche altrui di tanti secoli; e notate ancor giovane il pensare di un capo canuto. So che taluno ha sputato veleno contro gli scritti miei, perchè ha dato il suo giudizio sopra ciascuno, e non sopra tutti insieme

e perchè ha mirato più alle parole, che alla mente, come se si potesse giudicare dirittamente di un lavorio o di scienza o di arte da una sola parte e non dal tutto, e giudicare dalle tinte e non dal disegno. Queste sentenze, quando voi siate amato dal Cielo più di me, saranno a voi di assai ammaestramento per trattare le faccende sicuramente, e condurle a lieto fine. *Vale.*

Francisci Petri del Nero. *An.* mdxxii.

CAPITOLO PRIMO.

Religione.

1. Nelle imprese da prendersi, deve esservi l'onor di Dio e il contento universale della città.

2. Il timor di Dio facilita qualunque impresa, che si disegna nei governi.

3. Dove è religione, si presuppone ogni bene; dove manca si presuppone ogni male.

4. Come l'osservanza del culto divino è cagione della grandezza degli stati, il dispregio del culto divino è cagione della loro rovina.

5. L'inosservanza della religione e delle leggi sono vizj tanto più detestabili, quanto che sono in coloro che comandano.

6. È impossibile che chi comanda sia riverito da chi dispregia Iddio.

7. Nei governi bene istituiti, i cittadini temono più assai rompere il giuramento, che le leggi, perchè stimano più la potenza di Dio, che quella degli uomini.

8. I governi, che si vogliono mantenere incorrotti, hanno sopra ogn'altra cosa a mantenere incorrotte le ceremonie della religione, e tenerle sempre nella loro venerazione.

9. Se in tutti i governi della repubblica cristiana si fosse mantenuta la religione secondo che dal Datore di essa ne fu ordinato, sarebbero gli stati e le repubbliche cristiane più unite e più felici assai, che esse non sono.

10. Potere stimare poco Dio, e meno la Chiesa, non è ufficio d'uomo libero, ma sciolto, e più al male che al bene inclinato.

11. La perdita d'ogni devozione e d'ogni religione si tira dietro infiniti inconvenienti e infiniti disordini.

12. San Francesco e San Domenico, con la povertà, con l'esempio della vita di Gesù Cristo, ridussero la religione cristiana nella mente degli uomini, e la ritirarono verso il suo principio.

13. La religione cristiana avendoci mostra la verità e la vera via, deve interpretarsi secondo la virtù, e non secondo l'ozio.

14. Non conviene che gli uomini nei dì festivi si stieno oziosi per li ridotti.

15. Fra tutte le qualità che distinguono un cittadino nella sua patria è l'essere sopra tutti gli altri uomini liberale e magnifico, specialmente nei pubblici edifizj di chiese, monasterj e case per i poveri, infermi e pellegrini.

16. Il buon cittadino, benchè negli edifizj e ne' tempj e nelle elemosine spenda continuamente, si duole, che mai ha potuto spender tanto in onor di Dio, che lo trovi nei suoi libri debitore.

17. Conviene ringraziare Iddio, quando si è degnato per la sua infinita

bontà ornare la città, ed un cittadino d'un segno, quale lei per la sua grandezza, e lui per le sue rare virtù e sapienza hanno meritato.

CAPITOLO II.

Guerra e pace.

1. Un buono e savio principe deve amare la pace e fuggire la guerra.

2. Quelli che consigliano il principe, hanno a temere, che egli abbia alcuno appresso, che ne' tempi di pace desideri la guerra per non potere senza essa vivere.

3. Le armi si debbono riservare in ultimo luogo, dove, e quando gli altri modi non bastino.

4. Chi ha in sè alcuna umanità, non si può di quella vittoria interamente rallegrare, della quale tutti i suoi sudditi internamente si contristano.

5. Accrescendo potenza e stato, si accresce ancora inimicizia e invidia: dalle quali cose poi suole nascere guerra e danno.

6. Quel dominio è solo durabile, che è volontario.

7. Chi acciecato dall'ambizione si conduce in luogo, dove non può più alto salire, è poi con massimo danno di cadere necessitato.

8. In un governo bene instituito, le guerre, le paci, le amicizie non per soddisfazione di pochi, ma per bene comune si deliberano.

9. Quella guerra è giusta, che è necessaria.

10. Il popolo si duole della guerra mossa senza ragione.

11. Non quello che prende prima le armi è cagione degli scandoli, ma colui che è primo a dar cagione, che le si prendino.

12. Si ricordino i principi, che si cominciano le guerre quando altri vuole, ma non quando altri vuole si finiscono.

13. Qualunque volta o la vittoria impoverisce, o lo acquisto indebolisce, conviene si trapassi, o non si arrivi a quel termine, perchè le guerre si fanno.

14. Non può acquistare forze chi impoverisce nelle guerre, ancorchè sia vittorioso, perchè ci mette più che non trae dagli acquisti.

15. Ne' governi male ordinati le vittorie prima vuotano l'erario, dipoi impoveriscono il popolo, e de' nemici loro non gli assicurano; onde i vincitori godono poco la vittoria, ed i nemici sentono poco la perdita.

16. Bisogna guardarsi dalla conquista di quella città e province, le quali si vendicano contro del vincitore senza zuffa e senza sangue; perchè riempiendogli de' suoi tristi costumi, gli espongono ad esser vinti da qualunque gli assalta.

17. La virtù degli uomini anche al nemico è accetta, quanto la viltà e la malignità dispiace.

18. Chi fa troppo conto della corazza, e vi si vuole onorar dentro, non fa perdita veruna, che stimi tanto, quanto quella della fede.

19. Anche nella guerra mai è gloriosa quella fraude, che fa rompere la fede data e i patti fatti.

20. Il confederato deve preporre la fede alla comodità e pericoli.

21. La maggiore, e più importante avvertenza, che deve avere chi comanda un esercito è di avere appresso di sè uomini fedeli peritissimi della guerra, e prudenti, con li quali continuamente si consigli, e con loro ragioni delle sue genti e di quelle del nemico, quale sia maggior numero, quale meglio armato,

o meglio a cavallo, o meglio esercitato, quali sieno più atti a patire la necessità in quali confidi più, o ne' fanti, o ne' cavalli.

22. Fra tutte le cose con le quali i capitani si guadagnano i popoli, sono gli esempj di castità e di giustizia.

23. È cosa crudele, inumana ed empia, anche nella guerra, stuprare le donne, viziare le vergini, non perdonare ai tempj e luoghi pii.

24. Può più negli animi degli uomini un atto umano e pieno di carità, che un atto feroce e violento; e molte volte quelle provincie e quelle città, che l'armi, gl'istrumenti bellici e ogn'altra umana forza non ha potuto aprire, un esempio d'umanità, o di pietà, di carità, o di liberalità ha aperte; di che ne sono nelle storie molti esempj. A Scipione Affricano non dette tanta riputazione in Spagna l'espugnazione di Cartagine Nuova, quanto gli dette quell'esempio di castità d'avere renduta la moglie giovane, bella e intatta al suo marito, la fama della quale azione gli fece amica tutta la Spagna. Vedesi, questa parte quanto la sia desiderata dai popoli negli uomini grandi e quanto sia laudata dagli scrittori, e da quelli, che descrivono la vita de' principi, e da quelli, che ordinano, come debbano vivere, fra i quali Senofonte s'affatica assai in dimostrare quanti onori, quante vittorie, quanta buona fama arrecasse a Ciro l'essere umano e affabile e non dare alcun esempio di sè nè di superbo, nè di crudele, nè di lussurioso, nè di nessun'altro vizio, che macchi la vita degli uomini.

25. Non fu mai partito savio condurre il nemico alla disperazione.

26. I popoli corrono volontarj sotto l'impero di chi tratta i vinti come fratelli, e non come nemici.

27. Chi è rozzo e crudele nel comandare, è male obbedito da' suoi; chi è benigno ed umano, è ubbidito.

28. È meglio per comandare una moltitudine, esser umano che superbo, esser pietoso che crudele.

29. Fecero miglior frutto i capitani romani, che si facevano amare dagli eserciti, e che con ossequio gli maneggiavano, che quelli, che si facevano straordinariamente temere.

30. L'umanità, l'affabilità, le grate accoglienze de' capi possono molto negli animi de' soldati; e confortando quello, all'altro promettendo, all'uno porgendo la mano, l'altro abbracciando, si fanno ire all'assalto con impeto.

31. Negli eserciti si deve avere grande osservanza di pena e di merito verso di quelli, che, o per loro bene, o per loro male operare meritassero o lode, o biasimo. Per questa via si acquista imperio grande.

32. La riverenza di chi comanda, i suoi costumi, le altre sue grandi qualità fanno a un tratto fermar le armi.

33. Quel principe, che abbonda di uomini, e manca di soldati, deve solamente non della viltà degli uomini, ma della sua pigrizia e poca prudenza dolersi.

34. Non può fuggire la fame quell'esercito, che non è osservante di giustizia, e che licenziosamente consuma quello che gli pare; perchè l'uno disordine fa che la vettovaglia non vi viene, l'altro, che la venuta inutilmente si consuma.

35. Nel soldato debbesi soprattutto riguardare ai costumi, e che in lui sia onestà e vergogna: altrimenti si elegge un istrumento di scandalo e un principio di corruzione; perchè non sia alcuno, che creda nell'educazione disonesta, e nell'animo brutto possa capire alcuna virtù che sia in alcuna parte lodevole.

36. Se in qualunque altro ordine delle città e de' regni si deve usare ogni

diligenza per mantenere gli uomini fedeli, pacifici e pieni di timore d'Iddio, nella milizia si deve raddoppiare; perchè in quale uomo debbe ricercare la patria maggior fede, che in colui, che le ha a promettere di morire per lei? In quale debbe essere più amore di pace, che in quello che solo alla guerra puote esser offeso? In quale debbe esser più timore d'Iddio, che in colui che ogni dì sottomettendosi ad infiniti pericoli ha più bisogno degli aiuti suoi?

37. Gli scandalosi, oziosi, senza freno, senza religione, fuggitivi dall'impero del padre, bestemmiatori, giuocatori, in ogni parte mal nutriti non si ricevino per soldati, perchè simili costumi non possono esser più contrarj ad una vera e buona disciplina.

38. Negli eserciti si vietino le femmine e giuochi odiosi, anzi si tenghino i soldati in tanti esercizj, ora particolarmente, ora generalmente, che non resti loro tempo a pensare o a Venere, o a giuochi, nè ad altre cose, che facciano i soldati sediziosi e inutili.

39. Un governo bene ordinato sceglie per la guerra uomini nel fiore della loro età, nel qual tempo le gambe, le mani e l'occhio rispondano l'uno all'altro; nè aspetta, che in loro scemino le forze, e cresca la malizia.

40. Le armi in dosso a' proprj soldati date dalle leggi, e dagli ordini non fecero mai danno, anzi sempre fanno utile, e mantengonsi le città più tempo immacolate mediante queste armi, che senza.

41. Si deve somigliare agli antichi nelle cose forti e aspre, non nelle delicate e molli.

42. Si deve pregare Iddio, che dia vittoria a chi rechi salute e pace alla cristianità.

43. Chi è contento d'una mezzana vittoria, sempre ne sarà meglio; perchè quegli, che vogliono sopravvanzare, spesso perdono.

44. Ricevendo una città d'accordo, se ne trae utile e sicurtà, ma avendola a tener per forza, porta nei tempi avversi debolezza e noia, e ne' pacifici, danno e spesa.

45. Per concludere un accordo, bisogna cancellare le differenze nate.

46. Come si fa un accordo con buon animo, si conserva con migliore.

47. È ufficio d'un principe buono, posate le armi, volger l'animo a far grande sè e la città sua.

48. Un uomo si rende eccellente nella guerra e nella pace, quando nell'una è vincitore, nell'altra benefica grandemente la città e i popoli suoi.

49. Ad un principe nelle faccende eccellente, quello, che ha perduto in guerra, la pace dipoi duplicatamente gli rende.

50. Il modo di mantenere il suo stato, è stare armato d'armi proprie, vezzeggiare i sudditi, e farsi amici i vicini.

CAPITOLO III.

Del diritto delle genti nato col Cristianesimo.

1. Presso i Gentili gli uomini vinti in guerra, o si ammazzavano, o rimanevano in perpetuo schiavi, dove menavano la loro vita miseramente; le terre vinte, o si desolavano, o n'erano cacciati gli abitatori, tolti i loro beni, mandati dispersi per il mondo, tantochè i superati in guerra pativano ogni ultima miseria. Ma la cristiana religione ha fatto sì, che de' vinti, pochi se ne ammazzano, niuno si tiene lungamente prigione, perchè con facilità si liberano le

città, ancorchè si sieno mille volte ribellate, non si disfanno, gli uomini si lasciano ne' beni loro.

2. I nostri principi cristiani nelle loro conquiste amano egualmente le città loro soggette, e lasciano loro le arti tutte, e quasi tutti gli ordini antichi, a differenza dei barbari principi orientali, destruttori dei paesi e dissipatori di tutte le civiltà degli uomini.

CAPITOLO IV.

Vizj che resero i grandi preda de' piccoli.

S' ingannavano quei principi antichi, i quali credevano, che l' arte di ben governare gli stati consistesse nel sapere, negli scritti, pensare una cauta risposta, scrivere una bella lettera, mostrare ne' detti e nelle parole arguzia e prontezza, saper tessere una fraude, ornarsi di gemme e d' oro, dormire e mangiare con maggiore splendore degli altri, tenere assai lascivie intorno, governarsi coi sudditi avaramente e superbamente, marcirsi nell' ozio, dare i gradi della milizia per grazia, disprezzare, se alcuno avesse loro dimostrato alcuna lodevole via, volere che le parole loro fossero responsi d' oracoli; nè si accorgevano i meschini che si preparavano ad esser preda di chiunque li assaliva. Testimone l' Italia, dove tre potentissimi stati furono nel XV secolo saccheggiati e guasti, perchè chi li reggeva stavano in simil errore, e vivevano nel medesimo disordine.

CAPITOLO V.

Leggi.

1. Deve stimarsi poco vivere in una città, dove possino meno le leggi, che gli uomini; perchè quella patria è desiderabile, nella quale le sostanze e gli amici si possano sicuramente godere, non quella, dove ti possino esser quelle tolte facilmente, e questi per paura di loro proprj, nelle tue maggiori necessità ti abbandonano.

2. Uno stato non vive sicuro per altro che per essersi obbligato a più leggi, nelle quali si comprende la sicurtà di tutti i suoi popoli.

3. Chi non è regolato dalle leggi fa gl' istessi errori, che la moltitudine sciolta.

4. La forza delle leggi è atta a superare qualunque ostacolo anche della natura del territorio.

5. Come i buoni costumi per mantenersi hanno bisogno di buone leggi, così le leggi per mantenersi hanno bisogno di buoni costumi.

6. Perchè i buoni costumi non si mutino in pessimi, il legislatore deve frenare gli appetiti umani, e torre loro ogni speranza di potere impunemente peccare.

7. Le leggi fanno gli uomini buoni.

8. Dalle buone leggi nasce la buona educazione.

9. Dalla buona educazione nascono i buoni esempj.

10. In un governo bene istituito, le leggi si ordinano secondo il bene pubblico, non secondo l' ambizione di pochi.

11. Spogliare con nuova legge alcuno de' beni nel tempo, che li dimanda con

ragione in giudizio, è ingiuria, che tira dietro pericoli grandissimi contro il legislatore.

12. Dove una cosa per sè senza la legge opera bene, non è necessaria la legge.

13. Una legge non deve maculare la fede impegnata ne' patti pubblici.

14. Non si può fare legge più dannosa, che quella che riguardi assai tempo indietro.

15. La legge non deve riandare le cose passate, ma sibbene provvedere alle future.

16. Nessuna cosa fa tanto onore ad un uomo, che di nuovo sorga, quanto fanno le nuove leggi e i nuovi ordini trovati da lui. Queste cose, quando sono fondate, ed abbino in loro grandezza, lo fanno reverendo e mirabile.

17. Non basta per la salute d' uno stato avere un principe che prudentemente governi mentre vive; ma è necessario aver uno, che l' ordini in modo che morendo ancor si mantenga.

18. Regola che mai, o raro falla: Non si muti dove non è difetto, perchè non è altro che disordine. Dove però tutto è disordine, meno vi rimane del vecchio, meno vi rimane del cattivo.

19. I governi meglio regolati, e che hanno vita, sono quelli, che mediante gli ordini loro si possono spesso rinnovare, e il modo di rinnovarli è, ridurli verso i principj suoi, con farli ripigliare l' osservanza della religione e della giustizia quando principiano a macchiarsi.

20. Felice si può chiamare quello stato, il quale sortisce un uomo sì prudente, che gli dia leggi ordinate in modo, che senza aver bisogno di correggerle possa vivere sicuramente sotto quelle.

21. Il riformatore delle leggi deve operare con prudenza, giustizia e integrità e portarsi in modo, che nella riforma vi sia il bene, la salute, la giustizia e l'ordinato vivere de' popoli.

22. Non sarà mai lodevole quella legge, che sotto una poca comodità nasconde assai difetti.

CAPITOLO VI.

Giustizia.

1. Il principe ottimo deve tenere 'l suo paese in giustizia grande, esser facile nell' udienze e grato.

2. Si deve far opera diligente, che la giustizia abbia il debito suo.

3. Favorendo la giustizia, mostri che l' ingiustizia ti dispiace.

4. I giudici perchè abbino maestà e riputazione, devono esser di età avanzata.

5. Bisogna che i giudici sieno assai, perchè i pochi fanno sempre a modo de' pochi.

6. È debito ed ufficio d' ogni uomo, dove pretendesse ragione addimandarla per via ordinaria, e mai non adoprar forza.

7. Si deve operare con ogni rimedio espediente, che la violenza e forza si reprima, e chi pretenoe ragione prenda la via ordinaria, nè sopporti, che persona si vaglia con la forza e violenza.

8. Circa i danni dati, conviene riscuota la sola emenda del danno, che è debito civile, e non la condennagione, che è debito criminale.

9. Un governo bene ordinato deve impedire il disordine di simili accuse di danni dati, che impoveriscano le parti, perchè tutto dì si gravano insieme.

10. Nelle condennagioni si deve usare umanità, discrezione e misericordia.

11. Fra i congiunti si appartiene acconciare amorevolmente le cose loro, più tosto che per la via de' litigj; ed il comporli insieme è cosa lodevole.

12. Per non dar disagio alle parti, il giudice, tutto bene inteso, e esaminato, deve far ogni opera di comporle insieme, che sarà lodevole.

13. Il giudice, intese le parti e le loro ragioni, deve ingegnarsi amorevolmente, e senza forzare di vedere, se per il debito della giustizia può comporle insieme, che è opera lodevole. E quando dopo le diligenze usate non possa, amministri ragione, e giustizia secondo gli ordini.

14. Chi giudica, deve udire amorevolmente le parti, e far ragione e giustizia a chi l' ha, indifferentemente.

15. Chi giudica deve vedere e intendere diligentemente la causa, e far ragione a una parte e l'altra; facendo quel che richiede l' onesto e ragionevole.

16. Nello scrivere, o parlare ad un giudice per chi ti ha ricerco di favore in una sua causa, non gli dirai altro, se non che potendolo aiutare, non partendo punto dalla giustizia, ti sarà caro.

CAPITOLO VII.

Carichi pubblici.

1. Perchè le imposte sieno uguali, conviene, che la legge, e non l' uomo le distribuisca.

2. La sontuosità necessita il principe a gravare i popoli straordinariamente, ed esser fiscale.

3. Dallo spendere assai ne resultano gravezze, dalle gravezze querele.

4. Con la parsimonia il principe viene ad usare liberalità a tutti quelli, a cui non toglie, che sono infiniti, e miseria a tutti coloro, a chi non dà, che sono pochi.

5. Nell' esazione delle tasse, si deve soprattutto aver compassione alla miseria e calamità de' popoli, per mantenerli al paese più che è possibile.

6. È cosa conveniente aver pietà dei poveri e miserabili; perciò nel riscuoter le tasse si deve aver loro compassione, perchè è cosa dura voler trarre donde non si può.

7. Nelle esazioni delle tasse si abbia discrezione e misericordia, che richiede la calamità de' popoli, sopportandoli, e non volendo da loro più che si può.

8. Con modi onesti e ordinarj si riduchino le tasse al giusto e ragionevole.

9. Gli uffiziali nei lavori pubblici si portino con umanità e discrezione, per non esasperare i lavoratori di campagna nei tempi massime sinistri, nei quali hanno più bisogno di misericordia che di rigidità; perchè il principale instituto de' lavori pubblici è diretto alla salute, utilità e bene del paese a tempi convenienti, e non per impoverire e far vivere malcontenti gli uomini.

10. Nei lavori pubblici si trattino i lavoratori di campagna in tal modo amorevolmente, che piuttosto venghino volontarj, che forzati, dovendo esser più a cuore i comuni e popoli, che i lavori.

11. Tali opere si conduchino col più atto e dolce modo si può, per non far disperare gli uomini.

CAPITOLO VIII.

Agricoltura, commercio, popolazione, lusso, viveri.

1. Nei governi moderati e dolci si veggono moltiplicare in maggior numero, quelle ricchezze, che vengono dalla cultura, e quelle, che vengone dalle arti; perchè ciascuno volentieri moltiplica in quella cosa, e cerca di acquistare quei beni, che crede, acquistati, potersi godere. Onde ne nasce che gli uomini a gara pensano ai privati e pubblici comodi, e l' uno e l'altro viene maravigliosamente a crescere.

2. La sicurezza pubblica, e la protezione sono il nervo dell' agricoltura e del commercio; perciò deve il principe animare i sudditi a potere quietamente esercitare gli esercizj loro, e nella mercanzia e nell' agricoltura, e in ogni altro esercizio degli uomini, affinchè quello non si astenga d' ornare le sue possessioni per timore, che non sieno tolte, e quell'altro di aprire un traffico per paura delle taglie; ma deve preparare premj a chi vuol fare queste cose, e a qualunque modo ampliare la sua città, o il suo stato.

3. Le possessioni sono più stabili e ferme ricchezze, che quelle fondate sulla mercantile industria.

4. I Romani giustamente credevano, che non lo assai terreno, ma il bene coltivato bastasse.

5. Senza abbondanza di uomini mai non riuscirà fare grande una città. Questo si fa per amore, tenendo le vie aperte e sicure a forestieri, che disegnassero venire ad abitare in quella, acciocchè ciascuno vi abiti volentieri.

6. Nei governi moderati e dolci si vede maggiori popoli per esser i matrimonj più liberi e più desiderabili dagli uomini; perchè ciascuno procrea volentieri quei figliuoli, che crede poter nutrire, non dubitando, che il patrimonio gli sia tolto, che conosce non solamente, che nascono liberi e non schiavi, ma che possono mediante la virtù loro diventar grandi.

7. Uno stato ingrandisce con esser l' asilo della gente cacciata e dispersa.

8. Senza campi pubblici, dove ciascuno possa pascere il suo bestiame, senza selve dove prendere del legname da ardere, una colonia non può ordinarsi.

9. Gli esilj privano le città di uomini, di ricchezza e d' industria.

10. I popoli sono ricchi quando vivono come poveri, e quando nessun fa conto di quello li manca, ma di quello ha necessità.

11. Li popoli sono ricchi quando dal paese loro non escono danari, sendo contenti a quello, che il loro paese produce, e quando nel loro paese sempre entrano, e sono portati danari da chi vuole delle loro robe lavorate manualmente, di che condiscono i paesi esteri.

12. I governi ben regolati hanno canove pubbliche da mangiare e da bere e da ardere per un anno.

13. I governi ben regolati, per poter tenere la plebe pasciuta e senza perdita del pubblico, hanno sempre in comune per un anno da poter dargli da lavorare in quegli esercizj, che siano il nervo e la vita della città e dell' industria de' quali la plebe si pasca.

14. Le provincie, dove è danaro ed ordine, sono il nervo dello stato.

CAPITOLO IX.

Mali dell' ozio.

1. Nell' ozio sogliono generarsi assai mali contro i costumi, perchè i giovani sciolti, più che l' usitato, in vestire, in conviti, in altre simili lascivie soprammodo spendono, ed essendo oziosi, in giuochi e in femmine, il tempo e le sostanze consumano; e gli studj loro sono apparire col vestire splendidi, e col parlare sagaci e astuti, e quello, che più destramente morde degli altri, è più stimato, e non si rispettano i precetti della Chiesa.

2. In uno stato, che stà la maggior parte del tempo ozioso, non può nascere uomini nelle faccende eccellenti.

3. Per lo più gli uomini oziosi sono instrumento a chi vuole alterare.

4. Quanto all' ozio che arrecasse il sito di una città, si debbe ordinare che a quelle necessitadi le leggi la costringhino, che il sito non la costringesse, e imitare quelli che sono stati savi, ed hanno abitato in paesi amenissimi e fertilissimi e atti a produrre uomini oziosi ed inabili ad ogni ritroso esercizio, che per ovviare a quelli danni, i quali l' amenità del paese, mediante l' ozio, avrebbe causati, hanno posto una necessità d' esercizio.

CAPITOLO X.

Brutti effetti di un governo corrotto.

1. In un governo corrotto non si trova tra i cittadini nè unione, nè amicizia, se non tra quelli, che sono di qualche scelleratezza consapevoli.

2. In un governo corrotto, perchè in tutti la religione e il timore di Dio è spento, il giuramento e la fede data tanto basta, quanto ella è utile; di che gli uomini si vagliono non per osservarlo, ma perchè sia mezzo a più facilmente ingannare; e quanto l' inganno riesce più facile e sicuro, tanto più lode e gloria se ne acquista. Per questo gli uomini nocivi sono come industriosi lodati, e i buoni come sciocchi biasimati.

3. In un governo corrotto i giovani sono oziosi, i vecchi lascivi, e ogni sesso e ogni età è piena di brutti costumi; al che le leggi buone, per esser dalle usanze guaste, non rimediano.

4. Da tal corruzione nasce quella avarizia, che si vede ne' cittadini, e quell' appetito non di vera gloria, ma di vituperosi errori, dal quale dipendono gli odj, le inimicizie, i disapori, le sette, dalle quali nascono afflizioni di buoni, esaltazioni di tristi; perchè i buoni confidatisi nell' innocenza loro, non cercano come i cattivi di chi straordinariamente li difenda e onori, tantochè indifesi e inonorati rovinano.

5. Da quest' esempio di corruzione nasce l' amore delle parti e la potenza di quelle; perchè i cattivi per avarizia e per ambizione, i buoni per necessità le seguono, e quello, che è più pernicioso, è il vedere come i motori di esse, l' intenzione e fine loro con un pietoso vocabolo adonestano.

6. Da tal corruzione ne nasce, che gli ordini e le leggi non per pubblica, ma per propria utilità si fanno.

7. Da tal corruzione ne nasce, che le guerre, le paci, le amicizie, non per gloria comune, ma per soddisfazione di pochi si deliberano.

8. In una città macchiata di tali disordini, le leggi, gli statuti, gli ordini civili, non secondo il bene pubblico, ma secondo l' ambizione di quella parte che è rimasta superiore, si sono sempre in quella ordinati, e ordinano.

CAPITOLO XI.

Precetti e sentenze notabili.

1. Nei costumi si deve vedere una modestia grande. Mai si deve far atto, o dir parola, che dispiaccia; si deve esser riverente ai maggiori, modesto con gli eguali, e con gl' inferiori piacevole: le quali cose fanno amarsi da tutta la città.

2. È cosa in questo mondo d' importanza assai conoscer sè stesso, e saper misurare le forze dell' animo e dello stato suo.

3. Coloro sono meritamente liberi, che nelle buone, non nelle cattive opere si esercitano, perchè la libertà male usata offende sè e gli altri.

4. La generosità dell' animo, il parlare il vero giova, specialmente quando è detto nel cospetto di uomini prudenti.

5. La reputazione, che si trae da' parenti e da' padri è fallace, ed in poco si consuma, quando la virtù propria non l' accompagna.

6. Nel giudicare delle cose fatte da altri, non si deve mai una disonesta opera con una onesta cagione ricuoprire; nè una laudevole opera, come fatta a contrario fine, oscurare.

7. Il perdonare viene da animo generoso.

8. Chi è prudente e buono deve esser contento di donare agli animi adirati le gravi ingiurie delle loro poco savie parole.

9. Un buon cittadino per amore del ben pubblico deve dimenticare le ingiurie private.

10. Chi offende a torto, dà cagione ad altri d' esser offeso a ragione.

11. Il principio delle inimicizie è l' ingiuria, e il principio dell' amicizia i benefizj, ed erra chi si vuol far amico un altro, e cominciare dall' ingiuria.

12. Nel petto di uomo facinoroso non può scender alcun pietoso rispetto.

13. L' uomo virtuoso e conoscitore del mondo si rallegra meno del bene, e si rattrista meno del male.

14. L' animo fermo mostra che la fortuna non ha potenza sopra di lui.

15. Gli uomini eccellenti ritengono in ogni fortuna il medesimo animo e la loro medesima dignità, i deboli s' inebbriano nella buona fortuna attribuendo tutto il bene che hanno a quelle virtù, che non conobbero mai; donde nasce, che diventano insopportabili e odiosi a tutti coloro che hanno intorno.

16. La natura degli uomini superbi e vili è nelle prosperità esser insolenti, e nelle avversità abietti e umili.

17. In ogni azione è detestabile la fraude.

18. Buono non sarà mai giudicato colui che faccia un esercizio, che a voler d' ogni tempo trarre utilità, gli convenga esser rapace, fraudolento e violento.

19. Un principio tristo deve partorire altre simili cose.

20. Gli uomini non buoni temono sempre che altri non operi contro di loro quello che pare loro meritare.

21. Degli onori, che si tolgono agli uomini, quello delle donne importa più.

22. Nessun indizio si può aver maggiore di uomo, che le compagnie con le

quali usa: meritamente uno, che usa con compagnia onesta acquista buon nome, perchè è impossibile che non abbia qualche similitudine con quella.

23. Quando uno è stato buon amico, ha buoni amici ancor lui.

24. Nel tempo delle avversità si suole sperimentare la fede degli amici.

25. Non vi è cosa, che da un amico per gli amici volentieri non si debba spendere.

26. Non si può ricordare senza lacrime la perdita di chi era dotato di quelle parti, le quali in un buono amico dagli amici, in un cittadino dalla patria si possono desiderare.

27. Quando la fortuna ci ha tolto un' amico, non vi è altro rimedio, che il più che a noi è possibile cercare di godere la memoria di quello, e ripigliare, se da lui alcuna cosa fosse stata o acutamente detta, o saviamente trattata.

28. Non vi fu, nè vi è mai legge, che proibisca, o che biasimi e danni negli uomini la pietà, la liberalità, l'amore.

29. È ufficio di uomo buono quel bene, che per malignità della fortuna non ha potuto operare, insegnarlo ad altri, acciocchè sendone capaci, alcuno di quelli più amato dal Cielo possa operarlo.

30. Il buon cittadino deve essere misericordioso, e dare elemosine, non solamente a chi le domanda, ma molte volte al bisogno de' poveri, senza esser domandato, soccorrere.

31. Il buon cittadino deve alle avversità degli uomini sovvenire, le prosperità aiutare.

32. Il buon cittadino deve amare ognuno, i buoni lodare, e de' cattivi aver compassione.

33. Non è guadagnare, beneficando uno, offender più.

34. Si deve stimare chi è, non chi può esser liberale.

35. Niuna cosa fa morir tanto contento, quanto ricordarsi di non aver mai offeso alcuno, anzi piuttosto beneficato ognuno.

CAPITOLO XII.

Bell' esempio di un buon padre di famiglia.

Nicomaco era uomo grave, risoluto, rispettivo, dispensava il tempo suo onorevolmente, si levava la mattina di buon' ora, udiva la sua messa, provvedeva al vitto del giorno; dipoi, se egli aveva faccende in piazza, in mercato, a' magistrati le faceva; quando che no, o si riduceva con qualche cittadino tra' ragionamenti onorevoli, e si ritirava in casa nello scrittoio, dove egli ragguagliava sue scritture, riordinava suoi conti; dipoi piacevolmente colla sua brigata desinava, e desinato ragionava col figliuolo, ammonivalo, davagli a conoscer gli uomini e con qualche esempio antico e moderno gl' insegnava a vivere. Andava dipoi fuori, consumava tutto il giorno o in faccende, o in diporti gravi e onesti; venuta la sera, sempre l' *Ave Maria* lo trovava in casa; stavasi un poco con esso noi al fuoco, se egli era di verno; dipoi s' entrava nello scrittoio a rivedere le faccende sue; alle ore tre si cenava allegramente. Questo ordine della sua vita era un esempio a tutti gli altri di casa, e ciascuno si vergognava non lo imitare, e così andavano le cose ordinate e liete.

CAPITOLO XIII.

Principe buono.

1. Il buon principe con il suo esempio raro e virtuoso fa nel governo quasi il medesimo effetto, che fanno le leggi e gli ordini; perchè le vere virtù d'un principe sono di tanta reputazione, che gli uomini buoni desiderano imitarle, e li tristi si vergognano tener vita contraria.

2. Le virtù grandi del principe lo fanno temere e amare da' sudditi, e dagli altri principi maravigliosamente stimare, donde lascia fondamento grande ai suoi posteri.

3. Se due principi, l'uno dopo l'altro sono di gran virtù si vede spesso, che fanno cose grandissime, e che ne vanno con la fama insino al Cielo. David senza dubbio fu un uomo per arme, per dottrina, per giudizio eccellentissimo, e fu tanta la sua virtù che avendo vinti ed abbattuti i suoi vicini, lasciò a Salomone suo figliuolo un regno pacifico, quale egli si potesse con le arti della pace e della guerra conservare, e si potesse godere felicemente la virtù di suo padre.

4. Due continue successioni di principi virtuosi sono sufficienti ad acquistare, per così dire, il mondo.

5. Nessuna cosa fa tanto stimare il principe quanto dare di sè rari esempi con qualche fatto, o detto raro, conforme al bene comune, il quale mostri il signore e magnanimo e liberale e giusto e che si riduca come in proverbio tra i suoi soggetti.

6. Un principe deve cercare ne' sudditi l'ubbidienza e l'amore. L'ubbidienza gli dà l'essere osservatore degli ordini, l'esser tenuto virtuoso. L'amore gli dà l'affabilità, l'umanità, la pietà.

7. È molto più facile al buono e savio principe esser amato da' buoni, che da' cattivi, e obbedire alle leggi, che voler comandar loro. E volendo intender il che avessero a tenere a far questo, non hanno a durare altra fatica, che pigliare per loro specchio la vita de' principi buoni, come sarebbe Timoleone Corintio, Arato Sicioneo e simili, nelle vite de' quali si troveranno tanta sicurtà e tanta soddisfazione di chi regge e di chi è retto, che dovrebbe venirgli voglia d'imitargli, potendo facilmente farlo. Perchè gli uomini, quando sono governati bene, non cercano, nè vogliono altra libertà.

8. L'esser umano, affabile, non dar alcun esempio di sè nè di superbo, nè di crudele, nè di lussurioso, nè di nessun altro vizio, che macchi la vita degli uomini, reca al principe onori, vittorie e buona fama.

9. Un principe savio e buono, per mantenersi buono, per non dar cagione a' figliuoli di diventar tristi, mai farà fortezza, acciocchè quelli non in su la fortezza, ma in su la benevolenza degli uomini si fondino.

10. Il principe deve con tanta umanità raccogliere gli uomini, che mai gli parli alcuno, che si parta malcontento.

11. Deve radunarsi qualche volta con i cittadini, e dare di sè esempio di umanità e di magnificenza, tenendo nondimeno sempre ferma la maestà della dignità sua, perchè questa non si vuole, che manchi mai in cosa alcuna.

12. I principati, che hanno buoni ordini, non danno mai autorità assoluta ad alcuno, se non negli eserciti, perchè in questo luogo solo è necessaria una subita deliberazione, e per questo che vi sia unica potestà. Nelle altre cose il principe savio e buono non può fare alcuna cosa senza consiglio.

13. I principi devono fuggire come la peste gli adulatori; e per difendersene, elegghino uomini savj, con dare solo a quelli arbitrio a parlarli la verità.

14. Un principe deve esser largo domandatore, e dipoi circa le cose domandate paziente uditore del vero. Anzi intendendo, che alcuno per qualche rispetto non gliene dica, turbarsene.

15. I buoni consigli da qualunque venghino, conviene naschino dalla prudenza del principe, e non la prudenza del principe da buoni consigli.

16. I consigli, che procedono da capo canuto e pieno d' esperienza, sono più savj e più utili.

17. Un principe avrà gloria grande di aver dato principio al suo principato, onorandolo e corroborandolo di buone leggi, di buoni amici e di buoni esempj.

18. Il principe deve esser grato ai confederati, da' nemici temuto, giusto con i sudditi, e fedele con gli esteri.

19. Il fine del principe deve essere di tenere la città abbondante, unito il popolo, e la nobiltà onorata.

20. Nel conceder li gradi e dignità, deve il principe andare a trovare la virtù ovunque si trova, senza rispetto di sangue.

21. Le cose, che il buon principe deve introdurre simili alle antiche sono, onorare e premiare la virtù, non disprezzare la povertà, stimare i modi e gli ordini della disciplina militare, costringere i cittadini ad amare l' uno l' altro, e vivere senza sette, stimare meno il privato che il pubblico, ed altre cose simili.

22. Quanto sia laudabile in un principe mantenere la fede e vivere con integrità e non con astuzia, ciascuno lo intende.

23. La fede pubblica promessa a' sudditi si deve inviolabilmente osservare.

24. Il buon principe non sa, nè vuole mai dar occasione ad alcuna materia di scandalo, per esser amatore della pace e della giustizia.

25. È officio d' un principe buono torre a' delinquenti la via di peccare, e ridurli alla via retta.

26. In ogni sorta di governo le calunnie sono detestabili, e per reprimerle non si deve dal principe perdonare a ordine alcuno, che vi faccia a proposito.

27. Il savio e buon principe deve essere degli uomini letterati amatore ed esaltatore.

28. Deve aprire studj pubblici, conducendo i più eccellenti uomini, perchè la gioventù possa negli studj delle lettere esercitarsi.

29. Deve amare qualunque è in arte eccellente.

30. Il principe deve aver cura, che i popoli non manchino di nutrimento.

31. Deve porre i prezzi onesti e giusti ai viveri, e provvedere soprattutto, che i poveri abbino il debito loro, e non siano defraudati.

CAPITOLO XIV.

Ministro.

1. Dall' autorità del ministro a quella del principe deve esser intervallo assai.

2. Ciò, che fa maraviglioso un ministro, è la sollecitudine, la prudenza, la grandezza d' animo, il buon ordine nel governo.

3. Il ministro, se non consiglia le cose utili al suo principe senza rispetto, manca dell' officio suo.

4. Chi consiglia i principi, deve pigliar le cose moderatamente, e non prender alcuna per sua impresa, e dire l' opinione sua senza passione, e con modestia difenderla in modo, che se il principe la segue, che la segua volentieri, e non paia, che vi venga tirato dall' importunità.

5. Il ministro deve difendere la sua opinione con le ragioni, senza volervi usare o l' autorità, o la forza.

6. Il ministro prudente deve conoscer i mali discosto, per esser a tempo a non li lasciar crescere, o deve prepararsi in modo, che cresciuti, non l' offendino.

7. Un ministro deve camminar con animo, sollecitudine e senza rispetto.

8. Il buon ministro non è sbigottito da impresa alcuna, dove conosca il bene pubblico.

9. Il ministro, per paura d' un carico vano, non deve mai lasciare di fare un' opera, che faccia un utile certo allo stato.

10. Le calunnie date a chi si è adoprato nelle cose importanti dello stato è un disordine, che fa gran male.

11. Il ministro deve fare ogni cosa per non aver mai a giustificarsi, perchè la giustificazione presuppone errore, o opinione d' esso.

12. Conviene al ministro, avendo a riprendere, tor via l' occasione d' esser ripreso.

13. Il fine perchè i ministri sono mandati in una città è di reggere, e governare i sudditi con amore e con giustizia, e non stare a gareggiare, e contendere insieme; ma aversi a intender bene come fratelli e cittadini mandati da un medesimo principe.

14. Il ministro, se pensa più a sè, che al principe e allo stato, non fia mai buon ministro, perchè quello, che ha lo stato di uno in mano non deve mai pensare a sè, ma al principe, e non li ricordare mai cosa, che non appartenga a lui.

15. Il ministro deve amministrare il suo grado a util pubblico, e non a propria utilità.

16. Chi è obbligato alle proprie passioni, non può ben servire un terzo.

17. Rade volte accade, che le particolari passioni non nuochino alle universali comodità.

18. Il ministro deve essere alieno dalle rapine pubbliche, e del bene comune aumentatore.

19. In uno stato corrotto da partiti, fra i ministri ogni cosa ancorchè minima si riduce a gara. I segreti si pubblicano, così il bene, come il male si favorisce, e disfavorisce. I buoni come i cattivi sono egualmente lacerati, nessuno fa l' ufficio suo.

20. Il ministro si guardi da' partiti o astuti, o audaci; perchè se paiono nel principio buoni, riescono poi nel trattarli difficili, e nel finirli dannosi.

21. Il ministro deve guardarsi da quelli errori, che non sono conosciuti, che son la rovina dello stato.

22. L' ignavia nei principi, e l' infedeltà nei ministri rovinano un impero benchè fondato sopra il sangue di molti uomini virtuosi.

23. Un ministro estero deve esser grato a chi è mandato, pratico, prudente, sollecito e amorevole del suo sovrano e della sua patria.

24. Il ministro deve saper disputare delle condizioni degli stati, degli umori de' principi e popoli, e quello che si può sperare nella pace e temere nella guerra.

25. Il ministro si ricordi, che non i titoli illustrano gli uomini, ma gli uomini i titoli, e che nè sangue, nè autorità ha mai reputazione senza la virtù.

26. Il ministro deve morire più ricco di buona fama e di benevolenza, che di tesoro.

CAPITOLO XV.

Principe tiranno.

1. Il vedere con quali inganni, con quali astuzie i principi tiranni per mantenersi quella reputazione, che non avevano meritata, si governavano, è non meno utile, che non siano le cose virtuose a conoscersi. Perchè, se queste i liberali animi a seguitarle accendono, quelle a fuggirle, e a spegnerle gli accenderanno.

2. Il principe tiranno, di cui l'età nostra è libera, non viveva che a propria utilità.

3. Per dar effetto ai maligni suoi pensieri, dava segni di religione e di umanità.

4. Rompeva le leggi dello stato, e lo governava tirannicamente.

5. Rompeva le leggi e quelli modi e quelle consuetudini, che erano antiche, e sotto le quali gli uomini lungo tempo erano vivuti.

6. Toglieva ai magistrati ogni segno di onori ed ogni autorità, che riduceva a sè propria.

7. Le taglie, che poneva a' sudditi, erano gravi, i giudizj suoi ingiusti.

8. Quelle faccende, che nei luoghi pubblici con soddisfazione di tutti si facevano, le riduceva a far nel palazzo suo con carico e invidia sua.

9. Quella severità e umanità, che a principio fingeva, in superbia e crudeltà la convertiva; donde molti erano condannati a morte, e con nuovi modi tormentati.

10. Per non si governare meglio fuori, che dentro, ordinava per il contado rettori, i quali battevano e spogliavano i contadini.

11. Favoriva la plebe per batter meglio i grandi, i quali aveva a sospetto, benchè da loro fosse beneficato, perchè non credeva, che i generosi animi, i quali sogliono essere nella nobiltà, potessero sotto la sua servitù contentarsi.

12. Aveva per massima, che non può troppo detestarsi, che gli uomini si devono o vezzeggiare, o spegnere.

13. Con le spesse morti e continue, impoveriva, e consumava le città.

14. A ciascuno erano legate le mani, e serrata la bocca, e si puniva con crudeltà chi biasimava il suo governo.

15. Si dimostrava nel suo governo avaro e crudele; nell'audienza difficile, nel rispondere superbo.

16. Faceva e disfaceva gli uomini a posta sua.

17. Voleva la servitù, non la benevolenza degli uomini; e per questo più d' esser temuto, che amato desiderava.

18. Nel governo faceva ogni cosa nuova, non lasciava niuna cosa intatta, trasmutava gli uomini di provincia in provincia, come si trasmutano le mandrie.

19. Questi modi come sono crudelissimi e nemici d'ogni vivere non solamente cristiano, ma umano, devevagli qualunque uomo fuggire, e volere più tosto vivere privato, che principe con tanta rovina degli uomini.

20. Tali modi facevano vivere i sudditi pieni d'indignazione, veggendo la

maestà dello stato rovinata, gli ordini guasti, le leggi annullate, ogni onesto vivere corretto, ogni civile modestia spenta.

21. Tali modi e vie straordinarie rendevano infelice e malsicuro il principe stesso, perchè quanto più crudeltà usava, tanto diventava più debole il suo governo.

22. Per tali modi lo stato del principe tiranno era un esempio d' ogni scelleratissima vita, perchè si vedeva per ogni leggera cagione seguire occisioni e rapine grandissime; il che nasceva dalla tristizia di chi reggeva, non dalla natura trista di chi era retto. Ed essendo infiniti i bisogni del principe tiranno, era forzato volgersi a molte rapine e quelle per varj modi usare.

23. Fra l' altre disoneste vie, che il tiranno teneva, faceva leggi, e proibiva alcuna azione, dipoi era il primo, che dava cagione della inosservanza di essa, nè mai puniva gl' inosservanti, se non quando vedeva esser incorsi assai in simile pregiudizio; e allora si voltava alla punizione, non per zelo delle leggi, ma per cupidità di riscuotere la pena.

24. Donde nascevano molti inconvenienti, e soprattutto questo, che i popoli s' impoverivano, e non si correggevano.

25. E quelli che erano impoveriti, s' ingegnavano contro ai meno potenti di loro prevalersi.

26. Onde tutti i peccati dei popoli, che il tiranno aveva in governo, nascevano di necessità per esser lui macchiato di simili colpe.

CAPITOLO XVI.

Lode e sicurezza del buon principe, vituperio e pericolo del tiranno.

1. Quanto sono laudabili i fondatori d' un governo bene ordinato, tanto quelli d' una tirannide sono vituperabili.

2. Coloro che si volgevano alla tirannide non si avvedevano, che fuggivano tanta fama, tanta gloria, tanto onore, sicurtà, quiete, soddisfazione d' animo, e incorrevano in tanta infamia, vituperio, biasimo, pericolo e inquietudine.

3. È impossibile, che quelli principi, se avessero letto le Istorie, e delle Memorie delle antiche cose avessero fatto capitale, non avessero voluto vivere più tosto Agesilai, Timoleoni e Dioni, che furono buoni principi, che Nabidi, Falari e Dionisi, che furono tiranni, perchè avrebbon veduto questi esser sommamente vituperati, e quelli eccessivamente laudati.

4. Avrebbero veduto ancora come Timoleone, e gli altri non ebbero nella patria loro meno autorità, che si avessero Dionisio e Falari, ma di lunga avervi avuto più sicurtà.

5. Si consideri quante laudi meritarono più quell' imperatori, che vissero sotto le leggi, e come principi buoni, che quelli, che vissero al contrario.

6. Si vedrà come a Tito, Nerva, Traiano, Antonino e Marco non erano necessarj i soldati pretoriani, nè la moltitudine delle leggi a difenderli, perchè i costumi loro, la benevolenza del popolo, l' amore del senato gli difendeva.

7. Si vedrà come a Caligola, Nerone, Vitellio e a tanti altri scellerati imperatori non bastarono gli eserciti orientali e occidentali a salvarli contro quelli nemici, che i loro rei costumi, la loro malvagia vita aveva generati.

8. E se l' istoria di costoro fosse stata ben considerata, sarebbe stata assai ammaestramento a quelli principi, che si volgessero alla tirannide, a mostrare

loro la via della gloria, o del biasimo, e della sicurtà, o del timore, perchè di ventisei imperatori, che furono da Cesare a Massimino, sedici ne furono ammazzati, e dieci morirono ordinariamente; e se di quelli che furono morti, ve ne fu alcuno buono, come Galba e Pertinace, fu morto da quella corruzione, che l' antecessore suo aveva lasciato ne' soldati.

9. Chi considera i tempi di Roma governati da' buoni, vede un principe sicuro nel mezzo de' suoi sicuri cittadini, ripieno di pace e di giustizia il mondo; vede il senato con la sua autorità, i magistrati con i suoi onori, godersi i cittadini ricchi le loro ricchezze, la nobiltà e la virtù esaltata; vede ogni licenza, corruzione e ambizione spenta; vede i tempi aurei, dove ciascuno può tenere e difendere quella opinione che vuole; vede infine trionfare il mondo, pieno di riverenza e di gloria il principe, di amore e di sicurtà i popoli.

10. Chi considera i tempi di Roma governata da tiranni, li vede atroci per le guerre, discordi per le sedizioni, nella pace e nella guerra crudeli, tanti principi morti col ferro, tante guerre civili, tante esterne: l' Italia afflitta e piena di nuovi infortunj, rovinate e saccheggiate le città di quella. Vede Roma arsa, il Campidoglio da' suoi cittadini disfatto, desolati gli antichi templi, corrotte le cerimonie, ripiene le città di adulterj, vede il mare pieno di esilj, gli scogli pieni di sangue. Vede in Roma seguire innumerabili crudeltà, e la nobiltà, le ricchezze, gli onori, e soprattutto le virtù essere imputate a peccato capitale. Vede premiare gli accusatori, esser corrotti i servi contro il signore, i liberti contro il padrone, e quelli, a chi fossero mancati inimici, esser oppressi dagli amici.

11. Dopo ciò, chi era nato di uomo doveva sbigottirsi d' ogni imitazione de' tempi governati da' cattivi, e accendersi d' un immenso desiderio di seguire i buoni.

12. Doveva desiderare di possedere una città corrotta, non per guastarla in tutto come un Cesare, ma per riordinarla come Romolo. E veramente i Cieli non possono dare agli uomini maggiore occasione di gloria, nè gli uomini la possono maggiore desiderare. In somma dovevano considerare quelli, a chi i Cieli davano tale occasione, come erano loro proposte due vie: l' una che gli faceva vivere sicuri, e dopo la morte li rendeva gloriosi; l' altra gli faceva vivere in continue angustie, e dopo la morte lasciare di sè una sempiterna infamia.

INDICE.

BIBLIOTECA SCELTA

DEGLI SCRITTORI CLASSICI ITALIANI ANTICHI E MODERNI

16 tomes en 8 gros volumes in-8, beau papier vélin, contenant chacun de 1000 à 1200 pages, ornés de 65 BEAUX PORTRAITS gravés sur acier.

La matière est disposée de manière qu'on peut partager et relier ces volumes en deux tomes.

NOVELLIERI ITALIANI ANTICHI E MODERNI.

Scelti e pubblicati per cura di G. ZIRARDINI, con un discorso preliminare. Novellino, Boccaccio, Sacchetti, Giovanni Fiorentino, Salernitano, Sabadino degli Arienti, Sermini, Machiavelli, da Porto, Firenzuola, Molza, Nelli, de' Mori, Alamanni, Parabosco, Bandello, Fortini, Giraldi, Doni, Erizzo, Pulci, Grazzini, Sozzini, Bargagli, Salvucci, Magalotti, Cioni, Gozzi, Vannetti, Parini, Scotti, Dalmistro, Cesari, Costa, Colombo, Balbo, Taverna, Thouars, etc. 2 tomes en 1 gros vol. in-8, de 1200 pag., orné de neuf portraits en groupe, gravés sur acier, 18 fr., ou en joli cartonnage en percaline lustrée, ornements dorés et fers à froid. 21 fr.

POETI ITALIANI CONTEMPORANEI

MAGGIORI E MINORI,

Cioè : PARINI, CASTI, MONTI, MANZONI, GROSSI, PELLICO, LEOPARDI, FOSCOLO, PINDEMONTE, ARICI, MAMIANI, NICCOLINI, CARRER, VITTORELLI, PERTICARI, BERCHET, MARCHETTI, BALDACCHINI, BORGHI, DELLA VALLE, RICCI, ROMANI, TOMMASEO, SESTINI, BARBIERI, BERTOLOTTI, BIAVA, BIXIO, CAGNOLI, CANTU, CARCANO, CASTAGNOLI, CESARI, COLLEONI, COSTA, DALL' ONGARO, DE CRISTOFORIS, D'ELCI, GUADAGNOLI, GUERRAZZI, GIANNONE, LAMBERTI, MAFFEI, NICCOLINI, PARADISI, PEPOLI, PANANTI, PRATI, RICCIARDI, REGALDI, ROSINI, ROSSETTI, TEDALDI FORES, TORTI, ZANOIA, ed altri; preceduti da un Discorso intorno a Giuseppe Parini e il suo secolo, di CESARE CANTU, e seguiti da una SCELTA DI RIME DI POETESSE ITALIANE, ANTICHE E MODERNE, cioè : CAMILLA SCARAMPA, VITTORIA COLONNA, VERONICA GAMBARA, GASPARA STAMPA, Suor dea de' BARDI, LAURA TERRACINA, CHIARA MATRAINI, LAURA BATTIFERRO, ISABELLA ANDREINI, FAUSTINA MARATTI ZAPPI, GAETANA PASSERINI, PETRONILLA PAOLINI, ed altre Antiche e Contemporanee, da A. RONNA. — 1 gros vol. in-8 de 1100 pages à deux colonnes, beau caractère, avec un groupe de NEUF PORTRAITS gravés sur acier, broché 15 fr. — Ou en joli cartonnage en percaline lustrée, ornements dorés et fers à froid. 18 fr.

POETI DELL' ETA MEDIA

Ossia SCELTA E SAGGI DI POESIE dai tempi del Boccaccio al cadere del secolo decimottavo, per cura di TERENZIO MAMIANI, aggiuntavi una sua prefazione. Poliziano, de' Medici. Pulci, Burchiello, Sannazzaro, Ruccellai, Berni, Molza, Bembo, della Casa, Trissino, Alamanni, Caro, Costanzo, Bernardo Tasso, Rota, Pietro Aretino, Buonarrotti, Anguillara, Grazzini, Caporali, Valvasone, Guarini, Marino, Chiabrera, Tassoni, Baldovini, Bracciolini, Testi, Lippi, Salvator Rosa, Redi, Bellini, Maggi, Menzini, Filicaia, Guidi, Marchetti, Zappi, Fortiguerri, Manfredi, Spolverini, Frugoni. Gasparo Gozzi, Varano, Passeroni, Fantoni, Savioli, Pignotti, Minzoni. Salomone Fiorentino. Parigi, 1848, 1 gros vol. in-8 à deux col. orné de neuf portraits en groupe, gravés sur acier, 15 fr., ou en joli cartonnage en percaline lustrée, ornements dorés et à froid. 18 fr.

PROSATORI MODERNI SCELTI

MAGGIORI E MINORI, con alcune iscrizioni italiane. Vittorio Alfieri, Luigi Palcani, Adeodato Turchi, Melchiorre Cesarotti, Carlo Denina, Alessandro Verri, Giovanni Paradisi, Giulio Perticari, Ugo Foscolo, Antonio Cesari, Gian Francesco Napione, Vincenzo Monti, Pietro Colletta, Carlo Botta, Paolo Costa, Domenico Scina, Giacomo Leopardi, l'abate Colombo, Pietro Giordani, Alessandro Manzoni, Giovan Battista Niccolini, Terenzio Mamiani, Niccolò Tommaseo, Vincenzo Gioberti, Giuseppe Barbieri, Dionigi Strocchi, Domenico Farina, Carlo Troya, Gino Capponi, Antonio Ranieri, l'abate Lambruschini, Cesare Balbo, Giovanni Rosini, Massimo d'Azeglio, Domenico Guerrazzi, Cesare Cantù, Silvio Pellico, Michele Amari, Luigi Muzzi, Giuseppe Manuzzi, etc. 2 tomes en 1 gros vol. in-8 de 1000 à 1200 pages, orné de sept portraits en groupe, gravés sur acier, savoir : CESARI, FOSCOLO, BOTTA, COLLETTA, P. COSTA, GIORDANI, GIOBERTI, BARBIERI. *Sous presse pour paraître en* 1850.

I QUATTRO POETI ITALIANI; DANTE, PETRARCA, ARIOSTO, TASSO.

Parigi, 1 vol. petit in-8 de 800 pages à deux colonnes. 9 fr.

Le même ouvrage, orné de quatre portraits en groupe, gravés sur acier par Hopwood, joli cartonnage en percaline. 12 fr.

OPERE DI VITTORIO ALFIERI

Contenenti LA VITA SCRITTA DA ESSO, TUTTE LE TRAGEDIE colle Lettere di Calsabigi e di Cesarotti e le Risposte dell'autore, LE SATIRE, UNA COMMEDIA, SONETTI VARJ, LE ODI SULL'AMERICA LIBERA, IL PRINCIPE E LE LETTERE, ed IL PANEGIRICO A TRAIANO, pubblicate per cura di G. ZIRARDINI. 1 gros vol. in-8 de 900 pages à deux colonnes, papier vélin, portrait, 15 fr. — Ou en joli cartonnage en percaline lustrée, ornements dorés et fers à froid, 18 fr. *On vend séparément :* La Vita Scritta da esso, 1 vol. in-8, portr. 4 fr. 50 c. Le Tragedie, 1 vol. in-8, portr. 9 fr.

OPERE COMPLETE DI A. MANZONI

Che contengono **I Promessi Sposi**, edizione fatta su quella riveduta dall' autore; **la Colonna infame** con le **Osservazioni sulla Tortura** di P. Verri; le **Tragedie** e le **Poesie**; **la Morale cattolica**, con **Aggiunte** e **Osservazioni critiche.** 1 beau vol. in-8, gros caractère, portrait et vignettes, br. 12 fr. — Ou en joli cartonnage. 15 fr.

OPERE DI N. MACHIAVELLI,

SCELTE PER CURA DI G. ZIRARDINI. STORIE FIORENTINE. — VITA DI CASTRUCCIO. — DISCORSI SOPRA LA PRIMA DECA DI TITO LIVIO. — IL PRINCIPE. — RITRATTI DELLE COSE DI FRANCIA. — DIALOGO SULLA LINGUA. — LA MANDRAGOLA. — CAPITOLI. — LETTERE. 1851, 1 gros vol. in-8, avec un beau portrait. 16 fr.

On vend séparément : IL PRINCIPE, CON LA VITA DELL' AUTORE. 1850, 1 vol. in-32, pap. vél. 8 fr.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.